3 1761 11701716 0


Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/31761117017160

CANADA. PARLIAMENT

Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 18

Thursday, April 1, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 18

Le Jeudi 1er avril 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
MAY 20 1982
UNIVERSITY OF TORONTO

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28636

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. Ken Robinson

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. Ken Robinson

Messrs. — Messieurs

Collenette	Hudecki	MacDonald (M^lle^)	Ogle
Flis	Irwin	McLean	Roche
Forrestall	Jewett (Miss)	Murta	Schroder—(15)
Gimaïel			

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

LIBRARY
SEP
17
1984
UNIVERSITY OF TORONTO

LIBRARY
MAY 20 1982
UNIVERSITY OF TORONTO

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

ORDER OF REFERENCE

Friday, December 18, 1981.

ORDERED,—That the Members of the Sub-committee on the relationship between Canada and Latin America and the Caribbean of the Standing Committee on External Affairs and National Defence, be authorized to travel during the period ending February 1, 1982 to Cuba, Haiti, Jamaica, Trinidad and Tobago, Costa Rica and Nicaragua and that the necessary staff accompany the Sub-committee.

ATTEST

ORDRE DE RENVOI

Le vendredi 18 décembre 1981

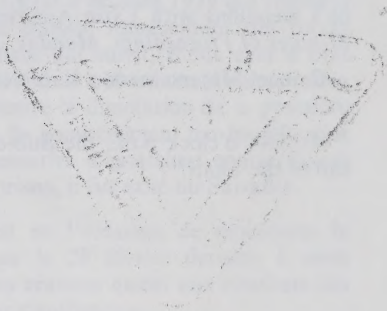
IL EST ORDONNÉ,—Que les membres du sous-comité sur les relations du Canada avec les pays de l'Amérique latine et des Antilles du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale soient habilités à voyager pendant la période se terminant le 1er février 1982, à Cuba, en Haiti, en Jamaïque, à Trinidad-Tobago, en Costa Rica et au Nicaragua et que le personnel de soutien nécessaire accompagne le sous-comité.

ATTESTÉ:

Le Greffier de la Chambre des Communes

C. B. KOESTER

The Clerk of the House of Commons



MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 1, 1982
(54)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met at 3:46 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Dupras, Hudecki, Irwin, McLean, Murta and Ogle.

Other Member present: Mr. Stevens

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Phillipe Beaulne, Research Assistant.

Witness: Colonel Adolfo A. Majano, ex-member of the ruling junta of El Salvador.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

Colonel Majano made a statement and answered questions.

At 5:44 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 1er AVRIL 1982
(54)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 15h46 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Dupras, Hudecki, Irwin, McLean, Murta et Ogle.

Autre député présent: M. Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoin: Colonel Adolfo A. Majano, ancien membre de la junte au pouvoir au El Salvador.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir Procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le colonel Majano fait une déclaration et répond aux questions.

À 17h44, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett,

Clerk of the Sub-committee.

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Texte*]

Thursday, April 1, 1982

• 1549

Le président: *Order please.* A l'ordre s'il vous plaît. Le Sous-comité du Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles reprend, aujourd'hui, l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles.

Today we are delighted to have with us Colonel Adolfo A. Majano who is from El Salvador. I would like to read a short biography on our star witness.

Colonel Adolfo A. Majano was born in Intipuca in El Salvador in 1938. He began his military career in 1955 and from 1978 to 1979 he was Vice-Director of the Military School for Cadets. He was one of the leaders of the coup of October, 1979 that overthrew the Romero regime. Designated as representative of the armed forces in the first junta that followed, he was Head of State from October 1979 to December 1980. He resigned in 1980 to protest the dissolution of the first junta and the taking over of the government by conservative elements. After an assassination attempt against him and a month in prison, he was exiled.

Some of us had the benefit of meeting Colonel Majano in Mexico on February 28 last where he expressed some fears as to the results of the election of March 28 and its meaning.

Now the elections are history; they have happened and some of the information we have is quite sketchy and does not, in my mind at any rate, constitute a good source of information as to what really took place in El Salvador on March 28 last. Maybe Colonel Majano will have more information.

First, Colonel Majano, I understand you have a statement to read. I would invite you to do so slowly so that the interpreter can translate in English for the benefit of the interpreters who in turn translate it into English and French.

• 1550

Col Adolfo A. Majano (former Head of State, El Salvador) (Interpretation): Thank you very much for the introduction, Mr. Chairman of the subcommittee for Latin American affairs, Mr. Dupras.

The war in El Salvador had no beginning. Its germs were there since the origin of our nation in the lack of fair relations and communications between its different social components.

A serious political convulsion was launched in the 1970s and a strong explosion after October 15, 1979. At that date began

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Traduction*]

Le jeudi 1er avril 1982

The Chairman: *A l'ordre, s'il vous plaît.* Order please. The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean is resuming consideration of its order of reference, dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

Aujourd'hui, nous avons le plaisir de recevoir le colonel Adolfo A. Majano, du Salvador. Je vais commencer par vous lire une courte biographie de notre témoin vedette.

Le colonel Adolfo A. Majano est né à Intipuca au Salvador en 1938. Il est entré dans l'armée en 1955 et en 1978-79 il était sous-directeur de l'Ecole militaire pour cadets. Il a été l'un des dirigeants du coup d'État d'octobre 1979 qui renversa le régime Romero. Désigné comme représentant des forces armées dans la première junte qui suivit, il fut chef d'État d'octobre 1979 à décembre 1980. A cette date, il démissionna de la junte pour protester contre la dissolution de la première junte et la prise du contrôle du gouvernement par les éléments conservateurs. Après une tentative d'assassinat contre lui, et une détention d'un mois en prison, il fut exilé du Salvador.

Certains d'entre nous ont eu l'occasion de rencontrer le colonel Majano au Mexique le 28 février dernier; à cette occasion, il avait exprimé ses craintes quant aux résultats des élections du 28 mars et à leur signification.

Aujourd'hui, les élections sont derrière nous; elles se sont tenues et les nouvelles que nous en avons eues sont à mon sens trop incomplètes et trop schématiques pour que nous nous fassions une idée très nette de ce qui s'est passé au Salvador le 28 mars dernier. Le colonel Majano pourra peut-être nous apporter un complément d'informations.

Pour commencer, je crois que vous avez une déclaration à nous lire. Je vais vous demander de le faire très lentement pour que l'interprète puisse traduire en anglais, ce qui permettra aux interprètes de la cabine de retraduire en français.

Col. Adolfo A. Majano (ancien chef d'État au Salvador) (interprétation): Merci beaucoup, monsieur Dupras, président du Sous-comité chargé d'étudier les affaires latino-américaines, pour cette introduction.

La guerre au Salvador n'a pas eu de commencement. Ses causes remontent à l'origine de ce pays; on les trouve dans l'absence de relations et de communications entre ses diverses composantes sociales.

Pendant la décennie des années 70, on assista à de graves convulsions politiques qui aboutirent aux événements du «15

[*Text*]

the process in which the present civilian and military governments are now involved.

Members of the Canadian Parliament, I thank you deeply for this opportunity you have given me to meet with you to present to you my point of view on the situation in our country.

I appreciate the effort you are making to understand thoroughly our serious problem. It is a problem that affects all of us. Us Salvadorans it affects tragically. Our brother countries in the area—and you, as well, are affected by it—because they are either neighbouring countries or members of the American community; and, in your case, you are also a country that is highly developed and highly educated.

• 1555

Col Majano (Interpretation): By way of introduction, I would like first to speak about the nature of this war. In El Salvador, we have a political war which finds its highest expression in armed insurgencyn. This political war will be won by the side which obtains the greatest support from the population. It has its basis in the social effervescence we are experiencing; its manifestations and visible symptoms are street actions as well as the disagreement with the government, the lobby group and labour movement complaints, the economic crisis, and going as far as a military confrontation of an irregular type. In view of this complex problem, which is primarily political in nature, the government has reacted indiscriminately with measures of force and police action. In that way, it has provoked behaviour which has led to greater disorder instead of order.

The real cause of this conflict is social injustice which is experienced by the immense majority of Salvadorans and which manifests itself in their extreme poverty. The socio-economic system of El Salvador has remained stagnant, unbalanced, and without the power flexibly to channel this overflowing pressure; correspondingly in the political regime there has been no respect for the ideas derived from the always latent friction amongst us. The apparent cause is the violence observed or its visible manifestations, or the interventions of foreign agents.

These above-mentioned deformities of our society in its political and economic regime were those we wanted to change through a process of peaceful and democratic revolution, involving broad participation and economic reform through the movement of 15 October 1979 which was promoted by the officer corps of the Salvadoran armed forces.

It was a movement whose original objectives have been totally left behind and whose main leaders were eliminated or neutralized through the forces which now control this government.

• 1600

In the present conditions in which the resentment and opposition of the population is slowly growing, it is not likely that there will be a military victory by the government and forces controlling it because the problem stems really from the social effervescence in our society and we are, therefore,

[*Translation*]

octobre 1979» qui furent suivis d'une grave explosion. Il faut y voir le départ de la situation dans laquelle se trouvent actuellement les gouvernements civil et militaire.

Messieurs les membres du Parlement canadien, je vous remercie de l'occasion que vous me donnez d'exprimer mon point de vue sur la situation du pays.

Je sais à quel point vous vous efforcez de comprendre le problème grave auquel nous nous heurtons et qui nous affecte tous: nous, Salvadoriens, d'une façon tragique, nos pays frères dans la même région et vous également au double titre de pays voisin ou appartenant à la communauté américaine et également de pays hautement industrialisé et éduqué.

Col Majano (interprétation): Je vais commencer par vous expliquer les caractéristiques de cette guerre. Au Salvador, nous assistons à une guerre politique dont la principale expression est l'insurrection armée. Cette guerre politique sera gagnée par le parti qui réussira à gagner l'appui de la majeure partie de la population. Cette situation a son origine dans des désordres sociaux dont les manifestations visibles sont l'insurrection dans les rues, la contestation face au gouvernement, les pressions exercées par les mouvements de travailleurs, et enfin une crise économique provoquée par des affrontements militaires illégaux. Face à ce problème complexe et principalement politique, le gouvernement réagit sans discrimination par des mesures de force et de contrôle policiers, provoquant ainsi de nouveaux désordres au lieu de rétablir l'ordre.

Les causes véritables de ce conflit sont l'injustice sociale qui existe pour l'immense majorité des Salvadoriens et dont la manifestation est une pauvreté extrême. Le système socio-économique du Salvador est resté stagnant, terriblement déséquilibré, incapable de canaliser par une formule souple ses forces débordantes. Autrement dit, c'est la contrepartie d'un régime politique qui n'a pas le moindre respect pour les idées et qui ne fait qu'exacerber les désaccords latents entre nous tous. Les causes apparentes en sont la violence ou les soi-disant interventions d'agents étrangers.

Nous avons cherché à redresser ces distorsions politiques et économiques de notre société grâce à une révolution pacifique et démocratique qui permettait à la fois une ample participation de la population et des réformes économiques grâce au mouvement du «15 octobre 1979». Il s'agissait d'une initiative du corps des officiers des Forces armées salvadoriennes.

On s'écarta ensuite totalement des objectifs de ce mouvement et ses principaux dirigeants furent éliminés ou neutralisés par les forces qui contrôlent aujourd'hui le gouvernement.

Dans les conditions actuelles, avec l'opposition et le ressentiment croissants de la population, une victoire militaire du gouvernement et des forces qui le contrôlent est peu probable parce que le problème vient principalement de l'effervescence sociale de notre société. Par conséquent, le problème est avant

[*Texte*]

dealing primarily with a political problem, and that is in spite of the increased military means aimed at achieving this solution. I am saying that it is primarily a political problem in spite of the economic instability because in the past there has perhaps been a lack of understanding and dialogue concerning all sectors involved. For this reason, in spite of what it may appear to be, it is primarily a political problem and we have to find the corresponding solution to this political problem.

In the present situation we can say that after the elections that were recently held, there has been a change in the panorama and this change has further complicated the situation in my country. In synthesis I can say that there has been no solution to the civil war; it is unlikely that a solution will be found to the civil war through this election. We can observe, however, that after the election there has been a realignment of the political party and this has led to a situation where those who are dominating in the political situation of the country at the present time are those who have previously shown that they have an intransigent attitude, and this will further complicate the situation internally. It is something that we will have to follow with great attention.

I am now ready to respond to your questions or to listen to your comments, and I will be very pleased to give you whatever information I have.

• 1605

The Chairman: Thank you very much. I wish also to thank the interpreter in the booth who is interpreting from Spanish to French. I see that my colleague, Jack Murta, followed in French.

Colonel Majano, the election took place March 28. Some papers report that no less than 1,000,200 people exercised their right to vote. The results of the election are what we sort of expected when we left your country last February; that is that abstention by the popular group of electors, or the popular section of the people of Salvador—the workers, the peasants, the people of the left—and an erosion of the popularity of the Christian Democrats are making a serious possibility in that ARENA and their leader, Major Roberto D'Aubuisson, could be the next president of El Salvador. How do you see the situation in your country?

• 1610

Col Majano (Interpretation): Mr. Chairman of the subcommittee, I think the question you asked me is a very interesting one, because I feel the result of the elections has been a further complication of the internal situation in my country. The reason for that is that, under the conditions after the election, the winning political forces comprise elements, which as has been publicly recognized, and there is proof of this in El Salvador, have previously held intransigent positions and stimulated excesses.

As far as the participation in the election is concerned, it is true that there has been a high participation and it seems to me that this is an expression of the will of our population to

[*Traduction*]

tout de nature politique en dépit des moyens militaires qu'on a utilisés pour parvenir à une solution. Quand je dis que le problème est principalement de nature politique, en dépit de l'instabilité économique, c'est que par le passé, on a mal compris et on a mal situé les problèmes entre tous les secteurs en cause. Pour cette raison, en dépit des apparences, le problème est surtout politique et la solution que nous devons trouver doit tenir compte de cela.

Maintenant, des élections viennent d'avoir lieu, mais si elles ont changé les circonstances, c'est pour les compliquer encore. En résumé, je dirais qu'on n'a pas trouvé de solutions à la guerre civile, et qu'il est peu probable que ces élections constituent une solution pour cette guerre civile. Pourtant, après les élections, on a assisté à un réalignement des partis politiques si bien que ceux qui se trouvent aujourd'hui à l'avant-scène politique, sont précisément ceux qui, par le passé, ont fait preuve de l'attitude la plus intransigeante, et cela va sûrement constituer une complication supplémentaire. Nous allons devoir suivre tout cela de très près.

Je suis maintenant prêt à répondre à vos questions et à écouter vos observations; je me ferai un plaisir de vous communiquer toutes les informations que je possède.

Le président: Merci beaucoup. Je veux également remercier l'interprète de la cabine qui interprète directement de l'espagnol au français. Je vois que mon collègue, Jack Murta, écoutait le français.

Colonel Majano, les élections ont eu lieu le 28 mars. D'après certains journaux, 1,000,200 personnes auraient exercé leur droit de vote. Les résultats des élections sont assez conformes à ce que nous attendions après avoir quitté votre pays en février dernier. Autrement dit, les couches populaires de la population se sont abstenues, les travailleurs, les paysans, les gens de la gauche; d'un autre côté, la popularité des Démocrates-chrétiens a baissé et cela risque fort de permettre au groupe ARENA (Alliance républicaine nationale) et à son chef, le major Roberto D'Aubuisson, de former le prochain gouvernement du Salvador. Comment jugez-vous la situation de votre pays?

Col. Majano (Interprétation): Monsieur le président du Sous-comité, la question que vous me posez est très intéressante parce que j'estime que le résultat des élections a contribué à compliquer davantage la situation interne dans mon pays. En effet, les forces politiques qui ont remporté le pouvoir comprennent des éléments ... et cela est de notoriété publique, et il en existe des preuves au Salvador—qui ont déjà adopté des positions intransigeantes et incité aux excès.

Pour ce qui est de la participation aux élections, il est vrai qu'elle a été élevée, et il me semble que cela montre que notre population souhaite trouver une solution pacifique aux problè-

[*Text*]

find a peaceful solution to the problems that plague our country. I must say that the numbers were quite high. I have information that the participation by the voters in the election was very high in the large cities, in San Salvador, in Santana and in the other main cities. However, there are about 32 settlements of our country in which there was no vote and that is one fourth of the population of El Salvador; these are people who did not participate in the vote. It seems to me, therefore, that the figures are not reliable as far as voting participation is concerned.

However, I also feel that those people who did participate in the election, did so to express the hope that we will be able to put a peaceful end to the conflict which our country is suffering at the present time. I must say, also, that the participation in the election has been higher than expected in the large cities.

Now, as far as the political situation in our country is concerned, it has been further complicated for two reasons. First of all, those who came out winning in the election, were primarily right-wing forces and these forces are now determined to form a new coalition government. It seems to me that those, who would be responsible for this new government, are people who have been in charge of covert operations, clandestine squadrons and para-military forces, such as, for example, Major D'Aubuisson and others. It seems to me that this would further frustrate the population. The reason for that is that this would continue with very serious abnormalities and it would further legalize these abnormalities. For this reason, I think this would have very serious consequences for any future government in our country, because of the legalization of the present situation.

I therefore feel that this situation opens up a very difficult panorama for the future. It could further open up possibilities for even more severe civil war and it certainly obstructs the pacification of our country.

The Chairman: Yes, of course, I apprehend the worst, when I think of how seriously the land reform program would be compromised, along with the trial of those responsible, or supposedly responsible for the assassination of the five sisters. I wonder how we will treat in Salvador, the assassination of the four Dutch newsmen, a few days before election day.

• 1615

Col Majano (Interpretation): I think the forces which will now be taking over the government, were really dominating the government of El Salvador all along. The only difference, and maybe this is the basic difference as a result of this election, is that they will now be legalized in the government through this election. These forces which will now be taking over the government have really never promoted or accepted the economic reforms and much less the political reforms that El Salvador was trying to implement to promote a dialogue in the political area in our country with the participation of all political forces.

[*Translation*]

mes qui accablent notre pays. Je dois dire que les chiffres sont assez élevés. Selon mes renseignements, la participation aux élections a été très élevée, dans les grandes villes, à San Salvador, à Santana et dans d'autres grands centres. Toutefois, il n'y a pas eu de scrutin dans environ 32 villes et villages de notre pays, et cela représente un quart de la population du Salvador qui n'a pas participé au scrutin. Par conséquent, il me semble que les chiffres ne sont pas fiables en ce qui concerne la participation aux élections.

Cependant, je pense aussi que les personnes qui ont participé au vote l'ont fait dans le but d'exprimer l'espoir que nous parviendrons à régler pacifiquement le conflit qui existe à l'heure actuelle dans notre pays. Je dois dire également que la participation aux élections a été supérieure à ce que l'on s'attendait dans les grandes villes.

Maintenant, pour ce qui est de la situation politique dans notre pays, elle s'en trouve davantage compliquée pour deux raisons. D'abord, ceux qui ont été élus émanent principalement de forces de droite, et elles sont maintenant déterminées à former un nouveau gouvernement de coalition. Il me semble que ces personnes-là qui s'apprêtent à former ce nouveau gouvernement sont des personnes qui ont mené des opérations secrètes, dirigé des escadrons clandestins et des forces paramilitaires comme le major d'Aubuisson et d'autres. Il me semble que cela désappointerait encore la population. La raison est que sous ce régime, de très graves anomalies continueraient de se produire et même qu'elles deviendraient légales. C'est pourquoi je pense que cela serait très lourd de conséquences pour tout gouvernement de notre pays, parce que la situation actuelle s'en trouverait légalisée.

Par conséquent, je pense que cette situation présage un avenir très difficile. Elle présente des possibilités accrues d'une guerre civile encore plus trouble et fait certainement obstacle au rétablissement de la paix dans notre pays.

Le président: Oui, évidemment, je prévois le pire quand je pense à quel point le programme de réforme agraire en serait compromis, quand je pense aux procès des personnes responsables ou supposément responsables de l'assassinat des cinq religieuses. Je me demande comment on va traiter la question, au Salvador, de l'assassinat des quatre journalistes hollandais quelques jours avant les élections.

Col Majano (Interprétation): Je pense que les forces qui vont maintenant former le gouvernement dominaient vraiment le gouvernement du Salvador depuis longtemps. La seule différence, et peut-être la différence fondamentale issue de cette élection, c'est que les forces vont maintenant exercer leurs pouvoirs au gouvernement légalement par suite de cette élection. Ces forces-là n'ont jamais vraiment favorisé ou accepté la réforme économique et encore bien moins les réformes politiques que le Salvador tentait d'appliquer pour favoriser un dialogue sur la scène politique dans le pays avec la participation de toutes les forces politiques.

[*Texte*]

As far as the trials are concerned, we have been obstructed all along by these people, even when they are not in government. For instance, we have the case of Archbishop Oscar Arnulfo Romero; we have the case of the four nuns; and just recently we have the case of the four journalists. I can tell you that no serious effort has really been made to investigate or clear up these cases. There are many concrete proofs that could serve in an investigation of these cases. It would be quite easy to clear some of these cases up, but this has not been done. It seems to me that those forces which now will soon be taking over the government, will only further obstruct these processes and they will certainly further obstruct the way towards pacification in our country. This is something that gives us a rather gloomy outlook in the short term.

I can tell you that I feel it is of great concern for El Salvador, and it is precisely because of this fact that I feel these forces which will now be taking over the government will further obstruct all the efforts that have been made in our country.

The Chairman: Thank you. Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. I want to thank our guest very much for coming and speaking to us again.

• 1620

I would like to ask questions about the position the army will now have if the right wing and D'Aubuisson take over.

Recently, in Guatemala, an election was overturned by what they considered were young moderate army officers. Do you feel now, from your experience with the army, that there is any chance of something like this happening in the near future?

Col Majano (Interpretation): Yes, I am convinced that the officers of the armed forces of El Salvador, who rose to power through the elections of October 15, were trying to promote the dialogue in our country precisely through a process of economic and political change, and I can tell you that I am sure that these officers have been feeling somewhat betrayed in the last little while.

In this situation I can tell you that the officers of the armed forces of El Salvador have felt it part of their moral obligations to fulfil their role with discipline, and I am sure they are not completely in agreement with the present political situation. However, I can also tell you that I do not think a solution to this situation could be found through an initiative by the armed forces and that the situation could come to an end through a coup by the armed forces. I do not think that would be the solution, precisely because the officers of the armed forces of El Salvador have been trying to take the army out of party politics. I feel that these elections should now be used to create a broad dialogue with all the forces of the opposition in my country, and I think this is something that would be welcomed by the officers of the armed forces of El Salvador.

[*Traduction*]

Pour ce qui est des procès, ces gens-là ont fait obstruction à la justice, même quand ils n'étaient pas au pouvoir. Par exemple, nous avons le cas de l'Archevêque Oscar Arnulfo Romero; nous avons le cas des quatre religieuses; et tout récemment celui des quatre journalistes. Je puis vous affirmer qu'aucun effort sérieux n'a vraiment été accompli pour enquêter ou faire la lumière sur ces cas. Il existe de nombreuses preuves concrètes qui pourraient servir au cours d'une enquête sur ces cas. Il serait assez facile de faire la lumière sur certains de ces cas, mais on ne l'a pas fait. Il me semble que les forces qui sont sur le point de prendre les rênes du gouvernement vont continuer à faire obstruction à ces procédés et qu'elles vont certainement continuer à faire obstacle aux efforts de pacification dans notre pays. Ce sont là des perspectives plutôt sombres pour le court terme.

Je puis vous dire que cela préoccupe énormément le Salvador, et c'est précisément pour cela que je pense que le nouveau gouvernement va continuer à contrer tous les efforts qui ont été faits dans notre pays.

Le président: Merci. Père Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président. Je tiens à remercier notre invité d'être venu nous parler encore une fois.

J'aimerais poser des questions au sujet de la position dans laquelle se trouvera l'armée si la droite et Aubuisson renversent le gouvernement.

Dernièrement, au Guatemala, les résultats d'une élection ont été renversés, semblerait-il, par de jeunes officiers de l'armée modérée. Pensez-vous maintenant, d'après votre expérience de l'armée, qu'une telle chose soit possible dans un avenir prochain?

Col. Majano (Interprétation): Oui, je suis convaincu que les officiers des forces armées du Salvador, qui ont accédé au pouvoir par le biais des élections du 15 octobre, essayaient de favoriser le dialogue dans notre pays, précisément par la voie d'un changement économique et politique, et je puis vous assurer que ces officiers-là se sentent un peu trahis depuis quelque temps.

Dans ces circonstances, je puis vous dire que les officiers des forces armées du Salvador acceptent de remplir leur rôle avec discipline par devoir moral, et je suis convaincu qu'ils ne sont pas entièrement d'accord avec la situation politique actuelle. Cependant, je puis vous dire aussi que je ne pense pas que cette situation puisse se régler par la voie d'une initiative des forces armées, pas plus que par un coup d'État. Je ne pense pas que ce serait la solution, précisément parce que les officiers des forces armées du Salvador essaient depuis longtemps d'écarter l'armée de la politique des partis. J'estime que ces élections devraient servir à établir un vaste dialogue entre toutes les forces de l'opposition de mon pays, et c'est quelque chose qui, je pense, serait bien accueillie par les officiers des forces armées du Salvador.

[*Text*]

• 1625

As far as the immediate future is concerned, I feel that countries such as yours, and other countries in the world, can play a very important role in this matter precisely through this possibility of changing these elections into a possibility for dialogue, for a broad dialogue with the opposing forces which, in turn, could then lead to the formation of a national unity government. It seems to me that this could then be used as a basis for political negotiations by the other countries.

I would like to add something to this. I think one of the main problems with the results of this election is that some of the people who promoted the forces that now have come to power through this election, have key positions in the armed forces and they have been promoting precisely the result that we have now seen. Some of these people are in the high command of the armed forces and they control the armed forces from their key positions. The officers who promoted the change of government on October 15, are no longer in the armed forces. They have either been sent outside the country or they have been neutralized by the armed forces so that they no longer have a position of influence. It is for this reason that the armed forces did not play a more important role in these recent events in favour of a more just situation.

Mr. Ogle: I wonder if my impression that negotiations were difficult before, but in the present situation will be next to impossible, is correct.

Secondly, I wonder how you see the role of the United States in the present situation.

• 1630

Col Majano (Interpretation): I share your impression that negotiations will be difficult. It seems to me that they will be more difficult now than before the elections, and I think so because the leaders that will now be forming the government coalition have stated, or the leader has stated, very explicitly that he will not negotiate. For this reason I think the situation is more difficult now.

To some extent the position of the United States government plays a very important role in this because of the military and economic aid the U.S. government has been giving to the present government. This military and economic aid has led to an increase in the power of the group that will now be taking office. Although this may not have been the objective of U.S. aid, and although the U.S. may have had the good intention of aiding the people of El Salvador, when you translate this aid and this assistance in terms of the internal situation of our country, it has led to the fact that the power of these leaders has increased, and for this reason this leader can show this intransigence.

• 1635

As far as the U.S. role is concerned, it might have made a difference after the elections. However, this would be so only if

[*Translation*]

Pour ce qui est de l'avenir immédiat, je pense que des pays comme le vôtre et d'autres pays du monde peuvent jouer un rôle très important dans cette affaire, précisément en faisant en sorte que ces élections s'ouvrent sur un dialogue, un grand dialogue entre les forces qui s'opposent, lequel pourrait entraîner la formation d'un gouvernement d'unité nationale. Il me semble que cela pourrait servir par la suite de base à des négociations politiques par les autres pays.

J'aimerais ajouter quelque chose à cela. Je pense que l'un des principaux problèmes inhérents aux résultats de cette élection est que certains de ceux qui ont donné leur appui aux forces qui ont accédé au pouvoir par suite des élections occupent des postes dans les forces armées, et ils envisageaient précisément les résultats que nous avons vus. Certains de ceux-là détiennent des postes très élevés dans les forces armées et ils se servent de leur poste pour contrôler les forces armées. Les officiers qui ont préconisé le changement de gouvernement le 15 octobre ne font plus partie des forces armées. Soit qu'ils aient été expulsés du pays ou neutralisés par les forces armées de sorte qu'ils ne peuvent plus exercer d'influence. C'est pour cette raison que les forces armées n'ont pas joué un rôle plus important dans les derniers événements pour favoriser une situation plus juste.

M. Ogle: Je me demande si j'ai raison de croire que si les négociations étaient difficiles auparavant, elles le seront encore davantage dans les circonstances actuelles.

Deuxièmement, comment envisagez-vous le rôle des États-Unis dans la situation actuelle.

Colonel Majano (Interprétation): Comme vous, je pense que les négociations vont être difficiles. Il me semble qu'elles seront encore plus difficiles qu'avant les élections, et ce parce que les dirigeants qui vont maintenant former le gouvernement de coalition ont déclaré, ou si vous voulez le leader a déclaré très explicitement qu'il ne négocierait pas. C'est pour cette raison, je pense, que la situation est encore plus difficile maintenant.

Dans une certaine mesure, la position du gouvernement américain est très importante à cause de l'aide militaire et économique que le gouvernement américain a accordée au gouvernement actuel. Cette aide a accru le pouvoir du groupe qui va entrer en fonction. Bien que ce ne fut pas l'objectif de l'aide américaine, et bien que les États-Unis aient pu avoir la bonne intention d'aider la population du Salvador, il n'en reste pas moins que dans la situation interne de notre pays, cette aide s'est traduite par un accroissement du pouvoir de ces dirigeants, et c'est pour cette raison que ces derniers peuvent faire preuve de tant d'intransigeance.

Pour ce qui est du rôle des États-Unis, cela aurait pu être différent après les élections. Toutefois, cela n'aurait été possi-

[*Texte*]

the U.S. were to use their influence to find a political solution to the internal problems of our country. In this case, what we have seen is that the result of the vote has rather been the opposite one, or a different one from that which had been hoped for. It seems to me the only possible role the United States government might play in this would be by pursuing policies that would allow Salvadorans to talk to one another; that would allow the different sectors in El Salvador to talk to one another to find a global solution to the problems in our country.

Mr. Ogle: Thank you very much.

The Chairman: Mr. Murta.

Mr. Murta: Thank you. Mr. Chairman, I would like to ask a question. It seems to me, from the perception that one would take from the election, that the guerrillas or the leftist forces suffered what would be considered in my opinion a substantial setback in the election, mainly because the voter turn-out was so high. If in terms of political manoeuvering one of the mistakes the left or the guerrillas have made is to try to convince the world that nobody was going to go out to vote, that obviously did not happen. I think from that point of view it has been a setback.

Can you explain to us why the voter turn-out was far higher than we were led to believe? when I say "we" I guess I mean most of the people generally that read any newspapers anywhere in world. There was a substantial voter turn-out. Admittedly, they did not vote for Duarte; they voted for the right, farther to the right than that particular government was. That is in contrast or contradiction to what many press people were saying when interviewing the guerrillas.

• 1640

Col Majano (Interpretation): I think we have a series of question marks with respect to the results of this election, and it is something that requires a lot of thought, I think.

I think in principle the mass of the population so far has not decisively supported the guerrilla movement, and that is, I think—and I am convinced of that—because the mass of the population wants an end to the war. They want peace now, and for this reason the number of voters was much higher than hoped for by the guerrillas because the mass of the population wants to end the conflict.

I also feel that only certain sectors of the population participated in the elections. The election was open to only six parties, which did not represent the entire political spectrum in our country. This, of course, affects the results and for this reason the results are not the same as they would have been if we had had a true representation of the entire political spectrum in our country.

I would like to reaffirm at this point that the mass of the population of my country has so far not decisively supported the guerrilla movement, but I also feel that the official figures given by the government with respect to voter participation in

[*Traduction*]

ble que si les États-Unis utilisaient leur influence pour trouver une solution politiques aux problèmes internes de notre pays. Dans le cas présent, c'est plutôt le contraire qui se produit, le résultat du scrutin étant différent de ce à quoi nous nous attendions. Il me semble que le seul rôle possible que pourrait jouer le gouvernement américain, c'est de favoriser des politiques qui permettraient aux habitants du Salvador de discuter entre eux; cela permettrait aux différents secteurs du Salvador d'échanger des vues afin de trouver une solution globale aux problèmes de notre pays.

M. Ogle: Merci beaucoup.

Le président: Monsieur Murta.

M. Murta: Merci. Monsieur le président, j'aimerais poser une question. D'après ce qu'on peut voir des élections, il me semble que la guérilla ou les forces de gauche ont subi ce qui, à mon avis, est un échec considérable aux élections, principalement à cause de la participation élevée des électeurs. En termes de manoeuvre politique, l'une des erreurs de la gauche ou de la guérilla est d'avoir essayé de convaincre le monde que personne n'allait voter, et cela n'a évidemment pas fonctionner. Je pense que de ce point de vue, ce fut un échec.

Pouvez-vous nous expliquer pourquoi la participation des électeurs a été de beaucoup supérieure à ce que nous nous attendions? Quand je dis «nous», je parle généralement de ceux qui lisaient les journaux dans le monde. Il y a eu une forte participation au scrutin. Evidemment, on n'a pas voté pour Duarte, on a voté pour la droite, plus à la droite que le gouvernement déjà en place. Cela contredit ce que bien des gens de la presse disaient en interviewant la guérilla.

Col. Majano (Interprétation): On se pose pas mal de questions concernant le résultat des élections. C'est quelque chose qui demande réflexion.

Je crois qu'en principe le gros de la population de mon pays n'a pas catégoriquement appuyé la guérilla étant donné qu'elle veut la paix. Elle la veut maintenant, et c'est la raison pour laquelle le nombre de personnes qui ont voté est bien plus élevé que ne l'espérait la guérilla.

Je suis également d'avis que seuls certains secteurs de la population ont participé aux élections. Seuls six partis étaient représentés, ce qui ne couvre pas toute la gamme de partis politiques de mon pays. Cela s'est bien entendu répercuté sur les résultats, qui auraient été autres si tous les partis politiques avaient été représentés.

Par ailleurs, j'estime que l'on ne peut pas se fier aux chiffres officiels donnés par le gouvernement concernant la participation des électeurs; on devrait donc se pencher attentivement sur cette question.

[*Text*]

the election are not reliable and that the number of voters is something that we have to look at with great care.

It is true that there were great voter line-ups in the main cities; but, on the other hand, the situation was different in the countryside and in some of the smaller settlements. For instance, we have a city called Usulutan which is the fourth largest city in our country, and no voting took place in that city.

The government expected a voter turn-out of 1.5 million, and the voter turn-out was actually 1.1 million according to the government. The government said that voter participation was 80 to 85 per cent of the population; but I can tell you that in 1972, for example, we had an election in El Salvador, and that was during peacetime when our country went to the ballot boxes, and at this election we had the highest voter participation at any time during the preceding 20 years, and the government at that time gave voter turn-out as 68 per cent of people with voting rights.

At that time also, during those elections, it was said that the election was fraudulent; that the government had committed fraud in the electoral process itself; and people then said that the real voter turn-out was only 58 per cent. In any event, considering that at that time the voter turn-out was approximately 60 per cent of the entire population and now the government says that now during a war the voter turn-out is 80 to 85 per cent, I feel, for this reason, that these figures have to be read with great care and that they are not completely reliable.

• 1645

As far as your other question is concerned, why the population voted for the right rather than for Duarte, I think there are two important points that we have to bear in mind with regard to this question. First of all, we have to remember that prior to the election the population was subject to considerable pressure and violence, and prior to the election there was not really much electoral debate except to a very limited extent. There were some public meetings, but whatever public meetings took place had to be arranged with military support and this military support was arranged by each party itself.

For instance, the ARENA party and its leader, D'Aubuisson, held meetings, but before they held a meeting they had to take over the village in which the meeting took place, which is more or less the same procedure that the guerrillas now use. The guerrillas take over a village, and after they have taken over the village and have their people everywhere in the village, they proceed to hold a meeting, and this is what the ARENA party did. They first had to take over the village, militarily, and then they could proceed to hold a meeting. So this certainly affected the environment and the electoral climate before the election.

The population, for all these reasons, was disoriented, and especially the simple people do not really know what to do about this. All they have is hope. They know that they want someone who can create peace and calm in the country. At the

[*Translation*]

Il est vrai que, dans les grosses agglomérations, il y avait de grandes files d'électeurs mais, par contre, ce n'était pas la même chose à la campagne et dans les petites villes. Par exemple, à Usulutan, quatrième ville de notre pays, en importance, personne n'a voté.

Le gouvernement s'attendait à ce que 1.5 million de personnes votent. Or, selon lui, il y en a eu 1.1 million, ce qui représenterait 80 à 85 p. cent de la population. Mais, en 1972, année où nous avons eu des élections au Salvador, et c'était en temps de paix, nous avons enregistré la plus grosse participation d'électeurs que l'on n'ait jamais connue en l'espace de 20 ans. À cette époque-là, le gouvernement avait dit que 68 p. 100 des personnes ayant droit de vote avaient voté.

A cette même époque, et pendant les élections, on avait fait courir le bruit qu'il y avait fraude et que le processus électoral avait été truqué par le gouvernement et que la participation réelle n'était que de 58 p. 100. Quoi qu'il en soit, si l'on tient compte du fait qu'à ce moment-là le gouvernement a déclaré que la participation était de 60 p. 100 et que maintenant il déclare, en temps de guerre, qu'elle est de 80 à 85 p. 100, j'estime qu'on peut s'interroger.

Quant à savoir pour quelles raisons la population a voté pour la droite plutôt que pour Duarte, il y a d'après moi deux point importants à ne pas oublier: tout d'abord, avant la tenue des élections, la population a été l'objet de pressions et d'actes de violence considérables et, par ailleurs, il y a eu très peu de débats. Il y a eu quelques réunions publiques, mais celles-ci étaient encadrées par des militaires mandatés par chaque parti en cause.

Par exemple, le parti ARENA (Alliance républicaine nationale, et son chef, D'Aubuisson, ont organisé des réunions, mais avant de les tenir, ils investissaient les villages où devaient se tenir les réunions, méthode qui ressemble fort à celle qu'utilise la guérilla. Donc, cela a certainement joué sur le climat électoral avant la tenue des élections.

Par conséquent, la population était désorientée et surtout les gens issus de milieux modestes. Tout ce qu'il leur reste, c'est l'espoir. Ils veulent quelqu'un qui soit en mesure de ramener la paix au pays. En même temps, pendant la campagne électo-

[*Texte*]

same time we can say that the pressures were very strong in the country. As far as the election results are concerned, we always have to bear in mind what the climate prior to the election was like.

I would like to make one final comment in this regard, and that is that in the elections only one spectrum of political parties participated, and that is the spectrum that goes from the center to the right. What that means is that those political forces that had most of the votes during the 1970s did not participate at all in this election.

On the other hand, the Christian Democratic Party, which is now in government, is only part of a party that was very strong at another point in our history. In other words, the Christian Democrats are divided and the part that is in government right now is mainly that part that supports Mr. Duarte.

Mr. Murta: One short question, Mr. Chairman, and then we can go on to some other questioners.

All Canadians would obviously like to seè an end to the violence in El Salvador. This particular committee would also like to see that, as part of the overall committee of Parliament. We would all like to see a political solution rather than a military solution. If our Minister of External Affairs was sitting here, what would you tell him in the context of the kind of role that Canada could play in bringing all sides of this conflict together? Would it be working with Mexico, for example, to provide the kind of climate that would bring the United States and the government and the leftists together in a neutral country, such as Mexico, or, I suppose, even Canada, as far as that is concerned and sit around a table and try to sort out the problems? What would you see as Canada's role, say if you were here talking with the government and the Minister of External Affairs?

• 1650

Col Majano (Interpretation): I feel that this is a very important point. I think Canada, or the Canadian government, can play an important role with regard to this question. My main recommendation to the Government of Canada would be that it define its polices in favour of a political negotiation and also that it use its influence with Washington. I say this because we feel that Canada is greatly respected, both by the United States and our countries. For this reason, I think also Canada, because of its democratic tradition, has the respect of the countries in our area as well. I think, for all these reasons, Canada is in a very favourable situation to influence the processes in El Salvador.

As far as the situation is concerned, Mexico has already taken the initiative. Mexico has proposed political negotiations. My main recommendation to the Canadian government would be to support this Mexican initiative. I know that other countries in the area are already studying this option. One of them is Costa Rica; the future government of Costa Rica has already declared that it is going to change its policies in favour

[*Traduction*]

rale, de fortes pressions ont été exercées. Donc, nous devons en tenir compte lorsque nous examinons les résultats des élections.

Pour conclure, je dirais que seuls les partis qui vont du centre à la droite ont participé aux élections. Autrement dit, les partis politiques qui avaient obtenu le plus de voix pendant les années 70 n'ont pas participé à ces élections.

Par contre, la démocratie-chrétienne actuellement au pouvoir ne représente qu'une partie du parti qui, jadis, a été très puissant. Donc, ce parti est divisé et, *grosso modo*, la faction actuellement au pouvoir est celle qui appuie M. Duarte.

M. Murta: J'ai une petite question à poser, monsieur le président, et ensuite on pourrait céder la parole aux autres personnes qui désirent poser des questions.

Les Canadiens aimeraient évidemment que la violence cesse au Salvador. C'est également ce que nous désirerions en tant que Comité et nous préférerions une solution politique à la solution militaire. Que suggéreriez-vous à notre ministre des Affaires extérieures, s'il était là, quant au rôle que pourrait jouer le Canada pour rapprocher les parties en présence? Conseilleriez-vous au Canada d'oeuvrer de concert avec le Mexique pour réunir les États-Unis, le gouvernement du Salvador et les gauchistes dans un pays neutre, soit le Mexique, soit le Canada, pour essayer de régler les problèmes? Comment envisageriez-vous le rôle du Canada si vous étiez en train de discuter avec le chef du gouvernement et le ministre des Affaires extérieures?

Col Majano (interprétation): C'est un point très important et je crois qu'en effet le gouvernement canadien peut jouer un rôle important dans cette question. Ma principale recommandation serait qu'il s'affirme en faveur d'un processus de négociations dans sa politique et également qu'il utilise l'influence dont il jouit à Washington. Je dis cela car je crois que le Canada est très respecté, tant par les États-Unis que par nos pays, à cause de sa tradition démocratique. Pour ces raisons, j'estime que le Canada est très bien placé pour avoir de l'influence au Salvador.

D'ailleurs, le Mexique a déjà pris les devants et a proposé d'entamer des négociations politiques. Je recommanderais donc au gouvernement canadien d'appuyer cette initiative. Je sais que d'autres pays de cette région ont déjà pensé à cette solution, notamment le Costa Rica. Le futur gouvernement de ce pays a déjà déclaré qu'il allait se prononcer pour un processus de négociations et allait appuyer l'initiative du Mexique.

[*Text*]

of negotiation and that it is going to support the Mexican initiative.

In summary, I would, therefore, say that my recommendation to the Canadian government would be to support the process leading to political negotiations, and that by doing so the Canadian government could also influence U.S. policies in this direction.

The Chairman: Mr. Collenette.

Mr. Collenette: Thank you very much, Mr. Chairman.

• 1655

I would like to follow up on what Mr. Murta started by way of questioning because the election this week has really thrown some of us into a quandary. As our guest will know, the members of this committee were instrumental, I believe, in changing the course of Canadian government policy. We disagreed with the Canadian government policy on the holding of the elections in El Salvador and, without being unduly immodest, we had some bearing upon a shifting of Canadian government policy.

Now I want to pursue the numbers game, because we were led to believe that the elections being held under the auspices of the regime, as we have just seen it, would indeed be unfair. However, as Mr. Murta pointed out, there was this high turn-out. If you accept the government's figures, I suppose you could say that it was as high as 80 per cent; but, if you discount the government's figures and say that there are a lot of people, especially in refugee camps, who should have voted but were not on the rolls although they were eligible voters, the vote was still around 50 per cent to 60 per cent, which is not good by Canadian standards but certainly is acceptable. In fact I would draw everyone's attention to the fact that the President of the United States in 1980 was elected only with about 50 per cent of the vote. So it is not unusual to trumpet the name of democracy with 50 per cent turn-out at the polls.

My point is that I understood that the forces of the left could have participated in the election, but the security guarantees which they demanded were not forthcoming. I will put both my questions together so the witness can answer in total. First, did the forces of the left make some kind of a tactical error in not participating in these elections? Had they participated in the elections, surely the outcome would have been much more of a moderate election. You would have had the forces of Mr. Duarte in the so-called centre, and you would have had leftist forces. Presumably of those people who abstained, many of them were leftist supporters and you could have changed the complexion. The initiative now has been given to the right which, as we have seen, occupies a very small position in the overall total. I am thinking of Mr. D'Aubuisson's party, but I suppose the combined right is reasonably high. However, had the left participated, the true strength of the right could have been somewhat diminished.

My second question just flows from that. There have been press reports that the guerrillas, the leftist forces, were pressuring many of its supporters to vote for Mr. D'Aubuisson on

[*Translation*]

Ainsi, en bref, je recommande au gouvernement canadien d'appuyer tout processus menant à des négociations politiques, ce qui pourrait inciter les États-Unis à faire la même chose.

Le président: Monsieur Collenette.

M. Collenette: Merci beaucoup, monsieur le président.

Je vais enchaîner sur les propos de M. Murta car les élections de cette semaine nous ont vraiment mis dans l'embarras. Comme notre invité le sait peut-être, nous avons grandement contribué à infléchir la politique du gouvernement canadien quant aux élections au Salvador. En effet, nous n'étions pas du tout d'accord avec celle-ci.

J'aimerais continuer le jeu des chiffres. Tout nous portait à croire que les élections sous les auspices de ce régime seraient faussées; or, comme l'a souligné M. Murta, les électeurs ont voté en grand nombre. Si vous acceptez les chiffres du gouvernement, il y aurait eu 80 p. 100 de suffrages exprimés. Et même si vous les rejetez parce que beaucoup de gens, notamment dans les camps de réfugiés, n'ont pas pu voter alors qu'ils avaient le droit de vote, la proportion, s'élèverait encore à 50 ou 60 p. 100, ce qui, selon les normes canadiennes, n'est pas bon mais est toutefois acceptable. Je ferai d'ailleurs remarquer qu'en 1980 le président des États-Unis a été élu avec 50 p. 100 de suffrages exprimés.

Si j'ai bien compris, les forces de gauche auraient pu participer aux élections si les garanties de sécurité qu'elles réclamaient leur avaient été données. Voici mes questions: Premièrement, le fait que la gauche n'ait pas participé aux élections constitue-t-il une erreur tactique? Si elle y avait participé, les résultats auraient certainement été plus modérés. Il y aurait eu les forces de M. Duarte au soi-disant centre, et vous auriez une gauche. On peut présumer que nombre de ceux qui n'ont pas voté étaient de gauche et que cela aurait changé les choses. L'initiative appartient maintenant à la droite qui, comme nous l'avons vu, représente une faible part du total global. Je songe au parti de M. D'Aubuisson mais j'imagine que l'ensemble des partis de droite représente un chiffre raisonnable. Toutefois, si la gauche avait voté, la droite s'en serait trouvée amoindrie.

Voici mon deuxième point: d'après les rapports de presse, les guérillas et les forces de gauche auraient incité nombre de leurs sympathisants à voter pour M. D'Aubuisson. En effet,

[*Texte*]

the grounds that, by enhancing D'Aubuisson's stature within these elections which the left had castigated, this would indeed throw the Americans into somewhat of a quandary in that D'Aubuisson is unacceptable to the Americans, and in a sense, the left was playing a destabilizing game itself.

The witness himself has said that one solution is to pressure the United States to use their leverage to force "all Salvadorans to talk to each other." By that I mean that he wants some kind of an assembly of the forces of the left, the centre, and the right. He wants them to come together under the Americans' auspices; yet, in a sense the left has not established its electoral legitimacy to take part in such discussions by virtue of the boycott of the election.

Now I do not want to play the devil's advocate because I was an outspoken member of this committee which, first of all, criticized our government's policy and felt somewhat lukewarm certainly and not enthusiastic to the elections which have just been held. But I would like to know how our witness can justify these arguments that I have just brought out. Certainly it would help this committee in its future deliberations.

The Chairman: Do you prefer the answers in three parts to give you a chance to—

The Interpreter: No, thank you, Mr. Chairman, it is all right.

• 1700

Col Majano (Interpretation): As far as the absence of the left is concerned, or their non-participation in the election, the left argues that they had no guarantees; that they had no access to the public, and several other arguments of this kind. I have observed that the government called the election not in a search for a spirit of reconciliation in our country but, rather, as a challenge to the left. It seems to me that because of this fact and because the elections were not called in a spirit of establishing dialogue with the left, we have the result we now have, and these results are an unbalanced situation and an unstable situation and a very complex situation in our country.

• 1705

It is quite possible that the left would have voted for the right or would have asked its supporters to vote for the right. That is possible. But we do not know. There is a serious interrogation mark there. We have also a very delicate political problem as a result, because, as I said before, it is very clear that the government did not call the election in a spirit of national reconciliation or in a spirit of establishing dialogue. We now have men coming into power who have been accomplices in the excesses and abuses that have taken place in our country, and this creates a very serious political problem.

I think all these things may have taken place. We do not know for sure. There were large voter line-ups, and the results are rather surprising and rather unstabilizing or destabilizing. We know that. But I can only conclude that because the elections were called without a search for national reconcilia-

[*Traduction*]

renforcer D'Aubuisson dans ces élections, dénoncées par la gauche, embarrasserait les Américains étant donné qu'il est inacceptable à leurs yeux. Dans un certain sens, la gauche a joué un rôle déstabilisateur.

D'après le témoin, il faudrait inciter les États-Unis à user de leur influence pour amener «tous les habitants du Salvador à se concerter». Autrement dit, il voudrait rassembler les forces de la gauche, du centre et de la droite, et cela sous les auspices des États-Unis. Encore que, dans un certain sens, la gauche ayant boycotté les élections, s'est privée de toute légitimité.

Je ne voudrais pas me faire l'avocat du diable, étant donné que j'ai déjà critiqué la politique du gouvernement et n'ai pas montré d'enthousiasme pour les élections qui viennent d'avoir lieu. Mais j'aimerais que notre témoin justifie les arguments avancés. Cela nous aiderait beaucoup dans nos délibérations à venir.

Le président: Préférez-vous que la réponse soit donnée en trois parties pour vous permettre de . . .

L'interprète: Non, merci, monsieur le président, c'est parfait.

Col. Majano (interprétation): Pour ce qui est de l'abstention de la gauche, celle-ci soutient qu'elle n'avait pas de garanties, qu'elle ne pouvait consulter le public etc. D'après moi, le gouvernement a appelé aux élections non pas dans un esprit de réconciliation nationale mais bien pour défier la gauche. Il me semble que de ce fait et parce que les élections n'ont pas été provoquées dans l'espoir d'établir un dialogue avec la gauche, nous avons le résultat actuel, c'est-à-dire une situation instable, et très complexe.

Il est bien possible que la gauche aurait voté pour la droite ou aurait demandé à ses partisans de voter pour la droite. C'est possible. Nous ne savons pas. Mais cela pose une question très grave. Et, comme résultat, nous avons aussi un problème politique très délicat car, comme je l'ai dit auparavant, il est très clair que le gouvernement n'a pas appelé aux élections dans un esprit de conciliation nationale ou dans l'intention d'établir un dialogue. Il y a des hommes qui arrivent au pouvoir maintenant après avoir trempé dans des excès et abus dans notre pays et cela pose un problème politique très sérieux.

Je pense que cela s'est produit. Nous ne savons pas avec certitude. Il y avait de grandes files de votants et les résultats sont plutôt surprenants et assez dangereux pour notre stabilité. Nous savons tout cela. Mais je ne peux que tirer la conclusion que les élections ont été faites sans effort de conciliation

[*Text*]

tion, and because the government did not emphasize this surge for getting along, for opening up a dialogue with the others, we have such large gaps in our knowledge about the election.

We do not really know what happened. For instance, we have rather considerable abnormalities. We had no electoral lists at all; we had no voting lists. We had large voter line-ups, but the voters did not really have any identification. All this has created a situation that has changed the electoral result; it has affected the electoral results to some extent. The fact that no serious effort was made to establish a dialogue with the opposition has led to this problem, which is destabilizing for our country and for the internal situation in El Salvador.

Mr. Collenette: Just by way of a supplementary, Mr. Chairman, I think the witness has pointed to the real dilemma in this whole issue. There are a number of question marks, and it leaves people like us, somewhat remote from the scene, at a loss how to interpret what has gone on in the election. I know, Mr. Chairman, that you and some of the members of the committee did go to Salvador, and so you have some reason to be knowledgeable about the situation. It certainly puts someone like me in a quandary, given the fact that we, upon the evidence that was presented to this committee, stuck our necks out and questioned the whole electoral process in the first place.

I would love to be satisfied that the argument of no electoral guarantees of safety or safety for the left's participation in the election was not a ploy by the left, which knew it did not have a widespread base for its support. I would like that argument to be disproven. Perhaps I should restate it, in case anybody misinterprets what I am saying.

I think some people are going to charge, certainly in the U.S. administration, that the strength of the left has been seriously overestimated, and that the reason it did not want to participate in the elections was not for the security aspect but because it knew that it would not do well in free elections. I for one have never accepted that argument. But I must say thath there are certain questions that have arisen as a result of the election, and the answers we got today, and press reports, which lead one to believe that that cannot be ruled out.

My final point follows on from what the witness has alluded to a number of times about the activities of the rightist leaders, especially Mr. D'Aubuisson's being linked to death squads. We have heard this in the media every time D'Aubuisson has been mentioned. He has been quote, linked, unquote, to death squads; and we accept this as an article of faith. Does the witness have any substantive proof that this person, whom we are going to have to take more note of now, is really the villain he is portrayed to be by the press? I am not an apologist for D'Aubuisson, but I am trying, and I am sure all the members of this committee are, to get to the bottom of this whole issue, certainly so we can speak with some clarity in our House of Commons.

[*Translation*]

nationale, sans que le gouvernement ait manifesté son désir de s'entendre, d'ouvrir le dialogue avec l'opposition et, que nous ne savons pas tout au sujet des élections.

Nous ne savons pas vraiment ce qui s'est passé. Par exemple, nous relevons d'assez grandes anomalies. Nous n'avions pas de listes d'électeurs, de listes électorales. Nous avions de grandes files de votants, mais les votants n'avaient pas vraiment de carte d'électeur. Tout cela a créé une situation qui a pesé sur les résultats, dans une certaine mesure. Le manque de tentative sérieux d'établir un dialogue avec l'opposition a causé ce problème, qui est destabilisant pour notre pays et pour la situation au Salvador.

M. Collenette: Incidemment, monsieur le président, je pense que le témoin a été au coeur du problème. De nombreuses incertitudes subsistent et il est difficile à des gens, qui comme nous, qui sont loin des lieux, de comprendre ce qui s'est passé pendant l'élection. Je sais, monsieur le président, que vous et d'autres membres de ce Comité êtes allés au Salvador et que vous êtes plus au courant de la situation. Mais pour quelqu'un comme moi, c'est très déconcertant; et ce témoignage ne dissipe pas les doutes que nous avons conçu, dès le début, sur tout le processus électoral.

J'aimerais être convaincu que la question des garanties électorales ou de sécurité n'était pas un stratagème de la gauche qui savait manquer de soutien. J'aimerais qu'on réfute cet argument. Peut-être devrais-je me répéter plus clairement au cas où quelqu'un interprèterait mal ce que je dis.

Je pense que certains, et sans nul doute dans l'administration américaine, prétendront que l'on a surestimé la force de la gauche et que la raison pour laquelle elle ne voulait pas participer aux élections n'était pas liée à la sécurité mais au fait qu'elle savait qu'elle n'allait pas briller dans des élections libres. Je n'ai, pour ma part, jamais accepté cet argument. Mais je dois dire que le résultat des élections, les réponses qu'on nous a données aujourd'hui, et les rapports de presse, me conduisent à ne pas écarter cette hypothèse.

Mon dernier point a trait à ce qu'a dit le témoin à maintes reprises au sujet des activités des dirigeants de la droite, surtout au fait que M. D'Aubuisson a été mêlé aux escadrons de la mort. Chaque fois qu'on cite M. D'Aubuisson dans les médias, on mentionne ce fait. Son nom a été associé aux escadrons de la mort; et nous l'acceptons comme article de foi. Est-ce que le témoin a des preuves irréfutables que cette personne, dont l'importance est maintenant évidente, est vraiment le scélérat que peint la presse? Je ne fait pas l'avocat de M. D'Aubuisson, mais j'essaie, comme veulent le faire sans doute tous les membres de ce Comité, d'examiner le fond de cette question, afin de pouvoir en parler clairement à la Chambre.

[*Texte*]

• 1710

The Chairman: Since the former Ambassador to El Salvador from the U.S.A., Mr. White, I believe, had labelled D'Aubuisson very severely, I wonder, how does he feel about this possibility of having him as the new president of the country?

Col Majano (Interpretation): Ambassador White on several occasions publicly held Mr. D'Aubuisson responsible for assassinations and other events of that kind. However, in El Salvador, I can tell you that it has also been publicly pointed out that he was responsible, and you have seen press reports on this, but I think it is unfair to blame him alone for all these events, because there are various elements, both in and outside the present government in El Salvador, who are also implicated in some of these assassinations. In fact he was able to play this role with the support of all these forces.

Ambassador White has also given information to some journalists and to the U.S. Congress. He has given them some proof, or at least strong indications, documents that were found on him at some point, that give a very strong indication that terrorist plans or actions were being planned, according to these documents, in El Salvador. I would say that this fact and these documents certainly do compromise the government that will now be taking over power in El Salvador and not only Mr. D'Aubuisson himself but several of the other leaders as well. The press, and especially the U.S. press, has already specified that they do have proof of that fact and I would like to repeat again that I do not think we can hold one person alone responsible for that, but that there are really several people who are implicated in these things, and proof has been published. However,since this point has been emphasized today, I should add that it is unlikely that Mr. D'Aubuisson himself will become the president of the country in a coalition government, but there is no question that he will be playing a strong leadership role in any future government in our country.

• 1715

I would just like to add something to that and that is that from my point of view, that was my observation from when I was part of the government, the ultra-leftist elements in our country do not have the support of a large part of our civilian population, while the centre left political forces do have a strong political position together with the moderates. However, it seems that a polarization has taken place in my country and that we really have two bands now. We have the left which is the moderate leftists which are being confused with the extreme left on that side.

On the other hand, I would also like to repeat again that it seems to me that the political situation after the election shows considerable gaps and because of these gaps, the election will not really lead to a political solution to the problems of my country. The most important one of these gaps, is the absence of electoral lists, and without these electoral lists, which really are the backbone of any election or electoral process, we do not really know what happened.

[*Traduction*]

Le président: Puisque l'ancien ambassadeur américain au Salvador, M. White, je crois, a critiqué D'Aubuisson très sévèrement, je me demande comment il réagit à la possibilité de l'avoir comme nouveau président de ce pays?

Col. Majano (interprétation): L'ambassadeur White a dit plusieurs fois en public qu'il tenait M. D'Aubuisson responsable d'assassinats et autres événements de ce genre. Cependant, au Salvador, je peux vous dire qu'il a été aussi dénoncé en public, et vous avez vu les rapports de presse, mais je pense qu'il n'est pas juste de jeter le blâme sur lui seul pour ces événements, car il y a des éléments divers, à l'intérieur et à l'extérieur du gouvernement actuel au Salvador, qui sont aussi impliqués dans quelques-uns de ces assassinats. En effet, c'était avec le soutien de toutes ces forces qu'il lui était possible de jouer son rôle.

L'ambassadeur White a donné des renseignements aux journalistes et au Congrès américain. Il leur a fourni des preuves, ou au moins des indices sérieux, et des documents trouvés sur lui à certains moments justifient de très fortes présomptions qu'on était en train de préparer des actions terroristes au Salvador. Je dirais qu'il est certain que ce fait et ces documents compromettent le gouvernement qui prendra le pouvoir au El Salvador, non seulement M. D'Aubuisson lui-même mais plusieurs autres dirigeants aussi. La presse, et surtout la presse américaine, a déjà indiqué qu'ils ont la preuve de ce fait et je veux répéter encore une fois que l'on ne peut pas tenir une seule personne responsable, mais qu'il y a vraiment plusieurs personnes qui sont impliquées, et que la preuve a été publiée. Cependant, puisque l'on a souligné ce point aujourd'hui, je dois ajouter qu'il est peu probable que M. D'Aubuisson lui-même devienne président du pays dans un gouvernement de coalition, mais il n'y a aucun doute qu'il jouera un rôle moteur dans tout futur gouvernement de notre pays.

Je veux ajouter quelque chose et c'est, de mon point de vue, d'après mes observations quand je faisais partie du gouvernement, que les éléments ultra-gauches dans notre pays n'ont pas le soutien de la majorité de notre population, alors que les forces politiques du centre gauche alliées aux modérés ont une position politique très forte. Cependant, il semble qu'il y avait une polarisation dans mon pays et que nous avons vraiment deux partis maintenant. Nous avons la gauche constituée de modérés que l'on confond avec les extrémistes.

De l'autre côté, je veux répéter encore une fois qu'il me semble que la situation politique post-élection présente des lacunes considérables et qu'à cause de ces lacunes, l'élection ne mènera pas vraiment à une solution politique aux problèmes de mon pays. La plus importante de ces lacunes est l'absence de listes électorales. Une liste électorale est essentielle au déroulement des élections. S'il n'y en a pas, nous ne pouvons pas vraiment évaluer les résultats de celles-ci.

[*Text*]

• 1720

When I was part of the government in August 1980, we were trying to call elections for March 1981. At that time, I objected because I felt that we did not have enough time to prepare the electoral lists. This would have taken us at least one year of a calm political climate to do so, and I feel that these electoral lists are really an essential part for holding an election and also for studying the election results. I also objected, at that time, because I feel that elections are a most important part of any democratic process. They are a democratic resource and a political reserve to be used to solve a problem at an opportune time.

As far as this election is concerned, which was held without lists, I can only tell you that under these circumstances anything goes and for this reason, we have a very serious problem.

The Chairman: Rightly so. As you were saying, Mr. Collenette, yes, we have had the occasion of going to El Salvador, but it followed a long list of meetings, a long consultation here in Ottawa, Mexico, Costa Rica Nicaragua and finally El Salvador, where we witnessed the putting into place of the electoral process. After a long meeting with the President of the Electoral Commission, it soon became clear to us that the electoral process that had been put in place in the last five to six months, that is from September or October last, could not make possible a free and really democratic election, a meaningful election.

Colonel Majano described some of the flaws. One of the major flaws I thought we witnessed ourselves in El Salvador was the question of the posters in the streets, on the posts, on buildings and on fences. When we put the question to Dr. Bustamente as to their absence then, the day we were there, he said that it was simply because it is not permitted; it is against the law to have any posters on walls, fences, trees and posts. To our great surprise the next day all these were plastered with signs of AD, Action Democratica, the party of the right and the party of the ARENA.

We also witnessed on TV one night a long program of at least an hour advertising and promoting the candidacy of D'Aubuisson and his party with a jingle—the way we do our campaigns. In the time we were there, we did not see any advertisements of Christian Democrats or leftist parties—those who were involved in the election. So, along with the absence of an electoral list, there are many flaws in the electoral process. Perhaps you could elaborate on this.

• 1725

Col Majano (Interpretation): I think the main point is that even before the elections there were considerable abnormalities. One of the most important of those is certainly the fact that there was no electoral list, because the absence of the electoral list permitted all parties that participated in the

[*Translation*]

Lorsque j'étais membre du gouvernement, en août 1980, nous voulions convoquer des élections en mars 1981. A ce moment-là, je m'y suis opposé, parce qu'il ne restait pas suffisamment de temps pour dresser des listes électorales. Il nous aurait fallu au moins un an de stabilité politique et je suis convaincu que les listes électorales sont essentielles au déroulement de l'élection et à l'évaluation des résultats. Je me suis opposé à ce que des élections soient tenues en mars 1981 parce que j'étais convaincu que des élections constituent un élément clé de la démocratie. Une élection est une ressource démocratique et politique qui devrait être utilisée, en temps et lieu, pour résoudre un problème précis.

Pour ce qui est des élections en question, elles ont eu lieu sans listes électorales. Dans de telles conditions, on peut faire n'importe quoi. C'est pourquoi nous faisons face à un problème extrêmement grave.

Le président: Vous avez raison. Comme M. Collenette l'a dit, nous avons eu l'occasion de nous rendre au Salvador, mais nous avons également tenu des réunions à Ottawa, au Mexique, au Costa Rica et au Nicaragua. Nous étions au Salvador au moment où les élections se préparaient. Après avoir participé à une longue réunion avec le président de la Commission électorale, nous nous sommes vite rendu compte que les élections qui se préparaient depuis cinq ou six mois, c'est-à-dire, depuis septembre ou octobre dernier, ne pouvaient pas être libres et démocratiques; ce n'était pas de vraies élections.

Le colonel Majano a décrit certaines des lacunes. Pendant que nous étions au Salvador, nous avons constaté qu'il n'y avait pas d'affiches électorales dans les rues, sur les panneaux, les murs et les clôtures. C'est là, à mon avis, une lacune importante. Nous avons demandé à M. Bustamente pourquoi il n'y avait pas d'affiche le jour où nous l'avons visité et il nous a répondu que c'était interdit; la loi interdisait d'apposer des affiches, sur les murs, les clôtures, les arbres ou les poteaux. Le lendemain, nous étions bien étonnés de voir que les murs, les clôtures, les arbres et les poteaux étaient tapissés d'affiches de la AD, Action Democratica, du parti de droite et du parti de l'ARENA.

Un soir, nous avons vu à la télévision une émission publicitaire d'au moins une heure qui avait pour but de promouvoir la candidature de D'Aubuisson et de son parti. Il y avait même une rangaine, comme nous en avons ici. Pendant que nous étions au Salvador, nous n'avons pas vu de propagande des démocrates chrétiens ou les partis de gauche, c'est-à-dire, de ceux qui participaient aux élections. Non seulement il n'y avait pas de liste électorales, mais le processus électoral présentait de graves lacunes. Voulez-vous vous étendre là-dessus?

Col. Majano: Il faut bien dire que, même avant les élections, il y avait des irrigularités. L'absence de listes électorales était, bien sûr, importante, parce qu'elle a permis aux partis qui participaient aux élections de commettre des fraudes et à

[*Texte*]

elections to commit any kind of fraud they wanted, and at the same time it also permitted other forces to carry out whatever boycotts they felt were suitable under the circumstances.

The elections were to establish a constituent assembly. However, the population had to move from one zone to another so that the people did not really vote at the place where they should have voted, and this again, I feel, is a very serious flaw.

On the other hand, there was no respected authority to supervise the elections such as, for example, an electoral council that would guarantee the purity of the elections. There was nothing of that kind and, as you said, Mr. Chairman, some political parties such as, for example, ARENA and AD, which had their own support through the security corps and through the government, could comply or not comply with the laws.

Then again, the electoral law with regard to the election campaigns was not respected, and the population was subject to considerable pressure because of the climate of violence that reigned in the country before the elections. The most important part, I think, is that we have to bear in mind that the election day itself is not all; that we have to remember the strong pressures, the scare tactics and the terror, during the time preceding the election, because unless a party was very powerful and had its own military support, it had no chance of having any access whatsoever to public opinion. So, in my opinion, the climate that reigned in the country before the election was in itself a very important factor in the outcome.

The Chairman: Mr. Stevens.

• 1730

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I thank the committee members for giving me an opportunity to attend today and to put a few questions to Col. Majano. I may be the only person in this room who actually attended while this electoral process was taking place so pardon me, Mr. Chairman, if I put some specific questions to the Colonel.

There may have been a translation error, but I understood our witness to say that there were no votes in Usulutan. Is that correct?

Col Majano (Interpretation): Yes, that is what I said. Yes, that was the information received from the country because there was a military confrontation in the city during the election. Afterwards, the government published figures on the voting participation in the area.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I am interested to get that answer because I have the computer print-out which the government released to us as observers, and —I emphasize this—we were constantly fed with computer feedouts as to the results. We picked up the individual poll results at will. Any place we wanted to have those results on the scene, we could get them. We were able to translate those results back to compare to the actual computer print-out, and as of 12:34 a.m.

[*Traduction*]

d'autres regroupements de faire du boycottage s'ils le jugeaient nécessaire.

Ces élections avaient pour but d'élire une assemblée constituante. Mais, comme les électeurs devaient se déplacer d'une zone à l'autre, ils n'ont pas vraiment voté là où ils auraient dû le faire. Voilà une autre irrégularité.

Par contre, aucun organisme n'était chargé de contrôler les élections. Comme vous l'avez signalé, monsieur le président, certains partis politiques, par exemple, l'ARENA et l'AD, qui étaient appuyés par les forces de sécurité et le gouvernement, n'étaient pas tenus de respecter la loi.

La loi électorale n'était donc pas respectée et, à cause du climat de violence qui régnait au Salvador avant les élections, le peuple était soumis à des pressions considérables. Il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas que le jour du scrutin qui compte; il y a les pressions qui s'exercent et la terreur qui règne pendant la période qui précède les élections. À moins d'être très puissant et d'avoir sa propre armée, un parti ne peut absolument pas rejoindre le public. A mon avis, le climat qui existait dans le pays avant les élections était un élément extrêmement important.

Le président: Monsieur Stevens.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Je remercie les membres du Comité de m'avoir permis d'assister à la séance et d'interroger le colonel Majano. Étant donné que je suis la seule personne ici présente qui ait été au Salvador pendant que les élections s'y déroulaient, je voudrais, avec votre permission, monsieur le président, poser au colonel des questions bien précises.

Je crois vous avoir entendu dire qu'il n'y a pas eu de scrutin à Usulutan. Est-ce exact ou l'interprète s'est-elle trompée?

Col. Majano (interprétation): Oui, c'est ce que j'ai dit. D'après les nouvelles que nous avons reçues du Salvador, il y a eu, dans cette ville, un conflit armé le jour même du scrutin. Plus tard, le gouvernement a publié des chiffres sur la participation au scrutin dans la région en question.

M. Stevens: La réponse à cette question m'intéresse particulièrement. Puisque nous étions au Salvador, le gouvernement nous a transmis un imprimé mécanographique faisant état des résultats des élections. Je signale, en passant, que nous avons été bombardés d'imprimés de ce genre. Si nous voulions obtenir les résultats d'un bureau de scrutin particulier, nous n'avions qu'à le demander. Peu importe où nous étions, nous pouvions facilement avoir les résultats. Nous avons pu compa-

[*Text*]

Tuesday morning, out of a total of 566,535 votes recorded, 22,640 were recorded in the Department of Usulutan. Has our witness any explanation of this?

Col Majano (Interpretation): Yes, my observations are based on press agencies and information received from El Salvador itself. According to the information in the press and according to information received from the country itself, there was no voting in the city of Usulutan itself. Maybe you refer to the department or to the province as a whole, but I am referring to just the city of Usulutan where there was no voting because there was a military confrontation at the time.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I re-emphasize: I was there; my helicopter was to take me into the town you are referring to. I know of the military action you are speaking of, but I can also tell you that one of the advantages of the way the electoral system was set up was that people were able to literally walk to other voting areas to vote. The guerrillas threatened to blow up their buses if they dared ride on a bus, but I watched people walking. One pregnant woman walked 20 kilometres to cast her vote as a result of the military action in that town.

I would ask the witness once again: do you think it was fair to represent that people did not vote in that town when in fact what happened was that terrorists struck in the hope that they could stop the voting, only to find that people walked to other polls to cast their votes.

• 1735

The Chairman: What is the population of the city involved?

Col Majano (Interpretation): I am not sure what the population of the city is, but I think it is 60,000 inhabitants.

I am unable to object to what you are telling us because you were there and my information is based on press accounts and information from El Salvador.

I am against the actions of violence and sabotage that the left was trying to carry out. But I do agree that we have to commend the population for their spirit of trying to find an early solution to the difficult situation of the country in this situation of war.

Mr. Stevens: Through you, Mr. Chairman, I notice that the absence of an electoral list has been referred to here several times. We raised this question when we were in El Salvador, and the explanation that was given to us was twofold. First of all, an electoral list was used in earlier elections and it was found that in many cases the list became the problem because people were able to use some of the tricks that presumably they have used for years in other democracies, voting people in the cemetery and this type of thing, watching as to who had not voted and then coming in and voting at the last minute to record their vote. But the more important reason that they hesitated to use an electoral list has been the very reason that we have already been discussing, and that is that they felt that to have an electoral list required people to vote in individual

[*Translation*]

rer les résultats ainsi obtenus au résultat d'après l'imprimé mécanographique. A 12h34 le mardi matin, sur un total de 566,535 suffrages enregistrés, 22,640 ont été exprimés dans le département d'Usulutan. Le témoin peut-il expliquer ce phénomène?

Col. Majano (interprétation): Oui. Mes observations sont fondées sur les communiqués de presse et les informations que nous avons reçues du Salvador. D'après les journaux et d'après les informations que nous avons reçues de notre pays, personne n'a voté dans la ville d'Usulutan. Vous parliez peut-être du département ou de la province, mais moi, je parle de la ville d'Usulutan proprement dite. Dans cette ville, personne n'a voté à cause de l'action militaire.

M. Stevens: Monsieur le président, je répète: j'étais sur place; j'ai été transporté par hélicoptère dans la ville en question. J'ai entendu parler de l'opération militaire. Mais l'un des avantages du régime électoral, c'est que les gens qui voulaient voter pouvaient se rendre à pied dans une autre circonscription électorale. Les guérillos avaient menacé de faire sauter les autobus, si on osait les prendre, mais j'ai vu des gens qui marchaient. A cause de l'action militaire, une femme enceinte a dû faire 20 kilomètres à pied pour pouvoir voter.

Je répète ma question. Est-il exact de dire que personne n'a voté dans la ville en question, alors que, malgré les efforts des terroristes en vue de saboter les élections, les gens se sont rendus à pied dans d'autres bureaux de scrutin pour pouvoir voter?

Le président: Quelle est la population de cette ville?

Col. Majano (interprétation): Je n'en suis pas sûr mais je crois qu'elle est de 60,000 habitants.

Je ne peux pas démentir ce que vous nous dites car vous étiez sur place et mes renseignements sont fondés sur des articles de journaux et des renseignements que j'ai reçus du Salvador.

Je suis contre les actes de violence et de sabotage tentés par la gauche. Mais je conviens qu'il faut louer les efforts de la population qui cherche une solution à cette situation difficile de pays en guerre.

M. Stevens: Je remarque, monsieur le président, qu'on a mentionné à plusieurs reprises l'absence de listes électorales. Nous avons posé une question à ce sujet lors de notre visite au Salvador et on nous a donné deux raisons. D'abord, qu'une liste électorale avait été utilisée lors d'élections précédentes et avait créé des problèmes à cause de certaines ruses qu'on a déjà vu employer dans d'autres démocraties, comme faire voter des morts ou bien voter à la dernière minute à la place de ceux qui ne s'étaient pas présentés. Mais la raison la plus importante était celle dont nous avons parlé; on estimait que l'existence d'une liste électorale obligerait les citoyens à se rendre à des bureaux de scrutin précis, ce qui les désignerait comme cibles des guérilleros.

[*Texte*]

stations, and you would be very easily the victim of the guerrillas if they knew where you had to vote and all they had to do, in effect, was wait until you turned up.

The system they used was a system that allowed people to vote not only any place in their department, but indeed any place in the country if they saw fit. I will come back to the question of identification later, if I may.

• 1740

Col Majano (Interpretation): The voting lists in our country have been abnormal and they have had a series of wrong and disorderly information. It would have been necessary before an election to review these election lists and to order them, to bring them up to date with regard to the present voting population.

However, I underline this point, because without these voting lists the possibilities are much greater for fraudulent activities during the elections or for a subsequent change of results if the election results are not properly controlled by the returning officer.

However, if, with the voting lists, fraud is possible, then I can tell you that unfortunately this has been a recent tradition in our country and for this reason the population does not have a great deal of confidence in elections. However, even with the voting lists the elections become more vulnerable to fraud, and even assuming that the government has every intention of carrying out genuine elections without fraud, but assuming that even with the lists there is a good possibility for fraud, can you imagine how great this possibility is without the lists?

When I was part of the government we studied this problem and it was for this reason that we did not proceed to call elections immediately after we came to power on October 15. We carried out a very thorough study of the electoral lists and came to the conclusion that they were very defective and that it would take a lot of time to correct the lists.

The main problem is, then, in this case, that the government has given an explanation to the observers and also to the public. However, this is just an apparent explanation. The truth is that the government could not possibly have drawn up voting lists in time for this election. In addition to that we have the population movement. There are 350,000 refugees within the country, people who move from one place to another within the country, and there are another 400,000 refugees abroad. In order to correct this problem, one would really have to have a considerable amount of time and a census to correct the list, and one would need a calm political climate to do so.

• 1745

I think this is the real problem. Perhaps the government is now giving explanations to justify the fact that they did not have the voting lists. However, the truth behind the matter is that it was physically impossible for them to prepare these lists in time for this election.

[*Traduction*]

On a donc prévu un système qui permettait aux électeurs d'exprimer leur suffrage non seulement dans leur département mais partout dans le pays. Je vais revenir à la question d'identification plus tard, si vous le permettez.

Le colonel Majano (interprétation): Les listes électorales établies dans notre pays comportent des irrégularités et des renseignements erronés. Il aurait donc fallu les revoir et les corriger avant les élections pour que les données concernant les électeurs soient mises à jour.

Je tiens à souligner que l'absence de listes électorales augmente les possibilités d'actiVités frauduleuses pendant les élections et de falsification des résultats si ceux-ci ne sont pas contrôlés comme il faut par le président de scrutin.

Si la fraude est possible même quand il y a des listes électorales, je peux vous dire que c'est malheureusement une tradition récente dans notre pays et que c'est pour cette raison que les élections n'inspirent pas beaucoup confiance à la population. S'il y a possibilité de trucage malgré l'existence d'une liste électorale, même en admettant que le gouvernement soit sincère dans son intention de tenir des élections honnêtes, pouVez-Vous vous imaginer combien les chances sont multipliées sans les listes?

Lorsque je faisais partie du gouvernement, nous avons étudié ce problème et c'est pourquoi nous n'avons pas déclenché d'élections immédiatement après notre prise du pouvoir le 15 octobre. Nous avons scruté à fond les listes électorales et nous avons conclu qu'elles étaient irrégulières et qu'il faudrait beaucoup de temps pour les corriger.

Le gouvernement a donné une explication aux observateurs et à la population. Ce n'est qu'une apparence d'explication. En fait, le gouvernement n'aurait certainement pu établir des listes électorales avant ces élections. Il y a aussi les déplacements de la population. On trouve 35,000 réfugiés à l'intérieur du pays, ce sont des personnes qui migrent d'un endroit à l'autre, et encore 400,000 réfugiés à l'étranger. Compte tenu de cette situation, une liste corrigée nécessiterait un temps considérable et un recensement, ce qui exige un climat politique stable.

Je crois que c'est là le véritable problème. Le gouvernement essaie peut-être de trouver des explications pour justifier l'absence de listes électorales. En réalité, il n'aurait pas pu préparer de listes pour ces élections.

[*Text*]

Mr. Stevens: Through you, Mr. Chairman, again, Colonel, I may have an advantage on you in that I was actually there. I witnessed how people voted, and unless I misunderstood the translation, I believe you said that they had no identification. If that is the impression that has been left, I want to assure you that your successors perhaps found the solution to the problem that you indicated you were having with electoral lists, because they simply said they would accept for voting purposes anybody that had a bona fide identification card which showed the picture of the person, had a description of his height, his weight, his hair, his eyes. There was even a fingerprint on the identification card, and incidentally, anybody in the country over 18 years of age is entitled to this card.

The way the voting took place is that you simply presented your card. It was examined to see if you had previously voted, because if you had there was a mark on the card that would only be picked up with ultra-violet light—actually, it was a more sophisticated thing than ultra-violet light—and you then got your ballot. You cast your ballot; you then came back to the returning officer, she marked your card and you left. The truth is that I found it one of the most secure voting systems I have ever witnessed and I would say it is a better system than we use currently in Canada, as far as control is concerned.

I was wondering, if you had any specific knowledge of the system, why you would say there was no identification as far as individual voters was concerned?

• 1750

Col Majano (Interpretation): This is an opportunity to clarify something that perhaps I had omitted. As far as individual identification is concerned, I understand that this took place at the voting booth, that the people presented their cards and that there were a series of other controls. But I would really underline again the fact of the absence of the electoral list because the real problem is not individual identification and that, at no point, was what I said, but rather the fact that we were really voting for a constituent assembly and that for this reason, the individual departments had to send their representatives to the constituent assembly. This is the same as in Canada where each province has representatives and each province has to vote for certain representatives. to make sure that each department sends the appropriate representatives to the constituent assembly, the citizens had to vote in each department.

However, the real situation was that the people of the different provinces, Chalatenango, Morazan, Usulutan, etc, were not in their departments. They were voting elsewhere; they simply went to vote in other departments in the country. For this reason, without the voting list, we do not really have the proper representation by department that we would need for the constituent assembly, and this is why I put so much emphasis on the voting list. The citizens at no point had to prove that they were voting in their departments. They were voting where they wanted to and they may have just been temporarily at the place where they were voting. Without this list, there was really no possibility of solving this problem.

[*Translation*]

M. Stevens: J'ai eu sans doute sur vous l'avantage d'être présent. J'ai été témoin de la façon dont le vote se déroulait, si je vous ai bien compris, vous avez dit que les électeurs n'avaient pas de papiers d'identité. Je voudrais vous assurer que vos successeurs ont trouvé une solution au problème posé par les listes électorales; ils ont accepté pour le scrutin toute personne ayant une carte d'identité en bonne et due forme et munie d'une photo et d'une description de la personne, c'est-à-dire des détails sur la taille, le poids, la couleur des cheveux et des yeux. Cette carte comportait même une empreinte digitale et il faut ajouter que tout citoyen du pays ayant plus de 18 ans a droit à cette carte.

L'électeur présentait cette carte au bureau de scrutin, elle était examinée pour déterminer si la personne avait déjà voté. Si c'était le cas, il se trouvait une marque sur la carte qui pouvait être détectée aux rayons ultra-violets par un appareil assez sophistiqué mais c'est seulement après qu'on donnait le bulletin de vote. L'électeur dépose ensuite son bulletin, il retourne au président d'élection pour faire marquer sa carte et il part. Je dois dire que j'ai trouvé que c'était un des systèmes les plus sûrs que j'aie jamais vu et le contrôle me semblait meilleur que celui exercé actuellement au Canada.

Si vous savez comment les choses se sont déroulées, pourquoi prétendez-vous que l'identité des électeurs n'était pas vérifiée?

Col. Majano (interprétation): C'est une occasion pour moi de vous donner des explications que j'aurais peut-être dû vous fournir avant. Pour ce qui est de l'identification individuelle, on m'a dit que cela se faisait au bureau de scrutin. Les électeurs présentaient leurs pièces d'identité et étaient assujettis à toute une série de contrôles. J'aimerais vous reparler de l'absence de listes électorales car le véritable problème n'était pas un problème d'identification individuelle. Je n'ai jamais dit cela. En effet, à mon avis, le problème était que nous élisions une assemble constituante et c'est pourquoi les électeurs des divers départements élisaient des députés pour les représenter à cette assemblée. C'est la même chose qu'au Canada où chaque province compte des députés et chaque province élit ses députés. Les citoyens de notre pays ont élu dans chaque département des députés pour les représenter à cette assemblée constituante.

Cependant, des citoyens de diverses provinces, Chalatenango, Morazan, Usulutan, etc., ne se trouvaient pas dans leur propre département. Ils devaient voter ailleurs; ils sont tout simplement aller voter dans d'autres départements de notre pays. C'est pourquoi, sans listes électorales, nous n'avons pas vraiment la représentation appropriée par département dont nous aurions besoin à l'assemblée constituante. Et c'est la raison pour laquelle j'ai tellement insisté sur l'importance de listes électorales. Les citoyens n'ont pas été tenus, à aucun moment, de prouver qu'ils votaient dans leur département. Ils votaient où bon leur semblait même s'ils ne se trouvaient que provisoirement dans le département où ils ont voté. Donc, sans

[*Texte*]

As far as individual identification is concerned, I understand that it did take place. At no point did I say that there was no individual identification. Now, as far as the future is concerned, if these problems are rectified, then I think we can have serious and meaningful elections in the future. If the election really was more successful, I would be the first one to recognize this and support any election in the country. I certainly not in any way object to elections as the democratic solution to problems. I feel, however, that elections should take place in an appropriate climate, in a climate of dialogue of all, and that they should be considered as a valuable democratic resource.

The Chairman: Thank you very much.

I will now ask Mr. Stevens if he would allow.... We wanted to table the print-outs that you mentioned for the benefit of my colleagues on the subcommittee, that they be appended to the proceedings.

Mr. Stevens: The voting?

The Chairman: Yes.

Mr. Stevens: Yes, sure. I would be pleased. There are several pages. Is it the summary you would like?

The Chairman: We will have copies made for the benefit of the members.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, will we be having the colonel back? I have many questions I would like to explore with him.

• 1755

The Chairman: Yes, I am sure. I do not know what the possibilities are for you to come back, Colonel, to meet with members of the committee. In any case, I have only one or two minutes to express our appreciation and gratitude for your having accepted to appear before us. We hope it will be possible, in the very near future, to have you again. Thank you very much.

Mr. Murta: Mr. Chairman, is there any chance that he is going to be back at all?

Col Majano (Interpretation): I will be glad to participate in whatever meeting you would want me to participate in, and I will give my highest priority to that.

The Chairman: This meeting stands adjourned.

[*Traduction*]

listes électorales, il n'y a pas vraiment moyen de régler ce problème.

Pour ce qui concerne l'identification individuelle, je crois savoir que cela s'est fait. Je n'ai jamais dit qu'il n'y avait pas eu de contrôle d'identité individuel. Si à l'avenir, ces problèmes sont corrigés, je pense que nous pourrons avoir des élections significatives et sérieuses. Si l'élection avait connu un peu plus de succès, je serais le premier à le reconnaître et à appuyer la les élections dans mon pays. Je ne m'oppose pas aux élections comme moyen démocratique de régler les problèmes. J'estime toutefois que ces élections devraient se faire dans un climat approprié, un climat de dialogue et qu'elles devraient être considérées comme un moyen démocratique valable.

Le président: Merci beaucoup.

Je vais maintenant demander à M. Stevens s'il nous permettrait de... nous voulions déposer les documents que vous avez mentionnés au profit de mes collègues du sous-comité et les annexer au compte rendus.

M. Stevens: Le vote?

Le président: Oui.

M. Stevens: Oui, certainement. Je serais même très heureux de le faire. Il y a plusieurs pages. Voulez-vous un résumé?

Le président: Nous ferons faire des copies pour tous les membres.

M. Stevens: Monsieur le président, allons-nous réinviter le colonel? J'aurais plusieurs questions à lui poser.

Le président: Oui, certainement. Je ne sais pas si vous allez pouvoir revenir, colonel, pour retrouver les membres du comité. Dans tous les cas, il ne me reste qu'une ou deux minutes pour vous dire combien nous vous savons gré d'avoir accepté notre invitation à comparaître devant nous. Nous espérons pouvoir vous revoir bientôt. Merci beaucoup.

M. Murta: Monsieur le président, y a-t-il des chances pour qu'il revienne?

Col. Majano (Interprétation): Je serais heureux de revenir comparaître devant vous. Laissez-moi vous dire que j'accorderai la plus haute priorité à une invitation en ce sens.

Le président: La séance est levée.

Canada Post
Postage paid
Postes Canada
Port payé
Third class
Troisième classe
K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS—TÉMOIN

Colonel Adolfo A. Majano, ex-member of the ruling junta of El Salvador.

Colonel Adolfo A. Majono, ancien membre de la junte au pouvoir au El Salvador.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

TORY LIBRARY MATERIAL
CANADA. PARLIAMENT
Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 19

Tuesday, April 6, 1982
Thursday, April 22, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 19

Le mardi 6 avril 1982
Le jeudi 22 avril 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

---

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

---

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
MAY 20 1982
UNIVERSITY OF TORONTO

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28669—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. Ken Robinson
(*Etobicoke—Lakeshore*)

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. Ken Robinson
(*Etobicoke—Lakeshore*)

Messrs. — Messieurs

Collenette	Hudecki	MacDonald (M^lle^)	Ogle
Flis	Irwin	McLean	Roche
Forrestall	Jewett (Miss)	Murta	Schroder—(15)
Gimaïel			

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

REPORT TO THE COMMITTEE

Wednesday, April 7, 1982

The Sub-committee on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean has the honour to present its

THIRD REPORT

In accordance with the Order of Reference of Wednesday, March 18, 1981, to the Standing Committee on External Affairs and National Defence and the Subsequent Order of Reference from that Committee of Tuesday, March 24, 1981, your Sub-committee has undertaken an examination of all aspects of Canada's relations with Latin America and the Caribbean. In view of the magnitude of the task and its challenging and delicate nature, your Sub-committee has pursued its mandate in a conscientious and responsible manner.

In the autumn of 1981, your Sub-committee concluded that it should prepare an interim report. This report, adopted by the Standing Committee on External Affairs and National Defence on December 8, 1981, fulfilled four objectives: first, the establishment of the importance of Latin America and the Caribbean for Canadian Foreign policy; second, the identification of policy issues and the suggestion of principles which should govern them; third, the indication of an agenda for further work; fourth, an analysis of the crisis in Central America in the light of the prevailing situation in El Salvador and the Urgency borne of the impending elections.

Since that time, your Sub-committee has been gathering direct evidence by means of two very intensive consultations in the Caribbean and Central America and has focused its investigation mainly on these two regions. It is the strongly held belief of the members however, that there is important work on South America still to be done in order to fully discharge our mandate. Due to circumstances beyond the Sub-committee's control its deadline of April 7, 1982 for submission of a final report looks increasingly unrealistic.

Your Sub-committee therefore recommends that the Standing Committee request the House to extend its Order of Reference from April 30, 1982 to October 29, 1982 and that authority be granted to travel to South America during the months of July and August 1982 and that the necessary staff do accompany the Sub-committee.

Your Sub-committee undertakes to prepare its final report during the month of September 1982 for submission to the Standing Committee on October 15, 1982 or as soon thereafter as the business of the House permits.

RAPPORT AU COMITÉ

Le mercredi 7 avril 1982

Le sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles a l'honneur de présenter son

TROISIÈME RAPPORT

Conformément à l'Ordre de renvoi du mercredi 18 mars 1981 conféré au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale et à l'Ordre de renvoi subséquent de ce Comité en date du mardi 24 mars 1981, le sous-comité a entrepris une étude de tous les aspects des relations du Canada avec les pays de l'Amérique latine et des Antilles. Compte tenu de l'ampleur et du caractère délicat de la tâche à accomplir, le sous-comité a rempli son mandat en toute conscience et responsabilité.

A l'automne de 1981, le sous-comité en est venu à la conclusion qu'il devait préparer un rapport provisoire. Ce rapport, adopté par le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale le 8 décembre 1981, comportait quatre objectifs: premièrement, déterminer l'importance de l'Amérique latine et des Antilles dans la politique étrangère du Canada; deuxièmement, déterminer la politique à suivre et proposer des principes permettant de l'appliquer; troisièmement, établir un calendrier des travaux subséquents; quatrièmement, analyser la crise qui sévit en Amérique centrale à la lumière de la situation existant au Salvador et de l'urgence inhérente aux élections imminentes.

Depuis lors, le sous-comité où il a fait porter son enquête surtout sur les Antilles et l'Amérique centrale a recueilli des témoignages directs grâce à deux consultations très poussées. Toutefois, ses membres croient fermement qu'il reste encore beaucoup d'importantes questions à aborder concernant l'Amérique du Sud afin de s'acquitter pleinement de leurs fonctions. A la suite des circonstances indépendantes du bon vouloir du sous-comité, la date du 7 avril 1982, imposée pour la présentation du rapport final, semble de plus en plus difficile à respecter.

Par conséquent, le sous-comité recommande que le Comité permanent demande à la Chambre de prolonger son Ordre de renvoi, du 30 avril 1982 au 29 octobre 1982 et que le Parlement l'autorise à se rendre en Amérique du Sud aux mois de juillet et août 1982, accompagné du personnel nécessaire.

Le sous-comité rédigera son rapport final au mois de septembre 1982 et le présentera au Comité permanent le 15 octobre ou dès que les travaux de la Chambre le permettront.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 6, 1982
(55)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 11:19 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Dupras, Flis, Forrestall, Irwin, Miss MacDonald, Messrs. Murta and Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee began consideration of a draft report to the Standing Committee on External Affairs and National Defence.

On motion of Miss MacDonald, the draft report, as amended, was concurred in.

At 11:35 o'clock a.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, APRIL 22, 1982
(56)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met at 9:45 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Dupras, Forrestall, Hudecki, McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreing Trade*: Mr. Bob Miller, Researcher Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witness: *From Queen's University*: Dr. W. George Lovell, Professor of Geography.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The witness made an audio-visual presentation and answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 6 AVRIL 1982
(55)

[*Traduction*]

Le sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 11h19 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Collenette, Dupras, Flis, Forrestall, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. Murta et Robinson (*Etobicoke——Lakeshore*).

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le sous-comité entreprend l'étude d'un projet de rapport au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale.

Sur motion de M^lle^ MacDonald, le projet de rapport modifié est adopté.

A 11h35, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 22 AVRIL 1982
(56)

Le sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 9h45 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Dupras, Forrestall, Hudecki, McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche, M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoin: *De l'Université Queen*: M. W. George Lovell, professeur en géographie.

Le sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le témoin fait une présentation audio-visuelle et répond aux questions.

At 10:59 o'clock a.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

A 10h59, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Text*]

Thursday, 22 April 1982

• 0947

The Chairman: Order please. *A l'ordre, s'il vous plaît.*

The subcommittee will resume consideration of its order of reference dated Tuesday, March 25, 1981, relating to Canada's relations with Latin America and the Caribbean. Not unlike the other consultations we have had, the committee in its search for good and sound information on what is happening in Central America, South America and the Caribbean, has had the good fortune of securing the participation of our witness today, Dr. W.G. Lovell, Professor of Geography at Queen's University. Dr. Lovell has at his credit many articles that have been published on the south, on the place of synthesis in geographical investigation and the study of historical geography. In 1980, he published *The Colonial Experience in the Cuchumatan Highlands of Guatemala.* He has to his credit, as I said, many interesting and well read papers.

Dr. Lovell, we are most anxious to hear you. I understand you have a visual presentation to make first and I will ask you to begin now since we are almost 20 minutes late.

Dr. Lovell.

Mr. W.G. Lovell, (Professor of Geography, Queen's University): Thank you, Mr. Chairman. Good morning members of Parliament and members of the press.

I will try to say what I have to say in 20 minutes and leave the better part of an hour for a question and answer period.

Basically then, I propose to do a three-tier format. First, I will briefly set a personal context in order that my credibility in being here is established.

Secondly, I will show you a visual presentation that will take us through 300 years of Guatemalan history, but much more importantly up to the recent events that ousted General Romeo Lucas Garcia, March 23, 1982.

The third aspect which I hope will come out in the question and answer period is the aftermath of the March 23 coup which saw the coming to power of a military junta led by General José Efrain Rios Montt.

The country I am here to talk about today is for me, a very special one. Guatemala, as some of you may know from reading my curriculum vitae, and as the rest of you, judging from my accent, may suspect is not the country of my birth. I am Glaswegian rather than Guatemalan by origin, but just as I have come to form a very special attachment to Canada since I came here in 1973, so also over the past five years has the

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Translation*]

Le jeudi 22 avril 1981

Le président: A l'ordre s'il vous plaît. *Order please.*

Le Sous-comité reprendra l'étude de son ordre de renvoi en date du mardi 25 mars 1981 concernant les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. Comme il a déjà eu l'occasion de le faire, pour obtenir de l'information sûre et exacte sur ce qui se passe en Amérique centrale, en Amérique du Sud et dans les Antilles, le Comité a eu le bonheur de s'assurer la participation de notre témoin d'aujourd'hui, M. W.G. Lovell, professeur de géographie à l'université Queen's. M. Lovell a publié de nombreux articles sur le Sud, sur la place de la synthèse dans l'étude géographique et l'étude de la géographie historique. En 1980, il a publié: *The Colonial Experience in the Cuchumatan Highlands of Guatemala.* Il a donc écrit, comme je l'ai dit, de nombreux documents intéressants.

Monsieur Lovell, nous sommes des plus impatients de vous écouter. Je pense que vous avez une présentation visuelle à nous faire d'abord et je vais vous demander de commencer tout de suite puisque nous sommes déjà presque 20 minutes en retard.

Monsieur Lovell.

M. W.G. Lovell (professeur de géographie, Université Queen's): Merci, monsieur le président. Bonjour, messieurs les députés et membres de la presse.

Je vais essayer de vous exposer ce que j'ai à dire en 20 minutes et vous laisser tout près d'une heure pour me poser des questions.

Essentiellement donc, je me propose de vous faire une présentation qui comporte trois volets. D'abord, je vais brièvement vous parler de moi-même et de ce qui fait que je suis là ce matin.

Deuxièmement, je vais vous faire un exposé visuel qui va nous présenter 300 ans d'histoire du Guatemala, mais ce qui importe encore davantage, ce sont les récents événements qui ont délogé le général Romeo Lucas Garcia, le 23 mars 1982.

Le troisième volet de ma présentation qui va ressortir, j'espère, au cours de la période de questions et de réponses, ce sont les répercussions du coup du 23 mars qui ont porté au pouvoir la junte militaire dirigée par le général José Efrain Rios Montt.

Le pays dont je vais vous parler est pour moi très spécial. Le Guatemala, comme certains d'entre vous le savent peut-être après avoir lu mon curriculum vitae et le reste d'entre vous à en juger d'après mon accent, savent qu'il n'est pas mon pays d'origine. Je viens de Glasgow plutôt que du Guatemala, mais tout comme j'ai noué des liens très spéciaux avec le Canada depuis ma venue au pays en 1973, j'ai aussi fait une place très

[*Texte*]

country we will talk about today, won a very special place in my heart.

• 0950

I first visited Guatemala in the summer of 1974 when I began my graduate studies in geography at the University of Alberta. I was there every summer conducting research related to my doctoral dissertation from 1974 through until last summer. Basically I spent seven field sessions there with one important lull. That was a sort of year-and-a-half lull between finishing my investigations in 1978 and going back to the country in 1980.

The country I returned to in the summer of 1980 was greatly changed from the country that I had come to know and love during the four-year period from 1974 through to 1978. This in no way is to suggest that the Guatemala of the 1974-78 period was one of great tranquility. Far from it. After all, ever since the ouster of democratically-elected Jacobo Arbenz by a CIA-orchestrated coup in 1954, Guatemala has been ruled by a series of heavy-handed, if we use the word of Ms Kirkpatrick, authoritarian military-dominated government. But what was happening while I was there in 1980 and 1981 seemed so much more brutal and much more painful to see than the years immediately preceding, that is my first stretch of 1974 to 1978.

The question must then be posed: Why? Why was the country that I was seeing in 1980-81 so different? What were the changes? What lay behind the horrendous escalation of political violence? These are some of the questions that I will try to answer today. By way of setting the chronology, I would ask you to think of this key date, 1978, in two regards. Firstly, remember that it was in the fall of 1978 that the Sandinista final offensive began in Nicaragua. It did not result in the ouster of the Somoza regime until July of the following year, but it had widespread repercussions throughout all Central America. The reaction to the ouster of Somoza in Guatemala was a stepping up of the repression. The repression was stepped up at precisely the same time as the coming into office of an extremely hardline military ruler by the name of Romeo Lucas Garcia.

The incredible rise in the level of repression that was initiated by Lucas Garcia and lasted for the duration of his three and a half years or so in office, was directed against all those in Guatemala who were perceived as constituting a threat against the ruling military government. And to say the least, the terms of reference, the perceptions of people who constituted the threat, were extremely loose. Essentially, anyone questioning the strict government line was considered a threat and, therefore, was eligible for elimination.

These, then, are two key features that I would like you to have in the back of your mind as you see this slide presentation. Could we have the first slide, please?

Slide Presentation by Mr. Lovell

Mr. Lovell: Betraying my predilection to the cultural and historical, we will start with what the Spaniards thought

[*Traduction*]

spéciale dans mon coeur au pays dont je vais vous parler aujourd'hui.

J'ai visité le Guatemala pour la première fois durant l'été de 1974, année où j'ai commencé mes études supérieures en géographie à l'université de l'Alberta. J'y ai passé tous mes étés à effectuer des recherches en vue de mon doctorat de 1974 à l'été dernier. Essentiellement, j'y ai passé 7 sessions interrompues par une relâche importante. Cette trêve d'un an et demi s'est produite entre la fin de mes recherches en 1978 et mon retour au pays en 1980.

Le pays où je suis retourné à l'été de 1980 avait énormément changé par rapport au pays que j'avais connu et aimé au cours de la période de 4 ans comprise entre 1974 et 1978. Cela ne veut pas dire que le Guatemala des années 1974 à 1978 était très calme. Loin de là. Après tout, depuis la chute du régime de Jacobo Arbenz élu démocratiquement par suite d'un coup orchestré par la CIA en 1954, le Guatemala a été dirigé par de nombreux gouvernements autoritaires et militaires qui n'hésitaient pas à recourir à la violence pour reprendre les propos de M^me^ Kirkpatrick. Mais ce qui se produisit quand j'y étais en 1980 et en 1981 m'est apparu beaucoup plus brutal et beaucoup plus pénible à voir que ce à quoi j'avais été habitué dans les années immédiatement antérieures, de 1974 à 1978.

Il faut donc se poser la question suivante: pourquoi? Pourquoi le pays que je voyais en 1980-1981 était-il si différent? Qu'est-ce qui avait changé? Qu'y avait-il derrière l'horrible escalade de la violence politique? Ce sont là quelques questions auxquelles je vais tenter de répondre aujourd'hui. Pour rétablir la chronologie, je vais vous demander de garder l'année 1978 comme une date clé, et ce pour deux raisons. D'abord, il faut se souvenir que c'est à l'automne de 1978 que la dernière offensive sandiniste a commencé au Nicaragua. Le renversement du régime Somoza ne s'est pas effectué avant le mois de juillet de l'année suivante, mais les répercussions se sont faites sentir partout en Amérique centrale. La réaction au renversement de Somoza s'est traduite au Guatemala par une recrudescence de la répression. Cette recrudescence s'est effectuée au moment précis de l'arrivée au pouvoir d'un dirigeant militaire extrêmement intransigeant du nom de Romeo Lucas Garcia.

L'incroyable augmentation du niveau de répression qui a été amorcée par Lucas Garcia et qui a duré environ 3 ans et demi, soit la durée de son régime, visait tous les habitants du Guatemala, perçus comme constituant une menace pour le gouvernement militaire au pouvoir. Et pour le moins, les critères de ce qui constituait une menace étaient extrêmement vagues. Essentiellement, quiconque remettait en question la politique stricte du gouvernement était considéré comme une menace et pouvait donc être éliminé.

Ce sont donc là les deux éléments que je voudrais que vous gardiez à l'esprit au cours de cette présentation de diapositives. Pourrions-nous avoir la première diapositive, s'il vous plaît?

Présentation de diapositives par M. Lovell.

M. Lovell: Compte tenu de ma prédilection pour la culture et l'histoire, nous allons commencer par vous montrer l'Améri-

[*Text*]

Central America looked like. Remember, Guatemala in the colonial period was considered to comprise just about all of present day Central America. Guatemala in the present day is not, as is incorrectly very often stated, the largest country in Central America. It is not. In terms of territory, both Nicaragua and Honduras are slightly larger. Guatemala does have the largest population, estimated in 1980 at about 7.2 million.

It is an extremely beautiful country. The tourist brochures paint it as a blissful paradise—the land of eternal spring. It might also be regarded in the 1978 to 1982 period as a land of eternal repression.

• 0955

Flying into Guatemala City, the capital of the country. As in all of Latin America, a classic case of urban primacy: The political, economic and cultural power is here in Guatemala City. Its population is about 1.5 million, possibly 2 million; that is to say that one in four Guatemalans live in Guatemala City.

A view of the downtown core, with very few highrises because of the earthquake risk. I mention earthquake because you may remember, also in 1976, a major earthquake in Guatemala, with possibly as many as 30,000 people losing their lives.

Downtown Guatemala City, with all the hallmarks of a westernized Third World capital, even to the*arcos de oro.*

The presidential palace in the main square of Guatemala City, the powerhouse of the repression. It is from here that the reign of terror of Lucas Garcia has been orchestrated. At any time, in the past four years, you could go round the back of that building and watch unmarked vehicles passing to and from, with clouded-over, misty windows and the interior staffed by ugly, grizzly-looking thugs, armed to the hilt. Ten minutes walk away, there is urban squalor, the shanties of Guatemala City. The miseries of the present, the splendours of the past.

The last thing I am going to do is paint a rosy hue of the pre-Columbian period in Guatemala. The Guatemalan people then, under the Mayans, were certainly subjected to a despotism, but the land was well-ordered and people at least were provided for. The despotism was benevolent. The Spanish conquest changed that; benevolence disappeared. The Spaniards came to Central America, in the words of Bernal Diaz del Castillo, to serve God and the king, and also to get rich. He summed it up with amazing economy.

However, although there were local silver deposits in the Guatemalan highlands, the economic potential of Guatemala and the rest of Central America was in no way comparable to that of Mexico or the great silver mines of the Andes and

[*Translation*]

que centrale des Espagnols. Il ne faut pas oublier que le Guatemala, de la période coloniale, comprenait à peu près toute l'Amérique centrale d'aujourd'hui. Le Guatemala d'aujourd'hui n'est pas, comme on le dit très souvent, le plus grand pays de l'Amérique centrale. Il ne l'est pas. En termes de territoire, le Nicaragua et le Honduras sont un peu plus grands. Le Guatemala a toutefois la plus forte population, estimée en 1980 à environ 7.2 millions d'habitants.

C'est un pays extrêmement beau. Les brochures touristiques le dépeignent comme un paradis—le pays de l'éternel printemps. Il pourrait être considéré également pour la période 1978-1982 comme le pays de l'éternelle répression.

Arrivée en avion à Guatemala City, capitale du pays. Comme dans toute l'Amérique latine, un cas classique de primauté de la ville: le pouvoir politique, économique et culturel se trouve à Guatemala City. Sa population est d'environ 1.5 million d'habitants, peut-être même de 2 millions d'habitants; c'est-à-dire un Guatémaltèque sur quatre vit à Guatemala City.

Une vue du centre-ville: très peu d'édifices en hauteur à cause de la menace de tremblements de terre. Je parle des tremblements de terre parce que vous vous souvenez peut-être d'un grand tremblement de terre qui a eu lieu en 1976 au Guatemala et qui a fait près de 30,000 victimes.

Le centre-ville de Guatemala City, avec toutes les caractéristiques d'une capitale du tiers monde qui a subi l'influence occidentale, jusqu'aux *arcos de oro.*

Le palais présidentiel sur la place centrale de Guatemala City, la centrale de la répression. C'est ici que le règne de la terreur de Lucas Garcia a été orchestré. N'importe quand, au cours des quatre dernières années, à l'arrière de cet édifice, on y voyait aller et venir des véhicules non marqués aux fenêtres teintées à l'intérieur desquels se trouvaient d'horribles monstres armés jusqu'aux dents. À 10 minutes de marche plus loin, la misère urbaine, les bicoques de Guatemala City. Les misères d'aujourd'hui, la splendeur d'autrefois.

La dernière chose que je vais faire ici, c'est vous dépeindre la belle époque de la période précolombienne au Guatemala. La population guatémaltèque à cette époque-là, du temps des Mayas, était certainement assujettie à un certain despotisme, mais les terres étaient bien réparties et la population avait au moins de quoi vivre. C'était un despotisme bienveillant. La conquête espagnole a changé cela; la bienveillance a disparu. Les Espagnols sont venus en Amérique centrale, pour reprendre les paroles de Bernal Diaz del Castillo, pour servir Dieu et le Roi, et aussi pour s'enrichir. Ce sont quelques mots qui en disent énormément.

Cependant, bien qu'il y avait des gisements locaux d'argent dans les hautes terres du Guatemala, le potentiel économique du Guatemala et du reste de l'Amérique centrale ne se comparait en rien à celui du Mexique ou des grandes mines d'argent

[*Texte*]

Puerto Siles in present day Bolivia or in some of the Andean parts of Peru.

So, although the Indians at the initiation of Spanish rule in the 16th century can be said to have entered a culture of conquest, because the Guatemalan highlands did not form a primary focus of Spanish attention, they were allowed to retreat into what I would ask you to regard as a culture of refuge. Essentially they were distancing themselves, both culturally and socially, from the Spanish regime.

In many ways the Indians . . . remember that to this day some 60 per cent of Guatemala is still Indian. This subsistence and inward-oriented existence of the Indian population, this cultural refuge, was not impinged upon until the late 19th century when this man, the liberal leader Costa Rufino Barrios, opened the country to foreign capital, primarily German interests in the coffee industry—coffee, the mainstay of the Guatemalan economy.

Down on the Pacific coast huge *fincas*, hugh plantations. The elite, the oligarchy, that is still in power, linked to the military, in the present day, dates its great wealth to the 19th century. One example here is the Herrera family.

Also, at the turn of the century, sugar cane. The appearance there of the cane is not just in there; we have to remember that with the opening of the Pacific coast to the plantation economy, the whole infra-structure was tied into external-oriented economy. Sugar cane in the present day, bananas—loading bananas at United Fruit Company port at Puerto Barrios at the turn of the century—cotton, all these export-oriented crops are grown at the expense of malnourishing and under-feeding the local population.

• 1000

As I pointed out in my articles, the statistics— the politics—of land ownership are as chronic in their disparities as anywhere in Latin America, with possibly two or three per cent of total farm operators owning and operating as much as 70 to 75 percent of the land.

Canadian business: Inco. I know that Inco has now been mothballed. I know without a doubt that in 1980 they invested something like $250 million there. I therefore take exception, with all due respect, to the opinions of Mr. MacGuigan that Canada is not in any way economically involved in this part of the world. We have a commitment. Certainly it has been mothballed now and if we read most of the things that appeared in the press just before Christmas, one would get the impression that it was the world slump in nickel that was responsible for Inco pulling out. Certainly this is a contributing factor, but so also is the political climate.

Inco has been investing in part of the frontier development strip in northern Guatemala. The reason why this is so important, as these new settlements indicate, is the oil. Oil in the northern development strip, the northern part of Guatemala

[*Traduction*]

des Andes et de Puerto Siles en Bolivie aujourd'hui, ou dans certaines parties des Andes péruviennes.

Alors, même si l'on peut dire que les Indiens, au début du régime espagnol, au seizième siècle, ont commencé une culture de conquête, parce que les hautes terres du Guatemala ne constituaient pas une priorité pour les Espagnols, ils ont pu se retirer dans ce que je vous demanderais de considérer comme une culture de refuge. Essentiellement, ils prenaient leurs distances, tant culturellement que socialement, vis-à-vis du régime espagnol.

De bien des façons, les Indiens . . . il ne faut pas oublier que la population guatémaltèque est encore à 60 p. 100 indienne. Cette subsistance et ce repli sur soi de la population indienne, ce refuge culturel, n'ont été menacés qu'à la fin du dix-neuvième siècle lorsque cet homme, le leader libéral Costa Rufino Barrios, a ouvert le pays aux capitaux étrangers, principalement à des intérêts allemands dans l'industrie du café, principal produit de l'économie guatémaltèque.

Sur la côte du Pacifique, d'énormes *fincas*, d'énormes plantations. L'élite, l'oligarchie, toujours au pouvoir et liée au régime militaire aujourd'hui tient sa richesse du dix-neuvième siècle. Un exemple est la famille Herrera.

Aussi, au tournant du siècle, la canne à sucre. Il n'y a pas que là que la canne est apparue: nous devons nous rappeler qu'avec l'ouverture de la côte du Pacifique à l'économie de plantation, toute l'infrastructure a été liée à une économie orientée vers l'extérieur. De nos jours, la canne à sucre, les bananes, le chargement de bananes au port de la *United Fruit Company* à Puerto Barrios au tournant du siècle, le coton, toutes ces cultures orientées vers l'exportation sont cultivées aux dépens des populations locales mal nourries et sous-alimentées.

Comme je l'ai souligné dans mes articles, les statistiques, les politiques—de propriété foncière—sont aussi épouvantables dans leurs disparités que n'importe où en Amérique latine, où possiblement 2 ou 3 p. 100 du total des exploitants agricoles possèdent et exploitent jusqu'à 70 à 75 p. 100 des terres.

Les compagnies canadiennes: l'Inco. Je sais que l'Inco a maintenant été blanchie. Je sais sans l'ombre d'un doute qu'en 1980, ils y ont investi environ 250 millions de dollars. Je me permets donc de ne pas être d'accord avec les propos de M. MacGuigan voulant que le Canada n'a aucune participation économique dans cette partie du monde. Nous avons un engagement. Ce n'est certainement plus le cas maintenant et si vous avez lu la plupart des choses écrites dans la presse juste avant Noël, vous aurez l'impression que c'est plutôt la dégringolade mondiale du prix du nickel qui est à l'origine du retrait de l'Inco. C'est certainement là l'un des facteurs, mais il y a aussi le climat politique.

L'Inco a investi en partie dans le développement de la zone frontalière du nord du Guatemala. La raison pour laquelle c'est tellement important, comme l'indiquent ces nouveaux villages, c'est le pétrole. Il y a tout lieu de croire qu'il y a du

[*Text*]

that shoves down into Mexico, is a tremendous possibility. There are mega-bucks in this. Lucas Garcia himself is said to have illegally obtained the rights to something like 30 or 40 thousand acres— aided by his military cohorts—in this northern transversal strip.

This is where it is very important to realize that moving into this northern strip by this sort of military connection to the petroleum industry pushed a number of Indian communities off their land. The Indians of Guatemala have a unique mystical relationship with this land that transcends all notions of western private property. They do not relate to the economic possibilities. Land is there to grow corn; it belongs to the ancestors. We cannot buy it and sell it; it does not mean anything to have a land title on a piece of paper. When Lucas Garcia threw these people off their land, that is when he really engendered great resistance in the native population. The thing that is very important to realize in all of this is that there is tremendous Indian participation in the opposition. More about that later.

Lucas Garcia was ousted in a coup of March 23—last month. It is important to realize, though, that his rule comes from a long line of military dictatorships: This man here, Manuel Estrada Cabrera, is the *Fuehrer* of *Senor presidente*, in power for 22 years; this man here, Jorge Ubico, in power for 14 years, 1931 - 1944. The ousting of Ubico in 1944 led to the only decade of democratic government in Guatemala. This man, Jacobo Arbenz, ill-fated indeed. Ill-fated by whom, one might ask? He was essentially ousted by a CIA-orchestrated coup because he was attempting a moderate reform package, one of the primary aims of which was a land reform of uncultivated United Fruit Company land. Those of you who have looked at the new book, *Bitter Fruit*, will realize the horrendous involvement of the United States in this overthrow and the resistance to the puppet who was restored, a man called Castillo Armas.

• 1005

It is therefore important to see Lucas Garcia as not coming from a vacuum. If the democratic process of 1944 to 1954 had been allowed to continue, then, as Allende's Chile, it might have served as a possible alternative, a ray of hope, for other countries in the region. Lucas Garcia was in power when I was there, and these are newspaper clippings from last summer: Three years of government, one thousand steps to the future; We solve the problems of the *campesinos* with land, with credit, with better salaries. This is all propaganda.

The real legacy of Lucas Garcia has been outright civil war against the population of Guatemala: 13 dead, another 11 dead in a new armed confrontation; 32 guerillas die in two shoot-outs; a newspaper journalist was disfigured; the press, the church, union leaders, university professors, students, anybody in any way speaking out against the government repression—and it was government-orchestrated terror we are talking about here—was liable to be executed.

[*Translation*]

pétrole dans cette zone de développement du nord du Guatemala qui s'étend vers le Mexique. Il y a d'énormes sommes d'argent d'investies dans ce projet. On dit que Lucas Garcia lui-même, aidé par ses cohortes militaires, a illégalement obtenu les droits sur quelque 30,000 ou 40,000 acres de cette bande transversale du nord.

Il est important de comprendre que cette avance sur cette bande de terrain du nord, par les militaires en accord avec l'industrie du pétrole, a obligé de nombreux Indiens à s'établir ailleurs. Les Indiens du Guatemala ont un rapport mystique unique avec cette terre qui transcende toute notion occidentale de propriété privée. Cela n'a rien à voir avec les possibilités économiques. La terre est là pour qu'on y cultive le maïs; elle appartient aux ancêtres. On ne peut ni l'acheter ni la vendre; un titre de propriété foncière ne signifie rien. C'est lorsque Lucas Garcia a expulsé ces gens de leurs terres qu'il a vraiment suscité une grande résistance chez la population autochtone. Ce qu'il est important de comprendre dans tout cela, c'est qu'il y a une énorme participation indienne dans l'opposition. On y reviendra tout à l'heure.

Le 23 mars dernier, Lucas Garcia était déposé lors d'un coup d'État. Toutefois, il est important de comprendre que son règne est la suite d'une longue série de dictatures militaires: cet homme, Manuel Estrada Cabrera, est le *fürher* du *Senor presidente*, au pouvoir depuis 22 ans; cet homme-là, Jorge Ubico, fut au pouvoir pendant 14 ans, de 1931 à 1944. L'expulsion d'Ubico en 1944 conduisit à la seule décennie de gouvernement démocratique au Guatemala. Cet homme-là, Jacobo Arbenz, n'a vraiment pas eu de chance. A cause de qui, pourrait-on se demander? Il fut renversé par un coup d'État orchestré par la CIA car il essayait d'entreprendre un ensemble de réformes modérées, dont l'un des principaux objectifs était la réforme agraire des terres non cultivées de la *United Fruit Company*. Ceux d'entre vous qui ont lu le nouveau livre *Bitter Fruit*, comprendront l'horreur de la participation des États-Unis à ce coup d'État, et la résistance à la marionnette qui fut remise au pouvoir; un homme appelé Castillo Armas.

Il est donc important de voir que Lucas Garcia n'est pas venu d'un vide. Si on avait permis au processus démocratique de 1944 à 1954 de se poursuivre, alors, comme dans le Chili d'Allende, cela aurait pu servir de solution possible, de lueur d'espoir, pour d'autres pays de la région. Lucas Garcia était au pouvoir lorsque j'y suis allé, et ce sont là des coupures de journaux de l'été dernier: trois années de gouvernement, mille pas vers l'avenir; nous réglons les problèmes des *campesinos* avec les terres, le crédit et de meilleurs salaires. Tout cela est de la propagande.

Le véritable héritage de Lucas Garcia a été la guerre civile déclarée contre la population du Guatemala: 13 morts, encore 11 morts dans un nouveau conflit armé; 32 guérilleros meurent lors de deux fusillades; un journaliste fut défiguré; l'Église, les chefs syndicaux, les professeurs d'universités, les étudiants, tous ceux qui se déclaraient contre la répression gouvernementale . . . nous parlons de la terreur orchestrée par le gouvernement . . . étaient passibles d'exécution.

[*Texte*]

A tragic thing here: a rural school teacher is gunned down in front of 40 school children. Think of the psychological implications—in a small rural community in the western highlands of Guatemala, a teacher is gunned down in front of 40 students as he is walking across a basketball park. Think of what that means to the children who see this authority figure gunned down. Always look very carefully at the words there: *Fue asasinado a tiros por desconocidos*— was gunned down by unknown persons, *por desconocidos*—unknown persons. We know who these people were; they were in the direct employ of the government.

All the repression was done in the name of anti-communism. This is the MLN party, the Movement of National Liberation, the self-dubbed party of institutional violence. This Sunday is a day of celebration against anti-communism.

The last thing I am trying to say is that all the bloody violence of the past few years has been perpetrated by the right. The left is now strong enough to engage the army in open conflict: Six agents of the army die in an attack.

The guerillas stake out their territory; they map it. The edge of town is where the guerilla control begins: Gringos, foreigners, get out of Guatemala; On with the arms struggle of the people. EGP, the guerilla army of the poor, and ORPA, the revolutionary organization of people and arms, are the two major guerilla groups, largely comprised of Indians fighting back. Another example of guerilla propaganda: Death to the clandestine groups of the swinish government, with no shame. I had to get up really early in the morning and catch these things before the whitewash squads came over to paint them all away.

Yet, in this maelstrom, life still goes on. A chicken has to be sold at market; onions have to be bought; bananas and *chilés* are sold; clothes have to be washed; water has to be fetched; babies have to be fed; children have to eat; and some people still manage to smile, although some people do not have much to smile about.

• 1010

This story breaks my heart. This is a village that I know very well and have written about, San Mateo, Ixtatan. These are three true Indian boys from a tiny community in the northwestern highlands. I was there last summer. The two photographs indicate one of the four young survivors of the actions of a heavily armed group of men who invaded the home of the townspeople of San Mateo, Ixtatan, murdering 36 men, women and children. The young boy on the left does not speak Spanish and has no serious injuries, but he is left an orphan, his mother and father having been killed. In the photograph to the right, another young Indian boy, gravely wounded, tries to tell in broken Spanish some of the impressions of what took place.

I will tell you what took place. The guerrillas, as they often do, took the town over just after dusk. They cut the lines of

[*Traduction*]

On voit là un événement tragique: un professeur d'école rurale est abattu devant 40 élèves. Pensez aux répercussions psychologiques dans une petite communauté rurale des hautes terres de l'ouest du Guatemala, où le professeur est abattu devant 40 élèves pendant qu'il traverse un terrain de basketball. Pensez à ce que cela signifie pour les enfants qui voient cette personne représentant l'autorité abattue. Lisez toujours attentivement les mots en-dessus: *Fue asasinado a tiros por desconocidos*—abattu par des inconnus, *por desconocidos*—des personnes inconnues. Nous savons qui sont ces gens. Elles travaillaient directement pour le gouvernement.

Toute la répression fut effectuée au nom de l'anti-communisme. Voilà le parti MLN, le Mouvement de libération nationale, qui s'est déclaré lui-même le parti de la violence institutionnelle. Ce dimanche-là, on célèbre la journée de lutte contre l'anti-communisme.

Ce que j'essaie de dire enfin, c'est que toute cette violence sanglante des dernières années a été perpétrée par la droite. La gauche est maintenant suffisamment forte pour combattre l'armée à découvert; six agents de l'armée meurent dans une attaque.

Les guérilleros délimitent les territoires, ils en établissent des cartes. C'est à la limite du village où commence le contrôle de la guérilla: gringos, étrangers, quittaient le Guatemala; passons à la lutte armée du peuple. L'EGP, l'Armée de la guérilla des pauvres, et l'ORPA, l'organisme révolutionnaire du peuple et des armes, sont les deux principaux groupes de la guérilla, composés surtout d'Indiens qui réagissent. Un autre exemple de propagande de la guérilla: Mort aux groupes clandestins du gouvernement dégueulasse, sans honte. J'ai dû me lever très tôt le matin pour pouvoir prendre ces photos avant que les équipes de blanchisseurs recouvre de peinture.

Toutefois, dans ce maëlstrom, la vie continue. Il faut vendre un poulet au marché; il faut acheter des oignons; on vend des bananes et des «chiles»; il faut laver le linge; chercher l'eau; nourrir les bébés; les enfants; et certaines personnes réussissent encore à sourire, quoique d'autres ont peu de raisons de sourire.

Cette histoire-là me brise le coeur. C'est un village que je connais très bien et sur lequel j'ai écrit: San Mateo, Ixtatan. Ces trois garçons sont de vrais Indiens d'un petit village du nord-ouest des hautes terres. J'y étais l'été dernier. Les deux photos montrent l'un des quatre jeunes survivants des attaques d'un groupe d'hommes bien armés qui ont envahi les demeures des habitants de San Mateo, Ixtatan, tuant 36 hommes, femmes et enfants. Le jeune garçon de gauche ne parle pas espagnol et n'a aucune blessure grave, mais il est orphelin, sa mère et son père ayant été tué. Sur la photo de droite, un autre jeune garçon indien, gravement blessé, essaie de raconter en mauvais espagnol ce qu'il a vu des événements.

Je vais vous dire ce qui s'est passé. Comme ils le font souvent, les guerilleros ont pris le village juste après le coucher

[*Text*]

communication. They held a consciousness-raising exercise in the main square. They spoke to the Indians not in Spanish, but in *Chuj*, the language of this community. These people cannot be coming from Cuba; they cannot be coming from Russia. These people are the Indians of the communities themselves.

It is hard to imagine people risking their lives by writing editorials such as this one, but the man who wrote this editorial put his life on the line. The headline reads, "Guatemala A Tourist Paradise But Without Tourists". I am just about to finish in two minutes. It reads, the hotel business in this country, upon which thousands of Guatemalan families have financially depended, is in a state of crisis, a crisis brought about by the sensible decline of foreign tourism, principally from North America and Europe. Conservative estimates place the drop in foreign visitors over the past year at 20 per cent but we believe this figure to be an optimistic one. We must confront the reality of our situation and not hide our heads in the sand. What is said of Guatemala in other countries exerts a powerful influence over the well-being of tourism. A climate of violence reigns in our country today, a violence we see escalating each day in the number of kidnappings, murders and attempts on human life. A recent international cable sent out by the Associated Press mentions Guatemala together with El Salvador as being amongst parts of the planet currently in a state of war. Violence is something that has now spread beyond our territorial limits to the notice of the outside world and this is something we cannot hide. The decline of tourism is painful particularly because its vibrancy over the past few years greatly assisted our economy and helped us withstand the effects of the collapse of coffee on the international market. Up until a relatively short time ago, Guatemala showed to the rest of mankind a friendly, cheerful face. Today we are a sad and preoccupied people and the splendour of our landscapes, the kindliness of our weather and the richness of our culture can do nothing to change that tragic expression.

Here is the Canadian context: Raoul Léger, murdered just after I left Guatemala last July. Guatemalan security forces were sent to the Canadian embassy in Guatemala City but could not in any way stop the harassment, the telephone calls, and a very grizzly sign: somebody was sending yellow flowers to the staff of the Canadian embassy. Yellow flowers in Guatemala are only sent to express condolences at funerals. It was a very obvious, direct threat against their lives. Ottawa very sensibly reacted by pulling out most of the diplomatic representation.

So the sad thing I have to report to you today is that, under Lucas Garcia, between 1978 and 1982, death—death by very unnatural causes—was a way of life in Guatemala. Alas, for many people, including the Indian majority, the only option many of them held was to fight back.

[*Translation*]

du soleil. Ils ont coupé les lignes de communications. Ils ont tenu sur la place publique un exercice de sensibilisation. Ils se sont adressés aux Indiens en *Chuj*, la langue du village, et non en espagnol. Ces gens-là ne peuvent pas venir de Cuba, ils ne peuvent pas venir de Russie. Ces gens-là eux-mêmes sont des Indiens des villages.

Il est difficile d'imaginer que les gens risquent leur vie en écrivant des éditoriaux comme celui-là. Mais l'auteur de cet éditorial a mis sa vie en jeu. Voici le titre: *Le Guatemala, un paradis pour touriste mais sans touriste*. Je termine dans deux minutes. On dit que les affaires des hôtels dans ce pays, dont dépendent financièrement 2,000 familles guatémaltèques, sont en état de crise, une crise provoquée par le déclin sensible du tourisme étranger, principalement celui de l'Amérique du Nord et de l'Europe. Selon des estimations conservatrices, la baisse des visiteurs étrangers au cours de l'an dernier se situe à 20 p. 100, mais nous pensons que c'est là un chiffre optimiste. Nous devons faire face à la réalité de notre situation et non nous enfouir la tête dans le sable. Ce que l'on dit du Guatemala dans d'autres pays a une forte influence sur le bien-être de l'industrie touristique. De nos jours, il règne dans notre pays un climat de violence et chaque jour on voit une aggravation du nombre d'enlèvements, de meurtres, et d'attentats contre la vie humaine. Selon une récente dépêche de la *Associated Press*, le Guatemala et le Salvador sont parmi les parties du monde présentement en état de guerre. La violence a maintenant débordé les limites territoriales et est visible au monde extérieur, et c'est quelque chose que nous ne pouvons pas cacher. Le déclin du tourisme est particulièrement pénible car sa force au cours des dernières années avait beaucoup aidé notre économie et nous avait aidés à résister aux effets de la chute du café sur le marché international. Il y a peu de temps, le Guatemala montrait au reste du monde un visage amical et enjoué. Aujourd'hui, nous sommes des gens tristes et préoccupés, et la splendeur de nos paysages, la douceur de notre climat et la richesse de notre culture ne peuvent rien faire pour modifier cette expression tragique.

Voici le contexte canadien: Raoul Léger, assassiné en juillet dernier juste après mon départ du Guatemala. Les forces de sécurité guatémaltèques furent envoyées à l'ambassade canadienne de Guatemala City, et n'ont pu d'aucune façon mettre fin aux harcèlements, aux coups de téléphone et, signe très triste, quelqu'un a envoyé des fleurs jaunes au personnel de l'ambassade canadienne. Au Guatemala, on envoie uniquement des fleurs jaunes pour exprimer ses condoléances lors de funérailles. C'était évidemment une menace directe contre leur vie. Ottawa a réagi de façon logique en retirant la plupart de son personnel diplomatique.

Donc, la triste chose que je dois vous dire aujourd'hui, c'est que sous le règne de Lucas Garcia, de 1978 à 1982, la mort . . . la mort par des causes non naturelles . . . a été un mode de vie au Guatemala. Malheureusement, pour bien des gens, y compris la majorité indienne, le seul choix qu'il leur restait était de se défendre.

[*Texte*]

• 1015

I am sorry to have taken so long, but hopefully we can have a fruitful question-and-answer period in the next three-quarters of an hour.

It is important to realize that, thankfully, we can talk about what I have just shown you under Lucas Garcia in the past tense. What remains to be seen, however, is whether we are correct in thinking that the new military junta is going to have any more significant, longer-term impacts.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Dr. Lovell. A Canadian writer, I think, had written a few months back, and I quote:

> By keeping alive the myth of an international Communist conspiracy in Guatemala, the military has justified its high profile in political life and has made its presence felt in every election since 1954.

I think the same thing applies for other countries in Central America, namely, Nicaragua, El Salvador. To us it was quite obvious that the last thing the people of El Salvador and Guatemala—that is, the governments of these two countries—would tolerate is that a notion in the minds of the people of these two countries would develop that a revolution such as the Sandinista revolution in Nicaragua can succeed. Because it is the only revolution that has succeeded in Central America, General Garcia in El Salvador spent a lot of time, when we met with him, decrying and criticizing the revolution of Nicaragua, because he did not want this notion to develop in his country and in Guatemala, of course. Most interesting.

I wonder how one can be against these oligarchy regimes and dictatorships and not take the risk of being labelled a communist. So it seems the solution lies in the fact that, if you do not enjoy life under Somoza, or Lucas Garcia, or General Garcia in El Salvador, you should not say so, because you will become automatically a communist.

Mr. Lovell: Well, your comments there, Mr. Dupras, actually strike very close to home, as I think you are aware. When I came back from Guatemala last summer . . . I do not regard myself in any way as a political activist; I am not a member of any political party. But I felt as a responsible academic that it was incumbent upon me, even although I was working mostly in the colonial period, to try to pull the strands of the colonial experience through to the present day. I tried to do this in a couple of articles that I sent up, and I ran the risk—I think the very great risk—of being labelled a communist by doing so. My way out of it was to adopt a pseudonym; I did not write under my own name. I would like most of you here to realize that this is the first time I have spoken publicly like this, with my own name and with my university affiliation at Queen's.

Essentially, I feel that your remarks are precisely correct, in that, just as I would be labelled a communist for speaking out in the way I have done this past half hour, so also would anybody who in any way subscribed to anything I have said.

[*Traduction*]

Je m'excuse d'avoir pris autant de temps, mais j'espère que nous aurons une période de questions et de réponses fructueuse au cours des 45 prochaines minutes.

Heureusement, il est important de se rendre compte que nous pouvons discuter au passé de ce que je viens de vous montrer au sujet de Lucas Garcia. Il reste à savoir, cependant, si nous avons raison de croire que la nouvelle junte militaire aura des effets plus marquants à long terme.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Lovell. Un écrivain canadien a écrit, il y a quelques mois je crois, ce qui suit:

> En préservant le mythe d'une conspiration communiste internationale au Guatemala, les militaires ont justifié leur présence très évidente dans la vie politique et l'ont fait sentir dans chaque élection depuis 1954.

On peut dire la même chose pour d'autres pays de l'Amérique centrale, nommément le Nicaragua et le Salvador. Il nous a semblé très évident que la dernière chose que les gens du Salvador et du Guatemala toléreraient, c'est-à-dire les gouvernements de ces deux pays—c'est que la population de ces deux pays pourraient avoir l'idée qu'une révolution du genre de la révolution sandiniste au Nicaragua pourrait réussir. La raison en est que c'est la seule révolution qui a réussi en Amérique centrale. Le général Garcia au Salvador a, lorsque je l'ai rencontré, beaucoup dénigré et critiqué la révolution du Nicaragua, parce qu'il ne voulait pas que ce concept voit le jour dans son pays et au Guatemala évidemment. C'était très intéressant.

Je me demande comment on peut être contre ces régimes oligarchiques et ces dictatures et ne pas courir le risque d'être étiqueté communiste. La solution semble être la suivante: si on n'aime pas la vie sous le régime de Somoza ou de Lucas Garcia ou du général Garcia au Salvador, il ne faut pas le dire, car automatiquement, on est considéré comme un communiste.

M. Lovell: Vos commentaires sont très près de la vérité, monsieur Dupras. Lorsque je suis revenu du Guatemala l'été dernier . . . je ne me considère pas comme étant un activiste politique, je ne fais pas partie non plus d'un parti politique. Toutefois, en tant qu'universitaire responsable, j'étais d'avis qu'il m'appartenait, même si je travaillais surtout dans la période coloniale, d'essayer de tirer profit de cette expérience pour la période actuelle. J'ai essayé de le faire dans quelques articles que j'ai expédiés et j'ai couru le risque—le risque était très grand à mon avis—d'être étiqueté communiste en ce faisant. Pour m'en sortir, je me suis servi d'un pseudonyme, je n'ai pas écrit sous mon vrai nom. Je voudrais que vous sachiez que c'est la première fois que je parle publiquement de cette façon, me servant de mon propre nom et de mon affiliation à l'université Queen's.

J'ai bien l'impression que vos remarques sont tout à fait justes, dans ce sens que je pourrais être étiqueté comme communiste pour avoir parlé comme je l'ai fait depuis une

[*Text*]

The Chairman: Have you discovered that?

Mr. Lovell: Sadly, I have, yes. My great concern here today is that anything I have said here will not cause harm to very many dear friends I still have in Guatemala. The thing that gives me heart and in fact more than anything convinced me that I should come here this morning, was the fact that in the month since the ouster of Lucas Garcia, the letters that I have had from friends in Guatemala indicate a substantial reduction in the level of repression. This in itself is very revealing.

• 1020

First, as if the Amnesty International documentation was not enough, if ever we needed a direct indication that the government was linked to the repression, it is the tremendous drop in the indiscriminate killings over the past month. My friends write and say, why do you not come back? It is a different country. During *Semana Santa*, Holy Week, the big Easter week of celebrations, they were saying that people were travelling the roads again. Even some of the wealthy Guatemalan families were travelling from Guatemala City out to Lake Atitlan and opening their villas, opening their bungalows. They said there is a tremendous weight gone off the country with the very real attempts of General Rios Montt, who now heads the junta, to clean up the house. I think it is only fair to say that General Rios Montt got off to a good start. Most of the Guatemalan population, lives in a different time-frame than we do here. We plan a week ahead. We sometimes plan a month ahead or, goodness knows, a year ahead. Life is not like that for the great majority of people in Guatemala. They live life in the short term. In the short term, there is no doubt that the coup of March 23 has been beneficial. The repression has stopped. The government officers have been replaced. The minister of the interior has been replaced. A number of major positions in the armed forces have been changed.

General Rios Montt enjoys tremendous popular support in Guatemala—he does still have great personal integrity. My great fear is that March-April of 1982 in Guatemala might be, in a longer view, essentially the same as what happened in El Salvador in October of 1979. That is to say, just as the Romeo dictatorship—the Romeo government, shall we say—of El Salvador was overthrown on October 15, 1979 by moderate liberal enlightened elements in the armed forces with a view to implementing some kind of moderate reform package with, as we all know, little success in the long run, so also do I fear that this is the beginning of the same process in Guatemala, undertaken primarily because Guatemala cannot contain the guerrilla insurgency without the support of the United States.

President Carter cut off military aid to Guatemala in 1977 and Congress—and this is to the great credit of the Congress of the United States—has blocked consistently any efforts to resume military aid because of the horrendous record of Lucas Garcia on human rights.

[*Translation*]

demi-heure, comme le serait également quiconque souscrit de quelque façon à ce que j'ai dit.

Le président: Est-ce ce que vous avez découvert?

M. Lovell: C'est triste à dire, mais c'est vrai. Ce qui me préoccupe le plus aujourd'hui, c'est que mes paroles ne causent pas d'ennuis à mes nombreux amis très chers au Guatemala. Ce qui me réconforte et ce qui m'a convaincu surtout de venir ici ce matin, c'est le fait qu'au cours du mois qui s'est écoulé depuis le départ de Lucas Garcia, les lettres que j'ai reçues de mes amis du Guatemala montrent bien qu'il y a eu une baisse importante du niveau de la répression. C'est très révélateur.

Premièrement, comme si la documentation d'Amnistie internationale n'était pas suffisante, si jamais il nous fallait une preuve évidente que le gouvernement était lié à la répression, nous l'avons dans la diminution énorme des meurtres sans discernement qui ont été commis au cours du mois dernier. Mes amis m'écrivent et me demandent pourquoi je n'y retourne pas. Le pays est différent. Au cours de la *Semana Santa*, la Semaine sainte, la semaine des célébrations de Pâques, on nous rapporte que les gens de nouveau voyageaient par les routes. Certaines familles riches du Guatemala se sont même rendues de Guatemala-City au lac Atitlan pour ouvrir leurs maisons de campagne, leurs chalets. Ils me disent que le pays semble soulagé d'un poids énorme depuis que le général Rios Montt, le chef de la junte, tente de faire place nette. Il n'est que juste de constater que le général Rios Montt a pris un bon départ. La plupart de la population du Guatemala vit à une heure différente de la nôtre. Nous planifions une semaine à l'avance, parfois même un mois ou même un an à l'avance. Ce n'est pas comme cela que vit la majorité des gens au Guatemala. Ils vivent à court terme. Il n'y a pas de doute que le coup du 23 mars a été bénéfique. La répression a cessé. Les hauts fonctionnaires du gouvernement ont été remplacés, de même que le ministre de l'Intérieur. On a changé un certain nombre de postes importants dans les forces armées.

Le général Rios Montt jouit d'un appui public très important au Guatemala, il est toujours une personne très intègre. Ce que je crains le plus, c'est que la période mars-avril 1982 au Guatemala devienne, plus tard, essentiellement ce que fut octobre 1979 au Salvador. Je m'explique. De la même façon que la dictature Romeo, je devrais dire le gouvernement Romeo, du Salvador a été renversée le 15 octobre 1979 par des éléments libéraux modérés éclairés des forces armées, qui voulaient mettre en vigueur certaines réformes modérées, avec peu de succès à long terme, nous le savons tous, je crains également que ceci soit le commencement d'un même processus au Guatemala. On l'a adopté surtout parce que le Guatemala ne peut réprimer la révolte de la guerilla sans l'appui des États-Unis.

Le président Carter avait retiré son aide militaire au Guatemala en 1977 et le Congrès, et c'est tout à l'honneur du Congrès des États-Unis, a bloqué constamment tout effort pour une reprise de l'aide militaire à cause du dossier horrible de Lucas Garcia au chapitre des droits de la personne.

[*Texte*]

My fear is that, given the passage of a certain number of months, perhaps half a year, the record of the Guatemalan government will improve significantly, and it is not going to take anything to improve the record if we compare it to the Lucas Garcia government that preceded it. If this is used as a pretext for the resumption of military aid, then, in the longer view of things that we here in this country can afford the luxury of entertaining, the longer view might be just as disastrous, although I must say that in the interim, in the way peoples' lives are led down in Guatemala, particularly in the Indian communities of the western highlands, it is a kind of vertical existence. You know, they have an incredible historic consciousness going back through the centuries, but they do not see more than day or two ahead.

• 1025

The Chairman: Mr. Murta.

Mr. Murta: Thank you, Mr. Chairman.

Could you give us a little background on the present ruler?

Mr. Lovell: Certainly. I would be delighted to.

General Efrain Rios Montt was the front-runner of a 1974 presidential election, a presidential campaign in Guatemala. There is a Canadian connection in that President Montt in 1974 had as his running-mate a man by the name of Alberto Fuentes Moore. Alberto Fuentes Moore was a very widely respected Guatemalan intellectual. He was educated at McGill University and actually married a Canadian woman, Shirley Fuentes Moore. According to information to which I have access through my good contacts in Guatemala, Rios Montt and Fuentes Moore actually won the 1974 election; that is to say that the number of votes cast in their favour was greater than that of any other political party.

However, the man who wins most votes in Guatemala does not always get elected. Essentially, the army counts the votes, and the army's man in the 1974 presidential election was a man called Kjell Langerud. And essentially what happened was that, the early announcements, the early broadcasts, having announced that Rios Montt and Alberto Fuentes Moore were leading and looked as if they were going to win the presidency, just after midnight the main telecommunication center in Guatemala City, GUATEL, was taken over. At 6 o'clock the following morning, new communications were released; they announced that Kjell Langerud in the intervening six hours miraculously taken the lead. Essentially, all that happened, from the best of my knowledge, is that they juggled the returns around and the information coming out.

In terms of his background, it is very important to realize that at that time, in 1974, he had enough popular support that people called upon him to ask him to go to the streets. In answer to that advance, he said no; he said that this was not the way to settle their problems there; he said that, if he ordered his supporters into the streets, there would be wide-scale slaughter. He settled for a safe exile and enjoyed in the

[*Traduction*]

Je crains qu'après un certain nombre de mois, peut-être six mois, le dossier du gouvernement du Guatemala ne s'améliore de façon significative, et cela ne prendrait pas grand-chose pour améliorer ce dossier si on le compare à celui du gouvernement Lucas Garcia qui l'a précédé. Si cela sert de prétexte pour réaccorder une aide militaire, ce que nous pouvons nous dans ce pays prévoir à long terme peut être tout aussi désastreux, même si je dois admettre que dans l'intervalle, de la façon dont les gens vivent au Guatemala, surtout les collectivités indiennes des hautes terres de la partie ouest, ils vivent une sorte d'existence verticale. Vous savez qu'ils ont une conscience historique qui remonte à des siècles, mais ils ne prévoient pas plus d'un jour ou deux à l'avance.

Le président: Monsieur Murta.

M. Murta: Merci, monsieur le président.

Pourriez-vous nous donner un peu d'informations sur le dirigeant actuel?

M. Lovell: Certainement, j'en serais très heureux.

Le général Efrain Rios Montt était le favori aux élections présidentielles de 1974, la campagne présidentielle au Guatemala. Il y a un lien canadien, dans ce sens que l'autre candidat qui se présentait avec le président Montt en 1974 était un homme du nom de Alberto Fuentes Moore. Ce dernier était un intellectuel très respecté au Guatemala. Il avait fréquenté l'Université McGill, et épousé une Canadienne, Shirley Fuentes Moore. Selon les renseignements que j'ai pu obtenir grâce à mes bonnes relations au Guatemala, Rios Montt et Fuentes Moore ont en réalité gagné l'élection de 1974; c'est-à-dire que le nombre de votes déposés en leur faveur était plus élevé que ceux de tout autre parti politique.

Toutefois, l'homme qui recueille le plus de voix au Guatemala n'est pas toujours élu. C'est l'armée qui essentiellement s'occupe du comptage des voix et le militaire qui s'en est occupé pendant l'élection présidentielle de 1974 s'appelait Kjell Langerud. Voici donc ce qui s'est produit. Les premières annonces, les premières émissions avaient annoncé que Rios Montt et Alberto Fuentes Moore étaient en avance et il semblait bien qu'ils allaient remporter l'élection. Mais juste après minuit, le centre de télécommunications principal de Guatemala City, GUATEL, était investi. A six heures le lendemain matin, de nouveaux communiqués furent émis et on annonça que Kjell Langerud avait au cours des six dernières heures miraculeusement pris la tête. Ce qui s'est donc produit, pour autant que je puisse en juger, c'est qu'on a manipulé le scrutin et l'information.

Pour ce qui est des renseignements que vous m'avez demandés, il est très important de se rendre compte qu'à l'époque, en 1974, le chef actuel avait suffisamment d'appui populaire, pour qu'on lui demande de descendre dans la rue. A cette demande, il avait répondu, non, et que ce n'était pas de cette façon qu'il voulait résoudre leurs problèmes. Il leur a dit que s'il demandait à ceux qui l'appuyaient de descendre dans la

[*Text*]
intervening eight years a fairly peaceful existence, mostly outside the country.

Unfortunately, this was not so of his running-mate, Alberto Fuentes Moore. He had a number of UN charges, stayed periodically in the country, he tried to form his own political party in 1979 and, as he was on his way to register his political party in 1979, he was gunned down in broad daylight in the middle of Guatemala City, with no inquiry later made into the people who perpetrated the act, even though Shirley Fuentes Moore, who was interviewed by *Fifth Estate* people claimed it was impossible for the government not to know who is responsible for these things.

• 1030

So rather perhaps longwindedly answering your question, Rios Montt's background is one of general support of the population, tremendous personal integrity. That is to say, I do not think he is a thief; I do not think he is a charlatan. I am rather worried about him being a born-again Christian with all the kinds of excesses that sometimes brings with it. There are so many things that have been perpetrated in the name of religion in the past, I would not like something else to be done in Guatemala in the future.

I think that the young army officers who were responsible for leading the coup against Lucas Garcia knew the importance of choosing Rios Montt. They knew that his reputation was sound within the country, but what is most important in terms of the connections outside the country, his external reputation was of some standing.

Shirley Fuentes Moore is the widow of Alberto Fuentes Moore, and since her husband was his running mate in that election, and I know there was a great personal affection between the two men, presumably she, as Fuentes Moore's wife, must have been party to some of the inside views. I believe she lives in San José de Costa Rica; you may have visited her when you were there. May I make the suggestion that she would be an excellent person to bring up and have that same question asked of.

Mr. Murta: As I understand it, as a country we are going to be again establishing an embassy in the country. This is going to take place in the very near future because of the change. Do you view this as a good idea, and as a country how can we now help to make sure of more support or otherwise, I suppose, make sure that the reforms which appear to be starting can continue?

Mr. Lovell: I think that is another good point. In that part of the world, if you look at the map of Latin American, it is a very bleak prospect as you go from the Rio Grande down to Tierra del Fuego, and one can only hope that in outsting Lucas Garcia people have acted in the interests of most of the population of Guatemala.

I think a sensible strategy would be be for an official representation of this country to be made to the new Guatema-

[*Translation*]
rue, il y aurait un massacre général. Il a donc décidé de s'exiler, et il a passé les huit années suivantes de façon assez paisible, à l'extérieur du pays en grande partie.

Malheureusement, la même chose ne s'est pas produite pour son co-listier, Alberto Fuentes Moore. Il a détenu un certain nombre de postes aux Nations Unies, périodiquement il est revenu au pays, et il a tenté de former son propre parti politique en 1979, et, comme il se préparait à aller enregistrer son parti politique en 1979, il fut descendu en plein jour, au beau milieu de Guatemala City, sans qu'on fasse enquête par après pour savoir qui l'avait tué, même si Shirley Fuentes Moore a déclaré dans une entrevue au programme *Fifth Estate* que des gens avaient déclaré qu'il était impossible que le gouvernement ne sache pas qui était responsable de cet acte.

Ainsi, pour répondre de façon un peu détournée à votre question, Rios Montt a l'appui général de la population et est un personnage tout à fait intègre. Autrement dit, je ne crois pas qu'il un soit voleur, ni un charlatan. Je suis un peu inquiet du fait qu'il soit un chrétien reconverti avec tous les excès que cela comporte parfois. Certaines choses ont été accomplies au nom de la religion par le passé, et je n'aimerais pas que cela se produise au Guatemala à l'avenir.

A mon avis, les jeunes officiers de l'armée responsables du coup monté contre Lucas Garcia savaient qu'il était important de choisir Rios Montt. Ils savaient qu'il jouissait d'une bonne réputation au pays, mais ce qui est plus important pour les relations à l'extérieur du pays, c'est qu'il jouissait également d'une bonne réputation à l'étranger.

Shirley Fuentes Moore est la veuve d'Alberto Fuentes Moore, et puisque son mari s'était également présenté à cette élection comme candidat, et je sais qu'une grande affection liait les deux hommes, il est probable que, en tant qu'épouse de Fuentes Moore, elle détienne certains renseignements confidentiels. Je crois qu'elle vit présentement à San José de Costa Rica, vous l'avez peut-être visitée lorsque vous vous y êtes rendus. Puis-je vous suggérer qu'elle serait une excellente personne à convoquer pour lui poser cette même question.

M. Murta: Si j'ai bien compris, notre pays va de nouveau ouvrir une ambassade là-bas. Cela doit se faire très bientôt à cause du changement. Croyez-vous que ce soit une bonne idée, en tant que pays, comment pouvons-nous nous assurer d'un plus grand appui ou, par ailleurs, nous assurer que les réformes qui semblent commencer se poursuivent?

M. Lovell: Voilà une autre bonne question. Dans cette partie du monde, si vous regardez la carte de l'Amérique latine, vous verrez que les perspectives ne sont pas très bonnes du Rio Grande à la Terre de Feu, et on ne peut qu'espérer que le renversement des gens de Lucas Garcia soit dans le meilleur intérêt de la population du Guatemala.

Il me semblerait sensé comme stratégie qu'une représentation officielle soit faite au nouveau gouvernement du Guate-

[*Texte*]

lan government, explaining this country's position with respect to the Lucas Garcia administration and, if you like, re-heating the Raoul Léger case which, if I may say, I do not think was terribly well handled. I think using that as evidence of direct Canadian involvement in the tragedy—even though one has to remember that one Canadian life lost out of a body count of perhaps 30,000 in the past 15 years—is a platform for voicing our country's concerns over what was happening under Lucas Garcia, and in such a way try to draw a statement from the new government of Rios Montt outlining some of its strategies, some of its plans for the future.

Now it has only been in power for a month and things move very very slowly down there, so we cannot expect overnight miracles. The important thing, I think, is that we can only act in good faith. We can only act in good faith. Obviously, he has acted in good faith by telling the army to lay off. I think we can accept the reality of fewer deaths in Guatemala as some measure of the man's meaning quite well.

• 1035

Just let me add one thing. My Guatemalan friends tell me that during Holy Week there was actually a headline in the newspaper that said: Yesterday, in all of Guatemala, there was not one death due to violence.

Mr. Murta: Yes.

Mr. Lovell: Surely that, in itself, is very revealing.

Mr. Murta: Yes. I have one more short question. I am going to put it into two parts; I do not even know if they may be totally related.

Firstly, in terms of Canada's help to a government like this—or a regime like this—that is starting out, can we be more helpful, in your opinion, in working with the government—recognizing it, as you have described it—or can we be more helpful in trying to deal with United States and bring those governments together? Obviously, we are a small player in a large game and the Americans certainly are the area that I guess all these countries want recognition and help from, more so than ourselves. How important are we? We tend to think we are pretty important, but in the whole scheme of things, can we do more indirectly? That is No. 1.

And the other question is: It always puzzles me—what kind of government would be ideally situated for a country like that? And let us put it in our own context. Are we talking about a socialist government—left, for example—far more what we would call socialistic than any of our provincial governments at the present time? Middle-of-the-road type of government? Marxist-Leninist? Do you ever foresee it—if we could ever get democracy—in effect over-reacting, going maybe what I would consider too far to the left, because it has been so much the other way for so long, and the other side is going to get their pound of flesh while the gig is good, in effect? That is human nature, I think. Could you comment on that?

[*Traduction*]

mala, pour lui expliquer la position de notre pays concernant l'administration de Lucas Garcia et, si vous voulez, raviver le cas de Raoul Léger qui, à mon avis, n'a pas été très bien traité. Si on s'en sert comme preuve de la participation directe du Canada dans cette tragédie, même si on doit se souvenir qu'une vie canadienne a été perdue sur un total de 30,000 vies peut-être au cours des 15 dernières années, ce pourrait être un tremplin pour faire connaître nos préoccupations relatives au régime de Lucas Garcia. On pourrait d'une certaine façon amener le nouveau gouvernement de Rios Montt à faire une déclaration soulignant ses stratégies, ses plans d'avenir.

Ce gouvernement n'est au pouvoir que depuis un mois et les choses progressent très lentement là-bas; par conséquent, on ne peut pas s'attendre à des miracles en l'espace d'une journée. Nous ne pouvons agir que de bonne foi, et c'est ce qui est important à mon avis. Nous pour notre part nous agissons de bonne foi. Il en est de même en demandant à l'armée d'arrêter. Le fait que le nombre d'essais au Guatemala ait diminué prouve d'ailleurs qu'il était animé par de bonnes intentions.

Je voudrais encore ajouter ceci. Mes amis guatémaltèques m'ont dit qu'au cours de la semaine sainte, un journal local avait publié un article sous le titre: Hier il n'y a pas eu un seul décès dû à la violence au Guatemala.

M. Murta: Oui.

M. Lovell: Ce qui en soi est très révélateur.

M. Murta: Je voudrais vous poser encore une brève question. En fait, il s'agit d'une question double.

Pourrions-nous aider davantage le nouveau gouvernement en le reconnaissant ou serait-il plus utile d'essayer de rapprocher les États-Unis du Guatemala? Bien entendu, notre rôle ne peut qu'être mineur car tous ces pays tiennent avant tout à obtenir la reconnaissance des États-Unis. Nous avons peut-être tendance à surestimer notre importance. Que pouvons-nous faire au juste? Voici pour la première question.

Je me suis toujours demandé quel type de gouvernement conviendrait le mieux à ce genre de pays. Serait-ce un gouvernement socialiste, situé bien plus à gauche que les gouvernements socialistes que nous avons dans certaines de nos provinces, un gouvernement gouvernant au centre ou encore un gouvernement marxiste-léniniste? Pensez-vous qu'il existe un risque de voir les autorités virer trop à gauche par réaction à la droite qui a été si longtemps au pouvoir? Il serait dans la nature des choses qu'ils essaient d'obtenir leur revanche. Qu'en pensez-vous?

[*Text*]

Mr. Lovell: Yes. Well, firstly I think there is absolutely no reason for Canada to hold back from going at its own rate and seeking to forge some kind of new relationship with all the countries of Latin America.

Mr. Murta: I think we are doing that with this particular country right now.

Mr. Lovell: I think, you know, the work of this subcommittee, its interim report, was to me a very encouraging sign that there were indications that people were thinking this way.

At the same time, though, I think we have to be realistic and realize that the United States is of tremendous influence in all of Latin America. In the Guatemalan context, the reading of this book is necessary, essential reading, for all of the country. It is *Bitter Fruit*—the untold story of the American coup in Guatemala—by Stephen Schlesinger and Stephen Kintzer.

Mr. Murta: Can we get names and addresses of that, so we can get it from the library?

Mr. Lovell: Surely. It has just been released, in fact.

So I would say that Canada can do two things: It can make representations in its own right, and I think it should do this, I really believe it should do this, government-to-government; or there are still many Canadian aid programs. Believe it or not, OXFAM has pulled out, and many other aid agencies received death threats, but there is one little Canadian outfit in Cobalt, Ontario called Horizons of Friendship that is still continuing; they are still doing their stuff. Theirs is more people-to-people. So, on any level you wish to define it, we really have a good reputation. Canada is not tarred with the ugly brush, as the United States is.

Mr. Murta: Is that because we have a tendency to look at human rights? We are seen in that area?

• 1040

Mr. Lovell: Most definitely. I would say most definitely, yes. Having said those two things, your second question. Quite frankly, I just do not know what kind of political system is right for Guatemala. All I can say is that had the 10-year period between 1944 and 1954, in which there were seeds of democracy rule and sincere attempts at democratic representation, unionization and free schooling . . . had the germ of that process been allowed to continue, we might not be confronted with the situation we have today. This is something that we have to bear in mind.

The last thing I wanted to do today is to reveal myself as an anti-American fanatic. I think the United States of America has tremendous human resources to draw upon in helping Latin America. Unfortunately they seem to be isolated from positions of authority at the moment. But the United States has to bear responsibility for what is happening throughout Central America today and, specifically, in Guatemala. There was the start of that democratic process, and had that been allowed to continue—I mean, we are entering the realm of speculation and it is a big if—but I am saying, if that had been allowed to continue, goodness knows . . . . I am hard put to

[*Translation*]

M. Lovell: Je ne vois pas pourquoi le Canada ne chercherait pas à établir des liens nouveaux avec tous les pays d'Amérique latine.

M. Murta: C'est ce que nous sommes en train de faire avec le Guatemala.

M. Lovell: J'ai interprété le rapport provisoire du sous-comité comme un signe encourageant que tel allait être désormais notre orientation.

Il faut néanmoins faire preuve de réalisme et comprendre que l'influence des États-Unis dans l'ensemble de l'Amérique latine est énorme. Pour bien comprendre le Guatemala, il est essentiel de lire le livre de Stephen Schlesinger et Stephen Kintzer intitulé *Bitter Fruit, the untold story of the American coup in Guatemala.*

M. Murta: Pourriez-vous nous donner les coordonnées précises de façon que nous puissions l'obtenir à la Bibliothèque.

M. Lovell: Le livre vient de sortir.

Le Canada doit donc agir sur deux plans: il doit entretenir des relations entre nos deux États. Par ailleurs, il existe toujours des programmes canadiens d'assistance. Figurez-vous que OXFAM a abandonné la partie de même que d'autres agences qui ont fait l'objet de menaces de mort. Mais malgré tout, l'organisation *Horizons of Friendship* basée à Cobalt en Ontario a continué à y faire du bon travail. Le Canada continue donc à jouir d'une bonne réputation, contrairement aux États-Unis.

M. Murta: Est-ce parce que nous tenons compte de la situation des droits de l'homme?

M. Lovell: Je pense bien que oui. Pour ce qui est de votre deuxième question, je ne saurais vous dire quel système politique conviendrait le mieux au Guatemala. Ce que je sais, c'est que si l'amorce d'un régime démocratique que ce pays connu de 1944 à 1954 avait été poursuivie, nous n'aurions peut-être pas été confrontés par la situation actuelle. C'est une chose qu'il ne faut pas oublier.

Je ne voudrais pas surtout pas que vous me preniez pour un anti-Américain rabique. Je suis convaincu que les États-Unis peuvent faire énormément pour aider l'Amérique latine. Malheureusement, les hommes de bonne volonté sont actuellement éloignés du pouvoir. Néanmoins, les États-Unis sont en partie responsables de ce qui se passe actuellement en Amérique centrale, et plus particulièrement au Guatemala. Comme je le disais, si l'expérience démocratique avait pu durer, Dieu sait où on en serait aujourd'hui. Tout cela est bien entendu purement du domaine de la spéculation. Je ne vois pas qui pourrait

[*Texte*]

imagine anything being more barbaric than Lucas Garcia, although I know things can always get worse.

Mr. Murta: Thank you.

Mr. Lovell: So, to answer your question, I would essentially say it is for the Guatemalan people to decide what way of government is best for them. I think if I had one specific recommendation to make to you this morning, it would be this: Try and negotiate a cease-fire with the guerrillas.

We hear so much about a negotiated cease-fire in El Salvador, but Guatemala is the country we should be trying to lever a cease-fire in, before it gets to the dramatic polarization that it has in El Salvador. Ask them to enter into meaningful dialogue with the left. Ask for some kind of cease-fire to be effected. Ask for elections to be held at which all political parties would be free and protected enough to enter candidates. This may seem very youthful, naive thinking. But that is what I would consider to be a possibility.

Mr. Murta: Thank you.

The Chairman: Thank you. I am told that the Committee on Public Accounts has a meeting here, scheduled for 11 o'clock, so could we have the answers briefer and the questions not too long. Ken Robinson.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Okay, I will be very short. You just started talking about the guerrilla movement and I wonder if you could tell us a little bit more about who they are, what they are, what they are doing now as against what they were doing before? Do you see any light at the end of the tunnel that there might be some negotiations? Could you comment, also, with regard to this so-called right and left?

I think a lot of people get caught in thinking that every time you say somebody is on the right they are Attila the Hun and if they are on the left they are communism incarnate or something. The impression that some of us have had in going through Central America is not rights and lefts so much as it is of the spectrum; it is people looking for a better way of life and something that is going to be more satisfying to them. I think if you could leave out the words right and left, you could really come to some kind of a compromise that would make sense. Could you just comment on that?

Mr. Lovell: I could not agree more. Let me take your last point first. I think, unfortunately, under Lucas Garcia, the focal points for any affiliation in the centre were totally eliminated. People like Alberto Fuentes Moore and Manuel Arguerta, another man, a former mayor of Guatemala City, also gunned down—people who could have formed real tangible centrist possibilities do not exist. They have literally been exterminated and, unfortunately, the dramatic polarization is something that has created a real vacuum there in the centre that is not going to be easily filled. I agree with you that sometimes it is not terribly fruitful to talk about the right versus the left. It is certainly not as clear-cut and black and white as that, but it is going to be a very slow, painful process before some people come forward prepared to occupy that middle ground.

[*Traduction*]

être plus barbare que Lucas Garcia, même si en principe les choses peuvent toujours empirer.

M. Murta: Merci.

M. Lovell: Il appartient donc aux Guatémaltèques eux-mêmes de choisir leur propre forme de gouvernement. Je pense qu'il faudrait commencer par essayer de négocier un cessez-le-feu avec les guérilleros.

Il a été beaucoup question du cessez-le-feu au Salvador. Or, il faudrait essayer d'en faire autant au Guatemala avant que la situation ne dégénère comme elle l'a fait au Salvador. Il faudrait donc encourager les autorités à entamer des négociations avec la gauche, à décréter le cessez-le-feu et à organiser des élections auxquelles tous les partis politiques pourraient participer sans crainte. Ce peut être naïf de ma part, mais je pense que ce serait possible.

M. Murta: Merci.

Le président: Merci beaucoup. On me signale que le Comité des comptes publics doit siéger dans cette même salle à 11 heures. Je vous demanderais donc d'être brefs aussi bien pour les questions que pour les réponses. Monsieur Ken Robinson.

M. Ken Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je vais essayer d'être bref. Parlant de la guérilla, pourriez-vous nous dire ce qu'elle représente et comment ses activités actuelles se comparent à ses activités passées? Pensez-vous qu'il y ait la moindre chance d'organiser des négociations? Pourriez-vous, d'autre part, nous donner plus de détails concernant ce que l'on qualifie généralement de parti de droite et de parti de gauche?

On a trop tendance à croire à mon avis que toute personne appartenant à la droite est une incarnation d'Attila et qu'au contraire toute personne se disant de la gauche est un communiste convaincu. D'après ce que j'ai pu voir en Amérique centrale, il s'agit non pas tellement de droite et de gauche mais plutôt de gens à la recherche d'un meilleur mode de vie. Si l'on abandonnait ces catégories de gauche et de droite, je pense qu'il y aurait moyen de réaliser un compromis. Qu'en pensez-vous?

M. Lovell: Je suis tout à fait d'accord avec vous. Du temps de Lucas Garcia, les partis du centre avaient été tout simplement éliminés. On avait commencé par en abattre tous les représentants tels Alberto Fuentes Moore et Manuel Arguerta, ancien maire de la ville de Guatemala, et tous ont été abattus. Tous ces hommes ayant été exterminés, la polarisation politique a créé au centre un vide qu'il sera difficile de combler. C'est vrai qu'il n'est pas toujours utile de parler en termes de gauche et de droite. Les différences ne sont pas toujours aussi abruptes mais quoi qu'il en soit, il faudra du temps avant que le centre puisse se reconstituer.

[*Text*]

• 1045

Who are the guerrillas? The slogans that we saw on the tombstones there in the graveyards in a little town called San José Poaquil. The EGP—the Guerrilla Army of the Poor, were formed in 1975 in the western highlands of Guatemala. A few years later—I think two years or so later—ORPA, the Revolutionary Organization of People in Arms, was also formed.

There are four main guerrilla outfits in Guatemala, a combined armed force, I would estimate at the moment, of between about 2,000 and 4,000, possibly maybe 5,000 at the uppermost, trained, equipped people. The important thing to realize, though, is that there is not really any distinction there between the guerrillas and the people—the polarization is so great. I will not say that you had a situation similar to that of Nicaragua, where it was essentially Somoza and his henchmen against all of the country. It was not like that in Guatemala under Lucas Garcia, but the guerrillas enjoy now a lot of support at the grassroots level. They cannot engage the army in open conflict without grassroots support in the form of food, shelter, information.

The thing that is important to bear in mind, Mr.Robinson, when you are talking about who are the guerrillas in Guatemala is the fact that for years, for centuries, if you go through the history and the literature of Guatemala, anthropologists, political scientists have written off the Indian component of the population—the Indian majority—as being hopelessly apathetic, as being beyond the reach of the political ideologists, as being unable to be politicized. The thing that one has to bear in mind is that this has changed. This is the dramatic thing that has happened in Guatemala in the past four years. The Indians for the first time have become politicized. The Indians have taken up arms, so that when we talk about the guerrilla army of the poor, when we talk about ORPA, the Revolutionary Organization of People in Arms, we are totally missing the point if we think these people are in some way lead and inspired at those grassroots levels by communist agitators. There is no doubt that there is a certain inspirational dimension to what is going on by the Nicaraguan revolution, very obviously, but the important thing to remember is that the guerrillas speak to the people in their own languages. They are the people.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Well, I will be short because your answers are long.

Mr. Lovell: I am sorry.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Just two short questions, then. One, can you tell us the make-up of the other 40 per cent of the country? If 60 per cent of the people are Indians, give us the make-up of the rest of it.

The only other question I want to ask you then is, when we were down in Mexico, we were told about certain refugee camps in Mexico close to the border of Guatemala. Do you have any information about that? Can you tell us anything about it? Who is there, what they are, and so on.

Mr. Lovell: Certainly, I could do that.

[*Translation*]

Quant à votre question de savoir qui sont les guérilleros, l'armée des guérilleros des pauvres a été constituée en 1975 dans les hauts plateaux occidentaux du Guatemala. Quelque deux ans plus tard, ce fut le tour de l'Organisation révolutionnaire du peuple en armes.

Les quatre principales organisations de guérilleros du Guatemala regroupent de 2,000 à 5,000 hommes, tous entraînés et équipés. Mais ce qui est essentiel, c'est qu'à cause de la polarisation, il n'existe pas de distinction réelle entre les guérilleros et le peuple. Par contre au Nicaragua, Somoza et ses hommes s'opposaient au reste du pays. La situation au Guatemala du temps de Lucas Garcia n'était pas identique. Mais actuellement, les guérilleros jouissent d'un fort appui à la base. En effet, ils n'auraient pas pu se battre contre l'armée comme ils le font sans l'aide de la population qui leur assure la nourriture, le gite et les renseignements.

Parlant de guérilleros du Guatemala, il ne faut pas oublier que pendant des années voire des sièces, tous les soi-disants spécialistes, hommes de lettres, anthropologues etc. ont prétendu que la majorité indienne du pays était tout à fait apathique et dès lors inapte à la vie politique. Or ceci a changé. Depuis quatre ans en effet les Indiens du Guatemala se sont politisés et portent maintenant les armes. Il est donc faux de prétendre que les deux organisations de guérilleros sont inspirées et dirigées par des agitateurs communistes. L'exemple de la révolution du Nicaragua a sans doute eu son effet mais l'essentiel, c'est que les guérilleros s'adressent au peuple dans leur propre langue car ils constituent le peuple.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je vais essayer d'être bref pour compenser la longueur de vos réponses.

M. Lovell: Je m'excuse.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): S'il est vrai que 60 p. 100 de la population du Guetemala est composée d'Indiens, qui sont les autres 40 p. 100?

Lors de notre voyage au Mexique, on nous a parlé de camps de réfugiés proches de la frontière guatémaltèque. Pourriez-vous nous donner plus de détails à ce sujet?

M. Lovell: Certainement.

[*Texte*]

The Guatemalan population, if we assume a population at the present day of about a little over seven million . . . . I would say 60 per cent of that is full-blooded Mayan Indian; that is to say, ethnically and culturally belonging to any one of 23 different language groups, with a totally different world view . . . a paradigm of existence that is out with the main stream of national Guatemalan man life.

• 1050

The 35 percent above them I would ask you to regard as ladino or mestizo, that is to say of Spanish and Indian descent but people who opted for a more westernized existence. That is to say ladinos will wear European clothes. They will speak Spanish. They will work in factories. They will work in offices, as opposed to . . . . Essentially the Indians are still . . . it is a rural peasantry we are talking about. Right at the top, the 5 percent at the top, are the Guatemalan creole who, in terms of their physical complexion, are mostly white, predominantly white. They are an oligarchy with tremendous economic power and, by extension, political power.

To deal with your second question about refugee camps on the border of Mexico. Essentially what has happened is that, under Lucas Garcia in the north west— particularly in the northern frontier strip that I showed you—essentially there have been search-and- destroy missions in which whole villages have been forced either to take to their feet or be killed. Because we are talking about some wild country, some of it pretty inhospitable, you do not need to wander 3 or 4 kilometres from the Pan-American highway to be in rugged terrain. That whole border area there is one of traditional going to and fro.

For instance, a lot of the Indians in the western highlands go into Mexico as seasonal migrants to the coffee plantations, and Chiapas, bordering Mexico. So there has been a long history of passage across the border.

The latest figures I have are that there are possibly as many as 60,000 or 70,000 people in refugee camps over the border, and this puts Mexico under a lot of pressure. In Latin America—as I am sure you are aware—Mexico has a good reputation as a sanctuary for dissentients. But the last thing that Mexico wants, particularly in Chiapas, which is so close to the oil fields, is a spill over of this violence, possibly inciting indigenous responses in Mexico. Remember that in the very first map I showed you, this part of Mexico, where the refugee camps are established, was part of Guatemala during the colonial period. That only became Mexico at the time of independence in 1821. There are some die-hard Guatemalan nationalists who still regard Chiapas as Guatemala. And certainly that is where, if you look at the map, the Indian population of Mexico is also concentrated—again of mind descent so that culturally and ethnically, the border, in many ways, is an artificial one. Culturally the linkages are very real.

The Chairman: Thank you very much. Mr. McLean.

Mr. McLean: Thank you, Mr. Chairman.

[*Traduction*]

Sur les 7 millions d'habitants que compte le Guatemala à l'heure actuelle . . . Soixante p. 100 sont des Indiens Mayas, rattachés au plan ethnique et culturel à l'une des 23 langues, ayant donc une vision de la vie totalement différente de la vision officielle.

Ensuite, il y a 35 p. 100 de Métis d'origine espagnole et indienne mais qui se sont occidentalisés. Ils s'habillent à l'européenne, s'expriment en espagnol, travaillent dans les usines, dans les bureaux, alors que les Indiens constituent une population rurale. En haut de la pyramide se trouvent 5 p. 100 de Créoles guatémalthèques qui sont en fait blancs. Ils constituent l'oligarchie qui détient tout le pouvoir économique et politique.

En ce qui concerne les camps de réfugiés situés à la frontière du Mexique, ils sont peuplés de réfugiés qui, du temps de Lucas Garcia, ont dû s'enfuir des régions du nord-ouest lorsque des groupes de commandos exterminaient des villages entiers. Il s'agit d'une région inhospitalière où il ne faut pas aller loin pour retrouver la brousse. Cette région est d'ailleurs toujours connue des mouvements de population.

Ainsi, de nombreux Indiens des hauts plateaux occidentaux se rendent au Mexique pour travailler dans les plantations de café ainsi qu'à Chiapas sur la frontière mexicaine. Cela fait donc longtemps que l'on traverse la frontière de part et d'autre.

Ces camps de réfugiés abriteraient de 60,000 à 70,000 personnes, ce qui pose un problème délicat au Mexique. Le Mexique a en effet la réputation d'être une terre d'asile pour les dissidents. Néanmoins, les autorités mexicaines ne tiennent pas à ce que Chiapas en particulier, situé à proximité des gisements de pétrole, devienne un centre de violence, violence qui risque de susciter des adeptes au Mexique. Vous vous souvenez que sur la carte que je vous ai montrée, la région qui abrite ces camps de réfugiés faisait partie du Guatemala à l'époque coloniale. Ce n'est que depuis l'indépendance du Mexique en 1821 que cette région est devenue mexicaine. Il existe encore des nationalistes guatémalthèques à tout crin qui revendiquent Chiapas pour le Guatemala. De plus, c'est dans cette région qu'est concentré le gros de la population indienne du Mexique, apparentée au plan culturel et ethnique, qui vient du Guatemala si bien que l'on pourrait dire que cette frontière est en quelque sorte assise sur la ligne.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur McLean.

M. McLean: Merci, monsieur le président.

[*Text*]

In our study of the area of central America, there has always been the important examination of the role of the church and often, within the church, a number of divisions. Sometimes we found the Roman Catholic church split at the leadership level, sometimes split between leadership and priests. We have also found the role of the evangelical church—while smaller—in some cases supporting established regimes, in other cases trying to have a neutral position, to stay clear of any .... In some cases some of us recently have met people who have come back distressed to find that they were branded, because of the activities they were carrying on, of a literacy nature, or health care—finding themselves targets, as you have described earlier.

• 1055

I wonder if you could first give us an overview of the breakdown of the church in Guatemala, and secondly, of what is happening within the Roman Catholic Church as it relates, for example, to El Salvador, or to the Nicaraguan church, and similarly with the Protestant Church.

Mr. Lovell: It is a very important point, Mr. McLean. I will try to be brief.

The theology of liberation, as it has been practised in many countries throughout Latin America, has not had much success in Guatemala. The Guatemalan church has traditionally been extremely conservative, backing the oligarchy. The Archbishop of Guatemala, a man called Mario Casarriego has repeatedly held himself back from getting involved in any of the Actione Catholica or Catholic Action initiatives you mention.

Very importantly, last Friday Mario Casarriego himself announced a bulletin in which he claimed the church had been essentially intimidated and prevented by the Lucas Garcia administration from participating in any sort of social reform packages, and he met with Rios Montt and asked that the government and the church be together more often to talk about this sort of grass-roots revival.

That is starting at the top of the hierarchy. That is talking about the archbishop. One has to remember, though, that he has a lot of dissident priests under his charge; a lot of priests in the Quiché, for instance. A man of Irish descent, Donald MacKenna, worked with the Indians of Zacualpa for many years. Eventually he joined the Guerillo Army of the Poor, saying the people are his charge; the people are now the *guerillero*, therefore he should be with the *guerillero*.

So if you look for it in individuals, the spectrum is there. But in real influences, the church, potentially extremely powerful, has not spoken up at the archbishopric level. So there is nothing like the great advances in the theology of liberation, say, even in neighbouring El Salvador. Mario Casarriego has nothing of the *corazon* Oscar Arnulfo Romero has. It does not in any way enjoy the respect or love of the people.

Mr. McLean: Okay. Thank you.

[*Translation*]

Quiconque veut connaître l'Amérique centrale doit se pencher sur le rôle de l'Église et les divisions au sein de l'Église. La hiérarchie catholique est souvent divisée et il existe aussi un fossé entre la hiérarchie et le clergé. L'Église évangélique, moins importante, appuie parfois les régimes en place ou dans d'autres cas, s'efforce d'être neutre ... Nous avons rencontré des personnes dont le travail dans le domaine de l'alphabétisation ou des soins de santé a été vivement critiqué.

Pourriez-vous me dire comment est constituée l'Eglise au Guatemala et aussi quelles sont les activités des églises catholiques et protestantes au Salvador et au Nicaragua?

M. Lovell: C'est une question très importante et je vais essayer d'être bref.

L'idéologie de la libération telle qu'elle fut pratiquée dans de nombreux pays de l'Amérique latine n'a pas réussi au Guatemala. L'Eglise guatémaltèque a toujours été très conservatrice mais a appuyé l'oligarchie en place. L'archevêque du Guatemala, Mario Casarriego, a toujours refusé de participer aux activités de l'Action catholique.

Or, vendredi dernier, Mario Casarriego lui-même a publié un communiqué d'après lequel l'Eglise aurait fait l'objet de mesures d'intimidation et serait empêchée par l'administration Lucas Garcia de participer de près ou de loin à la réforme sociale. L'archevêque au cours d'une entrevue avec Rios Montt aurait demandé au gouvernement de collaborer plus étroitement avec l'Eglise de façon à amorcer une réforme sociale.

Voilà ce qui en est de la hiérarchie. Il ne faut pas oublier toutefois qu'il existe de nombreux prêtres dissidents notamment dans le Quiché. Donald MacKenna d'origine irlandaise a travaillé pendant de nombreuses années avec les Indiens de Zacualpa. Il a fini par adhérer à l'armée des guérilleros des pauvres, disant que puisque les citoyens en faisaient partie, il devait en faire autant.

Donc, même si en principe l'Eglise pourrait avoir une profonde influence, jusqu'à présent la hiérarchie a préféré ne pas s'engager dans la lutte. On ne peut donc comparer l'Eglise guatemaltèque à celle du Salvador en ce qui concerne la libération. Contrairement à Oscar Arnulfo Romero qui est respecté et aimé du peuple, Mario Casarriego ne l'est pas.

M. McLean: Merci.

[*Texte*]

The Chairman: Thank you very much, Dr. Lovell. With much regret I must put an end to this very interesting meeting. I hope sometime, maybe later, you can come back to the committee—

Mr. Lovell: I would be happy to.

The Chairman: —and talk to us more about Guatemala and what Canada can do. Thank you very much.

I should warn the members of the committee that next Tuesday the two witnesses will be our colleagues the Honourable Sinclair Stevens and Robert Wenman, who went to South America for a few days to witness the election. On Thursday we will have the pleasure of welcoming Lord Chitnis, who was an official observer of the United Kingdom and who had the opportunity to go as a witness to Zimbabwe and Guyana a few years back. So these two meetings, Tuesday and Thursday, should be most interesting.

The Chairman: Dr. Lovell.

Mr. Lovell: I am not returning to Guatemala this summer, for obvious reasons. But the idea of never being able to return to Guatemala is something I do not think I could live with. It would be like someone saying to me, you can never go back to visit your mother in Scotland. Maybe the thing I am going to say is in reaction to seeing the film *Missing* last Friday night. It struck home very, very close to me. If, or more likely when, I return to Guatemala, possibly later on this year or next year, might I take the liberty of asking the hon. members in this room to be on the alert for my whereabouts, should anything happen.

• 1102

The Chairman: Thank you very much, Mr. Lovell. Good luck to you.

This committee stands adjourned.

[*Traduction*]

Le président: Merci, monsieur Lovell. C'est à regret que je me vois obligé de clôturer les débats. Peut-être pourrez-vous revenir un jour.

M. Lovell: Je ne demande pas mieux.

Le président: Merci beaucoup.

Mardi prochain, nous aurons pour témoins deux collègues, Sinclair Stevens et Robert Wenman, qui se sont rendus en Amérique du Sud pour assister aux élections. Jeudi, nous accueillerons Lord Chitnis, observateur officiel britannique qui, il y a quelques années, a joué le même rôle au Zimbabwe et à la Guyanne. Les réunions de mardi et de jeudi prochains devraient donc être fort intéressantes.

Le président: Monsieur Lovell.

M. Lovell: Je ne compte pas retourner au Guatemala cet été pour les raisons que vous connaissez. Mais je ne saurais accepter de ne jamais plus pouvoir y aller. Ce serait comme si on m'interdisait de me rendre en Écosse pour y visiter ma mère. Après avoir vu le film *Missing* vendredi soir, film qui m'a beaucoup touché, je demanderais de penser à moi si quelque chose devait m'arriver lorsque je retournerai au Guatemala, plus tard dans le courant de l'année ou l'année prochaine.

Le président: Merci, monsieur Lovell, et bonne chance.

La séance est levée.

Canada Post
Postage paid
Postes Canada
Port payé

Third class
Troisième classe

K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacre-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS—TÉMOIN

From Queen's University:

Dr. W. George Lovell, Professor of Geography.

De l'Université Queen:

M. W. George Lovell, professeur en géographie.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

OSITORY LIBRARY MATERIAL

HOUSE OF COMMONS
Issue No. 20
Tuesday, April 27, 1982
Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 20
Le mardi 27 avril 1982
Président: M. Maurice Dupras

LIBRARY
MAY 27 1982
UNIVERSITY OF TORONTO

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28686—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. Ken Robinson
(*Etobicoke—Lakeshore*)

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. Ken Robinson
(*Etobicoke—Lakeshore*)

Messrs. — Messieurs

Collenette	Hudecki	MacDonald (M^lle^)	Ogle
Flis	Irwin	McLean	Roche
Forrestall	Jewett (Miss)	Murta	Schroder—(15)
Gimaïel			

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 27, 1982
(57)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met at 11:20 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Schroder.

Other Members present: Messrs. Allmand and Heap.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witnesses: Mr. Robert Wenman, M.P.; The Honourable Sinclair Stevens, M.P.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The witnesses made statements and answered questions.

The Chairman, with the consent of membres present, authorized that the document "Report of the El Salvadorean Elections and Central America" be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "LAAL-6"*).

At 1:26 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 27 AVRIL 1982
(57)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 11h20 sous la présidence de M. Maurice Dupras, (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Dupras, Hudecki, M^lle^ Jewett, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Schroder.

Autres députés présents: MM. Allmand et Heap.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoins: M. Robert Wenman, député; l'honorable Sinclair Stevens, député.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

Du consentement des membres présents, le président autorise que le document «Rapport sur les élections d'El Salvador et de l'Amérique centrale» soit joint aus procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice «LAAL-6»*).

A 13h26, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Text*]

Tuesday, April 27, 1982

• 1120

The Chairman: Order, please.

The subcommittee will resume consideration of its order of reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

This morning we are delighted to have as witnesses two of our colleagues who spent a couple of days in El Salvador—three days maybe.

Mr. R. Wenman (MP, Fraser Valley West): Five days.

The Chairman: Five days in El Salvador, to the election. I understand that Mr. Wenman has circulated a document that he will read a section or excerpts of and Mr. Stevens has an oral presentation to make. So without any delay I will welcome my two colleagues and tell them how delighted we are to have them as witnesses. We have had members of the House before as witnesses. I see Mr. Warren Allmand and Mr. Heap who came as witnesses back last October. So, gentlemen, we are delighted to have you. Mr. Stevens.

Hon. S. Stevens (MP, York—Peel): I would prefer that Mr. Wenman went first, if he may, Mr. Chairman.

The Chairman: Well, Mr. Wenman, your colleague has yielded the time to you, sir, so, you are on.

Mr. Wenman: Thank you, Mr. Chairman, and members of the committee. Of course, I do not intend to read the entire brief that I have provided for you. I would hope, though, that in view of the fact that I do not intend to take the time of the committee to read it, that it might perhaps be appended to the minutes as printed and that would thereby save us a considerable amount of time.

The Chairman: Is it agreed that the statement from Mr. Wenman be appended to the report of the proceedings?

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Wenman: On that basis then I will just outline the basic material I have provided for you, highlighting it here and there.

The material that I have given you in the brief starts out with comments on the El Salvador elections by observers and press and so forth. I felt that it was important that I should bring to you not just my own comments, but comments of many other people.

So it starts out I think, particularly with Father Hessburgh from the University of Notre Dame and I think that he summed it up quite well when he said:

> I asked them specifically if they were there out of fear. They said, "of course not, we are here because we want to vote." They, voters at the polls said we are going to win against

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Translation*]

Le mardi 27 avril 1982

Le président: A l'ordre, s'il vous plait.

Le sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981, concernant les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles.

Nous sommes heureux d'avoir parmi nous ce matin deux témoins qui sont en même temps nos collègues, qui ont passé quelques jours au Salvador—trois jours je crois.

M. R. Wenman (député, Fraser Valley-Ouest): Cinq jours.

Le président: Très bien, cinq jours, au moment des élections. Si je comprends bien, M. Wenman a distribué un document, dont il lira un chapitre ou des extraits, et M. Stevens fera une présentation orale. Je vais donc souhaiter la bienvenue à nos collègues, et leur dire à quel point nous sommes heureux qu'ils soient ici comme témoins. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois, puisque M. Warren Allmand et M. Heap sont déjà venus en octobre dernier également comme témoins. Monsieur Stevens, vous avez la parole.

L'honorable S. Stevens (député, York—Peel): Je passerai d'abord peut-être la parole à mon collègue M. Wenman, si vous le permettez.

Le président: Très bien, monsieur Wenman, vous pouvez donc commencer.

M. Wenman: Merci, monsieur le président, et membres du comité. Je n'ai évidemment pas l'intention de lire la totalité du mémoire. J'aimerais toutefois qu'il soit joint au compte rendu du comité.

Le président: Le comité approuve-t-il la proposition, à savoir que la déclaration de M. Wenman soit jointe en annexe au procès-verbal?

Des voix: D'accord.

M. Wenman: Je vais donc m'en tenir à quelques extraits et à un résumé du document que je vous ai fourni.

Je commence, dans ce mémoire, par un certain nombre d'observations qui ont été faites par la presse et par des observateurs sur place au moment des élections au Salvador. Je pensais qu'il était important de vous joindre des avis divers, et non pas seulement mon point de vue.

Le mémoire commence donc notamment par des citations du père Hessburgh, de l'Université de Notre-Dame, et je pense qu'il décrit très bien la situation lorsqu'il dit:

> Je leur ai demandé de façon explicite s'ils étaient là par crainte de représailles. Ils ont dit: «Bien sûr que non, nous sommes ici parce que nous voulons voter». Ces électeurs

[*Texte*]

violence. We are sick up to here with violence and we want peace in this country. We want our jobs back. We want to get moving. There is a passion to vote. I feel so exhilarated and really euphoric about seeing democracy work in a very difficult situation.

And I think as one of the cynics who approached election the night before, early in our conversations with him his testimony has special relevance.

So with that, we could proceed through and I would ask you to read those comments at your leisure.

The next section of the brief actually describes the voting process itself. And I think this voting process is very significant, that it should be accurately described on the basis of fact rather than the many subjective comments and questions that I have heard from press and others. So I have detailed that in the brief.

The March 28 election of 60 members of the new constituent assembly to write a new constitution and electoral laws and to choose an interim government was conducted by an independent government agency, the Central Electoral Commission. The vote—1.5 million votes were cast as follows: And I indicate there that of course the minority government arose from the results of the election. Twelve per cent of the votes cast were nul or blank. There was a total of 3 per cent that were ballots with no markings, dropped blank into the ballot box. Less than 1 per cent were ballots where it was not clear who the voter intended to cast his vote for or the mark was not within one of the indicated spaces for more than one party.

Eight per cent of the ballots which in some way were defaced, torn or otherwise spoiled. In past elections in El Salvador as many as 50 per cent of the voters in some departments have submitted blank or nul votes. So that measure of spoiled ballots is considered very good in the region.

As far as the turnout goes, it was an overwhelming majority of adult Salvadorans who voted. It is impossible to pinpoint an exact participation rate since all current population figures are estimates. The last census held 12 years ago yielded a population of approximately 5 million, of which 42 per cent or about 2.1 million people were of the voting age, over the voting age of 18. Since 1979, however, hundreds of thousands of refugees have left the country. In addition members of the army and security forces, a total of some 35,000, did not vote by law.

• 1125

As far as the fairness of the election goes, to prevent multiple voting, voters' fingers and identification cards were marked with indelible ink in the presence of representatives of parties on the ballot. Ink visible only under ultra violet light was used to prevent threatened guerrilla reprisals against voters.

[*Traduction*]

voulaient donc remporter une victoire sur la violence. Ils ont déclaré en avoir plus qu'assez de la violence et désirer la paix. Ils m'ont dit qu'ils voulaient retrouver leur emploi, qu'ils voulaient aller de l'avant et qu'ils avaient la ferme détermination de voter. Ce spectacle de la démocratie en train de fonctionner en dépit des difficultés de la situation m'a donné un sentiment de satisfaction profonde et véritablement, même, d'euphorie.

Étant donné qu'il faisait partie des personnes qui affichaient, le soir précédant les élections, un certain cynisme, je pense que son témoignage revêt une importance particulière.

Vous pourrez lire les détails lorsque vous aurez le temps, et je passerai au chapitre suivant.

Le chapitre suivant décrit donc le processus du vote lui-même. Étant donné l'importance du déroulement du vote, celui-ci doit faire l'objet de descriptions précises, sur la foi de faits plutôt que d'impressions subjectives comme j'ai pu en recueillir de la part de la presse et d'observateurs divers. Je vous ai donc livré là une description détaillée.

Le 28 mars, l'élection de 60 membres d'une nouvelle assemblée constituante, chargée de la rédaction d'une nouvelle constitution et de lois électorales, ainsi que de la nomination d'un gouvernement provisoire, était placée sous la responsabilité d'un organisme gouvernemental indépendant, la commission centrale chargée des élections. Le vote—1,5 millions de bulletins ont été recueillis—donne les résultats suivants: et j'indique alors que le gouvernement qui en résulte est un gouvernement minoritaire. 12 p. 100 des bulletins de vote étaient des bulletins en blanc, ou ne pouvaient être pris en considération. Trois pour cent des votes étaient des bulletins en blanc. Moins de 1 p. 100 représentaient des bulletins où l'intention de l'électeur n'était pas claire, où il avait donné une indication en dehors de l'espace prévu.

Huit pour cent des bulletins de vote étaient déchirés ou d'une certaine manière abîmés. Étant donné qu'on aboutissait fréquemment dans le passé à 50 p. 100 de bulletins blancs dans certaines régions du pays, on peut dire que cette élection a été extrêmement encourageante.

Une écrasante majorité d'adultes a participé à l'élection. Il est impossible d'en donner les chiffres exacts, étant donné que le recensement de la population ne s'appuie que sur des estimations. Le dernier recensement qui a eu lieu il y a douze ans citait une population d'environ 5 millions d'habitants, dont 42 p. 100, soit 2,1 millions, étaient en âge de voter, c'est-à-dire avaient plus de 18 ans. Depuis 1979, toutefois, des centaines de milliers de réfugiés ont quitté le pays. De plus, les membres des forces de sécurité et de l'armée, soit un total de 35,000 personnes, n'ont pas le droit de vote.

En ce qui concerne l'honnêteté de ce processus électoral, rappelons que les empreintes digitales des votants et les cartes d'identité étaient notés à l'encre indélibile en présence de représentants des partis, et que cette encre n'était lisible qu'à la lumière des ultraviolets, cela afin d'éviter toute représaille possible des guérilleros.

[*Text*]

To prevent ballot stuffing, votes were counted at the voting table by the precinct committees and the party poll watchers who all verified the accuracy of the count and signed 10 copies of each official tally sheet. The official tally sheet was subsequently transmitted to the CCE as the official record of the vote. As a result of Mr. Stevens' initiative, we in fact took our own records at the polls and later checked them out and verified that in fact these scores had been brought forward accurately and correctly through to the final tally. In practice at least the PCD and the ARENA had representatives at virtually all voting tables.

International observers were invited to observe the campaign and the election. Several hundreds of observers from more than 40 countries were present for the election; more than 300 journalists in the country also served as de facto observers. Observers found the election process orderly and, except for guerrilla actions, peaceful. There were some technical difficulties but I repeat, no indication of fraud. The armed forces maintained a neutral role during the election, provided the minimal necessary security outside the polling places and reacted quickly and efficiently to guerrilla attacks designed to disrupt the elections.

Then, in paragraph 5, I go on to describe the guerrilla disruption. I would ask you to skim through that again at your leisure. I think it is important, but the chairman has indicated that I should only take seven or eight minutes. Therefore, as there are a considerable number of things that I do wish to say, I will ask you to follow that through by yourselves.

The next document in the material I have provided is the general views of delegates. This is a very general statement, which was agreed to and signed by most observers who were in fact there. It is a very safe and balanced statement that I do not think has been, or in fact can be, substantially challenged. It says in the first paragraph:

> Having personally visited a number of polling areas around the country, I believe these elections were fair and free.

Then it concludes:

> The Salvadoran people have said in overwhelming numbers that they want peace and an end to violence. The people have asked for a new beginning and they most certainly deserve it.

There were several statements circulated after the election including statements by the French and the Americans and several others but this seemed to be a consensus.

The next section contains my own personal observations; it is just a brief resumé of how we followed through on election day. We were given total freedom to go when and where we wanted. Polls that were presented to us—we literally put our finger on it that we were there to make sure that no one could

[*Translation*]

Pour éviter toute fraude, les bulletins étaient comptés au bureau de vote, par les membres des comités responsables, et les surveillants représentant des partis, lesquels signaient ensuite dix exemplaires d'un rapport donnant les résultats. Ce rapport était alors transmis à la Commission centrale des élections, pour le résultat définitif et officiel. M. Stevens l'ayant proposé, nous avons nous-mêmes pris note des chiffres dans les bureaux de vote que nous avons visités, pour les vérifier et les comparer à ceux qui seraient ensuite publiés officiellement. Praticulièrement, le PCD et ARENA avaient pratiquement des représentants à tous les bureaux de scrutin.

Les observateurs internationaux ont été invités à suivre la campagne et le déroulement de la journée des élections. Plusieurs centaines d'observateurs venus de plus de 40 pays étaient présents le jour des élections; plus de 300 journalistes présents pouvaient également faire fonction d'observateurs. De façon générale, ils ont constaté que les élections se déroulaient en bonne et due forme, et dans un climat de paix . . . si l'on met de côté les interventions de la guérilla. Il y a eu quelques difficultés techniques, mais je le répète, rien ne laissait entendre qu'il y ait eu de la fraude. Les forces armées sont restées neutres, si ce n'est qu'elles ont joué un rôle de surveillance minimale à la porte des bureaux de scrutin, en réagissant d'ailleurs très rapidement et de façon très efficace partout où la guerrilla a cherché à troubler l'ordre.

Ce sont précisément ces attaques de la guérilla que j'analyse au paragraphe 5. Je vous demanderai donc de lire tout cela lorsque vous en aurez le temps. Je pense que c'est important, mais le président a indiqué que je ne devrais pas parler plus de sept ou huit minutes. Je vous demanderai donc de vous y reporter plus tard.

Le document suivant reproduit le point de vue général des délégués. Il s'agit d'une déclaration très générale, sur laquelle nous nous sommes entendus et qui a été signée par la plupart des observateurs qui étaient présents. Il s'agit d'une déclaration très prudente et très équilibrée dans le ton, et dont je ne pense pas qu'elle ait été contredite, ni qu'elle pourrait l'être, du moins sur le fond. Au premier paragraphe, vous pouvez lire:

> Ayant pu me rendre personnellement dans plusieurs districts de vote dans tout le pays, je pense que les élections se sont déroulées dans un climat de liberté et d'honnêteté.

La conclusion ensuite:

> Une majorité écrasante de Salvadoriens ont exprimé leur désir de paix. Ils souhaitent repartir à zéro et méritent certes de pouvoir le faire.

Plusieurs déclarations ont circulé après les élections, dont celles des Français et des Américains, mais il semble bien que celles-ci correspondent à la moyenne des opinions.

Le chapitre suivant reprend mes observations et réflexions personnelles; c'est essentiellement le résumé de la façon dont nous avons passé ce jour des élections. Nous avons eu toute latitude pour nous rendre dans toutes les régions du pays. Nous avons d'ailleurs explicitement signalé que nous devions

[*Texte*]

in fact accuse us of going only to the polls that they showed us. We were given that choice and given considerable freedom to travel in the country that day. That particular section I am also not going to read, so we are getting through this very quickly. I would also ask that you might preview at your leisure or you may wish to question me on any part of it.

The next section in my brief is a statement by myself that relates to a very specific problem and that relates to the problem of the Miskitos Indians who are refugees from the Nicaraguan government. I have highlighted this in the brief because this is an area that had not been visited by any politicians from any country and it is a problem that has emerged since the December report of the members of the committee so I felt that they should have this information. Marcel Massé is in the area right now investigating and I have also called for human rights investigations as well. I will just briefly read my recommendations at the end of that report. I believe again it stands on its own.

In view of allegations regarding human rights abuses, lack of progress towards pluralistic democracy, military build-up and expanded relations with Cuba and the Soviet Union, Canada should be cautious about romanticizing a revolutionary leadership that may have turned against the democratic promises of the revolution.

• 1130

Canada should provide immediate and generous humanitarian assistance to the rapidly growing numbers of Nicaraguan Miskito aboriginals in Honduras. Canada should not discourage current non-governmental and governmental aid to Nicaragua, pending the outcome of human rights investigation by Marcel Massé of CIDA, United Nations Human Rights Commission, and the Inter-American Commission on Human Rights of the Organization of American States. I am pleased to say that the Nicaraguan government has informed me, since I have brought these allegations forward, that they, in fact, will be allowing the Human Rights Commission of the OAS to visit the region. I hope they will allow them to visit the region of the Miskito Indians themselves, and that they will also visit the refugee camps in Honduras to complete that investigation. But, I hope, sir, that, pending that investigation, we certainly should not stop providing assistance to those victims of conflict in Nicaragua as well.

Having personally visited central America, I agree with the subcommittee's contention that there is a growing complexity and a need for deeper understanding and sensitivity in Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

As Canadians begin coming come to grips with the traditions, values and perceptions of the roles of the people of this region, it is important that the governmental committees, such as this, should be aware of the risk of eroding any reputation for sensitivity and concern Canada may have previously earned. Hasty or ill-advised policies and quick judgments

[*Traduction*]

pouvoir nous rendre dans tous les bureaux de scrutin, et non pas seulement dans ceux qui nous étaient proposés, afin que l'on ne puisse pas ensuite nous attaquer là-dessus. Nous avons donc eu le choix, et nous avons pu nous déplacer librement dans tout le pays, pendant toute la journée des élections. Je ne vais donc pas lire ce chapitre non plus, vous pouvez y jeter un coup d'oeil, et me poser des questions si vous le désirez.

Dans le chapitre suivant, je me penche tout spécialement sur le problème des indiens Miskito, qui ont été déplacés par le gouvernement du Nicaragua. J'ai tenu à faire une place à ce problème, étant donné que cette région n'a reçu la visite d'aucun politicien, et que le problème est nouveau . . . il ne se posait pas encore à l'époque du rapport du mois de décembre, et j'ai pensé que les membres du Comité pourraient s'y intéresser. Marcel Massé, qui se trouve dans la région, fait enquête, et j'ai demandé également que la question soit examinée du point de vue des droits de la personne. Je lirai rapidement mes recommandations à la fin du mémoire. Mais je pense que ce chapitre est un petit peu à part.

Étant donné les accusations concernant les violations des droits de la personne, l'absence de progrès vers une société démocratique pluraliste, ainsi que l'escalade du conflit armé et le renforcement des relations avec Cuba et l'Union soviétique, le Canada devrait être extrêmement prudent et se garder de tout romantisme dans les jugements qu'il portera sur des dirigeants révolutionnaires qui ont sans doute déjà manqué aux promesses démocratiques de la révolution.

Le Canada devrait offrir une aide immédiate et généreuse au nombre croissant d'aborigènes Miskito nicaraguéens au Honduras. Le Canada ne devrait pas s'opposer à l'envoi d'aide gouvernementale et non gouvernementale au Nicaragua en attendant le résultat de l'enquête menée par Marcel Massé de l'ACDI, celle de la Commission des droits de la personne des Nations Unies, et de la Commission interaméricaine sur les droits de la personne de l'Organisation des États américains. Je suis heureux de dire que le gouvernement nicaraguéen m'a informé, depuis que j'ai fait ces allégations, qu'il autorisera la Commission des droits de la personne de l'OEA à visiter la région. J'espère qu'il permettra également à ses représentants de visiter la région où se trouvent les indiens Miskito et qu'ils se rendront également dans les camps de réfugiés au Honduras. Mais en attendant les résultats de ces enquêtes, nous ne devrions certes pas cesser d'offrir de l'aide aux victimes du conflit au Nicaragua.

M'étant personnellement rendu en Amérique centrale, je conviens avec le sous-comité que ces questions sont de plus en plus complexes et que le Canada doit se montrer plus sensible dans ses relations avec l'Amérique latine et les Antilles.

Pendant que les Canadiens commencent à comprendre les traditions, les valeurs et les conceptions des gens de ces régions, il importe que les comités gouvernementaux comme le nôtre soient conscients du risque de miner la bonne réputation que s'est gagné le Canada auparavant. Des politiques actives ou mal avisées et des jugements rapides fondés sur une expé-

[*Text*]

based on limited experience, including that of my own and members of this committee, and brief exposure, can cause more damage and create even greater instability in the region. Imbalanced and inaccurate conclusions can—and may already have—impair the capacity of Canada to participate in any meaningful, mediatory capacity in this region.

If Canada's own interest in Latin America and the Caribbean are to be based on the search for stability, Canada should not become a mouthpiece for violence and disruption of either the left-wing guerrilla movement or right-wing vigilante groups.

If we are to become a persistent and clearly expressed voice of reason, calling for reform and justice, we must attempt to see more clearly through both left and right eye. All human rights abuses of freedom of thought, conscience, religion and speech throughout the assembly; the right to equality before the law in due process; and the right not to be subjected to torture or to cruel, inhuman or just degrading treatment or punishment, must be protested, regardless of their source within the political spectrum.

Change will be a basic characteristic of Latin America and the Caribbean in the 1980's. The evolution of political, economic and social structures in countries like El Salvador arise from a legitimate, human desire to improve living conditions and to achieve justice. Any attempt, therefore, to characterize this process as derived essentially from an alien ideology, should be resisted.

Moreover, social change in these countries will evolve from a wide range of development models because of their rich and complex histories. It is unrealistic to expect them blindly to imitate the experience of others. Canada should recognize and support such pluralism in Latin America and the Caribbean.

Since events in El Salvador have now demonstrated that El Salvador did achieve, not only minimal conditions but also amongst the highest electoral standards in the region, in spite of present domestic circumstances of violence and destruction, the committee should substantively re-appraise its position.

As victims of a campaign of disinformation prior to the election, surely all of us will want to re-examine the basis and sources of our information leading up to that event and it's erroneous pre-judgements. The turnout of 1.5 million voters, representing a substantive proportion of those eligible to vote, as well as documented evidence of polls, indicates a substantial portion of the rural, and expecially female, were both qualified and did vote.

There are less than 28 pluralistic democracies in the world. A substantively larger spectrum of political parties were represented in this election than in most elections held throughout the world. Six parties ran in the elections and ranged from the Christian Democrats—who implemented redistribution of land through land reform programs, nationalization of the banks, and nationalization of export industries— to the ARENA Party, which advocated a strong, law and order program,

[*Translation*]

rience limitée, y compris la mienne et celle des membres du Comité, et une connaissance peu approfondie des faits peuvent causer plus de dommages et même accroître l'instabilité dans la région. Des conclusions tendancieuses et inexactes peuvent ... et ont peut-être déjà nui à l'aptitude du Canada à jouer un rôle de médiateur dans la région.

Si les propres intérêts du Canada en Amérique latine et dans les Antilles sont fondés sur la recherche de la stabilité, le Canada ne devrait pas se faire le porte-parole de tout mouvement guérillero de gauche ou de tout groupe de droite prônant la violence et la perturbation.

Si nous voulons faire entendre de façon claire la voix de la raison et demander des réformes et la justice, il faut tenter de voir plus clairement aussi bien vers la droite que vers la gauche. Il faut dénoncer toutes les dérogations aux droits de la personne, soit la liberté de pensée, de conscience, de religion et de parole, le droit à l'égalité devant la loi et le droit à ne pas être soumis à la torture ou à un traitement cruel ou inhumain, quelle que soit l'allégeance politique des coupables.

Le changement sera une caractéristique fondamentale de l'Amérique latine et des Antilles dans les années 80. L'évolution des structures politiques, économiques et sociales dans les pays comme le Salvador découle du désir légitime d'améliorer les conditions de vie et de faire régner la justice. Par conséquent, il faut résister à toute tentative de faire croire que ce processus découle uniquement d'une idéologie étrangère.

De plus, les changements sociaux dans ces pays s'inspireront de toutes sortes de modèles de développement à cause de leurs histoires riches et complexes. On ne peut s'attendre à ce qu'ils imitent aveuglément l'expérience d'autres. Le Canada devrait accepter et appuyer un tel pluralisme en Amérique latine et dans les Antilles.

Étant donné que les événements au Salvador ont prouvé que ce pays avait atteint non seulement des conditions minimales, mais des normes parmi les plus élevées appliquées à des élections dans la région, malgré la violence et la destruction intérieure, le Comité devrait revoir à fond sa position.

En tant que victimes d'une campagne de propagande avant l'élection, nous voudrons certes tous revoir le fondement et les sources des renseignements que nous avons reçus avant cet événement et qui ont donné lieu à ces jugements erronés. La présence d'un million et demi d'électeurs, représentant un pourcentage important des gens admissibles, ainsi que celle de scrutins, montre qu'une partie considérable des gens de la campagne, et surtout des femmes, était admissible et a en effet voté.

Il y a moins de 28 démocraties pluralistes dans le monde. Une variété beaucoup plus grande de partis politiques était représentée dans cette élection que dans la plupart des élections tenues dans le monde. Six partis ont présenté des candidats, des démocrates chrétiens ... qui ont mis en oeuvre la redistribution des terres dans le cadre de programmes de réforme foncière, la nationalisation des banques, et celle des industries d'exportation ... au parti ARENA, qui prônait un

[*Texte*]

through an extensive military action, to suffocate guerrilla movements. The guerrillas claimed that, although they did not run candidates because of the lack of security, they told their supporters not to vote and that their vote could be counted by those that did not show up at the polls.

Voter lists were not required since, like other countries in that region, every Salvadoran has an identification book containing his picture and fingerprints, and these books were, in turn, stamped by polling authorities with invisible ink to prevent double voting. The ballots were numbered, as they are in Canada, but were not recorded at most polls as a result of complaints from the president and chief electoral officer, just prior to the election. The ballots were numbered as they are in Canada, but were not recorded at most polls, as a result of complaints to the president and chief electoral officer just prior to the election. Although fewer than one million ballots were initially distributed on election day, sufficient reserve ballots were distributed later in the day.

• 1135

The success of the election is in itself only one part of the process that could lead the way towards greater stability and democracy for El Salvador. Establishing a successful constituent assembly that can produce a constitution, holding democratic elections and establishing just and competent institutions and administration, is indeed a formidable task. This task is complicated by a continuing guerrilla insurgency that continues to cripple the El Salvador infrastructure and economy. We were saddened to hear that, even on the day we left El Salvador, the guerrillas blew up a number of towers carrying electric power across the country. It is ironic that these towers were built by Canada's CIDA to provide economic stability to the region.

Since the elected process has proven conclusively that the guerrillas do not represent the vast majority of the people of El Salvador, the guerrillas should support the results of the electoral process and abide by its decision.

While in El Salvador, we talked with political leaders, electoral officials and representatives of churches, human-rights organizations and other groups. Salvadorans are talking about amnesties; repatriation; negotiation for opportunities to participate in free, secure and open elections; economic development; negotiated border settlements; international security agreements; regional associations. I say let them make their own sovereign choices and give peace and a democracy a chance in that country.

In El Salvador, a profound political transformation now confronts protracted and deep-seated economic pressures. The international community is more likely to affect the outcome of the El Salvadoran experiment by support and friendship, rather than by a policy of polarization and isolation. Canada should immediately commit itself to a substantial increase in the assistance to El Salvador, beyond food aid. The government should add El Salvador to the Canadian International

[*Traduction*]

programme ferme de maintien de la loi et de l'ordre par des mesures militaires en vue de suffoquer les mouvements de guérillas. Bien qu'ils n'aient pas présenté de candidats par crainte pour leur sécurité, les guérilleros ont prétendu avoir dit à ceux qui les appuyaient de ne pas voter et qu'on pourrait évaluer cet appui par le nombre d'abstentions.

Il n'était pas nécessaire d'avoir de liste électorale étant donné que, comme dans les autres pays de cette région, chaque Salvadorien porte un livret d'identité comprenant sa photo et ses empreintes digitales. Ces livrets ont été estampillés par les scrutateurs avec une encre invisible pour éviter qu'ils ne votent deux fois. Les bulletins de vote ont été numérotés, comme au Canada, mais n'ont pas été enregistrés dans la plupart des bureaux de scrutin par suite de plaintes du président général des élections, juste avant les élections. Bien que moins d'un million de bulletins aient été distribués au début de la journée d'élection, un nombre suffisant a été distribué plus tard.

Le succès des élections n'est qu'un élément du processus qui pourrait entraîner une plus grande stabilité et la démocratie au Salvador. La formation d'une assemblée constituante qui donne lieu à une constitution, à la tenue d'élections démocratiques et à la création d'institutions d'un gouvernement juste et compétent représente en effet une tâche énorme. Cette tâche se complique du fait que la guérilla continue de miner l'infrastructure et l'économie salvadorienne. Nous avons été attristés d'apprendre, le jour même où nous avons quitté le Salvador, que les guérilleros avaient fait sauter un certain nombre de tours transportant de l'électricité à travers le pays. Quelle ironie que ces tours aient été justement construites par l'ACDI pour assurer la stabilité économique de la région!

Vu que les élections ont prouvé hors de tout doute que les guérilleros ne représentaient pas la grande majorité des Salvadoriens, ces derniers devraient en accepter les résultats et respecter cette décision.

Lors de notre séjour au Salvador, nous nous sommes entretenus avec des dirigeants politiques, des agents d'élection et des représentants des églises, des organisations de droits de la personne et d'autres groupes. Les Salvadoriens parlent d'amnistie, de rapatriement, de la négociation en vue de participer à des élections libres et efficaces, de progrès économiques, de règlement négocié des frontières, d'accords internationaux sur la sécurité et d'associations régionales. Laissons-les faire leur propre choix en toute souverainneté et donnons une chance à la paix et à la démocratie dans ce pays.

Au Salvador, le remaniement politique profond se heurte maintenant à des pressions économiques anciennes et bien enracinées. La communauté internationale est plus en mesure d'avoir une influence au Salvador en offrant son appui et son amitié plutôt qu'en suivant une politique de polarisation et d'isolation. Le Canada devrait immédiatement s'engager à accroître considérablement l'aide au Salvador, au-delà de l'aide alimentaire. Le gouvernement devrait ajouter le nom du

[*Text*]

Development Agency's, CIDA's, list of countries of concentration. We strongly encourage the concentration of Canadian assistance and basic-needs programs, such as water supply, health care and education.

El Salvador is faced with extreme economic difficulties that jeopardize its unusual and long-term commitment to democratic development. This has arisen from a combination of depressed prices for its exports and sharp increases in import costs. Although this situation has not led to severe hardship—

The Chairman: Mr. Wenman, could you limit your remarks to the elections, because, if we recite and put a judgment on what is taking place through the agency, it is going to take all day.

Mr. Wenman: Mr. Chairman, you have interrupted me at the end of my last paragraph of comments.

The Chairman: Yes, well, I hope you can limit yourself to the scope of the election day.

Mr. Wenman: I am sorry. I was not aware that we were here only to report on elections; I thought I was commenting on the trip I made to the area, which included both the elections themselves and observations—

The Chairman: We are trying to have information on the elections, and this was the purpose of your coming to the committee.

Mr. Wenman: Well, all right.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I wonder, Mr. Chairman, if he could finish that paragraph. I think it is the last note he has to say.

The Chairman: I do not know; I have not seen it.

Mr. Wenman: Canada should press for action at the international level, particularly by the International Monetary Fund, to meet this growing danger promptly and effectively. Our country should also be responsive to El Salvador's request for direct Canadian assistance.

Mr. Chairman, in view of the fact that you have limited me to the election in El Salvador, I might say that I had recommendations regarding what we should be doing with the victims of conflict in El Salvador—the 250,000 orphaned children—some solutions involved with that, some support for some daycare programs and some specific suggestions there. But, if you do not wish to hear them, I will at this point, then, defer to questions and conclude by suggesting that, prior to your consideration, in view of the fact that the ambassador from Canada to El Salvador has been witness not only to the election itself but to the process that has followed since towards establishing democracy in El Salvador, before you conclude, I think it would be important to have this Canadian diplomat before the committee briefly, so that he might update you, prior to any conclusions you should make before the interim report, which will come to us in the next month or so.

[*Translation*]

Salvador à la liste des pays où l'ACDI concentre ses efforts. Nous encourageons fortement la concentration de l'aide et des programmes du Canada, comme les programmes d'adduction d'eau, de soins médicaux et d'éducation.

Le Salvador est confronté à des difficultés économiques extrêmes qui mettent en danger son engagement inhabituel envers un progrès démocratique. Ces difficultés découlent d'une baisse du prix de ses exportations et d'une hausse soudaine des importations. Bien que cette situation n'ait pas entraîné de graves privations . . .

Le président: Monsieur Wenman, pourriez-vous vous en tenir aux élections, parce que si vous voulez décrire les activités de l'Agence, il faudra toute la journée.

M. Wenman: Monsieur le président, vous m'avez interrompu à la fin de mon dernier paragraphe.

Le président: Oui, et bien j'espère que vous pouvez vous limiter à ce qui s'est passé le jour des élections.

M. Wenman: Excusez-moi. J'ignorais que nous devions parler ici uniquement des élections, je pensais faire des observations sur mon séjour dans la région, ce qui comprend aussi bien les élections que d'autres . . .

Le président: Nous tentons d'obtenir des renseignements sur les élections, et c'est pour cela que vous comparaissez devant le comité.

M. Wenman: Très bien.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Monsieur le président, pourrait-il terminer ce paragraphe. Je crois qu'il s'agit de sa dernière observation.

Le président: Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu.

M. Wenman: Le Canada devrait exercer des pressions pour que des mesures soient prises au niveau international, surtout par le Fonds monétaire international, afin de faire face à ce danger avec célérité et efficacité. Notre pays devrait également être favorable à la demande du Salvador en vue de recevoir une aide directe du Canada.

Monsieur le président, étant donné que vous m'avez limité aux élections salvadoriennes, je dois dire que j'avais des recommandations sur ce que nous pourrions faire pour les victimes du conflit au Salvador, notamment les 250,000 orphelins. J'avais des suggestions précises, comme des programmes de garderie etc. Mais, si vous ne voulez pas les entendre, je passerai maintenant aux questions et terminerai par ceci: étant donné que l'ambassadeur du Canada au Salvador a été témoin non seulement des élections elles-mêmes, mais du processus qui a suivi, axé sur l'établissement d'une démocratie au Salvador, avant de conclure, il faudrait que le comité entende ce diplomate afin qu'il vous donne les renseignements les plus récents avant que vous ne preniez de conclusion en vous fondant sur le rapport provisoire, qui nous viendra au cours du prochain mois.

[*Texte*]

So, with that, I will let my report stand as it is. If someone wants to ask me questions about the victims of conflict, I would be pleased to make my recommendations at that time.

• 1140

The Chairman: Thank you, Mr. Wenman.

Mr. Sinclair Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman; and I certainly thank the members of the subcommittee for their kindness in inviting both Bob and myself to give you the benefit of our observations in El Salvador.

I thought perhaps I should mention first of all, in answer to the question, why did you go to El Salvador, that I would, at least partly, have to thank this committee, because as you know, in your interim report, which came out in December of last year, you conclude in paragraph 73 by saying:

> We hereby issue an invitation to concerned Canadians to submit their opinions and recommendations.

Then, of course, as you know, Mr. Chairman, you and three other members of this subcommittee did issue a press statement on March 2 in which you went further and you stated:

> We are thus far the only Canadian political representatives to have visited El Salvador . . .

—meaning the four who signed the statement. And you conclude your press statement by stating something I am sure all in this room would tend to agree with. You state:

> We are convinced that informed public opinion is the best hope for moving all governments toward better and more effective policies in El Salvador.

Well, Mr. Chairman, I thank you as chairman, and certainly members of this subcommittee, for pointing out the need to have a better understanding of El Salvador in particular and Central America in general. Having said that, I would confirm Bob's observations on the election process itself. We felt, and generally ended up finding that most other observers, who incidentally were there from west Germany, from Britain, of course, from France, from Mexico, from virtually every country of the Americas—Italy was in attendence; a Japanese representative was there; there was at least one representative from New Zealand—these observers seemed to end up with a fairly uniform conclusion, that the election was in fact well run; it was fair; there were no obvious irregularities; and whatever suspicions there were prior to the election probably were not well founded.

I say that, Mr. Chairman, because I bring you back again to the statement signed by the group of four who went to El Salvador and signed this statement on March 2. They state:

> It is the judgment of the members of the delegation that the Salvadoran electoral process is gravely flawed. It is highly unlikely that a reliable or a legitimate interpretation can be placed on the voting results in three weeks' time.

[*Traduction*]

Je m'en tiendrai à cela. Si quelqu'un veut me poser des questions au sujet des victimes de ce conflit, je ferai connaître volontiers alors mes recommandations.

Le président: Merci, monsieur Wenman.

Monsieur Sinclair Stevens.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Je remercie les membres du sous-comité d'avoir eu l'obligeance de nous inviter, Bob et moi-même, à vous faire profiter des observations que nous avons faites au Salvador.

Tout d'abord, je devrais peut-être mentionner, pour répondre à la question nous demandant pourquoi nous sommes allés au Salvador, que je dois, du moins en partie, en remercier le Comité, car comme vous le savez, dans son rapport provisoire, publié en décembre dernier, il concluait au paragraphe 73:

> Nous invitons tous les Canadiens intéressés à soumettre leur opinion et recommandation.

Puis, comme vous le savez, monsieur le président, trois autres membres du sous-comité et vous-même ont publié le 2 mars un communiqué de presse où vous êtes allés plus loin et avez déclaré:

> Nous sommes jusqu'à maintenant les seuls représentants politiques canadiens ayant visité le Salvador . . .

. . . soit les quatre ayant signé la déclaration. Vous concluiez votre communiqué par quelque chose dont conviendraient certainement tous ceux qui sont dans cette salle, vous disiez:

> Nous sommes convaincus qu'une opinion publique informée est ce qui permettra à tous les gouvernements d'élaborer des politiques plus efficaces et meilleures au Salvador.

Eh bien, je vous remercie en tant que président, ainsi que les membres du sous-comité, d'avoir signalé le besoin d'arriver à une meilleure compréhension du Salvador en particulier, et de l'Amérique Centrale en général. Ceci dit, je confirme les observations de Bob sur le processus électoral en tant que tel. Nous avons pensé, et avons finalement conclu que la plupart des autres observateurs, qui soit dit en passant venaient de l'Allemagne de l'ouest, de la Grande-Bretagne, de la France, du Mexique, de presque tous les pays des Amériques, ainsi que de l'Italie; un représentant japonais et au moins un représentant de la Nouvelle-Zélande, ces observateurs ont semblé en venir tous à la conclusion que les élections étaient bien organisées, et qu'elles étaient justes, qu'il n'y avait pas d'irrégularités évidentes et que tous les soupçons précédant ces élections n'étaient pas probablement pas fondés.

Là-dessus, monsieur le président, je voudrais vous reporter à la déclaration signée par les quatre qui se sont rendus au Salvador. Ils déclarent:

> Les membres de la délégation sont d'avis que le processus électoral au Salvador présente de graves lacunes. Il est fort peu probable qu'on puisse interpréter de façon fiable ces résultats en trois semaines.

[*Text*]

Mr. Chairman, I am very pleased to report to you, having visited that country, that your concern was not needed. The flaws you perhaps referred to were perhaps misunderstandings or misinformation. But if I may, I could deal with the nine points you specifically cite. You state:

> There is an atmosphere of violence and terror that pervades El Salvador.

Now, nobody can disagree with this. It has been highly publicized. I would, of course, emphasize that there are many areas of violence in the world, but I do not think there is any serious suggestion that an electoral process should not continue. Spain, of course, has trouble with terrorist activities from the Basque group. The Portuguese have troubles. Northern Ireland, an area I am well acquainted with, has certainly had dreadful problems—or as they call it in Ireland, "the troubles"—but there is no serious suggestion that the electoral process should be ended in Northern Ireland. Israel, for example, has had terrible problems with the PLO, of a terrorist nature, and I have not heard anybody seriously suggest that the electoral process should not continue in that country or any of the other countries.

Again, in item 2, it is stated:

> . . . severe restrictions on the ability of candidates to campaign freely and openly.

Mr. Chairman, our impression is that that concern was probably not valid; that there were not severe restrictions on the ability of candidates to campaign freely and openly.

• 1145

There were certainly problems of a terrorist nature but when we raised this particular point with Dr. Fidel Chavez Mena, the foreign minister, and said it had been alleged that certain left-wing elements were unable to participate in the election, he hastened to say that was not true. We said that, in the event they could participate, they then say it is worth their life to do so.

Now, the reply of the foreign minister, I thought, was very interesting: He asked why a socialist feels his life is more sacred than the life of anybody else that participates in this democratic process. Do they seriously think Christian Democrats or other members of the various parties who did participate in the election did not risk their lives? And in the case of the Christian Democrats, he pointed out that as a result of the terrorism that has been launched in that country, they have lost 400 people; 40 mayors alone who have followed the Christian Democrat party have been killed in that country.

So I would emphasize that this left-wing, this socialist, this communist if you like, suggestion that their people are more sacred or have to be protected, that their participation in the democratic process might result in their death, is a very unfair observation. The fact is, as one observer commented,—I guess it was the first night we were there—this is where the people in the world—and I emphasize this, Mr. Chairman—who are

[*Translation*]

Monsieur le président, je suis ravi de vous signaler, après avoir visité ce pays, que cette préoccupation n'était pas fondée. Les lacunes auxquelles vous avez fait allusion étaient peut-être plutôt des malentendus ou renseignements erronés. Si vous me le permettez, je pourrais traiter des neuf points que vous citez. Vous dites:

> Une ambiance de violence et de terreur règne partout au Salvador.

Personne ne peut en disconvenir. Les média en ont fait abondamment mention. Je souligne qu'il y a la violence dans bien d'autres régions du monde, mais on n'y suggère pas pour autant d'y abandonner tout processus électoral. Par exemple, l'Espagne est la victime d'activités terroristes de la part du groupe basque. Il y a aussi les troupes au Portugal. L'Irlande du nord, région que je connais bien, a certainement connu de graves difficultés, ou des troubles comme on les appelle en Irlande, mais personne ne suggère que des élections ne peuvent avoir lieu en Irlande du nord. Il y a également eu beaucoup d'actes de terrorisme de la part de L'OLP en Israel, mais je n'ai entendu personne proposer qu'on interrompe le processus électoral dans ce pays ou dans les autres.

Au point 2, on dit:

> . . . l'aptitude des candidats à faire campagne ouvertement et librement est grandement limitée.

Monsieur le président, nous avons eu l'impression que cette préoccupation n'était pas fondée. L'aptitude des candidats à faire campagne librement et ouvertement n'était aucunement limitée.

Certes, il y a eu des actes de terrorisme, mais lorsque nous l'avons mentionné à M. Fidel Chavez Mena, le ministre des Affaires étrangères, et avons dit que selon certains renseignements des éléments de gauche ne pouvaient participer aux élections, il s'est empressé de dire que ce n'était pas vrai. Nous avons répliqué que si jamais ils pouvaient participer, c'était au risque d'y perdre la vie, selon eux.

Le ministre a fait à cette observation une réponse fort intéressante: Il nous a demandé pourquoi un socialiste estimait sa vie plus sacrée que celle de n'importe quel autre participant à ce processus démocratique. Pensait-il sérieusement que les démocrates chrétiens ou les membres des différents partis qui participaient aux élections ne risquaient pas également leur vie? Dans le cas des démocrates chrétiens, il a signalé que les actes de terrorisme avaient entraîné la perte de 400 personnes. Quarante maires membres de ce parti ont été tués au Salvador.

Je tiens donc à souligner qu'il est très injuste de la part de ces socialistes ou communistes de dire que leurs gens sont sacrés ou doivent être protégés, que leur participation au processus démocratique peut entraîner leur mort. Le fait est que, comme le disait un observateur, le premier soir de notre séjour je crois, voilà un endroit dans le monde où les gens qui

[*Texte*]

willing to risk their lives in the name of democracy demonstrate that they are so willing, whereas the others duck and will not risk their lives in the name of democracy.

The third point was that it was a widely-held belief—I am referring again to your press release— that the army and security forces which policed the electoral process, continue to commit the most serious human rights violations. I would like the evidence of that. I would like the evidence that the atrocities, the shootings, the tortures that had taken place in this country can be directly linked to the army or the security forces.

Now, I would point out two things. The army did not vote en masse in the election at all. I thought that was a rather unique thing; that you had people otherwise enfranchised to vote but who in turn were requested not to participate and not to vote. And as you know, at the present time, while the constituent assembly is debating as to who should be the new president, the army has already indicated they will not participate or in any way interfere with the on-going activities of the newly elected constituent assembly.

Again, item 4 says:

> The maintenance, indeed escalation of guerrilla attacks is part of the civil war that is ranging in El Salvador.

I found in the interim report this comment was often made about a civil war. Mr. Chairman, I think if members of this committee, and certainly those in attendance in this room, had had an opportunity to be with us in El Salvador during this rather emotional period, if they had had an opportunity to cover the country as we did—myself, I flew by helicopter over as far as San Miguel; we went into various towns in this area; we were able to fly low enough to see what was happening in the towns, on the streets—in turn, Bob went up to the Santa Anna area which is up in the other extreme of the country. If they had had an opportunity to travel the country as we had, I think they could not have come back with any other conclusion; to say that it was a civil war underway in that country is a gross overstatement of the facts.

I can tell you that in Northern Ireland, there is much more destruction I have seen as a result of the terrorist activities in that country than I saw in El Salvador.

• 1150

I can tell you that any suggestion that this country is somehow divided—that there is an area that is under guerrilla control and an area under government control, which you would normally expect when you use the term civil war—is just not in accordance with the truth.

Again, item 5 says:

> The effective exclusion of substantial portions of the rural and, especially, female population

We saw no evidence of this. In fact, the thing that took me aback, almost, was the amount of female participation in the

[*Traduction*]

sont disposés à risquer leur vie au nom de la démocratie le prouvent, alors que les autres abdiquent et refusent de le faire.

Troisièmement, vous disiez qu'il était largement reconnu, et je me reporte encore à votre communiqué, que l'armée et les forces de sécurité exerçant la surveillance lors des élections continuaient de commettre de graves infractions aux droits de la personne. J'aimerais en avoir la preuve. J'aimerais que l'on me prouve que les atrocités, les tueries et les tortures qu'a connues ce pays peuvent être directement reliées à l'armée ou aux forces de sécurité.

Je signalerai deux choses. L'armée n'a pas du tout voté en masse lors des élections. J'ai trouvé que c'était assez unique, qu'on ait demandé à des gens ayant le droit de voter de ne pas le faire. De plus, comme vous le savez, pendant que l'assemblée constituante décide qui doit être le nouveau président, l'armée a déjà signalé qu'elle ne participerait pas ni ne se mêlerait aucunement aux activités de l'assemblée nouvellement élue.

Au point 4, on dit:

> Le maintien, et en fait la multiplication des attaques des guérilleros est un élément de la guerre civile faisant rage au Salvador.

J'ai constaté que le rapport provisoire faisait souvent allusion à une guerre civile. Monsieur le président, si les membres du Comité, et surtout ceux présents dans cette salle, avaient eu l'occasion de nous accompagner au Salvador pendant cette période mouvementée, et de couvrir le pays comme nous l'avons fait, je me suis même rendu en hélicoptère jusqu'à San Miguel; nous avons visité plusieurs villes dans la région; nous avons pu voler assez bas pour voir ce qui se passait dans les villes, dans les rues, Bob lui s'est rendu dans la région de Santa Anna à l'autre extrémité du pays. S'ils avaient eu l'occasion de parcourir le pays comme nous l'avons fait, ils n'auraient jamais pu en conclure que la guerre civile régnait dans ce pays, c'est une exagération des faits.

Je puis vous dire que j'ai vu beaucoup plus de destructions en Irlande du Nord par suite des actes de terrorisme qui y ont été commis qu'au Salvador.

Je puis vous affirmer que toute suggestion voulant que ce pays soit divisé—qu'une région est sous le contrôle des guerrillos et une région sous le contrôle du gouvernement ce à quoi on s'attend normalement lorsqu'on utilise le terme guerre civile—n'est pas du tout vrai.

Encore une fois, on y dit au numéro 5:

> L'exclusion de facto d'une grande partie de la population rurale, en particulier les femmes.

Nous n'en n'avons vu aucune preuve. En fait, ce qui m'a presque surpris, c'est le nombre de femmes qui participaient au

[*Text*]

electoral process itself; the scrutineers, the—as they called them—the vigilantes, the party workers were very, very much in evidence from both sexes. And I think any suggestion that somehow there was an unfair discrimination, especially with respect to females, was not warranted.

Item 6:

The non-participation in the election of some representatives of the political centre and virtually all representatives of the left.

Frankly, Mr. Chairman, that was their choice. I asked the Papal Nuncio and certain other representatives why they felt the left had not participated, and there is no doubt in their minds that the essential reason they did not participate is they felt they would be embarrassed by the poor turnout they would receive supporting them. If you want to take the results referred to, you will note that if you group together all of those spoiled ballots, all of the ballots that have been mutilated, and everything else, it only totals 11 per cent of the almost 1,500,000 votes cast. If you would like to assume that each one of those people was voting for the left, you can see—giving them the benefit of that doubt—their maximum vote was 11 per cent.

The fact is the MNR party—Dr. Unger's party, which is a member of the Socialist International—won 1.7 per cent of the vote in 1971. Now this is forgotten. It is a typical socialist-communist tactic to deny the electoral process and to ask for negotiation, because they believe that they can better establish their position at the negotiation table than by consulting the people.

I can tell you, Mr. Chairman, that as we talked to the thousands of people who lined up, who queued, who came en masse around the polling areas to vote, we were told time and again: Please tell the truth to the outside world; tell them what is happening here; tell them that we do not want to fall under either tyranny of the right or tyranny of the left. And I think we have got to be scrupulously careful in this committee in our observations that we do not inadvertently start accepting the socialistic, communistic—call it what you like—views of the left, and unwittingly espouse their takeover of this country that has always been regarded the jewel of Central America.

Again, in item 7—and I was a little puzzled when I read this on March 3, Mr. Chairman—the group before us says:

The bias of news reporting, which the delegation itself experienced

I do not know which way you meant—whether you meant it was pro-government or anti-government—but I can tell you, as Joe Schlessinger of the CBC pointed out to me one evening, that it has got to the point that our 400 media representatives that have now crowded into San Salvador are a ratio of one to fifteen in relation to the guerrillas; we had one media person

[*Translation*]

processus électoral; les scrutateurs, comme ils les appellent «les vigilantes» les travailleurs de partis des deux sexes se trouvaient très en évidence. Et à mon avis, il ne convient pas du tout de suggérer qu'il y a eu une quelconque discrimination injuste, surtout à l'égard des femmes.

Le numéro 6:

L'absence des élections de certaines forces du centre et de pratiquement toutes les forces de gauche.

Franchement, monsieur le président, c'était leur choix. J'ai demandé au nonce pontifical et à certains autres représentants pourquoi à leur avis la gauche n'avait pas participé, et il n'y avait aucun doute dans leur esprit qu'essentiellement, si ceux-ci n'avaient pas participé, c'est parce qu'ils estimaient qu'ils seraient gênés par l'appui mitigé qu'ils recevraient. Si vous voulez regarder les résultats dont on a parlé, vous remarquerez que si l'on regroupe ensemble tous les bulletins de vote détruits ou abimés, ils ne représentent au total que 11 p. 100 des presque 1 million et demi de votes comptés. Si vous voulez supposer que chacun de ces électeurs votait pour la gauche, vous verrez, en leur donnant le bénéfice du doute, que leur pourcentage maximum du vote aurait été de 11 p. 100.

Le fait est que le parti MNR—le parti de M. Unger, membre de l'International socialiste—a gagné 1.7 p. 100 du vote en 1971. On l'oublie maintenant. C'est une tactique typiquement socialiste que de nier le processus électoral et de demander la négociation, car on croit ainsi être en mesure de mieux établir sa position à la table des négociations qu'en consultant le peuple.

Je puis vous affirmer, monsieur le président, que lorsque nous avons parlé aux milliers de personnes qui s'alignaient, qui faisaient la queue, qui sont venus, en masse, au bureau de scrutin, on nous a répété encore et encore: s'il vous plaît, dites la vérité au monde extérieur; dites leur ce qui se passe ici; dites leur que nous ne voulons tomber sous le coup ni de la tyrannie de droite ni de la tyrannie de gauche. Je crois d'ailleurs que nous devons faire scrupuleusement attention, ici au Comité, dans nos remarques afin de ne pas, par inadvertence, commencer à accepter l'idée socialiste, communiste—qualifiez-les comme vous voulez—de la gauche, et épouser sans le vouloir leur prise en charge de ce pays qu'on a toujours vu comme le joyau de l'Amérique centrale.

Encore au numéro 7—et j'en ai été un peu surpris le 3 mars, lorsque je l'ai lu, monsieur le président—le groupe qui comparaît dit:

La distortion des nouvelles dans la presse, distortion qui s'appliqua au sous-comité lors de sa visite

Je ne sais pas comme vous l'entendez—voulez-vous dire que c'était pro-gouvernemental ou anti-gouvernemental—mais je puis vous dire, comme me le faisait remarquer Joe Schlessinger de CBC l'autre soir, que nous en sommes maintenant au point où nos 400 représentants de la presse qui sont maintenant entassés au Salvador représentent une proportion de 1 sur 15

[*Texte*]

there for every 15 guerrillas, which are estimated to have numbered about 6,000 at that time.

The fact is—as you probably know, and maybe this is the bias that you are talking about—that the guerrillas are beautifully orchestrated, from a public relations standpoint. As you know, they operate out of Mexico City with a high-class public relations office that could not be matched on Madison Avenue in New York. They have a propaganda machine underway that, if you are susceptible, would allow you to start repeating a communist line, totally unaware of the orchestration you are becoming a part of. And I think if that is the bias you are talking about, I would agree with you.

• 1155

It is perhaps true that the press did get too susceptible to some of the press releases that flowed from Mexico City. But I can tell you it was not for the want of having people on the ground because, unlike what you will find in Cuba—and I understand you were there for several days, spent four hours with Fidel Castro—there was a free press allowed into El Salvador, 400 in number, unlike what you found in Nicaragua. I hope you will bring this out in your final report; there was a free press in El Salvador, but not in Nicaragua.

Item 8—the absence of voter electoral lists. Bob has referred to this and I think it is very interesting when you asked why did they not have an electoral list? They tell you two things; first of all, electoral lists in the past had been where some of the irregularities have creeped into their system.

They have found that electoral lists in the past have got padded, that there have been various ways of getting people voting who, in fact, did not turn up to vote and, in truth, their view is that part of the problem in past elections was electoral lists. In turn, they felt that in the current election—with the terrorist activities, with the terrorists spreading the word that if you vote by 9.00 o'clock, you will be dead by 9.00 o'clock, which was the favourite line that the terrorists spread—with that type of attitude, they felt that if you then had an electoral list, that required people to vote at a certain poll, you were playing very much into the terrorists' hands because all they had to do was check to see what list you were on, wait for you at the poll and presumably kill you if they felt that was warranted.

So, in truth, I think that the absence of a voter electoral list is an understandable thing and did not, in this case, detract from the fairness of their elections.

The final point is, violations of the electoral law especially by extreme right-wing parties, which the electoral commission is powerless to prevent. That was something that—other than in incidental things such as whether signs were put up in proper areas, whether signs were taken down and this type of thing—we saw no evidence of serious electoral law violations.

[*Traduction*]

par rapport aux guerrillos; nous avons une personne de la presse pour chaque 15 guerrillos qui sont estimés se chiffrer à environ 6,000 à l'heure actuelle.

Le fait est—comme vous le savez probablement, et c'est le préjugé dont vous parlez—que les guerrillos sont magnifiquement orchestrés du point de vue des relations publiques. Comme vous le savez, ils travaillent à partir de Mexico où ils ont un bureau de relations publiques de premier ordre qu'on ne saurait trouver sur Madison à New York. Leur machine de propagande, si vous y êtes sensibles, vous fera répéter la philosophie communiste, sans que vous vous en rendiez compte. Si c'est la distortion dont vous parlez, je suis d'accord avec vous.

Il est peut-être vrai que la presse a accueilli trop favorablement certains des communiqués de presse émanant de Mexico. Néanmoins, je puis vous affirmer que ce n'était pas faute de personnel sur place, car contrairement à Cuba, et je me suis laissé dire que vous y avez séjourné plusieurs jours et que vous avez passé quatre heures avec Fidel Castro, on a permis une presse libre au Salvador, 400 journalistes, contrairement à ce qui s'est produit au Nicaragua. J'espère que vous le ferez ressortir dans votre rapport final; c'est-à-dire qu'il y avait liberté de la presse au Salvador, mais non au Nicaragua.

Le numéro 8, l'absence d'une liste électorale. Bob en a parlé, et je crois que la chose est très intéressante si vous demandez pourquoi il n'y avait aucune liste électorale. On vous répond deux choses; d'abord, que les listes électorales, par le passé, ont justement constitué une des irrégularités de leur système.

Ils ont constaté que les listes électorales, par le passé, ont été trafiquées, qu'on a trouvé diverses façons de faire voter des gens qui, en réalité, ne se sont pas présentés au scrutin et qu'en vérité, à leur avis, un des problèmes des élections passées provenait justement des listes électorales. Par contre, ils estimaient qu'au cours des élections actuelles, vu les activités terroristes et le fait que les terroristes faisaient savoir que si vous votiez à 9 heures, vous étiez mort à 9 heures, c'était là l'expression favorite répandue par les terroristes, vu ce genre d'attitude, ils estimaient que s'il y avait eu une liste électorale, ils forçaient les gens à voter à un certain bureau de scrutin, et c'était jouer en plein le jeu des terroristes, car tout ce qu'ils auraient eu à faire, c'était voir sur quelle liste vous figuriez, vous attendre au bureau de scrutin, et peut-on le supposer, vous tuer, si c'est ce qu'ils voulaient.

Donc, en vérité, je crois que l'absence de listes électorales est tout à fait compréhensible et n'a pas, dans le présent cas, gêné la justice lors de leurs élections.

Le dernier numéro, les violations de la loi électorale, en particulier par les partis d'extrême droite, que la commission électorale semble avoir été incapable d'empêcher. Voilà quelque chose que, sauf dans les choses accessoires, telles que les affiches mal placées, les affiches qu'on n'a pas descendues, ce genre de choses . . . nous n'avons vu aucune preuve de violation grave à la loi électorale.

[*Text*]

Mr. Chairman, my time is up, but what I would like to do in anticipation of some questions, if it was the committee's wish, is to suggest that in addition to the remarks that you have heard from Bob and from myself, that you accept the report of the Freedom House Mission, who sent an observation team down to El Salvador. They have reported on the election in El Salvador. It is quite a full report. They were there for several days and I think if you could accept this report and have it also appended it to the minutes of this meeting, members might find it very helpful to see what a rather independent group called Freedom House, had to say about what led up to the election and, in truth, what happened on election day.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens.

I know that my colleagues want to put questions to you both, Mr. Wenman and Mr. Stevens. I do not know where to begin really. Mr. Wenman, you disappointed me. I thought you were going to talk to us about the election day. I would like to ask you, now that you are available, whether—

Mr. Stevens: Mr. Chairman, could we have this appended?

The Chairman: Well, it is not your report, Mr. Stevens. It is someone else's.

Mr. Stevens: It is the Freedom House report.

The Chairman: Yes.

Miss MacDonald: Have it circulated.

The Chairman: We will have it circulated, of course. People will want to read it.

Mr. Wenman, you are familiar with our interim report; you both are familiar with our interim report. I would like to draw your attention to page 38.23 of the interim report where we give a list of the decrees that the government imposed on October 9, 1979, decrees that were certainly in effect on October 1981, limiting the freedom of people, of families and associations. You have never addressed yourself to the effect that these decrees have on the liberty of associations and parties to run for the general election of March 28. You do not seem to put much importance on that. I wonder why.

• 1200

Mr. Wenman: Well to start out with, on the question of the decrees, first of all, there were six political parties that did run. The six political parties in fact on election day and post-election day, while we were there, in our observation and in discussions with us, did in fact not complain vigorously against these decrees. They did feel in fact that they were allowed representation and appropriate capacity to campaign. They were given national media time, and so forth, on a balanced basis, in a similar manner that we are provided with the CBC. The voting results in fact demonstrated that one While one political party or another may have a monopoly on funds—

[*Translation*]

Monsieur le président, mon temps est écoulé, mais ce que j'aimerais faire dans l'attente de certaines questions, si le Comité le désire, c'est proposer que, outre les remarques que nous vous avons faites, Bob et moi, vous acceptiez le rapport de la mission Freedom House, qui a envoyé une équipe d'observateurs au Salvador. Ils ont fait un rapport sur l'élection au Salvador. Ce rapport est assez complet. Ils ont séjourné plusieurs jours dans le pays, et je crois que si vous acceptiez ce rapport et si vous l'annexiez au compte rendu de nos délibérations, il pourrait être assez utile pour les membres du Comité de voir ce qu'un groupe plutôt indépendant, appelé Freedom House, a à dire sur ce qui a précédé les élections et, en fait, sur ce qui s'est passé le jour des élections.

Le président: Merci, monsieur Stevens.

Je sais que mes collègues veulent vous poser des questions à tous deux, monsieur Wenman et monsieur Stevens. Je ne sais vraiment pas par où commencer. Monsieur Wenman, vous me décevez. Je pensais que vous alliez nous parler de la journée des élections. J'aimerais donc vous demander, maintenant que vous êtes disponible, si . . .

M. Stevens: Monsieur le président, ce document peut-il être imprimé en annexe?

Le président: Il ne s'agit pas de votre rapport, monsieur Stevens. C'est celui de quelqu'un d'autre.

M. Stevens: Il s'agit du rapport de Freedom House.

Le président: Oui.

Mlle MacDonald: Qu'on le distribue.

Le président: Nous le distribuerons, certainement. On voudra le lire.

Monsieur Wenman, vous connaissez notre rapport intérimaire; vous connaissez tous deux notre rapport intérimaire. J'aimerais attirer votre attention sur la page 38.23 du rapport intérimaire, où nous donnons la liste des décrets imposés par le gouvernement le 9 octobre 1979, décrets qui étaient certainement en vigueur au mois d'octobre 1981, limitant la liberté des citoyens, des familles et des associations. Vous ne vous êtes jamais interrogé sur l'effet que ces décrets ont eu sur la liberté des associations et des partis de se présenter aux élections générales du 28 mars. Vous ne semblez pas y attacher beaucoup d'importance. Je m'en demande la raison.

M. Wenman: Tout d'abord, en ce qui concerne les décrets, six partis politiques se sont présentés aux élections. Les six partis, en fait, la journée des élections et après les élections, pendant notre séjour, dans nos observations et dans nos entretiens avec eux, ne se sont pas plaints vigoureusement de ces décrets. Ils se sont dits d'avis qu'on leur avait permis de se présenter et de faire campagne. On leur a accordé du temps d'antenne nationale, et cetera, d'une façon équilibrée, de la même façon que nous en obtenons à Radio-Canada. Les résultats du scrutin, en fait, le démontrent. Bien qu'un parti politique ou un autre puisse avoir le monopole des fonds . . .

[*Texte*]

The Chairman: I will ask you if you are familiar with the decrees.

Mr. Wenman: Yes, I am familiar with the decrees, and the decrees were lifted wherever they could in accordance with the nature of the guerrilla activity in the country.

The Chairman: Could you tell us, Mr. Wenman, which decrees were lifted—

Mr. Wenman: The decrees were lifted on—

The Chairman: . . . and what disposition of the decrees were lifted?

Mr. Wenman: The decrees were lifted in the period prior to the elections. The decree that limited the tourist—

The Chairman: Could you just tell the committee which decrees—

Mr. Wenman: Well I have them in the appendix here, and you have decree 243, 507.

The Chairman: What was lifted of 507, if any disposition of that decree was lifted.

Mr. Wenman: You want me to go through it individually.

The Chairman: Well, because of the very limiting effect on an association or a group to run candidates, this is very important. Election day is one thing; the electoral process is another thing.

Mr. Wenman: It is one thing to place a decree that is in fact a law; it is another thing to decide whether the law was enforced in a way that in fact inhibited the election severely, in fact, inhibited the particular political parties to participate. We have a substantial number of laws on our books and we do not have the problem with law and order that they had.

Mr. Chairman, I will not let you put me in a position of defending abusive human rights in El Salvador, abusive human rights in Guatemala, or abusive human rights in Nicaragua. We are all very well aware that human rights and martial law are applied relatively commonly across the region. It does not matter whether it is any one of those—

The Chairman: The question, Mr. Wenman, is the election in El Salvador.

Mr. Wenman: Yes. Yes.

The Chairman: Are you not familiar with the decrees and their limiting effects?

Mr. Wenman: I am familiar with the political candidates, whom we met, who in fact were elected, and in fact the inhibitions that they may have felt previously were in fact not brought forward; they felt the election was fair and free, and in fact the results showed that, because if it had not been so then you would have had a landslide election for the particular party that was suggested to be in control. Instead the party that I think you are probably trying to make your concerns about got only 28 per cent of the vote.

[*Traduction*]

Le président: Je vais vous demander si vous connaissez les décrets.

M. Wenman: Oui, je connais les décrets, et ceux-ci ont été abrogés lorsque c'était possible, selon la nature des activités des guérilleros dans le pays.

Le président: Pouvez-vous nous dire, monsieur Wenman, quels décrets ont été abrogés . . .

M. Wenamn: Les décrets ont été abrogés sur . . .

Le président: . . . et quelles dispositions des décrets ont été abrogées?

M. Wenman: Les décrets ont été abrogés pendant la période antérieure aux élections. Le décret limitant les touristes . . .

Le président: Pouvez-vous simplement dire au Comité de quels décrets . . .

M. Wenman: Je les ai ici, en annexe; il y a le décret 243, 507.

Le président: Quelles parties du décret 507 a-t-on abrogées, s'il en est.

M. Wenman: Vous voulez que je les explique individuellement.

Le président: Vu la limitation extrême imposée à une association ou à un groupe de présenter des candidats, je trouve que c'est extrêmement important. Le jour des élections est une chose; le processus électoral en est une autre.

M. Wenman: C'est une chose que de mettre en place un décret qui, en fait, est une loi; c'est une autre chose que de décider si l'on doit appliquer cette loi de façon à gêner gravement les élections, en fait, à interdire à des partis politiques d'y participer. Nous avons un nombre considérable de lois, nous n'avons pas les problèmes de maintien du droit et de l'ordre qu'ils ont.

Monsieur le président, je ne vais pas vous laisser me forcer à défendre les violations des droits humains au Salvador, au Guatemala ou au Nicaragua. Nous savons tous fort bien qu'il est assez commun, dans toute la région, de voir des atteintes aux droits humains et l'imposition de la loi martiale. Cela n'a aucune importance s'il s'agit de l'une ou l'autre de ces . . .

Le président: La question, monsieur Wenman, porte sur les élections au Salvador.

M. Wenman: Oui. Oui.

Le président: Connaissez-vous ces décrets et leurs effets limitatifs?

M. Wenman: Je connais les candidats politiques, que j'ai rencontrés, qui, en fait, ont été élus, et en réalité, les interdictions qu'ils avaient peut-être ressenties auparavant n'ont pas été imposées; ils étaient d'avis que les élections avaient été justes et libres et qu'en fait, les résultats le démontraient, car s'il n'en avait pas été ainsi, le parti qu'on disait au pouvoir aurait remporté les élections par une large majorité. En fait, le parti au sujet duquel vous tentez probablement d'exprimer vos préoccupations n'a obtenu que 28 p. 100 des votes.

[*Text*]

The Chairman: Well, I am sorry your not being informed about the limiting effects of the decrees, Mr. Wenman, because prior to an election, the electoral process is a lot more important than the election day itself.

But let me put questions to Mr. Stevens, since he has used the press release we tabled to the press when we came back from El Salvador on March 2, 1982. I think in part 2, Mr. Stevens, you say that you do not agree with the civil restriction on the ability of candidates to campaign free and openly. Well, I remind you that the decrees imposed limit the freedom of some of the parties to run. The atmosphere of violence that pervades in El Salvador— question number one. I would like to remind you that Bishop Romero was assassinated in front of a lot of people, and some people have even suspected a known politician of El Salvador as the responsible party for the assassination. Four sisters were assassinated, and it seems that we have not had any trials for these people. So when we speak of violence in our report from El Salvador, this is what we mean.

Item 3, the widely held belief that the army and security forces which police the electoral process, continue to commit the most serious human rights violation. We saw evidence of that, because we also spoke to people in refugee camps, and when we asked them whether they were going to vote or not, their faces changed. You could read the fear in their faces because they did not want us to talk about whether they would vote or not. They had not made up their minds yet, or they were just going to follow the people and queue up.

• 1205

Mr. Wenman: They did?

The Chairman: Queue up to vote? Yes, I know they did vote. Maybe you will have an answer for this question, Mr. Wenman. Why were there only 13 polling stations in San Salvador, a city of 1 million?

Mr. Wenman: You see, again you are the victim of misinformation. There were 300 polling places in El Salvador and there were 4,500 ballot boxes in those polling places that were added.

The Chairman: I am speaking of San Salvador, the City of San Salvador. There were only 13 polling stations.

Mr. Wenman: The city of San Salvador, in fact, had the easiest and the best voting conditions during the day probably because, by late in the afternoon, we were able to visit polling stations where there were no line-ups and the voting process was completed in an orderly and substantial manner. The greater problem in the voting process, if you want to try and pick a fault, is the fact that in the north central areas the degree of violence was very great so that the voting process was disrupted on many occasions. But it is a credit to the military and security people that the ballot boxes did not fall into the hands of the guerrillas, but that the ballot boxes were collected from throughout the country and were counted and counted accurately.

[*Translation*]

Le président: Je regrette que vous ne soyez pas renseigné quant aux effets limitatifs de ces décrets, monsieur Wenman, car avant une élection, le processus électoral est beaucoup plus important que le jour même de l'élection.

Enfin, laissez-moi poser des questions à M. Stevens, puisqu'il a invoqué le communiqué de presse que nous avons déposé lorsque nous sommes rentrés du Salvador le 2 mars 1982. Je crois qu'en deuxième partie, monsieur Stevens, vous avez dit ne pas être d'accord sur les restrictions à la liberté civile imposées aux candidats, les empêchant de faire campagne d'une façon libre et ouverte. J'aimerais vous rappeler que les décrets imposés limitaient la liberté de campagne de certains partis. L'atmosphère de violence qui prévaut au Salvador, la question numéro un. J'aimerais vous rappeler que Mgr Romero a été assassiné devant un grand nombre de personnes et que certains ont même soupçonné un politicien connu du Salvador d'être responsable de l'assassinat. Quatre religieuses ont été assassinées, et il me semble que les coupables n'ont pas subi de procès. Ainsi, lorsque nous parlons de la violence dans notre rapport sur le Salvador, voilà ce que nous voulons dire.

Le numéro 3, la conviction fréquemment exprimée que l'armée et les forces de sécurité, garantes du processus électoral, continuent à commettre des violations graves des droits de la personne. Nous en avons vu la preuve, car nous avons également parlé à des gens dans des camps de réfugiés, et lorsque nous leur avons demandé si elles allaient ou non aller voter, leur expression a changé. On pouvait lire la crainte sur leurs figures, car ils ne voulaient pas nous dire s'ils allaient ou non voter. Ils n'avaient pas encore décidé, ou alors, ils allaient tout simplement suivre les autres et se mettre en ligne.

M. Wenman: L'ont-ils fait?

Le président: Se mettre en ligne pour voter? Oui, je sais qu'ils ont voté. Peut-être pouvez-vous répondre à cette question, monsieur Wenman. Pourquoi n'y avait-il que 13 bureaux de scrutin à San Salvador, une ville d'un million d'habitants?

M. Wenman: Voyez-vous, là encore, vous êtes victime de faux renseignements. Il y avait 300 bureaux de scrutin au Salvador et on a ajouté 4,500 boîtes de scrutin dans ces bureaux.

Le président: Je parlais de San Salvador, la ville de San Salvador. Il n'y avait que 13 bureaux de scrutin.

M. Wenman: C'est dans la ville de San Salvador, en fait, qu'on trouvait les conditions de vote les plus faciles et les meilleures au cours de la journée, car vers la fin de l'après-midi, nous avons pu visiter des bureaux de scrutin où il n'y avait aucune queue et où le vote se déroulait d'une façon ordonnée et massive. Le problème le plus grave au cours du scrutin, si vous voulez tenter de trouver une faille, c'était les régions du centre nord, où la violence était grande, ce qui a nuit à de nombreuses reprises au scrutin. Néanmoins, c'est à l'honneur des militaires et du personnel de sécurité que les boîtes de scrutin ne soient pas tombées entre les mains des guérilleros, mais aient été recueillies partout au pays, et que les votes aient été comptés, et bien comptés.

[*Texte*]

The Chairman: I am sure some of my colleagues want to get back to that. I confirm, Mr. Stevens, you said that—

Mr. Stevens: Mr. Chairman, are you putting questions to me?

The Chairman: Yes.

Mr. Stevens: On item 3, I think you were sort of saying, what is my answer? Well, my answer is that we did not see what you saw in the eyes of these people. We saw them voting. We saw them lining up to vote; in some cases for six to eight hours they lined up. They continually told us please to tell the world what was happening here. And with all due respect, Mr. Chairman, I would remind you of what Monseignor Delgado said to us, the spokesperson for the bishops of El Salvador.

The Chairman: I met Monseignor Delgado.

Mr. Stevens: I know you met him.

The Chairman: And we met Monseignor Romero.

Mr. Stevens: This is what he had to say, Mr. Chairman. He said:

I had the impression from the previous group . . .

meaning yourself and those that were with you,

. . . that I spoke to, that they had many personal prejudices that they could not liberate themselves from.

He says:

There is a campaign of misinformation that has obviously had its effect in all parts.

We heard exactly the same comment from the foreign minister I have referred to. He was rather startled at the closed minds—to use his expression—shown by certain of the representatives from Canada. President Duarte also had certain, if you like, reservations as to how open you were in receiving his views concerning what was happening, and what he is trying to achieve in that country.

The Chairman: You are not answering my question now, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: I am telling you Mr. Chairman, why you may have come away with a slightly different view from what we came away with. The person I would really recommend that you invite to attend before this meeting and explain his views, is the Canadian ambassador in that area—

The Chairman: We will.

Mr. Stevens: —Doug Sirrs, who I think will agree with what Bob and I have said; and was with me the entire day, not only on the day of the election but leading up to it, and the day after. I think you will find, if you ask him to come here, he will agree that most of these concerns you have expressed, especially in your March 2 press release, were not well founded.

[*Traduction*]

Le président: Je suis persuadé que certains de mes collègues veulent y revenir. Je confirme, monsieur Stevens, que vous avez dit que . . .

M. Stevens: Monsieur le président, me posez-vous des questions?

Le président: Oui.

M. Stevens: Vous me demandez plus ou moins ce que j'ai à répondre quant au numéro 3? Eh bien, je vous dirai que nous n'avons pas vu ce que vous avez trouvé dans les yeux de ces gens. Nous les avons vus voter. Nous les avons vus faire la queue pour voter; dans certains cas, ils ont fait la queue pendant six ou huit heures. Ils nous ont répété sans cesse: s'il vous plaît, dites au monde ce qui se passe ici. Avec beaucoup de respect, monsieur le président, je vous rappelle ce que nous a dit Mgr Delgado, le porte-parole des évêques du Salvador.

Le président: J'ai rencontré Mgr Delgado.

M. Stevens: Je sais que vous l'avez rencontré.

Le président: Et nous avons rencontré Mgr Romero.

M. Stevens: Voici ce qu'il m'a dit, monsieur le président. Il a dit:

J'ai eu l'impression que le groupe précédent . . .

c'est-à-dire vous et ceux qui vous accompagnaient,

. . . à qui j'ai parlé, avait de nombreux préjugés personnels dont il ne pouvait se libérer.

Il dit:

La campagne de faux renseignements a évidemment eu des effets partout.

La même remarque, exactement, nous a été faite par le ministre des Affaires étrangères dont j'ai parlé. Il a été assez surpris de l'étroitesse d'esprit—pour reprendre son expression—dont faisaient preuve certains représentants du Canada. Le président Duarte a également exprimé—comment dire—certaines réserves quant à l'ouverture d'esprit avec laquelle vous avez accueilli ses opinions sur ce qui se passait et sur ce qu'il tentait de réaliser dans ce pays.

Le président: Vous ne répondez pas à ma question, monsieur Stevens.

M. Stevens: Je vous dis, monsieur le président, pourquoi vous êtes peut-être revenu avec une opinion quelque peu différente de la nôtre. La personne que je vous recommande vraiment d'inviter à comparaître devant le Comité pour expliquer ses opinions, c'est notre ambassadeur dans la région . . .

Le président: Nous le ferons.

M. Stevens: . . . Doug Sirrs, qui, je le crois, sera d'accord sur ce que Bob et moi avons dit; il a passé toute la journée, non seulement le jour des élections, mais la veille et le lendemain, avec moi. Je crois que vous constaterez, si vous lui demandez de venir ici, qu'il conviendra que la plupart des préoccupations que vous avez exprimées, plus particulièrement dans votre communiqué de presse du 2 mars, étaient sans fondement.

[*Text*]

The Chairman: Mr. Stevens, you questioned the fact that we mentioned it as part of a civil war. You say that in Ireland it is not even a civil war and there are more deaths. Well, are 34,000 or 33,000 deaths making it a civil war or just a civil disruption?

Mr. Wenman: There are 400,000 refugees—

The Chairman: —and displaced people. I am not putting questions to you now. I am just trying to answer some of your—

Mr. Stevens: Was that a question, Mr. Chairman?

• 1210

The Chairman: It is my turn, Mr. Stevens. You made a lot of remarks about the observations you made. Let me answer these remarks to you.

On number five—

Mr. Wenman: I hope, Mr. Chairman, we will extend the committee so that all members of the committee will have an opportunity to question—

The Chairman: I hope so, yes.

Mr. Wenman: —as well as the chairman.

The Chairman: Yes, I am in no hurry.

Mr. Allmand: Excuse me, on a point of order.

The Chairman: Yes, Mr. Allmand, on a point of order.

Mr. Allmand: Speaking to the committee, but a lot of very controversial statements have been put on the record and it is already 12.10 p.m. and you have eight regular members of the committee and two others who are interested in the subject. Obviously, it will become time to adjourn for lunch and all of us will not have quite a chance to . . . Could we have these two members back to finish the questioning?

The Chairman: I think it would be necessary.

Mr. Wenman: I would like more questioning, particularly after people have had a chance to read my brief. That is why I put it in writing so that you could, in fact, question it more intensively.

The Chairman: I have here comments I want to make on all the points you made, Mr. Stevens, regarding the gravest defects we mentioned in 9.(1). I just want to repeat again, free press—well, those who survive, of course . . . You know that four Dutchmen were assassinated—

Mr. Stevens: No, they were ex-patriates.

The Chairman: The pressmen from Holland were ex-patriates?

Mr. Stevens: They were living in Mexico.

The Chairman: You are the only one who knows that. As far as the bias—

[*Translation*]

Le président: Monsieur Stevens, vous mettez en doute le fait que nous parlons d'une guerre civile. Vous dites qu'en Irlande, le conflit n'est pas considéré comme une guerre civile, et pourtant, il y a plus de morts. Est-ce que 34,000 ou 33,000 morts en font une guerre civile, ou simplement des troubles civils?

M. Wenman: Il y a 400,000 réfugiés . . .

Le président: . . . et personnes déplacées. Je ne vous pose pas de questions maintenant. J'essaie simplement de répondre à certaines de vos . . .

M. Stevens: Était-ce une question, monsieur le président?

Le président: C'est à moi de parler, monsieur Stevens. Vous avez beaucoup parlé des observations que vous avez faites. Permettez-moi d'y répondre.

La cinquième . . .

M. Wenman: Monsieur le président, j'espère que nous pourrons proroger la séance pour permettre à tous les membres du Comité de poser des questions . . .

Le président: Oui, je l'espère.

M. Wenman: . . . de même qu'au président.

Le président: Oui, mais je ne suis pas pressé.

M. Allmand: J'invoque le Règlement.

Le président: M. Allmand invoque le Règlement.

M. Allmand: Je m'adresse au Comité: de nombreuses déclarations sujettes à controverses ont été versées au compte rendu; il est déjà 12h10; le Comité regroupe huit membres d'office et deux députés qui s'intéressent à la question. De toute évidence, il faudra lever la séance pour le déjeuner et tous les députés n'auront pas eu la chance de poser des questions à ces deux députés; ne pourrait-on pas leur demander de revenir?

Le président: Il faudrait le faire, à mon avis.

M. Wenman: J'aimerais qu'on me pose un plus grand nombre de questions, surtout lorsqu'on aura lu mon mémoire. Voilà, en effet, pourquoi je l'ai rédigé: pour que l'on puisse en faire une étude plus approfondie.

Le président: J'aimerais faire des observations sur toutes les questions dont vous avez parlé, monsieur Stevens, concernant les lacunes les plus graves soulignées à l'article 9.(1). J'aimerais répéter que la presse libre, libre pour ceux qui survivent, bien entendu . . . Vous savez que quatre Hollandais ont été assassinés . . .

M. Stevens: Non, il s'agissait d'expatriés.

Le président: Les journalistes hollandais étaient des expatriés?

M. Stevens: Ils vivaient au Mexique.

Le président: Vous êtes seul à le savoir. Quant à la distorsion des nouvelles dans la presse . . .

[*Texte*]

Mr. Stevens: It is common knowledge down there, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes. The bias of news reporting which the delegation itself experienced—we have witnesses here behind you, Mr. Stevens, who witnessed this with us. When we met with the real boss, General Garcia, in El Salvador, we had pictures taken outside after with a press conference, a huge number of press people. The title on the front page of the next day's paper said that Canada pursues its aid program to Salvador. Can you imagine? The question was never raised.

So this is what we say is press manipulation. That is why we say that even the delegation itself experienced that. I have the papers at home and I will bring them to you for your benefit.

But I do not want to take too much of the time. I will recognize my colleague, Miss MacDonald, and then Miss Jewett and Mr. Robinson and others.

Miss MacDonald: Thank you, Mr. Chairman.

I am sure since the two witnesses have read the report of the interim committee and the statement that was made by the four members of the committee who went to El Salvador in late February and March, there will be two statements they will know we have made.

One says:

> We have the gravest doubts that present conditions in El Salvador will allow elections in the next two months to contribute positively to the making of peace.

Again, in our statement of March 2, we said:

> Whatever honest differences exist on the prospects for fair elections, one thing is unmistakably clear. These elections cannot and will not end the civil war.

Now, throughout the whole of the study of this subcommittee, the emphasis we have placed on the work of the subcommittee and on the directions we are trying to find for Canadian foreign policy is to make some progress in recommending to the government ways in which Canada can be of assistance in helping to bring stability and peace to a country which, indeed, is war-torn, when you consider the great number of people who are displaced and the great number of people who have been killed even in the last two years. Those are all documented cases.

In looking at that, we had made a recommendation that we did not feel that observers to the election process, as it was set up, were indeed justified.

I make that in light of another country and another circumstance where, at the time of the elections in Zimbabwe, the Canadian government agreed to be part of a process and where they, indeed, sent observers.

[*Traduction*]

M. Stevens: Tout le monde le sait là-bas, monsieur le président.

Le président: Oui. Parlons maintenant de la distorsion des nouvelles dans la presse que la délégation elle-même a pu constater; monsieur Stevens, vous avez derrière vous des témoins qui ont pu le constater avec nous. Lorsque nous avons rencontré le vrai patron, le général Garcia, au Salvador, un très grand nombre de journalistes avaient été invités; ils ont pris des photos et on a tenu une conférence de presse. Le lendemain, les manchettes en première page déclaraient que le Canada continuait son programme d'aide au Salvador. Quelle idée! Il n'en avait même pas été question.

Voilà un exemple de manipulation de la presse. Même la délégation a pu s'en rendre compte. J'ai conservé les journaux chez moi et je peux vous les montrer.

Mais je ne veux pas accaparer trop de temps. Je cède la parole à mon collègue, M^lle^ MacDonald, puis à M^lle^ Jewet et M. Robinson et les autres.

Mlle MacDonald: Merci, monsieur le président.

Puisque les deux témoins ont lu le rapport du comité intérimaire et la déclaration faite par les quatre membres du Comité envoyés au Salvador à la fin du mois de février et au mois de mars, ils reconnaîtront ces textes.

Voici un premier extrait:

> Nous doutons fortement que les conditions actuelles au Salvador permettent de tenir, dans les mois prochains, des élections qui pourraient rétablir la paix dans ce pays.

Voici un extrait de notre déclaration du 2 mars:

> Quelles que soient les divergences d'opinions qui existent quant à la possibilité de tenir des élections libres, une chose paraît claire: les élections ne peuvent et ne vont pas mettre fin à la guerre civile.

Or, durant toute l'étude entreprise par ce Sous-comité, nous avons tenté d'orienter la politique étrangère canadienne et recommandé au gouvernement des mesures qui lui permettraient d'aider à assurer la stabilité et la paix dans un pays qui est réellement déchiré par la guerre; vous n'avez qu'à songer au grand nombre de personnes qui sont délogées ou qui ont été tuées, ne serait-ce qu'au cours des deux dernières années. Il s'agit d'exemples documentés.

Nous en avons tenu compte et nous avons fait une recommandation selon laquelle nous prétendions qu'il n'y avait pas lieu d'envoyer une délégation pour observer le processus électoral.

En disant cela, je pense à un autre pays et à d'autres circonstances, notamment à l'époque où le gouvernement canadien a participé au processus électoral du Zimbabwe en y envoyant des observateurs.

[*Text*]

• 1215

We sent observers on the basis that they would be able to observe the total election prosess—that they would be there for a period of some weeks to look into things that would take place during the electoral process, and not only on election day. They would be able to see whether or not the political system for the election had been put into place adequately, whether or not there were human rights violations during the period of the election campaign, and whether or not they could report on all improprieties leading up to the election day itself. That is something that was undertaken by the Clark government, and it was on that basis that we asked Gordon Fairweather and a team of observers to go to Zimbabwe; we thought that would be the only fair way in which the election process could be monitored and the final outcome of the election determined as to whether or not it would, indeed, contribute to peace and stability in the country.

It was interesting to me to note that, among the countries which accepted to be official observers— I am not talking about unofficial observers, because a number of people went for a very limited period of time, but for the official observers who witnessed the election campaign over a period of time in El Salvador—were included such countries as Argentina, Colombia, Chile, Ecuador, The Philippines, Uruguay, Haiti, Honduras, Panama, Egypt, the Dominican Republic, and two which I would say would not fall in that category—because they are not notably countries that have themselves held free and fair elections. The two exceptions were the United States, which sent official observers for a period of some four days, and the United Kingdom, which sent official observers for a period of more than two weeks.

The report of the U.S. delegation is well known; it was made public after their visit there over election day. But the report of the British delegation, which was there for a longer period of time, has not yet been made public

Mr. Stevens: You will be impressed with it.

Miss MacDonald: You think I will? Have you seen the report of the British delegation?

Mr. Stevens: No, but we had extensive discussions with them as to what their observations were.

Miss MacDonald: My question, really, is focusing on what we have established as a government as the basis for observers being an official part of the witnesses to an election—the way that it was carried out in Zimbabwe. Do you think that this is the method that should be carried out when an election is taking place in a country such as El Salvador?

Mr. Wenman: Can I answer that? I think that one of the things I would like to say is that the jury is still out on whether the elections, in fact, will lead towards a peaceful and democratic government in that country. I think we must be very cautious in pre-judging it, that we should try to support the democraticly elected results. That should be our process, just as, really—even at this point—the jury is out on the process in

[*Translation*]

Nous avons envoyé des observateurs en croyant qu'ils pourraient observer tout le processus électoral; ils devaient rester au Zimbabwe pendant quelques semaines pour observer le processus électoral et non pas s'y trouver seulement au jour de l'élection. Ils devaient pouvoir confirmer que le système politique avait bien prévu les élections ou non; ils devaient contrôler s'il y avait eu des violations des droits de la personne au cours de la campagne électorale et signaler, le cas échéant, les injustices qui auraient pu être commises jusqu'au jour de l'élection proprement dit. Le gouvernement Clark s'était engagé à le faire et avait demandé à Gordon Fairweather d'être responsable d'une équipe d'observateurs qui serait envoyée au Zimbabwe; c'était, selon nous, la seule façon d'assurer un contrôle du processus électoral et du résultat des élections de façon à contribuer à la paix et à la stabilité dans ce pays.

Je ne parle pas d'observateurs officieux car bon nombre de gens se sont rendus au Salvador durant la campagne électorale, mais plutôt des observateurs officiels; parmi ces derniers, on compte l'Argentine, la Colombie, le Chili, l'Equateur, les Philippines, l'Uruguay, Haïti, le Honduras, Panama, l'Egypte, la République dominicaine et, fait étonnant, deux pays qui, à mon avis, ne devraient pas être comptés parmi des observateurs officiels car il ne s'agit pas de pays qui tiennent eux-mêmes des élections libres et justes. Les États-Unis ont envoyé des observateurs officiels qui ont séjourné au Salvador pendant quelque 4 jours et le Royaume-Uni a envoyé une délégation qui est restée au Salvador pendant plus de deux semaines.

Le rapport de la délégation américaine est bien connu; il a été rendu public après la visite de la délégation, le jour des élections. Mais le rapport de la délégation britannique, qui est restée au Salvador pendant plus longtemps, n'a pas encore été rendu public.

M. Stevens: Il vous impressionnera.

Mlle MacDonald: Vous croyez? Vous avez vu le rapport de la délégation britannique?

M. Stevens: Non, mais nous avons eu de longues discussions avec les membres de la délégation et nous connaissons quelque peu leur position.

Mlle MacDonald: J'aimerais mettre l'accent sur les normes établies par le gouvernement qui lui permettraient d'envoyer des représentants officiels pour observer la tenue des élections, comme on l'a fait pour le Zimbabwe. Êtes-vous d'avis qu'il y a eu lieu d'adopter cette façon de procéder lorsque l'on tient une élection dans un pays comme le Salvador?

M. Wenman: Permettez-moi de répondre. On n'a pas encore décidé si les élections permettront d'assurer un gouvernement démocratique et pacifique dans ce pays. Il ne faut pas sauter à des conclusions et il faudrait accepter les résultats d'une élection démocratique. Voilà à quoi devrait se résumer notre rôle, même si, au moment où je vous parle, on ne sait pas au juste comment le Zimbabwe s'en tirera. Nous ne savons pas

[*Texte*]

Zimbabwe as well. We do not know whether they are going to make it, either economically and politically, or anything else at this stage. I think we are too quick to judge, in fact.

But what we are talking about in each case— whether it is Zimbabwe or El Salvador, since you have brought the two up—is a question of whether decisions would be made and based on a sovereign basis, on the basis of self-determination, or whether they would, in fact, be negotiated and supervised decisions made by external and international forces.

Now, I want to first come down very strongly in favour of internal solutions to internal problems, rather than escalatory interference externally, which I see happening throughout this region. That is why, when I made my comment, I talked about what I heard from the politicians about the kind of solutions they are talking about. I talked about amnesties, repatriation, negotiation, opportunities to participate in free and secure open elections, economic development, negotiated border settlements. I gave you a list of the kinds of things they are talking about. They are positive choices. They are different choices, not necessarily mine nor anyone else's, but they sound like positive choices and I think they should be given an opportunity to bring those into force. Whereas the external process that you are suggesting, there may be a time when that is necessary, but I think the opportunity now is that they have proven themselves through the election in the eyes of the world and that they should, in fact, be given that opportunity.

• 1220

Because when you talk about serious negotiations between all parties to the conflict, then you start defining parties and we are going to get into a Middle East situation or a southeast Asian situation and we are escalating and complicating the matter.

We should come back—I think, now, we all made a mistake. If I had been there, as you had been there three weeks before and listened to the same briefings as you had, I may well have come out with the same conclusions, but those would have been subjective decisions, decisions based on opinions. There is one time that an opinion is very clear and that is at the election-process time, but the process is fair and free. The process was fair and free. The electoral process in Saskatchewan is fair and free. The electoral process here is fair and free. I think that given a chance, I do not know why you would be against self-determination and free elections.

Miss MacDonald: Are you saying, Mr. Wenman, that you can give proof on the basis of your visit during the election-day period, that you can verify that there were no abuses or no violations during the electoral process leading up to the election?

Mr. Wenman: No, of course I cannot say that and neither can you. We both spent—you spent three days there, four days there. I spent five days. What is the difference? In four or five days we are not experts. In fact, my point that I am making in my brief to you, if you read it carefully, is that Canada has to

[*Traduction*]

comment il se tirera d'affaires, ni sur le plan économique, ni sur le plan politique. En fait, nous manifestons un peu trop d'empressement à vouloir tirer des conclusions.

Mais, qu'il s'agisse du Zimbabwe ou du Salvador, il faut trancher la question: les décisions doivent-elles être prises en fonction de la souveraineté ou de l'auto-détermination? Doivent-elles être négociées et surveillées par des forces internationales et extérieures?

Or, j'aimerais défendre avec énergie le principe des solutions internes à des problèmes internes au lieu de faire appel à une ingérence de plus en plus grande de l'extérieur, ce qui est le cas, à mon avis. Voilà pourquoi j'ai fait allusion aux solutions auxquelles songent les hommes politiques. J'ai fait allusion à l'amnistie, au rapatriement, aux négociations, aux possibilités de participer à des élections libres et sûres, au développement économique, aux négociations pour régler les différends sur une question de frontières. Je vous ai dressé une liste des sujets dont on discute. Il s'agit de choix positifs. Il s'agit d'autres solutions possibles, pas nécessairement les miennes ni les vôtres, mais à mon avis, elles ont du mérite. Par contre, l'intervention étrangère pourrait s'avérer nécessaire; mais pour le moment, grâce à la façon dont les élections se sont déroulées, le gouvernement semble être vu d'un bon oeil par les autres pays et on devrait lui donner l'occasion de faire ses choix.

S'il faut entamer des négociations avec toutes les parties visées dans ce conflit, s'il faut définir les camps, on recréera une situation comme celle au Moyen-Orient ou dans le sud-est de l'Asie, ce qui compliquera la situation.

Je crois que nous avons tous commis une erreur. Si, comme vous, j'avais été sur les lieux trois semaines avant la tenue des élections, si j'avais entendu les mêmes témoignages que vous, j'aurais pu en tirer les mêmes conclusions; mais ces conclusions auraient été subjectives et fondées sur des opinions. Une opinion peut paraître très claire au moment de la tenue des élections; mais le processus électoral est juste et libre. Ce qui fut le cas. Le processus électoral en Saskatchewan est juste et libre. Le processus électoral fédéral est juste et libre. Si l'on vous offrait le choix, je ne vois pas comment vous pourriez vous opposer à l'autodétermination et à la tenue d'élections libres.

Mlle MacDonald: Monsieur Wenman, prétendez-vous que à la suite de votre visite durant la période des élections, vous pouvez nous assurer qu'il n'y a eu aucun abus, aucune violation au cours du processus électoral jusqu'à la tenue des élections?

M. Wenman: Non, je ne peux pas le prétendre; vous non plus, d'ailleurs. Vous y êtes resté 3 ou 4 jours. J'y suis resté 5 jours. Y a-t-il une différence? Nous ne devenons pas spécialistes en 4 ou 5 jours. Lisez mon mémoire attentivement; je tente de vous faire comprendre que le Canada doit être prudent et

[*Text*]

be cautious of these quick judgments and imposing ideas. The committee itself has to be very careful about that, about jumping to these kinds of conclusions. I say we present a balanced spectrum and let processes take their course and support any move where there is democracy of free elections. So I am concerned about the judgments and I have tried not to make judgments. I have tried to make suggestions for balance.

Miss MacDonald: Well, what I am really trying to ask you—we had recommended that observers not be sent, unless the country which had invited them could meet the same kind of standards which were met at the time of the election in Zimbawbe; that people would be free to report improprieties during the election process, that they would be free to look into human-rights violations, of which there were many during the electoral process. These have been documented, not only by the Human Rights Commission and I am not sure whether you have had a chance to talk with them, but indeed by General Garcia himself, when we met with him.

These things all had an impact on the electoral process leading up to election day, and I am asking you if you think that the committee was wrong in saying that we should not send observers, unless it had the latitude, unless it was given the permission, to report on violations which would happen during the electoral process?

Mr. Wenman: I think because of this committee's interest, because of the fact that you did recommend very close scrutiny of the situation in El Salvador in your report, for you to make that recommendation and then refrain from being there to make personal observation, I think that was a mistake. I think the election has proven that to be a mistake, and that is very much part of the reason why I went there and that is very much part of the reason I am here. I am not condemning you for it or anything else, I am just saying . . .

Miss MacDonald: That is very kind of you . . .

Mr. Wenman: I think it was a mistake in judgment because, in fact, you went at a time when the whole world was the product of receiving disinformation. The news media presented—if you take and show every single shot that is fired in El Salvador and you show it on news-media coverage like this and you do a linear coverage and you do not do the horizontal coverage, which you mentioned in your report talking about the economic issues and the whole broad issues, then while everything they reported was true, by its exaggeration it becomes disinformation and the truth almost becomes false in that sense. It becomes misleading.

All of us including myself—I went down there and the night before the election everybody was talking that 200,000 people would turn out and vote. We all believed that. We are the product of disinformation. We believed that and when Duarte stood up and said there is going to be 400,000 voting, everybody kind of looked around and said sure, what an optimist. But you see, all of us, I think including the government, we are the product of that disinformation. So we must all very closely and carefully go back and examine the sources of information that we have heard and believed.

[*Translation*]

ne pas tirer de conclusions rapides ou chercher à imposer des idées; le comité aussi, d'ailleurs. Il suffit d'illustrer la gamme des choix possibles, de permettre aux gens de faire leur choix et d'accepter les décisions lorsqu'il s'agit d'élections libres et démocratiques. Je ne veux pas porter de jugement et j'ai tenté de ne pas le faire. J'ai tenté de faire des propositions pour assurer un équilibre.

Mlle MacDonald: Eh bien, nous avions recommandé de ne pas envoyer une délégation à moins que le pays hôte puisse répondre aux mêmes normes qui avaient été établies au moment de la tenue des élections au Zimbabwe; les membres de la délégation pouvaient dénoncer les irrégularités constatées au cours du processus électoral; on leur permettrait d'étudier les cas de violation des droits de la personne qui ont été nombreux. Avez-vous l'occasion de rencontrer des représentants de la Commission des droits de la personne? Ils ont constitué des dossiers; d'autre part, le général Garcia lui-même nous a fait part de violations lorsque nous l'avons rencontré.

Toutes ces questions ont eu une influence sur le processus électoral. Croyez-vous que le comité avait tort de prétendre que nous ne devions pas y envoyer une délégation à moins qu'on ne lui permette de dénoncer les violations qui pourraient avoir lieu durant le processus électoral?

M. Wenman: Je crois que le comité a eu tort de ne pas se rendre sur les lieux pour constater les faits, d'autant plus que son rapport avait recommandé une étude très attentive de la situation au Salvador. L'élection ne vous a pas donné raison; voilà essentiellement pourquoi je m'y suis rendu et pourquoi je suis là aujourd'hui. Je ne vous blâme pas de quoi que ce soit, je dis simplement . . .

Mlle MacDonald: Vous êtes très gentil . . .

M. Wenman: Je crois qu'on a fait une erreur de jugement car la délégation s'y est rendue au moment où le monde entier recevait de faux renseignements. Si les images des bulletins de nouvelles sur le Salvador ne montrent que les coups qui ont été tirés sans expliquer la situation générale, la couverture des nouvelles n'est pas bonne; votre rapport l'a signalé d'ailleurs dans les sections portant sur les questions économiques ou générales; même si les renseignements donnés étaient vrais, l'idée que l'on retient du bulletin de nouvelles devient fausse, dans un sens. Elle est trompeuse.

Nous nous sommes tous rendus au Salvador et la veille des élections, on prétendait que 2,000 personnes se présenteraient aux urnes. Nous l'avons tous cru. Nous étions mal informés. Lorsque Duarte s'est levé pour dire que 400,000 personnes se rendraient aux urnes, nous l'avons tous qualifié d'optimiste. Pourtant, vous voyez bien, nous étions tous mal informés, le gouvernement y compris. Nous devons donc tous faire une étude attentive des sources de renseignements que nous avons entendus et en qui nous avions confiance.

[*Texte*]

• 1225

Miss MacDonald: Did you happen to take the time to meet with the Human Rights Commission or the legal aid groups?

Mr. Wenman: Yes. We met some of those groups; we met the Green Cross, for example; we met the Green Cross extensively and toured refugee camps.

Miss MacDonald: No. I am talking about human rights and the legal aid which investigated . . . .

Mr. Wenman: No. I specifically did not meet all of the groups that you met. We met some of the groups; we tried to meet others of the groups that you met, but as a result of the election, the election process itself was more consuming of time than we would have liked to have had. And I would have liked to have interviewed more of these people, as I did in both Honduras and El Salvador. There were just simply time constraints and we had the same time constraints as you had.

Miss MacDonald: But these other—which might have offered you a contrary point of view to those you received. You did not have an opportunity.

Mr. Wenman: I did not have to be convinced. Mr. Chairman, your committee convinced me that there were gross human rights violations. I do not need that confirmed. I believe it. I believe that to be true. I have accepted that from your report. I have accepted it and I have identified that there are gross human rights violence through the right and the left throughout this region, and I hope you will acknowledge that as well. In acknowledging that I did not need that particular proof. That is not what I was looking at. I am agreeing with that and I am agreeing with human rights. And I am pleased to say, Mr. Chairman, the first trials are now taking place. It is about time they had trials and they used the system of justice in courts and administration. That should happen throughout Central America.

Miss MacDonald: One of the things you mentioned was that you felt the jury was still out with regard to the question of violence and killings and so on, that when I had mentioned the elections that are reported, said the elections would not end this, that this would still continue. This was our main concern. I was interested . . . .

Mr. Wenman: But you said it was not part of the process. I am saying the election was fair and free and it was and should be a part of the process.

Miss MacDonald: Yes. But the question really is whether it has aggravated the situation and polarized the forces in El Salvador more than they were before. And one of the statements on national television the other night, both in the United States and in Canada, was that in the four weeks since the election there have been some 336 killings in El Salvador, an increase in the number since the period before the election. And that in itself is a commentary on the kind of escalation of bitterness and polarization there is there. A number of those killings took place in a community called El Playon and they

[*Traduction*]

Mlle MacDonald: Avez-vous eu l'occasion de rencontrer les représentants de la Commission des droits de la personne ou des groupes d'aide juridique?

M. Wenman: Oui. Nous en avons rencontré; nous avons rencontré à plusieurs reprises des représentants de la Croix verte et nous avons visité des camps de réfugiés.

Mlle MacDonald: Non. Je parle des droits de la personne et des groupes d'aide juridique qui ont enquêté . . .

M. Wenman: Non. Moi-même, je n'ai pas rencontré de représentants des groupes dont vous parlez. Nous avons rencontré des représentants de certains de ces groupes; nous avons tenté d'en rencontrer d'autres, mais, à l'approche des élections, le processus électoral proprement dit accaparait une plus grande partie de notre temps que nous l'aurions voulu. J'aurais aimé en rencontrer en plus grand nombre, comme je l'ai fait au Honduras et au Salvador. Malheureusement, le temps ne nous le permettait pas, par plus qu'il ne vous l'a permis.

Mlle MacDonald: Mais vous n'avez pas pu rencontrer des gens qui auraient pu vous donner un autre point de vue que celui que vous avez entendu.

M. Wenman: On n'avait pas à me convaincre. Monsieur le président, votre Comité m'a convaincu des flagrantes violations des droits de la personne. Je ne cherche pas à ce que l'on me le confirme. Je le crois. Pour moi, c'est vrai. Votre rapport me l'a appris et je l'ai constaté moi-même un peu partout dans la région; j'espère que vous le reconnaîtrez. Je n'avais pas besoin de preuve. La question n'était pas là. J'étais d'accord et je crois qu'il faut défendre les droits de la personne. Monsieur le président, j'ai le plaisir de vous annoncer que les tribunaux entendent les premiers procès. Il est grand temps de tenir des procès, de faire appel aux tribunaux et à l'administration. J'aimerais que cela se fasse à l'échelle de l'Amérique centrale.

Mlle MacDonald: Vous avez dit qu'à votre avis on ne pouvait pas tirer des conclusions quant à la violence et aux massacres, qu'en parlant des élections, j'avais affirmé que les élections n'y mettraient pas fin, que le massacre continuerait. C'était une de nos principales préoccupations. Je voulais . . .

M. Wenman: Mais vous avez dit que cela ne faisait pas partie du processus. Je dis que les élections ont été justes et libres et que cela devrait faire partie du processus.

Mlle MacDonald: Oui. Mais reste à savoir si la situation s'est aggravée, si la forces se sont polarisées au Salvador d'une façon plus aiguë qu'auparavant. L'autre soir, les bulletins de nouvelles aux États-Unis et au Canada prétendaient qu'au cours des 4 semaines depuis les élections, on a enregistré environ 336 morts au Salvador, soit une augmentation par rapport à la période précédant les élections. Voilà un commentaire sur la montée de la rancoeur et le durcissement de la polarisation. Un certain nombre de personnes ont été tuées dans une communauté du nom d'El Playon et d'après des

[*Text*]

have been documented now as having been carried out through the work of the military. That is continuing to go on. That is not something which an election has resolved and which our committee stated right from the outset. We felt the election would not be able to resolve, that it was not a step toward bringing peace or an absence of violence in this war-torn country.

Mr. Wenman: Elections often do not do that throughout the world. Human rights exist in many countries that have very excellent elections.

Miss MacDonald: That is more than human rights violation; that is a continuation of the confrontation that goes on.

Mr. Wenman: I cannot defend abuses and I will not.

Miss MacDonald: And as long as part of the whole political spectrum is ruled out from any kind of discussion then I think we are going to see an escalation in that kind of violence. What is of interest is that Tom Enders, the Under-Secretary of State for Hemispheric Affairs has now advocated that there be discussions between representatives of the right and the left, using the good offices of President Lopez Portillo as a mediator, and that is exactly what the committee recommended should take place.

Mr. Wenman: There is a difference between discussions and negotiations, and what you are discussing and negotiating is also another very important factor and needs differentiation . . . . But Sinclair wanted to . . . .

Mr. Stevens: Mr. Chairman, just in answer to Miss MacDonald's original question, which I think she was putting to me; we did raise exactly what you have referred to.

Miss MacDonald: Yes. We did raise exactly what you have referred to: the idea of having an independent, internationally sponsored electoral proceeding somewhat similar to Zimbabwe.

• 1230

The foreign minister, to whom I have already referred, Dr. Fidel Chavez, pointed out that, as far as they are concerned, that is a very bad reflection on El Salvador in the sense that they have been an independent country since 1841; they are trying to solve what they recognize as a problem. That is, they do not want tyranny of either the right or the left; they want to go the democratic route. But to him, to suggest that for a colony with all the problems which Rhodesia lived with in shifting to a new independent country status—with the obvious need to have some type of an independent electoral process to set them up—is similar to El Salvador where they, in turn, are trying to solve what they look on as an internal problem—and they want to do it in the democratic way—is just not a fair comparison, In short, his point was . . . and it turns, Mr. Chairman, on this comment of whether you regard it as a civil war down there or simply as terrorists striking and then running back into the hills. That is really what the issue is to

[*Translation*]

renseignements dignes de foi, les militaires seraient responsables de ces assassinats. La situation n'a pas changé. Les élections n'ont rien changé et notre Comité l'avait prévu au départ. Le Comité estimait que les élections ne pourraient pas résoudre les problèmes et qu'elles n'assureraient pas la paix ou la fin de la violence dans ce pays déchiré par la guerre.

M. Wenman: Les élections ne réussissent pas à faire cela partout dans le monde. On viole des droits de la personne dans plusieurs pays où les élections se déroulent sans problème.

Mlle MacDonald: Il ne s'agit pas seulement de violation des droits de la personne; il s'agit d'une prolongation d'une confrontation.

M. Wenman: Je ne peux pas défendre des abus de ce genre et je ne le ferai pas.

Mlle MacDonald: Tant qu'il sera impossible de discuter de l'aspect politique, nous verrons une montée de ce genre de violence. Fait intéressant, Tom Enders, le sous-secrétaire d'État chargé des questions de l'hémisphère a demandé la tenue de discussions entre des représentants de la droite et de la gauche; le président Lopez Portillo servirait de médiateur; voilà exactement ce que le Comité avait recommandé.

M. Wenman: Il faut distincter entre discussions et négociations et il faut également savoir ce que l'on discute et ce que l'on négocie . . . Mais Sinclair voulait . . .

M. Stevens: Monsieur le président, j'aimerais répondre à la première question de mademoiselle MacDonald qui m'était adressée, je crois; nous avons soulevé les questions dont vous avez parlé.

Mlle MacDonald: Oui. Nous avons parlé exactement de la même question à laquelle vous avez fait allusion: l'idée d'avoir un processus électoral indépendant semblable à celui du Zimbabwe parrainé à l'échelle internationale.

Le ministre des Affaires étrangères dont j'ai déjà parlé, M. Fidel Chavez, a fait remarquer que cela donnait une très mauvaise image du Salvador en ce sens que le pays est indépendant depuis 1841 et qu'on essaie de résoudre une situation qu'on considère comme étant un problème. C'est-à-dire qu'on ne veut pas de tyrannie ni de la droite ni de la gauche; on veut instaurer la démocratie. Mais à son avis, de prétendre que la situation du Salvador où l'on essaie de résoudre ce qu'on considère comme étant un problème interne, et ce par la voie démocratique, de prétendre donc que cela ressemble à la situation d'une colonie comme la Rhodésie avec tous les problèmes qu'elle a connus dans son processus d'accession au statut de pays indépendant, n'est pas une comparaison juste. Bref, il disait . . . et cela revient, monsieur le président, à la question de savoir s'il faut envisager la situation comme une guerre civile ou simplement comme des attaques perprétées par des terroristes qui se réfugient dans les montagnes. C'est

[*Texte*]

the average person in El Salvador. They feel that left wing guerrillas are trying to harass them; they are trying to lead them to the point where they will not be able to take the democratic approach and that, in turn, they would be a second Nicaragua. Nicaragua, in turn, has already started to lean into the communist sphere; you may smile if you like, but the evidence is so strong as to what is happening in Nicaragua. I would think most people in this room should be alarmed at the prospect of another country slipping under the communist influence within 2,000 miles of Canada. But having said that, I cannot agree more if you want to review all of the Amnesty International Report, 1981, accounts of atrocities in various world countries including Cuba; and I hope you bring this out in your report.

Miss MacDonald: I asked Mr. Castro about it.

Mr. Stevens: I am pleased you did. There are refugees that have left El Slavador; there are 100,000 that have left Cuba, as Amnesty International point out here. So, in short, I think it is an unfair thing somehow—when a country is attempting to reach out and try once again to go the democratic route—to come down so hard on them as to say: Are you ready for it and what about all these atrocities, and that type of thing? At worst, at least they are trying to have free elections. I hope you asked Fidel Castro when he intended to have a free election. I hope you asked the Nicaraguan officials when they intend to have a free election.

The Chairman: Miss Jewett.

Miss Jewett: I find frankly, Mr. Chairman, Mr. Stevens' remarks particularly laced with misinformation. We really have not assisted the cause of understanding the situation in El Salvador, particularly those who have not been there at all.

Mr. Stevens: Oh, I am sorry.

Miss Jewett: It is really quite shocking that you should do this, particularly this constant emphasis on these being democratic elections and that candidates could campaign freely and openly. Does Mr. Stevens know what happened to the first executive of the FDI?

Mr. Stevens: I could look it up if you like.

Miss Jewett: If you have to look it up then that is a perfect example of the misinformation that you have been giving this committee.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, on a point of order, I am willing to acknowledge right now that Socialist International is much closer linked to the FDR than I am, and I do not doubt that Miss Jewett has a thorough understanding of FDR. I hope that she will also explain to the committee Socialist International's connection with FMLM. That would be very, very interesting to hear.

• 1235

Miss Jewett: Mr. Chairman, I have asked, Mr. Stevens, if he knew what happened to six members of the first executive of the FDR and he does not know. I will remind him then, or

[*Traduction*]

vraiment là la question pour l'habitant moyen du Salvador. On estime que les guérilleros de la gauche essaient de les harceler; on essaie de les amener au point où l'on ne pourra plus recourir à la voie démocratique et cela pourrait dégénérer en un second Nicaragua. Le Nicaragua a déjà manifesté des tendances communistes; cela peut vous faire sourire, mais ce qui se produit au Nicaragua est tellement évident. J'espère que la plupart des personnes ici présentes s'inquiètent du fait qu'un autre pays situé à moins de 2,000 milles du Canada puisse glisser sous l'influence communiste. Cela dit, je suis entièrement d'accord pour qu'on étudie tout le rapport d'Amnistie internationale de 1981 sur les atrocités qui se produisent dans divers pays du monde, y compris Cuba; et j'espère que cela va ressortir dans votre rapport.

Mlle MacDonald: J'en ai parlé à M. Castro.

M. Stevens: Je suis heureux que vous l'ayez fait. Il y a des réfugiés qui ont quitté le Salvador; il y en a 100,000 qui ont quitté Cuba, comme le dit ici Amnistie internationale. Alors, en bref, je pense qu'il est injuste—quand un pays essaie encore une fois d'instaurer la démocratie—d'être si sévère à l'égard de ce pays en lui demandant s'il est vraiment prêt pour la démocratie et de pointer du doigt toutes ces atrocités. Le pays essaie au moins de tenir des élections libres. J'espère que vous avez demandé à Fidel Castro quand il entendait tenir des élections libres. J'espère que vous avez posé la même question aux fonctionnaires du Nicaragua.

Le président: Mademoiselle Jewett.

Mlle Jewett: Je pense franchement, monsieur le président, que les remarques de M. Stevens sont cousues de renseignements erronés. Nous n'avons vraiment pas aidé à faire comprendre la situation au Salvador, particulièrement pour ceux qui n'y sont jamais allés.

M. Stevens: Oh!, excusez-moi.

Mlle Jewett: Votre attitude est vraiment révoltante, particulièrement quand vous persistez à dire qu'il y a eu des élections démocratiques et que les candidats pouvaient faire campagnie librement et ouvertement. Est-ce que M. Stevens sait ce qui est arrivé à l'exécutif du FDR?

M. Stevens: Je pourrais m'informer si vous voulez.

Mlle Jewett: Si vous êtes obligé de vous renseigner, cela montre parfaitement le genre d'information que vous avez donné à ce comité.

M. Stevens: Monsieur le président, j'invoque le Règlement, je suis bien prêt à reconnaître dès maintenant que l'Internationale socialiste est beaucoup plus près de la FDR que je ne le suis, et je ne doute pas que M[lle] Jewett comprenne parfaitement le FDR. J'espère qu'elle va aussi expliquer au comité les rapports qui existent entre l'Internationale socialiste et la FMLM. Cela serait très très intéressant à entendre.

Mme Jewett: Monsieur le président, j'ai demandé à M. Stevens s'il savait ce qui était arrivé à six membres du premier exécutif du FDR et il ne le sait pas. Je vais lui rappeler ou lui

[*Text*]

tell him, that they were kidnapped and assassinated in November of 1980, by plainclothesmen assisted by 200 uniformed members of the army and the national police. Is it any wonder that they fear for their lives if they should campaign or try to campaign despite the proscription on those parties in this election? Does Mr. Stevens know what are the three political parties in the FDR? Can you tell me what they are?

Mr. Stevens: You mean now?

Miss Jewett: Yes.

Mr. Stevens: You mean DRU?

Miss Jewett: I wondered if you knew what are the three political parties and, indeed, I want you tell me one of the other elements in the FDR.

Mr. Stevens: Well, for clarification, FDR is an umbrella organization that, in turn, has connections with the MNR, which is the National Revolutionary Movement—

Miss Jewett: I am asking what are the three political parties in the FDR.

Mr. Stevens: Would you not regard MNR as a political party?

Miss Jewett: No, I want to know specifically what are the three parties. The MNR—

Mr. Stevens: I am saying they are one.

Miss Jewett: Alright.

Mr. Stevens: Do you not agree?

Miss Jewett: One of the three. Yes.

Mr. Stevens: No, but do you agree that is one?

Miss Jewett: Yes, yes.

Mr. Stevens: That is Doctor Ungo, and they are a full-fledged member of Socialist International.

Miss Jewett: That is right.

Mr. Stevens: We agree? Fine.

Miss Jewett: And so were the leaders that were assassinated.

Mr. Stevens: The DRU is the United Revolutionary Directorate, I guess it is called, which is another party. The final party would be the, well, I guess the CRN has been phased out, but the FD would be another participant.

Miss Jewett: What are the other participants in the FDR? What other groups and so on?

Mr. Stevens: Miss Jewett, I am willing to acknowledge that I am not as well acquainted as you are with the communist, socialist groupings, whether you call them parties or associations or whatever you like. I can if you like give you a complete explanation as to who is included in the left—now I do not know whether they—

[*Translation*]

dire qu'ils ont été enlevés et assassinés en novrembre 1980 par des hommes en civil aidés par 200 membres en uniforme de l'armée et de la police nationale. Il ne faut pas s'étonner qu'on craignait pour sa vie si l'on faisait campagne ou si l'on essayait de le faire malgré la proscription de ces partis aux dernières élections. Est-ce que M. Stevens sait quels sont les trois partis politiques qui constituent la FDR? Pouvez-vous me dire qui ils sont?

M. Stevens: Vous voulez dire maintenant?

Mme Jewett: Oui.

M. Stevens: Vous voulez dire DRU?

Mme Jewett: Je me demandais si vous saviez quels étaient les trois partis politiques et, en fait, je veux que vous me disiez quels sont les autres éléments du FDR.

M. Stevens: Eh bien, pour éclaircir la question, le FDR est un organisme parapluie qui a des rapports avec le MNR qui est le mouvement révolutionnaire national . . . .

Mme Jewett: Je demande quels sont les trois partis politiques du FDR.

M. Stevens: Ne considèreriez-vous pas le MNR comme un parti politique?

Mme Jewett: Non, je veux savoir précisément quels sont les trois partis. Le MNR . . .

M. Stevens: Je dis que c'en est un.

Mme Jewett: Très bien.

M. Stevens: N'êtes-vous pas d 'accord?

Mme Jewett: L'un des trois partis. Oui.

M. Stevens: Non, mais êtes-vous d'accord pour dire que c'est un des partis?

Mme Jewett: Oui, oui.

M. Stevens: C'est le docteur Ungo, et il s'agit d'un membre inconditionnel de l'Internationale socialisme.

Mme Jewett: C'est juste.

M. Stevens: Nous sommes d'accord? Très bien.

Mme Jewett: Et les leaders qui ont été assassinés l'étaient aussi.

M. Stevens: La DRU est la direction générale révolutionnaire unie, je pense que c'est comme cela qu'on l'appelle, et c'est un autre parti. Le dernier parti serait, eh bien, je pense que le CRN n'existe plus, mais le FDR serait un autre participant.

Mme Jewett: Quels sont les autres participants au FDR? Quels sont les autres groupes et ainsi de suite?

M. Stevens: Madame Jewett, je suis prêt à reconnaître que je ne connais pas aussi bien que vous les groupes communistes et socialistes, que vous les appeliez partis ou associations ou ce que vous voudrez. Si vous voulez, je peux vous expliquer parfaitement qui fait partie de la gauche, maintenant je ne sais pas si . . .

[*Texte*]

Miss Jewett: Well, I wanted to know whether you knew that the two universities were in the umbrella organization. I wanted to know if you knew that all of the organized labour movement is in the FDR—

Mr. Stevens: You asked me what parties were with the organization.

Miss Jewett: And then I went on and said what other groupings are in the organization.

Mr. Wenman: The labor unions, by the way, Miss Jewett had a special press conference following the election and expressed their opinion that the elections were fair and free and that they would be co-operating with the new government that would be chosen from amongst those elected.

Miss Jewett: Oh, yes some of them did make that expression. Well, I am not getting very far on that line of questioning. I wanted to—

Mr. Stevens: On a point of order—

Miss Jewett: —find out whether or not Mr. Stevens knew about the massacre of the leaders in 1980, whether or not he knew what groups were in the FDR. Because he has given a very misleading picture to us of somehow these so-called democratic elections have embraced the political spectrum. In fact, they did not embrace the political spectrum and that is why we have got a very right-wing result from the election.

May I go on and ask him whether, Mr. Wenman, when he says that you must be cautious about the outcome. I agree, one must always be cautious about any outcome and particularly about this one. Does he agree that the leader of the ARENA party, does he agree that he is likely to keep his promise to wipe out opposition in El Salvador in six months, even if it means 250,000 deaths?

Mr. Wenman: I wonder if the leader of the Government of Canada can be counted upon to keep his promises of the election any more than the leader of the New Democratic Party or whoever else?

Miss Jewett: I am sorry, I am asking you about—

Mr. Wenman: Now, there is considerable political rhetoric that is issued in all political campaigns. I would expect though, that the democratic process itself is not respected—if, in fact, the constituent assembly does not work, that you will have some sort of a takeover of the extreme right or the extreme left and that is what the people are revolting about. They do not want the extreme right; they do not want the extreme left.

• 1240

Miss Jewett: Mr. Chairman, I asked specifically whether he had any view about Major D'Aubuisson's promise.

The Chairman: Mr. Stevens, would you like to answer the question?

[*Traduction*]

Mme Jewett: Eh bien,je voulais savoir si vous saviez que les deux universités faisaient partie de cet organisme parapluie. Je voulais savoir si vous saviez que tout le mouvement ouvrier organisé est membre du FDR . . .

M. Stevens: Vous m'avez demandé quels partis étaient membres de l'organisation.

Mme Jewett: Ensuite, je vous ai demandé quels autres groupes en faisaient partie.

M. Wenman: Les syndicats ouvriers, en passant, madame Jewett, ont tenu une conférence de presse spéciale à la suite des élections et ont dit que les élections étaient justes et libres et qu'ils collaboreraient avec le nouveau gouvernement qui serait formé par les élus.

Mme Jewett: Eh bien oui, certains ont émis cette opinion. Mais, je n'avance pas beaucoup avec mes questions. Je voulais . . .

M. Stevens: J'invoque le Règlement . . .

Mme Jewett: . . . savoir si oui ou non M. Stevens était au courant du massacre des dirigeants en 1980, si oui ou non il savait quels sont les groupes dans la FDR. Parce qu'il nous a vraiment induit en erreur en nous disant que ces présumées élections démocratiques englobaient toutes les idéologies politiques. En fait, ce n'était pas le cas, et c'est la raison pour laquelle les élections ne se sont pas soldées par une grande victoire de la droite.

Puis-je continuer et demander à M. Wenman s'il faut être prudent dans l'interprétation des résultats quand il dit cela? Je suis d'accord, il faut toujours être prudent quand on interprète n'importe quel résultat et particulièrement ceux-ci. Est-ce qu'il est d'accord pour dire que le leader du parti ARENA, va probablement tenir sa promesse d'éliminer l'opposition au Salvador en six mois, même si cela signifie 250,000 morts?

M. Wenman: Je me demande si l'on peut s'attendre à ce que le chef du gouvernement du Canada tienne ses promesses d'élection plus que le leader du nouveau parti démocratique ou quiconque?

Mme Jewett: Excusez-moi, mais je vous demande, au sujet de . . .

M. Wenman: Maintenant, il y a énormément de rhétorique politique dans toutes les campagnes politiques. Je soutiendrais, par contre, que le processus démocratique n'est pas respecté si, en fait, l'assemblée constituante ne fonctionnait pas, s'il y avait une prise de pouvoir par l'extrême droite ou l'extrême gauche, et c'est cela qui pousse la population à la révolte. La population ne veut pas de l'extrême droite et elle ne veut pas non plus de l'extrême gauche.

Mlle Jewett: Monsieur le président, j'ai demandé spécifiquement son avis au sujet de la promesse du major D'Aubuisson.

Le président: Monsieur Stevens, voudriez-vous répondre à cette question?

[*Text*]

Mr. Stevens: I will try. In answer to your last question about Major D'Aubuisson, I think you will be very pleased to have learned that he, in effect, has become the speaker of the constituent assembly.

Miss Jewett: Yes, it delighted me enormously.

Mr. Stevens: And as such, presumably, whatever your great fears were are neutralized, in that he will not be the president; he will not be the head of state. In short, whatever your anxieties were, he is the speaker, in effect.

Mr. Wenman: He has expected much and has failed.

Miss Jewett: Well, once a pathological killer, always, perhaps.

Is it not true, judging by the report to the United Nations of November 1981, that over 80 per cent of the 32,000 deaths through political violence have be perpetrated by the right?

Mr. Wenman: I do not believe that has been proven or demonstrated. I would expect that you have a situation where one person kills another person, then the other person's family takes revenge. It is a very small country, and to assign blame at this point—and particularly percentage blame—is an astounding capability, I think; if you have that capacity, I yield to you.

Miss Jewett: No. I read the report. I read the report.

Mr. Wenman: Whose report? You are talking about Amnesty International's draft report?

Miss Jewett: Your report to the United Nations last November. I gather you have not read the report.

Mr. Wenman: I gather that you accept all statistics from the United Nations.

Miss Jewett: At least I read all available evidence.

Mr. Stevens: Good. Boy, have I got a bushel of stuff to send you.

Miss Jewett: I read all available evidence from groups of this kind.

Mr. Stevens: Ah, from groups of this kind, Mr. Chairman.

Miss Jewett: I am speaking of groups reporting to the United Nations under its authority on the human rights situation in El Salvador.

Mr. Stevens: It has got to be free first.

Miss Jewett: I wish the members had also read that report before they made their presentation today. I think it might have been helpful for all of us to understand better the background to the election in El Salvador, because if you do not understand the background, and if you do not understand the inability of major elements on the political spectrum to participate in those elections, you are deceiving people by saying they are democratic. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Stevens.

[*Translation*]

M. Stevens: Je vais essayer. Pour répondre à votre dernière question au sujet du major D'Aubuisson, je pense que vous allez être très heureuse d'apprendre qu'il est en fait devenu le président de l'assemblée constituante.

Mlle Jewett: Oui, j'ai été tout à fait ravie de l'apprendre.

M. Stevens: Ainsi, je suppose que vos grandes craintes sont maintenant dissipées, en ce sens qu'il ne sera pas le chef de l'État. Bref, quelles que fussent vos craintes, il est maintenant président de l'assemblée constituante.

M. Wenman: Il avait de grandes ambitions et il a échoué.

Mlle Jewett: Eh bien, meurtrier une fois, meurtrier toujours, peut-être.

N'est-il pas vrai, selon le rapport aux Nations unies de novembre 1981, que plus de 80 p. 100 des 32,000 décès par suite de violence politique sont imputables à la droite?

M. Wenman: Je ne pense pas que cela ait été prouvé. Je verrais une situation où une personne en tue une autre et que la famille de la victime se venge. C'est un très petit pays, et si vous pouvez imputer le blâme comme cela, particulièrement en termes de pourcentage, c'est toute une tâche, je pense.

Mlle Jewett: Non. J'ai lu le rapport. J'ai lu le rapport.

M. Wenman: Quel rapport? Parlez-vous du projet de rapport d'Amnistie Internationale?

Mlle Jewett: Votre rapport présenté aux Nations unies en novembre dernier. Vous ne semblez pas l'avoir lu.

M. Wenman: Je vois que vous acceptez toutes les statistiques qui viennent des Nations unies.

Mlle Jewett: Je lis au moins tout ce qui paraît sur le sujet.

M. Stevens: Très bien. J'ai tout un paquet de documents à vous envoyer.

Mlle Jewett: Je lis tout ce qui vient de groupes de ce genre.

M. Stevens: Ah, de groupes de ce genre, monsieur le président.

Mlle Jewett: Je parle de groupes qui font rapport aux Nations unies en vertu de son mandat d'étudier la situation des droits de la personne au Salvador.

M. Stevens: Et il faut que ce soit gratuit d'abord.

Mlle Jewett: J'aurais aimé que les députés ait également lu ce rapport avant de témoigner aujourd'hui. Je pense que cela aurait pu tous nous aider à mieux comprendre ce qui a précédé les élections au Salvador, parce que si vous ne comprenez pas ce qu'il est advenu avant et si vous ne comprenez pas qu'il était impossible pour les principaux éléments de toute l'idéologie politique de participer aux élections, vous induisez le monde en erreur en disant qu'il y a eu des élections démocratiques. Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Stevens.

[*Texte*]

Mr. Stevens: Mr. Chairman, if I may. I notice that Miss Jewett commented about the labour unions commenting in El Salvador. We attended that press conference, and I thought it was a very moving experience to hear these labour leaders endorse what had happened, saying that they felt that the election should be completely accepted. I would only mention, Mr. Chairman, that Jesse Freedman of the American Federation of Labour, who was in attendance, made this comment when he came back to the hotel after the election: We will report, gentlemen, what has happened here; we will tell the truth, and yet people will continue to throw tomatoes at us for telling the truth.

Miss Jewett: Well, some labour leaders cannot speak, Mr. Chairman.

Mr. Stevens: That is a labour union representative saying that the truth is that the election was fair, but when we say it, people will throw tomatoes at us for saying it.

The Chairman: Mr. Robinson.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Mr. Chairman, if I might ask how long will the meeting go, because I have—

The Chairman: We could adjourn at 1:00 p.m. if . . .

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): There may be others who want to say something, so I will be very short.

I first want to thank our colleagues for appearing before the committee today and giving a very frank, open approach to what they perceived and what they actually saw in El Salvador. I must say that I, too, agreed—and I think they both agreed in this—that the elections should be held. In my view, I personally felt that we should have sent observers. I did not agree in total with everything in the interim report of December 8, 1981, nor did I agree in total with everything in the news release of March 2, 1982. But I did have input for change into both, and I was prepared to go along with the majority in order to get a consensus in both the original interim report and the news release. I think many points made by both Mr. Wenman and Mr. Stevens certainly confirm, in part, some of my own views.

• 1245

I note, in particular, Mr. Stevens referred to page 3 of the news release, and he went through each of the nine points that were made and were considered as defects or flaws in the electoral process. I was able to agree with the general statement because it was a general statement and not really that specific. And most of the points that were made were generalized points as well. I would say there is some validity in the points but there is also validity in the observations that are made by Mr. Stevens and others. In my view, I think that maybe we, as a committee, had dwelt a little too long on the El Salvador situation in our interim report, to the point where

[*Traduction*]

M. Stevens: Monsieur le président, je vois que M^lle^ Jewett a parlé des syndicats ouvriers qui ont exprimé leur opinion au Salvador. Nous avons assisté à cette conférence de presse, et j'ai trouvé très émouvant d'entendre ces dirigeants syndicaux dire qu'ils acceptaient les résultats de l'élection et dire qu'on devrait tous faire de même. J'ajouterais simplement, monsieur le président, que Jesse Freedman de l'*American Federation of Labour* qui était là lui aussi, a fait ce commentaire une fois de retour à l'hôtel après les élections: Nous allons dire, messieurs, ce qui s'est passé ici, nous allons dire la vérité, et pourtant on va continuer de nous critiquer parce qu'on dit la vérité.

Mlle Jewett: Certains leaders ouvriers ne peuvent pas parler, monsieur le président.

M. Stevens: C'est un représentant d'un syndicat ouvrier qui a dit que les élections étaient justes; mais quand c'est nous qui le disons, on nous critique.

Le président: Monsieur Robinson.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Monsieur le président, puis-je vous demander combien de temps va durer la réunion, parce que je . . .

Le président: Nous pourrions ajourner à 13h00 si . . .

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Il y a peut-être d'autres personnes qui aimeraient intervenir, alors je vais être très bref.

Je voudrais d'abord remercier nos collègues d'être venus devant le comité aujourd'hui et de nous avoir donné un exposé très franc et ouvert sur ce qu'ils ont perçu et vraiment vu au Salvador. Je dois dire que moi aussi j'étais d'accord pour dire qu'il fallait tenir des élections, et je pense que nos deux collègues étaient d'accord là-dessus. A mon avis, je pense qu'on aurait dû envoyer des observateurs. Je n'étais pas entièrement d'accord avec tout ce qui se trouvait dans le rapport provisoire du 8 décembre 1981, pas plus qu'avec tout ce qui se trouvait dans le communiqué de presse du 2 mars 1982. Mais j'ai pu faire modifier le rapport et le communiqué de presse, et j'étais prêt à me rallier à la majorité pour qu'on s'entende sur la teneur du premier rapport provisoire et du communiqué de presse. Je pense que bien des points qu'ont fait ressortir MM. Wenman et Stevens confirment certainement en partie quelques unes de mes propres vues.

Je vois en particulier que M. Stevens a parlé des pages 3 et 4 du communiqué de presse et qu'il a repassé les neuf questions qui ont été soulevées et qui étaient considérées comme des lacunes du processus électoral. J'ai pu être d'accord avec la déclaration générale parce que c'était justement une déclaration générale et non un exposé détaillé. La plupart des questions qui ont été soulevées étaient des questions générales aussi. Je dirais que ces questions ont une certaine valeur, mais que les observations faites par M. Stevens et autres ont aussi leur valeur. A mon sens, en tant que comité,nous avons peut-être consacré trop de temps au Salvador dans notre

[*Text*]

maybe we had certainly a potentially biased outlook before we went to El Salvador—at least some of us may have had.

I was glad to hear Mr. Stevens say that . . . I think he made the point that certain of the members who had attended from Canada had closed minds. I hope he was not referring to me in that respect.

You have made some observations and I would ask you this Mr. Wenman. Is it my understanding from you that about 1.5 million people actually did vote, which in terms of the numbers who were potentially qualified to vote would amount to somewhat over 70 per cent?

Mr. Wenman: Between 70 and 80 per cent, yes, of those eligible to vote, and probably higher because, as I mentioned, the military did not vote. And we all know there are several hundred thousand refugees out of the country—those would have been included in the earlier population census. So the thing that is clear is that a substantial majority—a majority greater than most of us are sitting here in the House of Commons with—did vote in that election and were qualified to vote.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): And if in fact the left had voted as well, do you have any considered opinion as to what percentage of the vote they would have received, bearing in mind that I think you gave information to the effect that in 1971 the left-wing received about 1.5 per cent of the votes cast?

Mr. Wenman: Well, the left themselves suggested that their vote would be those who did not turn out. They thought there would be 200,000 turn out or fewer, and they put a series of violent campaigns on election day to try and ensure that result. Therefore they were going to claim . . . they were participating in the election indirectly by claiming those who did not vote. Well, you cannot claim all who did not vote. But even if you claimed all who did not vote, they still represent only a minority of the smallest proportions. And that minority is being given free eminence and the minority's expression of point of view, unfortunately, to me comes through in the tone of the report as it relates to El Salvador.

Therefore, I think that is an inaccurate tone and should be corrected—and hopefully it is being corrected by the information that is provided by us today from many different sources.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Now throughout your tour of El Salvador at this time, did both our witnesses have access to an interpreter at all times?

Mr. Wenman: Yes, including the Ambassador from Canada and other people from—observors from other countries as well. We had many different opportunities for translators.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): And did you feel you were properly protected all the time you were in El Salvador?

[*Translation*]

rapport provisoire, de sorte que nous avions peut-ête des idées préconçues avant notre départ, ou c'est peut-être le cas du moins pour certains.

J'ai été heureux d'entendre M. Stevens dire que . . . Je pense qu'il a dit que certqins députés canadiens qui ont assisté aux élections avaient l'esprit obtus. J'espère que cette remarque ne me visait pas.

Vous avez fait certaines observations, et je vous poserai la question suivante, monsieur Wenman. Avez-vous dit qu'environ 1.5 million de personnes ont en fait voté, ce qui voudrait dire qu'environ 70 p. 100 des électeurs ont exercé leur droit de vote?

M. Wenman: Oui, entre 70 et 80 p. 100 des électeurs, et peut-être plus encore, car comme je l'ai dit, les militaires n'ont pas voté. Et nous savons tous qu'il y a plusieurs centaines de milliers de refugiés qui ne sont pas au pays—et ces personnes-là auraient été comptées dans le recensement. Alors, ce qui ressort clairement, c'est qu'une majorité subtantielle—une majorité plus grande que celle qui nous a donné notre siège à la Chambre des communes,—a voté à cette élection—et était habilitée à à voter.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Et, si en fait la gauche avait voté aussi, avez-vous une idée du pourcentage des voix qu'elle aurait obtenu compte tenu du fait que vous nous avez dit, je pense, qu'en 1971 elle avait eu environ 1.5 p. 100 des voix?

M. Wenman: Eh bien, la gauche elle-même a dit qu'elle obtiendrait les voix de ceux qui ne voteraient pas. Elle croyait qu'au plus 200,000 personnes iraient voter, et c'est le résultat qu'elle a tenté d'obtenir en menant une série de campagnes de violence le jour même des élections. Alors la gauche disait qu'elle participait aux élections indirectement en revandiquant les voix de ceux qui n'allaient pas voter. Eh bien, vous ne pouvez pas revendiquer la voix de tous ceux qui n'ont pas voté. Mais même si vous le pouviez, cela ne représente encore qu'une très faible minorité. Et on accorde trop d'importance à cette minorité et l'expression du point de vue de cette minorité, malheureusement, transparaît dans le ton du rapport sur le Salvador.

En conséquence, je pense que le ton du rapport n'est pas juste et qu'il faudrait le corriger—et j'espère qu'il sera corrigé à la lumière de l'information provenant des nombreuses sources qui nous est fournie aujourd'hui.

M.Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Maintenant, pendant tout votre séjour au Salvador, est-ce que nos deux témoins ont toujours eu accès aux services d'un interprète?

M. Wenman: Oui, y compris l'ambassadeur du Canada et d'autres personnes—les observateurs d'autres pays aussi. Nous avons eu des traducteurs à de nombreuses occasions.

M. Robinson (Etobicole—Lakeshore): Et vous considériez-vous suffisamment protégés pendant tout le temps que vous étiez au Salvador?

[*Texte*]

Mr. Wenman: Well, they certainly did the very best they could. On one occasion I was separated from my guard briefly during a shooting incident and there was quite some concern there, but they certainly did everything they could to protect us all along the way from guerrillas. It was interesting that the shooting incident I was involved in . . . I had just been interviewed by the news media from the international press from Mexico, Italy and France on international television and just as we finished interviewing, that is exactly the moment the shooting started. I am sure it was coincidence. But these kinds of incidents happening throughout the election seemed to be often reported. The connection between the press and the guerrillas was very closely linked.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Yes. And would you care to tell us something about these victims of conflict that you mentioned before? We never did get to that.

• 1250

Mr. Wenman: Yes, I think it is unfortunate that, as we look at El Salvador and we get arguing politically, we forget, too often, the victims of conflict. And, that it would have been appropriate, for all of us, to have spent less time with politicians and more time with the victims themselves. And, to have recognized that one of the major roles Canada can and should play, in this region, as a stabilizing force—a stabilizing force that provides development and development assistance.

I think on that same basis the Caribbean Basin Program should not be looked on with a measure of suspicion, certainly in the areas where we can implement mutually agreeable programs. We should be getting on with that forthwith.

I think that, for example, one area of great problem is that they suggested there are 250,000 children and these 250,000 children need care. They need care from the government; they need care from international agencies. Non-governmental organizations in Canada could do a substantial job.

A lot of these 250,000 are mothers alone, with large families of children. Others are orphaned children, attached to extended families, who cannot, in fact . . . are already stretched beyond their personal capacity to support additional family members. Others are orphaned children in government and private institutions. And, there are a large number of orphaned children abroad.

President Duarte and his wife, for example, talked specifically about a specific program that Canada could participate in, which would include, perhaps, a type of temporary wardship—as was just developed through the Indonesian refugees—or bilateral agreements for international adoption so that some of these children can be placed in Canadian homes.

I am certainly going to be looking at that. I am going to be looking at extended daycare centres that will help beyond infancy; Support measures to extended families—like the

[*Traduction*]

M. Wenman: On a certainement fait du mieux qu'on pouvait. Une fois, j'ai été séparé de mon garde du corps brièvement pendant un échange de coups de feu et nous étions très inquiets, mais on a certainement fait tout ce que l'on a pu pour nous protéger contre les guérilleros. Il est curieux que cet incident se soit produit juste après une entrevue que je venais d'accorder à des représentants de la presse internationale du Mexique, d'Italie et de France et qui devait passer en mondiovision. Je suis sûr que c'est une coïncidence. Mais ce genre d'incident semble s'être produit pendant toute la période d'élection. Les rapports entre la presse et la Guérilla étaient très étroits.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Oui. Et voudriez-vous nous parler de ces victimes des conflits auxquels vous avez déjà fait allusion? Nous n'avons jamais réussi à en parler.

M. Wenman: Oui, il est regrettable que, lorsqu'on parle de la situation politique au Salvador, on oublie trop souvent les victimes de ces conflits. Certes, il aurait mieux valu, pour nous tous, que nous passions moins de temps avec les politiciens et plus avec les victimes elles-mêmes. Ainsi, nous aurions pu mettre l'accent sur le rôle important que le Canada peut et doit jouer dans cette région, à savoir celui de force stabilisatrice qui stimulera le développement et l'aide au développement.

De la même façon, nous ne devrions avoir aucune réserve à l'égard du programme des pays du bassin des Caraïbes, surtout dans les domaines où nous pouvons nous entendre. Nous devrions donc nous mettre à la tâche immédiatement.

L'un des problèmes les plus importants est que, apparemment, 250,000 enfants ont besoin de soins précis, soins que peuvent leur donner le gouvernement et les organismes internationaux. Les organismes non gouvernementaux établis au Canada pourraient jouer un rôle important dans ce domaine.

Bon nombre de ces 250,000 enfants appartiennent à des familles nombreuses et monoparentales. D'autres sont orphelins et ont été confiés à des parents plus ou moins éloignés, qui ne peuvent pas . . . en fait, qui vont déjà au-delà de leurs propres moyens pour subvenir aux besoins de ces enfants qui viennent s'ajouter à leur propre famille. D'autres orphelins sont confiés à des institutions gouvernementales et à des établissements privés. Enfin, un grand nombre de ces orphelins sont envoyés à l'étranger.

Le président Duarte et sa femme ont parlé tout particulièrement d'un programme auquel le Canada pourrait participer et qui inclurait éventuellement une sorte de tutelle temporaire, comme on l'avait fait pour les réfugiés indonésiens, ou bien une entente bilatérale sur un système d'adoption international, afin qu'un certain nombre de ces enfants puissent être placés dans des foyers canadiens.

J'ai fermement l'intention d'étudier ce problème, notamment la possibilité d'avoir des garderies accueillant des bébés aussi bien que des enfants plus âgés. On pourrait également

[*Text*]

foster parents plan and so forth—that could be implemented there come from Canada; Special unaccompanied minor projects, which might include temporary wardship or international adoption. These are areas that I will be investigating with government officials and with non- governmental organizations.

I am pleased to say that, as a result of my visit, aid will be provided by Canadian non-governmental organizations to both sides of the conflict—both to those who are refugees from El Salvador in El Salvadorian refugee camps and to those who are unfortunate poor within the country who cannot gain a classification for status of refugees.

There are all kinds of programs that I did want to suggest and I would be pleased to elaborate more on those, if you wish or proceed to other questions.

The Chairman: I think you had a question pertaining to the election.

Mr. Wenman: I think the election has something to do with development assistance and if it does not, in establishing peace and stability in the region—

The Chairman: Other people wanted to put questions to you.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I know that time is short but, if I could just ask one further question.

I realize that you were down there to look at the election process and the elections being held but I also think that you have made some comments, in your report, that deal with many other parts. And, since our total report is going to have to encompass some of these things, I wondered if you had any comment to make with regard to the infrastructure for development in the country.

The economy is being totally destroyed by the guerrillas—as we were told when we were down there—and I am wondering is there any possibility of recovery, as you saw it?

Mr. Wenman: There is a very, very close connection between the electoral process and development. The election will not be a success, democracy cannot work, unless we support infrastructure in that country—the establishment of an economy.

El Salvadorians have, in that region, the reputation for being hard workers. That is commonly said, as you travel throughout the region. They, in fact, have exported labour to other nations and they are highly sought after. So, I think the elements, in fact, for economic success are there in El Salvador, if the guerrillas would but respect a democratic response.

But, the guerrillas are not seeking democratic elections in El Salvador. They are seeking to gain power through disruption. And that should be condemned by all of us, sitting in this room, who believe in any form of democratic process.

[*Translation*]

mettre sur pied d'autres mesures de soutien, comme le système des parents nourriciers, et ce, à partir du Canada. Il faut également envisager des projets spéciaux pour les mineurs non accompagnés, projets qui incluraient éventuellement un régime de tutelle temporaire ou d'adoption internationale. Ce sont là les domaines que j'ai l'intention d'étudier de plus près avec des fonctionnaires et des organismes non gouvernementaux.

J'ai le plaisir de vous annoncer que, à la suite de ma visite, les organismes canadiens non gouvernementaux ont décidé d'accorder une aide à la fois aux réfugiés du Salvador qui se trouvent dans des camps de réfugiés et aux pauvres qui se trouvent encore au Salvador et qui ne peuvent pas obtenir le statut de réfugiés.

J'ai toutes sortes de programmes en tête et, si vous le désirez, je vous donnerai plus de détails à leur sujet.

Le président: Je crois que vous aviez une question en ce qui concerne l'élection.

M. Wenman: Je crois que l'élection a quelque chose à voir avec l'aide au développement ou, sinon, avec le rétablissement de la paix et de la stabilité dans cette région.

Le président: D'autres députés voulaient vous poser des questions.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je sais que nous n'avons guère le temps, mais j'aimerais poser une autre question.

Je sais bien que vous êtes allé là-bas pour voir comment se déroulaient les élections mais, dans votre rapport, vous traitez de plusieurs autres questions. Étant donné que le rapport de notre comité portera également sur certaines de ces questions, j'aimerais savoir ce que vous avez à dire en ce qui concerne l'infrastructure de ce pays.

D'après ce qu'on nous a dit lorsque nous étions là-bas, l'économie a été complètement détruite par les guérilleros et j'aimerais donc savoir si, à votre avis, ce pays a des chances de connaître une reprise économique?

M. Wenman: Le processus électoral et le développement sont intimement liés. Ce n'est que si nous appuyons l'infrastructure de ce pays et, donc, la reprise économique, que l'élection permettra au système démocratique de fonctionner.

Dans la région, les Salvadoriens ont la réputation d'être de durs travailleurs. C'est ce que tout le monde dit. En fait, des Salvadoriens sont allés travailler dans d'autres pays et ils y sont très demandés. Je pense donc que le Salvador a le potentiel suffisant pour connaître une reprise économique, à condition toutefois que les guérilleros respectent le verdict démocratique.

Malheureusement, ces guérilleros ne veulent pas d'élections démocratiques au Salvador. En effet, ils veulent le pouvoir par la révolution. Nous tous qui croyons au processus démocratique devons absolument condamner ce genre d'attitude.

[*Texte*]

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): They do not believe in elections.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. McLean.

Mr. McLean: Thank you, Mr. Chairman.

I am wondering if, at another time, Mr. Wenman's testimony regarding Nicaragua and the Miskitos Indians, is one that would be, I think, helpful. We had, as you recall, meetings with people who expressed very different opinions regarding what was happening on the Honduran border during our visit to Nicaragua. And, that is an area that it would be helpful in. There are some statements that have been made by the Nicaraguan churches and other things that I would like to have on the record and some response to them to test.

• 1255

In relation to today's focus on El Salvador, I would welcome, in response to Mr. Wenman's suggestion, that in the committee's overall recommendations in the interim report, and others, that somehow we have been jumping to conclusions.

I would like to know, and I make this just as an observation because I think it is an important one for the credibility of the committee, that we address very seriously because I look at the eight months of testimony that we have had around this table and we have been regularly hearing from both sides. We have heard from Canadian groups, academics, labour, business, about Central America, but always focusing on El Salvador because it has become the key area and it has been seen to be the important centre.

We have then traveled and consulted with the American administration, with the Mexican administration and with the OAS. We have then travelled and consulted with the Caribbean and with Caribbean groups, including CARICOM, the areas of Caribbean Councils of Churches. We then travelled to Central America, touching in Costa Rica, which has a certain view of events and is a part of the new Central American community and then to Nicaragua, where there is a dispute as to how it should be viewed, and to Cuba, which has yet another perspective on the events in El Salvador.

Then we have talked with both sides, with Mr. Ungo and his representatives. We have talked with the government representatives including the ambassador from El Salvador who appeared before this committee on behalf of the government. Now, I find myself, as a member of the committee, disturbed by the accusation that somehow in the direction that we have gone we have been jumping to conclusions. I would welcome, in a very positive way, because we have some life in this committee for the months that lie ahead, how we answer that criticism. Because I think we have the resources now to do that.

[*Traduction*]

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Ils ne croient pas au processus électoral.

Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur McLean.

M. McLean: Merci, monsieur le président.

Je me demande si le témoignage de M. Wenman en ce qui concerne le Nicaragua et les Indiens Miskitos ne pourrait pas nous être utile dans un autre contexte. Vous vous souvenez sans doute que, pendant notre séjour au Nicaragua, nous avons entendu des opinions radicalement différentes en ce qui concerne la situation le long de la frontière avec le Honduras. Plusieurs déclarations ont été faites par différentes églises nicaraguayennes et par d'autres témoins et j'aimerais qu'elles soient consignées au dossier, avec les réactions qu'elles ont entraînées.

En ce qui concerne notre discussion d'aujourd'hui, qui porte essentiellement sur le Salvador, j'estime, tout comme M. Wenman, que notre Comité a tiré des conclusions un peu hâtives dans les recommandations de son rapport intérimaire.

J'aimerais qu'on étudie cette question très sérieusement car, et c'est essentiel pour la crédibilité de notre Comité, cela fait huit mois que nous nous réunissons et que nous entendons des témoins. Nous avons reçu des représentants de groupes canadiens, d'universitaires, de syndicats, d'entreprises et de l'Amérique centrale, mais nous avons toujours mis l'accent sur le Salvador.

Ensuite, nous nous sommes rendus à l'étranger et avons été consulter l'administration américaine, le gouvernement mexicain et les membres de l'Organisation des États américains. Nous nous sommes ensuite rendus dans les Caraïbes et y avons rencontré plusieurs groupes, notamment CARICOM et différentes églises. Ensuite, nous sommes allés en Amérique centrale, en passant par le Costa Rica, qui a adopté une certaine attitude en ce qui concerne les événements au Salvador et qui fait partie de la nouvelle communauté d'Amérique centrale; nous sommes ensuite allés au Nicaragua, où l'on se s'entend pas sur la position à adopter vis-à-vis de la situation au Salvador, et enfin à Cuba, qui bien sûr a une opinion tout à fait différente en ce qui concerne les événements au Salvador.

Nous avons ensuite rencontré les représentants des deux parties et avons discuté avec M. Ungo et son groupe. Nous avons rencontré des représentants du gouvernement, notamment l'ambassadeur du Salvador qui a comparu devant notre Comité au nom de son gouvernement. Maintenant, en tant que membre du Comité, je me sens un peu embarrassé d'être accusé d'avoir tiré des conclusions hâtives. J'aimerais donc, étant donné que nous en avons encore le temps, que nous envisagions sérieusement de répondre à cette critique, d'autant plus que nous avons maintenant les ressources nécessaires pour le faire.

[*Text*]

The Chairman: I am not sure who wants to answer this.

Mr. Wenman: Okay. As a member of the Standing Committee on External Affairs, long-standing as other members in this room, you are making a report that will come to the senior committee for judgment. I will be asked to make a judgment on your report and recommendations to the government and to the House of Commons. Therefore, my interest is that the information that you provide us is in fact fair, fairly balanced and full and complete and accurate. Therefore, having that concern, I cannot speak for all of the hearings that you have participated in and I cannot speak for your interpretation of those materials.

But what concerns me as a member of the committee that will receive this report, is that in one area I have doubts about it. I went and looked and I found the doubts that I had were, in fact, verified and they were verified by the election process itself. The election process proved the world wrong in their overall judgment of what would happen, the subjective judgment.

And the problem that that gives for me is, if that is wrong and if maybe one side was more heavily listened to than another here, then I have questions throughout the entire report and that is what gives me concern. The things that are well balanced and very broad in the report, I have no problems with them. I have no problems with the report. I want the report to be more accurate, rather than less accurate. If the committee has not enough time . . . October is a ridiculous length of time to try and figure out all aspects of relations with Latin America. There probably should be other terms of reference, in fact, that extended a more specific terms of reference and perhaps a new committee that will go in the direction that you point.

But certainly there will need to be more investigation. It is the lack of information that concerns me, or subjective judgments that may not have been accurate, that give me concern in dealing with this report that I will receive in the committee. I need that information and I cannot travel, as you are travelling, and it is going to be very difficult for me to judge it.

• 1300

Mr. McLean: Mr. Chairman, thank you, Mr. Wenman.

In relation to today's testimony, both Mr. Wenman and Mr. Stevens have placed a great deal of focus upon the technical fairness of the voting and the voting procedures, and I am not in dispute of that. I think one could argue in terms of technical points, but in terms of the technical procedures, I do not find myself distressed about that. I did have the opportunity to live through a portion of the civil war and I have spent some time monitoring in societies with literacy-levels that are less than 50 per cent.

In terms of the portion of the electoral process that you observed which was the urban process—and if one takes a look at the cultural and literacy background of which we have been

[*Translation*]

Le président: Qui veut répondre à cette question.

M. Wenman: Je vais le faire. En tant que membre du Comité permanent des affaires extérieures, et cela depuis longtemps comme d'autres députés ici présents, je peux vous dire que le rapport que vous allez faire va être soumis au comité directeur. On me demandera de juger le rapport et les recommandations que vous soumettrez au gouvernement et à la Chambre des communes. En conséquence, je tiens à ce que les informations qu'il contiendra soient exactes, assez objectives et complètes. Cela dit, je ne peux pas me mettre à votre place en ce qui concerne l'interprétation des témoignages et documents que vous avez reçus au cours de toutes ces séances.

Ce qui me préoccupe par contre en tant que membre du Comité qui recevra ce rapport c'est que j'ai des réserves à son égard en ce qui concerne un domaine en particulier. Je me suis rendu là-bas et j'ai eu la confirmation de mes doutes par le processus électoral lui-même. En effet, ce processus électoral a démenti l'opinion générale qu'on se faisait de la situation, opinion qui était d'ailleurs subjective.

Ce qui me préoccupe c'est que, si cette opinion était erronée et si l'on a peut-être davantage écouté une version plutôt que l'autre, à ce moment-là, j'ai de graves réserves à l'égard du rapport tout entier. Lorsque les affirmations de ce rapport sont objectives, équitables et générales, je n'ai aucun problème. En fait, le rapport ne me pose pas de problème, mais je veux qu'il soit plus précis et non moins. Si le Comité n'a pas assez de temps . . . D'ici au mois d'octobre, cela fait vraiment peu de temps pour étudier tous les aspects de nos relations avec l'Amérique latine. Il nous faudra peut-être un autre ordre de renvoi qui élargira nos attributions et qui, éventuellement, créera un nouveau comité pour étudier la question que vous soulevez.

De toute façon, il nous faudra approfondir nos recherches. C'est justement le manque d'information, ainsi que certains jugements subjectifs qui ne sont peut-être pas tout à fait exacts, qui me préoccupent avec ce rapport. J'ai besoin de ces informations et, malheureusement, je ne peux pas me rendre sur place comme vous le faites. Il me sera donc très difficile de juger ce rapport.

M. McLean: Monsieur le président, merci, monsieur Wenman.

En ce qui concerne le témoignage que nous avons entendu aujourd'hui, MM. Wenman et Stevens ont beaucoup insisté sur le déroulement équitable des procédures de vote. Je ne le conteste pas. On pourrait discuter de certains détails techniques mais, sur le plan des procédures, je ne m'inquiète pas. J'ai vécu là-bas pendant une partie de la guerre civile, et j'ai eu l'occasion d'observer des sociétés dont le taux n'analphabétisme était supérieur à 50 p. 100.

Le processus électoral que vous avez observé se déroulait en milieu urbain et, d'après les témoignages et documents que

[*Texte*]

briefed, I find that the literacy-level is somewhere in the neighbourhood of 40 per cent. That percentage may be out a little bit.

Let me recall the question of perception, and what I am trying to do, Mr. Chairman, is not to be argumentative, but Mr. Wenman has suggested that the question of whether the evidence we have received has brought us to a right conclusion and he has raised it around the meaning of the election. And I wish for a moment, as a member of the committee, whose judgment has been questioned in this way, to suggest that there are a variety of factors we have been trying to wrestle with, of cultural and social and demographic backgrounds.

Let me take another situation by way of an illustration. I was in Nigeria during the period of two censuses. At that point, the literacy-level in the country was well less than 50 per cent. Depending on the fears and the interpretations as to what the meaning of the census would be, the two censuses were held and there was a differential of about 40 million, out of an estimated population of about 80 million today.

The first interpretation had to do with whether or not you were going to be paying more taxes and the next was whether it would be to your advantage to enroll; that you would actually receive from the government. In relationship to a population in El Salvador in which you have 60 per cent living in the rural areas, the question of whether this is a small guerrilla movement or a genuine civil war—which is a question that Mr. Stevens has posed to the committee for some observation—if you have 60 per cent of the population supporting an action, the question of the designation of a hit-and-run guerrilla movement and where those people are being housed and where they are being sheltered and the question of a genuine question-mark as to the sense in which there is some acceptance of that, is one which has come before me as a member of the committee and not merely in terms of the political designation.

The question is: Where do the bulk of the people live? They do not live in the cities. The bulk of the people live in the rural areas. The question of where the election was held and the question of the perception—also, as in many countries, it is the law of the country that you must vote. Therefore, for people on both sides—and I pay full tribute to what you have said about the question of the anxiety on both sides—the question, if you live, in a sense, under one regime and the question of your security of living for tomorrow, depends on the action you take.

I am encouraged by the large voter turnout, but I also am aware that in a country with relatively low literacy-levels, the question of survival and the question of psychologically what happens to people in the midst of a civil war—and as I have lived through that type of warfare for not months, but several years, I understand what happens to people and how they keep their head. Therefore, I bring to an interpretation of this some critical judgments that do not dispute what you have seen technically, but raise the question of meaning.

[*Traduction*]

nous avons reçus à ce sujet, en milieu urbain, environ 40 p. 100 de la population sait lire et écrire.

J'aimerais revenir à la question de la perception, sans vouloir provoquer M. Wenman. Toutefois, il a suggéré qu'il importait de déterminer si les témoignages que nous avons reçus nous ont permis de tirer des conclusions justes, notamment en ce qui concerne la signification des élections. En tant que membre du comité dont le jugement est ainsi remis en cause, j'aimerais vous dire que nous avons dû tenir compte de toute sorte de facteurs, qu'ils soient culturels, sociaux ou démocratiques.

Permettez-moi de vous donner un autre exemple. Je me trouvais au Nigéria à l'époque de deux recensements. A ce moment-là, le taux d'analphabétisme dans ce pays était supérieur à 50 p. 100. Quelles que soient l'interprétation et la signification que l'on donne à ces recensements, les deux recensements en question ont eu lieu et leur résultat différait de quelque 40 millions sur une population aujourd'hui évaluée à environ 80 millions d'habitants.

La première interprétation devait consister à déterminer si vous alliez payer davantage d'impôt et la deuxième, si vous aviez intérêt à vous engager. Étant donné qu'au Salvador, 60 p. 100 de la population habite dans les zones rurales, lorsqu'on discute pour savoir s'il s'agit d'un petit mouvement de guerrilleros ou d'une vraie guerre civile, question que M. Stevens a posée à notre comité, si 60 p. 100 de la population appuie une action en particulier, il me semble difficile de désigner ce mouvement par «guerrillas d'amateurs» . . .

La question qui se pose est de savoir où vit la majorité de la population? Elle n'habite pas dans les villes, mais dans les zones rurales. Quant au lieu où l'élection s'est déroulée et quant à la question de la perception . . . Tout comme dans beaucoup de pays, vous devez respecter la loi en vigueur dans le pays. En conséquence, pour les deux adversaires, et je vous sais gré de ce que vous avez dit en ce qui concerne l'anxiété qu'ils éprouvaient tous les deux, le maintien du statu quo ou l'incertitude d'un autre régime dépendait de la façon dont vous votiez.

Je suis heureux qu'un grand nombre d'électeurs aient voté mais je sais aussi que, dans un pays où le taux d'analphabétisme est relativement élevé, il y a la question de la survie et des angoisses psychologiques que provoque une guerre civile . . . J'ai connu ce genre de situation non pas pendant des mois, mais pendant plusieurs années, et je sais comment les gens arrivent à survivre. En conséquence, je ne conteste pas le déroulement en soi des élections, que vous avez pu observer, mais j'ai des réserves en ce qui concerne leur signification.

[*Text*]

• 1305

I would like maybe in response . . . and I do not want to take any longer than that . . . . I am not trying to be confrontational but merely to say the mind-set that comes is not to take one ideology or another but to try and look at what is happening.

Mr. Stevens, I wonder if you could help us a little bit in the committee with your comments. You were very forceful in saying the interpretation was orchestrated by communists in Mexico and that somehow this was the source.

Now, in our meetings in Mexico City we met with Mr. Castaneda, the foreign minister, Mr. Echeverria, the past president; we met with senior officials in the government of Mexico, as well as the Archdiocese, the Human Rights Commission; we met with a variety of economic agencies looking at Central America, who were giving an interpretation. The Mexican foreign policy has been one of recognition of the revolutionary front in its political posture. And I am wondering, in terms of your suggestion that somehow there is an entire conspiracy, that we were totally misled in colouring by all of these agencies, church and government and economic agencies and human rights agencies in Mexico . . . then who should we have been speaking to?

Mr. Stevens: Mr. Chairman, Mr. McLean has asked a lot of questions and I am pleased at his general attitude because I think it is a very fair attitude on his approach to this whole question of what is right, what is truth, if you like, in terms of El Salvador and Central America.

If I could, I would like to touch what I think are really his three thrusts. His opening thrust was that he wanted to be reasonably assured in his own mind that the subcommittee is objective, that it presents a report that would be a credible report, and I think he used that term; his own credibility is at stake. I would suggest in that regard, Mr. McLean and members of the committee generally, that if you would like to take, for example, the report of December 8, I would single out three different references in which I hope, after reflection and reconsideration, there may at least be qualifications on or even changes in the wording. For example, in paragraph 19 you are commenting about the United States economic program, trying to assist various countries in this area, and you say;

> The subcommittee commends its emphasis on co-operation among countries, but reports that virtually all the evidence received has left us with the clear impression that this has been a poorly planned and questionably motivated initiative.

. . . and then you go on . . .

> . . . we are deeply concerned that the plan may, in the end, prove to be a non-plan.

I, personally, felt—and I would like you to at least consider this, Mr. Chairman and members of the committee—that was a pretty harsh decision, or if you like version, of what the

[*Translation*]

En guise de réponse . . . je ne voudrais pas trop m'attarder sur ce sujet . . . je n'essaie pas de vous provoquer mais simplement de vous faire comprendre que l'objectif n'est pas d'adopter une idéologie plutôt qu'une autre mais d'essayer de comprendre ce qui se passe.

Monsieur Stevens, j'aimerais que vous nous en disiez un peu plus. Vous avez affirmé avec véhémence que cette interprétation avait été orchestrée par des communistes, au Mexique, et que c'en était plus ou moins la source.

Or, lorsque nous nous trouvions à Mexico, nous avons rencontré M. Castaneda, le ministre des Affaires étrangères, et M. Echeverria, l'ancien président; nous avons également rencontré des hauts fonctionnaires du gouvernement mexicain, ainsi que des représentants de l'archevêché, de la Commission des droits de la personne et de toutes sortes d'organismes économiques s'intéressant à l'Amérique centrale et ayant une interprétation à donner sur la situation prévalant là-bas. Le gouvernement mexicain a reconnu le front révolutionnaire et, lorsque vous dites qu'il s'agit d'une conspiration générale, je me demande si nous n'avons pas été complètement induits en erreur par tous ces organismes, ces églises, ces gouvernements, ces organismes économiques et cette Commission des droits de la personne au Mexique . . . qui, alors, aurions-nous dû rencontrer là-bas?

M. Stevens: Monsieur le président, M. MacLean a posé un tas de questions et je suis ravi de pouvoir lui répondre de façon générale car je pense que son approche vis-à-vis de toute cette question est tout à fait pertinente puisqu'il essaie de savoir la vérité en ce qui concerne la situation au Salvador et en Amérique centrale.

J'aimerais donc répondre aux trois grandes questions qu'il a posées. Tout d'abord, il voulait avoir des garanties raisonnables que le sous-comité serait objectif et qu'il présenterait un rapport crédible; je pense que c'est là le terme qu'il a utilisé puisqu'il a dit que sa propre crédibilité était en jeu. J'aimerais signaler à son intention, et à celle des autres membres du comité, que trois passages au moins du rapport du 8 décembre mériteraient d'être remaniés. Par exemple, au paragraphe 19, vous parlez du programme d'aide économique des États-Unis, qui s'adresse à différents pays de cette région, et vous dites:

> Le sous-comité approuve l'accent mis sur la coopération entre pays. Cependant, l'information et des témoignages que nous avons reçus nous laissent l'impression d'une initiative mal planifiée, aux motifs douteux.

et vous poursuivez ainsi . . .

> . . . nous sommes profondément inquiets à la pensée qu'en fin de compte, le plan puisse s'avérer un plan sans plan.

Personnellement, j'ai pensé, et permettez-moi de vous en faire part, qu'il s'agissait là d'une critique assez sévère de ce que font les Américains. Nos voisins ont en effet décidé de

[*Texte*]

Americans are doing. They, in their mind, have put El Salvador the number four country in the world for assistance; this year they may put something like $200 million into that country. When they are putting that kind of money in to improve, if you like, what they feel are the unsatisfactory conditions, when they have gone to the lengths they have to try to make sure that President Duarte gets assistance and that if on balance he can be a member of the coming government, or at least his party, I think it is harsh to just out of hand say it is a non-plan.

Again—and I certainly commend the committee on this—in paragraph 29 and again in paragraph 32 you refer to your appendix A and you do it in a context of listing the various nations who have signed the International Covenant on Civil and Political Rights. But I found it rather interesting that when you refer to it, you do so in the context that El Salvador has not accepted Article 41 yet, but totally ignore the fact that Cuba has not signed; it is not on the list. Nicaragua has not signed; it is not on the list. And Haiti has not signed.

• 1310

In short, three of the countries that you visited have signed; they are on the list. I am just surprised it was not made clearer, while you welcome the fact that El Salvador has at least signed, that they have not gone as far as you would like. On the other hand, certain other countries such as Cuba have just totally ignored it.

Finally, I would refer you to paragraph 63, in which you say,

> Senior officials of the United States Administration have characterized Cuba as the source of much of the instability and tension in central America and the Caribbean. Testimony received by the Sub-committee raises questions about that charge.

Then you go on to various things.

Well, now I can tell you that, for most of the Salvadorian people I talked to, there is absolutely no doubt in their minds as to where the terrorists are being assisted. They have traced it through Nicaragua, back into Cuba and—as you have pointed out in three places in your report—to what you call the east-west tension; presumably east means Russia. I do not know who else you would be referring to when you say east-west tension. And all I am saying is that it surprised me you dismissed it so quickly, and I would hope in further reports there is more balance. If you would like to say what the communists feel and what the Americans feel, so be it. But to me, it would be, I think, a more credible report to try to make it clear. There are two sides, very much, to this question.

Touching on your suggestion as to who you should talk to, I would certainly like to see you call before this committee the representative whom I believe you have invited from the United Kingdom observation team. I am not sure whether he

[*Traduction*]

mettre le Salvador au 4ième rang des pays qui bénéficient de leur programme d'aide et, cette année, ils vont consacrer environ 200 millions de dollars à ce pays. Étant donné qu'ils consacrent autant d'argent à l'amélioration de ce qu'ils estiment être des conditions insatisfaisantes, lorsqu'ils font autant d'efforts pour essayer de s'assurer que le président Duarte obtiendra l'aide dont il a besoin pour être membre du prochain gouvernement, ou au moins son parti, je pense qu'il est un peu exagéré de dire que ce qu'il faut est un plan sans plan.

Aux paragraphes 29 et 32, vous faites référence à l'annexe A en énumérant les différents pays signataires du pacte international relatif aux droits civils et politiques. Je vous en félicite. Toutefois, en énumérant ces pays, vous signalez que le Salvador n'a pas encore ratifié l'article 41 mais, par contre, vous passez complètement sous silence le fait que Cuba ne l'aie pas signé. Cuba ne figure pas sur la liste. Le Nicaragua ne l'a pas signé, il n'est pas sur la liste. Hafti ne l'a pas signé non plus.

Bref, trois des pays où vous vous êtes rendu l'ont signé, et ils figurent sur la liste. Je suis donc surpris que vous n'ayez pas indiqué plus clairement que, bien que vous vous réjouissiez que le Salvador ait signé le Pacte, il n'en a pas signé la totalité comme vous l'auriez voulu. Par ailleurs, d'autres pays comme Cuba l'ont tout simplement ignoré.

Pour terminer, j'aimerais vous reporter au paragraphe 63 où vous dites:

> Des hauts fonctionnaires de l'administration américaine ont accusé Cuba d'être à la source de l'instabilité et des tensions en Amérique centrale et dans les Antilles. Des témoignages reçus par le sous-comité soulèvent de nombreux doutes à ce sujet.

Ensuite, vous passez à d'autres sujets.

Ce que je peux vous dire, moi, c'est que pour la majorité des Salvadoriens que j'ai rencontrés, il n'y a aucun doute quant à l'origine de l'aide accordée aux terroristes. Pour eux, cette aide provient de Cuba, en passant par le Nicaragua, et cela fait partie, comme vous l'avez mentionné à trois reprises dans votre rapport, de la tension Est-Ouest, l'Est signifiant probablement la Russie. Je ne vois pas comment on pourrait interpréter autrement ce que vous appelez la tension Est-Ouest. J'ai donc été plutôt étonné que vous réfutiez cela aussi rapidement et j'espère que, dans vos rapports ultérieurs, vous serez plus posé et objectif. Si vous vouliez dire ce que pensent les communistes et ce que pensent les Américains, faites-le. A mon avis, votre rapport serait beaucoup plus crédible si vous l'expliquiez clairement. Il est évident que ce problème suscite deux interprétations tout à fait opposées.

Quand vous me demandez à qui vous devriez vous adresser, eh bien je vous conseillerais franchement de convoquer devant votre Comité le représentant, que vous avez déjà invité je crois, de l'équipe d'observations du Royaume-Uni. Je ne sais pas s'il

[*Text*]

has agreed to come but I think either one of those members would be . . .

The Chairman: If you are speaking of Lord Chitnis, he will be here Thursday.

Mr. Wenman: No, he is not a lord. There were two political scientists who were the representatives there.

Mr. R. Miller (Research Director): Barret and Goldsworthy, I believe, were the official British representatives.

Mr. Wenman: Yes, that is who you are referring to.

Mr. Stevens: Anyway, I do not have their names readily available, but I think they would be helpful. I think one chap that was in attendance there, R. Bruce McColm, who—I see our social democrats have left—but he is a social democrat and, I think, has a very interesting insight as to what it happening within socialist international, and what is happening in the case of Dr. Ungo, and people like that; and he has written this booklet on the whole struggle there. If the committee is interested, we have extra copies of that which I paid for with my own money; $1.50 a shot, Mr. Chairman.

The Chairman: I hope it is worth it.

Mr. Stevens: Well, I found it certainly worth my initial $1.50 when I bought the original copy, but for others that would like a copy, I will stake you to that.

In short I think that, if the committee could continue to approach this rather sad situation in central America with the tone that Mr. McLean has indicated, of trying desperately to get both sides of the issue, I think that, hopefully, you are going to come out with some very credible observations. But on the other hand, I think there is a terrible danger—and this brings us back again to Mr. McLean's comment—of being overly susceptible to what is being fed through the public relations office of the left wing, through Mexico City; and bear in mind that behind the communist nations there is no free press. You cannot get, to the same extent, the freedom of information that we enjoy in the western world and, to date, still enjoy in El Salvador.

Mr. Wenman: I would like to respond briefly to that, too.

The Chairman: Yes, briefly, Mr. Wenman.

Mr. Wenman: I think that one of the great problems of the western and developed world is that we approach international affairs with a sense of paternalism and colonialism. We say that we do not, but everytime we hear reports, we find we get into it; we cannot quite help ourselves. An attitude prevails that suggests something along the line that we are better able to choose and judge than the people of the Third World themselves—that somehow the people of the Third World are illiterate and that they vote out of fear and ignorance or that they participate in their politics out of fear and ignorance.

[*Translation*]

a accepté de venir, mais il me semble que quelque soit le représentant de cette équipe . . .

Le président: Si vous voulez parler de Lord Chitnis, il sera ici jeudi prochain.

M. Wenman: Ce n'est pas un lord. Les représentants qui se trouvaient là-bas étaient deux spécialistes en science politique.

M. R. Miller (directeur de la recherche): MM. Barret et Goldsworthy étaient, je crois, les représentants britaniques officiels.

M. Wenman: Oui, et c'est d'eux dont vous parlez.

M. Stevens: Quoi qu'il en soit, je n'ai pas leurs noms ici, mais je crois qu'ils pourraient être extrêmement utiles. L'un d'eux, M. Bruce McColm, est social-démocrate, mais malheureusement nos socio-démocrates sont partis . . . Et je crois qu'il connaît très bien ce qui se passe sur la scène internationale socialiste et ce qui se passe plus précisément dans le cas du docteur Ungo. Il a d'ailleurs écrit un livre sur tout ce conflit. Si cela vous intéresse, j'en ai des exemplaires que j'ai moi-même payés $1.50 pièce.

Le président: J'espère que cela en vaut la peine.

M. Stevens: Lorsque j'ai acheté le premier exemplaire, j'ai été convaincu qu'il en valait la peine.

Pour résumer, j'estime que si le Comité continue d'étudier la situation regrettable dans laquelle se trouve l'Amérique centrale avec l'attitude de M. McLean, c'est-à-dire s'il cherche désespérément à connaître le fin fond de l'affaire, il réussira certainement à produire un rapport tout à fait crédible. Toutefois, il ne faut pas non plus se méfier outre mesure des informations données par les services de relations publiques de la gauche, par l'intermédiaire de Mexico. N'oubliez pas que, derrière le rideau de fer, la liberté de la presse n'existe pas. Vous ne pouvez donc pas avoir autant d'informations que celles que nous pouvons obtenir dans les pays de l'hémisphère occidental et, en l'occurrence, au Salvador.

M. Wenman: Moi aussi, j'ai quelques mots à dire en réponse à la question.

Le président: Soyez bref, monsieur Wenman.

M. Wenman: Les pays du monde occidental et industrialisé abordent malheureusement les problèmes internationaux avec une attitude paternaliste et colonialiste. Nous le nions constamment, mais chaque fois qu'un nouveau rapport est publié, on retrouve cette même attitude; c'est plus fort que nous. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que nous sommes mieux en mesure de choisir et de juger que les habitants du Tiers monde eux-mêmes et que, d'une certaine façon, ces peuples du Tiers monde sont tous des anaphalbets et leurs actions politiques ou électorales se font toujours par crainte et par ignorance.

[*Texte*]

• 1315

I think the people in that election campaign were more aware of what each of the parties stood for, and knew what they were getting with their vote, more, probably, than most Canadians do when they, in fact, go to the polls. There was a great awareness and I do not think we should underestimate the ability of the people, in that society, to make a choice.

The rural vote. The votes were held in small communities. We did not just go to the large cities, we went to small communities as well and we saw the rural people voting. I can show you the slides and show you that, in fact .... You can see very clearly that it is the people—the old, the young, the rich, the poor, the farmers, the city people. You can see them all voting—just in the faces.

And, they did not vote on the basis ... unfortunately, psychologically, the fear that they had .... They did not have a fear, because they are too accustomed to violence in their society. There was a festive attitude. Women were selling cookies along the street. The ice cream carts were out selling ice cream along the streets. And, when we got shot at and I was rushed away, the people in the election campaign just ran back on the streets to get a better position in line. Their attitude of fear—their attitude towards violence—is totally different than ours. It is almost incomparable. But, the rural people voted.

The people of that country voted—and that is the fact which no one can deny.

Mr. McLean: Just one observation—

The Chairman: Briefly, in deference to the staff, Mr. McLean, it is past 1 o'clock.

Mr. McLean: I might make just one observation. The suggestion has been, in the testimony today, that the bulk of our perceptions are ones which we have assimilated from the news media.

I want to suggest, to both Mr. Wenman and Mr. Stevens, that a great portion of the testimony that we have received, in written form, has been through, in many cases, church channels—through both evangelical and Roman Catholic church channels. These sources are integrally involved, whether in the urban areas or in the villages, with the people.

And, if much of the direction, at the moment, that they wish to bring, as evidence ... that the type of information that has been fed to us through international agencies is countervaling the networks—if that is somehow discredited—then that would be very important.

But the question of grass roots and of being ... and of following up what you were just saying, I believe, the implication may be left that somehow those sort of channels have not been taken seriously. I believe that they have.

Thank you, Mr. Chairman. Thanks to Mr. Wenman and Mr. Stevens.

[*Traduction*]

A mon avis, au cours de cette campagne électorale, le peuple salvadorien était bien mieux informé de la plate-forme électorale de chaque parti que ne le sont sans doute le plupart des Canadiens lorsqu'ils vont voter. Les Salvadoriens étaient donc très bien informés et il ne faut surtout pas sous-estimer la capacité de ces gens-là de faire un choix.

En ce qui concerne le vote dans les zones rurales, des bureaux de vote avaient été organisés dans les petites localités. Nous ne nous sommes pas contentés de rester dans les grandes villes; nous nous sommes également rendus dans les petites localités pour voir comment les habitants des régions rurales votaient. J'ai des diapositives qui montrent très clairement des jeunes, des vieux, des riches, des pauvres, des agriculteurs, des citadins etc. Vous voyez leur visage et vous les voyez voter.

Ils n'ont pas voté parce qu'ils avaient peur de quoi que ce soit, car vous savez, ils ont l'habitude de la violence. Bien au contraire, c'était une atmosphère de fête. Les femmes vendaient des gâteaux dans les rues, sans oublier tous les vendeurs de crème glacée. Quand on nous a tiré dessus, ceux qui se trouvaient là se sont simplement écartés pour mieux voir ce qui se passait. Leur attitude vis-à-vis de la violence est tout à fait différente de la nôtre. Ce n'est même pas comparable. Mais je peux vous affirmer que les habitants des régions rurales ont voté.

En résumé, le peuple de ce pays a voté, et c'est un fait que personne ne peut nier.

M. McLean: J'ai simplement une remarque ...

Le président: Soyez bref car, par égard pour le personnel, monsieur McLean, il est 13 heures passées.

M. McLean: J'ai simplement une remarque à faire. Au cours des témoignages entendus aujourd'hui, il a été suggéré que la majorité de nos impressions nous avaient été données par les médias.

J'aimerais donc dire à MM. Wenman et Stevens qu'une grande partie des témoignages que nous avons reçus, sous forme écrite, ont été envoyés par l'intermédiaire d'églises, notamment l'Église évangélique et l'Église catholique. Or, ces églises participent entièrement à la vie du peuple, que ce soit dans les villes ou dans les villages.

Si les renseignements que nous avons reçus par des organismes internationaux sont par la suite démentis, il est important que nous le sachions.

Vous avez parlé de la base, des militants ... Vous avez laissé entendre qu'ils n'avaient pas été pris au sérieux. Je crois qu'ils l'ont été.

Merci, monsieur le président. Merci, messieurs Wenman et Stevens.

[*Text*]

The Chairman: Dr. Hudecki, one question because it is 1.15 p.m.

Mr. Hudecki: I think that, first of all, I want to congratulate both of you on taking the initiative and having the courage to go through, as you have, and reporting back to us. My only concern, having been on one of the trips with the committee, is that there really was not enough time in your schedule to have accomplished as much as you have.

For example, as I was just jotting down some of the places that you attended. I want some sort of an indication of what your organization is and who has been behind in moves such as yours. You talk about having translators; you talk about having guards; you attended an international conference; you spoke with the candidates; you attended the human rights conference; you went to a number of voting polls; you were in a helicopter.

I think it is superb, except that there are not enough hours in a day to have accomplished all this. Either you have a very excellent organization behind you that supports you with the information that could get you from A to B in such a short period of time. Other than that, it is just not physically possible. You must be getting information from other sources.

• 1320

Because I only had the one question, the only other thing I wanted to say is that somehow or other—and I want to really absorb your experiences—you do not give any insight into who these death squads are; how they have been . . . ? What information have you been able to glean about them? Who is behind them? What is their backing? I was hoping you would be able to comment on that.

The Chairman: Mr. Stevens.

Mr. Stevens: If I could attempt to answer that, in my own case—and Bob, perhaps, has a slightly different comment to make—I went, as I indicated earlier, feeling that the committee had almost invited people to look into it further. I was curious as to why we, in a democratic country, would be hesitant to at least send observers, when another government says would you please come down and, in effect, observe this election that we are trying to hold.

When I spoke to Bob Wenman about possibly going, my only comment was that, first of all, I did not feel we should go if we were not welcome. I did not feel we should go if the Secretary of State for External Affairs, in any way, said do not go if it is going to somehow embarrass Canada for us to be there. That, of course, was not the case. The third thing is I felt we should be, at least, associated with an observer team. I knew the British were sending two observers and I said we should be associated with them, in the sense that, wherever they are going, presumably we could go along. I did not want to be simply isolated in El Salvador without that kind of connection.

[*Translation*]

Le président: Monsieur Hudecki, je vous demande de ne poser qu'une question car il est déjà 13h15.

M. Hudecki: J'aimerais d'abord vous féliciter tous les deux d'avoir eu le courage de prendre cette initiative et de nous en faire maintenant rapport. J'ai participé à l'un des voyages du Comité et, malheureusement, nous n'avons tout simplement pas eu suffisamment de temps pour en faire autant que vous.

J'ai noté plusieurs des endroits où vous vous êtes rendus. J'aimerais en savoir davantage sur l'organisme qui vous appuie dans ce genre d'initiatives. Vous avez dit que vous aviez des traducteurs et des gardes du corps, que vous avez assisté à une conférence internationale, que vous avez rencontré des candidats aux élections, que vous avez assisté à la conférence sur les droits de la personne, que vous vous êtes rendus à un certain nombre de bureaux de vote et que vous vous êtes déplacés en hélicoptère.

C'est fantastique, mais j'ai l'impression qu'une journée n'est pas assez longue pour faire tout cela. C'est physiquement impossible, à moins que vous n'ayez un organisme excellent pour vous aider et vous fournir toutes les informations que vous auriez pu glaner pendant tout ce périple. Vous avez certainement dû obtenir ces informations auprès d'autres sources.

C'était là la seule question que je voulais poser. Mais comme je veux profiter de vos expériences, je voudrais aussi vous demander ce que vous avez appris sur les escadrons de la mort? Savez-vous d'où ils viennent et qui les soutient? Qui est derrière eux? J'espère que vous pouvez nous éclairer.

Le président: Monsieur Stevens.

M. Stevens: Je vais essayer de vous répondre. Bob aura peut-être quelque chose à ajouter. Comme j'ai dit tout à l'heure, je me suis rendu là-bas parce que j'avais l'impression que le comité nous avait presque encouragé à étudier la situation de plus près. Je voulais savoir pourquoi le Canada, qui est un pays démocratique, a hésité à envourer des observateurs, alors qu'il y a été invité par le gouvernement du pays en question.

Lorsque j'ai parlé à Bob Wenman sur la possibilité d'y aller, j'ai précisé que je ne pensais pas que nous devions y aller si on ne voulait pas de nous. Je ne croyais pas qu'il fallait demander au secrétaire d'État aux Affaires extérieures si notre présence serait gênante pour le Canada. Bien sûr, elle ne l'était pas. Troisièmement, je croyais que nous devions au moins être associés à une équipe d'observateurs. Je savais que les Britanniques envoyaient deux observateurs et j'ai demandé d'être associé à leur équipe. C'est-à-dire que nous devions les accompagner. Je ne voulais pas y aller tout seul.

[*Texte*]

Now, frankly, I did not realize how many observers were going to be down there. Of one type and another, there were something like 100 observers. The organization you refer to—how did you meet with political parties, how did you have helicopters and that type of stuff—all of that was available to us. You were told the night you got there that, within reason, the only thing they would draw back on, they would not put us down in an area where there was actual violence but, within reason, the country was open to us. Any place we wished to go, we could go. Any candidate—they listed them all—any political party we wanted to visit, they would be made available to us.

We could talk to the electoral commission people; we could talk to religious leaders. We were given the response that we could tell them where we wanted to go, provided they did not think there was an immediate risk of violence, and they would take us there. They lived up to their word and I can tell you we, I guess, went at least 12 hours a day every day we were there.

On the slow count, that worried me and Congressman Livingston of the United States and myself went over to the computer centre and personally saw what the problem was because we thought maybe this is where the gimmick was going to come, that somehow they were working over the figures. We were very impressed with what we saw in the computer room and I think it was very understandable why the delay.

Mr. Wenman: I think I would conclude by saying that it does not matter where you go in the world when you travel involved in External Affairs—as you do and others do—what remains in every case is human beings, human beings who are innocent victims of conflict. That tragedy is really the initial impetus of why I went to the region, to look at the victims of conflict and try to connect non-governmental, private charities in Canada to participate in the solution and to try and help find stability and some hope for these vicitms. I spent a lot of time doing that with refugees, orphans and so forth as I have in other countries.

So that was my initial motivation and the election and, at the same time, recognizing that a report was going to come to the committee of which I am a member, that I would have to make some judgments about it in the very near future; plus the opportunity of observing the election at that time. So all those factors were present and those are the reasons I went to the committee.

No, I did not have enough time. No, I am not an expert. I have five days' more experience than you have, maybe one more than the committee that went down there before. But it is only a fleeting impression and I think this committee must record that that is all any of us can do in a very brief time. We must be, therefore, very careful when we make judgmental stances. That is what I am urging the committee to do.

The Chairman: Briefly, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Yes, I am sorry I did not comment about the death squads.

[*Traduction*]

J'avoue que je ne savais pas combien d'observateurs il y aurait. On était à peu près une centaine. Nous avons pu rencontrer des représentants des partis politiques, nous avions accès à des hélicoptères et tout le reste. Le soir de notre arrivée, on nous a dit qu'on pouvait aller partout dans le pays, mais qu'on ne voulait pas nous envoyer dans des zones de combat. On pouvait aller n'importe où. On pouvait rendre visite à n'importe quel candidat ou à des représentants de n'importe quel parti politique. Tout était à notre disposition.

Nous pouvions parler aux représentants des commissions électorales et aux dirigeants de l'Eglise. Si nous manifestions le désir de visiter une région particulière, on nous y amenait, sauf si elle se situait dans une zone de combat. Les Salvadoriens ont respecté leurs engagements et nous avons travaillé au moins douze heures par jour pendant que nous étions là-bas.

La lenteur avec laquelle les votes ont été comptés m'inquiétait un peu et je me suis rendu avec le *Congressman Livingston*, des États-Unis, au centre de décomptage. Nous soupçonnions qu'on était en train de fausser les résultats. Le système de décomptage informatisé nous a beaucoup impressionné et nous avons tout de suite compris pourquoi il y avait eu des retards.

M. Wenman: Ce qui frappe lorsqu'on voyage à titre de représentant du ministère des Affaires extérieures—comme vous faites et comme d'autres ont fait—c'est qu'il y a partout des êtres humains qui sont les victimes innocentes des combats. C'est pour témoigner de cette tragédie que je me suis rendu en Amérique latine; j'ai voulu convaincre les oeuvres de charité canadiennes à participer à la recherche d'une solution et de venir en aide aux victimes du conflit. J'ai passé beaucoup de temps avec des réfugiés, des orphelins et autres, comme je l'ai fait d'ailleurs dans d'autres pays.

Voilà donc pourquoi je voulais me rendre au Salvador. Il y avait aussi le fait que je voulais assister aux élections. Je savais qu'il faudrait éventuellement rendre rapport au comité et qu'il faudrait donc porter jugement. Voilà les raisons pour lesquelles je me suis adressé au comité.

Non, je n'ai pas eu suffisamment de temps. Non, je ne suis pas spécialiste. J'ai cinq jours d'expérience de plus que vous et peut-être un jour de plus que le comité qui s'y est rendu avant moi. Mais le comité doit bien admettre que c'est tout ce que j'ai pu accomplir étant donné les contraintes. Il faut faire bien attention avant de porter jugement. Je vous encourage à être prudents.

Le président: Brièvement, monsieur Stevens.

M. Stevens: Je m'excuse. Je n'ai pas parlé des escadrons de la mort.

[*Text*]

• 1325

Mr. Stevens: No, we do not come back with any firsthand knowledge as to who is behind these death squads, why they are operating. The impression that we are left with, though, is rather than faulting the government—or faulting the armed services—as being responsible for these death squads, I think it is more a question that they are not able to control what is happening. It is more a kind of what, as I say again, you might get in Northern Ireland, where one group strikes—in that case let us say the protestants, the Ulster group, will strike—and the other group strikes back. It is a kind of vigilante thing that, in Northern Ireland, the police and the British troops find extremely difficult to control. I think in El Salvador you have a similar situation, only worse; but I do not think that it is necessarily a case where the army has any direct knowledge of what is happening. It is extremely difficult, though, to stamp it out.

The Chairman: On behalf of my colleagues, I wish to thank Mr. Wenman and Sinclair Stevens for coming to appear before the committee. I would like to personally add that I am glad that I did not accept the invitation shown to us by Mr. Bristlemante, the president of the electoral commission, because witnessing an election day and witnessing an electoral process is to taste, and I still think that we were wise not to go.

This committee stands adjourned until Thursday, when we have Lord Chitnis, who spent two weeks in El Salvador. He was an observer at the Zimbabwe election and the Guyana election. I look forward to hearing him.

This committee stands adjourned.

[*Translation*]

M. Stevens: Nous ne prétendons pas avoir une information de première main sur ceux qui commandent ces escadrons de la mort, sur leur raison d'être. Cependant, nous avons l'impression qu'au lieu d'en être responsables, le gouvernement et l'armée sont face à eux démunis et n'arrivent pas à maîtriser la situation. La situation est analogue à ce qui se passe en Irlande du Nord. Quand un groupe protestant, par exemple le groupe Ulster, frappe, l'autre groupe riposte. Ainsi, chaque groupe se fait lui-même justice, et, comme en Irlande du Nord, la police et l'armée britannique ont beaucoup de mal à maîtriser la situation. Je pense qu'au Salvador, la situation est analogue, voire pire. Je ne pense pas que l'armée sache vraiment ce qui se passe. Il est cependant très difficile d'affirmer quoi que ce soit.

Le président: Au nom de mes collègues, je tiens à remercier MM. Wenman et Stevens d'être venus témoigner. Je tiens à ajouter que je suis content de ne pas avoir accepté l'invitation de M. Bristlemante, le président de la commission électorale, car observer le déroulement d'élections est toujours difficile et je pense que nous avons été sages de ne pas accepter.

La séance est levée jusqu'à jeudi; notre témoin sera alors Lord Chitnis, qui a passé deux semaines au Salvador. Il a agit à titre d'observateur pendant les élections au Zimbabwe et en Guyane. Je me réjouis à l'idée d'entendre ces témoignages.

La séance est levée.

APPENDIX "LAAL-6"

REPORT ON THE EL SALVADORAN ELECTIONS AND CENTAL AMERICA

ROBERT L. WENMAN, M.P.
FRASER VALLEY WEST
APRIL 27, 1982

A. COMMENTS OF OBSERVERS

COMMENTS ON THE EL SAVADOR ELECTIONS

I OFFICIAL OBSERVERS

Father Theodore Hessburgh, University of Notre Dame: I asked them specifically if they were there out of fear, and they said "of course not, we're here because we want to vote." They, voters at the polls, said we're going to win against violence. We're sick up to here with violence, and we want peace in this country, and we want our jobs back, and we want to get moving. There's a passion to vote. I felt so exhilarated and really euphoric about seeing democracy working in a very difficult situation.

Luis Herrera Campins, President of Venezuela: A worldwide defeat for communism and its allies. A major step toward ending the violence and achieving peace....

Jorge Marandino, Representative of the Argentinian Christian Democratic Party: The Guerrilas distributed pamphlets saying "vote in the morning and die in the afternoon," and many people with the pamphlets in their hands reaffirmed their desire to vote. The people voted against the Guerrillas. This extraordinary day will be an example for all America.

Jose Figueres, Former President of Costa Rica of the Costa Rice National Liberation Party, a Member Party of the Socialist International: A tremendous victory for the democratic process. A free election, absolutely free. It was moving event, mile long lines. It seems to me we have unmade a myth that the Guerrilla movement here was as popular as the one in Nicaragua that overthrew Somoza.

Francisco Saenz Mesan, President of the Costa Rican Supreme Electoral Commission: I was extremely impressed with the enthusiasm of the voters..... I believe they were freely able to vote, no pressure on them, either physical or moral.

Nestor Gutierrez, Representative of the Panamanian Christian Democratic Party: The Salvadoran people have rejected violence, communism..... There was no pressure from the military.

Statement by OAS Election Observers: Orderly and free casting of ballots without any trace of repression. The experience of these elections..... shows that elections are possible even under the most difficult circumstances..... a great triumph. The people have chosen the democratic path.

Senator Nancy Kassebaum: I am impressed, seriously impressed. I have enormous respect for the patience, perserverence, and courage of the people turning out today. I don't see any sign of intimidation,..... exceptionally fair.

Congressman Robert Livingston: The procedures that were implemented were as fair as any I have seen in any election. There was no evidence of intimidation. I firmly believe that the people of El Salvador do want freedom, do want democracy, and reject the demands of the Terrorists who are trying to take over this Government by force, and I hope tha tthe American people and the United States Congress would get that message. Voter turnout was a slap in the face of the Guerrillas..... I think the Guerrillas had a lot of people in the U.S. and Europe fooled, but I don't think they had the people of El Salvador fooled.

II UNOFFICIAL OBSERVERS

Statement by Freedom House Delegation: A mandate for peace. No evidence..... that this election was marred by gross fraud or that intimidation or violence dictated its result..... Executed in a consistent and fair manner.

Declaration by the European Popular Party Delegation from the European Parliament: The people have clearly voted against violence, terror, and assasination. Neither psychological intimidation nor the brutal terror and Terrorist attacks of the Guerrillas during the electoral process prevented the people from voting.... The Guerrilas have no popular roots among the Salvadoran people. The winner in this election is the Salvadoran people. The defeated are the Guerrillas.

Dr. Al Thammer, German Christian Democratic Union: A very fair process of voting. The people rejected the violence of the Guerrillas.

Horst Langes, German Representative in the European Parliament: By going out to vote the people won.

Victor Irvine, Former Attorney General of Jamaica: A mandate for peace and prosperity. The Guerrillas will have a tough time going on in the face of the vote.

Dr. Jean Marie D'Alliot, Christian Democratic Member of the French National Assembly: ...I thought that the people could be frightened by the threats and the presence of the Guerrillas. I never saw so many people so happy to vote.

Tom Weal, New Zealand: I take my hat off to these people who haven't had the vast experience..... in running a democratic process. I think they are absolutely beautiful people.

III FOREIGN LEADERS

President Duarte, El Salvador: In the face of those who obstinately insist on imposing a totalitarian system with arms and have martyred the people to make them afraid to vote, here is the reply of the Salvadoran People, who have turned out en masse to vote, disregarding the danger.

President Jose Lopez Portillo, Mexico: Self-determination is a fundmental principle in which we Mexicans believe. I fervently hope the violence is eliminated. It is not for me to give an opinion..... the Salvadorans at the polls; is a beautiful sight.

Colombian Foreign Minister Carlos Lemos Simmonds: ...The people have chosen the path of democracy instead of the turbulent and dangerous path of the Guerrillas and bullets. This is great for Latin American Democracy.

Costa Rican President-Elect Luis Alberto Monge: The first strong moral and political defeat suffered by the Guerrillas.

Canadian Minister for External Affairs Mark MacGuigan: ...The fairest possible in El Salvador in the present circumstances. He added that the election vindicated Canadian support for the electoral process.

IV U.S. MEDIA

The Washington Post: One understands the guerrillas were so eager to destroy.... the elections. They seem to have sensed that the people would choose to take the way offered by the Government to express their pent-up longing to have done with the war and to reconstruct the country. It was a tremendous victory for the political process. The insurgents were badly hurt by the elections: they failed to intimidate or dissuade the masses and were substantially spurned by them--a result that we hope will not be lost on Mexico, France, and the Socialist International, which have uncritically boosted the guerrilla cause.

The New York Times: What was most remarkable about Sunday's voting was the evident determination of so many Salvadorans to participate. Democracy may be a difficult vocation in Central America, but clearly it is not an impossible one. Despite the

guerrillas' death threats and urban gunplay, an impressive majority of eligible voters.... went to the polls.

The Los Angeles Times: The sight of citizens lining up to vote while soldiers exchanged gunfire with guerrillas a few blocks away was a remarkable symbol of a people's faith that democratic means can help solve political turmoil.

The Christian Science Monitor: No one favoring a nonviolent route to social change can fail to be heartened by the election turnout.... a thrilling display of courage and determination.

The Wall Street Journal: Clearly they had real election in Salvador Sunday. The huge turnout was annoying to some American commentators because it destroyed their basic thesis about the war there; that it is simply the result of a popular uprising. It is simply not possible to square that thesis with a large proportion of the people pouring forth to vote.... and it is even harder to square it with the bloody efforts by the Communists to prevent vote.

V FOREIGN MEDIA

Hamburger Abendblatt, Hamburg: ...Surprisingly many went to the polls--many risking their lives. They probably had the impression that these elections were not simply a farce.

Daily Telegraph, London: El Salvador rejects guerrillas.

Frankfurter Allegmeine, Frankfurt: The elections, took place in spite of terror. In themselves they amounted to a victory.

Die Welt, Bonn: The Marxists suddenly find themselves on the political defensive.

France-Soir, Paris: The turnout ended the fable .... according to which the rebellion was supported by the country people.

Les Echos, Paris: A rare example.... which deserves reflection especially by the distant mentors who try to teach democracy.

Liberation, Paris: The FMLN has lost the elections in which it did not participate.

Il Tempo, Rome: The people of El Salvador have reacted to the intimidations and violence with massive participation in the electoral process. The armed party has been defeated.

Die Presse, Vienna: The appeal.... for a boycott can be regarded.... as a failure.

ABC, Madrid: Moral defeat for the guerrillas.

La Prensa, Tegucigalpa, Honduras: People said "yes" to democracy and "no" to pro-soviet guerrillas' call for abstention.

La Nacion, San Jose, Costa Rica: The.... people are offering the guerrillas a civic and political fight instead of bullets.

Daily Gleaner, Kingston, Jamaica: This election must certainly call into question the bona fides of the leftist rulers of Nicaragua and Grenada and might very well explain why in spite of their boast that they have the support of the people, they are so shy of elections.

El Nacional, Caracas: A defeat for communism and its allies.

Correio Braziliense, Brasilia: ...The Salvadoran guerrillas suffered two serious defeats: they did not succeed in obstructing the elections and the centralist christian democrats were the winners.

Times, London: From Europe it is not munitions which are needed but moral support. Western Europe should show.... understanding.

Tass, Moscow: The organizers of the farce created every condition for falsification or fraud. There were no lists of electors, and a person had only to show his or her identification card to be allowed to vote. It was possible to vote many times in several polling centers. ...A political profanation which for proportions and cynicism exceeds all spectacles of that kind.

Havana Domestic Television Service: Gunfire and absenteeism marked the attempt to hold elections in El Salvador yesterday. There are already charges that--as had been forseen--dead and unborn voted together with the living.

Barricada, Managua: Held at bayonet point.... Minimal popular participation.... Squalid and forced elections.

B. THE VOTING PROCESS

THE VOTING PROCESS

1. AUTHORITY

The March 28 election of 60 members of a new constituent assembly to write a new constitution and electoral laws and to choose an interim Government was conducted by an independent Government Agency--The Central Electoral Commission (CCE).

2. THE VOTE

1.5 million votes were cast as follows:

PARTY		%	SEATS
Christian Democratic Party	(PCD)	40	24
National Republican Alliance	(ARENA)	29	19
National Conciliation Party	(PCN)	19	14
Democratic Action	(AD)	8	2
Salvadoran Popular Party	(PPS)	3	1
Popular Orientation Party	(POP)	1	0

Twelve percent of the votes cast were null or blank. Of this total 3 percent were ballots with no markings, dropped blank into the ballot box. Less than one percent were ballots where it is not clear who the voter intended to cast his vote for--the mark was not within one of the indicated spaces for more than one party. Eight percent were ballots which in some way were defaced, torn, or otherwise spoiled. In past elections in El Salvador as many as 50 percent of voters in some departments have submitted blank or null votes.

3. TURNOUT

Substantially exceeding CCE expectations, the overwhelming majority of adult Salvadorans voted. It is impossible to pinpoint an exact participation rate since all current population figures are estimates. The last census was held twelve years ago. According to world bank data, the population in 1980 was approximately 5 million, of which 42 percent or about 2.1 million people were over the voting age of 18. Since 1979, however, hundreds of thousands of refugees have left the country. In addition, members of the Army and the Security Forces--a total of some 25,000--did not vote by law.

4 FAIRNESS (Several measures were adopted to prevent fraud)

To prevent multiple voting, voters' fingers and identification cards were marked with indelible ink in the presence of representatives of parties on the ballot. Ink visible only under ultraviolet light was used to prevent threatened Guerrilla reprisals against voters.

To prevent ballot stuffing, votes were counted at the voting table by the precinct committees and the party poll watchers who all verified the accuracy of the count and signed ten copies of each official tally sheet. The official tally sheet was subsequently transmitted to the CCE as the official record of the vote.

In practice, at least the PDC and ARENA had representatives at virtually all voting tables.

International observers were invited to observe the campaign and the election, several hundred observers from more than 40 countries were present for the election. More than 300 journalists in the country also served as de facto observers. Observers found the election process orderly and--except for guerrilla actions--peaceful. There were some technical difficulties but no, repeat, no indication of fraud.

The Armed Forces maintained a neutral role during the election, provided the minimal necessary security outside the polling places and reacted quickly and effectively to guerrilla attacks designed to disrupt elections.

5. GUERILLA DISRUPTION

Although FDR President Ungo assured reporters in Managua on March 21 that no special action against the elections were planned, the guerrillas undertook a major offensive clearly designed to disrupt the elections and among other actions attacked the Electoral Commission Offices in San Salvador, the departmental capital of Usulutan, and several sections of San Salvador with arms and bombs. Some voters were prevented from voting by guerrilla attacks and by the cutoff of bus transportation throughout the Eastern region of the country. Since January 1982, guerrillas have destroyed at least 250 buses. Guerrillas burned or blew up over at least 20 buses on the monday before the election and threatened to attack any vehicles on the road election day. The contrast between Ungo's words and guerrilla actions demontrate that Ungo is either powerless with the guerrillas or that these

false statements are deliberately packaged for overseas consumption.

The guerrillas had indicated they would attempt to disrupt the election weeks before salvadorans went to the polls. On March 1, the Clandestine Guerrilla Station Farabundo Marti broadcast an appeal for people to stay home on election day: "The people must not go to the polls. We must start by doing something--whether something big or small--to prevent this electoral farce...We must build barricades, hold meetings, promote agitations and mobilizations; in other words, to spread the news that no one should go to the polls. We must also follow the FMLN instructions. We must seek contacts with members of the FMLN, the FDR or any other popular organization and ask for instructions..... In other words, everybody must actively repudiate the elections doing anything to prevent this circus and farce from being held. Regarding this, we are giving specific instructions; there should be no circulation. No vehicle--whether private or commercial--should be circulating because we will attack all army and official vehicles and will mine the roads. We are also asking the people not to touch barricades placed in revolutionary towns because they will be mined.

Managua Radio in Nicaragua reported on March 30 the text of a FMLN Press Secretariat Communique on the election, which was broadcast by FMLN Clandestine Radio Venceremos on March 29. The Communique stated: "The true people did not vote. The workers, the peasants, the students, the intellectuals and the market women, who make up the majority of the people, did not vote. Many of them fought in our ranks..... since March 26, the FMLN Forces have stepped up their offensive military activities, display their combative capacity, initiative, high morale and revolutionary spirit."

Whoever the FMLN believes to be the true people, the fact is the overwhelming majority of adult Salvadorans turned out and voted for one of six Salvadoran political parties representing a wide spectrum of opinion.

C. PERSONAL OBSERVATIONS

GENERAL VIEW OF DELEGATES

STATEMENT BY ROBERT L. WENMAN, M.P., UNOFFICIAL OBSERVER

MARCH 30, 1982

Having personally visited a number of polling areas around the country, I believe these elections were fair and free.

Yesterday's election was one of the most massive expressions of popular will I have ever seen.

The tremendous turnout of over one million voters underscores the sense of commitment of the people to the democratic process.

Over and over again I heard the people say, "We are voting for peace and an end to the violence. We believe this election can be a new beginning for this country."

It is difficult to express the patience, purpose and passion with which the Salvadoran people turned out to vote, enduring long hours in line to cast their ballots and, in some instances, attempts by the insurgents to scare them off. The election is clearly a repudiation of the guerillas' claim that they represent the will of the Salvadoran people.

In general, the election process was orderly and peaceful. The voting procedures adhered to rules established by the Central Elections Commission. There were poll watchers from at least two parties at each table I visited, and the election officials worked seriously at their responsibilities, both in processing the voters and later in counting the ballots. I did see some minor technical problems during the day, but I saw no indication of fraud. I believe they had no influence on the outcome of the elections.

Because of the threats of violence during the voting, the Central Elections Commission made the decision to concentrate the polling places in some 300 sites. This did cause some confusion. By the early hours of the morning, there were long lines all over the country. For example, in Santa Tecla, a suburb of San Salvador, an estimated 10,000 people were standing in line to vote at 9:00 a.m. I was concerned that not all would have a chance to vote; however, by the end of the day, at the polls that I visited, it was apparent that most of the voters were attended to.

The Salvadoran people have said in overwhelming numbers that they want peace and an end to the violence. The people have asked for a new beginning and they most definitely deserve it.

PERSONAL OBSERVATIONS

I arrived in El Salvador on Friday, March 26. At a reception for observers and government officials that evening, the sounds of bombs and guns in the distance seemed to disturb no one other than some of the observers as the two main contenders, President Duarte and Roberto D'Abuisson, the leader of Arena, pledged to accept and support the election results regardless of which ever party were to win.

At the reception we met many other officially and unofficially sanctioned delegates from a broad cross-section of the Western world including Mexico, West Germany, France and Italy. Some observers were cynical and displayed doubt about the probable success of the impending election in spite of government authorities' seemingly optimistic estimates of a voter turnout of around 400,000 people and descriptions of elaborate voting day procedures.

Having preconceived notions about the will of the Salvadoran people, we were soon to find that like the international press, we were the captives of disinformation.

Election day began early with the sound of shooting (about 5:30 a.m.) not far from our hotel in the center of San Salvador. According to reports, 25-35 armed guerillas approached a polling place that was preparing to open for the election. Two soldiers were killed before reinforcements arrived and 15 guerillas died by the time the futile seige had ended. The poll opened and 5,000 people walked through the blood-soaked streets to cast their vote at this poll where we also later observed the final tabulating of the vote.

Travelling west of San Salvador that morning with one security jeep in front and one behind, we stopped briefly and moved in tight against an embankment while troops cleared guerillas out of the bush and dismantled a road block of logs just up ahead.

Upon reaching the country's second largest city of Santa Anna, I observed four major polling places, each with approximately 40 polling booths. Long lines of voters of perhaps 7,000-10,000 people stood patiently in line in the hot sun waiting several hours to cast their ballots.

At one point, as I neared the polling place talking to voters standing in line, Mexican, Italian and French media crews began interviewing me regarding my reaction to the elections,..... shooting broke out. Steel doors barring entrance to the closed shops along the streets swung open and along with hundreds of voters waiting in line, I dove in behind the protection.

After the shooting stopped only minutes later, as security guards rushed me away, the voters, instead of fleeing themselves, used the opportunity to hurry back to improve their position in the line waiting to vote.

Having observed polls in Santa Anna I asked to visit rural polls and we proceeded to Sonsonate. All along the road, hundreds of people walked towards the polls in defiance of guerillas who threatened to blow up passengers and buses. One older lady told me, referring to the guerillas who had promoted the slogan "vote by 9:00 a.m. dead by 9:00 p.m.", that they can "shoot me, shoot my husband, but they can't shoot all of us."

With 400 media representatives presenting live coverage of the election, the escalating threats of the guerillas and the increased eruption of violence rather than deter voters only seemed to further deepen the voters determination to vote.

At Sonsonate, one 8 1/2 month pregnant farm woman and her husband said they had woken up at 5:00 a.m. to walk 20 kilometers to vote. I later heard of another woman who had been shot in the shoulder by the crossfire, yet insisted on voting before receiving medical aid.

Later in the afternoon, upon returning to San Salvador, we visited several more polls observed the count and recorded initial results.

Watching and waiting for results became a slower process than expected due to disruptions of communication networks, strong security to assure all ballot boxes were received and counted in good order and the zeal of party scrutineers who wanted to examine every ballot in considerable detail. The result was a fair and free election.

Having personally visited Central America, I agree with the sub-committee's contention that there is a growing complexity and a need for deeper understanding and sensitivity in Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

As Canadians begin to come to grips with the traditions, values and perceptions of the world of the people of this region,

it is important that the government and committees such as this should be aware of the risk of eroding any reputation for sensitivity and concern Canada may have previously earned.

Hasty or ill-advised policies and quick judgements based on limited experience and brief exposure can cause more damage and create even greater instability in the region. Imbalanced and inaccurate conclusions can and may already have impaired the capacity of Canada to participate in any meaningful mediatory capacity in this region. If Canada's own interests in Latin America and the Caribbean are to be based on the search for stability, Canada should not become a mouthpiece for the violence and disruption of either the left wing guerrilla movement or right wing vigilante groups.

If we are to become a persistant and clearly expressed voice of reason calling for reform and justice, we must attempt to see more clearly through both left and right eye.

All human rights abuses of freedom of thought, conscience, religion and speech; the right to assembly; the right to equality before the law and due process; and the right not to be subjected to torture or to cruel, inhuman or degrading treatment or punishment, must be protested regardless of their source within the political spectrum.

Change will be a basic characteristic of Latin America and the Caribbean in the 1980's. The evolution of political, economic and social structures in countries like El Salvador arise from the legitimate human desire to improve living conditions and to achieve justice. Any attempt, therefore, to characterize this process as derived essentially from an alien ideology should be resisted. Moreover, social change in these countries will evolve from a wide range of development models because of their rich and complex histories. It is unrealistic to expect them to blindly imitate the experience of others. Canada should recognize and support such pluralism in Latin America and the Carribean.

Since events in El Salvador have now demonstrated that El Salvador did achieve not only "minimal" conditions but also amongst the highest electoral standards in the region in spite of present domestic circumstances of violence and destruction, the Committee should substantively re-appraise its position. As victims of a campaign of disinformation prior to the election, surely all of us will want to re-examine the basis and sources of our information leading up to that event and it's erroneous prejudgements.

The turnout of 1,500,000 voters representing a substansive proportion of those eligible to vote, as well as documented evidence at the poll indicates that substantial portions of the rural, and especially female population were both qualified to and did vote. Since there are less than 28 pluralistic democracies in the world, a substantively larger spectrum of political parties were represented in this election than in most elections held throughout the world. Six parties ran in the elections and ranged from the christian democrats who implemented redistribution of land (through land reform programs), nationalization of banks and nationalization of export industries, to the Arena party which advocated a strong law and order program through an extensive military action to suffocate guerrilla movements. The guerrillas claimed that although they did not run candidates because of a lack of security, they told their supporters not to vote and that their vote could be counted by not showing up at the polls.

Voter lists were not required since, like other countries in the region, every Salvadoran has an identification book containing his picture and finger prints, and these books were in turn stamped by polling authorities with invisible ink to prevent double voting.

The ballots were numbered, as they are in Canada, but were not recorded at most polls as a result of complaints to the president and chief electoral officer just prior to the election.

Although fewer than 1,000,000 ballots were initially distributed on election day, sufficient reserve ballots were distributed later in the day.

The success of the election is in itself only one part of the process that could lead the way toward greater stability and democracy for El Salvador. Establishing a successful constituent assembly that can produce a constitution, hold democratic elections and establish just and competent institutions and administration is indeed a formidable task. This task is complicated by a continuing guerrilla insurgency that continues to cripple the El Salvador infrastructure and economy. We were saddened to hear that even on the day we left El Salvador, the guerrillas blew up a number of towers carrying electric power across the country. It is ironic that these towers were built by Canada's C.I.D.A. to provide economic stability to the region.

Since the elected process has proven conclusively that the guerrillas do not represent the vast majority of the people of El Salvador, the guerrillas should support the results of the electoral process and abide by its decision.

While in El Salvador we talked with political leaders, electoral officials and representatives of churches, human rights organizations and other groups. Salvadorans are talking about amnesties, repatriations, negotiations for opportunities to participate in free, secure and open elections, economic development, negotiated border settlements, international security agreements, regional associations--let them make their own sovereign choices--give peace and democracy a chance.

In El Salvador a profound political transformation now confronts protracted and deep-seated economic pressures. The international community is more likely to affect the outcome of the El Salvadoran experiment by support and friendship rather than by a policy of polarization and isolation. Canada should immediately commit itself to a substantial increase in its assistance to El Salvador beyond food aid. The government should add El Salvador to the Canadian International Development Agency's (CIDA's) list of countries of concentration. We strongly encourage the concentration of Canadian assistance in basic needs programs such as water supply, health care and education.

El Salvador is faced with extreme economic difficulties that jeopardize its unusual and long-term commitment to democratic development. This has arisen from a combination of depressed prices for its exports and sharp increases in import costs. Although this situation has not yet led to severe hardship for the El Salvadoran people, it could well do so in the next year or so. Canada should press for action at the international level, particularly by the international monetary fund, to meet this growing danger promptly and effectively. Our country should also be responsive to El Salvadoran requests for direct Canadian assistance.

STATEMENT BY ROBERT L. WENMAN, M.P. FOR FRASER VALLEY WEST

On Wednesday March 31, 1982, I visisted a refugee camp at Mocaron, Honduras. Mocaron is located in a mountainous jungle area in the vicinity of the Rio Coco river in northeastern Honduras.

Isolated within their highlands, aboriginals known as Miskitos have to some degree retained their cultural distinctiveness in a country that is primarily Spanish in language and culture.

The refugee camp currently holds 7,200 Misquito refugees and is growing at a rate of at least 150 people per day. The Honduran government, World Relief, Save the Children and U.S. Peace Corps volunteers, assisted by the United Nations, are attempting to alleviate subsistance level, sub-human conditions in the camp.

Miskito refugees allege that they are the victims of gross human rights violations by agents of the Sandinista Government of Nicaragua.

They claim that:

: 33 separate villages have been completely destroyed
: homes were burned to the ground
: churches were burned to the ground
: crops were burned and animals were destroyed
: many Miskito people, including the very old and young, the weak and the sick, have been killed

Some observers claimed further that:

: people were thrown alive into wells
: people had their hands tied behind their backs and were then thrown into the river
: some were buried alive up to their necks

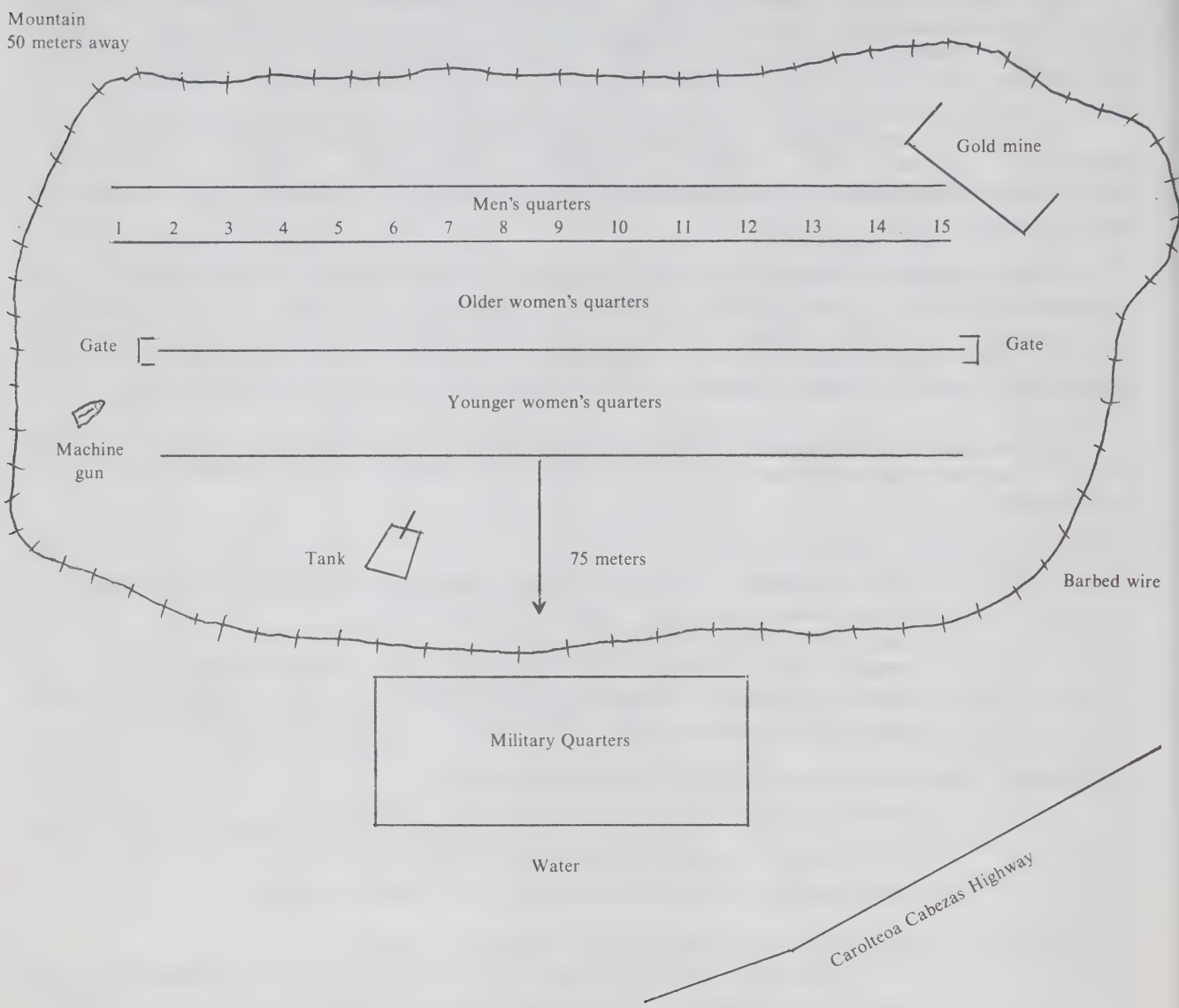
These observers specifically identify that:

: at Leimus, on December 23 or 24, in the presence of many witnesses, 15 people were lined up in a boat, shot and thrown into the river

A witness who escaped and arrived at Mocaron on Monday, March 29, 1982 claims that:

: over 10,000 Miskito aboriginals are currently confined in a Camp at Risco De Oro at the following location;

RISCO DE ORO


Mountain
50 meters away
Gold mine
Men's quarters
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
Older women's quarters
Gate
Gate
Younger women's quarters
Machine gun
Tank
75 meters
Barbed wire
Military Quarters
Water
Carolteoa Cabezas Highway

The following conditions exist at this camp:

: families separated into men, women and children
: forced labour in gold mine and on roadways
: barbed wire enclosure with mines around gate
: one (1) plate of food per family regardless of the size of family
: physical and mental harassment by soldiers
: women being raped by soldiers
: many innocent people neither charged nor found guilty of any crime are being held against their will in subsistence conditions

NICARAGUA

In view of allegations regarding human rights abuses, lack of progress towards pluralistic democracy, military build-up and expanded relations with Cuba and the Soviet Union, Canada should be cautions about romanticizing a revolutionary leadership that may have turned against the democratic promises of the revolution. Canada should provide immediate and generous humanitarian assistance to the rapidly growing numbers of Nicaraguan Miskitos in Honduras. Canada should not discourage current Canadian non-governmental and governmental aid to Nicaragua pending the outcome of human rights investigations by Marcel Masse of C.I.D.A., the United Nations Human Rights Commission and the Inter-American Commission on Human Rights of the organization of American States.

APPENDIX

HUMANITARIAN NEEDS IN EL SALVADOR

In relation to our conversation of March 12, and information requested by your office for a coming trip to Central America, I would like to mention that we have obtained the following data for El Salvador:

i) Magnitude of the problem: 158 refugee camps located throughout the country; there are 38,241 families living in these camps; the number of persons per family is an average of 5 members per family group; that implies that within these 158 refugee camps, we have over 190,000 people; of this total 9.8% are minors or a population of around 18,700 children;

ii) Priorities or urgent needs: food, shelter, medicines, people that want to help. Medicines needed: antibiotics, anti-diarrheic drugs, anti-spasmodics and analgesics, drugs for stomach's parasites, tranquilizers, lots and lots of multi-vitamins, ophthalmic products (eye drops, ointments), dermatological products;

iii) Medical personnel needed: basically paramedics; personnel with basic knowledge of medicine; doctors, nurses and assistant/qualified personnel;

iv) Immediate need in food staples (March' 82): beans (744 tons), sugar (447 tons), salt (104 tons), rice (900 tons), wheat flour (90 tons), vegetable oil (180 tons), medium sized soap bars (84,000 dozens);

v) Household utensils: plastic or metal plates, cups, drinking glasses, cooking pans; clothing (pants, shirts, blouses, skirts) and shoes in small and medium sizes; towels and bed sheets; rolls of strong plastic in several widths to be distributed among families as roofing and protection from the rain, as ponchos and raincoats; ideally some camping tents as temporary shelter and housing; insecticides, bugs repellents, tablets for water purification; plastic bottles in several sizes as water containers to keep food, sugar, beans, rice, etc.;

vi) Children's education and entertainment: copy-books, paper, pencils, color-pencils, crayons, balls pens, rubber balls, small toys, water colors and brushes;

vii) Light vehicles and tools: basically to move supplies to the several camps: 3 jeep type vehicles; 3 pick-ups, 2 8-ton trucks. Also, and very important to maintain a spirit of self-help within the camps: basic tools such as hand saws, hammers, rolls of wire, nails, thread and needles for sewing.

The Comparative Survey of Freedom
Table of Nations

	Political Rights	Civil Liberties[1]	Status of Freedom[2]	Outlook[3]
Afghanistan	7	7	NF	0
Albania	7	7	NF	0
Algeria	6	6	NF	+
Angola	7	7	NF	0
Argentina	6	5	NF	+
Australia	1	1	F	0
Austria	1	1	F	0
Bahamas	1	2	F	0
Bahrain	6	4	PF	0
Bangladesh	3+	3+	PF	0
Barbados	1	1	F	0
Belgium	1	1	F	0
Benin	7	6	NF	0
Bhutan	5	5	PF	0
Bolivia	3+	3	PF	+
Botswana	2	3	F	0
Brazil	4	3+	PF	+
Bulgaria	7	7	NF	0
Burma	7	6	NF	0
Burundi	7	7	NF	0
Cambodia	7	7	NF	0
Cameron	6	6	NF	0
Canada	1	1	F	0
Cape Verde	6	6	NF	0
Central African Republic	7	6+	NF	0
Chad	7–	6	NF	0
Chile	6	5	PF+	0
China, People's Republic of	6	5+	NF	+
China, Republic of	5	5–	NF	+
Colombia	2	3	F	0
Comoro Islands	4+	4	PF	0
Congo	7	7	NF	0
Costa Rica	1	1	F	0
Cuba	6	6	NF	0
Cyprus	3	4	PF	0
Czechoslovakia	7	7–	NF	0
Denmark	1	1	F	0
Djibouti	3	4	PF	0
Dominica	2	2+	F	0
Dominican Republic	2	3–	F	0
Ecuador	2+	2+	F+	
Egypt	5	5	PF	0
El Salvador	5–	3+	PF	+
Equatorial Guinea	7	6+	NF	0
Ethiopia	7	7	NF	0
Fiji	2	2	F	0
Finland	2	2	F	0
France	1	2	F	0
Gabon	6	6	NF	0
Gambia	2	2	F	0
Germany, East	7	7–	NF	0
Germany, West	1	2	F	0
Ghana	4+	4	PF	0
Greece	2	2	F	0
Grenada	4–	5–	PF–	–
Guatamala	3	5	PF	0
Guinea	7	7	NF	0
Guinea-Bissau	6	6	NF	0
Guyana	4	4–	PF	0
Haiti	6+	5+	NF	0
Honduras	6	3	PF	0
Hungary	6	5	NF	0
Iceland	1	1	F	0
India	2	2	F	0
Indonesia	5	5	PF	0
Iran	5+	6–	PF	–
Iraq	7	7–	NF	0
Ireland	1	1	F	0
Israel	2	2	F	0
Italy	2	2	F	0
Ivory Coast	6	5	PF+	0
Jamaica	2	3	F	0
Japan	2	1	F	0
Jordan	6	6	NF	0
Kenya	5	4+	PF	0
Kiribati	2	2	F	0
Korea, North	7	7	NF	0
Korea, South	4+	5	PF	+
Kuwait	6	4	PF	0
Laos	7	7	NF	0
Lebanon	4	4	PF	0
Lesotho	5	5	PF	0
Liberia	6	5–	PF	0
Libya	6	6	NF	0
Luxembourg	1	1	F	0
Madagascar	6–	6–	NF–	0
Malawi	6	7	NF	0
Malaysia	3	4	PF	0
Maldives	5	5	PF	0
Mali	7	6	NF	0
Malta	2	2	F	–
Mauritania	6		NF	0
Mauritus	2	4	PF	0
Mexico	3+	3+	PF	0
Mongolia	7	7	NF	0
Morocco	3	4	PF	0
Mozambique	7	7	F	0
Nauru	2	2	F	0
Nepal	5+	4+	PF	+
Netherlands	1	1	F	0
New Zealand	1	1	F	0
Nicaragua	5	5	PF	+
Niger	7	6	NF	0
Niegria	2+	3	F+	0
Norway	1	1	F	0
Oman	6	6	NF	0
Pakistan	6	6–	NF	0
Panama	5	5	PF	0
Papua New Guinea	2	2	F	0
Paragua	5	5	PF	0
Peru	5	4	PF	+
Philippines	5	5	PF	0
Poland	6	5	PF	–
Portugal	2	2	F	0
Qatar	5	5	PF	0
Romania	7	6	NF	0
Rwanda	6	6	NF	0
St. Lucia	2	3	F	0
St. Vincent	2	3	F	0
Sao Tomé and Principe	6	6	NF	0
Saudi Arabia	6	6	NF	0
Senegal	4	3	PF	0
Seychelles	6	5	PF	0
Sierra Leone	5	5	PF	0
Singapore	5	5	PF	0
Solomon Islands	2	2	F	0
Somalia	7	7	NF	0
South Africa	5	6	PF	+
Spain	2	2+	F	0
Sri Lanka	2	3	F	0
Sudan	5	5	PF	0
Suriname	2	2	F	0
Swaziland	5+	5	PF	0
Sweden	1	1	F	0
Switzerland	1	1	F	0
Syria	5	6	PF	0
Tanzania	6	6	NF	0
Thailand	4+	3+	PF	0
Togo	7	6	NF	0
Tonga	5	3	PF	0
Transkei	5	6–	PF	0
Trinidad and Tobago	2	2	F	0
Tunisia	6	5	PF+	0
Turkey	2	3	F	0
Tuvalu	2	2	F	0

The Comparative Survey of Freedom
Table of Nations

	Political Rights[1]	Civil Liberties[1]	Status of Freedom[2]	Outlook[3]
Uganda	6+	6+	NF	+
U.S.S.R.	6	6	NF	0
United Arab Emirates	5	5	PF	0
United Kingdom	1	1	F	0
United States	1	1	F	0
Upper Volta	2	3	F	0
Uruguay	6	6	NF	0
Venezuela	1	2	F	0
Vietnam	7	7	NF	0
Western Samoa	4	2	PF	0
Yemen Arab Republic	6	5	NF	0
Yemen, People's Dem. Republic of	6+	7	NF	0
Yugoslavia	6	5	NF	0
Zaire	6+	6	NF	0
Zambia	5	5	PF	0
Zimbabwe	4+	5	PF	+

[1] The scales use the numbers 1-7, with 1 comparatively offering the highest level of political or civil rights, and 7 the lowest. A plus or minus following a rating indicates an improvement or decline in the rating since January 1979. For further information on the scale and survey *see Freedom in the World: Political Rights and Civil Liberties, 1980,* available from Freedom House.

[2] A free state is designated by F, a partly free state by PF, and a not free state by NF.

[3] A positive outlook for freedom is indicated by a plus sign, a negative outlook, by a minus sign, and relative stability of ratings by a zero. The outlook for freedom is based on the problems the country is facing, the way the government and people are reacting to these problems, and the longer run political traditions of the society. A judgment of outlook may also reflect an imminent change, such as the expected adoption of a meaningful new constitution.

APPENDICE «LAAL-6»

RAPPORT SUR LES ÉLECTIONS AU SALVADOR ET SUR L'AMÉRIQUE CENTRALE

ROBERT L. WENMAN, député
FRASER VALLEY-OUEST
LE 27 AVRIL 1982

A. COMMENTAIRES DES OBSERVATEURS

COMMENTAIRES SUR LES ÉLECTIONS AU SALVADOR

I CBSERVATEURS OFFICIELS

Le Père Théodore Hessburgh, Université Notre Dame: Je leur ai demandé carrément s'ils étaient là parce qu'ils avaient peur, et ils ont répondu: «Bien sûr que non, nous sommes ici parce que nous voulons voter.» Les électeurs aux bureaux de scrutin ont dit qu'ils allaient gagner contre la violence; ils ont ajouté qu'ils en avaient assez de la violence, qu'ils voulaient voir la paix dans leur pays, retrouver leur emploi et aller de l'avant. Il y a une véritable passion électorale. Je me suis senti tout heureux, et même dans un état vraiment euphorique, en voyant la démocratie s'accomplir dans un contexte très difficile.

Luis Herrera Campins, président du Venezuela: C'est une défaite mondiale pour le communisme et ses alliés, et un grand pas vers la fin de la violence et l'avènement de la paix...

Jorge Marandino, représentant du Partie démocrate-chrétien de l'Argentine: Les guérilleros ont distribué des brochures dans lesquelles ils disaient «Si vous votez le matin, vous mourrez l'après-midi», et pourtant, bien des gens portant ces brochures à la main réaffirmaient leur désir de voter. La population a voté contre les guérilleros. Ce jour extraordinaire sera un exemple pour toute l'Amérique.

Jose Figueres, ancien président du Costa Rica, du Parti de libération nationale du Costa Rica, membre de l'Internationale socialiste: Une immense victoire pour la démocratie. Une élection libre, absolument libre. C'était très émouvant de voir ces files longues d'un mille. Il me semble que cet événement a détruit le mythe voulant que le mouvement de guérilla était aussi populaire ici que celui du Nicaragua, qui a renversé Somoza.

Francisco Saenz Mesan, président de la Commission électorale suprême du Costa Rica: J'ai été extrêmement impressionné par l'enthousiasme des électeurs... Je crois qu'ils ont pu voter librement, sans pressions physiques ou morales.

Nestor Gutierrez, représentant du Parti démocrate-chrétien de Panama: Le peuple salvadorien a rejeté la violence, le communisme... il n'y a pas eu de pressions des militaires.

Déclaration des observateurs de l'OEA: Scrutin libre et ordonné sans aucune trace de répression. Cette expérience... montre que des élections sont possibles même dans les

circonstances les plus difficiles... c'est un grand triomphe. Le peuple a choisi la voie démocratique.

Le sénateur Nancy Kassebaum: Je suis vraiment très impressionnée. J'ai beaucoup de respect pour la patience, la persévérance et le courage des gens qui sont allés voter aujourd'hui. Je n'ai pas vu de signe d'intimidation... c'était exceptionnellement juste.

Le membre du Congrès Robert Livingston: La procédure appliquée était aussi juste que dans n'importe quelle autre élection. Il ne semble y avoir eu aucune intimidation. Je crois fermement que le peuple du Salvador veut la liberté et la démocratie, et rejette les exigences des terroristes qui essaient de renverser ce gouvernement par la force; j'espère que le peuple américain et le Congrès des États-Unis comprendront ce message. La participation au scrutin constitue un affront aux guérilleros... je pense que ceux-ci ont abusé beaucoup de gens aux États-Unis et en Europe, mais je ne crois pas qu'ils aient réussi à tromper le peuple du Salvador.

II OBSERVATEURS OFFICIEUX

Déclaration de la délégation de la Freedom House: Un mandat pour la paix. Il ne semble pas... que ces élections aient été troublées par des fraudes grossières, ou que l'intimidation ou la violence en aient dicté les résultats.... Les élections se sont déroulées de façon cohérente et juste.

Déclaration de la délégation du Partie populaire européen du Parlement européen: La population a voté clairement contre la violence, la terreur et les assassinats. Ni l'intimidation psychologique, ni la terreur brutale et les attaques des terroristes de la guérilla au cours du processus électoral n'ont empêché la population de voter.... Les guérilleros n'ont pas de racines dans le peuple salvadorien. Le gagnant de cette élection, c'est le peuple salvadorien; le perdant, c'est la guérilla.

M. Al Thammer, Union démocrate-chrétienne allemande: Processus électoral très juste. La population a rejeté la violence de la guérilla.

Horst Langes, représentant de l'Allemagne au Parlement européen: La population a gagné en allant voter.

Victor Irvine, ancien procureur général de la Jamaïque: Un mandat pour la paix et la prospérité. La guérilla aura de la difficulté à continuer après ces élections.

M. Jean-Marie D'Alliot, membre de la Démocratie chrétienne a l'Assemblée nationale de France: ...Je pensais que la population aurait peur des menaces et de la présence même des guérilleros. Je n'ai jamais vu tant de personnes aussi heureuses de voter.

Tom Weal, Nouvelle-Zélande: Je lève mon chapeau à ces gens qui n'ont pas beaucoup d'expérience... de la démocratie. Je pense qu'ils sont absolument magnifiques.

III DIRIGEANTS ÉTRANGERS

Le président Duarte, El Salvador: A tous ceux qui insistent obstinément pour imposer un système totalitaire par les armes qui ont martyrisé la population pour qu'elle ait peur de voter, voici la réponse du peuple salvadorien, qui s'est rendu voter en masse, au mépris du danger.

Le président José Lopez Portillo, Mexique: L'autodétermination est un principe fondamental auquel croient les Mexicains. J'espère de tout coeur que la violence est terminée. Ce n'est pas à moi de donner mon opinion... Les Salvadoriens aux bureaux du scrutin, c'était magnifique à voir.

Le ministre des Affaires étrangères de la Colombie, Carlos Lemes Simmonds: ...Le peuple a choisi la voie démocratique plutôt que le sentier turbulent et dangereux de la guérilla et des balles. C'est extraordinaire pour la démocratie latino-américaine.

Le président élu du Costa Rica, Luis Alberto Monge: La première importante défaite morale et politique des guérilleros.

Le ministre des Affaires extérieures du Canada, Mark MacGuigan: ...Le processus le plus juste possible au Salvador dans les circonstances actuelles. Ces élections justifient l'appui canadien au processus électoral.

IV LA PRESSE AMÉRICAINE

Le Washington Post: On comprend pourquoi les guérilleros voulaient tant miner... les élections. Ils semblent avoir pressenti que la population choisirait la voie offerte par le gouvernement pour exprimer son désir longtemps contenu d'en finir avec la guerre et de reconstruire le pays. C'est une immense victoire pour le processus politique. Les élections ont nui gravement à la cause des insurgés: ceux-ci n'ont pas réussi à intimider ou à dissuader les masses, qui les ont repoussés avec mépris. Nous espérons que le Mexique, la France et

l'Internationale socialiste, qui ont plaidé sans discernement la cause des guérilleros, se rendront bien compte des implications de ce résultat.

Le New York Times: L'élément le plus remarquable des élections de dimanche, c'est l'évidente détermination de tant de Salvadoriens à y participer. La démocratie est peut-être difficile en Amérique centrale, mais il est clair qu'elle n'est pas impossible. Malgré les menaces de mort et les batailles de rue des guérilleros, une majorité impressionnante d'électeurs... se sont prévalus de leur droit de vote.

Le Los Angeles Times: La scène qu'offraient les citoyens faisant la queue pour voter, tandis que les soldats échangaient des coups de feu avec les guérilleros quelques rues plus loin, était un symbole remarquable de la foi d'un peuple dans la démocratie pour résoudre les conflits politiques.

Le Christian Science Monitor: Tous ceux qui préconisent une démarche non violente pour apporter des changements sociaux ne peuvent que se réjouir des résultats des élections... une manifestation exaltante de courage et de détermination.

Le Wall Street Journal: Il est clair qu'il y a eu de véritables élections au Salvador dimanche. L'imposante participation était embarrassante pour certains observateurs américains parce qu'elle détruisait leur thèse fondamentale sur la guerre dans ce pays, c'est-à-dire que celle-ci résultait tout simplement d'une rébellion populaire. Il n'est absolument pas possible de faire concorder cette thèse avec le fait qu'une importante proportion de la population s'est présentée pour voter... et encore moins avec les efforts sanglants des communistes pour empêcher la tenue du scrutin.

V LA PRESSE ÉTRANGÈRE

Hamburger Abendblatt, Hambourg: ...Il est surprenant que tant de gens se soient présentés aux bureaux de scrutin, souvent au péril de leur vie. Ils avaient probablement l'impression que ces élections n'étaient surtout pas une farce.

Le Daily Telegraph, Londres: Le Salvador rejette la guérilla.

Le Frankfurter Allegmeine, Francfort: Les élections ont eu lieu malgré la terreur. En elles-mêmes, elles constituent une victoire.

Le Die Welt, Bonn: Les marxistes se sont trouvés soudainement sur la défensive politique.

France-Soir, Paris: Les résultats ont mis fin à la légende... selon laquelle la rébellion était appuyée par la population de la campagne.

Les Échos, Paris: Un rare exemple... qui mérite réflexion, particulièrement pour les mentors distants qui essaient d'enseigner la démocratie.

Libération, Paris: Le FMLN a perdu les élections sans même y participer.

Il Tempo, Rome: ...La population du Salvador a réagi aux intimidations et à la violence par une participation massive aux élections. La guérilla a été défaite.

Die Presse, Vienne: L'appel... ou boycottage peut être considéré... comme un échec.

ABC, Madrid: Défaite morale pour la guérilla.

La Prensa, Tegucigalpa, Honduras: La population a dit «oui» à la démocratie et «non» aux appels à l'abstention de la guérilla pro-soviétique.

La Nacion, San José, Costa Rica: La... population livre aux guérilleros une lutte civique et politique plutôt qu'une bataille armée.

Le Daily Gleaner, Kingston, Jamaïque: Ces élections remettent certainement en question la bonne foi des dirigeants gauchistes du Nicaragua et de la Grenade, et pourraient très bien expliquer pourquoi, même s'ils affirment avoir l'appui de la population, ces dirigeants ont tellement peur de tenir des élections.

El Nacional, Caracas: Une défaite pour le communisme et ses alliés.

Le Correio Braziliense, Brasilia: ...Les guérilleros salvadoriens ont subi deux défaites graves: ils n'ont pas réussi à empêcher les élections, et celles-ci ont été gagnées par les démocrates-chrétiens centristes.

Le Times, Londres: Ce ne sont pas des munitions que l'Europe doit fournir, mais un appui moral. L'Europe de l'ouest devrait se montrer... compréhensive.

Tass, Moscou: Les organisateurs de cette farce ont créé toutes les conditions nécessaires à la falsification et à la fraude. Il n'y avait pas de liste électorale, et il suffisait de

montrer sa carte d'identité pour avoir le droit de voter. Il était possible de voter plus d'une fois dans différents bureaux de scrutin. ...Une profanation politique qui, par ses proportions et son cynisme, dépasse tous les spectacles de ce genre.

Le service de télévision intérieur de La Havane: Les coups de feu et l'absentéisme ont marqué la tentative pour tenir des élections au Salvador hier. Certains affirment déjà, comme il avait été prévu, que des morts et des enfants à naître ont voté avec les vivants.

Barricada, Managua: Élections tenues à la pointe de la baïonnette... participation populaire minime... élections sordides et forcées.

B. LE PROCESSUS ÉLECTORAL

LE PROCESSUS ÉLECTORAL

1. AUTORITÉ

L'élection, le 28 mars, de 60 membres d'une nouvelle Assemblée constituante destinée à rédiger une nouvelle constitution et des lois électorales ainsi qu'à choisir un gouvernment provisoire a été menée par un organisme gouvernmental indépendant, la commission électorale centrale (CCE).

2. LE VOTE

1,5 million de votes ont été déposés comme suit:

PARTI		%	SIÈGE
Parti démocrate-chrétien	(P.D.C.)	40	24
Alliance républicaine nationaliste	(ARENA)	29	19
Parti de conciliation nationale	(P.C.N.)	19	14
Action démocratique	(A.D.)	8	2
Parti populaire salvadorien	(P.P.S.)	3	1
Parti d'orientation populaire	(P.O.P)	1	0

Douze pour cent des bulletins de vote déposés étaient nuls ou vierges. De ce nombre, 3 pour cent étaient non cochés, déposés vierges dans la boîte de scrutin. Moins d'un pour cent des bulletins ne permettaient pas de savoir pour qui l'électeur avait eu l'intention de voter: la coche ne se trouvait pas dans l'un des espaces indiqués pour plus d'un parti. Huit pour cent des bulletins étaient soit effacés, soit déchirés, donc inutilisables. Au cours des élections antérieures au Salvador, le taux de bulletins de vote vierges ou nuls dans certains départements s'élevait jusqu'à 50 pour cent.

3. ÉLECTEURS QUI ONT EXERCÉ LEUR DROIT DE VOTE

Ce qui a dépassé de beaucoup les attentes de la CCE, c'est que la majorité écrasante de la population adulte salvadorienne s'est présentée aux urnes. Il est impossible de connaître le taux exact de participation, puisque tous les chiffres actuels concernant le dénombrement de la population sont approximatifs et le dernier recensement remonte à douze ans. Selon les données de la Banque mondiale, en 1980, la population du Salvador s'élevait à environ 5 millions d'habitants, dont 42 pour cent ou environ 2.1 millions étaient âgés de plus de 18 ans, soit l'âge minimum requis

pour voter. Depuis 1979, cependant, des centaines de milliers de réfugiés ont quitté le pays. En outre, des membres de l'armée et des forces de sécurité--au total quelque 25 000 personnes--n'ont pas voté à cause d'une loi les en interdisant.

4. IMPARTIALITÉ (Plusieurs mesures ont été adoptées afin d'empêcher la fraude)

Afin d'éviter que les votants se présentent plusieurs fois aux urnes, leurs doigts et leurs cartes d'identité ont été marqués à l'aide d'une encre indélibile, en présence de représentants des partis inscrits sur les bulletins de vote. Cette encre, visible que sous une lumière ultraviolette, visait à prévenir les représailles dont la guérilla avait menacé les électeurs.

En vue d'empêcher le truquage de l'élection, les voix ont été dépouillées à la table de scrutin par les comités des circonscriptions électorales et les surveillants des partis, qui ont tous vérifié l'exactitude du comptage et signé dix copies de chaque feuille officielle de pointage. Ces dernières ont ensuite été transmises à la CCE et représentent le compte rendu officiel du vote.

En pratique, au moins deux partis, le P.D.C. et l'ARENA, comptaient des représentants à presque toutes les tables de scrutin.

Des observateurs internationaux ont été conviés à surveiller la campagne et l'élection. Plusieurs centaines d'observateurs de plus de 40 pays étaient présents pour l'élection. Plus de 300 journalistes du pays ont également servis d'observateurs de facto. Les observateurs ont jugé le processus électoral ordonné et calme, sauf pour certains actes de la guérilla. Il y a eu quelques difficultés techniques mais aucune, nous répétons, aucune indication de fraude.

Les forces armées ont joué un rôle neutre pendant l'élection, ont assuré les services de sécurité minimaux nécessaires à l'extérieur des bureaux de scrutin et ont réagi rapidement et efficacement aux attaques de la guérilla destinées à perturber les élections.

5. PERTURBATION PAR LA GUÉRILLA

Bien que le président Ungo du FDR a assuré les reporters qui se trouvaient à Managua le 21 mars qu'aucune mesure spéciale n'avait été prévue pour contrer les élections, les guérillos ont

déclencné une vaste offensive destinée manifestement à les perturber. Ils ont attaqué entre autres les bureaux de la commission électorale à San Salvador, la capitale départementale d'Usulutan, et plusieurs parties de San Salvador à l'aide d'armes et de bombes. Certains électeurs n'ont pas pu voter à cause des attaques de la guérilla et de l'interruption des services de trarsport en commun dans l'est du pays. Depuis janvier 1982, les guérilleros ont détruit au moins 250 autobus. Ils ont brûlé ou fait exploser au moins 20 autobus le lundi précédant l'élection et menacé d'attaquer tout véhicule se trouvant sur la route le jour de l'élection. Le contraste entre les déclarations d'Ungo et les actions de la guérilla démontre qu'Ungo est impuissant devant les guérilleros ou que ces fausses déclarations sont délibérément faites pour impressioner les pays étrangers.

Les guérilleros avaient indiqué qu'ils tenteraient de perturber l'élection plusieurs semaines avant que les Salvadoriens ne se rendent aux urnes. Le 1er mars, le poste clandestin de la guérilla Farabundo Marti a diffusé à la population un appel l'implorant de rester chez elle le jour de l'élection: «La population ne doit pas se rendre aux urnes. Nous devons commencer à faire quelque chose--n'importe quoi--pour empêcher cette farce électorale... Nous devons construire des barricades, tenir des réunions, favoriser les agitations et les mobilisations; en d'autres termes, répandre la nouvelle que personne ne devrait se rendre aux urnes. Nous devons également suivre les instructions du FMLN. Nous devons chercher à entrer en contact avec les membres du FMLN, du FDR et de tout autre organisme populaire et leur demander des instructions... En d'autres termes, chacun doit activement rejeter les élections en faisait tout pour empêcher ce cirque et cette farce. A cet égard, nous donnons des instructions précises; la circulation routière devrait être interrompue. Aucun véhicule, privé ou commercial, ne devrait circuler parce que nous allons attaque tous les véhicules de l'armée et véhicules officiels et miner les routes. Nous demandons également à la population de ne pas toucher aux barricades posées dans les villes de révolutionnaires parce qu'elles seront également minées.

La radio de Managua au Nicaragua a rapporté le 30 mars le texte d'un communiqué du secrétariat de presse du FMLN au sujet de l'élection, communiqué qui a été diffusé le 29 mars par la radio clandestine Venceremos du FMLN. Le communiqué indiquait ce qui suit: «La vraie population n'a pas voté. Ouvriers, paysans, étudiants, intellectuels et femmes sur le marché du travail, qui composent la majorité de la population, n'ont pas voté. Bon nombre d'entre eux ont combattu dans nos rangs... Depuis le 26 mars, les forces du FMLN ont augmenté leurs activités militaires offensives, fait montre de leur capacité de combat, de leur initiative, de leur moral élevé et de leur esprit révolutionnaire.»

Qui que ce soit que le FMLN juge être la vraie population, le fait est que la majorité écrasante de la population adulte salvadorienne s'est présentée aux urnes et a voté pour l'un des six partis politiques salvadoriens, ce qui représente un vaste évertail de l'opinion.

C. OBSERVATIONS PERSONNELLES

OPINIONS GÉNÉRALES DES DÉLÉGUÉS

DÉCLARATION DE ROBERT L. WENMAN, DÉPUTÉ, OBSERVATEUR OFFICIEUX

LE 30 MARS 1982

Ayant personnellement visité un certain nombre de lieux de vote dans le pays, je crois que ces élections ont été loyales et libres.

Les élections d'hier ont été une des expressions les plus massives de volonté populaire que j'ai jamais vue.

La foule formidable de plus d'un million de votants souligne le sentiment d'engagement du peuple dans le processus démocratique.

J'ai entendu maintes fois les gens déclarer «Nous votons pour la paix et pour mettre fin à la violence. Nous croyons que cette élection peut être un renouveau pour ce pays».

Il est difficile d'exprimer la patience, la motivation et la passion dont ont fait preuve les Salvadoriens pour voter, faisant la queue pendant de longues heures pour déposer leur vote et devant supporter dans certains cas les tentatives des insurgés visant à les effrayer. L'élection est manifestement une répudiation de l'affirmation des guérilleros qui prétendaient représenter la volonté des Salvadoriens.

En général, les élections se sont déroulées en bon ordre et dans le calme. Le processus de vote s'est déroulé conformément aux règles établies par la Commission centrale des élections. A chacune des tables que j'ai visitées, il y avait au moins deux scrutateurs de chaque parti et les responsables de l'élection assumaient sérieusement leurs responsabilités, d'abord en accueillant les votants puis en comptant les votes. Au cours de la journée, j'ai constaté quelques problèmes techniques mineurs mais pas d'indices de fraude. Je ne crois pas que ces incidents aient eu une influence sur le résultat des élections.

Par suite des menaces de violence au cours du vote, la Commission centrale des élections avait pris la décision de concentrer les endroits de vote en quelque 300 bureaux. Cela entraîna une certaine confusion. Au petit matin, il y avait de longues files d'attente dans tout le pays. Par exemple, à Santa Tecla, faubourg de San Salvador, on a estimé que 10 000 personnes faisaient la queue pour voter à 9 heures. Je craignais que tout le monde ne puisse pas voter mais, à la fin de la journée, aux

bureaux de vote que j'ai visités, il était manifeste que l'on s'était occupé de la plupart des votants.

Les Salvadoriens se sont prononcés par une majorité écrasante pour la paix et la fin de la violence. Les gens ont demandé un renouveau et ils le méritent certainement.

OBSERVATIONS PERSONNELLES

Je suis arrivé au Salvador le vendredi 26 mars. Ce soir-là, à une réception offerte aux observateurs et aux fonctionnaires du gouvernement, le bruit des bombes et des fusils au lointain ne semblait déranger que quelques observateurs, étant donné que les deux principaux adversaires, le président Duarte et Roberto d'Aubuisson, le chef de l'Arena, s'étaient engagés à accepter et à appuyer le résultat des élections, quel que soit le vainqueur.

A la réception, nous avons rencontré un grand nombre d'autres délégués officiels et officieux représentant un échantillon important du monde occidental, y compris le Mexique, l'Allemagne de l'Ouest, la France et l'Italie. Certains observateurs se montraient cyniques et manifestaient des doutes sur le succès probable de l'élection prochaine, en dépit des évaluations apparemment optimistes des autorités gouvernementales qui prévoyaient une foule de votants d'environ 400 000 personnes, et de la description des procédures détaillées prévues pour le jour du vote.

Ayant des notions préconçues sur la volonté des Salvadoriens, nous devions rapidement nous apercevoir que, tout comme la presse internationale, nous étions captifs de la déformation de l'information.

Le jour des élections débuta de bonne heure au bruit de détonations (vers 5h30), non loin de notre hôtel situé dans le centre de San Salvador. D'après les rapports, de 25 à 35 guérilleros armés s'étaient approchés du bureau qui se préparait à ouvrir pour l'élection. Deux soldats avaient été tués avant l'arrivée des renforts et 15 guérilleros étaient morts au moment où ce siège futile prenait fin. Le bureau ouvrit et 5 000 personnes traversèrent les rues tachées de sang pour déposer leur bulletin de vote à ce bureau où nous observâmes ultérieurement le dépouillement définitif du vote.

En nous rendant à l'Ouest de San Salvador ce matin-là, accompagnés d'une jeep de sécurité à l'avant et d'une autre à l'arrière, nous nous arrêtâmes un court moment en nous serrant contre un talus pendant que les troupes délogeaient les

guérilleros des broussailles et dégageaient une barricade faite de roncins juste à l'avant.

Après que nous soyons arrivés à Santa Anna, la deuxième ville la plus importante du pays, j'ai observé quatre bureaux de vote importants qui comportaient chacun environ quarante cabines de vote. De longues files de votants, comptant peut-être de 7 000 à 10 000 personnes, attendaient patiemment pendant des heures sous le chaud soleil pour déposer leur vote.

A un moment donné, alors que j'approchais du bureau de vote en parlant aux votants qui faisaient la queue, et alors que les équipes des organes d'information mexicains, italiens et français commençaient à m'interwiever sur mes réactions concernant l'élection... des coups de feu éclatèrent. Des portes d'acier qui barraient l'entrée des boutiques fermées le long de la rue s'ouvrirent et, avec des centaines de votants qui faisaient la queue, je me mis à l'abri.

Après que la fusillade ait cessé quelques minutes plus tard, alors que les gardes de sécurité m'éloignaient des lieux, les votants, au lieu de s'enfuir, profitèrent de l'occasion pour se précipiter et gagner quelques places dans la file attendant pour voter.

Ayant observé plusieurs bureaux de vote à Santa Anna, je demandais à visiter des bureaux ruraux et nous nous rendîmes à Sonsonate. Tout le long de la route, des centaines de personnes se dirigeaient vers les bureaux de vote en dépit des guérilleros qui menaçaient de faire sauter voyageurs et autobus. Faisant allusion aux guérilleros qui avaient lancé le slogan «si vous votez à 9 heures, vous mourrez à 21 heures», une vieille dame me dit «Ils peuvent me tuer, ainsi que mon mari, mais ils ne peuvent pas tuer tout le monde».

En présence des 400 représentants des organes d'information qui présentaient la transmission en direct des élections, les menaces croissantes des guérilleros et les manifestations de violence de plus en plus fréquentes, au lieu de décourager les votants n'ont semblé qu'accroître leur détermination de voter.

A Sonsonate, une fermière enceinte de 8 1/2 mois et son mari ont déclaré s'être levés à 5 heures du matin et avoir parcourus 20 kilomètres pour voter. Ultérieurement, j'ai entendu parler d'une autre femme qui avait été blessée à l'épaule par un feu croisé et qui avait cependant insisté pour voter avant de recevoir des soins médicaux.

Plus tard dans l'après-midi, en retournant à San Salvador, nous avons visité plusieurs autres bureaux de vote, observé le dépouillement et enregistré les premiers résultats.

L'attente des résultats a été plus lente que prévu par suite de ruptures dans les réseaux de communication. Un fort service de sécurité avait été prévu pour assurer la bonne réception des urnes et le dépouillement dans les règles; les scrutateurs des partis faisant beaucoup de zèle et désirant examiner en détail chaque scrutin. Il en a résulté une élection loyale et libre.

M'étant rendu personnellement en Amérique centrale, je partage l'avis du Sous-comité lorsqu'il soutient que la situation y est de plus en plus complexe et qu'il faut à tout prix sensibiliser davantage les Canadiens aux relations qu'entretient notre pays avec l'Amérique latine et les Antilles.

A mesure que les Canadiens commencent à saisir les traditions, les valeurs et les perceptions des populations de cette région, il est important que le gouvernement et que des comités comme celui-ci soient avertis du risque que comporte l'érosion d'une réputation de pays sympathisant et sensible que le Canada peut avoir acquise.

Des politiques adoptées trop hâtivement ou maladroites ainsi que des jugements superficiels, fondés sur une expérience limitée et trop brève, peuvent causer encore plus de dommages, voire accentuer l'instabilité dans la région. Des conclusions exagérées et inexactes peuvent déjà avoir nui à la capacité du Canada de participer efficacement à toute médiation dans cette région. Si les intérêts propres du Canada en Amérique latine et dans les Antilles doivent être fondés sur la quête de la stabilité, le Canada ne doit pas devenir le porte-parole de la violence et des bouleversements que suscitent les mouvements insurgés de gauche ou les groupes para-militaires de droite.

Pour nous faire la voix de la raison réclamant avec persistance réforme et justice, nous devons rester lucides et faire la part des choses.

Peu importe leur origine dans le spectre politique, il faut protester contre tous les abus auxquels on se livre à l'égard des droits de la personne, qu'il s'agisse de la liberté de pensée, de conscience, de religion et de parole; du droit du peuple de se réunir, du droit à l'égalité devant la Justice et la Loi ainsi que du droit à ne pas être soumis à des tortures, à des châtiments ou à des traitements cruels, inhumains ou dégradants.

Le progrès sera la caractéristique fondamentale de l'Amérique Latine et des Antilles au cours des années 80. L'évolution des structures politiques, économiques et sociales dans des pays comme le Salvador découle du désir humain légitime d'améliorer ses conditions de vie et de faire régner la justice. Il faut donc s'opposer à toute tentative de considérer ce processus comme découlant essentiellement d'une idéologie étrangère. Qui plus est, l'évolution sociale dans ces pays aux passés riches et complexes, progressera à partir d'une vaste gamme de modèles de développement. Il est peu réaliste de s'attendre que ceux-ci imiteront aveuglément l'expérience des autres. Le Canada doit reconnaître ce pluralisme de l'Amérique Latine et des Antilles et y souscrire.

Etant donné que les évènements du Salvador ont démontré que ce pays avait non seulement rempli des conditions «minimales» mais avait respecté au plus haut point les normes électorales malgré la violence et la destruction qui sévissent à l'heure actuelle dans cette région, le Comité se doit de réévaluer sensiblement sa position. En tant que victime de la campagne de désinformation qui a précédé les élections, il n'y a pas de doute que nous désirons tous réétudier le fondement et les sources des renseignements qui ont suscité cet évènement et ces condamnations à priori.

La participation de 1 500 000 électeurs représentant une partie importante des personnes ayant droit de vote, ainsi que les faits qui se sont déroulés aux bureaux de scrutin, indiquent qu'une partie importante de la population agricole, en particulier les femmes, était habilitée à voter et a exercé ce droit. Comme il y a moins de 28 démocracies pluralistes dans le monde, le nombre de partis politiques représentés à ces élections étaient de loin plus élevé que dans n'importe quelle autre élection tenue dans le monde. Six partis étaient en lice, depuis les démocrates chrétiens qui furent les instigateurs de la redistribution des terres (par le biais de programmes de réforme agraire), de la nationalisation des banques ainsi que de celle des industries d'exportation, jusqu'au parti Arena qui prônait un sévère programme de respect de l'ordre public grâce à une action militaire dont l'objectif consisterait à étouffer les mouvements de guérilla. Les guérilleros ont soutenu que bien qu'ils n'aient pas présenté de candidats par manque de sécurité, ils avaient dit à leurs partisans de ne pas exercer leur droit de vote car ce dernier pourrait être comptabilisé du fait qu'ils ne se présentaient pas aux bureaux de scrutin.

Aucune liste électorale n'était nécessaire puisque, comme dans les autres pays de la région, tout Salvadorien possède une carte d'identité portant sa photographie et ses empreintes digitales et que ces cartes étaient estampillées par le personnel

du bureau de scrutin avec de l'encre invisible de manière à éviter que le titulaire ne vote une deuxième fois.

Les bulletins de vote étaient numérotés, comme ils le sont au Canada, mais n'étaient pas inscrits dans la plupart des bureaux de scrutin en raison de plaintes que le président et le directeur général des élections avaient reçues juste avant les élections.

Bien que moins de 1 000 000 de bulletins de vote aient d'abord été distribués le jour des élections, grâce à des réserves suffisantes, il a été possible d'en distribuer d'autres au cours de la journée.

Le succès des élections n'est en lui-même qu'une partie du processus qui pourrait mener à une plus grande stabilité et à une démocratie plus effective au Salvador. Mettre en place une Assemblée constituante qui soit en mesure de produire une constitution, d'organiser des élections démocratiques et de mettre sur pied des institutions et une administration justes et compétentes, s'avère une tâche formidable que compliquent des soulèvements constants d'insurgés qui ne cessent de paralyser l'infrastructure et l'économie du Salvador. Nous avons été attristés d'apprendre que le jour-même où nous quittions le Salvador, des groupes de guérilleros avaient fait sauter un certain nombre de pylones qui servent à acheminer l'électricité dans tout le pays. Il est paradoxal que ces pylones ont été construits par l'ACDI dans le but d'assurer la stabilité économique de la région.

Comme les élections ont prouvé sans l'ombre d'un doute que les insurgés ne représentent pas la vaste majorité de la population du Salvador, ces derniers devraient accepter les résultats des élections et respecter la décision de l'électorat.

Alors que nous nous trouvions au Salvador, nous nous sommes entretenus avec des chefs politiques, des directeurs d'élection ainsi qu'avec des représentants des églises, des organisations des droits de la personne et d'autres groupes. Les Salvadoriens parlent d'amnisties, de rapatriements, de négociations qui leur permettraient de participer à des élections libres et ouvertes, au développement économique, à des règlements négociés en ce qui concerne leurs frontières, à des accords internationaux en matière de sécurité, à des associations régionales. Laissons-les faire leurs propres choix. Donnons une chance à la paix et à la démocratie.

Au Salvador, une transformation politique profonde se bute à l'heure actuelle à des pressions économiques qui se prolongent et sont profondément enracinées. La communauté internationale

réussira vraisemblablement mieux à influer sur l'aboutissement de l'expérience salvadorienne en lui accordant son appui et son amitié plutôt qu'en adoptant une politique de polarisation et d'isolement. Le Canada devrait immédiatement s'engager à diversifier sensiblement son aide au Salvador, aide qui pour l'instant se limite aux denrées alimentaires. Le gouvernement devrait ajouter le nom du Salvador à la liste dite de concentration de l'Agence canadienne de développement international (ACDI). Nous encourageons fortement le Canada à concentrer ses efforts sur des programmes visant à répondre à des besoins fondamentaux comme l'approvisionnement en eau, les soins de santé et l'éducation.

Le Salvador se heurte à des difficultés économiques extrêmes qui mettent en péril la tâche inhabituelle qui consiste, à long terme, à se développer démocratiquement. Cette situation découle de la baisse du prix de ses exportations et de la hausse brutale de ses importations. Bien que les Salvadoriens n'en aient pas encore trop souffert, les choses pourraient se détériorer dans les prochaines années. Le Canada devrait inciter les organismes internationaux à intervenir, surtout le Fonds monétaire international, et à lutter promptement et efficacement contre ce danger croissant. Notre pays devrait également répondre aux demandes des Salvadoriens d'aide canadienne directe.

DÉCLARATION DE M. ROBERT L. WENMAN, DÉPUTÉ DE FRASER VALLEY-OUEST

Le mercredi 31 mars 1982, j'ai visité un camp de réfugiés à Mocaron, Honduras. Mocaron est situé dans une région montagneuse de la jungle près de la rivière Rio Coco dans le nord-est du Honduras.

Isolés dans leurs régions montagneuses, les aborigènes, connus sous le nom de Miskitos, ont dans une certaine mesure conservé leur identité culturelle dans un pays où la culture et la langue espagnoles prédominent.

Pour l'instant, le camp abrite 7,200 Miskitos et au moins 150 personnes supplémentaires viennent s'y réfugier chaque jour. Le gouvernement hondurien, World Relief, le Save the Children ainsi que des volontaires du U.S. Peace Corps, avec l'aide des Nations Unies, tentent d'améliorer le sort des réfugiés et de remédier aux conditions inhumaines du camp.

Les réfugiés Miskitos soutiennent qu'ils sont victimes de violations flagrantes de leurs droits par des agents du gouvernement sandiniste du Nicaragua.

Ils prétendent que:

-- 33 villages ont été complètement détruits
-- des maisons ont été rasées par les flammes
-- des églises ont été complètement brûlées
-- des récoltes ont été brûlées et des animaux abattus
-- de nombreux Miskitos, y compris des personnes âgées et des jeunes, des pauvres et des malades ont été tués.

Certains observateurs ont en outre prétendu que:

-- des personnes ont été jetées vivantes dans des puits
-- des personnes ont été jetées dans la rivière, les mains liées dans le dos
-- certaines personnes ont été enterrées vivantes jusqu'au cou.

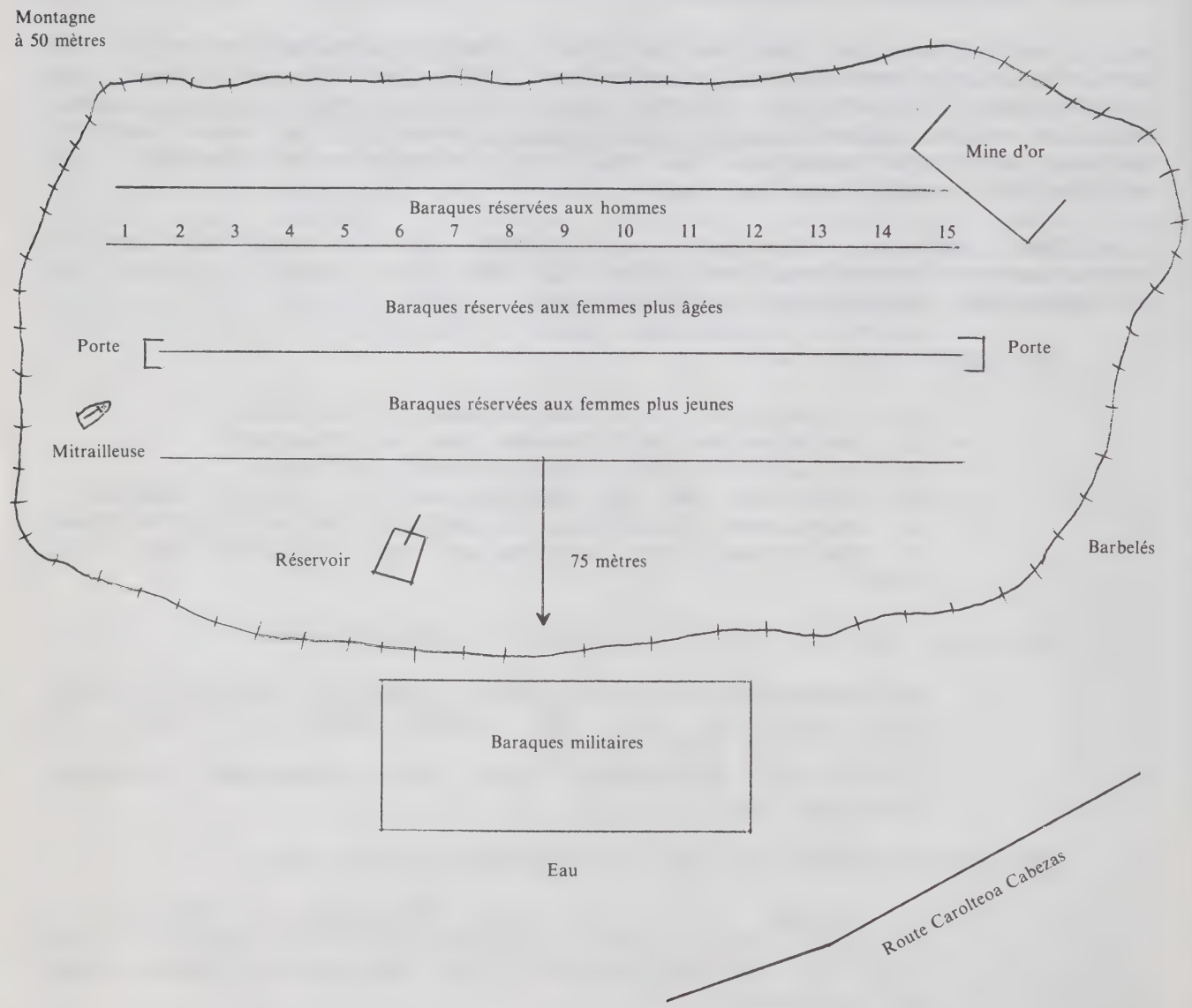
Ces observateurs ont plus précisément révélé que:

-- à Leimus, le 23 ou le 24 décembre, en présence de nombreux témoins, 15 personnes ont été mises en rang dans un bateau, tuées à bout portant et jetées dans la rivière.

Un témoin qui s'est échappé et est arrivé à Mocaron le lundi 29 mars 1982 prétend que:

-- plus de 10,000 Miskitos sont à l'heure actuelle prisonniers dans un camp à Risco De Oro qui est situé à l'endroit suivant:

RISCO DE ORO



Voici les conditions qui sévissent dans ce camp:

-- familles séparées et réparties entre hommes, femmes et enfants;
-- travaux forcés dans la mine d'or et pour la construction de routes;
-- barbelés autour de camp et mines autour de la porte;
-- une (1) assiette de nourriture par famille peu importe le nombre de ses membres harcèlement en actes et en paroles de la part des soldats;
-- femmes violées par les soldats;
-- de nombreuses personnes innocentes qui n'ont jamais été accusées ni déclarées coupables sont gardées prisonnières contre leur volonté dans des conditions leur permettant tout juste de subsister.

NICARAGUA

Compte tenu des allégations qui ont cours en matière de violations des droits de la personne, l'absence de progrès vers une démocratie pluraliste, de renforcement de l'Armée et d'intensification des relations avec Cuba et l'Union soviétique, le Canada devrait se montrer prudent avant d'idéaliser un leadership révolutionnaire qui peut s'être retourné contre les promesses démocratiques de la révolution. Le Canada devrait immédiatement apporter une aide massive aux Miskitos du Nicaragua dont le nombre ne cesse d'accroître. Le Canada ne devrait pas décourager les organismes paragouvernementaux et gouvernementaux qui viennent à l'heure actuelle en aide au Nicaragua en attendant la conclusion des enquêtes auxquelles se livrent M. Marcel Masse de l'ACDI, la Commission des droits de la personne des Nations Unies ainsi que la Commission interaméricaine des droits de la personne de l'Organisation des états américains.

ANNEXE

BESOINS HUMANITAIRES AU EL SALVADOR

Suite à notre conversation du 12 mars et des renseignements que votre bureau a demandés concernant un voyage en Amérique centrale, voici les données que nous avons obtenu par le El Salvador:

i) Ampleur du problème: 158 camps de réfugiés situés un peu partout dans le pays; 38,241 familles, comptant en moyenne 5 membres, vivent dans ces camps; autrement dit, plus de 190 000 personnes dont 9.8% sont mineurs, soit environ 18 700 enfants.

ii) Besoins prioritaires ou urgents: aliments, logement, médicaments, bénévoles. Médicaments: antibiotiques, anti-diarrhéiques, antispasmodiques et analgésiques, vermifuges, tranquilisants, beaucoup de multivitamines, produits ophtalmologiques (gouttes pour les yeux, ongents), produits dermatologiques;

iii) Personnel médical demandé: surtout du personnel paramédical ayant des connaissances de base en médecine: médecins, infirmières et personnel de soutien qualifié;

iv) Besoins immédiats d'aliments de base (mars 82): haricots (744 tonnes), sucre (447 tonnes), sel (104 tonnes), riz (900 tonnes), farine de blé (90 tonnes), huile végétable (180 tonnes), savons format moyen (84 000 douzaines);

v) Vaisselle: assiettes en plastique ou en métal, tasses, verres, casseroles; vêtements (pantalons, chemises, chemisiers, jupes) et chaussures pointures/petit/moyen; serviettes et draps; rouleaux de plastique résistant de différentes grandeurs à remettre aux familles pour étancher les toits; ponchos et paletots pour se protéger de la pluie; le mieux serait des tentes pour servir d'abris et de logements temporaires; insecticides, enduits contre les moustiques, produits chimiques en comprimés pour purifier l'eau; bocaux en plastique de différents formats pouvant servir de contenants pour l'eau ou pour conserver les aliments, le sucre, les haricots, le riz, etc.;

vi) Matériel didactique et récréatif: cahiers à colorier, papier, crayons, crayons à colorier, stylos, balles de caoutchouc, menus jouets, peinture à l'eau et pinceaux;

vii) Véhicules légers et outils: surtout pour transporter les provisions dans les différents camps: 3 jeeps; 3 camionnettes, 2 camions huit tonnes. Et très important aussi pour maintenir un esprit de débrouillardise parmi les réfugiés: outils de base, égoines, marteaux, fil de fer, clous, fil et aiguilles à coudre.

Étude comparative de la liberté

Tableau des pays

	Droits politiques[1]	Droits civiques[1]	Dégré de liberté[2]	Tendance[3]
Afghanistan	7	7	PL	0
Albanie	7	7	PL	0
Algerie	6	6	PL	+
Angola	7	7	PL	0
Argentine	6	5	PL	+
Australie	1	1	L	0
Austriche	1	1	L	0
Bahamas	1	2	L	0
Bahrein	6	4	LP	0
Bangladesh	3+	3+	LP	0
Barbades	1	1	L	0
Belgique	1	1	L	0
Benin	7	6	PL	0
Bhutan	5	5	LP	0
Bolivie	3+	3	LP	+
Botswana	2	3	L	0
Brésil	4	3+	LP	+
Bulgarie	7	7	PL	0
Burma	7	6	PL	0
Burundi	7	7	PL	0
Cambodge	7	7	PL	0
Cameroun	6	6	PL	0
Canada	1	1	L	0
Cape Vert	6	6	PL	0
République centrafricaine	7	6+	PL	0
Tchad	7–	6	PL	0
Chili	6	5	LP+	0
République populaires de Chine	6	5+	PL	+
République de	5	5–	LP	+
Colombie	2	3	L	0
Îles Comoro	4+	4	LP	0
Congo	7	7	PL	0
Costa Rica	1	1	L	0
Cuba	6	6	PL	0
Chypre	3	4	LP	0
Tchécoslovaquie	7	7–	PL	0
Denemark	1	1	L	0
Djibouti	3	4	LP	0
Dominique	2	2+	L	0
République dominicaine	2	3–	L	0
Équateur	2+	2+	L+	
Égypte	5	5	LP	0
El Salvador	5–	3+	LP	+
Guinée équatoral	7	6+	PL	0
Ethiopie	7	7	PL	0
Liji	2	2	L	0
Linlande	2	2	L	0
Lrance	1	2	L	0
Gabon	6	6	PL	0
Gambie	2	2	L	0
Allemagne, Est	7	7–	PL	0
Allemagne, Ouest	1	2	L	0
Ghana	4+	4	LP	0
Grèce	2	2	L	0
Grenade	4–	5–	LP–	–
Guatamala	3	5	LP	0
Guinée	7	7	PL	0
Guinée-Bissau	6	6	PL	0
Guyane	4	4–	LP	0
Haïti	6+	5+	PL	0
Honduras	6	3	LP	0
Hungrie	6	5	PL	0
Islande	1	1	L	0
Inde	2	2	L	0
Indonesie	5	5	LP	0
Iran	5+	6–	LP	–
Iraq	7	7–	PL	0
Irlande	1	1	L	0
Israël	2	2	L	0
Italie	2	2	L	0
Côte d'Ivoire	6	5	LP+	0
Jamaique	2	3	L	0
Japon	2	1	L	0
Jordanie	6	6	PL	0
Kenya	5	4+	LP	0
Kiribati	2	2	L	0
Corée du Nord	7	7	LP	0
Corée du Sud	4+	5	LP	+
Koweit	6	4	LP	0
Laos	7	7	PL	0
Liban	4	4	LP	0
Lesotho	5	5	LP	0
Liberia	6	5–	LP	0
Libie	6	6	PL	0
Luxembourg	1	1	L	0
Madagascar	6–	6–	PL–	0
Malawi	6	7	PL	0
Malaysie	3	4	LP	0
Maldives	5	5	LP	0
Mali	7	6	PL	0
Malte	2	2	L	–
Mauritanie	6		PL	0
Ile Maurice	2	4	LP	0
Mexique	3+	3+	LP	0
Mongolie	7	7	PL	0
Maroc	3	4	LP	0
Mozambique	7	7	L	0
Nauru	2	2	L	0
Népal	5+	4+	LP	+
Pays-Bas	1	1	L	0
Nouvelle-Zélande	1	1	L	0
Nicaragua	5	5	LP	+
Niger	7	6	PL	0
Nigéria	2+	3	F+	0
Norvège	1	1	L	0
Oman	6	6	PL	0
Pakistan	6	6–	PL	0
Panama	5	5	LP	0
Laprosie				
Nouvelle-Guinée	2	2	L	0
Paragua	5	5	LP	0
Pérou	5	4	LP	+
Philippines	5	5	LP	0
Pologne	6	5	LP	–
Portugal	2	2	L	0
Qatar	5	5	LP	0
Roumanie	7	6	PL	0
Rwanda	6	6	PL	0
Sainte-Lucie	2	3	L	0
Saint Vincent	2	3	L	0
Sao Tomé and Principe	6	6	PL	0
Arabie Saoudite	6	6	PL	0
Sénégal	4	3	LP	0
Seychelles (les)	6	5	LP	0
Sierra Leone	5	5	LP	0
Singapour	5	5	LP	0
Iles Salomon	2	2	L	0
Somalie	7	7	PL	0
Afrique du Sud	5	6	LP	+
Espagne	2	2+	L	0
Sri Lanka	2	3	L	0
Soudan	5	5	LP	0
Suriname	2	2	L	0
Swaziland	5+	5	LP	0
Suède	1	1	L	0
Suisse	1	1	L	0
Syrie	5	6	LP	0
Tanzanie	6	6	PL	0
Thaïlande	4+	3+	LP	0
Togo	7	6	PL	0
Tonga	5	3	LP	0
Transkei	5	6–	LP	0
Trinidade et Tobago	2	2	L	0
Tunisie	6	5	LP+	0
Turquie	2	3	L	0

Étude comperative de la liberté

Tableau des pays

	Droits politiques[1]	Droits civiques[1]	Degré de liberté[2]	Tendance[3]
Tuvalu	2	2	L	0
Ouganda	6+	6+	PL	+
U.R.S.S.	6	6	PL	0
Emirats Arables unis	5	5	LP	0
Royaume-Uni	1	1	L	0
:tats-Unis	1	1	L	0
Haute Volta	2	3	L	0
Uruguay	6	6	PL	0
Venezuela	1	2	L	0
Viet Nam	7	7	PL	0
Samoa Occidentales	4	2	LP	0
Yemen Arab Republic	6	5	PL	0
République arabe du Yemen	6+	7	PL	0
Yugoslavie	6	5	PL	0
Zaïre	6+	6	PL	0
Zambie	5	5	LP	0
Zimbabwe	4+	5	LP	+

[1] Les échelles sont de 1 à 7, le nombre 1 indiquant le niveau le plus élevé de droits politiques et civiques et le nombre 7, le niveau le plus bas. Les signes + et − accolés aux nombres indiquent une amélioration ou une détérioration de la situation depuis janvier 1979. Pour de plus amples renseignements sur l'échelle et l'enquête, consulter *Freedom in the World: Political Rights and Civil Liberties, 1980* qu'il est possible d'obtenir de *Freedom House*.

[2] La lettre L indique un État libre, les lettres LP, un état où règne une liberté partielle et les letres PL, un état où n'existe aucune liberté.

[3] Une tendance positive la libéralisation est indiquée par le signe +, une tendance négative par le signe − et enfin, une stabilité relative par un 0. La tendance à la libéralisation est fondée sur les problèmes auxquels se bute le pays, sur la façon dont la population et les pouvoirs publics réagissent à ces problèmes et sur les traditions à long terme de la société. Le jugement exprimé quant à la tendance peut également traduire un changement imminent, notamment l'adoption prévue d'une nouvelle constitution significative.

Canada Post
Postage paid
Postes Canada
Port payé

Third class
Troisième classe

K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

Mr. Robert L. Wenman, M.P.;
The Honourable Sinclair Stevens, M.P.

M. Robert L. Wenman, député;
L'honorable Sinclair Stevens, député.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

UNIVERSITY EXEMPLAR MATERIAL

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 21

Thursday, April 29, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 21

Le jeudi 29 avril 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

---

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

---

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
MAY 27 1982
UNIVERSITY OF TORONTO

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28701—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. Ken Robinson
(*Etobicoke—Lakeshore*)

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. Ken Robinson
(*Etobicoke—Lakeshore*)

Messrs. — Messieurs

Collenette	Gimaïel	Jewett (M^lle^)	Ogle
Crosbie (*St. John's West*)	Hudecki	MacDonald (M^lle^)	Schroder
Flis	Irwin	McLean	Stevens—(15)
		Murta	

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Pursuant to S.O. 65(4)(*b*)

On Thursday, April 29, 1982:
Mr. Crosbie (*St. John's West*) replaced Mr. Roche;
Mr. Stevens replaced Mr. Forrestall.

Conformément à l'article 65(4)*b*) du Règlement

Le jeudi 29 avril 1982:
M. Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*) remplace M. Roche;
M. Stevens remplace M. Forrestall.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 29, 1982
(58)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met at 9:46 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bod Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witness: The Right Honourable Lord Chitnis.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The witness made a statement and answered questions.

At 12:16 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 12:21 o'clock p.m., the sitting resumed.

Questioning of the witness resumed.

At 12:32 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 29 AVRIL 1982
(58)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 9h46 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, Hudecki, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoin: Le très honorable Lord Chitnis.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

A 12h16, le Comité suspend ses travaux.

A 12h21, le Comité reprend ses travaux.

L'interrogation du témoin se poursuit.

A 12h32, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Text*]

Thursday, April 29, 1982

• 0948

The Chairman: Order, please.

A l'ordre, s'il vous plaît!

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi, le 25 mars 1981, se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles.

This morning we are delighted to welcome Lord Chitnis, who accepted to appear before our subcommittee when we invited him.

This week the subcommittee is conducting a review of the March 28 election in El Salvador. The purpose of these meetings, as of all the work of the subcommittee, is to inform members and to provide a public forum for the discussion and debate of issues. As our colleague Mr. Stevens said in quoting our interim report:

> We may thereby better inform the Canadian people concerning Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

This morning we are particularly honoured to have as our witness a distinguished observer of those elections from our sister parliament in Great Britain. Lord Chitnis went to El Salvador for a two-week period on behalf of the British Parliamentary Human Rights Group, an association of British parliamentarians of all political parties who are concerned with human rights issues. Apart from his observations on the El Salvador election and his extensive experience of other elections under difficult conditions, he is therefore in a position to testify on the role parliamentarians can play in human rights.

Lord Chitnis' qualifications to act as an election observer are very impressive. He served as an official observer at the interim election in Zimbabwe in 1979 and as an observer at the Zimbabwe elections in 1980. He was a member of the British Parliamentary Human Rights Group that observed the December 1980 elections in Guyana and was one of the authors of its report, *Something to Remember: The Report of the International Team of Observers at the Elections in Guyana, December 1980.*

• 0950

He was the leader of the British Parliamentary Human Rights Group's delegation to El Salvador in 1978, and he visited that country again in the summer of 1981. Of course, he spent two weeks there last March.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Translation*]

Le jeudi 29 avril 1982

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Order, please.

The sub-committee resumes the study of its order of reference of Tuesday, March 25, 1981 relative to Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

Ce matin nous sommes tout particulièrement heureux d'accueillir Lord Chitnis, qui a accepté de comparaître devant notre sous-comité sur invitation.

Cette semaine, le sous-comité procède à l'examen des élections du 28 mars au Salvador. Ces séances ont pour objet, comme tous les travaux du sous-comité, d'informer les membres et de fournir une tribune publique permettant la discussion et le débat de questions particulières. Comme notre collègue M. Stevens l'a dit, en citant notre rapport provisoire:

> Nous pouvons peut-être ainsi mieux informer le peuple canadien des relations existant entre le Canada, l'Amérique latine et les Antilles.

Ce matin nous sommes tout particulièrement ravis d'avoir comme témoin un éminent observateur britannique de ces élections, qui siége au Parlement de Grande-Bretagne. Lord Chitnis s'est rendu au Salvador pour deux semaines au nom du Groupe des droits de l'homme du Parlement britannique, association de parlementaires britanniques qui regroupe tous les partis politiques et s'intéresse plus particulièrement aux questions relatives aux droits de l'homme. Outre les observations qu'il a pu faire à propos des élections au Salvador il a une grande expérience d'autres élections tenues dans des conditions difficiles; il est par conséquent à même de pouvoir témoigner du rôle que peuvent jouer les parlementaires à propos des droits de l'homme.

En observation d'élections, les compétences de Lord Chitnis sont tout à fait impressionnantes. Il a été observateur officiel au Zimbabwe lors des élections provisoires qui se sont déroulées en 1979 et lors des élections officielles en 1980. Il a fait partie du groupe des droits de l'homme du Parlement britannique qui a observé les élections de 1980 en décembre en Guyane, et est l'un des auteurs du rapport de ces élections intitulé «*Something to Remember: The Report of the International Team of Observers at the Elections in Guyana, December 1980*». (De quoi se souvenir: Rapport de l'équipe international d'observateurs aux élections de Guyana, décembre 1980).

Il a été chef de la délégation du groupe des droits de l'homme du Parlement britannique au Salvador en 1978, et s'est rendu de nouveau dans ce pays en été 1981. Evidemment, il y a passé deux semaines en mars dernier.

[*Texte*]

Lord Chitnis was named to the House of Lords in the Queen's Jubilee Honours List of 1977. He sits as an independent member.

As a final point that I should like to add, I would like to bring to your attention the summary of the report by Professor Bowett and Sir John Galsworthy, the official British observers of the elections in El Salvador. I think we have circulated this summary. They were made available to us just yesterday. I understand that the complete report was tabled in the British Parliament on April 23 last; so, as soon as it is available, it could be distributed to members of the committee.

Lord Chitnis, we are delighted to have you. On behalf of my colleagues, welcome to Canada. I understand that it is your first visit to Canada, and I understand also that you have opening remarks to make. We are delighted to have you and are very anxious to hear you.

The Right Hon. Lord Chitnis (United Kingdom Observer at the 1982 Election in El Salvador): The very first thing I must say is how honoured I am to be invited to come and address you today, not only because it is my first visit to a country for which I have great respect, but also because it is such a change, coming from Britain, where, if they talk about lords, they only talk about how either to reform them or to abolish them, to a country where you do appear to be prepared to listen to what I have to say.

Indeed, thinking about the House of Lords, I should perhaps justify for a moment the fact that a member of the House of Lords, which, I suppose, in terms of the way its members are chosen, is about one of the most undemocratic chambers in the world, is going around the world passing judgment on other people's elections. So if I may, I will just perhaps add a bit of a gloss to my credentials for doing so, which you mentioned.

I was, for close to 10 years of my working life, a campaign manager for the Liberal Party in Britain and, the last three years, the Secretary General of the party; so, insofar as I can be said to have a professional skill by apprenticeship and training, it is that of an electioneer. Knowing El Salvador is not, I think, a detail. Having been there three times, I have been able over the past three or four years, during which time I have been in touch with the problems of that country, to build up, I think, a fairly broad acquaintance of people there. Of the three other elections I have observed, I might point out that it was after the first election in Zimbabwe that—alone, I think, of all the 250 foreign observers who went there—I published a report saying I believed the election was not free and fair. I believe history has justified the verdict I then gave.

But there is, I think, a more important credential, which you did not mention and which I think I should put before your committee. The election in El Salvador was largely observed by people who came, whether as officials or not, to put themselves within the hospitality of the Salvadorian authorities and under the protection of the Salvadorian authorities. This is my strong objection to the official-observer system: official they may be; observe they do not. I do not believe it is possible, if you put yourself into a situation where you are totally within the hands of the authorities whose behaviour you are examin-

[*Traduction*]

Lord Chitnis a été nommé à la Chambre des lords au jubilé de la Reine en 1977. Il siège en tant qu'indépendant.

En dernière analyse, je voudrais attirer votre attention sur le résumé qui a été fait du rapport de M. Bowett et de Sir John Galsworthy, les deux observateurs britanniques officiels des élections au Salvador. Je crois que nous avons distribué ce résumé. Il nous est parvenu hier seulement. Le rapport intégral a dû être déposé au Parlement britannique le 23 avril dernier; par conséquent, dès qu'il sera disponible, les membres du Comité pourront en avoir un exemplaire.

Lord Chitnis, nous sommes ravis de vous avoir parmi nous. Au nom de mes collègues, je vous souhaite la bienvenue au Canada. C'est la première fois, je crois, que vous vous rendez au Canada; Vous avez quelques observations préliminaires. Nous sommes très impatients de vous écouter.

Le très honorable Lord Chitnis (observateur britannique aux élections du Salvador de 1982): La toute première chose que je voudrais vous dire, c'est à quel point je suis honoré d'avoir été invité à venir vous parler aujourd'hui, non seulement parce qu'il s'agit de ma première visite dans un pays pour lequel j'ai un très grand respect, mais également parce que cela diffère tellement de la Grande-Bretagne où, lorsqu'on parle de lords, on ne parle que de réformer la Chambre des lords, ou carrément de la supprimer, alors que dans ce pays vous avez l'air tout à fait disposés à écouter ce que j'ai à dire.

Au sujet de la Chambre des lords, je devrais peut-être prendre quelques instants pour justifier le fait qu'un membre de la Chambre des lords—l'une des chambres probablement les plus antidémocratiques du monde par la façon dont ces membres sont choisis—aille par le monde en critiquant les élections qui se déroulent dans d'autres pays. Donc, si vous me le permettez, je voudrais insister un peu sur mes références, que vous avez d'ailleurs mentionnées.

Pendant près de 10 ans de ma vie active, j'ai été directeur des campagnes électorales du parti libéral de Grande-Bretagne; depuis trois ans, j'en suis le secrétaire général. Donc si je peux me vanter d'avoir des talents professionnels acquis par apprentissage et formation, c'est bien comme propagandiste électoral. Je connais bien le Salvador, et ce n'est pas un détail négligeable. J'y suis allé trois fois au cours des trois ou quatre dernières années; j'ai donc pu saisir les problèmes de ce pays et acquérir une connaissance assez approfondie des habitants de ce pays. J'ai pu observer trois autres élections et après les premières élections au Zimbabwe, j'ai été le seul, je crois, parmi les 250 observateurs étrangers à publier un rapport indiquant que, à mon avis, elles n'avaient été ni libres, ni justes. Je crois que l'histoire a corroboré mon verdict.

Mais j'ai une référence qui est encore beaucoup plus importante, dont vous n'avez pas parlé et que je devrais présenter à votre comité. Les élections au Salvador ont été observées grosso modo par des gens qui se sont empressés, qu'il s'agisse de personnages officiels ou non, d'accepter l'hospitalité des autorités salvadoriennes et de se mettre sous leur protection. C'est une objection majeure que je fais au système des observateurs officiels; ils sont en effet officiels, mais pas observateurs. Je ne crois pas qu'il soit possible, si vous êtes entièrement entre les mains des autorités dont vous examinez le

[*Text*]

ing, that you can pass an impartial verdict. I went independently; I stayed, not in the Hotel Presidente, but in another hotel; I moved around the country in private cars; and at no stage did I have armed guards with me.

I think I should make another point, also, about official observers, such ones as I came across, and in particular, perhaps, the British observers whom you have already mentioned. The British observers' terms of reference specifically excluded their taking into account human rights considerations. They were told to examine just the electoral process and the electoral law. The only point I would make about that is that I suspect if one went to the Soviet Union and observed an election there, examining only electoral law, without the circumstances on which the election was being fought, that one would come to the conclusion that the election was probably not too bad. I believe an official observer who went out to El Salvador under those conditions could not be expected to give a valid verdict.

• 0955

Another point I should make, because this appears to have surprised a large number of people, is that under the Salvadoran electoral law, the election campaign was suspended for the last four days. Campaigning finished on the Wednesday before the Sunday of the poll. Since this was the time that a number of official observers chose to arrive—and if you have other observers coming to give evidence to you, I do suggest you ask them when they came to the country— if they came in the last few hours of the campaign, or, indeed, after the campaign had finished, I would suspect that their verdicts on the campaign would not be all they might be.

Now I went two weeks before the poll and, in brief, I must tell you I have concluded that the election in El Salvador was invalid. My reasons for saying this I have included in a report which is currently being printed, the text of which I have brought with me and lodged with your clerk. Inevitably at this stage, in trying to summarize it, I may make broad statements. Any such statement I make I am perfectly prepared to be questioned on, and I hope you will question me if you feel that in any way I am exaggerating or making a generalization which you think cannot be defended.

My main reasons, and not necessarily in any order of priority, for suspecting the validity of the elections are as follows. First, I believe the choice before the electorate was disastrously limited, and the fact that the choice was limited was not the fault of the parties which did not contest the elections. In the event, you will know that parties, let us say from the centre-right leftwards, refused to participate in the election on the grounds that their security could not be guaranteed if they did participate.

As an example of how real those fears were, I spoke to the Secretary-General of the Christian Democrat Party, who told

[*Translation*]

comportement, de pouvoir porter un jugement impartial. J'y suis allé à titre indépendant; je suis resté non à l'Hôtel Presidente, mais dans un autre hôtel. J'ai circulé dans le pays dans des voitures banalisées et à aucun moment je n'ai eu de gardes armés avec moi.

Je devrais également soulever un autre point à propos des observateurs officiels, ceux que j'ai eu l'occasion de rencontrer, et en particulier peut-être les observateurs britanniques dont vous avez déjà parlé. Le mandat des observateurs britanniques ne leur permettait absolument pas de tenir compte de considérations touchant aux droits de l'homme. On leur avait dit d'observer uniquement le processus d'élection et la loi électorale. Le seul point que je voudrais souligner à ce propos, c'est que si quelqu'un allait en Union-Soviétique et y observait des élections en examinant la Loi électorale, sans tenir compte des circonstances dans lesquelles les élections se déroulent, on en viendrait à la conclusion que les élections étaient à peu près libres. Je crois qu'un observateur officiel allant au Salvador dans ces conditions ne pouvait pas porter de jugement impartial.

Un autre point que je voudrais souligner, car cela semble avoir surpris un certain nombre de gens, c'est qu'en vertu de la loi électorale du Salvador, la campagne électorale a été suspendue lors des quatre derniers jours. La campagne électorale s'est terminée le mercredi précédant le jour des élections qui était un dimanche. Étant donné que c'est à peu près à cette époque qu'un certain nombre d'observateurs officiels sont arrivés—et si d'autres observateurs comparaissent devant vous, je vous suggère de leur demander quand ils y sont arrivés—s'ils sont arrivés peu avant la clôture de la campagne électorale ou, en fait, après celle-ci, je pense fermement que leur verdict sur la campagne électorale n'est pas ce qu'il devrait être.

Je suis moi-même arrivé au Salvador deux semaines avant le scrutin, en bref, je dois vous dire que j'en ai conclu que les élections au Salvador étaient nulles et non avenues. J'ai rédigé un rapport; il est actuellement en cours d'impression, mais je l'ai néanmoins apporté avec moi et déposé auprès de votre greffier; j'y cite les raisons de mon jugement. À ce stade-ci de la discussion, je pourrais faire des généralisations en essayant de résumer la situation. Je suis tout à fait disposé à me laisser interroger sur n'importe quelle de mes affirmations et j'espère que vous me questionneriez si vous estimez que j'exagère ou que je fais une généralisation qui vous semble contestable.

Je cite, et pas nécessairement dans leur ordre de priorité, les raisons pour lesquelles j'ai de sérieux doutes sur la validité de ces élections. Premièrement, le choix donné à l'électorat était affreusement limité et la responsabilité de cet état de faits n'incombe pas aux parties qui n'ont pas participé aux élections. Vous savez sans doute que les parties, disons du centre-droite à la gauche, ont refusé de participer aux élections parce qu'on ne pouvait garantir leur sécurité.

Pour vous donner un exemple de leurs craintes, j'ai parlé au secrétaire général du parti chrétien démocrate qui m'a dit

[*Texte*]

me that, in the past two years, 700 of his party workers had been murdered. Now, if that is what has happened to the Christian Democrats, a participating party in the election, I think it requires no imagination to envisage what would have happened to other parties to the left of the Christian Democrats had they participated. Of course, there are plenty of stories which I can tell you and which are in my report of their members being murdered as well.

I should add that I put this figure of 700 workers to Dr. Bustamente, who was the officer organizing the central electoral council. I said that 700 people had been killed. But only one of them was a candidate, said Dr. Bustamente, as if, in some way, this excused the murder of the other 699. He then went on to say that if one went into political life, one must expect to take risks; which I think you should all here take as a warning if you intend to continue in your present profession.

So there was a very limited choice of parties. Indeed, the way I would put it to a British audience—and I do not know if this will mean anything to you—is that if there were an election in Britian between a weak Conservative government under the thumb of the armed forces, and a murderous branch of the National Front, which is the British fascist party, that was the choice which the electorate in El Salvador actually had before them on the ballot paper. Now, I concede that that is a choice, but I do not concede that these are the only political options which should have been open to the people.

The second point is that if you take all the participating parties, they themselves gave the voters no real choice about the real issue which should have been before the Salvadoran electorate. The problem of El Salvador is simply that there is a war going on; that thousands of people are dying there. None of the parties put forward positive proposals for ending the war, other than the increased intensification of the armed conflict. None of the parties who were in front of the electorate favoured in any way, at any rate openly, negotiation with the nonparticipating parties.

I might say also that quite apart from the lack of choice on the main policy, there was a marked absence of policies generally in the election. The election propaganda was almost exclusively conducted negatively, abusively, and in slogans, to such an extent that Dr. Bustamente did tell me that if this sort of mud-slinging went on, he had threatened to resign. Mud slinging did go on and Dr. Bustamente did not resign, but nonetheless, it was a very, very bad pitch.

• 1000

A further reason for suspecting the election is the very large number of disenfranchised voters, which takes us into the rather murky waters of the total size of the Salvadoran electorate. But one thing cannot be disputed, which is that something like half a million El Salvadoran citizens, the refugees, did not have a vote, and some 200,000 people—and this is Dr. Bustamente's deduction, not mine—who did not

[*Traduction*]

qu'au cours des deux dernières années, 700 membres actifs du parti avaient été assassinés. Si c'est effectivement ce qui s'est passé chez les chrétiens démocrates, parti qui a participé aux élections, il ne faut pas beaucoup d'imagination pour envisager ce qui aurait pu se passer pour d'autres partis à la gauche des chrétiens démocrates s'ils y avaient participé. Il existe évidemment des tas d'histoires que je peux vous raconter et qui se trouvent dans mon rapport.

Je devrais ajouter que j'ai cité ce chiffre de 700 assassinats à M. Bustamente, qui était responsable du Conseil central des élections. Je le lui ai dit. Seule une d'entre elles était candidate, a dit M. Bustamente, comme si, d'une façon ou d'une autre, cela excusait l'assassinat des 699 autres. Il a ensuite dit que si quelqu'un se lancait dans la vie politique, il devait s'attendre à prendre des risques; je pense que vous devriez considérer cette affirmation comme un avertissement si vous avez l'intention de poursuivre votre carrière actuelle.

Donc le choix des partis était très limité. En fait, la façon dont je le présenterais à un auditoire britannique—et je ne sais pas si cela vous dira quoi que ce soit—c'est comme s'il y avait une élection en Grande-Bretagne entre un gouvernement conservateur faible à la botte des forces armées et une branche terroriste du front national, qui est le parti faciste britannique. Voilà le choix que l'électorat avait au Salvador. J'admets qu'il y avait quand même choix, mais je ne pense pas que ce sont les seules options politiques qui auraient dû être proposées au peuple.

Le deuxième point, c'est que tous les partis participant aux élections n'ont pas donné aux électeurs de choix réel à propos de la seule question qui aurait dû être posée à l'electorat salvadorien. Le problème qui se pose au Salvador est celui de la guerre qui s'y livre; des milliers de gens meurent. Aucun parti n'a avancé de propositions positives permettant d'y mettre un terme, si ce n'est l'intensification accrue de la lutte. Aucun des partis qui sont présentés devant l'electorat n'a proposé, ouvertement du moins, des négociations avec les partis qui avaient décidé de ne pas y participer.

Je dois dire également que, en dehors de ce manque de choix sur la question principale, il y avait également une réelle absence de politiques de rechange. La propagande électorale a été presque exclusivement menée de façon négative, avec des injures, des slogans, à tel point que M. Bustamente m'a dit que, si ce genre de propagande électorale de bas étage devait continuer, il menacerait de donner sa démission. La propagande électorale a continué et monsieur Bustamente n'a pas démissionné; néanmoins, c'était très, très mal venu.

Une autre raison qui m'amène à douter de ces élections, c'est le nombre très important d'électeurs qui n'ont pas pu voter, ce qui nous amène dans les eaux plutôt troubles de l'ampleur de l'électorat salvadorien. Une chose qu'on ne peut pas contester, c'est qu'environ 500,000 citoyens salvadoriens, les réfugiés, n'ont pas droit de vote et quelque 200,000 personnes—c'est la déduction de monsieur Bustamente, non la mien-

[*Text*]

have identity cards did not vote. So a very large number of people were disenfranchised.

Many of these refugees were disenfranchised for another reason, and that is why I suspect this election: that is the fact that there is open war going on in the country. Now I do conceive that there are certain places in the country—take, for example, Santa Ana—which are relatively peaceful; indeed, almost totally peaceful and safe, and a normal life is able to be lived by many of the people there. In San Salvador things are worse. There is gunfire often, and there are many murders. You can, as I have done, or did last year, go out of San Salvador before breakfast to El Playon, an area outside the town, and see the bodies of the people who have been murdered overnight being eaten by vultures. That is life in San Salvador. Then if you go out into the north and the east to the provinces, such as Chalatenango or Usulutan, there is a very real war going on. There are bridges being blown, there are helicopter gunships; there is all the paraphernalia of a full-scale military war.

I went to one town down there, Usulutan. It was 48 hours after there had been a five-hour gun battle in the town, and it was absolutely dreadful. A few people were wandering aimlessly around the town square. Some of the people had carried all their portable belongings into the church and were hiding—taking refuge in the church. An air of total despair engulfed that community. Although I had gone there to observe an election, it would have been totally insensitive to have raised with those people, who are only worried about personal survival and mourning the loss of their relatives, questions about which party they were going to vote for, or what have you. A real war is going on in many parts of El Salvador.

Then there was the great pressure on the voters to vote. It had become quite clear to the authorities running the election that a test of their acceptability was going to be the number of the people who voted. Therefore, first of all, there was considerable propaganda to persuade people to vote. They were continually told that it was their duty to vote. They were continually told that the armed forces would protect them if they did vote, which was capable at being read various ways. They were continually told: your vote is the solution. This was a slogan which appeared throughout the campaign. I must say, it called to my mind very strongly the slogan used in Zimbabwe in the first election, which was, use your vote to stop the war. It was an exactly similar approach and I think a similarly cruel approach, and it was bound to be a hoax. Voting in this election was not going to solve El Salvador's problems, but nonetheless, this is what people were told would happen.

But then, and I think this is a crucial part of my case, the Salvadoran authorities introduced a very extraordinary provision, namely that the identity cards of all people who voted

[*Translation*]

ne—qui n'avaient pas de carte d'identité n'ont pu voter. Donc un nombre très important de personnes n'avaient pas droit de vote.

La plupart des réfugiés n'avaient pas droit de vote pour une autre raison—et c'est pourquoi j'émets de sérieux doutes à propos de ces élections—c'est qu'une guerre ouverte se livre dans le pays. J'admets cependant qu'il existe certaines régions du pays comme, par exemple, Santa Ana, où la paix règne à peu près; en fait, c'est une région presque totalement en paix et sûre; la plupart des habitants peuvent y vivre une vie normale. A San Salvador, la situation est pire. Il y a souvent des échanges de coups de feu et de nombreux assassinats. Vous pouvez, comme je l'ai fait, l'année dernière en particulier, sortir de San Salvador avant l'heure du petit déjeuner et aller à El Payon, quartier en-dehors de la ville; vous pouvez y voir les vautours manger les corps de ceux qui ont été assassinés pendant la nuit. Voilà quelle est la vie à San Salvador. Ensuite, si vous allez dans le Nord et dans l'Est, c'est-à-dire, dans les provinces telles que Chalatenango ou Usulutan, une guerre réelle s'y livre. Les ponts sautent, des hélicoptères armées de canons circulent au-dessus de ces régions, bref, tous les éléments d'une vraie guerre militaire sont réunis.

Je me suis rendu dans une de ces villes, plus précisément à Usulutan. Cela se passait 48 heures après qu'un échange de coups de feu qui avait duré cinq heures avait eu lieu dans la ville, et la situation était absolument dramatique. Plusieurs personnes erraient sans but autour de la place principale de la ville. Certains avaient emporté tout ce qu'ils possédaient dans l'église où il s'étaient réfugiés. Dans cette collectivité, il régnait une atmosphère de désespoir total. Bien que je m'y sois rendu pour observer une élection, il aurait été très mal venu de poser à ces gens, qui n'étaient préoccupés que par leur propre survie et qui pleuraient leurs morts, des questions sur le parti pour lequel ils allaient voter et ainsi de suite. Une guerre réelle se livre dans de nombreuses régions du Salvador.

Ensuite, il faut parler des pressions énormes qui se sont exercées sur les électeurs pour qu'ils aillent voter. Il était devenu tout à fait clair que les autorités chargées d'organiser ces élections allaient se rendre compte de leur popularité d'après le nombre de ceux qui allaient voter. Par conséquent, une propagande considérable avait été organisée pour persuader les gens d'aller voter. On leur disait constamment que c'était-là leur devoir, que les forces armées les protégeraient s'ils allaient voter, ce qu'on pouvait interpréter de diverses manières. On leur disait à maintes reprises: votre vote constitue la solution au problème. C'est le slogan qui a été le plus utilisé pendant toute la campagne. Je dois dire que cela m'a rappelé le slogan utilisé au Zimbabwe lors des premières élections, qui était: Utilisez votre vote pour mettre un terme à la guerre. Donc c'était exactement la même attitude, la même attitude cruelle et finalement une vaste supercherie. Le fait de voter n'allait pas résoudre les problèmes du Salvador; néanmoins, c'est ce qu'on disait aux gens.

Mais alors, et je crois que c'est-là la partie cruciale de ce que j'ai à dire, c'est que les autorités salvadoriennes ont introduit une disposition extraordinaire, à savoir, que les cartes

[*Texte*]

were going to be marked with indelible and invisible ink. Now this is a very strange provision. I believe it is perfectly possible to have a fair election without a register. I do not make a case that they had no register in this election; and I have certainly seen it in other countries. But if you are going to have an election without a register, the one thing you must do is to mark the voter's body, normally his fingers, with a mark which will last until the polling process is over. That is all you need do. It is totally unnecessary, and there is no fraud which you will prevent, by marking their identity cards as well; that is, no fraud which could not be prevented by marking their bodies. Nonetheless, this provision was introduced, was widely publicized, and was extremely effective in making people want to get the mark on their cards.

I will cite only two bits of evidence for that. I know a Salvadoran who in the past has been imprisoned for his progressive political beliefs. He is an educated man—middle class, you would call him in Britain. Nonetheless, this man, who clearly could not possibly have made a sensible choice between the parties, felt it would be prudent for him to go down to the station to get the mark on his card. In Guazapa, ballot papers ran out, and the crowd of people who had been waiting for hours to vote were told that they were not going to be able to. The crowd got extremely angry at this, not because they were being deprived of their democratic right to choose but because they were not going to get the mark on their identity card. An official had to make a speech to them to try to persuade them to go home without the marking, telling them that it would not subsequently be held against them, though what guarantee he was able to give them for that, I do not know.

• 1005

A further intimidatory feature of the electoral system was the quite unnecessary taking down of the voter's name when he voted. Now, this is another feature of registered elections. As I say, you can have one without a register. It seems to me the height of lunacy to attempt to compile an electoral register in handwriting on the day of the poll, and in effect this is what they were doing. Every voter's name was written down by a clerk, and every voter then had to sign his name or put his fingerprints against his mark. The point is, this strong impression on the voter—indeed, not impression; it was quite obvious that it was going to be noted whether he had voted or not, and it was unnecessary for the integrity of the ballot for this provision to have been introduced.

Those are my main charges against the election, but I will just add one other, because it has perhaps been little remarked on. I might say, if there had been no intimidation and there was no violence in El Salvador, serious doubts could be cast on the validity of the process by the administrative chaos on polling day. It was, in some places, totally chaotic. The chaos was caused in two ways: first, by a remarkable paucity of polling stations. If people talk to me about long queues outside polling stations, I can produce you a queue outside any polling

[*Traduction*]

d'identité de tous les gens qui votaient devaient être marquées d'une encre indélébile et invisible. C'est une disposition très étrange. Je pense qu'il est tout à fait possible d'organiser des élections libres sans registre. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas de registre dans ces élections, j'ai vu la même chose dans d'autres pays. Mais si des élections sont organisées sans registre, ce que vous devez faire, c'est apposer une marque sur le corps de l'électeur, normalement ses doigts; cette marque restera jusqu'à ce que l'élection soit terminée. C'est tout ce qu'il faut faire. Il est tout à fait inutile—d'ailleurs vous ne pourrez prévenir ainsi aucune fraude—de marquer leur carte d'identité également; ce que je veux dire, c'est que vous pouvez empêcher toutes les fraudes simplement en apposant une marque sur le corps. Néanmoins, cette disposition a été introduite, a été annoncée largement dans le pays et a poussé les gens à vouloir obtenir ce cachet sur leur carte.

Je voudrais citer uniquement deux exemples. Je connais un Salvadorien qui, par le passé, a été emprisonné pour ses idées politiques progressistes. C'est un homme instruit, de classe moyenne, comme on dirait en Grande-Bretagne, néanmoins cet homme, qui ne pouvait pas en toute équité faire un choix entre les deux partis, a estimé qu'il serait plus prudent s'il obtenait ce cachet sur sa carte. À Guazapa, il n'y avait plus assez de bulletins de vote et on a dit à tous ceux qui attendaient depuis des heures pour voter qu'ils n'allaient pas pouvoir le faire. La foule s'est mise en colère non parce qu'on les privait de leur droit démocratique de voter, mais parce qu'ils n'allaient pas obtenir le cachet sur leur carte d'identité. Un responsable a dû prononcer un discours pour essayer de les persuader de rentrer chez eux sans le cachet, en leur disant qu'on en tiendrait aucun compte, mais je ne sais pas quelle garantie il a pu leur donner.

Il était tout à fait inutile de noter le nom de l'électeur au moment où il votait, ce qui constitue un autre trait de l'intimidation qui existe dans ce système électoral. Il s'agit là d'une autre caractéristique d'élection avec registre. Comme j'ai dit, on peut en organiser sans registre. Il me semble tout à fait farfelu d'essayer de dresser un registre électoral par écrit le jour du vote; or c'est ce qu'ils ont fait. Le nom de chaque électeur était noté par un huissier et chaque votant devait alors signer son nom ou apposer ses empreintes sur le cachet. En fait cela impressionnait beaucoup celui qui votait, il était tout à fait évident qu'on allait noter s'il avait voté ou non. L'intégrité du scrutin n'exigeait absolument pas cette mesure.

Voilà ce que j'ai à dire contre les élections, mais permettez-moi d'ajouter un autre point, car on n'en a pas beaucoup parlé. Je dois dire que s'il n'y avait pas eu d'intimidation ni de violence au Salvador, de sérieux doutes auraient pesé sur la validité du processus en raison du chaos administratif qui régnait le jour des élections. Dans certaines régions, c'était le chaos total, et cela pour deux raisons: premièrement, le manque absolu de bureaux de vote. Si on me parle du nombre de gens qui attendaient pour voter à l'extérieur des bureaux de

[*Text*]

station in any country of the world you asked me to. If you have very few of them, inevitably you will get a queue, and a queue they got. For example, in one school there were so many people trying to get in that they could not get them out once they were in. I might say, with what I think was rather commendable initiative, the Salvadoran army took a pick-axe and bashed a hole in the wall at the far end to let the people out.

In some stations ballot papers arrived very late; in one case at 1.00 o'clock in the afternoon. In some stations—I know of two that I saw and I believe there were many others—polling papers ran out. Frankly, it was an extremely ill-run operation.

I therefore conclude, broadly, as I have said, that the election was invalid. I should also add that I conclude that the election was unnecessary and ill-timed. It was unnecessary, because whatever problems the Government of El Salvador has had, it has not been the problem of not having been elected. The problem with El Salvador is the war, and that should have been the first priority for the authorities to solve. It was badly timed for the same reason. It was, as Monseigneur Rivera Y Damas has said, trying to build a house with the roof first.

I believe, from the evidence of my own conversations with the American ambassador there last year, but also conversations with Salvadoran ministers this year, it was foisted on Salvador at this time by the United States, and I think it was an extraordinary miscalculation. When I saw Ambassador Hinton last year, drawing on my experiences in Zimbabwe, I pleaded with him to have second thoughts about having these elections, because I did not see how they could possibly work. Ambassador Hinton said to me that I might be right; but suppose I was wrong and the elections did work: that would be one up to the Americans. Suppose I was wrong and they did not work: well, nothing would have been lost. This was, I think, the greatest miscalculation of all. It did not occur to him, evidently, that the result of the election would be the entry into the power structure of El Salvador of the sort of people who compose, for example, the ARENA party—a sort of man like Major D'Aubuisson. I believe this has now made things much worse for the people of El Salvador, and it is almost impossible to envisage their future with any kind of optimism.

Mr. Chairman, I am aware that may be a relatively rare view of the El Salvadoran election. I can only tell you that I went to El Salvador; that I examined it as carefully and honestly as I could, and that is the conclusion I feel I must come to.

The Chairman: Thank you very much, Lord Chitnis. That was most interesting. I thank you for focusing your attention mainly on the election and not on the human rights, and for this we are very grateful. I would like to ask you, to begin with, whether you had an interpreter, or do you speak Spanish?

[*Translation*]

scrutin, je peux vous montrer des photos de queues à la portée de n'importe quel bureau de scrutin dans n'importe quel pays du monde. S'il y a peu de bureaux de scrutin, les gens font la queue et c'est ce qui s'est passé. Par exemple, il y avait tellement de personnes qui essayaient de rentrer dans une école qu'on n'a pas pu les faire sortir une fois qu'ils y étaient entrés. Je dois dire, et c'est là une initiative dont il faut la féliciter, que l'armée salvadorienne a dû, à l'aide d'une hache, défoncer le mur à l'autre bout de l'école pour laisser les gens sortir.

Dans certains bureaux de vote, les bulletins sont arrivés très tard; dans un cas à 13h00. Dans certains autres bureaux—j'en connais deux et je crois qu'il y en a eu beaucoup d'autres—il n'y avait pas assez de bulletins. En toute franchise, cette opération a été très mal menée.

Je conclus donc que, grosso modo, comme je l'ai dit, les élections sont nulles et non avenues. Je dois également ajouter qu'elles étaient inutiles et malvenues. Inutiles, car quels que soient les problèmes recontrés par le gouvernement du Salvador, la difficulté n'était pas qu'il n'avait pas été élu. Le problème du Salvador est la guerre et les autorités auraient dû résoudre ce problème en priorité. De plus ces élections étaient malvenues pour la même raison. Comme l'a dit Monseigneur Rivera Y Damas, c'est comme si on essayait de bâtir une maison en construisant d'abord le toît.

Je crois, en me fondant sur les conversations que j'ai eues avec l'ambassadeur des États-Unis là-bas l'année dernière, et aussi sur mes entretiens de cette année avec les ministres salvadoriens, que ces élections ont été imposées au Salvador par les États-Unis et qu'il s'est agi d'un très mauvais calcul. Lorsque j'ai vu l'ambassadeur Hinton l'année dernière, me rappelant du Zimbabwe, je lui ai dit qu'il devrait y réfléchir à deux fois avant d'organiser ces élections, car je ne voyais pas comment cela pouvait marcher. M. Hinton m'a dit que j'avais peut-être raison; mais si j'avais tort et si les élections étaient une bonne chose, ce serait un point supplémentaire pour les Américains. Si j'avais raison et si cela ne marchait pas alors, on n'aurait rien perdu. C'est, à mon sens, un bien mauvais calcul. Apparemment il ne lui est jamais venu à l'idée que les élections auraient pour conséquence d'amener au pouvoir les gens qui composent le parti ARENA, c'est-à-dire des hommes comme le major D'Aubuisson. Je pense que la situation ne peut pas être pire pour la population du Salvador et il est presque impossible d'envisager leur avenir avec optimisme.

Monsieur le président, je suis tout à fait conscient que je vous ai exposé un point de vue relativement rare sur les élections du Salvador. Je puis simplement vous dire que je suis allé au Salvador, que j'ai observé l es élections de façon aussi attentive et honnête que j'ai pu et c'est la conclusion que j'en ai tiré.

Le président: Merci beaucoup, Lord Chitnis. Votre exposé a été tout à fait intéressant. Je vous remercie d'avoir parlé essentiellement des élections et non pas des droits de l'homme; nous vous en sommes reconnaissants. Je voudrais tout d'abord vous demander si vous aviez un interprète ou si vous parliez espagnol?

[*Texte*]

• 1010

Lord Chitnis: Sorry, I should have mentioned that. I do not speak anything other than rudimentary Spanish. I took my own interpreter with me, an acquaintance of mine who works in Mexico City. I picked her up there on the way out and she accompanied me on my travels. That was the full team: it was I and her and occasional taxi drivers.

The Chairman: Did the junta offer you any assistance—guards, automobile, helicopter—to observe what went on that day?

Lord Chitnis: They did not offer and I did not ask and I would not have done. I think it followed from what I said at the start of my remarks that I do not believe I could have done a proper job had I been under their protection.

The Chairman: In your remarks you stated that the electoral campaign, as it were, ended four days before election day. That was on the Wednesday, then. What happened to the millions—not the millions, but the thousands—of signs advertising ARENA and AD, painted all over the place? They were already up when we left. The day we met with Mr. Bustamente, the chairman or president of the electoral commission, he told us that it was against the law to advertise or paint signs or fences or trees or put posters up. But the next day, after he told us that, the place was plastered with signs of ARENA and AD, but none from the PCN or from the other parties. Were they still in evidence during the last—

Lord Chitnis: Oh, yes, indeed.

The Chairman: —days preceeding the election day?

Lord Chitnis: Yes, there were many provisions of Salvadoran electoral law that had, in the end, to be accepted simply as pious wishes. These signs were not only posters, they were painted on lamp-posts; and not only will they have stayed until polling day, they will be there now, and, I frankly imagine, for many years to come. San Salvador was simply plastered with these things. What stopped, then, was the candidate campaigning—the meetings, the rallies and that sort of thing.

The Chairman: So any person who would have arrived in San Salvador on the Wednesday afternoon would have not witnessed any of the electoral process that took place before the election day.

Lord Chitnis: Not, to my mind, essential parts of the electoral process. For example, Tuesday, March 23, Major D'Aubuisson had his last rally, and after that there were no public meetings where people could go to hear or see what was going on, and this kind of thing.

The Chairman: When we met with the President of the Electoral Commission, Dr. Bustamente, he told us that the only marking on the electors was to be on their fingers, with invisible ink. But soon after we left, I understand, we read in the papers that the identification card would be marked. What prompted that? Do you know? Have you questioned Mr.

[*Traduction*]

Lord Chitnis: Je suis désolé, j'aurais dû en parler. Je n'ai que des notions d'espagnol. Je suis venu avec ma propre interprète, une connaissance qui travaille à Mexico. Je l'ai prise au passage et elle m'a accompagné tout le long de mon voyage. Notre équipe se limitait à deux personnes, elle et moi, et quelquesfois des chauffeurs de taxi.

Le président: La junte vous a-t-elle offert une aide quelconque, des gardes, une automobile, un hélicoptère, pour observer ce qui se passait ce jour-là?

Lord Chitnis: On ne m'a rien offert et je n'ai rien demandé. Je pense qu'après ce que j'ai dit tout à l'heure, il est évident que je ne crois pas qu'il n'aurait été possible de faire mon travail correctement si j'avais été protégé par la junte.

Le président: Vous avez déclaré que la campagne électorale s'est terminée en tant que telle quatre jours avant les élections, soit le mercredi. Qu'est-il arrivé des millions, peut-être pas des millions, mais des milliers, de panneaux de propagande pour ARENA et AD qu'il y avait partout? Ils étaient encore là lorsque nous sommes partis. Le jour où nous avons eu un entretien avec M. Bustamente, président de la commission électorale, il nous a déclaré qu'il était illégal de faire de la publicité ou de peindre de la propagande sur les murs, les barrières ou les arbres ou encore de coller des affiches. Toutefois, le lendemain, on a constaté qu'il y avait partout des panneaux en faveur de ARENA et de AD, alors qu'il n'y en avait pas du tout pour le PCN ou pour les autres partis. Ces panneaux étaient-ils toujours là pendant les dernières . . .

Lord Chitnis: Oh, certainement.

Le président: . . . journées avant les élections?

Lord Chitnis: Oui, de nombreuses dispositions de la loi électorale salvadorienne ont finalement dû être considérées comme des voeux pieux. Ces panneaux n'étaient pas simplement des affiches, ils étaient peints sur les réverbères; non seulement ils sont restés jusqu'à la journée des élections, mais ils seront là, je suppose, très franchement, pendant des années. San Salvador en était tout simplement couvert. Ce qui a pris fin, néanmoins, ce fut les campagnes des candidats eux-mêmes, les meetings, les rassemblements et ce genre de chose.

Le président: Donc, quiconque est arrivé au Salvador le mercredi après-midi n'a pas pu se faire une idée du processus électoral avant les élections.

Lord Chitnis: Non, je ne crois pas, pour ce qui est d'éléments essentiels de ce processus. Par exemple, le mardi 23 mars, le Major d'Aubuisson a tenu son dernier rassemblement, après quoi il n'y a pas eu d'autre meeting public où l'on pouvait aller entendre ou voir ce qui se passait.

Le président: Lorsque nous avons vu le président de la commission électorale, M. Bustamente, il nous a déclaré que l'on se contenterait de marquer les doigts des électeurs d'une encre invisible. Je crois que très peu de temps après notre départ, les journaux ont annoncé que ce serait les cartes d'identité que l'on marquerait. Pourquoi? Le savez-vous?

[*Text*]
Bustamente as to why this was changed so close to election day?

Lord Chitnis: I asked Dr. Bustamente why he was doing it. I did not ask him why he changed it, but I asked him what was the reason for this provision, the sense of which I could not see. He said to me that it was to prevent fraud. But you see, if the major frauds that you can have are double voting, impersonation and under-age voting, none of those three frauds depended on the identity card's being marked. The under-age voting would depend on the identity card's being examined; and I certainly do not object to people having to produce their identity card, which had a photograph and which would show their age, but there was no reason that I can think of to mark the card, other than to put some kind of subtle pressure—not all that subtle—on the voter.

The Chairman: Another aspect of the election that surprised me was why they used computers to tally the votes. We do not do that in many countries much larger than El Salvador, where they did not expect any more than—when we met with Dr. Bustamente he spoke to us about 600,000 voters; people who would vote. I cannot see why they used computers, at the cost, because of labour being so inexpensive in Salvador. The thing that strikes me is that these computers broke down, at one point, and they were out of commission for quite a few hours. Would you know anything about this?

Lord Chitnis: It was one of the strange mysteries, why they had to use a computer. We were dealing with relatively small numbers of votes, and frankly I would have thought it was possible to compute these election results on the abacus. You did not actually need a computer. The gossip around town—and I give this remark no more status than that—was that Mr. Scannell, who is apparently a great expert on these matters from the United States and who was advising on this—strongly takes the view that an election is not a real election unless there is a computer around somewhere. So he produced one for this affair. As you say, it compounded the mistake by the wretched thing's breaking down at noon on the first day of the count. There was a very odd period when nothing much happened—nothing at all happened, other than people went on trying to form a government without bothering to wait for such details as the result of the elections—and then the results started flowing again. I do not know what happened during the 36 hours or thereabouts that this machine was out of action, but it was a very odd little episode.

• 1015

The Chairman: I am sure we will want to go back to more questions to you, Lord Chitnis, but I must recognize my colleagues; I know they are most anxious to put questions to you.

Miss MacDonald.

[*Translation*]
Avez-vous interrogé M. Bustamente sur la raison d'un tel revirement à quelques jours des élections?

Lord Chitnis: Je lui ai demandé pourquoi il procédait ainsi. Je ne lui ai pas demandé pourquoi il avait changé, mais pourquoi il avait adopté cette disposition qui ne me semblait pas raisonnable. Il m'a déclaré que c'était pour empêcher la fraude. Vous savez, si les grandes fraudes que l'on peut craindre sont la possibilité que certains votent deux fois, votent pour d'autres ou encore votent sans avoir l'âge requis, ce n'est pas une marque sur la carte d'identité cui pouvait les empêcher. Il est évident que pour éviter que quelqu'un qui n'en avait pas l'âge, vote, il fallait examiner la carte d'identité; et je ne vois aucune objection à ce que l'on demande aux gens de présenter leur carte d'identité avec une photographie et la mention de l'âge, mais je ne vois vraiment pas pourquoi on a marqué ces cartes, sinon parce que cela représentait une forme de pression, subtile si l'on veut, sur l'électeur.

Le président: Un autre aspect des élections qui m'a surpris a été l'utilisation d'ordinateurs pour compter les voix. Cela ne se fait pas dans beaucoup de pays beaucoup plus grands que le Salvador où l'on ne pense pas qu'il y ait plus de 600,000 votants, du moins d'après ce que nous avait dit M. Bustamente. Je ne comprends pas pourquoi ils ont utilisé des ordinateurs, quand on sait ce que cela coûte et alors que la main-d'oeuvre est si bon marché au Salvador. Ce qui me frappe, c'est que ces ordinateurs soient tombés en panne à un certain moment et qu'ils soient restés hors de service pendant quelques heures. Avez-vous des renseignements là-dessus?

Lord Chitnis: La raison pour laquelle ils ont utilisé des ordinateurs est un des mystères étranges de ces élections. Il y avait en effet un nombre relativement faible de bulletins à compter et je pense très franchement qu'il aurait été possible de compiler les résultats au boulier. Un ordinateur n'était vraiment pas nécessaire. Ce que l'on disait en ville, et c'est simplement ce que l'on disait, c'est que M. Scannell, qui apparemment est un grand expert de ces questions aux États-Unis et qui était venu conseiller le Salvador, juge qu'il ne peut y avoir de véritables élections si l'on n'a pas quelque part un ordinateur. C'est ainsi qu'il en a installé un. Comme vous le dites, les choses se sont encore aggravées lorsque cet abominable instrument s'est mis en panne à midi le premier jour où l'on comptait les résultats. Il y a eu un moment assez étrange où rien ne se passait, sinon que les gens essayaient de constituer un gouvernement sans s'inquiéter d'attendre le genre de détails que pouvait être le résultat des élections, et c'est seulement après un certain temps que les résultats ont recommencé à sortir. Je ne sais pas ce qui s'est passé pendant ces 36 heures environ, où la machine était hors service; c'est un petit épisode assez bizarre.

Le président: Je suis sûr que nous vous reposerons d'autres questions, Lord Chitnis, mais je dois également laisser mes collègues vous interroger; je sais qu'ils ont bien hâte de le faire.

Mademoiselle MacDonald.

[*Texte*]

Miss MacDonald: Thank you, Mr. Chairman. Lord Chitnis, in talking to you just before the session began, you mentioned you had had the opportunity to see at least the interim report of our committee. We issued an interim report in December and then a statement by four members when we came back from El Salvador after our visit at the end of February and the beginning of March. In both cases, we said in examining the problems of El Salvador we did not think the election would put an end to the civil war. In fact, we did mention it could make matters worse. This has seemed to me to be the case in El Salvador today, very unfortunately. The remarks that you make seem to bear that out, at least as far as your view is concerned.

The narrow spectrum from which voters had to choose was one of the issues that confronted us when we were there. You mentioned the Christian Democrat Party having sustained 700 murders to its own people in the last year. We met with these people and were told much the same thing.

One of the things that interested me about the Christian Democrat Party, which would be considered the most moderate of the groups taking part in the election, is the fact that they were not just having members murdered, but their leaders were undergoing harassment and, more than that, exile. We had the opportunity at one time to talk to people like Zamora, who had been a member of the junta after 1979; we talked to Majano; we talked to people who had been in the actual running of the country after 1979—after the first junta was set up—and who had been considered the moderates of the country and yet had been forced into exile. So I am wondering if you could elaborate on how you saw the remnants of the Christian Democrat Party that were left in El Salvador.

Lord Chitnis: Yes. What I can certainly say is that insofar as I have referred to the Christian Democrat Party, I should perhaps from the very start have made it clear that one is only talking, in a sense, about part of the Christian Democrat Party, as many of their leaders and members have had to leave the country. That is certainly so.

The other thing I found about the Christian Democrats—and I suppose it is right to say this—is that in the discussions I had with their leaders, the discussions did tend to go almost in a ritual way. I would have half an hour of denunciation of the guerrillas and the FMLA and so on—almost as if it were a sort of party script—and then, I think on every occasion on which I spoke to a leader of the Christian Democrats, there would come a point in the discussion where the person would suddenly say, as if he were bursting to get it out, that really the enemy in this country is the far right. I do feel that although I think the Christian Democrats who remained had made a mistake, in a sense, by allowing themselves to be put in the position they are in, many of them do recognize this. I do believe had the election worked out differently, it would have been possible for the Christian Democrats, had they had the majority of the votes, to have worked toward some form of negotiated settlement of the war.

The other thing I would say about some of the Christian Democrat leaders—and this is true of so many people in El

[*Traduction*]

Mlle MacDonald: Merci, monsieur le président. Lord Chitnis, alors que nous bavardions juste avant le début de la séance, vous m'avez dit que vous aviez pu jeter un coup d'oeil au rapport intérimaire de notre comité. Nous avons en effet publié un rapport intérimaire en décembre puis une déclaration signée par quatre d'entre nous qui revenaient du Salvador après une visite fin février, début mars. Dans les deux cas, nous avons déclaré qu'à l'examen des problèmes du Salvador, nous estimions que les élections ne mettraient pas fin à la guerre civile. Nous avons même dit que cela risquerait d'empirer les choses. Or, il semble malheureusement aujourd'hui que c'est bien ce qui s'est passé. Ce que vous nous avez dit le confirme également, c'est évidemment votre point de vue.

L'éventail très étroit qui était offert aux électeurs a été une des choses qui nous a frappées pendant notre visite. Vous avez dit que le parti chrétien démocrate avait vu 700 de ses membres assassinés dans l'année. Nous avons vu certains de ses représentants; qui nous ont à peu près tenu ces propos.

Une des choses qui m'a intéressée au sujet du parti chrétien démocrate, que l'on considère comme le groupe le plus modéré dans les partis représentés, est qu'il n'avait pas simplement vu certains de ses membres assassinés, mais que son chef était victime de harcèlement et quelquefois menacé d'exil. Nous avons eu l'occasion de parler à des gens comme Zamora, qui avait fait partie de la junta après 1979; nous avons également parlé à Majano, à des gens qui avaient participés véritablement à la direction du pays après 1979, après l'établissement de la première junte, et que l'on avait considérés comme les modérés du pays. Ils ont dû s'exiler. Pourriez-vous élaborer votre pensée sur ce qu'il reste du parti chrétien démocrate au Salvador?

Lord Chitnis: Certainement. Je puis vous dire en tout cas que, pour ce que je disais de ce parti, j'aurais probablement dû préciser tout de suite qu'il s'agit, en un sens, d'un segment du parti chrétien démocrate, car beaucoup de ses chefs et de ses membres ont dû quitter le pays. C'est certainement vrai.

J'ai d'autre part constaté, et je crois pouvoir le dire, qu'on avait presque l'impression d'assister à un rituel. Pendant une demi-heure, on dénonçait la guérilla, le FMLA, et caetera, presque comme si c'était la règle du parti, puis, dans chaque cas, il arrivait un moment où mon interlocuteur me disait tout d'un coup, comme s'il ne pouvait plus le retenir, qu'en réalité, l'ennemi au pays était l'extrême-droite. Je crois que même si les chrétiens démocrates restés au pays ont en un sens fait une erreur en se laissant prendre dans ce piège, beaucoup en sont conscients. Si des élections s'étaient déroulées différemment, il aurait, je crois, été possible pour les chrétiens démocrates, s'ils avaient obtenu la majorité des voix, d'envisager une forme de règlement négocié de la guerre.

Je dirai, d'autre part, que certains de ces chefs chrétiens démocrates, et c'est vrai pour beaucoup de monde au Salvador,

[*Text*]

Salvador, from the highest to the lowest—is the atmosphere of great fear in which they live. I mean, it is not just the peasants who are afraid they will be taken out at night and shot. Morales Erlich, who, after all, had what we would call "indefinite chance" at the Exchequer, when I was talking to him about his son, who at the time was in prison as a member of the left wing, said to me that one week from that moment, which would be after polling day, he himself could be in an even worse situation than his son. People in El Salvador are all very afraid, including the Christian Democrats.

• 1020

Miss MacDonald: We had the opportunity of meeting and talking at some length with President Duarte. One could almost hear, in the comments he was making, a plea for understanding of the almost impossible situation he found himself in at the end. One of the comments he made to us was that if he were to have the opportunity to be elected to the head of a majority government, one of his first steps would be to try to bring the military power of the country under some kind of control. He was very explicit in his statements about how he felt this had to come about to provide any kind of stability to the country, because as long as the military were running operations, as long as General Garcia really had the major control, although he did not spell out General Garcia's name, he felt his hands were tied in any kind of reform operations that he wanted to bring about.

I notice subsequent to the election, in *The New York Times* of April 25, one gets the opposite point of view being presented now, where it says that the ultra-rightist National Republic Alliance Party—ARENA—have repeatedly declared that the civilian politicians should not tamper with the power of the military. In other words, Mr. D'Aubuisson and his colleagues, who now have, unfortunately, the real levers of power in the country, are not only prepared to go along with the military, but in no way could the excesses that have been carried out in the last few years—this, I think, is probably one of the matters you were referring to. I would like your comment on this rather than to try to put words into your mouth. You said that the situation would be worse following the kind of election that was carried out, because obviously there is going to be no interference with the military oppression that has marked El Salvador over the last number of years.

Lord Chitnis: Well, certainly so. I think the trouble about President Duarte, a man for whom I have some respect—nonetheless, he cannot say he found himself in this situation. He allowed himself to arrive in the situation in which he is. It is all very well to say now that he intends to bring the military under control. If only he could have brought the military under control earlier, say in 1979, that would have been so much better.

The difficulty also about Christian Democrats is, as I have implied, that they do tend to a certain extent to say one thing in public and another thing when you are talking to them not in public, unlike politicians elsewhere. All parties, including the Christian Democrats, made a great point in their election

[*Translation*]

vivent dans une atmosphère de crainte inouie. Ce ne sont pas seulement les paysans qui ont peur d'être ramassés et fusillés la nuit. Lorsque j'ai parlé à Morales Erlich qui, si vous voulez est l'équivalent pour eux de ce que nous appelons le chancelier de l'échiquier, il m'a dit à propos de son fils qui était alors en prison parce qu'il appartenait à la gauche, qu'une semaine après, c'est-à-dire après le jour des élections, il pourrait personnellement se trouver dans une situation pire que son fils. La population au Salvador est véritablement paniquée, même les chrétiens démocrates.

Mlle MacDonald: Nous avons eu la possibilité de nous entretenir assez longtemps avec le président Duarte. On avait presque l'impression à l'entendre qu'il nous implorait de comprendre la situation quasiment impossible dans laquelle il se trouvait à la fin. Un de ses commentaires fut que, s'il pouvait être élu à la tête d'un gouvernement majoritaire, une des premières mesures qu'il prendrait serait d'essayer de reprendre le contrôle des militaires. Il a été très explicite, il nous a indiqué pourquoi il estimait cela nécessaire si l'on voulait rétablir la stabilité au pays, il a dit que tant que les militaires dirigeraient, que tant que c'était en fin de compte le général Garcia qui avait le contrôle ultime des affaires, même s'il n'a pas précisé le nom du général, il se sentirait lié et ne pourrait apporter les réformes qu'il souhaitait.

Je remarque qu'après les élections, le *New York Times* du 25 avril donne un point de vue opposé. Il déclare que le Parti de l'alliance républicaine nationale de l'extrême droite, ARENA, avait déclaré à maintes reprises que les civils ne devraient pas toucher au pouvoir des militaires. Autrement dit, M. D'Aubuisson et ses collègues, qui se sont malheureusement maintenant saisis des commandes du pays, sont non seulement prêts à accepter le rôle des militaires mais n'ont aucunement l'intention d'arrêter les excès que l'on a connus ces dernières années. J'ai l'impression que c'était également ce que vous nous disiez, mais je préférerais que vous développiez vous même votre pensée. Vous avez en effet déclaré que la situation serait pire après le genre d'élections auxquelles on a assisté, car il était évident que l'on ne diminuerait pas l'oppression militaire que connaît le Salvador depuis quelques années.

Lord Chitnis: C'est tout à fait vrai. Je crois que le problème avec le président Duarte, pour lequel j'éprouve quelque respect néammoins, est qu'il ne peut vraiment pas prétendre qu'il n'est pas responsable de la situation dans laquelle il s'est mis. C'est très joli de dire maintenant qu'il veut contrôler les militaires. Si seulement il l'avait fait plus tôt, en 1979, par exemple, nous n'en serions pas là.

L'autre difficulté avec les chrétiens démocrates, c'est, comme je le disais, que dans une certaine mesure, ils ont tendance à dire une chose en public et une autre en privé. Ce qui, comme vous savez, est peu fréquent dans le monde politique! Tous les partis, notamment les chrétiens démocrates,

[*Texte*]

campaign of their devotion to the armed forces and how the armed forces were solidly marching in step with them towards a better and broader El Salvador. That came across very strongly, particularly strongly from ARENA, which was very much a sort of militaristic party, led by a man, one must remember, who I believe I am right in saying has threatened in the past that the way to end this war was to start using napalm—not the sort of remark I would suspect him to make since he got his American visa back, but, nonetheless, the sort of thing he has said in the past.

This is why I think the situation in El Salvador is going to get worse. The war is going to get worse and the politics are going to get worse. The election has solved absolutely nothing.

Miss MacDonald: Major D'Aubuisson is now President of the Constituent Assembly and it is in the Constituent Assembly that the power will lie, or at least the civilian power will lie, within the next year; in this interim year. Have you any comments on the fact that the 10 persons who have been chosen, first, to draw up the new constitution, and secondly, to draft whatever legislation is brought in, out of that 60-member group, are all members from the far-right parties, and they have excluded anybody from the Christian Democrats to be in that 10-member governing group of the Constituent Assembly?

• 1025

Lord Chitnis: It does not surprise me, certainly. I think it is wrong. What is needed in Salvador is coalition, conciliation, and so on, and not the adopting by parties of "what we have, we hold". But one must concede that having, under the rules under which this election was fought, won the election, the coalescing right-wing parties do have the power or authority, or whatever the word may be, to call the shots. So I do not think one can query their right to do it this way; but one can certainly query their judgment in doing it this way.

Miss MacDonald: One final question, if I may. Prior to the election a number of countries, led by the President of Mexico, said, look, the real way out of this is really to try to establish negotiations, discussions, between the groups covering the total spectrum of the political scene. That was not accepted—certainly not accepted by Ambassador Hinton when we spoke to him—as a possibility that should be considered. I now notice Tom Enders is saying that really should be the way we go now; we should use the good offices of President Lopez Portillo to try to resolve the difficulty. But given the outcome of the election, it would seem to me it is a bit late to be making that kind of statement, that that could be the mechanism through which one finds a solution.

Lord Chitnis: This is the hideous misjudgment which I think those who invented this election made. But I suppose—if I may, just for the moment, because it is familiar to me and perhaps not so familiar to you, recall the similar situation which I believe existed in Zimbabwe, I think the American notion was that you could get a Christian Democrat majority

[*Traduction*]

ont parlé pendant la campagne en termes très élogieux de l'armée et du fait qu'elle se dirigeait avec eux vers un Salvador meilleur. C'était tout à fait évident, particulièrement dans le cas d'ARENA, qui est un parti militariste, dirigé par un homme, qu'on ne l'oublie pas, qui a menacé, et je ne crois pas me tromper, de mettre fin à la guerre en utilisant le napalm et ce n'est pas le genre de choses qu'il répéterait depuis qu'il a récupéré son visa américain, mais c'est néammoins quelque chose qu'il a autrefois déclaré.

C'est pourquoi je dis que la situation au Salvador va empirer. La guerre va empirer et la politique également. Les élections n'ont absolument rien résolu.

Mlle MacDonald: Le major D'Aubuisson est maintenant président de l'Assemblée constituante et c'est cette assemblée qui détiendra le pouvoir, du moins le pouvoir civil, pour un an, pour cette année intérimaire. Que pensez-vous du fait que les dix personnes choisies dans ce groupe de 60, tout d'abord pour rédiger la nouvelle constitution, deuxièmement, pour préparer les projets de loi qui seront présentés, sont tous des membres des partis d'extrême-droite, et que l'on a exclu tous les chrétiens démocrates?

Lord Chitnis: Cela ne me surprend certainement pas. Je crois que c'est une erreur. Ce qu'il faut au Salvador, c'est une coalition, un effort de conciliation, etc. et non une résolution des partis à garder ce qu'ils ont. II faut toutefois concéder qu'étant donné les règles qui ont présidé aux élections, le fait de les avoir gagnées, le fait que les partis de droite ont gagné, leur donne le pouvoir ou l'autorité, peu importe le mot, de faire ce qu'ils veulent. Je ne crois donc pas que l'on puisse déclarer qu'ils n'ont pas le droit d'agir ainsi; mais il est certain que l'on peut douter de leur jugement.

Mlle MacDonald: Une dernière question, si vous permettez. Avant les élections, un certain nombre de pays, notamment le président du Mexique, ont déclaré que la seule façon de régler la situation était d'essayer d'établir des négociations, des pourparlers, entre les groupes représentant toute la scène politique. Cela n'a pas été accepté, cela n'a certainement pas été accepté par l'ambassadeur Hinton lorsque nous nous sommes entretenus avec lui, comme possibilité à envisager. Je remarque maintenant que Tom Enders déclare que ce serait certainement la façon de procéder; qu'il faudrait user des bons offices du président Lopez Portillo pour essayer de résoudre les problèmes. Étant donné les résultats des élections, il me semble qu'il est un peu tard pour déclarer que c'est le mécanisme qui devrait permettre de trouver une solution.

Lord Chitnis: C'est, je crois, la grave erreur qu'ont commise ceux qui ont proposé ces élections. Je suppose, toutefois, si vous me permettez une incise, car c'est quelque chose que je connais peut-être mieux que vous, puisque je suis allé au Zimbabwe, en tout cas, c'est quelque chose qui me rappelle une situation similaire dans ce pays, puisque les Américains

[*Text*]

and there was a sufficient feeling within the Christian Democrats that negotiation might be possible for some sort of Lancaster House conference to be held under the Mexicans or whoever, and this would then produce a negotiation which would then allow, if you like, a proper election subsequently to be held. But the whole scenario, if it ever existed, has been completely destroyed by what in fact happened.

The Chairman: It was more or less an overkill.

Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you very much, Mr. Chairman. I also wish to thank our guest very much for coming to talk to us.

Prior to the elections, you are probably aware that our subcommittee recommended that we not send official observers to El Salvador, not because we were against elections, but because we were afraid it would be blessing something we felt was wrong. The thing about it in hand was the peace of the country and the prosperity and future of the people. We felt the election would not do that.

I agree with what you have said about the set-up. I have spent a good number of years myself in Latin America, and I do not want to consider myself in any way an authority on the region, because it is too large and too complex. But I felt that what was being set up in the elections was a trap; a trap to give credibility to something that was not really true. I just know that because of the basic cultural, historical sense you get when you live in Latin America. The trap was that they would have witnesses on the day of the election to make it look as if there were an election. I had no doubt they could set up something that would look like an election. But it did nothing comparable to what the observers would think of as what would happen because of an election in their own countries. It was just two realities. The trap was that they would let the observers come in at the very end and see only the last three or four days, in which they would be literally conned into a position of thinking one thing was happening when another thing was going on altogether—that the political right, which had won in Chile and Argentina and Uruguay and so on with the same forces that were setting up this election, American foreign policy, would be validated in El Salvador in a way that they were not in the other countries.

• 1030

So I am just in a sense agreeing with your general position on this and your general observations of the matter. Today or yesterday, the country has gone into a state of siege again. There have been more people killed since the elections in a single month than in any month prior to the elections. Our worst fears are being recognized now: that the election itself turned out to be a tool for the destruction of the people and their rights in the future.

Could you just give us your observations now, from having been there several years, on the basic problems facing the

[*Translation*]

estimaient que l'on pouvait obtenir une majorité chrétienne démocrate et que ce parti était suffisamment censé pour entamer des négociations du genre de la conférence de Lancaster House—je suppose que les Mexicains ou d'autres pourraient servir d'intermédiaires et que cela permettrait d'organiser des élections convenables pour plus tard. Mais tout le scénario, s'il a jamais existé, a été complètement balayé par les événements.

Le président: C'est plus ou moins de la surpuissance.

Père Ogle.

M. Ogle: Merci beaucoup, monsieur le président. Je voudrais également remercier notre invité d'être venu nous parler ce matin.

Avant les élections, vous savez probablement que notre sous-comité avait recommandé que nous n'envoyions pas d'observateurs officiels au Salvador, non pas parce que nous nous opposions aux élections, mais parce que nous craignions ainsi de donner notre bénédiction à quelque chose qui ne nous semblait pas bon. Ce qui nous importait, c'était la paix dans ce pays et la prospérité, ainsi que l'avenir de sa population. Nous jugions que les élections ne l'amèneraient pas.

Je suis d'accord avec vous sur ce que vous dites de l'organisation de ces élections. J'ai passé un certain nombre d'années, moi-même, en Amérique latine, et je ne me considère absolument pas pour cela autorité en la matière, car c'est une région trop étendue et trop complexe, mais j'ai l'impression que l'on a tendu un piège en organisant ces élections, un piège destiné à donner quelque crédibilité à quelque chose de faux. Si je dis cela, c'est, parce qu'après avoir vécu en Amérique latine, j'ai quelques notions de leur culture et de leur histoire. Le piège était d'inviter des témoins à assister aux élections pour qu'elles soient considérées comme sérieuses. J'étais bien certain qu'ils pourraient organiser quelque chose qui ait l'air d'élections. Mais cela n'a pas donné ce que les observateurs considèrent comme des élections dans leur propre pays. Ce sont simplement deux réalités différentes. Le piège était de faire venir les observateurs tout à fait à la fin pour qu'ils ne voient que les trois ou quatre derniers jours, et de les amener à croire une chose qui en réalité n'existait pas du tout, à savoir que la droite politique victorieuse, au Chili, en Argentine, en Uruguay, etc., avec les mêmes forces, grâce à la politique étrangère américaine, avait reçu sa validation au Salvador, alors qu'elle ne l'avait pas été dans les autres pays.

En un sens, je suis d'accord avec vous sur votre position générale. Aujourd'hui ou hier, le pays se retrouve en état de siège. Plus de gens ont été tués depuis les élections, en un mois, qu'aucun des mois précédant les élections. Nos craintes semblent maintenant justifiées: les élections se révèlent comme un outil de destruction de la population et de ses droits.

Pourriez-vous nous dire maintenant, ayant été sur place plusieurs jours, quels sont à votre avis les problèmes fonda-

[*Texte*]

people of El Salvador and maybe some suggestions that you would have made before the elections on what would have been a way to begin to solve the problems?

Lord Chitnis: I will come to that in a moment, if I may. I want to answer your first point, but I will say at this stage—I did say at the start and I stand by it, that I am not, in a sense, a politician in the way that you are. I am a humble old party hack who hangs around in the back room doing things rather than thinking great thoughts on policy.

I want to say one thing about official observers first, though. I do not want to bite the hand that feeds me—or, to put it more accurately, the hand that I hope is going to feed me when this session is over—but I am not sure that you were entirely right in not sending official observers. In other words, I do not necessarily hold with the position that to send official observers lent credibility to the exercise. There was enough going for this exercise—it was going to happen anyway—that I do not think there was anything against its being observed.

My complaint, strongly, is the behaviour of official observers, and I would not have objected if the Canadian or any other parliament had sent observers who had gone to the country in good time to see much of the campaign and had operated independently of the Salvadoran authorities. So I do not think there is any objection to official observers in principle in occasions of this kind.

As far as the future of El Salvador is concerned, I think I can only be rather trite. I can only tell you that it is a hideously unfair country. What El Salvador needs is social justice, an elimination of the gross discrepancies between the magnificent areas of San Salvador and the beautiful villas and all the rest of it, and the people eking out an existence in cardboard-built shacks in the refugee camps.

What are needed, quite clearly, are measures of social reform, and a great fear I have in my mind is that, almost irrespective of the wishes of the people of El Salvador, the United States is unwilling to allow countries in central America to achieve the sort of social systems, incorporating social justice, which are commonplace throughout, for example, Europe; and there are other examples, as you well know, where people have tried to introduce fair reforms to society and found themselves harassed by the Americans for so doing.

The Chairman: I should perhaps interrupt here. Are you going to deal with the invitation Canada received?

Mr. Ogle: What I was just going to ask about was whether it was possible to have the kind of observation status that you speak about. Could you actually go as an official observer and be totally independent, not be looked after by anybody, and be there for three months? Was that a possibility?

Lord Chitnis: Well, remember that the official status in this circumstance derived either from the sending parliament or the receiving country. For example, the Salvadorans could confer or not confer official status on an observer who asked

[*Traduction*]

mentaux auxquels doit faire face la population du Salvador et si vous aviez avant les élections des suggestions à faire sur la façon de les résoudre?

Lord Chitnis: J'y viendrai un peu plus tard. Je répondrai d'abord à votre première question en disant que pour le moment, je l'ai déjà dit depuis le début et je n'en démords pas, je ne suis pas homme politique comme vous. Je suis un humble membre de mon parti, qui se tient surtout dans l'antichambre et qui fait certaines choses plutôt que de concevoir de grandes lignes politiques.

Je dirai d'abord une chose à propos des observateurs officiels. Je ne vais évidemment pas mordre la main qui me nourrit, ou plus exactement, la main qui, j'espère, me nourrira tout à l'heure, mais je ne suis pas sûr que vous ayez eu entièrement raison de ne pas envoyer d'observateur officiel. Autrement dit, je ne crois pas nécessairement qu'envoyer des observateurs officiels donne quelque crédibilité à l'exercice. On savait de toute façon que cela aurait lieu, rien ne pouvait s'opposer à ce qu'on l'observe.

Ce qui me gêne, c'est la conduite des observateurs officiels, mais je n'aurais eu aucune objection à ce que le Parlement canadien, ou quelque autre parlement, envoie des observateurs au Salvador pour observer la campagne indépendamment des autorités salvadoriennes. Je ne vois donc pas de raison de ne pas envoyer d'observateurs officiels à ce genre de chose.

Pour ce qui est de l'avenir du Salvador, je ne pourrai pas beaucoup m'étendre. Je puis simplement vous dire que ce pays est parfaitement injuste. Ce qu'il faut au Salvador, c'est de la justice sociale, c'est éliminer les grands écarts entre d'une part, les régions magnifiques de San Salvador et les merveilleuses résidences, etc. et d'autre part, la population qui tente de survivre dans des taudis de carton dans les camps de réfugiés.

Ce qu'il faut, c'est très clair, ce sont des réformes sociales et je crains beaucoup que, quels que soient les désirs de la population du Salvador, les États-Unis ne soient pas disposés à permettre aux pays d'Amérique centrale de se doter de systèmes sociaux, de la justice sociale dont on jouit habituellement partout en Europe, par exemple; vous savez bien qu'il y a d'autres cas où les peuples ont essayé d'apporter des réformes à leur société pour subir ensuite les harcèlements des Américains.

Le président: Je devrais peut-être vous interrompre ici. Allez-vous parler de l'invitation qu'a reçue le Canada?

M. Ogle: Je voulais vous demander s'il était possible d'obtenir le genre de statut d'observateur dont vous parliez? Pourriez-vous réellement aller là-bas à titre d'observateur officiel et jouir d'une totale indépendance, ne dépendre de personne, séjourner là-bas pendant trois mois. Était-ce possible?

Lord Chitnis: Rappelons-nous que le statut officiel dans ces circonstances était donné soit par le parlement envoyant des observateurs, soit par le pays qui les recevait. Par exemple, le Salvador pouvait décider de conférer ou non le statut officiel à

[*Text*]

for it, but observers sent by the Canadian Parliament would, in my view, be de facto official Canadian observers.

Now, having got there, without being terribly brave or foolhardy or anything else, I believe if you keep your wits about you and do not do anything stupid, you can go around much of El Salvador with reasonable—well, safety, I suppose, is an exaggeration, but there is freedom of movement. Those parts of the country I could not get to, nobody could get to. For example, I very much wanted to go to San Francisco Gotera, where I have some friends; I could not get there, and no official observers, helicopters or not, got there, as far as I know. So I do believe it is possible to operate around El Salvador, yes.

• 1035

Mr. Ogle: The Chairman perhaps would like to speak about an invitation we have received.

The Chairman: Yes, that is right. I would like to interject; and, for the record, to indicate that the invitation received by Canada to send official observers of course was received last November. I understand the Canadian government put conditions under which it would accept to send observers. They said that the reply never came; that is, the reply, with the conditions we put in, never reached them.

Mr. Ogle: The conditions being along the lines that you are speaking about, being an observer, and a full observer, in which you could put in input and so forth, and criticize as the process was going along. I do not think it was possible to have that freedom you speak about, even from anybody. I know that I cannot speak for the other countries.

Lord Chitnis: If El Salvador refused to give you official status, because of the conditions that you laid down, all I am saying is that did not necessarily stop—although I must say I am not quite sure why I am intervening in what may be your private business—but I do not see why it stops any country—let me put it that way—from sending two people, Sir John Galsworthy and Professor Bowett, if you like, giving them an airline ticket and sending them off to El Salvador, and telling them to observe the election and report back. Now the El Salvadorans could refuse to let them in, but there is no evidence that they would have done, and they certainly did not attempt to do that to me. But they could observe and officially report back to their government, it seems to me.

Mr. Ogle: I have some posters that were used in the election campaign. When you talk about black and white, it is black and white. It was like good Salvadoran food and lumps of stones from a volcano; but it is in black and white, you know.

Lord Chitnis: Yes.

Mr. Ogle: And the only people we met who had any kind of scientific understanding of how people were going to vote were from the political science department of the Catholic Universi-

[*Translation*]

un observateur qui le demandait, mais les observateurs envoyés par le Parlement canadien y seraient à mon avis allés de facto comme observateurs officiels.

Y étant allé, alors que je ne suis ni particulièrement courageux ni spécialement fou, je crois que si l'on fait attention et que l'on ne fait rien de stupide, on peut se déplacer à peu près en sécurité au Salvador, même si sécurité est peut-être un bien grand mot, mais on peut se déplacer librement. Les régions où je ne suis pas allé, personne ne pouvait y aller. Par exemple, je voulais beaucoup aller à San Francisco Gotera, où j'ai des amis; je n'ai pu y aller et aucun observateur officiel, hélicoptère ou non, n'a pu y aller, à ma connaissance. Je pense qu'il est possible de fonctionner dans la région d'El Salvador.

M. Ogle: Le président pourrait peut-être nous parler de l'invitation que nous avons reçue.

Le président: Oui, très bien. J'aimerais intervenir. En outre, pour l'affaire du compte rendu, j'aimerais signaler que le Canada a été invité à envoyer des observateurs officiels en novembre dernier. Je crois savoir que le gouvernement a émis des conditions relativement à l'envoi d'observateurs. Mais il semble que la réponse énonçant ces conditions ne soit jamais parvenue à destination.

M. Ogle: Ces conditions stipulaient que les observateurs devaient être considérés comme des observateurs à part entière, habilités à donner leur point de vue et à critiquer le processus à mesure qu'il se déroulait. A mon avis, il n'était pas possible d'obtenir ce degré de liberté, de qui que ce soit. Mais je ne peux pas parler au nom des autres pays.

Lord Chitnis: Si le Salvador a refusé de vous accorder le statut officiel que vous demandiez, à cause des conditions que vous aviez imposées, il me semble que cela ne vous empêchait pas—je ne devrais peut-être pas intervenir dans vos affaires privées—mais mettons que je ne vois pas comment cela pouvait vous empêcher, vous ou un autre pays, de remettre des billets d'avion à deux personnes, comme Sir John Galsworthy et le professeur Bowett, et de les envoyer au Salvador pour observer le processus électoral et de faire un rapport. Par la même occasion, le gouvernement du Salvador pouvait leur refuser le droit d'entrer au pays, mais rien ne nous porte à croire qu'il l'aurait fait, car après tout, ils ne m'ont pas refusé le droit d'entrer. Il me semble que les observateurs en question auraient pu suivre le processus électoral et faire un rapport officiel à leur gouvernement.

M. Ogle: J'ai quelques affiches de la campagne électorale. Lorsqu'on parle de noir et blanc, elles sont vraiment en noir et blanc. C'est comme de la bonne nourriture salvadorienne et des morceaux de pierre volcanique. Vous savez, c'est vraiment en noir et blanc.

Lord Chitnis: Oui.

M. Ogle: Les seules personnes que nous avons rencontrées qui aient une compréhension scientifique du choix électoral de la population étaient du Département de sciences politiques de

[*Texte*]

ty, who had done a survey of their student body. They said it was not a survey that could be considered scientific, because it just took in the freshmen class. But interestingly enough, when we were there, which was, as you know, just days before the election, the first question they asked of the 1,800 and some students in the freshmen class was if they felt that the elections would be the beginning of a solution in El Salvador, and 58 per cent said, clearly, no, and 23.9 per cent were undecided, with only 17 per cent thinking that they might be the start of a solution. And there was no other kind of scientific information that we could find from anybody. Interestingly enough, even though most of the people thought there would be no solution, most of them were also going to vote.

Lord Chitnis: That was also indicated in their survey.

Mr. Ogle: Yes. So I believe the fear level we talked about was present with everybody from an official down to university students.

Lord Chitnis: Fear; and you can add an element to that I think from among many of the voters: frank bewilderment. One of the saddest sights in the polling stations when the voters had queued for three hours in the boiling sun was to see particularly elderly women get to the top of the queue and have really no idea of what they were doing or expected to do. They stood there clutching their ballot papers rather pathetically and turning them one way or the other. So there was a lot of bewilderment as well.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Mr. Crosbie (St. John's West): Mr. Chairman, on a point of order, please.

The Chairman: Mr. Crosbie.

Mr. Crosbie (St. John's West): I do not know how you conduct your affairs, but I have to leave at 11.00 a.m. Could you give me a chance to ask a couple of questions before then?

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You may take my place now.

The Chairman: All right. Mr. Robinson yields his time to you.

Mr. Crosbie (St. John's West): You have said that you yourself did not see any reason why any country should not send official observers. I mean, the observers would have had to report back if their efforts were interfered with or conditions were unsatisfactory, so it could do little harm to have official observers go there. I think that was your opinion.

Lord Chitnis: Yes, provided they had freedom of movement and so on.

Mr. Crosbie (St. John's West): And I think you have said also that you yourself were not interfered with by the govern-

[*Traduction*]

l'université catholique, où un sondage du corps étudiant avait été fait. On nous a dit que ce sondage ne pouvait pas être considéré comme un sondage scientifique, car il ne portait que sur les étudiants de première année. Mais il est intéressant de constater que, lors de notre séjour dans ce pays, c'est-à-dire quelques jours avant l'élection, la première question qui a été posée aux quelque 1,800 étudiants de première année leur demandait si ces élections représentaient le début d'une solution pour le pays. Quelque 58 p. 100 ont répondu par un non catégorique, 23.9 p. 100 étaient indécis et seulement 17 p. 100 ont répondu par l'affirmative. On n'a pu obtenir aucune autre donnée scientifique de quelque source que ce soit. Mais il est aussi intéressant de constater que même si la majorité croyait que les élections ne représentaient pas une solution, ils avaient néanmoins l'intention de voter.

Lord Chitnis: C'est aussi ce qui a ressorti du sondage.

M. Ogle: Oui. C'est pourquoi je pense que le degré de peur dont nous avons parlé était aussi présent chez les fonctionnaires que chez les étudiants d'université.

Lord Chitnis: La peur oui, et on peut ajouter un élément que nous avons remarqué chez bien des électeurs: la perplexité totale. Le plus triste, au bureau de scrutin, où les électeurs devaient faire la queue quelquefois jusqu'à trois heures sous un soleil écrasant, c'était de voir des gens et surtout des dames assez âgées qui, au moment d'arriver à la tête de la queue ne savaient vraiment pas du tout ce qu'elles faisaient là et ce que l'on attendait d'elles. Elles étaient là, l'air tout à fait perplexe, examinant leur bulletin de vote dans tous les sens. Il y avait donc aussi beaucoup de perplexité.

M. Ogle: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Monsieur le président, un rappel au Règlement.

Le président: Allez-y, monsieur Crosbie.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire, mais pour ma part, je dois partir à 11h00. Est-ce que je pourrais poser quelques questions avant de partir?

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous pouvez prendre ma place.

Le président: Très bien. M. Robinson vous donne sa place.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Vous avez dit vous-même que vous ne comprenez pas pourquoi certains pays hésiteraient à envoyer des observateurs officiels, je veux dire, des observateurs chargés de faire rapport, si on leur mettait des bâtons dans les roues ou que les conditions n'étaient pas satisfaisantes, car, à votre avis, il ne pouvait faire aucun tort d'avoir des observateurs officiels sur place. Ai-je bien compris?

Lord Chitnis: Oui, à condition qu'on leur garantisse la liberté de mouvement et ainsi de suite.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Vous avez dit également que, pour votre part, ni le gouvernement ni aucun des partis ne

[*Text*]

ment or any of the parties, in your observation. You have travelled to El Salvador before, so they would have known your particular political views and your own beliefs. They did not attempt to interfere with you.

Lord Chitnis: No, but I did not ask for any facilities, other than appointments with various people such as Dr. Bustamente; various ministers. Most people, and certainly every person who had the time to see me, did see me, indeed.

Mr. Crosbie (St. John's West): I have not been to El Salvador and I am only new on this committee, but El Salvador is a pretty primitive country from the point of view of holding an election. It has no democratic background, very low per capita income, a great deal of illiteracy, and then we have all these other conditions we all know are there, terror, extraordinary brutality, et cetera.

• 1040

About elections generally, I think you said you were also in Zimbabwe. Some of these observations you are making, for example that old ladies did not know what they were really doing there, would be true in a place like Zimbabwe, where you have just had a civil war and rebellion, or any country in which there is low per capita income and much illiteracy, et cetera. That would be true anyway, would it not?

Lord Chitnis: Yes, and I think it was distinguished. I had called attention to it, and I stand by the fact that there were a number of bewildered voters in El Salvador. But in general, do not confuse illiteracy with a lack of political sophistication. I think an electorate which finds itself in the middle of the civil war political situation that the Salvadorans do can throw up among totally illiterate people a very clear knowledge of the political choices which ought to have been before them.

Mr. Crosbie (St. John's West): There was a secret ballot. You have not alleged anything about the counting; that there was any fraudulent counting of ballots.

Lord Chitnis: By and large, I would say that there was no voting fraud in El Salvador.

Mr. Crosbie (St. John's West): Your criticism is that in these kinds of conditions an election is pretty irrelevant; you cannot really get a fair picture of what the people believe.

Lord Chitnis: Yes.

Mr. Crosbie (St. John's West): In any event, of the people who did vote, 40 per cent of them voted Christian Democrat and so on, but 12 per cent of the ballots were null or blank and 3 per cent had no markings. If you were a person who felt you had to vote because you wanted to get your book marked, you could go in and not mark the ballot at all, to show you did not like any of those parties. That is correct, is it not?

Lord Chitnis: That is indeed correct.

Mr. Crosbie (St. John's West): So if there was widespread support for the parties not on the ballot paper, those who were

[*Translation*]

vous avaient mis des bâtons dans les roues. Ce n'était pas la première fois que vous alliez au Salvador, de sorte qu'on y connaissait vos opinions, vos politiques et vos croyances. On n'a donc rien fait pour vous mettre des bâtons dans les roues.

Lord Chitnis: Non, mais je n'ai rien demandé, je n'ai pas demandé de privilèges spéciaux, à part quelques rendez-vous avec diverses personnes comme le Dr. Bustamente et divers ministres. J'ai pu rencontrer presque toutes les personnes que je voulais voir, surtout celles qui avaient le temps.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Je ne suis pas allé au Salvador et je suis nouveau à ce comité. Mais il me semble que c'est un pays assez primitif du point de vue électoral. C'est un pays qui n'a aucun antécédent démocratique, un très faible revenu par habitant, une majorité d'analphabètes, toutes conditions qui, comme nous le savons tous, mènent à la terreur, à une brutalité incroyable et ainsi de suite.

Pour en revenir aux élections, il me semble que vous avez dit que vous êtes également allé au Zimbabwe. Certaines observations que vous faites, comme l'exemple des vieilles dames tout à fait perplexes, s'appliquent également à des pays comme le Zimbabwe, qui viennent tout juste de traverser une guerre civile et une révolte, en fait, elles s'appliquent à tout autre pays où le revenu par habitant est très faible et où il y a une grande majorité d'analphabètes, n'est-ce pas?

Lord Chitnis: Oui, et je pense que c'était assez frappant. J'ai attiré l'attention sur le fait, et je le maintiens, qu'il y avait un grand nombre d'électeurs perplexes au Salvador. Mais il ne faut pas confondre l'analphabétisme et la conscientisation politique. À mon avis, des électeurs en pleine guerre civile comme les Salvadoriens, même s'ils sont analphabètes, peuvent avoir une idée très claire des orientations politiques qui devraient s'offrir à eux.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): C'était un vote secret. Vous n'avez rien dit du compte, vous n'avez pas insinué qu'il y avait eu des fraudes à ce stade.

Lord Chitnis: En règle générale, je doute qu'il y ait eu des fraudes à ce stade au Salvador.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Vous pensez donc que dans ce genre de circonstances, une élection est tout à fait inutile. Il n'est pas vraiment possible d'avoir une idée juste de ce que pense la population.

Lord Chitnis: C'est cela.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Dans tous les cas, 40 p. 100 des votants ont voté pour les chrétiens démocrates, 12 p. 100 des bulletins ont été annulés et 3 p. 100 n'indiquaient aucun choix. Tout votant qui voulait simplement avoir une inscription dans son livret pouvait se rendre au bureau de scrutin, ne rien marquer sur son bulletin pour montrer qu'il n'était pas d'accord avec aucun des partis. C'est exact, n'est-ce pas?

Lord Chitnis: C'est bien cela.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Cela veut donc dire que tous les électeurs, même s'ils étaient très nombreux, qui

[*Texte*]

in the rebellion, in the battle, then any of their adherents or people who sympathized with them did not have to mark a ballot. They could just put in a blank ballot.

Lord Chitnis: They could put in a blank ballot. But I wonder if I could perhaps make a point here which I might say gets me into great trouble with such left-wing friends as I have at home. I am not a Christian Democrat and I am not a supporter of ARENA. Speaking entirely personally, had I been in El Salvador, I would have voted Christian Democrat, not because I approve of the Christian Democrats but because ARENA terrified the life out of me. Even if I had been the sort of person you are describing, somebody who thought the choice was fundamentally flawed and was not going to solve anything, I nonetheless might well have cast a vote for the Christian Democrats.

Mr. Crosbie (St. John's West): In other words, you are saying that you would have tried for the middle course, being a voter faced with this situation.

Lord Chitnis: The lesser of two evils. I do not think you could possibly call it a middle course.

Mr. Crosbie (St. John's West): Okay, the lesser of two evils. I think the argument for U.S. policy in that area is that they are trying for the lesser of the evils, as I see it. It can certainly be argued that the revolutionary forces are Marxist-Leninist, and if they are successful there will be a Marxist-Leninist administration, eventually a dictatorship of the left in El Salvador.

Lord Chitnis: I do not consider that to be proved at all.

Mr. Crosbie (St. John's West): Well, I am giving my hypothesis.

Lord Chitnis: Yes.

Mr. Crosbie (St. John's West): Or if D'Aubuisson and these fascists or terrorists of the right get in power, you are going to have a dictatorship, and the continuance of the status quo is intolerable in El Salvador. I think I would agree with that. So you are trying to find some middle course, which is presumably what this election was designed to do, with the Christian Democrats being seen as the middle course. So could it not be concluded that this election showed that the people involved there are trying to find that middle course themselves as well?

Lord Chitnis: What I want to avoid, if it is possible, is to get into a detailed argument about political semantics and the exact meanings of the terms "left", "right", "middle", "extreme", and so on. But the left, in the terms in which I have talked—in other words, it is a blanket term to cover the non-participating parties—does undoubtedly contain an element, particularly on the military wing, of what we would call in Britain people of the hard left. But I do not believe you can say the left is under their general domination. And I think to query the democratic credentials of such a man as Dr. Ungo,

[*Traduction*]

appuyaient les partis engagés dans la révolte, dans la guerre civile, mais dont le nom ne figurait pas sur le bulletin de vote, ainsi que les membres de ces partis, n'étaient pas obligés d'indiquer leur choix sur le bulletin de vote. Ils pouvaient rendre un bulletin blanc.

Lord Chitnis: C'est exact. Mais j'aimerais faire ici une observation qui risque de m'attirer des critiques de la part de la gauche chez moi. Je ne suis pas chrétien démocrate et je ne suis pas en faveur de l'ARENA. Mais personnellement, si j'avais été au Salvador, j'aurais voté pour les chrétiens démocrates, non parce que j'appuie ce parti, mais parce que l'ARENA me fait horriblement peur. Même si j'étais le genre de personne que vous décrivez, une personne qui estime que le choix était essentiellement imparfait et n'offrait aucune solution, j'aurais quand même voté pour les chrétiens démocrates.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): En d'autres termes, vous dites que si vous aviez été électeur, vous auriez opté pour la solution intermédiaire.

Lord Chitnis: Le moindre des deux maux. Je ne crois pas que l'on puisse vraiment qualifier cette solution d'intermédiaire.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Très bien, alors. Le moindre de deux maux. Il me semble que l'argument en faveur de la politique américaine dans cette région, c'est justement ceci, qu'ils essaient de faire accepter le moindre de deux maux. Si les forces révolutionnaires sont marxistes-léninistes et qu'elles réussissent, l'administration deviendra marxiste-léniniste et le Salvador deviendra une dictature de gauche.

Lord Chitnis: Mais rien ne le prouve.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): C'est une hypothèse.

Lord Chitnis: Oui.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Et si D'Aubuisson et les facistes ou terroristes de la droite prennent le pouvoir, ce sera la dictature, et le maintien du statu quo au Salvador est tout à fait intolérable. Je pense que vous ne pouvez pas faire autrement que d'approuver cela. Vous essayez donc de trouver une solution intermédiaire et c'est vraisemblablement la raison pour laquelle cette élection a été faite, les chrétiens démocrates étant perçus comme solution intermédiaire. Donc, ne pouvons-nous pas conclure que cette élection a montré que les électeurs essayaient aussi de trouver une solution intermédiaire?

Lord Chitnis: Ce que je veux éviter, dans la mesure du possible, c'est que nous nous lancions dans un débat détaillé sur la sémantique politique et le sens exact des termes «gauche», «droite», «intermédiaire», «extrême» et ainsi de suite. La gauche, dans les termes dans lesquels je viens de parler, en d'autres termes, c'est un terme général qui englobe tous les partis non participants, contient sans aucun doute un élément, surtout l'élément militaire que nous, en Angleterre, qualifions de gauche stricte. Mais je ne crois pas que vous puissiez dire qu'il domine entièrement la gauche. À mon avis, il est tout à

[*Text*]

for example, as, I might say, Sir John Galsworthy and Professor Bowett very specifically do in their interim report, is, I think, absolutely monstrous. He is a man who has spent most of his life, at great suffering to himself, trying to play a useful part in the democratic process.

• 1045

Mr. Crosbie (St. John's West): I would agree, from what I know of Dr. Ungo, that is the case, but I do not think anybody feels Dr. Ungo is really in control of the revolutionaries in El Salvador. But anyway, that is a question of opinion, I suppose.

Your opinions are very much at variance with the report of Professor Bowett and Sir John Galsworthy. When we look at the synopsis of their report, their conclusion is the elections were free and fair and they represented a massive and spontaneous rejection of the confrontation advocated by the left. Throughout their report they also find evidence of a sustained and widespread campaign by the left to steal and destroy authentic identity cards and so on.

Lord Chitnis: That is a specific statement, that particular one you have just mentioned, which, when the two reports—that is, theirs and mine—are debated in the House of Lords later on this month, I intend to ask what the evidence for is, because having spent two weeks in the country, I saw none. But I repeat, I suspect every observation made by Professor Bowett and Sir John Galsworthy, whether they happen to agree with my observations or not. The conditions under which they operated in that country and their terms of reference—whatever question there may be about the validity of the Salvadoran election, there could be no question but that the British official observers conclusions are worthless.

Mr. Crosbie (St. John's West): I do not know either Professor Bowett or Sir John Galsworthy. Could you tell me what in their background would dictate to them that they had to take some prejudiced attitude towards this—or careless attitude, or uncaring attitude? Why would these two observers—

Lord Chitnis: Sir John Galsworthy, who is a former British ambassador to Mexico, and Professor Bowett, who is the Master of Queen's College, Cambridge, and a Professor, I think, of International Law, are not in themselves men whose integrity I would impugn, nor who I would say were dishonest or anything else. All I am saying is that in the situation in which they found themselves, or put themselves, or were put into, there was no way they could make a proper observation of what was going on in El Salvador.

Mr. Crosbie (St. John's West): Right. Your position is that since they utilized the government facilities that were there and did not strike out on their own, you do not think their observations have validity.

[*Translation*]

fait monstrueux de remettre en question les convictions démocratiques du Dr Ungo comme l'ont fait très directement Sir John Galsworthy et le professeur Bowett dans leur rapport provisoire. Le Dr Ungo a consacré la grande partie de sa vie, au prix de très grands sacrifices, à essayer de jouer un rôle utile dans le processus démocratique.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): J'ai tendance à être d'accord, d'après ce que je sais du Dr Ungo. Mais je ne pense pas que personne ne croie vraiment que ce dernier contrôle réellement les révolutionnaires du Salvador. De toute façon, je pense qu'il s'agit là d'une question d'opinion.

Vos opinions sont très différentes de celles qu'émettent le professeur Bowett et Sir John Galsworthy dans leur rapport. Selon le résumé de ce rapport, il semble que les auteurs soient arrivés à la conclusion que les élections ont été libres et justes, et qu'elles ont réflété un rejet massif et spontané de la confrontation préconisée par la gauche. Le rapport mentionne également qu'ils ont recueilli des preuves que la gauche s'était lancée dans une campagne soutenue et généralisée pour voler et détruire des cartes d'identité authentiques.

Lord Chitnis: L'affirmation que vous venez de mentionner est très directe et j'ai l'intention, lorsqu'on discutera à la Chambre des Lords de ces deux rapports, le leur et le mien, à la fin du mois, de leur demander en quoi consiste ces preuves, car j'ai moi-même passé deux semaines dans ce pays et je n'ai rien vu de cela. Mais je le répète, je mets en doute toutes les observations du professeur Bowett et de Sir John Galsworthy, même celles qui se rapprochent des miennes. Compte tenu des conditions dans lesquelles ils ont évolué dans ce pays et de leur mandat, quels que soient les doutes sur la validité des élections au Salvador, il ne peut y avoir aucun doute que les conclusions des observateurs britanniques officiels ne valent absolument rien.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Je ne connais ni le professeur Bowett ni Sir John Galsworthy. Pouvez-vous me dire ce qu'il y a, dans les antécédents de ces deux personnes, qui fait qu'ils aient pris une attitude partiale dans cette situation, ou une attitude insouciante ou irréfléchie? Pourquoi ces deux observateurs . . .

Lord Chitnis: Sir John Galsworthy est un ancien ambassadeur britannique au Mexique et le professeur Bowett est le recteur de Queens' College à Cambridge et professeur de droit international; ce ne sont pas des personnes que je qualifierais de malhonnêtes, je ne mets pas leur intégrité en question. Tout ce que je dis, c'est que étant donné la situation dans laquelle ils se sont trouvés, qu'on leur ait imposé cette tâche ou qu'ils se soient portés volontaires, il leur était impossible de faire une observation objective des élections au Salvador.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): D'accord. D'après vous donc, puisqu'ils se sont servis des moyens mis à leur disposition par le gouvernement et qu'ils n'ont pas agi de manière autonome, leurs observations n'ont aucune valeur.

[*Texte*]

Lord Chitnis: I added also the very important point that their terms of reference made them exclude some of the most important factors in the situation in El Salvador.

Mr. Crosbie (St. John's West): Do you know whether these gentlemen are members of the Conservative Party or the Labour Party? What is their political background? Or do they have any?

Lord Chitnis: I suspect—I do not know, is the short answer. I think Sir John Galsworthy is unlikely to have a formal party affiliation, being a former diplomat. I simply cannot answer for Professor Bowett.

Mr. Crosbie (St. John's West): Right, okay.

Would you mind telling us what the connection is between the United Kingdom and El Salvador? Is the United Kingdom giving any assistance to the El Salvador government? We all know the United States has a tremendous stake in this area. What is the United Kingdom's association with the area?

Lord Chitnis: Very slight, to be quite honest. The United Kingdom did, in 1978, if I get the year right—the then government wanted to sell armoured cars to the government of El Salvador. Indeed, this was the first occasion on which I became interested in the problems of the country. It was after a campaign in Britain that that sale was cancelled. There has been a certain amount of commercial relationship between the two countries, but after the two British bankers were kidnapped in 1978, again, I think it was, British business to a certain extent left the country, as, I think rather shamefully, did British diplomatic representation. The British withdrew their resident ambassador in El Salvador and now our ambassador to Costa Rica is accredited to that country.

In other words, the relationship is slight. There is conseder-able evidence for saying that although the European Parliament, for example, decided not to send official observers and so on, the United Kingdom decided to do so as a result of particular pressure on it from the United States and the desire of the United Kingdom government to remain on a good relationship with the United States one.

• 1050

Mr. Crosbie (St. John's West): In this election there was quite a remarkable turnout, considering the conditions there and considering the fact that the revolutionary groups were threatening violence to those who did vote. I think you have said that the people who did not vote would fear that they were threatened by the right-wing party of the government people, or whatever. But there was a very high electoral turnout, and one explanation that is given for that is that this shows that the Salvadoran people wanted peace. They prefer a middle course; they are not supportive of the current civil war, nor of the left-wing party or the parties who are now in a state of revolution against the present government. Do you think there is validity in that observation, or do I gather you feel there was just this large turnout because the people felt it would be dangerous not to go out and vote?

[*Traduction*]

Lord Chitnis: Je pense que je devrais également ajouter que leur mandat excluait certains des facteurs les plus importants de la situation au Salvador.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Savez-vous si ces messieurs sont membres du parti conservateur ou du parti travailliste? Quels sont leurs antécédents politiques? Ont-ils une allégeance politique?

Lord Chitnis: Je soupçonne—je ne le sais pas. Je doute que Sir John Galsworthy ait une allégeance politique comme telle, en tant qu'ancien diplomate. Je ne connais pas l'allégeance politique du professeur Bowett.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Très bien, d'accord.

Pouvez-vous nous expliquer les relations entre le Royaume-Uni et le Salvador? Le Royaume-Uni fournit-il de l'aide au gouvernement du Salvador? Nous savons tous que les États-Unis ont des intérêts considérables dans cette région. Quelles sont les relations du Royaume-Uni avec ce pays?

Lord Chitnis: Honnêtement, elles sont très ténues. En 1978, si je ne m'abuse, le gouvernement au pouvoir au Royaume-Uni a essayé de vendre des véhicules blindés au gouvernement du Salvador. C'est la première fois où je me suis intéressé aux problèmes de ce pays. Après la campagne qui s'est déroulée en Grande-Bretagne, cette vente a été annulée. Il y a eu quelques relations commerciales entre ces deux pays, mais après le kidnapping des deux banquiers britanniques, toujours en 1978, que je sache, une grande part des entreprises britanniques a quitté ce pays ainsi que la mission diplomatique britannique. La Grande-Bretagne a rappelé son ambassadeur au Salvador, et c'est maintenant l'ambassadeur britannique au Costa Rica qui assume la responsabilité du Salvador,

En d'autres termes, les relations sont fort ténues. Tout porte à croire que même si le Parlement européen a décidé pour sa part, de ne pas envoyer d'observateurs officiels, que le Royaume-Uni a décidé de le faire à la suite de pressions exercées sur lui par les États-Unis et à cause de son désir de conserver des bonnes relations avec eux.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): La participation à ces élections a été très considérable, compte tenu des circonstances et du fait que les révolutionnaires avaient menacé ceux qui se rendraient au bureau de scrutin. Vous avez dit que les personnes qui ne votaient pas auraient peur des menaces du parti de droite du gouvernement. Mais la participation a été quand même considérable et cela nous porterait à croire que les Salvadoriens veulent la paix. On préfère une solution intermédiaire. Ils ne sont pas en faveur de la guerre civile qui sévit actuellement ni du parti de gauche ni des partis qui sont en révolte contre le gouvernement actuel. Croyez-vous que ce soit une observation juste ou pensez-vous que la participation était due au fait que les Salvadoriens craignaient qu'il ne soit dangereux de ne pas aller voter?

[*Text*]

Lord Chitnis: Actually, it is very difficult to get into this turnout question. When I saw Dr. Bustamente before the election, he said to me that he was not going to issue a figure of the percentage turnout because he had no idea how many electors he had got. Now I guess I mean, in other words, that—with the qualification this is a guess, because I do not know and he does not know and I suspect nobody really knows—that the turnout was somewhere between 50 per cent and 60 per cent. Now, that is not a derisory turnout; it is not, however, a massive turnout. That, I reckon, is probably about the figure.

I think some people voted because they wanted to vote; some people were supporters of ARENA, or the Christian Democrats, or the PCN, or what have you, and some people wanted to vote. Some people voted on the lines that I have said I would have voted along: they did not know what they were voting for, but by golly, they knew what they were voting against. Some people voted because they wanted to get the mark on their card. There were various motives; there always are in these cases.

Mr. Crosbie (St. John's West): My final question, Mr. Chairman.

The situation in El Salvador and Guatemala is obviously a very delicate one. It is hard to be supportive of the status quo in those countries. I mean, I certainly could not support the status quo in those countries, and a change is badly needed. Whether there is a middle course or not, I do not know.

I gather you did not feel the election was a worthwhile exercise that accomplished anything. What do you see as being the solution in El Salvador? What would be your view as to the right way to proceed in El Salvador: just leave them alone and let them battle this out? What should be the role of the U.S. or the U.K. or Canada in attempting to get a solution?

Lord Chitnis: I am not going to specify between the U.S. or the U.K. or Canada or indeed any other country, but the role of countries who want to do something about El Salvador is to do the sort of things it seems to me that the Mexicans have tried to do, which is to try to act as honest brokers between the reasonable elements on both sides. They can agree to talk, and a sort of normal political situation could then be restored in El Salvador, which could then be followed by elections. That seems to me what all people who have the good of El Salvador at heart should want to see happen.

I think the let-them-battle-it-out situation, quite apart from the dreadful misery that this would cause to the people of El Salvador, is likely to be inconclusive. I certainly am no soldier, but people who claim to know about these things tell me that neither side would be likely to win a military conflict or lose one. You would just have years of trouble.

[*Translation*]

Lord Chitnis: Il est assez difficile d'analyser cette question de la participation. Lorsque j'ai rencontré le Dr. Bustamente avant les élections, il m'a dit qu'il ne pouvait pas me donner une idée du pourcentage de participation parce qu'il ne savait pas combien d'électeurs il y avait. Je pense pour ma part—et je tiens à souligner ici que ce n'est qu'une conjoncture, car je soupçonne que personne ne le sait vraiment—que la participation se situait entre 50 et 60 p. 100. C'est une participation qui est loin d'être dérisoire, mais qui n'est quand même pas massive. Je pense que c'est un chiffre assez exact.

Certains ont probablement voté parce qu'ils voulaient voter. D'autres appuyaient l'ARENA, les chrétiens démocrates, le PCN ou d'autres partis. D'autres voulaient tout simplement voter. Certains ont voté dans le sens où moi j'aurais voté, comme je vous l'ai dit plus tôt. Ils ne savaient pas pour qui ils votaient, mais ils savaient parfaitement bien contre qui ils votaient. Certains ont voté parce qu'ils voulaient avoir une confirmation à cet effet sur leur carte d'identité. Il y avait diverses raisons et il y en a toujours beaucoup dans ce genre de cas.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Une dernière question, monsieur le président.

La situation au Salvador et au Guatemala est, manifestement, très délicate. Il est assez difficile d'appuyer le statu quo dans ces pays. Je veux dire que je n'appuierai pas personnellement le statu quo dans ces pays et que des changements s'imposent de toute urgence. Mais je ne sais pas non plus s'il existe une solution intermédiaire.

Vous ne semblez pas penser que l'élection ait été valable, qu'elle ait accompli quoi que ce soit. Quelle est d'après vous la solution pour le Salvador? Quelle serait la meilleure façon de procéder—serait-ce de les laisser faire et d'attendre que la guerre finisse? Quel devrait être le rôle des États-Unis, du Royaume-Uni ou du Canada pour ce qui est d'essayer de trouver une solution?

Lord Chitnis: Je ne peux pas dire précisément quel devrait-être le rôle des États-Unis, du Royaume Uni ou du Canada, mais je peux vous parler du rôle des pays qui veulent faire quelque chose pour trouver une solution aux problèmes du Salvador. A mon avis, il vaudrait mieux suivre l'exemple des Mexicains, c'est-à-dire, essayer d'agir comme intermédaires entre les éléments raisonnables des deux côtés. Ils pourraient être amenés à dialoguer, ce qui entraînerait probablement le rétablissement vers une situation politique plus normale au Salvador, et des élections pourraient être tenues à ce moment-là. A mon avis, c'est ce à quoi devraient aspirer ceux qui ont les intérêts du Salvador à coeur.

Il ne serait pas très concluant de les laisser s'entre-tuer, sans égard à la misère terrible que cela entraînerait pour la population de ce pays. Je suis loin d'être un soldat, mais ceux qui prétendent être au courant de ce genre de situation nous disent qu'il y a très peu de chance qu'un des deux côtés remporte ou perde le conflit militaire. On peut faire face à des années de conflit.

[*Texte*]

And the awful thing, as we have seen, about places where this kind of thing happens is that these conflicts can get out of hand and acquire a wider significance than that simply of the country in which they are being fought.

Mr. Crosbie (St. John's West): Just a final supplementary there.

You mention Mexico and its role. Is it not correct that Mexico is offering to have a role in El Salvador, but when it comes to Guatemala and the situation there, then the Mexican government is evincing no interest? In other words, they do not see their national interest as requiring them to try to do anything with the situation in Guatemala, which is on their border.

Lord Chitnis: Well, I think I can only be of use to this committee if I talk about the things I know about; and frankly, I do not claim to be an expert of any kind on Guatemala.

• 1055

Mr. Crosbie (St. John's West): Or Mexico.

Lord Chitnis: Or, in detail, Mexico. But about the Franco-Mexican initiative, yes.

Mr. Crosbie (St. John's West): Okay. Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Crosbie. We are delighted to have you on this committee and we welcome you.

Mr. Robinson.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Thank you, Mr. Chairman.

Lord Chitnis, I understand that you have had previous experience as an observer, both officially and unofficially. You have observed elections in Zimbabwe a couple of times, in Guyana, and now in El Salvador. Is it fair to say that in every case you have come back with negative results as far as the holding of elections is concerned?

Lord Chitnis: No. What I have tended to do is issue reports only where I have found the election was suspect in any way. There is little mileage and there are certainly no sales in producing a report that says a thing is okay. The second election in Zimbabwe was, in my opinion, a reasonably valid test of people's opinions.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Now, you have made the categorical statement that in your view official observers are dangerous people. That statement is from your notes. What do you mean by that statement?

Lord Chitnis: You will remember, I think—you have it in front of you and I have not at this moment—that I go on to say, because governments have a horrid habit of believing what they say, and that is why they are dangerous. The point I am making here is, if they are observing under conditions in which I do not believe they can make valid observations, but

[*Traduction*]

Le pire, dans ce genre de situation, est que ces conflits peuvent dégénérer et acquérir un sens beaucoup plus large qu'une simple guerre civile si vous me permettez l'expression, qui sévit à l'intérieur des frontières d'un pays quelconque.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Une dernière question supplémentaire.

Vous avez parlé du Mexique et de son rôle. N'est-il pas exact que le Mexique a offert ses services de médiateur dans le conflit du Salvador, mais que dans le cas du Guatémala, il ne montre aucun intérêt? En d'autres termes, Il ne croit pas qu'il soit dans sur intérêt national d'essayer de faire quelque chose pour trouver une solution aux problèmes du Guatémala, le pays voisin.

Lord Chitnis: Je ne peux être utile au Comité que si je parle de choses que je connais. Bien franchement, je ne suis pas expert sur la question du Guatemala.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Ou le Mexique.

Lord Chitnis: Oui, pour entrer dans les détails, le Mexique. Mais en ce qui concerne les initiatives franco-mexicaines, oui.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Très bien. Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Crosbie. Nous sommes très contents de vous avoir au Comité et nous vous souhaitons la bienvenue.

M. Robinson.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Merci, monsieur le président.

Lord Chitnis,je crois savoir que vous avez déjà agi à titre d'observateur, tant officiellement qu'officieusement. Vous avez observé des élections au Zimbabwe, en Guyane et maintenant au Salvador. Serait-il vrai de dire que vous êtes revenu avec des conclusions négatives sur la tenue des élections dans ces pays, dans chacun des cas?

Lord Chitnis: Non. J'ai tendance à rédiger des rapports seulement dans les cas où je soupçonne que les choses ne se font pas correctement. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de rédiger un rapport positif, pour dire que tout va bien dans le meilleur des mondes. A mon avis, la deuxième élection au Zimbabwe reflétait essentiellement les opinions de la population.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous avez déclaré catégoriquement que, à votre avis, les observateurs sont des personnes dangereuses. Cela figure dans vos notes. Que voulez-vous dire par là?

Lord Chitnis: Vous constaterez—vous avez ces notes devant vous et moi pas—que je poursuis en disant qu'ils sont dangereux parce que les gouvernements ont la très mauvaise habitude de les croire. A mon avis, leur rapport est dangereux dans la mesure où les observateurs travaillent dans des conditions qui les empêchent de faire des observations valables, mais leur

[*Text*]

because of their official status get believed by their sending government, then the report becomes dangerous.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): What you are really saying is that the British government in its wisdom, or lack of it, should have sent you as the official observer rather than the two people they did send.

Lord Chitnis: No, not particularly.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Well, you do not agree with the report, do you?

Lord Chitnis: No. What I say—

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You do not feel that they could properly report back to the British government with validity.

Lord Chitnis: I do not know if you have the whole report in front of you, but what I say in my appendix, which is with the full document, about the British position, is I do make a strong recommendation that in future, if the British government sends official observers to elections, it should be under the conditions that they make—they, the British government—make arrangements for their travel, their protection, and their hospitality.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I assume, then, when you speak in the House of Lords on your observations in El Salvador, you will endeavour to discredit the two people who were sent as observers by the British government—that is, the official observers sent by the British government.

Lord Chitnis: What do you mean by "discredit"? I have already said that I have not the slightest intention of attempting to prove that Professor Bowett or Sir John Galsworthy are other than very honourable people. The point I am making is that I believe the system under which they were sent, or the conditions under which they were sent, discredit their findings; and that I will certainly be saying.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Well, you made the statement—and I am quoting you—you said that the British observers' conclusions are worthless. So what they did was worthless. It was an exercise in futility or fraud for the British government to send those two people to observe.

Lord Chitnis: No, not fraud; futility.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Futility. So what you are really saying, then, is that they were just inexperienced; they were incompetent; they were ineffective—

Lord Chitnis: No. At the risk of repeating myself, I say that the conditions under which they operated were such that they could not make valid observations.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): So any information that they give back to the British government is just going to be absolutely useless.

[*Translation*]

statut officiel fait que le gouvernement qui les a nommés les croit.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Cela revient donc à dire que vous estimez que le gouvernement britannique, dans sa grande sagesse, ou en l'absence de cette qualité, aurait dû vous envoyer, vous, comme observateur officiel plutôt que ceux qu'il a choisis.

Lord Chitnis: Non, pas vraiment.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Mais vous n'approuvez pas le rapport, n'est-ce-pas?

Lord Chitnis: Non, ce que je dis, c'est—

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous ne pensez pas qu 'ils étaient en mesure de faire un rapport valable au gouvernement britannique.

Lord Chitnis: Je ne sais pas si vous avez le document entier entre les mains, mais je recommande fortement, dans l'annexe, qui est attachée au document complet, pour ce qui concerne la position britannique, que, à l'avenir, lorsque le gouvernement britannique enverra des observateurs officiels contrôlés des élections, ce soit aux conditions déterminées par le gouvernement britannique, pour ce qui est des déplacements, de la protection et de l'accueil.

M.Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je dois donc conclure que lorsque vous allez parler à la Chambre des Lords de vos observations au Salvador, vous allez essayer de jeter le discrédit sur les deux observateurs officiels du gouvernement britannique.

Lord Chitnis: Qu'entendez-vous par «discrédit»? J'ai déjà dit que je n'avais aucunement l'intention de remettre en question l'intégrité du professeur Bowett et de Sir John Galsworthy. Ce que je dis, c'est que le cadre dans lequel ils ont oeuvré et les conditions dans lesquelles ils ont été envoyés rendent leurs conclusions douteuses.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Mais vous avez dit—et je vous cite—que les conclusions des observateurs britanniques ne valaient rien. Donc ce qu'ils ont fait ne vaut rien. Il était tout à fait futile pour le gouvernement britannique d'envoyer deux observateurs. C'était une escroquerie.

Lord Chitnis: Non, ce n'était pas une escroquerie, mais c'était futile.

M. Robinson (Etobicole—Lakeshore): Bon, futile. C'est donc qu'ils manquaient d'expérience, qu'ils étaient incompétents, inefficaces . . . .

Lord Chitnis: Non. Au risque de me répéter, je dis que les conditions dans lesquelles ils ont oeuvré les empêchaient de faire des observations valables.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Donc, le rapport qu'ils feront au gouvernement britannique est tout à fait inutile.

[*Texte*]

Lord Chitnis: Well, generally speaking, I am afraid the answer is yes. They were hamstrung by their terms of reference and they were hamstrung by the conditions under which they operated.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Well, I am glad you were not operating under the same restrictions. You obviously saw everything in a different light and you have reported, as you say, everything accurately and they reported everything incorrectly.

Now, I understand, Lord Chitnis, that you had three terms of reference in going to El Salvador. You were representing the British Parliamentary Human Rights Group, is that it? Were you going there, as an additional purpose other than the three set out here, to look into the human rights situation as well?

Lord Chitnis: No, and the occasion of my visit was specifically the election. There was in fact, since you ask, another matter with which I was concerned, but that was entirely a refugee matter, and while I am perfectly willing to discuss it with the committee, I do not think it is terribly relevant to what we are talking about.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): All right. Now, you were asked to assess the political conduct of the election.

Lord Chitnis: Yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Were you satisfied with that?

Lord Chitnis: No, for the reasons I have given.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): All right. And what about the atmosphere of the election campaign? Did you feel that elections could be carried on?

• 1100

Lord Chitnis: No, again for the reasons I have given.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Did you feel that there was any freedom of expression?

Lord Chitnis: For some.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): How many?

Lord Chitnis: The political parties that contested—in other words, the six contesting parties—had good freedom of expression, contained only by, in the bought propaganda, their purses. The allocation of party political broadcasts, for example, on broadcasting and television was fair.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): And you were to assess the organization of those in favour of elections and those against elections?

Lord Chitnis: Yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Did you do that?

Lord Chitnis: Insofar as I could, yes.

[*Traduction*]

Lord Chitnis: Je crains que la réponse ne soit affirmative, en général. Leur mandat et les conditions dans lesquelles ils travaillaient les limitaient énormément.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Eh bien, je suis content de savoir que vous n'étiez pas assujetti aux mêmes restrictions. Vous avez vu la situation sous un jour très différent et vous avez donc été en mesure de faire un rapport efficace. Leur rapport est tout à fait inexact.

Je crois savoir, Lord Chitnis, que vous avez reçu trois mandats au Salvador. Vous avez représenté le groupe des Droits de la personne du Parlement britannique, n'est-ce-pas? Est-ce que vous aviez un autre but pour vous rendre au Salvador que ces trois mandats relatifs à la situation des Droits de la personne?

Lord Chitnis: Non, je me suis rendu au Salvador seulement pour les élections. Mais puisque vous me posez la question, je me suis également intéressé à la question des réfugiés, bien que je sois tout à fait disposé à en discuter avec le Comité, car cela n'a rien à voir avec le sujet dont nous traitons maintenant.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Très bien; On vous a demandé d'évaluer les aspects politiques de la tenue de l'élection.

Lord Chitnis: C'est exact.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Avez-vous été satisfait de ce que vous avez trouvé?

Lord Chitnis: Non, pour les raisons que j'ai mentionnées plus tôt.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Très bien Et qu'en était-il de l'atmosphère de la campagne électorale? A votre avis, était-il possible de tenir des élections?

Lord Chitnis: Non, et pour les mêmes raisons.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): La liberté d'expression était-elle garantie?

Lord Chitnis: Pour certains.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Pour combien?

Lord Chitnis: Les partis politiques qui se disputaient les élections—donc les six intéressés—avaient la liberté d'expression, qui n'était limitée que par leurs moyens financiers de faire de la propagande. La répartition du temps d'antenne entre les divers partis politiques, à la radio comme à la télévision, a été juste.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Et l'on vous avait demandé d'évaluer l'organisation des groupes en faveur des élections et des groupes qui étaient contre les élections?

Lord Chitnis: Oui.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): L'avez-vous fait?

Lord Chitnis: Dans la mesure du possible.

[*Text*]

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): And what were your conclusions?

Lord Chitnis: That is all one sentence; take the point.

The freedom of expression, as I say, for the contesting parties was, let us say, roughly good. The non-contesting parties were not able to contest, I think, for good reason, and therefore fundamentally their freedom of expression and organization was flawed.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Did you meet with the guerrilla groups?

Lord Chitnis: I did not meet with the guerrilla groups, no. As I say in my report, I did not go to El Salvador to go to war, I went there to observe an election.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Did you meet with some of the groups that were not in favour of the election?

Lord Chitnis: Yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): And they were groups, I assume, then, such that although they were affiliated with a political party, that party did not choose to take part in the election?

Lord Chitnis: Yes; for example, the MNR.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): They had a choice either to take part or not to take part in the election?

Lord Chitnis: It depends on what you mean by "choice". The election was on, and if a party registered, a party could stand in the election. I might say that at least one party, namely PAR, withdrew from the election because they found the process was impossible for them to play a part in. But if you just take the MNR, for an example, while they had the choice, if you like, of participating in the election, it would have been at certain risk of their lives, and quite reasonably, they declined to participate in the election.

This was even conceded by the central electoral commission when they were trying to persuade some of these parties to contest, when it said to them, well, all right, you may not be able to participate in the election in the country, but why do not you participate from outside the country and through television and radio? That would hardly be a proper way of conducting the election.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): It seems to me, from what you have stated so far, that many of those who voted voted because of fear—

Lord Chitnis: I have said that I think it was a considerable factor, yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Also, you have suggested that many of those who did not vote also did not vote because of fear.

Lord Chitnis: Many of those who did not vote did not vote because they were effectively disenfranchised. The 700,000 people who—the 500,000 refugees and the 200,000 with ID cards could not vote because they were simply disenfranchised.

[*Translation*]

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Quelles ont été vos conclusions?

Lord Chitnis: Je vous ai déjà dit ce que je pensais. A vous d'en tirer vos propres conclusions.

Les partis qui se disputaient les élections avaient une assez bonne liberté d'expression. Mais les partis non reconnus n'ont pas eu la même liberté pour, à mon avis, d'assez bonnes raisons. Par conséquent, leur liberté d'expression et d'organisation était essentiellement imparfaite.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Avez-vous rencontré des groupes de guérilla?

Lord Chitnis: Non. Comme je l'ai dit dans mon rapport, je ne suis pas allé au Salvador pour faire la guerre. Je suis allé observer l'élection.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Avez-vous rencontré certains groupes qui n'étaient pas en faveur des élections?

Lord Chitnis: Oui.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je suppose qu'il y a des partis politiques auxquels certains groupes sont affiliés, qui n'ont pas participé aux élections?

Lord Chitnis: Oui, comme par exemple, le MNR.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Ils étaient libres de décider de participer aux élections ou non?

Lord Chitnis: Tout dépend de ce que vous entendez par «libres». Des élections ont été déclenchées et tout parti inscrit pouvait y participer. Il y a au moins un parti, le PAR, qui s'est retiré des élections, estimant qu'il était impossible pour lui d'y jouer un rôle. Mais même si le MNR était libre, si l'on veut, de participer aux élections, il courait le risque de mettre des siens en danger en le faisant. C'est pourquoi il a refusé de participer aux élections.

Le comité électoral central a reconnu ce fait et a essayé de persuader certains de ces partis de participer aux élections en leur disant que, même s'ils ne pouvaient pas le faire de l'intérieur du pays, ils pourraient toujours le faire de l'extérieur au moyen de la télévision et de la radio. Mais ce n'est pas une façon très appropriée de tenir des élections.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Il me semble, d'après ce que vous avez dit jusqu'à maintenant, que bon nombre de ceux qui ont voté, l'ont fait par crainte—

Lord Chitnis: Je dis que c'était un facteur important, oui.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous avez aussi prétendu que beaucoup de ceux qui n'ont pas voté ont agi ainsi également par crainte.

Lord Chitnis: Un grand nombre de ceux qui n'ont pas voté ont agi ainsi parce qu'ils avaient été privés de leur droit électoral. En effet, les 500,000 réfugiés et 200,000 personnes possédant une carte d'identité n'ont pas pu voter parce qu'ils

[*Texte*]

In Usulutan, Chalatenango, and Morazan—in other words, the provinces where the fighting is at its worst—on the face of it, the polls being low in those provinces, large numbers of people did not vote because they probably could not get to the polling station.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Is it fair to say that those who did not vote did not vote because of fear?

Lord Chitnis: It is a double negative—sorry, let me work that out. Those who did not vote did not vote because of fear. No—if I have the question the right way around. A large number of people did not vote because they in effect had no opportunity to vote.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): But it was not because they feared to vote?

Lord Chitnis: Some people may not have voted because of fear, but the blocks of voters you can talk about in the war-torn areas and the refugee camps, and so on, could not vote because they had not the opportunity to do so.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): That may be true, but some people have been trying to tell us that a great number of people would not vote, and, in fact, after the election, did not vote, because they had a fear of going to vote. You are telling us just the opposite—

Lord Chitnis: No, I am not telling you just the opposite; I am telling you that it is a very brave man indeed who comes before your committee and attempts to describe to you the motives of individual voters over the whole of El Salvador. I have talked about two large blocks of voters that are clearly identifiable as not having had the opportunity to vote. I have met, and I record the fact in my report, that I talked to a number of people who thought they were in a double bind: if they voted, they were going to get into trouble; if they did not vote, they were going to get into trouble. These people undoubtedly existed.

• 1105

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You have indicated that although approximately 1.5 million did vote, and there were some spoiled ballots and so on, this was only about 50 per cent of those who should have been entitled to vote if they had been enfranchised. Is that right?

Lord Chitnis: Roughly, yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): That would have included the half million refugees outside the country?

Lord Chitnis: Yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You could hardly expect them to be voting in this election.

Lord Chitnis: Mr. Bustamente said to me that they had wondered whether they would be able to give these people the vote, and of course foreign voting is often done. Actually, in the election in Guyana, Guyanese abroad are in fact allowed to vote.

[*Traduction*]

avaient perdu leur droit électoral. La participation a été assez faible dans les provinces de l'Usulatan, du Chalatenango et du Morazan, où la guerre civile sévit le plus gravement parce qu'un grand nombre d'électeurs ne pouvaient tout simplement pas se rendre aux bureaux de scrutin.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Donc on peut dire que ceux qui n'ont pas voté ont agi ainsi par peur?

Lord Chitnis: J'ai besoin d'un temps de réflexion pour comprendre votre question. Ceux qui n'ont pas voté ont agi ainsi par peur. Non, si je comprends bien votre question. De nombreuses personnes n'ont pas voté parce qu'elles ne pouvaient pas voter.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Et non pas parce qu'elles avaient peur de voter?

Lord Chitnis: Certains n'ont peut-être pas voté par peur, mais des blocs d'électeurs dans les régions dévastées par la guerre civile et dans les camps de réfugiés n'ont pas voté parce qu'ils en étaient empêchés.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): C'est peut-être vrai, mais certains prétendent qu'un grand nombre de personnes ne voulaient pas voter et n'ont pas voté parce qu'elles avaient peur de voter. Vous me dites le contraire—

Lord Chitnis: Non, je ne vous dis pas le contraire. Je vous dis qu'il faut être très courageux pour se présenter devant votre Comité et essayer de vous décrire les raisons des électeurs individuels dans tout le Salvador. J'ai parlé de deux grands blocs d'électeurs qu'il est facile de définir et qui ont été empêchés de voter. J'ai rencontré et je le dis dans mon rapport un certain nombre de personnes qui se trouvaient devant un dilemme: en votant, elles s'attiraient des ennuis; en ne votant pas, elles s'attiraient aussi des ennuis. Il y avait des personnes dans cette situation.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous avez mentionné que bien qu'environ 1.5 million d'habitants aient voté, et qu'il y ait eu quelques bulletins de vote annulés, ce chiffre ne représentait qu'environ 50 p. 100 de ceux qui auraient eu le droit de voter s'ils avaient été inscrits. Est-ce exact?

Lord Chitnis: En gros, oui.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Ce nombre inclut le demi-million de réfugiés à l'extérieur du pays?

Lord Chitnis: Oui.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): On ne peut vraiment pas s'attendre à ce qu'ils aient voté au cours de cette élection.

Lord Chitnis: M. Bustamente m'a dit qu'on s'était demandé si on serait en mesure de permettre à ces gens de donner le vote, car évidemment le vote à l'étranger se fait souvent. En réalité, lors des élections en Guyane, on a permis aux citoyens qui étaient à l'étranger de voter.

[*Text*]

Dr. Bustamente indeed expressed the hope that at future elections they would be able to devise a system whereby Salvadoran nationals outside the country could vote. What I am saying is that he himself conceded that it was a deficiency of the election that so many Salvadoran nationals were not allowed to participate.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Lord Chitnis, would it not be fair to say, in view of the fact that there was a large turnout of voters under the circumstances—50 per cent, at least, voted under the circumstances under which they voted and the difficulties in that country—that a 50 per cent turnout is pretty good? Would you agree with that?

Lord Chitnis: I have said that I do not believe 50 per cent is at all a derisory figure, just as I do not believe it is a massive turnout. It is a goodish number of people to have got to the polls. I have also, though, attempted at some length to describe to you the motives of, I think, many of the people who went to the polls.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Getting back to the percentage of voters, we have municipal elections in Metropolitan Toronto, a city of about 2.5 million people, and you are lucky if you get 35, 36 or 37 per cent out to vote. What do you think of that? And those are ideal circumstances, ideal conditions. And here you get at least 50 per cent, in your own words, and you are probably about as negative as anybody could be.

Lord Chitnis: Yes, but I keep on saying: I do not knock this figure of turnout—I might say, assuming it is right—but anyway, on the face of it, I think there is no difference of opinion between us on that. What I am talking about is why that turnout happened, and I have on paper, and at some length this morning, tried to describe to you why I think large numbers of people voted and why I think they did not vote simply to make a free choice between what the parties had offered.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You made mention of the fact that there were few polling stations, and therefore there were long queues, and it appeared to manifest an interest in voting; but as I understand it, in El Salvador, because of the carrying on of the guerrillas, many people would not vote in the country but would come into the urban areas to vote. I suppose many polls in the outer rural areas would not have had very much business at all, or they may have even been closed down, for all I know. But there would be a tendency, then, for people to come and vote wherever it was accessible to them to vote?

Lord Chitnis: Yes. That raises a new and rather interesting point about the election result, because to a certain extent, not necessarily by happening on the day, but over the period of time before the election, there had been a movement of the population from the war-torn provinces to the urban areas, particularly to San SalVador. Now, the allocation of seats in the national assembly was based on the population in its stable state, so that the number of seats given to Usulutan was so

[*Translation*]

M. Bustamente a exprimé l'espoir que lors des élections futures, on pourrait mettre au point un système permettant aux ressortissants salvadoriens, se trouvant à l'extérieur du pays, de voter. Je veux vous faire comprendre qu'il admettait lui-même que le fait qu'un si grand nombre de ressortissants salvodoriens n'aient pu participer constituait un vice au cours de ces élections.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Lord Chitnis, ne serait-il pas juste de dire que, étant donné les circonstances la participation des électeurs était considérable—50 p. 100 ou moins ont voté dans des circonstances pour le moins difficiles dans ce pays—qu'une participation de 50 p. 100 est très valable? Seriez-vous d'accord pour le dire?

Lord Chitnis: J'ai déjà dit que je ne crois pas que 50 p. 100 soit dérisoire, tout comme je ne crois pas que cela représente un succès retentissant. C'est un assez bon nombre de gens au bureau de scrutin. Je me suis également donné beaucoup de mal pour tenter de vous décrire les motifs, à mon avis, d'un grand nombre de ceux qui se sont rendus au bureau de scrutin.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Revenons au pourcentage de votants, nous tenons des élections municipales pour le Toronto métropolitain, une ville d'environ 2 millions et demi d'habitants, et nous avons de la chance si la participation est de 35, 36 ou 37 p. 100. Qu'en pensez-vous? Il s'agit là bien sûr de circonstances idéales, de conditions idéales. Or voici que la participation était d'au moins 50 p. 100, de votre aveu même, et pourtant, vous êtes aussi peu enthousiastes qu'il est possible de l'être.

Lord Chitnis: Oui, mais je le répète sans cesse: je ne dénigre pas ce chiffre de participation—en supposant qu'il soit juste, je m'empresse de le dire—mais quoi qu'il en soit, à première vue, je crois que nos opinions ne diffèrent pas à ce sujet. Je veux parler des raisons de cette participation, et j'ai par écrit, et assez longtemps ce matin, essayé de vous décrire pourquoi, à mon avis, un grand nombre de personne ont voté, et pourquoi j'estime que les votants n'ont pas simplement voté pour choisir librement entre ce que les partis avaient à offrir.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous avez souligné qu'il y avait peu de bureaux de scrutin et que, par conséquent, les queues étaient longues, ce qui semblait démontrer un intérêt pour le vote; néanmoins, selon ce que j'en sais, au Salvador, à cause des agissements des guerillos, de nombreuses personnes n'ont pas voté à la campagne, mais se sont rendues dans les centres urbains pour voter. Je suppose donc que de nombreux bureaux de scrutin dans les régions rurales éloignées n'ont pas vu un très grand nombre de votants, ou sont peut-être même restés fermés, que je sache. Il y avait donc tendance à aller voter où c'était possible de le faire?

Lord Chitnis: Oui, voilè un point nouveau et intéressant au sujet des résultats des élections, puisque jusqu'à un certain point, non pas le jour même des élections, mais au cours de la période précédente, il y a eu un mouvement de population des provinces déchirées par la guerre vers les régions urbaines, particulièrement vers San Salvador. Or, la répartition des sièges à l'Assemblée nationale est fondée sur la population dans un milieu stable; donc, l'État de Usulutan a droit à un

[*Texte*]

many, and the number of seats for San Salvador was so many. The result, following the movement of population, was that there was a great distortion in the value of a vote depending on where it was cast. In San Salvador it took 25,000 votes to elect a deputy. In the war-torn provinces in general, I think Usulutan in particular—I have it here and I will tell you if you want it in particular—it took half that number. Now, it was in San Salvador that the Christian Democrats, as it happens, did best, and it was in the war-torn provinces where ARENA and PCN topped the poll; and there was a distortion, then, in the allocation of the seats to the parties as a result of this movement of population.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): But my understanding is that you take the total vote and it was divided among the parties, and they—

Lord Chitnis: Province by province, though.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): —get a number of seats according to the total vote.

Lord Chitnis: Yes, but province by province, not nationwide. If it had been done nation-wide, then it would have worked, and it would not have mattered where you voted; but each department had a number of seats assigned to it.

• 1110

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I do not think I have seen this, but is there a breakdown on the number of votes that each party received?

Lord Chitnis: I have one here.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): It may have been in the report. I just do not have it. I can get that later. One final question—

Lord Chitnis: It is taken from *La Prensa*. I think you got it with your papers, but if not, I have another copy here.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): One final question to you. Your third undertaking was to assess the electoral process itself. Can you suggest any improvements that might be made?

Lord Chitnis: Yes. I would have more polling stations. I would not necessarily insist on a register, though I suppose I am bound to say that an election with a register is likely to be better than an election without one. But I would not make a great point of the lack of a register.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): In other words, by register you mean an enumeration?

Lord Chitnis: What we call a list of voters.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I see. Here enumerators go around and check everybody on a list. I suppose it is virtually the same thing.

Lord Chitnis: I am getting into a language problem. In Britain, we publish every year a list of people who are qualified to vote in each place.

[*Traduction*]

certain nombre de sièges et San Salvador à un certain nombre. Le résultat, à la suite de ce déplacement de la population, a engendré une distortion dans la valeur du vote selon le lieu où l'on votait. A San Salvador, il fallait 25,000 voix pour être élu député. Dans les provinces déchirées par la guerre en général, je pense à Usulutan en particulier, j'ai ici les chiffres et je vous les donnerai si vous voulez celui-ci en particulier—la moitié de ce nombre suffisait. Or, il se trouve que c'est à San Salvador que les démocrates chrétiens ont le mieux fait, et que ARENA et PCN l'ont emporté dans les provinces; il y a donc eu distortion dans l'allocation des sièges au parti, à la suite de ce déplacement de la population.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je pensais qu'il s'agissait de prendre le nombre total de voix pour ensuite le diviser par le nombre de partis, et qu'on . . .

Lord Chitnis: Province par province, cependant.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): . . . obtenait le nombre de sièges selon le nombre total de voix.

Lord Chitnis: Oui, mais province par province, et non à l'échelle du pays. Si on avait procédé à l'échelle du pays, alors le processus aurait fonctionné, et peu importe où vous auriez voté; mais chaque département possède un certain nombre de sièges.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je ne crois pas l'avoir vu, existe-t-il une ventilation du nombre de voix que chaque parti a reçues?

Lord Chitnis: Je l'ai ici.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): C'est peut-être dans le rapport. Je ne l'ai pas. Je peux l'obtenir plus tard. Une dernière question . . .

Lord Chitnis: C'est tiré de là *La Prensa*; je crois que vous l'avez reçue avec vos documents, sinon, j'en ai un autre exemplaire ici.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Une dernière question. Votre troisième tâche consistait à évaluer le processus électoral même. Pouvez-vous proposer des améliorations qu'on pourrait y apporter?

Lord Chitnis: Oui. J'aurais plus de bureaux de scrutin. Je n'insiterais pas nécessairement sur un registre, bien que je doive avouer qu'il vaut mieux tenir une élection avec un registre que sans registre. Mais je n'attacherai pas trop d'importance au manque de registre.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): En d'autres termes par registre, vous entendez recensement?

Lord Chitnis: Ce que nous appelons la liste électorale.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je vois. Envoyer des recenseurs pour ensuite vérifier le nom de chacun sur la liste. A toutes fins pratiques, je suppose que c'est la même chose.

Lord Chitnis: Je crois qu'il y a un problème linguistique ici. En Grande-Bretagne, chaque année, nous publions la liste de ceux qui sont adminissibles à voter à chaque endroit.

[*Text*]

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I see. We do not have a continuous voters' list in Canada, we have to enumerate before every election. This is what you would recommend: a permanent list?

Lord Chitnis: What I am saying is, I do not make a great point of the fact they did not have a register, but I suppose I am bound to say it because it tends to be the case, certainly in Europe, that we do have what we call electoral registers. I would very much simplify the polling process; I mean, the actual operation of the voter casting his vote. I would mark his hand, give him a ballot paper and have him put it in the box. It is unnecessary to take his name; it is unnecessary for him to sign against his name, which they did; and it is unnecessary for his card to be marked. That would cut out three stages of the six-stage process.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): In our process here, I guess it is the clerk in the polling station checks your name against the list, puts a line through it and puts her initials opposite. Rather than the individual doing it, the clerk at the poll does it.

Lord Chitnis: If you have a register, that is indeed how we behave in Britain. I am saying if you do not have a register, then all you need do is arrive, show your identity card to prove that you are who you say you are and that you are of age. You then have your finger marked, and you then cast your ballot. Those seem to me the only stages that are necessary. In other words, three stages as opposed to the six stages they had in Salvador.

The Chairman: We will have a second round, Mr. Robinson. Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I certainly welcome our witness today. Perhaps I could explore a little further what Mr. Robinson was discussing, and that is your estimate that perhaps 50 per cent voted. What figures are you actually referring to there? I note in your printed material that you are using a Catholic university in San Salvador total figure of eligible voters of 2.4 million. Is that the figure that you feel would be the—

Lord Chitnis: Yes. In other words, to Dr. Bustamente's figure of 1,445,000 one would add his estimate of the people without *cedulas*, the half a million refugees that I have talked about, and a factor he does not take into account, which is likely population growth since these figures were produced. Now, I said there is no precision about this figure.

Mr. Stevens: Yes, but is the figure that you are basing your estimate of 50 per cent on the 2.4 million figure?

Lord Chitnis: Yes, or 2.5, I would say.

Mr. Stevens: All right. I notice on the schedule that you are showing here, which you took from one of the local papers in San Salvador—

Lord Chitnis: *La Prensa*, yes.

[*Translation*]

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je vois. Nous n'avons pas de liste électorale permanente au Canada; nous faisons un recensement avant chaque élection. C'est donc ce que vous recommandez, une liste permanente?

Lord Chitnis: Je dis ne pas attacher trop d'importance au fait qu'il n'y ait pas de registre, mais je me dois de dire, car c'est en général le cas, certainement en Europe, que nous avons ce que nous appelons des registres électoraux. Cela simplifierait grandement le processus au bureau de scrutin. Je veux parler du fait concret de voter, Je marquerais la main du votant, je lui donnerais un bulletin que je lui demanderais de mettre lui-même dans l'urne. Il est inutile de prendre son nom; il est inutile de lui faire signer vis-à-vis de son nom, ce qu'on a fait, et il est inutile de marquer sa carte. On éliminerait ainsi trois étapes du processus qui en comporte six.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Ici, c'est le secrétaire de scrutin au bureau de scrutin qui vérifie le nom sur la liste, le barre et y appose ses initiales. Ce n'est pas le votant que le fait, c'est le secrétaire de scrutin.

Lord Chitnis: Si vous avez un registre, c'est ce qui se passe en Grande-Bretagne. Je prétends simplement que si vous n'avez pas de registre, il vous suffit d'y aller, de montrer votre carte d'identité pour faire la preuve que vous êtes bien qui vous prétendez être et que vous avez l'âge de voter. On marque ensuite votre doigt, et vous votez. Ce sont là, à mon avis, les seules étapes nécessaires. En d'autres termes, il n'y aurait que trois étapes plutôt que les six qu'on avait au Salvador.

Le président: Nous aurons un deuxième tour, monsieur Robinson. Monsieur Stevens.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Je suis très heureux de voir notre témoin d'aujourd'hui. Peut-être puis-je pousser plus avant dans la même veine que M. Robinson, et parler de vos prévisions voulant que peut-être 50 p. 100 de la population a voté. De quel chiffre s'agit-il vraiment? Je remarque que dans votre documentation, vous utilisez le chiffre d'électeurs admissibles de 2.4 millions fourni par l'université catholique de San Salvador. Ce chiffre est-il celui qui, à votre avis . . .

Lord Chitnis: Oui. En d'autres termes, au chiffre de 1,445,000 de M. Bustamente, il faut ajouter les prévisions touchant ceux sans *cedulas*, les 500,000 réfugiés dont j'ai parlé et un autre facteur dont il ne tient pas compte, la croissance démographique probable depuis la publication de ces chiffres. J'ai bien dit que ces chiffres n'étaient pas précis.

M. Stevens: Oui, mais vous fondez-vous sur 2.4 millions pour dire 50 p. 100?

Lord Chitnis: Oui, ou 2,5, je dirais.

M. Stevens: Très bien. Je remarque sur le tableau que vous montrez ici, que vous avez tiré d'un journal local à San Salvador—

Lord Chitnis: Oui, *La Prensa*.

[*Texte*]

Mr. Stevens: You say the votes are 1,308,000. Is there any particular reason why you did not show the other 169,000 votes that were cast?

Lord Chitnis: Which other? Sorry.

Mr. Stevens: You have cut out the votes that were cast but ended up defaced or in some way mutilated.

Lord Chitnis: Yes, I can give you an exact description of that. You see, I left San Salvador on—two days after the poll anyway when the computer was still broken down and we had not got the results.

• 1115

The El Salvadorian embassy in London, which provided me with this sheet, was not in fact able to do so until three days ago. I promise you this is so, that in the report that is being printed—this had to be written while we were waiting for the results—the 1.2 million figure on I think it is page 12—will now read 1.3 million. Sorry: this is a draft text, and I hope I have always made that clear, because it is currently being printed.

Mr. Stevens: But my Lord, what I am really referring to is that you have shown a partial vote in your 1.3 million figure. The total vote was 1,485,185.

Lord Chitnis: Where do you get that figure from?

Mr. Ogle: This chart does not show votes that were declared ineligible.

Lord Chitnis: Oh, I see: the spoiled votes.

Mr. Stevens: That is right. But those people, I think you will agree, turned out. They voted.

Lord Chitnis: Yes. Now, the figures I have on those—remember they are including in that figure *papaletos no utilisadas*; in other words, papers that were at the boxes, where they were issuing 500 each, but not issued. That is the largest number of those. In other words, they were not cast votes, though they were included in the computation issued by the government.

Mr. Stevens: I do not want to take out all my time on this particular point, Mr. Chairman.

You mentioned about the computer breakdown, I think you called it. Who informed you that the computer had broken down?

Lord Chitnis: The authorities in the counting centre. When I went there at, let us say, 2.00 p.m. on the Monday, we were informed that the computer had broken down. I think the last results they issued were either at 11.55 or 12.55 o'clock, I cannot tell you which.

The Chairman: On the Sunday evening?

Lord Chitnis: No, on Monday morning.

Mr. Stevens: Yes. Now, were you curious enough to say, well, in that case, could I go over to the computer centre and really see what the difficulty is, why the computer has in fact broken down?

[*Traduction*]

M. Stevens: Vous dites qu'il y a eu 1,308,000 voix. Est-ce pour une raison particulière que vous ne tenez pas compte des 169,000 autres voix?

Lord Chitnis: Quelles autres, excusez-moi.

M. Stevens: Vous avez éliminé les bulletins de scrutin gâchés ou mutilés d'une façon quelconque.

Lord Chitnis: Oui, je peux vous en donner une descrption exacte. Voyez-vous, j'ai quitte San Salvador le . . . enfin deux jours après le scrutin, alors que l'ordinateur était toujours en panne et que nous n'avions pas les résultats.

L'ambassade salvadorienne à Londres qui m'a fourni cette feuille n'a pu le faire en fait qu'il y a trois jours. Néanmoins, je puis vous dire que le rapport en cours de publication—il a fallu le rédiger pendant que nous attendions les résultats—le chiffre de 1.2 million qui se trouve je crois à la page 12—se lira maintenant 1.3 million. Excusez-moi: il s'agit de l'ébauche du texte, j'espère que c'est toujours bien compris, car le document est actuellement en cours d'impression.

M. Stevens: Mais Lord Chitnis, ce dont je veux parler, c'est que vous indiquiez un chiffre partiel par le vote de 1.3 million. Le nombre de voix total se chiffrait à 1,485,185.

Lord Chitnis: D'où tirez-vous ce chiffre?

M. Ogle: On ne trouve pas sur ce tableau les voix déclarées inadmissibles.

Lord Chitnis: Je vois. Les votes annulés.

M. Stevens: En effet. Mais vous admettrez que ces gens se sont présentés. Ils ont voté.

Lord Chitnis: Oui. Les chiffres que j'ai à ce sujet—rappelez-vous qu'ils figurent dans le chiffre des *papaletos no utilisadas*; en d'autres termes, les bulletins qui se trouvaient aux urnes, où chacune en recevait 500, mais qui n'ont pas été émis. C'est là le plus grand nombre. En d'autres termes, il ne s'agit pas de votes, bien qu'ils figurent dans les calculs publiés par le gouvernement.

M. Stevens: Je ne veux pas prendre tout mon temps à discuter de ce point particulier, monsieur le président.

Vous avez mentionné la panne d'ordinateur, je crois que c'est ainsi que vous l'avez appelée. Qui vous a informé de cette panne?

Lord Chitnis: Les responsables au centre de comptage. Lorsque j'y suis allé, voyons, vers 14 heures le lundi, on nous a appris que l'ordinateur était en panne. Je crois que les derniers résultats publiés l'ont été soit à 11h55 ou à 12h55, je ne sais plus au juste.

Le président: Le dimanche soir?

Lord Chitnis: Non, le lundi matin.

M. Stevens: Oui. Avez-vous eu la curiosité de dire, eh bien, dans ce cas, puis-je aller au centre d'informatique et voir quelle est vraiment la difficulté, voir pourquoi l'ordinateur est en panne?

[*Text*]

Lord Chitnis: I was curious about what had happened. I did not actually ask to do that, no. I doubt if I would have learned much. I have never really understood computers.

Mr. Stevens: I am sorry you did not, because I of course was confronted with the same thing you have referred to, a concern about why the results were not coming in more quickly, and I did go to the computer centre. I did see the equipment, I talked to the people, and I obtained the print-outs from the actual computer. With all due respect, my Lord, it was not that the computer was broken down; it was the communication system. Because of the provision in the electoral process that all results had to go through the telegraph office, the telegraph office just could not handle quickly enough the results that came into the computer centre. If I may explain, when I asked, then, why were the results not simply delivered, it was pointed out that the terrorists were watching for that. The terrorists were waiting to have the results delivered so they could either harass the people delivering them or kill them or in some way interfere with the compilation of the results.

I am familiar with computers, and perhaps in that way I am not as awed with them as you are, having been the chief executive in a computer company. I was very impressed, frankly, with the computer centre. I know the chairman loves to laugh at anything I say, but I think this is a very serious matter. You have said the computer was broken down. I am saying, with all due respect, it was not broken down, and in fact I would add, my Lord, that we took the precaution of actually picking up individual poll results so we could then compare, poll by poll, those results with what the computer print-out said were the results from those polls.

Lord Chitnis: I recorded accurately what I was told, namely, that the computer broke down. The computer had not broken down. It was simply finding it difficult to cope with the traffic. Okay. But that is not the point. At no place in my report do I make great point of, or any allegation about, anything that was wrong with the election because the computer broke down. I recalled two facts: one, I was told that it had; but second, what I did say and what I stand by, is that I cannot understand what the computer was doing there in the first place. It seems to me that the computer was totally unnecessary.

• 1120

Mr. Stevens: My lord, I guess there are clear differences of opinion here.

Lord Chitnis: Perhaps if I am allowed to, I might ask you a question. If we are able to manage elections in the United Kingdom where we have 30 million votes, without having to put these things through a computer, I am unclear as to why it was necessary in El Salvador with 1.3 million votes. That is all. I mean, you lay yourself open to something going wrong—whether it be the computer not being able to cope with the traffic or whether the thing breaks down or whatever.

[*Translation*]

Lord Chitnis: J'étais curieux de savoir ce qui s'était produit. Je ne l'ai pas demandé à le faire, non. Je doute si j'aurais appris grand-chose. Je n'ai jamais vraiment compris les ordinateurs.

M. Stevens: Je regrette que vous ne l'ayez fait, car évidemment, j'ai dû moi-même faire face à la même chose, je me suis inquiété de savoir pourquoi les résultats ne rentraient pas plus rapidement, et je suis allé au centre d'informatique. Avec tout le respect qui vous est dû, *My Lord*, ce n'est pas que l'ordinateur était en panne; c'était le système de communication. Parce que la procédure électorale prévoyait que tous les résultats devaient être acheminés par télégraphe, ce bureau ne pouvait pas transmettre suffisamment rapidement les résultats qui lui parvenaient du centre d'informatique. Permettez-moi d'expliquer, lorsque j'ai demandé, donc pourquoi les résultats n'étaient pas livrés, on m'a fait remarquer que c'est justement ce qu'attendaient les terroristes. Ceux-ci attendaient que les résultats soient livrés de façon soit à gêner ceux qui les livraient, à les tuer, à intervenir d'une façon ou d'une autre dans le calcul des résultats.

Je connais les ordinateurs, c'est peut-être pourquoi ils ne m'impressionnent pas autant que vous, j'ai déjà dirigé une entreprise d'ordinateurs. J'ai été très impressionné, franchement, par le centre d'informatique. Je sais que le président aime rire de tout ce que je dis, mais c'est une question très grave. Vous avez dit que l'ordinateur était en panne. Je vous fais remarquer, avec beaucoup de respect, qu'il n'était pas en panne, et j'ajouterai même, *My Lord*, que nous avons pris la précaution d'obtenir les résultats de bureau de scrutin individuel de façon à pouvoir en comparer les résultats, bureau de scrutin par bureau de scrutin, avec les résultats que les imprimés d'ordinateurs donnaient comme résultats de ces bureaux de scrutin.

Lord Chitnis: J'ai noté avec précision ce qu'on me disait, à savoir que l'ordinateur était en panne. L'ordinateur n'était pas en panne. Il éprouvait tout simplement de la difficulté à traiter la masse de données. Parfait. Là n'est pas la question. D'ailleurs nulle part dans mon rapport je n'y ai accordé beaucoup d'importance, pas plus que je n'allègue que les élections étaient faussées parce que l'ordinateur était en panne. Je me souviens de deux faits: d'abord, on m'a dit qu'il était en panne; mais deuxièmement, ce que j'ai dit et je le maintiens, c'est que je n'arrive pas à comprendre pourquoi on a eu recours à un ordinateur. Il me semble que l'ordinateur était tout à fait inutile.

M. Stevens: Lord Chitnis, je crois qu'il y a ici une différence très nette d'opinion.

Lord Chitnis: Peut-être, si vous me le permettez, pourrais-je vous poser une question. Si nous pouvons au Royaume-Uni tenir des élections, alors que nous avons 30 millions de voix, sans avoir recours à un ordinateur, j'ai du mal à voir pourquoi il était nécessaire d'en avoir un au Salvador avec 1.3 million de voix. C'est tout. Après tout, vous risquez ainsi que quelque chose tourne mal, que ce soit l'ordinateur qui ne peut pas

[*Texte*]

Mr. Stevens: I guess it is not for us to judge. The answer that I received to that question, and I am surprised that you did not receive it, was that the authorities felt it to be the most efficient, the most effective, way to ensure that there would be a minimum of error in the compilation of the results. If you attempt to use personnel as you were saying, bearing in mind that you are not dealing with a public such as you have in the United Kingdom, there is always the risk of either unintentional or intentional changes being made, and that type of thing. The feeling was that the more they could get it systematized into a computer printout type of system, the more there could be no challenge to the eventual count.

Lord Chitnis: Well, to put bite on this, not only do I think they are wrong, I think it is quite obvious they were wrong because the thing did not work. For whatever reason, they were not able to cope. Second, I would say this: Do not sneer too much of the people who were trying to run this election in El Salvador. The count I watched, where people were actually counting the votes, was a very efficient little operation and, you know, it worked perfectly well. I mean there they were; they counted their 500 votes; they wrote down on three bits of paper the conclusion they had come to. Party representatives saw what they were doing, and all you had to do was to tote these things up. As I say, you could have done it on an adding machine. Frankly, you could have done it in your head if you wanted to.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, if I may go just to some other points. I just want to challenge your statement that the computer did not work. I have the computer printout here. I received it every time there was a new print out. Any problems were simply ones of transmission of the data. The computer was not the problem.

Lord Chitnis: It is all part of the picture though of extraordinary and unnecessary complexity in the running of the polling procedure. Whether or not it is the whole business of the casting of the votes right through to the counting of it, it was overlaid with complex stages and machinery and what have you which, frankly, were unnecessary.

Mr. Stevens: You mentioned that you felt free to go around the country. In fact, I noticed in your printed material here that you take a certain amount of credit in saying that you were able to move around in unmarked private cars or taxis and that you generally went without an armed guard. You feel that gave you a certain amount of freedom.

But the other side of that I would suggest, my Lord, is that apparently you did not fear for your own personal safety at any time. You have indicated that there were certain areas maybe which you chose not to go into but, on the other hand, you did feel sufficiently confident that you could move around this country without the necessity of any particular police or armed guard protection or whatnot. Is that correct?

[*Traduction*]

traiter la charge de travail ou qu'il tombe en panne ou autre chose.

M. Stevens: Ce n'est pas à nous d'en juger, je suppose. La réponse qu'on m'a donnée à cette question, et je suis surpris qu'on ne vous ait pas dit la même chose, c'est que les autorités estimaient que c'était la façon la plus efficace, celle qui comportait le moins de risques d'erreur, de calculer les résultats. Si vous tentez d'utiliser des employés, comme vous le disiez, il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit pas du même public que vous avez au Royaume-Uni, il y a toujours risque que des changements voulus ou non soient faits, ce genre de chose. On était d'avis que plus on pourrait systématiser grâce à une feuille de sortie d'ordinateur, moins on pourrait contester les résultats du bilan final.

Lord Chitnis: Si on y regarde de plus près, non seulement ils ont fait erreur, à mon avis, mais j'estime qu'il est parfaitement évident qu'ils ont fait erreur puisque cela n'a pas fonctionné. Quelles qu'en soient les raisons, ils n'ont pas pu faire face à la situation. Deuxièmement, je dirai ceci: ne méprisez pas ceux qui tentaient d'administrer ces élections au Salvador. Le comptage que j'ai regardé, où les gens comptaient vraiment les voix, se faisait vraiment très efficacement, vous savez, cela fonctionnait parfaitement bien. Après tout ils étaient là; ils comptaient leurs 500 voix; ils écrivaient sur trois morceaux de papier le résultat. Les représentants de parti voyaient ce qu'ils faisaient, et il suffisait de montrer les bouts de papier. Comme je l'ai dit, vous auriez pu vous servir d'une machine à additionner. Franchement, vous auriez pu le faire mentalement si vous le vouliez.

M. Stevens: Monsieur le président, avec votre permission, je passerai à d'autres points. J'aimerais contester votre affirmation que l'ordinateur n'a pas fonctionné. J'ai ici les feuilles de sortie de l'ordinateur. Je les recevais au fur et à mesure. Tous les problèmes étaient simplement des difficultés de transmission des données. L'ordinateur n'était pas le problème.

Lord Chitnis: Néanmoins, tout cela fait partie d'une complexité extraordinaire et inutile dans l'administration de la procédure de vote. Si l'on regarde toute l'affaire, du vote même jusqu'au calcul des résultats, la machine était surchargée d'étapes complexes franchement, inutiles.

M. Stevens: Vous avez mentionné que vous vous sentiez libre de circuler dans le pays. En fait, je remarque dans votre documentation ici, que vous vous attribuez un certain mérite en disant que vous avez pu vous déplacer dans des voitures privées ou des taxis non identifiés et ce, généralement, sans gardes armés. Vous estimez que cela vous a donné une certaine liberté.

Mais inversement, ne seriez-vous pas prêt à dire, Lord Chitnis, qu'apparemment, vous n'éprouviez aucune crainte pour votre sécurité personnelle. Vous avez mentionné qu'il y a certains régions où vous avez pensé plus judicieux de ne pas aller; par contre, vous vous sentiez suffisamment en confiance pour circuler sans avoir besoin d'une protection policière ou militaire. Est-ce exact?

[*Text*]

Lord Chitnis: Yes.

Mr. Stevens: Why do you choose then to refer to the country as being at war; that there is a kind of civil war being waged there? You would not normally go freely around the country if a civil war was being waged, would you?

Lord Chitnis: I have always found in these situations that, roughly speaking, it was Salvadorans killing Salvadorans. I mean I lived this lesson in Northern Ireland as much as anywhere else, where I have also travelled around in similar situations such as at the height of the IRA's problem, and I have always taken the view that the one thing I certainly do not look like is an Irishman and the chances of me being killed were therefore rather slight. And I do feel that, if you are sensible about these things and, you know, there is no evidence of people being taken out of taxis and shot in El Salvador, and no evidence of foreigners . . . oh I apologize, that is a big mistake; I should not have said that, because of course that is what happened to the American nuns.

But, however, generally speaking foreigners have not been prime targets in the Salvadoran civil war. But if you are inviting me to say that I gratuitously and wrecklessly put myself somewhat at risk, I suppose the answer is, I may have done so.

• 1125

Mr. Stevens: No, I was just wanting to hear you out because, I think in earlier testimony, I used your northern Irish comparison myself. Now, unlike you—you are English; I am Irish—I went back to my home territory just to see what was happening and I quite agree with you; it is a similar type of attitude and of course there is no suggestion that a democratic election cannot still be held in northern Ireland.

Lord Chitnis: Precisely.

Mr. Stevens: Is not that right?

Lord Chitnis: But the rules are somewhat different.

Mr. Stevens: I noticed that you made the comment that the campaign ended four days before the vote. Now, I guess it is a question of definition, what you mean by campaigning. There may not have been rallies, but certainly I attended two political meetings, which, if they had been held in Canada, I would have presumed to be some part of a campaign. People were certainly talking about the election; they were passing out literature; they were doing everything you would expect a political party to do here. Now, in one case that was one day and in another case, two days before the election. I watched the TV and I was a little surprised. I got the impression they were campaigning right up to the election on TV. Now, in what way do you mean that there was no campaign?

Lord Chitnis: As I said in my remarks, what was specifically against electoral law was—how does one describe it?—public, political activity. What was allowed was—well the posters have to stay up whether they are allowed or not, and the

[*Translation*]

Lord Chitnis: Oui.

M. Stevens: Alors pourquoi parlez-vous de ce pays comme étant en guerre, comme ayant une guerre civile? Vous ne circuleriez pas normalement librement dans un pays où une guerre civile ferait rage, n'est-ce pas?

Lord Chitnis: J'ai toujours constaté que grosso modo, c'était des Salvadoriens qui tuaient des Salvadoriens. Après tout, j'ai appris cette leçon en Irlande du Nord autant qu'ailleurs, où j'ai également circulé dans des situations semblables au plus fort des difficultés avec l'armée républicaine irlandaise et j'ai toujours été d'avis que s'il y a une chose, c'est que je n'ai vraiment pas l'air d'un Irlandais; donc, les risques d'être tué étaient assez minces. J'estime également qu'il faut être raisonnable, il n'y avait aucune preuve qu'on sortait les gens des taxis pour les fusiller au Salvador, aucune preuve d'étrangers . . . Je m'excuse, c'est là une grave erreur; je n'aurais pas dû dire cela, car évidemment, c'est ce qui est arrivé aux religieuses américaines.

Quoi qu'il en soit, d'une façon générale, les étrangers n'ont pas été les cibles principales de la guerre civile au Salvador. Néanmoins, si vous tentez de me faire dire que je me suis exposé, gratuitement et follement, je pourrais vous répondre que tel a peut-être été le cas.

M. Stevens: Non, je voulais simplement entendre ce que vous aviez à dire car je crois avoir moi-même utilisé l'Irlande du Nord dans une comparaison. Or, contrairement à vous (vous êtes Anglais, je suis Irlandais) je suis retourné chez moi pour voir ce qui se passait et je suis d'accord avec vous; l'attitude est semblable, et bien sûr, il n'est pas du tout question de dire qu'on ne saurait tenir d'élections démocratiques en Irlande du Nord.

Lord Chitnis: Exactement.

M. Stevens: N'est-ce-pas?

Lord Chitnis: Mais les règles sont quelque peu différentes.

M. Stevens: J'ai remarqué que vous aviez dit que la campagne électorale s'était terminée quatre jours avant le scrutin. Or, je suppose que c'est une question de définition, mais qu'entendez-vous par campagne électorale. Il n'y a peut-être pas eu de rassemblements, mais j'ai assisté moi-même à deux réunions politiques qui, si elles s'étaient déroulées au Canada, auraient à mon avis fait partie d'une campagne électorale. Les gens parlaient certainement des élections; on distribuait des tracts; on faisait tout ce qu'un parti politique ici est censé faire. Dans un cas, cela se produisait un jour et dans un autre, deux jours avant les élections. J'ai regardé la télévision et j'ai été un peu surpris. J'ai eu l'impression que l'on faisait campagne à la télévision jusqu'aux élections. Qu'entendez-vous lorsque vous dites qu'il n'y a pas eu de campagne?

Lord Chitnis: Comme je l'ai dit dans mes remarques, ce qui allait expressément à l'encontre de la loi électorale, c'étaient, comment dire, les activités publiques, politiques. Ce qui n'était pas permis—les affiches devaient rester en place que cela soit

[*Texte*]

political broadcasts, as I said, but by the electoral law of the country, the campaign proper stopped on the Wednesday. For example, the advertisements in the newpapers, and so on, you will find stopped on the Wednesday. The newspapers became much thinner as a result.

Mr. Stevens: Was the TV advertising permitted to run after the newspaper advertising then?

Lord Chitnis: Certainly the newspaper advertising stopped. I have a vague impression that some form of politicking on television did continue. But to be quite honest, I could not swear to that.

Mr. Stevens: Yes. I am just telling you that just by chance.... Tell me, my Lord, the British Ambassador was there during the election. Did you seek him out and discuss your observations with the British Ambassador?

Lord Chitnis: No, I went to introduce myself, before the British official observers arrived, to the men from the British Embassy in Venezuela who had been sent up as part of their advance party. During the election, I am told, at my hotel a man from the British foreign office came looking for me but he did not find me because I was out and he did not come back. I met Sir John Galsworthy briefly on an occasion which is described in my report, and that was the only contact I had with the British there. Since my return to Britain I have been to the Foreign Office where I have seen the junior minister in charge of these affairs and told him my conclusions. We have an arrangement whereby we are exchanging reports and there will be a debate in the House towards the end of this month on my conclusions.

The Chairman: Last question. You will have a second chance, like the others.

Mr. Stevens: My lord, did the junior officer, whom you refer to, in your Foreign Office, agree with your observations? Did he say that that had been also the word they had received from their ambassador?

Lord Chitnis: I went to meet him at a fairly early stage of my visit. This is before the British official observers had arrived. It was about the second or third day of my visit there, so I did not have anything terribly fundamental to say to him. I was just simply sort of introducing myself to him, letting him know where I was staying and saying, as I did, that while there was no particular need, it seemed to me, for Sir John and Professor Bowett and us to meet, I would be happy to meet them if our paths happened to cross. Now that was, I reckon, about the second or third day of my visit—the third.

Mr. Stevens: Mr. Chairman.

The Chairman: You will have to wait until your second round. Mr. Hudecki.

Mr. Stevens: On a point of order, Mr. Chairman, I just had two further questions.

[*Traduction*]

permis ou non, les émissions politiques, comme je l'ai dit, pouvaient être diffusées mais la loi électorale du pays prévoyait que la campagne en tant que telle devait être interrompue le mercredi. Par exemple, la publicité dans les journaux, etc., a cessé le mercredi. Par conséquent, les journaux étaient beaucoup plus minces.

M. Stevens: A-t-on permis la publicité à la télévision après qu'elle ait été interrompue dans les journaux?

Lord Chitnis: Il est certain qu'il a été mis un terme à la publicité dans les journaux. J'ai la vague impression qu'on a continué une quelconque forme de campagne politique à la télévision. Néanmoins, pour être parfaitement honnête, je ne pourrais pas en jurer.

M. Stevens: Oui. Je vais vous dire que par chance... dites-moi, lord Chitnis, l'ambassadeur de Grande-Bretagne était là pendant les élections. Avez-vous cherché à le voir et lui avez-vous fait part de vos observations?

Lord Chitnis: Non, je suis allé, avant l'arrivée des observateurs britanniques, me présenter aux employés de l'ambassade de Grande-Bretagne au Venezuela, qui avaient été envoyés comme éclaireurs. Au cours des élections, on m'a dit à l'hôtel que quelqu'un du bureau des Affaires extérieures de la Grande-Bretagne était venu pour me voir, mais j'étais sorti et il n'est pas revenu. J'ai rencontré Sir John Galsworthy, brièvement, comme je l'ai décrit dans mon rapport, et c'est là le seul contact que j'ai eu avec des Britanniques là-bas. Depuis mon retour en Grande-Bretagne, je suis allé au *Foreing Office*, où j'ai vu le ministre d'État chargé de ces affaires et je lui ai fait part de mes conclusions. Nous avons conclu une entente voulant que nous échangions nos rapports et il y aura un débat à la Chambre vers la fin du mois sur mes conclusions.

Le président: Dernière question. Vous aurez comme les autres une deuxième chance.

M. Stevens: Lord Chitnis, est-ce que le jeune fonctionnaire dont vous avez parlé au *Foreign Office* était d'accord avec vos observations? A-t-il dit que leur ambassadeur leur avait fait parvenir les mêmes nouvelles?

Lord Chitnis: Je suis allé le voir peu de temps après mon arrivée. C'était avant l'arrivée des observateurs britanniques. C'était donc le deuxième ou le troisième jour et je n'avais rien de primordial à lui dire. Je suis tout simplement allé me présenter, je lui ai précisé où je restais et lui ai déclaré que même s'il n'y avait aucune nécessité particulière, à mon avis, pour que Sir John et M. Bowett nous rencontrent, je serais heureux de les rencontrer si nos pas se croisaient. C'était, je crois, le deuxième ou le troisième jour de ma visite, le troisième en fait.

M. Stevens: Monsieur le président

Le président: Il vous faudra attendre au deuxième tour. Monsieur Hudecki.

M. Stevens: J'invoque le Règlement, monsieur le président, je n'avais que deux autres questions.

[*Text*]

The Chairman: You had more time than the others. We will try to be fair to everybody, and in fairness to all the members who sit here .... Do you have to leave soon?

Mr. Stevens: I am going to Toronto.

The Chairman: All right, one more question.

• 1130

Mr. Stevens: All right. If I could perhaps put a double-pronged question: You have mentioned that people told you, when you met them in the country, that the enemy in this country is the far right.

Lord Chitnis: I said the senior Christian Democrat said that to me.

Mr. Stevens: Did anybody suggest to you that the left was also a problem? Call it the far left or the left. Secondly, who pays your expenses for the current trip? I noticed you mentioned that you did not want to bite the hand that was feeding you and that perked up my ears. Exactly who is paying your way here?

Lord Chitnis: Here?

Mr. Stevens: Yes.

The Chairman: Could I answer this question? It is usually the committee that invites a guest, or a witness, that pays for the expenses, Mr. Stevens. For all the other witnesses whom this committee has received so far—and I think Lord Chitnis would be the fiftieth, there may be more—the committee has paid the expenses.

Mr. Stevens: Can I take it, then, that you will be inviting the official British observers, too, to come?

The Chairman: We might do that.

Mr. Stevens: And pay their way?

Lord Chitnis: Shall I go back to your first question?

Mr. Stevens: Yes.

Lord Chitnis: Yes indeed, they did express worries about the far left. In fact, what I found very interesting about the campaign, over the two weeks, was the way, the sense that one sort of felt the atmosphere of the campaign changing. When I first arrived, the whole atmosphere was that the guerrillas are going to wreck this election if they can; fear of when the guerrilla assault would be, and so on. There was this great fear of the left. It moved perceptibly, I think, in the last week—particularly after Ambassador Hinton's speech about four days before polling day—to apprehension about the ARENA doing well. This came across very strongly in the conversations that I had.

Mr. Stevens: I have no more questions.

The Chairman: Thank you. Mr. Hudecki.

Mr. Hudecki: One of the problems that I am experiencing is in really getting the feel of the country as a whole to the election, particularly in relation to the people who are illiter-

[*Translation*]

Le président: Vous avez eu plus de temps que les autres. Nous tentons d'être juste pour chacun et par justice pour les membres qui sont assis ici ... devez-vous partir bientôt?

M. Stevens: Je m'en vais à Toronto.

Le président: Très bien, encore une question.

M. Stevens: Très bien. Permettez-moi de poser une question à deux volets: Vous avez précisé avoir dit aux gens que vous avez rencontrés à la campagne que l'ennemi au pays, c'était l'extrême droite.

Lord Chitnis: J'ai dit qu'un démocrate chrétien haut placé me l'avait dit.

M. Stevens: Est-ce que quelqu'un vous a laissé entendre que la gauche représentait également un problème, qu'il s'agisse de la gauche ou de l'extrême gauche. Deuxièmement, qui a assumé vos dépenses pour ce voyage? Vous avez mentionné ne pas vouloir cracher sur la main de votre bienfaiteur, ce qui m'a fait dresser l'oreille. Qui exactement a payé votre voyage ici?

Lord Chitnis: Ici?

M. Stevens: Oui.

Le président: Puis-je répondre à cette question? C'est en général le comité qui invite un un témoin qui en assume les dépenses, monsieur Stevens. Dans le cas de tous les autres témoins que notre Comité a entendus jusqu'à présent, je crois que Lord Chitnis est le cinquantième, il y en aura peut-être encore, c'est le comité qui a payé les dépenses.

M. Stevens: Dois-je en conclure que vous allez également inviter les observateurs britanniques à comparaître?

Le président: Nous le ferons peut-être.

M. Stevens: Et vous paierez leur voyage?

Lord Chitnis: Revenons à la première question?

M. Stevens: Oui.

Lord Chitnis: On a en effet exprimé des inquiétudes au sujet de l'extrême gauche. En fait, ce que j'ai trouvé des plus intéressants au cours de la campagne, sur une période de deux semaines, c'est qu'on a en quelque sorte senti, au cours de la campagne, que le vent tournait. A mon arrivée, chacun croyait que les guérilleros gâcheraient l'élection s'ils le pouvaient; on s'inquiétait de savoir quand l'attaque aurait lieu, etc. On craignait énormément la gauche. Il y a eu un changement tangible je crois, la dernière semaine, surtout après le discours de l'ambassadeur Hinton, environ quatre jours avant la tenue du scrutin, au point qu'on a craint que l'ARENA ne connaisse un certain succès. J'en ai eu la très ferme impression au cours des conversations que j'ai eues.

M. Stevens: Je n'ai aucune autre question.

Le président: Merci. Monsieur Hudecki.

M. Hudecki: Je trouve difficile de bien saisir le sentiment général de la nation face aux élections, particulièrement pour ce qui concerne les illettrés, les agriculteurs que la vue d'un

[*Texte*]

ate, who are farmers, who would naturally be frightened of seeing a helicopter or seeing someone in the company of a guard. Throughout the entire discussion about El Salvador, and so on, a great deal of this information has come from missionary groups. They are closer to the people in their own natural environment. They have a little better insight into the feelings and the aspirations of these people. Somehow, in this election process, I do not feel that I am getting a message from that group. I wonder if you could enlighten me on this. If you did it in your presentation before I was here I will read it up. First of all, have you had contact with these people? Have you had adequate contact with church groups who are established in that field?

Lord Chitnis: Yes, very much so. I have said that I visited Salvador three times. Mostly because I myself am a Catholic, I have established, I think, a number of, I would hope, friendships and certainly relationships with nuns and priests who are working both in San Salvador and out in the country. I do not believe they would dispute the general thrust of what I have said today.

Mr. Hudecki: Within the Church itself, there is the group that seems to be more in line with the thinking of the government in power. Then you have the other group, that appear to be more in line with the people and with the general thinking of the people. Have you had any specific contact with any of the missionary groups or people who have been established there for some time?

Lord Chitnis: Oh, yes. That is what I am telling you—I am washing my church's dirty linen in public, although perhaps you already know this. It is a matter of fact that I think you will find the missionary groups that you talk about, the priests and the nuns and one or two of the—perhaps one—hierarchy on the one side of the issue and many members of the hierarchy on the other. Presiding over all this is Monsignor Rivera y Damas. I had a half-hour conversation with him, and he has become absolutely skilled at conducting conversations for at least half an hour—and I suspect he could go on all morning—without actually making a definite statement of any kind. This meeting broke up sooner because I thought I was not getting anywhere.

• 1135

Mr. Hudecki: Still, you are not clarifying the whole problem—

Lord Chitnis: I have contacts with missionaries, that is nuns and priests, working in the rural areas of El Salvador. I talked with them on my visit when I was there. Some of the things I have said show the influence of their opinions on me, firmly expressed. I believe their conclusion on this election—and they not have read this report yet—would be very similar to mine.

Mr. Hudecki: What proportion of people—I know it is very difficult—would be in that category?

Lord Chitnis: Proportion of?

Mr. Hudecki: The proportion of the people who are illiterate—

[*Traduction*]

hélicoptère ou d'une personne en compagnie d'un garde effraierait. Au cours de toute la discussion sur le Salvador, une grande part de tels renseignements nous est parvenue des groupes de missionnaires. Ils sont près du peuple. Ils comprennent un peu mieux les sentiments et les aspirations de ces gens. Or, je n'ai pas l'impression d'obtenir de message de ce groupe au sujet des élections. Si vous en avez déjà parlé avant mon arrivée, je le lirai dans le compte rendu. Tout d'abord, avez-vous eu des contacts avec ces gens? Avez-vous eu suffisamment de contacts avec les groupes religieux qui sont établis sur place?

Lord Chitnis: Oui, tout à fait. J'ai dit avoir visité le Salvador à trois reprises. En grande partie parce que je suis moi-même catholique, j'ai établi plusieurs, du moins je l'espère, liens d'amitié avec des religieuses et des prêtres qui travaillent à San Salvador et à la campagne. Je ne crois pas qu'ils contrediraient l'ensemble de ce que j'ai dit ici aujourd'hui.

M. Hudecki: Au sein de l'Église même, il semble y avoir un groupe dont la ligne de pensée se conforme plus étroitement à celle du gouvernement en place. Ensuite il y a l'autre groupe, celui qui semble plus axé sur le peuple et sur sa façon de pensée en général. Avez-vous eu des contacts précis avec les groupes de missionnaires ou les gens qui sont là depuis un certain temps?

Lord Chitnis: Oui. C'est ce que je vous dis, je lave le linge sale de mon Église en public, bien que vous le sachiez peut-être déjà. C'est un fait qu'on trouve les groupes de missionnaires dont vous avez parlé, les prêtres et les religieuses et un ou deux, peut-être un côté de la hiérarchie d'un côté de la question et de nombreux membres de la hiérarchie de l'autre. Chapeautant le tout, on trouve Mgr Rivera y Damas. Après un entretien d'une demi-heure, j'ai pu constater qu'il était passé maître à parler pour ne rien dire. Il aurait d'ailleurs certainement pu continuer ainsi pendant encore longtemps sans s'engager d'une façon ou d'une autre. J'ai donc mis fin à l'entretien plus tôt que prévu, la conversation ne menant à rien.

M. Hudecki: Vous n'avez donc pas clarifié la situation.

Lord Chitnis: J'ai des contacts avec des missionnaires, religieuses et prêtres travaillant dans les régions rurales du Salvador. Je me suis entretenu avec eux lors de mon passage dans ce pays. Ce qu'ils m'ont raconté m'a influencé sans aucun doute. Je pense que sans avoir lu ce rapport, leur jugement quant à ces élections doit être proche du mien.

M. Hudecki: Quelle proportion de gens relève de cette catégorie?

Lord Chitnis: Proportion de quoi?

M. Hudecki: D'analphabètes.

[*Text*]

Lord Chitnis: Oh, I see, the illiterate people.

Mr. Hudecki: A high percentage in El Salvador are—

Lord Chitnis: Sorry, I thought you were talking about priests and nuns. The proportion of illiterate people is high. I think it is somewhere in all my papers here. Can I just say it is a high figure and not give you a precise percentage?

Mr. Hudecki: What is the message from that group? This is perhaps the gist of my question.

Lord Chitnis: As I said earlier, I would not confuse illiteracy with lack of political sophistication. I think civil wars do politically educate the population who suffer from them to a remarkable extent, whether they are literate or not. I believe that element in the population made the same sort of calculation that all voters in El Salvador had to make: Was it worse to vote or not to vote? If one was going to vote, why would one vote—to choose between two parties or was one voting to get a mark on one's identity card or whatever? I do not believe the illiterate behaved very differently from the literate in this situation.

Mr. Hudecki: Then do you feel that this illiterate group did have a substantial say in the vote?

Lord Chitnis: They voted, yes. One of the provisions of the election was that illiteracy was not a bar to voting and I would personally defend its not being a bar to voting. The only discrimination between an illiterate voter and a literate voter was that, instead of signing his or her name against the entry on the handwritten list, they would give their fingerprints. Also, they had symbols on the ballot paper so you did not have to be able to read if you knew that green was the Christian Democrat thing and red, white and blue was ARENA.

Mr. Hudecki: So their participation in the vote, then, would give it more credibility than some of the impressions that we have.

Lord Chitnis: No, not necessarily. Participation in the vote in this election is not necessarily to be taken as implying approval of either the choice or the process.

Mr. Hudecki: But yet these people, under the guidance of their religious leaders and with their support, saw fit to attend to vote and to vote on these issues.

Lord Chitnis: I have said very strongly that I believe a number of people in El Salvador voted for no better reason than to have their identity cards marked. I do not know if you were here earlier when I said this, but it was a crucial and unnecessary provision of electoral law that the voters had to have their identity cards marked, and I believe this was a considerable pressure on voters to go and vote, whether or not they were interested in the election.

Mr. Hudecki: This is the last question. During the election period, were you able to contact a number of the missionary groups and get their concept of the electoral process?

[*Translation*]

Lord Chitnis: Je vois.

M. Hudecki: Un pourcentage élevé de la population du Salvador et . . .

Lord Chitnis: J'ai pensé que vous parliez des prêtres et des religieuses. Le pourcentage des analphabètes est élevé. Sans pouvour vous donner de chiffres précis, qu'il me suffise de dire que le pourcentage est élevé.

M. Hudecki: Quel est le point de vue de ce groupe?

Lord Chitnis: Le fait d'être analphabètes ne signifie pas nécessairement qu'on ne comprenne rien à la politique. Les guerres civiles constituent d'ailleurs une excellente leçon de politique pour les populations qui en souffrent, qu'elles soient analphabètes ou non. Les analphabètes donc, comme le reste de la population du Salvador, ont dû poser la question de savoir s'il était préférable de participer au scrutin ou non. Est-ce qu'on vote pour choisir entre des partis ou bien pour se faire apposer dun tampon sur sa carte d'identité. En l'occurrence, les analphabètes se sont comportés comme le reste de la population je pense.

M. Hudecki: La partie analphabètes de la population a-t-elle eu une influence sensible sur le résultat du scrutin à votre avis?

Lord Chitnis: Ils ont effectivement pu voter car il avait été prévu à l'avance que l'analphabétisme ne constituerait pas un obstacle à la participation au scrutin, la seule différence étant qu'au lieu de signer leur nom sur la liste des électeurs, les analphabètes y apposaient leurs empreintes digitales. De plus, il suffisait de distinguer sur les bulletins de vote entre le vert qui représentait les démocrates chrétiens et le bleu, blanc, rouge qui représentait ARENA.

M. Hudecki: La participation analphabètes au scrutin rendrait donc celui-ci plus crédible.

Lord Chitnis: Pas nécessairement, la participation au scrutin ne signifiant pas nécessairement l'accord de l'électeur en ce qui concerne les choix et la procédure elle-même.

M. Hudecki: Néanmoins, ces personnes avaient décidé de participer au scrutin, appuyées en l'occurrence par leurs chefs religieux.

Lord Chitnis: Un certain nombre d'électeurs ont voté uniquement pour se faire imposer un tampon sur leur carte d'identité. Je ne sais pas si vous étiez dans la salle lorsque j'ai expliqué que la loi électorale prévoyait que les électeurs devaient faire tamponner leurs cartes d'indentité; je pense que c'est une des raisons pour lesquelles de nombreuses personnes ont voté, indépendamment de ce qu'elles pensaient des élections.

M. Hudecki: J'en arrive à ma dernière question. Avez-vous réussi à contacter les missionnaires pour apprendre ce qu'ils pensaient des élections?

[*Texte*]

Lord Chitnis: Yes, not in every case. I referred earlier to my wish to go to San Francisco Gotera, where there is a particular missionary group with whom I have had lots of contact. They are, in fact, British and they have been working there for some years. It was totally impossible to get to San Francisco Gotera because it was very much in the heart of the war area; but I did have contacts with others, indeed.

Mr. Hudecki: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Mr. Walter McLean.

Mr. McLean: Thank you, Mr. Chairman. I appreciate Lord Chitnis' presence today and the matter of setting the election in context, which I think is helpful.

If I may, Mr. Chairman, I would like to move from the election, of which we have explored the mechanics and the background of its function, and we have now looked at the context and the meaning a little bit, to invite your comment on the meaning of the events. As one who has visited three times and been there for some weeks during this recent time, you will better understand the meaning of the events and how we should interpret the news reports today and what you speak of as the return to martial law and the question beyond what you see. After all, regardless of how we are interpreting that event, that is the adviseability of whether or not the election should have been held is now passed. The reality is that it was held against some advice, including the advice of this committee to this government, to have projected that. As to the question of the credibility of the election, there is some discussion going on about that, but those of us who are concerned with the ongoing massive inhumanity are looking to trying to understand what is happening today. There were many fears that, if the election were held it would, in fact, make things worse insofar as forcing a decision at a point when the conditions were not there. We now have had a decision made.

• 1140

Apparently there is wide discussion still going on according to the reports we read here and indecision about who should be the next president, control by the ARENA and D'Aubuisson who has been described in very unflattering terms by the former American ambassador to that country in terms of his part even possibly in Bishop Romero's day.

The question now for this committee is where to address in tabling a final report, since that recommendation was addressed at an interim period, the type of recommendations which now should be addressed by concerned people which will help bring some stability.

Lord Chitnis: Well, the trouble is that it is like so many situations in the world. It is the old thing that, you know, if only they had listened to us, that is you and me, we would not be starting from here, would we. But we are starting from here, I suppose. I think all I can do is to make various statements, because I am bound to say that I am deeply pessimistic about the situation in El Salvador now that the far right have got a mandate, however spurious, and are already

[*Traduction*]

Lord Chitnis: J'ai réussi à contacter certains groupes. J'aurais voulu en particulier me rendre à San Francisco Gotera où des missionnaires britanniques travaillent depuis quelques années. Or il m'a été impossible de m'y rendre, la ville se trouvant au coeur des hostilités. Mais j'ai réussi à contacter d'autres groupes.

M. Hudecki: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci.

Monsieur Walter McLean.

M. McLean: Merci, monsieur le président. Lord Chitnis nous aidera à mettre ces élections en perspective, ce qui sera certainement utile.

Comme nous avons déjà discuté des rendements des élections, je voudrais maintenant, si vous me le permettez, vous poser quelques questions concernant la signification des derniers événements. Comme vous avez déjà été à trois reprises dans le pays et que vous vous y êtes encore rendu récemment pendant quelques semaines, vous êtes bien placé pour savoir ce qui s'y passe et pour nous parler notamment du retour à la loi martiale et de l'avenir du pays. Quoique nous pensions de l'opportunité des élections, celles-ci sont maintenant chose du passé. La tenue de ces élections avait suscité certaines oppositions, y compris celle du comité. On peut discuter à perte de vue de leur crédibilité. Mais étant donné les événements terribles qui se déroulent dans ce pays, il est essentiel pour nous de comprendre la situttion actuelle. On craignait que la tenue des élections dans les conditions que nous connaissons ne risquât d'aggraver encore la situation. Or, celles-ci ont maintenant eu lieu.

Le président du pays n'a toujours pas été choisi. La question se pose également de savoir si le gouvernement sera contrôlé par le parti ARENA et D'Aubuisson, dont l'ancien ambassadeur américain n'avait pas beaucoup de bien à dire, laissant même entendre qu'il aurait joué un rôle dans l'assassinat du cardinal Romero.

Si nous voulons aider à stabiliser la situation politique dans ce pays, à qui devons-nous maintenant adresser notre rapport définitif contenant nos recommandations?

Lord Chitnis: Les choses se sont passées là comme dans bien d'autres endroits. S'il nous avait écoutés, nous n'en serions pas là aujourd'hui. Je dois avouer que je suis plutôt pessimiste quant à l'avenir du Salvador avec l'extrême droite au pouvoir, même si elle a été élue dans des conditions pas tout à fait régulières. D'ailleurs, l'extrême droite est en train de se montrer sous ses vraies couleurs plus tôt que je ne l'aurais cru.

[*Text*]

and actually rather sooner than I thought it seems to me, showing their teeth.

I think there is one thing one can say quite definitely at the start, and this is not so much now that he has become in effect speaker or whatever you want to call it of the constituent assembly, but because he is likely to be a presidential candidate at the election next year, from all that I have seen and heard, it is my conclusion that Major d'Aubuisson has no part to play in any proper democratic system. I think he fouls such democratic systems as he is involved with. I think it is one of the most shocking features of the campaign that a man like that can be elevated to a position of any power in that country. That is one of the unfortunate facts which I think this election has left us landed with.

Second, the way the plots have been made to work out will result in a situation where I believe that the war will intensify. It will intensify because the side that is now cock-a-hoop in El Salvador in government wants it to intensify, and the guerrillas presumably have been further motivated by what has happened and they will intensify. Anyway, each escalation of the conflict from one side will produce a parallel intensification of conflict from the other side.

Mr. McLean: Could you amplify a little? Why would they want it to intensify?

Lord Chitnis: I think the enemy is clear; I will deal with it that way. You know, the motivation for dealing with Duarte's government was undoubtedly there and they proceeded to fight vigorously against it. It was noted to me by many journalists. I have said that I did not visit guerrilla camps as I did not consider it part of my job, but the journalists who did came back and told me that the one, or an impressive thing about these young guerrillas is their deep idealism, political motivation, or call it what you will. I cannot believe but that that has been accentuated by the enemy they are fighting against being seen in the stark light of Major d'Aubuisson and ARENA and the people around him.

Mr. McLean: One of the accusations which has been made in discussion about the election and then the events ongoing in the country, is that the type of concerns which were expressed in our interim report are a result of taking the "line" which the media has—and the suggestion being that the media have been bought out, or are somehow have a party line. And somehow one of the difficulties—and the suggestion is, where does the truth lie between the position being esposed by the guerilla forces, or the Front, and the junta.

• 1145

I wonder how you respond to that type of suggestion about the relative objectivity of the type of news reports we are receiving.

Lord Chitnis: I think it is difficult to say, and I think impossible to generalize. Certainly I found among the vast international press circus there was in San Salvador—and it was quite astonishing—the Camino Real Hotel and the Sheraton Hotel in that town during that time—you found journalists

[*Translation*]

Ce qui est grave, ce n'est pas que le major d'Aubuisson soit devenu le président de l'assemblée constituante mais qu'il sera vraisemblablement candidat aux élections présidentielles prévues pour l'an prochain. Or, d'après ce que nous savons de lui, il n'a pas sa place dans un système démocratique. Un homme comme lui contamine tout ce qu'il touche. Il est extrêmement regrettable qu'il soit arrivé à un poste aussi important à l'issue de ces élections.

Je crois d'ailleurs que les hostilités vont s'aggraver et ceci parce que les autorités au pouvoir ont intérêt à ce qu'il en soit ainsi tandis que la guérilla pour sa part sera obligée de rétorquer. D'ailleurs toute escalade, qu'elle soit provoquée par une partie ou l'autre, suscite fatalement une réplique de la partie adverse.

M. LcLean: Pourquoi le gouvernement voudra-t-il intensifier les hostilités?

Lord Chitnis: Maintenant on sait clairement qui est le ministre. Ils avaient déjà de bonnes raisons de se battre contre le gouvernement Duarte. Bien que moi-même je n'aie pas visité le camp de la guérilla, de nombreux journalistes y ont été et m'ont dit qu'ils avaient été fort impressionnés par l'idéalisme et la motivation politique des jeunes guérilleros. Or, leur volonté de se battre ne pourra qu'être renforcée maintenant que le major D'Aubuisson et les gens de l'ARENA sont au pouvoir.

M. McLean: On nous a accusés d'avoir été des porte-parole des médias dans notre rapport provisoire, alors que les médias seraient à la solde d'un des partis. Comment faire pour savoir qui des guérilleros et de la junte dit la vérité.

Que pensez-vous de cette accusation lancée contre les médias?

Lord Chitnis: Il ne faut pas généraliser. Les hôtels de San Salvador étaient plein à craquer de journalistes représentant toutes les tendances politiques. Beaucoup d'entre eux étaient d'ailleurs là uniquement pour le spectacle.

[*Texte*]

of various political opinions. I think a lot of them—and this is in a sense off at a tangent, slightly—in a rather tawdry way, were there for the show, which I found rather unpleasant.

Undoubtedly there are journalists who have political opinions which colour their objectivity. That cannot be denied. But I do not believe, whatever the media say or do not say, one can avoid very obvious and clear truths about El Salvador. A war is going on. Thousands of people are being killed. It must be better to negotiate an end to this war than to attempt to fight it to a finish. I do not presume to say, and I do not think it is my business, or, frankly, your business, to say precisely what the results of these negotiations should be; what the terms should be for the re-entry into democratic politics of the non-participatory parts and so on. But what I am absolutely sure I have not been brainwashed by a newspaper to say is that to negotiate must be better than to fight.

Mr. McLean: I wonder, Mr. Chairman, if I could ask for one other observation. I have just looked at the summary of the official report, which I think, as I recall, would be at some variance from the report of the delegation that went from the European Parliament. What I am really asking is if Britain as a part of the European Parliament—and with a part in that process which has taken an interest in the same way as Britain has—do you see any conflict there between perceptions?

Lord Chitnis: The position was that the European Parliament decided by debate and vote not to send observers. What happened was that the Christian Democrat group did, I believe, send two or three observers. Their report therefore will not be an official document of the European Parliament, which need not necessarily, therefore, cause the conflict between that and the official British position that you suggest.

Mr. McLean: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Miss MacDonald.

Miss MacDonald: Thank you, Mr. Chairman. I realize I am being allowed to go ahead of you, but—Lord Chitnis, if I may explain—and I do this as much for your benefit as I do for Canadian Press—I have to leave to speak in Toronto this afternoon and therefore will have to be leaving early, as I had to leave early the session the other day to meet with the British High Commissioner.

Lord Chitnis: You are excused on condition that you tell the people in Toronto the truth about the election in El Salvador.

Miss MacDonald: Actually, I will be doing that.

There were two matters I would wonder if you had any opportunity to discuss. One concerns election funding. Did you hear at any time where additional funding for the political parties in the election might be coming from?

Lord Chitnis: I certainly heard allegations from both of the main sides. Mr. Adali, who is the Secretary General of ARENA, told me even before I asked—it was one of the amusing things about him, because he was a bit of a political tyro: he did tend to deny charges before they were made. He said, let me make one thing quite clear; first of all, Major

[*Traduction*]

Certains journalistes ont, bien entendu, des tendances politiques marquées, ce qui exclut toute objectivité. Ce qui est tout à fait certain, c'est qu'une guerre se déroule au Salvador et que des milliers de personnes y sont tuées. Or, il vaut mieux essayer de mettre un terme au conflit par voie de négocations plutôt que d'essayer de remporter une victoire sur le terrain. Il ne m'appartient pas ni à vous d'ailleurs non plus de préjuger de l'issue de pareilles négociations ni d'en fixer les modalités. Ce qui est certain, c'est que je n'ai pas dû lire la presse pour savoir qu'il vaut mieux négocier que se battre.

M. McLean: Le résumé du rapport officiel diffère légèrement de celui rédigé par la délégation du Parlement européen. La position de la Grande-Bretagne d'une part et celle du Parlement européen dont l'Angleterre fait partie divergent-t-elles à votre avis?

Lord Chitnis: Le Parlement européen avait décidé de ne pas envoyer d'observateurs. Le groupe des démocrates chrétiens a néanmoins envoyé deux ou trois observateurs. Le rapport ne constitue dès lors pas un document officiel du Parlement européen, si bien qu'il n'y a pas conflit entre la position britannique et celle du Parlement européen.

M. McLean: Merci, monsieur le président.

Le président: Mademoiselle MacDonald.

Mlle MacDonald: Merci, monsieur le président. Je vais devoir quitter la réunion plus tôt que prévu car je dois me rendre à Toronto cet après-midi; de même, lors de la dernière réunion, j'ai été obligée de partir pour un entretien avec le haut commissaire de la Grande-Bretagne.

Lord Chitnis: On vous excusera à condition que vous disiez la vérité aux habitants de Toronto au sujet des élections du Salvador.

Mlle MacDonald: Je n'y manquerai pas.

Connaissez-vous l'origine de l'argent dont les partis politiques disposaient pendant la période électorale?

Lord Chitnis: Les deux partis en cause ont lancé diverses accusations. Mais M. Adali, Secrétaire général de l'ARENA, m'a dit avant même que je lui pose la question que pour commencer, le Major D'Aubuisson n'avait pas assassiné l'archevêque Romero, alors que je ne lui avais rien demandé à ce sujet. Ensuite, il a précisé que son parti ne touchait pas

[*Text*]

D'Aubuisson did not kill Archbishop Romero. It was not a question I had asked. Then he said, our funding did not come from Miami. He said, it comes from fund-raising dinners and selling bonds. But, he said, the Christian Democrats have lots of money, far more than we have, because they are expropriating government funds. The Christian Democrats said to us that there was a strong inflow of money from Miami into ARENA. What is the truth of these, I am in no position to judge. I can certainly say, though, that none of the major parties contesting the election showed any sign of being short of money, and the newspaper advertising, in particular at the height of the campaign, was carried to such ridiculous proportions that the papers were virtually unreadable, particularly if you were not interested in politics.

• 1150

Miss MacDonald: Coming out of that, one of the concerns that was raised with us at that time, and in reports coming out of El Salvador since, is that the very moderate reforms, and they were very limited reforms, that had been introduced by the Duarte junta could very well be reversed. That it was in the interests of some of those who were supporting ARENA and whose lands might have been redistributed in an earlier period of the Duarte junta, that this would be reversed and the large landowners would in fact be given back their lands; that that whole process of reform would be turned around. Did you hear any comments in this regard?

Lord Chitnis: I will pause a minute to say that when I hear the words "land reform", a chill runs down my spine, because I certainly do not pretend to be any kind of an expert on it. I gathered that the land reform program had not worked half as well as people were saying it had worked. It had in fact very little effect. I got verbal commitments from such people as I talked to, like Redaelli and ARENA, and so forth, that it was not in their program to reverse the reforms. I got the impression that other reforms, as well as land reform, like the nationalization of the banks was more apparent than real, and my guess is that the reforms will covertly, rather than overtly, roll back if the right retains its prominence.

Miss MacDonald: Yes. We also heard at different times, both before we went and subsequently, from people associated with the so-called land reform that those to whom the land was supposed to be turned over had never received actual title to the land.

Lord Chitnis: Yes, indeed.

Miss MacDonald: And that, of course, is—

One final question then. We had a brief meeting during the time we were there with a representative of PAR, if one could call it the one centrist group, which ran into very considerable difficulty in trying to meet the election requirements. Now, whether you think that everybody who is associated with a church group is somehow a leftist, that you block out that whole group of individuals in El Salvador who are associated with church groups or missionary groups or nongovernmental organizations—if you were to take that out and say that they are all extreme leftists as some people refer to them—never-

[*Translation*]

d'argent de Miami, tout l'argent provenant des recettes de dîners organisés à cet effet et d'obligations qu'il avait vendues. Par contre, il accusait les Démocrates chrétiens d'avoir plus d'argent que l'ARENA, supposément parce que les Démocrates chrétiens auraient détourné des fonds de l'État. Les Démocrates chrétiens pour leur part affirmaient qu'ARENA donnait des montants importants en provenance de Miami. Je ne sais pas quelle est la vérité. Ce qui est certain, c'est que les principaux partis ne semblaient pas manquer de fonds; à preuve ils ont tous fait une intense campagne publicitaire dans la presse, si bien que pour une personne ne s'intéressant pas à la politique, il n'y avait plus moyen de lire les journaux.

Mlle MacDonald: D'après les rapports que nous avons obtenus récemment du Salvador, il semblerait que les réformes modérées introduites par le gouvernement Duarte risquent d'être abolies. En effet, les grands propriétaires terriens dont les terres avaient été confisquées pour réaliser la réforme agraire appuient ARENA dans l'espoir de recouvrer leurs terres. Il semblerait donc que le gouvernement ait l'intention de revenir sur la réforme agraire.

Lord Chitnis: Je tiens à préciser d'emblée que je ne suis pas un spécialiste de la réforme agraire. Il parait d'ailleurs que cette réforme était loin d'avoir donné le résultat escompté. Redaelli et des gens de ARENA m'ont d'ailleurs dit qu'ils n'avaient nullement l'intention d'annuler la réforme. Il me semble en outre que la nationalisation des banques est plus apparente que réelle. Je pense donc que si la droite reste au pouvoir, les réformes seront abolies même si en apparence, rien ne sera changé.

Mlle MacDonald: On nous a dit en effet que des personnes auxquelles nos terres devraient être distribuées dans le cadre de la réforme agraire n'avaient jamais obtenu de titres de propriété.

Lord Chitnis: C'est vrai.

Mlle MacDonald: Et ceci bien entendu . . .

J'en viens à ma dernière question. Lors de notre voyage au Salvador, nous nous sommes brièvement entretenus avec un représentant de PAR, l'unique groupe centriste, qui avait eu beaucoup de mal à remplir les conditions des élections. D'aucuns prétendent que toutes les personnes associées de près ou de loin avec les églises, les missionnaires ou d'autres organisations non gouvernementales appartiennent d'office à l'extrême gauche. Quoi qu'il en soit, il existait bel et bien un parti, comptant peu de membres il est vrai, mais qui occupait réellement une place au centre et qui n'ayant d'attaches avec

[*Texte*]

theless, there was a party, small though it was, which really claimed to occupy what might be called the clear centre. In our discussions with them I was struck by the fact that here was a group that seemed to be associated with neither of the main factions in El Salvador who even then still could not meet the requirements that were being put upon them and in fact had to give up their whole participation in the election. Did you meet with PAR, and could you add anything to our understanding of the situation as to why they should somehow be forced out of the election process.

Lord Chitnis: I did not meet with PAR. What I do have from El Salvador, and in fact it will be published as an appendix in the printed version of my report, is an open letter to a United States Congressman from the General Secretary of PAR after they had withdrawn from the election. And I might say that if you think I am critical of the El Salvadoran election, you should hear what this gentleman has to say, and I shall just read briefly one paragraph of this open letter. The election is

> . . . a real soap opera. But one so shabby it would make us weep, if there were tears left in this country of ours. The truth is that the conditions do not exist for elections, lacking even an appearance of normality, a cosmetic façade of democracy and liberty and the least scrap of credibility, there can be no hope of the elections being accepted and respected, and so providing that just, worthy and permanent settlement for which our people . . .

They undoubtedly felt even more keenly than I do that the election is a farce.

• 1155

Miss MacDonald: Thank you very much, Lord Chitnis, and thank you for coming.

If you would excuse me, Mr. Chairman . . . .

The Chairman: Yes, all right.

Lord Chitnis, we dwelt on the fact that Canada had turned down the invitation to send official observers to El Salvador. As you know, many countries chose to make the same decision. As you know, outside of Egypt and the United Kingdom, if my information is right, no other countries of Europe or Africa accepted the invitation. Let me read, for the benefit of everybody here, who refused to go. This is a partial list—among them France and Mexico, which perhaps were never invited: Brazil, which turned down the invitation; the Republic of China; Denmark; Switzerland; Turkey; Belize—a neighbour of El Salvador—Greece; Lebanon; New Zealand—a Commonwealth country; Australia; Nigeria; Germany; West Germany; Norway; Italy; and Canada, of course. The list is longer, but this is an incomplete list. I find Canada in good company in not accepting to go unless some of the conditions we put were accepted.

That leads me to my question, which is: could you tell me, my Lord, when the official observers arrived? I know some Canadians arrived just a day or two before the election.

[*Traduction*]

aucune des principales factions, a dû se retirer des élections faute d'avoir pu répondre aux conditions requises. Pourquoi à votre avis PAR n'a-t-il pas pu participer aux élections?

Lord Chitnis: Je n'ai pas eu l'occasion de m'entretenir avec les représentants du PAR. Par contre, j'ai fait publier en annexe à mon rapport une lettre ouverte adressée par le secrétaire général du PAR à un membre du Congrès américain après que ce parti fut obligé de se retirer du scrutin. Mes critiques à l'égard des élections du Salvador sont peu de choses par rapport à ce que cet homme avait à en dire. Permettez-moi de lire un paragraphe de sa lettre.

> Les élections sont une véritable comédie. Une comédie minable qui ferait pleurer s'il nous restait encore des larmes. La vérité c'est que les conditions nécessaires à la tenue d'élections n'existaient pas; il manque jusqu'aux apparences de la normalité, de la démocratie et de la liberté. Dans de telles conditions, les élections n'ont pas la moindre chance d'être acceptées ni respectées ni de déboucher sur l'accord juste et permanent auquel notre peuple aspire.

Ils sont donc encore plus convaincus que moi que ces élections n'étaient qu'une comédie.

Mlle MacDonald: Merci d'être venu, lord Chitnis.

Vous m'excuserez, monsieur le président . . .

Le président: Je vous en prie.

Comme bien d'autres pays, le Canada a refusé l'invitation d'envoyer des observateurs officiels au Salvador. A part l'Egypte et la Grande-Bretagne, aucun autre pays à ma connaissance n'a accepté l'invitation. Si vous le voulez bien, je vais vous lire la liste des pays qui ont refusé: la France, le Mexique, qui n'a peut-être pas été invité du tout, le Brésil, la République de Chine, le Danemark, la Suisse, la Turquie, Bélise—voisin du Salvador—la Grèce, le Liban, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, le Nigéria, l'Allemagne, l'Allemagne de l'Ouest, la Norvège, l'Italie et bien entendu le Canada. Il s'agit d'une liste incomplète. J'estime que le Canada en imposant certaines conditions à sa participation se trouvait ainsi en bonne compagnie.

A quelle date les observateurs officiels sont-ils arrivés? Je sais que certains Canadiens n'arrivèrent qu'un ou deux jours avant les élections.

[*Text*]

Lord Chitnis: Do you mean the British official observers?

The Chairman: The British observers: when did they arrive?

Lord Chitnis: They arrived on a Sunday, but the Sunday before the Sunday; in other words—

The Chairman: That is, a week before?

Lord Chitnis: Yes.

The Chairman: And they witnessed three days of the electoral process—

Lord Chitnis: Yes, indeed, yes.

The Chairman: —the winding up of the campaign. Could they travel some in the country?

Lord Chitnis: Other than in San Salvador, where they travelled by Cherokee Chief, they mainly travelled by helicopter. They had army bodyguards, and indeed their own bodyguards, with them on these occasions.

The Chairman: But the other countries who have sent—and most of the countries who sent observers are countries of Latin America, as you know: Argentina, Colombia, Costa Rica, Chile, Ecuador, the Philippines, Uruguay, Haiti, Honduras, Panama, Egypt.

Lord Chitnis: I do not want to intervene in what clearly has been a searing squabble inside your committee. All I am saying is that my personal opinion is that you could, under certain conditions, have sent observers to this election without compromising any great truth.

The Chairman: Well, I think for the government it was a question of being accused of being an accomplice to a big farce; and I still say I think the Canadian government was right not to send observers because the conditions we put were not accepted.

Lord Chitnis: This is what I said. The conditions ought to have been accepted, and I hope they would have been similar conditions to the condition I said should have been made. But if those conditions had been accepted, I do not see that any great damage would have been done.

The Chairman: I gather the conditions put by the Canadian government were similar to the conditions we imposed on the Zimbabwe elections, for instance, when it was offered by the Commonwealth countries to send observers, and this is what put us on to what the role of the observers would be and what they would be free to see and witness and observe; and of course this would take place much before election day really to be in a position to assess whether it was a free election or not. In the few days we spent in El Salvador, we came to the conclusion that it was not a free election, because of what we saw—the signs—

Lord Chitnis: But there was no comparison between the behaviour of the Commonwealth observers in the Zimbabwe settlement election and the official observers at this election. The Commonwealth observers in the second elections in Zimbabwe operated as a virtually independent unit within the

[*Translation*]

Lord Chitnis: Vous voulez dire les observateurs britanniques?

Le président: Oui.

Lord Chitnis: Ils sont arrivés le dimanche avant.

Le président: Une semaine avant, donc.

Lord Chitnis: Oui.

Le président: Ils étaient donc sur place pendant les trois derniers jours de la campagne électorale.

Lord Chitnis: Oui.

Le président: Ils ont pu se déplacer dans le pays.

Lord Chitnis: Dans la ville de San Salvador, ils se sont déplacés en *Cherokee Chief* et ailleurs dans le pays, par hélicoptère. Ils étaient d'ailleurs accompagnés par des gardes de corps.

Le président: La plupart des autres observateurs venaient des pays d'Amérique latine, notamment l'Argentine, la Colombie, la Costa Rica, le Chili, l'Ecuador, les Philippines, l'Uruguay, Haïti, l'Honduras, Panama et l'Egypte.

Lord Chitnis: Je ne voudrais surtout pas m'immiscer dans vos affaires. Mais je pense néanmoins que vous auriez pu envoyer des observateurs, sous certaines conditions, sans porter atteinte à la vérité.

Le président: Le gouvernement ne voulait pas être accusé de participer à une comédie et je trouve pour ma part que le gouvernement canadien a bien fait de refuser, les conditions qu'il avait posées n'ayant pas été acceptées.

Lord Chitnis: Oui, en effet, ces conditions auraient dû être acceptées. Mais si elles l'avaient été, il n'y aurait pas eu grand mal à mon avis.

Le président: Les conditions exigées par le gouvernement canadien étaient analogues à celles qui ont régi les élections au Zimbabwe, élections auxquelles des pays du Commonwealth avaient été conviés à envoyer des observateurs. C'est ainsi que nous avions imposé certaines conditions, notamment de pouvoir nous trouver sur place avant la tenue des élections pour pouvoir dire si ces élections étaient réellement libres. Après notre bref séjour au Salvador, nous en sommes venus à la conclusion que les élections n'étaient pas libres.

Lord Chitnis: On ne saurait comparer le comportement des observateurs du Commonwealth lors des élections du Zimbabwe et le comportement des observateurs officiels lors des élections du Salvador. Au Zimbabwe, les observateurs du

[*Texte*]

system and did indeed make all their own arrangements and so forth.

The Chairman: Yes.

Lord Chitnis: And that I entirely approve of.

The Chairman: It was almost a parallel electoral commission working and finding out for themselves what they wanted to find out there.

Thank you.

Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you very much.

My lord, do you know if the official observers did work together?

Lord Chitnis: Do you mean did they always—

Mr. Ogle: For instance, did the official observers who did come actually work as a team?

• 1200

Lord Chitnis: Well, what happened was that they all stayed in the same hotel; the Hotel Presidente was closed off to the general public and was set aside entirely for observers and staffs. So, therefore, there was a fair amount, I gather—I did not go in there—of comparing of notes and what-have-you by people who were obviously living together. They operated in national groups on their visits. Now, in some cases, two or three national groups may have got together to go to one place, or whatever. The Costa Ricans would go to the human rights office, and I would see them there; or the Dominicans would be in the ARENA office, and I saw them there, and so forth.

Mr. Ogle: Okay. When we were there, if my memory serves me right, Dr. Bustamente told us that the ballots would not be identifiable; they would not be numbered. Is that a rule that was changed? It seems to me it was changed.

Lord Chitnis: Yes. There was a change in the rules during the election to something, in fact, similar to the British system, whereby there is a counterfoil number on the ballot paper which would—and I am now talking about Britain and not Salvador—as a result of an order from a high court judge, enable that paper to be identified to the voter. The number of the paper given is recorded on the electoral register. So you could, in a hard case, identify it. Something similar was brought in in the last, say, 10 days of the campaign in Salvador. I do not make a great point of that if only because it was not ever a widely publicized regulation. The regulation about the marking of the ID card and so on was very widely publicized and people knew it and cared about it. People hardly knew about this counterfoil business.

Mr. Ogle: The reason why I was very upset, I would have to say, when I heard that had been changed is because I know a lot of Latins—particularly those who have a great fear, generally, of authority, police and so on—and that, to me, would have been the final threat to vote.

[*Traduction*]

Commonwealth agissaient tout à fait indépendamment, prenant eux-mêmes toutes leurs dispositions.

Le président: Oui.

Lord Chitnis: Ce en quoi je suis tout à fait d'accord.

Le président: Ils agissaient en quelque sorte pour une commission électorale indépendante et parallèle.

Merci.

Monsieur Ogle.

M. Ogle: Merci.

A votre connaissance, les observateurs officiels ont-ils travaillé ensemble?

Lord Chitnis: Que voulez-vous dire par là?

M. Ogle: Ont-ils travaillé en tant qu'équipe?

Lord Chitnis: Ils ont tous logé à l'Hôtel Presidente qui leur était réservé ainsi qu'à leur personnel. Ils ont donc pu procéder à un échange d'impressions. Au cours de leurs déplacements, ils se sont regroupés en fonction de leur nationalité. Dans certains cas, plusieurs groupes nationaux se sont rendus ensemble dans un même endroit. Ainsi, j'ai vu les observateurs du Costa Rica dans le bureau des droits de l'homme et les observateurs dominicains dans les bureaux de l'ARENA.

M. Ogle: M. Bustamente nous avait dit que les bulletins de vote ne seraient pas numérotés. Il me semble que, par la suite, ils l'ont été.

Lord Chitnis: En Grande-Bretagne, chaque bulletin de vote a son talon car un tribunal peut ordonner de le remettre éventuellement à un électeur qui en ferait la demande. Le numéro du bulletin de vote figure sur une liste électorale. Il y a donc toujours moyen de le retrouver. Un système analogue a été introduit vers la fin de la campagne électorale au Salvador. Mais cela n'a guère d'importance car peu de gens en ont été avertis. Par contre, tout le monde savait que les cartes d'identité seraient tamponnées alors que pratiquement personne ne connaissait l'existence des talons dont les bulletins de vote seraient munis.

M. Ogle: Les Latino-américains craignant généralement les autorités, et la police en particulier, ceci à mon avis risquait de les décourager de participer au scrutin.

[*Text*]

Lord Chitnis: I cannot confirm that I saw this acting as an intimidatory way on voters. The marking of the card and the writing of the name did.

Mr. Ogle: I have been told by sources that in the last days of the election, and this is something you may not be able to answer at all, that the forces to the left outside of the country told their supporters inside the country to vote for D'Aubuisson. So that it would totally destabilize the election process. Now, the indications that I have—it is the first time I have seen this chart that you have, of numbers—it would seem that that could have been a fact because the places where the violence was the highest, the right won quite clearly.

Lord Chitnis: Yes, well the point that you make, to be quite honest, I only heard as a joke in Salvador. It was said to me by a group of—I never know the word to use—let us say dissidents in the country—if they were going to have to vote in this procedure, they might as well vote for D'Aubuisson and really muck the whole thing up. I have no serious evidence that this was used as a tactic. I have very little serious evidence, and I admit that this is a finding which contradicts, I think, that of the British official observers, that there is a really determined and concerted effort by the left to wreck the election. I think they did do a certain amount of things, and these I record in my paper, but I certainly do not believe they exercised their full potential for causing disruption.

Mr. Ogle: I think the other question that bothered me from the beginning was the slowness of the count, except for percentages. The percentages seemed to be set the first afternoon and then it was just a matter of adding to both sides. I do not think the percentages changed more than a percentage point. That may be the way elections work; I do not know.

Lord Chitnis: It would be the way elections would work conducted under that system. In our elections at home you will get variations in the poll because different votes are coming in from different places which are of a different political complexion. But under their system, whereby anybody could vote at any box, I suppose that after a certain time you are getting a representative sample in public opinion poll terms, at any box at any time. So your results would, therefore, probably remain fairly stable in percentage terms.

Mr. Ogle: The last question I will ask is this. Would the fact that the refugees had come to El Salvador, into the larger cities, and I think their votes are higher there—I should not say that the refugees' votes are higher, but the Christian Democrats seem to have done better, percentagewise. I do not know if that has anything to do with the displaced people or not. In the final selection of the people that got in, would that be a significant factor, that the right-wing people won more seats?

• 1205

Lord Chitnis: Yes, you see, it is what I said earlier. The votes were of different value in different parts of the country. In San Salvador the rate was—

[*Translation*]

Lord Chitnis: Je ne pense pas que ceci les ait découragés. Par contre, le fait de tamponner la carte d'identité a certainement eu son effet.

M. Ogle: Il paraît que les derniers jours de la campagne électorale, un mot d'ordre aurait été lancé par les exhilés de gauche à leurs troupes à l'intérieur du pays de voter pour D'Aubuisson de façon à déstabiliser les élections. Or, d'après le tableau que vous nous avez présenté, c'est ce qui aurait pu effectivement arriver car c'est justement dans les régions où les hostilités étaient les plus violentes que la droite l'a remporté.

Lord Chitnis: J'ai bien entendu une histoire du même genre au Salvador, mais sous forme de plaisanterie uniquement. Des dissidents m'ont en effet dit que s'ils devaient participer au scrutin, autant voter pour D'Aubuisson de façon à provoquer la pagaille. Mais rien ne prouve que cette tactique ait réellement été utilisée. D'après les observateurs britanniques, il n'y aurait pas eu d'efforts délibérés et concertés de la part des membres de la gauche pour perturber les élections. Ils ont peut-être essayé certaines manoeuvres, que j'ai d'ailleurs signalées dans mon rapport, mais je ne pense pas qu'ils aient vraiment cherché à saboter les élections.

M. Ogle: Ce n'est que très lentement que l'on a connu les résultats des élections sauf pour les pourcentages, lesquels étaient fixés dès le premier après-midi, et ils n'ont été que légèrement modifiés par la suite pour les deux partis.

Lord Chitnis: C'est normal pour des élections de ce genre. En Angleterre, les résultats varient selon que l'on a fini de décompter des bulletins de vote provenant de régions à coloration politique différente. Or, avec le système utilisé au Salvador où n'importe qui peut se rendre à n'importe quel bureau de scrutin, au bout d'un certain temps, les résultats correspondent à un échantillon représentatif de la population, si bien que les résultats restent stables.

M. Ogle: Je me demande si le fait que les Démocrates chrétiens aient obtenu des pourcentages plus élevés est dû au fait que les réfugiés étaient concentrés principalement dans les grandes villes, notamment à El Salvador. En définitive, pour ce qui est des gens qui ont été élus, est-ce que cela pourrait expliquer en partie pourquoi les représentants de la droite ont remporté plus de sièges?

Lord Chitnis: Oui, cela revient à ce que je disais précédemment. Les voix n'avaient pas la même valeur selon les régions du pays. A San Salvador, le taux était . . .

[*Texte*]

Mr. Ogle: So a right-wing vote in the country was more valuable than a vote in the city?

Lord Chitnis: A vote in San Salvador is worth half a vote in Morazan.

Mr. Ogle: Right, exactly. And there is another theory, whether it is true or not, that you could destabilize the whole election. I think, when we were there, there was still a strong indication that Duarte would carry a majority. It was beginning to shift, that notion; but I think the election really started with the idea that Duarte would win.

Lord Chitnis: I have not done this calculation, but I guess if you allocated the seats in proportion to the number of people who voted—in other words, where the people were rather, than where the people were said to have been, the Christian Democrats would have done significantly better.

Mr. Ogle: Yes. Right. If they had been able to count their votes back—

Lord Chitnis: So that the votes were of equal value.

Mr. Ogle: Yes. Okay. Thank you.

Lord Chitnis: What was wrong was allocating the number of seats that they did to the different departments. They got that sum wrong because of the movement of the population.

Mr. Ogle: I understand. Thank you.

The Chairman: I see Mr. Stevens is back from Toronto. Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Chairman, I think this is so important that I shifted my appointment in Toronto; I shifted my air flight because I feel that we should hear our witness out a little more fully. I had, as I indicated, a few questions that I still had to put; so if I may, I would like to.

I notice, Lord Chitnis, that you mention in your introduction that from your previous experience as an observer, both official and unofficial, in two elections in Zimbabwe and one in Guyana, that you have concluded that official observers are dangerous people.

In what way do you feel—

Lord Chitnis: I explain in the next sentence.

Mr. Stevens: Well, I have read that, yes, but what I am saying is that those are pretty strong words, to say that they are dangerous.

Lord Chitnis: Yes. What I mean is, that although I believe the method of their observation—the whole business I have said about being in the hands of the authorities—makes them produce conclusions which are invalid, nonetheless, the government that sent them, because they are official, tends to give them credence; and could and does, indeed, in certain circum-

[*Traduction*]

M. Ogle: Donc, un vote pour la droite en province pesait plus lourd qu'en région urbaine?

Lord Chitnis: Une voix à Sal Salvador vaut une demi-voix dans la province de Morazan.

M. Ogle: Précisément. Il y a une autre théorie, je ne sais pas si elle est vraie ou non, voulant qu'on puisse déstabiliser tout le processus électoral. Lors de notre voyage au Salvador, nous avions compris assez facilement que Duarte sortirait majoritairement vainqueur de l'élection. Cette prévision commençait cependant à s'effriter, mais au début, je pense que les élections ont été convoquées en se basant sur le fait que Duarte l'emporterait.

Lord Chitnis: Je n'ai pas fait ce genre de calcul, mais si on avait réparti les sièges proportionnellement au nombre de votants, c'est-à-dire selon le lieu de résidence des personnes et non pas selon le lieu où ces personnes auraient dû être, je pense que les Démocrates chrétiens auraient fait bien meilleure figure.

M. Ogle: En effet, si les Démocrates chrétiens avaient pu compter leurs voix . . .

Lord Chitnis: Pour que les voix soient de valeur égale.

M. Ogle: Oui, d'accord. Merci.

Lord Chitnis: L'erreur fut de répartir le nombre de sièges comme ils l'ont fait, aux différents départements. Le calcul était faussé à cause des déplacements de population.

M. Ogle: Je comprends. Merci.

Le président: M. Stevens est revenu de Toronto. Monsieur Stevens.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Monsieur le président, cette séance-ci est tellement importante que j'ai reporté mon rendez-vous à Toronto; j'ai changé ma réservation d'avion pour bien comprendre tout ce que le témoin veut nous dire. Comme je le disais précédemment, il y a encore quelques sujets que j'aimerais aborder avec le témoin; je vais donc commencer.

Lord Chitnis, je remarque dans votre présentation que sur la base de votre expérience en tant qu'observateur officiel et non officiel, dans deux élections au Zimbabwe et dans une élection en Guyane, que vous concluez que les observateurs officiels sont dangereux.

Comment pensez-vous . . .

Lord Chitnis: Je m'explique dans la phrase suivante.

M. Stevens: Oui, j'ai lu cette phrase; cependant, je pense que vous employez des mots un peu forts lorsque vous dites que les observateurs officiels sont dangereux.

Lord Chitnis: En effet, voilà, je crois que le mode d'observation, c'est-à-dire le fait de se faire piloter dans le pays par les autorités, amène les observateurs officiels à tirer des conclusions fausses; les gouvernements que ces observateurs représentent donnent foi au rapport et dans certains cas, notamment pour la première élection au Zimbabwe, ils basent leur politique sur ces rapports.

[*Text*]

stances, and I am talking in particular about the first Zimbabwe election, determine its policy on that basis.

Mr. Stevens: Well, let me follow up then, and I assume that you would agree when I say that in the Canadian situation then, as matters evolved, where my colleague, Mr. Wenman, and I went down as unofficial observers, that that was perhaps even preferable to going down as official observers.

Lord Chitnis: Well, we are back to this dreadful thing. I feel I am being used as a sort of ball between two sides of this committee, and I am not quite sure of the rules of the game.

I will give you an answer if you want one. I have said before that I think that official observers could have gone to El Salvador under certain conditions. Now, if you observed the conditions which I have said . . . . In other words, if you did not accept the hospitality of the government, and you did not accept the protection of the authorities, then I find no reason why you could not legitimately have gone.

Mr. Stevens: I wonder, Lord Chitnis, from your familiarity with the various political groups in El Salvador, whom you would describe as being the parties that come under the FDR—you know the group I am referring to, the FDR, which you have referred to in your printed material.

Whom would you regard as being the members, if you like, of that front or that umbrella organization, the FDR?

Lord Chitnis: What would I think are its constituent elements?

Mr. Stevens: Yes.

Lord Chitnis: I described them in a chapter of this report. It is the MPSC, which is a breakaway Christian Democrat group, the MNR, the UDN, the Communist Party and one or two others, I think. It is all down here somewhere. Page 19.

• 1210

Mr. Stevens: I have read that, yes, but I was interested to hear you out. For example, you referred to the FMLN. Would it be a fair observation to say—and I think that without exactly saying it, this way you imply it—that they are really like the military arm, that they are the arm of this group which is working with the guerrillas?

Lord Chitnis: Yes, I think to a very considerable extent this is so, and if this is going to lead to your next question, I would certainly concede—and I think this tends to happen in any guerrilla war of which I know—that the political opinions of the military wing tend to be more extreme than that of the political wing.

Mr. Stevens: Are you familiar with the interrelationship between the Socialist International, a worldwide organization, and the FDR-FMLN grouping?

Lord Chitnis: I am familiar to a certain extent with the various initiatives that Brandt and others have taken, and I am

[*Translation*]

M. Stevens: Eh bien, vous serez d'accord avec moi pour dire qu'il valait probablement mieux pour le Canada envoyer des observateurs non officiels, à savoir M. Wenman et moi-même, compte tenu de l'évolution de la situation canadienne.

Lord Chitnis: Nous en revenons encore à cette déplorable situation; j'ai l'impression d'être coincé entre les deux factions de ce comité; je ne sais trop que dire.

Puisque vous voulez une réponse, je vais tenter d'en donner une. J'ai dit auparavant que des observateurs officiels auraient pu se rendre au Salvador dans certaines conditions. Je ne sais pas si vous avez entendu les conditions lorsque je les ai données: si l'observateur n'accepte pas l'hospitalité du gouvernement, s'il n'accepte pas la protection des autorités, dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi l'observateur n'aurait pas pu se rendre au Salvador.

M. Stevens: Lord Chitnis, vous connaissez bien les différents groupes politiques du Salvador; pourriez-vous nous nommer les partis qui sont regroupés dans le SDR, vous connaissez ce groupe, vous y faites référence dans votre présentation.

Quels seraient, selon vous, les membres de cette organisation parapluie qu'est le FDR?

Lord Chitnis: Quels en sont les différents éléments?

M. Stevens: Oui.

Lord Chitnis: J'en donne une liste dans un chapitre du rapport. C'est le MPSC, un rejeton du groupe chrétien démocrate, le MNR, le UDN, le Parti communiste et un ou deux autres qui communiquent me semble-t-il. On les trouve tous ici, page 19.

M. Stevens: J'ai vu cela, oui, mais je voulais entendre ce que vous aviez à dire. Par exemple, vous avez parlé du FMLN. Serait-il juste de dire, car sans le dire vous semblez l'impliquer, qu'il s'agit là de l'aile militaire de ce groupe qui travaille avec les guérilleros?

Lord Chitnis: Oui, je crois que c'est bien le cas, en général, et cela va probablement vous mener à votre prochaine question et je vous concède immédiatement ce qui suit—et c'est ce qui tend à se produire dans toute guerre de guérillas que j'ai connue, c'est-à-dire que les opinions politiques de l'aile militaire tendent beaucoup plus vers l'extrémiste que celles de l'aile politique.

M. Stevens: Vous connaissez le lien qui existe entre l'Internationale socialiste, un organisme mondial, et le regroupement FDR-FMLN?

Lord Chitnis: Je suis au courant des initiatives qu'ont entreprises Brandt et d'autres et je crois connaître quelque peu

[*Texte*]

familiar with the relationship between the Socialist International and the MNR; I think familiar, anyway.

Mr. Stevens: Are you familiar with what came out of their meeting in Paris in September, 1981, in which they took into consideration the Marxist-Leninist guerrillas in the FMLN for the first time? In effect, they indicated support for them.

Lord Chitnis: I hold no brief with the Socialist International, if that is what you are asking me to do. I am not a member of the Socialist Party; I am not a socialist and I have spent most of my political life, in fact, opposing socialism. I am aware that the Socialist International by and large supports the left position in El Salvador.

Mr. Stevens: Including, if you like, the military arm of that left position, the FMLN. Is that correct?

Lord Chitnis: As that is correct, I am not surprised at your telling me.

Mr. Stevens: You have indicated that you feel certain parties did not participate in the electoral process. What parties do you think should have been participants? Forgetting for the moment why they did not—whether it was their own choice, or they were frightened to, or whatever the case may be—what specifically are the the names of the parties which you felt should have been, let us say, on the ballot?

Lord Chitnis: I would particularly have wanted to have seen Ruben Zamora's breakaway Christian Democrats and the MNR on the ballot paper. Indeed, I hazzard a guess in my paper—and maybe rashly—that had there been a free election in El Salvador—this is making all sorts of hypotheses—the likely result would have been a coalition between the two elements of the Christian Democrats and the MNR.

Mr. Stevens: What name does that breakaway Christian Democrat group go under?

Lord Chitnis: *Movimiento Popular Social Cristiano*, MPSC.

Mr. Stevens: You are not suggesting, then, that the Communist Party itself should have been on the ballot?

Lord Chitnis: Well, you asked me to specify particularly. My general view about elections in all countries at all times is that by and large they should be open to all comers.

Mr. Stevens: But that would have been another party which you would have assumed could have been, or should have been, on the ballot.

Lord Chitnis: Well, then I stand on my answer; I think that all parties, from ARENA right through to the Communist Party, should have been on the ballot paper. We have discovered, in Britain at least, that the way to expose the weakness in the Communist Party is not to suppress it but to allow it to stand at elections.

Mr. Stevens: My lord, you have already commented, both in your written and oral presentation, about your views on ARENA with which we are all, to some degree, sympathetic.

[*Traduction*]

le lien qui peut exister entre l'Internationale socialiste et le MNR.

M. Stevens: Savez-vous quel a été le résultat de leur réunion de Paris, en septembre 1981, lorsqu'ils ont étudié la question de guérilleros marxistes-léninistes du FMLN pour la première fois? A vrai dire, l'Internationale a signifié son appui.

Lord Chitnis: Je ne défends pas la cause de l'Internationale socialiste si c'est ce que vous chercher à savoir. Je ne suis pas membre du parti socialiste; je ne suis pas socialiste et, en vérité, j'ai passé la plus grande partie de ma vie politique à m'opposer au socialisme. Je sais fort bien que l'Internationale socialiste, en gros, appuie la gauche au Salvador.

M. Stevens: Y compris, si vous voulez, l'aile militaire de cette gauche, soit le FMLN. C'est exact?

Lord Chitnis: Puisque c'est exact, je ne suis pas surpris de vous me l'entendre dire.

M. Stevens: D'après vous, certains partis politiques n'ont pas participé au processus électoral. Qui aurait dû y participer, selon vous? Oublions pour le moment pourquoi ces partis n'ont pas participé aux élections: soit qu'ils aient choisi de le faire, soit qu'ils aient eu peur ou quelque chose du genre, peu importe. D'après vous, quel parti politique aurait dû figurer sur le bulletin de vote?

Lord Chitnis: J'y aurais vu les Démocrates chrétiens Ruben Zamora et le MNR. Je dis d'ailleurs dans mon document, un peu vite, peut-être, que s'il y avait eu des élections vraiment libres au Salvador, posant évidemment toutes sortes d'hypothèses, on aurait probablement vu une condition entre les deux éléments des Démocrates chrétiens et du MNR.

M. Stevens: Et quel est le nom de cet autre groupe de Démocrates chrétiens?

Lord Chitnis: *Movimiento Popilar Social Christiano*, MPSC.

M. Stevens: Vous n'allez tout de même pas nous dire que le parti communiste lui-même aurait dû figurer sur le bulletin de vote?

Lord Chitnis: Vous m'avez demandé de préciser ma pensée. En général, toutes les fois qu'il y a élection dans un pays, tous ceux qui veulent se faire élire doivent pouvoir se présenter.

M. Stevens: Mais quel est cet autre parti dont vous croyez qu'il aurait dû figurer sur le bulletin de vote?

Lord Chitnis: Ma réponse vaut toujours; je crois que tous les partis, à partir d'ARENA, à la droite jusqu'au parti communiste, à la gauche, auraient dû trouver leur nom sur le bulletin de vote. Nous avons découvert, en Grande-Bretagne tout au moins, que la meilleure façon de faire connaître les faiblesses du parti communiste n'est pas d'essayer de le réprimer, mais plutôt de laisser ses candidats se présenter lors des élections.

M. Stevens: Vous nous avez déjà fait savoir, verbalement et par écrit, ce que vous pensez d'ARENA et nous partageons tous, jusqu'à un certain point, vos avis à ce propos. Pourriez-

[*Text*]

Can you give us the benefit of your views as to what the other four parties that were on the ballot stand for? We except the Christian Democrats. There does not seem to be very much doubt about their reform approaches and their general political thrust, but I thought it might be helpful if we could have on record your impression of, for example, *Action Democratica*.

• 1215

Lord Chitnis: I met the leader of *Action Democratica* last year when the party was still a gleam in his eye. I had a long talk with him then and I do not think my opinion of *Action Democratica* has changed much since.

At the conversation I had with him last year, he did strike me as being a politician of the far right and I did not understand when I got to El Salvador on this visit, stories going about, or opinions passed to me, that *Action Democratica* was a sort of reasonable centre-right party. I found little to distinguish between them and the other parties of the far right. As I say in my report, roughly speaking, they seem to me to be ARENA with suits on.

The Chairman: Your last question, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Could I be put on another round, Mr. Chairman?

The Chairman: No, I think we will adjourn because we have been sitting since 9.30 this morning. I think it would be reasonable to adjourn at 12.20; we have an appointment for lunch. Sorry.

Mr. Stevens: Oh, I see. I misunderstood you when you told me it would go until 12.30.

The Chairman: We could go until 12.30 if the staff is in agreement. They have been sitting here since 9.30. If they are like the Chairman of the committee—I feel I should get up and excuse myself for a few minutes.

The committee is adjourned for five minutes; there are needs that I cannot postpone.

• 1217

• 1221

The Chairman: Order, please. *A l'ordre, s'il vous plâit.* The committee will pursue its consultation. I will recognize Mr. Stevens for one more question .

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. Following the line I was initially on, I think it would be helpful if our witness could give us his version of what all four of the parties that we have not commented on too much stand for. ARENA and the Christian Democrat, I think the people have a fair understanding of what they may stand for. But in addition to telling us what you view to be the thrust of the *Action Democratica* you could touch on POP, the PCN and the PPS.

[*Translation*]

vous nous dire ce que vous pensez des quatre autres partis dont on trouve les noms sur le bulletin de vote. Faisons exception des Démocrates chrétiens. Leurs idées de réforme et leurs idées politiques générales ne semblent faire aucun doute, mais je crois qu'il serait peut-être utile que vous nous donniez vos impressions, par exemple, sur le parti *Action Democratica*.

Lord Chitnis: J'ai rencontré le chef de *Action Democratica* l'an dernier quand le parti n'était encore qu'une lueur dans ses yeux. Je lui ai parlé longuement et je ne crois pas que mes idées sur *Action Democratica* aient changé beaucoup depuis.

Quand je lui ai parlé l'an dernier, il m'a fait l'impression d'un politicien de l'extrême droite et je n'ai pas compris, quand je suis arrivé au Salvador cette fois-ci, que l'opinion qui me parvenait semblait tenir *Action Democratica* pour une sorte de parti raisonnable du centre-droite. Je n'ai pas trouvé grand-chose pour distinguer ce parti des autres partis de l'extrême droite. Comme je le dis dans mon rapport, c'est tout simplement le parti ARENA en complet trois pièces et cravate.

Le président: Votre dernière question, monsieur Stevens.

M. Stevens: Pourriez-vous m'accorder un autre tour, monsieur le président?

Le président: Non, je crois que nous allons lever la séance puisque nous sommes ici depuis 9h30 ce matin. Je crois qu'il serait raisonnable de lever la séance à 12h20; on nous attend pour le dîner. Désolé.

M. Stevens: Oui, je comprends. Je vous ai mal compris quand j'ai cru vous entendre me dire que l'on aurait jusqu'à 12h30.

Le président: Nous pourrions prolonger jusqu'à 12h30 si le personnel est d'accord. Notre personnel est ici depuis 9h30. Si les gens du personnel sont comme le président du Comité .... J'aimerais bien m'absenter pendant quelques minutes.

Je lève la séance pour cinq minutes; il y a certains appels de la nature auxquels on ne peut rien.

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. *Order, please.* Le Comité continue sa consultation. Je cède la parole à M. Stevens, qui a encore droit à une autre question.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Pour faire suite à ce que je disais déjà, il serait peut-être bon que notre témoin nous donne sa version de ce que représente ces quatre partis dont nous n'avons pas encore entendu beaucoup parler. Je crois que la plupart des gens savent à quoi s'en tenir pour ce qui est d'ARENA et du parti démocrate-chrétien. Mais à part nous dire ce que vous pensez de *Action Democratica*, vous pourriez nous toucher un mot du POP, du PCN et du PPS.

[*Texte*]

Lord Chitnis: Yes, indeed. We covered three, Christian Democrats, *Action Democratica* and ARENA. POP, I do not think we frankly need worry about too much if only because they did so badly in the results. PCN, I must say, was a great surprise to me. I believe it was also a surprise to most other people who observed the election—in other words, that they did as well as they did. I think the main criticism of PCN is simply its history. But I must say that I was surprised that it was able to put up such a good show at the election.

The other party, the PPS, is a very conservative party, as I say in my report, and it came out as such during this compaign. But it is not as extremely right-wing as to make me feel as strongly about it as I do about ARENA.

Mr. Stevens: Just on a point of clarification, Mr. Chairman. Would you then say that the PCN is not as extreme either as the . . . ?

Lord Chitnis: As I say, in telling you that it surprised me, I took far more time and trouble to investigate ARENA than I did to investigate PCN. What I have said to you is that I think one is bound to be fairly skeptical about the molifying force of PCN on the right because of its history.

The Chairman: For the benefit of those who just returned to the committee, a few minutes ago I made an observation to Lord Chitnis regarding countries that have turned down invitations to appear or to come as witnesses. For the benefit of everyone, I should repeat the list of the countries that have turned down the invitation. These countries are Brazil, Republic of China, Denmark, Switzerland, Turkey, Belleisle, Greece, Lebanon, New Zealand, Australia, Nigeria, Germany, Norway, Italy, Canada and, of course, France and Mexico.

Following the line of Mr. Stevens's questions, my Lord, some parties like the Christian Democrats represented to the people back in 1979, and traditionally over the last few years, great hopes for land reform, bank reform and international commerce reform, but because of the leaving of so many of the more active and progressive wings of the PDC, Majano, Zamora, Dada, Ungo, I am surprised that this party received so many votes. Is there an explanation for that? In spite of the erosion of its credibility with the loss of all these people, the party has received quite a few votes. Is there an explanation?

Lord Chitnis: There are a number of explanations, no doubt some of which I have given. But I would stand by and repeat what I said about my own possible reaction had I been a Salvadoran elector. I was quite clear by polling day that without any kind of enthusiasm whatever, I would both vote and cast my vote for the Christian Democrats. I guess a number of people will have thought that too. I made other points about why people voted. I think it is very difficult to quantify the number of voters who voted for this reason or for that.

[*Traduction*]

Lord Chitnis: Oui, certainement. Nous avons donc parlé de trois partis déjà, soit les démocrates-chrétiens, *Action Democratica* et ARENA. Je ne crois pas que nous ayons à nous inquiéter outre mesure de POP, surtout à la lumière des résultats des élections. Le PCN, ça, je dois l'avouer, ça m'a surpris. Je crois que les résultats ont aussi surpris la plupart des observateurs de ces élections . . . C'est-à-dire que ce parti a fait beaucoup mieux que ce à quoi on s'attendait. Je crois que la plus grosse critique à l'endroit du PCN, c'est tout simplement ses antécédents historiques. Je dois cependant avouer que j'ai été fort surpris que ce parti ait obtenu de si bons résultats lors de l'élection.

L'autre parti, le PPS, est un parti très conservateur, comme je le souligne dans mon rapport, et c'est ce qu'on a vu pendant toute la campagne électorale. C'est un parti qui n'est pas tout à fait aussi à l'extrême droite qu'ARENA, et je m'en fais donc un peu moins à son sujet.

M. Stevens: Un éclaircissement, monsieur le président. Vous voulez dire que le PCN n'est pas aussi à l'extrême droite que . . . ?

Lord Chitnis: Je vous ai dit que ce parti m'a surpris, et j'ai passé beaucoup plus de temps et d'efforts à étudier ARENA que le PCN. Cependant, il ne faudrait pas croire que le PCN aura une influence adoucissante, surtout à la lumière de ses antécédents historiques.

Le président: Pour tous ceux qui viennent de revenir, il y a quelques minutes, j'ai dit à Lord Chitnis quels étaient les pays qui n'ont pas accepté l'invitation que nous leur avons lancée de venir témoigner ici. Pour la gouverne de tous, j'aimerais vous refaire la lecture de cette liste de pays qui ont refusé notre invitation. Ces pays sont: le Brésil, la République de Chine, le Danemark, la Suisse, la Turquie, le Belize, la Grèce, le Liban, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, le Nigeria, l'Allemagne, le Norvège, l'Italie, le Canada et, évidemment, la France et le Mexique.

Pour reprendre l'idée des questions posées par M. Stevens, Lord Chitnis, certains partis, comme celui des démocrates-chrétiens, font grand état, depuis 1979, de plans comme la réforme agraire, la réforme banquière et la réforme du commerce international, mais puisque les plus actifs et progressistes du PDC, je nomme les Majano, Zamora, Dada, Ungo, s'en sont écartés, je suis surpris que ce parti ait recueilli tant de votes. Peut-on l'expliquer? Malgré l'érosion de sa crédibilité lorsque toutes ces personnes sont parties, le parti a réussi à recueillir pas mal de votes. Cela s'explique-t-il?

Lord Chitnis: Il y a bon nombre de raisons à cela, et je vous en ai déjà donné quelques-unes j'en suis sûr. Je vous répéterai simplement ce que je vous ai déjà dit concernant la réaction que moi j'aurais eue si j'avais dû voter pendant ces élections salvadoriennes. Le jour du scrutin, j'étais vraiment d'avis que j'aurais voté, sans enthousiasme cependant, pour les démocrates-chrétiens. Je crois que bon nombre de gens auront aussi été de cet avis. J'ai aussi donné d'autres raisons. Je crois qu'il serait très difficile de dire que tant d'électeurs ont voté pour ces raisons et tant d'autres pour d'autres raisons.

[*Text*]

• 1225

The Chairman: Thank you. Mr. Robinson, do you have a question? One question.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Yes, just one or two at the most. I was going to ask you before. What did you expect from the elections?

Lord Chitnis: When I went, I had been told before I went, that there was going to be absolutely no choice at all in this election, that there were six parties who were all versions of the extreme and murderous right. It was neither here nor there which one and the whole thing was a farce for that reason. But I have changed my mind, I think, very considerably on that point, as I saw the election campaign unfold. I do believe that by the time we got to polling day, there was a real choice before the Salvadoran electorate and I say that in my conclusions in my paper. What I, of course, have gone on to argue, both in my paper and today, is that the choice was disastrously limited and, therefore, flawed.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Yes. You made the statement and I quote: "Elections had solved absolutely nothing in El Salvador." But would you be prepared to say that having elections at all, indicated a lean towards the democratic process?

Lord Chitnis: This is what Ambassador Hinton argued with me about, when I saw him last summer. Of course, I am in favour of elections, but elections have got to be fought under certain minimum conditions. And I did not think having a democratic election, in these conditions, was possible. I am in favour—and I hope I have said several times this morning and if not, let me say so now—I want there to be a reasonably normal election in El Salvador, but this was not it. I want that election to happen as soon as possible. But it will not happen, until the violence has stopped and the war is ended and a certain time has been given for normal political institutions and practices to be restored in El Salvador.

The Chairman: Your last question, Mr. Robinson.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): All right. We note that in El Salvador, there were many people on the left, it is supposed, who did not vote bacause they did not choose to vote, because possibly they do not believe in holding elections, for one thing. I would not say that all those who consider themselves left-of-centre do not believe in elections. But certainly there was a number who do not believe in holding elections. So, obviously they would not take part in the electoral process, anyway. Did you determine any particular group of people who would not take part in the elections; how extensive they were and did they control any other groups from not voting in the elections, as well?

Lord Chitnis: Yes, I mean you have a different perception of the extreme left's attitude to elections than I have. This is not an observation based on El Salvador. It is based on the world,

[*Translation*]

Le président: Merci. Monsieur Robinson, une question? Une question.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Oui, une ou peut-être deux, tout au plus. Je voulais vous demander la parole tout à l'heure. Vous vous attendiez à quoi, comme résultat de ces élections?

Lord Chitnis: Avant de partir pour le Salvador, on m'avait bien averti que personne ne pourrait rien choisir pendant ces élections, qu'il y avait tout simplement six partis, qui étaient tous de l'extrême droite meurtrière. C'était blanc bonnet, bonnet blanc, et le tout était une immense farce. Cependant, je dois dire que j'ai changé d'avis à ce propos au fur et à mesure du déroulement de la campagne électorale. Je crois que le jour du scrutin, l'électorat du Salvador pouvait se prévaloir d'un véritable choix, et c'est une des conclusions de mon rapport. Évidemment, et je le dis dans mon rapport tout aussi bien qu'ici aujourd'hui, le choix était cependant limité et les élections, de ce fait, imparfaites.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Oui. Vous avez dit, et je vous cite: «Les élections n'ont absolument rien résolu au Salvador.» Diriez-vous cependant que, puisqu'il y a eu des élections, la démocratie semble s'installer peu à peu?

Lord Chitnis: C'est ce que l'ambassadeur Hinton me disait quand je l'ai vu l'été dernier. Évidemment, je suis en faveur d'élections, mais elles doivent se dérouler dans certaines conditions minimales. Je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir des élections démocratiques dans un tel contexte. Si je ne l'ai pas dit plusieurs fois ce matin, permettez-moi de le dire maintenant, je suis partisan d'élections relativement normales au Salvador, mais ce n'est pas ce qui s'est produit cette fois-ci. J'aimerais que de telles élections aient lieu le plus tôt possible. Cependant, il n'y en aura pas tant que la violence n'aura pas cessé et que l'on n'aura pas mis un terme à la guerre, sans oublier qu'il faudra ensuite prévoir un certain temps pour permettre aux institutions et pratiques politiques normales de revoir le jour au Salvador.

Le président: Votre dernière question, monsieur Robinson.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Parfait. Au Salvador, il y a beaucoup de gens de la gauche, du moins le suppose-t-on, qui n'ont pas voté parce qu'ils ont choisi de ne pas le faire, et ils auraient fait ce choix parce qu'ils ne croient pas aux élections libres, entre autres choses. Je ne dirais pas que tous ceux qui se croient à gauche du centre ne croient pas aux élections. Enfin, il y en a un certain nombre qui ne croyaient pas aux élections. Il est donc évident que ces personnes n'auraient pas pris part au processus électoral, de toute façon. Savez-vous s'il y a un groupe précis de gens qui n'auraient pas voulu prendre part aux élections; combien y en aurait-il, et auraient-ils réussi à prendre la direction d'autres groupes qui ne voulaient pas voter aux élections aussi?

Lord Chitnis: Vous avez une perception tout à fait différente de la mienne lorsqu'il s'agit de l'attitude de l'extrême gauche face aux élections. Ma réflexion ne se fonde pas sur la situa-

[*Texte*]

in general. I have always thought the extreme left did not mind having elections, provided they organized them and provided they won.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Maybe that is the reason they did not want to hold them.

Lord Chitnis: Therefore, to that extent, I mean I think we should be careful of what you mean. I do not think you mean, if I may say so, that there are people on the extreme left who do not want elections. What you mean is that there are people who do not want properly conducted and fair elections, on the left. I have not the slightest doubt that they exist, though I admit not to having met any.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. My lord, we just have a couple of minutes left and so I really will not have a question. When we met with Duarte alone—interestingly enough, a group met with him alone—he made a statement that really stuck in my mind, which was El Salvador is something like Spain was in 1936, when it became the kind of battlefield of these people coming and sort of using Spain as the ground to beat out arguments that we have ourselves, right here at this table lots of times. That was a kind of poignant remark, because he said after they had done their thing in Spain, they all went away and fought their own wars. It just kind of struck me in a very personal way.

I think that part of the problem we have in interpreting what was going on in El Salvador, is because so many of us—myself, first of all and other members of our group and from all over the world—go in with an understanding of words that is very different to the El Salvadoran or to any Latin American, as a matter of fact, like communist. These words that we have put a category on—socialist or whatever—are meaningless words to the people. For instance, in the refugee camp, or one camp, I remember asking one old lady why she was in the refugee camp, and she said, "because I believed what the Archbishop said; I thought everybody was supposed to have the right to have a human life." Because of that, her husband had been killed. That is what she understood. Then we asked her if she was a Marxist. I could have asked her if she was a man from the moon. It was meaningless phrase.

• 1230

I am just going to finish without even a question—or maybe just your remark. The sensitivity that is necessary to understand the political, social culture of another people who speak

[*Traduction*]

tion salvadorienne. Elle vaut partout dans le monde, en général. J'ai toujours cru que l'extrême gauche ne s'oppose jamais aux élections, à condition qu'elle puisse les organiser et les gagner.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Peut-être est-ce la raison pour laquelle l'extrême gauche n'en voulait pas cette fois-ci.

Lord Chitnis: Enfin, il faudrait bien cerner votre pensée. Je ne crois pas, si vous me le permettez, que vous voulez dire qu'il y a certaines personnes de l'extrême gauche qui ne veulent pas qu'il y ait d'élections. Ce que vous voulez dire, c'est qu'il y a des gens de la gauche qui ne veulent pas qu'il y ait d'élections justes, où tous sont traités également. Je suis absolument sûr que ce genre de personnes existent, quoique je n'en aie pas rencontrées moi-même.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président. Lord Chitnis, il ne nous reste que quelques instants, et je ne vous poserai donc pas de questions. Quand nous avons rencontré, seuls, M. Duarte—fait intéressant, il a rencontré seul un groupe de gens—il nous a dit quelque chose qui m'a vraiment frappé: que le Salvador ressemble à l'Espagne de 1936, quand ce pays est devenu une sorte de champ de bataille pour ces gens qui se servaient de l'Espagne pour régler, à force d'arguments vraiment percutants et frappants, le genre de différends qui voient souvent le jour ici, autour de cette même table. Ce commentaire m'a sidéré, parce qu'il nous a ensuite souligné que ces pays, s'étant amusés en Espagne, s'en sont retournés chacun chez soi pour se faire une guerre à leur mesure. Ce commentaire m'a personnellement touché.

Je crois qu'une partie de la difficulté que nous avons à interpréter ce qui se passe au Salvador vient de ce que beaucoup d'entre nous—moi-même le premier, sans oublier les membres de notre groupe ni toutes ces autres personnes qui viennent d'un peu partout au monde—se rendent là-bas avec un vocabulaire où le sens des mots est très différent de ce qu'il est pour le Salvadorien, ou tout autre citoyen de l'Amérique latine, et je prends pour exemple le mot «communiste». Ces mots que nous avons placés dans certaines catégories—socialiste, ou quoi que ce soit—ne signifient rien pour ces gens. Par exemple, dans un des camps de réfugiés que j'ai visités, je me rappelle avoir demandé à une vieille femme pourquoi elle s'y trouvait, et elle m'a répondu: «Parce que je croyais à ce qu'a dit l'archevêque; je croyais que tous devaient avoir le droit de vivre humainement.» A cause de cela, on avait tué son mari. Enfin, c'est ce qu'elle comprenait de la situation. Nous lui avons ensuite demandé si elle était marxiste. J'aurais pu lui demander si elle nous arrivait de la lune. La phrase ne voulait rien dire.

Je vais en terminer sans même poser une question, ou peut-être tout simplement en relevant votre commentaire. Il faut se sensibiliser pour bien comprendre la culture politique et

[*Text*]

another language and certainly do not have the traditions we have—I am not saying ours are better or worse or whatever, but they do not have the tradition. I think the election that was placed on top of them was almost an insult to the people who were there; the ordinary person.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Mr. Chairman, could I make one further comment? My colleague was talking about Duarte. He also made another very profound statement. He said he had been working for 20 years for El Salvador and he would work another 20 years to see something done for the people.

Lord Chitnis: I think this is relevant to what you were saying, particularly at the start of your remarks. I think one of the tragedies of El Salvador is that it has come to be seen by a lot of politicans inside, but more particularly outside, the country, as a sort of east-west battlefield; it is Russia equals FMLN equals FDR equals guerillas and America—you know. Therefore everyone judges their responses and actions and the sides they are on by the east-west division. Well, that is not the real battle that is going in in El Salavador at all. It is a fairly elementary battle by a people who have not yet had their social revolution—the sort of revolution that we had in Britain years ago and that has been a feature of most of the countries in Europe, where you get away from the feudal system of the very rich and the very poor and you establish reasonable social justice and reasonable democracy. That is what it is about. It is not about some great conspiracy erected in Moscow and Havana.

The Chairman: I agree wholeheartedly with this. The Americans had their revolution and nobody put questions to their right of having a choice for a new destiny for their people.

Lord Chitnis, on behalf of my colleagues, I wish to express our gratitude. You have accepted travelling back and forth to Canada just to appear before this committee. We are most grateful. Thank you very much.

Mr. Stevens: On a point of order, I would not want his Lordship to go back to the United Kingdom and not realize when he made the comment that a vote in San Salvador was worth half a vote compared to the rural area, we have those problems in Canada. A vote in my riding is worth a quarter of a vote in Prince Edward Island.

Lord Chitnis: Oh, indeed. What I was angling for when I made that comment was an invitation to your meeting next week, when I would like to give you evidence on what constitutes an exactly free and fair election.

Mr. Ogle: I think the point his Lordship is making is that if a whole bunch of CCFers came down from Saskatchewan and voted in your constituency, it would be a significant difference.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[*Translation*]

sociale d'un autre peuple qui parle une autre langue et qui n'a certainement pas nos traditions . . . je ne prétends pas que les nôtres soient meilleures ou pires, ou quoi que ce soit du genre, mais elles ne sont pas les mêmes. Je crois qu'on leur a tout simplement parachuté une élection, et c'est presque insultant pour les gens de ce pays; pour le monde ordinaire.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Monsieur le président, vous me permettez de faire un dernier commentaire? Mon collègue nous a parlé de Duarte. Il a dit quelque chose de très intéressant aussi. Il nous a dit qu'il travaille pour le Salvador depuis 20 ans et qu'il y consacrerait encore 20 années de sa vie pour aider ces gens.

Lord Chitnis: Je crois que c'est très important, à la lumière de ce que vous venez de dire. Je crois qu'une des tragédies du Salvador, c'est que beaucoup de ses politiciens, mais pire encore, trop de politiciens de l'extérieur du pays, croient que c'est un champ de bataille où s'affrontent l'Est et l'Ouest; U.R.S.S. égale FMLN égale FDR égale guérilleros et Amérique—enfin, pas besoin de vous faire de dessin. Tous jugent donc des faits et gestes des autres à la lumière de cette division Est-Ouest. Enfin, la véritable bataille qui se déroule au Salvador n'a rien à voir avec toute cette histoire. Il s'agit d'une bataille plutôt élémentaire, menée par un peuple qui n'a pas encore eu sa révolution sociale . . . le genre de révolution que nous avons connue en Grande-Bretagne, il y a des années, et qui s'est déroulée dans la plupart des pays d'Europe lorsque les gens se sont écartés du vieux système féodal, composé d'une classe très riche et d'une classe très pauvre, pour se doter d'un système de justice raisonnable, ainsi que d'une démocratie raisonnable. Voilà le fin fond de l'histoire. Il ne s'agit pas d'un complot monstre ourdi par Moscou et La Havane.

Le président: Je suis tout à fait de cet avis. Les Américains l'ont fait, leur révolution, et personne n'a remis en question le droit qu'ils avaient de choisir la nouvelle destinée de leur peuple.

Lord Chitnis, au nom de mes collègues, je tiens à vous exprimer notre gratitude. Vous avez accepté de faire ce voyage aller-retour au Canada tout simplement pour comparaître devant notre Comité. Nous vous en sommes très reconnaissants. Merci beaucoup.

M. Stevens: J'en appelle au Règlement. Je ne voudrais pas que lord Chitnis retourne au Royaume-Uni sans savoir que s'il arrive qu'un vote à San Salvador ne vaut que la moitié du vote exprimé en milieu rural, il ne faut pas oublier que nous avons aussi ces problèmes au Canada. Le vote exprimé dans ma circonscription ne vaut que le quart du vote exprimé à l'Île-du-Prince-Édouard.

Lord Chitnis: Oh, en vérité, quand j'ai fait ce commentaire, je voulais tout simplement me faire inviter à votre réunion de la semaine prochaine; j'aurais pu alors vous dire exactement ce qu'est une élection libre et juste.

M. Ogle: Je crois que lord Chitnis veut vous faire comprendre que si toute une bande de partisans CCF descendaient de la Saskatchewan pour voter dans votre circonscription, la différence serait importante.

Le président: La séance est levée.

Canada Post
Postage paid
Postes Canada
Port payé
Third class
Troisième classe
K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS—TÉMOIN

The Right Honourable Lord Chitnis.

Le très honorable Lord Chitnis.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

ITORY LIBRARY MATERIAL

Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 22

Tuesday, May 11, 1982
Thursday, May 13, 1982
Tuesday, May 18, 1982
Tuesday, June 8, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 22

Le mardi 11 mai 1982
Le jeudi 13 mai 1982
Le mardi 18 mai 1982
Le mardi 8 juin 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

---

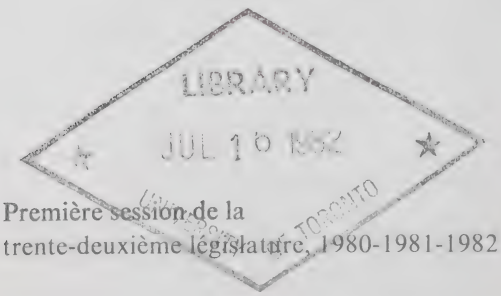
RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

---



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 22

Tuesday, May 11, 1982
Thursday, May 13, 1982
Tuesday, May 18, 1982
Tuesday, June 8, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 22

Le mardi 11 mai 1982
Le jeudi 13 mai 1982
Le mardi 18 mai 1982
Le mardi 8 juin 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

---

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

---

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28888—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. Ken Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*)

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. Ken Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*)

Messrs. — Messieurs

Collenette	Hudecki	MacDonald (M^lle^)	Ogle
Crosbie (*St. John's West*)	Irwin	McLean	Schroder
Flis	Jewett (Miss)	Murta	Stevens—(15)
Gimaïel			

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

ORDER OF REFERENCE

Tuesday, April 27, 1982

ORDERED,—That, in relation to its Order of Reference dated Wednesday, March 24, 1981, the deadline for submitting the final report of the Standing Committee on External Affairs and National Defence be extended to October 29, 1982;

That the Sub-committee on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean be authorized to travel to South America during the months of July and August 1982, provided that the House is not sitting, and that the necessary staff do accompany the Sub-committee;

That during the months of April, May and June the Sub-committee hear additional witnesses and prepare a report on the Caribbean and Central America for presentation to the Standing Committee on External Affairs and National Defence before the end of June 1982;

That the Sub-committee also receive testimony on South America;

That the Sub-committee undertake to prepare its final report during the month of September 1982 for submission to the Standing Committee on October 15, 1982 or as soon thereafter as the business of the House permits.

ATTEST

ORDRE DE RENVOI

Le mardi 27 avril 1982

IL EST ORDONNÉ,—Que, relativement à son ordre de renvoi du mercredi 24 mars 1981, la présentation du rapport final du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale soit reportée au 29 octobre 1982; et

Que le Sous-comité sur les relations du Canada avec les pays de L'Amérique latine et les Antilles soit autorisé à se rendre en Amérique du Sud aux mois de juillet et août 1982 accompagné du personnel nécessaire, pourvu que la Chambre ne siège pas;

Que, au cours des mois d'avril, mai et juin, le Sous-comité entende d'autres témoins et prépare un rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale pour fins de présentation au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale avant la fin de juin 1982;

Que le Sous-comité reçoive également des témoignages sur l'Amérique du Sud;

Que le Sous-comité entreprenne la préparation de son dernier rapport au cours du mois de septembre 1982 afin de le présenter au Comité permanent le 15 octobre 1982 ou aussitôt après lorsque les travaux de la Chambre le permettront.

ATTESTÉ

Le greffier du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

Robert Vaive

Clerk of the Standing Committee on External Affairs and National Defence

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 11, 1982
(59)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 11:13 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

By unanimous consent, it was agreed,—That members' staff be permitted to attend all *in camera* meetings of the Sub-committee.

The Sub-committee began consideration of a draft outline of a report on the Caribbean and Central America.

At 12:19 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MAY 13, 1982
(60)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 11:17 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Irwin, Miss MacDonald, Messrs. Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft outline of a report on the Caribbean and Central America.

At 12:13 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 11 MAI 1982
(59)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 11h13, sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, M^lles^ Jewett, MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche, M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Du consentement unanime, il est convenu, que les membres du personnel puissent assister à toutes les séances du Sous-comité tenues à huis clos.

Le Sous-comité entreprend l'étude d'un brouillon de projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 12h19, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 13 MAI 1982
(60)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 11h17, sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche, M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un brouillon de projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 12h13, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

TUESDAY, MAY 18, 1982
(61)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:40 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Dupras, Irwin, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee began consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

The Sub-committee considered matters relating to its Order of Reference.

At 10:30 o'clock a.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, JUNE 8, 1982
(62)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:45 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Irwin, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

The Chairman presented the SIXTH REPORT of the Sub-committee on Agenda and Procedure which is as follows:

Your Sub-committee met on Tuesday, June 1, 1982 and agreed to make the following recommendations:

1. That the Sub-committee meet on the following dates for consideration of the draft report on the Caribbean and Central America:

   Tuesday, June 8, 1982

   9:30 a.m.

LE MARDI 18 MAI 1982
(61)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h40, sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Dupras, Irwin, M^lles^ Jewett, MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche, et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité entreprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

Le Sous-comité étudie les questions pertinentes à son ordre de renvoi.

A 10h30, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 8 JUIN 1982
(62)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h45, sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, Hudecki, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche, et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

Le président présente le SIXIÈME RAPPORT du Sous-comité du programme et de la procédure suivant:

Votre Sous-comité s'est réuni le mardi 1^er^ juin 1982 et a décidé de faire les recommandations suivantes:

1. Que le Sous-comité se réunisse aux dates suivantes pour l'étude du projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale:

   Le mardi 8 juin 1982

   9h30

11:00 a.m.
3:30 p.m.
8:00 p.m.
Wednesday, June 9, 1982
3:30 p.m.
Thursday, June 10, 1982
9:30 a.m.
11:00 a.m.
3:30 p.m.
8:00 p.m.
Tuesday, June 15, 1982
9:30 a.m.
11:00 a.m.
3:30 p.m.
8:00 p.m.
Wednesday, June 16, 1982
3:30 p.m.
Thursday, June 17, 1982
9:30 a.m.
11:00 a.m.
3:30 p.m.
8:00 p.m.

That the Sub-committee append the studies prepared by CERLAC and Professor Kari Levitt to the Minutes of Proceedings and Evidence and that the authors be enjoined not to publish elsewhere until the Sub-committee has released its final report.

3. That the Sub-committee retain the services of the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade, from May 1, 1982 until October 15, 1982 to assist in the consideration of its Order of Reference, dated March 24, 1981 relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean.

4. That any changes made to the financial terms in the contract between the House of Commons and the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade shall require the approval of the Sub-committee on Agenda and Procedure.

After debate thereon, the SIXTH REPORT of the Sub-committee on Agenda and Procedure was allowed to stand.

Debate was resumed on the draft report on the Caribbean and Central America.

At 12:18 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned until 3:30 o'clock p.m. this day.

AFTERNOON SITTING
(63)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:51

11h00
15h30
20h00
Le mercredi 9 juin 1982
15h30
Le jeudi 10 juin 1982
9h30
11h00
15h30
20h00
Le mardi 15 juin 1982
9h30
11h00
15h30
20h00
Le mercredi 16 juin 1982
15h30
Le jeudi 17 juin 1982
9h30
11h00
15h30
20h00

2. Que le Sous-comité fasse imprimer les études préparées par le CERLAC et le professeur Kari Levitt en appendice à ses procès-verbaux en témoignages, et que les auteurs soient priés de ne pas les publier ailleurs avant la parution du rapport final du Comité.

3. Que le Sous-comité retienne les services du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur du 1er mai au 15 octobre 1982, pour l'aider dans l'étude de son ordre de renvoi daté du 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles.

4. Que tout changement aux conditions financières du contrat conclu entre la Chambre des communes et le Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur soit soumis à l'approbation du Sous-comité du programme et de la procédure.

Après débat, le SIXIÈME RAPPORT du Sous-comité du programme et de la procédure est réservé.

Le débat reprend sur le projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 12h18, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à 15h30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(63)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujour-

o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Collenette, Crosbie (*St.John's West*), Dupras, Irwin, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

Other Member present: Mr. Demers.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Carribean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

It was agreed,—That the SIXTH REPORT of the Sub-committee on Agenda and Procedure be concurred in.

Accordingly, the documents "Canada and Latin America" by the Centre for Research on Latin America and the Caribbean and "Canadian Policy in the Caribbean" by Professor Kari Levitt are printed as appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendices "LAAL-7" and "LAAL-8"*).

At 4:55 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

(64)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:26 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Dupras, Hudecki, McLean, Murta, Ogle and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 10:32 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

d'hui à huis clos à 15h51, sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Autre député présent: M. Demers.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

Il est convenu,—Que le SIXIÈME RAPPORT du Sous-comité du programme et de la procédure soit adopté.

En conséquence, les documents «le Canada et l'Amérique latine» par le Centre de recherche sur l'Amérique latine et les Antilles et «Politique canadienne aux Antilles» par le professeur Kari Levitt, soit joints aux procès-verbaux et témoignages de ce jour. (*Voir appendices «LAAL-7» et «LAAL-8»*).

A 16h55, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

(64)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les ralations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 21h26, sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Dupras, Hudecki, McLean, Murta, Ogle et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 22h32, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

APPENDIX "LAAL-7"

October, 1981

CANADA AND LATIN AMERICA

NEW PATTERNS IN DEVELOPMENT

The report has been prepared by Edgar Dosman, Liisa North and Cecilia Rocha, Centre for Research on Latin America and the Caribbean (CERLAC), York University, with the collaboration of David Pollock, Norman Paterson School of International Affairs, Carleton University.

CONTENTS

1. Background to the Report

2. Objectives of the Report

3. The evolution of Policy

   3.1. 1945-1970
   3.2. Foreign Policy for Canadians (1970)
   3.3. Policies and Institutions in the 1970s

4. Context

   4.1. Complexity
   4.2. Issues Raised by the Latin American Development Mode
   4.3. The Rise of Domestic Constituencies in Canada
   4.4. Canadian- U.S. Relations
   4.5. The International System

5. Towards a Framework

   5.1. Bilateral Relations
      5.1.1. Trade and Investment
      5.1.2. Human Rights and the "Parliamentary Principle"
      5.1.3. Development Aid
      5.1.4. Refugee Policy

   5.2. Multilateral Relations
      5.2.1. Trade
      5.2.2. Debt and the Financing of Development
      5.2.3. Canadian Policy and the MNCs
      5.2.4. Aid in the Context of Shared Responsibilitie

   5.3. A Global Compact

6. Policy Leadership and Coordination

7. Agenda for Research

C O N T E N T S

Attachment I - Canadian Diplomatic and Consular Offices in Latin America and the Caribbean.

Attachment II - Income distribution, and levels of poverty and malnutrition in Latin America

1. Background to the Report

The decade following the publication of Foreign Policy for Canadians (1970) has witnessed growing Canadian interest in relations with Latin America.* Similarly, numerous countries in Latin America have clearly indicated an interest in broadening their respective relationships with Canada.

Both in Canada and Latin America there is an official perception of mutual long-term as well as short-term interests and opportunities in strengthened bilateral and multilateral relations. Consequently the resolve has emerged in both regions to explore the potential for developing new forms of economic cooperation, to elaborate coordinated strategies to deal with common problems, and to study the impact of alternative foreign policy initiatives on Canadian-Latin American relations. This report will focus on Canadian approaches.

Beyond the specific area of economic interactions, Canadian foreign policy must now accommodate to significantly changing political and social relationships in the Western Hemisphere. The rapid economic and demographic growth** throughout the region and especially in the largest Latin American countries has already resulted in the emergence of powerful

* That is, South and Central America as well as Mexico. A separate report by Kari Levitt deals with the Caribbean region.

** Regional population is estimated to reach 600 million by the year 2000.

regional leaders, such as Mexico and Brazil, with important ranking in the international system. The achievement of specific Canadian objectives in the hemisphere, however, will increasingly depend on the general character of Canadian relations with the region as a whole. In order to achieve a coherent and integral foreign policy in contrast to the current reality which suggests a collection of partial policies -- these objectives must be systematically identified, and an organic set of policy instruments designed for their effective implementation.

Moreover, beyond bilateral hemispheric affairs, Canada must deal effectively with this important region in the world economy in numerous international forums and negotiations. Little systematic research has been completed by Canadian agencies and institutes -- whether in the public or private sectors -- on the potential and challenges posed by this new period in Canadian-Latin American relations.

As Latin America has assumed a higher profile internationally, a substantial constituency has emerged in Canada with particular interests in the area. Personal, group and institutional linkages with the region have proliferated during the 1970s. Migration to Canada from Latin America has also contributed to the growth of the constituency.*

* See section 4.3 for a discussion of the emergence of Canadian constituencies.

Both the recent evolution of the relationship and the perception of potential mutual advantages culminated in the decision of the Secretary of State for External Affairs to mandate a Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defense on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean.

2. Objectives of the Report

2.1 To generate a strategic overview* of Canadian-Latin American relations, including the most important characteristics of the relationship and the evolution of Canadian external policy in this area;

2.2 To make specific and general recommendations for a more coherent Canadian foreign policy towards Latin America in the decade of the 1980s by analyzing alternatives at both bilateral and multilateral levels.

3. The Evolution of Policy

3.1 1945-1970

Canada's economic links with Latin America are long standing. The Royal Bank, for example, opened its first branch in Latin America (in Havana, Cuba) at the same time as it was opening its first branch in Ontario (1899).

* Strategic is used in a political-economic rather than a geo-political sense.

BRASCAN, probably one of the most succesful firms in Canadian business history, controlled public utilities in the most industrialized area of Brazil from the end of the nineteenth century to the mid-1970s.[1]

However, diplomatic ties between Canada and Latin America were slow to be formed. Direct diplomatic relations with the region's major countries were established only in the 1940s (Argentina and Brazil in 1941, Chile in 1942, Mexico and Peru in 1944 and Cuba in 1945). In 1960, when a Latin America Division was set up in the Department of External Affairs (DEA), only two more countries had been added to the list of official Ottawa representations.

Official Canadian interest in Latin America has historically been limited in large measure by the overwhelming influence and presence of the U.S. Canada wanted to stay away from potential diplomatic problems with Washington, despite the landmark case of Cuba, from 1962 to the present where Canada has maintained trade relations in the face of the U.S. embargo. Ottawa's vision of Latin America as a region firmly within the U.S. sphere is underlined by the fact that the Latin American Division created in 1960 was placed under the U.S. Branch.

3.2 Foreign Policy for Canadians (1970)

The general review of Canadian foreign policy conducted by the Trudeau government promised a new era in Canadian-Latin American relations.

The sector booklet in Foreign Policy for Canadians (1970) dealing with Latin America emphasized the potential for the development of much closer and mutually advantageous relations with the region. The concern with economic rather than diplomatic or strategic links dominated the report; the basis of "mutual respect and reciprocal advantage" was identified as essentially economic in nature.[2]

That was also the view expressed in Bradford and Pestieau's study of Canadian-Latin American relations, jointly published by the Canadian Association for Latin America (CALA)* and the Canadian Economic Policy Committee (CEPC), a private planning association.[3] The CEPC introduction to the work stated:

> With their rapidly growing populations and immense natural resources, they (the Latin American nations) can become a major market for Canadian goods and services and a source of supply for our import requirements. They can also be a promising location for investment by Canadian firms.[4]

Latin America had become important for Canadian business. In 1960, 39% of all Canadian direct investment abroad, excluding the U.S., was located in Latin America. By 1970 this figure had risen to 45%. However, in terms of direct investment in the developing countries of Asia, Africa and Latin America, the Latin American Caribbean region accounted for more than 80% in 1970.[5]

* Now Canadian Association for Latin America and the Caribbean (CALAC).

However, both studies also indicated that there were more than markets to be gained from closer Canadian-Latin American ties. Opportunities for greater independence vis-à-vis the U.S. in Canadian foreign policy would be enhanced. The CEPC pointed out that the Latin American nations

> can provide this country with some additional 'American' contacts among people who, like ourselves, face difficulties in accommodating to an existence always overshadowed by the immense power of the United States.[6]

Although the point should not be overemphasized, it is important to note that 1970 was the first time Canadians recognized Latin America as a potential partner in diplomatic and political, and not only economic affairs. While Latin Americans had for some time seen Canada as a potential force to counteract U.S. dominance in the hemisphere, that was the first time authoritative Canadian publications had focused on this concern in a Hemispheric context despite the fact that Canada had been a member of the United Nations Economic Commission for Latin America (UN-ECLA) since October, 1961.

3.3 Policies and Institutions in the 1970s

The decade following the foreign policy review has witnessed several changes in the institutional structure of Canadian-Latin American relations.

Within the Department of External Affairs, a Division for Latin America was established as part of a Bureau for Western Hemispheric Affairs in 1971, and separate bureaus for Latin America and the Caribbean, independent from the U.S. Bureau, were set up in 1977.[7] Nevertheless, the number of Canadian diplomatic representations in Latin America did not change much during the decade.* However, there has been a very marked increase in the number of official and ministerial visits, including the Prime Minister's visits in 1976 to Mexico, Venezuela and Cuba, and in early 1981 to Brazil and Mexico.

Increasing official interest in Latin America was also indicated by Canada's decision in 1972 to join inter-American organizations such as the Inter-American Development Bank (IDB) as a full fledged member, and the Organization of American States (OAS) as a Permanent Observer. Holding back from full membership in the OAS, Canada maintained a policy of joining functional committees of the inter-American system on a case-by-case basis.**

* In 1980 Canada had diplomatic offices in 16 Latin American and Caribbean countries, employing a total of 564 people. (House of Commons, Sub-Committee on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean, Issue No. 2, June 9, 1981, Appendix A:1). See Attachment 1.

** The Pan-American Health Organization (PAHO) in 1971; the Inter-American Institute for Cooperation in Agriculture (IICA) in 1972; and the Pan-American Railway Congress Association (PARCA) in 1978.

The central focus of official activity to strengthen Canadian-Latin American relations was economic, even in the area of diplomatic connections. It was felt that the socio-economic and political structures of many Latin American countries, where governments play a significant role in controlling and managing important sectors of the economy, demanded more direct and continuous contacts at the official level. As Foreign Policy for Canadians correctly indicated:

> In Latin America, governments tend to play a major role in economic matters, not only because of their direct involvement in the development and industrialization process and in moves toward regional economic integration but also because of the importance of inter-governmental negotiations on such important matters as commodity agreements and trade preferences (p.16).

The "mission-diplomacy"[8] adopted by Ottawa towards Latin America probably evolved from this perception. Many official visits are accompanied or followed by visits by businessmen which receive the support of Canadian embassies in the region. In this way Latin American officials became aware of Canadian government support for Canadian corporations doing business abroad.*

* Edward Lumley, Minister of State for Trade, argues: "there are only 20-something countries left in the world which have democratically elected governments, and even less than that where a private sector in essence is still the predominant entity in commercial transactions, so the private sector is asking the Canadian government to be a very active partner -- not in an interventionalist (sic) role, but very active in a complementary sense." (House of Commons, Sub-committee, Issue No. 2, June 9, 1981, p.48).

Indeed, the view in Ottawa today is that "government backing of individual private sectors is imperative if we are going to achieve success" in increasing economic relations with Latin America.[9]

In addition to the increased level of general support, specific steps were taken to improve Canadian trade and investment in Latin America. Much of the effort has been concentrated in the Department of Industry, Trade and Commerce (ITC) and the Export Development Corporation (EDC), whose "main objective is to facilitate and increase Canadian export trade".[10] EDC provides insurance and guarantees for exports, insurance and coverage for foreign investment, and a full financing programme (loans, loan facilitation cum guarantees, and lines of credit to potential customers of Canadian goods and services).

Latin America figures prominently as part of EDC operations. In 1980, 15% of EDC export insurance was issued for trade with the region.* Latin America took an even larger share (45%) of EDC foreign investment insurance. EDC loan services for the region have grown at an annual rate above 20% in recent years, accounting in 1980 for 20.5% of its total portfolio (excluding the U.S.).[11]

* The 15% figure and following percentages include the Caribbean.

These figures could be considered out of proportion with Canada's trade (5% of total trade in 1980) and investment (18% of total foreign investment in 1977) with the region. However, they are in line with Latin America's share of Canada's trade and investment in the Third World where high risks and large capital needs require more insurance on loans.

In addition, the government has encouraged Canadian business to enter the Latin American market through other means. Among ITC's numerous programmes, PEMD (The Programme for Export Market Development) helps businessmen make personal contacts in Latin America by funding travel costs. ITC also prepares country profiles and undertakes market evaluations in countries that offer good potential for trade expansion. CIDA's Industrial Cooperation Programme (ICP) is another example of governmental initiative to encourage business relations with Latin America. Moreover, EDC and other initiatives have long been facilitated by the Trade Commissioner Service and other diplomatic personnel in Latin America.[12]

Support for the business community was also provided through subsidies granted to the Canadian Association for Latin America-Caribbean (CALAC) during the first years of its operation. Founded in 1969, CALAC's philosophy and objectives have coincided with the government's own position

towards Latin America during the past decade. The coincidence has not been accidental. CALAC has maintained close contacts with the government through exchange of personnel and regular business/government seminars; at annual informal meetings "with a representative group of Canadian government officials at the invitation of the government, CALAC has the opportunity to express the association's views regarding the state of Canada's trade and investment with the region and to make proposals for its improvement".[13] In short, through CALAC, the business community has the opportunity to provide continuous input into the policy making process of the Canadian government. With more than 255 corporate members which, together, have more than $18 billion invested in Latin America today, CALAC is probably the clearest example of what the government had set out to accomplish by the end of the decade in terms of strictly commercial interest.

Despite these important steps taken to improve Canadian-Latin American economic relations, the results a decade after the foreign policy review have been modest. Although Canada's trade with Latin America more than quadrupled in the 1970s, the region still accounted for only 5.1% of total Canadian trade in 1980. That is, trade stood at its 1965 relative level, and not significantly above the 1970 share of 4.5%.[14] The importance of Canadian trade with Latin America is greater when the

composition of Canadian exports to the region is considered. In 1980 approximately 34% of total Canadian exports to Latin America were fully manufactured end products (e.g., industrial and agricultural machinery, and transportation equipment).[15] This share is much higher than for Canada's exports to other world areas with the exception of the U.S. (where the share of fully manufactured end products comes to 36% in contrast to 2.5% for Japan and 16.5% for Western Europe).

Similarly, Canadian investment in the region has remained strong but has not increased substantially in percentage terms during the past decade. In 1977, 39.26% of all Canadian direct investment abroad (excluding the U.S.) went to Latin America. This hardly represented an increase over the 1960 figure (38.99%), and it was lower than in 1970 (45.22%).[16]

The U.S. continues to be Canada's major trade partner and the recipient of the greatest proportion (52% in 1977) of total Canadian foreign investment. In 1980, 63% of all Canadian exports went to the U.S., which provided Canada 70% of its import needs.[17]

Thus, in terms of trade relations, Canada's effort during the 1970s to strengthen economic links appear to have had mixed results: Canada remains as dependent on the U.S. as it was ten years ago and indeed, more so if capital account transactions are taken into consideration.[18]

However, despite the lack of a breakthrough in economic relations, DEA in the last several years has further underlined the future promise of the Canadian-Latin American relationship. In calling for an emphasis on "more concentrated bilateralism" with "a select number of countries",[19] the Hon. Mark MacGuigan, Secretary of State for External Affairs, mentioned Latin America first. Within Latin America he indicated the primary significance to Canada of Mexico, Brazil and Venezuela. In general, one detects an official perception that a new economic threshold has been crossed in Canadian-Latin American relations. The institutions set into place in the 1970s suggest that there is now more substance than in previous years for this widespread belief.

4. The Context

The policy environment surrounding Canadian-Latin American relations has grown more complicated since the foreign policy review of 1970. Then the foremost preoccupation was to strengthen economic relations and to devise new forms of economic cooperation. During the decade, other concerns certainly emerged, and distinctive Canadian positions on issues such as refugee and human rights policy can be discerned. Nevertheless, the pursuit of trade and investment was dominant. By the close of the 1970's, however, other

important considerations had confronted policy-makers with new and multi-dimensional problems. A Canadian-Latin American policy is a challenging objective without simple answers.

4.1 Complexity

Latin America comprises a rich variety of countries with striking differences in size, population, resource potential, energy endowments, ethnic make up, levels of economic development, and types of political systems. This 'heterogeneity' is a basic point of departure for an understanding of the requirements of a Canadian foreign policy for Latin America. First, few specific policy initiatives can be common to all countries in the region. For advanced countries such as Mexico and Brazil, for example, elaboration of new forms of economic cooperation rather than ODA (Official Development Assistance) alone is the chief priority in economic relations. In contrast, others such as El Salvador, Guatemala, Nicaragua and Bolivia remain at a low level of economic development and as such are classic candidates for ODA. Second, the countries of Latin America have very different experiences and roles in international affairs. In general, the portwar dominance of the United States has been increasingly eroded, particularly in regard to the Newly

Industrializing Countries (NICs) which are emerging as regional powers in their own right and looking outward beyond Washington for new international associations with individual countries or groups of them.[20]

In general it is imperative that policy instruments in Canadian-Latin American relations be designed by expert personnel who understand this heterogeneity and the accompanying impossibility of easy or across-the-board solutions.

4.2 Issues Raised by the Latin American Development Model

Latin America as a high growth area represents an obvious challenge and opportunity for Canada and Canadian business. During the 1960s, (a decade of optimism concerning positive and peaceful growth with transformation in Latin America), Canada's relations with the region raised few conflictual issues. Business and trade relations could proceed normally in the context of low public concern. Today the situation is different both in Canada and Latin America. Latin American development is now a contentious issue throughout the country. Rapid economic growth in Latin America has been accompanied in the 1970's by an unprecedented escalation of social and political conflicts and the establishment of repressive regimes which have systematically violated basic human rights and dismantled representative democratic organizations. This prolonged socio-political crisis of the region involves domestic repercussion in Canada with

direct implications for policy formulation and implementation. The earlier consensus regarding the primary objectives of Canadian policy has faded.

Latin America as a region experienced continuously rapid growth rates and a remarkable urban industrialization in the post World War II period. However, strictly speaking, Latin America has not experienced "development" but rather a much narrower transformation in which income distribution, employment, nutrition, housing, and political participation reflect critical inequalities.

While most Latin American countries experienced rapid growth rates in the 1950s and 1960s, the per capita income of the 40 to 60 percent at the lowest income levels stagnated and the distribution of income generally became more skewed in favour of upper and middle groups. This was the case even, and perhaps especially, in those countries which manifested the most rapid and sustained growth rates.*

Development is often equated with the sustained growth of per capita GNP. It is our argument that development, simultaneously entails growth and progress toward (1) a more equitable distribution of income to reduce and eventually eliminate the worst form of poverty.

* See Attachment II on income distribution, levels of poverty, and malnutrition in Latin America.

It consequently involves (2) the generation of employment and (3) the production of those goods designed to alleviate the problems of poverty -- food crops, fertilizers, low priced clothing, cement, bricks (i.e., production for mass markets). More broadly conceived still, development includes (4) the possibility of meaningful political participation to ensure government accountability and responsiveness to popular demands. Concomitantly, that implies (5) the creation of educational and cultural opportunities beyond practical work training and basic literacy. Finally, it involves (6) some kind of movement towards the reduction of dependence and vulnerability to external market forces.[21]

Except for growth, these elements of development are overwhelmingly at odds with the Latin American experience.[22] Aside from the persistence of extreme poverty on a massive scale, even in the more developed countries of the region, and a deepening external dependency, the hesitant but nevertheless real movement toward political democratization after the end of World War II to the 1960s was halted and then reversed in the 1970s. The current scale of repression is unprecedented in comparison with the previous historical experience of the region, and in Central America the level of internal conflict has become a major international issue.

4.3 The Rise of Domestic Constituencies in Canada

In the 1970s the basic problems inherent in the Latin American model of development aroused concern in various Canadian sectors. Increasingly complex linkages between Canada and Latin America have contributed to make events in the region potentially major political issues, as the El Salvador crisis illustrates.

As indicated above, CALAC was organized to provide a focal point for private sector and business interests, and numerous other business associations have been formed to extend contacts and visibility in both Canada and Latin America. Simultaneously, and in response to the increasing significance of Multi-National Corporations as organizers of production on a global scale, the Canadian labour movement has also developed an interest in a broader range of international questions involving Latin America. Canadian academics organized the Canadian Association for Latin American and Caribbean Studies (CALACS, 1969), and special arrangements between Canadian and Latin universities and research institutions have been negotiated. A number of churches and organizations concerned with human rights and alternative development models have developed strong NGO programmes. New research institutes and the activities of Canada's official development agencies,

particularly CIDA and IDRC, have deepened Canadian public understanding of Latin American development issues. Prime Minister Pierre E. Trudeau's leadership role in the North-South dialogue has performed the same function.*

The implications of these new linkages with Latin America are significant. Constituencies from both ends of the political spectrum are articulate and well-organized; issues such as human rights, refugee policy and the political future of Latin America are highly visible. The official positions of CALAC and the Canadian Labour Congress, for example, are poles apart on these matters, not to mention the proposals of church groups (such as the Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America, the Canadian Conference of Catholic Bishops, the Foreign Mission Society, etc.) and human rights organizations (such as Amnesty International, the Comité Chrétien pour les Droits Humains, etc.).

* Similarly, international political alignments involving Latin America have changed with the emergence of close links between the Christian and social democratic parties of Europe and the region, the development of the non-aligned movement, the emergence of OPEC and the increased influence of the group of 77 in the UN.

In practical terms, this mobilization of opinion means that the Canadian government cannot follow the pre-1970 "business-as-usual" approach to Canadian-Latin American relations. Instead, alongside the traditional foreign policy objectives, the recognition and integration into the policy process of a human rights and a developmental dimension is required.

4.4 Canadian-U.S. Relations

Despite the perception of major opportunities in Canadian-Latin American relations, the inescapable U.S. presence imposes limits on both policy options and policy instruments. Elaborating the elements of a Canadian foreign policy towards Latin America therefore involves determining Canada's role in the Hemisphere (and particularly the impact of any new initiatives on Canadian-U.S. relations). It is of central importance for future relations with Latin America that current problems in Canadian-U.S. relations not predispose decision-makers in Ottawa to abandon new initiatives with Latin American countries. Latin Americans, of course, are fully aware of the same constraint, and the mutual challenge lies in designing an approach which strengthens Hemispheric development and Canadian bargaining power while recognizing particular, and different, U.S. interests and the limitations imposed on Canada by Canadian-U.S. relations.

The prevailing preoccupation of Washington with military security, or East-West conflict, in its relations with Latin America reflects in part the interest of a superpower. This is most evident in the crisis area of Central America and the Caribbean which the U.S. has traditionally considered to be of strategic importance and vital to its national security.

In contrast, Canada's relations with Latin America and the Caribbean are animated by different interests. Canada, for example, has chosen to remain outside the security obligations of the OAS; it chose to retain links with Cuba after the 1959 revolution; Canada's current leadership role in the North-South dialogue suggests a renewed emphasis on development objectives; and more recently Canada has been associated with regional efforts to promote the economic development of Central America and the Caribbean. Canada cannot compromise its growing role of bridge builder and honest broker (in the realms of development and human rights) by subordinating this hard-won position to immediate Canadian-U.S. bilateral pressures (that may be significantly influenced by security considerations) without severely damaging relations with Latin America.

Similarly, given its greater experience with public corporations for the delivery of services, Canada is in a position to

appreciate the complexity of public-private sector interactions in Latin America, and therefore the inadequacies of an international cooperation effort based solely on private initiative and the unfettered play of spontaneous market forces. Here again, despite differences with current approaches in Washington, Canada should not hesitate to maintain an independent position both in bilateral and multilateral forums.

In short, the creation of a distinctive position in Ottawa towards political and economic development in Latin American and Third World countries, within the context of friction in Canadian-U.S. relations, will require careful policy formulation. Cooperative strategies -- with the U.S. in regional groupings for development, whenever possible; with "like-minded countries"* both in developed and developing regions and with multilateral institutions -- may enhance the viability of an active role without the danger of isolation and confrontation with Washington. In particular, new forms of Multi-lateral cooperation with the Newly Industrializing Countries (NICS) of Latin America, will also assist Canada in articulating its long-term commitment to Latin American development.

* See Section 5.1.2

4.5 The International System

Traditionally a peripheral region in World politics for Canada, the decade of the 1970s has produced a progressive realization that various countries of Latin America shared goals with Ottawa in different geographical and functional arenas, and were potentially powerful actors in the international system. These goals went beyond trade and energy security -- or even as in the case of Mexico, mutual interests vis-à-vis the United States. By the late 1970s, Canada and Latin American governments, particularly the NICs, were recognizing the potential for cooperation in confronting the frigid international economy of the 1980s in such diverse areas as the Law of the Sea, the new protectionism, and international commodity market management.

5. Towards a Framework

5.1 Bilateral Relations

Historically, Canadian official policy in Latin America has been based on bilateral relations with its three major trade partners: Brazil, Mexico and Venezuela. As well, Canada has developed mutually advantageous commercial relationships with Cuba, the fourth most important customer for Canadian exports in 1980. The emphasis on these bilateral commercial relations is understandable in view of Canada's limited power in the Western Hemisphere and the

impressive economic growth rates of many Latin American countries. However, as indicated above, development aid, human rights and refugee policy issues have added a new dimension to bilateral relations during the last decade.

5.1.1 Trade and Investment

The promotion of Canadian economic activity -- if not policy -- in Latin America has been principally the responsibility of the Department of Industry, Trade and Commerce (ITC). The Department's association with Canadian businesses operating in Latin America is especially long and close entailing exchanges of senior personnel, the organization of trade missions, and in general, cooperation with the Canadian Association for Latin America-Caribbean (CALAC) and the provision of a variety of services through the Export Development Corporation (EDC) (see Section 3).

The current level of EDC and other public sector assistance for promoting Canadian trade with Latin America is commensurate with the region's importance in total Canadian trade and investment. In fact, it can be argued that government support has moved ahead of business response. Whether or not EDC and other institutions provide assistance to the private sector at levels provided by similar institutions in other developed countries (e.g., West Germany, Japan) is a broader issue related to Canada's global trade relations and investment position and it will be addressed here only partially.

The high share of manufactures in Canadian exports to Latin America (34%) reflects the competitiveness and technological reputation of some lines of Canadian manufactures in the Latin American market, and suggests possibilities for future expansion and government effort. Trade promotion could thus be geared toward those manufactured exports (which may include forestry, mining, agricultural, communications and transportation equipment). Moreover, these exports, along with technology sharing, could accord with the developmental needs of the Latin American region and therefore represent trade expansion which is in the mutual interest of Canada and Latin America. The natural entree for Canada as a supplier of North American technology without a "made in U.S.A." label (an advantage in certain settings) provides an added element pointing to possibilities for future expansion. The Canadian public sector could play a more active role in promoting trade based on mutual interest by aiding in the formation of Canadian consortia which could take on large scale and complex projets involving a variety of interrelated services and products. The identification of Canada's particular strengths vis-à-vis Latin American demand and development needs requires careful research and evaluation.

Recommendations

That Canada:

1. reevaluate current levels of EDC and other public sector assistance for trade with Latin America;
2. support or undertake new joint ventures with Latin American countries as an important vehicle for technology transfer and sharing;
3. develop mechanisms for strengthening Canada's capacity to form competitive consortia which can offer integrated packages of goods and services;
4. sponsor research on respective industrial strategies in Latin America and the specific forms of economic cooperation appropriate to mutually beneficial trade growth;
5. identify and utilize strengths in the Canadian public sector such as Petro-Canada International, Quebec-Hydro and the like, for technical exchange and economic cooperation;
6. sponsor joint research on appropriate technologies, utilizing relevant institutions in both Canada and Latin America.

5.1.2 Human Rights and the "Parliamentary Principle". As already stated, Canada's trade relations with and support for private sector investments in Latin American countries which have practiced widespread violations of human rights have come under heavy criticism from a number of public interest groups and humanitarian institutions. Some of them have even suggested complete withdrawal from commercial dealings with those countries.

Although it would not be appropriate or feasible for the Canadian government to pressure the private sector to do or not to do business with particular Latin American countries, guidelines can be established for the extent to which Canadian public sector will facilitate private sector activities and trade in countries with a consistent record of human rights violations and suppression of those institutions on which democracy is based. In its bilateral relations, as a general principle, the Canadian government can make it clear that Canada is a parliamentary democracy accountable and hence responsive to politically organized people through Parliament. In consequence, public sector support for commercial transactions can be provided to the extent that the broad policy goals historically held by the Canadian Parliament regarding human rights are respected in the countries with which we deal. This is not to say that Canada should demand that those countries copy our system of economic and political organization. Rather, it is to emphasize that as a nation we do

value respect for human rights and hence do not equate development with economic growth alone. In this respect, Canada would take a position similar to the one adopted by the "like minded nations" in the United Nations (i.e., the Scandinavian countries and Netherlands).

The countries in which consistent violations of human rights are taking place today are well known.[23] Canadian public sector support for trade and investment in such countries should be discouraged in line with the "Parliamentary Principle." Moreover, the public sector should not facilitate sales of military equipment to any country in the region. Military force is now being utilized more and more extensively to suppress popular demands arising from the inequitable distribution of income and resources which has emerged with post World War II growth. Moreover, current levels of military spending already represent a significant drain on public resources that could be oriented toward development.[24]

As one specific example, we encourage the Canadian government to seriously review and reconsider its decision to sell CANDU reactors to Argentina for several reasons. Argentina since 1976 has had one of the worst records of human rights violations in Latin America; it has refused to sign the United Nations Non-Proliferation Treaty and has not ruled out the possibility of building nuclear arms even while manifesting a reluctance to accept Canadian safety standards. While nuclear energy may be a necessary

component of global energy development policy, we question the transfer of nuclear technology to Argentina at this time in the light of the internal situation in that country and nuclear arms proliferation in general, despite potential short-run commercial benefits to Canada.

In general terms, it must be pointed out that repressive regimes run their course sooner or later and that Canada's long term interests are ill served by passive acceptance of their recent and continuing assaults on human dignity. The concept of the "Parliamentary Principle" should therefore be presented as a new policy guide-line for determining Canada's public sector response -- economically and politically -- to individual Latin American countries or groups of them.

Recommendations

That Canada:

1. stress the importance that it attributes to respect for the "Parliamentary Principle", especially as the latter effects human rights;
2. withhold public sector support for trade with and investment in countries which have consistent records of violations of basic human rights;
3. should not facilitate sales of military equipment to any Latin American country;

4. review and reconsider the decision to sell nuclear technology to Argentina, and to study carefully future nuclear sales and investment policies in Latin America.

5.1.3. Development Aid. While agreeing with the general objectives of Canadian development assistance programmes, they must be more coherently and effectively implemented. Most importantly, the rationale and goal of Canadian ODA must be development rather than economic growth alone.* Therefore, programmes tied to Canadian equipment and technology purchases (i.e., tied aid) cannot be considered a form of development assistance: they respond to donor interests rather than the recipient country's needs. Canadian commercial interests may in fact benefit from some aid programme but commercial policy cannot form the basis or be tied to aid policy. In its bilateral relations, it is precisely through its assistance programmes that Canada can most clearly express its commitment to development as earlier defined.

In general terms, we also agree with the exclusion of Newly Industrializing Countries (NICs) from aid programmes, and therefore with the concentration of Canada's ODA efforts in the poorer countries of

---

* See Section 4.2.

Central America and the Caribbean as well as the Andean sub-region. The inclusion of NICs would disperse the Canadian aid effort. Moreover, in the case of the larger and relatively wealthy NICs in particular, the national resources for eliminating extreme poverty are potentially available; the problem lies in the maldistribution of income and public resources within the country (the Brazilian Northeast is but one case in point).

A necessary exception to the exclusion of NICs from aid programmes refers to government financial support for development research initiatives as well as the activities of Non-Governmental Organizations (NGOs). To the extent that NGOs are institutions working toward raising public awareness, exploring policies and providing skills for dealing with extreme poverty, they should be supported at present or even increased levels in both the NICs and the less advanced Latin American and Caribbean countries.

In this respect, although commercial implications are involved, CIDA/NGO could also support programmes designed to identify areas of trade and technology sharing which are in the mutual interest of Latin America and Canada, and compatible with broadly conceived developmental goals. Such support would respond to the need for clearly identifying and specifying ways to strengthen Latin American-Canadian economic cooperation

and to achieve a more equitable International Economic Order.

With reference to CIDA policy implementation, it must first be stressed that the design of assistance programmes that can increase the capacity of the most underprivileged sectors to better their own lives presents a host of difficult issues not amenable to technocratic solutions. 26 Therefore, CIDA should consult more extensively than in the past with social scientists knowledgeable in the history, culture, etc. of particular countries and regions as well as with technical specialists in designing aid programmes.* Programmes based on purely technical criteria (i.e., without taking local social organization, culture, etc. into account) may have consequences opposite from those intended.

Second, the recipient country's record on human rights and commitment to development broadly conceived should be taken into consideration.**

---

* For example, the UN-Economic Commission for Latin America supports major research programmes dealing with the nature, extensiveness and causes of absolute and relative poverty in Latin America.

** See again Section 4.2. for our definition of development and Section 5.1.2. for the linkage between Canada's commercial interests and the basic considerations underlying the "Parliamentary Principle".

Although it is impossible to discuss specific programmes in a report of this length, it is necessary to stress the difficulty of trying to improve the capacity of the poor to help themselves unless the recipient country is similarly oriented. For example, the construction of roads and irrigation works (economic infrastructure in general) may redound to the benefit of urban commercial and large farm interests rather than the rural poor if the land tenure rights of small farmers are not protected and reasonable access to credit and marketing are not provided. Therefore, CIDA must target its activities carefully so that the identified project constituencies benefit.

Third, with reference to the appropriateness of aid strategies, the introduction of new capital intensive technologies may be less beneficial than the improvement of local technologies or the development of appropriate combinations. To do the latter, long run commitment, knowledge of social, cultural and ecological context, and cooperation with local institutions engaged in similar work is essential.*

---

* For example, research teams of the Academy of Christian Humanism in Santiago, Chile, have been engaged in studies of this type with reference to peasant agriculture.

Recommendations

That Canada:

1. reaffirm CIDA's commitment to strengthening human resources in recipient countries;
2. "untie" aid to maximize impact;
3. keep its ODA commitment of 0.7% GDP by 1990;
4. continue the concentration of ODA to the poorer countries of the region;
5. increase ODA channelled through NGOs;
6. support stepped-up research on alternative development strategies and appropriate technologies;
7. consider the human rights record and commitment to development of potential recipient countries;
8. strengthen CIDA's capacity to respond rapidly and effectively to crisis situations and political transition in Central America and the Caribbean (in particular), preferably in cooperation with regional leaders and other "like-minded" countries.

5.1.4. Refugee Policy. With increasing violence in Central America in particular, hundreds of thousands of people have been displaced from El Salvador, while the exodus from Guatemala to Mexico and Honduras is increasing daily. El Salvador, of course, represents the most serious problem -- the

number of refugees outside the country in Costa Rica, Nicaragua, Honduras, Belize and Mexico is now well over 200,000. This figure does not include the displaced who remain inside the country; they number several hundred thousand.

While resettlement in situ, as recommended by the United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR) is ideally preferable, the recipient countries currently lack both the resources and the political will for organizing large scale resettlement programmes while political conditions prohibit the refugees' return to their homelands. Therefore, increased Canadian contributions to the UNHCR are recommended simultaneously with the organization of special programmes in Canada. Both the Inter-Church Committee for Refugees and the Comité Chrétien pour les Droits Humains en Amérique Latine should be consulted on the matter, given their extensive experience and detailed knowledge of the dimensions of the refugee exodus and the state of current relief/resettlement programmes in the recipient countries.

Central America demands special attention, but Chile, Bolivia, Argentina and Uruguay also present serious problems. In this respect, the 1981 Canadian quota of 1,000 government sponsored refugees from Latin America and the Caribbean is a woefully inadequate response to the region's needs. The Inter-Church Committee for Refugees estimates that the pool of refugees

in Latin America and the Caribbean now totals 2,000,000.

Finally, it should be noted that the refugee problem will continue to worsen as long as the region's countries fail to respond to the socio-political crisis aspect of the post World War II development pattern outlined in Section 4.

Recommendations

That Canada:

1. increase support for the UNHCR;
2. increase the quota of government sponsored refugees from Latin America;
3. support the expansion of facilities for assisting and rehabilitating refugees.

5.2. Multilateral Relations. The trends of the 1980s Canadian-Latin American relations offer major opportunities at the multilateral level. New forms of partnership can be discerned and a broader framework than bilateral relationships permits new perspectives on the role of Canada and Latin America in the international system.

Canada has traditionally been active in UN agencies*, where issues

---

* For example, ECLA, UNCTAD, IBRD and UNDP.

of significance to the countries of Latin America are debated. Moreover, as a major industrialized power, Canada participates in bodies such as GATT that deeply affect the Group of 77. The participation in IADB and other American institutions has been noted. More recently Canada has taken a leading role in the North-South issue, underlining what is perceived as this country's unique position: a ranking member of the first world but with many similarities in economic structure to the Newly Industrializing Countries (NICs) such as Mexico and Brazil.

Two additional areas of multilateral cooperation can also be discerned. First, cooperation between Canada and the leading greater Caribbean basin powers in the development of this economically vulnerable and unstable sub-region (including Central America and the Caribbean islands) provides a major challenge in the 1980s. Second, and arising from the North-South dialogue, Canada can play a major role in institutionalizing the concept of "Global Compact."*

5.2.1. Trade. The goal of achieving a more equitable distribution of global resources involves trade, finance (commercial loans and transactions), debt-servicing, and development assistance (grants and concessional loans), and they are of particular importance in Canadian-Latin American relations.

---

* See Section 5.3.

A number of measures for attaining more equitable and stable trade relations have been proposed in various international fora such as GATT and UNCTAD. Among them, the stabilization of commodity prices and the liberalization of commercial relation through the elimination of protectionist barriers are generally agreed to have the greatest potential for improving global economic growth and the relative position of the developing countries.[27] The suggested changes in trade relations and policies would be beneficial to all countries involved.

Commodity price stabilization and trade liberalization are of particular importance to Canadian-Latin American/Caribbean relations. First, about 35% of total Canadian exports to Latin America and 80% of Canadian imports from the region are composed of primary goods.*[28] Thus commodity price stabilization could greatly improve commercial relations between the two regions and facilitate realistic development planning. Second, trade liberalization is particularly important for those Latin American countries attempting to build up their industrial capacity and their balance of payments viability. "The World Bank has estimated that exports of the middle income countries -- most of which are Latin American --

---

* The remainder of Canadian exports to Latin America in 1980 was composed of fabricated materials (30.5%), end products (34%) and special transactions (.5%); the remainder of Canadian imports from the region was composed of fabricated materials (13%), end products (6.5%), and special transactions (.5%).

could increase by $29 billion (in 1975 dollars) annually by 1985 if trade barriers were eliminated."[29] Although trade liberalization may provoke dislocations in selected sectors and regions in Canada, the gains for the society as a whole (i.e., less expensive consumer goods, elimination of inefficient industries, etc.) would outweigh the losses.[30] Appropriate planning, and adjustment assistance would be required to offset dislocations in the affected sectors and regions.

These policies would favor a redistribution of income from developed to developing countries of middle and higher incomes. In general, they would not benefit the poorest countries, whose problems must be addressed through other policies.

Recommendations

That Canada:

1. promote and support multilateral negotiations on stabilization of commodity prices.
2. oppose the "new protectionism" by supporting multilateral negotiations on general trade liberalization;
3. support multilateral negotiations relating to export promotion policies and practices among the major trading nations.

5.2.2. Debt and the Financing of Development. The debt burden of Latin America today is one of the highest in the world. By the end of 1979 the region accounted for more than 37% of the total external debt of developing countries.[31]

The structure of Latin America's public debt varies with reference to the type of creditors. In general, the higher and middle income countries are able to obtain loans from private banks and institutions. Lower income countries, considered greater risks and economically unstable, have to rely on multilateral and bilateral channels.

However, in both the more and less developed of the Latin American/Caribbean countries, the International Monetary Fund (IMF) has come to occupy a special role given its function of facilitating balance of payments financing. Consequently, it has had a profound impact on the development strategies of Latin American countries through its stabilization programmes. The conditions laid down by the IMF are increasingly being considered harsh and inappropriate for resolving the developmental problems of those countries. By now, there is much evidence which indicates that those conditions have reinforced the inequitable distribution of income and therefore contributed to the extension and maintenance of political repression. For example, in Argentina, the IMF program enforced by the

country's military regime led to rapid and drastic reduction of wages (see Table below) which could be imposed only through the dismantling and suppression of political parties and the labour movement.

Canada should take initiatives within the IMF and elsewhere within the international financial community to create more flexible rules of "conditionality".

ARGENTINA

TABLE 1.
Basic Real-Wage Index
(Industrial Worker)
(Base: 1960 = 100)

Month	1976	1977
January	125.7	64.4
February	107.3	59.3
March	97.8	69.0
April	72.6	65.1
May	64.2	61.1
June	71.8	56.8
July	68.8	61.4
August	66.0	55.2
September	66.8	51.9
October	62.0	47.6
November	66.5	43.7
December	58.0	40.8

SOURCE: Instituto Nacional de Estadísticas y Censos, Boletín Estadístico Trimestral, various numbers.

Source: Roberto Frenkel and Guillermo O'Donnell, "The 'Stabilization Programs' of the International Monetary Fund and their internal impacts," in Richard R. Fagen (ed.), Capitalism and the State in U.S.-Latin American Relations (Stanford: Stanford University Press, 1979), p. 185.

This could be done by promoting greater participation and consultation with all countries (creditors and debtors) involved in IMF activities.[32] The modification of IMF conditions as they are presently imposed would simultaneously promote more equitable economic policies and enhance prospects for human rights. Looking into the future, one might visualize a "new conditionality" based on several dimensions of development rather than on balance of payments criteria alone.

Lower income countries with burdensome external debts could be greatly helped by cancelling or writing off those debts. Such an innovative precedent was in fact established by Canada in 1977 when this country transformed the debts due from the least developed countries into grants. In fact, the cost of such action to the donor countries would be minimal since many of the loans to the lowest income countries are on highly concessional terms (such as those held by the World Bank and CIDA) which make the present value of future payments just a fraction of their face value. Indeed, if counted as aid, the transformation of such loans into grants would bring OECD countries closer to their 1970 commitment of increasing official development assistance to 0.7% of GNP.[33] Although Latin America and the Caribbean are considered middle income regions, some of the small countries belong to or border on the least developed category and others are currently suffering acute balance of payments

problems. At least partial debt cancellation should be considered with reference to the poorer countries facing crisis situations.

Recommendations

That Canada:

1. take initiatives within the IMF and elsewhere within the international financial community to create more flexible "conditionality" by promoting greater participation and consultation with all countries.
2. consider partial debt cancellation in the case of the poor countries now suffering acute balance of payments problems.

5.2.3. Canadian Policy and MNCs.

Canada shares with the NICs a dependence on the United States with reference to trade relations and the prominence of U.S. based multinational corporations in their economies. The behavior of Canadian MNCs is also a factor in Canadian-Latin American relations. Jointly with the NICs, as well as other countries, Canada can play an active role in the current UN discussions on a code of conduct for MNCs, combining both voluntary and mandatory elements.

MNCs now dominate world production and intra-firm transactions form the bulk of world trade. At a minimum, a code of conduct for the MNCs must

include full disclosure of information on pricing policies, profits and royalty payments, including detailed descriptions of the technology for which they are made.[34] This information would be deposited at a central international authority created for the purpose, and governments as well as international agencies (UNCTAD, ILO, etc.) would have access to that information. In addition, the tax and regulatory agencies of industrialized and developing countries must find the mechanisms for regular information exchange. The establishment and application of an international code of conduct along these lines would benefit Canada as well as the developing countries, facilitating the formulation of national policies toward MNCs and technology transfers and sharing.

Recommendation

That Canada:

1. promote and support multilateral discussions on a code of conduct for MNCs.

5.2.5. Aid in the Context of Shared Responsibilities.

The simultaneous existence of NICs and of special crisis situations in the region demands new forms of multilateral cooperation and shared responsibilities in Latin America and the Caribbean. With reference to the

less developed countries of the region, Central America and the Caribbean represent a special area demanding shared responsibility. The smaller countries are among the least developed and share common development problems. As well, the area is confronted by a number of difficult political/diplomatic problems in which the U.S. is now responding primarily with military strategic proposals. On the other hand, Mexico and Venezuela (in part due to their petroleum wealth) have acquired the status of regional powers with an interest in finding workable solutions to the area's developmental and political crisis. Canada, in turn, has well established historical links with the caribbean nations as well as important trade and diplomatic relations with Venezuela and Mexico. Moreover, Canadian constituencies have become involved in the debate concerning the resolution of the sub-regional crisis in Central America in particular.

Canada could play a special role in promoting a common and independent approach to the Central American and Caribbean development crisis since it has maintained good relations with all the countries in the region, including Cuba. The interests of the Western Hemisphere and Canada can be best served by a realistic appraisal of the need for transformation and therefore the need for dialogue and cooperation with all regimes, including nationalist movements attempting to find a "third way": a new and indigeneous development model, in short.

The emergence of common interests in promoting the development of the greater Caribbean basin suggests the strengthening and elaboration of a coordinated strategy between Canada, Mexico and Venezuela, and perhaps other powers including the U.S.A., whenever possible.

The exceptional visibility and character of the Central American crisis requires a consideration of its causes in order to arrive at appropriate Canadian aid policies.

The basic source of conflict in Central America derive from problems inherent in its post 1945 growth model. Commodity price fluctuations, unemployment/underemployment, inequalities in the distribution of income and services, and distortions in the forms of industrialization have all taken on particularly acute characteristics in the Central American sub-region. For example, agricultural unemployment and underemployment taken together were estimated for 1970 at 52.3 percent of the agricultural labour force in Guatemala, 58.3 percent in El Salvador, 42.5 percent in Honduras and 21.5 percent in Nicaragua.[35] These are countries in which rural insurgency has spread. Costa Rica, with 14.7 percent unemployment/underemployment in 1970 provides a contrast to the other countries both with respect to social conditions and the maintenance of a stable democratic system.*

---

* See also income distribution and malnutrition statistics in Attachment I.

Since the crisis derives from distortions in development, the response has to be oriented toward correcting the distortions. A development program for the sub-region must therefore be based on progress toward greater social and economic equity, without disregarding the need for economic growth.* The latter, in turn, is heavily dependent on international institutions and reactions: commodity price fluctuations and particularly burdensome external debts from major obstacles to the achievement of a more balanced form of development in the sub-region. In other words, fundamental internal transformations are necessary while the international community must also respond in forms that can guarantee the viability of those internal transformations.

First, a common approach should be based on broadly conceived long term developmental criteria and not as heavily as in the past on short term commercial interests. Progress towards democracy and equity in the sub-region will promote the long term stability and economic expansion of the region: redistributive reforms enlarge domestic markets and therefore provide the basis for the expansion of mutually advantageous commercial relationships in the future. In this respect, it must be pointed out that Canadian national interests in a stable and functioning Central America

* See again Section 4.2 for a discussion of the crisis of the Latin American development model.

and Caribbean economy transcend the short term commercial interests of its private sector.

Second, all countries of the sub-region should be included in a common approach to enhance cooperation and stability. Nor should such a policy be based on an East-West context. In this respect, current U.S. policy is particularly counterproductive for achieving the goals identified above because that policy, geared heavily to security considerations, does not address the root of the crisis which is fundamentally developmental in nature. Moreover, to the extent that OAS policies continue to be greatly influenced by U.S. security preoccupations, the OAS does not provide a suitable forum for advancing development based stability in the greater Caribbean/Central American region or Latin America generally.*

Thirdly, a common approach should facilitate a close and continuous consultation with all the countries of the region concerning their common problems and experiences with various kinds of planning and development programs. The Cubans, for example, have recognized their mistakes with reference to excessive centralization and state ownership which have

---

* As stated in Latin America: Foreign Policy for Canadians in 1970, if "the OAS succeeds ... in orienting itself increasingly toward economic, social and cultural goals, it may become the sort of instrument with which Canada would co-operate ..." (p. 22).

proven inimical to economic growth. Both radicals and reformists in the sub-region are thus looking for new ways to combine public and private initiatives to achieve both economic growth and greater equity. Nicaragua is a case in point. The Sandinista National Liberation Front (FSLN) is seeking the cooperation of private capital while carrying out redistributive reforms which necessarily limit private initiatives; understandably, the attempt has created a great deal of tension between the government and the private sector. The attempt to construct a new type of mixed economy to respond to the country's poverty stricken majority, however, must be viewed as a positive development deserving support from developed countries.[36]

The obvious case demanding flexibility and negotiation is of course El Salvador, and the situation in Guatemala has been deteriorating rapidly during the last year especially. The not so obvious case is presented by Costa Rica. At this moment, the democratic government of Costa Rica -- a country that has avoided the repression and civil strife that characterizes her neighbours -- is facing a serious economic crisis due primarily to the fall in coffee prices and the high cost of imported petroleum. The economic crisis could easily lead to political instability and provoke the country's descent into increasing violence.[37] In line with its strategic and ideologically based policy, the Reagan administration has offered military aid to Costa Rica which is unique in Latin America

since it does not have armed forces although a national police does exist.

The current delicate situation in Costa Rica endangers the future of a stable democracy in Central America. High on the agenda for the proposed Canadian cooperative programme with the surrounding leading powers is the support, both bilaterally and multilaterally, of this and other threatened economies.*

Recommendations

That Canada:

1. seek regional cooperation in fashioning a strategy for assistance to the Central American greater Caribbean sub-region based on developmental criteria;

---

* Another area of special attention with reference to shared responsibilities in the Central American/Caribbean sub-region could be the promotion of economic integration among these countries whose small territorial extension and population pose particular problems for domestic market development and bargaining in the international system. However, it must be recognized that economic integration programs have had a disappointing history in the region. Two critical and unresolved issues have confronted these programs; the distribution of costs and benefits among the member nations, and the role of MNCs. Future initiatives in this direction will require an analysis of the host of difficult problems not resolved in the past in order to plan realistically.

2. promote a sub-regional cooperative programme which does not exclude any greater Caribbean basin country, and is not based on an East-West context;
3. formulate a cooperative programme which is sensitive to political change and incorporates a rapid response capability to post-civil-war situations;
4. incorporate into such a cooperative programme a focus on major international issues such as debt financing as well as the design of ODA strategies;
5. support cooperative programmes which endorse well-designed regional and sub-regional integration;
6. support in the context of a cooperative approach with Latin America and other like-minded countries, political as well as economic solutions for the Central American crisis;
7. sponsor research on viable regional and sub-regional integration programmes;
8. consider OAS membership if and when the OAS acquires a clear developmental orientation.*

---

* See Section 4.2.

5.3. A Global Compact

Following from the above discussion, the resolution of important problems involved in Canada's bilateral and multilateral relations with Latin America and the Caribbean demands a "global compact" approach to development and international relations.[38] Such an approach emphasizes the inevitability of change in the international system, and the need for negotiation and careful planning concerning how to shape such change: i.e., mutual commitments on the one hand, coupled with converging benefits on the other hand. It stresses the interdependence of developed and developing economies without avoiding the issue of imbalance that now exists among them. It asserts the primary responsibility of national governments in the elimination of poverty and injustice within their countries, but it also asserts that, on a global scale, shared responsibilities can only be secured by shared power.

In the past five years Canada has emerged as a strong promoter of the "global compact" in international forums. In the UN Law of the Seas Conference, for example, Canada's stand, specially as it served to counteract that of major maritime powers, proved to be of crucial importance in promoting shared interests with the developing countries. Canada's pivotal role in the recent UN Conference on the poorest 31 nations, and the government's emphasis on the importance of the North-South dialogue can

also be pointed out as major Canadian efforts in the right direction.

As already indicated, many of the issues involved in greater Canadian-Latin American relations must be addressed within the context of the "global compact":

1) Complementarity of bilateral and multilateral relations: Although Canadian officials have expressed a special interest in developing stronger bilateral relations with some Latin American countries, those should be developed in the light of the global compact. Much of the success of bilateral relations between Canada and some Latin American countries will depend on the situation in other countries in the region and their position in the "global compact". Thus, it is important that Canadian officials develop an approach to the region as a whole, while recognizing individual characteristics. As Dr. Iglesias from ECLA has pointed out, "to do otherwise would only achieve transitory advantages and would not lead to really solid negotiations in the long run.[39]

2) Mutual interests in development growth: Although the economic growth of Latin American countries during the past few decades has attracted much of the attention of Canadian policy-makers and businessmen, it cannot be taken as the sole consideration for more profound Canadian-Latin American relations. Development broadly conceived, rather than growth narrowly defined, must become the basis for medium - and long-term relations

between the two regions. Stable long term relations cannot be developed in the context of political repression and economic inequality. A serious and joint effort must be undertaken to decrease inequality among and within countries. The policy alternatives suggested above, directed towards such objectives as liberalization of trade and stabilization of prices, reform of international financial institutions such as the IMF, increase of aid and concessional loans, the development of a code of conduct for MNCs and technology transfer and sharing, are all policy suggestions geared towards the formation of conditions for stable and progressive relations. Respect for basic human rights and basic human needs within the countries involved must not merely be part of such policy formulation; rather, they are a fundamental precondition for successful implementation.

6. Policy Leadership and Coordination.[40]

In spite of attempts over the past decade to provide machinery for coordinating policy towards the Third World, most observers agree that DEA and ITC continue to dominate the process and outcome of Canadian government decisions in this area. DEA also retains control over aid questions by virtue of its jurisdiction over CIDA. A third leading agency is the Department of Finance, although it has a somewhat more restricted area of policy concerns. Finance has considerable say on trade-related issues

through its control of tariff policy and its responsibility for the balance of payments. It is instrumental in deciding on Canada's contributions to international institutions including the multilateral banks, and, of special relevance to relations with Latin America, it is the lead actor in Canadian Government negotiations on debt rescheduling. The Department has no regional desks nor does it recruit with an eye to expertise on regional affairs, so there is no distinctive treatment for Latin America on the above issues.

The principal formal instrument for coordinating policy to Latin America and the Third World is the Interdepartmental Committee on Economic Relations with Developing Countries (ICERDC). It was established in 1974 and is composed of twelve departments and agencies, chaired by DEA. The committee was charged with reviewing Canadian economic and other policies with developing areas, considering the consistency between these and Canada's own economic development, and preparing Canada's position at international conferences. The general consensus is that ICERDC has rarely been used and too often ineffective when used.

DEA has subsequently been given the responsibility for leadership and coordination, but this approach has also foundered. According to the Undersecretary of State of Internal Affairs,

> As economic programmes and the number of government departments increased, External Affairs continued to play a strong role in the international economic field. Nevertheless, maintenance of this role become increasingly difficult in recent years. The growth of CIDA, the expansion of international financial institutions, the energy crisis, growing economic interdependence, the North-South dialogue -- these are but a few developments that made the Department's coordinating role more and more difficult, often challenged and increasingly put in doubt ... The Department seemed to lack a clear and distinct idea of its role within the burgeoning international affairs community in Ottawa ...[41]

In the attempt to make DEA a 'modern central policy agency', outlined in the same speech, DEA has recently undergone another internal reorganization that should strengthen its capacity for integrated decision-making, particularly in economic affairs.[42] Whether this translates into the sort of financial and political clout that is the requisite of a central agency role has been called into question. It was still possible (in the summer of 1979) for other departments to 'extend minimal cooperation to External Affairs without following its leadership and without suffering consequences as a result', making DEA more of a 'horizontal coordinating portfolio' than a true central policy management agency.[43]

DEA retains control over aid questions by virtue of its jurisdiction over CIDA. Similarly, ITC and Finance apparently control their particular ranges of interests and decisions.

> To a limited extent, the functionally specialized agencies and department (Energy, Mines and Resources, Transport, Science and Technology, and Atomic Energy of Canada Limited for example) are able to intrude in the effectiveness of the three leading policy units by bringing expertise and particular concerns to bear on decision-making. But overall policy towards Latin America will remain fragmented, with three leading agencies exercising the most power, but no single locus for decision-making and no effective coordinating machinery.[44]

Recommendations

1. Despite the observed problem of coordination in policy-making towards Latin America, the record of attempted innovations suggests caution in recommending the creation of new mechanisms. Instead the effectiveness of existing machinery, specifically the coordinating role of the Department of External Affairs, should be improved.
2. The assessment of Policy leadership points to an information problem. The conduct of Canadian-Latin American relations could be improved by more effective access for Canadian policy-makers to available expertise in Canada and Latin America. Specifically
   - liaison between government, business and research centres should be strengthened.
   - institutional support for an independent forum in Canada should be provided where policy-makers can test and develop ideas and

proposal programs prior to implementation with leading sectoral and other representatives for Canada and Latin America.

- to offset problems deriving from lack of expertise in Latin American Affairs among government officials, agencies should initiate discussions with qualified academic institutions regarding training programmes.

7. Agenda for Research

The report has indicated the need for systematic research on Canadian-Latin American economic relationships as the basis for the sound implementation of recommendations concerning export policies (e.g., the organization of consortia, joint ventures), technology transfer and sharing, multilateral initiatives directed toward the achievement of development objectives, etc. There is a gap in our knowledge both at the global and sectoral levels. Such research must go beyond narrow analysis of business and financial interactions to a careful study of the institutional and policy setting of Canadian-Latin American and Caribbean economic relations. The research must be undertaken as a cooperative effort by specialists from Canada, Latin America and the Caribbean. Institutional linkages with established regionally based bodies, such as ECLA, form an important element in this undertaking and the exchange of views and information with policy

makers will be essential for its success.

The specific topics for a research agenda at a minimum, should include:

1. Economic Structure: Patterns of Growth and Development in Canada and Latin America;
2. General Patterns of Trade and Investment;
3. The New Protectionism in the International Economy;
4. Primary Commodity Management and Agreements: Canadian and Latin American Interests in the 1980's;
5. Canadian and Latin American Direct Foreign Investment and other Capital Flows in Respective Regions and the Caribbean;
6. Public Policy Approaches to MNCs in Canada, Latin America and the Caribbean;
7. Migration Patterns;
8. The Role of NGO's, International Agencies (e.g., ECLA, UNCTAD) and Current Multilateral Negotiations in Canadian-Latin American Relations.

FOOTNOTES

1. See David Murray, "On Diplomatic Unrelations" in J. Nef (ed.), Canada and the Latin American Challenge, (Guelph, OCPLACS, 1978).

2. Secretary of State for External Affairs, Latin America: Foreign Policy for Canadians (Ottawa: Information Canada, 1970), p.6.

3. C.I. Bradford and C. Pestieau (eds.), Canada and Latin America: Potential for Partnership (Montreal: Private Planning Association of Canada, 1971).

4. Ibid., p. vii.

5. Statistics Canada, Canada's International Investment Position (1960, 1965, 1970 and 1977); Latin American Working Group (LAWG), "Canadian Investment, Trade and Aid in Latin America", LAWG Letter (Vol. VII, No. 1/2, May-August 1981).

6. Bradford and Pestieau, op. cit., p. vii.

7. Edgar J. Dosman and W. Dale Posgate, Canadian-Latin American Economic Relations (Toronto: CERLAC, 1980, unpublished manuscript).

8. Ibid.

9. Edward Lumley, House of Commons, Sub-committee, Issue No. 2, June 9, 1981, p. 49.

10. Sylvain Cloutier, House of Commons Sub-committee, Issue No. 4, June 11, 1981, p. 29.

11. Ibid., pp. 30-31.

12. Barry Steers, House of Commons Sub-committee, Issue No. 4, June 11, 1981, passim pp. 8-24, Dosman and Posgate, op. cit., pp. 25-29.

13. E. Hugh Roach, House of Commons Sub-committee, Issue No. 11, July 15, 1981, p. 6.

14. Statistics Canada, Imports by Countries (1980), Exports by Countries (1980).

15. Statistics Canada, Exports by Countries (1980).

16. Statistics Canada, Canada's International Investment Position (1960, 1965, 1970 and 1977); Latin American Working Group, op. cit.

17. Statistics Canada, Imports by Countries (1980); Exports by Countries (1980).

18. Statistics Canada, Quarterly Estimates of the Canadian Balance of International Payments (Ottawa, March, 1971 and October 1981).

19. Address by the Secretary of State for External Affairs, Mr. Mark MacGuigan, to the Empire Club of Canada, Toronto, Ontario. January 22, 1981, p. 5.

20. See, for example, David Pollock and Michael Zuntz, "The U.S.A. and Latin American Development: Somme Thoughts on the Problems of Newly-Emerging Middle Income Region," Current Comment (Ottawa: Carleton University, Norman Paterson School of International Affairs, September 1978).

21. See David H. Pollock, "A Latin American Strategy for the Year 2000: Can the Past Serve as a Guide to the Future?", in David H. Pollock and A.R.H. Ritter (eds.), Latin American Prospects for the '80s: What Kinds of Development? (Ottawa: Norman Paterson School of International Affairs, Carleton University, 1981); also Mahbub ul Haq, "Employment in the 1970's: A New Perspective", in Charles K. Wilber (ed.), The Political Economy of Development and Underdevelopment (New York: Random House, 1973).

22. See "Introduction" to Louis Lefeber and Liisa North (eds.), Democracy and Development in Latin America (Toronto: CERLAC/LARU, 1980).

23. See various reports by the Inter-American Commission of Human Rights of the Organization of American States, Amnesty International, International Commission of Jurists and most recently, with reference to Argentina, American Association for the Advancement of Science, Committee on Scientific Freedom and Responsibility, Scientists and Human Rights in Argentina since 1976 (Washington: AAAS Publication 81-9, June 1981).

24. See The New York Times (Sunday, September 20, 1981) for a discussion of military and other public expenditures in Latin America.

25. For a succinct discussion of technology needs and policy, see Jorge Sábato, "Technological Development in Latin America and the Caribbean", ECLA Review (April 1980).

26. See Louis Lefeber, "The Role of Aid" in Two Views of Aid and Development (Ottawa: Economic Council of Canada Discussion Paper No. 131, 1979).

27. Albert Fishlow, "The Mature Neighbor Policy: A Proposal for a United States Economic Policy for Latin America," in Joseph Grunwald (ed.), Latin America and the World Economy: A Changing International Order, Vol. 2 (Beverly Hills: Sage Publications Ltd. 1978), pp. 55-59.

28. Statistics Canada, Imports by Countries (1980); Exports by Countries (1980).

29. Fishlow, op. cit., p. 55.

30. North-South Institute, North-South Relations/1980-85: Priorities for Canadian Policy (Ottawa, November 1980).

31. World Bank, Annual Report 1980, p. 21.

32. House of Commons, Parliamentary Task Force on North-South Relations (Ottawa, 1980), p. 31.

33. North-South Institute, Third World Deficits and the Debt Crisis, (Ottawa: North-South Institute, 1977), p. 27.

34. Fishlow, op. cit., p.60.

35. Max Alberto Soto, "The Labor Market in Central America", in Juan J. Buttary (ed.), Employment and Labour Force in Latin America: A review at national and regional levels (Washington: OAS, 1979), p. 50.

36. Latin American Weekly Report (27 March 1981, 24 July 1981).

37. Latin American Weekly Report (26 June 1981).

38. See Pollock and Zuntz, op. cit.

39. Enrique Iglesias, "Latin America calls for new partnership arrangement", International Perspectives (March/April 1981).

40. For a more extensive discussion of this issue, consult Dosman and Posgate, Canadian-Latin American Economic Relations, op. cit., pp. 42.

41. "Canadian Diplomacy in the 1980's: Leadership and Service", Public lecture by Alan Gotlieb, Toronto, February 15, 1979.

42. The change entailed creating powerful management posts at the deputy Undersecretary level. The first occupant of the economics position had long experience in the economic ministries. "External's Balancing Act: Economics and Politics", Globe and Mail, April 17, 1979.

43. W.N. Dobell, "External a Central Agency", International Perspectives, July 1, August 1929, p. 11.

44. Dosman and Posgate, op. cit., pp. 44-45.

Attachment I

Canadian Diplomatic and Consular Offices in Latin America and the Caribbean

	Country	Number of Employees	Other Countries Covered	Date Established
1)	Argentina	37	Uruguay, Paraguay	1941
2)	Barbados	29	Leeward and Windward Islands	1973
3)	Brazil (3 posts)	64		1941 (Rio) 1947 (Sao Paulo) 1972 (Brasilia)
4)	Chile	33		1942
5)	Colombia	43		1953
6)	Costa Rica	22	Panama, Nicaragua El Salvador, Honduras	1964
7)	Cuba	32		1945
8)	Ecuador	5		1980 (Re-established)
9)	Guatemala	21		1961
10)	Guyana	18	Suriname	1964
11)	Haiti	27		1963
12)	Jamaica	50	Belize, Bahamas, Turks and Caicos, Cayman Islands	1963
13)	Mexico	58		1944
14)	Peru	36	Bolivia	1944

Attachment I
(Continued)

	Country	Number of Employees	Other Countries Covered	Date Established
15)	Trinidad and Tobago	54.5		1963
16)	Venezuela	30	Dominican Republic	1953
17)	OAS (Washington)	5		1972
	Total	564.5		
	Headquarters	15		

Source: House of Commons Sub-committee on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. Issue no. 2, June 9, 1981.

Attachment II

Income distribution, and levels of poverty and malnutrition in Latin America

The rapid growth of Latin America has been "exclusionary" in character: depending on the country, 20 to 60 percent of the population has not benefited from urban industrial advance. The distribution of income generally has become more skewed in favour of upper income groups. The data on worsening income distribution in Brazil and Mexico, two of the most rapidly growing countries as well as Peru, is summarized for the 1960s in Tables 1, 2 and 3 below. Time series data on Central America have not been obtained but the skewness of the income distribution profile of selected countries circa 1970 is presented in Table 4 in comparison to Canada and trend data on Cuba.

Table 1 - Income Distribution in Brazil

	Percentage of Income		Per capita income in 1960 dollars	
Percentage of population (starting with lowest income level)	1960	1970	1960	1970
40	11.2	9.0	84	90
40	34.2	27.8	257	278
15	27.0	27.0	540	720
5	27.4	36.3	1645	2940

Source: Original data from 1960 and 1970 censuses.
From: Celso Furtado, Economic Development of Latin America, Second Edition (Cambridge: Cambridge University Press, 1976), p. 87.

Table 2 - Income Distribution in Mexico and Canada

Percent of income received by	Mexico		Canada
	1950	1963-4	1969
Highest 10%	49.0	46.7	25.1
Highest 20%	59.8	61.4	41.0
Lowest 40%	14.3	10.5	16.8
Lowest 20%	6.1	4.4	5.0

Sources: for Mexico, ECLA, Estudio sobre La Distribucion del Ingreso en America Latina, recalculated from Furtado (op. cit., p. 84) to establish the comparison with Canada. Canadian data from: A.R.M. Ritter, "The Economic Model of the Nicaraguan Government: Notes for a Presentation" (Annual Conference of the Canadian Association for Latin American and Caribbean Studies, Montreal, May 7-9, 1981), p. 3.

Table 3 - Income Distribution in Peru, 1961

Percentage of labour force	Personal Income (% of total)	National Income (% of total)
Top 1%	25.4	30.5
Top 5%	39.0	43.0
Top 20%	64.4	66.8
Middle 40%	27.6	25.8
Lowest 40%	8.0	7.4

The redistribution impact of reforms carried out during 1968-73 took place entirely within the top 20-25% of income earners.

Source: Adolfo Figueroa, "The impact of current reforms on income distribution in Peru", in Alejandro Foxley (ed.), Income Distribution in Latin America (Cambridge: Cambridge University Press, 1976) pp. 163-168; Richard Webb, Government Policy and Income Distribution in Peru, 1963 - 1973 (Cambridge: Harvard University Press, 1977), p. 6.

Table 4 - Income Distribution in Central America

Percent of private income received by	Nicaragua 1970	Costa Rica 1971	Honduras 1967	Canada 1969	Cuba 1953	Cuba 1973
Highest 10% of households	(Top 5%) (42.4%)	39.5	50.0	25.1	38.5	19.9
Highest 20% of households	65.4	54.8	67.8	41.0	60.0	35.0
Lowest 40% of households	8.7	12.0	7.3	16.8	6.2	20.3
Lowest 20% of households	3.1	3.3	2.3	5.0	2.1	7.8

Note: Data refer to total disposable household income in rural and urban areas, in cash and in kind, after taxes.

Source: World Bank, World Development Report (Washington, D.C., September 1980). C. Brundenius, "Measuring Income Distribution in Pre- and Post-Revolutionary Cuba", Cuban Studies (9:2, July 1979).

From: A.R.M. Ritter, op. cit., p. 3.

Systematic studies of 1970s trends will become available only as the 1980 censuses of the region are analyzed during the coming years. Suffice it to note that the available evidence indicates that the worsening trends continued through the 1970s* and that, in broad outline the result has been: the creation of a prosperous urban middle class (20-25 percent of the population) alongside an income concentrating elite and the relative if not absolute deterioration in the situation of the lowest income groups, particularly in the rural areas. ECLA's data (Table 5) points to the acuteness of the problem in both more and less developed Latin American countries. Moreover, it must be stressed that these deteriorating trends took place simultaneously with a tremendous expansion of mass communications and which increased awareness among all sectors of the possibilities of material improvement in living standards.

---

* See for example the essays in Alejandro Foxley (ed.), op. cit.

Table 5 - Dimensions of Poverty

Country	Reference	Lines of Poverty (national currencies)		Poverty Households (Percentages)
		Per Capita	Per Household	
a) Absolute Poverty				
Brazil	1972	1,148	5,626	49
Colombia	1972	3,641	22,644	45
Costa Rica	1971	1,050	5,775	24
Chile	1968	1,016	4,379	17
Honduras	1967	283	1,726	65
Mexico	1967	1,768	9,984	34
Peru	1972	6,445	39,960	50
Venezuela	1971	1,136	5,664	25
b) Relative Poverty*				
Brazil	1972		6,461	54
Colombia	1972		19,746	48
Costa Rica	1971		8,622	36
Chile	1968		8,352	39
Honduras	1967		1,142	58
Mexico	1967		15,108	48
Peru	1972		37,267	48
Venezuela	1971		9,660	38

* Defined as half the average family income

Source: UN-ECLA, Statistical Yearbook for Latin America, 1979, p. 23.

The mal-distribution of income along with low levels of economic development in the smaller countries are reflected in child malnutrition.

Table 6 - Latin America: Protein-calorie Malnutrition in Children under 5, Various Years, 1971-75

Country	Percentage malnourished[a]			
	Total	Grade I	Grade II	Grade III
Barbados	51.2	39.0	11.0	1.2
Bolivia	39.9	29.0	10.2	0.7
Brazil	68.3	48.4	17.2	2.7
Chile	17.8	13.7	3.2	0.9
Colombia	66.5	45.6	19.3	1.7
Costa Rica	57.4	43.7	12.2	1.5
Dominican Republic	76.0	49.0	23.0	4.0
Ecuador	39.7	28.9	9.6	1.2
El Salvador	74.5	48.5	22.9	3.1
Guatemala	81.4	49.0	26.5	5.9
Guyana	60.7	43.0	16.0	1.7
Haiti	81.9	28.9	35.6	17.4
Honduras	72.5	43.0	27.2	2.3
Jamaica	49.8	39.0	9.4	1.4
Nicaragua	56.8	41.8	13.2	1.8
Panama	60.7	48.8	10.8	1.1
Paraguay	7.8	4.9	2.2	0.7
Peru	44.5	32.8	10.9	0.8
Venezuela	48.9	35.3	12.2	1.4
Total	61.4	42.5	16.4	2.5

[a] Gomez Classification (I = mild, II = moderate, III = severe).

Source: Adapted from Politicas Nacionales de Alimentacion y Nutricion, (Table 6) Organizacion Panamericana de Salud, Publicacion Cientifica No. 328, p. 34, Washington, D.C., 1976.

Grade I - requiring change in diet.
Grade II - requiring medical attention for recovery.
Grade III - requiring hospitalization for recovery.

Source: Inter American Development Bank, Economic and Social Progress in Latin America, Annual Report 1977 (Washington, D.C., 1978, p. 138).

APPENDIX "LAAL-3"

CANADIAN POLICY IN THE CARIBBEAN

Report to the Sub-Committee of the
Standing Committee on External Affairs
and National Defence

By

Kari Levitt
Professor of Economics
McGill University

October 1981

McGill University

Montreal

PREFACE

In this report, we have attempted to situate Canadian policy options with respect to the Caribbean region in a contemporary perspective. Canada's relations with the Commonwealth Caribbean have long historic roots and continue to be central to Canada's presence in the region. For this reason the Canada-Commonwealth Caribbean relationship is here discussed in greater depth and detail than other aspects of Canada's relations in the region. This report does not adequately address itself to the problem of Haiti, and we believe that further information should be sought from observers more familiar with Haiti than the author of this report. We nevertheless include a survey of some of the problems of the Canada-Haiti relationship, and some policy recommendations. Although Canada-Cuban relations are almost exclusively commercial, the fact that Canada has maintained diplomatic relations with that country since its revolution, places Canada, together with Mexico, in a very special position among middle hemispheric powers in the context of the current threat of escalating superpower conflict in the region.

Although the author has considerable familiarity with the Commonwealth Caribbean, and with Canada's relations with Caricom countries, the forty-five interviews conducted in Barbados, St. Vincent, Grenada, Jamaica, Cuba, Ottawa, Montreal and Toronto during the summer of 1981 and in January 1982, were invaluable in establishing the views of Caribbean political leaders, government officials, private sector spokesmen, journalists and academic personalities with respect to the contemporary situation in the region. We wish to thank all those who generously gave us their time and cooperation, and subsequently

responded to our request to edit and authorize the record of these interviews. While the full text of these interviews have been made available to members of the Parliamentary Committee, we have quoted passages from these texts, which we selected as particularly pertinent in the context of the subject matter of this report.

A number of people were helpful in facilitating our work. The Canadian High Commissioners in Jamaica and Barbados arranged access to some of the people we spoke to. The cooperation and assistance received from Mr. William Demas, President of the Caribbean Development Bank, and Dr. Edward Greene, Acting Director of the Institute of Social and Economic Studies of the University of the West Indies, was invaluable. We gratefully acknowledge the contribution of officials of the Cuban Ministry of Foreign Affairs to a useful visit to that country in January 1982. Finally, we express our thanks to Michael Kaufman, Carol Forsyth, Pamela Dunk, Beverley Colquhoun, and most especially to Eric Worby whose conscientious performance as research assistant went beyond the call of duty. Without their help in collecting, processing and typing the voluminous amount of material assembled during the course of this study, my task would have been impossible. Responsibility for the contents of this report, however, remains solely with the author.

Centre for Developing Areas Studies Kari Polanyi Levitt
McGill University
Montreal, January 1982.

TABLE OF CONTENTS

PREFACE

CHAPTER 1 Page No.

PERSPECTIVES ON CANADA - CARIBBEAN RELATIONS

The Rise of Caribbean Nationhood, 1958-1980

Canada's Presence in the Caribbean

Canada: Viewed from the Eastern Caribbean

Canada: Viewed from Jamaica

Canada, the Caribbean and the Caribbean Basin

CHAPTER 2

CANADA - CARIBBEAN RELATIONS: ECONOMIC REALITIES

Shifting Canadian Trade Patterns

Loss of Canadian Markets in the West Indies

Loss of West Indian Markets in Canada

Canadian Business - Protection-Minded and "Inefficient"

Non-Tariff Administrative Barriers to Caribbean Exports to Canada

Canada-Caricom Joint Economic Cooperation: A Charade?

Canadian Investments: Some Questions about CALA

CHAPTER 3

ORIGINS AND IMPLICATIONS OF THE CARIBBEAN BASIN PLAN

President Carter's Activist Caribbean Policy

The Caribbean Plan Takes Shape

Caribbean Perceptions of the Basin Plan

Page No.

Implications of the Caribbean Basin Plan

Cuba in the Caribbean

The Integration of the Caribbean and Central America into a Consortium of Metropolitan and Regional Powers in the Caribbean Basin

Development Aid as an Instrument of Leverage in Imposing U.S. Priorities

CHAPTER 4

CANADA-CARIBBEAN POLITICAL RELATIONS

Canada as a Tool of the United States?

Canada Should be More sensitive

Canada and the Caribbean Basin Plan

The Canada-Caricom Relationship

CHAPTER 5

CANADA - CUBA RELATIONS

CHAPTER 6

CANADIAN DEVELOPMENT AID TO THE COMMONWEALTH CARIBBEAN

Present and Future CIDA Programs in the Caribbean

Canada's Contribution in Relation to the Overall Requirements of the Commonwealth Caribbean

Commodity Aid and Lines of Credit

Untying Project Aid

Excessively Elaborate, Expensive and Time Consuming Procedures

Page No.

Untying Consultant Services

Decentralization and Streamlining of CIDA Aid

Special Problems of the LDC's in the Eastern Caribbean

The Case for CDF-type Assistance with Minimal Tying

Absorptive Capacity and Performance Criteria

Mechanisms for the Improved Delivery of Aid Flows

Priorities and Sector Programs

The Role of the Private Sector

The Caribbean Development Bank and Caricom

CHAPTER 7

THE CASE FOR A REVIEW OF CANADA'S POLICY TOWARD HAITI

Increasing Repression

Systemic Corruption

Growing Inequality and Desperation

Canadian Aid to Haiti

CHAPTER 8

CONCLUSIONS RECOMMENDATIONS

STATISTICAL APPENDIX

LIST OF INTERVIEWS

Eastern Caribbean

Charles, Eugenia

Prime Minister, Government of Dominica.

Coard, Bernard

Deputy Prime Minister and Minister of Finance, Trade, Industry and Planning, Government of Grenada.

Dare, Bryan

Counsellor (Development) Canadian High Commission; alternate member, Board of Directors, C.D.B.

Forde, Henry

Senator, former Minister of Foreign Affairs, Government of Barbados.

Lewis, Vaughan

Director, Institute of Social and Economic Research, University of the West Indies, Jamaica.

Roger, Allan B.

Canadian High Commissioner to Barbados and to the Eastern Caribbean.

St. John, H.B.

Deputy Prime Minister and Minister of Caribbean Affairs, External Trade and Industry, Government of Barbados.

Singh, Rickey (2 interviews)

Editor, Caribbean Contact.

Somers, Trevor Gordon

Resident Representative, U.N.D.P. (Eastern Caribbean).

Tannis, Hudson K.

Deputy Prime Minister and Minister of Foreign Affairs, Government of St. Vincent.

Williams, Hubert

Journalist, Caribbean News Agency.

Jamaica

Brown, Dr. Aggrey

Director, Centre for Mass Communication, U.W.I.

Brown, Dr. Hedley

Director, National Planning Agency, formerly Trade Administrator, Government of Jamaica.

Clarke, Oliver

Chairman of the Board of the Daily Gleaner.

Francis, Frank

Permanent Secretary, Ministry of Foreign Affairs, Government of Jamaica.

Gentles, Hu

Public Relations Officer, Jamaica Bauxite Institute.

Henriquez, Avis

President, Private Sector Organization of Jamaica (P.S.O.J.)

Jefferson, Dr. Owen

Deputy Governor of the Bank of Jamaica.

Manley, Michael

Leader of the Opposition.

Nettleford, Rex

Director, Institute of Adult Education, U.W.I., Artistic Director, National Dance Theatre Company; member of Board of Governors, I.D.R.C.

Pim, Robert

Canadian High Commission.

Roach, Yvonne

Staff member, National Planning Agency, (technical aid and assistance division).

Sasso, Ron

Chairman, Royal Bank of Jamaica.

Sheahan, Terrence

Canadian High Commissioner, Jamaica.

Standard, Dr. Kenneth

Department of Social and Preventive Medicine, U.W.I., Jamaica.

Stone, Dr. Carl

Reader in the Department of Government, U.W.I., pollster, news analyst and columnist, Daily Gleaner.

Tanna, D.

Chairman, Jamaica National Investment Corporation (J.N.I.C.)

Wynt, Carl

Editor, Daily News.

Canada

Cooke, Norman

Field Staff Director, CUSO, Cuba.

Dejean, Paul

Bureau de la Communauté des Haitiens de Montréal.

Deshield, Lois

West Indian Counsellor, Immigrant Women's Job Placement Centre.

Dumas, R.

High Commissioner, Trinidad and Tobago, Ottawa.

Foster, Cecil

Journalist, Toronto Star.

Laws, Dudley

Director, Universal African Improvement Association.

McWhinney, W.

Senior Vice President, CIDA.

Sitahal, Lawrence

Executive Director, Black Community Central Administration of Quebec.

Voltaire, Frantz

Université du Québec à Montréal.

Cuba

Alarcon, Ricardo

Senior Vice Minister for Foreign Affairs; formerly Cuban Ambassador to the United Nations.

Cossio, José Fernandez

Vice President, State Organization for Economic Corporation (CECE).

Former Ambassador to Canada.

Dominguez, Tania

Director, Latin American and Caribbean Section, CECE.

Jaramillo Edwards, Isabel

Centro des Estudios sobre Americas, Caribbean Section, CEA.

Vega, Sonja

Coordinator, CUSO Program in Cuba.

LIST OF TABLES

1. Statistical Profile.
2. Canada's Domestic Exports, by Region and Country, 1970 and 1980.
3. Canada's Imports, by Region and Country, 1970 and 1980.
4. Canada's Domestic Exports to the Commonwealth Caribbean and Other Selected Countries of the Hemisphere, 1970 and 1980.
5. Canadian Imports from the Commonwealth and Other Selected Countries of the Hemisphere, 1970 and 1980.
6. Canada's Share in the Trade of Selected Commonwealth Caribbean Countries, 1959-1979.
7. U.S. Share of Caribbean Trade - 1978.
8. Raw Sugar Imported by Canada From the Caribbean and Other Sources: Principal Suppliers: 1959-1979.
9. Sources of Bauxite and Alumina as Raw Materials for the Canadian Aluminum Industry. Canadian Imports: 1960-1980.
10. Volume of Bauxite and Alumina Imports to Canada, 1970 and 1980.
11. Distribution of Canadian Investment in Developing Countries.
12. Canadian Direct Investment Abroad 1977.
13. Major OECD Bilateral Donors in the Caribbean, 1977.
14. Changing Regional Distribution of Canadian Bilateral Aid Disbursements (Including Bilateral Food Aid).
15. Canadian Bilateral Aid Disbursements in the Americas, 1971-1980.

16. Caribbean Development Facility 1981-82.

17. Tying Status of Total ODA, 1977-1978.

18. Caribbean Immigration to Canada by Country of Last Permanent Residence, 1971-1980.

19. Intended Occupations of Caribbean Immigrants to Canada, 1979 (Country of Last Permanent Residence).

1. PERSPECTIVES ON CANADA-CARIBBEAN RELATIONS

The Caribbean consists of all the Caribbean islands, together with the mainland countries of Belize, on the Central American isthmus, and Guyana, Suriname and French Guyana on the South American mainland. There are fourteen independent countries and a large number of dependent territories, of which the largest by far is Puerto Rico. The total area is 730,000 square kilometers and the population is 30 million. The countries of the Caribbean whether linguistically Spanish, French, English or Dutch, share a common cultural heritage in their African roots - the legacy of forced migrations imposed on many millions of Africans brought to work on the plantations of their European masters. In some parts of the Caribbean, unfree indentured labour was imported from the Far East, and from India as well. GNP per capita range from $260 in Haiti to $4,680 in Martinique.

The Caribbean Basin comprises not only the countries of the Caribbean, but also those mainland countries whose shores are washed by the Caribbean Sea: Venezuela, Columbia, Panama, the five Central American republics, and Mexico. The Basin is both a geographical concept and a political one. It represents a geopolitical reality for the principal metropole and hegemonic super-power of the hemisphere. In recent years, the large industrializing Latin American countries of Mexico and Venezuela have identified the Caribbean Basin as an area of foreign policy interest.

In the context of current discussion of a Caribbean Basin Plan, the targets are the five Central American republics and the countries of the Caribbean Archipelago. These two regions, however, have essentially different

historic and cultural roots; there is minimal contact between them, even though there have been substantial West Indian migrations to Central America in years gone by.

In answer to questions concerning the Caribbean Basin Plan, Mr. Hubert Williams, a Guyanese journalist working for the Caribbean News Agency CANA, told us that:

> The historical truth is that Central America and the Caribbean have had little contact. Barbadians and Jamaicans went to Panama to build the canal, many years ago. But Costa Rica, El Salvador and Nicaragua are foreign lands. They are far more distant in Caribbean perceptions than say, Israel or South Africa. The Caribbean Basin is an American concept.

The same opinion was expressed by Carl Wint, Managing Editor of Jamaica's Daily News:

> Central America doesn't really exist for Jamaicans. That is strange because so many Jamaicans migrated to Costa Rica, Panama and Cuba to work on the canal, or the sugar industry. But people in Jamaica don't think in terms of Central America. Only a handful of people who are politically aware are conscious of Central or Latin America. Our cultural ties are with North America, by T.V., radio and travel. There is hardly a family without relatives in the U.S. or Canada.

Writing on the Caribbean and the New International Economic Order,

Mr. William Demas, President of the Caribbean Development Bank, definitively stated that:

> Anyone with even a superficial knowledge of the history of Latin America generally, and the area in particular, knows that the historically and culturally valid definition of the Caribbean is that of the Caribbean Archipelago.

According to Dr. Carl Stone, of the University of the West Indies, the foreign policy issue which unites all Jamaicans, "even the most rabid admirers of President Reagan" is opposition to South Africa. The Central American situation is 'not visible' to Jamaicans. The Basin concept is relevant to Caribbean countries only insofar as its use is politically expedient:

> For the government of Jamaica, the Basin is a political convenience which enables it to negotiate (assistance) from the rich countries bordering the Caribbean Sea, especially the rich North Americans. The Caribbean Governments perceive that the U.S. is pulling back from other parts of its global interests, and is digging into its backyard - although the present administration is not in a spending mood. Jamaica and Barbados believe they have been singled out from all other Caribbean countries as showcases of what "free enterprise" can achieve. These two governments are prepared to milk the U.S. for assistance.

More fundamental than political expediency or the rhetoric of 'communism' versus 'capitalism' are the shared experience of 400 years of plantation colonialism which have endowed the Caribbean Archipelago with an

unmistakable social and cultural identity, which differentiates it from Central America. From Columbus to Castro, in the words of the late Dr. Eric Williams, the Caribbean has been fragmented by the metropolitan powers, and has shared a common heritage of subordination to and dictation by outside interests. Decolonization implies the elimination of all vestiges of political, economic, cultural and psychological dependence and of racism from the Caribbean. Eventually it points to the cultural integration of the entire Caribbean - whether English, French or Spanish speaking and an end to dictation by outside interests.

The Rise of Caribbean Nationhood, 1958 - 1980

Only twenty years ago, the Caribbean was a colonial backwater. Prior to 1958 there were three independent states in the Caribbean: Cuba, Haiti and the Dominican Republic. All of them were under American tutelage, designed to ensure that U.S. capital investments were secure and the population would be duly taxed to service the public debt to U.S. bondholders.

Cuba gained independence from Spain in 1898 only to be occupied by the U.S. marines until 1909. U.S. tutelage was subsequently guaranteed by the terms of the Platt Amendment which governed Cuban-U.S. relations until the Revolution of 1959.

In 1804, Haiti became the second country of the hemisphere to win independence, after a historic slave rebellion. From 1915 to 1934, Haiti was occupied by the United States. Since that time, Haiti has remained firmly in the American sphere of influence, with its currency tied to the U.S. dollar,

and its corrupt regimes enjoying active or tacit U.S. support.

In the Dominican Republic, American marines landed in 1915 and remained until 1924. Reflecting on the many years of Trujillo's dictatorship, FDR once said: "He may be an SOB, but he's our SOB". The marines returned in 1965. As in Haiti, the currency of the Dominican Republic is tied to the U.S. dollar. The United States continues to control the economy.

United States control was similarly exercised over the republics of Central America. In effect, Teddy Roosevelt's revised version of the Monroe doctrine went unchallenged; the United States became the "international police power" in the Caribbean Basin. During the Second World War, the U.S. acquired bases from the British in several Caribbean islands, the most important of these being located in Trinidad. In 1954, the United States intervened in Guatemala and John Foster Dulles gloated over "a glorious victory".

Then came the Cuban Revolution of 1959. Canada's most important act in the Caribbean was its decision not to break diplomatic ties with that country in 1960 - a choice which has continued to affect Canada's current relations with the Commonwealth Caribbean. In joining Mexico as the only hemispheric power to maintain normal relations with Cuba, Canada also aligned itself with the Cuban policy of the Western European countries. This distinguished, and continues to distinguish Canada from the United States, which has for over twenty years refused to accept the Cuban Revolution as a fact of the contemporary world. Cuba was blockaded and drummed out of the fraternity of Latin American states until the early 1970's, when it was re-admitted to the O.A.S. on the initiative of several independent Commonwealth Caribbean countries.

At the time of the Cuban Revolution, there were three independent countries in the Caribbean. Today there are fourteen. Of the eleven that achieved nationhood on the intervening years, all but Suriname were former British colonies.

After the failure of the Federation of the West Indies, (1958-62), whereby London had hoped to relieve itself of the burden of its now impoverished colonies, these islands gained political independence in the decades of the 1960's and 70's: Jamaica, 1962; Trinidad/Tobago, 1962; Guyana, 1966; Barbados, 1966; Grenada, 1974; St. Lucia, 1979; Bahamas, 1973; Dominica, 1979; St. Vincent, 1979; and Belize, 1981. The islands of St. Kitts-Nevis and Antigua still have intermediate status as Associated States, while Montserrat and Anguilla are crown colonies.

The remnants of the Dutch possessions are the Netherlands Antilles, Suriname having gained independence in 1975. After losing San Domingue (Haiti), the French were left with Guadeloupe, Martinique and Guyana, all of them to this day an integral part of France.

While maintaining their traditional relations with the United States, the United Kingdom and Canada, the countries of the Commonwealth Caribbean have in the 1970's established new so-called 'non-traditional' links with virtually every part of the developed and the developing world, including the socialist world.

The countries of the Commonwealth Caribbean play a significant role in negotiations of African, Caribbean and Pacific (ACP) countries with the European Economic Community (EEC) for special market access under the terms of

the Lomé Conventions. They also play an important role in the United Nations Group of 77, the Non-Aligned Movement, and the Commonwealth. All of them, including Jamaica, subscribe to the proposition that the terms of trade between developed and developing countries are disadvantageous and that there is need for a new international economic order.

The opening words of the report of the Group of Eminent Caribbean Experts on The Caribbean Community in the 1980's reiterate the fundamental objective of the Caribbean Community formed in 1973. The group was chaired by Mr. William Demas and included, among others, Sir Arthur Lewis; Commonwealth Secretary-General Shridath Ramphal; Deputy Administrator UNDP, Mr. G. Arthur Brown; and Acting Deputy Secretary-General UNCTAD, Mr. Alister McIntyre.

> The roots of the Caribbean Community are not buried in the doctrines of integration economics. Caricom is not just a product of regional economic planning. Caribbean regionalism is the outgrowth of 300 years of West Indian kinship - the vagaries of the socio-economic political history of a transplanted people from which is evolving a Caribbean identity.

The Community is vulnerable as never before. The stresses which are buffeting the countries of the region, have been "compounded by the hazards of our having been perceived as an area of major strategic interest to the superpowers, with consequent attempts to dictate or subvert our clearly-defined goals" to quote Caricom Secretary-General Kurleigh King. The region is vulnerable to U.S. pressure because difficult international economic conditions are pressing on the external balance of payments of all Commonwealth Caribbean

countries, except Trinidad. Jamaica has a vast balance of payments gap and a vast IMF program; Guyana has recently failed an IMF test; Barbados is likely to have to seek IMF assistance in the near future; Dominica has an IMF Extended Fund Facility; and Grenada an IMF stand-by agreement.

The policy of the Reagan administration is explicit: financial resources will be "targeted where our interests are most clearly manifested and focused more to produce policy changes of broad and lasting impact". Given the ideological wedges which the U.S. administration has recently been driving into Caricom, the weak economic situation of all the Caricom countries, excepting Trinidad, poses a very real danger to its fragile political cohesion. The bonds that bind the countries of the Commonwelath Caribbean are hopefully stronger than the economic forces and the temptations of clientism, that threaten to fragment them. There is, however, a limit beyond which small and poor countries cannot resist the pressures to fly back into the orbit of the rich countries of the North. The most important thing for Canada to understand is that policies that substitute new dependencies for old colonial ties will ultimately backfire. Canada has a good image in the Caribbean. Canada has a long relationship with the Commonwealth Caribbean, and a more recent one with Cuba. Canada should constructively develop these relationships in concert with Caribbean partners, rather than partners in Washington, Mexico or Caracas.

Canada's Presence in the Caribbean

Canada is regarded favourably in the Caribbean, as much for negative as for positive reasons. Canada is not an ex-colonial power, as is Britain or

France; Canada is not insensitive and offensive as is the United States; Canada does not have a military presence, nor indeed a serious domestic military establishment as has the U.S., Venezuela or Cuba. Canada is not seen as having imperialist designs on any country in the Caribbean, or on the region as a block. Together with Mexico, Canada was the only country in the hemisphere to resist U.S. pressure in 1960 with respect to relations with Cuba. Canada commands a certain measure of trust among the governments of Third World countries. The Prime Minister of Canada is considered to be a sincere advocate of serious negotiations to redress the most glaring inequities in the North-South relationship.

The Caribbean, particularly the Commonwealth Caribbean, is the area of the Third World with which Canada has the longest and closest historical ties. Although the historic trade relations between Canada and the Commonwealth Caribbean have now declined to levels of marginal significance even to the 5 million people of the Commonwealth Caribbean, and Canadian development aid is relatively small in comparison with other sources of external financial assistance, the relationship between Canada and the Caribbean remains an important one for both partners. Canada opened its doors to Caribbean migration after the U.K. effectively shut out Commonwealth immigration. As a result, there are now some 150,000 Canadian citizens and residents of Caribbean origin. Canada is the largest single source of tourists to the Eastern Caribbean and to Cuba and thus there are many Canadians who have at least some superficial knowledge of the island.

The Commonwealth Caribbean in general - and Barbados and the Leeward

and Windward islands in particular - constitute perhaps the only place in the world where Canada has a 'presence' in the international relations sense of that term - though even here this presence remains a low profile affair.

The Canadian presence is, in the words of Canada's Minister for External Affairs, principally a People to People relationship. It is also a political, i.e., government to government, relationship. We shall see that economic ties have loosened over the past two decades and that the Commonwealth Caribbean has lost its historic place in Canadian trade and investments. The principal economic presence in the Commonwealth Caribbean is unquestionably that of the United States. Europe, Japan and to a lesser degree, some industrializing Third World countries, have been far more successful in winning markets in the Commonwealth Caribbean than has Canada. Moreover, the bauxite and alumina of Jamaica and Guyana are no longer significant sources of raw material for Alcan's Canadian smelters. This contrasts with the situation of the American aluminum industry, which continues to depend on the countries of the Caribbean for three quarters of its imported raw material. Nor does Canada import West Indian sugar, except in marginal amounts. Australia, South Africa and Cuba have become the principal sources of Canadian sugar imports. This also contrasts with the situation of the United States, which obtains 17 per cent of its sugar imports from the Caribbean. Only in retail banking and in off-shore financial activities is there a strong Canadian economic presence.

The Canada-Commonwealth Caribbean relationship is above all a political one. In October 1980, Canada made a decision 'at the highest political levels' to accord priority to the Commonwealth Caribbean in the over-all

external policy of Canada. As announced by Mr. MacGuigan in Kingston, in January, 1981, there is a commitment to a "new and dynamic initiative in the Caricom relationship" including a doubling of aid flows over the next few years. What is far from clear, however, is the direction which is to be given to the new Canada-Comonwealth Caribbean relationship.

What will be the nature of that "special relationship which is unlike that which Canada has with any other part of the developing world"? Specifically, is the special relationship a derivative of the 'special relationship' between the United States and Canada, i.e., has Canada been assigned the role of stepping into the vacuum left by the departing British in the Eastern Caribbean? Is Canada a low profile replacement for the bankrupt ex-colonial power in the Commonwealth Caribbean? This is a widely held suspicion among those policy makers in the Commonwealth Caribbean who are in a position to place the long term interests of the Caribbean Community above the exigencies of mendicancy. Or alternatively, can the 'special relationship' be translated into a model of respectful relations between developed and developing countries-countries which share common language and institutions and share as well, one would hope, the serious intention of using this relationship as a basis from which to extend initiatives toward a new international economic order in the larger forums of the United Nations and the Commonwealth?

Canada: Viewed From the Eastern Caribbean

For the future of the Commonwealth Caribbean, the Eastern Caribbean is in many ways a more important region than is Jamaica - and the Caribbean

Community (Caricom) and the Caribbean Development Bank (CDB) are the twin institutions upon which that future rests. Jamaica is both geographically and otherwise somewhat distant from the rest of the countries of the Commonwealth Caribbean. The political centre of gravity of the Commonwealth Caribbean lies in the Eastern rather than the Northern tier of the Caribbean Archipelago. For Canada, the Eastern Caribbean is, in any event, the region of particular interest.

Perceptions of Canada are well summarized by two experienced journalists based in the Eastern Caribbean: Mr. Rickey Singh, a journalist of Guyanese origin based in Barbados and editor of the monthly, Caribbean Contact, told us that:

> Canada is perceived favourably, Canada has managed to maintain a low profile; it is not seen as having imperialist designs on any country in the Caribbean, or on the region as a block. Canada should, at all costs, resist the temptation of falling into the British bag. There is tremendous resentment against the British. When the British wanted to abandon these colonial outposts, they automatically invited the Americans to fill the vacuum. The Caribbean man is fighting for space. Don't be surprised if you see an upsurge of social protest which may look like black racism. It is not racism. It is an unfinished social revolution, here in progress.
>
> Canada can exercise muscle because Canada is not tainted. Canada never had colonies here and Canada is not vulgar like the Americans.

The American vulgarity is shocking and offensive. Canada can make the correct statements publicly in the interests of preserving the integrity and sovereignty of this region. That is very positive. There is a danger of recolonization of the presently independent regions of Carisom (from renewed thrusts of the U.S., and also from Venezuela).

This was confirmed and further elaborated by Mr. Hubert Williams of CANA:

Canada does not have any special image in the Caribbean. Canada has always played a back-seat role to the British and the Americans here. Canadian diplomats have not sought to have a vanguard image in the diplomatic "corps"....Caribbean perceptions of Canada run along limited subject matters - the domestic work scheme; the farm labour scheme; a preferential source of salt fish; a market for sugar at world (free) market prices; problems of immigrants in Toronto. Even the CUSO personnel have not projected themselves like the U.S. Peace Corps or the British VSOs....There are a number of Canadian aid projects. Canadian aid has no political ties, only commercial ties. Also there has not been the volume of Canadian aid which would give Canada a political presence in the Caribbean.

The most important single 'presence' of Canada is its tourists. Canadians are the largest single group of nationals who come here (Barbados) for holidays...As for Canadian foreign policy, as a working Caribbean journalist might perceive it, it is very low

key. Canadians make no strident statements, or indeed, statements of any kind. As members of the press, we seldom meet Canadian diplomatic personnel in a working situation. Canadian embassies (High Commissions) have no contact on a daily basis with the working press. We get no calls from the Canadian High Commission to get their material published - this is in stark contrast to the U.S. Embassy who call us almost daily. The Canadian High Commission gets its news from the local newspapers. We once asked them if they wished to subscribe to the Caribbean News Agency CANA and they said they can't afford it and don't need it.

Canada: Viewed From Jamaica

Unlike the Eastern Caribbean, Jamaica lives directly in the shadow of the United States. Miami is "closer" to Kingston, than Montreal is to Toronto. Jamaica is located 90 miles south of Cuba, and the U.S. Cuba conflict has recently been imported into Jamaica, in a manner that is more akin to Central American than to West Indian traditions. In addition, Jamaica has an indigenous ruling class that is powerful and has well developed organic links with political and business groupings in the United States. Neither Britain nor Canada have a significant presence in Jamaica any longer. Canada's profile is low and distant.

At the level of popular perception, Canada is a destination for prospective migrants unable to gain entry into the United States; a country that people like to visit; a place where some poor people can find seasonal

employment as farmworkers and to which some upper middleclass people send their children to be educated. Carl Stone of the University of the West Indies told us that:

> Canada hasn't much profile. Canada is seen as a Northern extension of the United States, and an outlet for migration. People would prefer to migrate to the U.S. because it is a richer and larger country and migrating Jamaicans think they can make more money there.

And Carl Wint, editor of the Daily News used almost the same words in describing Canada's role as:

> A sort of big brother role; not as wealthy as the United States. Canada would be second choice for a Jamaican who wants to migrate. He would think he could make more money in the United States. But quite a lot of Jamaicans are in Toronto. With Canada, Jamaicans do not have the same love-hate relationship as with the U.S. It is a more easy-going country than the U.S. Canada has a low profile.

Beyond the popular perceptions, Jamaican views on Canada reflect Jamaican political positions. The political right and right centre is critical of Canada because they see Mr. Trudeau as a closet socialist and want Canada to throw its weight squarely behind the policies of the Reagan administration. They wish to see a stronger Canadian private sector initiative, paralling the Rockefeller Committee in the U.S. Thus, from Mr. Oliver Clarke, Chairman of the Board of the Daily Gleaner, we have the voice of the Jamaican upper class elite:

The personal friendship between Manley and Trudeau has created a liberal or semi-socialist image of Canada, whether this is well founded or not. There are no clear signs of rapprochement between Canada and Jamaica.

Politically, there is concern about Canada's support for Cuban tourism. Canadians are the largest single source of foreign tourists in Cuba. One can understand that Canadians like to go to Cuba because it is violence free and the tourist gets value for the dollar. But, at the government level, we feel Canada should do more to persuade Canadian tourists to shift to democratic countries (like Jamaica).

Canada is not seen as a country that has taken initiative. I can't think of one Canadian initiative. Canada has not instituted any links with the Jamaican media. The Gleaner is forever being invited to send staff to Germany, Israel or the U.S. for training and general orientation....Canada is stupid in this regard.

The U.S. is making efforts to encourage the business community. This is the basis of the Rockefeller group which is assisting Jamaica. We hear that Mr. Ritchie of the BNS is supposed to be doing the same sort of thing but we don't know where it's at. There is no real initiative coming from Canada.

Mrs. Avis Henriques, President of the Private Sector Organization of Jamaica (P.S.O.J.) also expressed disappointment with Canada, although in less stridently political tones:

> The drive to attract private investment from the U.S. has a very special position with the President of the U.S.A. As a result, special concessions have already been granted to Jamaica. There is a feeling that Canada, as a Commonwealth member, has not been as receptive to requests for aid as the U.S. Canada has not come forward as promptly to help the Jamaican private sector. Canada has not opened any special lines of credit to the private sector. Canada deals with the government of Jamaica. Canadian lines of credit are tied to inputs to agriculture and food.

By way of contrast, the political centre and left of centre expressed the hope that Canada would play a moderating role in East-West and North-South conflicts and would be sensitive to Jamaica's mixed economy and more understanding of the importance of the role of the public sector.

Dr. Carl Stone believes that Canada is impartial with respect to Jamaican party politics:

> Mr. Trudeau has a favourable image in Jamaica and it would seem that Canada is willing to help Jamaica, regardless of whether we have a PNP or JLP government.

Professor Rex Nettleford, Director of Extramural Studies of U.W.I. suggests that Canada should be able to show a greater understanding of Jamaica than does the U.S.:

> Jamaica must be a mixed economy - state sector, private sector and community-cooperative sector working together. The news media should reflect this. The Gleaner speaks for the private sector elites; the government has the Jamaica Broadcasting Corporation (JBC) in radio and television; it is to be hoped that the Daily News will pass to the hands of its staff, as a cooperative. Canada also has a mixed economy with an important public sector.

A senior official of the Ministry of Foreign Affairs, who has served successive JLP and PNP governments welcomed Canada's priority to the Commonwealth Caribbean:

> When Mr. MacGuigan came here last January and made the announcement concerning priorities placed by Canada on relations with the Commonwealth Caribbean we were pleased. But their increase in monetary assistance is not substantial. As for the Canadian private sector, there is still really no counterpart to the Rockefeller Committee. Personally, I think this is a good thing. It reassures me that Canada is not just following in the footsteps of the U.S.

Jamaica's former Prime Minister, Mr. Michael Manley expressed hope that Canada would play a moderating role in North-South relations.

> Although Canada is very much part of North America, it is widely hoped that Canada could play a moderating role in the North-South conflict. There is a tendency for Canadian Policy to be more sensitive than some other industrialized countries to Third World viewpoints. The Commonwealth connection, together with Mr. Trudeau's desire to be sensitive to Third World demands probably accounts for the special relationship accorded to the Commonwealth Caribbean in Canada's external relations.

Canada, the Caribbean, and the Caribbean Basin

The first thing we note about Canada's presence in the Caribbean is that it is peculiarly Canadian. Canada's relations with the Commonwealth Caribbean are an outgrowth of historical links with Britain and the Commonwealth; Canada's relations with Cuba are commercial and have their roots in Canadian business connections which preceded the Cuban Revolution of 1959. In the case of Haiti, the rationale for Canada's presence lies in domestic relations between English and French-speaking Canadians. Canada's presence in the Caribbean has historically been independent of policy designs by the hegemonic power of the hemisphere.

Initiatives in that direction have, to date, been unsuccessful and the Daily News is under a new JLP management.

In Central America, Canada has a sparse commercial presence and very little, if any, political presence. Nor are prospects very bright because these countries are poor and small; the evidence indicates that Canadian business flourishes only where markets are broad, or money is being spent freely. There are no Canadian investments of significance in Central America other than Inco's new ventures in Guatemala. To what extent Inco can be considered Canadian is a matter for academic debate. It is clear, however, that Inco is too powerful - and Ottawa too distant - for the full range of conventional MNC-host country relations to obtain. Washington is the capital to which Inco would turn for protection with respect to its interests in Guatemala.

For Canada, as also for the Commonwealth Caribbean, Central America is a region with which there exist few historical, commercial or cultural links. The strongest links are probably those of missionaries and other non-governmental organizations, including the Churches, that are deeply concerned with the suffering of the victims of civil war, and the victims of political repression and of brutal violations of human dignity and human life. From a Canadian viewpoint, Central America is not the Caribbean; it is a region of Latin America that should be considered in the light of criteria developed with respect to policy toward Latin America as a whole.

We have already explained that the Caribbean Basin is not a meaningful entity for the countries of the Caribbean Archipelago. We suggest that it is not a meaningful entity for Canada either. In a sense, Canada stands half way between North America and Europe. Canada is North American; but

Canada is also a member of the Commonwealth, and in the Caribbean, Canada's relations with the Commonwealth Caribbean, and also with Cuba, have more affinity with Western European than with United States policies. By this we are not suggesting that Canada should abstain from taking positions on critical questions, including U.S. military intervention in Central America. European countries - notably France - have done so. What we do suggest is that Canada should not proceed from the hemispheric strategic perspectives of the United States, nor from the Caribbean Basin interests of Mexico or Venezuela, but from its own Canadian centre of gravity. Canada's important Caribbean relations are those with Cuba, Haiti, and particularly with the Commonwealth Caribbean - and we shall examine each of these three relationships in this report.

We suggest that the fundamental option for Canadian policy in the Caribbean and Central America is the choice between subordinate participation in North American integration and a reaffirmation of Canada's independent relationship with Cuba and the Commonwealth Caribbean. As regards Haiti, Canada will have to re-assess the most effective manner in which to render assistance to the people of that country, given the serious obstacles presented by the nature of the government of Haiti.

First, however, we must examine the changing economic relations of Canada with respect to the Caribbean.

2. CANADA-CARIBBEAN RELATIONS: ECONOMIC REALITIES

The historic trade of the Maritime Provinces and Newfoundland with the West Indies - saltfish and flour in exchange for sugar and rum - is part of the mythology of Canada-West Indies relations. It has long ceased to be a significant part of reality - although tinned sardines and mackerel are still a welcome part of the diet of poor people, while saltfish has become a luxury for the middle class Sunday breakfast. Long gone are the days of the Lady Boats; gone also is the ill-fated Federation of the West Indies. While Saguenay ships still sail from Kingston to Montreal, the red gold of British Guyana, which once assisted Alcan's rise to super multinational status in the world aluminum industry, is no longer important to Canada. While some of Jamaica's alumina still finds its way to Canada, the Caribbean has been displaced by Guinea, Australia and Brazil as a source of raw material for the aluminum smelters of Quebec and British Columbia.

All that remains of Canada's once formidable economic presence in the Caribbean are the Canadian banks, two aging Alcan plants in Jamaica, a handful of scattered private businesses, and some hotels. All in all, the Commonwealth Caribbean is no longer interesting to Canadian business - excepting the banks and the tourist industry. The action has shifted to the richer and more rapidly industrializing countries of the Far East, the Middle East and Latin America. It would appear that Canadian business in the Third World can flourish only where a lot of money is being loosely spent.

Shifting Canadian Trade Patterns

Seventeen years ago, in 1964, Canada exported more to the Commonwealth Caribbean than to any other Commonwealth country in the Third World, including India, Pakistan and Nigeria, and more than it exported to Mexico or Brazil. In 1980, Canadian exports to the Commonwealth Caribbean were $286.4 million; to Brazil $839.2 million; to Venezuela $652.9 million; to Mexico $482.9 million; and to Cuba $415.3 million. In the decade 1970 to 1980, Canadian exports to the Third World grew from $1.4 billion to $8.8 billion, increasing their share in Canada's total exports from 8.6 per cent to 11.7 per cent. By contrast, exports to the Commonwealth Caribbean rose from $123 million in 1970 to a mere $286.4 million in 1980, dropping their share from 0.7 per cent to 0.4 per cent of total Canadian exports. Only in Trinidad, did Canadian exports grow significantly. By 1980, Cuba had become a larger market than all the West Indies, and exports to Cuba were three times greater than all of Canada's exports to Central America. In the 1970's Canadian exporters to the Caribbean could hold their own only under the most favourable conditions, such as those provided by the petro-dollar boom in Trinidad, or the planned socialist economy of Cuba. (Tables 2 and 4).

Loss of Canadian Markets in the West Indies

Lest it be thought that this decline is due to sluggish growth in the external trade of the Commonwealth Caribbean, we hasten to point out that Commonwealth Caribbean external trade has been growing at 20 to 25 per cent per annum in the decade of the 1970's. Others have captured the market share which

Canada once enjoyed in this region. The declining share of Canada in the trade of the Commonwealth Caribbean is a long secular trend, which shows no sign of reversing. Thus, in 1938, Canada supplied 15 per cent of Jamaica's imports, declining to 11 per cent in 1963; and 5 per cent in 1979. In 1938, Canada's share in the imports of Barbados was 15 per cent, declining to 11 per cent in 1963, and 7 per cent in 1979. In 1937, Canada's share in imports of Guyana was 14 per cent; declining to 8 per cent in 1969, and 4 per cent in 1979. In 1938, Canada's share in the imports of Trinidad and Tobago was 12 per cent, declining to 5 per cent in 1969, to 3 per cet in 1975, and rising with the oil boom to 6 per cent in 1979. In the Leewards and Windwards, Canada's market position had declined even more drastically, from 22 per cent in 1938, to 12 per cent in 1963, to some 5 per cent at the end of the 1970's (Table 6).

Loss of West Indian Markets in Canada

A similar trend is observable with respect to the declining role of Canada as a market for West Indian exports. Thus, Canada has decreased in importance as a destination for Jamaican exports from 25 per cent in 1959 to 5 per cent in 1979; Canada as a destination of Guyana's exports has declined even more dramatically from 45 per cent in 1938, to 28 per cent in 1959, and 9 per cent in 1979; in Barbados, we have the same trend - a decline in Canada as an export market from 44 per cent in 1938, to 18 per cent in 1959, and 5 per cent in 1979. Canada never was a significant export market for Trinidad; the decline is from only 7 per cent in 1938 to virtually nothing at all in 1979. The Leeward and Windward Islands sold 29 per cent of their exports to Canada back in 1938. Yet Canada as a market for the Leewards and Windwards has long

since dried up (Table 6).

The principal cause of the disappearing West Indian market in Canada is related to switches in sourcing by Canadian sugar refiners and by Alcan. In 1959 Jamaica and Guyana supplied 31 per cent of Canada's sugar; by 1969 only 7 per cent; by 1979, 10 per cent. Canada's principal sugar suppliers are now Australia ($81 million), Cuba ($69 million) and South Africa ($55 million) (Table 8).

As for Canadian Imports of bauxite and alumina, as recently as 1960, 86 per cent of imports came from Guyana and Jamaica. By 1970, Alcan investments in Australia were coming on stream. Guyana and Jamaica, still important sources of supply, dropped to 51 per cent. In 1971, Alcan's properties in Guyana were nationalized, and by 1980 Guyana had effectively been phased out of the Alcan sourcing system. In 1980, Jamaica and Guyana accounted for a mere 14 per cent of Canada's imports. Very large Alcan investments in Guinea, Australia, and more recently Brazil, now provide 48 per cent of Canada's requirements of bauxite and alumina. Alcan's two aging alumina facilities in Jamaica have been reduced to the role of marginal suppliers to extra-corporate, third markets. (Tables 9 and 10). The raw material from Guinea and Brazil is imported as raw bauxite; from Australia as alumina. We note, in passing, that the United States continues to be highly dependent on Caribbean bauxite, which supplies more than 75 per cent of U.S. imports - principally from Jamaica and Suriname.

We noted that Canada's exports to the developing world grew significantly faster than Canada's exports to the U.S. and other developed countries.

The same trend holds with respect to Canada's imports. In the decade of the 1970's, imports from Third World countries grew twice as fast as imports from developed countries; increasing their share in Canada's trade from 8.5 per cent in 1970, to 13.7 per cent in 1980. (Table 3). Setting aside the increased market share of the Middle East arising from the rise in the value of oil exports, all major regions of the Third World increased their share of the Canadian market, except Africa (other than South Africa) and the Commonwealth Caribbean. At the opening of the 20th century, the West Indies supplied 2 per cent of Canada's imports; by 1970 this had fallen to 0.6 per cent; by 1980 to 0.2 per cent. In 1980, imports from Cuba of $157 million exceeded total imports from the Commonwealth Caribbean ($151 million) and Puerto Rico's exports to Canada of $103 million equalled the combined value of exports from Guyana, Trinidad, Jamaica and Barbados ($108 million). Traditional Canadian Markets for sugar, bauxite and alumina have virtually disappeared, and Canada is not a significant market for the non-traditional exports of the Caribbean. In this connection, a second look at Table 6 is in order.

Bearing in mind that the Caricom market accounts for no more than 7 per cent of exports of Caricom countries, it is clear that Commonwealth Caribbean exports sell all over the place, but not in Canada. They have been increasing at 20 per cent per annum and the U.S. has maintained its share of Commonwealth Caribbean exports (Table 7). Little wonder that West Indian government officials and business people consider Canada one of the most difficult markets to enter.

Canadian officials have been citing figures to the effect that 97 per

cent of imports to Canada from the Commonwealth Caribbean enter duty free, or on highly concessional terms. Canada is said to compare favourably with the United States, where the comparable figure is 75 per cent. The conclusion which suggests itself is that there is little scope for tariff reduction in order to facilitate market access to Canada. This is a typical example of the presentation of facts in a manner designed to conceal, rather than reveal the extent of Canadian barriers to the entry of manufactured goods. It is precisely because very few manufactured goods from the Commonwealth Caribbean have succeeded in jumping Canadian tariff and non-tariff barriers, that total Caribbean exports to Canada consist of raw materials which normally enter duty free, or carry minimal duties.

Canadian Business - Protection-Minded and "Inefficient"

Aside from the three commercial banks - the Royal, the Bank of Nova Scotia and the CIBC, and Alcan in Jamaica, the Canadian private sector is not considered to be a significant component of the Canadian presence. Briefly, it would appear that Canadian exporters and consultants lean heavily on Canadian bilateral aid programs in all the countries of the Commonwealth Caribbean, except Trinidad. Canadian aid is more closely tied to Canadian sourcing than bilateral aid from any other nation. The Industrial Cooperation programs of CIDA have so far produced little of consequence. Canadian manufacturers are generally not competitive, and Canadian credit facilities are inferior to those available elsewhere.

Canadian investors are primarily interested in hotels, and not in very many other areas of the economy. Dr. Tanna, Chairman of the Jamaica National Investment Corporation told us that:

> Several Canadians have been interested in buying the Government-owned hotels. This is encouraging....The Canadian Export Development Corporation Facility is difficult to draw down. The rules require us to engage a Canadian firm as a purchasing agent; then we must buy Canadian goods at prices often too high; plus we must pay the middleman. The Jamaica Public Service (electricity company) has not yet drawn down all the EDC credit for 1976! They have found it more advantageous to buy equipment in Europe and Japan and finance it with commercial credit.

This was confirmed by a senior official of the National Planning Agency responsible for bilateral aid programs:

> Canadian goods are very often not competitive with other countries' goods. For example, last year we needed fertilizer. Canada supplied us with Canadian fertilizer on a Canadian line of credit, but the prices were extremely high and difficult to accept. The Canadian Export Development Corporation (EDC) lends to the private and the parastatal sectors, but the loans are expensive and the rate of take-off from EDC has been very slow. A good part of the 1976 EDC credits has not yet been taken up because the combination of high cost of Canadian goods plus hard terms of EDC are so unfavourable. The Jamaican companies involved are

> the Jamaica Public Service (Electricity) Company and the Jamaican Railway Company. Both are public utilities and both have been buying elsewhere than Canada, at commercial cost of credit, more favourably than Canadian EDC combined with high Canadian prices for capital goods.

Lest it be thought that this opinion reflects an anti-business bias of a civil servant, we have the view of Mr. Ron Sasso, Chairman of the Royal Bank of Jamaica;

> Canadian business people are more protection-minded and don't see much opportunity in a little country like Jamaica.

If Jamaica is too small to be worth the trouble of aggressive salesmanship, this view is certainly not shared by the Japanese. We again quote Dr. Tanna of the Jamaican National Investment Corporation. Dr. Tanna, incidentally, is also a senior executive of Neal and Massey, a Trinidad private enterprise making fast inroads into Jamaica with a large chain of supermarkets, and several other businesses:

> By far the best deals are available from Japan. Their prices are excellent. For the import of cars, the Japanese give three year credit; for generators, 8 year credit at 8 to 9½ per cent interest. The Japanese have suppliers' credit available to all trading houses. The trading houses then make this credit available on terms to suit the customer. The Japanese will match any offer we can obtain from any other supplier. Western Europe can't match

Japanese financing terms. It is almost bureaucracy-free and always price competitive. The quality is excellent; the speed is fantastic. I telex an order in the morning and by evening I have an offer.

Non-Tariff Administrative Barriers to Caribbean Exports to Canada

Mr. Sasso referred to the fact that Canadian business is 'protection-minded'. This leads us to the subject of access for West Indian goods to Canadian markets. A revealing incident hit the headlines in Barbados at the time of my visit there: Coopers, a Canadian firm making hockey gloves in Barbados had announced that it would be forced to shut down. I asked Mr. St. John, Deputy Prime Minister and Minister of Caribbean Affairs, External Trade and Industry of the Government of Barbados to comment on the reasons why:

The immediate reason for their closing down was a unilateral change in duty charged by Canada customs. Coopers has an agreement with Canadian inland revenue on a transfer price between the Cooper subsidiary and Cooper parent company in Canada. Customs Canada however, decided that they would not accept this agreed valuation and decided to value at the cost of production plus 50 per cent of overhead and profits. The duty at landed value now goes onto cost plus 50 per cent, and this makes it uncompetitive to continue in Barbados so Coopers has no freedom to battle with competition. Cooper has gone to court in Canada. There has been correspondence

between the Prime Minister of Barbados and the Prime Minister of Canada. If the ruling of Canada customs is the rule there is no hope of attracting investments here from Canada.

The Cooper case illustrates the complaint of the Barbados Minister that "the problem with Canada is that there are no clear and ambiguous rules" and that "there has been no consistent effort by the Canadian government to specify exactly under what terms West Indian goods can have access to Canadian markets". He summarized the situation as follows:

> The principal thing we need is better market access. The problem with the Canadians is that there are no clear or unambiguous sets of rules. This contrasts with the European Common Market, or the U.S.A. In the case of the Lome convention, there are settled rules which give eligibility to industrial goods from developing to EEC markets.
>
> In the case of Canada, there are no such special arrangements for the Caribbean. There has been no consistent effort by the Canadian government to specify exactly under what terms West Indian goods can have access to Canadian markets. The Canada-Commonwealth Trade Agreement is a fantastic P.R. exercise. With the Americans and the Europeans we know where we stand.

The development of non-traditional manufactured exports from the Caribbean, i.e., industrial goods made from imported materials depends upon the existence of rules concerning the origin of the finished goods, for customs purposes. As Mr. St. John said, "Canada says it wants private sector development in Barbados, then devise rules for Caribbean products as part of the new Treaty". It is also clear that there is nothing more frustrating and infuriating than administrative interventions; these may originate in any number of unknown sources, from stupidity and incompetence, to the influence exerted by some affected Canadian competitor in the secrecy afforded by the woodwork of the Ottawa bureaucracy.

Mr. St. John recalled that some years ago, there was a CIDA study of investment opportunities for Canadians in Barbados.

> Two investors came from the Province of Quebec. By the time the plant was finished, the Canadian authorities had changed their minds, and put Barbados on a quota. The Barbados government had to bail out the two knitwear companies involved and protest. In Canada, we perceive that the protectionists have strong lobbies within the governmental structure.

Canada-Caricom Joint Economic Co-operation: A Charade?

A series of agreements negotiated in 1912, 1920 and 1925 formalized Canada's trade relation with the West Indies. A special protocol was approved and signed following the Heads of Government Conference in Ottawa in 1966;

the delegates also agreed to study the possibility of a free trade area between the Commonwealth Caribbean and Canada. A new Economic Cooperation Agreement was signed in 1979 in Kingston, Jamaica. That meeting, the first to formally take place at the ministerial level, also gave rise to a Joint Trade and Economic Commission (JTEC).

To date nothing much has come of the Canada-Caricom, nor of the much advertised program of Industrial Co-operation. The Deputy Prime Minister of Barbados, Mr. St. John, expressed severe disappointment in the following words:

> "We put a lot of hopes in the new Canada-Commonwealth Economic Cooperation agreement, but we have found it is a cosmetic public relations job. The Canada-Commonwealth Caribbean Trade Agreement is a fantastic public relations exercise."

Expectations from the Canadian private sector were dismissed in the following terms by Mr. St. John, who also holds the portfolio of Minister of External Trade and Industry:

> As for Canada, Canada is only a branch plant of the U.S. It is difficult for us to get industrial investment from Canada. We shut down our offices in Toronto; we promote from New York. Canadian businesses refer decisions to the U.S. So why not deal with those who make the decisions?

The Hon. Mr. Henry Forde, former Minister of Foreign Affairs of the Government of Barbados confirmed the view that little should be expected from the Canadian private sector in the Caribbean.

> Canada feels that the Caribbean is a traditional area of Canadian interest and is friendly to Canada. Canadian investment here has been heavy in the past but the Caribbean has not got the economic capacity to be interesting to Canadian businessmen. One cannot expect a great deal of Canadian private investment in the Caribbean.

Inter-governmental cooperative arrangements between Canada and Caricom are the responsibility of the Department of External Affairs. Deteriorating relations between Canada and Caricom in matters of economic cooperation, adversely affect government-to-government relations. For example, Mr. Reggie Dumas, Trinidad's High Commissioner in Ottawa complained of the fact that the Deputy Director of the Caribbean Division of the Bureau of Latin American and Caribbean Affairs, of the Department of External Affairs presented testimony to the Sub-committee on June 9th, 1981, diplomatically described as 'highly misleading'. The matter concerns a meeting of the Special Group on Industrial Cooperation that had taken place in Ottawa less than two weeks before, from May 27th to 29th, in which the official in question participated. We quote from the proceedings of the Sub-committee:

> Miss Stiles: "I think that meeting was very successful; we finally

felt that we were really starting to move in terms of concrete project-oriented co-operation program with Caricom. At that meeting we agreed, for example, on lists of projects which were of serious interest to both sides...If those projects proceed which we have every anticipation that they will, at a minimum over the next two or three years, you would see something like $7 million or $8 million worth of cooperative projects with Caricom in the Caribbean."

Mr. Forrestall: Could you give me an example of a project that seems to stand out?

Miss Stiles: Certainly. There is one on disaster prevention, preparedness in relief; there is one on the fisheries sector.

The impression conveyed here is that 7 or 8 million dollars in projects are under way in the next two or three years, and that fisheries and disaster relief are high on the list of priorities.

We now quote from the Agree Report of that Meeting:

...the Canadian side identified, as a start, from among the items listed in Appendix IV, the following projects for Canadian Assistance over the period 1981 to 1986 (sic) totalling approximately $7.5 million: Manpower planning, Technical Assistance, in Sea transport, Herd Improvement. CCTAF, Pharmaceutical Program,

> Technical Assistance in Air Transport (economic analyses, air fares and rates); feasibility studies for Caricom industrial programming, investment promotion programme; entrepreneurial/management training (FIT); Standards Development; Export Promotion Expert; CALA/CAIC Industrial Cooperation Promotion.

This long list of projects is notable for the omission of any reference to disaster relief. Moreover, the time frame is not two or three years, but five years; and given the sheer number of projects, most of them obviously cannot consist of much more than yet another consultant's report.

As for fisheries, we quote again from the meeting:

> With respect to fisheries, the meeting noted the report of the Canadian side that it has not been possible so far to identify capability in Canada to respond to the project as presented. However, Canada might be able in due course to offer assistance on certain aspects of fisheries depending on the outcome of further investigations. (Our emphasis).

Is it any wonder that the High Commissioner from Trinidad and Tobago charged that, "the Ottawa bureaucracy sometimes displays a contemptuous attitude towards the Commonwealth Caribbean?" Or that he should call the cooperation agreement a charade?

It is clear that if Canada is serious about the "special

relationship", and if this special relationship is to be anything more than an under-the-table assist to the security concerns of the United States, then these officials will have to be told from the top - that is, from the level of the Prime Minister - to approach Canada's relations with the Commonwealth Caribbean with a greater measure sincerity and respect.

Canadian Investments: Some Questions about CALA

The most recent wrinkle in Canada's relations with the Commonwealth Caribbean is the appearance of CALA on the scene. In their submission to the Sub-committee, CALA claimed that Canadian investments in Latin America and the Caribbean are valued at $18 billion. They did not provide any breakdown of these investment figures between Latin America and the Caribbean, but Statistics Canada figures indicate that in 1977, the Caribbean accounted for 27 per cent of Canadian direct investment in Developing countries and Latin America accounted for 52 per cent. (Table 11). A rough and ready calculation would indicate a value for Canadian investments in the Caribbean of approximately $6 billion. In the absence of publicly available information, this may not be a bad ball park figure.

Statistics Canada data on Direct Foreign investment is given at book value and its value for the Caribbean (including Bermuda) for 1978 is $1,055 million. (Table 12). The ratio of book value of Canadian direct investment in the U.S.A. as compared with balance sheet assets is approximately one to five. The same ratio would yield a rough estimate of $5 billion for Canadian investments in the Caribbean. If we exclude Bermuda, which is not

in the Caribbean, and where registered Canadian companies are unlikely to be operating in the Caribbean, this estimate drops to about $3 billion.

The Royal Bank, Canada's largest multinational in the hemisphere, claims assets of approximately $4.8 billion in Latin America and the Caribbean. Again, we have no breakdown. In Jamaica, Though it would require more research to make a precise estimate, the assets of all Canadian business, including banks, in the Caribbean excluding Bermuda, could well amount to $3 billion.

We have seen that the Commonwealth Caribbean no longer occupies the special place it once did in Canadian trade with developing countries. The same is true of Canadian investment. Fifteen years ago, the Commonwealth Caribbean, including Guyana, represented over half of all Canadian investment in developing countries. Latin America, represented between 30 and 35 per cent; Asia, 8 per cent; and Africa, 7 per cent. Over the past 15 years, the action has shifted: Latin America, including the Dominican Republic, now represents some 55 per cent; the Commonwealth Caribbean, between 20 and 25 per cent; the Far East 19 per cent; and Africa a mere 2 per cent.

These figures, however, are deceptive. The reality is that fifteen years ago, Canadian investments in the Commonwealth Caribbean consisted of the assets of Alcan, in Guyana and Jamaica; the assets of the three Canadian banks- the Royal, the Nova Scotia and the Canadian Imperial Bank of Commerce, in that order of importance; the assets of insurance companies; and some scattered

miscellaneous hotels and other businesses. All of this was, in large part, the legacy of Canada's historic British connection.

There have been very big changes over the past fifteen years in the nature of Canadian investments in the region. Alcan's operations in Guyana were nationalized in 1971. Alcan's Jamaican plants have not been expanded and there are no plans for further Alcan investment in Jamaica. Canadian insurance companies have lost their importance in domestic Caribbean markets.

Significant expansion has only taken place in the banking and financial sectors. These are located principally in Bermuda, the Bahamas, the Caymans and the Dutch Antilles, and are essentially 'offshore' operations, having no particular relationship to the economies of the Commonwealth Caribbean. Thus, the real impact of Canadian investments on the national economies of the Caribbean has declined more sharply than the figures would indicate. Although important non-banking Canadian business interests do remain in the Caribbean - in hotels, in transportation (Air Canada) and a miscellaneous assortment of others, these do not constitute a significant Canadian economic presence. The picture which emerges is one of Canadian financial strength and industrial weakness: it is very likely that the net earnings of Caribbean-based banks and off-shore paper companies amount to considerably more than Canada's $280 million in exports in the region.

The question now arises as to why a private sector organization with impressive financial resources such as these claimed by CALA should require public assistance through CIDA to finance a visit of interested Canadian businessmen to Jamaica - or why CIDA should channel public funds

through CALA to assist a private sector organization like the Caribbean Association of Industry and Commerce (CAIC) to enlarge its headquarter staff and operations in Barbados. As we shall see when we examine the tied aid practices of CIDA, the Canadian business sector already leans heavily on Canadian development aid. Is it really necessary for CIDA to finance trips for businessmen to the Caribbean as well? And if the Canadian private sector is as wealthy and powerful as CALA claims it is, then why should it need public assistance in the first place?

If, on the other hand, Canadian business needs subsidies because it is inefficient and incapable of holding its own in international competition, then why should Caribbean governments believe that the Canadian private sector has anything to offer that could not be obtained on the open market from business enterprises in any number of other countries? Perhaps we in Canada are just mindlessly copying the current American fashion of 'supply-side' economics - which is ultimately little more than a re-distribution of wealth from the public to the private sector.

The truth of the matter seems to be that Canadian financial institutions are doing a large and profitable business in the Caribbean, while Canadian industrial enterprises are too weak and lethargic to compete even in the sheltered markets of Caricom. If such is the case, then perhaps Canadian banks could be prevailed upon to assist Canadian private sector enterprise in becoming a little more dynamic; then CIDA could be left to disbursing public funds in accordance with the stated priorities and wishes of the recipients of development aid.

Canadian business does not have a good image in the region. The over-all impression is that the Canadian private sector is over-protected, and can function effectively only where the pickings are exceptionally easy. There are persistent complaints concerning obstacles to Canadian market access. The protestations of Canadian officials concerning the favourable tariff structures do not address themselves to the complaints - which relate to administrative, non-tariff barriers. The performance of the Canadian private sector is not conducive to creating confidence in the promise of industrial cooperation programmes. Gaining that confidence will prove elusive unless and until Canadian officials administering these programmes are directed from the highest levels to treat the 'special relationship' with the respect that we hope it enjoys.

The example of bad faith in Canada-Caricom negotiations cited earlier is by no means unique. Canadian officials make a mistake in assuming that Commonwealth Caribbean politicians and officials are unaware of the degree to which Canadian business and other interests take shelter in the many niches of the Ottawa bureaucracy. Insofar as they are engaged in constant economic negotiations with numerous countries, Commonwealth Caribbean officials often have a wider range of experience than their Canadian counterparts.

3. ORIGINS AND IMPLICATIONS OF THE CARIBBEAN BASIN PLAN

For a decade following the landing of U.S. marines in the Dominican Republic in 1965, the United States showed no particular interest in the Caribbean. During President Carter's administration, the Caribbean reappeared on the agenda of U.S. foreign policy. A number of factors combined to re-awaken U.S. concerns.

Cuba, effectively isolated from the rest of the Caribbean and from Latin America from 1962 until the early 1970's, expanded and strengthened its relationships with the English-speaking Caribbean and with a number of Latin American countries. The late Dr. Eric Williams, Prime Minister of Trinidad and Tobago, initiated contact between the Commonwealth Caribbean and Cuba in 1970, through programs of technical co-operation; the newly independent countries of the Commonwealth Caribbean joined the O.A.S. and proposed the re-admission of Cuba. Mr. Michael Manley travelled to the Algiers Conference of the Non-Aligned Movement with President Castro in 1973 and struck up a warm personal friendship. Jamaica rediscovered Cuba - a country only 90 miles distant and for many years the destination of Jamaican labour seeking work in the Cuban sugar industry. Commonwealth Caribbean countries, particularly Guyana and Jamaica, became active participants in the Non-Aligned Movement and effective advocates of the need for a New International Economic Order.

In 1974 the government of Jamaica hit American and Canadian aluminium companies with a six fold increase in taxes, and was instrumental in organizing the International Bauxite Association. Appearing just one year after the

the success of OPEC in exercising Third World commodity-power, the I.B.A. was perceived as a viable threat. Jamaica redefined its political objectives in terms of democratic socialism, and capital took flight. Jamaica began its long drift toward bankruptcy, and its politics became ever more polarized along East-West lines.

In 1975, Cuba responded to a request for military assistance from the Government of Angola, and received help from Barbados and Guyana with the airlift. The struggle of African peoples for freedom from colonialism and apartheid is universally popular in the West Indies where Cuban assistance to Angola is perceived very differently than it is in the United States or in Canada.

President Carter's Activist Caribbean Policy

When Carter succeeded the Nixon-Ford-Kissinger régime in Washington, he upgraded the United States presence in the Caribbean. Secretary of State Vance, U.N. Ambassador Young and Mrs. Carter herself were dispatched to the region. The strategy was to persuade one of the Commonwealth Caribbean countries to 'front' for a new U.S. backed multilateral economic development initiative. Dr. Eric Williams of Trinidad and Tobago declined the role and consistently declined participation in the U.S.-initiated Caribbean Group for Co-operation in Economic Development (CGCED). Prime Minister Tom Adams of Barbados, we were told, was subsequently approached and he also declined.

The Caribbean Group was created in December, 1977 and operates under

the sponsorship of the World Bank, in association with the International Monetary Fund (IMF), United Nations Development Program (UNDP), Inter-American Development Bank (IDB) and the Caribbean Development Bank (CDB). It was designed by the U.S. State Department, and one of the architects of this novel aid consortium was the Panamanian economist, Nicolas Ardito Barletta, currently Vice-President of the World Bank for Latin America and the Caribbean. The Group is composed of donor and recipient countries and a large number of regional organizations. By 1979 there were 16 donor countries, which included Latin American countries of Brazil, Colombia, Mexico and Venezuela, and such countries as Israel, Japan and South Korea. Recipients include all the countries of the Caribbean, except Cuba. It acts as a regional consultative body to monitor economic crises and respond to needs which cannot be met by normal public and private capital flows. The Group makes requests from the donor nations, channelling funds received through established agencies, such as the World Bank, the Inter-American Development Bank, or the Caribbean Development Bank. The Caribbean Group was set up to stabilize the Caribbean, and its activities are restricted to the Caribbean. No similar arrangement exists for Central America. The Caribbean Group has been described by a U.S. official as performing "the Godfather role", insofar as the amount of aid that the U.S. can commit falls far short of the region's needs.

U.S. official aid to the Caribbean was doubled over the period 1976 to 1980. In the fiscal year 1981, U.S. aid was $135 million; the request for 1982 is $169 million. The increase in official aid and the setting up of the

Caribbean Group were not the only initiatives taken to strengthen the economic presence of the U.S. in the Caribbean. In 1977, Mr. Robert West of Tesoro Oil, a small U.S. company whose major investment is located in Trinidad, where that company is engaged in a highly advantageous partnership with the Government of Trinidad (Trinidad-Tesoro), initiated the Caribbean Central American Action Committee (CCAA). This body, colloquially referred to as Caribbean Action, or CC Double A, is a private sector entity composed of a score of influential U.S. companies with interests in Central America and the Caribbean. As Mrs. Henriques, President of the Jamaican Private Sector Organization told us, "Bob West took this initiative because the islands were going communist and the U.S., having invested in the region, should be encouraged to take steps to maintain the free enterprise system". The Action Committee has met in Miami, in October of every year. President Carter lent his official support and Mr. Peter Johnson, a senior U.S. State Department official was seconded to serve as its Executive Director. President Reagan's administration continued the arrangement, and Peter Johnson continues as key person of Caribbean Action.

In June,1979 a special Task Force was set up under the wing of the CGCED to explore ways of increasing the role of the private sector within the Caribbean region, under the chairmanship of the Hon. Carlton Alexander of Caribbean Action. Mr. Alexander was at that time President of the Private Sector Organization of Jamaica. At a breakfast meeting late in 1980, Caribbean Action secured the full support of the incoming Reagan administration. Funds were identified from U.S. Aid in the form of a $5 million grant to assist the Caribbean private sector to organize itself more effectively.

These funds are channelled through the Caribbean Association of Industry and Commerce (CAIC) headquartered in Barbados. The CAIC has recently taken over the somewhat defunct Caribbean Investment Corporation (CIC), and $14 million of U.S. official aid is currently being channelled into the CIC, via CAIC. The Caribbean Association of Industry and Commerce links large and well-known Caribbean businesses such as Grace Kennedy and Metalon of Jamaica, Neal and Massy of Trinidad and Goddard of Barbados with each other, and with the private sector of the United States, and the larger Caribbean.

Thus in October, 1980, Caribbean Action convened in St. Martins with representatives of the Chambers of Commerce of the French islands, the Dominican Republic and of Puerto Rico. Decisions were taken to expand trade within the region, including Haiti, and to twin key Caribbean cities with U.S. sister counterparts. Montego Bay was already twinned to Atlanta, and Nassau to Coral Springs. Among new relations was the twinning of Kingston to Houston, Texas. We note that an elaborate organizational network of private sector interests was initially put in place during the Carter administration, with official assistance from the U.S. Department of State. The emphasis placed on the key role of the private sector by the Reagan administration has strengthened the power and influence of organizations linking the commanding heights of the private sector of the Caribbean Basin with Miami and Washington. Additionally, national private sector organizations such as the PSOJ are members of the Inter-American Council of Industry and Commerce, where Sen. José Represas is the key man.

The outlines of the Caribbean Basin Plan were taking shape during the last two years of the Carter administration. At the Miami Conference in the Caribbean held in November, 1979 and jointly sponsored by the Caribbean Action, the American Enterprise Institute, the Council of the Americas and the U.S. State Department, and attended by key officers of American banks and corporations and by the Caribbean government leaders, a senior state department official floated the idea of an economic initiative for the Caribbean Basin to offset the idealogical drift to the left. "We must look at change in the Caribbean from a regional perspective", he said, and "this must necessarily include Central America, and particularly Mexico". Nicaragua he said, could represent a unique social revolution, if they carry it out "without developing in a Marxist direction". He explained that the State Department was carefully watching El Salvador's coup d'état by a "moderate military group", which was trying to move that country in a "centrist" direction. The U.S. government is prepared, he said, to "help shape the change" that must occur in the region.

The keynote speaker at this important gathering was former Under Secretary of State Philip C. Habib who had, earlier in the year, completed a high profile mission to the region to re-assess U.S.-Caribbean relations. In this report to Secretary of State Vance, Mr. Habib concluded that the principal threat to the United States in the Caribbean was "social and economic instability" which was creating "targets of opportunity" for Cuba to widen its sphere of influence in the region. He recommended that the best way for the U.S. to counter this danger lay less in a stepped up military presence in the Caribbean, than in better use of U.S. economic and political co-operation to help

the countries of the area overcome their development and employment problems. In his report Habib advised Washington to focus more closely on problems of internal security and "ideological direction" in the English-speaking Caribbean. The timing of the 1979 Miami Conference coincided with a major orientation of U.S. policy in the Caribbean, which took a sharp turn toward ideological confrontation and the demonstration of military strength. The year of 1979, it will be recalled, began with the final overthrow of the Samoza dictatorship by the Sandinista popular forces in Nicaragua. In March, the mimi-state of Grenada abruptly terminated the rule of Eric Gairy and installed the Commonwealth Caribbean's first revolutionary government, led by Maurice Bishop and the New Jewel Movement. Later in the year, the tiny army of Suriname carried out a semi-leftist coup, while thousands of miles away, the Shah of Iran was overthrown by a revolution which appears to have taken the United States by surprise. In September,1979, the Sixth Conference of the Non-Aligned Movement met in Havana. By this time, Mr. Andrew Young, widely regarded in the Commonwealth Caribbean as a friend, had been fired from his post as U.S. permanent representative to the United Nations. Not the least of U.S. concerns was the increasing stream of Haitian, and later also Cuban, asylum seekers pouring into Florida.

In October,1979, President Carter ordered the creating of a permanent full-time joint task force, headquartered in Key West; and a few days later three U.S. warships sailed for Caribbean "Show the Flag" manoeuvres, with 3,500 marine and navy personnel. The vessels, led by the amphibious assault ship USS Nassau, said to be about the size of an aircraft carrier, carried about

1,200 marines who stormed ashore the U.S. base at Guantanamo in a spectacular assault exercise. At the same time, State Department officials proposed the formation of a multinational naval patrol force for the Caribbean, whereby the U.S., Britain and Canada would provide coast guard training in Barbados, because many of Cuba's small neighbours could not protect their coastlines and were easy targets for intrusions. The governments of Grenada, Guyana, Jamaica and St. Lucia issued a joint communiqué in which they "rejected any perception of the Caribbean region as a sphere of influence for any great power" and stressed "the need for respect for the sovereign equality and independence of all states, and their right to freely choose their own politico-economic system". They expressed their desire to "preserve the Caribbean as a zone of peace, free from great power rivalry", and reiterated the importance of the principle of non-interference and non-intervention in the internal affairs of states.

In June,1980, it was revealed in the Washington Post, that "potentially controversial changes in aid policy" toward the Caribbean were being studied by the U.S. government. The most sensitive of these were plans to expand U.S. military assistance activities, including training and equipment for the police forces of the Caribbean island states. It will be recalled that U.S. aid to assist foreign police forces was banned by Congress in reaction to past abuses in Latin America and elsewhere. Mr. Mathew Nimetz, Under Secretary of State for Security Affairs stated that the ban "however well-intentioned" works against U.S. efforts "to strengthen democratic governments in the Caribbean". Referring to the military assistance program to enable Barbados, St. Vincent, St. Lucia and Dominica to improve coastal patrol

capacity to combat gun running and drug smuggling, Mr. Nimetz stated that "this is regarded as only a small beginning in meeting the specialized security needs of the islands". The Washington Post reported that Mr. Nimetz and his staff were known to be working on proposals to overhaul U.S. security assistance programs, that could include an attempt to induce Congress to make changes in the law to permit help to selected Caribbean police forces. "Such a move is certain to provoke opposition, particularly from human rights activists who would view it as a dangerous precedent. But many administration officials, increasingly convinced that this is an important part of coping with the problems of the Caribbean feel strongly that the attempt should be made". In the summer of 1980 the largest U.S. naval exercise since the second world war was planned; the exercise was later cancelled on account of the confusion created on the high seas by the exodus of the Cuban boat people from Mariel. A powerful Voice of America transmitter was installed in Antigua, capable of beaming medium wave broadcasts throughout the entire region.

Given the blasts of cold war blowing through the Caribbean, it is hardly surprising that the government of Grenada has felt itself under imminent threat of external attack, since the revolution of March,1979. The Carter administration reacted with undisguised hostility to the new régime. Whereas the U.K. and Canada recognized the Bishop government within 48 hours, the U.S. took ten days to issue a declaration of non-intervention. To this day, there are no ambassadors. The U.S. set four conditions for the resumption of normal relations and recognitions of Grenada's ambassador to Washington: elections, freedom of the press; release of all detainees; and no relations with Cuba.

By a very special arrangement the CBS network carried a TV show 'Police State in the Caribbean' of five minutes, twice a day, for a whole week. In the first three weeks of the life of the new government the U.S. ambassador to the Eastern Caribbean personally threatened the Prime Minister and the Minister of Finance with the destruction of Grenada's tourist trade: "we will destroy your tourist trade. You earn half your foreign exchange from tourism, and don't forget it". The U.S. government exerted heavy pressure on all NATO, including Canada, countries to boycott a donor consortium organised by the European Development Fund of the EEC to raise finance for Grenada's new international airport, and attempted - unsuccessfully - to block an IMF loan to Grenada.

The Caribbean Plan Takes Shape

A plan to re-shape the order of things in the Caribbean was unveiled in October, 1979. It freely acknowledges that "a parade of warships in the Caribbean is not the solution" to growing Cuban influence, because "the problem is not a military threat". Free enterprise must be able to offer a vision of prosperity and stability to Caribbean man, so his frustration does not divert him to the Cuban path. The Plan as proposed consisted of three elements:

1. Trade and fiscal concessions and investment incentives for privileged market access to the world's richest market, North America. These concessions could be midway between what is available to the government of Puerto Rico, by virtue of its special association with the United States, and what is

currently enjoyed by the Caribbean countries. Because the Caribbean countries have a strong and dominant private enterprise system, such concessions would attract private capital to the region.

2. An organization of Caribbean states to give political superstructure and organization to the Caribbean, from which Cuba would be excluded. The Organization of American States will soon find itself outnumbered in terms of non-Latin states within that grouping. At that point it is likely to break. The Caribbean is growing into a major regional bloc, and needs a stabilizing political organization.

3. Within such an organization, there is need for a constorium of interests comprising the metropolitan powers, the regional powers, and the Caribbean states. The consortium would generate and provide the financial and trade flows which are the basis for the investment required to produce economic growth within the Caribbean. The metropolitan powers were identified as the U.S., Canada, Britain, France and the Netherlands; the regional powers were Mexico, Venezuela, Colombia and Brazil.

These are the proposals of Mr. Edward Seaga made on October 10th, 1979, to an audience of foreign diplomats in Kingston, Jamaica. He elaborated:

> The Caribbean now faces a choice of development strategy: the traditional model pioneered by Puerto Rico in the fifties, or the Cuban model. Of the thirty states of the Caribbean, twenty-three can be fitted into the King Ranch in Texas. We cannot accept that the Caribbean cannot make a living, situated as it is off-shore the world's richest market, North America.
>
> I call attention to the urgent need for a Caribbean policy, a consortium of the regional and metropolitan interests which are now beginning to realize that this is the next hot spot of the world, and the production of a Caribbean plan to concretize the hopes and aspirations of the people through special trade and investment preferences for the area.

The presentation of the foreign policy of the Jamaica Labour Party (JLP), as set out by Mr. Seaga in October, 1979 marked the opening of a bid by the JLP to topple Mr. Manley's government. Timed to coincide with a rising anti-Cuban sentiment in Washington, and President Carter's growing displeasure at Mr. Manley's friendly relations with President Castro, Mr. Seago pulled out all the stops. In the context of a two-party Westminster model, operating in a fragile economy, with a large and mounting external debt and a large IMF program, Mr. Seaga left no stone unturned to compound the problems of the government of Jamaica with that country's external creditors. He directed his major political addresses at the top echelons of the U.S. business, financial and political community. He gained their confidence, and support.

In mid-November, 1980, flush from his decisive victory at the polls, he presented his Marshall Plan for the Caribbean to a meeting of the Council of the Americas - a highly influential private association of more than 200 major U.S. corporations. In January, Mr. Seaga became the first Prime

Minister to be received by the newly installed President, who promised personal support in mobilizing American investors to turn the Jamaican economy around after seven years of decline.

Mr. Seaga's 'Marshall Plan' was laid out in detail as follows: an additional $1.7 billion would need to be found over and above existing official aid to the Caribbean region of $1.3 billion. Venezuela, Mexico and Trinidad could provide $800 million in oil facilities and other loans; the U.S.A., $400 million; Europe and Japan, $300 million; and multinational institutions some $200 million.

Mr. Seaga's political fortunes were not dependent on the election of Mr. Reagan - we have suggested there was considerable continuity in U.S. policy toward the Caribbean. But it certainly helped. Mr. Seaga's special relationship with Mr. Reagan is best illustrated by the composition of the United States Business Committee on Jamaica, which arose from the talks between Mr. Seaga and Mr. Reagan in January,1981. Chaired by David Rockefeller, the Committee was composed of: John Blomquist, President, Reynolds Metals; Charles Bludhorn, Chairman, Gulf and Western; Frank Borman, Chairman, Eastern Airlines; Edgar Cullman, Chairman, Culbro; John C. Duncan, Chairman, St. Joe Minerals; Len Grebla, Marketing Director, Hilton International; C.J. Ingles, General Manager, United Brands; Howard Kaufman, President, Exxon; Cornell C. Maier, Chairman, Kaiser Aluminum and Chemical; Seymour Milstein, Chairman, United Brands; Kenneth Muller, President, Agribusiness Council; William Norris, Chairman, Control Data; David P. Reynolds, Chairman, Reynolds Metals; William Rhodes, Senior Vice-President, Citibank; C.R. Strand, Hilton

International; Terrence Wadsworth, Vice-President, Chase Manhattan.

With Jamaica as the flagship, Seaga as the captain, and Rockefeller/ Reagan as financiers, the Caribbean would be guided back to the shores of free enterprise! In any event, as Mr. Seaga was fond of explaining, most of the countries were small enough to fit into the King Ranch in Texas. The cost, moreover,would not be excessive: at $3 billion.

In the days immediately preceding the visit of President Lopez Portillo to Washington, a State Department spokesman explained the outlines of a 'multilateral' plan which had been under study for several months and to which the countries concerned were reported to have responded 'very positively'. Details, as filed by José Antonio Puertas of Agence France Press on June 5th, 1981, were as follows: A strategy of assisting economic development and encouraging social and democratic reforms as a means of countering 'communist subversion' in the Caribbean and Central America had been suggested by Latin American 'economic and political leaders' and President Reagan has decided to adopt this as his own Caribbean policy. The plan was being referred to as a Mini-Marshall Plan, an expression coined by Prime Minister Seaga, and had already received the approval of Venezuela and Jamaica. The United States hoped that Mexico, Canada, Brazil, Colombia and the countries of the EEC would also support it. Informed State Department sources were quoted as speaking of roughly one billion dollars additional to the $1.9 billion already being received by countries of the Caribbean Basin. The United States would contribute $300 million; Canada $60 million; Europe and Japan $250 million;

Colombia and Brazil $40 million and international financial institutions $200 million. Venezuela and Mexico were already supplying $600 million in the form of the concessional oil facility, and this amount would increase as economic growth increased the demand for oil.

These are virtually identical with Mr. Seaga's figures now stretched to include Central America along with the Caribbean. Mr. Seaga's 'Marshall Plan' has thus been transformed into President Reagan's Caribbean Basin Initiative.

It soon became clear, however, that the participation of the countries mentioned was far from assured, and that there was a very basic problem of definition of the objectives of a multilateral plan according to the perspective of its major sponsor who moreover was not in a position to commit official funds.

Vice-President Bush, addressing the Council of the Americas in the week preceding the visit of the President of Mexico to Washington, revealed the outlines of the new U.S. Caribbean policy in the following terms: "Cuba constitutes the principal threat to peace" and the United States will not tolerate Cuban aggression. Washington will support all countries vulnerable to Cuban intervention by economic aid, and where necessary, by military aid, as is the case in El Salvador. The Vice-President declared that this assistance would defend the independence of all countries affected by economic crisis. He explained that 'Western circles' had insisted on the multilateral

character of the plan, required to assure it the success which neither President Kennedy's 'Alliance for Progress', nor the Nixon-Kissinger 'New Dialogue' had achieved.

Addressing the same meeting of the Council of the Americas, Thomas O. Enders, then Secretary-designate for Inter-American Affairs at the State Department identified Cuba as the "source of the problem in the region". He explained that "the first goal of U.S. policy for the Caribbean Basin is to help threatened nations to defend themselves by giving military aid". Another is to block Cuban involvement directly; "Cuba has declared covert war on its neighbours", Enders said, and vowed that "the U.S. will join with them to bring the costs of that war back to Havana". Business Latin America, which carried this report on June 17th, 1981, commented "while few members of the business community would disagree that the Cuban presence is real and its influence in the Caribbean Basin undesirable, many would shy away from a policy that depends primarily on checkmating Cuba with military manoeuvres. The administration claims it has an economic component to its Caribbean Basin Plan program, but so far the much touted assistance program has been assigned no dollar value, nor any format for implementation".

The new U.S. Caribbean policy as outlined by Vice-President Bush and Mr. Enders only five days before the Lopez Portillo - Reagan meeting, received a set back at the Presidential encounter. The Caribbean Basin Plan was intented to achieve U.S. objectives, as perceived by the State Department, with other countries' money and other countries' moral support. Mexico made

it very clear that it would act as a "communicator" but was totally opposed to U.S. military intervention in El Salvador or elsewhere in the Basin. Moreover, Mexico was not enthusiastic about an economic assistance plan which would be seen in the region primarily as a U.S. plan to compete politically with Cuba, or with domestic Marxist elements. The Mexican President gave 'tentative support' to a three-way partnership with the U.S. and Canada, to promote economic development on the condition that it would not be part of an anti-communist, anti-Cuban crusade and that it would not include military aid. The outlines of the agreement subsequently formalized at Nassau were negotiated at a four-country meeting in Dallas on July 6th. Venezuela, which has been backing the U.S. on El Salvador had indicated prior approval when interior Minister Montes de Oca had visited Mr. Haig in Washington in May. How, when or why Canada became involved remains unclear.

The conclusion of this curious story is that there is a multilateral plan that is neither multilateral, nor a plan. There is an agreement that each of the four parties will do whatever they were already doing and assist whoever they wish to assist. There are no figures and no designated institutions. There is at this time no firm U.S. commitment to increased official aid; the U.S. has made it clear that they prefer to rely on private investment assisted by fiscal and commercial concessions. Meanwhile, the U.S. is stepping up military and economic assistance on a bilateral basis.

It is clear that the U.S. cannot proceed with a credible plan for economic support to the Caribbean without multilateral partners. That was explicitly stated by Secretary of State Haig in an address to a meeting of

the U.S. Committee on Jamaica, held in Washington on July 2nd in the Cabinet room of the White House; with President Reagan and officials of the World Bank and the IMF in attendance, Mr. Haig announced he planned to meet later that month with the Prime Ministers of Canada, Mexico and Venezuela where he hoped to lay out an agenda and a conceptual approach to this plan. "Its objectives are economic and social development. This project will not have East-West overtones".

> We do not want it to be a Marshall Plan, or even a Mini-Marshall Plan, or anything made in America. It's what we call a multi-lateral, regionally conceived, regionally - supported, truly non-aligned effort to provide for the development of have-not nations in the Caribbean area and in Central America.
>
> I could not over-emphasize the important role we see for the private sector in this area. Together with the Jamaican people we can help create a model, not only for the Caribbean Basin but also for the Western hemisphere, and, I believe for the Western world.

The Europeans were not impressed and have responded with studied disinterest. In late August, France and Mexico recognized the Revolutionary Democratic Front in El Salvador. Mr. Seaga, speaking in Caracas, saw that development as a "threat to the Basin Plan".

Caribbean Perceptions of the Basin Plan

Because Mr. Seaga used the term Marshall Plan for the Caribbean, the Basin Plan is known in the region as the Mini-Marshall Plan. Opinions and perceptions range from disbelief to apprehension to enthusiasm. A commonly held view, particularly but not exclusively in the Eastern Caribbean is that

it is a smart political manoeuvre by Mr. Seaga to sell Jamaica to the U.S. administration as a potential bulwark against communism; Jamaica would receive support in the form of fiscal and commercial concessions and the 'connections' offered by the members of the Rockefeller Committee.

To date Mr. Seaga has probably been the principal beneficiary of the publicity accorded the Caribbean Basin Plan. Mr. Seaga's political future depends directly on his ability to 'turn around' the Jamaican economy. The Jamaican economy, however, continues to stagnate. Export proceeds this year will decline; the massive external financial resources made available by the IMF, commercial banks, and the Caribbean Development Facility of the CGCED, still leave a payments short-fall of $50 to $100 million for the current fiscal year (1981/82), and the anticipated rush of investment capital into the country has not materialized. The Jamaican dollar has in effect been devalued, and Jamaica will do well to attain zero growth for 1981/82.

Americans have short perspectives, and it is believed in circles close to Mr. Seaga that if results do not appear within a year, the enthusiasm for the Rockefeller Committee initiative will dissipate. The following comments recorded in Jamaica illustrate local perceptions, assessments, and expectations.

Of all the people we spoke to only Mrs. Avis Henriques, President of the Private Sector Organization of Jamaica expressed optimism:

> There is to be a massive influx of U.S. aid into the Caribbean Region; Jamaica has the highest per capita IMF inflows in the world. The idea of the Marshall Plan is to duplicate in the whole Caribbean region what Marshall Plan aid did for Europe after the war. We can expect far more private investment flows into Jamaica.

Mr. Ron Sasso, Chairman of the Royal Bank of Jamaica, explained that Mr. Seaga's special arrangement for Jamaica in the form of the Rockefeller Committee is distinct from the Mini-Marshall Plan. Jamaica is to be a model and is to receive special market access to the U.S.:

> The Rockefeller Commission is a special arrangement only for Jamaica. It is to link Jamaican resources to U.S. markets and to assist private sector initiative to succeed. As for the Mini-Marshall Plan, it is a proposal made by Mr. Seaga to channel large amounts of development aid to the Caribbean to counter undesirable (communist) influence.

The political focus will not, however, remain on Jamaica forever. Mr. Oliver Clark said that results would have to come within six months:

> The new government believes that the country needs capital. It counts on the political and financial support of the U.S., and countries aligned with the U.S., such as Venezuela and to a lesser degree, Canada. Jamaica was, and should again become the jewel of Caribbean free enterprise. However much external assistance we receive in Jamaica, the political focus will not stay forever on Jamaica. We have about six more months to show results. After that, the political focus (of U.S. priorities) will shift elsewhere.

Realistically, if foreign investment comes at all, it will not be early enough to rescue Jamaica from its balance of payments crisis: Jamaica

is still faced with a foreign exchange gap of $75 million. A senior official of the Bank of Jamaica, told us that:

> It will take at least five years. Foreign investment, if it comes, won't come till year two or three. There is no mad rush of investors coming to Jamaica. We still have exchange controls. The IMF did not make an issue of it. The government cannot and does not intend to remove exchange control.

Equally critical for the attraction of private investment is access to U.S. markets. The 'Puerto Rico' plan is essentially a plan for concessional market access. Dr. Headley Brown, Director, National Planning Agency of Jamaica pointed out:

> Mr. Seaga identified the needs of the Caribbean at $1.7 billion of official (additional) external aid. Side by side, there must be private investment inflows. To facilitate private capital inflows to the region, there must be market opportunities in the U.S., Canada, as well as Caricom. The U.S., Canada, Mexico will have to assist in opening up their markets, as well as providing private and official aid.

No significant increase in U.S. aid, however, seems to be forthcoming. Seaga has cast his lot, as well as that of Jamaica, with private U.S. capital alone. Mr. Michael Manley explained:

> Seaga came late on the scene and has had to hitch his fortunes to Reagan. One must understand that Reagan will not move more government-to-government funds into the region. He will take advantage of the scene to entrench the free enterprise system. There will not be any Mini-Marshall Plan in the sense of a meaningful increase in U.S. official aid. Reagan has promised only the private sector, and he has stated that he will reward

friend and punish foe with the objective of entrenching private sector capitalism.

That is Seaga's dilemma. He has tied the fate of Jamaica to the Rockefeller Committee. Seaga has sold President Reagan the lie that Manley's Jamaica was Castro's surrogate in the Caribbean. That is patently absurd. It was never true. Seaga is able, synical and ruthless (although personally not corrupt, I wish to be very clear on that).

Mr. Seaga seized on Jamaica's non-aligned position to lock off U.S. funds from my government. He was playing for "Stop Manley" money. Now he is committed to hitch the fate of Jamaica to private capital inflows from the U.S. This is a hard-line ideological position with Mr. Seaga - and a totally new policy. Not Mexico, not Venezuela, not Canada, nor any previous Jamaican government, PNP or JLP, has placed the fate of a country in the hands of a Rockefeller or a Reagan.

Implications of the Caribbean Basin Plan

There are a number of implications of the Caribbean Basin Plan, or Caribbean Basin Initiative, as it is now being called. They arise from its origins as a U.S. State Department designed strategy to 'contain' ideological trends in the Caribbean and Central America considered hostile to the geo-political interests of the United States. We have traced the origins of U.S. policy in the Caribbean, and we have established that they pre-date by several years the accession of President Reagan to office in 1981. There has, however, been a shift towards greater emphasis on idealogical and military assistance measures to strengthen régimes friendly to the United States, and there is also a shift in U.S. aid policy toward more explicit interference in the domestic policies of developing countries. This is expected to express itself in the Caribbean in less emphasis on official aid for multilateral Balance of Payments support, and more emphasis on measures to encourage the

private sector to develop commercial exports to the markets of North America as well as the regional market. The North American markets, however, remain heavily protected, and Caribbean exports would have to jump barriers by a reduction of labour costs, on the Hong Kong-Singapore-Taiwan model.

We explore the implications of President Reagan's Caribbean Basin Initiative under the following headings: 1. Cuba in the Caribbean; 2. the integration of the Caribbean and Central America into a consortium of metropolitan and regional powers; 3. Development Aid as an instrument of leverage in imposing donor priorities.

Cuba in the Caribbean

The view that Cuba lies at the root of social discontent is one that is shared by few responsible people in the Commonwealth Caribbean. It is explicitly and officially rejected by the Government of Mexico, which refused to participate in the recently held meetings of the quadrilateral Nassau consortium in the Dominican Republic, because Cuba was excluded from attendance.

With the exception of Jamaica, the Commonwealth Caribbean countries wish to enjoy normal relations with Cuba, recognizing that Cuba is though of as a Caribbean country, albeit with a different ideology and internal socio-economic structure.

According to Senator Henry Forde of Barbados:

> Cuba has legitimate interests in the Caribbean. Cuba is a Caribbean country with as much right to wish close relations with other Caribbean countries, as any one else. Cuba has a different ideology and a different internal structure, and there is an innate fear in most of our countries that Cuba can be used by the Soviet Union.
>
> We buy cement from Cuba. Cuba is looking for Caribbean markets. Trade with Cuba is beneficial to all of us. We want trade relations with Cuba. But there is a lot of social ferment in the Caribbean, and young people especially tend to glorify Cuba; they identify with Cuba, because Cuba stood up to the Americans. Somehow Cuba becomes a symbol - a natural extension of their own aspirations to "sock it to the Big Master".
>
> The Americans lack imagination. They are so incredibly insensitive. They come on like a bulldozer. Now they are rushing to "save" Jamaica. They are very strange people.

The fear that the anti-Cuban thrust of the United States may spark a military East-West confrontation in the Caribbean was expressed by Mr. Rickey Singh of the Caribbean Contact:

> We hope the Americans will cool it with Cuba. We don't need the cold war in the Caribbean. It is setting us back. But if the Americans are so foolish as to attack Cuba, the Cubans will take the war "to the heartland of capitalism". They have told us so. The Cubans, if attacked, will take the war to U.S. soil. What else can they do, finally, to defend their island?
>
> We want to survive. We are living in the backyard of the United States. We in the Caribbean have been sandwiched between the Union Jack and the Stars and Stripes and people want to be left alone to develop as Caribbean people.

And also by Mr. Henry Forde:

> We are totally opposed to communism in Barbados but we are not interested in ideological battles - as small fry we do not want to be swallowed up in the waves the super-powers can make in the Caribbean Sea. The super-power conflict is not helpful to the Caribbean.

What the Caribbean needs more than anything, even more than increased development aid, is tranquility, and the freedom to continue to experiment with a variety of political and economic models without external interference.

The polarization of domestic political and social issues along East-West lines by the U.S. can be seriously destabilizing to the fragmented and open mixed economies of the Caribbean. The anti-Cuban policies emerging from the latter period of the Carter administration, and stepped up by the Reagan administration, threaten the sovereignty and polarize the political, social and economic climate of the countries of the Caribbean community.

The perspective of an eventual Caribbean regional political organization, embracing all the countries of the Caribbean Archipelago, excluding only Cuba was floated by Mr. Seaga in the policy statements quoted earlier in this report. Such a proposal has not received the support of other Commonwealth Caribbean governments, and the Caribbean Community has explicitly resisted U.S.-backed initiatives to admit Puerto Rico, Haiti and the Dominican Republic to either the Caribbean Development Bank or to the Common market. Moreover, Commonwealth Caribbean countries are members of the regional agency of the United Nations Economic Commission for Latin America (CEPAL) which

includes Cuba, and have given support to various initiatives to build Caribbean Unity, including Cuba, but excluding the larger regional powers of Venezuela or Mexico. Among these intitiatives is the Caribbean Development and Co-operation Committee (CDCC) of CEPAL. As for U.S.-backed efforts to exclude Grenada from the family of Commonwealth Caribbean countries, this has met the resistance of Caricom and of the regional members of the CDB. Not even the government of Jamaica has broken Caricom solidarity on that issue, in spite of persistent pressure from the Daily Gleaner. The primary objective underlying the U.S. initiative with respect to the Caribbean and articulated most explicitly in Mr. Seaga's proposal of 1979 is one which is ultimately not consistent with the external policies of the countries of the Caribbean Community.

The Integration of the Caribbean and Central America into a Consortium of Metropolitan and Regional Powers in the Caribbean Basin

In the Eastern Caribbean the quadrilateral initiative of the Nassau communiqué was generally dismissed as unlikely to result in anything tangible. The so-called Mini-Marshall Plan was seen as a political tactic by Mr. Seaga to attract investment funds to Jamaica.

Skepticism was expressed even by close political friends of the United States, such as Mrs. Eugenia Charles, Prime Minister of Dominica:

> So far all we have heard is words. There is no action yet. It is too early to tell what might come of it all. The aid recipients should get together and decide what we want, what are our priorities. I am tired of going to conferences like

the CGCED and coming back essentially with nothing.

Mr. Rickey Singh of Caribbean Contact was frankly disbelieving:

> The Marshall Plan? It is unlikely to come to anything. These are cyclical events. After the Cuban Revolution there was the Alliance for Progress; that did not achieve its aim of destroying the seeds of discontent. Now we have the so-called Marshall Plan. And moreover, it's Seaga's Jamaica Plan.

Dr. Vaughan Lewis, Director of the Institute of Social and Economic Research of the University of the West Indies dismissed the "Marshall Plan" as a special Jamaican arrangement:

> For Mr. Seaga, the "Marshall Plan" is a Jamaican Plan. He originated the Plan and sold it to the Americans as a plan to save the Caribbean from communism. He presented himself as the English-speaking Caribbean leader who could make Jamaica the showpiece for private enterprise and the answer to the threat of communism. Actually, Seaga's interest is very clear - to obtain a large private capital inflow to Jamaica. Period. He is above all a Jamaican politician and he knows that his political fate depends on economic growth in Jamaica.

U.S. policies in the Caribbean were considered to be unrealistic by Mr. Henry Forde of Barbados:

> The U.S. makes a habit of believing it can find one Caribbean leader who can speak for all Caribbean countries. Mr. Manley did not speak for all the Commonwealth Caribbean, any more than Mr. Seaga does. The Americans wish to make one Caribbean leader their spokesman. There was a time they tried it with Barbados, but Mr. Adams told them 'no way'. They tried to place Dr. Williams of Trinidad in that situation but he also told them 'no thanks'.
>
> The United States is unrealistic in its approach. It is unrealistic to exclude Cuba and Grenada and unrealistic to seek to integrate Central America with the Commonwealth Caribbean islands into one scheme for the so-called Basin. While the problems of Central America and the Commonwealth

> Caribbean and the other islands are similar, there are deep suspicions and cultural traditions that separate Central America from the Commonwealth Caribbean. There can be functional co-operation between these countries, but it is not realistic to seek to integrate all the countries of the Basin. Within the Commonwealth Caribbean alone there are divergences of view: some are more right wing than others; some are more Third World oriented than others.

Ultimately, the idea of a Caribbean Basin Plan is suspect. The concept of the 'Caribbean Basin' was rejected by the late Dr. Eric Williams as an 'alien concept', and a threat to the independence of the Commonwealth Caribbean. From that viewpoint, a multilateral comprehensive plan for the Caribbean Basin - as conceived by the U.S. and endorsed by the participating partners - is inconsistent with the aspirations of the Commonwealth Caribbean to free itself from 400 years of colonialism and external manipulation.

The High Commissioner for Trinidad and Tobago in Ottawa, Mr. J.R.P. Dumas, reminds us that Dr. Eric Williams warned the countries of the Caribbean of the expansionist designs of Venezuela as long ago as 1975, when he charged Venezuela with attempting to 're-colonize' the Caribbean:

> Dr. Williams' position was that after 400 years of colonialism, the Caribbean islands should free themselves from external influence; the 'Caribbean Basin', in Dr. Williams' view, is an alien concept, and a threat to the independence of the Commonwealth Caribbean, and he particularly singled out Venezuela as an agent of the 're-colonization' of the region.
>
> Although Trinidad sends a low level observer to the CGCED Trinidad refused to participate as a donor, and launched its own aid program through the Caribbean Aid Council. This is confined to the Commonwealth Caribbean. The Americans pressed on, determined to get something going in the

> region, and thus we have the strange spectacle of all sorts of countries in the CGCED consortium - like Argentina, Israel and Kuwait, which have no geographical relationship whatsoever with the region.

Mexico has been extremely cautious with respect to the development of its Caribbean foreign policy interests. In any event, the primary interest of Mexico with respect to the Caribbean Basin lies in efforts to prevent an escalation of conflict in Central America, and particularly to contain the civil war in Guatemala from developing into a second El Salvador situation. The relationship of the interests of Mexico and of the United States in the Caribbean Basin in general, and Central America in particular do not concern us here. What is clear is that it is Venezuela which has been expanding its role with regard to the islands of the Caribbean Archipelago, particularly in the Eastern Caribbean. Venezuela maintains a physical outpost in the North-East Caribbean - Aves Island - and as an oil exporting state with a long Caribbean coastline, sees the Caribbean as her outlet to the Atlantic, and as a 'sphere of influence'. Venezuela has used her petro-dollars to develop direct institutional relationships through participation in the Caribbean Development Bank, and through the oil facility. There is evidence that the United Kingdom has been particularly supportive of an active Venezuelan presence in the Eastern Caribbean, and has encouraged Venezuela to participate in the Caribbean Basin consortium. Venezuela appears to have identified St. Lucia as the most centrally located of the islands of the Eastern Caribbean, and has established a strong presence in that country in the form of private sector investments in warehousing, shipping services

and asphalt processing, as well as by the establishment of an Embassy, and relief assistance, following Hurricane Allan. The Venezuelan presence is characterized by ideological and diplomatic competition with Cuba, following similar patterns in Central America.

The recent re-activation of Venezuela's territorial claim against five eighth's of Guyana's 83,000 square miles recalls the warning issued by Dr. Eric Williams in 1975, when he analysed Venezuelan relations with the Caribbean and described Venezuela as a potential threat to the entire Caribbean Community. Venezuela's territorial claims against Guyana have been in temporary abeyance since 1970, as a result of the Port of Spain Protocol negotiated with the active intermediation of Dr. Eric Williams. The protocol is due to expire in June,1982, and Venezuela has indicated its intention not to extend its lifetime. In April, 1981, the President of Venezuela announced the re-activation of Venezuela's claim in a statement described as 'bellicose' by the Government of Guyana. At the same time Venezuela indicated its opposition to Guyana's efforts to build the Hydro-electric project in the Upper Mazaruni, which had recently received the blessings of the World Bank after many years of discussion. The Government of Guyana, which has threatened to take the dispute to the Security Council of the United Nations, has expressed its gratitude to all the governments of the Commonwealth Caribbean, and particularly to the government of Barbados for their wholehearted support to Guyana, now facing the threat of territorial dismemberment. In that message of thanks, the government of Guyana noted that "all the Caricom countries are connected one to another not only be economic ties, which are important, but

also by socio-cultural bonds which are indestructible".

Earlier in this report we noted that Canada is unique in being neither an ex-colonial power, and in posing no territorial or military threat to the Caricom region, or any country within it. In terms of the 'special relationship' between Canada and Caricom, it is noteworthy that Canada has been silent with respect to the territorial claims of Venezuela against Guyana. This contrasts with Canada's firm position concerning the territorial integrity of the new state of Belize, threatened by Guatemala.

Development Aid as an Instrument of Leverage in Imposing U.S. Priorities.

An administrative review of U.S. relations with developing countries was completed this summer. An official summary of the U.S. policy review reported that the United States "flatly rejects the notion that the present (international economic) system has to be radically restructured. The U.S. is convinced that the present system has not only worked to the benefit of advanced countries, but also to the benefit of those countries that have pursued sensible policies". The only area which the U.S. considers negotiable is some relaxation of restrictions on the imports of textiles, and here it is pointed out that the U.S. provides freer access to textiles than any other developed country. There will be no "global talks" along the lines discussed at United Nations Headquarters in New York this year. Instead, the Reagan government will try to get international investment back on the agenda of international discussion. The MNC's were on the

defense in the 1970's: "The situation is ready for a change". U.S. policy will be consistent with the approaches of the administration at home: the basic thrust will be to insist on the proper kinds of domestic policies. Economic aid will be used to lever poor countries into larger participation in the international economic system, and to lever poor elements in such countries to participate more fully in the commercial economy. "Aid will be aimed at making these countries or elements better able to participate in the larger world economy where the big results are more likely to occur over time".

According to this view, the economic problem of the countries of Central America and the Caribbean, and more generally, the economic problems of developing countries are due to wrong domestic policies, referred to by Mr. Haig as policies of 'economic determinism'. Insofar as private investment is to be the motor of growth, it follows that domestic political conditions in developing countries, including the Caribbean, will have to guarantee the security of domestic and foreign investors.

The policy is, if nothing else, consistent: In the political sphere, the cold war frame of reference determines who is friend and who is foe. Thus:

1) Alliance with the United States takes precedence over all other considerations, including massive violations of human rights;

2) In the Caribbean Basin, relations with Cuba are made the acid test of who is friend and who is foe.

In the economic sphere, supply-side economics rules. Thus:

3) Private enterprise has priority over the public sector.

4) Commercial exports have priority over self-sufficiency in basic needs, including food.

5) Economic growth has priority over social equity and social justice.

A notable feature of the new U.S. policy is that is explicitly aims to intervene in the domestic affairs of developing countries. Priorities of governments will, where possible, be levered into line with the prevailing supply-side economic doctrines of Washington. The granting, or withholding of development finance is a powerful lever, but not the only one. A network of formal and informal private sector institutions have been put in place which enable domestic forces to exert internal pressure on governments, toward the same ends.

A particularly crude instance of U.S. pressure to drive an ideological wedge into Caricom and to undermine the authority of the Caribbean Development Bank came in the form of the conditionality attached to a $4 million U.S. AID soft loan to the CDB for Basic Human Needs programs in the Leeward and Windward Islands. The government of the United States stipulated that Grenada was to be excluded from the program. The Board of Governors of the Caribbean Development Bank rejected the condition and forfeited the $4 million. Both the U.K. and the Canadian board members voted with the regional members to reject the American money. It should be noted

that the intention was to play on the urgent fiscal needs of some of the smaller islands and so to split the regional members of the Caribbean Development Bank. There is nothing to prevent U.S. AID - or any other bilateral donor - from giving bilateral aid to any country, or excluding any country, from bilateral aid. In this case, the United States attached an exclusion condition with respect to Grenada on funds provided by the U.S. as multilateral aid to a CDB program.

The Standing Committee on Caricom Ministers responsible for Foreign Affairs, meeting in Grenada in June,1981, roundly condemned the United States for waging "economic aggression" against Grenada:

> "Such economic and political pressure amounts to gross interference in the internal affairs of Grenada and violates the rights of a people to determine their own social and economic development".

The Standing Committee also noted the firm support in this connection given Grenada by the Organization of Eastern Caribbean States (OECS) meeting in St. Kitts-Nevis on 18th June, 1981, and by the Caribbean Group for Co-operation and Economic Development (CGCED) meeting Washington on 23rd June and the strong resolution adopted by the Latin American Economic System (SELA) on 1st April, 1981, and the African, Caribbean and Pacific (ACP) States on 2nd April, 1981.

The Ministers also condemned attempts to subvert Caribbean regional

institutions built up over long years of struggle and deplored attempts to use these institutions to apply political pressure on individual member states.

This crude exercise of political pressure is particularly offensive because it is designed to play on the massive social and economic problems of the small islands, particularly countries such as Dominica which have suffered widespread devastations from two hurricanes between 1979 and last year. Regrettably, U.S. pressure has born fruit in the form of recriminations by Prime Minister Eugenia Charles against the government of Grenada, suggesting that Grenada should have excluded itself from the CDB program. But why? Grenada needs assistance as much as all other LDC's. We consider that the CDB reacted with a dignified rebuke to this attempt to violate its charter.

U.S. pressure on the Caribbean Development Bank also came in the form of a request by Puerto Rico to be accepted as a regional, or voting, member of the CDB - a proposal rejected by the Board of Governors. By the Statutes of the Bank, its regional members control 60 per cent of equity and votes. Short of penetrating the present regional members (by tactics such as that described concerning the exclusion of Grenada from U.S. multilateral soft funds) or forcing the CDB to accept Haiti and/or Puerto Rico as members, who would have voting rights by virtue of their geographic position, the United States is faced by a set of Commonwealth member states of the CDB, all jealously protective of their hard earned sovereignty.

The CDB has recently invited the U.S. to join the Bank as a non-regional member in order to increase its equity capital, and thus the permissible amount it can borrow for on-lending to Caricom members. At present Canada and the U.K. are the only extra-regional members. Extra-regional members are restricted to 40 per cent of equity, and votes. Mexico has also been asked to join. Mexico, like Colombia and Venezuela, will have the status of a regional member. The appearance of the United States on the Board of Governors of the CDB invites apprehension concerning pressures which are likely to be applied to Canada as a CDB Board member.

Given the declared U.S. policy concerning an increased role for the private sector, there is justifiable apprehension within the management of the Caribbean Development Bank concerning the role to be played by the Caribbean Association for Industry and Commerce (CAIC), which is currently expanding its Barbados-based headquarters, and the Caribbean Investment Corporation (CIC), which has recently passed from 60 per cent government - 40 per cent private-sector control, to 30 per cent government - 70 per cent private-sector control. In the uncertainties surrounding the U.S. component of the Caribbean Basin Initiative, there is fear that a plan may exist to set up the CAIC as an 'off-set' to the Caribbean Development Bank, and a conduit for direct U.S. bilateral assistance to the private sector in the region. Commenting on these trends, Dr. S. Jones-Henrickson of the College of the Virgin Islands expressed a growing anger that external financial pressure was penetrating the Caribbean with a "vengeance", and seemed bent on destroying any socialist initiatives in the region by wrapping its aid, "not only with

rope, but with barbed wire".

A recent instance of the use of aid leverage was the decision last August by the U.S. government to veto a $20 million low-interest agricultural loan to Guyana by the Inter-American Development Bank. This loan was an integral part of Guyana's current program with the IMF, and an adjunct to a "structural adjustment loan" recently granted by the World Bank to boost agricultural production, and "transform the economy". Officials of the U.S. Embassy in Georgetown quoted Deputy Secretary of the U.S. Treasury, Tim McNamar, to the effect that the Reagan administration "no longer will go along with loans by multilateral development institutions (like the IDB) that are not based on sound economics". IDB loans require a two thirds majority. The U.S. has 34.5 per cent of the vote in the concessional lending affiliate of the IDB and consequently its negative vote automatically killed the $20 million for Guyana. Prime Minister Burnham charged that the reason for the U.S. decision to veto the $20 million loan, was because they want Guyana to hand back Guyamine to Alcan and Reynolds. Guyamine is the para-statal corporation responsible for Guyana's nationalized bauxite alumina industry formerly owned by Alcan and Reynolds. Mr. Burnham charged that "they want us to be a colony, like we once were. They want us to hand over the industries which we have taken over". *

---

* The IDB loan was subsequently approved. It is not known what, if any, quid pro-quo was exacted from Guyana.

The United States has made it very clear that the Caribbean Basin Initiative is not to be a 'Marshall Plan'. By this it is meant that the emphasis will not be on official aid, but on trade and investment concessions. Moreover, the Initiative is to be multilateral, and not an American Plan, as was the Marshall Plan. The reason was stated by Vice-President Bush, when he referred to the failure of two previous made-in-Washington plans: Kennedy's Alliance for Progress and the Nixon-Kissinger New Dialogue. Venezuela and Mexico each contribute $350 million annually to the region in the form of concessional oil sales. This arrangement resulted from negotiations which commenced in 1974, subsequent to the OPEC success in raising the revenues of oil exporting nations. Canada announced in January,1981 that its aid to the Caribbean would be doubled to approximately $100 million per annum.

In contrast to the estimated $700 million expected to be available from Venezuela and Mexico in the form of the oil facility, and a substantial amount from Trinidad in a similar, but even more generous facility, United States official assistance to Central America and the Caribbean is almost exclusively bilateral, and is "carefully targeted to contribute directly to U.S. interests". U.S. AID requested Congress for $343 million economic assistance to Central America and the Caribbean in the financial year 1982, amounting to 95 per cent of total budgeted U.S. aid expenditures in the hemisphere: $174 million for Central America, and $169 million for the Caribbean. Additionally, Secretary of State Haig was reported as seeking discretionary funds totalling $230 million which, if approved by Congress,

would give the White House carte blanche to spend up to $130 million in security-related emergency economic assistance, and $100 million for military supplies.

The $174 million for Central America consist of $114 million in bilateral development assistance, and $60 million in economic support funds (ESF). Of this, El Salvador is to receive $35 million, the largest program of development assistance in the hemisphere, and $40 million in economic support funds, for a total of $95 million. Additionally, El Salvador is programmed to obtain $25 million in military sales credits (FMS). For Nicaragua $35 million in development assistance has been set aside, which will not however be available to that country unless it 'accepts a pluralistic society' and refrains from assisting the Revolutionary Democratic Front in El Salvador. Military credits to Honduras are to be doubled from $5 million to $10 million, and international military education training programs (IMET) to El Salvador and Honduras are also being increased. Aid allocations to Guatemala and other Central American countries remain at approximately 1981 levels.*

For the Caribbean, $89 million, or one third of total development assistance for the hemisphere, plus $60 million in economic support funds has been requested by U.S. AID. In contrast to Central America, where all

---

* These figures refer to aid appropriations, as authorized at the time of writing this report. It is now clear that U.S. military and economic assistance to 'friendly' governments in the Caribbean Basin will far exceed these sums for 1982.

U.S. aid is to be bilateral, one third of the total $89 million of development assistance to the Caribbean is to be channelled through multilateral institutions like the Caribbean Development Bank. The rest will be targeted principally to Jamaica and the island states of the Eastern Caribbean. U.S. aid policy was defined by Acting Assistant Secretary of State, John A. Bushnell, in the following terms:

1) To strengthen friendly ties and co-operation among the islands, including joint security measures among the smaller island states to enable them to protect themselves, maintain law and order and preserve their territorial integrity and national sovereignty.

2) To promote political and social institutions so as to strengthen democratic and constitutional processes; and

3) To expand the productive sector to enable nations to increase their resource base and move toward economic self-sufficiency.

"The concentration is on Jamaica. The outcome of this effort to leade Jamaica to recovery under Western-oriented principles is being followed closely throughout the Caribbean. Our national interests require that we help Jamaica succeed. We expect this program, a large part of which is aimed at re-invigorating the private sector, to turn the economy from negative to positive growth by the end of the year of 1981", said Mr. Bushnell. Jamaica is to receive $19 million in development assistance, and $40 million in ESF, in expenditures designed to complement President Reagan's initiative in stimulating private foreign investment in Jamaica. Additionally there is to be $1 million in security assistance to Jamaica.

In addition to multilateral funds channelled through CDB, U.S. AID is targeting $20 million in ESF to the small islands of the Eastern Caribbean where an additional $7.5 million is to be spent on a regional coast guard program - a measure in which the British have taken the lead.

From this it is evident that U.S. official assistance to Central America and the Eastern Caribbean is modest in amount, compared with financial support given by Venezuela, Mexico, Trinidad and Canada, and will be specifically targeted to contribute to U.S. strategic interests. These include strong support for the present régimes in El Salvador, Honduras and Coasta Rica in Central America, special measures of support for Jamaica, and smaller expenditures for security-related purposes in the Eastern Caribbean. The U.S. contribution to the Caribbean Basin Initiative is likely to amount to no more than $300 million - and Salvador is likely to be the principal beneficiary. The allocation of the U.S. component of the CBI hardly conforms to the 'multilateral' and 'truly non-aligned' project 'with no East-West overtones' that Mr. Haig described in the address quoted earlier in this report. In terms of the economic assistance actually required by the region, the CBI is totally inadequate. What is needed in terms of emergency balance of payments support for the countries of the Caribbean and Central America is in the region of two to three billion dollars per year, and is clearly the business of the major multilateral lending institutions, operating through existing institutional channels. In that regard, the United States has been less than helpful insofar as pressure has been brought to bear on the World Bank and the International Monetary Fund to be less liberal toward Third World countries, than has been the case in recent years.

4. CANADA-CARIBBEAN POLITICAL RELATIONS

We have noted that historic ties of trade and investment have receded in significance while government-to-government relations are assuming increased importance in Canada-Commonwealth Caribbean relations. The "people-to-people" relationship deriving from the flows of migrants and tourists reinforces the official relationship. The Commonwealth Caribbean is probably the only area of the Third World in which Canada has a distinct presence - concentrated in the small islands of the Eastern Caribbean.

From the viewpoint of Canadian business, the region is no longer very interesting: the action is rapidly shifting to the larger and more industrialized countries of Latin America - Brazil, Venezuela, and Mexico, in the first instance; and perhaps also Argentina and Chile. Within the Commonwealth Caribbean, Trinidad is the only country of serious interest to the Canadian business community. With its energy resources of oil and natural gas, one may expect continued rapid expenditure on a larger variety of projects. If Canadian policy with respect to development aid were to be governed principally by the desires of the Canadian business community, the Commonwealth Caribbean would be downgraded in importance, as would Haiti - which is too poor to provide interesting export markets; the Dominican Republic would probably receive more attention, because commercial prospects in that country are unquestionably brighter, and Canadian mining companies have considerable investments there already.

It is clear, however, from the cabinet decision of October,1980,

that the principal axis of Canadian policy in the Commonwealth Caribbean is not commercial, but political. Canada announced "a new thrust to the Caricom relationship", accompanied by a doubling of development aid. In referring to a comprehensive review of Canada's relations with the Commonwealth Caribbean, Mr. MacGuigan reported that:

> Our review confirmed as official policy that the Commonwealth Caribbean is and will continue to be a region of major interest to Canada. Cabinet approved an action plan for a regional policy approach which directs that the Commonwealth Caribbean should be accorded priority. There are two novel aspects to this action plan: it marks the first time Canada formulated such a comprehensive policy toward the Commonwealth Caribbean; and as I have noted already, we accorded priority to the Commonwealth Caribbean in the overall external policy of Canada.

To understand the origins of the policy review of Canada's relations with the Commonwealth Caribbean, we have to go back to the year 1979. The events of that year have been described earlier in this report. In the course of 1979 United States policy toward the Caribbean shifted towards strategic military and ideological postures, directed principally at Cuba, and manifested in hostility to the new government of Grenada, and deteriorating relations with Jamaica.

In the opening days of 1979, Mr. Trudeau accepted an invitation from the Prime Minister of Jamaica to participate in a mini-summit of leaders of developed and developing countries in Jamaica to further progress towards a new international economic order. Mr. Manley told us that he had many

times discussed with Mr. Trudeau the moderating role which Canada could play in the North-South conflict. He also told us that Mr. Trudeau was initially skeptical of the Commonwealth, but had come around to the idea that the Commonwealth, although difficult to define as an institution, is nevertheless a viable and important one, and that Canada's role in the Commonwealth had become a strong one.

Canadian officials in the Caribbean were increasingly disturbed by the hard "strategic" positions adopted by the United States in 1979, and felt it advisable for Canada to distance itself from United States policies. When Miss MacDonald, as Minister of External Affairs of the new conservative government, ordered a policy review of Canada's relations with the Commonwealth Caribbean, Canadian officials at the High Commissions of Barbados, Jamaica and Guyana were more than ready. According to Mr. Roger, Canadian High Commission to Barbados, the principal officials instigating the policy review were, in fact, the three High Commissioners. It is important to note that priority accorded to the Commonwealth Caribbean by Mr. Clark's government followed the Lusaka Commonwealth Conference of 1979, and that this provided the occasion for personal contact between Mr. Clark and Miss MacDonald, on the one hand, and a number of Commonwealth Caribbean Prime Ministers on the other. Commonwealth leaders, including Mr. Michael Manley, had played an important role in the negotiations leading to the independence of Zimbabwe, and more generally in addressing overall problems of de-colonization within the Commonwealth, including the inequities of the international

economic system resulting from centuries of colonialism. The Commonwealth connection thus offered the possibility of putting political distance between Canada and the United States, in matters relating to the Commonwealth Caribbean in 1979. There is no doubt that the policy review was primarily a political one. It was not motivated by commercial concerns; nor was it originally planned to increase development aid to the region. The decision to double Canada's aid program was a recent one, and was "tacked on at the end".

Another input to the policy review was pressure from Great Britain on Canada, and also on Venezuela, to share responsibility for security measures in the Eastern Caribbean - which had traditionally been the business of Britain as the colonial power. Such a role has a rationale in terms of oil supply routes from Venezuela to Eastern Canada. As Mr. Roger said, "we do not regard this area as having strategic interests for us, but we would be very unhappy if oil supply routes that connect Eastern Canada with Venezuela were to be interfered with".

Great Britain also encouraged Mexico to concern itself with security in the Caribbean, principally with respect to the territorial integrity of Belize.

Whatever may have been the considerations which originally motivated the policy review, it is clear that the "special relationship" has drifted toward the subordination of independent Canadian policy to designs made in Washington. The ultimate effect of Canada's decision to accord a higher

priority to the Caribbean was a concession to Washington in providing U.S. policies with the cover of respectability in the form of Canadian participation in the "multilateral" Caribbean Basin Plan. It should be noted that this Plan had been under discussion in one form or another since October, 1979, and under active discussion in Washington since early 1981. It is therefore strange, to say the least, that Canadian officials were able to tell the Sub-Committee so little in their appearance on July 16th, 1981.

Canada as a tool of the United States?

There are widespread misgivings among Caribbean politicians and senior officials concerning the nature of Canada's relationship with the United States in the Caribbean. The central questions raised, concerning Canada's role in the Caribbean resolve to one major issue: is Canada a willing or unwilling 'stalking horse' for the United States, or is Canada a country willing and able to play a moderating role and help restrain Washington from escalating the ideological and strategic East-West conflict in the Caribbean?

The question was most sharply posed by Trinidad's High Commissioner in Ottawa, in commenting on the cabinet decision of October, 1980. Trinidad, it should be rememberd, is a country which is providing considerably more development aid to the Commonwealth Caribbean, than does Canada. Mr. Dumas suggests that Canada has taken a decision not to oppose U.S. policies in the hemisphere, because relations between Canada and the U.S. are already strained with respect to a number of bilateral disputes:

"Canada has several bilateral disputes with the United States, energy policy and FIRA, in particular. Mr. Trudeau is trying to 'Canadianize' Canada and the Reagan administration is annoyed. Mr. Trudeau enjoys the respect of Commonwealth Caribbean governments. It is believed that Canada's participation in the U.S. initiative (in the Caribbean Basin) is the result of a Cabinet decision not to oppose U.S. positions in certain external affairs matters relating to the hemisphere. In short, Ottawa is under pressure from Washington with respect to energy and FIRA, and has decided to placate Washington by co-operating in the Caribbean Basin. The United States is using Canada to put forward policies which the U.S. cannot unilaterally put forward. The U.S. is using Canada's good reputation, and the good will of the West Indians toward Canada.

Canada is a NATO ally of the U.S. - so there is a lot of ambivalence in Canadian positions - between the nationalist energy and foreign investment positions and the U.S.-orientated hemispheric positions, now affecting relations with the Commonwealth Caribbean.

The Americans have been trying to rope Mexico and Canada into the North American accord. Venezuela has a new right wing government, and the visit of Venezuela's foreign minister to Canada in February, 1981, dealt extensively with Venezuela's participation in speeding the influence of Canada and Venezuela in the Eastern Caribbean. Mexico, Canada and Venezuela are to be 'stalking horses' for Washington, and now Washington has resurrected the 'Puerto Rico' model. It is quite frightening. The Nassau meeting was a farce. It lasted 90 minutes. Everyting was worked out in Dallas".

The view that the United States is using Mexico, Canada and Venezuela for the purpose of giving the appearance of a multilateral initiative to United States policies was also expressed by a senior Caribbean economist. In his view these countries have been dragooned into the Caribbean Basin Plan. U.S. pressure on Canada was clearly stepped up with the change in administration in Washington. A reading of the proceedings of the Sub-Committee of July 16th reveals the ubiquitous Mr. Enders popping up all over the place on private visits to Canada, unknown to the Minister of External Affairs, so we

are told. As Mr. Roger told us:

> President Reagan seems to have decided that the region needs an economic thrust to stabilize the political situation all around the Caribbean Basin. So we have a sudden burst of activity, fueled by Tom Enders. Having read the signals, the U.S. wants continental solidarity - so Mexico and Canada are to join in a new Caribbean Development Plan.

The ambivalence in Canada's position has not escaped notice. We were many times asked what Canada was up to: Is Canada serious about playing a North-South role? It was pointed out that Canada has very good relations with the Third World, better relations and a better image than any other industrialized country. This was illustrated at the Gabon meetings of the IMF and the World Bank, when a majority rejected the U.S. nomination for interim chairman, and elected the Canadian Minister of Finance, Mr. McEachen. Canada is not perceived as an imperialist. Canada has played the Africa card well. Canada has given a lot of help to Tanzania and has good relations with Cuba.

It would seem that the Americans wish Canada to be seen as playing an important complementary role within overall U.S. strategy. The United States is discredited, and it suits the U.S. to make it appear that initiatives are coming from Canada. Recently, the U.S. has been putting pressure on Canada to become involved more visibly in the Caribbean Region. Caribbean negotiators sensed that the CIDA people in Washington wanted to defer to U.S. wishes. For example, the United States has been pumping aid

into the two private sector organizations located in the Eastern Caribbean - the Caribbean Association of Industry and Commerce (CAIC) and the Caribbean Investment Corporation (CIC). It seems they were able to twist Canada's arm and similarly involve Canada in funnelling official aid to the CAIC by channelling CIDA money through the Canadian Association for Latin America (CALA).

As concerns the private sector, officials of the CDB expressed the opinion that the Americans are naive and are raising false hopes with their thrust to push private investment into the Region. "Within five years, when their Caribbean Plan has failed to achieve the goals they have set out there will be a massive kick-back against the private sector. There will be a strong anti-American reaction. The United States is over-selling the private sector".

The Canadian private sector is ready to accept the opportunities offered by the new doctrines concerning the primacy of private investment in development aid. As Mr. Dumas sees it:

> Canada has accepted the 'stalking horse' role; Canada is being used, not entirely unwillingly. The Canadian private sector and IT & C wish to expand Canadian exports and investments abroad. That is natural. All countries wish to expand export markets. The Canadian private sector, especially the banks and commercial interests, identify with the Reagan ideological position on the primacy of the private sector.

The Canadian private sector has certainly not been ignored.

Mr. MacGuigan's statement of January, 1981, elevates the joint activities of the Canadian Association for Latin America and the Caribbean (CALA) and the Caribbean Association of Industry and Commerce (CAIC) to the status of officially sponsored and financed initiatives. Moreover, all countries of the Commonwealth Caribbean, regardless of their level of economic development, will be eligible for Canadian development assistance. This will be especially helpful to Canadian companies seeking to penetrate the fast growing markets of Trinidad - a country that delivers substantially more development aid to the Commonwealth Caribbean than does Canada. Canadian business receives assistance in inumerable ways, not only by means of closely tied bilateral development aid, but by the long reach of the many tentacles of the Department of Industry, Trade and Commerce within the governmental structure of Ottawa. The tone of Mr. MacGuigan's presentation of June 8th to the Sub-Committee was heavily weighted toward a concern with Canadian business interests in Latin America and the Caribbean, reflecting the confidence which the private sector has gained as a result of the changing climate of opinion in Washington.

Canada Should be More Sensitive

A major irritant in official relations between Canada and the Commonwealth Caribbean is the paternalism of many Canadian officials who display a contemptuous attitude toward the Commonwealth Caribbean. Mr. Dumas was particularly outspoken on that subject:

> There has been a considerable amount of dishonesty, instanced

> in the fact that testimony presented to the Sub-Committee by a senior official of the Department of Industry, Trade and Commerce is highly misleading, and known to be so by the person concerned. This is just one example of the fact that many people in Ottawa display a contemptuous attitude toward the Commonwealth Caribbean.

Moreover, he remarked that good relations between Canada and the Commonwealth Caribbean are not assisted by statements insulting to the intelligence, such as those made by senior officials of the Department of External Affairs to the effect that "the Reagan administration is interested in furthering the economic and social development of the Caribbean Basin", or that the "Americans have the economic interests of the Caribbean at heart". He suggested that the response to U.S. claims that their policies are necessary to "contain" Cuba, is that there are U.S. military advisors in Salvador, and in most of the Central American countries. More generally, Mr. Dumas expressed extreme irritation with attitudes which are naive and patronizing:

> Every country has foreign policy interests, and its foreign policy including foreign economic assistance, is an expression of those interests. Canada is no exception. It is ridiculous that anybody would be expected to believe that the U.S., Canada or any other foreign country is primarily motivated to advance the social and economic development of the Caribbean countries.

There are persistent complaints concerning lack of consultation. Senior officials of the Commonwealth Caribbean countries were not consulted during the process of the policy review. Ottawa prefers to rely on the views of its High Commissioners in the region, rather than consult with

accredited representatives of the countries of the Commonwealth Caribbean in Ottawa. The Nassau meeting was in that regard, the ultimate example of non-consultation. Trinidad and Tobago were not invited to the Nassau meeting. Mr. Henry Forde, of Barbados, expressed his impatience with the absence of Caribbean representation at that meeting in the following words:

> Canada should be more sensitive in how it deals with Caribbean-U.S. relations and their relevance to Caribbean-Canadian relations. It was ridiculous to have had four Foreign Ministers meet in the Bahamas (Nassau) to discuss aid to the Caribbean without the presence of a single Caribbean leader! We are tired of being treated in this paternalistic fashion. It is offensive to plan economic assistance schemes which exclude Caribbean leaders from making primary inputs. Too often the U.S., and Canada also, will assume that our Prime Minister must talk to them at the level of their junior officials.

Canadian attitudes too often proceed from the premise that Canada is the Great White Father, magnanimously dispensing charity. What is required is a better-informed, more mature, more professional, and more honest approach to a bilateral relationship which is presumably as important to Canada as it is to the Commonwealth Caribbean. Canada's foreign policy is an expression of its interests. If the policy serves Canadian interests, no question of charity is involved. If it does not serve Canadian interests, then why was it adopted in the first place? We have already suggested that the relationship is above all a political one - and that the increase in aid was a secondary 'afterthought'. We suggest that the aid relationship is indeed secondary, and that the primary need is for Canada to use its influence, and its good offices, to moderate the escalation of East-West conflicts in the Caribbean Basin, and to counter the overwhelming presence of the United

States. We once more quote the words of Mr. Henry Forde:

> Canada should play a moderating role vis-à-vis the United States. On occasion Barbados has asked Canada to speak to the U.S.A. Canada should cut out the idealism. We are past the days of the "Lady Boats". Any talk of Confederation here is unrealistic. The past has to be put in historical perspective. Canada must decide what it wants in the Caribbean. We want tranquility. We don't want to be drawn into super-power conflicts. We are firmly with the West. We want to strengthen representative democracy. Canada can use its influence in the Caribbean toward these goals and it should operate its aid policies in constructive and humanitarian ways with the aim of promoting economic and social development. Canada must make up its mind what it wants from its aid programs - aid as a means of generating economic returns for Canada, or aid to help poor people.

Canada and the Caribbean Basin Plan

Enough has been said about the Caribbean Initiative Plan to raise a number of questions relating to Canada's participation. Why should Canada lend legitimacy to current U.S. policies in the Caribbean and Central America by participation in this multilateral plan? Are U.S. policies helpful in securing the peace and tranquility of the Caribbean? Is this the way to resolve the civil war in El Salvador - or in Guatemala? Are the Cubans really the cause of the problem as President Reagan's administration claims? What should Canada's policy be? Should it rest on the acceptance of a realpolitik that accords rights of laissez-faire to the super-power ruling our hemispheric backyard? Why has Canada got itself mixed up with in this affair? Will there be any substantial addition of development aid as a result of this plan?

Press reports of the October meeting of Caribbean countries with the Nassau partners in Santo Domingo quote a Canadian official as commenting that "every time we sit down, we expect the Americans to announce something tangible and positive. I've told my American colleagues that (Secretary of State) Haig needs to be able to stand up and say: Here's what we can announce. Otherwise the next meeting will look silly". It is not, at this point in time known whether the U.S. will decide to allocate increased official aid to the Caribbean Basin and if so, how much. But the review of U.S. policy in the Caribbean Basin contained in this report, indicates beyond question that any increased economic aid would be bilaterally targeted to achieve the declared objectives of the government of the United States. Moreover these objectives are not primarily developmental, nor are they tolerant of ideological diversity, but are aimed specifically to further U.S. strategic interests in an East-West, cold war perspective. We suggest that it is "silly" to judge the Caribbean Basin Initiative principally in terms of whether the U.S. will make an additional substantial contribution to this Plan, to correct the glaring imbalance of the financial inputs of the four partners and ease the embarrassment of Canadian officials. It is silly, because even if the U.S. were to increase its contribution - and there have been no such commitments! - a fundamental problem remains.

The problem is illustrated with chilling clarity by events reported from the Dominican Republic during the month of October. In October, Vice-President Bush visited the Dominican Republic and used the opportunity to launch a bellicose verbal attack on Cuba, charging that Cuba has "nothing

to offer but revolution", and "must create other revolutions by destabilizing, infiltrating and terrorizing". Beyond this rhetoric, he explained that 'he had come to show his interest, rather than promising concrete programs'. In the week preceding the visit of Vice-President Bush, the Dominican legislature had protested a measure already passed by the U.S. Senate, to raise protective barriers against foreign sugar imports from 15 to 18 cents per lb. Dominican sugar producers sell 98 per cent of their sugar to the United States. So much for assistance by trade concessions! Countries are exhorted to 'trust in free enterprise' and the 'market system', while the markets are mercilessly rigged in favour of U.S. domestic producers. Vice-President Bush proceeded to Colombia, where he confirmed that the U.S. was selling F16's to Venezuela, and Huey helicopters to Colombia, and justified American military aid to the Salvadorian Junta on the grounds that President Duarte was "elected by the people". Lest this appear unbelievable, we quote from an AFP report: "les États-Unis apportent, selon lui, 'une aide modeste' au régime Duarte. Il y a une grande différence, ajouta M. Bush, entre un gouvernement élu par le peuple et une opposition constituée des mouvements guerillas dirigés vers l'extérieur et principalement du Cuba à travers le Nicaragua". It is as inevitable as night follows day that anti-American sentiment will once again explode in these countries, and Washington will cite yet one more fallen domino in support of its charges of Cuban subversion.

Mexico did not attend the meeting in Santo Domingo, in protest against the exclusion of Cuba. Mexico has asserted its disagreement with U.S. policies, loudly and clearly. It has done so in spit of serious pres-

sures on the economy in the form of falling oil prices, and the threat of another devaluation of the peso. Mexico invited Cuba to participate at Cancun, and withdrew the invitation only after President Castro had publically bowed out because the President of the United States had refused to attend the summit if Cuba were to be present. In August, Mexico joined France in recognizing the political coalition opposing Duarte's régime in El Salvador as a representative political force.

What has Canada done? Canada has maintained a "low profile". Canadian officials in the region were clearly apprehensive lest 'Canada get tarred with the American brush'. They expressed concern that Canada should not 'get sucked into the American thing'. They are quite right. There is cause for concern. In spite of the finely-honed words of the communiqué drafters at Nassau, the Caribbean Basin Initiative has remained unabashed in its ideological thrust. This is what recent events in the Dominican Republic illustrate so clearly.

We suggest that Canada has three options concerning its entanglement in the Caribbean Basin Plan:

1) to remain as a willing partner and continue to lend Canada's good name to the plan, protesting only the evident inequity of the financial contributions of the donor countries;

2) to remain as a reluctant partner, and join Mexico in insisting on the formal inclusion of Cuba as a guarantee of the non-ideological and non-aligned nature of the Plan; or

3) to opt out of the arrangement and develop existing programs of Canadian aid to the Caribbean on a bilateral basis.

The first option, although superficially the most attractive, is likely to damage Canada's credentials as an independent actor in the Caribbean. Unlike Mexico and Venezuela, which are neighbouring regional powers with foreign policy interests in Central America and the Caribbean, and whose assistance by means of the oil facility is non-discriminatory and constitutes an important step forward in overall South-South co-operation, Canada is in a different position. Canada is not a Caribbean Basin country, as are Venezuela, Colombia and Mexico. Canada does not have strategic interests in the Basin, as has the United States. Canada has historic and well-developed relations with the Commonwealth Caribbean. If Mexico and Venezuela are making available their oil, what is Canada making available? Its special bilateral relationship with the Caricom countries? On balance, it would appear to be most inadvisable for Canada to continue to participate in the Caribbean Basin Plan. Canada has no leverage over Washington which Canada could not exercise more effectively from an independent position.

The second option is perhaps more than can realistically be expected, given Canada's NATO affiliation and vulnerability to U.S. pressure on bilateral issues ranging from energy policy, to acid rain, to the foreign investment review agency, etc. It would require Canada to protest, at every opportunity, and in public, U.S. military intervention in Central America. It would require Canada to insist on the inclusion of Cuba as well as

Trinidad as a partner of the aid consortium, along with Venezuela, and Mexico - and Colombia, which may soon be included. While this would be the most constructive and desirable policy, it is perhaps unrealistic to expect Canada to exercise the degree of independence vis-à-vis Washington, which Mexico has adopted.

The third option, i.e. unilateral disengagement from the Washington-designed multilateral Plan presents itself as the most realistic one. The reasons have already been laid out in discussing the first options. Canada has well-defined bilateral relations in the Caribbean - with Cuba, with Haiti, and most particularly with the Commonwealth Caribbean. Canada has a good image, and enjoys good will. The relationship is basically a low key and sound one. We do not mean to suggest that Canada should not strengthen its relations with Mexico and Venezuela - on the contrary. What is questioned here is the framework which has been put in place by Washington policy designers, for the integration of Canada into a new continental North American relationship with the Caribbean Basin. The argument for disengagement parallels, in some ways, the argument for the non-membership of Canada in the Organization of American States. What is taking shape in the Caribbean Basin are the outlines of a political configuration which is centered in Washington, and which specifically excludes Cuba. We do not believe that it is advisable for Canada to join the O.A.S. at this time, but we draw attention to the fact that the Caribbean Basin Initiative is, ultimately, a design for a regional political order of things which, unlike the Organization of American States, excludes Cuba. As shown earlier in this report, that

design was first revealed in October,1979, in the first version of Mr. Seaga's Plan for the Caribbean.

The Canada-Caricom Relationship

Canada should re-affirm its special relationship with Caricom, and assist the Caribbean Community to resist pressures which threaten to fragment it. Canada should signal the special Commonwealth relationship by publicly telling Venezuela to keep 'hands off Guyana', and by putting the world on notice that Canada will stand behind the territorial integrity of Grenada. Canada should resist all pressures to act as a proxy for the United States in matters relating to Caricom. The United States has for instance, been pressuring Caricom to admit Haiti and the Dominican Republic. This is a course of action which the Group of Caribbean Experts has advised against, at least until Caricom has secured a deeper level of economic and political coherence. Canada should put its co-operation program with Caricom back onto a better footing, so as to be able to assist the integration movement more effectively. In this regard it is suggested that Prime Minister Trudeau meet personally with the representatives of Caricom countries in Ottawa.

In developing Canadian policy toward the Commonwealth Caribbean, it is important to understand that Jamaica stands apart from the rest of the Commonwealth Caribbean in more ways then geographically. It is no accident that Jamaica opted to go it alone to independence in 1962, thus terminating the Federation of the West Indies. Jamaica does not speak for

the Commonwealth Caribbean. As Mr. Forde pointed out, neither Mr. Manley, nor Mr. Seaga could speak for the region as a whole. Jamaica may be the key to U.S. efforts to bring the Caribbean under its ideological umbrella, but the evidence suggests that Mr. Seaga's objectives are ultimately limited to Jamaica. North America, including Canada, tends to see the Commonwealth Caribbean through the eyes of the Jamaica Daily Gleaner. That, however, is a serious misreading of reality. Moreover, it is by no means assured that Mr. Seaga's 'Puerto Rico' strategy can bring results, for a number of reasons, not the least of which is that it would require a degree of supression of labour organization and repression of freedom which will be strongly counter-productive in terms of bringing social stability to Jamaica. Already there is disillusionment, and the prediction of a resurgence of the protest of the 1960's with black power and strong leftist orientation. As Professor Nettleford told us:

> You cannot have such plans in Jamaica without including the workers. There will be sabotage, wittingly or unwittingly (low morale) if workers are left out of national reconstruction. The Manley régime tried to develop worker participation. Now we have a tendency to revert to the old order of things. During the Manley years there was a sense that everybody was somebody. This is very important to the Jamaican psyche, Jamaicans are very sensitive to authority structures. There is, after all, a legacy of slavery. The present government is visibly 'de-blackning' the Jamaican élite. The traditionally light-skinned traders are back in the saddle. This is not going unnoticed and will have serious social consequences if it continues. There could be resurgence of the protests of the 1960's with a version of Black Power and a strong leftist orientation. The present policy could be strongly counter-productive as a means of bringing social stability to the region. If the black lower classes remain marginalised there will be strong

disillusionment, even among those who voted for Mr. Seaga in October, 1980.

Jamaica has a well-developed upper-class élite of land-owning and commercial interests which is unique in the Commonwealth Caribbean. The Jamaican political right is drawing closer to counterparts in Central America, although as we have stated, there is no cultural affinity. Jamaican links with the United States are very strong, and much of the institutional infrastructure of the Caribbean Basin Initiative is being built on a Kingston-Washington axis. Kingston-Miami is the regional sub-centre of a network of formal and informal private sector organizations, operating in tandem with a media network which radiates from the Daily Gleaner outward to Miami and Washington; New York, Houston and Toronto; San José and Caracas; London and Frankfurt. Jamaican links with the Eastern Caribbean are, however, very weak.

The political centre of gravity of the Caribbean Community lies in the Eastern Caribbean. Here Trinidad is a mjaor source of balance of payments assistance and development aid to other Caricom countries; Guyana played a key role in the formation of Carifta and Caricom, whose Secretariat is located in Georgetown; Barbados is the regional centre for a number of surrounding island countries, and the Caribbean Development Bank is located in Bridgetown; additionally, there is the Eastern Caribbean Common Market Secretariat, and the new Organization of Eastern Caribbean States. Among the many problems of the countries of the Commonwealth Caribbean, is the

problem of security in the islands of the Archipelago, given the activities of gun-runners, drug smugglers, mafia-connected casino operators, and similar disreputable characters - including North American-based suppliers of military hardware to South Africa, such as the Space Research Corporation. Security is, for all countries, a sensitive and important aspect of national sovereignty. In the Eastern Caribbean, it would seem highly advisable for policy relating to security to be determined by Caricom collectively, in accordance with the provisions of the Treaty of Chaguaramas, in order to avoid the external insertion of East-West conflicts into necessary measures to equip countries with patrol boats to guard their coastlines. It is suggested that Canada be cautious in involvement in the security aspect of the Commonwealth Countries of the Eastern Caribbean, insofar as Canada has no strategic interests in the region, and has much to gain by maintaining relations on a correct, and ideologically non-aligned basis.

Conclusion

The central question at issue in Canada's relations with the Caribbean concerns the content to be given to the 'special relationship' which is 'unlike that which Canada has with any other part of the developing world' and is 'unlike our relationship with all but a few countries anywhere' - to quote from the statement of the Minister for External Affairs, announcing 'priority to the Commonwealth Caribbean in the overall external policy of Canada'.

Specifically, is this 'special relationship' derivative of Canada's

special relationship with the United States? Is Canada to act as a low-profile replacement for the departing British colonial power from the hemisphere in general, and the Eastern Caribbean in particular? Is Canada being used to legitimate the geo-political and ideological thrust of the United States in the Caribbean Basin by participating in 'multilateral' arrangements of co-operation, which are essentially designed by Washington? This is direction toward which Canadian policy is currently drifting.

Alternatively can the 'special relationship' be translated into a model of North-South relations between a developed and a group of developing countries, sharing the common language and institution of the Commonwealth, and sharing also the recognition of the need to redress the inequities of the international economic order? Such a relationship would have to be oriented toward the developmental priorities of the countries of the Caribbean Community, and respect the fact that West Indians are building a nation, and want neither U.S. nor Canadian hegemony. The donor-recipient aspect of the Canada-Commonwealth Caribbean relationship would have to be 'special' precisely in the sense that Canada, as the donor, would refrain from efforts to lever or influence the domestic or foreign policies of Caricom recipients of development assistance. Nor should aid be used to subsidize Canadian private business interests in the region. The alternatives resolve themselves to a choice of primary partnership within the triangle of United States - Canada - Caricom relations. Is Canada's primary partner in the Caribbean region to be the United States, or is it to be the Caribbean Community? Is Canada to be one of the two external powers of the 'north', which together with two or

more external powers of the 'south' - Mexico, Venezuela and possibly Colombia - are to impose stability on the Caribbean? Or, will Canada opt to build on traditional ties, to forward an independent and uniquely Canadian aid bilateral relationship with the countries of the Commonwealth Caribbean? While the bilateral relation between Canada and the Commonwealth Caribbean may appear to be an unequal one, in the sense that there is a donor-recipient relation, it is by no means unequal when cast into the larger framework of relations between developed and developing countries within the Commonwealth. Here Canada enjoys a respect surpassing that accorded to the ex-colonial metropole - and the countries of the Caribbean likewise play a role in the life of the Commonwealth far exceeding their small size.

We suggest that Canada should disengage from the Nassau model of north-south co-operation, described by Mr. Enders in September as a "mini-North-South dialogue", whose sponsors are 'two industrial countries and two major developing countries'. Canada should, in our view, build on its historic and traditional relationship with the Commonwealth Caribbean, and transform it into a stronger and mutually more satisfactory one - respectful of the aspirations of the countries of the Commonwealth Caribbean to continue the process of de-colonization which started only twenty short years ago and has made truly remarkable progress. In this context, Canada's diplomatic and commercial relations with Cuba play an important, if indirect role. The Commonwealth Caribbean countries, have strong traditional relations with Britain, the United States and Canada; additionally, they have a diversity of non-traditional relations with many other countries, including socialist

ones. All the Commonwealth Caribbean countries including Jamaica are part of the non-aligned movement which also includes Cuba, where its Secretariat is currently located. The fundamental objective of that movement is de-colonization; it operates on the basis of concensus and ideological pluralism. The non-aligned movement, the Group of 77, and the ACP are in many ways the most important element in the foreign policies of most of the countries of Caricom - Canada is more pragmatic and less ideological than the United States, and Canada should be able to re-orient its relations with the Commonwealth Caribbean toward co-operation and dialogue, as equals.

Canada should be able to understand that the strengthening of the regional institutions of the Caribbean Community are central to West Indian national aspirations; that the countries of the region which have achieved political independence do not desire to be re-colonized by the United States, Venezuela, Canada, or any other external power; that these struggling societies do not need the cold war; and most particularly that attempts to lever their fragile economies into conformity with the militant free enterprise doctrines of the United States by economic pressure will meet open resistance, and will ultimately close the options on the continued existence of democratic institutions in the region.

In the Caribbean Basin, there are today three predominating political tendencies: Christian Democracy; Social Democracy; and Marxism. It is essential for the peace and progress of the Caribbean and Central America that these should find a form of co-existence. In this context, non-alignment

is a defensive common front against pressures from metropolitan powers to impose their objectives, their priorities, and their ideology on new nations emerging from centuries of colonialism. In the context of the Caribbean, the source of these pressures is, without question, the United States.

In the Commonwealth Caribbean, the acceptance of ideological pluralism is the principal condition for the preservation and advancement of the regional movement. Canada could play a significant moderating role in this dangerously explosive part of the world, and we found the widely-shared hope and expectation that Canada would play such a role. Canada has long historic associations with the region; and Canada is well suited to understand the developmental needs of the countries of the Commonwealth Caribbean, with their mixed economies and diverse ideologies. Above all, Canada should be able to understand the deeply-rooted desire to build a West Indian nation from the inheritance of 300 years of West Indian kinship, and 300 years of colonial fragmentation. Canada should understand insofar as national unity is the central preoccupation of Canadian politics.

Canada must understand West Indian nationalism. The West Indies are building a nation. It is to be hoped that Caribbean unity will continue to take priority over ideological diversity. Moreover, Caribbean cultural identity and reality is inclusive of Cuba. Cuba is, above all, a Caribbean country, with a proud achievement respected and admired for its success in raising the living standards of its people from the conditions that obtained in the years prior to the Cuban Revolution; respected also for its role in

assisting the government of Angola to resist South African-backed efforts at military intervention. Canada should be able to understand what official America cannot understand: that respect and admiration for Cuba does not imply agreement with Marxist ideology, nor is it inconsistent with policies aligned with the "West".

In a practical sense, it follows that Canada should develop closer bilateral relations with the Caribbean Community, and distance herself from questionable entanglement with the Caribbean Basin partners. Above all, Canada should resist pressures from the United States to participate in the imposition on the Caribbean region of the current American prescription for the problems of developing countries. For one thing is certain. If escalating military and economic pressure is applied to Caribbean countries coming out of the de-colonization process in order to impose on them a heavy dose of supply-side economics, Third World style, there will be riot and revolution. Eventually, the English-speaking Caribbean will find itself in the Latin American syndrome: Marxist-supported revolutionary movements facing American-supplied gunboats, helicopters, mercenaries and marines.

5. CANADA - CUBA RELATIONS

Canada's diplomatic and formal economic relations with Cuba date from 1945, and the binding fabric is trade. Canada has had an active trade relationship with Cuba since the 19th century. The Royal Bank, for example, opened a branch in Havana in the same year that it opened its first branch in Ontario.

The most important thing about Canada-Cuba relations, is that Canada did not break them in 1960. This was the single most important political decision affecting Canada-Caribbean relations in the post war period, and continues to have a profound effect on current Canadian relations with the countries of the Commonwealth Caribbean. In the matter of diplomatic relations with Cuba, Canada acted in defiance of the United States, a decision not unconnected with the anti-American, anglophile orientation of Prime Minister Diefenbaker. In the Western hemisphere, only Canada and Mexico maintained diplomatic relations with Cuba throughout the 1960's, and Mexico reduced their relations significantly. All of the West European countries maintained normal relations with Cuba.

In Cuba one is constantly reminded of the fact that Canada stood by Cuba throughout the difficult years of Cuba's diplomatic isolation. In 1972, the O.A.S. revoked the Punta del Este resolution and Cuba's hemispheric isolation was eased. Recently, this trend has again changed: Costa Rica, Peru, Venezuela, and Colombia have all now broken relations with Cuba. Relations with Venezuela are particularly bad, consequent on the refusal by Venezuela to extradite the Cuban terrorists who blew up a Cubana passenger

plane in Barbados in 1976, killing all aboard. Trinidad, Barbados, Jamaica, Guyana and Grenada have diplomatic relations with Cuba. Jamaica was the first Caricom country to open consular relations with Cuba in the 1960's. Although Mr. Seaga expelled the Cuban ambassador for interference in internal affairs of that country. Jamaica has not broken diplomatic relations, and Cuban doctors continue to staff hospital and clinics in Jamaica.* Mexico maintains very friendly relations with Cuba, and Pemex is participating in off-shore oil exploration. Mexico agreed to participate in the Caribbean Basin Plan on the condition that no country be excluded and boycotted the October 8th meeting in Santo Domingo because Cuba was excluded. (No public statement was issued in order to avoid jeopardizing the Cancun conference.)

Canada's relations with Cuba are primarily commercial. Cuba constitutes the fourth most important hemispheric market for Canadian exports, following Brazil, Venezuela, and Mexico. Canada's exports to Cuba far exceed exports to the Commonwealth Caribbean; and last year Canada's imports from Cuba, for the first time, exceeded imports from the Commonwealth Caribbean. Following the Cuban revolution, Canadian banks negotiated the terms of transfer of their assets to the Cuban government, and have facilitated trade between the two countries.

---

* Jamaica abruptly broke diplomatic relations with Cuba in November, 1981, and ordered all Cubans to leave the island.

Canada has a large favourable balance of trade with Cuba, and the maintenance of good relations with Cuba is regarded as useful by Canadian business. In business matters, the Canadian private sector is less ideological and more pragmatic than its American counterpart. Canada exports a variety of commodities to Cuba, ranging from wheat and animal breeding stock to machinery and hotel equipment. The principal import is Cuban sugar, which is a strictly commercial transaction, at free world prices. Recently Cuban citrus has also been imported. Spain and Japan are Cuba's other major Western suppliers.

Canada's relations with Cuba have cooled in recent years. A bilateral aid program, which commenced in 1973, was not renewed by Canada after Cuba offered military assistance to the government of Angola. The aid program was formally terminated in October, 1979. By that time it amounted to a total of $14 million. The official reason given for the termination of aid was that Cuba's per capita income was too high. Western European countries cancelled their aid programs at the same time and gave similar reasons.

In answer to questions as to why Canadian aid was terminated, we were told that there is no reason why Canada should give aid to a communist country which is receiving massive economic assistance from the Soviet Union. Cuba's military presence in Africa appears to be the reason for the cancellation of the aid program.

After 1979, only CUSO was left to deliver aid to Cuba, and in

December, 1980, CIDA froze its financing of CUSO, a decision made personally by the Minister of External Affairs. CUSO was not ordered to cease operations, however, and will continue to operate without CIDA assistance.

The decision to cut CIDA funding of Canadian NGO's in Cuba is a political one, and of questionable wisdom from the viewpoint of mutual benefit of Canada's relations with Cuba. The amount of CIDA funding involved was very little - less than $150,000 per annum - and the program was a model of technical co-operation, organized on the basis of ten joint working groups; five in animal sciences, and five in medicine. The working groups, with equal numbers of Cuban and Canadian permanent members, met once a year, alternating the place of meeting between Canada and Cuba. Canadian participants were drawn from federal and provincial government agencies, universities and the private sector. Technical expertise was of the best quality, and Canadian experts did not receive fees, honoraria, or contracts. Among the many success stories of this very interesting program was the development of a new wonder pig bred for the tropics and named the Lacombe, after the federal government experimental station in Alberta whose chief geneticist was instrumental in its development. Canadian experts found it stimulating to work with Cuban counterparts on problems of animal nutrition in tropical conditions. In an interview which forms appendix material to this report, Mr. Norman Cooke, former Field Staff Director for CUSO in Cuba, explained that:

> The scientists who worked with us and had previously worked with CIDA bilateral programs say they prefer the CUSO arrangement because by spending nowhere near as much money, they are

> getting better and quicker results. CUSO worked very hard to get the very best people. The Cubans are pleased because of the quality of people we have brought down. Very few stayed even one month; it was mostly a matter of days.
>
> To give one example, the Cubans wanted to learn a surgical technique of infant cardiology. We located the surgeon. He immediately knew what was wanted. He asked when the next flight to Cuba was. We were on the next plane out. He stepped off the plane, straight to the Conference room, demonstrated his technique and 18 hours later was on a plane back to Montreal. A two-day seminar - it could have been in Halifax or Boston, or anywhere. There are fields where there are literally only 6 or 10 real Canadian experts - such as tropical medicine, for example. For the Canadian experts it is interesting to work in Cuba.

The question has been raised, as to whether Cuba is really in need of assistance from Canada, in view of the fact that Cuba has considerable expertise in such areas as animal science and tropical medicine. Should Canada not be aiding 'the poorest of the poor'? Apart from the fact that this technical aid program has minimal cost, a middle level developing country such as Cuba is in a much better position to absorb and pass on the benefits of transferred technology than a very poor one. Cuba, in this context, extends international development aid to 33 countries, many of them not in the communist orbit, such as Panama, and Jamaica. Then again, Cuba has skills which Canada needs, such as expertise in tropical medicine. Cuba is particularly strong in medicine, and over-produces doctors. There are approximately 8,000 Cuban doctors working overseas.

CUSO's technical assistance program in Cuba would appear to be a model one. It is difficult to explain the termination of the very modest

level of CIDA funding on any grounds other than purely political ones. From a developmental and humanitarian view, the decision is not justifiable.

Even from the narrower perspective of expanding the range of personal and professional contacts to the mutual advantage of both Canada and Cuba, it is a foolish decision. Indeed, there are compelling reasons why it is desirable to broaden avenues of contact, such as the possibility of new commercial opportunities. One would hope, from the viewpoint of consolidating relations of mutual respect between a developed capitalist and a developing socialist country, linked by bonds of trade, that the 'people-to-people' relationship between them will continue to expand. In this connection, sporting events can play a useful role: A Cuban baseball team to play the Expos in Montreal's Olympic stadium?

Canada's relations with Cuba, although not as cordial as they were in the mid-1970's when there existed a certain possibility of moves toward the normalization of Cuba-United States relations, have nevertheless been firmly proper. Here it should be noted that the Canada-Cuba relationship is not unimportant for Canada's relations with the Commonwealth Caribbean, and in a wider context for Canada's position on North-South issues. Canada has closer links than any other hemispheric country with the United States; Canada maintains diplomatic and trade relations with Cuba; and Canada has a presence of its own in the Caribbean, particularly in the Eastern Caribbean. All the major countries of the Commonwealth Caribbean have relations with Cuba, and all adhere to the Non-Aligned Movement. Havana is currently the

secretariat of the Non-Aligned Movement.

Canada's position with respect to Cuba differs fundamentally from that of the United States. The Canadian government does not appear to share Washington's view that the escalating conflicts in the Caribbean are caused by Cuban expansionism. In an informal discussion, a former Canadian ambassador to Cuba suggested that Cuba does not intend to conquer any islands, but will try to influence governments to adopt views more akin to theirs. Cuba is a small country with a large foreign policy, larger than life. Cuba manages to straddle the line between non-alignment and commitment to the Soviet Union, and desires to influence world events. Since the non-aligned summit of 1979, Cuba has shifted attention to the Caribbean and Central America. Cuba is now less interested in Africa and the Middle East than in Latin America - Central America in particular, and the Caribbean.

In response to a question as to whether Cuba manufactures the opportunities they seize to expand their influence in the region, the reply was definitely no: "No, I don't buy that. When a movement looks like it can overthrow a U.S. supported régime, they will help". But the root cause of the problem is economic:

> The Cubans will damage the United States whenever they can. They want to get back at the U.S. for the embargo (blockade). They will support anybody who fights the United States. Mark you, the average Cuban likes the Americans. They are envious and admiring. They are similar - inventive and bright. They are quick to react to calls for assistance. They identify with people who fight against tyranny - and both Gairy and

Somoza were awful, and they want to get back at the U.S. The influence of the U.S. was reduced with the fall of Gairy and Somoza.

If Mr. Gairy and Mr. Somoza scored as friends of the United States, they were certainly not well regarded in Ottawa. The new régimes of Grenada and Nicaragua are not being regarded as 'hostile' in Ottawa, and Canada has not set up ideological criteria in its external relations. This constitutes the most important difference between the United States and Canada in relations with the countries of the Caribbean and Central America.

The Canada-Cuba relationship has been downgraded in recent years. The aid program has been terminated and even the small CIDA grant to CUSO has been eliminated. In 1978, Canada for the first time imposed visa requirements on Cuba. Relations, although correct, are distinctly cooler than they were a few years ago. This is regrettable, particularly in view of the growing climate of hostility between the U.S. and Cuba. We have noted the bellicose tone of recent speeches by U.S. leaders.

Equally, if not more disturbing is the escalation of U.S. military activities in the Caribbean. Large-scale U.S. war games off the coast of Puerto Rico and Cuba - part of 'Ocean Venture 81' described as the biggest show of U.S. naval strength since World War II, and involving 1,000 aircraft, 210 ships and 120,000 troops of the U.S.A., its NATO partners and allies including Venezuela and Colombia - caused severe invasion jitters in Grenada. These fears were not without cause because Rear Admiral Robert P.

Mackenzie, U.S. Naval Commander in the Caribbean described Nicaragua, Grenada and Cuba as "practically one country" and referred to the situation as a "political-military problem". Given the tensions caused by this statement, it was not surprising that the government of Grenada interpreted U.S. military manoeuvres on Vierques Island, off the coast of Puerto Rico, conducted under the code name of Amber and the Amberdines as a dry run for an invasion of Grenada and the Grenadines. There is actually an area, on the southern tip of Grenada called Amber, which is in close proximity to the site of the new international airport being built with Cuban assistance. Moreover, the reasons given for the invasion of the island codenamed Amber bear a remarkable similarity to official positions taken by Washington vis-à-vis Grenada. The government of Amber was described as 'unfriendly', and the purpose of the exercise was to station troops in Amber until an election was called and a government favourable to the United States installed.

With respect to Cuba, there is concern that measures taken by the U.S. permitting Coast Guards to intercept ships suspected of carrying illegal immigrants and directed against Haitian refugees, could be interpreted as a move to tighten the blockade on Cuba. Such an interpretation gains credence from the fact that it coincided with the move to repeal the Clark amendment of 1976 prohibiting the U.S. from rendering military assistance to warring factions in the civil war in Angola. Cuba has some 15,000 to 20,000 troops in Angola. The U.S. recently completed official discussions with the government of South Africa which have led to accusations by

African countries that South Africa now has received the green light from Washington to continue its military intervention in Angola.

Bearing in mind the rising tensions in the Caribbean, and the ultimate dangers to peace inherent in adventuristic confrontational postures vis-à-vis Cuba, it would seem wise for Canada to widen channels of communication to Havana by placing the somewhat deteriorating relationship between Canada and Cuba onto a firmer footing. Thus, CIDA financing might be restored of the CUSO program, and Canada's new international arm of Petro Canada could join Pemex in efforts to make Cuba less dependent on imported oil supplies. As already suggested, Canada should make her continued participation in the Caribbean Basin Plan conditional on the implementation of the Nassau agreement with respect to the principle of non-exclusion.

In the autumn of 1981, 90 countries of the Non-Aligned Movement charged the United States with destabilizing Nicaragua and Grenada. The Secretariat of the Non-Aligned Movement is currently located in Havana, and Cuba has been, and will continue to be, a key country in that loose but significant grouping of developing countries.

A decision to upgrade Canada's present proper, but cool, relationship with Cuba by some or all of the steps here suggested, might be the occasion for high level discussions between Canada and Cuba, to complement the closer relations which Canada is building with Venezuela and Mexico. Canada's traditional role as a bridge-builder or honest broker is likely to

receive its severest test in the Caribbean Basin area. The Canada-Cuba relationship might be critical in the eventuality of an imminent U.S.-Cuban military conflict.

6. CANADIAN DEVELOPMENT AID TO THE COMMONWEALTH CARIBBEAN.

The decision to accord special status to Canada's historic relationship with the Commonwealth Caribbean was a political one - and so was the decision to double aid flows to Caricom countries. It presents a challenge to the Canadian International Development Agency (CIDA) to expand and transform Canadian programs in the region into a model of 'best practice' in the delivery of development aid.

This implies that priorities should be governed strictly by the developmental needs of the countries of the region, and not by the desire to generate immediate economic returns to Canada. Nor should the aid relationship be subordinated to short term political pressures on, and from, the Department of External Affairs. It further implies that the donor-recipient relationship be 'special' in the sense that there should be meaningful consultation and sensitivity to the complexities of Caribbean economic, political and social reality. What is required is a serious effort to transform development assistance to the Caribbean into a pilot program of 'best practice', as evidence of Canada's commitment to a more equitable relation between North and South.

The Commonwealth Caribbean presents the best possible environment in which Canada can hope to operate a model aid program. Canadian programs in the Commonwealth Caribbean are Canada's oldest programs, outside the Colombo Plan, and started in 1958, when the Federation of the West Indies was launched. There is a commonalty of language and institutions, and a multiplicity of 'people to people' links. The region has a well developed institutional infrastructure, and a higher calibre of professional expertise, in relation to the size of the population, than can be found anywhere in the world. In that

regard, the Commonwealth Caribbean presents a stark contrast to conditions obtaining in Haiti. The contrast is equally stark with respect to human rights. Aid is a government to government relationship, and cannot be otherwise. In the Commonwealth Caribbean, governments, by and large, serve the population. There is no problem, such as exists in Haiti, that aid might be counter-productive, in the sense that it enables a corrupt and repressive government to survive.

Although the Commonwealth Caribbean is not as poor as many other developing countries, there is a great deal of poverty, and unemployment levels among young people are frequently in excess of fifty per cent. Economic growth has everywhere slowed down, and has been negative in Jamaica and Guyana for a number of years. The crisis in the larger world economy has recently manifested itself in very large gaps between minimum foreigh exchange requirements, and the capacity to meet them from export earnings and private investment inflows. Hence, the efforts of the Caribbean Group (CGCED) to co-ordinate emergency balance of payments support for Jamaica, Guyana, and also Barbados in the form of Caribbean Development Facility (CDF) - type financing. The Dominican Republic and Haiti are in similar straights.

For the Commonwealth Caribbean countries alone, emergency balance of payments support excluding IMF loans has escalated from U.S. $64 million in 1978/79 to U.S. $637 million in the current year 1981/82. In the absence of adequate multilateral financial resources to cover these yawning foreign exchange gaps, ad hoc arrangements have prevailed. Bilateral donors have contributed substantially to CDF - type financing, which constitutes the most urgent need of the countries of the Commonwealth Caribbean at this time.

Canada's direct contribution to overall public requirements of concessional finance for the Caricom countries amounts to approximately five per cent of total need in the current fiscal year 1981/82.

Canadian assistance has traditionally been infrastructural project aid in the form of schools, water supply, roads and airports. Since 1977, there has been a shift in emphasis by the international development community toward directly productive employment generation; increased food production and the basic human needs of the poorer sections of the population. The shift was reflected in some change in CIDA priorities toward the agricultural and food producing sectors and the downgrading of infrastructural projects. Currently, another shift is in the wind - this time downgrading assistance to the poorest and weakest members of society, in favour of incentives to the private sector to speed job creation in export-oriented manufacturing and in cash crop agriculture, on the Singapore-Taiwan-Hong Kong model.

The most urgent need of Caricom countries, in recent years, has been balance of payments support. Multilateral financial institutions have assisted, but have not provided resources in the amounts required. In response to changing circumstances CIDA aid to Jamaica, and to a lesser degree also to Guyana, has for the past several years taken the form of lines of credit including food aid. This form of assistance is more 'liquid' and more helpful in the circumstances, than project aid, with its cumbersom Canadian content requirements, and inadequate provision for local costs.

In the Eastern Caribbean, however, Canadian aid remains almost exclusively project aid. Here Canada and the United Kingdom are the oldest bilateral donors. These two countries were supportive in the setting up of

the Caribbean Development Bank in 1970, and are its only extra-regional members. The CDB is the largest single source of assistance to the LDC's of the Eastern Caribbean; its primary function is the delivery of aid to the micro-states, to offset adverse polarization effects favouring the stronger centers of Trinidad and Jamaica within the Common Market arrangements of Caricom. In recent years, the CDB, United Kingdom and Canada have provided approximately 35 per cent; 30 per cent; and 25 per cent respectively in bilateral aid deliveries to the Leeward and Windward Islands, and Belize. The U.S. does not operate bilateral aid programs in the LDC's, but is the largest contributor of soft funds to the Caribbean Development Bank.

Canada has twenty years of experience in assisting the Eastern Caribbean. There are, however, a number of problems and complaints relating to Canadian aid in the LDC's. It would seem that Ottawa has not adjusted to the change in status of these territories: of the seven islands-states of the Leeward and Windwards, five are now independent sovereign states. Neo-colonial and paternalistic approaches are outdated. The Eastern Caribbean provides a challenge to CIDA to transform the existing aid relationship into the model one which we suggest it could become. In this connection, the recent conference organized by Canada in Antigua on behalf of the World Bank was less than successful, because it was conducted with a lack of respect for the opinions and priorities of the governments of the Eastern Caribbean states, and was characterized by the absence of consultation and satisfactory bilateral relations.

Most of the problems relating to CIDA's operations, are not specific to the Commonwealth Caribbean: they are general problems afflicting Canada's

development agency. The problems arise from the difficulty of obtaining agreement on priorities within the Agency, and indeed within the wider Ottawa bureaucracy. There are a number of fundamental unresolved problems concerning priorities: Whose priorities should prevail? Priorities of recipients of assistance? Priorities as perceived by CIDA? And, if the latter, what weight should be given to the commercial interests of the Canadian business community? Or the political priorities of the Department of External Affairs? Then again, there are administrative inefficiencies within the system which cause unnecessary delays and irrations. These have their origin, in part, in the play of conflicting interests within the administrative structures of CIDA, and related government departments.

Although CIDA's problems go far beyond the specifics of Caribbean aid programs, one hopes that they can be resolved, on a trial basis, in the specially favourable circumstances prevailing in the Commonwealth Caribbean, where there exists a great fund of goodwill towards Canada. Moreover, it would appear that CIDA has already decided that the Commonwealth Caribbean is to serve as a pilot experiment in the administrative streamlining of aid delivery.

Canada has decided to double its aid program, and that will be welcomed by Caricom countries. Canada has not, in the past, used aid programs to lever the internal political process of recipient countries. That also has been noted, and is appreciated. The worm in the apple, however, is the inextricable entanglement of Canadian development aid with the process of procurement of Canadian goods and services. It does not seem to be understoon that development aid cannot and should not substitute for export subsidies to assist Canadian business to sell abroad. It is true that the prosperity of third world countries

will ultimately aid the prosperity of industrialized countries - but that is an entirely different matter from aid tightly tied to Canadian sources of supply. The problem is doubly vexed because the tied aid is administered in a manner which is cumbersome and does not guarantee that the recipient receives the best and cheapest Canadian goods and services per dollar of Canadian funds expended. As Senator Henry Forde told us: "Canada must make up its mind what it wants from its aid programs. Aid as a means of generating economic returns for Canada, or aid to help poor people". CIDA programs are to be doubled over the next five years. From the viewpoint of a model aid program, however, the quality of these programs is as important as the quantity of funds involved. Before we discuss that question more fully, we review present and proposed CIDA programs in the Caribbean.

Present and Future CIDA Programs in the Caribbean*

In the fiscal year 1979/80 Canada's total bilateral aid disbursement was $599 million. Programs for Latin America and the Caribbean amounted to $66 million, or 11 per cent of total bilateral aid on a world scale. Bilateral aid to the Commonwealth Caribbean was $31 million, or approximately half of all CIDA programs in the Americas, of which 60 per cent was in the form of loans, and 40 per cent in the form of grants. In that same fiscal year, bilateral aid to Haiti was $8 million; to Central America $9 million; and to South America $18 million (Table 15).

Over the ten year period, 1971 to 1980, $464 million CIDA bilateral aid was spent in the Americas, of which $230 million was allocated to the Commonwealth Caribbean (49 per cent); $56 million to Haiti, Cuba and the Dominican

*In this section, dollars are Canadian dollars, except where otherwise indicated.

Republic (12 per cent); $48 million to Central America (10 per cent) and $130 million to South America (29 per cent). Programs in the Commonwealth Caribbean were already well established by the end of the 1960's, whereas CIDA programs in Central America, as in Haiti, Cuba and the Dominion Republic did not get under way until the early 1970's. As a result we note that in 1971, the Commonwealth Caribbean accounted for 70 per cent of CIDA bilateral aid in the Americas, compared with only 47 per cent by 1980.

Within the Commonwealth Caribbean, there has been a consistent concentration on the small and poor islands of the Leewards and Windwards. Thus, over the ten year period 1971 to 1980, $229 million bilateral CIDA aid was disbursed in the region as follows: $75 million in the Leeward and Windward Islands (34 per cent); $55 million in Jamaica (24 per cent); $32 million in Guyana (14 per cent); $22 million in Barbados (10 per cent); $18 million in Belize (8 per cent); $7 million in Trinidad-Tobago (3 per cent); and $20 million on regional and diverse other programs.

Over the same period, $34 million was disbursed in Haiti; $14 million in Cuba; and $8 million in the Dominican Republic. As for Central America, where $48 million CIDA bilateral aid was spent, the largest recipients were Honduras ($21 million) and Guatemala ($14 million). El Salvador received $7 million; Nicaragua $4 million; and Costa Rica a little less than one million dollars. In South America, where $130 million was disbursed, the larger recipients of CIDA aid were Colombia $47 million; Peru $25 million; and Brazil $21 million.

There has been a shift in priorities accorded to countries in the Americas towards a relatively greater concentration on the Caribbean and Central America, as compared with South American countries. Of the eight program countries or units, only Colombia and Peru are in South America: Central America is to be treated as a single program unit, and Honduras and Nicaragua are to

receive approximately three quarters of CIDA aid allocated to Central America. Haiti is a program country, as are Jamaica, Guyana, Belize, and the Leeward and Windward islands, as a group.

The following CIDA aid allocations for 1981/82 to the Caribbean were announced by Mr. Marcel Massé, head of the Canadian delegation, to the Caribbean Group meetings in Washington in June, 1981. Canada will provide $55 million dollars in regularly programmed ODA to the wider Caribbean, including Haiti and the Dominican Republic, distributed as follows: Haiti $7.2 million; Dominican Republic $2.3 million; Jamaica $10 million; Guyana $7.5 million; Leeward and Windwards $11.0 million; Barbados $2.3 million; Belize $1.5 million. Other bilateral assistance programs, including regional programs $1.9 million; Caribbean Development Bank $4.3 million; Industrial Corporation Program $2.3 million; and Non-Governmental Organizations $4.5 million.

Over the five year period 1982 to 1987, Canada is committed to an increase in assistance to the Commonwealth Caribbean; from present levels to a five year program of $350 million. Within this total amount of ODA, Canada plans to provide $270 million in the form of bilateral assistance, over the next three years: $41 million for Jamaica; $30 million for Guyana; $44 million for the Leewards and Windwards; and $25 million for Barbados, Belize, and other bilateral assistance and regional programs. In addition, Canada will provide $85 million in non-bilateral assistance through the Caribbean Development Bank, Non-Governmental Organizations, and under the Industrial Co-operation Agreement over the next five years.

Canada committed itself to provide support for soundly developed regional projects, for the general benefit of the Caribbean, and announced that

it will consider financial support of $50 million for airport rehabilitation and safety improvement within the Caribbean region. This latter decision arose from a joint CDB - ICAO report which was somewhat hair raising. Nobody who has read that report, we were told, will ever fly in the Caribbean, with peace of mind. Finally, it was announced that there was an agreement with the CARICOM Secretariat for detailed planning on selected bilateral and industrial co-operation projects of special interest to Caricom, totalling $7.5 million over five years. This is the project which came under criticism earlier in the report for apparent lack of serious intention by the Canadian team.

In addition to Canada's bilateral programs and CIDA's contribution to the activities of Non-Governmental Organizations in the region, Canada contributes indirectly by virtue of Canadian participation in the major multilateral financial institutions - the World Bank Group, the Inter-American Development Bank, and the Caribbean Development Bank. Of these, only the last mentioned can relay Canadian contributions directly into programs within the Commonwealth Caribbean. Canada and the United Kingdom are currently the only non-regional donor members of the CDB, and each hold 17.65 per cent of share capital. Canada has paid U.S. $6.7 million into the CDB and has contributed $26.6 million to the Special Fund. In the fiscal year 1979/80, Canada contributed $3.5 million to the soft Fund, and close to one million dollars in additional capital resources. CDB loans approved in 1979/80 were U.S. $80.4 million, principally for assistance to the so-called LDC's.

Canada's Contribution in Relation to the Overall Requirements of the Commonwealth Caribbean.*

To gain perspective on Canada's program of development aid to the Caribbean, we have to compare it with total requirements of concessional ODA finance from external sources. We note that Canada's contribution is marginal when compared with that of the multilateral financial institutions, and the principal bilateral donors. These are Venezuela, Mexicao, Trinidad, the United States and OPEC. The picture emerges most clearly from an analysis of the sources of assistance to Caribbean countries in meeting emergency balance of payments requirements in the fiscal year 1981/82.

As already stated, Canadian ODA to the wider Caribbean for the year 1981/82 amounts to approximately C$55 million, of which C$46 million is allocated to the Commonwealth Caribbean. This excludes a balance of payments credit of C$6 million to Jamaica, which is part of a special recovery program developed with the IMF. Projected aid levels to the Commonwealth Caribbean are expected to amount to C$90 million per annum by 1986/87 or double the C$46 million ODA program for the year 1981/82.

In the year 1981/82, total external public capital flows required by the wider Caribbean were estimated to be $1,571 million, two thirds of which ($1,086 million) representing the requirements of the countries of the Commonwealth Caribbean. Within the Commonwealth Caribbean, Jamaica's balance of payments gap of $756 million accounted for three quarters of that sum. Guyana's requirements were estimated at $176 million; Barbados $47 million; and the LDC's $107 million. A rough calculation indicates that total direct Canadian develop-

*Dollar values are denominated in U.S. dollars, except where otherwise indicated.

ment assistance, as a proportion of total requirements was 3.5 per cent for the wider Caribbean, and 4.5 per cent for the Commonwealth Caribbean. Canada contributes indirectly by virtue of participation in multilateral financial institutions, particularly the World Bank, and the Inter-American Development Bank.

If we subtract from total requirements of the Commonwealth Caribbean ($1.086 million) the resources provided by the IMF and by committed project aid, we arrive at an estimate of additional needs for concessional finance of $632 million distributed as follows: Jamaica $474 million; Guyana $100 million; Barbados $20 million; Windward and Leeward Islands and Belize $38 million. When added to the requirements of the Dominican Republic ($137 million); Haiti ($40 million); and Suriname ($10 million), we note that total balance of payments support for the wider Caribbean for 1981/82 is $820 million.

These calculations were made by the World Bank, in preparation for the June 1981 meetings of the Caribbean Group (CGCED). To repeat, total needs for the Caribbean Development Facility (CDF) - Type financing for 1981/82 was $820 million for the wider Caribbean and $632 million for the Commonwealth Caribbean. Jamaica constituted the single largest problem with a foreign exchange gap of $474 million, or three quarters of total CDF - Type financial requirements for the whole Commonwealth Caribbean.

Canada doubled its contribution to Jamaica from previous levels of C$8 million to C$14.5 million for the current year 1981/82. This, however, amounted to no more than 3 per cent of Jamaica's requirements of emergency balance of payments support. In the case of Guyana, Canada's assistance amounts to some 5 per cent of Guyana's need for $100 million emergency

balance of payments support. In the Leeward and Windward Islands, Canada's contribution has been much more significant. While the Caribbean Development Bank is the single most important source of assistance to the LDC's, Canadian and British ODA are substantial and important sources of bilateral development aid. The LDC's have not been considered eligible for Caribbean Development Facility (CDF) - Type financing, by most donors, including Canada. This is a cause of persistent complaint by the countries concerned. Virtually all assistance to the LDC's of the Commonwealth Caribbean has been in the form of project aid, and they have not benefited from the CGCED arrangement, to date.

The largest single contribution to emergency balance of payments needs of the countries of the Caribbean came from the World Bank which lent to Jamaica alone the sum of $100 million: Export Development Fund ($35 million) and Structural Adjustment loans ($65 million). The World Bank committee $20 million to Guyana, as did the Inter American Development Bank. This latter loan was later killed by a U.S. veto, as explained earlier in this report and, Venezuela has lobbied the World Bank to suspend assistance to Guyana's plans for hydro-electric development.

Of the bilateral donors, the largest contribution was made by Venezuela, in the form of concessional oil sales and other loans made by the Venezuela Investment Fund. Estimates of Venezuelan aid to Jamaica range from $100 to $140 million. An additional $70 million of Venezuelan assistance is likely to be available for the Dominican Republic, Haiti and Barbados in the form of concessional oil sales. Thus Venezuelan aid to the wider Caribbean could be in the region of $170 to $210 million. The value of the Mexican oil

facility has been estimated at $110 million for the Caribbean for 1981/82. U.S. bilateral aid to the wider Caribbean is $169 million, of which Jamaica is to receive $61 million.

While it is well known that Mexico and Venezuela have recently become major donors to Caribbean countries, by virtue of the oil facility, it is not so well known that Trinidad has assisted Caricom countries to the tune of U.S. $420 million in grants and soft loans in the ten year period 1970 to 1980. This excludes Trinidad's oil facility which came into effect on January 1st 1980, and is more favourable than that of Mexico and Venezuela. Trinidad finances on very soft terms, the entire difference between January 1st, 1979 prices and current prices of all Caricom imports of Trinidad petroleum and petroleum based products. Under the terms of this facility, which runs for three years, Trinidad has lent Guyana alone U.S.$40 million in 1981. Trinidad aid consists of grants to the University of the West Indies, balance of payments support to Caricom countries including U.S. $100 million to Jamaica and project aid. Trinidad assistance in excess of U.S. $460 million compares with total CIDA disbursements, since the inception of programs in 1959 of Can. $300 million. Is it any wonder that Commonwealth Caribbean leaders and officials, particularly from Trinidad and Barbados express irritation bordering on exasperation with sanctimonious and paternalistic attitudes of some Canadian officials?

Commodity Aid and Lines of Credit

Since 1977, project aid to Jamaica has been suspended and Canadian assistance has taken the form of commodity aid and lines of credit, running at levels of approximately Can. $7 to $8 million. As already stated, this

figure was raised to Can. $14.5 million for the current year, 1981/82, to assist the new government with its efforts to get the economy back on its feet.

It would appear that the most successful and trouble-free form of Canadian commodity aid is food aid. This has recently taken the form of sardines and herring. The price is right, the products are known and popular, and can be sold on the local market through normal commercial channels. Expenditure of local counterpart funds accruing to the government of Jamaica require Canadian authorization. By this device, modelled on U.S. PL.480 food aid, Canada has been able to finance the local costs of project aid, which could otherwise not have been taken up for the lack of local fiscal resources.

There are problems with all other commodities supplied on lines of credit including fertilizer. To begin with, Canadian goods are often not competitive with other countries' goods. Jamaican officials told us that prices quoted for Canadian fertilizer on a Canadian line of credit were "extremely high and difficult to accept". Commodity aid is 100 per cent tied to Canadian sources of supply. Because Canadian goods are often not competitive, and administrative procedures are lengthy and complicated, it can take months to match lists of requirements with lists of what is available in Canada. As Miss Yvonne Roach of the National Planning Agency told us:

> Commodity aid involves a torturous process and has, on occasion, taken two years of negotiation to draw down. There is no problem with food aid, but all other commodities, including fertilizer involve problems. It can take months to prepare lists of what we need, to match it with what is available in Canada, to pass through all the procedures with Canadian Treasury Board, etc. Things are far simpler and quicker with the U.K. Once they sign an agreement, we order the goods and send invoices to London for payment.

> Canadian aid is heavily tied. Combined with the fact that Canada is often not competitive, this makes it very difficult. The non-traditional aid donors, e.g. Norway, Sweden, have untied aid with respect to other developing countries. Netherlands gives the least tied aid.

Dr. Headley Brown, director of the National Planning Agency of Jamaica also complained of the cumbersome bureaucratic procurement process of Canadian lines of credit, which compare unfavourably with the United Kingdom, Netherlands, and even the U.S.

> The lines of credit supplied by Canada for commodity aid have been most difficult to draw down because of cumbersome procedures. In that regard Canadian aid compares unfavourable with the U.K., Netherlands and the U.S.
>
> For example, we were supposed to obtain galvanized roofing and newsprint from Canada under a commodity line of credit. By the time we had specified the type, size, etc., and it went to Ottawa for tendering, it all took a very long time. By contrast, U.K. lines of credit are quicker. We order, the supplier ships, and we send the bill to London to the Crown Agent, and he pays. The Jamaican firms pay us in Jamaican money.
>
> The Netherlands supplies the least tied aid. They make available directly to the Bank of Jamaica a line of credit, on soft terms, which can be spent on goods in the Netherlands, or any developing country, except Taiwan and Hong Kong. U.K. aid is tied to the purchase of U.K. goods, but the procedures are simpler than those of Canadian aid. U.S. aid is also cumbersome with respect to procedures.

Clearly a line of credit, even when 100 per cent tied, could be more efficiently disbursed if responsibility for locating the cheapest suppliers were to be taken out of the hands of CIDA officials. One suggestion which has been made in this regard, is the use of the Canadian Commercial Corporation,

for procurement. This is a crown corporation, and the proposal has the added attraction that it could better insulate the aid process from lobbying and influence-mongering by Canadian suppliers, operating within the CIDA bureaucracy.

By all accounts, the British procedures are swifter and more efficient, eliminating irritating delays, and saving on administrative cost. The Netherlands were praised on many occasions as providing the best form of development aid insofar as their lines of credit may, in general, be spent in any other developing country, as was Sweden.

Untying Project Aid

The principal problem with Canadian project aid has been the well known one that most projects have substantial local costs - but Canadian aid does not directly provide for local costs. It was to overcome the local cost problem that the commodity aid scheme was brought into existence. In the past number of years, there has been no new Canadian project aid in Jamaica. It is hoped, however, that project aid will be resumed at sometime in the future - principally in watershed protection, energy development (mini-hydro); irrigation schemes; flood damage repair; food technology; and crafts. The problem concerning local costs, illustrates the fact that the rules which govern aid can result in arrangements which are obviously sub-optimal from a developmental viewpoint. If aid is available only for the foreign cost component of a project, there will be a tendency for projects with a high foreign cost component to be preferred to those with a low foreign cost component. All other things being equal, it is evident that the project with the larger local cost

component will provide more employment, income and experience in the developing country, while the project with the larger foreign cost component will provide more employment and income in the donor country.

The financing of the local cost element of project aid from counterpart funds generated by the sale of Canadian food and other commodities on the local market, is a useful auxiliary device for a country as large as Jamaica. In the small countries of the Eastern Caribbean, however, commodity aid in the form of food or fertilizer is not very parctical, because the scale of the local market is too small. Aside from considerable external cost of transportation, and costs of storage and of breaking bulk for internal commercial distribution, there is a real problem of the disorganization of marketing patterns. In the small countries of the Eastern Caribbean, project aid should be streamlined and untied, with respect both to foreign and local sources of procurement of goods and services, to overcome the wastefulness, inefficiency and delays of the present system.

In the Eastern Caribbean, where the countries are small and poor, Canadian aid procedures are particularly inappropriate. Not only are they cumbersome, and slow moving, but they discriminate against smaller and more economic projects, in favour of more expensive and elaborate ones - which are, of course, more attractive from the viewpoint of Canadian consultants, contractors and suppliers.

One of the most articulate critics of the practices of aid donors, including Canada, is St. Vincent's Vice-Prime Minister, Mr. Hudson Tannis. He confirmed that there is a bias against projects with local content:

> The donors put a bias against projects with the maximum local content. Canada has built a lot of schools but the design is the same as a school in Canada. We could build schools with more local content and it would be better in the sense it would yield more local employment.

Caribbean contractors are preferred for many reasons, not least, because they cost less and work more rapidly. Mr. Hudson Tannis told us that:

> We prefer to deal with Caribbean - our case Jamaican - contractors. By the time contractors come from Canada, and have to bring in everything - equipment, barges, expenses for their personnel - the cost can increase 10 times.

While the terms of CIDA project aid are soft, the principal still has to be repaid. As Mr. Tannis pointed out to us, the small islands are "very money conscious. We want to make our money stretch". An example of a model project is provided by the Barbados Airport. This was a joint project between Canada (C$10 million) and Barbados (C$5 million). There was no cost over-run, and excellent provision was made for training for personnel, and the physical maintenance of the airport. The project manager, Mr. Rudy Matthews, of St. Vincent was praised by Mr. Pim as "superbly efficient". The Barbados airport provides the exception to the rule - a fact not unconnected with the participation of the government of Barbados in the project. By way of contrast, Mr. Pim, CIDA development officer, now resident in Jamaica, pointed to the Canadian schools:

> For a bad example, look at the Canadian built schools - all over the Eastern Caribbean they are run down; they started to run down from the day they were handed over, because no provision was made in the project for transition to operation.

We saw many of the Canadian schools, as they are known locally. They are indeed a sorry sight, and a monument to a conception of aid which is more concerned with the prestige of putting a building in place, and the profit derived by Canadian architects, contractors and suppliers of building materials, than the service to be provided by that facility over its life time.

We have earlier expalined that Canadian lines of credit are difficult to draw down, and compare unfavourably with British arrangements. The same is true of Canadian project aid. Mr. Hudson Tannis told us that Canada should copy procedures of the U.K. mission in Barbados:

> Canada should copy the procedures of the U.K. mission in Barbados. Their rate of disbursement is faster than any other agency. The project is identified. The British finance it; they don't go in for all those elaborate feasibility studies; they send an engineer, they open a line of credit with Barclay's; and the work gets going. The Americans are worse than the Canadians. Even more complex procedures.
>
> In terms of development assistance, we get most from the U.K., then from Canada, least from the U.S. We get a lot of help from the CDB. The British give you loans and you can buy Japanese goods, if you wish. Canada ties very tightly. With the British loan we can buy Canadian lumber, U.S. steel, etc. We are very money conscious. We want to make our money stretch.

It is clear that the untying of Canadian aid, particularly with respect to the employment of local consultants and contractors is essential

to a more rational policy of aid to the small countries of the Eastern Caribbean. At the heart of this matter, however, are conflicting priorities of the recipient countries and CIDA. The former favour faster, and smaller projects with more use of local contractors, and a less elaborate system of project evaluation. CIDA evidently favours large and expensive projects, preceded by a process of project development which came in for heavy criticism from Mr. Tannis, and from Miss Eugenia Charles, Prime Minister of Dominica.

Excessively Elaborate, Expensive and Time Consuming Procedures

Exasperation with the slow moving and expensive procedures of the aid donors, including Canada, was expressed by Mr. Tannis:

> The procedures for developing projects are ridiculously time-consuming. First, they make a pre-feasibility study; then comes the feasibility study; then an economic viability study. By this time two or three years have passed and the costs have risen, by inflation. So there is another feasibility study, all over again. By this time people are frustrated. We get very frustrated with the waste of time.

Mr. Tannis illustrated his argument by reference to the St. Vincent sugar factory. The first study was made in 1969, by Miss O'Laughlin. Then there was one by Bookers; and finally another one by CIDA. Each of these studies may cost as much as $100,000 which is recorded as aid to St. Vincent. In 1969, the cost of the sugar factory was $3.5 million. By 1980, the cost had risen to $23 million, and oil has increased five times in price. The delays have cost St. Vincent a great deal in the benefits which could have accrued to the people in terms of income and employment. "It is not fair",

he said, "to small developing countries to cause them to wait through three feasibility studies. And finally, we are getting the sugar factory at almost ten times the original estimate".

A similar argument was developed about necessary improvements to the port, which requires better berthing facilities.

> We do not need to wait until a crisis arises and then wait for a set of feasibility studies. Let us have modest projects, but with less delay. The CDB, the U.K., and Canada are talking about a $12 million scheme for port improvement, but this means waiting for another two years for feasibility studies. We could start now with $400,000 to make temporary improvements. We prefer to deal with Caribbean contractors.

The preference for local contractors was illustrated with respect to the Arrowroot factory (arrowroot is a speciality product of St. Vincent and Grenada, and is used in the production of photocopy sheets). We were told that the donor agencies insisted on an academic engineer. But, said Mr. Tannis, "we had a man who is competent, but without degrees. Often academic engineers and foreign experts do not have the technical competence of a local contractor. In fact, the design got messed up (by the foreign expert)".

Miss Eugenia Charles is known for her now famous dictum that "aid given promptly is aid given twice". She also told us that there are too many studies - pre-feasibility, feasibility, and then economic viability". "And then, after having waited a couple of years for these studies, it may be decided that the project is no damn good. Thus a lot of time has been wasted, a lot of high hopes turned to disillusionment".

The pages of treatises on the problems of developing countries are filled with advice concerning the obvious desirability of developing local know how, skills, technical capacity and initiative. But the system, as presently operating is biased in favour of the perceptions of administrators, planners, consultants and contractors who slide through the elegant jungle of the office towers of Hull; when we left Mr. Tannis' modest wooden quarters, he was making arrangements for a man to cutlass the grass on the Fort overlooking Kingstown, for a weekly wage which would just about buy one dinner for one CIDA bureaucrat in Ottawa.

Untying Consultant Services

Mr. Pim expressed the strong opinions that Caribbean professionals are under-utilized. This touches on an aspect of tying which raises the bloodpressure of Canadian officials faster and higher than any other aspect of the aid relationship. We believe that it is precisely in the area of consultant services, that the strongest case for untying aid can be made. We agree with Mr. Pim that, "the Canadian content requirement is often anti-developmental, especially where they operate to under-utilize Caribbean professionals - architects, engineers or people with practical experience as project managers". Mr. Pim elaborated:

> Caribbean professionals are underutilized. To hold people in the region, we should use more local people. Caribbean people usually can do a better job, for example at designing bridges, than Canadian consultants. They know the local situation; they are accustomed to all measures, can use metric, British, or U.S. systems; know local topography, climate available

> materials, etc. Too many consultants feed off CIDA. Where Canadian consultants must be used, they should be required to associate with a local expert. The ultimate goal is of development assistance self-reliance.

Unfortunately, the consultant is unlikely to share that view. He is normally interested in making himself indispensible, in being re-engaged by CIDA for the next job, and in furthering business contacts in Canada relating to his particular area of specialization. Precisely because he is less likely to be familiar with local materials, and local suppliers, he is more likely to design a facility which calls for maximum use of Canadian material and Canadian contractors. From a developmental view, there is every reason to start untying with consultant services. In addition to the desirability of providing opportunities to Caribbean professionals, and maximizing the use of local materials, there is yet another reason why it is desirable, where possible, to engage the services of local professionals: Canadian consultants are unlikely to be sensitive to local social conditions, and there is hardly any project which does not directly, or indirectly, shape the local human environment. We are not suggesting that there are not many well qualified and experienced Canadian consultants, whose services are useful and appreciated. What is being suggested is that the recipient country should be free to make the most appropriate arrangements for consulting services, un-constrained by criteria of nationality.

We note that the countries of the Eastern Caribbean, in placing proposals to the donor countries at the special meetings of the CGCED recently organized by Canada in Antigua, expressed themselves strongly on the subject

of consultants:

> It was noted that there remained a tendency among certain donor countries to contract consultants from outside the Caribbean region, usually from the donor country only. This practice is considered to have a detrimental impact on the development of professional expertise in the region. Thus, it is proposed that donors be asked to re-orient their policies in respect of this issue so that greater stimulus would be given to the development of local expertise through the encouragement of appropriate forms of regional - extra-regional professional participatory arrangements.

Mr. Trevor Gordon Somers, UNDP resident representative for the Eastern Caribbean told us that there are a lot of competent and underutilized Caribbean consultants available in Barbados. He then explained a United Nations scheme with acronym TOKTEN (Transfer of Know-How and Technology by Expatriate Nationals) designed to make available to a country the services of highly qualified nationals living out of the country, for specific short-term consultancies. The Agency pays the external costs of travel; the receiving government pays local costs; and salary levels are somewhere between local and North American scales, because the people concerned continue to have permanent obligations in North America.

> In Grenada, after the Revolution, the political directorate did not trust some of the civil servants who had been part of Gairy's political machine. They could identify overseas Grenadians and requested UNDP assistance in bringing some of these people back home on two and three year contracts, at levels of remuneration comparable with those paid by the Caribbean Development Bank considered the best regional rates. Similar arrangements are being made with Dominica and St. Lucia.

This might serve as a model for CIDA in tapping the resources of expert Caribbean nationals resident in Canada, for temporary assignments to Caribbean countries. In the case of Canadians of Caribbean origin, there are no restrictions concerning employment as consultants. Nevertheless, it has been observed that CIDA appears to have reservations concerning the utilization of Canadians of Caribbean origin. The pressure for the employment of more Caribbean consultants, and of more Canadians of Caribbean origin touches a raw nerve, among Canadians. There appears to be a reluctance to come to terms with the fact that the Commonwealth Caribbean has a broad strata of highly educated and professionally well qualified people, but suffers from a constant depletion of the pool of professionals by out-migration. Caribbean professionals with internationally marketable skills are under-utilized in the Caribbean.

The ECCM Secretariat has recently suggested a way to reduce the costly, wasteful, and frustrating delays resulting from the replication of feasibility studies by foreign consultants. They warn that "donors are urged to weigh the potential benefits of over-study and safety margins on project viability against the consequential undue delays in implementation, with its potential accompanying serious social and political instability in countries as small and poor as ours".

Given the fact that project aid flows are increasingly dependent on performance and viability criteria, and that donor agencies will insist on at least one feasibility study by an internationally accredited consultant, it has been proposed that donors and recipients would be accepted, without need for replication. Donor countries, including Canada, should submit a list of national consultants and firms to be included in such a roster of

internationally accredited consultants. Recipient states should similarly prepare a list of Caribbean consultants and firms from within the region, and from outside to be included in the roster.

Decentralization and Streamlining of CIDA Aid

The resident Canadian development officer in Jamaica, Mr. Bob Pim, criticized the tight tying practices and, made a strong case for decentralization of administrative procedures, to reduce delays in implementation of programs.

> There must be more decentralization - with field officers able to approve projects up to, say C$500,000. The system puts a bias in favour of larger projects - of C$2 million and up. But for small countries, a quarter million project is already large. The system is too cumbersome and inefficient.

A similar opinion was expressed by Mr. Bryan Dare, Canadian development officer operating from the Barbados High Commission. In answer to a general question concerning how Canada's aid programs to the Eastern Caribbean could be improved, we were told that the key is decentralization:

> The key is decentralization. The mission-administered fund is not permitted to disburse anything in excess of $25,000.* CIDA in Ottawa doesn't want to deal with projects under $2 million. There are many useful projects which fall between the very small and the one or two million mark. There should be a mission-administered fund by which middle size projects can be supported. The CDB also does not have the capacity to deal with smaller projects.

*This ceiling has now been raised to $50,000.

We were told that Kuwait and OPEC both have a locally administered Fund, and that this is what Canada should do. This would require more field staff and decentralization of decision processes. The staff of the Canadian mission in Barbados, servicing Barbados and all the Leeward and Windward Islands is ridiculously small - totalling six persons, compared with 30 at the U.K. mission, and 51 at U.S. AID.

Considering that Canada takes pride in aid programs in the Eastern Caribbean, the imbalance of staff between the field and the head office is grotesque.

> Ottawa is slow and gives the impression of withholding decisions because they like to exercise their power over the field officers.
>
> If we must tailor our aid programs to the existing administrative structure of CIDA, we will have to opt for large infrastructure porjects costing over 2 million. To enable us to deliver middle range projects, efficiently and without delays, we must decentralize.

Mr. Pim strongly supported this point of view.

Although there is a case to be made for infrastructure projects, it is generally recognized that some of the most useful projects are precisely those in the small and middle range, from $100,000 to $2 million. This is particularly valid where the countries are as small as the LDC's of the Eastern Caribbean. There is an urgent case for decentralization - with local decisions for projects up to $500,000, as suggested by Mr. Pim. Such a decentralization would have to streamline procedures. By this we mean that it could never work if it were to replicate the complexity of existing procedures on a smaller

scale. The solution to the total problems might lie in the direction of 1) greater use of lines of credit accompanied by the separation of the procurement process from the functions of CIDA as a development agency, in order to reduce administrative cost and speed up aid delivery; 2) decentralization by a reallocation of head office staff to the field, with localization of the decision-making process; and 3) substantially greater untying of aid to reduce delays caused in efforts to match needs with sources of supply.

Special Problems of the LDC's in the Eastern Caribbean

When the CGCED was established in 1978, "to help Caribbean countries meet their immediate needs for balance of payments to improve their long term prospects", the LDC's of the Eastern Caribbean expected they would benefit from these arrangements, and gain access to additional financial resources. While the so-called MDC's have bben assisted in obtaining emergency balance of payments support in the form of the Caribbean Development Facility, the expectations of the LDC's have not been realized. The Vice Prime Minister of St. Vincent told us that, "the Caribbean Group meetings in Washington are a total waste of time". The Prime Minister of Dominica explained that she was "tired of going to conferences, like the CGCED and coming back essentially with nothing". The resident representative of UNDP in the Eastern Caribbean told us that no "additionality" had resulted from the CGCED process, and that the recipients from the LDC's

> come to Washington at great cost to themselves, and the donors list the aid they have committed, but their aid has already been committed through multilateral and bilateral channels,

> long before the CGCED meetings. There is no additionality for the LDC's. The traditional donors (United Kingdom, Canada and the U.S.) say this is not so, because, without the Caribbean Group, they might have reduced their traditional aid levels. The LDC's say, why go all the way to Washington when the donors can come to us, with their aid missions, as previously. They say they have got nothing additional to the traditional aid levels.

When Mr. McGuigan visited Jamaica in January 1981, and announced the decision to accord 'special status' to Canada's relationship with the Commonwealth Caribbean, he signalled Canada's intention to play the lead role on behalf of donor countries in the Eastern Caribbean. Canada, he said, would convene Special Consultative meetings for the LDC's in co-operation with the World Bank prior to the June 1981 Washington meetings of the CGCED. Such a meeting was convened in Antigua in May 1981. It was attended by a galaxy of top officials of multilateral and bilateral donor countries, and by the representation of the countries of the Eastern Caribbean, and the Caribbean regional institutions. The proceedings were chaired by Mr. E.G. Drake, Executive Director of the World Bank, representing Canada, and several Caribbean countries.

A position paper prepared by the Secretariat of the Eastern Caribbean Common Market (ECCM), in response to a position paper prepared by CIDA stated that the CGCED arrangements had thus far benefited the donors rather than the recipients of development aid. The donors, it was suggested, are facilitated in the co-ordination of their activities in dealing with the recipients, and "decisions relating to the development plans and strategies of the recipients are increasingly controlled by the donor countries":

> The structure of the system of international aid is such that all too often the donor countries effectively determine the projects that are implemented (since they chose the projects they want to fund), when different phases will come on stream (disbursement schedules not being necessarily in line with recipients' requirements, but determined by donors) and sometimes how projects are implemented (in the sense that alternative methods are not always fully thrashed out by both the donor and the recipient, but a particular approach is decided upon by the donor country, which is simply accepted by the recipient (emphasis in original text).

The ECCM countries are clearly apprehensive that the increasing co-ordination of development aid will result in increasing concentration of power among donors, and that so called non-traditional donors "are likely to accept the stricter conditions on aid used by the traditional donors, who themselves appear to be moving in the direction of the IMF and IBRD conditions. The result is that the initial flexibility shown by new donors is lost to states such as the LDC's and all aid comes to be provided under the most severe conditions". The ECCM countries stated that they need to have a decisive say in the distribution of aid with respect to countries, sectors, and projects. The mechanisms of consultations between donors and recipients was, and remains, a sensitive issue. It would appear that Canada had agreed to assist the LDC's by organizing a preliminary consultation with them, prior to the meeting with the donors, but Canada subsequently changed its mind and convened instead, with the assistance of the World Bank, a meeting of donors and LDC's. This Special Consultative Meeting was, moreover, not a pledging session, and the LDC's gained no immediate assistance from the elaborate proceedings. In this connection, it is important to understand that the LDC's depend on the Canadian Executive Director to represent their views and interests

within the structure of the World Bank; and that the purpose of the consultations from the viewpoint of the LDC's, was to explain to the donors their particular problems. Canada chose to wear three hats at the same time; Canada as a major bilateral donor; Canada as the country which represents the interests of the LDC's within the World Bank; and Canada as an impartial convenor and chairman of a donor-recipient consultation.

It is hardly surprising that Canada's position paper, prepared by CIDA and the World Bank, is tilted in the direction of donor country perspectives. The viewpoint of the recipient countries was put before the conference in the ECCM position paper already referred to, and was elaborated in a subsequent and more detailed document prepared by the ECCM Secretariat for submission to the June CGCED meetings in Washington. It is clear that Canada has chosen to assume a very special role in the Eastern Caribbean, and future relations will depend on the degree to which Canada can speed de-colonization, and national and regional institution building in the Eastern Caribbean, in the wake of the withdrawal of the former British colonial power.

We shall discuss the special problems of the micro-states of the Eastern Caribbean under the following four headings: 1) the case for CDF - type assistance; 2) the relation between performance criteria and absorptive capacity; 3) mechanisms for improved delivery of aid flows; 4) Priorities and Sector programs.

1. The Case for CDF-type Assistance With Minimal Tying

The small countries of the Eastern Caribbean have been affected by the same adverse external factors which gave rise to the need for emergency

balance of payments support for the larger countries of the Caribbean - lagging export revenues and rising import prices, including fuel oil. Additionally, they are particularly vulnerable to hurricanes and other natural disasters. The LDC's have not, however, been able to secure CDF - type financing, from participation in the Caribbean Group.

It has been suggested that donor countries do not fully understand the manner in which a balance of payments crisis manifests itself in countries which have no monetary autonomy. The ECCM countries share a common currency, and a common monetary authority - the Eastern Caribbean Currency Authority (ECCA) which operates as a modified colonial currency board system. There is no Central Bank, and the money supply and domestic budgetary support is strictly limited by the net international reserve position of the ECCA. A shortage of external resources, however acute, will not be reflected in a loss of external reserves, nor by large fiscal deficits, on account of the limited access of governments to capital markets. Instead, it manifests itself in an incapacity to maintain essential services and social infrastructure at acceptable standards, and in reduced levels of imports, output and employment.

When these countries were colonies of Britain, the U.K. provided budgetary support in the form of grants-in-aid. Direct budgetary support is, however, unacceptable to donors and recipients alike, because it implies a colonial-type political relationship. The most obvious form of assistance which suggests itself are contributions to the net foreign assets of the ECCA, to provide LDC governments with access to increased resources by raising ECCA borrowing ceilings. In discussing such a mechanism, the CIDA-World Bank document acknowledges that:

> An increase in the net foreign assets of ECCA would provide governments with increased assets in resources through in creased country borrowing ceilings. However, donor country restrictions on untying of resources would reduce the possibility of using this mechanism. Also, multilateral delivery channels, particularly the IMF, would likely be the primary source of this kind of financing. Budgetary and balance of payments assistance could also be provided in the form of food and commodities.

The ECCM countries have suggested that the ECCA be used as a channel for the distribution of all development assistance, and that funds could be deposited with the ECCA for release to the recipient countries, on instruction of the donors. Within such a framework, it should be possible to devise mechanisms for the untying of aid. One such proposal put forward by the ECCM would be to set a base level of imports from a particular donor country, and the release of funds by the donor could be related to an appropriate increase in the value of imports from an agreed list of the particular donor. Another proposal made was that tied procurement conditions be widened to include all donors of the CGCED, as well as permitting procurement within the Caricom markets, including the LDC group. The ECCM countries argue that:

> The very purpose of the Special session of the Caribbean Group is to seek ways and means of bringing larger economic benefits to the LDC's. It seems desirable, therefore, that special consideration should be given to procurement in the LDC's and the wider Caricom area, whereever possible.
>
> It must further be observed that special efforts are being made to encourage non-traditional donors not to adopt such restrictive practices in disbursing aid, and that given the traditional directions of trade, such funds of non-traditional donors are likely to be spent predominantly in the economies of traditional donors, as would the funds of traditional donors themselves. The continued practice of tying aid thus seems unnecessary and unfair under the CGCED.

As for the proposal to deliver budgetary and balance of payments support in the form of food and commodity aid, results to date have not produced a workable scheme, because donors have not come forward with commodities which can be easily sold, would not disrupt existing trade channels, and would not be too expensive to transport, store, or re-package. An Agricultural Inputs Revolving Scheme has been discussed, but would not be useful unless the LDC countries could specify the exact inputs required, rather than accept an input which the donor may have at his disposal and may wish to off-load.

2. Absorptive Capacity and Performance Criteria

Bilateral Canadian aid to the LDC's has been running at approximately C$10 million per year. It is the announced intention of the government of Canada to increase these aid levels. Given present arrangements, CIDA has experienced delays in developing projects, and thus in disbursing budgeted annual aid allocations. CIDA and other aid donors claim that the constraint on increased development assistance is due to the limited capacity of the LDC's to absorb development aid, and to satisfy performance criteria. The LDC's claim that the conventional performance criteria are unrealistic, and inappropriate to the circumstances and that absorptive capacity cannot be increased without assistance in upgrading infrastructure both physical and institutional.

The position paper prepared by CIDA and the World Bank indentifies the following aspects of the absorptive capacity bottleneck: limited capacity of recipient countries to identify, appraise and implement project proposals; difficulty in providing counterpart financing for projects and for counterpart

personnel; inability to cover local costs for on-going operations and maintenance, and for a portion of capital replacement; shortage of trained personnel to manage operations and to support regional institutions.

Closely related to the perception of lack of absorptive capacity, are difficulties in satisfying performance criteria required by donors to assure that a country seeking assistance is making the maximum mobilization effort reasonable under the circumstances. The LDC's maintain that conventional performance criteria, such as those used by the World Bank may not be appropriate to their circumstances, and that strict application of such criteria is likely to frustrate, rather than assist, economic performance. The special circumstances of the LDC's are, in part, problems of matching the small scale of these countries with donor mechanisms biased toward large scale project aid to countries having a full range of policy instruments. Some of the problems are created by the tied nature of the aid, and particularly by inadequate provision for local costs of projects. The problems of the LDC's have been compounded by a recent shift of development agencies from infrastructure to so-called directly productive investment. The LDC's of the Eastern Caribbean have an urgent need for continued assistance with infrastructure, and there can be little hope of increased productive capacity without improvements in internal and external transportation systems, and other ancillary facilities.

The LDC's recognize that the application of performance tests is an unavoidable step in the process of determining a country's eligibility for multilateral and bilateral development assistance. Moreover, they recognize that performance criteria are necessary and useful in determining

the degree to which their own development goals are being achieved. What is contested is the blanket imposition on the small countries of the Eastern Caribbean of criteria and target levels which can frustrate, rather than improve economic performance. They firmly maintain that "these criteria should not be unilaterally established and imposed by donors as is the current practice, but should be mutually agreed between donors and LDC recipients, taking full account of their special problems and circumstances".

Among performance parameters of the domestic development effort judged to be unreasonable, and counter productive are those relating to: fiscal effort; public sector savings; debt ratios; public utility efficiency; private sector savings; institutional capacity for planning and policy development.

Fiscal Effort. Although fiscal effort as measured by the revenue/GDP ratio is high in the LDC's, the CIDA-World Bank paper suggested that this was indicative of low production levels, rather than high tax effort. In fact, the population of the LDC's is highly exposed to taxation, in spite of low levels of economic development, because import duties constitute the main source of taxation. Thus even the unemployed and the poor are taxed, while gifts and remittances received from abroad are also taxed, insofar as they are spent on imports. While most of the LDC countries are presently engaged in programmes of tax reform to introduce income and poverty taxes, they feel that introduction of those measures should be seen as an extra effort at resource mobilization, and not as one of the performance criteria to be satisfied in order to be eligible for development assistance.

Public Sector Savings. Because the private sector is so weak, and has such low absorptive capacity, public expenditure on essential services is necessary for maintaining social, political, and economic stability: it is essential in creating the conditions in which the private sector may be expected to thrive. In the conditions of the LDC's, public sector spending does not compete for resources with the private sector. Quite the contrary: one sustains the other. As the ECCM document points out:

> The need to maintain a certain level of public sector expenditure is seen more in relation to what is needed to sustain the social fabric than in relation to the ability to mobilize financial resources. Hence the deficit in the case of some of the LDC's may be quite sizable in relation to GDP without necessarily reflecting a disregard of the rules of good public sector financial management.

In part, the problem lies with the type of private sector which prevails in the LDC's, which has not, in the past, expanded its activities at a rate sufficient to generate the revenues necessary to meet the maintenance cost of public investments in social and economic infrastructure. It is clear that a more dynamic private sector would reduce the role of public expenditure in guaranteeing social and economic stability. Some reduction in the recurrent expenditures of LDC governments could be effected by financing spending which is really of a capital nature, by suitable aid programs (e.g. scientific and technical education facilities; plant propagation units; pest eradication services; etc).

Debt Ratio. Debt Ratios of the LDC's are low, not because these countries are unwilling to mobilize domestic and foreign resources, but be-

cause there is no access to capital markets. Domestically, there is no market for securities and borrowing from the monetary authority is severely limited by law. Access to foreign money markets is costly and difficult, not least because the same inappropriate performance criteria are used by foreign lenders. As the ECCM position paper sums up the problem:

> There is thus another vicious circle of underdevelopment: inability to satisfy performance criteria making it impossible to borrow and stimulate economic development, leading to failure to lay the basis for satisfactory performance criteria. Since, however, the causes of the failure to meet performance criteria are fundamental and structural, and would be expected to respond to corrective measures only in the long term, loans to the LDC's must be on favourable terms, preferable for ten years or more and at low rates of interest and significant moratoria periods, on interest and capital repayments, so as to allow for some increase in debt-service capacity before repayment commitments arise.

Public Utility Viability. Here there is a serious problem of scale. Electricity generators, telephone systems, deep-water harbours, jet airports, and water and sewage systems cannot normally be built on a scale appropriate to current and existing needs of the LDC's, because of technological considerations. Even if scale were completely flexible - which it clearly is not - installed capacity must be planned with minimum five year lead time over current levels of demand to permit for construction and for growth in demand. For these reasons installed utility capacity is normally underutilized, and fixed and overhead costs per unit are high. To burden consumers with full cost pricing, as well as the added financial burden of surpluses necessary to produce an acceptable rate of return, is totally unrealistic. Viability of public utilities cannot be based on quasi-commercial

rates of return over cost, but should be based on a realistic appraisal of management performance, and the adequacy of rate policy in the light of the circumstances of the economy. In the case of the small and open LDC's, there is a close relationship between the standard of public utility services, and prospects of increased export activity in agriculture, manufacturing and tourism. Public utilities are essential developmental infrastructure.

National Savings Performance. National savings performance is low because key sectors such as tourism, agriculture, banking and insurance are owned and controlled by foreign investors. The potential for raising national savings by measures to encourage retention and re-investment for profits is limited, because freedom to repatriate a fair amount of profits must be guaranteed if foreign capital is to continue to take the risk of entry to the LDC's. As for indigenously owned enterprise, this is largely composed of trading activity, without entrepreneurial know how to initiate productive development. Here we have yet another vicious circle: the weakness of the local private sector necessitates continued reliance on foreign aid and foreign investment - on concessional terms to guarantee profits and their patriation. For these reasons there is little immediate prospect of a higher rate of national savings. There are no short term solutions to this problem. To require a higher national savings ratio as a condition of development aid, in the case of the LDC's, is to say that assistance will not be available, because the need for assistance is inescapable.

Institutional Capacity for Planning Priorities. This issue goes to the heart of the matter of where responsibility for the formulation of development priorities and policies should be located. If aid donors insist

on imposing their own set of development priorities, and performance targets on LDC governments, the responsibility for failure and wastage of economic resources must lie with the donors. It is clear that such an approach can never solve the problems of the LDC's, and that the allocation of resources in the current and capital budgets of the LDC countries must be a reflection of long term development goals as expressed in the current economic policies of the LDC governments. The ECCM suggest that aid donors could give encouragement and support to LDC governments to strengthen institutional arrangements for research and policy development by providing opportunities for the rapid training of qualified personnel, and by providing technical and financial resources to facilitate the initial establishment of such units. Aid in the form of technical assistance should on no account be withheld on account of "low absorptive capacity", because this is an area of assistance which can directly and relatively rapidly improve absorptive capacity. Donors could help in a number of ways including the following: standardization of procedures for application for technical assistance; establishment of a technical assistance desk in each of the LDC's, staffed by an officer who could deal expeditiously with requests for information received from donors, and would have knowledge of criteria required by all donors in providing technical assistance; joint visits by donors to the LDC's to discuss technical assistance programs in a way which economizes the scarce professional time of LDC civil servants; establishment of a centralized pool of experts to assist in the preparation of project proposals along lines acceptable to donors, to reduce delays in project development; improvement in professional expertise available for implementation of projects to reduce construction periods and

wastage during the initial operating period; provision of financial facilities for counter-part funding for projects, and the paying of more attention to the assignment of competent local counterpart personnel, to ensure the development of local expertise.

3. Mechanisms for the Improved Delivery of Aid Flows

A number of proposals have already been made in this report concerning faster and more efficient mechanisms for the delivery of aid to the countries of the Commonwealth Caribbean in general, and the LDC's in particular. These include untied or less tightly tied balance of payments-type assistance to the Eastern Caribbean Currency Authority (ECCA), for LDC government borrowing; one hundred per cent untying of project aid with respect to local costs incurred within the Caricom region; a register of consultants, including Caribbean consultants, whose studies and reports are acceptable to donors, without need of repetition; and decentralization of decision making for small and medium sized projects particularly in the case of Canadian bilateral development assistance.

In addition to these suggestions, the LDC countries suggest that there is a need to rationalize the activities of the CGCED donors in the Eastern Caribbean in order that the Caribbean Group should help, rather than burden the small countries of the Eastern Caribbean, whose administrative and technical resources are already severely strained.

It is proposed that a multi-donor programming visit be made, to each of the LDC countries, on a regular annual basis. This would enable LDC governments to gear up for a high level visit by the donors once a year, in-

stead of receiving visits from various donors throughout the year. The donors could be briefed collectively on the general performance of the country, followed by a series of bilateral reviews of assistance commitments and rates of drawdown for ongoing and new projects, over the following 12 month period. Unequivocal donor commitments would be provided, at the annual CGCED meetings in Washington.

There is need for a Small Projects Development Fund (SPF) to provide the LDC's with quick access to finance for projects requiring less than U.S.$50,000, located in the ECCA. It is suggested that such a scheme would relieve other donor sources of funding, including CIDA, from administrative burdens, and enable them to deal more expeditiously with larger projects, requiring more elaborate project preparation. The Small Projects Fund should be easy to access, with brief documentation explaining its relationship to a particular program. Projects in agriculture, industry, trade, tourism, and transportation that do not require long and expensive feasibility studies, but may have been identified by more pragmatic methods, would lend themselves to such a facility. The only requirements for government should be strict accountability for the expenditure of the funds. Donors could make their own evaluations of the use of such a SPF facility on their annual visit to the Caribbean. This type of assistance is particularly suitable to non-traditional donors, but traditional donors, such as Canada, could also join such a Fund. Because economic development is ultimately a matter of increased self-reliance, the countries of the ECCM have insisted on the importance of establishing a Pool of Experts, located in one of the LDC's, to provide macro-economic data for the use of ECCM countries, in national and regional develop-

ment planning. This proposal has been temporarily pre-empted by the establishment of an Inter-Agency Mission, under the umbrella of the World Bank, and located in Washington. While an Inter-Agency Mission may be necessary and useful to co-ordinate the activities of donors, the urgent need for a regional Caribbean pool of experts to strengthen the institutional capacity of ECCM countries in the area of development planning, and project identification should not be overlooked.

The small countries of the Eastern Caribbean are particularly exposed to natural disasters of hurricanes, earthquakes, volcanic eruptions, floods, droughts and tidal waves. Because of their small size and limited financial resources, such occurences are particularly devastating. Although donors responded generously to the recent devastation of Dominica, for instance, many commodities donated could not be fully utilized, because the government of Dominica did not have the finance to meet the costs of labour and additional materials necessary to repair damage to roads, houses, and agricultural land, as fast as would otherwise have been possible. The ECCM countries propose that donors pledge contributions towards a U.S.$2 million Disaster Assistance Fund, on hand for immediate release after evaluations of damage have been made. This fund should be for quick restoration of the productive sectors and of essential services which suffered damages from a natural disaster, not for basic emergency needs. Such a fund should be established at the ECCA.

4. Priorities and Sector Programs.

The priorities of the countries of the ECCM are clear and ambigüous.

The most urgent priority is the need for basic economic infrastructure in external and internal transportation. Improved air and sea transport facilities are crucial both for the prospects of the tourist industry, and the development of agricultural and manufactured exports. A recent study financed by the ICAO CDB on airports in the Caribbean has revealed horrendous deficiencies in safety measures, requiring the immediate and urgent expenditure of U.S.$8 million for the Caribbean region as a whole. Conditions in the Eastern Caribbean are particularly hazardous with respect to inadequate fire and rescue provisions. Airport construction, and aviation maintenance in general is a sector in which Canada has unquestioned expertise and experience, and presents itself as an obvious sector of specialization for CIDA. In additions to upgrading airport facilities, there remains a need for airport improvement in those islands which do not have international airports. The case of St. Vincent and Grenada is particularly deserving, in this regard.

St. Vincent wants an expansion of their Arnos Vale airport to enable that country to receive direct charter flights of tourists, and to export agricultural crops by air freight. Mr. Hudson Tannis explained the vicious circle of low absorptive capacity and low production levels with respect to his plea for the airport extension:

> We are in a vicious circle. They say we need more hotels and assured tourist traffic to justify the airport expansion but without improvement in transportation links, we can't build up the tourist trade. They say we don't have "absorptive capacity" but without the basic infrastructure we can't develop the capacity to strengthen the economy to service the loans for infrastructure.

> We are very clear about our priorities. They are first, the Arnos Vale airport extension. Of all our needs, improvement in regional air transport is crucial. Barbados and St. Lucia now have international airports where jets can land. This means less tourist traffic for St. Vincent because some tourists otherwise coming here decide to stay in Barbados or St. Lucia because of the difficulties of obtaining confirmed passage on LIAT. We really need an integrated regional carrier. Transportation links are the key to the development of the islands.

Mr. Tannis elaborated that there are already international airports in Trinidad, Barbados, St. Lucia and Antigua. What is now needed is to link them with six points in the U.S. and Canada to create an integrated airline to bring North American tourists to the Eastern Caribbean, and move St. Vincent exports up to market. This would require an upgrading of the smaller airports in the Eastern Caribbean, including Arnos Vale, and a more efficient LIAT service.

Grenada is in the process of constructing an international airport with a very large volume of assistance from Cuba. Grenada has an excellent case for an international airport, as anybody who has travelled in and out of Pearls airport can testify. Plans for an airport at Point Saline, an excellent location in close proximity to the capital and to the splendid natural tourist facilities of Grenada have been under discussion for close to twenty years. The departure of Mr. Eric Gairy and his replacement by the regime of Prime Minister Bishop resulted in the immediate start on the Grenada airport project. The World Bank, and most of the traditional donor countries have refused to assist in the completion of Grenada's new airport, for various reasons. The evidence strongly indicates that unrelenting pressure has been

brought to bear on donor countries by the United States.

As for internal transportation, there is a clear need for the improvement of the road system, including feeder roads, to get crops to market. It is absurd to speak of assistance to agriculture without recognizing the importance of a road system in moving agricultural produce from where it is produced to where it can be consumed or sold for export.

Next in order of importance, is energy. All the small islands are importers of energy. In addition to the Trinidad oil facility, there is need for a loan facility, preferably through ECCA, to assist in the financing of imported oil. There is an urgent need to assess indigenous renewable energy sources particularly hydro-electric and geo-thermal ones. Where these are found to be economically exploitable, technical assistance and further funding should be made available on a priority basis. In the case of renewable energy projects, donors should assist in arranging the transfer of technology at reasonable cost to the LDC's. The LDC's are also in need of appropriate approaches to energy planning, including conservation.

Following transportational infrastructure and energy, there is need for the development of human resources, including management and skill training. We have already commented on the importance of training programs, and the decision of CIDA to re-activate its training programs is to be welcomed.

Closely related to the development of human resources, is priority accorded to institution building, including technical assistance for planning economic and financial management, accounting, data collection and processing, and the application of research, and scientific and technological advances

suitable and appropriate to the LDC's.

With respect to the agricultural sector, the ECCM countries place priority on the development of small projects. All of these countries are familiar with the disadvantages of the exclusive export focus of traditional commercial agricultural activity, and the associated hazards of monoculture due to uncontrollable fluctuations in world market conditions for primary export products. Insofar as traditional agricultural produce must be exported, they should be exported in processed form, preferably as a specialty product. There is need for efficient mechanisms for the promotion of agricultural and manufactured products in the markets of North America and Europe. Tourism also needs to be promoted, preferably on a regional basis.

Infrastructure for social development appears to have lower priority than the other areas mentioned, although we found that Mrs. Eugenia Charles and Mr. Henry Forde stressed the need for soft funds for on-lending for housing, and for the purchase of land as important in creating work incentives. Housing in Dominica is very poor, and as Mrs. Charles put it 'A man must have something in his eye'. If a man could see the possibility of a better house for his family, he would have reason to work harder, to provide that house. "It bothers me," she said, "that the donor countries have this blind spot." Mrs. Charles argued a similar case with respect to soft funds for on-lending for the purchase of land. Dominica is very mountainous, and is characterized by the concentration of land-ownership in the hands of relatively few local families. In those conditions, a man works hard to work the land. He would have more incentive if he were able to own his land. There are no aid schemes to help poor people to buy land. That, in the opinion of

Mrs. Charles, keeps back progress.

The priorities of the countries of the ECCM match Canada's capacity to deliver assistance in a number of areas. We have already referred to airport and aviation needs. In energy development, Canada has acknowledged expertise in hydro-electricity. Although the scale of mini-hydro facilities appropriate for the mountainous islands of the Eastern Caribbean is miniscule, Canada should be able to offer assistance in that area. If it should prove sensible to explore for offshore oil in the islands, Canada could offer the international development arm of Petro-Canada. Although the current fashion in development aid is agricultural and rural development, we tend to agree with Mr. Bryan Dare when he told us that Canada does not really have much expertise in social programs in the Caribbean:

> Canada does not really have much expertise in social programs in the Caribbean. For such programs one needs strong local counterparts, and local institutions. The fact is that in agriculture all we have in St. Vincent, Dominica, etc., are the Growers' Association in banana, coconut, cocoa and some governmental marketing boards. There is really no private sector in the normal meaning of that term. There are legitimate grounds to question the feasibility of alternate or non-traditional farming on a commercial (5 to 10 acre) scale. When you give aid you have to assist somebody. But who? These societies do not really have any private sector, in the usual sense of the word. There are no entrepreneurs apart from the mercantile classes and some remnants of the old plantocracies growing the traditional agricultural exports.

Mr. Dare was strongly of the opinion that Canada should stick with what Canada knows about - airports, roads, water, and schools - and not get mixed up in currently fashionable 'alternative' agricultural and rural programs.

It would appear that Canada's traditional sectors of strength in the delivery of project aid in the LDC's have a strong correspondence with priorities as set out by the ECCM countries. The principal complaint about Canadian development assistance relates to altogether excessive tying to Canadian suppliers, and cumbersome and over bureaucratized procedures which result in irritating delays. Otherwise, Canada has, in the past, been respectful of the priorities of the LDC's, it is to be hoped that Canada's self appointed role in sharing of the co-ordinating functions of the CGCED with the World Bank in the Eastern Caribbean will not lead to reduced responsiveness to the requirements and priorities of the countries of that region. It is essential that priorities be clearly formulated by recipient countries, which ultimately have the stronger interest in the most effective and economical allocation of a finite quantum of development aid. Moreover, the governments and the peoples of the LDC's ultimately bear the financial and social costs of misconceived development strategies and programs.

The Role of the Private Sector

There is currently a swing within multilateral and bilateral development assistance agencies toward a greater measure of direct aid to the private sector. This trend has been greatly strengthened by the policies of the Reagan administration towards the problems of third world countries. To signal the swing, the United States pledged, at the Antigua meetings, that official assistance would be given to the promotion of private sector growth. We have already noted the activities of the Rockefeller Committee in Jamaica, and official support given to the Caribbean-Central American

Action Committee and the Caribbean Association of Industry and Commerce (CAIC) by the State Department of the U.S., Canada has followed the lead, in according to the Canadian private sector organization, CALA, a semi-official status as a special channel for the disbursement of CIDA assistance. The Industrial Co-operation Programs of CIDA point in the same direction.

Whatever may be the virtues of the local private sector in the larger countries of Latin America, it is essential that it be understood that, in the Caribbean, the private sector consists of little more than merchants and traders - importers, wholesale and retail distributors, commission agents, and manufacturing concerns which are glorified 'screw driver' assembly factories transforming semi-finished into finished imports. On the export side, there are the remnants of the old monoculture plantocracy so well described by Mr. Dare.

Professor Rex Nettleford, of the University of the West Indies, described the private sector of Jamaica and the other Caribbean countries in the following terms:

> Jamaica like most third world countries, has inherited from colonial times, a private sector composed essentially of traders, not entrepreneurs. We do not have a free enterprise private sector.
>
> Outside of the bauxite companies and some of the multinationals here there is no true entrepreneurial class. There is no innovative tradition in Jamaica's private sector. These people are mimicking Rockefeller but without capacity to deliver innovative entrepreneurship.
>
> In the West Indies, it is public enterprise which has played the innovative role. This is the key to the North-South relationship. The private sector is not strong enough to mobilize capital on the scale required. There is no set of

> private firms that can raise the $700 million which is to come from the IMF. The Manley regime had the right direction, but they were incredibly naive with respect to the private sector, Jamaica, like most Third World countries, has inherited, from colonial times, a private sector composed essentially of traders, not entrepreneurs. There is a certain logic to the U.S. ideology: what's good for General Motors is good for America. But here we do not have a great and able free enterprise sector. The private sector needs a whole set of government guarantees and incentives to keep going. "Free enterprise" is an impossible policy. Already we are hearing complaints from the Jamaica Exporters Association that Mr. Seaga's supplyside economics is damaging Jamaican business because it is biased in favour of larger U.S.-connected businesses. All manufacturers are essentially commission agents.

Skepticisms concerning a development model which accords primacy to the private sector was also expressed by the Deputy Prime Minister of Barbados, Mr. H.B. St. John. In response to a question concerning Mr. Seaga's model for the Caribbean, we were told that:

> The Americans have chosen Jamaica as their showpiece in the Caribbean to demonstrate that the path to development can be successfully carried out with as little government initiative as possible. I don't believe it can succeed. The private sector in the Caribbean is traditionally an export-import house dealing with primary produce. Governments must have a role to play. The Barbados private sector has done well, but we had to create a large number of institutions to help them.

In the Eastern Caribbean, the private sector is even thinner than in Jamaica. In the smaller islands it consists of a handful of families, often substantial landowners who control traditional agricultural exports, and otherwise make their money by trade. They have been well described as "masters of the invoice book". Mr. Dare's misgivings concerning programs which require co-operation with the local private sector are well founded, as are his reservations concerning the expanded activities of the Caribbean Association of Industry and Commerce (CAIC).

> As for the CAIC, we are watching it with concern. The Caribbean Investment Corporation (CIC) was initially set up by Caricom, and may now be taken over by the CAIC. CIDA assists the CAIC, via CALA: The Industrial Co-operation Division of CIDA channels funds to CALA, and CALA channels funds to the CAIC. We here (in Barbados) have very little to do with all this. We have to wait and see whether CAIC is something more than a U.S. inspired funding route to the private sector in the Caribbean.

Mr. Dare added that the staff of the Caribbean Development Bank have little trust in the private sector. It is clear that the management of the Caribbean Development Bank is apprehensive concerning the Caribbean Basin initiative, and fear that it may be the intention of the United States to strengthen the power of the local private sector to the detriment of existing governmental and public sector institutions, including CDB itself. Hence the expressed wish that Canada continue to develop its traditional multilateral and bilateral relationship with the CDB and with Caricom. Mr. Sheahan, Canadian High Commissioner in Jamaica, assured us that, for Canada, the CGCED would remain the body to co-ordinate the efforts of aid donors. In Canada's view there was no need for another institution, although a similar and parallel co-ordinating group might be set up for Central America.

Scepticism concerning the role of the local private sector in bringing about recovery of the economy was also expressed by Mr. Pim, the CIDA man in Jamaica. He pointed out that:

> Investors are not rushing here. They are in a wait and see frame of mind. Moreover, businessmen who come here prefer to use Jamaican funds to finance their local costs. Middleclass Jamaicans are bringing in consumer goods - new cars, stereo sets, etc., using "No Funds" licenses.

It would appear that Canadian officials located in the Caribbean are not overly enthusiastic about the new thrust of United States policy in the region. They do not appear to share the faith of the Reagan administration in

the capacity of "free enterprise" capitalism to solve the complex problems of economic underdevelopment. They are clearly not wild about Canada's having got involved in the Caribbean Basin Initiative. On these matters, Canadian officials in the region would appear to be sympathetic to the prevailing views of Caribbean officials. The degree to which the Canadian Government will be able to fend off commercial pressures from the Canadian business sector, and political pressures from Washington, remains to be seen.

The Caribbean Development Bank and Caricom

The Caribbean Development Bank and the Caricom Secretariat are central to the existence and further development of the countries of the Commonwealth Caribbean. The ultimate cement of these regional institutions is West Indian nationalism. Commonwealth Caribbean regionalism is a struggle of history and cultural identity over geography and the pull of market forces. The basic motivation of the Caribbean Community is not fundamentally economic, but cultural, psychological and ultimately political. In that respect, there are similarities to Canada, as a rather improbable slice of northern North America. The United States has made it known that they will promote the private sector, and attempt to enlarge the area of market integration to embrace the larger non-Commonwealth countries - including the Dominican Republic and Haiti. Both these countries have been encouraged to seek admission to the CDB and to the Common market. As indicated by the Group of Caribbean Experts, this will be resisted. Mr. Henry Forde expressed himself in no uncertain terms on that subject:

> We can cooperate functionally with the Dominion Republic, but we say no to the admission of Haiti; Mr. Rockefeller had better get the message. Consumers in the Eastern Caribbean are not prepared to see American business sell to us out of Jamaica, and

> even less out of Haiti without corresponding benefits of jobs and investment in the Eastern Caribbean. The Americans are supporting Haiti's efforts to get into Caricom. We don't want them at this stage, given their internal problems. Our labour unions don't want them because of their abominably low wages. If Haiti is admitted to Caricom, and if Mr. Seaga and Mr. Rockefeller use Jamaica to push American goods into the Eastern Caribbean, without corresponding developmental benefits to the Eastern Caribbean, Caricom will break up. We don't want that to happen. Haiti is undesirable. They violate human rights; they are corrupt; their wages are too low. We don't want them in Caricom, nor in the CDB.

The most important single act of assistance that Canada can give to the Caribbean Development Bank and to Caricom is to understand and support the effort of these regional institutions to withstand the pressures of increased American penetration and interference. United States policy acts to transform differences over development strategies, including differences concerning the role of the private sector into ideological cold war issues of 'capitalism' versus 'communism'.

It is important that the Caribbean Development Bank remain strong and well funded, so that it can continue to assist the smaller and weaker countries of the Eastern Caribbean. In recent times, the administrative capacity of the CDB has been increasingly strained by the diverse conditionalities placed by donors on multilateral funding. There are now more than thirty special funds within the Caribbean Development Bank each corresponding to special conditions set by donors. This proliferation of conditionalities results in an impossible administrative burden on the staff of the CDB. Last year Canada decided to tie its contribution to the CDB more tightly than ever before to the purchase of Canadian goods and services. An official of the CDB complained that the latest tightening up of commercial conditionality by Canada reached ridiculous extremes - down to stationery purchases. According to one official of the CDB, Canadian ties are so

restrictive, that an entire project can be killed. A CDB project financed by multilateral funds which are tightly tied to Canadian sourcing, can fail to come off the ground if no competent and acceptable Canadian consultant is available.

According to Mr. Dare, Canada recognizes that tight tying of Canadian aid makes the disbursement problem even more difficult, and that Canada intends to free its contributions to the CDB. He explained that Canada was protesting the fact that the management of the CDB was allowing donors to write their own ticket, to excessive degrees. Canada supports maximum unification of the Special Development Fund which is the soft Fund of the CDB. The Canadian position is that the Special Development Fund should be enlarged, and that donors should not be permitted to set special conditions. We were assured that this is Canada's position, "even if the U.S. won't go along with this".

There is a feeling in the region that the CDB is too tough with recipients, insofar as bilateral donors are free to offer bilateral aid directly to the LDC's, or indirectly through the ECCA, on any terms which are mutually agreeable. The CDB is effectively forced to be at least as tough as the World Bank, and perhaps more so, in order to attract funding. The United States is the largest single contributor to the Caribbean Development Bank, and the CDB bears the administrative costs of disbursing U.S. aid in the LDC's. As Mr. Forde put it, "the U.S. leans too hard on the CDB. They channel soft funds through the CDB and criticize the CDB for slow procedures. They could give more bilateral aid and take the pressure off the CDB". Clearly the sensible solution to this problem is to provide soft money to the Special Fund of the CDB, with no ties - and to negotiate bilateral aid to the LDC's, with whatever ties a donor country deems to be necessary.

Canada's decision to increase contributions to the CDB from previous levels of C$4.3 million in 1981/82 is a move in the right direction. It is to be

hoped that Canada will totally remove tying restrictions as well, at least from soft funds channelled through the CDB. There is a very strong case to be made for Canada to increase the proportion of multilateral assistance to the Commonwealth Caribbean in this way. Unlike contributions to the World Bank, or the Inter-American Development Bank, funds channelled through the CDB are specific in their geographic destination. Aid delivered through the Caribbean Development Bank is cheaper in administrative cost than bilateral aid, and the quality of project is likely to be better, given the resources of the CDB. The ease for an increase in multilateral aid through the Caribbean Development Bank will, however, meet resistance from the Department of Trade and Commerce whose interests in development aid are confined to its potential in trade promotion. We come back to the fundamental problem of the conflict between development philosophy and trade promotion imperatives. The prevailing structures of power and influence in Canada clearly favour the use of development aid in a manner directly beneficial to Canadian business and Canadian labour. At the end of the day, the objectives of development aid and of trade promotion are different, and coincide only where Canadian goods and services are competitive with those obtainable elsewhere.

The Department of Trade and Commerce is totally opposed to untying aid, on the grounds that Canadian tax payers should not subsidize Japan, or any other foreign supplier. The truth is that Canadian business is not cost competitive in a large range of products. It has been calculated that Canadian firms get approximately 15 cents for every multilateral dollar spent, as compared with well over $1.50 for the U.S.A., and almost $2.50 for Japan. But other countries, considerably smaller than Canada, deliver untied or far less tightly tied development aid. These include Norway, Sweden, Netherlands, Australia and New Zealand (Table 17).

The rational solution, in our view, is to maximize the total effect of development aid, without substantially reducing the benefits which presently accrue to Canadian business, by divorcing trade promotion from development aid. CIDA could deliver more real assistance to developing countries, with a smaller total budget, by increasing multilateral and balance of payments aid, and by untying project aid. CIDA could cut administrative costs while increasing the effectiveness of aid programs by removing procurement from the activities of its head office personnel. This would enable CIDA to increase and strengthen field staff, and decentralize decision making of small and medium size projects. The result of such a policy would be reflected in an apparent decline in Canadian ODA, and would additionally meet resistance from the commercial and political lobbies within the Ottawa bureaucracy.

Nevertheless, Canada's commitment to assist in initiatives to lessen North-South inequality should be reflected in some concession however marginal, to need over greed in the operation of bilateral aid programs. If the Commonwealth Caribbean is to be a model of Canadian development aid, there will have to be changes in present practices to render them somewhat less self-serving, and more appropriate to the needs of recipients.

In this connection, the activities of the Canada-Caricom Joint Economic Committee call for urgent review. The Caricom Secretariat and the Caribbean Development Bank are the heart and soul of the economic and social development efforts of the countries of the Commonwealth Caribbean. It is only by the agency of the Caricom Secretariat that rationalization of agricultural and industrial activity within the region as a whole can be planned and programmed. The dissatisfaction with the Canadian effort in this regard to the Canada-Caricom

agreements has been documented in this report. This is an area of Canadian assistance which should not be burdened by special interest lobbies of Canadian consultants and business firms, nor by short term objectives of the Department of External Affairs. Again, we see an urgent need for discussions at the highest level concerning these matters.

7. THE CASE FOR A REVIEW OF CANADA'S POLICY TOWARD HAITI

When the bodies of thirty three Haitians were washed up on a fashionable Florida beach in October 1981, North American public opinion was shocked. From Hillsborough Beach, the television networks brought the tragedy of the Haitian 'boat people' into the living rooms of millions of viewers. The exodus of poor people from Haiti is not, however, a recent phenomenon. Since the early 1970's, desperate Haitian men and women have risked their lives, and that of their children for an uncertain passage to the free territory of the United States, or to whereby they could find refuge. Nobody will ever know the numbers of Haitians who have been drowned, or murdered and thrown overboard by unscrupulous boat operators. All we know is that there are today close to one million Haitian refugees and economic migrants, legal and illegal, in New York (300,000); the Dominican Republic (300,000); Florida (70,000); Montreal (30,000); the Bahamas (30,000); and in many colonies established through the smaller islands of the Caribbean, in Europe, in Mexico, and many other countries of Latin America.

The exodus is unprecedented and has gathered momentum through the 1970's. It has internationalized the Haitian problem. Canada's ecclesiastical, migrational, and linguistic links with Haiti - not to speak of large bilateral aid programs - place an inescapable responsibility on this country for the fate of people fleeing from Haiti. What is more, the model of economic development currently being financed by foreign aid is certain to increase the stream of dislocated Haitians willing to gamble their lives on the risky passage to an uncertain destination.

The exodus of Haitians is not the result of any natural disaster, nor of the ravages of war, nor is it primarily a result of poverty. Haiti has been very poor for a very long time - even if two centuries ago the sugar colony of San Domingue was the jewel of the Empire of France, and provided two thirds of its foreign trade.

The exodus from Haiti, too long shrouded in official silence, commenced shortly after the so-called liberalization of the regime, following the death of François (Papa Doc) Duvalier in 1972, and the accession of Jean-Claude to the Presidency-For-Life. The United States resumed aid programs to Haiti in 1972, and the 1970's witnessed a large scale inflow of official foreign development assistance by multilateral and bilateral donors, including West Germany, France, Canada, Israel and Taiwan. Canada's bilateral program started in 1973, and has amounted to some C.$40 million to date.

Economic assistance to a government which practices systematic and organized corruption and repression is cause enough to question the advisability of the continuation of these programs. The crisis which is now overtaking Haiti, however, goes beyond the corruption and repression of the Duvalier regime. The fact is that the model of development of the Jean-Claude phase of the Duvalier dynasty based on the privileged position of a rapacious Haitian oligarchy and fed by massive foreign aid, is aggravating social inequalities and misery. The generosity of aid donors is destructuring the social order, and has set in motion a process of dispossession of the peasantry, giving rise to a massive rural exodus to the slums of Port-au-Prince, to the semi-slavery of the cane fields of the Dominican Republic, or out onto the treacherous waters of the Caribbean Sea. Insofar as Canada, and the other aid donors, have been indirectly responsible for tmansform ing the traditional subsistence poverty of the Haitian peasantry - which forms eighty percent of the population - into outright dispossession and desperation, Canada has a responsibility for the fate of those who have been forced from their ancestral patches of land, and are fleeing from the ever more oppressive economic conditions of Haiti.

We are fully aware of Canada's obligations to assist Haiti and its people, insofar as Haiti is the poorest country of the hemisphere, and Canada has strong 'people to people' links with that country. Our argument is that present conditions in Haiti make it impossible to deliver official bilateral aid in a manner which can meaningfully assist the poor of that country. The recent collapse of CIDA's $20 million integrated rural development program in the South West region of Haiti, is the most convincing evidence of that fact. The disagreeable truth of the matter is that the principal beneficiaries of foreign development aid have been the Duvalier Family and those who are privileged, by virtue of dubious political connections, private fortunes, or access to ready cash to acquire land whose real estate value has been enhanced by the multitude of infrastructural projects put in place by the aid donors. We suggest that there is no way, with the best will in the world, or the most efficient system of management, whereby official bilateral Canadian aid can effectively be delivered to Haiti, in a manner to benefit the poor and the powerless. It is impossible to assist poor people in a country whose ruling class is an oligarchy of powerful families, whose government has been well described as a kleptocracy, and whose population is deprived of the right to express any opinions, by virtue of a highly effective machinery of repression. The present government of Haiti has no interest in economic development, and most particularly not in a model of development which would strengthen the political power of the poor and the dispossessed. The very most which a poor Haitian family can dream of is to scrape together the life savings of its members, to sell anything they have to sell, to buy an uncertain passage, to an uncertain destination, for the sum of $500 or $2000.

The model of development which has received the official blessings of the government of Haiti and the government of the United States is a caricature of the

so-called Puerto Rico model - incentives to private investment to take advantage of very cheap labour, without free access to the U.S. market; without unlimited migration to the United States; and without social security funded by the United States. It is a model of an enclosed labour camp, and is fundamentally incompatible with basic human rights. Canada's continued participation in aid programs in Haiti calls for very careful attention. The United States has recently declared its intention of increasing aid to Haiti, and Secretary of State Haig has stated that an increase in aid will be a part of the Caribbean Basin Initiative, involving Venezuela, Mexico and Canada.

We suggest there is an urgent need for an immediate review of Canadian aid programs in Haiti, and that the funds released from the DRIPP program could be re-allocated to measures of assistance to relieve the distress of the Haitian boat people; to measures of assistance to those countries of the Commonwealth Caribbean, including the Bahamas which are currently burdened with an excess influx of Haitian refugees; and to measures of aid to Caribbean countries, such as Belize, which might be able to absorb Haitian labour provided funding for the resettlement of families were to be made available. Moreover, we suggest that there exists a strong case for the freezing of all bilateral aid to Haiti, in order to determine who are the real beneficiaries of the remaining Canadian aid programs. These are, in any event, not targeted to assist the rural or the urban poor, as was the DRIPP project. There is reason to believe that the contribution of the aid donors is now critical to the survival of the Duvalier regime; and that there can be no meaningful economic or social development in Haiti under prevailing political conditions. If further study indicates that the generosity of the aid donors is assisting a corrupt, repressive and anti-developmental regime to survive, then foreign aid is in effect a counter-productive form of external intervention.

If that is found to be the case, Canadian bilateral aid should be re-allocated to assist the plight of Haiti's economic refugees, until circumstances enable Canada to deliver meaningful official assistance to Haiti. Efforts of non-governmental voluntary organizations should, however, continue to receive CIDA assistance, and should be encouraged to expand. In the next few pages, we indicate some of the reasons which have lead us to these conclusions. Unlike our treatment of Canada's relations with the Commonwealth Caribbean, which was researched in depth, our comments regarding Haiti are preliminary and are intended to encourage the Parliamentary Committee to undertake further studies of Canada's relations with that country. The Haitian problem is today more urgent than it has ever been, and Canada cannot escape involvement, given the close relationship which now exists between Canada and Haiti.

Increasing Repression

Of all the countries of the Americas which receive Canadian bilateral aid, there are five which are accused by Amnesty International of systematic and significant violations of human rights. These are Bolivia, Columbia, Guatemala, El Salvador and Haiti. Of these five countries, only Columbia has received Canadian aid on the scale of Haiti, while CIDA programs in Bolivia, El Salvador and Guatemala are being phased out for reasons which are essentially political. In the context of the Caribbean, where human rights violations have been sporadic and not systematic, Haiti is a disgrace. From the viewpoint of human rights, the continued flow of Canadian official aid to the government of Haiti, calls for justification. If it cannot be justified, it should be suspended.

The situation has deteriorated since 1979, and has been particularly bad

since the election of President Reagan in November 1980. Human rights groups maintain that the government of Haiti anticipated a change in U.S. policy, after years of criticism by the Carter administration. It would appear that relations between the United States and Haiti have never been more cordial, and in November 1981, the State Department announced a new aid initiative for Haiti, which explicitly omitted reference to human rights. Mr. Francisque told the New York Times that "for the first time in history, we have the feeling that the United States will really cooperate with Haiti". He added that "only America can save Haiti from Moscow", and blamed Haitian emigrees in the U.S. for the 'bad press' which had supposedly scared away investors during the past three or four years. Haiti's foreign minister was reported to have come away from the meeting with the Secretary of State, with the sense that Mr. Haig "understood Haiti", and that "from now on we will work closely together. Haiti could be the Hong Kong, the Taiwan, the Singapore of the Caribbean".

On November 28th 1980, following the Reagan victory in the U.S. Presidential election, Haitian police and military arrested over 100 persons, accused of being 'communists and arsonists'. Many of those arrested were journalists; some were trade union activists or intellectuals. Among those jailed or deported were Marcus Garcia, newsroom chief of Radio Metropole, said to be Haiti's most popular news commentator; the editor and chief reporter of the Weekly Le Petit Samedi Soir, Pierre Clitandre and Jean-Robert Herard; the recently tortured playwright, Yvens Paul; the director of the national theatre, François Latour; and the entire staff of Radio Haiti Inter, except the owner and director Jean Dominique, who managed to escape to the Venezuelan Embassy where he was given political refuge and a safe passage to Caracas. The only two legal political parties - both very small - were forced to suspend activities. Grégoire Eugene, founder of the Social

Christian party was deported to the United States, while Sylvio Claude, founder and president of the Christian Democrat Party has recently been condemned to 15 years of hard labour. Other detained or exiled included the deputy director of the Institute of Technology, Jean-Jacques Honorat; the president of the Human Rights League, Gerard Gourgue; and former justice Minister Lamartinière Honorat, who last year denounced the 'pseudo-revolution' of Duvalierism. Radio and television stations critical of the government were either closed down, or had staff replaced by Haitian government officials. A new Press Law made it punishable to criticize the President For Life. Despite a strong hostile reaction from the international press, the repression continues. A new wave of arrests have recently been reported, including the deportation of writer and film director Rassoul Labouchin and the poet Marie Carmel Lafontant.

A very strong open letter to President Duvalier was signed by 1400 priests and sisters. They called upon the government "to charge, free or prosecute the thousands in Haitian jails who had never been charged with any crime, or had any type of hearing after, in many cases, years in jail". The church called attention to Haiti's constitution which states that anyone arrested must be either charged or released within 48 hours. The government did not respond to this communication, which was signed, among others, by the Archbishop François Wolfe Ligondé, a cousin of the President's wife Michelle who had joined them in marriage. It is to be noted that Catholicism is Haiti's official religion, and constitutes the oldest link between Canada and Haiti. There are over 500 Canadian missionaries in Haiti.

The Venezuelan Senate has voted unanimously to condemn the Duvalier regime and President Luis Herrere Campins and his COPEI party have developed warm relations with the Caracas based Haitian exile coalitions, the Rassemblement de Démocrates Nationaux Progressistes d'Haiti led by a professor of history, Leslie Manigat.

Professor Manigat, whose coalition spans from centre left to centre right, has expressed the hope that Canada and France will support his efforts to topple the Duvalier regime, and that the United States will not intervene to defend it. A recent report by a Senate Foreign Relations Committee, however, has concluded that there is no viable alternative to the Duvalier regime, and that the United States should double aid to Haiti, provided the Haitian government can undertake to stop the flow of economic refugees to the U.S.

One thing is for sure: the carefully cultivated image of the 'liberal' regime of Jean-Claude Duvalier has been shattered. Although the Jean-Claude dictatorship is not as murderous as was that of his father, François (Papa Doc) Duvalier, which claimed some 15,000 lives in 15 years, the trend is toward increased repression. The mulatto oligarchy of wealthy Haitians are firmly back in the saddle their power sealed by the marriage of the President to the daughter of the Haitian millionaire Ernest Bennett, who is said to have become even richer as a result of that matrimonial union. Obscene inequalities of wealth and power, rampant governmental corruption, rising urban unemployment and increasing dispossession of the peasantry are likely to raise levels of desperation and frustration. The exodus of 'boat people' will increase, despite threats to depart unwanted arrivals. Haiti is becoming an economic and social disaster area. Increased fiscal and balance of payments support to the government of Haiti cannot reverse that process, nor can it moderate the trend to repression. Canada's expensive experiment with the integrated rural development program DRIPP provides sufficient evidence of the impossibility of assisting poor people in a country whose government is systematically corrupt, and sybiotically integrated with an oligarchy of powerful local business families. In such conditions, official external aid will benefit, not the truly needy, but the truly greedy.

Systemic Corruption

The corruption of the Duvalier family is legendary. Estimates of the sums stolen from the public during the 24 years of Duvalier rule, and salted away in numbered bank accounts in Switzerland and elsewhere range from $300 to $500 million. President Jean-Claude owns a yatch valued at over one million dollars, and his recent wedding to Michelle Bennett, daughter of a prominent local oligarch, cost a cool $5 million - a sum equal to total Canadian aid to Haiti for the year 1978.

The World Bank has reported that the government of Haiti misappropriated $44.5 million in the fiscal year 1974/75. The U.S. Department of Commerce estimated that misappropriations amounted to $60 million for 1976/77, and $69 million for 1977/78. These amounts are almost equal to total annual foreign economic aid to Haiti, which was $68 million in 1976, and $77 million in 1978. In a report on a trip to Haiti, U.S. Congressman William Lehmann concluded that, "this unaccountability undermined our (U.S.) foreign assistance effort which in fact substitutes for Haitian government revenues which are diverted to these off-budgeted accounts."

The major source of unaccounted off-budget items is the Régie de Tabac, which the government of Haiti has recently been forced to fiscalize - although evidence is inconclusive concerning the implementation of the commitments made to the IMF and the World Bank to do so. The Régie is a state monopoly on the commercial sale of basic goods, such as cigarettes, matches, flour, sugar, cooking oil and cement. Additionally it levied an excise tax on 46 essential items of general consumption, including milk, codfish, soap and detergents. Although now deprived of its taxing powers over these products, the Régie continues to charge "commissions" on the six products mentioned, which accounted for 80 per cent of its revenues in 1979.

Further sources of unaccounted revenues include taxes on coffee growers and the annual sale to the Dominican Republic of 15,000 Haitian canecutters. The government received US $800 per head to cover so-called "hiring and transport" expenses to the Dominican border - a distance of a few score kilometers. The Haitian canecutters, annually sold into quasi-slavery by their own government, receive approximately $1.25 a day in the Dominican Republic, although the official rate of pay is $15 per day. The total of all officially designated "revenues of undetermined origin" are matched on the other side of the ledger by "extra-budgetary expenditures". The World Bank has estimated that they amount to some $60 million per annum, and constitute 40 per cent of total government receipts.

The Regie and other sources of unaccounted revenues at the disposal of the Presidential family are used for a variety of purposes which include distribution of favours to supporters of the regime, rewarded with villas, luxury cars and other gifts; purchase of the loyalty of the military and other notables; compensation of 'honest citizens' for their silence; remuneration of the infamous ton ton macoutes and assorted professional killers; the purchase of castles and mansions in Europe and the United States; and the alimentation of the private bank accounts of the Family.

Under continuing pressures from donor countries, from the World Bank, and most particularly from the International Monetary Fund, the government has several times committed itself to fiscalize the Régie. Progress, however, has been slow, in spite of the presence of IMF experts in Port-au-Prince, and is in any event little more than a cosmetic measure, insofar as the President remains master of the public purse - and nobody dares to countermand the request of the presidential palace. To do so could invite charges of crime against the state. In spite of persistent pressure from the IMF, and warnings that "urgent and stringent" measures were required to avert an imminent financial collapse, the regime has ignored the

IMF's advice to drop three costly projects - a $55 million sugar factory; a $16 million vegetable oil plant; and a $20 million fishing fleet - which the IMF considered to be impractical and inadvisable. The reasons given for refusal to drop these projects was that $15 million had already been collected by the Duvaliers and their friends in commissions. The most recent scandal concerns the diversion of concessionary oil purchases from Mexico and Venezuela. That matter is currently under investigation in both these countries and Venezuela is reported to have terminated shipments of petroleum to Haiti, under the Costa Rica accord. Among persons implicated in this fraud is Ernest Bennett,the millionaire father-in-law of the President.

In spite of warnings from the International Monetary Fund, the pattern of corruption and fraud continues. It is taking place against a background of an economic crisis, caused, in part, by a 40 per cent drop in coffee prices over the past four years and aggravated by the damage caused by Hurricane Allen. Haiti's strategy for economic development is currently centered on subcontracting of assembled manufactured goods for the U.S. market. Of the 40,000 workers in the modern industrial sector, 80 per cent work for the island 200 subcontractors, in textiles, electronic components, toys and sporting goods. Although exports of subcontracted manufactures account for close to 30 per cent of export earnings, outstripping coffee as the leading export product, the new enclave manufacturing sector, employs only 3 percent of the labour force. Moreover, its 7 per cent growth rate in recent years, is grinding to a halt. Predicted GNP growth for 1981 is negative, money is scarce, prices are rising, and a large budgetary deficit is predicted. The Duvalier regime is now more dependent on foreign aid than ever before, to provide the funds to keep the government afloat, and to import the materials required by the subcontracting manufacturing firms. The delayed release

by the IMF of a tranche drawing of $23 million for the year 1981 came just in time to save the government from the need to impose exchange controls. According to a May 1981 World Bank Report, some two thirds of public investment is financed by foreign lending and aid, while foreign grants and loans account for 30 per cent of total public expenditure. Foreign exchange holdings fell to "negligible levels" early in 1981, under pressure of declining export earnings, and excess expenditures on imports, due to "significant extra-budgetary appropriations".

> The large budget deficits, mostly attributed to xtra-budgetary expenditures have created excess expenditure on imports. Simultaneously, the failure of the government to comply with budgetary targets has lately precipitated a loss of private sector confidence in the Authorities' economic strategy and a concomitant flight of short term capital. The pressures of the extra-budgetary expenditures on the Treasury also squeezed available resources for counterpart funding for development projects. Disbursement on medium and long term loans, therefore, fell below projected levels.

Additionally, the World Bank report revealed that deficient statistics had significantly overestimated economic growth in the 1970's; average GDP growth rates previously reported at 3.6 per cent per annum, were in fact, only 2.4 per cent, and agricultural output in the decade of the 1970's actually declined at the rate of 0.7 per cent, instead of growing by 2.4 per cent as previously reported. The revised estimated growth in national income for 1979 was - 0.6 per cent.

The Duvalier regime has received some $900 million in foreign aid since 1972. Aid disbursement levels reached $137 million in 1980, and approximately $160 million in 1981. The government of Haiti has requested substantial increases in foreign assistance, from current level to $228 per annum. Capital is moving out of the country. Desperate boat people are swelling a human exodus, in spite of the highly uncertain future which awaits them on the high seas or the internment camps of Puerto Rico, or the United States. There is little evidence that

continuation of external assistance can bring relief to those most in need. The situation calls for an immediate review of Canada's aid programs.

Growing Inequality and Desperation

According to all indications, the model of development based on foreign assistance to a corrupt government, closely associated with a local oligarchy has brought no meaningful economic development, and has aggravated social inequality to the degree that the World Bank reports that 8,000 families now account for 44 per cent of the national income of Haiti, while 80 per cent of the population earn less than $100 per year. The 4,000 richest families earn annual incomes in excess of $90,000, which largely escape taxation. Fortunes are made in three principal sectors: import-export; industry, and agriculture. According to one of the richest businessmen in the island, there are fewer than dozen superrich Haitian multimillionaires - Brandt, Madsen, Nadal, Weiner and Mevs. The Brandt family alone is said to have $50 million in liquid funds.

The contrast with the poverty of the population is appalling. According to the World Bank, 60 per cent of the population of Port-au-Prince, 83 per cent of the population of other towns, and 94 per cent of rural Haitians live in absolute poverty, and are unable to afford minimal levels of food and basic necessities. Malnutrition is particularly serious for children: A mid 1970's survey found that only 13 per cent of children receive an adequate diet. Approximately 31 per cent of children suffer from first degree malnutrition; 38 per cent from second degree; and 17 per cent from third degree malnutrition. The rapid deterioration in the standard of living of the great majority of the population is indicated by comparison with a similar survey made in 1958, according to which only 21 per cent of children under six years of age suffered from malnutrition. Life expextancy at

birth in Haiti is 51 years, one of the lowest in the world.

Eighty-five per cent of Haitians are rural, and average income in 1976 was less than $100. The remaining 15 per cent of the people live in Port-au-Prince (7.5 per cent) and in other towns (7.5 per cent). The average income in Port-au-Prince was close to $1000 (ten times more than average rural income!) in provincial cities approximately $500. It is in Port-au-Prince, however, that inequality of income is most severe. Here are found the super rich who drive airconditioned Mercedes and live in gigantic mansions, and almost all the 40,000 workers who are lucky enough to be employed at $2.65 a day or less in the subcontracting industries. The less fortunate are among the swelling ranks of the urban unemployed. Lest it be thought that the cheap labour subcontracting industries offer a serious hope of raising the standard of living of the masses of the people, it should be noted that the 200 assembly plants employ no more than 3 per cent of Haiti's labour force.

Over eighty per cent of the population continue to scratch a living from their tiny plots of land. Some 300,000 coffee growers are mercilessly exploited by and ndebted to the 'speculators' who purchase their produce and supply them with necessities and by the government which collects over 20 per cent of the value of coffee in taxes. The producer can hope to receive no more than 50 cents per lb of coffee beans which sell at $4 per lb in North America.

Poverty is not new to Haiti, but unemployment, inflation, dispossession of land, escalating income inequalities, monumental corruption and the heartbrea fate of the 'boat people' are new horrors of the 'liberal' Jean-Claude phase of the Duvalier dynasty. The principal source of economic momentum, over the past seven or eight years, has been the inflow of foreign aid and loans for scores of infrastructural projects, large and small. The injection of $900 million dollars

into an economy so feebly monetized, has accentuated inflationary forces, and has created fortunes for speculators and corrupt officials. The network of major highways and feeder access roads has led to the increasing dispossession of the peasants, whose ancestral plots are being purchased for small change by real estate speculators from Port-au-Prince, by local notables, and by Haitian professionals from New York and Montreal. Samll landowners are being transformed into landless labourers, who may drift into Port-au-Prince in search of work, or if they can pay the price, may risk their lives on an overcrowded and uncertain passage out to sea. There has been no increase in agricultural production - as the recently released revised national income estimates prove. Agricultural output has declined over the decade of the 1970's, and Haiti is now importing food from the United States on PL480 foodaid terms. Industrial output has indeed increa

but the employment created is small, compared with the displacement of people from the rural sector. Annual illegal immigration to the United States alone is running at 15,000. It should be noted that the very poorest people cannot hope to scrape together the sums required for a spot on a boat. This is the background which Canada's participation in external aid to Haiti must be reviewed.

Canadian Aid to Haiti

The Canadian presence in Haiti dates to the 1940's, when the government of Haiti sought the assistance of Québec based religious orders to counteract the predominance of French Catholic clergy. Until the late 1960's, non-commercial contact between Haiti and Canada was largely confined to French Canadian missionaries. Since 1968, CIDA has been assisting non-governmental agencies in Haiti, most of which were and still are religious organizations engaged in education and

health care. A new era began in 1973 when Canada signed a bilateral aid agreement with the Government of Haiti, thus joining the United States, Germany, Israel, France and Taiwan as an official donor country. Since that date, Canada has disbursed some $41 million in Haiti, almost exclusively in the form of grants. Of this sum, $21 million was spent on an integrated rural development program in the South West peninsula of Haiti, near the town of Petit Guave, acrynom DRIPP. The above mentioned donor countries literally divided Haiti into territorial regions of influence. The region allocated to Canada was 1700 square kilometers, which is about one fifth of the area of Haiti. The population of the South West region is 300,000, and is 90 per cent rural, and has an average income of less than $100 per person. In contrast to the North-West peninsula, which is forbidding,the Canadian region was more promising, with good access to urban markets for agricultural surpluses.

In spite of much useful work done, including the irrigation of 300 hectares, the provision of drinking water to some 60,000 people; the reconstruction of a dozen schools and six dispensaries; the elimination of half a million rats; and the construction of roads and trails up to the mountainous plateau, the DRIPP project has failed in its stated objectives of assisting the population of the region to increase agricultural production, to improve their economic and social conditions, and to strengthen their capacity to be self reliant. Leaving aside criticisms which have been levelled at CIDA, concerning administrative costs of 30 per cent ($1.5 million per annum) excessively expensive commissioned studies, and embarassingly luxurious housing and restaurant facilities for a handful of CIDA field staff, the more fundamental reasons for the failure of the DRIPP project, and ultimately for its termination, are to be found in the political and social realities of Haiti.

We suggest that it is illusory to speak of self reliant development in a country in which the people cannot express themselves freely, without fear of punishment; and that it is naive to enter into joint management arrangements with a government which is notoriously corrupt, without expecting to be defrauded at every opportunity. It has long been obvious that Phase II of the DRIPP could never be implemented, because there was no way in which the Canadian government could transfer the project to Haitian governmental control, as was originally envisaged. Following the scandals of 1977 Canada was forced to replace the Haitian state by a salaried bureaucracy of some 600 Haitians employees, on CIDA payroll. To avoid transferring funds to the government of Haiti, Canada became directly involved in the administration of the region, without being able effectively to control its hired personnel. Inevitably, the local political mafia was able to manipulate the project to their personal advantage. Thus DRIPP employed local ton ton macoutes as security guards until 1979; rented houses from the chiefs of the ton tons at exorbitant prices, and developed agricultural research projects on the farms and pieces of land belonging to local notables. Progressively the image of DRIPP in the region became the image of the government, because governmental functions were organized by DRIPP, and executed by Haitian personnel with political influence. All this was, moreover, financed by the Canadian taxpayer.

We suggest that a full investigation of the DRIPP program, and the reasons for its failure is important, not only because $20 million have been spent, but because it is necessary to dispel the fiction that official development aid can be insulated from politics. Such a study is likely to conclude that it is impossible to deliver official development assistance to poor people in a country whose government has no interest whatsoever in their well being. By financing basic

administrative functions, CIDA in effect enabled the government to divert funds it would otherwise have had to lay out, to alternate uses. It suggests that all the "Marshall Plans" in the world, are unlikely to be more successful, until there is an internal political change in Haiti.

The problem, however, goes beyond the corruption of the Duvalier government. The fact is that the construction of roads and the opening up of previously inaccessible terrain has not enabled the peasants to sell more produce, and to escape the debt trap of the 'speculators' and money lenders, but has provided the opportunity for the enrichment of an insatiably greedy urban bourgeoisie, by means of land speculation. The displaced peasants have drifted into Port-au-Prince in the hope of finding a job in the new factories, and the unemployment rate in the capital is now approaching 50 per cent.

On the occasion of the announcement of the termination of the DRIPP project, CIDA and External Affairs officials were insistent that the decision was not political, and was not related to human rights violations in that country. Canadian commercial interests are opposed to cutting aid programs to Haiti. Although Haiti is not a particularly lucrative market for Canadian suppliers, Canadian consulting companies have captured significant contracts from CIDA and from the World Bank, while the Royal Bank of Canada is the largest bank operating in Haiti (with 20 per cent of banking business). The Montreal consulting firm Lavelin, which employs 5,000 people all over the world has got the lion's share of CIDA's $17 million participation in a $70 million dollar hydroelectric project, through its subsidiary Belt. The major financiers of this project are the European Economic Community and the World Bank. Hydro-Québec International, which acts

as consultant to Hydro d'Haiti obtained the principal contract from the World Bank. Lavelin is also involved in the supervision of work on the costly "route du sud", which was constructed by yet another Montreal enterprise, Cintra. The latter is currently associated with one of Haiti's biggest local entrepreneurs, Marka. The association will no doubt facilitate the acquisition of further contracts for Quebec based business. It would seem that, conflicting interests relating to human rights violations, and the desire to capture business for Canadian firms from a corrupt government are ultimately a matter to be resolved within the francophone community of Montreal. The engineering and consulting firms currently benefiting from CIDA assistance to Haiti are largely located in Montreal, as in Canada's Haitian community.

We suggest that Canadian involvement in Haiti demands immediate further investigation, and that the most pressing human problem concerns the exodus of economic refugees. Continued foreign assistance is likely to increase, rather than diminish the flood of boat people, because the development model adopted by the government of Haiti - with the active encouragement of the government of the United States - is speeding the process of polarization, social dislocation, unemployment and gross inequality of wealth and income. We repeat the suggestion that funds budgeted to the discontinued DRIPP program be immediately reallocated for the relief and resettlement of Haitian economic refugees.

Experience has shown that it is impossible to assist poor people by means of official bilateral rural development programs, such as DRIPP, in conditions where the local government is systemically corrupt. This has been explicitly recognized by the aid giving agencies operating in Haiti, and these agencies are now constructing Haitian bureaucratic institutions under their direct control.

This is precisely the course adopted by CIDA in the more recent years of the DRIPP project. It should however be clearly understood that the final outcome of that course of action will place Haiti under an international consortium of tutelage by multilateral and bilateral aid donors. Canadians should carefully consider the implications of continued participation in bilateral aid programs in Haiti. In any event, it is clearly desirable to increase the role of non-governmental organizations operating in Haiti, and among Haitian refugees both those in detention camps and those struggling at the margin of legality in any one of many countries of temporary refuge. Non-governmental organizations should be encouraged and should receive larger CIDA counterpart assistance.

It would be a pity if minor scandals in the form of wasteful and foolish expenditures by CIDA management, were to divert attention from the more substantial problem of a large scale integrated rural development project such as DRIPP in a country whose local government systemically is corrupt. We suggest that the very best management practices by an external aid agency are of no avail in the kind of situation encountered in Haiti. The only programs which can perhaps reach the 'grass roots' in such situations are modest projects of community based non governmental organizations. Such NGO's may or may not be regarded favourably by the government of the aid receiving country. Where governments are corrupt or intolerant with respect to popular criticism, NGO's have a degree of flexibility which is not possible in the case of official bilateral aid programs.

8. CONCLUSION AND RECOMMENDATIONS

As stated in the Preface to this report, we have accorded pride of place to a full treatment of Canada's relationship with the Commonwealth Caribbean.

It is a long and historic one, and remains the most important aspect of Canada's relations with the Caribbean region. We have made a number of detailed recommendations concerning development assistance, particularly with respect to the small countries of the Eastern Caribbean. We have similarly made a number of specific recommendations concerning Canada's relations with Cuba and Haiti, and more generally with respect to Canadian trade, investment and development aid.

It would however, be unrealistic to ignore the wider geo-political context of the situation in the Caribbean and Central America as it is currently unfolding. There are serious implications for the small nation states of the region - including the Commonwealth countries - of the resurgence of interventionist policies by the Hegemonic super-power of the hemisphere. Ultimately, there is a choice to be made whether the Caribbean is to be a zone of peace, or the mare nostrum of the United States of America. Whether there is to be recognition of the co-existence in this region of regimes of different ideologies or whether financial, and ultimately military power is to be used to impose 'free enterprise' on societies struggling to overcome the legacy of centuries of colonial and neo-colonial neglect? Whether social justice and human rights will prevail over the privileges and profits of foreign investors and local elites? Whether there is to be respect for the national sovereignty of small and economically fragile countries or whether they must revert or forever remain under the tutelage of stronger external powers? Specifically, Canada must decide whether it will continue to lend moral support to current policies of the United States by continued participation in the Caribbean Basin Initiative, whose political and economic thrust has now become clear and explicit.

In this report we have been particularly interested in the origins and implications of the project originally known as the Mini-Marshall Plan and now called Caribbean Basin Initiative (CBI). The interviews conducted during the summer were most useful in gathering views of policy and opinion makers in the Caribbean. The Caribbean Basin Initiative is widely regarded as a U.S. policy instrument for the selective reward some friends, and the exclusion of Grenada in the Caribbean, and Nicaragua in Central America from beneficial regional arrangements. With the notable exception of Jamaica, which is the only Caricom country assured of receiving financial assistance from the CBI, opinion ranges from skepticism, to resentment (by friends excluded) to apprehension. There is fear that the CBI will be used to drive a political wedge into Caricom and its institutions, and to strengthen the political clout of regional private sector organizations, and the foreign interests with which they are intimately associated. There is, additionally, concern that the private enterprise development model favoured by the United States will exacerbate class conflict and repression, and will "Latinamericanize' the English speaking Caribbean, as is perhaps already happening in Jamaica.

All the countries of Central America and the Caribbean, with the exception only of Cuba and Trinidad and Tobago, are currently being ravaged by external forces beyond their control. The combination of high or rising prices of oil and other commodity imports, low or falling prices and soft markets for their exports, high interest rates payable on a growing volume of debt, are reflected in declining or negative growth of real national income, rising rates of unemployment and severe foreign exchange shortages. There is urgent need for continuing balance of payments support to Caribbean and Central American countries struggling with the

effects of worldwide recession and inflation on their fragile and under-developed economies. It is precisely the precarious nature of the fiscal and foreign exchange situations of the governments of many countries of the region which enhances the political and financial leverage of current U.S. policies.

As this report goes to press, it has become clear that the Caribbean Basin Initiative is to be the economic arm of a policy explicitly directed to serve the security interests of the United States. The CBI is integrally linked and inseparable from the larger politico-military design. The objectives include support for the present regime in El Salvador, whatever the cost and not excluding overt military intervention by U.S. forces; the destabilization, economic strangulation of the Sandinista regime in Nicaragua, and more generally selective assistance to those friends of the United States which are considered most essential in terms of U.S. national security interests.

Thus, El Salvador is reported to be getting $100 million of the $300 million which the administration is requesting from Congress for the Caribbean Initiative Program (CBI). This is in addition to some $230 million in U.S. military and economic aid already allocated to Salvador for 1982. The remaining $200 million of CBI appropriation is reported to have been promised to Costa Rica ($75 million); Jamaica ($50 million); Dominican Republic ($40 million); Honduras ($25 million) and Belize ($10 million).

It is reported that the United States will use its influence to obtain additional funds of $600 million in the form of multilateral loans and private investments. Incentives to be used will include commercial concessions in the form of duty-free entry to the U.S. market for certain classes of goods - from

which textiles and clothing however are excluded. Exactly how these and similar commercial concessions are to be conditional with respect to the guarantee accorded to the private sector by the government has not yet been revealed. It is however clear that the level of commitment to the private sector is to be a major criterion in the selection of beneficiaries of the CBI. In that connection it should be noted that a new regional organization was established in January 1982, at the initiative of the foreign Minister of Salvador and the private sector organization, Caribbean Action, called the Communidad Democratica Centro-americana (CDC) which regional concessions of the CBI are to be negotiated in the Central America. This body is to replace the now defunct Central American Market, and is to be open to the 'selective integration' of other member countries. Nicaragua will be excluded, on the grounds that its mixed economy does not accord sufficient priority to the private sector. It is not clear how similar leverage is to be organized within the Caribbean, where the CGCED is well established as a regional consortium. There can be little doubt, however, that selectivity will be sought by the United States, which would attempt to exclude Grenada and for that matter, other countries of the Commonwealth Caribbean which do not fall into line with new regional U.S. initiatives.

Canada, Mexico and Venezuela continue to be linked with the Caribbean Basin Initiative. It is now clear that this Initiative violates the terms of the Nassau agreement under which these three countries lent their conditional support to the CBI. The conditions agreed upon were that the Plan would have no military component, would not be politically or ideologically directed against any country, and would not exclude any country from benefits. Mexico functionally, if not formally, disengaged from the CBI when it boycotted the Santo Domingo meetings in

protest against the exclusion of Cuba. Venezuela is receiving military assistance from the United States, and has explicitly endorsed U.S. policies in Central America. Canada's position remains shrouded in ambiguity.

Canada will eventually have to decide whether any constructive purpose can be served by continued participation in the CBI. A Caribbean diplomat, who did not wish to be named, was reported as saying that, "we would like to hear more from Canada, Mexico and Venezuela. They have given us proportionately more aid than the United States. We want them to take a higher profile in the planning". But the United States has in effect planned the CBI, and has presented the other 'partners' and the beneficiaries with a fait accompli.

Opinions cited in this report, and statements subsequently made by political leaders in the Eastern Caribbean indicate little enthusiasm for the CBI. Thus, Prime Minister Tom Adams, of Barbados, a staunch friend of the United States protested that "Caribbean countries should not be required first to present evidence of imminent communist subversion before qualifying for a U.S. commitment to alleviating their economic and social circumstances." He also protested the continuing emphasis on trade and investment, as opposed to official development aid: "Who could have built our international airports in the Caribbean without official development aid?" The government of Trinidad and Tobago, which delivers 2.2 per cent of GNP as development aid recently deplored the use of aid "as a means of subverting the independence of states and democratically established and functional institutions within them and between them", and appealed for "multilateralized aid channelled through established regional institutions". Caribbean and Latin American leaders were warned by the Foreign Minister of

Trinidad and Tobago to be "ever vigilant" against becoming involved in cold war strategies which could revert the region to a 16th century status as an arena of great power rivalry.

In this situation Canada should emerge as a stronger force for political and economic stability in the Caribbean region. As a country with great economic resources which was never a colonial power, with a mixed economy; a non-militaristic tradition, a good record of concern for human rights; and a professed interest in more equitable North-South relations, Canada should exercise a greater measure of independent initiative in the search for stability and social justice in the Caribbean region. Canada and Mexico are the two North American countries which have everything to gain by sane and constructive policies which recognize the rights of peoples to rid themselves of oppressive, cruel and corrupt regimes, and to adopt whatever model of social development they choose. Specifically, the time has come for the government of Canada to join the government of Mexico in the urgent search for negotiated solutions to the dangerous and rapidly escalating intervention of the United States in the Caribbean, particularly in Central America.

Canada is the hemispheric country with the closest relationship with the United States. Canada is also a major Western trading partner of Cuba. Canada is a member of the Commonwealth with respect for its institutions and enjoys a special relationship with the Commonwealth Caribbean. As a country with its own problems of national unity, Canada must be appreciative of the primacy of the institutions of the Caribbean Community for the political social and cultural development of its member states. Canada has not and cannot subscribe to the exclusion of Grenada from the Community as might be the wish of the government of the United States. Canada has not and cannot subscribe to the de-stabilization of Nicaragua, which has so recently rid itself of a monstrous dictatorship. Canada cannot in good conscience legitimate the subversion of democratic processes by means of bogus elections, such as that currently being planned in Salvador. Canada has ties with the people of Haiti and has a comparatively good record of humane treatment of immigrants from that country. Canadians have demonstrated generosity toward displaced persons from Uganda and Vietnam. With some encouragement from the government of Canada, many Canadians would welcome the opportunity of assisting Central American refugees and Haitian boat people presently languishing in detention camps. There is no evidence that humane and decent policies would be detrimental to Canadian commercial and economic interests.

Canada's standing in the world community of nations would be enhanced by the greater exercise of independence with respect to Canadian policy in the hemisphere in general, and the Caribbean region in particular. The specific recommendations which follow are made in that spirit.

CANADA-CARIBBEAN POLITICAL RELATIONS

1. Canada should define and pursue its own policy interest in matter of security, trade and development assistance, just as Canada is finally pursuing its own energy policy. Canada should de-link its hemispheric policy from bilateral disputes with the United States, and resist pressures to accomodate the U.S. government in matters such as the orientation of the Caribbean Basin Initiative.

2. Canada should insist on the unambiguous implementation of the Nassau agreement of non-exclusion of any Caribbean country from participation in the Caribbean Basin Initiative. If this is not acceptable to any one of the partners, Canada should formally withdraw its participation.

3. Canada should develop the 'special relationship' with the Commonwealth Caribbean in a manner which is supportive of the regional institutions of the Caribbean Community, and respectful of the principles of sovereignty and non-intervention. Canada should stand behind the territorial integrity of Belize, Guyana and Grenada. Consultations at the highest level between Canada, and Commonwealth Caribbean partners are urgently required to strengthen the Canada-Caricom relationship.

4. Canada should consult with Mexico on new initiatives which might be taken by these two North American countries to moderate the growing danger of confrontation between the United States and Cuba in the Caribbean region. In this regard, Canada should firmly dissociate itself from current doctrines of the U.S. administration which perceive popular movements for social justice in the Caribbean and Central America as a threat to the security of North Americans.

CANADA-CUBA RELATIONS

1. Canada should insist on the inclusion of Cuba as a condition of Canada's continued participation in the Caribbean Basin Initiative.

2. Canada's official relations with Havana must not be permitted to deteriorate. CIDA funding to the CUSO technical aid program should be restored as a token of goodwill because it is a mutually advantageous program which is moreover valuable in maintaining a network of commercial and professional relations between the two countries. Sporting, cultural and academic exchanges should be expanded.

3. Commercial relations between Canada and Cuba are of significance to both countries, and Canada should firmly resist efforts by the United States to tighten the blockade on Cuba by attempting to exercise extra-territorial jurisdiction over U.S. affiliated Canadian firms.

CANADA-HAITI RELATIONS

1. An enquiry should be undertaken concerning the reasons for the failure of CIDA's Integrated Rural Development Program (DRIPP).

2. All remaining bilateral CIDA projects in Haiti should be subject to an independent review to establish who is really benefiting from these projects. It should be asked in what manner, if any, the poor people of Haiti are benefiting from the expenditure of Canadian public funds. There is evidence that the contribution of the aid donors is now critical to the political survival of the Duvalier regime.

3. Rural development programs and other infrastructural projects have resulted in the commercialization of peasant plots and the acquisition of these lands by speculators. Insofar as these programs have contributed to rural dispossession and the swelling tide of economic refugees, Canada shares with other aid donors, some responsibility for the fate of Haiti's boat people. We suggest that CIDA funds budgeted for the second phase of DRIPP be allocated to relieve the distress of Haiti's economic refugees; to measures of assistance to countries of the Commonwealth Caribbean burdened with an excess inflow of Haitians; and measures of aid to Caribbean countries such as Belize, which might be able to absorb Haitian labour provided funding for resettlement of families were to be made available.

4. The role of non-governmental organizations operating in Haiti should be expanded as rapidly as possible, and CIDA counterpart funding should be increased. Similar support should be given, on an expanded scale, to NGO's working among Haitian refugees and immigrants.

5. Canada should dissociate itself clearly from U.S. policies of support for the Duvalier regime on condition that the regime cooperate with U.S. authorities in physically preventing the escape of economic refugees. This policy is inhuman and unacceptable to a country like Canada, whose population is largely descended from immigrants who fled the economic hardships of their countries of origin.

Trade, Investment and Economic Cooperative with the Commonwealth Caribbean

1. Discretionary administrative measures have been used to block market access to non-traditional exports from Caricom countries to Canada. Allegations that Canada does not have a clearly defined code of regulations concerning customs evaluation of manufactured goods, imported from the Commonwealth Caribbean, such as exists in the EEC or Caricom market, should be investigated. Among other non-tariff barriers to the import of West Indian products are the purchasing policies of the provincial liquor authorities with respect to alcoholic beverages. The Federal government should facilitate access of West Indian rums to Canadian markets by undertaking discussions with the provincial liquor monopolies on the matter.

2. Canadian exporters selling in West Indian markets should not lean on development aid, but should be assisted by the Department of Trade and Commerce to 'clean up their act' and learn how to compete more effectively. There is need for a variety of export credits to match credit facilities of Canada's competitors in international markets. These should be clearly designated as export credits and should not be confused with development aid.

3. Insofar as our study reveals Canadian financial strength and industrial weakness, Canadian banks operating in the Caribbean region should be requested to assist financially and otherwise in aiding Canadian exporters and investors to compete more effectively.

4. While there is an important role for the private sector in expanding trade and investment in the region, the thrust of development assistance should and will continue to be negociated on a government to government basis. Moreover, state enterprise, including joint ventures are playing an ever increasing role in developing countries, as are state trading organisms. While it is useful for the Canadian private sector to support organizations such as CALA, CIDA should not contribute to the funding of CALA, nor to Caribbean private sector organizations such as the CAIC,

but should strictly concern itself with the delivery of development assistance through multilateral, bilateral and community-based non-governmental institutions.

DEVELOPMENT AID TO THE COMMONWEALTH CARIBBEAN

1. The special Commonwealth relationship between Canada and the Caribbean should be embodied in a program of development aid which represents the 'best practice' in this area. This means that priorities should be determined by a process of consultation with aid recipients, and that aid should not be considered as an instrument for generating economic returns to Canada. Insofar as some inefficient firms require subsidies to compete in the Caribbean region, these should be explicit and administered by the Department of Trade and Commerce.

2. The Commonwealth Caribbean represents the best possible environment in which Canada can operate a model aid program. This is due to the well developed institutional infrastructure of the region; its high calibre of professional expertise; communality of language and institutions; the network of people to people links; and the long roots of historical relations. In all these respects the Commonwealth Caribbean presents a stark contrast to conditions prevailing in Haiti.

3. The key to a mutually satisfactory aid relationship is consultation and respect for the priorities of recipient countries. This is the area in which difficulties have recently arisen. Additionally, there is the highly tied nature of Canadian bilateral aid.

4. In the case of Canada's participation, with the United States, Mexico and Venezuela in the Caribbean Basin Initiative, there was a total absence of consultation. Moreover, the donor group excluded a Commonwealth Caribbean country which has delivered more development aid to Caricom countries than has Canada: Trinidad and Tobago was not invited to participate. Canada's role in the Caribbean Basin Plan remains obscure. There is an urgent need for discussions between Canada and Caricom countries concerning Canada's intentions with regard to the CBI. We repeat our conclusion that Canada should formally dissociate itself with this Plan, because it is by now clear that the United States is acting in clear violation of the Nassau agreement between the four parties.

5. While the Canada-Caricom Joint Economic Committee is a useful mechanism for closer economic cooperation between Canada and the Caribbean Community, there has been profound dissatisfaction with the slow rate of implementation of this program.

The incident described in the body of this report concerning the complaint of Caricom representatives that there was a lack of respect for facts in the report given by a representative of the Department of External Affairs to the Parliamentary Committee, underlines the degree of frustration and irritation which is being experienced by the Commonwealth Caribbean officials. The High Commissioners representing the Caricom countries in Ottawa would welcome an early discussion with the government of Canada, at the highest political level.

6. The coherence and unity of the Caribbean Community, as envisaged by the Treaty of Chaguaramas is under pressure as never before. The combination of adverse internatinal economic factors and the radical anti-Cuban ideological thrust of President Reagan's administration presents challenge to West Indian nationalism and a treat to the viability of the regional institutions of the Commonwealth Caribbean. In that context, it is particularly important that Canada should increase assistance to the Caribbean Development Bank and the Caricom Secretariat, and should firmly hold the line with respect to efforts by the United States to exercise financial leverage within the Caribbean Development Bank designed to discriminate between Caricom countries on the basis of the development models adopted by their governments.

7. Canada should resist the trend toward a reduction in multilateral lending as against bilateral development aid, particularly with respect to the activities of the Caribbean Development Bank. Canada should continue to press for the untying of multilateral development assistance from conditionality and the establishment of a single Special Fund or soft money within the CDB.

8. The highly tied nature of Canadian bilateral development aid is a complaintnot confined to the Commonwealth Caribbean. It is particularly inappropriate in the Eastern Caribbean, where the small scale of the countries presents particularly acute problems of matching the needs of the countries to the regulations and procedures of CIDA. Here aid should be totally untied, including untying with respect to local costs.

9. There is a crying need for decentralization of CIDA's operations, particularly in the Eastern Caribbean where the scale bias in favour of larger rather than smaller projects is obviously disfunctional.

10. While excessive centralization and tight tying of aid are major reasons for the slow rate of CIDA project approval and disbursement, the pre-occupation of CIDA personnel with the procurement process is yet another source of delays.

We suggest that procurement be removed from CIDA's activities, and recipient countries be encouraged and assisted in locating the cheapest and most efficient suppliers of goods and services. Insofar as the recipient is obliged to repay a loan, however soft, and to meet theoperating costs of projects even where these are gifts, the recipient has a strong interest in maximizing the benefits of a given volume of available aid. Such a measure should loosen the leverage and the patronage relations which connect Canadian suppliers and consultants to the CIDA bureaucracy and would act as a check on the waste of public funds.

11. Canadian bilateral aid projects should remain in the area of infrastructure particularly in those sectors in which Canada has proven experience. These include roads, airports, schools, water supply systems and hydroelectric installations. By concentrating on what Canada is good at delivering, Canada can usefully assist the countries of the Commonwealth Caribbean while untying its aid with the assurance that Canadian suppliers and contractors will be able successfully to bid on such projects because they have proven expertise.

12. In the more recently fashionable areas of rural and agricultural development, there is considerable evidence that community-based non-governmental organizations have a very useful role to play. In general, CIDA support to NGO's should be increased as fast as these organizations can develop

useful projects.

13. A number of further, more detailed suggestions and recommendations are to be found in the text of this report dealing with Canadian Development assistance to the Commonwealth Caribbean.

Refugees, Immigrants and Human Rights

1. While the principal source or economic refugees in the Caribbean Basin region, is to be found in Central America, the problem of the Haitian boat people has reached crisis dimensions. There is urgent need to consider a re-definition of 'refugee' to encompass persons displaced from their countries by social and economic forces over which they have no control.

2. A greater measure of assistance should be provided to community organizations working in the Haitian and West Indian milieu to enable them to deal more effectively with the variety of problems encountered by immigrants, particularly those relating to racial discrimination.

3. The human rights situation in the Commonwealth Caribbean is good only by comparison with the appalling transgression of human rights in a number

other countries in the Caribbean and Central America. It would be useful for the Parliamentary Committee continuously to monitor the situation in Commonwealth Caribbean countries, particularly in Guyana and also in Jamaica.

TABLE 1 T2

STATISTICAL PROFILE

COMMONWEALTH CARIBBEAN COUNTRIES

	Area (km^2)	Population (mid - 1979)	GNP at Market Prices (1979 in US $m)	Per Capita GNP (1979 in US $)	Rate of Growth (%) GNP per Capita (Constant Dollars 1970 - 78
Antigua	280	75,000	84.0	1,150	- 3.1
Barbados	431	253,000	652.0	2,400	2.1
Belize	22,960	138,000	139.0	1,000	5.0
Dominica	750	83,000	45.4	549	- 3.4
Grenada	344	108,000	70.0	630	- 1.8
Guyana	214,970	843,000	480.0	570	- 0.2
Jamaica	11,424	2,101,000	2,638.0	1,150	- 1.4
Montserrat	102	11,000	15.2	1,250	n.a.
St. Kitts	269	50.000	39.6	750	1.5
Saint Lucia	616	124,000	99.2	790	2.3
St. Vincent & the Grenadines	388	107,000	50.3	485	- 1.8
Trinidad & Tobago	5,128	1,152,000	3,900.0	3,390	2.4
Bahamas	13,395	231,000	640.0	2,780	n.a.
TOTAL	271,057	5,276,000	8,852.7		

SOURCE: IBRD Economic Memoranda
World Bank Atlas - 1979
Country Official Statistics

TABLE 1(CONTINUED)

T5

OTHER CARIBBEAN COUNTRIES

	Area (Km ^{2})	Population (thousands) (mid - 1979)	GNP at Market Prices (1979 in U.S. $ m)	Per Capita GNP (1979 in US$)	Rate of Growth (%) GNP per Capi (Constant do lars) 1970-78
Cuba	114,524	9,865,000	13,920.0	1,410	4.7
Dominican Republic	48,442	5,286,000	5,220.0	990	4.2
Haiti	27,750	4,963,000	1,280.0	260	2.2
Suriname	163,265	402,000	950.0	2,360	4.7
TOTAL:	353,981	20,516,000	21,370.0		
Dependencies					
U.S.A.					
Puerto Rico	8,897	3,415,000	10,140.0	2,970	0.3
France					
Guadeloupe	1,779	332,000	1,080.0	3,260	3.1
Guyane Francaise	91,500	69,000	180.0	2,580	0.3
Martinique	1,102	326,000	1,550.0	4,680	6.2
TOTAL:	94,381	727,000	2,790.0		
Netherlands Antilles	993	260,000	920.0	3,540	0.3
Total Other Caribbean	458,252	24,918,000	35,220.0		
Total Caribbean:	729,309	30,194,000	44,072.7		

SOURCE: IBRD Economic Memoranda
World Bank Atlas - 1979
Country Official Statistics

TABLE 2. T4

Canada's Domestic Exports, by Region and Country, 1970 and 1980

Exports to: Developed Countries	1970	1980	1970	1980	1970 - 80
	Millions of dollars Can.		Percentages		Percentage Change
U.S.A. 1.	10,652.9	46,854.9	64.7	63.1	339.8
Western Europe	3,083.3	11,063.7	18.7	14.9	258.8
Japan	793.1	4,370.5	4.8	5.9	451.1
U.S.S.R. and Eastern Europe	168.8	2,123.2	1.0	2.9	1,157.8
South Africa	104.0	201.9	0.6	0.3	94.1
Australia, etc.	243.5	790.0	1.5	1.1	224.4
Total Developed Countries	15,045.6	65,404.2	91.4	88.1	334.7
Developing Countries					
Middle East	123.8	1,117.1	0.8	1.5	802.3
Africa 2.	69.2	851.6	0.4	1.1	1,130.6
Asia 3.	481.1	3,077.4	2.9	4.1	539.6
Total	674.1	5,046.1	4.1	6.7	648.6
Mexico	91.7	482.9	0.6	0.6	416.6
S. America 4.	351.7	2,229.7	2.1	3.0	534.0
C. America 5.	25.7	140.6	0.2	0.2	447.1
Total	469.1	2,853.2	2.9	3.8	508.2
COMMONWEALTH CARIBBEAN	123.1	286.4	0.7	0.4	132.6
OTHER CARIBBEAN	151.9	637.9	0.9	0.8	319.9
TOTAL CARIBBEAN	275.0	924.3	1.6	1.2	236.1
Total Developing Countries	1,418.2	8,823.4	8.6	11.7	522.2
Total All Exports	16,458.2	74,228.7	100.0	100.0	351.0

NOTES: 1. Includes Greenland. 2. Excluding S. Africa. 3. Excluding Japan
4. Excluding Guyana 5. Excluding Belize

Source: Statistics Canada - Exports by Countries 65-003 (1970), 65-001 (Dec.1980).

T5

TABLE 3.

Canada's Imports, by Region and Country, 1970 and 1980

Imports from: Developed Countries	1970	1980	1970	1980	1970 - 80
	Millions of dollars Can.		Percentage		Percentage Change
U.S.A. 1.	9,905.3	48,416.2	71.1	70.2	388.8
Western Europe	1,948.2	6,988.8	14.0	10.1	258.7
Japan	581.7	2,792.2	4.2	4.0	380.0
U.S.S.R. and Eastern Europe	74.8	306.4	0.5	0.4	309.6
South Africa	45.7	349.9	0.3	0.5	665.6
Australia, etc.	198.7	686.0	1.4	1.0	245.2
Total Developed Countries	12,754.4	59,539.5	91.5	86.3	366.8
Developing Countries					
Middle East	104.3	3,016.5	0.7	4.4	2,792.1
Africa 2	106.8	183.8	0.8	0.3	72.1
Asia 3	283.1	2,232.9	2.0	3.2	688.7
Total	494.2	5,433.2	3.5	7.9	999.4
Mexico	47.3	345.3	0.3	0.5	630.0
South America 4	442.7	2,935.5	3.2	4.2	563.1
Central America 5	43.9	203.9	0.3	0.3	364.5
Total	533.9	3,484.7	3.8	5.0	552.7
COMMONWEALTH CARIBBEAN	77.6	150.9	0.6	0.2	94.4
OTHER CARIBBEAN	79.0	370.7	0.6	0.5	369.2
Total Caribbean	156.6	521.6	1.2	0.7	233.1
Total Developing Countries	1,184.7	9,439.5	8.5	13.7	696.8
Total all Imports	13,939.4	68,979.4	100.0	100.0	394.8

NOTES: 1. Includes Greenland. 2. Excluding S. Africa. 3. Excluding Japan.
4. Excluding Guyana 5. Excluding Belize

Source: Statistics Canada - Imports by Countries 65-006 (1970), 65-001 (Dec.,1980).

TABLE 4. T6

Canadian Domestic Exports to the Commonwealth Caribbean and Other Selected Countries of the Hemisphere, 1970 and 1980

Exports to:	1970	1980	1970 - 1980
	Millions of Dollars (Can.)		Percentage Change
Commonwealth Caribbean			
Guyana	12.2	15.0	+ 23.0
Trinidad/Tobago	21.2	119.6	+ 464.2
Jamaica	46.5	62.5	+ 34.4
Barbados	11.0	33.4	+ 203.6
Windward/Leewards	14.0	28.3	+ 102.1
Bahamas	16.5	23.8	+ 44.2
Belize	1.7	3.8	+ 123.5
Total C/W Caribbean	123.1	286.4	+ 132.6
Other Caribbean			
Bermuda	11.1	28.0	+ 152.2
Dominican Republic	20.5	51.6	+ 151.7
Puerto Rico	48.5	93.7	+ 93.2
Haiti	4.8	26.6	+ 454.2
Cuba	58.9	415.3	+ 605.1
Suriname	1.6	4.8	+ 200.0
Netherlands Antilles	4.7	10.0	+ 112.8
French Antilles	0.4	5.0	+1,150.0
U.S. Virgin Islands	1.4	2.9	+ 107.1
Total Other Caribbean	151.9	637.9	+ 319.9
Total All Caribbean			
Brazil	87.4	839.2	+ 860.2
Venezuela	111.4	652.9	+ 486.1

Source: Statistics Canada - Exports by Countries 65-003 (1970), 65-001 (Dec.1980)

TABLE 5. T7

Canadian Imports from the Commonwealth and other Selected Countries of the Hemisphere, 1970 and 1980.

Origin	1970	1980	1970 - 1980
	Millions of Dollars (Can.)		Percentage Change
Commonwealth Caribbean			
Guyana	28.8	35.7	24.0
Trinidad/Tobago	7.5	11.2	49.3
Jamaica	27.1	49.9	84.1
Barbados	1.6	11.5	618.9
Windward/Leewards	3.2	2.3	- 28.1
Bahamas	6.4	38.5	501.6
Belize	3.0	1.8	- 40.0
Total Commonwealth Caribbean	77.6	150.9	94.4
Other Caribbean			
Bermuda	0.2	1.2	500.0
Dominican Republic	1.9	17.5	821.0
Puerto Rico	7.0	102.9	1,370.0
Haiti	0.8	6.6	725.0
Cuba	9.5	157.3	1,555.8
Suriname	5.4	7.3	35.2
Netherlands Antilles	54.2	77.4	42.8
French Antilles	-	0.2	-
U.S. Virgin Islands	-	0.3	-
Total Other Caribbean	79.0	370.7	369.2
Total All Caribbean			
Brazil	49.3	347.8	605.5
Venezuela	339.2	2,190.3	545.7

Source: Statistics Canada - Imports by Countries 65-006 (1970), 65-001 (Dec. 1980).

TABLE 6.

T8

Canada's Share in the Trade of Selected Commonwealth Caribbean Countries, 1959 - 1979

Country	Exports			
	1959	1969	1975	1979
Jamaica	25.3	15.1	3.6	5.3
Trinidad/Tobago	5.3	3.1	1.1	0.6
Barbados	18.2	5.4	5.9	5.4
Guyana	27.8	19.4	3.2	9.3
Dominica	n.a.	n.a.	0.1	0.9
Grenada	n.a.	n.a.	1.9	1.4

Country	Imports			
	1959	1969	1975	1979
Jamaica	11.0	9.5	4.8	5.8
Trinidad/Tobago	6.2	4.5	2.6	6.2
Barbados	11.8	11.8	8.7	7.3
Guyana	8.1	8.3	4.3	3.8
Dominica	n.a.	n.a.	9.8	5.0
Grenada	n.a.	n.a.	9.3	4.4

Sources: For 1959; K. Levitt and A. McIntyre Canada-West Indies Economic Relations Centre for Developing Area Studies, McGill University, Montreal, 1967 pp. 152 - 155. For 1969; 1975 and 1979; International Monetary Fund, Direction of Trade Annual 1969 - 1972, and Direction of Trade Year book, 1980.

TABLE 7. T9

U.S. Share of Caribbean Trade - 1978

(Percentage of total trade)

Country	Exports	Imports
Barbados	25.1	27.1
Dominican Republic	59.0	41.0
Guyana	20.7	22.5
Haiti	24.2	23.7
Jamaica	50.0	36.0
Trinidad & Tobago	67.1	20.5

TABLE 8.

Raw Sugar Imported by Canada
From the Caribbean and Other Sources:
Principal Suppliers: 1959-1979

	(Million dollars - Can.)			(Percentage of total)		
	1959	1969	1979	1959	1969	1979
Caribbean						
Guyana	7.5	3.0	17.1	13.5	4.3	7.2
Jamaica	9.8	2.0	7.7	17.6	2.8	3.3
Cuba	5.5	5.0	68.8	9.9	7.1	29.1
Other						
Australia	14.0	14.1	81.0	25.2	20.1	34.3
Fiji	4.8	-	-	8.6	-	-
Mauritius	7.6	14.1	3.7	13.7	20.1	1.6
South Africa	-	17.6	55.3	-	25.1	23.4
All other[1]	6.4	14.4	2.6	11.5	20.5	1.1
Total	55.6	70.2	236.2	100.0	100.0	100.0

[1] Includes other Caribbean.

TABLE 9.

T10

Sources of Bauxite and Alumina
As Raw Materials For The Canadian Aluminium Industry
Canadian Imports: 1960 - 1980.

Value of Bauxite / Alumina Imports

	1960	1970	1980	1960	1970	1980
	(in millions of dollars - Can.)			(percentages)		
Commonwealth Caribbean						
Jamaica	26.5	24.5	38.9	42.1	25.1	11.6
Guyana	27.7	25.4	9.6	44.1	25.9	2.8
Total C/W Caribbean	54.2	49.9	48.5	86.2	51.0	14.4
Suriname	4.0	5.4	7.3	6.4	5.5	2.2
Total Caribbean	58.2	55.3	55.8	92.6	56.5	16.6
Other						
Guinea	2.8	-	39.6	4.4	-	11.8
Brazil	-	-	40.8	-	-	12.1
Australia	0.3	13.4	79.8	0.5	13.7	23.7
Japan	-	-	34.0	-	-	10.1
U.S.A.	1.2	27.6	77.6	1.9	28.2	23.0
All other	0.4	1.1	9.0	0.6	1.6	2.7
Total Other	4.7	42.1	280.8	7.4	43.5	84.4
Total	62.9	97.4	336.6	100.0	100.0	100.0

TABLE 10. T11

Volume of Bauxite and Alumina Imports to Canada, 1970 and 1980.

Bauxite

	(Millions of tons)		(Percentages)	
	1970	1980	1970	1980
Commonwealth Caribbean				
Jamaica	-	0.03	-	0.8
Guyana	2.28	0.38	84.1	10.2
Total Commonwealth Caribbean	2.28	0.41	84.1	11.0
Suriname	0.17	0.07	6.3	1.8
Total Caribbean	2.45	0.48	90.4	12.8
Other				
Guinea	-	1.66	-	43.0
Brazil	-	1.62	-	42.0
Australia	0.04	0.05	1.5	1.2
Japan	-	-	-	-
U.S.A.	0.01	0.04	0.4	1.0
All other	0.21	0.01	7.7	-
Total other	0.26	3.38	9.6	81.2
Total	2.71	3.86	100.0	100.0

TABLE 10. (CONTINUED) T12

Volume of Bauxite and Alumina Imports to Canada (Cont'd)

Alumina

	(Millions of tons)		(Percentages)	
	1970	1980	1970	1980
Commonwealth Caribbean				
Jamaica	.35	.14	33.6	13.1
Guyana	.09	-	8.6	-
Total Commonwealth Caribbean	.44	.14	42.2	13.1
Suriname	.03	-	3.2	-
Total Caribbean	.47	.14	45.4	13.1
Other				
Guinea	-	-	-	-
Brazil	-	-	-	-
Australia	.18	.41	17.5	38.0
Japan	-	.19	-	17.4
U.S.A.	.39	.31	37.1	28.1
All other	-	.03	-	03.4
Total other	.57	.94	54.6	86.9
Total	1.04	1.08	100.0	100.0

T13

TABLE 11.

DISTRIBUTION OF CANADIAN INVESTMENT IN DEVELOPING COUNTRIES

(in $ and %)

	1965	1970	1973	1975	1977
Total Canadian direct investment in developing countries (millions of $)	$555	$1,513	$1,882	$2,456	$3,200
as % of total world Canadian direct investment	16.0%	24.3%	24.0%	23.3%	23.8%
Africa as % of total developing countries	7.2	4.1	1.1	1.7	2.3
Asia as % of total developing countries*	7.9	8.2	8.2	11.4	19.0
Caribbean as % of total developing countries**	46.2	30.1	39.4	35.0	26.6
Latin America as % of total developing countries***	38.6	57.6	51.3	51.9	52.1
	99.9****	100.0	100.0	100.0	100.0

* Asia includes Australasia and European developing countries
** Caribbean includes the Dominican Republic
*** Latin America includes Belize, Guyana, Surinam and French Guiana.
**** Totals may not equal 100 due to rounding.

SOURCE: Statistics Canada

TABLE 12 T14

CANADIAN DIRECT INVESTMENT ABROAD 1977

($ Millions)

United States	7,027
United Kingdom	1,410
Other Europe	1,250
Australia	442
Asia	559
(of which) Japan	(61)
Africa	198
(of which) South Africa	(123)
Latin America and Caribbean	2,519
(of which) Caribbean	(851)
Bahamas	148
Bermuda	408
Jamaica	112
Trinidad and Tobago	29
Other Caribbean	154
(of which) Latin America	(1668)
Mexico	65
Venezuela	22
Brazil	1,403
Argentina	57
Other Latin America	121
Total All Countries	13,443
Total Developed Countries	10,243
Total Developing Countries	3,200
as % of all countries	23.8%

SOURCE: Statistics Canada, "Canada's international investment position"

TABLE 13. T15

MAJOR OECD BILATERAL DONORS IN THE CARIBBEAN, 1977

Millions of U.S. Dollars

	Total ODA	Canada	U.S.A.	U.K.	France	Germany	Nether-lands	Canada's of Total Bilateral ODA
Guyana	6.9	1.4	6.0	-	-	0.1	0.1	20.3
Jamaica	22.5	3.9	9.0	0.9	-	3.4	5.0	17.3
Belize	5.8	1.5	-	4.3	-	-	-	25.9
Leeward/Windwards	28.2	8.3	-	19.5	-	-	0.4	29.4
Haiti	39.4	4.7	28.0	-	2.0	3.4	0.9	11.9

SOURCE: "Canada and Development Cooperation", Annual Report, CIDA 1979-80, Ottawa.

TABLE 14. T16

CHANGING REGIONAL DISTRIBUTION OF
CANADIAN BILATERAL AID DISBURSEMENTS
(INCLUDING BILATERAL FOOD AID)

(Millions of Dollars)

	1970/71	1974/75	1979/80
Asia	180	244	235
Africa:			
Francophone	30	99	148
Commonwealth	25	109	138
Latin America	9	21	35
Commonwealth Caribbean	19	20	31
Other Programmes	-	-	12
TOTAL	263	493	599

Percentages

Asia	68.5	49.5	39.3
Africa:			
Francophone	11.4	20.1	24.7
Commonwealth	9.5	22.1	23.0
Latin America	3.4	4.3	5.8
Commonwealth Caribbean	7.2	4.0	5.2
Other Programmes	-	-	2.0
TOTAL	100.0	100.0	100.0

SOURCE - CIDA, Annual Reports, Various Years.

TABLE 15.

CANADIAN BILATERAL AID DISBURSEMENTS IN THE AMERICAS

1971 - 1980

$ Millions

Fiscal year ending:	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	Total 1971-19
COMMONWEALTH CARIBBEAN											
Antigua	1.38	.25	.50	.14	.15	.40	1.01	3.63	2.06	1.90	11.42
Barbados	1.05	.77	1.74	2.93	.77	2.14	1.49	4.62	4.61	2.16	22.28
Belize	.24	.49	.80	.41	1.39	1.46	1.06	2.63	6.19	3.77	18.44
Dominica	1.35	.44	.62	.61	.56	.41	.43	1.75	.34	1.95	8.46
Grenada	.49	.47	.54	.35	.24	1.18	1.82	.59	.29	.07	6.04
Guyana	4.18	2.36	1.54	2.85	4.05	2.33	2.21	1.80	4.83	5.95	32.10
Jamaica	2.52	3.91	4.74	3.24	3.11	3.43	3.57	13.61	9.34	7.76	55.23
Montserrat	.15	.46	.79	.51	.68	.61	.13	.25	.32	.28	4.18
St. Kitts	.40	.35	.41	.37	.21	.26	.13	.21	.18	1.50	4.02
St. Lucia	1.68	1.72	1.35	1.39	2.93	1.39	1.93	1.25	.39	.24	14.27
St. Vincent	.89	.72	.53	.17	.76	1.26	.89	.66	.26	.12	6.26
Trinidad & Tobago	1.72	.63	.65	.90	.57	1.80	.69	(.10)	.47	(.09)	7.24
Turks, Caicos & Caymans	-	-	-	-	-	-	-	.02	.03	.02	.07
Virgin Is.	-	-	-	-	-	-	-	-	.01	.02	.03
Regional Programs	.99	.28	.02	.12	.17	.70	2.66	2.19	1.66	1.76	10.55
Leeward & Windward Is.	-	.21	.08	.36	3.31	3.42	4.24	3.73	2.48	3.01	20.84
University of the West Indies	1.85	.57	1.19	.99	.73	1.11	.47	.49	.10	.46	7.96
TOTAL:	18.89	13.63	15.50	15.34	19.63	21.90	22.73	37.33	33.56	30.88	229.39

SOURCE: Compiled from CIDA, Annual Reports, various years.

T15

TABLE 15. (CONTINUED)

OTHER CARIBBEAN COUNTRIES

Fiscal Year Ending:	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	Total 1971-1980
Cuba	-	-	.05	.43	.43	3.68	4.26	4.52	1.06	-	14.43
Haiti	-	-	-	.15	1.34	2.90	4.33	6.68	10.97	7.59	33.96
Dominican Republic	-	-	-	.16	3.71	1.81	1.62	.09	.03	.34	7.76
TOTAL:	-	-	.05	.74	5.48	8.39	10.21	11.29	12.06	7.93	56.15
CENTRAL AMERICA 1											
Costa Rica	-	-	-	.05	.15	.14	.04	.20	.16	.17	.91
El Salvador	-	-	.07	.11	1.42	2.07	.72	.35	.63	1.37	6.74
Guatemala	-	-	.13	.05	.02	3.32	1.48	1.88	4.61	2.94	14.43
Honduras	-	-	.53	.31	2.19	1.44	.43	1.79	9.88	4.62	21.19
Nicaragua	-	-	.01	1.41	1.02	.13	.57	.40	-	.20	3.74
Regional	-	-	.15	.27	.13	.11	.15	.07	-	-	.88
TOTAL:	-	-	.89	2.20	4.93	7.21	3.36	4.69	15.28	9.30	47.89
SOUTH AMERICA 2											
Bolivia	-	-	-	.56	.99	.21	.05	.09	1.77	1.01	4.68
Brazil	1.28	2.42	3.10	1.13	1.44	2.70	2.78	2.06	2.01	2.39	21.31
Chile	2.36	.75	2.11	2.15	.30	.08	(.14)	(.17)	(.33)	(.25)	6.86
Columbia	4.05	4.36	5.28	3.71	1.74	2.11	4.05	5.77	8.83	7.11	47.01
Ecuador	.11	1.33	.57	1.07	3.33	3.35	.88	.53	.45	.39	11.92
Peru	-	-	-	.66	1.61	2.51	2.90	8.67	4.30	4.02	24.67
Other	.77	1.56	-	-	-	-	-	-	-	-	2.33
Regional	-	-	.33	.55	.80	.42	1.32	1.64	2.91	3.52	11.49
TOTAL:	8.57	10.42	11.39	9.83	10.21	11.38	11.84	18.59	19.94	18.10	130.27
Total Western Hemisphere	27.46	24.05	27.83	28.11	40.25	48.88	48.14	71.90	80.84	66.21	463.70

SOURCE: Compiled from CIDA, Annual Reports, various years.

Notes: 1/ Excluding Belize 2/ Excluding Guyana

TABLE 16. T19

CARIBBEAN DEVELOPMENT FACILITY

EXPECTED CDF PLEDGES AT OR BEFORE 4TH MEETING OF THE CARIBBEAN GROUP ON COOPERATION AND ECONOMIC DEVELOPMENT (CGCED), 1981.

(Millions of U.S. Dollars)

	JAMAICA	GUYANA	D.R.	HAITI	BARBADOS	GRENADA	ST.VINCENT	DOMINICA
World Bank	100.0	22.0	-	-	-	-	-	-
IDB	20.0	18.0	-	-	-	-	-	-
Mexico	45.0	-	50.0	10.0	3.4	-	-	-
Venezuela	61.0	-	55.0	10.0	3.8	-	-	-
OPEC	20.0	10.0	10.0	4.5	4.0	2.0	2.0	2.0
U.S.	62.0	5.0	30.0	9.4	4.0	-	-	-
U.K.	11.0	-	-			-	-	-
Canada	9.6	4.0	-			-	-	-
Germany	5.0	-	-			-	-	-
Netherlands	4.0	-	-			-	-	-
France	9.0	2.0	-			-	-	-
Norway	4.0	-	-			-	-	-
Columbia	5.0	-	-			-	-	-
Japan	16.0	2.8	-			-	-	-
EEC	4.0	-				-	-	-
Brazil	-	2.5	-			-	-	-
T & T	-		30.0		3.7	(0.6) [1]	(0.6) [1]	(1.1) [1]
	375.6	58.3	175.0	33.9	18.9	2.6	2.6	3.1
Min.shortfall	75.0	2.0	-	-	1.1	1.2	-	-
Max. "	98.4	41.7	-	6.1	1.4	2.4	3.4	2.9
Min.reqmnt.	450.6	60.3	-	33.9	20.0	3.8		
Max. "	474.0	100.0	137.4	40.0	20.3	5.0	6.0	6.0

SOURCE: Documentation of CGCED Meetings, Washington, June, 1981.

Note: 1 denotes unspecified other sources.

T20

TABLE 17.

TYING STATUS OF TOTAL ODA 1977 - 1978

GROSS DISBURSEMENTS

PERCENTAGES

Countries	Multilateral Aid		Bilateral Aid					
	United		Loans Untied		Grants Untied		Total Untied	
	1977	1978	1977	1978	1977	1978	1977	1978
Australia	100.0	100.0	-	100.0	73.9	68.3	73.9	68.7
Austria	100.0	100.0	100.0	0.0	0.4	0.9	71.4	0.0
Belgium	33.2	79.8	13.1	12.6	29.0	30.1	26.4	28.3
Canada	84.4	77.8	20.7	20.1	13.4	42.1	16.1	36.0
Denmark	74.8	82.1	10.6	21.5	53.2	88.0	37.2	62.9
Finland	72.9	85.0	25.0	20.0	21.5	97.7	22.8	77.5
France	32.8	51.1	26.0	35.0	44.9	42.2	42.0	41.1
Germany	79.5	88.2	92.6	87.3	53.2	56.3	75.4	74.5
Italy	100.0	75.0	32.5	100.0	66.3	88.1	53.9	90.3
Japan	100.0	100.0	20.2	19.8	0.0	7.2	15.7	17.0
Netherlands	70.8	81.6	64.5	16.6	9.8	53.5	39.6	44.2
New Zealand	85.2	83.0	-	-	66.5	100.0	66.5	100.0
Norway	100.0	100.0	-	-	63.5	68.2	63.5	68.2
Sweden	85.4	89.5	100.0	100.0	77.2	86.8	78.2	87.0
Switzerland	89.2	89.1	62.1	58.9	71.3	43.9	70.5	45.6
United Kingdom	89.6	89.2	39.0	22.3	19.7	13.6	23.1	14.9
United States	65.1	80.0	4.5	12.4	21.2	29.2	13.8	21.6
Total DAC countries	76.2	84.0	33.4	31.9	37.5	43.1	36.0	39.0

Source: OECD, Development Co-operation. 1978 Review P. 221, and 1979 Review P. 231.
From R.D. Bakewell, "Foreign Aid: A Discussion Paper" in Australian Outlook April, 1981 Vol.35,No.1 P.68.

TABLE 18.

CARIBBEAN IMMIGRATION TO CANADA

BY COUNTRY OF LAST PERMANENT RESIDENCE

1971 - 1980

	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	Total 1971-80
Barbados	677	534	800	790	782	554	634	455	293	354	5,873
Guyana	2,384	1,976	4,808	4,030	4,394	3 ,430	2,472	2,253	2,473	2,272	30,492
Jamaica	3,903	3,092	9,363	11,286	8,211	7,282	6,291	3,858	3,213	3,148	59,647
Trinidad - Tobago	4,149	2,739	5,138	4,802	3,817	2,359	1,552	1,190	786	953	27,485
Windward/Leewards	838	692	1,315	1,554	1,181	1,139	970	814	545	682	9,730
Haiti	989	936	2,178	4,857	3,431	3,061	2,026	1,702	1,268	1,652	22,100
Dominican Republic	29	27	39	61	28	35	39	32	28	40	358
All Other	510	385	797	632	640	458	471	318	263	504	5,070
	13,479	10,381	24,438	28,012	22,484	18,318	14,455	10,622	8,869	9,605	160,633

SOURCE: Employment and Immigration Canada, 1971/80 Immigration Statistics.

TABLE 19.

INTENDED OCCUPATIONS OF CARIBBEAN IMMIGRANTS

TO CANADA, 1979

(COUNTRY OF LAST PERMANENT RESIDENCE)

	Professional	Clerical, Sales, and Service	All other occupations	Non-working Family Members	Students (18 years & over)	Total
Guyana	117	311	425	1,162	458	2,473
Jamaica	174	411	468	1,714	446	3,213
Haiti	27	87	271	673	210	1,268
All Other [1]	153	354	328	779	286	1,900
	473	1,164	1,492	4,328	1,400	8,854

1. Excludes Belize

SOURCE: Employment and Immigration Canada; 1979 Immigration Statistics.

T22

APPENDICE "LAAL-7"

Octobre 1981

LE CANADA ET L'AMÉRIQUE LATINE

NOUVEAUX MODÈLES

DE DÉVELOPPEMENT

Rapport préparé par Edgar Dosman, Liisa North et Cecilia Rocha, du Center for Research on Latin America and the Caribbean (CERLAC). Université York, avec la collaboration de David Pollock, Norman Paterson School of International Affairs, Université Carleton.

TABLE DES MATIÈRES

1. Contexte politique du rapport

2. Objectifs du rapport

3. Evolution de la politique

3.1 1945-1970

3.2 Politique étrangère au service des canadiens (1970)

3.3 Politique et institutions dans les années 1970

4. Le contexte

4.1 Complexité

4.2 Questions soulevées par le modèle de développement de l'Amérique latine

4.3 Créations d'institutions canadiennes

4.4 Relations canado-américaines

4.5 La scène internationale

5. Vers l'élaboration d'un plan d'ensemble

5.1 Relations bilatérales

5.1.1. Echanges commerciaux et investissements

5.1.2. Droits de la personne et "parlementarisme"

5.1.3. Aide au développement

5.1.4. Politique concernant les réfugiés

5.2 Relations multilatérales

5.2.1. Commerce

5.2.2. Dette et financement du développement

5.2.3. La politique du Canada et les sociétés multinationales

5.2.4. L'aide et le partage des responsabilités

5.3 Approche internationale

6. Orientation et coordination de la politique

7. Recherche

Appendice I - Bureaux diplomatiques et consulaires du Canada en Amérique latine

Appendice II - Répartition des revenus et niveaux de la pauvreté et de la malnutrition en Amérique latine

1. Contexte politique du rapport

Depuis la parution du document intitulé Politique étrangère au service des Canadiens (1970), les Canadiens ont manifesté de plus en plus d'intérêt pour les relations de leur pays avec l'Amérique latine.* De même, un grand nombre de pays d'Amérique latine ont clairement exprimé leur désir d'élargir leurs relations avec le Canada.

On considère au niveau officiel, à la fois au Canada et en Amérique latine, que des relations bilatérales et multilatérales plus étroites favoriseraient, à court et à long terme, les intérêts de chacun et offriraient de nouvelles. C'est pourquoi on a décidé d'inventorier mutuellement les possibilités de mettre au point de nouvelles formules de coopération économique et des stratégies coordonnées pour faire face aux problèmes communs, ainsi que d'étudier l'incidence que de nouvelles initiatives en politique étrangère pourraient avoir sur les relations entre le Canada et les pays d'Amérique latine. Le présent rapport traite des solutions proposées par le Canada.

En plus de tenir compte de certains domaines particuliers d'interaction économique, la politique étrangère du Canada doit maintenant s'adapter aux nouvelles relations politiques et sociales qui se font jour dans l'hémisphère occidental. La croissance économique et démographique ** rapide partout dans cette région du monde et surtout dans les grands pays d'Amérique latine s'est déjà traduite par l'émergence de leaders régionaux importants, comme le Mexique et le Brésil, par exemple, qui occupent une place importante au niveau international. Mais la possibilité pour le Canada d'atteindre les buts visés dans l'hémisphère dépendra de plus en plus de la nature générale de ses relations avec l'ensemble de cette région. Pour établir une politique étrangère cohérente et intégrale

(la situation actuelle fait plutôt penser à un ramassis de politiques fragmentaires), il est nécessaire de déterminer systématiquement ces objectifs, et se doter d'un ensemble d'instruments politiques articulés pour les atteindre.

* C'est-à-dire l'Amérique du Sud, l'Amérique centrale et le Mexique. Un rapport distinct de Kari Levitt porte sur les Antilles.

** On prévoit que la population de cette région du monde sera de 600 millions d'habitants en l'an 2,000.

En outre, mis à part les relations bilatérales dans cet hémisphère, le Canada doit entretenir des rapports fructueux avec cette partie du monde qui occupe une grande place au sein de l'économie mondiale, à la fois devant les tribunes internationales et au moyen de négociations. Les organismes et les instituts canadiens publics et privés ont fait très peu de recherches systématiques sur les possibilités et les défis de ce nouvel intermède dans les relations entre le Canada et l'Amérique latine.

Au fur et à mesure que l'Amérique latine a pris plus d'importance au niveau international, une importante partie de la société canadienne s'est intéressée particulièrement à cette région. Les liens entre les personnes, les groupes et les institutions de notre pays et de cette région se sont multipliés au cours des années 1970; l'immigration des pays d'Amérique latine au Canada a aussi contribué à l'accroissement de cette représentation.*

L'évolution récente de nos rapports ainsi que la perception d'avantages mutuels possibles a amené le Secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures à décider de mandater un Sous-comité du Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale d'étudier les relations du Canada avec les pays d'Amérique

latine et des Antilles.

2. Objectifs du rapport

Les objectifs du rapport sont:

2.1 donner un aperçu de la stratégie globale ** des relations entre le Canada et l'Amérique latine, notamment des caractères les plus importants de la relation et de l'évolution de la politique étrangère canadienne en ce domaine;

2.2 formuler des recommandations particulières ou d'ordre général pour la formulation d'une politique canadienne étrangère plus cohérente vis-à-vis de l'Amérique latine au cours des années 1980, grâce à une analyse des solutions de rechange tant bilatérales que multilatérales.

* Pour plus amples renseignements, à ce sujet, voir la partie 4.3.

** Stratégie est pris au sens politico-économique et non pas au sens géo-politique.

3. Evolution de la politique

3.1 1945-1970

Le Canada entretient depuis longtemps des liens économiques avec l'Amérique latine. La Banque Royale, par exemple, a ouvert sa première succursale en Amérique latine (à la Havane, Cuba) en même temps que sa première en Ontario (1899). BRASCAN, qui est probablement l'une des entreprises les plus prospères qu'on puisse trouver dans l'histoire du monde des affaires canadien, a contrôlé les services publics dans la

partie la plus industrialisée du Brésil depuis la fin du dix-neuvième siècle jusqu'au milieu des années 70.[1]

Cependant, les relations diplomatiques entre le Canada et l'Amérique latine ont mis du temps à s'établir. Les relations diplomatiques directes avec les principaux pays de ce continent n'ont été établies que dans les années 1940 (Argentine et Brésil en 1941, Chili en 1942, Mexique et Pérou en 1944 et Cuba en 1945). En 1960, quant le ministère des Affaires extérieures (MAE) a créé la division de l'Amérique latine, il n'y avait plus que deux pays à ajouter à la liste de ceux où Ottawa était officiellement représenté.

Les intérêts officiels du Canada en Amérique latine ont toujours été limités dans une grande mesure par la prépondérance de l'influence et de la présence des Etats-Unis. Le Canada voulait éviter tout risque d'incidents diplomatiques avec Washington, malgré le cas de Cuba avec lequel le Canada maintien ses relations commerciales depuis 1962 en dépit de l'embargo américain. Le fait que lors de la mise sur pied de la division de l'Amérique latine, celle-ci ait été placée sans la tutelle en 1960 de la direction des Etats-Unis démontre bien qu'Ottawa voyait dans l'Amérique latine une région nettement assujettie à l'influence des Etats-Unis.

3.2 Politique étrangère au service des Canadiens (1970)

La révision générale que le gouvernement Trudeau a faite de la politique étrangère du Canada laissait espérer une nouvelle ère dans les relations entre le Canada et l'Amérique latine. La publication de l'ouvrage intitulé Politique étrangère au service des Canadiens: Amérique latine (1970) soulignait la possibilité d'établir des relations beaucoup plus étroites et mutuellement avantageuses avec les pays de cette région. On se souciait

beaucoup plus dans ce rapport des relations économiques plutôt que diplomatiques ou stratégiques; le principe du "respect mutuel et des avantages réciproques" a été déterminé comme étant de nature essentiellement économique.[2]

C'est également l'opinion exprimée dans l'étude de Bradford et Pestieau sur les relations entre le Canada et l'Amérique latine, étude qui a été publiée conjointement par l'Association canadienne pour l'Amérique latine (ACAL)* et le Comité canadien de la politique économique (CCPE), association privée de planification.

* Maintenant devenue l'Association canadienne pour l'Amérique latine et les Antilles (ACALA)

Le Comité de la planification économique du Canada indiquait dans son introduction à cet ouvrage:

> Avec leur population sans cesse croissante et leurs immenses ressources naturelles, les pays d'Amérique latine peuvent devenir un marché important pour les biens et les services canadiens, et une source d'approvisionnement pour nos besoins en matière d'importations. Ils peuvent également constituer un site prometteur pour les entreprises canadiennes qui désirent investir[4].

L'Amérique latine est maintenant importante pour les sociétés commerciales canadiennes. En 1965, 39 % de tous les investissements directs canadiens à l'étranger, à l'exclusion des Etats-Unis, se sont

faits en Amérique latine; ce chiffre s'élevait à 45 % dès 1970. En termes d'investissements directs dans les pays en développement de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique latine, la région de l'Amérique latine et des Antilles comptait pour plus de 80 % en 1970 [5].

Cependant, les deux études indiquaient également que le resserrement des liens entre le Canada et l'Amérique latine permettrait non seulement de gagner des marchés, mais aussi d'accroître le niveau d'indépendance de la politique étrangère canadienne vis-à-vis les Etats-Unis. Le Comité signalait que les pays de l'Amérique latine:

> peuvent constituer pour notre pays des relations "américaines" supplémentaires parmi des populations qui, comme nous, ont de la difficulté à s'accommoder d'une existence toujours éclipsée par l'immense puissance des Etats-Unis [6].

Bien que ce point ne soit pas d'une importance capitale, il convient de noter que c'est en 1970 que les Canadiens ont reconnu les pays d'Amérique latine comme partenaires possibles dans les relations diplomatiques et politiques, et non seulement dans le domaine économique.

Bien que les Latino-Américains aient considéré depuis quelque temps le Canada comme une puissance susceptible de contre balancer la domination américaine dans l'hémisphère, c'était la première fois que des publications canadiennes faisant autorité s'attachaient à ce problème dans ce contexte, même si le Canada fait partie de la commission économique de l'ONU pour l'Amérique latine depuis octobre 1960.

3.3 Politiques et institutions dans les années 1970

La décennie qui a suivi la révision de la politique étrangère a été marquée par plusieurs changements dans la structure institutionnelle des relations entre le Canada et l'Amérique latine. Au ministère des Affaires extérieures, une Division de l'Amérique latine a été créée en 1971 au sein d'un Bureau des affaires de l'hémisphère occidental, et des bureaux distincts chargés de l'Amérique latine et des Antilles, et indépendants du Bureau des affaires des Etats-Unis d'Amérique, ont été créés en 1977 [7]. Le nombre de représentations diplomatiques canadiennes en Amérique latine n'a toutefois pas beaucoup évolué au cours de la décennie*, mais, il il y a eu augmentation très marquée du nombre de visites officielles et ministérielles, y compris les visites du Premier ministre au Mexique, au Venezuela et à Cuba en 1976, ainsi qu'au Brésil et au Mexique au début de 1981.

L'intérêt officiel croissant pour l'Amérique latine s'est également traduit par la décision prise par le Canada en 1972 de se joindre comme membre à part entière à divers organismes interaméricains comme la Banque interaméricaine de développement (BIAD) et l'Organisation des Etats américains (OEA) à titre d'observateur permanent. Sans devenir membre de l'OEA à part entière, le Canada avait pour politique de participer aux travaux des comités de travail du réseau interaméricain dans les cas qui l'intéressaient*.

---

* En 1980, le Canada avait des missions diplomatiques dans seize pays d'Amérique latine et des Antilles et y employait 564 personnes au total. (Chambre des communes, Sous-comité chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles, fascicule no 2, le 9 juin 1981, Annexe A:1). (Voir l'Appendice 1.)

L'activité officielle destinée à resserrer les liens entre le Canada et l'Amérique latine était d'abord économique, même dans le domaine des relations diplomatiques. Les structures socio-économiques et politiques de nombreux pays latino-américains, où les gouvernements jouent un rôle important dans d'importants secteurs de l'économie, semblent cependant nécessiter des contacts plus directs et plus soutenus au niveau officiel. Comme l'indiquaient avec raison les auteurs du document intitulé Politique étrangère au service des Canadiens:

> En Amérique latine, les gouvernements ont tendance à jouer un rôle important dans les affaires économiques, en raison non seulement de leur participation directe au développement, à l'industrialisation et à l'intégration économique régionale, mais aussi de l'importance des négociations intergouvernementales comme les accords sur certaines marchandises et sur les préférences commerciales.

La formule de "diplomatie par mission"[8] adoptée par Ottawa en Amérique latine est probablement issue de cette constatation. Nombre de visiteurs officiels sont accompagnés ou suivis d'hommes d'affaires, qui reçoivent l'appui des ambassades canadiennes de la région. Les autorités latino-américaines se sont donc rendu compte que le gouvernement canadien appuyait les sociétés canadiennes

---

* L'Organisation panaméricaine de la santé (OPS) en 1971, l'Institut interaméricain de coopération agricole (IICA) en 1972 et l'Association du Congrès panaméricain de chemins de fer (ACPCF) en 1978.

faisant des affaires à l'étranger*. En fait, on considère à Ottawa "qu'il est impératif que le gouvernement appuie le secteur privé si nous voulons atteindre le succès" dans le resserrement de nos liens économiques avec l'Amérique latine[9].

Outre une augmentation de l'appui de nature générale, des mesures précises ont été prises pour améliorer le commerce et les investissements canadiens en Amérique latine. Une bonne partie de ces efforts ont été déployés par le ministère de l'Industrie et du Commerce (MIC) et la Société pour l'expansion des exportations (SEE) dont "la raison d'être ou l'objectif principal (...) est de faciliter et d'accroître le commerce d'exportation du Canada"[10]. La SEE fournit des assurances et des garanties sur les exportations et les investissements à l'étranger, et administre un programme complet de financement (prêts, facilités de prêts avec garanties, et lignes de crédit aux clients éventuels de biens et de services canadiens).

L'Amérique latine est maintenant l'une des principales régions où oeuvre la SEE. En 1980, 15 % des assurances fournies par la SEE étaient accordées pour le commerce avec cette région**. L'Amérique latine

---

* Le ministre d'État chargé du commerce, M. Edward Lumley, souligne: "Dans le monde entier, il ne reste qu'environ 20 pays ayant un gouvernement démocratiquement élu; il y a un nombre encore plus restreint de pays où le secteur privé constitue toujours l'entité prédominante dans les transactions commerciales. Les représentants du secteur privé demandent donc au gouvernement canadien d'être un associé très actif...Pas de façon interventionniste, mais plutôt de façon complémentaire." (Chambre des communes, Sous-comité, fascicule n° 2, le 9 juin 1981, p. 48).

** Le chiffre de 15 % et les autres pourcentages englobent les Antilles.

compte pour une part encore plus grande 45% des assurances accordées par la SEE pour les investissements à l'étranger. Les services de prêt de la SEE pour la région se sont accrus d'environ 20% par an au cours des dernières années et représentaient en 1980 20,5% de son portefeuille total (compte non tenu des Etats-Unis)[11].

Ces chiffres peuvent sembler hors de toute proportion avec l'activité commerciale (5,1 % du commerce total en 1980) et les investissements (18,7% des investissements à l'étranger en 1977) du Canada dans cette région. Cependant, ils sont comparables à la part de l'Amérique latine dans l'activité commerciale et les investissements canadiens dans le Tiers-Monde, où les risques élevés et les importants besoins en capital nécessitent de meilleures assurances sur les prêts.

En outre, le gouvernement a encouragé par d'autres moyens les sociétés canadiennes à s'implanter sur le marché latino-américain. Parmi les nombreux programmes du ministère de l'Industrie et du Commerce, le Programme de développement des marchés d'exportation aide les hommes d'affaires à nouer des contacts personnels en Amérique latine, en finançant leurs déplacements. Le Ministère prépare également des profils sur ces pays et effectue des études de marché dans les pays qui offrent de bonnes possibilités d'expansion commerciale [12]. Le programme de coopération industrielle de l'ACDI constitue un autre exemple des efforts du gouvernement pour favoriser les relations commerciales avec l'Amérique latine. Par ailleurs, les initiatives de la SEE et d'autres organismes bénéficient depuis longtemps du soutien des délégués commerciaux et des autres représentants diplomatiques en Amérique latine. [12]

Le monde des affaires a également profité des subventions accordées à l'Association canadienne pour l'Amérique latine et les Antilles (ACALA) au cours de ses premières années d'existence. Les principes et les objectifs de l'ACALA, fondée en 1969, ont coïncidé avec la position du gouvernement au sujet de l'Amérique latine au cours de la dernière décennie. Cette coïncidence n'est pas accidentelle; l'ACALA a en effet maintenu des contacts étroits avec le gouvernement, par l'échange de personnel et la tenue de colloques réunissant régulièrement des hommes d'affaires et de fonctionnaires. "Une fois l'an, l'ACALA tient une réunion officieuse avec un groupe représentatif de fonctionnaire du gouvernement canadien, à l'invitation du gouvernement, afin d'exprimer les opinions de l'association relativement à l'état du commerce et des investissements canadiens dans la région, et afin de présenter des propositions pour améliorer la situation" [13]. Bref, grâce à l'ACALA, les sociétés commerciales ont l'occasion de participer de façon continue au processus décisionnel du gouvernement. L'ACALA, qui groupe plus de 255 sociétés. (Le total des investissements canadiens en Amérique latine est évalué à $18 milliards*) est probablement le meilleur exemple des objectifs strictement commerciaux que s'est fixés le gouvernement pour les dix années à venir.

Malgré ces importantes mesures pour améliorer les relations économiques entre le Canada et l'Amérique latine, les résultats sont modestes dix ans après la révision de la politique extérieure. Bien que le commerce du Canada avec l'Amérique latine ait plus que quadruplé au cours des années 70, la région ne comptait encore que pour 5,1 % de tout le commerce canadien en 1980; il était resté à son niveau relatif de 1965, ce qui ne représente qu'une faible hausse par rapport au chiffre de 4,5 % pour 1970 [15]. L'importance du commerce canadien avec l'Amérique latine est cependant plus grande lorsqu'on tient compte de la composition des exportations canadiennes dans cette région. En 1980, environ

34 % des exportations canadiennes vers l'Amérique latine consistaient en produits finis entièrement manufacturés, par exemple en équipement industriel et agricole et en matériel de transport [15]. Cette proportion est beaucoup plus élevée que pour les autres régions du monde, à l'exception des Etats-Unis ou les produits finis représentent 36 % de nos exportations comparativement à 2 % pour le Japon et 16,5 % pour l'Europe de l'Ouest.

De même, les investissements du Canada dans la région sont demeurés élevés au cours de la dernière décennie, mais n'ont pas augmenté beaucoup en termes de pourcentage. En 1977, 39,26 % de tous les investissements directs canadiens à l'étranger (à l'exclusion des Etats-Unis) allaient à l'Amérique latine. Ce chiffre représente une augmentation négligeable par rapport à 1960 (38,99 %), et une baisse par rapport à 1970 (45,22 %) [16].

* E. Hugh Roach, Chambre des communes, Sous-comité, fascicule n° 11, le 15 juillet 1981, p.7.

Les Etats-Unis sont encore les principaux partenaires commerciaux du Canada et reçoivent la majeure partie (52 % en 1977) des investissements canadiens à l'étranger. En 1980, 63 % de toutes les exportations canadiennes étaient destinées aux Etats-Unis, qui fournissaient à leur tour au Canada 70 % des importations dont il avait besoin [17].

Par conséquent, au chapitre des relations commerciales, les efforts du Canada au cours des années 70 pour resserrer les liens économiques semblent avoir eu des résultats mitigés: le Canada est aussi dépendant des Etats-Unis qu'il y a dix ans et même davantage si on tient compte des transactions au compte du capital [18].

Cependant, même si les relations économiques n'ont pas été modifiées substantiellement, le ministère des Affaires extérieures a insisté davantage au cours des dernières années sur les avantages futurs d'un rapprochement entre le Canada et l'Amérique latine. Parlant de liens bilatéraux plus étroits avec un certain nombre de pays choisis [19], le secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures, l'honorable Mark MacGuigan, mentionnait l'Amérique latine en premier, et soulignait l'importance primordiale du Mexique, du Brésil et du Venezuela pour le Canada. En général, les milieux officiels semblent considérer qu'un nouveau seuil économique a été franchi dans les relations entre le Canada et l'Amérique latine. Les institutions mises en place au cours des années 70 laissent d'ailleurs croire que cette conviction très répandue est mieux fondée qu'au cours des dernières années.

4. Le contexte

Le contexte politique entourant les relations du Canada avec l'Amérique latine s'est compliqué depuis la révision de la politique extérieure en 1970. Le resserrement des liens économiques et l'établissement de nouvelles formes de coopération dans ce domaine constituaient alors une priorité. Au cours de la décennie, d'autres préoccupations ont vu le jour, et l'on peut maintenant discerner des positions canadiennes claires sur des questions comme la politique relative aux réfugiés et aux droits de la personne; l'objectif d'expansion du commerce et des investissements était cependant encore primordial. A la fin des années 70, d'autres considérations importantes avaient toutefois posé aux décisionnaires un problème comportant de nouvelles et nombreuses dimensions. L'établissement d'une politique sur les relations entre le Canada et l'Amérique latine constitue un défi de taille, auquel il n'existe pas de réponse simple.

4.1 Complexité

L'Amérique latine est une riche mosaïque de pays très différents les uns des autres dans leurs dimensions, leur population, leur potentiel de ressources, leurs disponibilités énergétiques, leur composition ethnique, leur niveau de développement économique et leur régime politique. Cette hétérogénéité est d'ailleurs la notion à laquelle doit d'abord s'intéresser quiconque veut comprendre les besoins d'une politique étrangère du Canada à l'égard de l'Amérique latine. D'une part, peu d'initiatives politiques particulières peuvent s'appliquer à tous les pays de cette région. En effet, dans des pays avancés comme le Mexique et le Brésil par exemple, l'élaboration de formes de coopération économique, et non pas uniquement l'aide habituelle aux pays en développement, est la grande priorité en matière de relations économiques. Par contre, dans d'autres pays comme le Salvador, le Guatemala, le Nicaragua et la Bolivie, dont le niveau de développement économique est encore peu élevé, l'aide traditionnelle suffira. D'autre part, l'expérience et le rôle des pays latino-américains en matière de relations internationales sont fort différents. De façon générale, l'influence des Etats-Unis, qui a caractérisé la période d'après-guerre, s'est de plus en plus affaiblie, surtout à l'égard des pays nouvellement industrialisés qui s'affirment de plus en plus comme puissances régionales dont l'horizon international ne s'arrête plus à Washington et qui cherchent à former de nouvelles associations internationales avec des pays ou des groupes de pays [20].

Par conséquent, il est indispensable que les instruments politiques sur lesquels reposeront les relations entre le Canada et l'Amérique latine soient conçus par des experts qui comprennent cette hétérogénéité et qui sont conscients de l'impossibilité d'appliquer des solutions faciles ou applicables à l'ensemble des pays en cause.

4.2 Questions soulevées par le modèle de développement de l'Amérique latine

Grâce à la rapidité de sa croissance, l'Amérique latine exerce un pouvoir d'attraction évident sur le Canada et les entreprises canadiennes. Au cours des années soixantes, caractérisées par une vague d'optimisme concernant la possibilité de transformer paisiblement l'Amérique latine en société avancée, les relations du Canada avec cette région ont soulevé peu de conflits. Le commerce et les affaires suivaient leur cours normal, sans inquiéter l'opinion publique. Mais aujourd'hui, la situation est différente tant au Canada qu'en Amérique latine. Le développement de cette dernière fait désormais l'objet de controverses dans notre pays. La croissance économique rapide en Amérique latine s'est accompagnée d'une escalade sans précédent des conflits sociaux et politiques et de la montée de régimes répressifs qui ont violé systématiquement les droits fondamentaux et démantelé les organismes démocratiques à caractère représentatif. La crise socio-économique et politique prolongée de cette région entraîne au sein même du Canada des conséquences qui influent directement d'un point de vue pratique et théorique sur l'élaboration des politiques. Les principaux objectifs de la politique canadienne en Amérique latine ne reçoivent plus l'appui de tous les intéressés.

L'Amérique latine a connu une hausse rapide des taux de croissance économique, une industrialisation urbaine remarquablement élevée depuis la Deuxième guerre. Mais strictement parler, l'Amérique latine n'a pas réellement connu le "développement" mais plutôt une forme bien plus étroite de transformation qui s'est traduite en d'importantes inégalités en matière de répartition du revenu, d'emploi, de nutrition, de logement et de participation politique.

En effet, au moment où la plupart des pays de l'Amérique latine affichaient des taux de croissance accélérés dans les années 1950 et 1960, le revenu par personne de la tranche de population formée des 40 à 60 % des plus démunis stagnait

et le déséquilibre de la répartition des revenus favorisait généralement les classes moyenne et supérieure. Ce fut même et surtout le cas dans les pays qui accusaient les taux de croissance les plus élevés et les plus soutenus.*

On établit souvent un rapport entre le développement et la croissance soutenue du PNB par habitant. En effet, nous estimons généralement que le développement, au minimum, implique en même temps croissance et progrès vers (1) une répartition plus équitable du revenu et des services qui fait en sorte de réduire et finalement d'éliminer les pires formes de pauvreté. Cette meilleure répartition entraîne par conséquent (2) la création d'emplois et (3) la production de biens destinés à soulager la pauvreté (aliments, engrais, vêtements à bon marché, ciment, briques, c'est-à-dire des produits destinés aux marchés de masse). Une conception plus globale du développement comprend (4) la possibilité d'une participation politique significative visant à assurer l'imputabilité et la responsabilité de l'Etat vis-à-vis des revendications populaires et, de façon concomitante, implique (5) la création d'installations et de services éducatifs et culturels permettant de dépasser le niveau de l'apprentissage du travail et de l'alphabétisation élémentaire. Enfin, le développement implique (6) un certain mouvement vers la réduction de la dépendance et de la vulnérabilité à l'égard des forces externes du marché[21].

Manifestement, sauf dans le domaine de la croissance économique, ce schéma de développement ne s'est pas appliqué à l'Amérique latine [22]. Outre la persistance d'une pauvreté extrême et massive, et ce même dans les pays les plus avancés de cette région, ainsi qu'une dépendance croissante à l'égard de l'extérieur, le mouvement timide mais néanmoins réel vers la démocratisation des institutions politiques qui a marqué la période entre les lendemains immédiats de la guerre jusqu'aux années 60 a été stoppé puis renversé dans les années 1970. La répression

* Voir l'appendice 11 sur la répartition des revenus et les niveaux de la pauvreté et de la malnutrition en Amérique latine.

généralisée qui sévit à l'heure actuelle dans cette région n'a pas de précédent dans son histoire, et l'importance des conflits internes est devenue un important problème international.

4.3 Création d'institutions canadiennes au Canada

Dans les années 1970, les problèmes fondamentaux de développement de l'Amérique latine ont inquiété divers secteurs canadiens. Les liens de plus en plus complexes entre le Canada et l'Amérique latine ont contribué à transformer les événements qui se déroulaient dans cette région en problèmes politiques éventuellement graves, comme l'illustre la crise du Salvador.

Comme on l'a indiqué plus haut, l'ACALA se veut un point de rassemblement pour les intérêts du secteur privé et des affaires, tandis que de nombreuses autres associations d'affaires ont été formées en vue d'améliorer les contacts et la "visibilité" du Canada et de l'Amérique latine l'un envers l'autre. Au même moment, et en réaction à l'importance grandissante des multinationales en matières d'organisation de la production sur une échelle globale, le mouvement syndical canadien s'est également intéressé à un éventail plus élargi de questions internationales mettant en cause l'Amérique latine. Des universitaires canadiens ont mis sur pied l'Association canadienne d'études sur l'Amérique latine et les Antilles (ACEALA, 1969), tandis que des accords spéciaux étaient négociés entre des universités et des établissements de recherche canadiens et latino-américains. En outre, un certain nombre d'églises et d'organismes préoccupés des droits de la personne ou préconisant des modèles de développement différents ont élaboré de vastes programmes. Grâce à ces nouveaux établissements de recherche et à l'activité des organismes officiels du Canada en matière de développement, notamment l'ACDI et le CRDI, la compréhension du public canadien à l'égard des questions de développement de l'Amérique latine s'est améliorée. Le leadership du premier ministre Pierre Elliott Trudeau sur la question du dialogue Nord-Sud a joué le même rôle.

* Parallèlement, l'alignement politique international intéressant l'Amérique latine s'est modifié à la suite de l'apparition de liens étroits entre les partis chrétiens et sociaux-démocrates de l'Europe et de cette région, la création du mouvement des pays non alignés, la naissance de l'OPEP l'influence de plus en plus marquée du groupe des 77 au sein de l'ONU.

Les conséquences de ces nouveaux liens avec l'Amérique latine sont importantes. D'un bout à l'autre du spectre politique, les organismes sont articulés et bien organisés; les questions comme les droits de la personne, la politique à l'égard des réfugiés et l'avenir politique de l'Amérique latine sont désormais très connues. Les positions officielles de l'ACALA et du Congrès du travail du Canada, par exemple, sont aux antipodes l'une de l'autre sur ces questions, pour ne pas mentionner celles des Eglises (comme le Comité interecclésial des droits de l'homme en Amérique latine, la Conférence canadienne des évêques catholiques, la Société des missions étrangères, etc.) et les organismes préoccupés des droits de la personne (comme Amnistie Internationale, le Comité pour les Droits Humains, etc.)

En termes pratiques, cette mobilisation d'opinion signifie que le gouvernement du Canada ne peut plus suivre sa politique commerciale traditionnelle qui a caractérisé les relations entre le Canada et l'Amérique latine avant les années 1970. Il doit plutôt aligner, à côté des objectifs politiques traditionnels en matière de relations avec l'étranger, les éléments de reconnaissance et d'intégration des droits de la personne et d'une nouvelle philosophie de développement dans le processus politique.

4.4 Relations canado-américaines

Malgré les intéressantes perspectives qu'offrent les relations entre le Canada et l'Amérique latine, l'inévitable présence américaine impose des limites à la fois sur les options politiques et sur les instruments politiques. Par conséquent, la mise en place des éléments d'une politique étrangère canadienne à l'égard de l'Amérique latine oblige le Canada à déterminer son rôle

dans notre hémisphère (et particulièrement les répercussions de toute nouvelle initiative sur les relations canado-américaines). Il est primordial pour les futures relations avec l'Amérique latine que les problèmes actuels qui caractérisent les relations canado-américaines ne prédisposent pas les décideurs d'Ottawa à abandonner leurs nouvelles initiatives dans les pays d'Amérique latine. Ceux-ci sont eux-mêmes pleinement conscients des mêmes contraintes, et le défi mutuel réside dans la conception d'une vision de développement susceptible de renforcer le développement de l'hémisphère et le pouvoir de négociation du Canada tout en reconnaissant les intérêts particuliers et différents des Etats-Unis et les limites que nous imposent nos relations avec nos voisins du Sud.

La préoccupation constante de Washington à l'égard de la sécurité militaire ou du conflit Est-Ouest dans ses relations avec l'Amérique latine témoigne en partie de ses intérêts en tant que super-puissance. Cela est particulièrement évident devant la crise de l'Amérique centrale et des Antilles que les Etats-Unis ont toujours considéré comme une région d'importance stratégique et vitale pour leur sécurité nationale.

Par contre, les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles sont animées par des intérêts différents. Le Canada, par exemple, a choisi de de pas s'imposer les obligations de sécurité de l'OEA et de maintenir ses liens avec Cuba après la révolution de 1959. Le rôle de leadership qu'il joue actuellement dans le dialogue Nord-Sud témoigne d'une insistance renouvelée sur les objectifs de développement. Plus récemment, le Canada s'est associé aux tentatives de divers pays de cette région en vue de promouvoir le développement économique de l'Amérique centrale et des Antilles. Le Canada ne peut donc subordonner cette position difficilement acquise aux pressions bilatérales américaines immédiates (qui sont sans doute justifiées par des questions de sécurité) sans compromettre son rôle de plus en plus important de pays pacifiste

et d'intermédiaire honnête dans le domaine du développement et des droits de la personne, et détériorer gravement ses relations avec l'Amérique latine.

De même, grâce à sa vaste expérience des sociétés publiques de services, le Canada est en position de mesurer la complexité de l'interaction entre le secteur public et le secteur privé en Amérique latine, et par conséquent de mettre à jour les faiblesses d'un effort de coopération international fondé uniquement sur l'initiative privée et sur les forces libres du marché. Ici encore, malgré une différence d'approche avec Washington, le Canada ne devrait pas hésiter à adopter une position indépendante à la fois dans les discussions bilatérales et multilatérales.

Bref, pour composer avec la naissance d'une position distincte d'Ottawa à l'égard du développement politique et économique du Tiers-Monde et de l'Amérique latine, et ce dans le contexte des relations difficiles entre le Canada et les Etats-Unis, le Canada devra veiller à élaborer soigneusement sa politique. Une stratégie de collaboration, avec les Etats-Unis pour ce qui est des regroupements régionaux en matière de développement, dans la mesure du possible, avec des régions développées et en voie de développement aux mêmes affinités, grâce à des institutions de négociations multilatérales, pourrait permettre au Canada de jouer un rôle actif sans risquer l'isolement ou les conflits avec Washington. En particulier, les nouvelles formes de coopération multilatérales avec les pays nouvellement industrialisés de l'Amérique latine aideront également le Canada à articuler son engagement à long terme envers le développement latino-américain.

4.5 La scène internationale

Autrefois région d'importance secondaire en matière de politique internationale pour le Canada, l'Amérique latine s'est imposée progressivement, au cours des années 1970, comme un ensemble de pays dont certains partagent des objectifs

communs avec Ottawa dans divers secteurs géographiques et opérationnels et sont susceptibles de jouer un rôle important sur la scène internationale. Ces objectifs vont bien au-delà du commerce et de la sécurité énergétiques ou même, comme dans le cas du Mexique, des intérêts mutuels à l'égard des Etats-Unis. Déjà, vers la fin des années 1970, les gouvernements du Canada et de l'Amérique latine, particulièrement ceux des pays nouvellement industrialisés reconnaissaient le potentiel de coopération en s'attaquant aux difficultés de la situation économique internationale des années 1980, dans divers domaines comme le droit de la mer, le nouveau protectionisme et la gestion internationale des biens de marché.

5. Vers l'élaboration d'un plan d'ensemble

5.1 Relations bilatérales

Le Canada a toujours fondé sa politique officielle en Amérique latine sur les relations bilatérales avec ses trois principaux partenaires commerciaux, soit le Brésil, le Mexique et le Venezuela. Le Canada a également réussi à établir des liens commerciaux favorables avec Cuba, quatrième client en importance pour ce qui concerne les exportations canadiennes en 1980. L'importance accordée à ces relations commerciales bilatérales s'explique par les moyens limités dont dispose le Canada dans l'hémisphère occidental et par la montée impressionnante du taux de croissance économique dans de nombreux pays de l'Amérique latine. Toutefois, comme nous l'avons mentionné précédemment, l'aide au développement, les droits de la personne et la politique concernant les réfugiés sont venus ajouter, au cours de la dernière décennie, une nouvelle dimension aux relations bilatérales.

5.1.1 Echanges commerciaux et investissements:

La promotion de l'activité (sinon de la politique) économique du Canada en Amérique latine a surtout relevé de la compétence du ministère de l'Industrie et du Commerce (MIC). La coopération du Ministère avec les entreprises canadiennes opérant en Amérique latine est étroite et remonte à loin; elle entraîne en effet des échanges de hauts fonctionnaires, l'organisation de missions commerciales et, de façon générale, une collaboration avec l'Association canadienne pour l'Amérique latine et les Antilles (ACAL), sans compter la prestation de divers services par l'intermédiaire de la Société pour l'expansion des exportations (SEE. (Voir la partie 3).

Le niveau actuel d'aide fourni par la SEE ainsi que par d'autres organismes publics dont l'objectif consiste à promouvoir les échanges commerciaux entre le Canada et l'Amérique latine est proportionnel à l'importance que revêt la région pour le Canada au plan des échanges commerciaux et des investissements. On peut en réalité prétendre que le gouvernement a donné son appui en prévision de la réaction du milieu des affaires. La question de savoir si la SEE et d'autres organismes fournissent au secteur privé une aide comparable à celle offerte par des organismes analogues d'autres pays industrialisés (l'Allemagne de l'Ouest et le Japon, par exemple) déborde celle des relations commerciales du Canada et de sa politique d'investissement et nous ne l'aborderons ici qu'en partie.

La part importante que représente le secteur de la fabrication dans les exportations canadiennes en Amérique latine (34 %) est le reflet de la concurrence et de la réputation technique de certains produits canadiens vendus en Amérique latine, situation qui laisse entrevoir une éventuelle expansion de ce marché et des efforts accrus du gouvernement. La promotion commerciale pourrait donc être

axée sur les produits manufacturés (ce qui peut inclure les forêts, les mines, l'agriculture, les communications et le matériel de transport). En outre, ces exportations, ainsi que le partage de la technologie, pourraient correspondre aux besoins de la région en matière de développement et susciter une expansion commerciale ce qui répondrait aux intérêts communs du Canada et de l'Amérique latine. L'accès naturel qu'a le Canada en qualité de fournisseur d'une technologie nord-américaine qui ne soit pas mise au point aux Etats-Unis, ce qui, dans certaines régions, constitue un avantage, ajoute un élément nouveau qui laisse entrevoir d'excellentes perspectives d'expansion. Le secteur public pourrait participer plus activement à la promotion des échanges commerciaux fondés sur les intérêts mutuels en participant à la formation de consortiums canadiens qui pourraient se lancer dans des projets complexes et de grande envergure, faisant appel à une gamme de services et de produits intimement liés. L'identification des forces particulières du Canada par rapport à la demande de l'Amérique latine et à ses besoins de développement exige une évaluation et une recherche prudentes.

Recommandations

Que le Canada:

1. réévalue les montants actuels, de l'aide de la SDE et d'autres organismes publics aux fins du commerce avec l'Amérique latine;
2. appuie ou crée de nouvelles entreprises en co-participation avec les pays de l'Amérique latine, en vue de favoriser le transfert et le partage de la technologie;
3. mettre au point des mécanismes qui permettront au Canada de créer des consortiums concurrentiels pouvant offrir une gamme de biens et de services intégrés;

4. finance les travaux de recherche sur les diverses stratégies industrielles en Amérique latine et sur les formes précises de coopération économique qui permettront d'accroître de part et d'autre les échanges commerciaux;
5. définisse et utilise les forces du secteur public canadien comme Petro-Canada International, l'Hydro-Québec et ainsi de suite, aux fins d'échanges techniques et de coopération économique;
6. finance des travaux de recherche conjoints sur les technologies appropriées, en recourant aux organismes compétents du Canada et de l'Amérique latine.

5.1.2. Droits de la personne et "parlementarisme":

Comme nous l'avons déjà mentionné, les relations commerciales du Canada avec les pays de l'Amérique ltaine qui ont à maintes reprises violé les droits de la personne, et l'appui qu'il donne aux investissements faits auprès du secteur privé de ces pays ont fait l'objet de nombreuses critiques de la part de divers groupes d'intérêts et organisations humanitaires. Certains d'entre eux ont même donné à entendre qu'il faudrait couper tout lien commercial avec ces pays.

Bien qu'il ne serait ni approprié ni possible pour le gouvernement canadien de faire pression auprès des secteurs privés pour qu'ils fassent ou s'abstiennent de faire des échanges commerciaux avec certains pays de l'Amérique latine, des lignes directrices pourraient être établies en ce qui concerne les limites que devrait se fixer le secteur public canadien lorsqu'il s'agit d'encourager l'entreprise privée et le commerce dans les pays réputés avoir violé à maintes reprises les droits de la personne et avoir supprimé les institutions sur lesquelles se fonde la démocratie. Dans le cadre de ses relations bilatérales, le gouvernement canadien peut adopter comme principe général que le Canada est une démocratie parlementaire comptable à une population politiquement organisée et que l'appui du secteur public dans le domaine des échanges commerciaux ne sera

assuré que dans la mesure où le partenaire commercial respectera les droits de la personne tels qu'ont les a toujours conçus dans notre régime parlementaire. Cela ne veut pas dire que le Canada doive exiger que ces pays calquent son système d'organisation économique et politique, mais plutôt qu'il leur fasse bien comprendre qu'en tant que nation, nous tenons au respect des droits de la personne et ne dosons pas notre aide au développement en fonction uniquement de la croissance économique. A cet égard, le Canada adopterait un point de vue semblable à celui des "pays animés des mêmes sentiments" des Nations Unies (à savoir la Scandinavie et les Pays-Bas).

Les pays qui, à notre époque, violent constamment les droits de la personne sont bien connus [23]. Au non des principes du parlementarisme, on devrait décourager le secteur public canadien de conclure des échanges commerciaux avec ces pays et d'y procéder à des investissements. En outre, le secteur public ne devrait pas parrainer la vente de matériel militaire à aucun pays de l'Amérique latine. On utilise de plus en plus l'appareil militaire pour réduire au silence la population qui exige un plus juste partage des revenus et des ressources qui découlent de la croissance économique survenue depuis la guerre. En outre, les niveaux actuels des dépenses militaires contribuent déjà dans une large mesure à l'épuisement des ressources publiques qui pourraient servir au développement [24].

A titre d'exemple, nous incitons le gouvernement canadien à revoir sérieusement sa décision de vendre des réacteurs CANDU à l'Argentine, et ce, pour plusieurs raisons. Depuis 1976, l'Argentine est parmi les pays de l'Amérique latine à avoir le plus violé les droits de la personne; elle a refusé de signer le traité de non-prolifération des Nations Unies et n'a pas renoncé à la possibilité de fabriquer des armes nucléaires, malgré une certaine hésitation

à accepter les normes de sécurité canadiennes. Quoique l'énergie nucléaire puisse être un élément indispensable d'une politique globale d'exploitation énergétique, nous mettons en doute l'actuel transfert à l'Argentine d'une technologie nucléaire en raison à la fois de la situation interne de ce pays et de la prolifération des armes nucléaires en général, et ce, malgré les avantages commerciaux à court terme que le Canada pourrait en tirer.

De façon générale, il nous faut enfin signaler que les régimes répressifs finissent tôt ou tard par s'écrouler et qu'en acceptant passivement les atteintes continuelles qu'ils portent à la dignité humaine, le Canada sert mal ses intérêts à long terme. Le Canada devrait voir dans les principes du parlementarisme la condition de l'aide économique et politique du secteur public aux pays ou aux groupes de pays latino-américains.

Recommandations

Que le Canada:

1. souligne l'importance qu'il accorde au respect des droits de la personne;
2. retire l'appui du secteur public au chapitre des échanges commerciaux et des investissements dans les pays qui violent constamment les droits fondamentaux de la personne;
3. ne favorise pas les ventes de matériel militaire aux pays de l'Amérique latine.
4. Reconsidère sa décision de vendre de la technologie militaire à l'Argentine et se montre circonspect dans ses ventes futures d'équipement nucléaire et dans ses politiques d'investissements.

5.1.3 Aide au développement.

Bien que nous acceptions les objectifs généraux des programmes canadiens d'aide au développement, nous estimons que ces derniers devraient être mis en oeuvre de façon plus cohérente et plus efficace. De plus, l'APD offerte par

le Canada doit être axée non pas uniquement sur la croissance économique*, mais aussi sur le développement (voir page 15). Donc, les programmes liés à l'achat de matériel et de technologie canadienne (aide conditionnelle) ne peuvent être considérés comme une forme d'aide au développement: ils répondent aux intérêts des pays donateurs plutôt qu'aux besoins des pays bénéficiaires. Les intérêts commerciaux du Canada peuvent en fait profiter de certains programmes d'aide, mais la politique commerciale ne peut constituer la base de la politique d'aide ni y être liée. C'est précisément grâce à ses programmes d'aide que le Canada, dans le cadre de ses relations bilatérales, peut exprimer le plus clairement son engagement en matière de développement, conformément à la définition donnée antérieurement de ce terme.

De façon générale, nous convenons également qu'il ne devrait être offert aucun programme d'aide aux pays nouvellement industrialisés (PNI) et acceptons par conséquent que le Canada concentre son aide au développement dans les pays plus pauvres de l'Amérique centrale et des Antilles et de la sous-région des Andes. L'inclusion des PNI disperserait l'effort du Canada en matière d'aide. Qui plus est, il est toujours possible, dans le cas des PNI plus importants et relativement riches, de recourir aux ressources nationales pour faire disparaître la pauvreté extrême; le problème réside en fait dans la mauvaise répartition des revenus et des ressources publiques dans le pays (le Nord-Est du Brésil par exemple).

---

* Voir la partie 4.2

Une exception indispensable à la non-prestation des programmes d'aide dans les PNI s'applique à l'aide financière que le gouvernement accorde pour les projets de recherche sur le développement ainsi qu'aux activités des organisations non gouvernementales (ONG). Dans la mesure où les ONG sont des organismes qui tentent

de sensibiliser le public, d'étudier des programmes et de fournir les moyens permettant de faire disparaître la pauvreté extrême, il faudrait les appuyer ou même les multiplier tant dans les pays nouvellement industrialisés que les moins développés de l'Amérique latine et des Antilles.

A cet égard, bien que certains intérêts commerciaux soient en jeu, l'ACDI et les ONG pourraient également appuyer des programmes conçus en vue d'identifier les secteurs de partage du commerce et de la technologie, qui représentent un intérêt commun pour l'Amérique latine et le Canada et qui sont compatibles aux objectifs globaux de développement[25]. Il serait alors possible de définir clairement les moyens qui permettraient de renforcer la coopération économique entre l'Amérique latine et le Canada et de parvenir à un ordre économique international plus équitable.

En ce qui concerne la mise en oeuvre de la politique de l'ACDI, il faut tout d'abord souligner que l'élaboration des programmes d'aide permettant de multiplier les moyens dont pourraient disposer les secteurs les moins favorisés pour améliorer leur sort présente une foule de difficultés que les solutions technocratiques ne sauraient résoudre[26]. Par conséquent, l'ACDI doit consulter beaucoup plus que par le passé les théoriciens des sciences sociales versés dans l'histoire, la culture, etc. de pays et de régions donnés, ainsi que les technocrates concevant les programmes d'aide. Les programmes qui sont fondés sur des critères purement théoriques* qui, par exemple, ne tiennent pas compte de l'organisation sociale locale, de la culture, etc., peuvent entraîner des résultats contraires à ceux escomptés.

---

* Par exemple, la Commission économique de l'ONU pour l'Amérique latine finance de vastes programmes de recherches sur la nature, l'étendue et les causes de la pauvreté relative ou absolue en Amérique latine.

Deuxièmement, il faut tenir compte des antécédents du pays bénéficiaire en matière de droits de la personne et de son engagement général à se développer.*

Bien qu'il soit impossible d'étudier des programmes précis dans un rapport de cette importance, il est nécessaire d'insister sur la difficulté qu'il y a à tenter d'améliorer la capacité des pauvres à s'aider, à moins que le pays bénéficiaire ne soit engagé sur cette voie. Par exemple, la construction de routes et les travaux d'irrigation (l'infrastructure économique en général) peuvent profiter aux intérêts commerciaux urbains et aux grandes exploitations agricoles plutôt qu'aux pauvres du monde rural si les droits des petits agriculteurs à la possession des terres ne sont pas protégés et qu'il ne soit pas assuré un accès raisonnable au crédit et à la mise en marché. L'ACDI doit en conséquence soigneusement planifier ses activités de façon que les projets définis profitent aux intéressés.

Troisièmement, en ce qui concerne l'applicabilité des stratégies en matière d'aide, l'utilisation de nouvelles techniques exigeant beaucoup de capitaux peut s'avérer moins profitable que l'amélioration des techniques locales existantes ou la mise en place des combinaisons appropriées. Dans ce dernier domaine, les engagements à long terme, la connaissance des contextes sociaux, culturels et écologiques, ainsi que la coopération avec les établissements locaux s'occupant d'activités similaires sont indispensables.**

Recommandations

Que le Canada:

1. réaffirme l'engagement de l'ACDI à renforcer les ressources humaines dans les pays bénéficiaires;

---

* Voir les parties 4.2 et 5.1.2 respectivement pour la définition de développement et le rapport entre les intérêts commerciaux du Canada et les considérations qui sous-tendent les principes du parlementarisme.

** Par exemple, les équipes de recherches de l'Academy of Christian Humanism à Santiago du Chili ont mené des études en ce sens sur les exploitations agricoles paysannes.

2. "délie" l'aide pour en maximiser les effets;
3. maintienne son engagement d'APD qui consiste à effectuer 7% de la DNB d'ici 1990;
4. continue à offrir essentiellement l'APD aux pays les plus pauvres de la région;
5. augmente l'APD réalisée par l'intermédiaire des organisations non gouvernementales;
6. appuie l'intensification de la recherche en vue d'élaborer d'autres stratégies de développement et des techniques pertinentes;
7. considère les antécédents des éventuels pays bénéficiaires en ce qui concerne les droits de la personne de leurs engagements en matière de développement; et
8. renforce la capacité de l'ACDI de répondre rapidement et efficacement aux situations de crise et à la transition politique en Amérique centrale et dans le bassin des Caraïbes (plus particulièrement), de préférence en coopérant avec les chefs régionaux et avec les autres pays pareillement orientés.

5.1.4 Politique concernant les réfugiés.

Avec l'augmentation de la violence, en Amérique centrale en particulier, des centaines de milliers de personnes ont été déplacées au Salvador, tandis que le nombre de gens qui émigrent du Guatemala vers le Mexique et le Honduras s'accroît tous les jours. Bien entendu, le Salvador représente le problème le plus sérieux: le nombre de réfugiés qui se sont installés au Costa Rica, au Nicaragua, au Honduras, à Belize et au Mexique dépasse nettement les 200 000 à l'heure actuelle, et ce chiffre ne comprend pas les centaines de milliers de personnes déplacées qui demeurent au pays.

Bien que la réinstallation sur place, recommandée par le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR), soit de loin la meilleure solution possible, les pays bénéficiaires manquent d'ordinaire des ressources et de la volonté politique voulues pour mettre de l'avant des programmes de réinstallation à grande échelle, tandis que la conjoncture politique empêche les réfugiés de retourner dans leur patrie. Il est par conséquent recommandé que le Canada augmente ses contributions au HCR et offre du même coup des programmes spéciaux au Canada. A cet égard, il faut consulter le Comité interéclésial pour les réfugiés et le Comité chrétien pour les droits humains en Amérique latine, en raison de leur grande expérience et de leur connaissance précise de l'ampleur de l'exode des réfugiés et de la teneur des programmes actuels d'assistance et de réinstallation offerts dans les pays bénéficiaires.

L'Amérique centrale exige une attention spéciale, mais le Chili, la Bolivie, l'Argentine et l'Uruguay présentent également des problèmes sérieux. A cet égard, le contingent canadien de 1981 fixé à 1 000 réfugiés d'Amérique latine et des Antilles, parrainés par le gouvernement, constitue une réponse lamentablement insuffisante aux besoins des réfugiés de la région. Le Comité inter-Eglise pour l'aide aux réfugiés estime que le nombre de réfugiés en Amérique latine et dans les Antilles atteint maintenant 2,000,000.

Pour terminer, on doit noter que le problème des réfugiés continuera de s'aggraver tant que les pays de la région ne réagiront pas à l'aspect sous-politique de la crise de développement postérieures à la Seconde Guerre mondiale et énoncées à la section 4.

Recommandations

Que le Canada:

1. augmente son aide au HCR;
2. élève le contingent établi pour les réfugiés d'Amérique latine parrainés par le gouvernement;

3. favorise l'accroissement des installations destinées à aider et à réadapter les réfugiés.

5.2 Relations multilatérales.

Les années 80 offriront de grandes possibilités au chapitre des relations multilatérales entre le Canada et l'Amérique latine. De nouvelles formes d'association se font jaillir et un cadre plus large que celui des relations bilatérales laisse entrevoir de nouvelles perspectives sur le rôle du Canada et de l'Amérique latine sur la scène internationale.

Le Canada a toujours toujours joué un rôle actif auprès des organismes des Nations unies* chargés d'étudier les questions revêtant une importance particulière pour les pays d'Amérique latine. En outre, en qualité d'importante puissance industrialisée, le Canada est membre d'organismes tels le GATT qui a une grande influence sur le groupe des 77. On a noté la participation du Canada aux travaux de la Banque interaméricaine de développement et d'autres institutions américaines. Récemment, le Canada a assumé un rôle prépondérant en égard au dialogue Nord-Sud, en soulignant ce que l'on perçoit dans ce pays comme une situation unique: en effet, bien que le Canada soit un membre éminent du monde industrialisé, sa structure économique ressemble étrangement à celle de pays nouvellement industrialisés tels le Mexique et le Brésil.

On peut également discerner deux autres domaines de coopération multilatérale. Tout d'abord, la coopération entre le Canada et les principales puissances du bassin des Caraïbes en vue de développer cette sous-région économiquement vulnérable et instable (comprenant l'Amérique centrale et les îles des Antilles) constituera un défi majeur dans les années 1980. Deuxièmement, à la suite du dialogue Nord-Sud, le Canada pourra jouer un rôle prépondérant dans l'institutionnalisation du concept du village planétaire.**

* Par exemple ECLA, CNCED. IBRD et UNDP

** Voir la partie 5.3.

5.2.1 Commerce.

L'objectif consistant à réaliser une distribution plus équitable des ressources globales fait intervenir des considérations relatives au commerce, aux finances (prêts et transactions commerciales), au service de la dette et à l'aide de développement (subventions et prêts pour franchises). Ces éléments ont une importance particulière dans les relations entre le Canada et l'Amérique latine.

Il a été proposé à diverses tribunes internationales comme le GATT et la CNUCED un certain nombre de mesures visant à établir des relations plus équitables et plus stables. Ainsi, il est généralement accepté que la stabilisation des prix des denrées et la libéralisation des relations commerciales grâce à l'élimination des barrières protectionnistes contribuent le plus à méliorer la croissance économique globale et la situation relative des pays en développement [27]. Les modifications proposées dans les relations et les politiques commerciales profiteraient à tous les pays concernés.

La stabilisation des prix des denrées et la libération du commerce revêtent une importance particulière pour les relations entre le Canada, l'Amérique latine et les Antilles. En premier lieu, environ 35% de toutes les exportations canadiennes vers l'Amérique latine et 80% des importations canadiennes provenant de ce coin du monde sont composées de produits de base[28*]. La stabilisation des prix pourrait donc grandement améliorer les relations commerciales entre les deux régions et faciliter une planification réaliste du développement. En second lieu, libéralisation du commerce est particulièrement importante pour les pays d'Amérique latine qui essayent d'établir leur structure industrielle et de stabiliser leur balance des paiements. Selon la Banque

mondiale, les exportations des pays à revenu moyen (dont la plupart sont d'Amérique latine) pourraient augmenter de $29 milliards par année (en dollars de 1975) d'ici 1985 si les barrières tarifaires étaient supprimées[29]. Bien que la libéralisation du commerce puisse entraîner des dislocations dans des secteurs et des régions choisis du Canada, les gains qu'en retirerait la société dans son ensemble (par exemple, baisse du coût de biens de consommation, élimination d'industries inefficaces, etc.) l'emporteraient sur les pertes[30]. Une planification convenable et une aide de redressement seraient nécessaires pour compenser les dislocations dans les secteurs et les régions affectés.

Ces politiques favoriseraient une redistribution du revenu des pays développés au profit des pays en développement jouissant de revenus moyens et supérieurs. En général, elles ne profiteraient pas aux pays les plus pauvres dont les problèmes doivent être abordés par le biais d'autres programmes.

---

* Le reste des exportations canadiennes vers l'Amérique latine en 1980 se composait de demi-produits (30%), de produits finals (34%) et de transactions spéciales (.5%); La balance des importations canadiennes en provenance de cette région comprenait des demi-produits (13%), des produits finals (6.5%) et des transactions spéciales (.5%).

Recommandations

Que le Canada:

1. favorise et appuie la poursuite de négociations multilatérales sur la stabilisation du prix des denrées; et
2. s'oppose au "nouveau protectionnisme" en appuyant les négociations multilatérales sur la libéralisation du commerce en général.
3. appuie les négociations multilatérales portant sur les politiques et les pratiques de promotion des exportations parmi les grandes nations commerçantes.

5.2.2 Dette et financement du développement.

De nos jours, le fardeau de la dette en Amérique latine est l'un des plus lourds au monde. A la fin de 1979, la région intervenait pour plus de 37% de la dette extérieure totale des pays en développement[31].

La structure de la dette publique de l'Amérique latine varie suivant les types de créanciers. En général, les pays jouissant de revenus élevés et moyens sont en mesure d'obtenir des prêts des banques et des établissements privés. Les pays à faibles revenus, qui sont considérés comme présentant de plus grands risques et comme économiquement instables, doivent compter sur les filières multilatérale et bilatérale.

Toutefois, dans les pays les plus et les moins développés de l'Amérique latine et des Antilles, le Fonds monétaire international (FMI) en est venu à jouer un rôle spécial, étant donné sa fonction qui consiste à faciliter le financement de la balance des paiements. Par conséquent, grâce à ses programmes de stabilisation, il exerce une profonde influence sur les stratégies de développement des pays d'Amérique latine. Les conditions imposées par le FMI sont de plus en plus considérées comme dures et nadéquates pour résoudre les problèmes de développement de ces pays. A l'heure actuelle, beaucoup de preuves

permettent de démontrer que ces conditions ont renforcé la distribution inéquitable du revenu et contribué de ce fait à l'extension et au maintien de la répression politique. En Argentine par exemple, le programme du FMI mis en application par le régime militaire du pays a abouti à une réduction rapide et importante des salaires (voir tableau ci-après), qui n'a pu être imposée que grâce au démantèlement et à la suppression des partis politiques et des mouvements ouvriers.

Dans la mesure du possible, le Canada doit prendre des initiatives au sein du FMI et de la collectivité financière internationale en vue de créer des règles plus souples de "conditionnalité".

ARGENTINE

TABLEAU 1

Indice de rémunération de base valeur réelle

Métiers industriels

(Référence: 1960 100

Mois	1976	1977
janvier	125.7	64.4
février	107.3	59.3
mars	97.8	69.0
avril	72.6	65.1
mai	64.2	61.1
juin	71.8	56.8
juillet	68.8	61.4
août	66.0	55.2
septembre	66.8	51.9
octobre	62.0	47.6
novembre	66.5	43.7
décembre	58.0	40.8

SOURCE: Institut national de statistiques et de recensements, Bulletins trimestriel de statistiques, différents numéros.

Source: Roberto Frenkel et Guillermo O'Donnell, "The 'Stabilization Program' of the International Monetary Fund and their internal impacts" dans Richard R. Fagen (éd.), Capitalism and the State in U.S. -Latin American Relations (Stanford: Stanford University Press, 1979), p. 185.

Un moyen de ce faire consisterait à promouvoir une plus grande participation de tous les pays créanciers et débiteurs rattachés au FMI et une meilleure consultation entre eux.[32] La modification des conditions que le FMI applique actuellement entraînerait des mesures économiques plus équitables et améliorerait du même coup le respect des droits de la personne. Pour l'avenir, on pourrait envisager "de nouvelles conditions" fondées sur tous les aspects du développement plutôt que sur les seuls critères de la balance des paiements.

Les pays à faible revenu, qui sont aux prises avec des dettes extérieures écrasantes, seraient dans une situation beaucoup plus avantageuses si leurs dettes étaient annulées ou anéanties. Le Canada a été à l'origine de ce précédent lorsqu'en 1977, il a transformé en subventions les dettes des pays les moins développés. En fait, le coût de ce transfert serait minime pour les pays donateurs, la plupart des prêts consentis aux pays à très faible revenu étant assortis de conditions de faveur excellentes (tels les prêts accordés par la Banque mondiale et l'ACDI). Ainsi, la valeur actuelle des futurs paiements n'équivaut qu'à une fraction de leur valeur nominale. A vrai dire, la transformation de ces prêts en subventions rapprocherait les pays de l'OCDE de l'objectif qu'ils avaient promis d'atteindre en 1970 et qui consistait à porter à 0,7% la part du PNB consacrée à l'aide officielle au développement.[33] Même si l'Amérique latine et les Antilles sont considérées comme des régions à revenu moyen, certains de leurs petits pays font partie des pays les moins développés ou sont sur le point de s'y joindre, tandis que d'autres font actuellement face à d'épineux problèmes de balance des paiements. A tout le moins, une annulation partielle des dettes devra être envisagée par les pays plus pauvres aux prises avec des situations critiques.

Recommandations

Que le Canada

1. en prenne des mesures auprès du FMI et d'autres organismes de la Communauté financière internationale en vue de faire adopter des "conditions" plus souples en favorisant une participation accrue de tous les pays et des consultations plus poussées entre eux;

2. songe à annuler partiellement les dettes des pays plus pauvres aux prises avec d'épineux problèmes de balance des paiements.

5.2.3. La politique du Canada et les sociétés multinationales

Tout comme les pays nouvellement industrialisés, le Canada est tributaire des Etats-Unis dans le domaine des relations commerciales et de la place prépondérante qu'occupent les sociétés multinationales américaines au sein de leurs économies. Le comportement des sociétés multinationales canadiennes a également une incidence sur les relations entre le Canada et l'Amérique latine. De concert avec les pays nouvellement industrialisés et avec d'autres pays, le Canada peut jouer un rôle important dans les négociations actuelles se déroulant aux Nations Unies en vue d'adopter un code d'éthique destiné aux sociétés multinationales comportant des dispositions facultatives et exécutives.

Les multinationales dominent actuellement la production mondiale, et les transactions entre ces sociétés constituent le gros du commerce mondial. A tout le moins, un tel code de conduite devrait exiger la divulgation complète des renseignements sur les programmes d'établissement des prix et sur les bénéfices et les redevances, en plus de décrire en détail la technologie en cause.[34] Ces renseignements seraient confiés à un organisme international central créé à cette fin, qui les mettrait à la disposition des gouvernements ainsi que des

organismes internationaux comme la CNUCED et l'OIT. En outre, les organismes responsables de la fiscalité et de la réglementation dans les pays industrialisés et en voie de développement doivent trouver des mécanismes pour assurer un échange de renseignements régulier. L'élaboration et la mise en application d'un tel code international de conduite avantagerait le Canada ainsi que les pays en développement du fait qu'il faciliterait la formulation de politiques nationales visant les sociétés multinationales, ainsi que le transfert et le partage des techniques.

Recommandations

Que le Canada

1. favorise et appuie les négociations multinationales axées sur l'élaboration d'un code de conduite destiné aux sociétés multinationales.

5.2.4. L'aide et le partage des responsabilités

En raison de la consistence des sociétés multinationales et des situations de crise dans la région, il faut renouveler la coopération multilatérale et les responsabilités communes en Amérique latine et dans les Antilles. En ce qui concerne les pays moins développés de la région, l'Amérique centrale et les Antilles doivent faire l'objet d'un partage des responsabilités. Les pays plus petits comptent parmi les nations les moins développées et partagent les mêmes problèmes en matière de développement; en outre, cette région fait face à un grand nombre de graves problèmes politiques et diplomatiques auxquels les Etats-Unis réagissent actuellement en proposant avant tout une stratégie militaire. D'autre part, le Mexique et le Venezuela sont devenus des puissances régionales, en partie à cause de leur richesse pétrolière, et ont intérêt à trouver des solutions pertinentes à la crise politique et de développement qui sévit dans cette région. Le Canada a toujours entretenu des rapports étroits avec les pays des Antilles songeons aux importantes relations commerciales et diplomatiques

avec le Venezuela et le Mexique. De surcroît, les Canadiens s'intéressent de plus en plus au débat concernant la résolution de la crise infra-régionale qui sévit en Amérique centrale.

Le Canada pourrait jouer un rôle spécial en favorisant une approche commune et indépendante au problème du développement en Amérique centrale et dans les Antilles puisqu'il a maintenu de bonnes relations avec les pays de cette région, y compris avec Cuba. Pour répondre le mieux possible aux intérêts de l'Hémisphère occidental et du Canada, il faut évaluer avec réalisme l'opportunité du changement et, partant, la nécessité de dialoguer et de coopérer avec tous les régimes, y compris avec les mouvements nationalistes à la recherche d'une "troisième option", bref un nouveau modèle de développement autochtone.

L'émergence d'intérêts communs à promouvoir le développement de la grande région des Antilles laisse entrevoir l'élaboration, dans la mesure du possible, d'une stratégie coordonnée entre le Canada, le Mexique et le Venezuela et éventuellement d'autres pays puissants, y compris les Etats-Unis.

Le retentissement et le caractère exceptionnel de la crise en Amérique centrale, requièrent l'analyse des causes de cette crise si l'on veut élaborer une politique canadienne pertinente en matière d'aide.

En Amérique centrale, les conflits découlent essentiellement des problèmes inhérents au modèle de croissance adopté après 1945. Les fluctuations des prix des produits de base, le chômage et le sous-emploi, la répartition inégale des revenus et des services et, les écarts entre les différentes formes d'industrialisation sont devenus des problèmes particulièrement critiques dans la sous-région de l'Amérique centrale. Par exemple, le chômage et le sous-emploi agricoles s'établissaient en 1970 à 52,3% de la main-d'oeuvre agricole au Guatemala, à 58,3% au Salvador, à 42,5% au Honduras et à 21,5% au Nicaragua.[35] Dans ces pays, les exploitants agricoles se sont révoltés, Avec un taux de chômage et de sous-

emploi de 14,7% en 1970, le Costa Rica offre un contraste par rapport aux autres pays en ce qui concerne les conditions sociales et de son régime démocratique stable*.

Puisque la crise découle des écarts de développement, il faut s'efforcer de combler ceux-ci. Un programme de développement destiné à cette sous-région devra donc être axé sur la recherche d'une plus grande égalité sociale et économique et tenir compte de la nécessité de favoriser la croissance économique**; or, celle-ci est grandement tributaire des organismes internationaux et de leurs influences: les fluctuations du prix des produits de base et particulièrement la dette extérieure accablante constituent les principaux obstacles à une forme de développement plus équilibrée dans cette sous-région. Autrement dit, les transformations intérieures sont nécessaires, mais la communauté internationale doit également apporter des solutions qui garantissent la viabilité de ces transformations.

---

* Voir aussi les statistiques sur la répartition du revenu et la malnutrition à l'appendice 1.

** Voir là encore la partie 4.2 qui traite des faibles du modèle de développement latino-américain.

Premièrement, l'approche commune devrait se fonder sur des critères de développement globaux et à long terme et non plus autant sur des intérêts commerciaux à court terme. Les progrès réalisés en vue d'atteindre à la démocratie et à la justice dans la sous-région favoriseront, à long terme, la stabilité et l'expansion économique de la région: les réformes axées sur la redistribution élargissent les marchés nationaux et, par conséquent, serviront de base à l'expansion de rapports commerciaux mutuellement bénéfiques. A ce sujet, il faut mentionner que le Canada estime plus important de bénéficier d'une économie stable et efficace en Amérique centrale et aux Antilles que de répondre aux intérêts commerciaux à court terme de son secteur privé.

Deuxièmement, tous les pays de la sous-région devraient être visés par une approche commune tendant à augmenter la coopération et la stabilité. Mais, il ne faudrait pas placer cette politique dans un contexte Est ou Ouest. L'actuelle politique américaine, surtout axée sur la sécurité, freine considérablement l'atteinte des objectifs susmentionnés, car elle ne s'attaque pas aux racines de la crise qui en est une surtout de développement. En outre, dans la mesure où elle continue d'être largement influencée par les préoccupations des Etats-Unis au chapitre de la sécurité, l'Organisation des Etats américains ne fera pas progresser un développement fondé sur la stabilité dans la grande région des Antilles et de l'Amérique centrale ou en Amérique latine en général*.

Troisièmement, une approche commune devrait faciliter une consultation étroite et permanente avec tous les pays de la région en ce qui a trait aux problèmes communs qu'ils ont éprouvés et à l'expérience qu'ils ont acquise lors de la mise en oeuvre de divers programmes de planification et de développement. Les cubains, par exemple, ont reconnu avoir eu tort de centraliser et de nationaliser à outrance, car cela a freiné la croissance économique. Aussi,

radicaux et réformistes de la sous-région recherchent-ils de nouveaux moyens de combiner les initiatives publiques et privées pour faire croître l'économie et assurer une plus grande justice. A cet égard, le Nicaragua est un cas frappant. Le "Sandinista National Liberation Front (FSLN) essaie d'attirer les capitaux du secteur privé tout en effectuant des réformes de redistribution qui limitent automatiquement les initiatives de ce secteur. Cette tentative a donc créé de nombreuses tensions entre le gouvernement et le secteur privé, ce qui est d'ailleurs bien compréhensible. Toutefois, l'initiative visant à créer un nouveau type d'économie miste pour faire face aux besoins de la majorité indigente de la population doit être considérée comme positive et mérite l'assistance des pays industrialisés.[36]

---

* Comme on l'a fait valoir dans la publication Amérique latine: Politique étrangère au service des Canadiens: "si l'OEA réussit,..., à s'orienter de façon croissante vers des buts économiques, sociaux et culturels, elle pourrait bien devenir un organisme avec lequel il serait possible pour le Canada de collaborer..."(p.23)

Le Salvador est de toute évidence un autre cas devant faire objet à une certaine souplesse et de négociations et la situation au Guatemala s'est dérériorée rapidement, surtout l'année dernière. Le cas du Costa Rica, est, lui, moins évident: pour le moment, le régime démocratique de ce pays, qui a évité la répression et la guerre civile, caractéristiques de ses voisins, se heurte à une grave crise économique imputable à la chute des prix du café et à la hausse du prix du pétrole importé. Cette crise pourrait entraîner une instabilité politique et faire augmenter les actes de violence.[37] Fidèle à sa politique stratégique et idéologique, le gouvernement Reagan a offert une aide militaire au Costa Rica, ce qui est unique en Amérique latine, pays qui n'a pas d'armée mais une simple gendarmerie nationale.

La situation délicate du Costa Rica compromet la possibilité d'avoir une démocratie stable en Amérique centrale. L'appui, tant bilatéral que multilatéral, de cette économie en danger et des autres qui sont dans le même cas constitue une des grandes priorités du projet de programme canadien de coopération avec les puissances voisines.*

---

* La promotion de l'intégration économique parmi les pays dont la faible extension territoriale et la population peu nombreuse posent des problèmes particuliers pour l'expansion du marché national et les négociations dans un système international constitue une autre question prioritaire au chapitre du partage des responsabilités dans la sous-région de l'Amérique centrale et des Antilles. Toutefois, il faut admettre que, dans le passé, les programmes d'intégration économique s'y sont avérés peu fructueux. En effet, ils se sont heurtés à deux problèmes importants, encore irrésolus, soit le partage des coûts et des profits parmi les pays membres et le rôle des multinationales. De manière que toute nouvelle tentative dans ce domaine puisse être planifiée avec réalisme, il faudra analyser toute une gamme de problèmes épineux qui n'ont pas encore été réglés.

Recommandations

1. Que le Canada cherche à établir une coopération régionale lors de l'élaboration d'une stratégie d'aide à la grande sous-région de l'Amérique centrale et des Antilles, laquelle sera fondée sur des critères de développement.

2. Qu'il mette de l'avant un programme en coopération destiné à la sous-région qui n'exclue aucun pays de la région des Antilles et qui ne soit pas conçu dans un contexte Est-Ouest.

3. Que ce programme en coopération soit articulé de façon à tenir compte des changements politiques et permette de réagir promptement à la suite de toute guerre civile.

4. Qu'un tel programme de coopération tienne également compte des grandes questions internationales comme le financement de la dette et l'élaboration des stratégies d'assistance publique au développement.

5. Qu'il appuie les programmes de coopération qui préconisent toute forme d'intégration régionale et infra-régionale.

6. Que dans le contexte d'une approche coopérative avec l'Amérique latine et les autres pays animés des mêmes sentiments, le Canada appuie les solutions politiques et économiques permettant de résoudre la crise que connaît l'Amérique centrale.

7. Encourager la recherche dans le domaine des programmes d'intégration régionale et infra-régionale.

8. Ne participe à l'OEA que si elle s'oriente résolument vers le développement.*

---

* Voir la partie 4.2

5.3 Approche internationale

Il ressort de l'étude ci-dessus que le règlement des importants problèmes que posent les relations bilatérales et multilatérales du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles doit être fonction d'une approche globale en matière de développement et de relations internationales. Une telle approche fait ressortir la nécessité de modifier le système international et de négocier et de planifier soigneusement toute modification éventuelle (par exemple, des engagements mutuellement profitables).[38] Elle met également l'accent sur l'interdépendance qui existe entre les économies des pays en développement et celles des pays industrialisés sans contourner le problème que pose le déséquilibre actuel. Elle fait valoir la responsabilité fondamentale des gouvernements nationaux en ce qui a trait à l'élimination de la pauvreté et de l'injustice dans leurs pays respectifs, et fait également ressortir que dans l'ensemble, le partage des responsabilités ne peut être assuré que par le partage du pouvoir.

Au cours des cinq dernières années, le Canada s'est fait un grand dépenseur de l'approche internationale devant diverses tribunes mondiales. Par exemple, lors de la conférence des Nations unies sur le droit de la mer, la position du Canada, particulièrement puisqu'elle permettait de neutraliser celle des grandes puissances maritimes, s'est révélée d'une importance capitale pour la promotion d'intérêts communs avec les pays en développement. Le rôle crucial du Canada lors de la récente conférence des Nations Unies sur les 31 pays les plus démunis, et l'accent mis par le gouvernement sur l'importance du dialogue Nord-Sud peuvent également être considérés comme des efforts importants déployés par le Canada dans la bonne voie.

Comme on l'a déjà dit, de nombreux aspects du renforcement des relations entre le Canada et l'Amérique latine doivent être discutés dans une perspective globale:

1) Caractère complémentaire des relations bilatérales avec certains pays d'Amérique latine, ces relations devraient être établies en fonction de la situation internationale. Le succès des relations bilatérales entre le Canada et certains pays d'Amérique latine dépendra dans une grande mesure de la conjoncture existant dans les autres pays de la région et de leur position dans cette "approche globale". Il importe donc que les représentants canadiens élaborent une façon d'aborder la région dans son ensemble, toute en reconnaissant les caractéristiques particulières. Comme M. Iglesias de la CEPAL l'a signalé, "procéder autrement ne servirait qu'à assurer des avantages passagers et n'aboutirait pas à des négociations vraiment solides en fin de compte[39]."

2) Intérêts communs et développement accru: Bien que la croissance économique des pays d'Amérique latine au cours des dernières décennies ait attiré, dans une large mesure, l'attention des hommes d'affaires canadiens, ce n'est certainement pas le seul élément à avoir encouragé le renforcement des relations entre le Canada et l'Amérique latine. Les relations à moyen et à long termes entre les deux régions doivent être axées sur le développement au sens large plutôt que sur la croissance uniquement. Des relations stables à long terme ne sauraient être établies dans un climat de répression politique et de déséquilibre économique. Des efforts sérieux et concertés doivent être faits pour réduire les écarts qui existent tout entre les pays qu'au sein d'un même pays. Les options de principe proposées précédemment visent notamment la libéralisation du commerce et la stabilisation des prix, la réforme des institutions financières internationales comme le FMI, l'augmentation de l'aide et des prêts concessionnaires, la mise au point d'un code d'éthique pour les

multinationales de même que pour le partage et les transferts de technologie, et constituent toutes des propositions axées sur l'adoption de conditions devant permettre d'établir graduellement des relations stables. Le respect des droits et des besoins fondamentaux de la personne dans les pays impliqués ne doit pas simplement faire partie de la formulation d'une telle politique mais, de fait, être une condition préalable à sa mise en oeuvre.

6. Orientation et coordination de la politique[40]

Malgré les efforts déployés au cours de la dernière décennie pour mettre en place les rouages qui permettraient de coordonner la politique à l'égard du Tiers-Monde, la plupart des observateurs sont d'avis que les ministères des Affaires extérieures et de l'Industrie et du Commerce continuent à dominer le processus décisionnel du gouvernement canadien en la matière. Le ministère des Affaires extérieures a le dernier mot puisque c'est de lui dont relève l'ACDI. Un troisième organisme d'importance est le ministère des Finances quoique son domaine de responsabilité soit quelque peu restreint. Celui-ci a beaucoup à dire pour ce qui est des questions relatives au commerce étant donné qu'il contrôle la politique tarifaire et est responsable de la balance des paiements. Il participe à la prise des décisions relatives aux contributions versées par le Canada aux organismes internationaux, dont les banques multilatérales, et, en ce qui concerne plus spécialement les relations avec l'Amérique latine, il est l'acteur principal du gouvernement canadien pour ce qui est des négociations touchant le rééchelonnement de la dette. Ce ministère n'a pas de bureaux régionaux et ne compte pas non plus d'experts en matière d'affaires régionales de sorte que l'Amérique latine ne jouit d'aucun traitement de faveur pour ce qui est des questions susmentionnées.

Le principal instrument officiel de coordination de la politique relative à l'Amérique latine et au Tiers-Monde est le Comité interministériel des relations économiques avec les pays en développement. Celui-ci, créé en 1974, se compose de représentants de douze ministères et organismes et est présidé par le ministère des Affaires extérieures. Il a reçu pour mandat d'étudier les politiques économiques et autres du Canada à l'égard des pays en voie de développement, de comparer celles-ci à la politique de développement économique interne du Canada et d'établir la position que doit adopter le Canada dans le cadre des conférences internationales. On s'entend toutefois pour dire que le Comité n'a pas été mis à contribution et qu'il a été inefficace la plupart du temps.

Par la suite, c'est au ministère des Affaires extérieures qu'a été confié le soin de l'orientation et de la coordination, mais cette tentative a également échoué. Selon le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures:

> A mesure qu'a augmenté le nombre de programmes économiques et de ministères et organismes, les Affaires extérieures ont continué à jouer un rôle important sur la scène économique internationale. Toutefois, ce rôle est devenu de plus en plus difficile à jouer au cours des dernières années. L'expansion de l'ACDI, l'élargissement des responsabilités des établissements financiers internationaux, la crise de l'énergie, l'interdépendance économique croissante et le dialogue Nord-Sud ne sont que quelques uns des facteurs qui ont rendu de plus en plus difficile et ont, voire même, mis en doute le rôle de coordination du ministère... Celui-ci ne semblait pas avoir une idée bien déterminée de son rôle au sein de la collectivité internationale grandissante d'Ottawa...[41]

Afin de devenir un "organisme politique central moderne", tel qu'il a été défini dans le même discours, le ministère des Affaires extérieures a récemment fait l'objet d'une réorganisation interne qui devrait raffermir sa capacité de prise de décisions intégrées, notamment dans le domaine des affaires économiques.[42] On se demande toutefois si celui-ci sera

appelé à exercer les pouvoirs financiers et politiques inhérents au rôle d'un organisme central. D'autres ministères pouvaient encore, à l'été de 1979, "apporter une aide minimale" au ministère des Affaires extérieures sans pour autant suivre son orientation et sans avoir à en supporter les conséquences de sorte que celui-ci était plutôt un "organisme de coordination horizontale" qu'un véritable organisme de gestion d'une politique centrale.[43]

Le ministère des Affaires extérieures continue à exercer un contrôle sur les questions d'aide étant donné qu'il est responsable de l'ACDI. De même, les ministères de l'Industrie et du Commerce et des Finances semblent contrôler leurs domaines particuliers d'intérêts et de décisions.

> Dans une certaine mesure, les organismes et ministères spécialisés (Energie, Mines et Ressources, Transports, Sciences et Technologie et Energie atomique du Canada Ltée., par exemple) peuvent influer sur les trois principaux organes décisionnels en y allant de leur expérience et en faisant en sorte qu'on tienne compte de leurs domaines d'intérêts dans la prise de décisions. Toutefois, la politique globale à l'égard de l'Amérique latine demeurera fragmentée, car les trois principaux organismes continuent à exercer la plupart des pouvoirs sans que les décisions ne soient prises selon une certaine ligne de pensée et sans qu'il n'y ait d'outil efficace de coordination.[44]

Recommandations

1. Malgré le problème de coordination que pose l'établissement d'une politique à l'égard de l'Amérique latine, il ressort des efforts déployés jusqu'à maintenant qu'il faut faire preuve d'une certaine prudence lorsqu'il

s'agit de recommander la création de nouveaux mécanismes. Il importerait plutôt de tenter d'améliorer les rouages existants, et notamment le rôle de coordination du Ministère des Affaires extérieures.

2. L'évaluation des facteurs liés à l'orientation de la politique fait ressortir un problème d'information. Les relations entre le Canada et l'Amérique latine se trouveraient améliorées si les décisionnaires canadiens pouvaient consulter des experts du Canada et de l'Amérique latine. Il faudrait notamment:

- raffermir les liens entre le gouvernement, le secteur des affaires et les centres de recherche;
- créer au Canada des organismes indépendants au sein desquels des décisionnaires pourraient élaborer et évaluer des projets et des programmes avant de les mettre en oeuvre en collaboration avec des experts du secteur et d'autres représentants du Canada et de l'Amérique latine;
- pour résoudre les problèmes découlant du manque d'information des représentants du gouvernement à l'égard des affaires de l'Amérique latine, amener les organismes à entamer des discussions avec des établissements académiques qualifiés relativement à des programmes de formation.

7. Recherche

Il ressort du rapport qu'il importe de procéder à une recherche systématique sur les relations économiques entre le Canada et l'Amérique latine pour pouvoir mettre en oeuvre les recommandations touchant la politique en matière d'exportations (par exemple, l'organisation de consortium, d'entreprises conjointes, etc.) les transferts et les partages de technologies, les initiatives multilatérales axées sur la réalisation d'objectifs de développement, etc. Les connaissances laissent à désirer tant au niveau global que sectoriel. Une telle recherche ne doit pas se borner à une analyse des liens commerciaux et financiers, car il

importe d'étudier soigneusement la nature institutionnelle et politique des relations économiques entre le Canada et l'Amérique latine et les Antilles. Les recherches doivent être effectuées en collaboration par des spécialistes du Canada, de l'Amérique latine et des Antilles. Les échanges de vues et de renseignements avec les décisionnaires seront essentiels à la réalisation d'une telle entreprise d'envergure. Les liens institutionnels avec des organismes établis localement, comme la Commission économique de l'ONU pour l'Amérique latine, constituent un élément important dans pareil projet car son succès repose essentiellement sur l'échange de renseignement entre les technocrates.

La recherche pourrait au minimum porter sur les points suivants:

1. Structure économique: courbes de croissance et de changements au Canada et en Amérique latine.
2. Courbes générales.
3. Protectionnisme nouveau et économie internationale.
4. Gestion des denrées essentielles et accords s'y rapportant: intérêts du Canada et de l'Amérique latine dans les années 80.
5. Investissements étrangers directs du Canada et de l'Amérique latine et autres mouvements de capitaux dans les régions respectives et les Antilles.
6. Politique publique relative aux multinationales au Canada, en Amérique latine et dans les Antilles.
7. Migration.
8. Le rôle des organismes non gouvernementaux, des organismes internationaux (CEAL, CNCED) et les négociations multilatérales courantes dans le cadre des relations du Canada avec l'Amérique latine.

RENVOIS

1. Voir David Murray, "On Diplomatic Unrelations", chez J. Nef (éditeur), Canada and the Latin American Challenge, (Guelph, OCPLACS, 1978).

2. Secrétariat d'Etat aux Affaires extérieures. Amérique Latine: Politique étrangère au service des Canadiens. (Ottawa Information Canada, 1970) p.6.

3. C.I. Bradford et C. Pestieau (éditeurs), Canada and Latin America: Potential for Partnership (Montréal: Private Planning Association of Canada, 1971).

4. Ibid., p. vii

5. Bilan canadien des investissements internationaux, Statistique Canada (1960, 1965, 1970 et 1977); Latin American Working Groups (LAWG), "Canadian Investment, Trade and Aid in Latin America", LAWG Letter (Vol. VII, n°. 1/2, mai-août 1981).

6. Bradford et Pestieau, op. cit., p. vii

7. Edgar J. Dosman et W. Dale Posgate, Canadian-Latin American Economic Relations (Toronto: CERLAC, 1980, manuscrit inédit).

8. ibid.

9. Edward Lumley, Sous-comité de la Chambre des communes, Fascicule n° 2, 9 juin 1981, p. 49

10. Sylvain Cloutier, Sous-comité de la Chambre des communes, Fascicule n° 4, 11 juin 1981, p. 29

11. Ibid., pp. 30-31.

12. Barry Steers, Sous-comité de la Chambre des communes, Fascicule n° 4, juin 1981, passages de la p. 8 à la p. 24, Dosman and Postgate op. cit., p. 25-29.

13. E. Hugh Roach, Sous-comité de la Chambre des communes, Fascicule n° 11, 15 juillet 1981, p.6.

14. Statistique Canada, Importations par pays (1980), Exportations par pays (1980).

15. Statistique Canada, Exportations par pays (1980)

16. Statistique Canada, Bilan canadien des investissements internationaux (1960, 1965, 1970 et 1977); Latin American Working Groups, op. cit.

17. Statistique Canada, Importations par pays (1980), Exportations par pays (1980)

18. Statistique Canada, Estimations trimestrielles de la balance canadienne des paiements internationaux (Ottawa, mars 1971 et octobre 1981).

19. Discours prononcé par le Secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures, M. Mark MacGuigan, devant l'Empire Club du Canada, Toronto (Ontario), le 22 janvier 1981, p. 5.

20. Voir notamment David Pollock et Michael Frentz, "The U.S.A. and Latin America Development: Some Thoughts on the Problems of Newly-Emerging Middle Income Region," Current Comment (Ottawa: Carleton University, Norman Paterson School of International Affairs, septembre 1978).

21. Voir David H. Pollock, "A Latin American Strategy for the Year 2000: Can the Pst Serve as a Guide to the Future?", chez David H. Pollock et A.R.H. Ritter (éditeurs); Latin American Prospects for the '80s: What Kinds of Development?, (Ottawa: Norman Paterson School of International Affairs, Université Carleton, 1981); et Mahbub ul Haq, "Employment in the 1970's: A New Perspective", chez Charles K. Wilber (éditeur), The Political Economy of Development and Under-development (New York: Random House, 1973).

22. Voir "Introduction", Louis Lefeber et Liisa North (éditeurs), Democracy and Development in Latin America, (Toronto: CERLAC/LARU, 1980).

23. Voir divers rapports de l'Inter-American Commission of Human Rights de l'Organization of American States, d'Amnistie internationale, de l'International Commission of Jurists et en ce qui concerne l'Argentine, les rapports plus récents de l'American Association for the Advancement of Science, Committee on Scientific Freedom and Responsibility, Scientists and Human Rights in Argentina since 1976 (Washington: AAAS Publication 81-9, juin 1981).

24. Voir The New York Times (dimanche, 20 septembre 1981) pour une discussion des dépenses militaires et autres dépenses publiques en Amérique latine.

25. Pour un aperçu des besoins et de la politique en matière de technologie, voir Jorge Sabato, "Technological Development in Latin America and the Caribbean", ECLA Review (avril 1980).

26. Voir Louis Lefeber, "The Role of Aid" dans Two Views of Aid and Development (Ottawa): Document n° 131 du Conseil économique du Canada, 1979).

27. Albert Fishlow, "The Mature Neighbor Policy: A Proposal for a United States Economic Policy for Latin America," chez Joseph Grunwald (ed.), Latin America and the World Economy: A Changing International Order, Vol. 2 (Beverly Hills: Sage Publications Ltd. 1978) pp. 55 à 59.

28. Statistique Canada, Importations par pays (1980);
Exportations par pays (1980).

29. Fishlow, op. cit., p. 55.

30. Institut Nord-Sud, North-South Relations 1980-85: Priorities for Canadian Policy, (Ottawa, novembre 1980).

31. Banque mondiale, Rapport annuel de 1980, p. 21.

32. Chambre des communes, Groupe de travail parlementaire sur les relations Nord-Sud, (Ottawa, 1980), p. 31.

33. Institut Nord-Sud, La montée de l'endettement, (Ottawa: Institut Nord-Sud, 1977, p. 27.

34. Fishlow, op. cit., p. 60

35. Max Alberto Soto, "The Labor Market in Central America" chez Juan J. Buttary (éditeur) Employment and Labour Force in Latin America: A review at national and regional levels (Washington: OAS, 1979), p. 50.

36. Latin American Weekly Report, 27 mars 1981, 27 juillet 1981.

37. Latin America Weekly Report, (26 juin 1981).

38. Voir Pollock et Zuntz, op. cit.

39. Enrigue Iglesias, "Latin America calls for new partnership arrangement", International Perspectives, (mars/avril 1981).

40. Pour une discussion plus détaillée de cette question, voir Dosman et Posgate, Canadian-Latin American Economic Relations, op. cit., pp. 42.

41. "Canadian Diplomacy in the 1980's: Leadership and Service", Conférence d'Alan Gotlieb, Toronto, 15 février 1979.

42. Les changements ont permis de créer des postes de gestionnaire comportant de plus grands pouvoirs de décision au niveau du sous-secrétaire d'Etat. Le premier occupant d'un poste "économique" avait une longue expérience des ministères à vocation économique. "External's Balancing Act: Economics and Politics", Globe and Mail, 17 avril 1977.

43. W.N. Dobell, "External a Central Agency", International Perspectives, 1er juillet, août 1979, p. 11.

44. Dosman and Postgate, op. cit., pp. 44-45.

Appendice I

Bureaux diplomatiques et consulaires du Canada

en Amérique latine et dans les Antilles

	Pays	Nombre d'employés	Autres pays	Date d'établissement
1)	Argentine	37	Uruguay, Paraguay	1941
2)	Barbade	29	Les îles caraïbes	1973
3)	Brésil (3 missions)	64		1941 (Rio) 1947 (Sao Paulo) 1972 (Brasilia)
4)	Chili	33		1942
5)	Colombie	43		1953
6)	Costa Rica	22	Panama, Nicaragua, El Salvador Honduras	1964
7)	Cuba	32		1945
8)	Equateur	5		1980 (Réétabli)
9)	Guatemala	21		1961
10)	Guyane	18	Surinam	1964
11)	Haïti	27		1963
12)	Jamaïque	50	Belize, Bahamas, Turks et Caïcos, Iles Cayman	1963
13)	Mexique	58		1944
14)	Pérou	36	Bolivie	1944
15)	Trinidad et Tobaggo	54.5		1963

16) Vénézuéla	30	République dominicaine	1953
17) ORA(Washington)	5		1972
Total	564.5		
Siège social	15		

Source: Comité des relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles de la Chambre des communes. Fascicule no 2, le 9 juin 1981

APPENDICE II

Répartition des revenus et niveaux de la pauvreté et de la malnutrition en Amérique latine

La croissance rapide de l'Amérique latine a un caractère exclusif: selon le pays, entre 20 et 60% de la population n'a pas bénéficié de l'industriatlisation des villes. La répartition du revenu a favorisé exclusivement les mieux nantis. Les données des années '60 sur la répartition du revenu au Brésil et au Mexique, et dans les pays à forte croissance, le Pérou compris, sont résumées aux tableaux 1, 2 et 3 ci-après. Les données chronologiques sur la répartition du revenu en Amérique Centrale n'ont pu être obtenues, mais on dresse le profil de certains pays au cours des années 1970 au tableau 4 par rapport au Canada et on fournit des données sur les tendances observées à Cuba.

Tableau I - Répartition du revenu au Brésil

Pourcentage de la population (en commençant par le niveau de revenu le plus bas)	Pourcentage du revenu		Revenu par habitant en dollars de 1960	
	1960	1970	1960	1970
40	11.2	9.0	84	90
40	34.2	27.8	257	278
15	27.0	27.0	540	720
5	27.4	36.3	1645	2940

Source: Données originales tirées des recensements de 1960 et 1970.
origine: Celso Furtado, Economic Development of Latin America, deuxième édition (Cambridge: Presse de l'Université Cambridge, 1976), p. 87.

Tableau 2 - Répartition du revenu au Mexique et au Canada

Pourcentage du revenu par tranche de population	Mexique		Canada
	1950	1963-1964	1969
Premier 10%	49.0	46.7	25.1
Premier 20%	59.8	61.4	41.0
Dernier 40%	14.3	10.5	16.8
Dernier 20%	6.1	4.4	5.0

Sources: Pour le Mexique, la Commission économique pour l'Amérique latine, Estudio sobre La Distribution del Ingreso en America latina, nouveaux calculs tirés de Furtado (op. cit., p. 84) pour fins de comparaison avec le Canada. Données canadiennes tirées de A. R. M. Ritter, "The Economic Model of the Nicaraguan Government: Notes for a Presentation" (Conférence annuelle de l'Association canadienne pour l'Amérique latine et les Antilles, Montréal du 7 au 9 mai, 1981), p. 3.

Tableau 3 - Répartition du revenu au Pérou, 1961

Pourcentage de la population active	Revenu personnel (% du total)	Revenu national (% du total)
Premier 1%	25.4	30.5
Premier 5%	39.0	43.0
Premier 20%	64.4	66.8
Milieu 40%	27.6	25.8
Dernier 40%	8.0	7.4

Les conséquences sur la répartition du revenu de la réforme menée au cours des années 1968 à 1973 se sont entièrement faites sentir chez les 20 à 25% des gens gagnant un revenu.

Sources: Adolfo Figueroa, "The impact of current reforms on income distribution in Peru", chez Alejandro Foxley (éditeur), Income Distribution in Latin America (Cambridge: Presse de l'Université Cambridge, 1976) pp. 163 à 168; Richard Webb, Government Policy and Income Distribution in Peru, 1963-1973 (Cambridge: Presse de l'Université Harvard, 1977), p. 6.

Tableau 4 - Répartition du revenu en Amérique centrale

Pourcentage du revenu privé par tranche de population	Nicaragua 1970	Costa Rica 1971	Honduras 1967	Canada 1969	Cuba 1953	Cuba 1973
Premier 10% des ménages (tranche supérieure 5%)				(42,4%)		
Premier 20% des ménages						
Dernier 40% des ménages						
Dernier 20% des ménages						

Note: Les données portent sur le revenu total disponible du ménage dans les régions rurales et urbaine en espèce ou en nature après impôts.

Source: Banque mondiale, Rapport sur le développement dans le monde (Washington, D.C., Septembre 1980). C. Brundenius, "Measuring Income Distribution in Pre- and Post-Revolutionary Cuba", Cuban Studies (9:2, juillet 1979).

Origine: A.-R. M. Ritter, op. cit., p. 3.

Des études sur les tendances des années 1970 seront disponibles au fur et à mesure une fois que les recensements de cette région de 1980 auront fait l'objet d'anayses. On sait d'ors et déjà que la situation a continué de se dégrader au cours des années 1970* et qu'elle a généralement contribué à la naissance d'une classe moyenne urbaine prospère (20 à 25% de la population) et d'une élite encore mieux nantis alors que les gagne-petits, surtout en milieux ruraux, se sont appauvris davantage. Les données de la Commission économique pour l'Amérique latine (ONU) font ressortir l'acuité de ce problème, à la fois chez les pays les moins développés et les plus développés de l'Amérique latine. A signaler également que ces tendances régressives se sont accompagnées d'une expansion formidable des communications de masse et des systèmes de publicité commerciale, et d'une migration démographique vers les centres urbains qui ont fait prendre conscience dans tous les milieux qu'il existait des moyens de relever les niveaux de vie.

---

* Voir par exemple les essais chez Aledjandro Foxley (éditeur), op. cit.,

Tableau 5 - Etendue de la pauvreté

Pays	Année de référence	Degrés de pauvreté (en devises nationales) Par habitant	Par ménage	Ménages pauvres (pourcentage)
		a) Pauvreté absolue		
Brésil	1972	1,148	5,625	49
Colombie	1972	3,641	22,644	45
Costa Rica	1971	1,050	5,775	24
Chili	1968	1,016	4,379	17
Honduras	1967	283	1,726	65
Mexique	1967	1,768	9,984	34
Pérou	1972	6,445	39,960	50
Venezuela	1971	1,136	5,664	25
		b) Pauvreté relative*		
Brésil	1972		6,461	54
Colombie	1972		19,746	48
Costa Rica	1971		8,622	36
Chili	1968		8,352	39
Honduras	1967		1,142	58
Mexique	1967		15,108	48
Pérou	1972		37,267	48
Venezuela	1971		9,660	38

* Equivalant à la moitié du revenu moyen par famille

Source: Commission économique pour l'Amérique Latine (ONU), Statistical Yearbook for Latin America, 1979, p. 23.

La mauvaise répartition du revenu accompagnée de faibles niveaux de développement économique dans les pays les plus petits sont à l'origine de la malnutrition infantile.

Tableau 6 - Amérique Latine: Carence de protéine et de calorie chez les enfants de moins de 5 ans, diverses années, 1971-1975

Pays	Pourcentage des enfants mal nourris[a]			
	Total	Niveau I	Niveau II	Niveau III
Barbades	51.2	39.0	11.0	1.2
Bolivie	39.9	29.0	10.2	0.7
Brésil	68.3	48.4	17.2	2.7
Chili	17.8	13.7	3.2	0.9
Colombie	66.5	45.6	19.3	1.7
Costa Rica	57.4	43.7	12.2	1.5
République dominicaine	76.0	49.0	23.0	4.0
Equateur	39.7	28.9	9.6	1.2
El Salvador	74.5	48.5	22.9	3.1
Guatemala	81.4	49.0	26.5	5.9
Guyane	60.7	43.0	16.0	1.7
Haïti	81.9	28.9	35.6	17.4
Honduras	72.5	43.0	27.2	2.3
Jamaïque	49.8	39.0	9.4	1.4
Nicaragua	56.8	41.8	13.2	1.8
Panama	60.7	48.8	10.8	1.1
Paraguay	7.8	4.9		0.7

Pérou	44.5	32.8	10.9	0.8
Venezuela	48.9	35.3	12.2	1.4
Total	61.4	42.5	16.4	2.5

[a]Classification de Gomez (I= carence légère, II = carence moyenne, III = carence grave)

Source: Adapté de Politicas Nacionales de Alimentacion y Nutricion, Organizacion Panamericana de Salud, Publication Cientifica No. 328, p. 34, Washington, D.C., 1976.

Niveau I - nécessite un changement de régime
Niveau II - nécessite des soins médicaux
Niveau III - nécessite l'hospitalisation

Source: Banque de développement interaméricaine, Economic and Social Progress in Latin America, Rapport annuel de 1977 (Washington, D.C., 1978, p. 138)

APPENDICE "LAAL-8"

LA POLITIQUE CARAÏBE DU CANADA

Rapport au Sous-comité du
Comité permanent des Affaires extérieures
et de la Défense nationale

par

Kari Levitt
Professeur d'économie
Université McGill

Université McGill Octobre 1981
Montréal

PRÉFACE

Dans le présent rapport, nous avons entrepris de situer dans une perspective contemporaine les options qui s'offrent au Canada en ce qui concerne la politique du pays à l'égard de la région caraïbe. Les relations avec les Caraïbe du Commonwealth remontent loin dans le passé et constituent un facteur essentiel de la présence canadienne dans cette région. C'est pourquoi les relations avec les Caraïbes du Commonwealth sont examinées ici d'une manière plus approfondie et plus détaillée que les relations du Canada avec le reste de la région. Le présent rapport ne fait qu'effleurer le problème d'Haïti et nous croyons que des renseignements plus abondants devraient être recherchés auprès d'observateurs connaissant mieux Haïti que l'auteur du rapport. Nous incorporons néanmoins à notre travail un survol de certains des problèmes qui marquent les relations entre le Canada et Haïti et nous présentons quelques recommandations interessant les politiques. Bien que les relations entre le Canada et Cuba soient presque exclusivement commerciales, le fait que le Canada entretient des relations diplomatiques avec ce pays depuis la révolution cubaine place le Canada, tout comme le Mexique, dans une position très particulière parmi les puissances moyennes de l'hémisphère dans le contexte de la menace actuelle d'escalade du conflit entre les superpuissances dans la région.

Bien que l'auteur connaisse bien les Caraïbes du Commonwealth ainsi que les relations du Canada avec les pays du Caricom, les quarante-cinq interviews réalisées à la Barbade, à Saint-Vincent, à Grenade, en Jamaïque, à Cuba, à Ottawa, à Montréal et à Toronto au cours de l'été 1981 et en janvier 1982 ont apporté une aide d'une valeur inestimable pour l'exposé des opinions des chefs politiques, des représentants gouvernementaux, des porte-parole du secteur privé, des journalistes et des universitaires des Caraïbes en ce qui concerne la situation actuelle de la région. Nous désirons remercier toutes les personnes qui nous ont généreusement fourni leur temps et leur collaboration et qui par la suite se sont rendues à la demande que nous leur avons faite de corriger la transcription de ces interviews et d'en autoriser la publication. Le texte complet de ces interviews a été mis à la disposition des membres du comité parlementaire mais nous en avons cité les passages qui semblaient se rapporter tout particulièrement à la question que nous étudions dans le rapport.

Beaucoup de personnes nous ont facilité la tâche. Les hauts commissaires du Canada à la Jamaïque et à la Barbade ont organisé les rencontres avec certaines des personnes que nous avons interviewées. La collaboration et l'aide que nous avons reçues de M. William Demas, Président de la Banque de développement des Caraïbes et du Dr. Edward Greene, Directeur intérimaire de l'Institut des études sociales et économiques à l'Université West Indies ont

été extrêmement précieuses. Nous savons gré aux fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères de Cuba de l'apport qu'ils ont fait à une visite fructueuse effectuée par nous en janvier 1982. Enfin, nous adressons nos remerciements à Michael Kaufman, Carol Forsyth, Pamela Dunk, Beverley Colquhoun et tout particulièrement à Eric Worby, dont le travail consciencieux à titre d'adjoint à la recherche a dépassé toutes nos espérances. Sans l'aide fournie par toutes ces personnes pour la collecte, le traitement et la dactylographie de la documentation volumineuse recueillie au cours de l'étude, notre tâche aurait été impossible. L'auteur garde toutefois la responsabilité entière à l'égard du contenu du rapport.

Centre for Developing Areas Studies Kari Polanyi Levitt
Université McGill
Montréal, janvier 1982.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

CHAPITRE 1

DIVERS ASPECTS DES RELATIONS-CANADA-CARAÏBES

La montée de la nationalité caraïbe, 1958-1980

Présence du Canada dans les Caraïbes

Le Canada: Vu des Caraïbes orientales

Le Canada: Vu de la Jamaïque

Le Canada, les Caraïbes et le bassin des Caraïbes

CHAPITRE 2

RELATIONS CANADA-CARAÏBES: RÉALITES ÉCONOMIQUES

Évolution des structures commerciales canadiennes

La perte des marchés canadiens dans les Indes occidentales

Perte des marchés des Indes occidentales au Canada.

L'entreprise canadienne - Soucieuse de protection et "peu efficace"

Obstacles administratifs non tarifaires aux exportations caraïbes vers le Canada

La coopération économique conjointe - Canada-Caricom: Un fouillis?

Les investissements canadiens: Des questions au sujet de CALA

CHAPITRE 3

ORIGINES ET INCIDENCES DU PLAN DU BASSIN DES CARAÏBES

La politique caraïbe activiste du président Carter

Le plan des Caraïbes prend forme

Le plan du bassin: comment est-il perçu aux Caraïbes?

Incidences du plan du bassin des Caraïbes

Cuba dans les Caraïbes

L'intégration des Caraïbes et de l'Amérique centrale en un consortium de puissances métropolitaines et régionales dans le bassin des Caraïbes

L'aide au développement, moyen d'imposer les priorités américaines

CHAPITRE 4

RELATIONS POLITIQUES CANADA-CARAÏBES

Le Canada, instrument des États-Unis?

Le Canada devrait se montrer plus sensé

Le Canada et le plan du bassin des Caraïbes

Les relations Canada-Caricom

CHAPITRE 5

RELATIONS CANADA - CUBA

CHAPITRE 6

AIDE CANADIENNE AU DÉVELOPPEMENT DES CARAÏBES DU COMMONWEALTH

L'ACDI aux Caraïbes - Programmes actuels et futurs

La Contribution canadienne en rapport avec les exigences globales des Caraïbes du Commonwealth

Aide en produits de base et lignes de crédit

Déliement de l'aide relative aux projets

Procédures excessivement complexes exigeant beaucoup de temps et d'argent

Déliement des services d'experts-conseils

Décentralisation et rationalisation de l'aide de l'ACDI

Problèmes spéciaux des PMD dans les Caraïbes orientales

Pour un MDC comportant un minimum d'aide liée

Potentiel d'absorption et critères de rendement

Mécanismes d'amélioration des apports d'aide au développement

Priorités et programmes sectoriels

Le rôle du secteur privé

La Banque de développement des Caraïbes et le Caricom

CHAPITRE 7

POUR UNE RÉVISION DE LA POLITIQUE HAÏTIENNE DU CANADA

Une répression croissante

Une corruption systématique

Une inégalité et un désespoir croissants

L'aide du Canada à Haïti

CHAPITRE 8

CONCLUSIONS ET RECOMMANDATIONS

ANNEXES STATISTIQUES

LISTE DES INTERVIEWS

Caraïbes orientales

Charles, Eugenia

Premier ministre, gouvernement de la Dominique

Coard, Bernard

Vice-premier ministre et ministre des Finances, du Commerce extérieur de l'Industrie et de la Planification, gouvernement de Grenade

Dare, Bryan

Conseiller (Développement) Haut commissariat du Canada; membre suppléant, conseil d'administration, Banque de développement des Caraïbes

Forde, Henry

Sénateur, ancien ministre des Affaires extérieures, gouvernement de la Barbade

Lewis, Vaughan

Directeur, Institut de la recherche sociale et économique, Université West Indies, Jamaïque

Roger, Allan B.

Haut commissaire du Canada à la Barbade et dans les Caraïbes orientales

St. John, H.B.

Vice-premier ministre et ministre des Affaires des Caraïbes, du Commerce extérieur et de l'Industrie, gouvernement de la Barbade

Singh, Rickey (2 interviews)

Rédacteur, Caribbean Contact

Somers, Trevor Gordon

Représentant résident, P.N.U.D. (Caraïbes orientales)

Tannis, Hudson K.

Vice-premier ministre et ministre des Affaires étrangères, gouvernement de Saint-Vincent

Williams, Hubert

Journaliste, Caribbean News Agency

Jamaïque

Brown, Dr. Aggrey

Directeur, Centre for Mass Connunication, U.W.I.

Brown, Dr. Hedley

Directeur, National Planning Agency, ancien Administrateur du commerce extérieur, gouvernement de la Jamaïque

Clarke, Oliver

Président du conseil d'administration du Daily Gleaner

Francis, Frank

Secrétaire permanent, ministère des Affaires étrangères, gouvernement de la Jamaïque

Gentles, Hu

Agent de relations publiques, Jamaica Bauxite Institute

Henriques, Avis

Président, Organisation du secteur privé de la Jamaïque (P.S.O.J.)

Jefferson, Dr. Owen

Vice-gouverneur de la Banque de Jamaïque

Manley, Michael

Chef de l'Opposition

Nettleford, Rex

Directeur, Institute of Adult Education, U.W.I., Directeur artistique, National Dance Theatre Company; membre du conseil d'administration, C.R.D.I.

Pim, Robert

Haut-commissariat du Canada

Roach, Yvonne

Membre du personnel de la National Planning Agency (division de l'aide technique)

Sasso, Ron

Président, Banque royale de la Jamaïque

Sheahan, Terrence

Haut-commissaire du Canada à la Jamaïque

Standard, Dr. Kenneth

Département de la médecine sociale et préventive, U.W.I., Jamaïque

Stone, Dr. Carl

Conférencier au Department of Government, U.W.I., Directeur de sondages, analyste et chroniqueur, Daily Gleaner

Tanna, D.

Président, Jamaica National Investment Corporation (J.N.I.C.)

Wynth, Carl

Rédacteur, Daily News

Canada

Cooke, Norman

Directeur du personnel local, SUCO, Cuba

Dejean, Paul

Bureau de la Communauté des Haïtiens de Montréal

Deshield, Lois

Conseiller antillais à l'Immigrant Women's Job Placement Centre

Dumas, R.

Haut-commissaire de Trinidad et Tobago, à Ottawa

Foster, Cecil

Journaliste, Toronto Star

Laws, Dudley

Directeur, Universal African Improvement Association

McWhinney, W.

Vice-président principal, ACDI

Sitahal, Lawrence

Directeur exécutif, Black Community Central Administration of Quebec

Voltaire, Frantz

Université du Québec à Montréal

Cuba

Alarcon, Ricardo

Vice-ministre principal des Affaires extérieures; ancien ambassadeur de Cuba aux Nations Unies

Cossio, José Fernandez

Vice-président, Corporation d'État pour la coopération économique (CECE), ancien ambassadeur au Canada

Dominguez, Tania

Directeur, section de l'Amérique latine et des Caraïbes, CECE

Jaramillo Edwards, Isabel

Centro des Estudios sobre Americas, Section des Caraïbes, CEA

Vega, Sonja

Coordonnatrice, Programme du SUCO à Cuba.

TABLEAUX

1. Profil statistique

2. Exportations nationales du Canada, par région et par pays, 1970 et 1980

3. Importations du Canada, par région et par pays, 1970 et 1980

4. Exportations nationales du Canada vers les Caraïbes du Commonwealth et d'autres pays choisis de l'hémisphère, 1970 et 1980

5. Importations conadiennes du Commonwealth et d'autres pays choisis de l'hémisphère, 1970 at 1980

6. Part du Canada dans le commerce extérieur de pays choisis des Caraïbes du Commonwealth, 1959-1979

7. Part des É.-U. dans le commerce extérieur des Caraïbes - 1978

8. Sucre brut importé par le Canada des Caraïbes et d'autres sources: principaux fournisseurs: 1959-1979

9. Sources de la bauxite et de l'alumine servant de matières premières à l'industrie canadienne de l'aluminium. Importations canadiennes: 1960-1980

10. Volume des importations de bauxite et d'alumine au Canada, 1970 et 1980

11. Répartition des investissements canadiens dans les pays en développement

12. Investissement direct du Canada à l'étranger - 1977

13. Principaux donateurs d'aide bilatérale de l'OCDE dans les antilles, 1977

14. Évolution de la répartition régionale des déboursés de l'aide bilatérale canadienne (y compris l'aide alimentaire bilatérale)

15. Déboursés de l'aide bilatérale canadienne dans les Amériques,1971-1980

16. Mécanisme de développement des Caraïbes, 1981-1982

17. Situation d'ensemble de l'aide officielle non liée pour le développement 1977-1978

18. Immigration des Caraïbes au Canada d'après le dernier pays de résidence officielle, 1971-1980

19. Profession prévue des immigrants des Caraïbes au Canada, 1979. (Dernier pays de résidence officielle)

1. DIVERS ASPECTS DES RELATIONS CANADA-CARAÏBES

La région caraïbe est constituée de toutes les îles des Caraïbes, à quoi l'on ajoute Belize, situé dans l'isthme de l'Amérique centrale et Guyana, Surinam et la Guyane française, qui font tous trois partie du continent sud-américain. L'ensemble compte quatorze pays indépendants et un grand nombre de territoires dépendants, dont le plus important, et de beaucoup, est Porto Rico. La superficie totale de ces territoires est de 730,000 kilomètres carrés et la population en est de 30 millions de personnes. Les pays des Caraïbes, qu'ils soient espagnols, français, anglais ou hollandais sur le plan linguistique, ont un patrimoine culturel commun du fait de leurs racines africaines - résultat des migrations forcées qui ont été imposées à des millions d'Africains pour qu'ils aillent travailler dans les plantations de leurs maîtres européens. Dans bien des parties des Caraïbes, une main-d'oeuvre asservie a aussi été importée de l'Extrême-Orient et de l'Inde. Le PNB par habitant varie entre $260 à Haïti et $4,680 à la Martinique.

Le bassin des Caraïbes comprend non seulement les pays des Caraïbes mais aussi les pays du continent dont les rivages sont baignés par les eaux de la mer des Caraïbes: le Venezuela, la Colombie, Panama, les cinq républiques de l'Amérique centrale et le Mexique. Le bassin est à la fois un concept géographique et un concept politique. Il représente

une réalité géopolitique pour la métropole principale et superpuissance qui exerce son hégémonie sur l'hémisphère. Ces dernières années, les grands pays latino-américains envoie d'industrialisation que sont le Mexique et le Venezuela ont reconnu dans le bassin des Caraïbes une zone qui intéresse leur politique étrangère.

Dans le contexte des pourparlers qui se déroulent ces temps-ci au sujet du plan du bassin des Caraïbes, les territoires visés sont les cinq républiques d'Amérique centrale et les pays de l'archipel des Caraïbes. Ces deux régions ont pourtant des racines historiques et culturelles bien différentes; il n'y a que peu de contact entre elles, malgré la migration importante partie des Antilles qui a marqué autrefois l'Amérique centrale.

En réponse à des questions portant sur le plan du bassin des Caraïbes, M. Hubert Williams, journaliste guyanais de l'Agence de nouvelles des Caraïbes CANA, nous a dit:

> La vérité historique, c'est que l'Amérique centrale et les Antilles n'ont eu que peu de contact entre elles. Des gens de la Barbade et de la Jamaïques se sont rendus à Panama pour y construire le canal, il y a de cela bien des années. Mais le Costa Rica, le Salvador et le Nicaragua sont des terres étrangères. Selon l'impression que s'en font les gens des Caraïbes, ces pays sont bien plus lointains que, par exemple, Israël ou l'Afrique du Sud. Le bassin des Caraïbes est un concept américain.

La même opinion a été exprimée par Carl Wint, éditeur du Daily News de la Jamaïque:

> Pour les Jamaïcains, l'Amérique centrale n'existe pas vraiment. C'est étrange, car bien des Jamaïcains se sont rendus au Costa Rica, à Panama et à Cuba pour travailler à la construction du canal ou à la récolte de la canne à sucre. Mais les gens de la Jamaïque ne pensent pas en fonction de l'Amérique centrale. Seule une poignée de personnes politisées sont conscientes de l'Amérique centrale ou de l'Amérique latine. Nos liens culturels sont avec l'Amérique du Nord, par la télévision, la radio et les voyages. A peu près aucune famille n'est sans lien de parenté avec des gens qui sont aux E.-U. ou au Canada.

Dans un texte sur les Caraïbes et le Nouvel ordre économique international, M. William Demas, président de la Banque de développement des Caraïbes, a formulé l'énoncé définitif suivant:

> Quiconque possède une connaissance même superficielle de l'histoire de l'Amérique latine en général et de notre région en particulier sait que, pour se conformer à la réalité historique et culturelle, il faut définir la région caraïbe comme étant constituée par l'archipel des Caraïbes.

D'après le Dr. Carl Stone, de l'Université West Indies, la question de politique étrangère qui unit tous les Jamaïcains, "jusqu'aux admirateurs les plus fervents de président Reagan" c'est l'opposition à l'Afrique du Sud. La situation de l'Amérique centrale n'est "pas visible" aux yeux des Jamaïcains. Le concept du bassin intéresse les pays des Caraïbes uniquement dans la mesure où son utilisation est utile à des fins politiques:

> Pour le gouvernement de la Jamaïque, le bassin est un concept politique commode qui permet au gouvernement de négocier "une aide" en provenance des pays riches que baigne la mer des Caraïbes, tout particulièrement

> les pays riches de l'Amérique du Nord. Les gouvernements des Caraïbes perçoivent que les É.-U. se désintéressent quelque peu des autres parties du monde pour s'occuper de leurs voisins immédiats - bien que l'administration actuelle ne soit guère dépensière. La Jamaïque et la Barbade pensent qu'elles ont été choisies parmi les autres pays des Caraïbes pour illustrer les réussites de la "libre entreprise". Ces deux gouvernements se préparent à saisir toute l'aide susceptible d'être fournie par les É.-U.

Mais il y a une réalité qui est plus fondamentale que l'opportunisme politique ou les déclarations de rhétorique sur le "communisme" contre le "capitalisme" il s'agit d'une expérience commune qui dure depuis 400 ans, période au cours de laquelle le colonialisme des plantations a fourni à l'archipel des Caraïbes une identité sociale et culturelle indubitable qui distingue cette région de l'Amérique centrale. De Christophe Colomb à Fidel Castro, selon l'expression de feu le Dr. Eric Williams, la zone des Caraïbes a été fragmentée par les puissances métropolitaines et elle possède collectivement une tradition de subordination à des intérêts extérieurs dont elle subit la dictée. La décolonisation suppose la disparition de toute trace de dépendance politique, économique, culturelle et psychologique et de toute racisme dans la région des Caraïbes. Elle promet, en fine de compte, l'intégration culturelle de toute la région - qu'on y parle anglais, français ou espagnol - et la fin des volontés imposées par l'étranger.

La montée de la nationalité caraïbe, 1958 - 1980

Il y a seulement vingt ans, la zone caraïbe n'était qu'une série de dépendances coloniales. Avant 1958, il existait trois États indépendants dans la région: Cuba, Haïti et la République dominicaine. Tous trois étaient placés sous la tutelle des É.-U., cette tutelle ayant pour objet de veiller à ce que les investissements américains soient en sécurité et à ce que la population soit dûment taxée pour le service de la dette publique envers les détenteurs américains d'obligations.

Cuba a obtenu son indépendance en brisant ses liens avec l'Espagne en 1898, mais elle a été occupée par les marines américains jusqu'en 1909. La tutelle des É.-U. a été garantie par la suite selon les termes de l'amendement Platt, qui a régi les relations cubano-américaines jusqu'à la révolution de 1959.

En 1804, Haïti devenait le deuxième pays de l'hémisphère à obtenir son indépendance, à la suite d'une révolte historique des esclaves. Entre 1915 et 1934, Haïti a été occupé par les É.-U. Depuis lors, Haïti est demeuré fermement ancré dans la sphère d'influence des É.-U., sa devise étant liée au dollar américain et ses régimes corrompus recevant l'appui actif ou tacite des É.-U.

En ce qui concerne la République dominicaine, les marines américains y sont débarqués en 1915 et y sont demeurés jusqu'en 1924. Commentant les nombreuses années de la dictature de Trujillo, Roosevelt a dit un jour:

"C'est peut-être un scélérat, mais c'est le nôtre". Les marines effectuaient un nouveau débarquement en 1965. Tout comme à Haïti, la devise de la République dominicaine est liée au dollar américain. Les États-Unis continuent de contrôler l'économie du pays.

Le contrôle des États-Unis s'est exercé d'une manière semblable sur les républiques de l'Amérique centrale. La doctrine Monroe, révisée par Teddy Roosevelt, n'a jamais été vraiment contestée; les E.-U. devinrent le "corps de police international" dans le bassin des Caraïbes. Au cours de la Deuxième guerre mondiale, les É.-U. ont acquis des bases de la Grande-Bretagne dans plusieurs îles des Caraïbes, la plus importante à Trinidad. En 1954 les États-Unis intervenaient au Guatemala et John Foster Dulles se vantait d'"une victoire glorieuse".

Puis ce fut la révolution cubaine de 1959. La décision la plus importante du Canada à l'égard des Caraïbes fut de ne pas briser les liens diplomatiques avec ce pays en 1960 et ce choix a continué d'exercer une influence sur les relations courantes du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth. En se joignant au Mexique comme seule puissance de l'hémisphère à conserver des relations normales avec Cuba, le Canada s'est également aligné sur la politique cubaine des pays ouest-européens. En cela le Canada s'est distingué, et continue de le faire, des E.-U., qui depuis plus de vingt ans refusent de voir dans la révolution cubaine une réalité du monde contemporain. Cuba a dû subir un blocus et demeurer expulsé de la

fraternité des États latino-américaine jusqu'au début des années soixante-dix, époque où le pays fut réadmis au sein de l'O.E.A. après une initiative de plusieurs pays des Caraïbes, membres du Commonwealth.

Au monent de la révolution cubaine, il y avait trois pays indépendants dans les Caraïbes. Il y en a ajuourd'hui quatorze. Parmi les onze qui ont acquis la souveraineté nationale durant ces années, tous, à l'exception de Surinam, sont d'anciennes colonies Britanniques.

Après l'échec de la Fédération des Indes occidentales (1958-1962), par laquelle Londres avait espéré se libérer du fardeau de ses colonies devenues pauvres, les îles suivantes ont acquis leur indépendance politique au cours des années soixante et soixante-dix: Jamaïque, 1962; Trinidad et Tobago, 1962; Guyana, 1966; Barbade, 1966; Grenade, 1974; Sainte-Lucie, 1979; Bahamas, 1973; Dominique, 1979; Saint-Vincent, 1979; et Belize, 1981. Les îles de Saint Kitts-Nevis et d'Antigua possèdent toujours le statut intermédiaire d'Etats associés alors que Montserrat et Anguilla sont des colonies de la Couronne.

Les dernières possessions de la Hollande sont constituées par les Antilles néerlandaises, à la suite de l'obtention de l'indépendance par Surinam en 1975. Après avoir perdu Saint-Domingue (Haïti), la France a conservé la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane, qui continuent à ce jour de faire partie intégrante de la France.

Tout en maintenant leurs relations traditionnelles avec les États-Unis,

le Royaume-Uni et le Canada, les pays des Caraïbes du Commonwealth ont commencé au cours des années soixante-dix à se donner de nouveaux liens dits "non tradittionnels" avec presque toutes les parties du monde développé et du monde en développement, y compris le monde socialiste.

Les pays des Caraïbes du Commonwealth jouent un rôle important dans les négociations des pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (ACP) avec la Communauté économique européenne (CEE) en vue d'un accès spécial à ce marché en vertu de la convention de Lomé. Ils jouent aussi un rôle important aux Nations Unies au sein du Groupe des 77, du mouvement des Non-Alignés et du Commonwealth. Tous, y compris la Jamaïque, trouvent que les conditions du commerce entre pays développés et pays en développement sont désavantageuses et jugent qu'un nouvel ordre économique international s'impose.

Les premiers mots du rapport du Groupe d'experts éminents des Caraïbes sur la Communauté des Caraïbes dans les années quatre-vingt rappellent l'objectif fondamental de la Communauté des Caraïbes, formée en 1973. Le groupe était présidé par M. William Demas et comprenait, notamment, Sir Arthur Lewis, le Secrétaire général du Commonwealth, M. Shridath Ramphal; le Sous-administrateur du PNUD, M.G. Arthur Brown et le Sous-secrétaire général suppléant de la CNUCED, M Alister McIntyre.

> Les racines de la Communauté des Caraïbes ne sont pas enfouies dans la doctrine d'une économie d'intégration. Le Caricom n'est pas uniquement le produit de la planification économique régionale. Le régionalisme des Caraïbes résulte de 300 ans de liens de parenté entre les Antillais - avatars de l'histoire sociale, économique et politique d'un peuple transplanté dont se dégage une identité caraïbe.

La Communauté est plus vulnérable que jamais. Les tensions auxquelles sont soumis les pays de la région ont été aggravées par les périls que comporte le fait d'être perçus comme une zone d'un grand intérêt stratégique pour les superpuissances, désireuses, en conséquence, de nous dicter nos objectifs ou d'infléchir ceux que nous avions clairement définis", pour citer le Secrétaire général du Caricom, M. Kurleigh King. La région est vulnérable aux pressions qu'exercent les É.-U. car des conditions économiques internationales difficiles s'exercent sur la balance des paiements externe de tous les pays des Caraïbes du Commonwealth, à l'exception de Trinidad. La Jamaïque accuse un immense déficit de la balance de ses paiements et fait l'objet d'un programme considérable du FMI; la Guyana a connu récemment l'échec dans un test que lui a fait subir le FMI; il est probable que la Barbade devra bientôt demander l'aide du FMI; la Dominique a bénéficié de l'extension de facilités financières consenties par le FMI; et la Grenade possède un accord de stand-by avec le FMI.

La politique de l'administration Reagan est explicite: les ressources

financières seront "dirigées vers les endroits où nos intérêts se manifestent le plus clairement et viseront davantage à produire des changements de politique d'un impact étendu et durable". A cause des facteurs de division idéologiques que l'administration des E.-U. a semés récemment au sein du Caricom, la faiblesse de la situation économique de tous les pays du Caricom, à l'exception de Trinidad, compromet très sérieusement la fragile cohésion politique de l'ensemble. Les liens qui unissent les pays des Caraïbes du Commonwealth sont plus forts, espérons-le, que les forces économiques et les tentations du clientisme qui menacent de les fragmenter. Il y a toutefois une limite au-delà de laquelle les petits pays pauvres ne sauraient résister aux pressions qui voudraient les ramener dans la sphère d'influence des riches pays du Nord. La chose la plus importante que le Canada doit comprendre, c'est que les politiques ayant pour effet de remplacer les anciens liens coloniaux par de nouvelles dépendances produiront, en fin de compte, un effet opposé à celui qu'on désirait. Le Canada possède une bonne image de marque dans les Caraïbes. Le Canada entretient depuis longtemps des relations avec les Caraïbes du Commonwealth et, depuis moins longtemps, avec Cuba. Le Canada devrait resserrer ses liens d'une manière constructive, conjointement avec ses partenaires des Caraïbes plutôt que ses partenaires de Washington, Mexico ou Caracas.

Présence du Canada dans les Caraïbes

Le Canada jouit d'une bonne renommée dans les Caraïbes, autant pour des raisons négatives que pour des raisons positives. Le Canada n'est pas une ancienne puissance coloniale, à l'encontre de la Grande-Bretagne ou de la France; le Canada n'est ni insensible ni agressif, à l'encontre des Etats-Unis; le Canada n'a pas de présence militaire, ni même d'établissement militaire national important, à l'encontre des Etats-Unis, du Venezuela et de Cuba. Le Canada n'est pas considéré comme ayant des visées impérialistes sur l'un ou l'autre des pays des Caraïbes ou sur l'ensemble de la région. Avec le Mexique, le Canada est le seul pays de l'hémisphère qui ait résisté aux pressions exercées par les Etats-Unis en 1960 au sujet des relations avec Cuba. Le Canada inspire une certaine confiance aux gouvernements des pays du tiers monde. Le Premier ministre du Canada est considéré comme un partisan sincère de négociations sérieuses visant à corriger les injustices les plus flagrantes qui marquent les relations Nord-Sud.

La zone des Caraïbes, et tout particulièrement les Caraïbes du Commonwealth, constitue la partie du tiers monde avec laquelle le Canada entretient les liens historiques les plus durables et les plus étroits. Certes, les relations commerciales traditionnelles entre le Canada et les Caraïbes du Commonwealth se sont abaissées à un niveau qui n'a plus qu'une importance bien secondaire, même pour les 5 millions de personnes qui constituent la population de cette partie des Caraïbes et l'aide canadienne au développement est relativement faible comparativement aux autres sources extérieures d'aide financière. Pourtant, les

relations entre le Canada et les Caraïbes demeurent importantes pour les deux parties. Le Canada a ouvert ses portes à l'immigration caraïbe après que le Royaume-Uni eut mis fin, en pratique, à l'immigration en provenance du Commonwealth. En conséquence, il y a actuellement quelque 150,000 citoyens et résidents canadiens qui sont d'origine caraïbe. Le Canada constitue la source de tourisme la plus importante pour les Caraïbes orientales et pour Cuba et il y a donc de nombreux Canadiens qui possèdent une connaissance au moins superficielle de ces îles.

Les Caraïbes du Commonwealth en général - et la Barbade et les îles du Vent et les îles Sous-le-vent en particulier - constituent sans doute la seule région du monde où le Canada a une "présence" au sens où l'on entend ce terme dans le contexte des relations internationales - bien que même ici, cette présence demeure peu accusée.

La présence canadienne est avant tout, selon l'expression du ministre des Affaires extérieures du Canada, un rapport entre des personnes. C'est aussi un rapport politique, c'est-à-dire entre gouvernements. Nous allons voir que les liens économiques se sont relâchés au cours des deux dernières décennies et que les Caraïbes du Commonwealth ont perdu leur place historique dans le commerce extérieur et les investissements du Canada. La principale présence économique dans les Caraïbes du Commonwealth est indubitablement celle des Etats-Unis. L'Europe, le Japon et, dans une mesure moindre, certains pays en voie d'industrialisation du tiers monde

ont eu beaucoup plus de succès que le Canada pour ce qui est de trouver des marchés dans les Caraïbes du Commonwealth. De plus, la bauxite et l'alumine de la Jamaïque et de la Guyane ne sont plus des sources importantes de matières premières pour les raffineries canadiennes de l'Alcan. La situation est bien différente en ce qui concerne l'industrie américaine de l'aluminium, qui continue de dépendre des pays des Caraïbes à l'égard des trois quarts de ses matières premières importées. Le Canada n'importe pas non plus de sucre des Caraïbes, si ce n'est selon des quantités négligeables. Ce sont l'Australie, l'Afrique du Sud et Cuba qui sont devenus les principales sources des importations canadiennes de sucre. Là encore, la situation est tout à fait différente aux Etat-Unis puisque ce pays obtient 17 pour cent de ses importations de sucre des Caraïbes. C'est seulement dans l'activité bancaire de détail et dans les activités financières étrangères que le Canada accuse une forte présence économique.

Les relations entre le Canada et les Caraïbes du Commonwealth sont surtout d'ordre politique. En octobre 1980, le Canada a pris la décision "aux niveaux politiques les plus élevés" d'accorder une importance prioritaire aux Caraïbes du Commonewalth dans l'ensemble de sa politique extérieure. Selon l'annonce faite par M. MacGuigan à Kingston en janvier 1981, un engagement a été pris dans le sens d'une "initiative nouvelle et dynamique dans nos relations avec le Caricom", y compris le doublement

des sommes devant être fournies au chapitre de l'aide au cours des quelques prochaines années. Ce qui demeure incertain, toutefois, c'est l'orientation qui doit être donnée aux nouvelles relations entre le Canada et les Caraïbes du Commonwealth.

Quelle va être la nature de ces "relations spéciales dont on ne saurait trouver l'équivalent dans les relations du Canada avec les autres parties du monde en développement"? Plus précisément, ces relations spéciales découlent-elles de celles qui existent entre les États-Unis et le Canada ou, en d'autres termes, le Canada s'est-il vu confier le rôle d'occuper la place laissée vacante par le départ des Britanniques dans les Caraïbes orientales? Le Canada remplace-t-il d'une manière moins visible, dans les Caraïbes du Commonwealth, l'ancienne puissance coloniale en faillite? C'est ce que soupçonnent assez généralement les responsables politiques des Caraïbes du Commonwealth qui sont en mesure de faire passer les intérêts à long terme de la communauté caraïbe avant les exigences de la mendicité. Ou bien les "relations spéciales" peuvent-elles se traduire plutôt par un modèle de relations respectueuses entre pays développés et pays en développement qui ont en commun une langue et des institutions en même temps, du moins l'espère-t-on, que l'intention sérieuse d'utiliser ces relations pour y fonder des initiatives visant un nouvel ordre économique international dans le cadre plus étendu des Nations Unies et du Commonewalth?

Le Canada: Vu des Caraïbes orientales

Pour l'avenir des Caraïbes du Commonwealth, les Caraïbes orientales sont à bien des égards une région dont l'importance est plus grande que celle de la Jamaïque - et la Communauté caraïbe (Caricom) et la Banque de développement des Caraïbes (BDC) sont les institutions jumelles sur lesquelles repose cet avenir. À la fois par la géographie et par d'autres facteurs, la Jamaïque est à une certaine distance des autres pays des Caraïbes du Commonwealth. Le centre de gravité politique des Caraïbes du Commonwealth réside dans la partie orientale plutôt que dans la partie septentrionale de l'archipel des Caraïbes. Les Caraïbes orientales sont, de toute manière, la région qui intéresse particulièrement le Canada.

La manière dont on perçoit le Canada est bien résumée par deux journalistes d'expérience qui exercent leur activité dans les Caraïbes orientales: M. Rickey Singh, journaliste d'origine guyanaise travaillant à la Barbade et chroniqueur à la revue mensuelle Caribbean Contact, nous a dit:

> Le Canada est perçu d'une manière favorable, le Canada a réussi à garder un profil peu accusé; il n'est pas considéré comme ayant des visées impérialistes à l'égard de quelque pays des Caraïbes ou de la région dans son ensemble. Le Canada devrait résister à tout prix à la tentation de prendre la relève des Britanniques. On a énormément de ressentiment contre les Britanniques. Lorsque les Britanniques ont voulu abandonner les marges coloniales que nous représentions pour eux, ils ont automatiquement invité les Américains à combler le vide. L'Homme des Caraïbes lutte pour trouver sa place. Ne soyez pas étonnés si vous constatez une explosion de contestation sociale qui peut avoir l'apparence d'un racisme noir. Ce n'est pas du racisme. C'est une révolution sociale inachevée qui se continue ici.

> Le Canada peut exercer sa force parce que le Canada est sans tache. Le Canada n'a jamais eu de colonie ici et le Canada n'a pas la vulgarité des Américains. La vulgarité américaine est une chose choquante et blessante. Le Canada peut formuler publiquement les bons énoncés qui peuvent aider à préserver l'intégrité et la souveraineté de notre région. C'est là une chose très positive. Il y a risque d'une nouvelle colonisation des régions actuellement indépendantes du Caricom (à cause des nouvelles poussées des É.-U. et aussi du Venezuela).

Cela a été confirmé et précisé par M. Hubert Williams, de CANA:

> Le Canada n'offre pas une image de marque particulière dans les Caraïbes. Le Canada a toujours joué ici un rôle secondaire par rapport aux Britanniques. Les diplomates canadiens n'ont pas recherché un rôle d'avant-garde au sein du "corps" diplomatique ... La perception que l'on a du Canada aux Caraïbes porte sur des aspects limités - le régime de travail national; le régime de main-d'oeuvre agricole; une source préférée de poisson salé; un marché pour le sucre aux prix du marché mondial (libre); des problèmes d'immigrants à Toronto. Le personnel du SUCO lui-même n'offre pas la même image de marque que le Peace Corps des E.-U. ou les VSO de Grande-Bretagne ... Plusieurs projets d'aide canadiens sont en marche. L'aide canadienne n'est pas assortie de liens politiques, seulement de liens commerciaux. L'aide canadienne n'a pas non plus atteint l'ampleur qui assurerait au Canada une présence politique dans les Caraïbes.
>
> La "présence" canadienne la plus importante est celle des touristes. Les Canadiens constituent le groupe national le plus considérable parmi ceux qui viennent ici (Barbade) passer des vacances... En ce qui concerne la politique étrangère du Canada telle qu'elle peut être perçue par un journaliste actif des Caraïbes, elle est très peu accusée.

> Les Canadiens ne font pas de déclaration percutante ni même d'autre sorte de déclaration. Nous autres journalistes, nous ne rencontrons pas souvent de diplomates canadiens dans l'accomplissement de nos tâches. Les ambassades (haut commissariats) du Canada n'ont pas de contact journalier avec les journalistes actifs. Le Haut commissariat du Canada ne nous téléphone pas pour nous demander de publier sa documentation - contrairement à l'Ambassade des Etats-Unis, qui nous téléphone presque tous les jours. Le Haut commissariat du Canada obtient ses observations dans les journaux locaux. Nous avons demandé un jour si le haut commissariat voulait s'abonner à l'agence de nouvelles des Caraïbes CANA. On nous a répondu qu'on n'en avait pas les moyens et qu'on n'en avait pas besoin.

Le Canada: Vu de la Jamaïque

A l'encontre des Caraïbes orientales, la Jamaïque vit à l'ombre des Etats-Unis. Miami est "plus proche" de Kingston que Montréal de Toronto. La Jamaïque est située à 90 milles au sud de Cuba et le conflit Etats-Unis-Cuba a été importé récemment en Jamaïque d'une manière plus conforme aux traditions de l'Amérique centrale qu'à celles des Indes occidentales. En outre, la Jamaïque possède une classe dirigeante indigène puissante qui entretient des liens organiques bien établis avec des groupes politiques, industriels et commerciaux des Etats-Unis. La Grande-Bretagne et le Canada ont cessé d'avoir une présence importante en Jamaïque. Le Canada y présente une silhouette lointaine et sans relief.

Au niveau des citoyens ordinaires, le Canada est considéré comme la destination des immigrants éventuels qui ne sont pas autorisés à entrer

aux États-Unis; un pays que les gens aiment visiter; un endroit où des pauvres gens peuvent trouver de l'emploi saisonnier au sein de la main-d'oeuvre agricole et où des gens de la classe moyenne envoient leurs enfants étudier. Car Stone, de l'Université West Indies, nous a dit:

> Le Canada n'a pas un profil très marqué. Le Canada est condidéré comme le prolongement des États-Unis vers le nord et comme un débouché pour l'émigration. Les gens préféreraient émigrer aux Etats-Unis, pays plus riche et plus grand et les Jamaïcains qui veulent émigrer pensent qu'ils peuvent y faire plus d'argent.

Et Carl Wint, rédacteur au Daily News a utilisé presque les mêmes mots pour décrire le rôle du Canada:

> Le rôle d'une sorte de grand frère; moins riche que les États-Unis. Le Canada est le deuxième choix du Jamaïcain désireux d'émigrer. Il pense qu'il peut faire plus d'argent aux Etats-Unis. Mais passablement de Jamaïcains se trouvent à Toronto. Les Jamaïcains n'ont pas la même relation d'amour et de haine avec le Canada qu'avec les États-Unis. C'est un pays plus détendu que les États-Unis. Le Canada présente un profil peu accusé.

Mise à part cette opinion générale, les points de vue jamaïcains sur le Canada traduisent les positions politiques de la Jamaïque. La droite et le centre droit critiquent le Canada parce qu'ils voient en M. Trudeau un cryptosocialiste et qu'ils voudraient voir le Canada appuyer carrément les politiques de l'administration Reagan. Ils voudraient voir le Canada prendre des initiatives plus vigoureuses en faveur du secteur

privé, selon le modèle du comité Rockefeller des É.-U. Nous avons en la personne de M. Oliver Clarke, président du conseil d'administration du Daily Gleaner, le point de vue de l'élite faisant partie des classes supérieures de la Jamaïque.

Les liens personnels d'amitié qui existent entre M. Manley et Mr. Trudeau ont créé l'image d'un Canada libéral ou semi-socialiste, que cette impression soit fondée ou non dans la réalité. Il n'existe aucun signe bien net de rapprochement entre le Canada et la Jamaïque.

Sur le plan politique, on s'inquiète du soutien que le Canada fournit au tourisme cubain. Les Canadiens constituent le groupe de touristes le plus nombreux à Cuba. On peut comprendre que les Canadiens aiment aller à Cuba, où il n'y a pas de violence et où les touristes en ont pour leur argent. Mais, au niveau gouvernemental, nous croyons que le Canada devrait faire davantage pour convaincre les touristes canadiens d'aller plutôt passer leurs vacances dans des pays démocratiques (comme la Jamaïque).

Le Canada n'est pas considéré comme un pays qui prend des initiatives. Je ne peux pas songer à une seule initiative canadienne. Le Canada n'a établi aucun lien avec les média de la Jamaïque. Le Gleaner est constamment invité à envoyer des journalistes en Allemagne, en Israël ou aux É.-U. à des fins de formation et d'information générale...

Le Canada manque de sagacité à cet égard.

Les E.-U. font des efforts pour encourager le monde des affaires. Cet appui fonde l'activité du groupe Rockefeller, qui fournit une aide à la la Jamaïque. On nous dit que M. Ritchie, de la BNE est censé en faire autant, mais nous n'en constatons rien. Il n'y a pas d'initiative véritable qui vienne du Canada.

Mme Avis Henriques, présidente de la Private Sector Organization of Jamaica (P.S.O.J.) a aussi exprimé sa déception au sujet du Canada, quoique sur un ton moins manifestement politique:

> La campagne visant à attirer des investissements privés des É.-U. intéresse énormément le Président des É.-U. En conséquence, des conditions spéciales ont déjà été accordées à la Jamaïque. On a l'impression que le Canada, à titre de membre du Commonwealth, ne s'est pas montré aussi sensible aux demandes d'aide que les É.-U. Le Canada ne s'est pas empressé autant de venir en aide au secteur privé de la Jamaïque. Le Canada n'a établi aucune ligne de crédit spéciale auprès du secteur privé. Le Canada traite avec le gouvernement de la Jamaïque. Les lignes de crédit du Canada intéressent des apports à l'agriculture et à l'alimentation.

Par contre, le centre et le centre gauche politiques ont exprimé l'espoir que le Canada jouerait un rôle modérateur dans les conflits Est-Ouest et Nord-Sud, qu'il serait sensible à l'économie mixte de la Jamaïque et qu'il comprendrait mieux l'importance du rôle du secteur public.

Le Dr Carl Stone est d'avis que le Canada est impartial en ce qui concerne la politique des partis de la Jamaïque:

> M. Trudeau présente en Jamaïque une image de marque avantageuse et il semble que le Canada est désireux de venir en aide à la Jamaïque, que celle-ci possède un gouvernement PNP ou JLP.

Le professeur Rex Nettleford, directeur des études hors-murs à l'U.W.I., est d'avis que le Canada devrait être en mesure de montrer une meilleure compréhension de la Jamaïque que ne le font les É.-U.:

> La Jamaïque doit être une économie mixte - secteur d'État, secteur privé et secteur des coopératives communautaires travaillant conjointement. Les media devraient traduire cette réalité. Le Gleaner parle au nom des élites du secteur privé; le gouvernement possède la Jamaica Broadcasting Corporation (JBC) dans le monde de la radio et de la télévision; ou espère que le Daily News passera aux mains de son personnel, à titre de coopérative. Le Canada possède, lui aussi, une économie mixte où le secteur public joue un rôle important.

Un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, qui a travaillé dans les gouvernements successifs, JLP et PNP, se félicite de l'importance prioritaire que le Canada accorde aux Caraïbes du Commonwealth:

> Lorsque M. MacGuigan est venu ici en janvier dernier et qu'il a fait l'annonce relative à l'importance prioritaire que le Canada accorde à ses relations avec les Caraïbes du Commonwealth, cela nous a fait plaisir. Mais l'augmentation de l'aide monétaire canadienne n'est pas considérable. En ce qui concerne le secteur privé du Canada, il n'existe encore, en réalité, aucun organisme qui soit l'équivalent du comité Rockefeller. Quant à moi, je pense que c'est une bonne chose. Je suis

> rassuré en constatant que le Canada ne suit pas servilement les initiatives des É.-U.

L'ancien Premier ministre de la Jamaïque, M. Michael Manley, a exprimé l'espoir que le Canada jouerait un rôle modérateur dans les relations Nord-Sud.

> Bien que le Canada constitue une partie très importante de l'Amérique du Nord, on espère généralement que le Canada pourra jouer un rôle modérateur dans le conflit Nord-Sud. La politique canadienne a tendance à se montrer plus sensible que d'autres pays industrialisés aux points de vue du tiers monde. Les liens créés par le Commonwealth, ajoutés au désir de M. Trudeau de se montrer sensible aux exigences du tiers monde, expliquent probablement les relations spéciales accordées aux Caraïbes du Commonwealth dans les relations extérieures du Canada.

Le Canada, les Caraïbes et le bassin des Caraïbes

La première chose qu'il y a à noter au sujet de la présence du Canada dans les Caraïbes, c'est que cette présence est typiquement canadienne. Les relations du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth résultent des liens historiques du pays avec la Grande-Bretagne et avec le Commonwealth; les relations du Canada avec Cuba sont d'ordre commercial et elles ont leurs racines dans les relations d'affaires canado-cubaines qui existaient avant la révolution cubaine de 1959. Dans le cas d'Haïti, la justification de la présence du Canada réside dans les relations internes entre Canadiens anglophones et francophones. La présence du Canada dans les Caraïbes a toujours été indépendante

des visées politiques de la puissance qui exerce son hégémonie sur l'hémisphère.

Les initiatives prises dans ce domaine n'ont pas connu le succès jusqu'à présent de Daily News relève maintenant d'une nouvelle direction JLP.

En Amérique centrale, le Canada n'a qu'une présence commerciale peu accusée et sa présence politique est à peu près nulle. L'avenir n'est pas très encourageant non plus puisqu'il s'agit de petits pays pauvres; tout indique que les entreprises canadiennes sont florissantes uniquement là où les marchés sont étendus ou dans les pays où l'on dépense sans compter. Il n'y a pas d'investissement canadien d'importance en Amérique centrale si ce n'est les nouvelles installations de l'Inco au Guatemala. Dans quelle mesure l'Inco peut être considéré comme une entreprise canadienne, c'est là une question à débattre entre spécialistes. Ce qu'il y a de manifeste, c'est que l'Inco est trop puissant - et Ottawa trop loin - pour que s'applique tout l'éventail des relations traditionnelles entre multinationale et pays d'accueil. C'est Washington qui est la capitale vers laquelle l'Inco se tournerait pour obtenir la protection de ses intérêts au Guatemala.

Pour le Canada, comme pour les Caraïbes du Commonwealth, l'Amérique centrale est une région avec laquelle les liens historiques, commerciaux ou culturels sont peu nombreux. Les liens les plus fermes sont sans

doute ceux qu'ont établis les missionnaires et d'autres organismes non gouvernementaux, dont les églises, tous très préoccupés par les souffrances des victimes de la guerre civile et des victimes de la répression politique et des violations brutales de la dignité humaine et de la vie humaine. Au point de vue du Canada, l'Amérique centrale, ce n'est pas les Caraïbes; c'est une région de l'Amérique latine qui doit être examinée à la lumière de critères élaborés dans le cadre de la politique relative à l'ensemble de l'Amérique latine.

Nous avons déjà expliqué que le bassin des Caraïbes n'est pas une entité significative pour les pays de l'archipel des Caraïbes. Nous affirmons que ce n'est pas non plus une entité significative pour le Canada. A un certain point de vue, le Canada est situé à mi-chemin entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Le Canada est nord-américain; mais le Canada est aussi un membre du Commonwealth et, dans les Caraïbes les relations du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth, et aussi avec Cuba, sont plus proches des politiques des pays ouest-européens que de celles des Etats-Unis. Nous ne prétendons pas par là que le Canada devrait s'abstenir de prendre position à l'égard des questions critiques, y compris de l'intervention militaire des É.-U. en Amérique centrale. Des pays européens - dont la France - l'ont fait. Ce que nous affirmons, c'est que le Canada ne doit pas partir des points de

vue stratégiques des É.-U. touchant l'hémisphère ni des intérêts du Mexique ou du Venezuela au sujet du bassin des Caraïbes, mais du centre de gravité propre du Canada. Les relations importantes du Canada avec les Caraïbes sont avec Cuba, Haïti et tout particulièrement avec les Caraïbes du Commonwealth - et nous allons examiner, dans le présent rapport, chacun de ces trois ensembles de relations.

Nous affirmons que l'option fondamentale qui se pose à la politique Canadienne dans les Caraïbes et en Amérique centrale est le choix à faire entre une participation subordonnée à l'intégration nord-américaine et la réaffirmation des relations indépendantes du Canada avec Cuba et avec les Caraïbes du Commonwealth. En ce qui concerne Haïti, le Canada devra procéder à une réévaluation afin d'établir quelle est la manière le plus efficace de fournir une aide au peuple de ce pays, compte tenu des obstacles sérieux que présente la nature du gouvernement d'Haïti.

Nous devons pourtant examiner tout d'abord l'évolution des relations économiques du Canada avec les Caraïbes.

2. RELATIONS CANADA-CARAÏBES: RÉALITÉS ÉCONOMIQUES

Le commerce historique entre les provinces maritimes et Terre-Neuve, d'une part et les Indes occidentales d'autre part - poisson salé et farine en échange du sucre et du rhum - fait partie de la mythologie des relations entre le Canada et les Indes occidentales. Cette situation a cessé il y a longtemps de constituer une partie importante de la réalité - bien que les sardines et le maquereau en boîte continuent de faire partie du régime des pauvres gens et que le poisson salé soit devenu un article de luxe au petit déjeuner du dimanche matin dans la classe moyenne. Les "Lady Boats" sont disparus depuis longtemps; disparue, aussi, la malheureuse Fédération des Indes occidentales. Si les bateaux du Saguenay font toujours la navette entre Kingston et Montréal, l'or rouge de la Guyane britannique, qui a aidé un jour l'Alcan à s'élever au rang des supermultinationales dans l'industrie mondiale de l'aluminium, n'a plus d'importance pour la Canada. Si une partie de l'alumine de la Jamaïque continue d'aboutir au Canada, les Caraïbes ont été remplacés par la Guinée,

l'Australie et le Brésil comme source de matières premières pour les alumineries du Québec et de la Colombie-Britannique.

Tout ce qui reste de la formidable présence économique que le Canada a déjà eue dans les Caraïbes, se sont les banques canadiennes, deux usines vieillissantes de l'Alcan en Jamaïque, une poignée d'entreprises privées et quelques hôtels. Tout compte fait, les Caraïbes du Commonwealth ne sont plus intéressantes pour le monde canadien des affaires - à l'exception des banques et de l'industrie touristique. L'action se passe maintenant dans les pays plus riches et en voie d'industrialisation plus rapide de l'Extrême-Orient, du Moyen-Orient et de l'Amérique latine. Il semblerait que les entreprises canadiennes ne puissent prospérer dans le tiers monde que là où l'on dépense sans compter.

Évolution des structures commerciales canadiennes

Il y a dix-sept ans, soit en 1964, le Canada exportait davantage vers les Caraïbes du Commonwealth que vers n'importe quel autre pays du tiers monde membre du Commonwealth, y compris l'Inde, le Pakistan et le Nigeria et plus qu'il n'exportait

vers le Mexique ou le Brésil. En 1980, les exportations Canadiennes vers les Caraïbes du Commonwealth furent de 286.4 millions de dollars; vers le Brésil de 839.2 millions de dollars; vers le Venezuela de 652.9 millions de dollars; vers le Mexique de 482.9 millions de dollars et vers Cuba de 415.3 millions de dollars. Au cours de la décennie écoulée entre 1970 et 1980, les exportations canadiennes vers le tiers monde sont passées de 1.4 à 8.8 milliards de dollars, la part des pays de cette entité dans les exportations totales du Canada passant dans le même temps de 8.6 à 11.7 pour cent. Par contre, les exportations vers les Caraïbes du Commonwealth sont passées, de 123 millions de dollars qu'elles étaient en 1970, à 286.4 millions de dollars seulement en 1980, ce qui fait que leur part des exportations canadiennes totales est passée pour cette période de 0.7 à 0.4 pour cent. C'est seulement à Trinidad que les exportations canadiennes ont augmenté d'une manière importante. En 1980, Cuba était devenu un marché plus considérable que l'ensemble des Indes occidentales et les exportations vers Cuba étaient trois fois plus importantes que toutes les exportations du Canada vers l'Amérique centrale. Durant la décennie des années soixante-dix, l'exportation vers les Caraïbes n'a pu se maintenir que dans les conditions les plus

favorables, par exemple l'abondance soudaine des pétrodollars à Trinidad ou l'économie socialiste planifiée de Cuba. (Tableau 2 et 4).

La perte des marchés canadiens dans les Indes occidentales

Pour que l'on ne soit pas tenté de penser que cette baisse soit attribuable à une faible croissance du commerce extérieur dans les Caraïbes du Commonwealth, nous nous empressons de signaler que le commerce extérieur des Caraïbes du Commonwealth a connu une croissance de 20 à 25 pour cent par année au cours de la décennie soixante-dix. Ce sont d'autres qui ont pris la part du marché qui était auparavant celle du Canada dans cette région. La part décroissante du Canada dans le commerce extérieur des Caraïbes du Commonwealth est une tendance de longue durée qui ne semble pas devoir se modifier. C'est ainsi que, en 1938, le Canada fournissait 15 pour cent des importations jamaïcaines, part qui n'était plus que de 11 pour cent en 1963 et de 5 pour cent en 1978. En 1938, la part du Canada dans les importations de la Barbade était de 15 pour cent; elle n'était plus que de 11 pour cent en 1963 et de 7 pour cent en 1979. En 1937, la part du Canada dans les importations de la Guyana était de 14 pour cent; elle n'était plus que de 8 pour cent en 1969 et de 4 pour cent en 1979. En 1938, la part du Canada dans les importations de Trinidad

et Tobago était de 12 pour cent; elle n'était plus que de 5 pour cent en 1969 et de 3 pour cent en 1975 puis, avec la prospérité du pétrole, elle est remontée à 6 pour cent en 1979. Dans les îles du Vent et les Iles Sous-le-vent, la part canadienne du marché a connu une baisse encore plus radicale puisque cette part, qui était de 22 pour cent en 1938, n'était plus que de 12 pour cent en 1963 et de quelque 5 pour cent à la fin des années soixante-dix (Tableau 6).

Perte des marchés des Indes occidentales au Canada

Une tendance analogue s'observe au sujet du rôle affaibli du Canada en tant que marché des exportations des Indes occidentales. C'est ainsi que le Canada a perdu de son importance comme destination des exportations jamaïcaines, le pourcentage pertinent passant de 25 en 1959 à 5 en 1979; le Canada en tant que destination des exportations guyanaises a connu une baisse encore plus radicale puisque, de 45 pour cent en 1938, il est passé à 28 pour cent en 1959 et à 9 pour cent en 1979; la même tendance se constate à la Barbade - on y voit le Canada comme marché d'exportation passer de 44 pour cent en 1938 à 18 pour cent en 1959 puis à 5 pour cent en 1979. Le Canada n'a jamais constitué un marché d'exportation important pour Trinidad; le pourcentage pertinent, parti de 7 en 1938, était presque de 0 en 1979. Les îles du Vent et les îles Sous-le-vent vendaient 29 pour cent de leurs exportations au

Canada en 1938. Pourtant, la part du Canada comme marché de ces îles est depuis longtemps inexistante (Tableau 6).

La principale cause de la disparition du marché des Indes occidentales du Canada se rapporte à un changement de sources de la part des raffineries de sucre canadiennes et de la part d'Alcan. En 1959, la Jamaïque et la Guyane fournissaient 31 pour cent du sucre du Canada; en 1969, cette part n'était plus que de 7 pour cent; en 1979, de 10 pour cent. Les principaux fournisseurs de sucre du Canada sont maintenant l'Australie (81 millions de dollars), Cuba (69 millions de dollars) et l'Afrique du Sud (55 millions de dollars) (Tableau 8).

En ce qui concerne les importations canadiennes de bauxite et d'alumine, 86 pour cent de ces importations provenaient de la Guyana et de la Jamaïque en 1960. En 1970, les investissements d'Alcan en Australie ont commencé à donner des résultats. La part de la Guyana et de la Jamaïque, demeurée des sources importantes d'approvisionnement, est alors tombée à 51 pour cent. En 1971, les biens de l'Alcan à la Guyana étaient nationalisés et, en 1980, la Guyana avait été écartée, en pratique, du système d'approvisionnement de l'Alcan. En 1980, la Jamaïque et la Guyana ne représentaient que 14 pour cent des importations canadiennes. Les

énormes investissements de l'Alcan en Guinée, en Australie et, plus récemment au Brésil, fournissent maintenant 48 pour cent des besoins de bauxite et d'alumine du Canada. Les deux installations d'alumine vieillissantes de l'Alcan en Jamaïque ont été réduites au rôle de fournisseur marginal auprès de tiers marchés qui ne sont pas liés à la société géante (Tableau 9 et 10). La matière première de la Guinée et du Brésil est importée sous la forme de bauxite brute; d'Australie, on importe de l'alumine. Notons, en passant, que les États-Unis continuent de dépendre de beaucoup de la bauxite des Caraïbes, qui fournit plus de 75 pour cent des importations américaines - surtout en provenance de la Jamaïque et du Surinam.

Nous avons signalé que les exportations du Canada auprès du monde en développement avaient augmenté plus vite que les exportations du Canada vers les É.-U. et les autres pays développés. La même tendance marque les importations canadiennes. Au cours de la décennie des années soixante-dix, les importations en provenance des pays du tiers monde ont augmenté deux fois plus vite que les importations en provenance des pays développés; leur part dans le commerce extérieur du Canada est passée de 8.5 pour cent en 1970 à 13.7 pour cent en 1980. (Tableau 3). Mise à part la proportion accrue du marché que constitue le Moyen-Orient en raison de l'augmentation de valeur des exportations de pétrole, toutes les régions

importantes du tiers monde ont accru leur part du marché canadien, à l'exception de l'Afrique (sauf l'Afrique du Sud) et des Caraïbes du Commonwealth. Au début du vingtième siècle, les Indes occidentales fournissaient 2 pour cent des importations du Canada; en 1970, leur part avait été réduite à 0.6 pour cent; en 1980 à 0.2 pour cent. En 1980, les importations en provenance de Cuba, d'une valeur de 157 millions de dollars, dépassaient les importations totales en provenance des Caraïbes du Commonwealth (151 millions de dollars) et les exportations de Porto Rico vers le Canada, c'est-à-dire 103 millions de dollars, égalaient la valeur combinée des exportations de la Guyana, de Trinidad, de la Jamaïque et de la Barbade (108 millions de dollars). Les marchés canadiens traditionnels du sucre, de la bauxite et de l'alumine ont presque disparu et le Canada n'est pas non plus un marché important à l'égard des exportations non traditionnelles des Caraïbes. À cet égard, il est utile d'examiner de nouveau le Tableau 6.

Puisque le marché du Caricom ne représente guère plus que 7 pour cent des exportations des pays du Caricom, il est manifeste que les Caraïbes du Commonwealth exportent partout, sauf au Canada. Leur exportation a connu une augmentation de 20 pour cent par année et les E.-U. ont maintenu leur part des exportations des Caraïbes du Commonwealth (Tableau 7). Il n'est guère étonnant que,

dans les cercles gouvernementaux comme dans le monde des affaires, on considère le Canada comme un des marchés les plus difficiles qui soient.

Des représentants canadiens ont cité des chiffres selon lesquels 97 pour cent des importations vers le Canada en provenance des Caraïbes du Commonwealth sont exemptes de douanes ou assorties de conditions très avantageuses. Ils ont affirmé que le Canada se compare avantageusement, à cet égard, aux É.-U., où le chiffre analogue est de 75 pour cent. On en conclut facilement qu'il serait difficile d'adopter de nouvelles réductions tarifaires pour faciliter l'accès au marché canadien. C'est là une manière caractéristique de présenter les faits qui a pour résultat de cacher plutôt que de révéler l'étendue des obstacles que le Canada dresse à l'entrée des biens de fabrication au pays. C'est précisément parce que très peu de biens de fabrication en provenance des Caraïbes du Commonwealth ont réussi à surmonter les obstacles canadiens, tarifaires et autres, que les exportations totales des Caraïbes au Canada sont constituées de matières premières qui entrent normalement au pays sans droit de douane ou selon un régime de droits minimes.

L'entreprise canadienne - Soucieuse de protection et "peu efficace"

Mises à part les trois banques commerciales - Banque royale,

Banque de Nouvelle-Écosse et BCIC - et à l'exception de l'Alcan en Jamaïque, le secteur privé canadien n'est pas considéré comme un élément important de la présence canadienne. En somme, il semblerait que les exportateurs et les consultants canadiens s'appuient beaucoup sur les programmes d'aide bilatérale du Canada dans tous les pays des Caraïbes et du Commonwealth, à l'exception de Trinidad. L'aide canadienne est liée de plus près aux sources canadiennes que ne l'est l'aide bilatérale en provenance de n'importe quel autre pays. Les programmes de coopération industrielle de l'ACDI n'ont pas produit beaucoup de résultats jusqu'à présent. En général, les entreprises de fabrication canadiennes sont peu concurrentielles et les facilités de crédit accordées par le Canada sont inférieures à celles qu'on peut obtenir ailleurs.

Les investisseurs canadiens s'intéressent surtout aux hôtels; bien peu d'autres secteurs de l'économie les intéressent. Le Dr Tanna, Président de la Jamaica National Investment Corporation, nous a dit:

> Plusieurs Canadiens se sont montrés désireux d'acheter les hôtels dont le gouvernement est propriétaire. C'est encourageant ... Il est difficile d'avoir recours aux facilités accordées par la Société canadienne pour l'expansion des exportations. Les règles de la Société nous obligent à retenir les services d'une entreprise canadienne à titre d'agent d'achat; puis nous devons acheter des biens canadiens, souvent à des prix trop élevés; et nous devons payer l'intermédiaire. La Jamaica Public Service

> (compagnie d'électricité) n'a pas encore utilisé tout le crédit qui lui a été consenti par la SEE pour 1976! Elle a constaté qu'il était plus avantageux d'acheter de l'équipement en Europe et au Japon en recourant, pour le financement, aux crédits commerciaux.

Cela nous a été confirmé par un haut fonctionnaire de la National Planning Agency chargé des programmes d'aide bilatérale:

> Bien souvent les produits canadiens ne sont pas concurrentiels par rapport à ceux des autres pays. Par exemple, l'an dernier, nous avions besoin d'engrais. Le Canada nous a fourni de l'engrais canadien par le moyen d'une ligne de crédit canadienne, mais les prix étaient extrêmement élevés et difficiles à accepter. La Société canadienne pour l'expansion des exportations (SEE) prête aux secteurs privé et parapublic, mais les prêts coûtent chers et le taux d'acceptation des offres de la SEE est très faible. Une bonne partie des crédits de la SEE pour 1976 n'a pas encore été utilisée à cause du prix élevé des biens canadiens et parce que les conditions strictes de la SEE sont très peu avantageuses. Les compagnies jamaïcaines en cause sont le Jamaica Public Service (électricité) et la Jamaican Railway Company. Toutes deux sont des entreprises de service public et toutes deux ont fait des achats ailleurs qu'au Canada, au coût commercial du crédit, à des conditions plus avantageuses que la combinaison des conditions de la SEE canadienne et des prix élevés des biens d'équipement canadiens.

Pour qu'on ne pense pas que cette opinion traduit une orientation hostile au monde des affaires de la part d'un fonctionnaire, voici l'opinion de M. Ron Sasso, Président de la Banque royale de Jamaïque:

> Les hommes d'affaires canadiens sont plus soucieux de protection et ne trouvent que peu d'avantages dans un petit pays comme la Jamaïque.

Si la Jamaïque est trop petite pour qu'il vaille la peine d'y poursuivre un effort de vente dynamique, ce n'est certes pas là l'opinion des Japonais. Nous allons citer de nouveau le Dr Tanna, de la Jamaican National Investment Corporation. Le Dr Tanna, c'est intéressant de la noter, est aussi un des dirigeants de Neil and Massey, entreprise privée de Trinidad qui est de plus en plus présente en Jamaïque grâce à un vaste réseau de supermarchés et à plusieurs autres entreprises:

> Les meilleurs contrats, et de beaucoup, sont avec le Japon. Les prix des Japonais sont excellents. Pour l'importation des voitures, ceux-ci nous fournissent un crédit de trois ans; pour les générateurs, un crédit de huit ans à des taux d'intérêt de 8 à 9½ pour cent. Les Japonais offrent des crédits de fournisseur à toutes les maisons de commerce. Les maisons de commerce offrent ensuite ce crédit aux conditions qui conviennent aux clients. Les Japonais acceptent n'importe quelle condition que nous pouvons obtenir de n'importe quel fournisseur. L'Europe de l'Ouest est incapable d'offrir les conditions de financement qu'offrent les Japonais. Il n'y a presque pas de bureaucratie et la situation est toujours concurrentielle sur le plan des prix. La qualité est excellente, la rapidité fantastique. J'envoie une commande par télex le matin et, le soir, j'ai une offre.

Obstacles administratifs non tarifaires aux exportations caraïbes vers le Canada

M. Sasso a désigné comme un fait le "protectionnisme" du monde des affaires canadien. Cela nous amène à la question de l'accès des biens des Caraïbes aux marchés canadiens. Un incident

révélateur a fait la manchette des journaux de la Barbade lors de mon passage dans ce pays: Coopers, entreprise canadienne qui fabrique des gants de hockey à la Barbade, avait annoncé qu'elle serait obligée de fermer ses portes. J'ai demandé à M. St. John, vice-premier ministre et ministre des Affaires des Caraïbes, du Commerce extérieur et de l'Industrie du gouvernement de la Barbade, de commenter les raisons de cette décision:

> La raison immédiate de la fermeture est un changement unilatéral des droits imposés par les Douanes canadiennes. Coopers possède une entente avec le Service canadien du revenu intérieur au sujet d'un prix de transfert entre la filiale de Cooper et l'entreprise mère située au Canada. Les Douanes du Canada ont décidé pourtant qu'elles n'accepteraient pas cette évaluation convenue et elles ont fixé la valeur au coût de production plus 50 pour cent des frais généraux et des profits. Les droits sur la valeur au débarquement s'appliquent au coût plus 50 pour cent, ce qui rent l'entreprise de la Barbade non concurrentielle. Coopers n'est donc pas libre de lutter contre les entreprises rivales. Cooper a porté l'affaire devant les tribunaux du Canada. Il y a eu de la correspondance entre le premier ministre de la Barbade et le premier ministre du Canada. Si la décision des Douanes canadiennes constitue la règle, il n'y a aucun espoir d'attirer ici les investissements en provenance du Canada.

L'affaire Cooper illustre le grief du premier ministre de la Barbade, selon qui "le problème en ce qui concerne le Canada, c'est qu'il n'y a pas de règle claire et sans équivoque" et "qu'il n'y a pas eu d'effort suivi de la part du gouvernement canadien en vue de préciser les conditions exactes selon lesquelles les biens

des Caraïbes peuvent avoir accès aux marchés canadiens". Il a résumé la situation de la manière suivante:

> La principale chose dont nous avons besoin, c'est d'un meilleur accès aux marchés. Le problème en ce qui concerne le Canada, c'est qu'il n'y a pas de règle claire et sans équivoque. Les choses sont tout à fait différentes en ce qui concerne le Marché commun européen ou les États-Unis. Dans le cas de la convention de Lomé, il y a des règles qui rendent admissibles aux marchés de la CEE les biens industriels en provenance des pays en développement.
>
> Dans le cas du Canada, il n'y a pas d'arrangement spécial de ce genre à l'égard des Caraïbes. Il n'y a pas eu d'effort suivi de la part du gouvernement canadien en vue de préciser les conditions exactes selon lesquelles les biens des Caraïbes peuvent avoir accès aux marchés canadiens. L'accord commercial Canada-Commonwealth est un formidable travail de relations publiques. Avec les Américains et les Européens, nous savons à quoi nous en tenir.

Les progrès de l'exportation des produits de fabrication non traditionnels à partir des Caraïbes, c'est-à-dire des biens industriels fabriqués à partir d'une matière importée, dépendent de l'existence de règles régissant l'origine des produits finis aux fins de la douane. Comme l'a dit Mr. St. John, "Le Canada affirme qu'il désire le progrès du secteur privé à la Barbade puis il établit des règles s'appliquant aux produits des Caraïbes dans le cadre du nouveau Traité". Il est manifeste, en outre, que rien n'est plus décevant ni plus ennuyeux que les interventions administratives; celles-ci ont de nombreuses sources inconnues, qu'il

s'agisse de stupidité et d'incompétence ou encore de l'influence exercée par quelque rival canadien touché dans l'intimité des officines de la bureaucratie d'Ottawa.

Mr. St. John rappelle une étude réalisée par l'ACDI il y a quelques années au sujet des possibilités d'investissements de la part des Canadiens à la Barbade.

> Deux investisseurs sont venus du Québec. Au moment où l'usine était achevée, les autorités canadiennes avaient changé d'avis et imposé un contigentement à la Barbade. Le gouvernement barbadien a dû dédommager les deux entreprises de tricot en cause et formuler des protestations. Nous avons le sentiment que, au Canada, les protectionnistes possèdent de puissants groupes de pression au sein de la structure gouvernementale.

La coopération économique conjointe Canada-Caricom: Un fouillis?

Une série d'ententes négociées en 1912, 1920 et 1925 a donné une forme officielle aux relations commerciales du Canada avec les Indes occidentales. Un protocole spécial était approuvé et signé à la suite d'une conférence des chefs de gouvernement à Ottawa en 1966; les délégués sont alors convenus, également, d'étudier la possibilité d'une zone de libre échange entre les Caraïbes du Commonwealth et le Canada. Un nouvel accord de coopération économique était signé en 1979 à Kingston, en Jamaïque. Cette réunion, la première à avoir lieu officiellement au niveau des ministres, a aussi donné naissance à une commission commerciale et économique conjointe (CCEC).

Jusqu'à présent, il est résulté bien peu de choses de cet accord Canada-Caricom et les résultats ne sont guère meilleurs en ce qui concerne le programme de coopération industrielle tant annoncé. Le vice-premier ministre de la Barbade, M. St. John, a exprimé sa vive déception:

> "Nous avions mis beaucoup d'espoir dans le nouvel accord de coopération économique Canada-Commonwealth, mais nous avons constaté qu'il s'agissait uniquement d'un travail de relations publiques. L'accord commercial Canada-Caraïbes du Commonwealth est un formidable travail de relations publiques."

Les attentes que l'on nourrissait à l'égard du secteur privé du Canada ont été écartées par M. St. John, qui détient également le portefeuille du Commerce extérieur et de l'Industrie et qui nous a dit:

> Le Canada n'est qu'une succursale des É.-U. Nous avons du mal à obtenir des investissements industriels du Canada. Nous avons fermé nos bureaux de Toronto; notre publicité se fait à partir de New York. Les entreprises canadiennes soumettent aux E.-U. les décisions à prendre. Il vaut mieux, par conséquent, transiger avec ceux qui prennent les décisions.

L'honorable M. Henry Forde, ancien ministre des Affaires étrangères du gouvernement de la Barbade, a confirmé l'opinion selon laquelle il y a peu de choses à attendre du secteur privé canadien dans les Caraïbes.

> Le Canada a le sentiment que les Caraïbes sont une zone qui intéresse depuis longtemps le Canada et qui se montre amical envers le Canada. Les investissements canadiens ont été nombreux ici dans le passé, mais les Caraïbes n'ont pas la

> capacité économique qu'il faudrait pour intéresser les hommes d'affaires canadiens. On ne saurait s'attendre à de grands investissements privés canadiens dans les Caraïbes

Les accords de collaboration intergouvernementale entre le Canada et le Caricom relèvent du ministère des Affaires extérieures. Lorsque les relations s'enveniment entre le Canada et le Caricom en matière de coopération économique, cela infléchit les relations entre gouvernements. Par exemple, M. Reggie Dumas, Haut commissaire de Trinidad à Ottawa, s'est plaint de ce que la sous-directrice de la Division des Caraïbes au Bureau des affaires latino-américaines et caraïbes du ministère des Affaires extérieures avait présenté à votre sous-comité, le 9 juin 1981, un témoignage qu'il a décrit d'une manière diplomatique comme étant "très trompeur". Il s'agit d'une réunion du Groupe spécial sur la coopération industrielle qui avait eu lieu à Ottawa moins de deux semaines auparavant, du 27 au 29 mai et à laquelle participait le fonctionnaire en question. Nous citons le compte rendu des travaux du sous-comité:

> Mlle Stiles: "Je crois que cette réunion a été très fructueuse; nous avons eu enfin l'impression que nous commencions vraiment à faire des progrès dans la voie d'un programme concret, axé sur des projets, de collaboration avec le Caricom. C'est ainsi que, à cette réunion, nous nous sommes entendus sur des listes de projets qui intéressaient sérieusement les deux parties ... Si ces projets se réalisent - et nous croyons bien qu'il se réaliseront - il y aura au moins, au cours des deux ou trois prochaines années, quelque 7 à 8 millions de dollars de travaux de collaboration avec le Caricom dans les Caraïbes."

M. Forrestal: Pourriez-vous me donner un exemple d'un projet particulièrement remarquable?

Mlle Stiles: Oui, bien sûr, il y en a un sur la prévention des désastres, sur l'état de préparation en vue des secours à fournir; il y en a un dans le secteur des pêches.

On a l'impression, en lisant cela, qu'il y a de 7 à 8 millions de dollars de projets qui sont en voie de réalisation pour les deux ou trois prochaines années et que les pêches et les secours en cas de désastre sont prioritaires à cet égard.

Nous allons maintenant citer le compte rendu approuvé de cette réunion:

> ...la partie canadienne a identifié parmi les articles énumérés à l'Annexe IV les projets suivants devant, pour commencer, faire l'objet de l'aide canadienne durant la période de 1981 à 1986 (sic), soit une valeur de quelque 7.5 millions de dollars: planification de la main-d'oeuvre, aide technique au transport par mer, amélioration des cheptels, CCTAF, programme pharmaceutique, aide technique au transport aérien (analyses économiques, tarifs aériens); études de faisabilité à l'égard de la programmation industrielle du Caricom, programme d'encouragement des investissements; formation à l'esprit d'entreprise et à la gestion (FIT); élaboration de normes; expert en encouragement des exportations; encouragement de la coopération industrielle CALA/CAIC.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette longue liste de projets, c'est l'absence de toute mention des secours en cas de désastre. De plus, le cadre temporel n'est pas de deux à trois ans, mais bien de cinq ans; et, si l'on tient compte de la grande quantité des projets, la plupart d'entre eux ne sauraient manifestement être autre chose qu'un nouveau rapport d'un consultant.

Quant aux pêches, nous allons citer de nouveau le compte rendu de la réunion:

> En ce qui concerne les pêches, les participants ont pris note du rapport de la partie canadienne établissant qu'il a été impossible d'identifier jusqu'à présent au Canada une capacité de réaliser le projet présenté. Toutefois, le Canada pourrait sans doute offrir en temps et lieu son aide à l'égard de certains aspects des pêches d'après le résultat d'enquêtes plus poussées. (C'est nous qui soulignons).

Doit-on s'étonner, après cela, de l'accusation lancée par le Haut commissaire de Trinidad et Tobago, selon qui "la bureaucratie d'Ottawa affiche parfois une attitude méprisante à l'égard des Caraïbes du Commonwealth"? Peut-on s'étonner qu'il ait décrit l'accord de collaboration comme étant un "fouillis"?

Il est manifeste que, si le Canada est sérieux au sujet des "relations spéciales" et si ces relations spéciales doivent être autre chose qu'une aide officieuse répondant aux préoccupations de sécurité des États-Unis, ces fonctionnaires devront se faire dire d'en haut - c'est-à-dire au niveau du Premier ministre - qu'ils doivent aborder avec plus de sincérité et de respect les relations du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth.

Les investissements canadiens: Des questions au sujet de CALA

Le nuage le plus récent qui ait assombri les relations du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth est constitué par l'apparition de CALA. Dans sa présentation à votre sous-comité, CALA a

soutenu que les investissements canadiens en Amérique latine et dans les Caraïbes ont une valeur de 18 milliards de dollars. L'organisme n'a pas fait la répartition de ce total des investissements entre l'Amérique latine et les Caraïbes, mais, selon les chiffres de Statistique Canada, en 1977, les Caraïbes représentaient 27 pour cent des investissements directs du Canada dans les pays en développement et l'Amérique latine en représentait 52 pour cent (Tableau 11). Un calcul rapide et approximatif donne aux investissements canadiens dans les Caraïbes une valeur de quelque 6 milliards de dollars. En l'absence de renseignements publiés, il s'agit sans doute là d'un ordre de grandeur utile.

Les données de Statistique Canada sur les investissements directs à l'étranger sont fournies selon la valeur comptable et cette valeur pour les Caraïbes (y compris les Bermudes) est de 1,055 millions de dollars pour 1978 (Tableau 12). Le ratio de la valeur comptable des investissements directs du Canada aux É.-U. comparativement à l'actif du bilan est d'un cinquième environ. Le même ratio produirait une évaluation approximative de 5 milliards de dollars en ce qui concerne les investissements canadiens dans les Caraïbes. Si nous excluons les Bermudes, qui ne font pas partie des Caraïbes et où des entreprises canadiennes enregistrées n'ont sans doute pas d'activité caraïbe, cette évaluation s'abaisse à quelque 3 milliards de dollars.

La Banque royale, qui constitue la multinationale canadienne la plus importante de l'hémisphère, affirme qu'elle possède un actif de quelque 4.8 milliards de dollars en Amérique latine et dans les Caraïbes. Là non plus, il n'y a pas de ventilation. En Jamaïque, où il faudrait faire des recherches plus poussées pour en arriver à une évaluation précise, l'actif de toutes les entreprises canadiennes, y compris les banques, dans les Caraïbes à l'exclusion des Bermudes, pourrait bien s'élever à 3 milliards de dollars.

Nous avons vu que les Caraïbes du Commonwealth n'occupent plus la place spéciale qui était autrefois la leur dans le commerce du Canada avec les pays en développement. Il en est de même des investissements canadiens. Il y a quinze ans, les Caraïbes du Commonwealth, y compris la Guyana, représentaient plus de la moitié de tous les investissements du Canada dans les pays en développement. L'Amérique latine en représentait de 30 à 35 pour cent; l'Asie 8 pour cent et l'Afrique 7 pour cent. Depuis 15 ans, l'activité s'est déplacée: l'Amérique latine, y compris la République dominicaine, en représente maintenant quelque 55 pour cent; les Caraïbes du Commonwealth de 20 à 25 pour cent; l'Extrême-Orient 19 pour cent et l'Afrique 2 pour cent seulement.

C'est chiffres sont trompeurs, pourtant. En effet, il y a quinze ans, les investissements du Canada dans les Caraïbes du

Commonwealth étaient constitués par les biens de l'Alcan en Guyana et en Jamaïque; par l'actif des trois banques canadiennes - Banque Royale, Banque de Nouvelle-Écosse et Banque canadienne impériale de Commerce, dans cet ordre d'importance; par l'actif des compagnies d'assurance; et par quelques hôtels et autre entreprises dispersées. Tout cela découlait, en grande partie, des liens historiques du Canada avec la Grande-Bretagne.

De très grands changements ont marqué la nature des investissements canadiens dans la région au cours des quinze dernières années. Les opérations de l'Alcan en Guyana ont été nationalisées en 1971. Il n'y a pas eu d'expansion des usines de l'Alcan en Jamaïque et l'Alcan n'a annoncé aucune intention d'y faire de nouveaux investissements. Les compagnies d'assurances canadiennes ont perdu leur importance sur les marchés intérieurs des Caraïbes.

Les secteurs des banques et des finances sont les seuls où se soit produite une expansion importante. L'activité en question se retrouve surtout aux Bermudes, aux Bahamas, aux Caymans et dans les Antilles néerlandaises et il s'agit essentiellement d'opérations "étrangères" qui n'ont aucun lien particulier avec les économies des Caraïbes du Commonwealth. L'impact réel des investissements canadiens sur les économies nationales des Caraïbes a donc diminué encore plus que les chiffres ne semblent l'indiquer. Les affaires

canadiennes autres que l'activité bancaire continuent certes d'exister dans les Caraïbes dans les domaines des hôtels, du transport (Air Canada) et dans une variété d'autres domaines, mais il ne s'agit pas là d'une présence économique canadienne importante. Le tableau qui se dégage est celui de la force financière et de la faiblesse industrielle du Canada: il est très probable que les gains nets des banques et des papeteries extérieures qui ont leur siège dans les Caraïbes sont bien plus considérables que les 280 millions de dollars que représentent les exportations du Canada dans la région.

La question qui se pose maintenant est celle de savoir pourquoi une organisation du secteur privé possédant des ressources financières impressionnantes du genre de celles que CALA prétend posséder peut avoir besoin d'une aide publique par l'intermédiaire de l'ACDI pour financer une visite en Jamaïque de la part d'hommes d'affaires canadiens intéressés - ou pourquoi l'ACDI utilise des deniers publics par l'intermédiaire de CALA pour aider une organisation du secteur privé, c'est-à-dire la CAIC (Caribbean Association of Industry and Commerce ou Association de l'industrie et du commerce des Caraïbes) à se donner un personnel central plus nombreux et à étendre ses opérations à la Barbade. Ainsi que nous le verrons lorsque nous examinerons les pratiques de l'ACDI rela-

tives à l'aide liée, le secteur des affaires du Canada compte déjà beaucoup sur l'aide canadienne au développement. Est-il vraiment nécessaire que l'ACDI finance en outre des voyages d'hommes d'affaires dans les Caraïbes? Et si le secteur privé du Canada est aussi riche et aussi puissant que CALA le prétend, pourquoi a-t-il besoin de l'aide publique?

Si par contre, le monde canadien des affaires a besoin de subventions parce qu'il est peu efficace et qu'il est incapable d'affronter avec succès la concurrence internationale, pourquoi les gouvernements des Caraïbes penseraient-ils que le secteur privé du Canada puisse leur offrir quelque chose de mieux que ce que peuvent fournir sur le marché libre les entreprises de bien d'autres pays? Peut-être, au Canada, nous contentons-nous de suivre sans réfléchir la mode américaine actuelle de l'économie "de l'offre" - qui n'est guère autre chose, enfin de compte, qu'une redistribution de la richesse, passée du secteur public au secteur privé.

Ce qui semble bien se passer, c'est que les établissements financiers du Canada font de grandes affaires et des affaires rentables dans les Caraïbes alors que les entreprises industrielles du pays sont trop faibles et trop léthargiques pour affronter la concurrence, même sur les marchés protégés du Caricom. Si tel est le cas, peut-être devrait-on faire appel aux banques canadiennes

pour qu'elles aident les entreprises du secteur privé canadien à se montrer un peu plus dynamiques; on pourrait alors laisser à l'ACDI le soin de dépenser les deniers publics conformément aux objectifs prioritaires et aux désirs formulés par les récipiendaires de l'aide au développemeent.

Le monde canadien des affaires projette une image de marque peu avantageuse dans la région. On a généralement l'impression que le secteur privé canadien est surprotégé et qu'il ne peut fonctionner avec efficacité que là où les gains sont exceptionnellement faciles à réaliser. On se plaint constamment des obstacles qui s'opposent à l'accès aux marchés canadiens. Les représentants canadiens qui protestent en faisant état de structures tarifaires favorables passent à côté de la question - qui porte sur les obstacles administratifs non tarifaires. Le performance du secteur privé canadien n'est pas de nature à inspirer confiance à l'égard des promesses des programmes de coopération industrielle. Il sera difficile d'obtenir la confiance nécessaire tant que les administrateurs canadiens de ces programmes n'auront pas reçu des niveaux les plus élevés l'ordre de traiter ces "relations spéciales" avec tout le respect qui - l'espérons-nous - leur est dû.

L'exemple de mauvaise foi dans les négociations Canada-Caricom que nous avons cité plus haut est loin d'être unique. Les

hauts fonctionnaires canadiens se trompent s'ils s'imaginent que les hommes politiques et les fonctionnaires des Caraïbes du Commonwealth ne sont pas conscients de la possibilité qui s'offre aux hommes d'affaires et aux autres groupes de Canadiens qui ont des intérêts particuliers de trouver refuge dans les nombreux recoins de la bureaucratie d'Ottawa. Étant engagés dans des négociations économiques constantes avec de nombreux pays, les responsables des Caraïbes du Commonwealth possèdent souvent une expérience plus étendue que leurs homologues canadiens.

3. ORIGINES ET INCIDENCES DU PLAN DU BASSIN DES CARAÏBES

Durant la décennie qui a suivi le débarquement des marines américains en République dominicaine (1965), les États-Unis n'ont manifesté aucun intérêt particulier à l'égard des Caraïbes. Au cours de l'administration du président Carter, la région est redevenue à l'ordre du jour de la politique étrangère des É.-U. Divers facteurs sont alors intervenus pour raviver les préoccupations américaines.

Cuba, effectivement isolée du reste des Caraïbes et de l'Amérique latine de 1962 jusqu'au début des années soixante-dix, a étendu et raffermi ses relations avec les Caraïbes anglophones et avec plusieurs pays de l'Amérique latine. Le Dr Eric Williams, premier ministre de Trinidad et Tobago, aujourd'hui décédé, a établi le contact entre les Caraïbes du Commonwealth et Cuba en 1970, par le moyen de programmes de collaboration technique; les pays des Caraïbes du Commonwealth qui venaient d'obtenir leur indépendance sont entrés dans l'OEA et ont alors proposé que Cuba y soit réadmise. M. Michael Manley a voyagé avec le président Castro pour se rendre à la Conférence d'Alger des pays non-alignés (1973) et les deux hommes se sont alors liés d'une grande amitié. La Jamaïque redécouvrait Cuba - pays situé à 90 milles de distance seulement et, pendant de nombreuses années, destination d'immigrants jamaïcains venus travailler dans les champs de canne à sucre cubains. Les pays des Caraïbes du Commonwealth, notamment la Guyana et la Jamaïque, devinrent des membres actifs du mouvement des Non-Alignés et des promoteurs efficaces d'un nouvel

pays des Caraïbes du Commonwealth, qui servirait de "front" pour une initiative multilatérale de développement économique appuyée par les É.-U. Le Dr Eric Williams, de Trinidad et Tobago, a alors décliné l'invitation qui lui était faite de jouer ce rôle et il a constamment refusé, également, de faire partie du CGCED ou Caribbean Group for Co-operation in Economic Development (Groupe caraïbe pour la coopération et le développement économiques). Selon nos sources, le premier ministre de la Barbade, M. Tom Adams, a été approché par la suite et il a également refusé l'offre qui lui était faite.

Le Groupe caraïbe a été créé en décembre 1977 et il fonctionne sous les auspices de la Banque mondiale, en association avec le Fonds monétaire international (FMI), le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), la Banque interaméricaine de développement (BID) et la Banque de développement des Caraïbes (BDC). Il a été conçu par le Département d'État américain et un des architectes de ce nouveau genre de consortium d'aide a été l'économiste panamien, M. Nicolas Ardito Barletta, actuellement vice-président de la Banque mondiale pour l'Amérique latine et les Caraïbes. Le groupe se compose de pays donateurs et récipiendaires et d'un grand nombre d'organisations régionales. En 1979, il comptait 16 pays donateurs, dont les pays latino-américains du Brésil, de la Colombie, du Mexique et du Venezuela et d'autres pays dont Israel, le Japon et la Corée du Sud. Les récipiendaires comprennent tous les pays des Caraïbes, à l'exception de Cuba. Le groupe joue le rôle d'un organisme consul-

ordre économique international.

En 1974, le gouvernement de la Jamaïque imposait aux compagnies d'aluminium américaines et canadiennes une augmentation de taxe dont le montant se trouvait soudain sextuplé et jouait un rôle actif dans l'organisation de l'Association internationale de la bauxite. Créée un an seulement après que l'OPEP eut commencé à manifester avec succès le pouvoir que possède le tiers monde en matière de produits de base, l'AIB a alors été perçue comme une sérieuse menace. La Jamaïque a redéfini ses objectifs politiques dans le sens du socialisme démocratique et les capitaux ont fui. La Jamaïque a alors commencé son long glissement vers la faillite et la politique du pays a connu une polarisation Est-Ouest encore plus marquée.

En 1975, Cuba répondait à une demande d'aide militaire du gouvernement de l'Angola et recevait l'aide de la Barbade et de la Guyana pour le transport de troupes par avion. La lutte des peuples africains pour la disparition du colonialisme et de l'apartheid rencontre la sympathie partout aux Indes occidentales, où l'on perçoit bien autrement au'aux États-Unis ou au Canada l'aide fournie par Cuba à l'Angola.

La politique caraïbe activiste du président Carter

Lorsque Carter a succédé au régime Nixon-Ford-Kissinger à Washington, il a intensifié la présence des États-Unis dans les Caraïbes. Le Secrétaire d'État, M. Vance, l'Ambassadeur aux Nations Unies, M. Young et Mme Carter elle-même ont été envoyés dans la région. La stratégie consistait à recruter un des

tatif régional chargé de suivre l'évolution des crises économiques et de réagir aux besoins qui ne peuvent être satisfaits par le flux normal des capitaux publics et privés. Le groupe présente des demandes de la part des pays donateurs et il achemine ses fonds par l'intermédiaire d'organismes établis, par exemple la Banque mondiale, la Banque interaméricaine de développement ou la Banque de développement des Caraïbes. La création du Groupe caraïbe visait à stabiliser les Caraïbes et les activités de l'organisme se limitent à cette région. Il n'existe pas de disposition analogue à l'égard de l'Amérique centrale. Le Groupe caraïbe a été décrit par un représentant des É.-U. comme jouant le rôle d'un "parrain", du fait que la quantité d'aide que les É.-U. peuvent engager est bien inférieure aux besoins de la région.

L'aide officielle des É.-U. aux Caraïbes a doublé au cours de la période de 1976 à 1980. Pour l'exercice 1981, l'aide des É.-U. a été de 135 millions de dollars; la demande présentée à l'égard de 1982 est de 169 millions de dollars. L'augmentation de l'aide officielle et la création du Groupe caraïbe ne sont pas les seules initiatives qui aient été prises pour raffermir la présence économique des É.-U. dans les Caraïbes. En 1977, M. Robert West, de Tesoro Oil, petite entreprise américaine dont les principaux investissements sont à Trinidad, où cette compagnie entretient une association très avantageuse avec le gouvernement de Trinidad (Trinidad-Tesoro), a créé le CCAA, ou Caribbean Central American Action Committee (Comité d'action des Caraïbes et de l'Amérique centrale). Ce groupe, que l'on désigne en général tout simplement sous le nom

d'Action caraïbe, est une entité du secteur privé composée d'une vingtaine de sociétés américaines influentes possédant des intérêts en Amérique centrale et dans les Caraïbes. Mme Henriques, présidente de la Jamaican Private Sector Organization (Organisation du secteur privé de la Jamaïque), nous a confié: "Bob West a pris cette initiative parce que les îles étaient en train de passer au communisme et que les É.-U., ayant investi dans la région, devaient être encouragés à prendre des mesures pour maintenir le système de l'entreprise libre." Le comité d'action se réunit chaque année à Miami, en octobre. Le président Carter a donné officiellement son appui au comité et M. Peter Johnson, fonctionnaire supérieur du Département d'État américain, a été prêté au comité pour en constituer le directeur exécutif. L'administration Reagan a maintenu cet arrangement et Peter Johnson demeure l'homme clé d'Action caraïbe.

En juin 1979, un groupe de travail spécial était créé sous le patronage du CGCED et chargé d'explorer les moyens d'intensifier le rôle du secteur privé dans la région des Caraïbes, sous la présidence de l'hon. Carlton Alexander, d'Action caraïbe. M. Alexander était à ce moment président de la Private Sector Organization of Jamaica. Lors d'un déjeuner-rencontre tenu à la fin de 1980, Action caraïbe a obtenu le plein appui de la nouvelle administration Reagan. Des fonds de la U.S. Aid ont été identifiés sous la forme d'une subvention de 5 millions de dollars devant aider le secteur privé des Caraïbes à s'organiser d'une manière plus efficace. Ces fonds ont été acheminés par l'intermédiaire de

la CAIC ou Caribbean Association of Industry and Commerce (Association caraïbe de l'industrie et du commerce), qui a son siège à la Barbade. La CAIC a récemment pris en mains la moribonde CIC ou Caribbean Investment Corporation (Société d'investissement des Caraïbes) et 14 millions de dollars de l'aide officielle des É.-U. sont actuellement acheminés vers la CIC par l'intermédiaire de la CAIC. Celle-ci donne à de grandes sociétés bien connues des Caraïbes, telles que Metalon et Grace Kennedy, en Jamaïque, Neal et Massy à Trinidad et Goddard à la Barbade, la possibilité d'établir des liens entre elles, avec le secteur privé des États-Unis et avec l'ensemble des Caraïbes.

Ainsi, en octobre 1980, Action caraïbe organisait une rencontre à St. Martin avec des représentants des chambres de commerce des Antilles françaises, de la République dominicaine et de Porto Rico. On y décidait d'élargir le commerce au sein de la région, en y englobant Haïti, et de jumeler d'importantes villes des Caraïbes avec des villes soeurs des É.-U. Montego Bay était déjà jumelée avec Atlanta et Nassau avec Coral Springs. Il fut décidé notamment de procéder au jumelage de Kingston avec Houston, Texas. Notons qu'un réseau organisationnel complexe d'entreprises du secteur privé avait déjà été mis en place au cours de l'administration Carter avec l'aide officielle du Département d'État américain. L'importance accordée par l'administration Reagan au rôle clé du secteur privé a raffermi la puissance et l'influence des organisations qui créent de nouveaux liens entre les dirigeants du secteur privé du bassin des Caraïbes d'une part et Miami et Washington d'autre part. De plus, des organisa-

tions nationales du secteur privé, le PSOJ, par exemple, sont membres du Conseil interaméricain de l'industrie et du commerce, dont le sénateur José Represas est l'homme clé.

Le contour du plan du bassin des Caraïbes commençait à se dessiner au cours des deux dernières années de l'administration Carter. À la conférence de Miami sur les Caraïbes, tenue en novembre 1979 et organisée conjointement par Action caraïbe, l'American Enterprise Institute, le Conseil des Amériques et le Département d'État américain et à laquelle assistaient des dirigeants de banques et de sociétés des É.-U. ainsi que plusieurs dirigeants politiques des Caraïbes, un haut fonctionnaire du Département d'État a lancé l'idée d'une initiative économique qui s'appliquerait au bassin des Caraïbes et qui neutraliserait la dérive idéologique vers la gauche. "Nous devons envisager les changements qui se produisent dans les Caraïbes d'un point de vue régional qui doit nécessairement englober l'Amérique centrale et tout particulièrement le Mexique", a-t-il affirmé. Le Nicaragua, a-t-il ajouté, pourra constituer une révolution sociale sans équivalent, s'il peut la réaliser "sans évoluer dans une direction marxiste". Il a expliqué que le Département d'État suivait de très près le coup d'État réalisé au Salvador par "un groupe militaire modéré" qui s'efforçait de diriger ce pays vers "le centre". Le gouvernement des É.-U., ajoutait-il, est disposé à "faciliter le changement" qui doit se produire dans la région.

Le principal orateur à cette importante rencontre était l'ancien Sous-

secrétaire d'État, M. Philip C. Habib qui, plus tôt cette année-là, avait dirigé une mission entourée d'une grande publicité et chargée de réévaluer les relations États-Unis - Caraïbes. Dans son rapport au Secrétaire d'État Vance, M. Habib concluait que le principal danger auquel les Caraïbes exposaient les États-Unis venait de "l'instabilité sociale et économique", qui offrait à Cuba des occasions d'étendre sa sphère d'influence dans la région. Il recommandait comme meilleur moyen, pour les É.-U., de lutter avec succès contre cette menace, plutôt qu'une intensification de la présence militaire dans les Caraïbes, une meilleure utilisation de la coopération économique et politique pour aider les pays de la région à régler leurs problèmes de développement et d'emploi. Dans son rapport, M. Habib conseillait à Washington de s'intéresser de plus près aux problèmes de la sécurité interne et de l'"orientation idéologique" dans les Caraïbes anglophones. La conférence de Miami coïncidait avec une importante révision de la politique des É.-U. à l'égard des Caraïbes, cette politique s'orientant soudain dans le sens d'un affrontement idéologique et d'une manifestation de force militaire. Au début de 1979, on s'en souvient, la dictature de Somoza était enfin renversée par les forces populaires sandinistes du Nicaragua. En mars, le mini-État de Grenade mettait fin brusquement au régime d'Eric Gairy et se donnait le premier gouvernement révolutionnaire des Caraïbes du Commonwealth, dirigé par M. Maurice Bishop et le New Jewel Movement. Plus tard au cours de l'année, la minuscule armée de Surinam réalisait un coup d'État à moitié gauchiste en même temps que, à des milliers de milles de là, le chah

d'Iran était renversé par une révolution qui semble avoir pris les États-Unis par surprise. En septembre 1979, la Sixième conférence du mouvement des Non-Alignés avait lieu à la Havane. À ce moment, M. Andrew Young, généralement considéré dans les Caraïbes du Commonwealth comme un ami, avait été congédié de son poste de représentant permanent des États-Unis aux Nations-Unies. Les É.-U. n'étaient pas peu préoccupés par le flot montant des Haïtiens et, plus tard, des Cubains désireux de trouver un asile en Floride.

En octobre 1979, le président Carter ordonnait la création d'un groupe spécial conjoint, actif en permanence et possédant son siège à Key West; et quelques jours plus tard, trois navires de guerre des É.-U. en partaient pour les Caraïbes avec 3,500 marines et du personnel de la marine pour aller y déployer de grandes manoeuvres. Les navires, dont le principal était le USS Nassau, bateau de débarquement amphibie à peu près de la taille d'un porte-avion, transportaient environ 1,200 marines, qui se sont rués sur la base américaine de Guatanamo dans un exercice spectaculaire d'attaque. En même temps, les hauts fonctionnaires du Département d'État proposaient la formation, pour les Caraïbes, d'une force de patrouille navale multinationale par laquelle les États-Unis, la Grande-Bretagne et le Canada fourniraient la formation d'une garde côtière à la Barbade du fait que beaucoup de petites villes voisines de Cuba ne pouvaient pas protéger leurs côtes et constituaient des cibles faciles en cas d'invasion. Les gouvernements de Grenade, de la Guyana, de la Jamaïque et de Sainte-Lucie ont émis alors un communiqué conjoint dans lequel ils ont

"rejeté toute perception de la région des Caraïbes comme sphère d'influence de quelque grande puissance que ce soit" et insisté sur "la nécessité de respecter l'égalité et l'indépendance souveraines de tous les États et leur droit de choisir librement leur propre système politico-économique". Ils exprimaient le désir de "maintenir les Caraïbes comme zone de paix, libre de toute rivalité entre les grandes puissances" et rappelaient l'importance du principe de la non-ingérence et de la non-intervention dans les affaires internes des États.

En juin 1980, le Washington Post révélait que le gouvernement des É.-U. étudiait "des changements susceptibles d'être discutables de sa politique d'aide" à l'égard des Caraïbes. Le plus délicat de ces projets était celui d'étendre les activités d'aide militaire des É.-U., y compris la formation et l'équipement des forces de police dans les États insulaires des Caraïbes. On se souviendra que l'aide américaine aux forces de police étrangères a été écartée par le Congrès qui réagissait ainsi à des abus commis autrefois en Amérique latine et ailleurs. M. Mathew Nimetz, sous-secrétaire d'État aux affaires de sécurité, a affirmé à cette occasion que le rejet, "quoique bien intentionné", allait à l'encontre des efforts menés par les É.-U. "pour raffermir les gouvernements démocratiques des Caraïbes". Parlant du programme d'aide militaire devant permettre à la Barbade, à Saint-Vincent, à Sainte-Lucie et à la Dominique d'améliorer leurs services de garde côtière pour lutter contre la contrebande des armes et des drogues, M. Nimetz affirmait: "Nous considérons cela comme un début seulement en ce qui concerne les besoins spécialisés des îles en matière

de sécurité." Le Washington Post précisait que c'était chose connue que M. Nimetz et les membres de son personnel travaillaient à des propositions devant moderniser les programmes d'aide à la sécurité des É.-U. et pouvant comprendre l'invitation faite au Congrès de modifier la loi de manière à permettre qu'une aide soit fournie à des forces de police choisies des Caraïbes. "Il est sûr qu'une telle tentative suscitera de l'opposition, surtout de la part des activistes des droits de la personne, qui la considéreraient comme un précédent dangereux. Pourtant, beaucoup de membres de l'administration, de plus en plus convaincus que c'est là un élément important de la solution des problèmes des Caraïbes, sont fermement convaincus que cette tentative devrait être faite." Au cours de l'été de 1980 était planifié le plus grand exercice naval jamais organisé par les É.-U. depuis la Deuxième guerre mondiale; l'exercice fut annulé plus tard à cause de la confusion créée sur la mer par l'exode des Cubains par bateau depuis Mariel. On installa à Antigua un puissant émetteur de Voice of America, capable de diffuser des émissions sur ondes moyennes dans l'ensemble de la région.

Du fait de l'intensité de la guerre froide dans les Caraïbes, il n'est pas étonnant que le gouvernement de Grenade se soit senti la cible imminente d'une attaque de l'extérieur après la révolution de mars 1979. L'administration Carter a réagi au nouveau régime avec une hostilité manifeste. Alors que le Royaume-Uni et le Canada ont reconnu le gouvernement Bishop en-deçà de 48 heures,

les É.-U. ont mis dix jours à émettre une déclaration de non-intervention. Il n'a pas encore été nommé d'ambassadeur entre les deux pays. Les É.-U. ont imposé quatre conditions à la reprise des relations normales et à la reconnaissance de l'ambassadeur de Grenade à Washington: des élections; la liberté de la presse; la libération de tous les détenus et l'absence de relations avec Cuba.

En vertu d'une entente toute particulière, le réseau CBS a diffusé une émission de télévision intitulée "Police State in the Caribbean" (Un État policier dans les Caraïbes) d'une durée de cinq minutes, deux fois par jour, durant toute une semaine. Au cours des trois premières semaines d'existence du nouveau gouvernement, l'ambassadeur des É.-U. aux Caraïbes orientales a personnellement menacé le premier ministre et le ministre des Finances de détruire l'industrie touristique de Grenade: "Nous allons détruire votre industrie touristique. Vous obtenez la moitié de vos devises étrangères du tourisme, ne l'oubliez pas." Le gouvernement des É.-U. exerce de lourdes pressions sur tous les pays de l'OTAN pour qu'ils boycottent un consortium de pays donateurs organisé par le Fonds de développement européen de la CEE pour le financement du nouvel aéroport international de Grenade et il a tenté - sans succès - d'empêcher un prêt du FMI à Grenade.

Le plan des Caraïbes prend forme

Un plan destiné à modifier la situation des Caraïbes a été dévoilé en octobre 1979. Il concédait qu'"un défilé de navires de guerre dans les Caraïbes n'est pas la solution" à l'influence croissante de Cuba, parce que "le problème

n'est pas une menace militaire". La libre entreprise doit être en mesure d'offrir une vision de prospérité et de stabilité à l'homme des Caraïbes, pour que son découragement ne le dirige pas dans la direction de Cuba. Le plan proposé comportait trois éléments:

1. Des privilèges fiscaux et des encouragements à l'investissement en vue d'un accès privilégié au marché le plus riche du monde, celui de l'Amérique du Nord. Ces privilèges pourraient se situer à mi-chemin entre ce qui s'offre au gouvernement de Porto Rico, en vertu de son association spéciale avec les États-Unis et ce que possèdent actuellement la plupart des pays des Caraïbes. Puisque les pays des Caraïbes possèdent un système d'entreprises privées puissant et prépondérant, de tels privilèges attireraient le capital privé dans la région.
2. Une organisation d'États des Caraïbes pour donner à la région une super-structure et une organisation politiques dont Cuba sera exclue. L'Organisation des États américains verra bientôt une majorité d'États non latins dans son groupe. Il est probable que l'Organisation se dissoudra alors. Les Caraïbes deviennent un important bloc régional et elles ont besoin d'une organisation politique stabilisatrice.
3. Au sein d'une telle organisation, il est nécessaire de compter sur un consortium d'intérêts comprenant les puissances métro-

politaines, les puissances régionales et les États des Caraïbes Le consortium engendrerait et fournirait les courants financiers et commerciaux qui sont à la base des investissements devant susciter la croissance économique dans les Caraïbes. Les puissances métropolitaines étaient identifiées comme étant les É.-U., le Canada, la Grande-Bretagne, la France et les Pays-Bas; les puissances régionales le Mexique, le Venezuela, la Colombie et le Brésil.

Ce sont là les propositions que M. Edward Seaga a faites le 10 octobre 1979 devant un auditoire de diplomates étrangers à Kingston, en Jamaïque. Il a alors précisé:

> Les Caraïbes doivent maintenant choisir entre deux stratégies du développement: le modèle traditionnel dont Porto Rico a été le pionnier durant les années cinquante, ou le modèle cubain. Sur les trente États des Caraïbes, il y en a vingt-trois qui pourraient se loger dans le ranch King au Texas. Nous ne saurions accepter que les Caraïbes ne puissent gagner leur vie, elles qui sont situées au large du plus riche marché du monde, l'Amérique du Nord.
>
> J'attire votre attention sur le besoin pressant d'une politique des Caraïbes, d'un consortium des intérêts régionaux et métropolitains qui commencent maintenant à comprendre que nous sommes le prochain point chaud du monde, et d'un plan des Caraïbes qui concrétisera les espoirs et les aspirations des gens grâce à des préférences spéciales sur le plan du commerce et des investissements pour la région.

La présentation de la politique étrangère du JLP, ou Jamaica Labour Party (Parti travailliste jamaïcain), selon la formulation que M. Seaga en a faite

en octobre 1979, a marqué le début de la campagne menée par le JLP pour renverser le gouvernement de M. Manley. M. Seaga y est allé à toute vapeur d'une campagne qui coïncidait avec la montée du sentiment anticubain à Washington et avec le déplaisir croissant que le président Carter éprouvait à constater les relations amicales de M. Manley avec le président Castro. Dans le contexte d'un régime à deux partis sur le modèle de Westminster fonctionnant dans une économie fragile marquée par une dette extérieure considérable et croissante et par un programme important du FMI, M. Seaga n'a rien négligé pour aggraver les problèmes du gouvernement de la Jamaïque dans les relations de celui-ci avec les créanciers extérieurs du pays. Ses principaux discours politiques visaient les dirigeants du monde américain des affaires, des finances et de la politique. Il obtint leur confiance et leur appui.

Au milieu de novembre 1980, peu de temps après sa victoire décisive aux élections, il présentait son plan Marshall pour les Caraïbes à une réunion du Conseil des Amériques - association privée très influente regroupant plus de 200 grandes sociétés des É.-U. En janvier, M. Seaga devint le premier des premiers ministres à être reçus par le président nouvellement élu, qui lui a alors promis son appui personnel pour ce qui est d'attirer les investisseurs américains capables de redonner vigueur à l'économie de la Jamaïque, après sept années d'un fléchissement constant.

Les détails du "Plan Marshall" de M. Seaga étaient les suivants:

il faudrait 1.7 milliard de dollars de plus que l'aide bilatérale existante de 1.3 milliard de dollars déjà fournie aux Caraïbes. Le Venezuela, le Mexique et Trinidad pourraient fournir 800 millions de dollars de crédits pétroliers et d'autres prêts; les É.-U. 400 millions de dollars; l'Europe et le Japon 300 millions et les institutions multinationales quelque 200 millions.

La fortune politique de M. Seaga ne dépendait pas de l'élection de M. Reagan - nous avons montré qu'il y a eu une continuité considérable de la politique caraïbe des É.-U. Mais cette élection ne lui a certes pas nui. Les relations spéciales qui unissent M. Seaga à M. Reagan sont bien illustrées par la composition du United States Business Committee on Jamaica, créé à la suite d'entretiens entre les deux hommes, en janvier 1981. Présidé par M. David Rockefeller, le comité était composé des personnes suivantes: M. John Blomquist, président, Reynolds Metals; M. Charles Bludhorn, président du conseil, Gulf and Western; M. Frank Borman, président du conseil, Eastern Airlines; M. Edgar Cullman, président du conseil, Culbro; M. John C. Duncan, président du conseil, St. Joe Minerals; M. Len Grebla, directeur de la commercialisation, Hilton International; M. C.J. Ingles, directeur général, United Brands; M. Howard Kaufman, président, Exxon; M. Cornell C. Maier, président du conseil, Kaiser Aluminum and Chemical; M. Seymour Milstein, président du conseil, United Brands; M. Kenneth Muller, président, Agribusiness Council; M. William Norris, président du conseil, Control Data; M. David P. Reynolds, président du conseil, Reynolds Metals; M. William Rhodes, vice-président principal, Citibank; M. C.R. Strand,

président, Hilton International; M. Terrence Wadsworth, vice-président, Chase Manhattan.

La Jamaïque étant le bateau amiral, Seaga le capitaine et Rockefeller/Reagan les armateurs, les Caraïbes seraient ramenées vers le port de la libre entreprise! De toute manière, comme M. Seaga aimait le répéter, l'ensemble du territoire est de si faible dimension que toutes les îles pourraient se loger dans le ranch King du Texas. Le coût ne serait pas excessif: 3 milliards de dollars seulement.

Peu de jours avant la visite du président Lopez Portillo à Washington un porte-parole du Département d'État expliquait les grandes lignes d'un plan "multilatéral" qui était à l'étude depuis plusieurs mois et auquel les pays concernés avaient donné des réponses "très positives", disait-on. Les détails, exposés par Jose Antonio Puertas, de l'Agence France Presse, le 5 juin 1981, étaient les suivants: une stratégie d'aide au développement économique et d'encouragement aux réformes sociales et démocratiques comme moyen de lutter contre "la subversion communiste" dans les Caraïbes et en Amérique centrale a été suggérée par des "dirigeants politiques et économiques" d'Amérique latine et le président Reagan l'a adoptée comme politique à l'égard des Caraïbes. Le plan était désigné comme un mini-plan Marshall selon l'expression formulée par le premier ministre Seaga et il avait déjà reçu l'appui du Venezuela et de la Jamaïque. Les États-Unis espéraient que le Mexique, le Canada, le Brésil, la Colombie et

les membres de la CEE l'appuieraient aussi. Selon des milieux bien informés du Département d'État, les investissements envisagés étaient de l'ordre d'un milliard de dollars s'ajoutant au 1.9 milliard de dollars que recevaient déjà les pays du bassin des Caraïbes. Les États-Unis fourniraient 300 millions de dollars, le Canada 60 millions, l'Europe et le Japon 250, la Colombie et le Brésil 40 et les institutions financières internationales 200. L'aide du Venezuela et du Mexique à la région s'établissait déjà à 600 millions de dollars grâce à un programme de financement avantageux des achats pétroliers et cette contribution augmenterait au fur et à mesure que la croissance économique intensifierait la demande de pétrole.

Ces chiffres sont à peu près les mêmes que ceux dont M. Seaga faisait état sauf qu'ils englobent maintenant l'Amérique centrale en plus des Caraïbes. Le "plan Marshall" de M. Seaga a ainsi été transformé en l'Initiative du bassin des Caraïbes du président Reagan.

Il devint bientôt manifeste, pourtant, que la participation des pays évoqués était bien loin d'être assurée et qu'on se trouvait devant le problème très fondamental de définir les objectifs d'un plan multilatéral selon le point de vue de son principal promoteur qui, de surcroît, n'était pas en mesure d'engager des fonds officiels.

Le vice-président Bush, prenant la parole devant le Conseil des Amériques la semaine précédant la visite du président du Mexique à Washington, décrivait les grandes lignes de la nouvelle politique caraïbe des États-Unis dans les

termes suivants: "Cuba constitue la principale menace à la paix" et les États-Unis ne toléreront pas l'agression cubaine. Washington appuiera tous les pays qui sont vulnérables à l'intervention cubaine au moyen d'une aide économique et, au besoin, d'une aide militaire, comme c'est le cas au Salvador. Le vice-président ajoutait que cette aide allait défendre l'indépendance de tous les pays touchés par la crise économique. Il expliquait que "des milieux occidentaux" avaient insisté sur le caractère multilatéral du plan, nécessaire à un succès que n'avaient connu ni l'"Alliance pour le progrès" du président Kennedy ni le "Nouveau dialogue" de Nixon-Kissinger.

Prenant la parole à la même réunion du Conseil des Amériques, M. Thomas O. Enders, alors secrétaire désigné aux Affaires interaméricaines au Département d'État, identifiait Cuba comme "la source du problème dans la région". Il expliquait que "le but premier de la politique caraïbe des É.-U. est d'aider les pays menacés à se défendre en leur fournissant une aide militaire". Un autre but consiste à empêcher directement l'intervention de Cuba; "Cuba a déclaré une guerre clandestine à ses voisins", affirmait M. Enders, qui promettait: "Les É.-U. vont se joindre à eux pour ramener à la Havane le coût de cette guerre". La revue Business Latin America, qui publiait cette nouvelle le 17 juin, ajoutait le commentaire suivant: "S'il est vrai que peu de membres du monde des affaires contesteraient que la présence cubaine est réelle et que son influence dans le bassin des Caraïbes est peu souhaitable, beaucoup se méfieraient d'une politique

visant à faire échec à Cuba par des manoeuvres militaires. L'administration soutient qu'il y a un élément économique à son programme du plan du bassin des Caraïbes, mais, jusqu'à présent, le programme d'aide tant vanté ne comporte aucune valeur en dollars et il n'est pas accompagné, non plus, d'un programme de mise en oeuvre."

La nouvelle politique caraïbe des É.-U. décrite par le vice-président Bush et par M. Enders cinq jours seulement avant la rencontre Lopez Portillo - Reagan reçut un dur coup lors de la réunion des deux présidents. Le plan du bassin des Caraïbes visait essentiellement la réalisation des objectifs des É.-U. perçus par le Département d'État, par le moyen de l'argent et de l'appui moral d'autres pays. Le Mexique fit savoir très clairement qu'il agirait comme "communicateur" mais qu'il était entièrement opposé à l'intervention militaire des É.-U. au Salvador ou ailleurs dans le bassin. De plus, le Mexique n'éprouvait aucun enthousiasme à l'égard d'un plan de développement qui serait considéré dans la région comme étant avant out un plan des É.-U. destiné à rivaliser, sur le plan politique, avec Cuba ou avec des éléments marxistes nationaux. Le président du Mexique fournit son "appui provisoire" à une association tripartite avec les É.-U. et le Canada en vue de promouvoir la croissance économique, à condition que ce plan ne fasse pas partie d'une croisade anticommuniste et anticubaine comportant une aide militaire. Les modalités de l'accord devenu officiel plus tard à Nassau furent négociées au cours d'une réunion quadripartite tenue à

Dallas le 6 juillet. Le Venezuela, qui a toujours appuyé les É.-U. au sujet du Salvador, avait fait connaître son accord préalable lorsque le ministre de l'Intérieur, M. Montes de Oca, avait rendu visite à M. Haig à Washington en mai. On ne sait pas très bien comment, quand ni pourquoi le Canada a été mêlé à cette affaire.

La conclusion de ce curieux épisode, c'est qu'il y a un plan multilatéral qui n'est pas multilatéral et qui n'est pas non plus un plan. Il y a une entente selon laquelle chacune des quatre parties va faire ce que chacune fait déjà et fournira son aide chaque fois qu'elle désirera le faire. Il n'y a pas de vrais chiffres ni d'institution désignée. Les É.-U. n'ont pas encore pris l'engagement d'intensifier leur aide officielle; les É.-U. ont fait savoir clairement qu'ils préfèrent s'appuyer sur l'initiative du secteur privé, avec l'aide d'avantages fiscaux et commerciaux. Par ailleurs, les É.-U. accélèrent leur aide militaire et économique sur une base bilatérale.

Il est manifeste que les É.-U. ne sauraient réaliser un plan acceptable de soutien économique aux Caraïbes sans partenaires multilatéraux. Cela, le Secrétaire d'État, M. Haig, l'a formulé explicitement dans un discours prononcé à une réunion du U.S. Committee on Jamaica, tenue à Washington le 2 juillet dans la salle du Cabinet de la Maison Blanche, en présence du président Reagan et des principaux dignitaires de la Banque mondiale et du FMI. M. Haig a alors annoncé qu'il avait l'intention de rencontrer plus tard au cours du mois les premiers ministres du Canada, du Mexique et du Venezuela et qu'il espérait préciser avec

eux un ordre du jour et une approche conceptuelle du plan. Celui-ci, a-t-il ajouté, "vise le développement économique et social. Il n'aura pas de connotations Est-Ouest".

> Nous ne voulons pas qu'il s'agisse d'un plan Marshall, d'un mini-plan Marshall ni même de quoi que ce soit qui serait fait en Amérique. Il s'agit, selon nous, d'un effort multilatéral, conçu sur le plan régional, appuyé par la région et véritablement non aligné qui vise le développement des pays démunis des Caraïbes et de l'Amérique centrale.
>
> Je ne saurais exagérer l'importance que nous accordons au secteur privé dans ce domaine. Conjointement avec la population de la Jamaïque, nous pouvons aider à créer un modèle, non seulement pour le bassin des Caraïbes, mais pour tout l'hémisphère occidental et, selon moi, pour le monde occidental.

Les Européens n'ont pas été impressionnés et ils ont réagi avec une indifférence étudiée. À la fin d'août, la France et le Mexique reconnaissaient le Front démocratique révolutionnaire au Salvador. M. Seaga, parlant à Caracas, a dit voir dans cet événement une "atteinte au plan du bassin".

Le plan du bassin: comment est-il perçu aux Caraïbes?

M. Seaga ayant parlé d'un plan Marshall pour les Caraïbes, le plan du bassin est connu dans la région sous le nom de mini-plan Marshall. Les opinions et les perceptions que l'on a à ce sujet varient de l'incrédulité à l'enthousiasme en passant par l'inquiétude. Il y a une opinion assez répandue, particulièrement mais non exclusivement dans les Caraïbes orientales, et selon laquelle il s'agit d'une habile manoeuvre politique de M. Seaga ayant pour but que l'administration américaine considère la Jamaïque comme un éventuel rempart contre

le communisme; la Jamaïque recevrait un appui sous la forme de privilèges fiscaux et commerciaux et des "relations" offertes par les membres du Comité Rockefeller.

Jusqu'à présent, M. Seaga a probablement été le principal bénéficiaire de toute l'excitation à laquelle a donné lieu le plan du bassin des Caraïbes. L'avenir politique de M. Seaga dépend directement de l'aptitude de l'homme politique à "renverser" la tendance de l'économie jamaïcaine. Cette économie continue pourtant de languir. Les recettes des exportations vont diminuer cette année; les ressources financières externes considérables mises à la disposition du pays par le FMI, par les banques commerciales et par le Service de développement des Caraïbes du CGCED n'empêchent pas une balance négative des paiements de 50 à 100 millions de dollars pour l'exercice courant (1981-1982) et la ruée prévue des capitaux d'investissement vers l'île ne s'est pas matérialisée. Le dollar jamaïcan a même été dévalué et la Jamaïque pourra se compter chanceuse de connaître une croissance zéro pour 1981-1982.

Les États-Unis planifient à court terme et, dans les milieux proches de M. Seaga, on pense que, s'il n'y a pas de résultat d'ici à un an, l'enthousiasme entourant l'initiative du Comité Rockefeller va se dissiper. Les commentaires suivants, obtenus en Jamaïque, illustrent les perceptions, les évaluations et les attentes locales.

Parmi toutes les personnes à qui nous avons parlé, seule Mme Avis Henriquez, présidente de la Private Sector Organization of Jamaica, a manifesté

de l'optimisme:

> Il y aura un influx massif d'aide des É.-U. dans la région des Caraïbes; la Jamaïque est le pays qui reçoit le plus d'argent du FMI par habitant. Le plan Marshall a pour but de refaire dans les Caraïbes ce que l'aide du plan Marshall a fait en Europe après la guerre. Nous pouvons nous attendre à des investissements privés beaucoup plus considérables en Jamaïque.

M. Ron Sasso, président de la Banque royale de Jamaïque, explique que le contrat spécial conclu avec la Jamaïque sous la forme du Comité Rockefeller est distinct du mini-plan Marshall. La Jamaïque doit devenir un modèle et recevoir un accès spécial aux marchés des É.-U.:

> La Commission Rockefeller est un arrangement spécial qui s'applique uniquement à la Jamaïque. Le plan doit lier les ressources de la Jamaïque aux marchés des É.-U. et aider les initiatives du secteur privé pour réussir. Quant au mini-plan Marshall, c'est une proposition faite par M. Seaga en vue de diriger de vastes fonds d'aide au développement vers les Caraïbes pour lutter contre l'influence indésirable (des communistes).

Mais la Jamaïque ne demeurera pas éternellement le centre de l'intérêt politique. Selon M. Oliver Clark, les résultats devront se manifester dans un délai de six mois:

> Le nouveau gouvernement croit que le pays a besoin de capital. Il compte sur l'appui politique et financier des É.-U. et des pays qui sont alignés sur les É.-U., par exemple le Venezuela et, dans une mesure moindre, le Canada. La Jamaïque a été et devrait redevenir la fine fleur de la libre entreprise des Caraïbes. Quelle que soit l'ampleur de l'aide extérieure que nous recevrons en Jamaïque, la Jamaïque ne demeurera pas éternellement au centre de l'intérêt politique. Il nous faudra produire des résultats d'ici à six mois environ. Après cela, le centre politique (des préoccupations prioritaires des É.-U.) va passer ailleurs.

Pour qui veut être réaliste, si les investissements étrangers se produisent effectivement, ils n'arriveront pas assez tôt pour sortir la Jamaïque de la crise que le pays connaît en matière de balance des paiements: la Jamaïque est toujours aux prises avec un déficit des devises extérieures de 75 millions de dollars. Un dirigeant de la Banque de Jamaïque nous a dit:

> Il y faudra au moins cinq ans. Les investissements étrangers, s'ils se réalisent effectivement, n'arriveront pas avant la deuxième ou la troisième année. Il n'y a pas encore de ruée des investisseurs vers la Jamaïque. Nous avons toujours le contrôle des devises. Le FMI n'en a pas fait une question critique. Le gouvernement ne peut pas et ne veut pas annuler le contrôle du change.

La libération des marchés est une autre condition critique à réaliser si l'on veut attirer les investissements privés. Le plan de "Porto Rico" vise essentiellement l'accès aux marchés à des conditions avantageuses. Selon M. Hedley Brown, directeur de l'Agence nationale de planification de la Jamaïque:

> M. Seaga a identifié les besoins des Caraïbes comme se situant au niveau de 1.7 milliard de dollars d'une aide extérieure officielle (additionnelle). Cela doit s'accompagner d'investissements privés. Pour faciliter l'influx de capitaux privés dans la région, le marché doit aussi offrir des possibilités aux É.-U. et au Canada, outre les Caraïbes. Les États-Unis, le Canada et le Mexique devront fournir une aide en ouvrant leurs marchés et non seulement en fournissant une aide privée et officielle.

Aucune augmentation importante de l'aide américaine ne semble pourtant en voie de réalisation. Seaga a lié son sort, et celui de la Jamaïque, au seul capital privé des É.-U. M. Michael Manley explique:

> Seaga est arrivé tard sur la scène et il a dû lier son sort à celui de Reagan. Il faut comprendre que Reagan n'augmentera pas la somme des fonds de gouvernement à gouvernement dirigés vers la région. Il va profiter de la situation pour raffermir le système de la libre entreprise. Il n'y aura pas de mini-plan Marshall dans le sens d'une augmentation importante de l'aide officielle des É.-U. Reagan a promis uniquement le concours du secteur privé et il a affirmé qu'il va récompenser ses amis et punir ses ennemis en recherchant comme objectif le renforcement du capitalisme du secteur privé.
>
> C'est là le dilemme de Seaga. Il a lié le sort de la Jamaïque au Comité Rockefeller. Seaga a fait croire au président Reagan le mensonge selon lequel la Jamaïque de Manley était le représentant de Castro dans les Caraïbes. Cela est manifestement absurde. Cela n'a jamais été vrai. Seaga est compétent, cynique et impitoyable (bien qu'il ne soit pas corrompu personnellement, j'insiste là-dessus).
>
> M. Seaga a profité de la situation de pays non aligné de la Jamaïque pour faire cesser le flux des fonds américains vers mon gouvernement. Sa tactique consistait à obtenir de l'argent pour "stopper Manley". Il s'est engagé à lier le sort de la Jamaïque à l'influx de capitaux privés en provenance des É.-U. Il s'agit là, de la part de M. Seaga, d'une ligne idéologique dure - et d'une politique tout à fait nouvelle. Ni le Mexique ni le Venezuela ni le Canada ni aucun gouvernement antérieur de la Jamaïque, PNP ou JLP, n'a mis le sort d'un pays entre les mains d'un Rockefeller ou d'un Reagan.

Incidences du plan du bassin des Caraïbes

Le plan du bassin des Caraïbes, qu'on désigne maintenant comme l'"initiative" du bassin des Caraïbes, appelle de nombreux corollaires. Il s'agit en effet d'une stratégie conçue par le Département d'État des É.-U. et visant à "confiner" certaines tendances idéologiques apparues dans les Caraïbes et en Amérique centrale et jugées hostiles des É.-U. Nous avons retracé l'origine de la politique caraïbe des É.-U. et nous avons établi que ce mouvement précède de

plusieurs années l'accession du président Reagan à son poste (1980). Il s'est pourtant produit une évolution dans le sens des mesures d'aide idéologique et militaire destinées à raffermir les régimes favorables aux É.-U.; il s'est aussi produit une évolution de la politique d'aide des É.-U. dans le sens d'une ingérence plus explicite dans les politiques intérieures des pays en développement. Cela devrait se manifester dans les Caraïbes par un certain désintéressement à l'égard de l'aide officielle fournie au titre de l'appui multilatéral en matière de balance des paiements et par des mesures plus vigoureuses visant à encourager le secteur privé à augmenter ses exportations commerciales sur les marchés de l'Amérique du Nord et sur le marché régional. Les marchés nord-américains demeurent pourtant fortement protégés et les exportations des Caraïbes devront franchir les obstacles en réduisant le coût de la main-d'oeuvre, sur le modèle de Hong Kong, Singapour et Taiwan.

Nous allons examiner les incidences de l'initiative du bassin des Caraïbes du président Reagan sous les rubriques suivantes: 1. Cuba dans les Caraïbes; 2. l'intégration des Caraïbes et de l'Amérique centrale en un consortium de puissances métropolitaines et régionales; 3. l'aide au développement comme moyen de pression pour l'imposition des objectifs prioritaires des pays donateurs.

Cuba dans les Caraïbes

L'opinion selon laquelle Cuba serait à la source du mécontentement social est le fait de bien peu de gens sérieux dans les Caraïbes du Commonwealth.

Cette opinion a été rejetée explicitement et officiellement par le gouvernement du Mexique, qui a refusé de participer aux récentes rencontres du consortium quadrilatéral de Nassau, tenues dans la République dominicaine, parce que Cuba en avait été exclue.

La Jamaïque exceptée, les pays des Caraïbes du Commonwealth désirent entretenir des relations normales avec Cuba. On y considère Cuba avant tout comme un pays des Caraïbes, possédant certes une idéologie et une structure socio-économique différentes.

Selon M. Henry Forde, sénateur de la Barbade:

> Cuba possède des intérêts légitimes dans les Caraïbes. Cuba est un pays des Caraïbes qui possède autant que quiconque le droit de vouloir entretenir des relations étroites avec les autres pays des Caraïbes. Cuba possède une idéologie différente et une structure interne différente et il existe une crainte innée, dans la plupart de nos pays, que Cuba puisse être utilisée par l'Union soviétique.
>
> Nous achetons du ciment à Cuba. Cuba est à la recherche de marchés dans les Caraïbes. Le commerce avec Cuba nous est profitable à tous. Nous voulons des relations commerciales avec Cuba. Mais il y a beaucoup d'agitation sociale aux Caraïbes et les jeunes gens, tout particulièrement, ont tendance à glorifier Cuba, à s'identifier avec Cuba, parce que Cuba a résisté aux Américains. Cuba est devenue en quelque sorte un symbole - une extension naturelle de leur propre désir de "résister au Grand-Maître".
>
> Les Américains manquent d'imagination. Ils sont incroyablement insensibles et stupides. Ils foncent comme un bulldozer. Ils se précipitent aujourd'hui pour "sauver" la Jamaïque. Ce sont des gens bien étranges.

On craint que l'orientation anticubaine des É.-U. ne puisse susciter un affrontement militaire entre l'Est et l'Ouest dans les Caraïbes. Selon M.

Rickey Singh, du Caribbean Contact:

> Nous espérons que les Américains vont laisser refroidir les choses dans leurs relations avec Cuba. Nous n'avons pas besoin de la guerre froide dans les Caraïbes. C'est pour nous un recul. Mais, si les Américains ont assez de légèreté pour aller attaquer Cuba, les Cubains vont porter la guerre "au coeur du capitalisme". Ils nous l'ont dit. Les Cubains, s'ils sont attaqués, vont porter la guerre sur le sol américain. Que peuvent-ils faire d'autre, en fin de compte, pour défendre leur île?
>
> Nous voulons survivre. Nous vivons dans l'arrière-cour des États-Unis. Nous autres, des Caraïbes, avons toujours été coincés entre l'Union Jack et la Bannière étoilée et les gens veulent qu'on les laisse tranquilles pour qu'ils puissent développer leur nationalité caraïbe.

Et le sénateur Forde ajoute:

> Nous sommes tout à fait opposés au communisme, à la Barbade, mais batailles idéologique ne nous intéressent pas - le menu fretin que nous sommes ne veut pas périr dans les grandes vagues que les superpuissances peuvent faire naître dans la mer des Caraïbes. Le conflit entre les superpuissances n'est pas utile aux Caraïbes.
>
> Ce qu'il faut plus que tout aux Caraïbes, plus qu'une aide accrue au développement, c'est la tranquillité et la liberté de continuer à faire l'essai de divers modèles politiques et économiques sans ingérence extérieure.

La polarisation des problèmes politiques et sociaux dans le sens Est-Ouest par les É.-U. peut avoir un grave effet de déstabilisation dans les économies mixtes, fragiles et ouvertes des Caraïbes. Les politiques anticubaines des dernières années de l'administration Carter, renforcées par l'administration Reagan, compromettent la souveraineté et polarisent le climat politique, social et économique des pays de la Communauté caraïbe.

La perspective d'une éventuelle organisation politique pour la région des Caraïbes englobant tous les pays de l'archipel à l'exclusion de Cuba seulement a été évoquée par M. Seaga dans les déclarations de politique citées plus haut dans le présent rapport. Une telle proposition n'a pas reçu l'appui des autres gouvernements des Caraïbes du Commonwealth et la Communauté caraïbe a explicitement résisté aux initiative appuyées par les États-Unis et visant à faire admettre Porto Rico, Haïti et la République dominicaine dans la Banque de développement des Caraïbes ou le Marché commun. De plus, les membres des Caraïbes du Commonwealth sont membres de l'organisme régional qu'est la Commission économique des Nations Unies pour l'Amérique latine (CEPAL), qui comprend Cuba, et ils ont donné leur appui à diverses initiatives ayant pour objet de raffermir l'unité caraïbe en y incluant Cuba mais en excluant les grandes puissances régionales du Venezuela ou du Mexique. Mentionnons, parmi ces initiatives, le Comité de CEPAL pour le développement et la coopération dans les Caraïbes. Quant aux efforts appuyés par les États-Unis et visant à exclure Grenade de la famille des pays des Caraïbes du Commonwealth, cette tentative s'est heurtée à la ferme résistance du CARICOM et des membres régionaux de la BDC. Le gouvernement de la Jamaïque lui-même a refusé d'affaiblir la solidarité du CARICOM sur cette question, malgré les pressions constantes exercées par le Daily Gleaner. L'objectif fondamental qui sous-tend l'initiative américaine au sujet des Caraïbes et qui s'est exprimée le plus explicitement dans la proposition faite par M. Seaga en 1979 est contraire, en fin de compte, aux politiques externes des pays de la Communauté caraïbe.

L'intégration des Caraïbes et de l'Amérique centrale en un consortium de puissances métropolitaines et régionales dans le bassin des Caraïbes

Dans les Caraïbes orientales, on écarte généralement les initiatives "quadrilatérales" comme étant peu susceptibles d'aboutir à des résultats tangibles. Le "mini-plan Marshall" est considéré comme une manoeuvre politique de M. Seaga visant à attirer des investissements et des fonds d'aide en Jamaïque.

On s'est montré sceptique jusque chez les meilleurs alliés politiques des États-Unis. C'est le cas, par exemple, de Mme Eugenia Charles, premier ministre de la Dominique:

> Tout ce qu'il y a eu jusqu'à présent, ce sont des mots. On n'a pas encore agi. Il est trop tôt pour que l'on puisse dire ce qui pourra en résulter. Les bénéficiaires de l'aide devraient se réunir pour décider de ce qu'ils veulent, de ce que sont nos priorités. Je suis lasse d'aller à des conférences comme celle du CGCED pour en revenir à peu près sans résultat.

M. Rickey Sing, du Caribbean Contact, s'est montré franchement incrédule:

> Le plan Marshall? Il est probable qu'il n'en sortira rien. Ce sont des événements cycliques. Après la révolution cubaine, il y a eu l'Alliance pour le progrès, qui n'a pas réalisé son objectif: détruire les causes du mécontentement. Nous avons maintenant ce qu'on appelle le plan Marshall. Et, de plus, il s'agit du plan de Seaga pour la Jamaïque.

Le Dr. Vaughan Lewis, directeur de l'Institut de la recherche sociale et économique à l'Université West Indies, ne voit lui aussi dans le "plan Marshall" qu'une disposition spéciale à l'intention de la Jamaique:

> Pour M. Seaga, le "plan Marshall" est un plan pour la Jamaique. C'est lui qui a conçu le plan, qu'il a vendu aux Américains comme étant le moyen de sauver les Caraibes du communisme. Il s'est présenté comme le chef anglophone des Caraibes qui ferait de la Jamaique l'illustration exemplaire de l'entreprise privée et la riposte à la menace du communisme. En réalité, on peut voir très clairement ce que veut Seaga: obtenir un grand afflux de capitaux pour la Jamaique, point. Fini. Il est avant tout un politicien de la Jamaique et il sait que son sort politique dépend de la croissance économique de la Jamaique.

M. Henry Forde, de la Barbade, considère la politique caraibe des É.-U. comme peu réaliste:

> Les É.-U. ont l'habitude de croire qu'ils peuvent trouver aux Caraibes un chef pouvant parler au nom de tous les pays de la région. M. Manley n'était pas le porte-parole de toutes les Caraibes du Commonwealth, pas plus que M. Seaga ne l'est aujourd'hui. Les Américains veulent qu'un leader des Caraibes soit leur porte-parole. Un jour, ils ont voulu que ce soit la Barbade, mais M. Adams leur a répondu: "Oh non!" Ils ont voulu donner ce rôle au Dr. Williams, de Trinidad, qui leur a répondu: "Non merci".
>
> Les États-Unis ont une approche peu réaliste. Il est peu réaliste d'écarter Cuba et peu réaliste aussi de vouloir intégrer l'Amérique centrale et les îles des Caraibes du Commonwealth dans le cadre d'un régime applicable à ce qu'on appelle le bassin. S'il est vrai qu'il y a des similitudes entre les problèmes de l'Amérique centrale et ceux des Caraibes du Commonwealth et des autres îles, il y a une grande méfiance et des traditions culturelles différentes qui séparent l'Amérique centrale des Caraibes du Commonwealth. Il peut y avoir une collaboration fonctionnelle entre ces pays, mails il est peu réaliste de chercher à intégrer tous les pays du bassin. Dans les seules Caraibes du Commonwealth, il y a des divergences de vue: certaines

> sont plus à droite que d'autres; certaines sont plus que d'autres axées sur le tiers monde.

En fin de compte, le concept même d'un plan pour le bassin des Caraïbes est suspect. Le concept du "bassin des Caraïbes" a été rejeté par feu le Dr. Eric Williams comme étant un "concept étranger" et une atteinte à l'indépendance des Caraïbes du Commonwealth. À ce point de vue, un plan global et multilatéral applicable au bassin des Caraïbes - conçu par les États-Unis et leurs partenaires est nettement incompatible avec les aspirations des Caraïbes du Commonwealth, désireuses de se libérer de 400 ans de colonialisme et de manipulation de l'extérieur.

Le Haut-commissaire de Trinidad et Tobago à Ottawa, M. J.R.P. Dumas, nous rappelle que le Dr. Eric Williams a mis les pays des Caraïbes en garde contre les visées expansionnistes du Nevezuela dès 1975, lorsqu'il a accusé le Venezuela de vouloir "recoloniser" les Caraïbes.

> Le point de vue du Dr. Williams était que, après 400 ans de colonialisme, les îles des Caraïbes devaient se libérer des influences extérieures; le "bassin des Caraïbes", selon de Dr. Williams, est un concept étranger et une ateinte à l'indépendance des Caraïbes du Commonwealth et il a tout particulièrement désigné le Venezuela comme un agent de la "recolonisation" de la région.
>
> Bien que Trinidad envoie un observateur de rang inférieur au CGCED, Trinidad a refusé d'y participer comme donateur et elle a lancé son propre programme d'aide par l'intermédiaire du Conseil d'aide des Caraïbes. Celui-ci se limite aux Caraïbes du Commonwealth. Les Américains ont insisté, bien décidés qu'ils étaient à lancer quelque chose dans la région et c'est ainsi que nous avons le spectacle étrange de toutes sortes de pays faisant partie du consortium du CGCED - comme l'Argentine, Israel et le Koweit, qui n'ont absolument aucun lien géographique avec la région.

Le Mexique s'est montré extrêmement prudent dans l'élaboration de sa politique des Caraïbes. De toute manière, ce que veut surtout le Mexique au sujet du bassin des Caraïbes, c'est d'empêcher la montée des conflits en Amérique centrale et particulièrement d'empêcher la guerre civile du Guatemala d'atteindre l'intensité qui marque la situation du Salvador. Ce qu'il y a de commun dans les intérêts du Mexique et ceux des États-Unis à l'égard du bassin des Caraïbes ne nous intéresse pas ici. Ce qui est certain, c'est que c'est le Venezuela qui joue maintenant un rôle plus actif à l'égard des îles de l'archipel des Caraïbes, notamment des Caraïbes orientales. Le Venezuela maintient un avant-poste matériel dans les Caraïbes du Nord-Est avec l'île Aves et, à titre de pays exportateur de pétrole possédant un littoral étendu sur la mer des Caraïbes, il considère les Caraïbes comme son débouché sur l'Atlantique et comme une "sphère d'influence". Le Venezuela a utilisé ses pétrodollars pour établir des liens institutionnels directs par le moyen d'une participation à la Banque de développement des Caraïbes et par des crédits pétroliers. Il semble que le Royaume-Uni ait appuyé tout particulièrement une présence active du Venezuela dans les Caraïbes orientales et qu'il ait encouragé le Venezuela à participer au consortium du bassin des Caraïbes. Le Venezuela semble avoir identifié Sainte-Lucie comme étant l'île occupant la situation la plus centrale dans les Caraïbes orientales et il a établi une forte présence dans ce pays sous la forme d'investissements du secteur privé en entrepôts, en services maritimes et

en installations pour le traitement de l'asphalte ainsi que par l'établissement d'une ambassade et l'offre de secours à la suite de l'ouragan Allan. La présence du Venezuela se caractérise par une rivalité idéologique et diplomatique avec Cuba et elle accuse une structure analogue en Amérique centrale.

La réaffirmation récente des prétentions territoriales du Venezuela à l'égard des cinq huitième des 83,000 milles carrés qui constituent la Guyana rappelle l'avertissement lancé par le Dr. Eric Williams en 1975, au moment où celui-ci analysait les relations du Venezuela avec les Caraibes et décrivait le Venezuela comme une menace éventuelle à l'égard de toute la Communauté caraïbe. Les prétentions territoriales du Venezuela contre la Guyana avaient été mises de côté temporairement en 1970, à la suite du protocole de Port of Spain négocié avec la démiation active du Dr. Eric Williams. Le protocole doit expirer en juin 1982 et le Venezuela a annoncé son intention de ne pas en prolonger la durée. En avril 1981, le président du Venezuela a annoncé la réaffirmation des prétentions du Venezuela dans une déclaration que le gouvernement de la Guyana a qualifiée de "belliqueuse". Au même moment, le Venezuela a fait connaître son opposition à l'intention de la Guyana de procéder à l'aménagement hydro-électrique du Haut Mazaruni, projet qui avait depuis peu reçu l'assentiment de la Banque mondiale, après de nombreuses années de discussions. Le gouvernement de la Guyana, qui a menacé de soumettre le différend au Conseil de sécurité des Nations Unis, a exprimé sa gratitude à tous les gouvernements des Caraibes du Common-

wealth et particulièrement au gouvernement de la Barbade pour leur fervent appui à la Guyana, aujourd'hui menacée de voir son territoire démembré. Dans ce message de remerciement, le gouvernement de la Guyana notait que "tous les pays du Caricom sont liés les uns aux autres non seulement par des liens économiques, qui sont importants, mais aussi par des liens socio-culturels, qui sont indestructibles".

Plus haut dans le présent rapport, nous avons noté que le Canada est dans une situation sans égale du fait qu'il ne constitue pas une ancienne puissance coloniale et qu'il ne pose aucune menace territoriale ni militaire à la région du Caricom ni à aucun des pays qui en font partie. Au sujet des "relations spéciales" entre le Canada et le Caricom, il importe de noter que le Canada est demeuré silencieux au sujet des prétentions territoriales du Venezuela à l'égard de la Guyana. Ce silence fait constraste avec la ferme position que le Canada a exprimée au sujet de l'intégrité territoriale du nouvel État de Belize, menacé par le Guatemala.

L'aide au développement, moyen d'imposer les priorités américaines

Un examen administratif des relations des É.-U. avec les pays en développement a été achevé au cours de l'été. Selon un résumé officiel de ces travaux, les États-Unis rejettent "carrément la conception selon laquelle le système (économique international) actuel doit faire l'objet d'une restructuration radicale. Les É.-U. sont convaincus que le système actuel a fonctionné non seulement à l'avantage des pays avancés mais aussi à l'avantage des pays qui ont

suivi des politiques sensées." Le seul secteur que les É.-U. considèrent comme négociable a trait à un certain relâchement des restrictions imposées à l'importation des textiles et l'on signale, à cet endroit du texte, que les É.-U. fournissent un accès plus libre aux textiles que n'importe quel autre pays développé. Il n'y aura pas d'"entretiens globaux" du genre de ceux dont on a traité cette année au siège des Nations Unies à New York. Le gouvernement Reagan va plutôt s'efforcer de remettre les investissements internationaux à l'ordre du jour des entretiens internationaux. Les multinationales étaient sur la défensive au cours des années soixante-dix: "La situation est prête à changer." La politique des É.-U. sera conforme aux approches adoptées par l'administration sur le plan intérieur: l'orientation de base va mettre l'accent sur les bonnes politiques intérieures à suivre. L'aide économique servira à pousser les pays pauvres vers une plus grande participation au système économique international et à pousser les éléments pauvres de ces pays à une participation plus entière à l'économie commerciale. "L'aide aura pour but de faciliter à ces pays ou à ces éléments la participation à l'économie mondiale, au sein de laquelle les résultats importants sont plus aptes à se produire avec le temps."

Selon ce point de vue, le problème économique des pays de l'Amérique centrale et des Caraïbes et, d'une manière plus générale, les problèmes économiques des pays en développement sont attribuables à de mauvaises politiques intérieures, que M. Haig désigne comme étant des politiques de "déterminisme économique". Dans la mesure où l'investissement privé doit constituer le moteur

de la croissance, la situation politique interne des pays en développement, y compris ceux des Caraibes, devra garantir la sécurité des investissements nationaux et étrangers.

Une telle politique a du moins le mérite d'être cohérente: dans le domaine politique, le cadre de référence imposé par la guerre froide détermine qui sont les amis et les ennemis. Ainsi:

1) L'alliance avec les États-Unis a la préséance sur toutes les autres considération, y compris les violations massives des droits de la personne;
2) Dans le bassin des Caraibes, les relations avec Cuba constituent le test véritable servant à déterminer quels sont les amis et les ennemis.

Dans le domaine économique, les règles qui s'appliquent sont celles de l'économie de l'offre. Par conséquent:

3) L'entreprise privée a la préséance sur le secteur public;
4) Les exportations commerciales l'emportent sur l'autosuffisance en matière de besoins fondamentaux, y compris le besoin de nourriture;
5. La croissance économique a la préséance sur l'équité et la justice sociales.

Une des caractéristiques importantes de la nouvelle politique américaine, c'est qu'elle vise explicitement à intervenir dans les affaires internes des pays en développement. Les tâches prioritaires des gouvernements vont être ramenées, dans la mesure du possible, à la conformité aux doctrines de l'économie de l'offre que fait actuellement siennes l'administration américaine.

L'octroi ou le refus du financement pour le développement constitue un levier puissant, mais ce n'est pas le seul. Un réseau d'institutions officielles et non officielles est mis en place pour permettre aux forces intérieures réactionnaires d'exercer des pressions internes sur les gouvernements, à la poursuite des mêmes fins.

Un cas particulièrement fruste de pressions exercées par les États-Unis pour diviser les pays du Caricom en fonction des idéologies et pour miner l'autorité de la Banque de développement des Caraïbes s'est présenté sous la forme des conditions liées à un prêt de 4 millions de dollars de l'AID des É.-U. à la BDC pour la satisfaction des besoins humains fondamentaux dans les Iles-du-Vent et les Iles-sous-le-Vent. Le gouvernement des États-Unis a alors stipulé que la Grenade devait être exclue du programme de la BDC. Le conseil des gouverneurs de la Banque a rejeté cette condition et, par conséquent, refusé les 4 millions de dollars. Les membres britannique et canadien du conseil ont voté avec tous les membres régionaux le rejet de l'offre américaine. On notera que le but visé était de profiter des besoins fiscaux urgents de certaines des petites îles et de semer la division parmi les membres régionaux de la Banque de développement des Caraïbes. Rien d'empêche l'AID des É.-U. - ni aucun autre auteur de don bilatéral - de fournir une aide bilatérale à quelque pays que ce soit ou d'exclure d'une aide bilatérale quelque pays que ce soit. Dans le cas qui nous intéresse, les É.-U. ont imposé une condition d'exclusion à l'égard de Grenade dans le cas des fonds fournis par les É.-U. au titre d'une aide multilatérale à un programme

de la BDC.

Le Comité permanent des ministres du Caricom chargés des affaires étrangères, réuni à Grenade, a vertement condamné les États-Unis pour cette "agression économique" contre Grenade:

> "De telles pressions économiques et politiques équivalent à une grossière ingérence dans les affaires internes de Grenade et violent le droit de chaque peuple à déterminer son propre développement social et économique."

Le Comité permanent a également noté le ferme appui fourni à cet égard à Grenade par l'Organisation des Etats des Caraibes orientales, qui tenait une réunion à Saint-Kitts-Nevis le 18 juin 1981 et par le Groupe des Caraibes pour la coopération et le développement économique (CGCED), réuni à Washington le 23 juin et la ferme résolution adoptée par le Système économique latino-américain (SELA) le 1er avril 1981 et par les États de l'Afrique, des Caraibes et du Pacific (ACP) le 2 avril 1981.

Les Ministres ont aussi condamné les tentatives visant à corrompre des institutions régionales des Caraibes créées au cours de longues années de lutte et déploré que l'on veuille utiliser ces institutions pour appliquer des pressions politiques à des États membres particuliers.

Ces grossières pressions politiques sont particulièrement humiliantes car elles profitent des immenses problèmes sociaux et économiques des petites îles, tout particulièrement des pays tels que la Dominique qui ont subi d'énormes dommages du fait de deux ouragans en 1979 et l'an dernier. Malheureusement,

les pressions américaines ont porté fruit sous la forme des griefs exprimés par le premier ministre, Mme Eugenia Charles, à l'endroit du gouvernement de Grenade. Selon elle, Grenade aurait dû se retirer du programme de la BDC. Mais pourquoi? Grenade a besoin d'aide autant que tous les autres pays les moins développés. Nous considérons que la BDC a réagi avec dignité en ripostant à cette tentative de violation de sa charte.

De nouvelles pressions américaines se sont exercées sous la forme d'une demande voulant que Porto Rico soit accepté comme membre régional, avec droit de vote, de la Banque de développement des Caraïbes - proposition qui a été rejetée par le conseil des gouverneurs. D'après les statuts de la Banque, les membres régionaux contrôlent 60 pour cent de l'avoir propre et des votes. A moins d'exercer sa présence au sein des membres régionaux existants (par des tactiques telles que celles que nous avons décrites au sujet de l'exclusion de Grenade des fonds de l'aide multilatérale fournis par les É.-U.) ou de forcer la BDC à accepter Haiti et/ou Porto Rico à titre de membres possédant le droit de vote en vertu de leur position géographique, les États-Unis font face à un groupe d'États du Commonwealth qui sont membres de la BDC et qui protègent tous jalousement leur souveraineté durement acquise.

La BDC a récemment invité les É.-U. à se joindre à la Banque à titre de membre non régional afin d'accroître l'avoir propre de l'institution et, par conséquent, le montant qu'elle est autorisée à emprunter pour le prêter aux membres du Caricom. À l'heure actuelle, le Canada et le Royaume-Uni sont les seuls

membres extra-régionaux. Les membres de cette catégorie sont limités à 40 pour cent de l'avoir propre et des votes. Le Mexique a également posé sa candidature. Ce pays, tout comme la Colombie et le Venezuela, aura le statut de membre régional. L'apparition des É.-U. au conseil des gouverneurs de la BDC soulève toutefois des inquiétudes quant aux pressions qui sont susceptibles de s'exercer sur le Canada, lui aussi membre du conseil des gouverneurs de la BDC.

À cause de la politique avouée des É.-U. visant à accroître le rôle du secteur privé, on appréhende à bon droit, au sein de la direction de la Banque de développement des Caraïbes, le rôle que joueront la CAIC ou Caribbean Association for Industry and Commerce (Association de l'industrie et du commerce des Caraïbes), qui agrandit actuellement son siège social de la Barbade et la CIC, au Caribbean Investment Corporation (Société d'investissement des Caraïbes), contrôlée naguère à 60 pour cent par le secteur public et à 40 pour cent par le secteur privé et maintenant à 30 pour cent par le secteur public et 70 pour cent par le secteur privé. Étant donné l'incertitude qui entoure la nature de l'apport des É.-U. à l'initiative du bassin des Caraïbes, on peut craindre l'existence d'un plan visant à faire de la CAIC un organisme jouant un rôle parallèle à celui de la Banque de développement des Caraïbes et un moyen de réalisation d'une aide bilatérale directe des É.-U. au secteur privé de la région. Le Dr. S. Jones-Henrickson, du Collège des Îles Vierges, a exprimé la colère de plus en plus vive qu'il éprouve à voir des pressions financières extérieures redoubler d'intensité dans les Caraïbes avec un "esprit de vengeance" et manifester la volonté bien

ferme de détruire toute initiative socialiste dans la région en fournissant une aide liée "non seulement par des cordes, mais par des fils de fer".

L'utilisation de l'aide comme levier a aussi été illustrée par la décision que le gouvernement des É.-U. a prise en août dernier d'imposer son veto à un prêt agricole à faible taux d'intérêt d'une valeur de 20 millions de dollars à la Guyana par la Banque interaméricaine de développement. Ce prêt faisait partie intégrante du programme actuel de la Guyana auprès du FMI et il constituait une addition au "prêt d'adaptation des structures" accordé récemment par la Banque mondiale pour encourager la production agricole et "transformer l'économie". Des porte-parole de l'ambassade des É.-U. à Georgetown ont cité le Sous-secrétaire du trésor américain, M. Tim McNamar, selon qui l'administration Reagan "ne veut plus endosser les prêts des institutions multilatérales de développement (comme la BID) qui ne sont pas fondés sur une économie viable". Les prêts de la BID exigent la majorité des deux tiers. Les É.-U. comptent pour 34.5 pour cent du vote au sein de la filiale de la BID qui prête à des conditions avantageuses et son vote négatif a donc annulé automatiquement le prêt de 20 millions de dollars à la Guyana. Le premier ministre, M. Burnham, a soutenu que la raison de la décision des É.-U. d'imposer un veto au prêt de 20 millions de dollars, c'est qu'on voulait voir la Guyana remettre Guyamine à Alcan et à Reynolds. Guyamine est la société parapublique qui administre l'industrie nationalisée des alumines de bauxite de la Guyana que détenaient autrefois Alcan et Reynolds. M. Burnham a soutenu qu'"ils veulent faire de nous une colonie, comme autrefois.

Ils veulent que nous remettions les industries que nous avons prises en mains".*

Les États-Unis ont fait savoir très clairement que l'initiative du bassin des Caraïbes ne sera pas un "plan Marshall". On veut dire par là que l'accent ne sera pas mis sur l'aide officielle, mais bien plutôt sur les conditions avantageuses faites au commerce et aux investissements. De plus, l'initiative doit être multilatérale et non pas constituer le plan américain que fut le plan Marshall. La raison en a été formulée par le vice-président Bush, qui a fait allusion à l'échec des deux plans antérieurs élaborés par Washington: l'Alliance pour le progrès de Kennedy et le Nouveau dialogue de Nixon-Kissinger. Le Venezuela et le Mexique ont fait un apport de 350 millions de dollars chacun à la région par la vente de pétrole à des conditions avantageuses. Cet arrangement est le résultat des négociations qui ont débuté en 1974, à la suite du succès qu'a connu l'OPEP dans sa campagne visant à relever les revenus des pays exportateurs de pétrole. Le Canada a annoncé en janvier 1981 que son aide aux Caraïbes sera doublée pour se situer à quelque 100 millions de dollars par année.

À l'encontre des quelque 700 millions de dollars que doivent fournir le Venezuela et le Mexique sous forme de crédits pour le pétrole et de l'apport

---

* Le prêt de la BID a été approuvé par la suite. On ne sait pas quelles sont, le cas échéant, les contreparties qui ont pu être arrachées à la Guyana.

analogue, mais encore plus généreux, que doit faire Trinidad, l'aide officielle des É.-U. à l'Amérique centrale et aux Caraïbes est presque exclusivement bilatérale et "elle est dirigée avec précision de manière à protéger directement les intérêts américains". L'organisme américain AID a demandé au Congrès d'autoriser une aide économique de 343 millions de dollars à l'Amérique centrale et aux Caraïbes pour l'exercice 1982, ce qui représente 95 pour cent de tout le budget des dépenses que les É.-U. doivent consacrer à l'aide dans l'hémisphère: 174 millions de dollars pour l'Amérique centrale et 169 millions de dollars pour les Caraïbes. On dit que le Secrétaire d'État, M. Haig, travaille aussi à obtenir des fonds discrétionnaires d'une valeur totale de 230 millions de dollars qui, s'ils sont approuvés par le Congrès, donneront carte blanche à la Maison Blanche pour que celle-ci dépense jusqu'à 130 millions de dollars d'une aide économique d'urgence liée à la sécurité et 100 millions de dollars en fournitures militaires.

Les 174 millions de dollars destinés à l'Amérique centrale sont constitués par 114 millions de dollars d'une aide bilatérale au développement et 60 millions de dollars de fonds de soutien économique (ESF ou Economic Support Funds). Le Salvador doit en recevoir 35 millions de dollars, soit le programme le plus considérable d'aide au développement de l'hémisphère, et 40 millions de dollars de fonds de soutien économique, soit au total 95 millions de dollars. De plus, le Salvador doit recevoir 25 millions de dollars de crédits à la vente d'articles militaires. Dans le cas du Nicaragua, on a prévu 35 millions de dol-

lars d'aide au développement, qui seront toutefois à la disposition de ce pays seulement si celui-ci "accepte une société pluraliste" et s'abstient de venir en aide au Front démocratique révolutionnaire du Salvador. Les crédits militaires au Honduras doivent être doublés pour passer de 5 à 10 millions de dollars et les programmes internationaux d'instruction et de formation militaires au Salvador et au Honduras sont aussi augmentés. L'aide attribuée au Guatemala et aux autres pays de l'Amérique centrale demeure à peu près stationnaire aux niveaux de 1981.*

Pour les Caraïbes, 89 millions de dollars, soit le tiers de toute l'aide au développement de l'hémisphère, plus 60 millions de dollars de fonds de soutien économique ont été demandés par l'AID des É.-U. À l'encontre de l'Amérique centrale, où toute l'aide américaine sera bilatérale, le tiers des 89 millions de dollars qui constitueront l'aide au développement des Caraïbes doit être acheminé par l'intermédiaire d'institutions multilatérales, dont la Banque de développement des Caraïbes. Le reste sera dirigé surtout vers la Jamaique et vers les États des Caraïbes orientales. La politique d'aide des É.-U. a été définie par le Sous-secrétaire d'État intérimaire, M. John A.

---

*Ces chiffres désignent les crédits de l'aide qui étaient autorisés au moment où nous avons rédigé ce rapport. Il est maintenant manifeste que l'aide militaire et économique des É.-U. aux gouvernements "amis" du bassin des Caraïbes va dépasser ces sommes de beaucoup pour 1982.

Bushnell, de la manière suivante:

1) Resserrer les liens d'amitié et la collaboration entre les îles, notamment par des mesures conjointes de sécurité entre les plus petits des États insulaires pour qu'ils puissent se protéger, maintenir la loi et l'ordre et conserver leur intégrité territoriale et leur souveraineté nationale.
2) Encourager les institutions politiques et sociales de manière à raffermir les processus démocratiques et constitutionnels; et
3) Étendre le secteur productif pour permettre aux pays d'étendre leur base de ressources et de s'acheminer vers l'autonomie économique.

"Le programme vise surtout la Jamaique. On suivra de près, dans toutes les Caraïbes, le résultat de cet effort qui a pour objet le redressement de la Jamaique selon les principes caractéristiques de l'Ouest. Notre intérêt national exige que nous aidions la Jamaique à réussir. Nous prévoyons que ce programme, dont une grande partie vise à redonner vigueur au secteur privé, transformera la croissance négative de l'économie en une croissance positive avant la fin de l'année 1981", a précisé M. Bushnell. La Jamaique doit recevoir 19 millions de dollars d'aide au développement et 40 millions de dollars de fonds ESF, cette dépense devant s'ajouter à l'initiative qu'a prise le président Reagan de stimuler les investissements étrangers privés en Jamaique. Un million de dollars d'aide à la sécurité doit aussi être fourni à la Jamaique.

Outre les fonds multinationaux acheminés par l'intermédiaire de la BDC, l'organisme américain AID destine 20 millions de dollars de fonds ESF aux petites îles des Caraïbes orientales et il doit consacrer 7.5 millions de dollars à un programme de garde côtière régionale pour les États des Caraïbes orientales, suivant en cela une initiative britannique.

Il apparaît donc avec évidence que l'aide officielle des États-Unis à l'Amérique centrale et aux Caraïbes est faible quantativement, comparativement à l'appui fourni par le Venezuela, le Mexique, Trinidad et le Canada; elle est aussi dirigée d'une manière très précise pour servir directement les intérêts stratégiques américains. Ces intérêts comprennent un ferme appui aux régimes actuels du Salvador, du Honduras et du Costa Rica en Amérique centrale et des mesures spéciales à l'intention de la Jamaique aux fins de la sécurité dans les Caraïbes orientales. L'apport des É.-U. à l'initiative du bassin des Caraïbes ne dépassera sans doute pas 300 millions de dollars - et c'est sans doute le Salvador qui en sera le principal bénéficiaire. La répartition de l'élément américain de l'IBC est bien peu conforme au projet "multilatéral", "véritablement non-aligné" et "sans connotation Est-Ouest" décrit par M. Haig dans le discours que nous avons cité plus haut dans le présent rapport. Par rapport à l'aide économique dont la région a effectivement besoin, l'IBC est tout à fait insuffisante. Les sommes qu'il faut comme soutien d'urgence à l'égard de la balance des paiements des pays des Caraïbes et de l'Amérique centrale sont de

l'ordre de deux à trois milliards de dollars par année et c'est nettement là l'affaire des grandes institutions multilatérales de prêts, fonctionnant par l'intermédiaire des voies institutionnelles existantes. À cet égard, les États-Unis n'ont pas été d'un grand secours: ils ont même exercé des pressions sur la Banque mondiale et sur le Fonds monétaire international pour que ceux-ci se montrent moins libéraux que ces dernières années à l'égard des pays du tiers monde.

4. RELATIONS POLITIQUES CANADA-CARAÏBES

Nous avons noté que les liens historiques du commerce et des investissements ont perdu de leur importance alors que les relations entre gouvernements occupent un rang de plus en plus élevé dans les relations entre le Canada et les Caraïbes du Commonwealth. Les relations "de personne à personne" découlant des migrations et du tourisme renforcent les relations officielles. Les Caraïbes du Commonwealth sont probablement la seule région du tiers monde où le Canada possède une présence distincte - qui se concentre dans les petites îles des Caraïbes orientales.

Au point de vue du monde des affaires canadien, la région n'est plus tellement intéressante: l'action se déplace rapidement vers les pays plus grands et plus industrialisés de l'Amérique latine - Brésil, Venezuela et Mexique, tout d'abord; et peut-être aussi Argentine et Chili. Au sein des Caraïbes du Commonwealth, Trinidad est le seul pays qui intéresse sérieusement le monde des affaires canadien. À cause des ressources énergétiques en pétrole et en gaz naturel de l'île, on peut s'attendre à ce que de grandes dépenses continuent d'être consacrées à un grand nombre de projets. Si la politique canadienne en matière d'aide au développement devait être régie principalement par les désirs du monde des affaires du Canada, les Caraïbes du Commonwealth perdraient de leur importance, tout comme Haïti - qui est trop pauvre pour fournir des marchés intéressants à l'exportation; la République

dominicaine recevrait sans doute plus d'attention car les perspectives commerciales y sont nettement plus brillantes; les compagnies minières du Canada y ont d'ailleurs déjà fait des investissements considérables.

Il est manifeste, toutefois, d'après la décision prise par le Cabinet en octobre 1980, que le principal fondement de la politique du Canada à l'égard des Caraïbes du Commonwealth n'est pas d'ordre commercial, mais plutôt politique. Le Canada a annoncé "une nouvelle orientation de ses relations avec le Commonwealth", accompagnée du doublement de l'aide au développement. Parlant d'un examen exhaustif des relations du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth, M. MacGuigan a déclaré:

> Notre examen a confirmé comme politique officielle que les Caraïbes du Commonwealth sont et vont demeurer une région d'un très grand intérêt pour le Canada. Le Canada a approuvé un plan d'action en vue d'une approche politique régionale voulant que les Caraïbes du Commonwealth fassent l'objet d'une attention prioritaire. Il y a deux aspects nouveaux à ce plan d'action: c'est la première fois que le Canada formule une telle politique globale à l'égard des Caraïbes du Commonwealth; et, comme je l'ai déjà fait remarquer, nous avons accordé la priorité aux Caraïbes du Commonwealth dans la politique extérieure d'ensemble du Canada.

Pour comprendre les origines de la révision de principe des relations du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth, il nous faut

remonter à l'année 1979. Nous avons décrit plus haut, dans le présent rapport, les événements de cette année-là. Au cours de 1979, la politique des É.-U. à l'égard des Caraïbes s'est modifiée dans le sens d'une approche de stratégie militaire et d'idéologie qui visait surtout Cuba et qui s'est manifestée par l'hostilité à l'égard du gouvernement de Grenade et par l'envenimement des relation avec la Jamaïque.

Au début de l'année 1979, M. Trudeau a accepté l'invitation qui lui était faite par le premier ministre de la Jamaïque de participer à un minisommet des dirigeants des pays développés et en développement qui se tiendrait en Jamaïque et qui rechercherait de nouveaux progrès dans la voie d'un nouvel ordre économique international. M. Manley nous a dit qu'il avait parlé bien des fois avec M. Trudeau du rôle modérateur que le Canada pourrait jouer dans le conflit Nord-Sud. Il nous a dit aussi que M. Trudeau s'était tout d'abord montré sceptique au sujet du Commonwealth mais qu'il en était venu à penser que le Commonwealth, institution difficile à définir, est néanmoins une institution viable et importante et que le rôle du Canada au sein de cette institution avait pris une grande importance.

Les représentants du Canada dans les Caraïbes étaient de plus en plus mal à l'aise devant les positions "stratégiques" dures adoptées par les États-Unis en 1979 et ils jugeaient préférable que le Canada prenne ses distances à l'égard des politiques américaines. Lorsque

Mlle MacDonald, à titre de ministre des affaires extérieures du nouveau gouvernement conservateur, a ordonné une revue de principe des relations du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth, les hauts fonctionnaires canadiens des hauts commissariats du Canada à la Barbade, à la Jamaïque et à la Guyana étaient prêts. D'après M. Roger, haut-commissaire du Canada à la Barbade, les principaux responsables de la révision furent effectivement les trois Hauts-commissaires. Il importe de noter que l'importance accordée aux Caraïbes du Commonwealth par le gouvernement de M. Clark faisait suite à la Conférence du Commonwealth tenue à Lusaka en 1979, conférence qui avait donné l'occasion d'un contrat personnel entre M. Clark et Mlle MacDonald, d'une part et plusieurs premiers ministres des Caraïbes du Commonwealth, d'autre part. Les dirigeants du Commonwealth, dont M. Michael Manley, avaient joué un rôle important dans les négociations qui ont abouti à l'indépendance du Zimbabwe et, d'une manière plus générale, dans l'étude des problèmes d'ensemble de la décolonisation au sein du Commonwealth, y compris les injustices du système économique international résultant de plusieurs siècles de colonialisme. L'appartenance au Commonwealth offrait donc au Canada la possibilité de prendre ses distances politiques avec les États-Unis au sujet des Caraïbes du Commonwealth en 1979. Il n'est pas douteux que la révision de principe a été surtout d'ordre politique. Elle n'était pas motivée par des préoccupations commerciales; elle ne

visait pas non plus, à l'origine, à accroître l'aide au développement de la région. La décision de doubler le programme d'aide au Canada est récente et elle a été "ajoutée à la fin".

Un autre intrant de la révision de principe a été constitué par les pressions exercées par la Grande-Bretagne, et aussi par le Venezuela, pour que le Canada partage la responsabilité des mesures de sécurité à mettre en place dans les Caraïbes orientales - mesures dont la Grande-Bretagne s'était occupée jusqu'alors à titre de puissance coloniale. Un tel rôle trouvait sa raison d'être dans les routes utilisées pour l'approvisionnement du Canada oriental en pétrole du Venezuela. Comme le soulignait M. Roger, "nous ne considérons pas que cette région présente pour nous des intérêts stratégiques, mais nous serions très malheureux que des ingérences s'exercent dans les routes d'approvisionnement en pétrole qui relient le Canada oriental et le Venezuela".

La Grande-Bretagne a également encouragé alors le Mexique à se soucier de la sécurité des Caraïbes, principalement au sujet de l'intégrité territoriale de Belize.

Quelles que soient les considérations qui ont motivé à

l'origine la révision de politique, il est manifeste que les "relations spéciales" ont évolué dans le sens de la subordination d'une politique canadienne indépendante aux conceptions de Washington. La décision canadienne d'accorder plus d'importance aux Caraïbes a eu pour effet, en fin de compte, d'offrir aux politiques américaines le couvert de la responsabilité sous la forme de la participation du Canada au plan "multilatéral" du bassin des Caraïbes. Il convient de noter que ce plan était à l'étude sous diverses formes depuis octobre 1979 et qu'on a commencé à en discuter activement à Washington au début de 1981. Il est donc étrange, c'est le moins qu'on puisse dire, que les représentants canadiens aient pu dire si peu de choses au Sous-comité lors de leur témoignage du 16 juillet 1981.

Le Canada, instrument des États-Unis?

Parmi les hommes politiques et les hauts fonctionnaires des Caraïbes on manifeste passablement d'appréhension au sujet des incidences, sur les Caraïbes, des liens qui unissent le Canada et les États-Unis. Les principales questions que l'on se pose au sujet du rôle du Canada dans les Caraïbes se résument à une seule: le Canada n'est-it, volontairement ou non, que l'ombre des États-Unis ou bien le Canada est-il un pays désireux et capable de jouer un rôle modérateur pour empêcher Washington de porter à un niveau trop élevé le conflit idéologique et

stratégique Est-Ouest dans le Caraïbes?

La question a été posée avec acuité par le Haut-commissaire de Trinidad à Ottawa, qui commentait la décision prise par le Cabinet en octobre 1980. Trinidad, rappelons-le, est beaucoup plus généreuse que le Canada pour ce qui est de fournir de l'aide au développement des Caraïbes du Commonwealth. M. Dumas est d'avis que le Canada a pris la décision de ne pas s'opposer aux politiques des É.-U. relatives à l'hémisphère parce que les relations entre le Canada et les É.-U. sont déjà tendues par plusieurs différends bilatéraux:

> Le Canada a eu, avec les États-Unis, plusieurs disputes portant notamment sur la politique énergétique et sur l'examen de l'investissement étranger. M. Trudeau veut "canadianiser" le Canada," ce qui ennuie l'administration Reagan. M. Trudeau jouit du respect des gouvernements des Caraïbes du Commonwealth. On pense que la participation du Canada à l'initiative des É.-U. (dans le bassin des Caraïbes) résulte d'une décision prise par le Cabinet de ne pas s'opposer aux prises de position des É.-U. à l'égard de certaines questions extérieures qui touchent à l'hémisphère. En résumé, Ottawa subit les pressions investissements étrangers et le gouvernement a décidé d'apaiser Washington en coopérant avec les Américain au sujet le la question du bassin des Caraïbes. Les É.-U. se servent du Canada pour mettre de l'avant des politiques que les Américains ne peuvent réaliser unilatéralement. Les É.-U. se servent de la bonne réputation du Canada et de la bonne volonté des gens des Caraïbes à l'égard du Canada.
>
> Le Canada est un allié des É.-U. à l'OTAN, de sorte qu'il y a beaucoup d'ambivalence dans les positions canadiennes. Il y a la politique énergétique nationaliste et la position sur les investissements étrangers d'une part et, de l'autre, les positions axées sur les É.-U. en ce qui concerne l'hémisphère, positions qui touchent maintenant aux relations avec les Caraïbes du Commonwealth.

> Les Américains essaient depuis un certain temps de conscrire le Mexique et le Canada dans l'Accord nord-américain. Le Venezuela possède un nouveau gouvernement de droite et la visite du ministre des Affaires étrangères du Venezuela au Canada, en février 1981 a porté uniquement sur la participation du Venezuela à l'intensification d l'influence du Canada et du Venezuela dans les Caraïbes orientales. Le Mexique, le Canada et le Venezuela sont les "complices" de Washington et Washington wient de faire revivre le modèle "de Porto Rico". C'est plutôt inquiétant. La réunion de Nassau n'a été qu'une farce. Elle a duré 90 minutes. Tout avait été préparé à Dallas".

L'opinion selon laquelle les États-Unis utilisent le Mexique, le Canada et le Venezuela pour donner une apparence d'initiative multilatérale aux politiques américaines a été exprimée également par un économiste important des Caraïbes. Selon lui, ces pays ont été "conscrits"dans le plan du bassin des Caraïbes. Les pressions exercées sur le Canada par les É.-U. se sont nettement intensifiées avec le changement d'administration à Washington. Le procés-verbal de la séance du 16 juillet du Sous-comité révèle une foule de visites privées au Canada par l'omniprésent M. Enders, à l'insu du ministre des Affaires extérieures, nous dit-on. M. Roger nous a confié:

> Le président Reagan semble avoir décidé que la région a besoin d'une poussée économique pour stabiliser la situation politique dans tout le bassin des Caraïbes. Nous avons donc une flambée d'activité alimentée par Tom Enders. Après avoir interprété la situation, les É.-U. veulent la solidarité continentale - le Mexique et le Canada doivent donc se joindre à eux dans un nouveau plan de développement des Caraïbes.

L'ambivalence des positions canadiennes n'est pas passée inaperçue. On nous a souvent demandé ce que le Canada se prépare à faire: le Canada est-il sérieux au sujet d'un rôle à jouer dans l'affrontement Nord-Sud? On a signalé que le Canada entretien d'excellentes relations avec le tiers monde; ses relations sont meilleures et le pays projette une meilleure image que n'importe quel autre pays industrialisé. Cela s'est manifesté aux réunions du Gabon du FMI et de la Banque mondiale, au moment où la majorité a rejeté le candidat des É.-U. au poste de président intérimaire pour élire à la place le ministre canadien des Finances, M. McEachen. Le Canada n'est pas perçu comme une puissance impérialiste. Le Canada a bien joué la carte de l'Afrique. Le Canada a fourni beaucoup d'aide à la Tanzanie et il entretient de bonnes relations avec Cuba.

Il semblerait que les Américains désirent voir le Canada jouer aux yeux du monde un rôle complémentaire important dans le cadre de la stratégie d'ensemble des É.-U. Les É.-U. sont mal vus et cela leur convient de donner l'impression que les initiatives viennent du Canada. Récemment, les É.-U. ont exercé des pressions sur le Canada pour que celui-ci ait une présence plus marquée dans la région des Caraïbes. Les négociateurs des Caraïbes ont eu l'impression que les gens de l'ACDI à Washington voulaient se rendre aux désirs des É.-U. Par exemple, les É.-U. fournissent depuis quelque temps de l'aide aux deux

principales organisations du secteur privé qui sont situées dans les Caraïbes orientales - la CAIC (Association de l'industrie et du commerce des Caraïbes) et la CIC (Société d'investissement dan les Caraïbes). Il semble qu'ils aient réussi à forcer la main au Canada et à faire participer le Canada à l'offre d'une aide officielle semblable à la CAIC par l'envoi de fonds de l'ACDI à l'Association canadienne de l'Amérique latine (ACAL).

Pour ce qui est du secteur privé, des dignitaires de la BDC se sont dit d'avis que les Américains sont naïfs et qu'ils soulèvent de faux espoirs par leur campagne visant à favoriser les investissements privés dans la région. "D'ici à cinq ans, soit lorsque leur plan des Caraïbes aura échoué dans la réalisation des objectifs qu'ils se sont fixés, il y aura une réaction massive contre le secteur privé. Il y aura une forte réaction anti-américaine. Les États-Unis exagèrent les mérites du secteur privé."

Le secteur privé du Canada est prêt à accepter les possibilités offertes par les nouvelles doctrines au sujet de l'importance primordiale des investissements privés dans l'aide au développement. Selon M. Dumas:

> Le Canada a accepté le rôle du complice; on se sert du Canada, qui ne s'y oppose pas tellement. Le secteur privé et le ministère de l'Industrie et du Commerce du Canada désirent

étendre les exportations et les investissements du Canada à l'étranger. C'est tout naturel. Tous les pays veulent étendre les marchés d'exportation. Le secteur privé du Canada et tout particuliérement les banques et les intérêts commerciaux s'indentifient avec la position idéologique de Reagan au sujet de la primauté du secteur privé.

Le secteur privé canadien n'a certes pas été oublié. Dans sa déclaration de janvier 1981, M. MacGuigan élève les activités conjointes de l'Association canadienne de l'Amérique latin (ACAL) et de l'Association de l'industrie et du commerce des Caraïbes (CAIC) au rang d'initiatives appuyées et financées officiellement. De plus, tous les pays des Caraïbes du Commonwealth, quel qu'en soit le niveau de développement économique, seront admissibles à l'aide canadienne au développement. Cette décision facilitera singuliérement les choses aux entreprises canadiennes désireuses d'accéder aux marchés rapidement croissants de Trinidad - pays qui fournit beaucoup plus d'aide que le Canada au développement des Caraïbes du Commonwealth. Le monde des affaires du Canada reçoit une aide de bien des manières, non seulement au moyen d'une aide bilatérale au développement qui est trés liée mais aussi grâce à l'influence variée du ministère de l'Industrie et du Commerce au sein de la structure gouvernementale d'Ottawa. Le ton de la présentation faite par M. MacGuigan à votre sous-comité le 8 juin était fortement marqué par le souci des intérêts commerciaux du Canada en Amérique latine et dans les Caraïbes et traduisait un regain

de confiance de la part du secteur privé à la suite du changement de la pensée économique survenu à Washington.

Le Canada devrait se montrer plus sensé

Les relations officielles entre le Canada et les Caraïbes du Commonwealth ont été rendues épineuses par le paternalisme de beaucoup de représentants canadiens, qui affichent une attitude méprisante à l'égard des Caraïbes du commonwealth. M. Dumas a été particuliérement franc à cet égard:

> Il y a eu passablement de malhonnêteté, par exemple dans le fait que le témoignage présenté au sous-comité par un haut fonctionnaire du ministére de l'Industrie et du Commerce est trés trompeur et que le témoin en question le sait. Ce n'est là qu'un exemple de l'attitude méprisante que bien des gens d'Ottawa manifestent à l'égard des Caraïbes du Commonwealth.

Selon lui, les relations entre le Canada et les Caraïbes du Commonwealth ne sont pas améliorées non plus par des déclarations qui sont un affront à l'intelligence, par exemple celles de hauts fonctionnaires du ministère des Affaires extérieures selon qui "l'administration Reagan est désireuse do favoriser le développement économique et social du bassin des Caraïbes" et "les Américains ont à coeur les intérêts économiques des Caraïbes". La réaction aux prétentions des É.-U. voulant que les politiques américaines soient nécessaires pour que l'on

puisse "refréner" Cuba, c'est de rappeler qu'"il y a des conseillers militaires américains au Salvador et dans la plupart des pays de l'Amérique centrale." D'une manière plus générale, M. Dumas s'est dit très agacé par ces attitudes naïves et condescendantes:

> Tous les pays possèdent des intérêts qui relèvent de la politique étrangère et la politique étrangère nationale, y compris l'aide économique à l'étranger, est l'expression de ces intérêts. Le Canada ne fait pas exception. Il est ridicule de vouloir faire croire que les É.-U., le Canada ou n'importe quel autre pays étranger est motivé avant tout à favoriser le développement social et économique des pays des Caraïbes.

On se plaint constamment de l'absence de consultation. On n'a pas consulté de représentants importants des pays des Caraïbes du Commonwealth au cours du processus de révision des politiques. Ottawa préfère s'appuyer sur les opinions de ses hauts-commissaires de la région plutôt que de consulter les représentants des pays des Caraïbes du Commonwealth qui sont accrédités à Ottawa. La rencontre de Nassau a été, à cet égard, un exemple parfait de non-consultation. Trinidad et Tobago n'ont pas été invités à la rencontre de Nassau. Au sujet de l'absence de représentation des Caraïbes à cette rencontre, M. Henry Forde, de la Barbade, a exprimé sa mauvaise humeur dans les paroles suivantes:

> Le Canada devrait se montrer plus sensé. Ce fut une chose

> ridicule que de rassembler quatre ministres des Affaires étrangères aux Bahamas (Nassau) pour traiter de l'aide aux Caraïbes sans qu'un seul dirigeant des Caraïbes soit présent! Nous sommes las de nous faire traiter en colonies de cette manière. C'est une manière humiliante de faire les choses que de planifier des régimes d'aide économique sans la participation des dirigeants des Caraïbes. Trop souvent les É.-U., et le Canada lui-même, supposent que nos premiers ministres vont s'entretenir avec les fonctionnaires subalternes (américains et canadiens).

Les attitudes du Canada partent trop souvent du principe selon lequel le Canada est Dieu le Père, qui prodigue généreusement ses bienfaits. Ce qu'il faut, c'est une approche mieux informée, plus mûre, plus professionnelle et plus honnête à l'égard d'une relation bilatérale qui, on peut le supposer, est aussi importante pour le Canada que pour les Caraïbes du Commonwealth. Le politique étrangère du Canada est l'expression des intérêts nationaux. Si cette politique sert les intérêts canadiens, la question de la charité est hors de propos. Si ell ne sert pas les intérêts canadiens, pourquoi donc a-t-elle été adoptée? Nous avons déjà dit que la relation en question est avant tout d'ordre politique - et que l'augmentation de l'aide est survenue après coup. Nous affirmons que la relation d'aide est effectivement secondaire et que la principale nécessité, c'est que le Canada se serve de son influence et de ses bons offices pour modérer l'escalade des conflits Est-Ouest dans le bassin des Caraïbes et pour atténuer la présence écrasante des États-Unis. Nous allons citer encore une fois le sénateur

Henry Forde:

> Le Canada devrait jouer un rôle modérateur à l'égard des États-Unis. Il est arrivé que la Barbade demande au Canada de parler aux États-Unis. Le Canada devrait abandonner son idéalisme et modérer sa sentimentalité. Le temps des Lady Boats est fini. Il est bien peu réaliste de parler ici de Confédération. Il faut replacer le passé dans son cadre historique. Le Canada doit décider de ce qu'il veut aux Caraïbes. Nous voulons la tranquillité. Nous ne voulons pas être conscrits dans des conflits entre superpuissances. Nous sommes fermement axés sur l'Ouest. Le Canada peut utiliser l'influence qu'il possède dans les Caraïbes et il devrait faire servir ses politiques d'aide d'une manière constructive et humanitaire en vue de promouvoir le développement social et économique. Le Canada doit décider de ce qu'il veut retirer de ses programmes d'aide - l'aide est-elle un moyen de créer des avantages économiques pour le Canada ou est-elle un moyen de secourir les pauvres gens?

Le Canada et le plan du bassin des Caraïbes

Nous avons suffisamment traité du plan-initiative des Caraïbes pour pouvoir poser certaines questions au sujet de la participation du Canada. Pourquoi le Canada devrait-il donner un air de légitimité aux politiques courantes des États-Unis à l'égard des Caraïbes et de l'Amérique centrale en participant à ce plan multilatéral? Les politiques américaines vont-elles contribuer à assurer la paix et la tranquillité des Caraïbes? Est-ce là le moyen de régler la guerre civile au Salvador - ou au Guatemala? Les Cubains sont-ils vraiment la cause du

problème, selon les prétentions de l'administration du président Reagan? Quelle devrait être la politique du Canada? Devrait-elle reposer sur l'acceptation d'une realpolitik qui accorde des droits de laissez-faire à la superpuissance qui exerce sa domination sur notre hémisphère? Pourquoi le Canada en est-il venu à être mêlé à cette affaire? L'aide au développement va-t-elle augmenter considérablement à la suite de ce plan?

Selon des articles de journaux traitant de la rencontre des pays des Caraïbes avec les partenaires de Nassau tenue à Saint-Domingue en octobre, un haut fonctionnaire canadien aurait dit: "Chaque fois que nous nous réunissons, nous nous attendons à ce que les Américains annoncent quelque chose de tangible et de positif. J'ai dit à mes collègues américains que (le Secrétaire d'État) Haig doit être capable de se lever pour dire: Voici ce que nous pouvons annoncer sinon, la prochaine rencontre va sembler ridicule". On ne sait pas encore si les États-Unis vont décider d'augmenter l'aide officielle au bassin des Caraïbes ni l'importance d'une telle augmentation. Mais l'analyse de la politique américaine à l'égard du bassin des Caraïbes que nous avons faite dans le présent rapport montre indubitablement que toute augmentation de l'aide économique serait de nature bilatérale et viserait la réalisation des objectifs déclarés du gouvernement des États-Unis.

De plus, ces objectifs n'intéressent pas avant tout le développement et ils excluent la diversité idéologique; ils visent précisément à favoriser les intérêts stratégiques des États-Unis dans la perspective d'une guerre froide entre l'Est et l'Ouest. Nous croyons qu'il est ridicule de juger l'initiative du bassin des Caraïbes surtout en fonction d'un important apport additionnel que les É.-U. pourraient faire au plan pour corriger le déséquilibre flagrant de l'apport financier des quatre partenaires et atténuer l'embarras des représentants canadiens. Cela serait ridicule car, si les États-Unis devaient accroître leur contribution - et ils ne s'y sont pas engagés - le problème le plus fondamental ne serait pas réglé pour autant.

Ce qui s'est passé en octobre en République dominicaine illustre le problème avec une clarté fulgurante. En octobre, le vice-président Bush a effectué une visite en République dominicaine et il a profité de l'occasion pour lancer une attaque verbale belliqueuse contre Cuba, qu'il a accusée de n'avoir "rien d'autre à offrir que la révolution" et de "devoir créer d'autres révolutions par la déstabilisation, l'infiltration et le terrorism". Mise à part cette rhétorique, il a expliqué qu'il était "venu manifester son intérêt, plutôt que promettre des programmes concrets". La semaine précédant la visite du vice-président Bush, l'assemblée législative dominicaine avait

protesté contre une mesure déjà adoptée par le Sénat des États-Unis et ayant pour effet de relever le tarif imposé aux importations de sucre étranger en le faisant passer de 15 à 18 cents la livre. Les producteurs de sucre dominicains vendent 98 pour cent de leur sucre aux États-Unis. Et voilà pour l'aide au moyen de privilèges commerciaux! Les pays sont exhortés à "mettre leur confiance dans la libre entreprise" et dans le "système du marché" pendant que les marchés sont manipulés sans pitié en faveur des producteurs américains. Le vice-président Bush s'est ensuite rendu en Colombie, où il a confirmé que les États-Unis vendaient des F16 au Venezuela et des hélicoptères Huey à la Colombie et il a justifié l'aide militaire des États-Unis à la junte du Salvador du fait que le président Duarte avait été "élu par le peuple". Si cette affirmation semble incroyable, reportons-nous plutôt à un communiqué de l'AFP: "Les États-Unis apportent, selon lui, une aide modeste au régime Duarte. Il y a une grande différence, ajouta M. Bush, entre un gouvernement élu par le peuple et une opposition constituée des mouvements de guerillas dirigés de l'extérieur et principalement de Cuba à travers le Nicaragua". On ne saurait douter que les sentiments antiaméricains vont de nouveau éclater dans ces pays et Washington pourra alors parler d'un autre domino tombé pour appuyer ses accusations au sujet de la subversion cubaine.

Le Mexique n'a pas assisté à la rencontre de Saint-Domingue,

pour protester contre l'exclusion de Cuba. Le Mexique a affirmé avec force et netteté son opposition aux politiques des États-Unis. Il l'a fait malgré de fortes pressions exercées sur son économie sous la forme d'une chute des prix du pétrole et de la menace d'une nouvelle dévaluation du peso. Le Mexique a invité Cuba à participer à la rencontre de Cancun et il a retiré son invitation seulement après que le président Castro eut décliné publiquement l'offre parce que le président des États-Unis avait annoncé qu'il refuserait de participer au sommet si Cuba s'y trouvait. En août, le Mexique s'est joint à la France pour reconnaître comme une force politique représentative la coalition politique opposée au régime Duarte au Salvador.

Qu'a fait le Canada? Le Canada a maintenu "une silhouette peu accusée". Les hauts fonctionnaires canadiens postés à la Jamaïque et à la Barbade craignaient fort que le Canada ne soit touché par les accusations américaines. Ils ont craint que le Canada ne soit "embarqué dans le projet américain". Ils ont raison. La situation est inquiétante. Malgré les termes choisis du communiqué final émis à la suite de la rencontre de Nassau, l'initiative du bassin des Caraïbes n'a rien perdu de son orientation idéologique. C'est ce qu'illustrent clairement les événements survenus récemment en République dominicaine.

Selon nous, il y a trois options qui s'offrent au Canada en ce

qui concerne les relations du pays avec le plan du bassin des Caraïbes:

1) demeurer un partenaire et un prête-nom consentant et ne protester que contre l'inégalité manifeste des apports financiers des pays donateurs,

2) demeurer un partenaire hésitant et se joindre au Mexique pour insister sur l'admission officielle de Cuba comme garantie de la nature non idéologique et non alignée du plan; ou

3) se dissocier de l'entreprise et étendre les programmes existants d'aide du Canada aux Caraïbes sur une base bilatérale.

La première option, bien qu'elle soit à première vue la plus intéressante, est susceptible de nuire au crédit du Canada en tant que source d'activité indépendante dans les Caraïbes. A l'encontre du Mexique et du Venezuela, qui sont des puissances régionales voisines ayant des intérêts en matière de politique étrangère en Amérique centrale et dans les Caraïbes et dont l'assistance par le moyen de crédits pétroliers est non discriminatoire et constitue un important pas en avant dans l'ensemble de la collaboration entre pays du Sud, le Canada est dans une situation tout autre. Le Canada n'est pas un pays du bassin des Caraïbes à l'encontre du Venezuela, de la Colombie et du Mexique. Le Canada ne possède pas d'intérêt stratégique dans le bassin, à l'encontre des États-Unis. Le Canada entretient des relations historiques bien établies avec lec Caraïbes du Commonwealth. Si le Mexique et le

Venezuela offrent leur pétrole, qu'offre le Canada? Ses relations bilatérales spéciales avec les pays du Caricom? Tout compte fait, il semblerait tout à fait à déconseiller que le Canada continue de participer au plan du bassin des Caraïbes. Le Canada ne possède pas sur Washington une influence qu'il ne pourrait pas exercer plus efficacement à partir d'une situation d'indépendance.

La deuxième option, pour qui veut être réaliste, est impossible à cause de l'affiliation du Canada à l'OTAN et de sa vulnérabilité aux pressions américaines à l'égard des questions bilatérales, qu'il s'agisse de la politique énergétique, des pluies acides, de l'Agence d'examen de l'investissement étranger, etc. Cette option obligerait le Canada à protester, à chaque occasion et publiquement, contre les interventions militaires américaines en Amérique centrale. Elle obligerait le Canada à insister sur la présence de Cuba aussi bien que de Trinidad comme partenaire du consortium d'aide, avec le Venezuela et le Mexique - et la Colombie, qui pourrait bien en faire bientôt partie. Ce serait sans doute là la politique la plus constructive et la plus souhaitable, mais il est sans doute peu réaliste de s'attendre à ce que le Canada exerce à l'égard de Washington le degré d'indépendance que le Mexique a adopté,

La troisième option, c'est-à-dire le désengagement unilatéral

à l'égard de ce plan multilatéral conçu à Washington, se présente comme la plus réaliste. Nous en avons déjà indiqué les raisons en traitant des deux premières options. Le Canada entretient des relations bilatérales bien définies dans les Caraïbes - avec Cuba, avec Haïti et tout particulièrement avec les Caraïbes du Commonwealth. Le Canada projette une image avantageuse et l'on est bien disposé à son égard. Les relations en question sont à la fois sans fanfare et solidement établies. Nous ne prétendons pas que le Canada ne devrait pas raffermir ses relations avec le Mexique et le Venezuela - bien au contraire. Ce que nous contestons ici, c'est le cadre qui a été mis en place par les responsables politiques, à Washington, pour l'intégration du Canada dans de nouvelles relations nord-américaines avec le bassin des Caraïbes. Les arguments en faveur du désengagement sont semblables, de bien des manières, à ceux qui justifient la non-appartenance du Canada à l'Organisation des États américains. Ce qui se dessine dans le bassin des Caraïbe, ce sont les grandes lignes d'une configuration politique qui est centrée sur Washington et qui exclut nommément Cuba. Nous ne croyons pas que le Canada serait bien avisé de se joindre à l'OEA à l'heure actuelle, mais nous signalons que l'initiative du bassin des Caraïbes vise, en fin de compte, un ordre politique régional qui, à l'encontre de l'Organisation des États américains, exclut Cuba. Comme nous l'avons montré plus haut dans le présent rapport, ce dessein a été

révélé en octobre 1979, dans la première version du plan de M. Seaga pour les Caraïbes.

Les relations Canada-Caricom

Le Canada devrait réaffirmer les relations spédiales qui l'unissent au Caricom et aider la Communauté caraïbe à résister aux pressions qui manacent de la fragmenter. Le Canada devrait attirer l'attention sur les relations spéciales qui marquent le Commonwealth en conseillant publiquement au Venezuela de ne pas toucher à la Guyana et en faisant savoir au monde que le Canada soutient l'intégrité territoriale de Grenade. Le Canada devrait résister à toutes les pressions qui visent à en faire le représentant des États-Unis pour les questions qui intéressent le Caricom. Les États-Unis, par exemple, exercent déjà des pressions sur le Caricom pour qu'il admette Haïti et la République dominicaine. C'est là une orientation qu'a déconseillé le Groupe d'experts des Caraïbes, du moins en attendant que le Caricom on soit venu à une plus grande conésion économique et politique. Le Canada devrait raffermir son programme de collaboration avec Caricom, de manière à faciliter plus efficacement le mouvement d'intégration. À cet égard, nous suggérons que le premier ministre Trudeau rencontre personnellement les représentants des pays du Caricom à Ottawa.

Si l'on veut élaborer une politique canadienne à l'égard des Caraïbes du Commonwealth, il est important de comprendre que la Jamaïque diffère du reste des Caraïbes du Commonwealth par d'autres

facteurs que la simple géographie. Ce n'est pas par accident que la Jamaïque a choisi de suivre toute seule le chemin de l'indépendance en 1962, mettant ainsi fin à la Fédération des Indes occidentales. La Jamaïque n'est pas le porte-parole des Caraïbes du Commonwealth. Comme l'a signalé M. Forde, ni M. Manley ni M. Seaga ne représente l'ensemble de la région. La Jamaïque pourrait bien être la clé des efforts américains visant à placer les Caraïbes sous le parapluie idéologique des É.-U., mais tout indique que les objectifs de M. Seaga se limitent, en fin de compte, à la Jamaïque. L'Amérique du Nord, y compris le Canada, a tendance à voir les Caraïbes du Commonwealth à travers le Daily Gleaner de la Jamaïque. Mais c'est très mal interpréter la réalité. Ce n'est d'ailleurs pas sûr du tout que la "stratégie de Porto Rico" de M. Seage puisse donner des résultats, et cela pour bien des raisons dont la moindre n'est pas qu'elle exigerait la suppression du mouvement syndical et la répression de la liberté à un point tel que cela irait tout à fait à l'encontre de l'objectif consistant à donner la stabilité sociale à la Jamaïque. On est déjà déçu et d'aucuns prédisent la reprise des protestations des années soixante avec des connotations de pouvoir noir et une forte orientation à gauche Le professeur Nettleford nous a dit:

> On ne saurait nourrir de tels projets sans la participation

des travailleurs. Il y aura du sabotage volontaire ou non (mauvais moral) si les travailleurs sont écartés de la reconstruction nationale. Le régime Manley s'est efforcé de développer la participation des travailleurs. La tendance actuelle est de revenir à l'ancien ordre de choses. Au cours de la période Manley, on a eu le sentiment que tout le monde est quelqu'un. C'est là une chose très importante pour la mentalité jamaïcaine. Les Jamaïcains sont très sensibles aux structures d'autorité. C'est la conséquence de l'esclavage. Le gouvernement actuel enlève manifestement de sa "négritude" à l'élite jamaïcaine. Les commerçants à la peau blanche ont repris les commandes. Cela ne s'est pas fait sans qu'on le remarque et cela aura des conséquences sociales si cette politique est maintenue. Il pourrait y avoir reprise des protestations des années soixante avec des connotations de pouvoir noir et une forte orientation à gauche. La politique actuelle est très négative pour ce qui est de ramener la stabilité sociale dans la région. Si les basses classes noires demeurent marginalisées, la déception sera grande, même parmi ceux qui ont voté pour M. Seaga en octobre 1980.

La Jamaïque possède une classe supérieure bien développée de propriétaires fonciers et de propriétaires d'entreprise qui est sans équivalent dans les Caraïbes du Commonwealth. La droite politique de la Jamaïque se rapproche de ses homologues d'Amérique centrale bien que, répétons-le, il n'y ait pas d'affinité culturelle. Les liens de la Jamaïque avec les États-Unis sont très puissants et une grande partie de l'infrastructure institutionnelle de l'initiative du bassin des Caraïbes se situe sur l'axe Kingston-Washington. L'axe Kingston-Miami est le sous-centre régional d'un réseau d'organisations officielles et non officielles du secteur privé qui opère conjointement avec un réseau de media partant du Daily Gleaner pour s'étendre à Miami et à Washington; à New York, à Houston et à Toronto; à San Jose et à Caracas; à Londres

et à Francfort. Les liens de la Jamaïque avec les Caraïbes orientales sont pourtant très ténus.

Le centre de gravité politique de la Communauté caraïbe réside dans les Caraïbes orientales. Trinidad est la principale source de l'aide en matière de balance des paiements et de l'aide au développement qui est offerte aux autres pays du Caricom; la Guyana a joué un rôle clé dans la formation de la Carifta et du Caricom, dont le secrétariat est situé à Georgetown; la Barbade est le centre régional de plusieurs pays insulaires environnants et la Banque de développement des Caraïbes a son siège à Bridgetown; il y a de plus le secrétariat du Marché commun des Caraïbes orientales et la nouvelle Organisation des États des Caraïbes orientales. Parmi les nombreux problèmes des pays des Caraïbes du Commonwealdth, il y a le problème de la sécurité dans les îles de l'archipel, à cause de la contrebande des armes et des drogues, de la présence de la mafia dans les casinos et de la présence d'autres personnages louches - dont des fournisseurs nord-américains d'armes à l'Afrique du Sud, par exemple la Space Research Corporation. La sécurité est pour tous les pays un élément délicat et important de la souveraineté nationale. Dans les Caraïbes orientales, il semblerait fortement à conseiller que la politique relative à la sécurité soit déterminée collectivement par le Caricom, conformément aux dispositions

du traité de Chaguaramas, si l'on veut éviter l'importation des conflits entre l'Est et l'Ouest sous la forme de mesures nécessaires qui équiperaient les pays de navires de patrouille pour la protection de leurs littoraux. Nous croyons que le Canada devrait se montrer prudent quant à sa participation à l'aspect sécuritaire des pays du Commonwealth qui forn partie des Caraïbes orientales, car le Canada n'a pas d'intérêt stratégique à défendre dans la région et il a beaucoup à gagner en maintenant ses relations dans la correction et dans le non-alignement idéologique.

Conclusion

La principale question qui se pose en ce qui concerne les relations du Canada avec les Caraïbes intéresse le contenu à donner aux "relations spéciales" qui sont "différentes de celles que le Canada entretient avec les autres parties du monde en développement" et "différentes de nos relations avec presque tous les autres pays" - selon le communiqué par lequel le Ministre des Affaires extérieures annonçait la "priorité des Caraïbes du Commonwealth dans l'ensemble de la politique extérieure du Canada".

Plus précisément, ces "relation spéciales" découlent-elles des relations spéciales que le Canada entretient avec les États-Unis? Le Canada va-t-il remplacer sans bruit la puissance coloniale britannique à son départ dans l'hémisphère en général et dans les Caraïbes

choix des partenaires principaux du triangle États-Unis - Canada - Caricom. Le principal partenaire du Canada dans la région des Caraïbes doit-il être les États-Unis ou la Communauté caraïbe? Le Canada doit-il être une des deux puissances extérieures du "Nord" qui, conjointement avec deux ou trois puissances extérieures du "Sud" - le Mexique, le Venezuela et peut-être aussi la Colombie - vont imposer la stabilité aux Caraïbes? Ou le Canada choisira-t-il plutôt de partir des liens traditionnels pour favoriser des relations bilatérales d'aide indépendantes et typiquement canadiennes avec les pays des Caraïbes du Commonwealth? Si la relation bilatérale entre le Canada et les Caraïbes du Commonwealth peut apparaître comme inégale, du fait d'une relation entre donateur et récipiendaire, l'inégalité disparaît dans le cadre plus étendu des relations entre pays développés et pays en développement au sein du Commonwealth. À ce point de vue, le Canada jouit d'un respect bien supérieur à celui qui est accordé à l'ancienne métropole coloniale - et les pays des Caraïbes jouent de même, dans la vie du Commonwealth, un rôle qui dépasse de beaucoup leur petite taille.

Nous croyons que le Canada devrait se désengager du modèle de Nassau de la coopération Nord-Sud décrit par M. Enders en septembre comme un "mini-dialogue Nord-Sud" et dont les promoteurs sont "deux

pays industrialisés et deux grands pays en développement". Le Canada devrait, selon nous, partir de ses liens historiques et traditionnels avec les Caraïbes du Commonwealth pour les transformer en des liens plus puissants et plus satisfaisants mutuellement - dans le respect des aspirations des pays des Caraïbes du Commonwealth à pour suivre le processus de la décolonisation, commencé il n'y a que vingt ans et marqué de progrès vraiment remarquables. Dans ce contexte, les relations diplomatiques et commerciales avec Cuba jouent un rôle important, quoique indirect. Les pays des Caraïbes du Commonwealth entretiennent de puissantes relations traditionnelles avec la Grande-Bretagne, les États-Unis et le Canada; ils possèdent en outre une variété de relations no traditionnelles avec beaucoup d'autres pays, dont des pays socialistes. Tous les pays des Caraïbes du Commonwealth, y compris la Jamaïque, font partie du mouvement des pays non alignés, qui englobe également Cuba, où se trouve actuellement le secrétariat du mouvement. La décolonisation constitue l'objectif fondamental de ce mouvement fondé sur le consensus et sur le pluralisme idéologique. Le mouvement des Non-Alignés, le Groupe des 77 et l'ACP sont à bien des égards l'élément le plus important des politiques étrangères de la plupart des pays du Caricom - le Canada est plus pragmatique et moins idéologique que les États-Unis et le Canada devrait être en mesure de réorienter ses relations avec les Caraïbes du Commonwealth

orientales en particulier? Le Canada est-il exploité pour légitimer l'orientation géopolitique et idéologique des États-Unis dans le bassin des Caraïbes en participant à des ententes "multilatérales" de coopération qui sont conçues pour l'essentiel à Washington? C'est là l'orientation que prend actuellement la politique canadienne.

Les "relations spéciales" peuvent-elles au contraire se traduire par un modèle de relations Nord-Sud entre un pays développé et un groupe de pays en développement qui parlent la même langue et possèdent en commun les institutions du Commonwealth, qui reconnaissent tous, de surcroît, la nécessité de corriger les déséquilibres de l'ordre économique international? De telles relations devraient être axées sur les priorités en matière de développement des pays de la Communauté caraïbe et respecter le fait que les gens des Caraïbes travaillent à l'édification d'une nation et qu'ils ne désirent l'hégémonie ni des États-Unis ni du Canada. L'aspect donateur - récipiendaire des relations entre le Canada et les Caraïbes du Commonwealth devait être "spécial" précisément en ce sens que le Canada, à titre de donateur, s'abstiendrait de vouloir modifier ou influencer les politiques intérieures ou extérieures des pays du Caricom recevant une aide au développement. L'aide ne devrait pas non plus servir à subventionner les intérêts commerciaux privés du Canada dans la région. Les choix se résument au

dans le sens de la coopération et du dialogue entre égaux.

Le Canada devrait être capable de comprendre que le raffermissement de institutions régionales de la Communauté caraïbes est essentiel aux aspirations nationales caraïbes; que les pays de la région qui ont réalisé l'indépendance politique ne désirent pas être colonisés de nouveau par les États-Unis, par le Venezuela, par le Canada ou par quelque autre puissance extérieure; que ces sociétés qui luttent n'ont pas besoin de la querre froide; et tout particulièrement que les tentatives qui sont faites pour que leurs fragiles économies en viennent à se conformer aux doctrines américaines militantes de la libre entreprise par l'effet des pressions économiques feront face à une résistance ouverte et rendront impossible, en fin de compte, le maintien des institutions démocratiques dans la région.

Dans le bassin des Caraïbes, il y a aujourd'hui trois tendances politiques dominantes: la démocratie chrétienne, la social-démocratie et le marxisme. Il est essentiel pour la paix et le progrés des Caraïbes et de l'Amérique centrale que ces tendances en viennent à pouvoir coexister. Dans ce contexte, le non-alignement est un front commun défensif contre les pressions par lesquelles les puissances métropolitaines voudraient imposer leurs objectifs, leurs priorités et leur idéologie à des nations nouvelles qui viennent de

sortir de plusieurs siècles de colonialisme. Dans le contexte des Caraïbes, la source de ces pressions, c'est indubitablement les États-Unis.

Dans les Caraïbes du Commonwealth, l'acceptation du pluralisme idéologique est la principale condition du maintien et du progrès du mouvement régional. Le Canada pourrait jouer un rôle important de modérateur dans cette partie dangereusement explosive du monde et nous avons constaté l'espoir et l'attente fort répandus de voir le Canada jouer un tel rôle. Le Canada est associé par l'histoire à la région; et le Canada est bien placé pour comprendre les besoins de développement des pays des Caraïbes du Commonwealth, divers sur les plans économique et idéologique. Le Canada devrait être capable de comprendre surtout le désir profondément enraciné d'édifier une nation caraïbe après 300 ans de parenté nationale et 300 ans de fragmentation coloniale. Cela, le Canada devrait le comprendre puisque l'unité nationale constitue la principale préoccupation de la politique canadienne.

Le Canada doit comprendre le nationalisme caraïbe. Les gens des Caraïbes travaillent à l'édification d'une nation. L'unité caraïbe doit avoir la priorité sur la diversité idéologique et c'est ce qui se produira en fin de compte. De plus, l'identité et la réalité

culturelles des Caraïbes englobent Cuba. Cuba est avant tout un pays des Caraïbes dont on respecte et on admire le succès avec lequel it a fièrement relevé le niveau de vie de son peuple à partir de la situation qui existait avant la révolution cubaine; un pays que l'on respecte aussi pour le rôle qu'il a joué en aidant le gouvernement d'Angola à repousser les efforts soutenus par l'Afrique du Sud et ayant pour objet d'empêcher la décolonisation de la Namibie. Le Canada devrait comprendre ce que les autorités américaines ne peuvent pas comprendre: que le respect et l'admiration à l'égard de Cuba ne supposent pas que l'on fait sienne l'idéologie marxiste et que ces sentiments ne sont pas incompatibles avec les politiques axées sur l'"Ouest".

En pratique, il s'ensuit que le Canada devrait resserrer ses liens bilatéraux avec la Communauté caraïbe et prendre ses distances par rapport à une complicité douteuse avec les partenaires du bassin des Caraïbes. Le Canada devrait surtout résister aux pressions que les Etats-Unis exercent sur lui pour qu'il participe à l'imposition à la région des Caraïbes du médicament que les Etats-Unis prescrivent ces temps-ci pour la solution des problèmes des pays en développement. Ce qu'il y a de sûr, en effet, c'est que, si des pressions militaires et économiques de plus en plus fortes sont appliquées aux pays des Caraïbes à peine sortis du processus de décolonisation pour que leur soit imposée une forte dose d'économie de l'offre, à la mode du tiers monde, il y aura des émeutes et des révolutions. En fin de compte,

les Caraïbes anglophones auront contracté le syndrome latino-américain: des mouvements révolutionnaires soutenus par des marxistes d'un côté et des navires de guerre, des hélicoptères, des mercenaires et des marines fournis par les Américains, de l'autre.

5. RELATIONS CANADA-CUBA

Les relations diplomatiques et les relations économiques officielles du Canada avec Cuba remontent à 1945 et se fondent sur l'activité commerciale. Le Canada entretient des relations commerciales actives avec Cuba depuis le dix-neuvième siècle. C'est ainsi que la Banque royale a ouvert une succursale à la Havane la même année que sa première succursale de l'Ontario.

Ce qu'il y a de plus important au sujet des relations Canada-Cuba, c'est que le Canada n'y a pas mis fin en 1960. C'est là la décision politique la plus impotante relative aux relations Canada-Caraïbes qui ait été prise au cours de l'après-guerre et elle continue d'exercer une influence très forte sur les relations actuelles du Canada avec les pays des Caraïbes du Commonwealth. En matière de relations diplomatiques avec Cuba, le Canada a agi contre le désir des États-Unis et cette décision n'est pas étrangère à l'orientation anti-américaine et anglophile du premier ministre Diefenbaker. Dans

l'hémisphère occidental, seuls le Canada et le Mexique ont maintenu des relations diplomatiques avec Cuba, durant toutes les années soixante et le Mexique lui-même a relâché considérablement, alors, ses liens avec l'île.Tout les pays de l' Europe de l'Ouest ont maintenu des relations normales avec Cuba.

A Cuba, on nous rappelle constamment que le Canada s'est tenu du côté du Cuba durant les années difficiles de l'isolement diplomatique du pays. En 1972, l'O.E.A. révoquait la résolution de Punta del Este excluant Cuba de l'appartenance à l'organisation et l'isolement de l'île avec le reste de l'hémisphère devenait moins radical. On a assisté récemment à un revirement de cette tendance: le Costa Rica, le Pérou, le Venezuela et la Colombie ont tous rompu leurs relations avec Cuba. Les relations avec le Venezuela sont particulièrement mauvaises, à la suite du refus du Venezuela d'extrader les terroristes cubains qui, en 1976, avaient déclenché dans un avion de passagers de Cubana, à la Barbade, une explosion au cours de laquelle toutes les personnes se trouvant à bord avaient péri. Trinidad, la Barbade, la Jamaïque, la Guyana et Grenade entretiennent des relations diplomatiques avec Cuba. La Jamaïque a été le premier pays du Caricom à nouer des relations consulaires avec Cuba, ce qui se produisit au cours des années soixante. Bien que M. Seaga ait décrété l'expulsion de l'ambassadeur de Cuba pour ingérence dans les affaires intérieures du pays,

la Jamaïque n'a pas rompu ses relations diplomatiques et des médecins cubains continuent de dispenser des soins dans des hôpitaux et des cliniques de la Jamaïque.* Le mexique maintient des rèlations très amicales avec Cuba et pemex a offert son aide pour des travaux d'exploration pétrolière. Le mexique a accepté de participer au plan du bassin des Caraïbes à la condition qu'aucun pays n'en soit exclu et il a boycotté la réunion du 8 octobre de Saint-Domingue précisément parce que Cuba en avait été exclu. (aucune déclaration publique n'a été émise alors, car on ne voulait pas compromettre la conférence de Cancun.)

Les relations du Canada avec Cuba sont surtout d'ordre commercial. Cuba constitue le quatrième en importance des marchés qui sont overts aux exportations canadiennes dans l'hémisphère, après le Brésil, le Venezuela et le Mexique. Les exportations du Canada vers Cuba dépassent du beaucoup les exportations vers les Caraïbes du Commonwealth; et l'an dernier les importations du Canada en provenance de Cuba on dépassé pour la première fois les importations en provenance des Caraïbes du Commonwealth. À la suite de la révolution cubaine, les banques canadiennes ont négocié les conditions du transfert de leur actif au gouvernement cubain et elles ont facilité le commerce entre les deux pays.

---

* La Jamaïque a brusquement rompu ses relations diplomatiques avec Cuba en novembre 1981 et donné l'ordre à tous les Cubains de quitter l'île.

Le Canada possède une importante balance commerciale avantageuse avec Cuba et le monde des affaires du Canada considère comme utile le maintien de bonnes relations avec Cuba. En matières commerciales, le secteur privé canadien est moins idéologique et plus pragmatique que son homologue américain. Le Canada exporte des produits variés vers Cuba, qu'il s'agisse de blé, d'animaux de reproduction, de machines ou d'équipement d'hôtel. Le principal produit importé est le sucre cubain, dont l'achat et la vente se font dans des conditions strictement commerciales, aux prix qui existent ailleurs dans le monde. Il y a eu récemment, aussi, des importations d'agrumes de Cuba. L'Espagne et le Japon constituent les autres fournisseurs occidentaux importants de Cuba.

Les relations du Canada avec Cuba se sont quelque peu relâchées ces dernières années. Un programme d'aide bilatérale commencé en 1973 n'a pas été renouvelé par le Canada après que Cuba eut offert une aide militaire au gouvernement d'Angola. Le programme d'aide a pris fin officiellement en octobre 1979. Is s'élevait alors à 14 millions de dollars au total. L'explication officielle de la cessation de cette aide a été que le revenu par habitant de Cuba était trop élevé. Les pays de l'Europe de l'Ouest ont annulé leurs programmes d'aide à la même époque en fournissant les mêmes explications.

Lorsque nous avons demandé pourquoi l'aide canadienne avait cessé, on nous a répondu que le Canada n'a aucune raison de fournir de l'aide à un pays communiste qui reçoit une aide économique massive de l'Union soviétique. La présence militaire de Cuba en Afrique semble constituer la raison de l'annulation du programme d'aide.

Après 1979, il n'est resté que SUCO pour fournir de l'aide à Cuba et, en décembre 1980, l'ACDI a imposé le gel à son financement du SUCO, décision prise par le ministre des Affaires extérieures lui-même. Le SUCO n'a toutefois pas reçu l'ordre de mettre fin à ses opérations et il continuera de fonctionner avec l'aide de l'ACDI.

La décision de faire cesser le financement parl'ACDI des organisations non gouvernementales canadiennes oeuvrant à Cuba est une décision politique, d'une sagesse douteuse par surcroît au point de vue des avantages mutuels des relations du Canada avec Cuba. Les fonds fournis par l'ACDI étaient très peu considérables - moins de $150,000 par année - et le programme était un modèle de collaboration technique; la tâche était répartie entre dix groupes de travail conjoints: cinq en science vétérinaire et cinq en médecine. Les groupes de travail, comportant un nombre égal de membres permanents cubains et canadiens, se réunissaient une fois par année, à tour de rôle au Canada et à Cuba.

Les participants canadiens venaient des organismes gouvernementaux fédéraux et provinciaux, des universités et du secteur privé. On y comptait les plus grands experts techniques et les experts canadiens ne recevaient ni droit ni honoraires ni contrat. Parmi les nombreuses réussites de ce programme très intéressant, mentionnons la mise au point d'une nouvelle variété de porc adaptée à la région tropicale et nommée le Lacombe d'après la station expérimentale du gouvernement fédéral en Alberta, dont le généticien en chef a joué un rôle de premier plan dans le développement de la nouvelle variété. Les experts canadiens trouvaient stimulant de travailler avec leurs homologues cubains à la solution de problèmes de nutrition animale en milieu tropical. Dans une entrevue que l'on trouvera dans les annexes du présent rapport, M. Norman Cooke, ancien directeur régional du SUCO à Cuba, a expliqué que:

> Les hommes de science qui ont travaillé avec nous et qui avaient déjà travaillé à des programmes bilatéraux de l'ACDI affirment qu'ils préfèrent le système du SUCO parce que, en dépensant beaucoup moins d'argent, ils obtiennent des résultats meilleurs et plus rapides. Le SUCO a travaillé très ferme pour obtenir les meilleurs gens possible. Les Cubains sont heureux de la qualité de nos gens. Il y en a très peu qui sont restés un mois ou plus longtemps; c'était presque toujours une question de jours.
>
> Un exemple: les Cubains étaient désireux d'apprendre une technique chirurgicale de cardiologie infantile. Nous avons trouvé le chirurgien. Il a su immédiatement ce que nous voulions. Il a demandé le moment du prochain vol pour Cuba.

> Nous étions dans le prochain avion à s'envoler. Il est descendu de l'avion, s'est rendu directement à la salle de conférence, a fait la démonstration de sa technique et, dix-huit heures plus tard, un avion le ramenait à Montréal. En somme, un colloque de deux jours qui aurait pu se tenir à Halifax, à Boston ou n'importe où. Il y a des domaines où il n'existe vraiment que de six à dix vrais experts canadiens - en médecine tropicale, par exemple. Pour les experts canadiens, c'est intéressant de travailler à Cuba.

On s'est demandé si Cuba a vraiment besoin de l'aide du Canada, puisque Cuba possède une expertise considérable dans les domaines de la science vétérinaire et de la médecine tropicale, par exemple. Le Canada ne devrait-il pas aider "les plus pauvres d'entre les pauvres"? Outre le fait que ce programme d'aide technique coûte fort peu, un pays en développement de niveau moyen comme Cuba est bien mieux en position d'absorber et de transmettre les avantages des transferts technologiques qu'un pays très pauvre. Cuba, dans ce contexte, étend l'aide internationale au développement à 33 pays dont beaucoup ne se trouvent pas dans le monde communiste, le Panama et la Jamaïque, par exemple. Par ailleurs, Cuba possède une compétence toute particulière en médecine et produit un excès de médecins. Il y a environ 8,000 médecins cubains qui travaillent à l'étranger.

Il semble bien que le programme d'aide technique de SUCO soit un programme modèle. Is est difficile d'expliquer qu'on ait mis fin au niveau extrêmenent modeste du financement de l'ACDI pour des

raisons autres que purement politiques. Une telle décision se défend mal sur les seuls plans du développement et de l'activité humanitaire.

Si même l'on s'en tient à la perspective plus étroite d'un élargissement de l'éventail des contacts personnels et professionnels à l'avantage mutuel du Canada et de Cuba, c'est là une décision peu sage. Il y a effectivement des raisons convaincantes qui font qu'il est souhaitable d'élargir le champ des contacts, par exemple la possibilité de nouvelles opérations commerciales. On espère, pour le resserrement des relations de respect mutuel entre un pays capitaliste développé et un pays socialiste en développement qui sont liés entre eux par des liens commerciaux, que les relations "de personne à personne" continueront de s'intensifier entre les deux pays. À cet égard, les manifestations sportives peuvent jouer un rôle utile: une équipe de baseball cubaine contre les Expos au stade olympique de Montréal?

Les relations du Canada avec Cuba, si elles ne sont pas aussi cordiales qu'elles l'étaient au milieu des annés soixante-dix, c'est-à-dire lorsque existait une certaine possibilité de décisions dans le sens de la normalisation des relations Cuba-États-Unis, sont toutefois demeurés très correctes. Il convient de noter ici que les relations Canada-Cuba ne sont pas sans importance pour les relations du Canada

avec les Caraïbes du Commonwealth ni, dans un cadre plus étendu, pour la position du Canada à l'égard des questions Nord-Sud. Le Canada entretient avec les États-Unis des relations plus étroites que tout autre pays de l'hémisphère; le Canada entretient des relations diplomatiques et commerciales avec Cuba; et le Canada exerce une présence bien à lui dans les Caraïbes, notamment dans les Caraïbes orientales. Tous les grands pays des Caraïbes du Commonwealth entretiennent des relations avec Cuba et tous font partie du mouvement des pays non alignés. Le secrétariat de ce mouvement est actuellement situé à la Havane.

La position du Canada en ce qui concerne Cuba diffère fondamentalement de celle des États-Unis. Le gouvernement du Canada ne partage pas le point de vue de Washington selon lequel la montée des conflits que l'on constate dans les Caraïbes est attribuable à l'expansionnisme cubain. Au cours d'un entretien non officiel, un ancien ambassadeur du Canada à Cuba a expliqué que Cuba n'a l'intention de conquérir aucune île, mais qu'elle va s'efforder d'influencer les gouvernements pour que ceux-ci adoptent des vues plus semblables aux siennes. Cuba est un petit pays qui possède une grande politique étrangère, de dimension excessive. Cuba réussit à se maintenir à la frontière du non-alignement et de l'engagement envers l'Union soviétique.

Les Cubains désirent exercer une influence sur les événements mondiaux. Depuis le sommet des pays non alignés tenu en 1979, Cuba a transféré ses préoccupations vers les Caraïbes et l'Amérique centrale. Cuba s'intéresse maintenant moins à l'afrique et au Proche-Orient qu'à l'Amérique latine - l'Amérique centrale en particulier - et aux Caraïbes."

Nous avons demandé si Cuba crée les occasions dont elle profite pour étendre son influence dans la région. "Non, je n'en crois rien. Lorsqu'un mouvement semble pouvoir renverser un régime appuyé par les É.-U., les Cubains l'appuient". Mais la racine du problème est d'ordre économique:

> Les Cubains nuisent aux É.-U. chaque fois qu'ils le peuvent. Ils veulent se venger des États-Unis, qui leur ont imposé l'embargo (blocus). Ils appuient quiconque combat les États-Unis. Notez bien que le Cubain moyen aime les Américains. Il les envie et les admire. Ce sont deux peuples semblables - inventifs et brillants. Ils réagissent vite aux demandes d'aide. Ils s'identifient aux gens qui combattent la tyrannie - or Gairy et Somoza ont été tous les deux affreux - et ils veulent se venger des États-Unis. L'influence des États-Unis a été réduite par la chute de Gairy et de Somoza.

Si M. Gairy et M. Somoza ont été jugés comme des amis aux États-Unis, ce n'est certe pas le cas à Ottawa. Les nouveaux régimes de Grenade et du Nicaragua n'ont pas été considérés comme "hostiles" à Ottawa et le Canada n'a pas imposé de critères idéologiques à ses

relations extérieures. C'est là que réside la différence la plus importante entre les États-Unis et le Canada quant aux relations avec les pays des Caraïbes et de l'Amérique centrale.

Les relations Canada-Cuba se sont envenimées ces dernières années. Le programme d'aide a pris fin et la petite subvention de l'ACDI au SUCO a même été annulée. En 1978, le Canada, pour la première fois, a imposé à Cuba des exigences en matière de visas. Tout en demeurant correctes, les relations sont nettement moins cordiales qu'il y a quelques années. C'est regrettable, surtout à cause du regain d'hostilité entre les É.-U. et Cuba. Nous avons noté le ton belliqueux de certains discours récents des dirigeants américains.

L'escalade de l'activité militaire des É.-U. dans les Caraïbes est tout aussi troublante, sinon davantage. On a beaucoup craint une invasion à Grenade au moment des grands jeux de guerre tenus au large de Porto Rico et de Cuba dans le cadre de l'opération "Ocean Venture 81", décrite comme le plus grand déploiement de la puissance navale des États-Unis depuis la Deuxième guerre mondiale, avec 1,000 avions, 210 navires et 120,000 troupes des É.-U. et de leurs partenaires et alliés de l'OTAN, dont le Venezuela et la Colombie. Ces craintes n'étaient pas sans fondement, le contre-amiral Robert P. Mackenzie, commandant naval des É.-U. dans les Caraïbes ayant décrit le

Nicaragua, Grenade et Cuba comme "un seul pays, en pratique" et ayant décrit la situation comme constituant "un problème politico-militaire". À cause de la tension produite par cette déclaration, il n'est pas étonnant que le gouvernement de Grenade ait interprété les manoeuvres militaires américaines de l'île Vieques, au large de Porto Rico, réalisées d'après le nom de code "Amber and Amberdines", comme la répétition d'une invasion de Grenade et des Grenadines. Il y a effectivement un secteur, à l'extrémité méridionale de Grenade, qui s'appelle Amber et qui est proche de l'emplacement du nouvel aéroport international actuellement construit avec l'aide de Cuba. De plus, les raisons invoquées pour l'invasion de l'île à laquelle on avait donné le nom de code Amber accusent une similitude remarquable avec les positions officielles prises par Washington au sujet de Grenade. On décrivait le gouvernement d'Amber comme étant "peu amical" et l'exercice avait pour objet de stationner des troupes à Amber jusqu'à ce qu'une élection fût décrétée et un gouvernement favorable aux États-Unis mis en place.

En ce qui concerne Cuba, on craint que les mesures prises par les É.-U. pour permettre à la Garde côtière d'intercepter les navires soupçonnés de transporter illégalement des immigrants et visant les réfugiés haïtiens ne puissent être interprétées comme ayant pour objet

de resserrer le blocus imposé à Cuba. Une telle interprétation est rendue plus plausible par le fait qu'elle coïncide avec la révocation, par le Sénat américain, de l'amendement Clark de 1976 interdisant aux É.-U. de fournir une aide militaire aux factions aux prises durant la guerre civile de l'Angola. Cuba possède en Angola des troupes évaluées entre 15,000 et 20,000 hommes. Les É.-U. ont récemment terminé avec le gouvernement de l'Afrique du Sud des entretiens officiels à la suite desquels des pays d'Afrique ont prétendu que l'Afrique du Sud est maintenant autorisée par Washington à poursuivre son intervention militaire en Angola.

Compte tenu de la montée des tensions aux Caraïbes et des risques éventuels que font subir à la paix les attitudes imprudentes d'affrontement à l'égard de Cuba, il semblerait sage que le Canada améliore ses voies de communication avec la Havane en resserrant les relations entre le Canada et Cuba, qui sont quelque peu relâchées. C'est ainsi que le financement par l'ACDI du programme du SUCO pourrait être repris et que le nouveau service international de Pétro Canada pourrait se joindre à Pemex pour que Cuba dépende moins des approvisionnements en pétrole importé. Comme nous l'avons suggéré plus haut, le Canada pourrait lier le maintien de sa participation au plan du bassin des Caraïbes à la condition que soit appliqué l'accord de Nassau au sujet du principe de la non-exclusion.

À l'automne de 1981, le 90 pays du mouvement des Non-Alignés ont accusé les É.-U. de déstabiliser le Nicaragua et Grenade. Le secrétariat du mouvement a actuellement son siège à la Havane et Cuba continuera d'être un élément clé de ce groupe peu structuré mais important de pays en développement.

La décision de resserrer les relations actuelles, correctes mais froides, avec Cuba par quelques-unes ou la totalité des étapes que nous avons décrites pourrait être l'occasion entre le Canada et Cuba, d'entretiens à un niveau élevé, qui constitueraient un complément par rapport aux relations plus étroites que le Canada est en train de nouer avec le Venezuela et le Mexique. Le rôle traditionnel du Canada comme médiateur ou courtier sera sans doute soumis, au sujet du bassin des Caraïbes, à l'épreuve la plus dure qu'il ait jamais eu à subir. Les relations Canada-Cuba pourraient être critiques dans l'éventualité d'un confilt militaire imminent entre les États-Unis et Cuba.

6. AIDE CANADIENNE AU DÉVELOPPEMENT DES CARAÏBES DU COMMONWEALTH

La décision d'accorder un caractère spécial aux relations historiques entre le Canada et les Caraïbes du Commonwealth a été politique, tout comme celle de doubler l'aide aux pays du Caricom. L'Agence canadienne de développement international (ACDI) devra aussi relever le défi d'élargir les programmes canadiens administrés dans la région et de les transformer en "modèle idéal" d'aide du développement.

Cela signifie que les priorités devraient s'inspirer strictement des besoins de développement des pays de la région et non pas du désir de susciter des retombées économiques immédiates pour le Canada. Les relations concernant cette aide ne devraient pas non plus être subordonnées à des pressions politiques à court terme exercées sur le ministère des Affaires extérieures ou par lui. Par ailleurs, il convient de conférer à la relation donateur-bénéficiaire un caractère spécial en ce sens qu'il doit y avoir une consultation véritable et une sensibilisation aux complexités de la réalité sociale, politique et économique des Caraïbes. Ce qu'il faut, c'est un sérieux effort en vue de transformer l'aide au développement des Caraïbes en un programme pilote idéal, qui témoignerait de l'engagement du Canada sur le plan de l'établissement de relations Nord-Sud plus équitables.

Les Caraïbes du Commonwealth représentent le meilleur milieu dans lequel

le Canada puisse espérer exploiter un programme d'aide modèle. Outre le plan Colombo, les programmes administrés aux Caraïbes du Commonwealth sont les plus anciens programmes d'aide du Canada; ils ont été lancés en 1958, à l'époque de la création de la Fédération des Indes occidentales. On y trouve une communauté de langue et d'institutions ainsi qu'une multitude de liens personnels. La région est dotés d'une infrastructure institutionnelle bien établie et possède, comparativement au reste du monde, un bagage de compétences professionnelles assez imposant par rapport au nombre d'habitants. A cet égard, les Caraïbes du Commonwealth contrastent fort avec les conditions qui règnent à Haïti. Le contraste est également frappant en ce qui concerne les droits de la personne. L'aide est une question intergouvernementale et il ne peut en être autrement. Dans les Caraïbes du Commonwealth, les gouvernements servent en général la population. Il n'est pas question, comme à Haïti, que l'aide puisse être improductive en ce qu'elle permette à un gouvernement corrompu et répressif de survivre.

Bien que les Caraïbes du Commonwealth ne soient pas aussi pauvres que bien d'autres pays en développement, on y trouve encore beaucoup de pauvreté ainsi que des taux de chômage chez les jeunes qui dépassent fréquemment les 50%. La croissance économique a ralenti partout et elle atteint des proportions négatives en Jamaïque et en Guyana depuis un certain nombre d'années. La crise économique mondiale s'est récemment manifestée par de grands écarts entre les besoins minimaux de devises étrangères et la capacité d'y répondre à l'aide des recettes des exportations et des investissements privés, d'où les efforts déployés par le

Groupe des Caraïbes (CGCED) pour coordonner le soutien d'urgence de la balance des paiements de la Jamaïque, de la Guyana et de la Barbade au moyen d'une forme de financement semblable à celle qui est utilisée pour l'organisme dit "Mécanisme de développement des Caraïbes" (MDC). La République dominicaine et Haïti éprouvent les mêmes difficultés.

Pour les seules Caraïbes du Commonwealth, le soutien d'urgence de la balance des paiements, exception faite des prêts du FMI, est passé de 64 millions de dollars américains en 1978-1979 à 637 millions en 1981-1982. En l'absence de ressources financières multilatérales suffisantes pour couvrir ces écarts considérables de devises étrangères, des dispositions spéciales ont été prises. Des donateurs bilatéraux ont apporté une contribution appréciable à la formule de financement de type MDC, ce qui représente à l'heure actuelle, le besoin le plus urgent des pays des Caraïbes du Commonwealth. La contribution canadienne directe aux besoins des pays du Caricom en matière de prêts assortis de conditions favorables représente quelque 5% des besoins globaux pour l'année financière 1981-1982.

Traditionnellement, l'aide canadienne consistait en projets d'infastructure: écoles, approvisionnement en eau, routes et aéroports. Depuis 1977, la communauté internationale de développement a commencé à mettre l'accent sur la création d'emplois productifs, sur une production alimentaire accrue et sur les

besoins fondamentaux de la personne parmi les couches les plus pauvres. Ce changement s'est également reflété dans les priorités de l'ACDI, qui s'est tournée vers les secteurs de la production agricole et alimentaire, accordant moins d'importance aux projets d'infrastructure. Actuellement, un autre changement est dans l'air; cette fois-ci, il s'agirait de diminuer l'aide aux membres les plus démunis et les plus faibles de la société et d'accorder plutôt des encouragements au secteur privé pour qu'il accélère la création d'emplois dans les secteurs de la fabrication et des cultures commerciales axées sur les exportations, en s'inspirant du modèle Singapour-Taiwan-Hong-Kong.

Ces dernières années, le besoin le plus urgent des pays du Caricom s'est situé au niveau du soutien de la balance des paiements. L'aide fournie par les institutions financières multilatérales n'a pas été à la mesure des besoins. Pour faire face aux circonstances changeantes, l'aide de l'ACDI à la Jamaïque et dans une moindre mesure à la Guyana a pris depuis plusieurs années la forme de crédits globaux y compris l'aide alimentaire. Cette forme d'aide est plus "liquide" et plus utile, dans les circonstances, que les grands travaux, qui comportent de lourdes exigences de contenu canadien et ne tiennent pas suffisamment compte des frais locaux.

Toutefois, dans les Caraïbes orientales, l'aide canadienne est accordée presque exclusivement sous forme de grands travaux. Le Canada et le Royaume-Uni

y sont les plus anciens donateurs bilatéraux. Ces deux pays ont appuyé en 1970 la création de la Banque de développement des Caraïbes, dont ils sont les seuls membres ne faisant pas partie de la région. La BDC est la plus importante source d'aide aux PMD des Caraïbes orientales; sa principale fonction consiste à fournir de l'aide aux micro-Etats pour compenser la polarisation négative qui favorise les centres plus puissants de Trinidad et de la Jamaïque dans le cadre des accords de marché commun du Caricom. Ces dernières années, la BDC, le Royaume-Uni et le Canada ont fourni respectivement environ 35, 30 et 25 pour cent d'aide bilatérale aux îles Sous-le-Vent et aux îles du Vent ainsi qu'à Belize. Les Etats-Unis n'administrent pas de programme d'aide bilatérale dans les PMD, bien qu'ils soient les plus importants fournisseurs de prêts de faveur à la Banque de développement des Caraïbes.

Le Canada a vingt ans d'expérience en matière d'aide aux Caraïbes orientales. Il y a cependant un certain nombre de problèmes et de griefs concernant l'aide qu'il accorde aux PMD. Il semblerait qu'Ottawa ne se soit pas adapté à l'évolution du statut de ces territoires: des sept pays des îles Sous-le-Vent et des îles du Vent, cinq sont maintenant des Etats souverains indépendants. Les approches néo-coloniales et paternalistes sont périmées. En ce qui concerne les Caraïbes orientales, l'ACDI devra relever le défi de transformer les rapports d'aide existants pour en faire le modèle que nous décrivons. À cet égard, la récente conférence organisée par le Canada à Antigua au nom de la Banque mondiale

n'a vraiment pas été une réussite, car elle a manqué de respect envers les opinions et les priorités des gouvernements des Caraïbes orientales et s'est caractérisée par l'absence de consultations et de relations bilatérales satisfaisantes.

La plupart des problèmes relatifs aux activités de l'ACDI ne concernent pas spécifiquement les Caraïbes du Commonwealth: ce sont des problèmes généraux de l'Agence canadienne de développement. Ces problèmes découlent de la difficulté d'en arriver à un accord sur les priorités au sein de l'agence et même au sein de l'administration fédérale. Il existe un certain nombre de problèmes fondamentaux qui ne sont pas encore résolus au sujet des priorités. Ainsi: quelles priorités devraient prévaloir? Celles des bénéficiaires de l'aide? Celles de l'ACDI? Et, si ce sont celles de l'ACDI qui sont retenues, quel poids serait accordé aux intérêts commerciaux du monde canadien des affaires? Ou bien, doit-on tenir compte des priorités politiques du ministère des Affaires extérieures? Là encore, on perçoit dans le système certaines lacunes administratives qui causent des délais et des conflits inutiles. Ces difficultés proviennent en partie du jeu des intérêts divergents au sein des structures administratives de l'ACDI et des ministères connexes.

Bien que les problèmes de l'ACDI dépassent de loin le cadre des programmes d'aide aux Caraïbes, il est à souhaiter qu'on puisse les résoudre, à titre d'essai, en profitant des circonstances particulièrement favorables qui existent dans les Caraïbes du Commonwealth, où l'on est très bien disposé à l'égard du Canada. De

plus, il semblerait que l'ACDI ait déjà décidé que les Caraïbes du Commonwealth feront l'objet d'un projet pilote en ce qui concerne l'assouplissement administratif de l'aide accordée.

Le Canada a décidé de doubler son programme d'aide, geste qui sera favorablement accueilli par les pays du Caricom. Par le passé, le Canada n'a pas utilisé les programmes d'aide pour s'immiscer dans le processus de la politique intérieure des pays bénéficiaires, ce qui a été remarqué et apprécié. Mais le hic, c'est l'inextricable enchevêtement de l'aide canadienne au développement et du processus de l'acquisition de biens et de services canadiens. Il semble qu'on ne comprenne pas que l'aide au développement ne peut et ne doit pas remplacer les subventions aux exportations accordées pour aider les entreprises canadiennes à vendre à l'étranger. Il est vrai que la prospérité des pays du tiers monde favorisera en fin de compte la prospérité des pays industrialisés, mais c'est là une question totalement différente de celle de l'aide liée étroitement aux sources canadiennes d'approvisionnement. Le problème est double en ce que l'aide assujettie à des conditions est administrée d'une façon trop complexe, qui ne garantit pas au bénéficiaire, par dollar canadien dépensé les biens et services canadiens les meilleurs et les moins coûteux. Comme nous le disait le sénateur Henry Forde: "Le Canada doit se décider sur ce qu'il entend réaliser avec ses programmes d'aide. Veut-il en retirer des avantages économiques pour le Canada ou aider les pauvres? Les programmes de l'ACDI doivent doubler d'ici les cinq

prochaines années. Mais du point de vue d'un programme d'aide modèle, la qualité est aussi importante que la quantité d'argent en cause. Avant de discuter de cette question plus à fond, examinons les programmes actuels et futurs de l'ACDI aux Caraïbes.

L'ACDI aux Caraïbes - Programmes actuels et futurs*

En 1979-1980, l'aide bilatérale du Canada s'est élevée à 599 millions de dollars. Les programmes pour l'Amérique latine et les Caraïbes en ont constitué 66 millions, soit 11% de l'aide bilatérale totale à l'échelle mondiale. L'aide bilatérale aux Caraïbes du Commonwealth a été de 31 millions, soit la moitié environ de tous les programmes de l'ACDI dans les Amériques, dont 60% ont constitué des prêts et 40% des subventions. Dans la même année financière, l'aide bilatérale à Haïti a été de 8 millions, l'aide à l'Amérique centrale de 9 millions et l'aide à l'Amérique du Sud de 18 millions (voir le tableau 15).

De 1971 à 1980, 464 millions de dollars d'aide bilatérale de l'ACDI ont été attribués aux Amériques, dont 230 millions aux Caraïbes du Commonwealth (49%), 56 millions à Haïti, à Cuba et à la République dominicaine (12%), 48 millions à l'Amérique centrale (10%) et 130 millions à l'Amérique du Sud (29%). Les programmes des Caraïbes du Commonwealth étaient déjà en place à la fin des années soixante, tandis que les programmes de l'ACDI en Amérique centrale, comme à Haïti, à Cuba et en République dominicaine, n'ont été entrepris qu'au début des années soixante-dix. Par conséquent, nous remarquons qu'en 1971, les Caraïbes du

* Dans cette partie, il s'agit de dollars canadiens, sauf indication contraire.

Commonwealth avaient reçu 70% de l'aide bilatérale de l'ACDI dans les Amériques en comparaison de 47% seulement en 1980.

Dans les Caraïbes du Commonwealth, l'accent a toujours été mis sur les petits pays pauvres des îles Sous-le-Vent et des îles du Vent. Ainsi, de 1971 à 1980, 229 millions de dollars d'aide bilatérale de l'ACDI ont été déboursés dans la région: 75 millions au îles Sous-le-Vent et aux îles du Vent (34%), 55 millions à la Jamaïque (24%), 32 millions à la Guyana (14%) 55 millions à la Barbade (10%), 18 millions à Belize (8%), 7 millions à Trinidad et Tobago (3%); enfin 20 millions ont été affectés à des programmes régionaux et autres programmes divers.

Pendant la même période 34 millions de dollars ont été dépensés à Haïti, 14 millions à Cuba et 8 millions en République dominicaine. En ce qui touche l'Amérique centrale, où 48 millions ont été dépensés au titre de l'aide bilatérale de l'ACDI, le Honduras, avec 21 millions, et le Guatemala, avec 14 millions, en ont été les plus importants bénéficiaires. Le Salvador a reçu 7 millions, le Nicaragua 4 millions et le Costa Rica un peu moins de 1 million. En Amérique du Sud, où 130 millions ont été déboursés, la Colombie avec 47 millions, le Pérou avec 25 millions et le Brésil avec 21 millions sont les plus importants bénéficiaires de l'aide de l'ACDI.

Comparativement aux pays d'Amérique du Sud, il s'est opéré un décalage des rangs prioritaires reconnus aux pays d'Amérique latine en faveur d'une concentration relativement supérieure sur les Caraïbes et l'Amérique centrale. Des huits

pays ou unités du programme, seuls la Colombie et le Pérou sont des États sud-américains: l'Amérique centrale est considérée comme une seule et même unité de programme, et le Honduras et le Nicaragua recevront environ les trois quarts de l'aide offerte par l'ACDI à l'Amérique centrale. Haïti est un pays de programme, comme le sont la Jamaïque, la Guyana, Belize et le groupe des îles du Vent et des îles Sous-le-Vent.

Le chef de la délégation canadienne, M. Marcel Massé, a annoncé la répartition suivante de l'aide aux Caraïbes pour l'année 1981-1982 lors de réunions du groupe des Caraïbes qui ont eu lieu à Washington en juin 1981. Le Canada consacrera 55 millions de dollars à l'aide officielle au développement de l'ensemble des Caraïbes dans le cadre des programmes régulièrement établis, notamment à Haïti et à la République dominicaine. Ces sommes se répartissent ainsi: Haïti, 7.2 millions; la République dominicaine, 2.3 millions; la Jamaïque, 10 millions; la Guyana, 7.5; les îles du Vent et les îles Sous-le-Vent 11 millions; la Barbade, 2.3 millions et Belize, 1.5 million. D'autres programmes d'aide bilatérale permettront la distribution à des programmes régionaux, de 1.9 million de dollars; à la Banque de développement des Caraïbes, de 4.3 millions; au programme de développement industriel, de 2.3 millions et aux organisations non gouvernementales, de 4.5 millions.

Le Canada s'est engagé à accroître de 1982 à 1987, c'est-à-dire en l'espace

de cinq ans son aide aux Caraïbes du Commonwealth jusqu'à la réalisation d'un programme de cinq ans d'une valeur de 350 millions de dollars. De cette aide officielle au développement, le Canada entend accorder 270 millions sous forme d'aide bilatérale au cours des trois prochaines années: 41 millions à la Jamaïque; 30 millions à la Guyana; 44 millions aux îles du Vent et aux îles Sous-le-Vent; et 25 millions à la Barbade, à Belize et à d'autres programmes régionaux et d'aide bilatérale. En outre, le Canada accordera 85 millions de dollars au titre de l'aide non bilatérale par la Banque de développement des Caraïbes et des organisations non gouvernementales ainsi que dans le cadre d'un accord de coopération industrielle, et ce au cours de cinq années à venir.

Dans l'intérêt général des Caraïbes, le Canada s'est engagé à accorder son appui aux projets régionaux élaborés sur des bases solides et à envisager d'accorder un appui financier de 50 millions de dollars pour l'amélioration des services aéroportuaires et des conditions de sécurité des Caraïbes. Cette dernière décision a été prise à la suite de la parution d'un rapport conjoint fort inquiétant de l'OACI et de la BDC. Il nous a été affirmé que quiconque a lu ce rapport ne pourra plus jamais s'envoler vers les Caraïbes l'esprit tranquille. Enfin, il a été annoncé qu'un accord a été conclu avec le secrétariat du CARICOM en vue de la planification détaillée de projets choisis de collaboration industrielle et bilatérale qui présentent un intérêt particulier pour le CARICOM et qui représentent 7.5 millions de dollars répartis sur cinq ans. C'est précisément ce projet que nous avons critiqué plus haut dans le présent rapport, du fait du peu de

sérieux qu'il semble dénoter dans l'engagement de l'équipe canadienne.

En plus de ses programmes bilatéraux et de la contribution de l'ACDI au activités d'organisations non gouvernementales dans la région, le Canada participe indirectement aux activités d'institutions financières multilatérales comme le Groupe de la Banque mondiale, la Banque interaméricaine de développement et la Banque de développement des Caraïbes. De ces trois institutions, seule la dernière peut injecter directement les contributions canadiennes dans les programmes réalisés dans les Caraïbes du Commonwealth. Le Canada et le Royaume-Uni sont actuellement les seuls membres donateurs non régionaux de la Banque de développement des Caraïbes, et chacun détient 17.65% du capital-actions. Le Canada a versé 6.7 millions de dollars (U.S.) à la BDC et 26.6 millions au Fonds spécial. En 1979-1980, le Canada a accordé 3.5 millions au Fonds de faveur et près de 1 million au titre des ressources d'exploitation supplémentaires. Les prêts de la BDC approuvés en 1979-1980 s'élèvent à 80.4 millions de dollars (U.S.) et l'ont été principalement au titre de l'aide aux PMD.

La contribution canadienne en rapport avec les exigences globales des Caraïbes du Commonwealth.*

Pour se faire une idée du programme d'aide au développement du Canada dont bénéficient les Caraïbes, il faut le comparer à l'ensemble des besoins en matière de financement avantageux que peut satisfaire l'aide officielle au développement provenant de sources extérieures. La contribution du Canada semble minime

* Sauf indication contraire, il s'agit de dollars américains.

comparativement à celles des institutions financières multilatérales et des principaux fournisseurs d'aide bilatérale que sont le Venezuela, le Mexique, Trinidad,les Etats-Unis et l'OPEP. Il suffit pour bien s'en rendre compte, d'étudier dans quelle mesure les sources de l'aide aux Caraïbes sont parvenues à répondre aux exigences pressantes de la balance des paiements au cours de l'année 1981-1982.

Comme nous l'avons déjà dit, l'aide officielle au développement fournie par le Canada à l'ensemble des Caraïbes pour l'année 1981-1982 s'établit à environ 55 millions de dollars, dont 46 millions pour les Caraïbes du Commonwealth. Il n'est pas tenu compte ici d'un crédit de la balance des paiements de 6 millions reconnu à la Jamaïque, qui est partie à un programme spécial de reconstruction élaboré de concert avec le FMI. Les niveaux d'aide prévus pour les Caraïbes du Commonwealth devraient atteindre annuellement 90 millions d'ici à 1986-1987 ou doubler le programme d'aide officielle au développement pour l'année 1981-1982, qui est de 46 millions.

Au cours de l'année 1981-1982, le total des mouvements de capitaux publics extérieurs dont a besoin l'ensemble des Caraïbes s'éleverait à 1,571 millions, dont les deux tiers, 1,086 millions, correspondent aux besoins des pays des Caraïbes du Commonwealth. Chez celles-ci, l'écart de 756 millions de dollars de la balance des paiements de la Jamaïque représente les trois quarts de cette dernière somme.

Les besoins de la Guyana seraient de 176 millions de dollars; ceux de la Barbade de 47 millions et ceux des PMD de 107 millions. Un calcul rapide révèle que la totalité de l'aide directe au développement accordée par le Canada représente en pourcentage 3.5 pour cent des besoins totaux de l'ensemble des Caraïbes et 4.5 pour cent de ceux des Caraïbes du Commonwealth. Le Canada fournit un apport indirect par sa participation à des institutions financières multilatérales, notamment la Banque mondiale et la Banque de développement interaméricaine.

En soustrayant des besoins totaux des Caraibes du Commonwealth ($1,086 millions) les ressources fournies par le FMI et l'aide promise, on obtient une évaluation des besoins supplémentaires en financement de faveur qui atteint 632 millions de dollars répartis ainsi: la Jamaïque, 474 millions; la Guyana, 100 millions; la Barbade, 20 millions; les îles du Vent, les îles Sous-le-Vent et Belize 38 millions. Une fois ajouté aux besoins de la République.dominicaine (137 millions); de Haïti (40 Millions); du Surinam (10 millions), l'appui total accordé pour la balance des paiements de l'ensemble des Caraïbes pour l'année 1981-1982 atteint 820 millions.

Ces calculs sont ceux de la Banque mondiale, en prévision des rencontres de juin 1981 du groupe des Caraïbes (CGCED). Rappelons que pour le mécanisme de développement des Caraïbes le financement nécessaire en 1981-1982 s'élevait à 820 millions pour l'ensemble des Caraïbes et à 632 millions pour les Caraïbes du

Commonwealth. La Jamaïque posait le plus gros problème à résoudre avec un écart de devises de 474 millions, soit les trois quarts des exigences totales de financement par le mécanisme de développement des Caraïbes pour toutes les Caraïbes du Commonwealth.

Le Canada a doublé sa contribution à la Jamaïque, le faisant passer de 8 millions à 16 millions de dollars pour l'année 1981-1982. Cette augmentation n'a cependant permis de combler que 3% des besoins de la Jamaïque en matière de soutien d'urgence de la balance des paiements. A la Guyana, l'aide du Canada représente quelque 5% des 100 millions dont le pays a besoin comme soutien d'urgence de sa balance des paiements. En ce qui touche les îles du Vent et les îles Sous-le-Vent, la contribution du Canada a été beaucoup plus importante. Bien que la Banque de développement des Caraïbes représente à elle seule la plus importante source d'aide aux PMD, l'aide officielle au développement du Canada et de la Grande-Bretagne demeure une source substantielle et importante d'aide bilatérale au développement. La plupart des donateurs, le Canada compris, n'ont pas jugé bon d'accorder aux PMD le financement type du mécanisme de développement des Caraïbes. C'est d'ailleurs une source constante de récriminations de la part des pays visés. Pratiquement, toute l'aide accordée aux PMD des Caraïbes du Commonwealth a servi à subventionner des projets, et ces pays n'ont encore pas bénéficié de l'entente du groupe des Caraïbes.

La plus grosse contribution de provenance unique accordée pour le soutien d'urgence de la balance des paiements des pays des Caraïbes provient de la Banque mondiale, qui a prêté à la seule Jamaïque 100 millions de dollars: au Fonds de développement des exportations (35 Millions) et comme prêts d'adaptation structurale (65 millions). La Banque mondiale a promis 20 millions à la Guyana et la Banque de développement interaméricaine en a fait autant. Ce dernier prêt a été annulé par l'exercice du droit de veto des Etats-Unis, comme nous l'avons déjà expliqué dans le présent rapport, et le Venezuela a exercé des pressions sur la Banque mondiale pour que celle-ci suspende l'aide aux plans guyanais de développement hydro-électrique.

Du côté des fournisseurs d'aide bilatérale, la plus grosse contribution est venue du Venezuela et sous forme de ventes de pétrole à prix avantageux et d'autres prêts consentis par le Fonds d'investissement du Venezuela. Selon les évaluations, l'aide du Venezuela à la Jamaïque est de 100 à 140 millions de dollars. Il semble que 70 millions supplémentaires d'origine vénézuélienne pourront être accordés à la République dominicaine, à Haïti et à la Barbade sous forme de ventes de pétrole à prix avantageux. Ainsi l'aide du Venezuela à l'ensemble des Caraïbes pourrait atteindre 170 à 210 millions. Le mécanisme pétrolier du Mexique atteindrait pour l'année 1981-1982 les 110 millions pour les Caraïbes. L'aide bilatérale des Etats-Unis à l'ensemble des Caraïbes est de 169 millions de dollars, la Jamaïque en recevra, elle, 61 millions.

S'il est bien connu que le Mexique et le Venezuela sont depuis peu devenus d'importants fournisseurs d'aide aux Caraïbes, grâce à leur mécanisme pétrolier, il n'est peut-être pas si notoire que, de 1970 à 1980, Trinidad a accordé aux pays du CARICOM la somme rondelette de 420 millions de dollars (U.S.) sous forme de subventions et de prêts de faveur, exclusion faite du mécanisme pétrolier de Trinidad qui date du 1er janvier 1980 et qui est plus avantageux que ceux du Mexique et du Venezuela. Trinidad consent des ententes financières très favorables, toute la différence se situant entre les prix au 1er janvier 1979 et les prix actuels de toutes les importations que fait le Caricom en pétrole et en dérivés du pétrole de Trinidad. Aux termes des arrangements de ce mécanisme pétrolier qui ont une durée de trois ans, Trinidad a prêté à la seule Guyane 40 millions de dollars en 1981. L'aide de Trinidad est faite de subventions à l'Université des Caraïbes, d'un appui à la balance des paiements des pays du Caricom, notamment 100 millions à la Jamaïque et d'aide à des projets. L'aide de Trinidad, qui dépasse 460 millions, se compare aux débours totaux de l'ACDI qui, depuis le lancement de ses programmes en 1959, a dépensé 300 millions de dollars (can.). Y a-t-il vraiment lieu de s'étonner de voir les chefs politiques et les hauts fonctionnaires des Caraïbes du Commonwealth, notamment de Trinidad et de la Barbade, manifester une irritation qui frise l'exaspération face aux attitudes pontifiantes et paternalistes de certains hauts fonctionnaires canadiens?

Aide en produits de base et lignes de crédit

Depuis 1977, l'aide aux projets de la Jamaïque a été suspendue et le soutien canadien a été accordé sous forme d'aide en produits de base et de lignes de crédit, pour atteindre de 7 à 8 millions de dollars canadiens. Comme nous l'avons déjà mentionné, ce chiffre a été porté à 16 millions de dollars canadiens pour l'année 1981-1982 afin d'aider le nouveau gouvernement, qui tente de remettre l'économie sur pied.

Il semblerait que la forme la plus heureuse et la plus commode d'aide en produits de base industriels soit l'aide alimentaire. Cette dernière a récemment pris la forme de sardines, de morues et de harangs. Le prix en est équitable, les produits sont connus et aimés et ils peuvent être vendus sur le marché local par les moyens ordinaires de commercialisation. Pour dépenser les fonds locaux de contrepartie qui vont au gouvernement jamaïcain, il faut obtenir l'autorisation du Canada. Cette façon de procéder, qui s'apparente à l'aide alimentaire PL.480 des Etats-Unis, a permis au Canada de financer les coûts locaux de l'aide à la réalisation de projets, qui n'auraient pu autrement être entrepris faute de ressources fiscales locales.

Toutes les autres denrées, y compris les engrais fournis grâce aux lignes de crédit, posent des problèmes. Pour commencer, les produits canadiens ne sont souvent pas concurrentiels par rapport aux produits d'autres pays. Les dirigeants

jamaïcans nous ont dit que les prix indiqués pour l'engrais canadien sur une ligne canadienne de crédit étaient "extrêmement élevés et difficiles à accepter". L'aide en produits de base industriels est liée à 100% aux sources canadiennes d'approvisionnement. Comme les produits canadiens sont souvent non concurrentiels et que les procédures administratives sont longues et compliquées, on peut mettre des mois à faire correspondre les listes de besoins avec les listes de produits disponibles au Canada. Mlle Yvonne Roach, de l'Organisme de planification national, nous a d'ailleurs dit:

> L'aide en produits de base industriels est un processus pénible qui a parfois nécessité deux ans de négociation pour la définir. L'aide alimentaire ne pose aucun problème, mais toutes les autres denrées, y compris l'engrais, sont problématiques. On peut mettre des mois à préparer les listes de ce dont nous avons besoin, à les faire correspondre avec ce qu'on peut se procurer au Canada, à accomplir toutes les procédures avec le Conseil du Trésor canadien, etc. Les choses sont beaucoup plus simples et beaucoup plus rapides avec le Royaume-Uni. Lorsque ce dernier signe un accord, nous commandons les produits et envoyons les factures à Londres.
>
> L'aide canadienne est fortement liée. Et si l'on songe que le Canada est souvent non concurrentiel, cette aide est encore plus difficile. Les donateurs d'aide non traditionnels, comme la Norvège, la Suède offrent une aide non liée par rapport à d'autres pays en voie de développement. La Hollande offre l'aide la moins liée.

M. Hedley Brown, directeur de l'Organisme de planification nationale de la Jamaïque, s'est aussi plaint du lourd processus d'approvisionnement bureaucratique des lignes canadiennes de crédit, qui se comparent désavantageusement avec celles du Royaume-Uni, de la Hollande et même des Etats-Unis.

> Les lignes de crédit offertes par le Canada pour l'aide en produits de base industriels ont été des plus difficiles à déterminer en raison de la complexité des procédures. A cet égard, l'aide canadienne se compare désavantageusement avec celles du Royaume-Uni, de la Hollande et des Etats-Unis.
>
> Par exemple, nous sommes sensés obtenir des toitures galvanisées et du papier-journal du Canada conformément à une ligne de crédit en denrées. Il a fallu énormément de temps pour que nous précisions le type, les dimensions, etc. et que nous fassions une offre à Ottawa. Les lignes de crédit britanniques sont plus rapides. Nous commandons le produit, le fournisseur l'expédie et nous envoyons la facture à Londre à l'agent de la Couronne qui le paie. Les sociétés jamaïcaines nous paient en devises jamaïcaines.
>
> La Hollande offre l'aide la moins liée. Elle met directement à notre disposition par l'entremise de la Banque de la Jamaïque, à des conditions de faveur, une ligne de crédit qui peut être appliquée à l'achat de produits de la Hollande ou de tout pays en développement, à l'exception de Taiwan et de Hong-Kong. L'aide du Royaume-Uni est liée à l'achat des produits du Royaume-Uni, mais les procédures sont plus simples que celles qui s'appliquent à l'aide canadienne. L'aide américaine s'empêtre aussi dans des procédures compliquées.

Il est évident qu'une ligne de crédit, même si elle est liée à 100%, pourrait être plus efficacement utilisée si l'on enlevait aux agents de l'ACDI la responsabilité de trouver les fournisseurs les plus accommodants. On a suggéré à cet égard le recours aux services d'approvisionnement de la Corporation commerciale canadienne. Il s'agit d'une société de la Couronne et la proposition présente aussi l'avantage que cette corporation pourrait mieux isoler le processus d'aide du démarchage et du jeu d'influence que les fournisseurs canadiens pratiquent auprès de l'ACDI.

Les procédures britanniques sont nettement plus expéditives et plus efficaces, car elles permettent d'éviter des retards frustrants et de réduire les frais d'administration. On a à maintes reprises félicité la Hollande d'offrir la meilleure forme d'aide au développement car ses lignes de crédit peuvent en général être utilisées dans d'autres pays en développement, et c'est aussi le cas de la Suède.

Déliement de l'aide relative aux projets

On a souvent reproché à l'aide canadienne relative aux projets de ne pas prendre en compte les coûts locaux alors que la plupart des projets comportent des coûts locaux importants. Le plan d'aide en produits de base industriels a été spécialement conçu pour réduire les coûts locaux. Au cours des dernières années, il n'y a pas eu en Jamaïque de nouvelle aide canadienne relativement à des projets. Nous espérons toutefois que l'aide relative aux projets reprendra éventuellement, surtout à l'égard de la protection des bassins hydrographiques, de la mise en valeur de l'énergie, des plans d'irrigation, de la réparation des dommages causés par des inondations, de la technologie alimentaire et de l'artisanat. Le problème lié aux coûts locaux montre bien que les règles qui régissent l'aide peuvent donner lieu à des accords qui, de toute évidence, ne donnent pas la pleine mesure en matière de développement. Si l'aide ne vise que les coûts extérieurs d'un projet, on aura tendance à préférer les projets dont les coûts extérieurs sont les plus élevés. Toutes choses égales d'ailleurs, il est évident que le projet dont

l'élément des coûts locaux est plus important créera dans le pays en voie de développement plus d'emplois, de revenus et d'expérience, tandis que le projet dont l'élément des coûts extérieurs est supérieur fournira plus d'emplois et plus de revenus aux pays donateurs.

Le financement des coûts locaux de l'aide relative aux projets à partir du fonds de contrepartie constitué par la vente d'aliments canadiens et d'autre denrées sur le marché local est un mécanisme auxiliaire utile pour un pays de la dimension de la Jamaïque. Dans les petits pays des Caraïbes orientales, toutefois, l'aide en produits de base industriels sous forme d'aliments ou d'engrais n'est pas très pratique étant donné l'exiguïté du marché local. Outre les énormes frais extérieurs du transport, de l'entreposage et de la répartition des marchandises reçues en vrac aux fins de la distribution commerciale interne, il y a aussi la question de la désorganisation des structures de commercialisation, qui constitue un problème très réel. Dans les petits pays des Caraïbes orientales, l'aide relative aux projets devrait être simplifiée et déliée en ce qui a trait aux sources à la fois étrangères et locales d'approvisionnement en biens et services, pour éviter le gaspillage, l'inefficacité et les retards du système actuel.

Dans les Caraïbes orientales, où les pays sont petits et pauvres, les procédures d'aide canadienne sont particulièrement inappropriées. Elles sont non seulement compliquées et lentes, mais elles sont aussi discriminatoires pour

les projets économiques de moindre envergure; elles favorisent les projets plus coûteux et plus complexes, qui présentent bien sûr plus d'attrait aux yeux des conseillers, des entrepreneurs et des fournisseurs canadiens.

L'un des critiques les plus éloquents des pratiques appliquées par les donateurs d'aide, dont le Canada, est le vice-premier ministre de Saint-Vincent, M. Hudson Tannis. Celui-ci a confirmé qu'on a tendance à dénigrer les projets qui présentent un contenu local:

> Les donateurs ont tendance à défavoriser les projets qui présentent un contenu local maximum. Le Canada a construit une foule d'écoles, mais sur le modèle de celles qui existent au Canada. Nous pourrions construire des écoles avec un contenu local supérieure et ce serait préférable puisque nous créerions ainsi plus d'emplois locaux.

On accorde la préférence aux entrepreneurs des Caraïbes pour de nombreuses raisons, dont une des plus importantes est qu'ils coûtent moins cher et travaillent plus rapidement. M. Hudson Tannis nous a dit ce qui suit:

> Nous préférons traiter avec des entrepreneurs des Caraïbes et, dans notre cas, des Jamaïcains. Le temps que cela prend pour faire venir les entrepreneurs du Canada avec leur matériel, leurs bateaux-maisons, leur personnel, le coût d'un projet aura décuplé.

Même si les conditions de l'aide relative aux projets de l'ACDI sont faciles, il n'en demeure pas moins que le principal doit être remboursé. Comme

M. Tannis nous l'a signalé, les petites îles sont très économes; elles veulent étirer leur argent. On peut citer l'aéroport de la Barbade comme un exemple de projet modèle. Il s'agissait d'un projet conjoint entre le Canada (10 millions de dollars canadiens) et la Barbade (5 millions de dollars canadiens). Il n'y a pas eu de dépassement de coût et une excellente disposition prévoyait la formation du personnel et l'entretien matériel de l'aéroport. Le directeur du projet, M. Rudy Mathews de Saint-Vincent, a été qualifié par M. Pim de "superbement efficace". L'aéroport de la Barbade est l'exception à la règle, fait qui n'est pas sans rapport avec la participation du gouvernement de la Barbade au projet. Pour illustrer la situation contraire, M. Pim, agent de développement de l'ACDI qui réside maintenant à la Jamaïque, a parlé des écoles canadiennes:

> Si vous voulez un mauvais exemple, examinez les écoles construites par des Canadiens; dans toutes les caraïbes orientales, elles tombent en ruine; leur détérioration a commencé le jour même où elles ont été cédées, car le projet ne prévoyait aucune disposition de transition en vue de l'exploitation.

Nous avons vu un grand nombre d'écoles canadiennes, comme on les appelle localement. Elles sont en effet tristes à voir car elles constituent un monument à une conception d'aide qui se préoccupe davantage du prestige que confère la mise en place d'un édifice et des profits obtenus par les architectes, entrepreneurs et fournisseurs de matériel canadiens que du service que devra fournir cette installation pendant toute sa durée utile.

Nous avons déjà dit que les lignes canadiennes de crédit sont difficiles à utiliser et qu'elles sont peu avantageuses par rapport aux accords britanniques. Il en est de même de l'aide canadienne relative aux projets. M. Hudson Tannis nous a dit que le Canada devrait imiter les mécanismes employés par la mission britannique à la Barbade:

> Le Canada devrait adopter les mécanismes de la mission britannique à la Barbade. Les taux de décaissement sont plus rapides que dans tout autre organisme. Le projet est identifié. Les Britanniques le financent; ils ne s'engagent dans aucune étude de faisabilité élaborée; ils envoient un ingénieur, ils ouvrent une ligne de crédit auprès de la Barclay's et les travaux commencent. Les Américains sont pires que les Canadiens. Leurs procédures sont encore plus complexes.
>
> Pour ce qui est de l'aide au développement, nous en obtenons l'essentiel du Royaume-Uni d'abord, puis du Canada, mais le moins possible des États-Unis. Nous obtenons beaucoup d'aide de la BDC. Les Britanniques nous accordent des prêts qui nous permettent d'acheter des produits japonais si nous le voulons. L'aide canadienne est très liée. Avec les prêts britanniques, nous pouvons acheter du bois canadien, de l'acier américain, etc. Nous sommes très économes. Nous voulons étirer notre argent.

Il est évident que le déliement de l'aide canadienne, plus particulièrement en ce qui a trait au recrutement de conseillers et d'entrepreneurs locaux, est essentiel à une politique plus rationnelle d'aide aux petits pays des Caraïbes orientales. Au coeur de cette question, toutefois, se situent les priorités divergentes des pays bénéficiaires et de l'ACDI. Les premiers favorisent des projets plus rapides et moins importants qui utilisent davantage les entrepreneurs locaux et appliquent un système plus simple d'évaluation des projets.

L'ACDI évidemment favorise les grands projets coûteux, précédés par un processus de mise en oeuvre de projets qui a été fortement critiqué par M. Tannis et par Mlle Eugenia Charles, premier ministre de la Dominique.

Procédures excessivement complexes exigeant beaucoup de temps et d'argent

M. Tannis a exprimé sont exaspération devant les lentes et coûteuses procédures des donateurs d'aide, y compris le Canada:

> L'élaboration des projets prend un temps fou. D'abord, on procède à une étude de faisabilité préalable, ensuite à l'étude de faisabilité proprement dite, puis à une étude sur la viabilité économique. Mais comme il s'est ainsi écoulé deux ou trois ans, les coûts ont augmenté à cause de l'inflation et l'on doit procéder à une nouvelle étude de faisabilité. Dans l'intervalle, les gens se sentent frustrés. Nous sommes très agacés par cette perte de temps.

Pour illustrer ce point, M. Tannis a parlé de la sucrerie de Saint-Vincent. La première étude à ce sujet a été faite en 1969, par Mlle O'Laughlin. Puis il y en eu une par Bookers et enfin une autre par l'ACDI. Chacune peut coûter jusqu'à $100,000, ce qui est enregistré au titre de l'aide à Saint-Vincent. En 1969, le coût de la sucrerie était de 3.5 millions de dollars. En 1980, il était passé à 23 millions et le prix du pétrole avait quintuplé. Ces délais ont coûté cher à Saint-Vincent si l'on considère les avantages qu'auraient pu retirer les habitants sur le plan du revenu et de l'emploi. "Il n'est pas juste, a-t-il dit, de faire attendre les petits pays en développement

à cause des trois études de faisabilité. Et finalement, la sucrerie nous aura coûté dix fois plus que prévu au début".

Un argument semblable a été présenté au sujet des améliorations qu'il y a lieu d'apporter au port, lequel a besoin de meilleures installations d'amarrage.

> Nous n'avons pas besoin d'attendre une situation de crise, puis un ensemble d'études de faisabilité. Qu'on réalise des projets modestes, mais qui comportent moins de délais. La BDC, le R.-U. et le Canada parlent d'un projet d'amélioration du port de 12 millions de dollars, mais cela signifie qu'il faut attendre encore deux ans en raison des études de faisabilité. On pourrait commencer dès maintenant avec $400,000 pour apporter des améliorations temporaires. Nous préférons traiter avec des entrepreneurs des Caraïbes.

Cette préférence pour les entrepreneurs locaux a été illustrée par rapport à l'usine Arrowroot (l'arrow-root est une spécialité de Saint-Vincent et de la Grenade utilisée dans la production de feuilles pour photocopie). On nous a dit que les organismes donateurs ont insisté pour qu'un ingénieur diplômé soit engagé. M. Tannis a affirmé: "Nous, nous avions un homme compétent, mais qui n'était pas diplômé. Souvent, les ingénieurs diplômés et les spécialistes étrangers n'ont pas la compétence technique d'un entrepreneur local. Effectivement, la conception a été gâchée (par le spécialiste étranger)".

Mlle Eugenia Charles est connue pour son fameux dicton selon lequel "l'aide accordée promptement est une aide accordée doublement". Elle nous a dit aussi qu'il y avait trop d'études: l'étude de faisabilité préalable, l'étude de faisabilité proprement dite, puis l'étude de viabilité économique. "Et après deux ans d'attente à cause de ces études, on peut aussi bien décider que le projet n'est pas bon. On perd ainsi beaucoup de temps, et beaucoup d'espoirs sont anéantis".

Les traités que l'on a écrit sur les problèmes des pays en développement sont truffés de conseils sur l'évidente opportunité d'encourager le savoir-faire, les compétences, les capacités techniques et les initiatives locales. Mais le système tel qu'il est administré actuellement est faussé en faveur des perceptions des administrateurs, planificateurs, conseillers et entrepreneurs issus de la jungle artificielle des tours à bureaux de Hull; quand nous avons quitté la modeste habitation de bois de M. Tannis, il prenait des dispositions pour qu'un homme tonde la pelouse du fort surplombant Kingston, moyennant un salaire hebdomadaire qui couvrirait à peine le dîner d'un fonctionnaire de l'ACDI à Ottawa.

Déliement des services d'experts-conseils

M. Pim s'est dit convaincu que les spécialistes des Caraïbes sont sous-utilisés. Cela touche un aspect de l'aide liée qui fait grimper la tension artérielle des fonctionnaires canadiens plus vite et plus haut que tout autre

aspect de l'aide. Nous estimons que c'est précisément dans le cas des services d'experts-conseils qu'on peut le plus justifier le déliement de l'aide. Nous sommes d'accord avec M. Pim pour dire que "l'exigence relative au contenu canadien va souvent à l'encontre du développement, notamment lorsqu'il y a sous-utilisation des spécialistes des Caraïbes - architectes, ingénieurs ou personnes qui possèdent une expérience pratique de la gestion des projets". M. Pim précise:

> Les spécialistes des Caraïbes sont sous-utilisés. Pour que les gens de la région y restent, nous devrions retenir davantage leurs services. Les gens d'ici peuvent habituellement faire un meilleur travail que les experts-conseils canadiens en ce qui concerne, par exemple, la conception des ponts. Il connaissent la situation locale et sont habitués à toutes les mesures, que ce soit les mesures métriques, britanniques ou américaines; ils connaissent la topographie locale, le climat, les matériaux disponibles, etc. Trop d'experts-conseils sont à la solde de l'ACDI. Quand il y a lieu de retenir les services d'experts-conseils canadiens, ceux-ci devraient être tenus de s'associer à un expert local. Le but ultime est l'autonomie.

Malheureusement, l'expert-conseil est peu susceptible de partager ce point de vue. Habituellement, ce qu'il veut, c'est se rendre indispensable, se faire engager par l'ACDI pour le prochain travail et améliorer ses contacts commerciaux au Canada par rapport à sa sphère de spécialisation particulière. C'est précisément parce qu'il est moins susceptible de connaître les matériaux et les fournisseurs locaux qu'il est plus porté à concevoir une installation en faisant un usage maximum de matériaux et d'entrepreneurs canadiens. Du point de

vue du développement, on a toutes les raisons de commencer par les services d'experts-conseils pour délier l'aide. Outre le fait qu'il est souhaitable d'offrir des possibilités aux spécialistes des Caraïbes et de maximiser l'utilisation de matériaux locaux, il y a une autre raison pour laquelle il est souhaitable de retenir dans la mesure du possible les services de spécialistes locaux: les experts-conseils canadiens sont peu susceptibles de sensibilité aux conditions sociales locales et il n'y a guère de projets qui ne façonnent directement ou indirectement l'environnement humain local. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas beaucoup d'experts-conseils canadiens qualifiés et expérimentés, dont les services sont utiles et appréciés. Mais, à notre avis, le pays bénéficiaire devrait être libre de prendre les dispositions qu'il juge les plus appropriées en ce qui concerne les services d'experts-conseils et ne devrait pas être limité par le critère de la nationalité.

Nous avons remarqué que les pays des Caraïbes orientales, en soumettant des propositions aux pays donateurs lors des réunions spéciales du CGCED récemment organisées par le Canada à Antigua, ont été catégoriques sur la question des experts-conseils:

> On a remarqué que les pays donateurs avaient conservé la tendance à engager des experts-conseils de l'extérieur de la région des Caraïbes et habituellement du pays donateur seulement. On considère que cette pratique porte préjudice au développement de compétences professionnelles dans la région. Nous proposons donc que les donateurs soient invités à

> réorganiser leurs politiques à cet égard de manière à encourager davantage le développement de compétences locales, en favorisant des formes appropriées de participation des spécialistes tant de la région que de l'extérieur.

M. Trevor Gordon Somers, représentant du PNUD aux Caraïbes orientales, nous a dit qu'il y avait à la Barbade de nombreux experts-conseils régionaux, compétents mais sous-utilisés. Il a ensuite parlé d'un programme des Nations Unies intitulé TOKTEN (transfert de connaissances et de techniques par les ressortissants expatriés), conçu pour offrir à un pays donné les services de ressortissants hautement qualifiés qui vivent à l'extérieur du pays, à des fins de conseils à court terme. L'Agence paie les frais de déplacement et le gouvernement hôte se charge des frais locaux; les salaires, eux, se situent quelque part entre les échelles locales et nord-américaines, car les spécialistes en question continuent d'avoir des obligations permanentes en Amérique du Nord.

> A Grenada, après la révolution, la direction politique ne faisait pas confiance à certains des fonctionnaires qui avaient fait partie de l'appareil politique de Gairy. Elle a pu repérer des Grenadiens qui résidaient à l'étranger et a demandé l'aide du PNUD pour faire revenir au pays un certain nombre d'entre eux et les engager à contrat pour deux ou trois ans, moyennant des salaires qui se situent entre les échelles locales et nord-américaines. Des dispositions semblables sont prises avec la Dominique et Sainte-Lucie.

Cela pourrait servir de modèle à l'ACDI, qui pourrait affecter temporairement dans les pays des Caraïbes des spécialistes antillais qui

résident au Canada. Dans le cas des Canadiens d'origine caraïbe, rien ne s'oppose à ce qu'ils soient engagés comme experts-conseils. Toutefois, on a fait remarquer que l'ACDI semble avoir des réserves à cet égard. Les pressions exercées pour qu'on emploi davantage d'experts-conseils des Caraïbes et de Canadiens d'origine antillaise ne semblent pas plaire aux Canadiens. Il semble qu'on hésite à reconnaître le fait que les Caraïbes du Commonwealth possèdent tout un éventail d'éléments instruits et hautement qualifiés dont le nombre diminue constamment en raison de l'émigration. Les spécialistes régionaux qui possèdent des compétences susceptibles d'être commercialisées à l'échelle internationale sont sous-utilisés aux Caraïbes.

Le Secrétariat du MCCO a récemment proposé une façon de réduire les délais coûteux, inutiles et frustrants qui découlent du chevauchement des études de faisabilité faites par les experts-conseils étrangers. Il rappelle que "les pays de l'OTAN sont invités à juger si les avantages éventuels d'études trop longues et de marges de sécurité quant à la viabilité des projets l'emportent sur les retards indus de mise en oeuvre, qui risquent d'accroître l'instabilité sociale et politique dans des pays aussi petits et pauvres que les nôtres".

Puisque l'aide attribuée pour des projets dépend de plus en plus des critères du rendement et de la viabilité et que les organismes donateurs

insistent pour qu'au moins une étude de faisabilité soit faite par un consultant agréé à l'échelle internationale, il a été proposé que les donateurs et les bénéficiaires fixent une liste de critères à l'intention des consultants internationaux, dont les études seraient acceptées sans avoir à être répétées. Les pays donateurs, y compris le Canada, devraient soumettre une liste de consultants et de sociétés appelés à figurer dans ce répertoire de consultants agréés à l'échelle internationale et les pays bénéficiaires devraient de leur côté établir une liste de sociétés et de consultants des Caraïbes domiciliés dans la région ou en dehors de celle-ci et appelés à figurer dans le même répertoire.

Décentralisation et rationalisation de l'aide de l'ACDI

M. Bob Pim, agent canadien de développement résidant en Jamaïque a dénoncé les méthodes rigides en matière d'aide liée et a plaidé avec conviction la cause d'une décentralisation radicale des procédures administratives permettant de réduire les retards de mise en oeuvre des programmes.

> Une plus grande décentralisation s'impose: les agents sur le terrain devraient pouvoir autoriser des projets, mettons, jusqu'à concurrence de 500,000 dollars canadiens. Le système favorise les projets plus importants, c'est-à-dire de 2 millions de dollars et plus, mais pour les petits pays, un projet d'un quart de million est déjà assez grand. L'appareil est trop lourd et inefficace.

M. Bryan Dare, agent de développement canadien oeuvrant à partir du

Haut-commissariat de la Barbade, a fait des remarques dans le même sens. Interrogé sur la façon dont les programmes d'aide canadiens aux Caraïbes orientales pouvaient être améliorés, il a affirmé que la clé du problème était la décentralisation:

> La clé c'est la décentralisation. Il est interdit en ce moment de débloquer plus de 25,000 dollars*du fonds administré par la mission. L'ACDI ne veut pas s'occuper de projets de moins de deux millions de dollars. Pourtant, un très grand nombre de projets utiles se situent entre les tout petits et ceux qui coûtent un ou deux millions. Il devrait exister un fonds qui soit administré par la mission et qui permettrait d'appuyer des projets de dimension moyenne. La BDC n'est pas non plus en mesure de s'occuper des petits projets.

On nous a dit que le Koweït et l'OPEP disposent tous deux d'un fonds géré localement et que le Canada devrait en faire autant. Il faudrait pour cela augmenter le personnel sur le terrain et décentraliser le processus de prise de décision. Le personnel de la mission canadienne à la Barbade, qui dessert non seulement cette île mais également les îles du Vent et Sous-le-Vent, ne comprend en tout que six personnes, ce qui est ridiculement insuffisant par rapport aux 30 personnes que compte la mission britannique et aux 51 de l'Agence d'aide américaine.

* Ce plafond vient d'être porté à 50,000 dollars.

Le Canada s'enorgueillit de ses programmes d'aide aux Caraïbes; l'écart énorme entre le personnel sur le terrain et celui du siège social est d'autant plus choquant.

> Ottawa est lent et donne l'impression qu'il sursoit aux décisions pour manifester son pouvoir sur les agents qui se trouvent sur place.
>
> Si nous devons adapter nos programmes d'aide à la structure administrative présente de l'ACDI, nous ne devrons retenir que les importants projets d'infrastructure valant plus de deux millions de dollars. Pour être capables d'offrir des projets de dimension moyenne, de façon efficace et sans retard, nous devons décentraliser nos services.

M. Pim est entièrement de cet avis.

Bien qu'il y ait beaucoup à dire en faveur des projets d'infrastructure, on reconnaît en général que les projets les plus utiles sont précisément ceux de petite et moyenne dimensions, entre $100,000 et 2 millions de dollars. Cela est particulièrement valable dans le cas des petits pays en voie de développement des Caraïbes orientales. Il est donc urgent que l'on procède à une décentralisation et que l'on permette, comme le veut M. Pim, aux agents sur place de prendre des décisions quant aux projets de $500,000 et moins. Une telle décentralisation impliquerait une rationalisation des procédures, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de reproduire simplement sur une plus petite échelle la complexité des procédures actuelles. La solution à l'ensemble de ces problèmes doit être cherchée dans le sens suivant: 1) recourir plus fréquemment aux lignes de

crédit pour lesquelles les modalités d'achat seraient distinctes des fonctions de l'ACDI en tant qu'organisme de développement, en vue de réduire les coûts administratifs et d'accélérer la mise en oeuvre; 2) décentraliser les services en réaffectant du personnel du siège social à des travaux sur le terrain et en permettant que les décisions soient prises localement et 3) délier une beaucoup plus grande partie de l'aide pour réduire les retards qu'occasionnent les efforts visant à trouver des sources d'approvisionnement qui répondent aux besoins.

Problèmes spéciaux des PMD dans les Caraïbes orientales

Lorsqu'en 1978 le CGCED a été fondé "pour aider les pays des Caraïbes à rééquilibrer leur balance des paiements en vue d'améliorer leurs perspectives à long terme", les PMD des Caraïbes orientales s'attendaient que ces arrangements leur soient profitables et leur ouvrent notamment l'accès à des ressources financières supplémentaires. Mais, alors que les prétendus PPD ont obtenu de l'aide d'urgence pour équilibrer leur balance des paiements par l'entremise du mécanisme de développement des Caraïbes, les attentes des PMD n'ont pas été satisfaites. Le vice-premier ministre de Saint-Vincent nous a dit que "les réunions du Groupe des Caraïbes à Washington sont pure perte de temps". Le premier ministre de Dominique a expliqué qu'elle était "fatiguée d'assister à des conférences, comme celles du CGCED, et d'en revenir les mains vides". Le représentant en résidence du PNUD dans les Caraïbes orientales nous a déclaré que les efforts du CGCED n'avaient apporté "rien de plus" et qu'il en coûte

beaucoup aux PMD bénéficiaires

> pour se rendre à Washington où les pays donateurs présentent la liste de l'aide qu'ils se sont engagés à leur donner, mais qui est déjà attribuée par les voies de l'aide multilatérale et bilatérale bien longtemps avant les réunions du CGCED. Les PMD ne reçoivent rien de plus. Les pays donateurs traditionnels (Royaume-Uni, Canada et Etats-Unis) nient que les choses se passent ainsi, car en l'absence du Groupe des Caraïbes, ils auraient peut-être diminué leur niveau traditionnel d'aide. Les PMD se demandent s'il est nécessaire de se rendre jusqu'à Washington puisque les pays donateurs viennent à eux avec leurs missions d'aide, comme auparavant. Ils affirment n'avoir rien reçu de plus que les niveaux d'aide traditionnels.

Lorsqu'il a visité la Jamaïque, en janvier 1981, M. McGuigan a annoncé que le Canada avait décidé de donner "un statut spécial" à ses relations avec les Caraïbes du Commonwealth et il a précisé que le Canada avait l'intention de jouer un rôle de chef de file, dans les Caraïbes orientales, au nom des pays donateurs. Le Canada, a-t-il dit, convoquera des réunions consultatives spéciales à l'intention des PMD, en collaboration avec la Banque mondiale, avant les réunions de juin 1981 du CGCED à Washington. Une réunion de ce genre a effectivement eu lieu à Antigua en mai 1981. Y ont assisté une foule d'officiels hauts placés des pays donateurs signataires d'accords multilatéraux et bilatéraux, ainsi que des représentants des pays des Caraïbes orientales et des institutions régionales des Caraïbes. Les débats furent présidés par M. E.G. Drake, directeur exécutif de la Banque mondiale, qui représentait le Canada et plusieurs pays des Caraïbes.

Dans une déclaration de principe rédigée par le secrétariat du Marché commun des Caraïbes orientales (MCCO) en réponse à une déclaration de principe de l'ACDI, on déclarait que les accords du CGCED avaient profité jusque-là aux pays donateurs plutôt qu'aux pays qui reçoivent de l'aide au développement. Cet organisme, y disait-on, facilite la coordination des activités des pays donateurs dans leurs relations avec les bénéficiaires, et "les décisions relatives aux plans et stratégies de développement des bénéficiaires sont de plus en plus contrôlées par les pays donateurs":

> La structure du système d'aide internationale est telle que trop souvent ce sont les pays donateurs qui décident des projets à mettre en oeuvre (puisque ce sont eux qui choisissent les projets qu'ils désirent financer), qui décident aussi du moment où les différentes phases du projet seront mises en service (les dates de paiement ne correspondant pas nécessairement aux exigences des bénéficiaires, mais sont fixées par les donateurs) et même parfois de la façon dont les projets sont mis en oeuvre (c'est-à-dire que d'autres méthodes ne sont pas toujours explorées à fond et par le pays donateur et par le bénéficiaire, mais le premier décide souvent de la méthode qui sera adoptée et le bénéficiaire n'a plus qu'à l'accepter) (souligné dans le texte original).

Il est clair que les pays du MCCO craignent que la coordination croissante de l'aide au développement n'ait pour résultat de concentrer de plus en plus le pouvoir entre les mains des donateurs, si bien que les donateurs dits non traditionnels "accepteront probablement les conditions plus rigides imposées à l'aide par les donateurs traditionnels qui semblent

eux-mêmes être de plus en plus ouverts aux conditions du FMI et de la BIRD. Résultat: la souplesse dont les nouveaux donateurs avaient au départ fait preuve disparaît pour des pays comme les PMD et toute l'aide finit par être accordée selon des modalités extrêmement contraignantes". Les pays du MCCO ont déclaré qu'il leur faut avoir une voix déterminante au chapitre de la distribution de l'aide eu égard aux pays, aux secteurs et aux projets. Les modalités de la consultation entre pays donateurs et bénéficiaires étaient et demeurent un problème délicat. Le Canada, semble-t-il, avait accepté d'aider les PMD en organisant avec eux une consultation préliminaire, avant qu'ils ne rencontrent les pays donateurs, mais il a par la suite changé d'idée et convenu plutôt, avec l'aide de la Banque mondiale, d'organiser une réunion des pays donateurs et des PMD. De plus, cette réunion consultative spéciale ne devait donner lieu à aucun engagement et, dans l'immédiat, les PMD n'ont rien tiré de concret de ces délibérations complexes. A cet égard, il importe de comprendre que les PMD ont confié au directeur exécutif canadien la défense de leurs vues et intérêts au sein de la Banque mondiale et que, du point de vue des PMD, ces consultations n'avaient d'autre but que d'expliquer aux pays donateurs leurs problèmes particuliers. Le Canada a décidé de remplir trois rôles à la fois: important pays donateur bilatéral, représentant des intérêts des PMD au sein de la Banque mondiale, et initiateur et président impartial d'une consultation entre donateurs et bénéficiaires.

Il est donc à peine surprenant que la déclaration de principe du Canada rédigée par l'ACDI et la Banque mondiale adopte plutôt le point de vue des pays donateurs. Celui des pays bénéficiaires a été présenté à la conférence dans la déclaration de principe du MCCO mentionnée ci-dessus, à laquelle un document plus élaboré du secrétariat du MCCO a donné suite et a été présenté aux réunions de juin de CGCED à Washington. De toute évidence, le Canada a choisi de jouer un rôle très spécial dans les Caraïbes orientales et ses relations futures avec cette partie du globe dépendront de son aptitude à accélérer la décolonisation et la mise sur pied d'institutions nationales et régionales à la suite du retrait de l'ancien pouvoir colonial britannique.

Nous allons regrouper les problèmes particuliers des petits Etats des Caraïbes orientales sous les quatre rubriques suivantes: 1) le pour et le contre de l'aide accordée par le MDC; 2) le rapport entre critères de rendement et capacité d'assimilation; 3) les mécanismes susceptibles d'améliorer l'octroi des subventions d'aide et 4) les priorités et programmes sectoriels.

1. Pour un MDC comportant un minimum d'aide liée

Les petits pays des Caraïbes orientales ont subi l'influence des mêmes facteurs extérieurs négatifs qui ont poussé les pays plus grands des Caraïbes à chercher une aide d'urgence pour équilibrer leur balance des paiements, à savoir le décalage des revenus des exportations et la hausse des

prix des importations, notamment ceux du pétrole. Ils sont particulièrement vulnérables aux ouragans et autres fléaux naturels. Mais les PMD n'ont pas réussi à obtenir un financement du type MDC malgré leur participation au Groupe des Caraïbes.

On a laissé entendre que les pays donateurs ne comprennent pas très bien les manifestations concrètes d'une crise de la balance des paiements dans les pays qui n'ont pas l'autonomie monétaire. Les pays du MCCO utilisent tous la même devise et ont les mêmes autorités monétaires, à savoir l'Autorité monétaire des Caraïbes orientales (AMCO), qui fonctionne un peu sur le modèle d'une commission de devises coloniale. Ils n'ont pas de banque centrale et la masse monétaire ainsi que le soutien budgétaire intérieur sont strictement limités à part la réserve internationale nette du MCCO. Un manque de ressources extérieures, si grave soit-il, ne se traduit ni par une perte de réserves extérieures ni par d'importants déficits fiscaux, en raison de l'accès limité des gouvernements aux marchés des capitaux. Il se traduit plutôt par l'incapacité de maintenir à des niveaux acceptables les services essentiels et l'infrastructure sociale et par une réduction des importations, de la production et du niveau d'emploi.

Du temps où ces pays étaient des colonies de la Grande-Bretagne, celle-ci fournissait une aide budgétaire sous forme de subventions. Mais toute aide

budgétaire directe est aujourd'hui inacceptable pour les pays aussi bien donateurs que bénéficiaires, parce qu'elle implique une relation politique de type colonial. La forme la plus évidente d'aide qui vient à l'esprit est celle d'une contribution à l'actif net à l'étranger du MCCO, en vue de mettre des ressources plus importantes à la disposition des gouvernements des PMD par une hausse des plafonds d'emprunt du MCCO. Au sujet de ce mécanisme, les auteurs du document de l'ACDI et de la Banque mondiale reconnaissent que:

> En augmentant l'actif net à l'étranger du MCCO on mettrait plus de ressources à la disposition de ces gouvernements par une hausse des plafonds d'emprunt de ces pays. Cependant, les restrictions des pays donateurs relatives à une hausse de l'aide déliée rendraient difficile le recours à ce mécanisme. De plus, les voies d'octroi multilatérales, notamment le FMI, seraient tout probablement la première source de ce type de financement. L'aide budgétaire et celle qui est destinée à rééquilibrer la balance des paiements pourraient également être accordées sous forme de produits alimentaires ou de marchandises.

Les pays du MCCO ont proposé que l'AMCO serve de voie de distribution de toute l'aide au développement et que les fonds puissent être confiés à l'AMCO pour être remis aux pays bénéficiaires selon les instructions des donateurs. Dans un tel cadre, il serait possible d'élaborer des mécanismes de libéralisation de l'aide. Cette proposition mise de l'avant par le MCCO viserait à établir un niveau minimal d'importations d'un pays donateur et la remise de fonds par le donateur pourrait être fonction d'une augmentation convenable de la valeur des

importations figurant sur une liste autorisée établie par le donateur concerné. Selon une autre proposition, les conditions d'obtention de l'aide liée seraient assouplies afin d'inclure tous les donneurs du CGCED, tout en permettant les achats au sein des marchés du CARICOM, y compris le groupe des PMD. Les pays du MCCO soutiennent que:

> La raison d'être de la séance spéciale du Groupe des Caraïbes est de chercher des moyens d'augmenter les profits économiques des PMD. Il semble donc souhaitable d'accorder, dans la mesure du possible, une attention toute spéciale aux achats effectués dans les PMD et dans l'ensemble du CARICOM.
>
> Il y a aussi lieu de souligner que des efforts spéciaux sont déployés pour inciter des donateurs non habituels à ne pas adopter des pratiques aussi restrictives en matière d'offre d'aide et que, étant donné les orientations traditionnelles du commerce, les fonds provenant de nouveaux donateurs seront vraisemblablement injectés surtout dans les économies des donateurs traditionnels, comme ce serait le cas de fonds provenant des donateurs traditionnels mêmes. Aux yeux du CGCED, le maintien de la pratique qui consiste à lier l'aide semble donc inutile et injuste.

Quant à la proposition d'accorder un soutien au budget et à la balance des paiements sous forme d'aliments et de produits de base, elle ne semble pas jusqu'à maintenant avoir produit de plans pratiques, les donateurs n'ayant pas offert de produits de base qui puissent être facilement vendus, qui ne gênerait pas les voies commerciales existantes et qui ne seraient pas trop chers à transporter, à entreposer ou à remballer. Il a été question d'un plan renouvelable des apports agricoles, mais il serait inutile à moins que les PMD puissent

préciser quels sont exactement les apports requis plutôt que d'avoir à accepter ce dont dispose le donateur et dont il veut peut-être tout simplement se défaire.

2. Potentiel d'absorption et critères de rendement

L'aide bilatérale aux PMD a été accordée à raison d'environ 10 millions de dollars canadiens. Le gouvernement canadien a officiellement fait état de son intention d'accroître ces niveaux d'aide. Compte tenu des arrangements actuels, l'ACDI a été freinée dans l'élaboration de projets et par conséquent dans l'offre des allocations d'aide annuellement prévues. L'ACDI et d'autres donateurs affirment que l'aide au développement ne peut être accrue en raison de la capacité limitée des PMD d'absorber l'aide au développement et de satisfaire aux normes de rendement. Les PMD soutiennent que les normes traditionnelles de rendement sont peu réalistes et mal adaptées et que leur capacité d'absorption ne peut être accrue s'ils ne bénéficient pas d'une aide leur permettant de revaloriser leur infrastructure matérielle et institutionnelle.

Le document préparé par l'ACDI et la Banque mondiale révèle les indices de saturation suivants: la possibilité réduite des pays bénéficiaires d'élaborer, d'évaluer et d'appliquer des propositions de projets; les difficultés qu'ils éprouvent à assurer un financement et un personnel de contrepartie; leur inaptitude à payer les dépenses engagées sur place pour les travaux, l'entretien

et une partie du renouvellement du capital; la pénurie de personnel formé capable de gérer les opérations et d'appuyer les institutions régionales.

La reconnaissance de l'insuffisance de la capacité d'absorption est étroitement liée à des difficultés éprouvées quant à la satisfaction des normes de rendement que les donateurs définissent pour s'assurer, de la part d'un pays qui demande de l'aide, le plus grand effort de mobilisation pouvant être exigé dans les circonstances. Les PMD affirment que les normes habituelles de rendement, comme celles qu'utilise la Banque mondiale, peuvent ne pas être appropriées dans les circonstances et que leur stricte application risque alors de gêner plutôt que de favoriser le rendement économique. La conjoncture particulière des PMD tient en partie aux difficultés que pose le raccordement de ces pays de petite dimension à des mécanismes donateurs qui, eux, sont orientés vers l'aide à des projets de grande envergure dans des pays qui possèdent déjà tout un ensemble d'instruments politiques. Certains problèmes découlent du fait que l'aide est liée et qu'il n'est pas suffisamment tenu compte des coûts sur place des projets. Les difficultés que connaissent les PMD se sont encore alourdies après le récent changement imposé par les agences de développement, passées d'un investissement d'infrastructure à un investissement dit directement productif. Les PMD des Caraïbes orientales ont un besoin urgent d'une aide maintenue au titre de l'infrastructure, et il n'y a que peu d'espoir d'accroître la capacité de production sans apporter d'améliorations aux systèmes de transport

interne et externe et à d'autres installations connexes.

Les PMD reconnaissent que l'application des critères de rendement est une étape nécessaire du processus qui consiste à définir l'admissibilité d'un pays à l'aide multilatérale et bilatérale. En outre, ils admettent que ces critères sont nécessaires et utiles pour établir dans quelle mesure leurs propres objectifs de développement sont atteints. Ce qu'ils contestent, c'est l'imposition uniforme à de petits pays des Caraïbes orientales de critères et de niveaux cibles qui risquent de gêner le rendement économique plutôt que de l'améliorer. Ils soutiennent avec fermeté que ces critères ne doivent être ni établis ni imposés unilatéralement par des donateurs, ce qui est le cas actuellement, mais faire l'objet d'accords mutuels entre les donateurs et les PMD bénéficiaires, compte tenu de leurs conjonctures et problèmes particuliers.

Parmi les paramètres du rendement de l'effort de développement national qui sont jugés peu raisonnables et générateurs d'effets contraires à ceux qui sont recherchés, citons: l'effort fiscal; les épargnes du secteur public; les ratios d'endettement; l'efficacité des services publics; les épargnes du secteur privé; la capacité des institutions en matière de planification et d'élaboration des politiques.

L'effort fiscal. L'effort fiscal mesuré en fonction du rapport recettes/PIB est élevé dans les PMD, mais le document de l'ACDI et de la Banque mondiale laisse entendre que c'est encore l'indice de faibles niveaux de développement économique, et ce parce que les droits à l'importation représentent la principale source d'imposition. Les chômeurs et les indigents sont eux-mêmes taxés et les cadeaux et les rétributions reçus de l'étranger le sont aussi, dans la mesure où ils servent à l'achat d'importations. La plupart des PMD sont actuellement engagés dans la réalisation de programmes de réforme fiscale devant créer des taxes foncières et des impôts sur le revenu, mais ils estiment que l'adoption de ces mesures ne doit pas être vue comme un effort supplémentaire de mobilisation des ressources ni comme un pas vers la satisfaction de critères de rendement devant déterminer l'admissibilité à l'aide au développement.

Les épargnes du secteur public. Parce que le secteur privé est tellement faible, qu'il a une capacité d'absorption si réduite, le secteur public se doit d'engager des dépenses au titre des services essentiels pour maintenir l'équilibre social, politique et économique: il le doit pour créer les conditions favorables à la prospérité du secteur privé. Compte tenu de la conjoncture des PMD, les dépenses du secteur public ne viennent pas en concurrence avec le secteur privé pour l'acquisition des ressources. Bien au contraire, ils s'appuient l'un l'autre, comme le souligne le document du MCCO:

> Le maintien obligatoire des dépenses du secteur public à un certain niveau est davantage un élément essentiel de l'étoffe sociale qu'une manifestation de l'aptitude à mobiliser les ressources financières. Ainsi, dans certains PMD, le déficit peut être considérable par rapport au PIB sans nécessairement traduire un mépris des règles de la saine gestion des finances du secteur public.

Le problème tient en partie au type de secteur privé qu'entretiennent les PMD et qui, par le passé, n'a pas su accroître ses activités à un taux suffisant pour créer les revenus pouvant payer les frais d'entretien des investissements publics effectués dans l'infrastructure sociale et économique. Il est clair qu'un secteur privé plus dynamique pourrait réduire le rôle des dépenses publiques en garantissant l'équilibre social et économique. Il serait possible de réduire d'une certaine façon les dépenses permanentes des gouvernements des PMD en finançant les dépenses qui sont vraiment capitales par la réalisation de programmes d'aide appropriés (comme des installations d'enseignement technique et scientifique; des unités de culture des plantes; des services d'éradication de la vermine).

Le ratio d'endettement. Les ratios d'endettement des PMD sont faibles, non pas parce que ces pays ne sont pas disposés à mobiliser des ressources étrangères et nationales, mais parce qu'ils n'ont pas accès aux marchés des capitaux. A l'échelle nationale, il n'existe pas de marché des valeurs et la loi régit très strictement l'emprunt auprès de l'autorité monétaire. L'accès

aux marchés monétaires étrangers est coûteux et difficile, pour la simple raison que les mêmes critères de rendement inadaptés sont appliqués par les prêteurs étrangers. Dans son document, le MCCO résume ainsi la situation:

> Il existe donc un autre cercle vicieux du sous-développement: l'incapacité de satisfaire les normes de rendement fait qu'il est impossible d'emprunter et de stimuler ainsi le développement économique, ce qui nourrit l'impossibilité de jeter les bases qui permettraient la satisfaction des critères de rendement. Comme toutefois les causes de la dérogation aux normes de rendement sont de nature fondamentale et structurale et qu'on ne peut s'attendre qu'il y soit apporté de correctif qu'à long terme, les prêts aux PMD doivent être consentis à des conditions avantageuses, préférablement pour dix ans ou davantage et à des taux d'intérêt réduits et être assortis de périodes moratoires raisonnables, à des conditions avantageuses quant aux intérêts et au mode de remboursement du capital, afin de permettre une certaine augmentation de la capacité de service de la dette avant même qu'il soit question de remboursement.

La viabilité des services publics. Voilà un problème d'envergure. Les génératrices, les systèmes téléphoniques, les ports en eau profonde, les aéroports, les installations d'alimentation en eau et d'égouts ne peuvent normalement être construits à une échelle convenant aux besoins reconnus et actuels des PMD, et ce pour des raisons technologiques. Même si l'adaptabilité était très grande, ce qui n'est évidemment pas le cas, la capacité installée doit être planifiée avec une avance minimale de cinq ans sur les niveaux actuels de demande en prévision du délai de construction et de la croissance de la demande. Pour ces raisons, la capacité installée est habituellement

sous-utilisée et les frais généraux et fixes à l'unité sont élevés. Il est tout à fait illusoire de prétendre imposer aux consommateurs des prix correspondant aux coûts réels et le fardeau financier découlant des excédents nécessaires pour produire un taux de rendement acceptable. La viabilité des services publics ne peut se fonder sur des taux quasi commerciaux de rendement par rapport aux coûts, mais bien sur une évaluation réaliste du rendement gestionnel et sur le bien-fondé de la politique de tarification, à la lumière des données économiques. Dans le cas des PMD qui sont à la fois petits et dynamiques, il existe un rapport étroit entre les normes des services publics et les perspectives d'accroissement des exportations agricoles, du secteur manufacturier et du tourisme. Les services publics sont une infrastructure essentielle au développement.

Le rendement des épargnes nationales. Le rendement des épargnes nationales est faible parce que les secteurs clés que sont le tourisme, l'agriculture, les banques et les assurances sont détenus et contrôlés par des investisseurs étrangers. Le potentiel de constitution de l'épargne nationale par la voie de mesures visant à inciter l'économie et le réinvestissement en vue de la réalisation de profits est réduit parce qu'il faut en même temps garantir la liberté de rapatrier de justes profits si l'on veut que le capital étranger continue d'oser faire confinance aux PMD. Les entreprises détenues par des gens du pays se consacrent en majeure partie au commerce et le font sans le savoir-faire qui

leur permettrait d'entreprendre un développement productif. C'est un autre cercle vicieux: la faiblesse du secteur privé local oblige à compter continuellement sur l'aide et l'investissement étrangers, à des conditions avantageuses pour garantir des profits et leur rapatriement. Pour ces raisons, il n'y a à court terme que peu d'espoir de voir augmenter l'épargne nationale. Il n'y a pas de solution à court terme à ce problème. Dans le cas des PMD, exiger un taux supérieur de l'épargne nationale comme condition d'obtention d'une aide au développement revient à dire qu'elle ne leur sera pas accordée, puisque le recours à l'aide est inévitable.

La capacité institutionnelle de planifier les priorités. Nous voilà donc au coeur de la question de savoir où il convient de situer la responsabilité de la formulation de directives et de priorités en matière de développement. Si les donateurs insistent pour imposer leur propre ensemble de priorités en matière de développement et leurs cibles de rendement aux gouvernements des PMD, ils devront assumer la responsabilité de l'échec et du gaspillage des ressources économiques. Il est bien certain que cette approche ne pourra jamais résoudre les problèmes des PMD et que l'affectation de ressources aux budgets courants et d'immobilisation des PMD doit traduire des objectifs de développement à long terme exprimés dans les directives économiques actuelles des gouvernements des PMD. Le MCCO laisse entendre que les donateurs doivent favoriser et appuyer les gouvernements des PMD pour leur permettre de renforcer

les arrangements institutionnels d'élaboration de la politique et de la recherche en offrant des possibilités de formation rapide d'un personnel qualifié et des ressources financières et techniques permettant la création de ces unités de formation. L'assistance technique ne doit à aucun prix être retirée en raison d'une "faible capacité d'absorption", puisque c'est un aspect de l'aide qui peut directement et assez rapidement améliorer le potentiel d'absorption. Les donateurs pourraient faciliter la tâche de nombreuses façons, notamment par la standardisation des méthodes d'application de l'aide technique; la création dans chaque PMD d'un bureau d'aide technique qui serait confié à un agent pouvant traiter avec célérité les demandes de renseignements des donateurs et qui connaîtrait les critères posés par tous ces derniers pour l'offre d'une aide technique; l'organisation de visites conjointes effectuées par des fournisseurs d'aide aux PMD pour étudier des programmes d'aide technique qui seraient réalisés de manière à utiliser le plus efficacement possible le peu de temps professionnel dont disposent les fonctionnaires des PMD; la création d'une centrale de spécialistes qui participent à la préparation de propositions de projets conformes aux orientations susceptibles d'être acceptées par les donateurs afin de réduire les retards dans l'élaboration des projets; l'amélioration du savoir-faire professionnel dont on dispose pour la réalisation de projets afin de réduire les périodes de construction et le gaspillage au cours de la période d'exploitation initiale; la fourniture d'installations financières pour le financement de contrepartie des projets et une attention plus soutenue

à l'affectation d'un personnel de contrepartie local compétent pour assurer l'acquisition d'un savoir-faire local.

3. Mécanismes d'amélioration des apports d'aide au développement

Un certain nombre de propositions ont déjà été faites dans le présent rapport en vue de l'accélération et de la rentabilisation des mécanismes d'apport d'aide aux pays des Caraïbes du Commonwealth en général, et aux PMD plus particulièrement. Cela comprend une aide déliée ou moins liée, du type de l'aide accordée au titre de la balance des paiements à l'Autorité monétaire des Caraïbes orientales (AMCO) pour les emprunts effectués par les gouvernements des PMD; le déliement intégral de l'aide aux projets en ce qui a trait aux coûts locaux occasionnés dans la région du Caricom; un répertoire d'experts-conseils, y compris des experts-conseils des Caraïbes, dont les études et les rapports soient immédiatement acceptables aux donateurs; et la décentralisation de la prise des décisions concernant les projets de faible et de moyenne importance, plus particulièrement dans le cas de l'aide bilatérale canadienne au développement.

En outre, les PMD estiment qu'il faut rationaliser les activités des donateurs du CGCED dans les Caraïbes orientales afin que le Groupe des Caraïbes allège le fardeau des petits pays des Caraïbes orientales, dont les ressources administratives et techniques sont déjà sérieusement mise à contribution, plutôt

que de l'alourdir.

On propose qu'une visite de programmation réunissant plusieurs donateurs soit faite à chacun des PMD, annuellement. Les gouvernements des PMD pourraient ainsi se préparer convenablement en vue d'accueillir une fois l'an les visiteurs de haut rang des pays donateurs plutôt que de recevoir des visites de divers donateurs à longueur d'année. Les donateurs pourraient être informés collectivement du rendement général du pays; ils pourraient ensuite procéder à une série d'examens bilatéraux des engagements d'aide et des taux d'utilisation des fonds dans le cas des projets nouveaux ou en cours de réalisation pendant les 12 mois qui suivront. Les donateurs s'engageraient sans équivoque lors des réunions annuelles du CGCED à Washington.

Il faudrait voir à la constitution d'un fonds de développement des petits projets (FDPP) pour permettre aux PMD d'avoir rapidement accès à des sources de financement pour les projets qui exigent moins de 50,000 dollars américains et qui sont exécutés dans la zone de l'AMCO. On croit qu'un tel système allégerait les autres ressources de financement des donateurs, y compris l'ACDI, de certains fardeaux administratifs et leur permettrait d'agir de façon plus expéditive dans le cas des projets plus importants qui exigent une préparation plus élaborée. Le FDPP devrait être facile d'accès et offrir une brève documentation exposant sa relation avec un programme particulier. Les

projets entrepris dans les domaines de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, du tourisme et des transports qui ne nécessitent pas de longues et coûteuses études de faisabilité, mais qui auront pu être identifiés par des méthodes plus pratiques, se prêteraient à un tel service. On ne demanderait au gouvernement que de tenir une comptabilité serrée des sommes prélevées dans ce fonds. Les donateurs pourraient effectuer leurs propres évaluations de l'utilisation de ce fonds lors de leur visite annuelle aux Caraïbes. Ce type d'aide convient particulièrement aux donateurs non traditionnels, mais les donateurs traditionnels, comme le Canada, pourraient aussi se joindre au fonds. Comme le développement économique est en fin de compte une affaire d'autonomie accrue, les pays du MCCO ont insisté sur la nécessité d'établir dans un des PMD un service d'experts qui serait chargé de fournir aux pays du MCCO des données macro-économiques en matière de planification du développement national et régional. Cette proposition a été temporairement supplantée par l'établissement à Washington d'une mission interorganismes sous les auspices de la Banque mondiale. Certes, une mission interorganismes peut être nécessaire et utile pour coordonner les activités des donateurs, mais il ne faut pas négliger l'urgent besoin d'un service régional d'experts qui renforcerait la capacité institutionnelle des pays du MCCO dans le domaine de la planification du développement et de l'identification des projets.

Les petits pays des Caraïbes orientales sont particulièrement exposés à des désastres naturels comme les ouragans, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les inondations, la sécheresse et les raz de marée. Etant donné qu'il s'agit de petits pays aux ressources financières limitées, ces événements sont particulièrement dévastateurs. Même si les donateurs ont répondu généreusement à la récente dévastation de la Dominique, par exemple, un bon nombre des denrées offertes ne pouvaient être pleinement utilisées, parce que le gouvernement de la Dominique n'avait pas les moyens financiers qui lui auraient permis de payer les coûts de la main-d'oeuvre et des matériaux additionnels nécessaires pour réparer les routes, les maisons et les terres agricoles aussi vite qu'il l'aurait pu autrement. Les pays du MCCO proposent que les donateurs s'engagent à contribuer à la constitution d'un fonds d'aide en cas de désastre de 2 millions de dollars (US) dont on pourra immédiatement retirer l'argent nécessaire une fois que l'évaluation des dommages sera faite. Ce fonds devrait servir à la restauration rapide des secteurs de production et des services essentiels qui ont subi des dommages à la suite de désastres naturels, et non aux besoins d'urgence de base. Un tel fonds devrait être créé auprès de l'AMCO.

4. Priorités et programmes sectoriels

Les priorités des pays du MCCO sont à la fois claires et ambiguës. La première priorité réside dans la nécessité d'établir une infrastructure

économique de base dans les transports extérieurs et intérieurs. Il est urgent d'améliorer les services de transport aérien et maritime pour appuyer les perspectives de l'industrie touristique et favoriser l'essor des exportations des produits agricoles et manufacturés. Une récente étude financée par l'OACI et la BDC et portant sur les aéroports des Caraïbes a révélé que les mesures de sécurité étaient dangereusement déficientes et qu'il fallait y consacrer de toute urgence 8 millions de dollars (US) pour toute la région. Les conditions dans les Caraïbes orientales sont particulièrement dangereuses étant donné l'insuffisance des mécanismes mis en place pour combattre les incendies et entreprendre des opérations de sauvetage. La construction d'un aéroport et l'entretien des aéronefs en général est un secteur dans lequel le Canada possède des compétences et une expérience incontestées et qui constitue en soi un champ de spécialisation évident pour l'ACDI. Outre l'amélioration des installations aéroportuaires, il ne faut pas négliger celle des aéroports insulaires qui n'ont pas un caractère international. Le cas de Saint-Vincent et de Grenade est particulièrement digne d'intérêt à cet égard.

Saint-Vincent veut agrandir son aéroport d'Arnos Vale pour permettre au pays de recevoir des vols nolisés directs de touristes et d'exporter les récoltes agricoles par fret aérien. M. Hudson Tannis a expliqué le cercle vicieux qu'engendrent une faible capacité d'absorption ainsi que des niveaux peu élevés de production, dans son plaidoyer pour l'agrandissement de l'aéroport:

> Nous sommes dans un cercle vicieux. On nous dit qu'il faut d'abord accroître la capacité hôtelière et nous assurer un trafic touristique suffisant pour justifier l'agrandissement de l'aéroport, mais, sans l'amélioration du réseau de transport, nous ne pouvons donner de l'expansion à notre industrie touristique. On nous dit que nous n'avons pas de "capacité d'absorption", mais, sans l'infrastructure de base, nous ne pouvons accroître notre capacité de renforcer l'économie pour rembourser les prêts consentis au chapitre de l'infrastructure.
>
> Nous connaissons très bien nos priorités. Il s'agit d'abord d'agrandir l'aéroport d'Arnos Vale. Entre tous nos besoins, l'amélioration du transport aérien régional est crucial. La Barbade et Sainte-Lucie possèdent maintenant des aéroports internationaux qui peuvent recevoir les réactés. Ceci entraîne moins de trafic touristique pour Saint-Vincent car certains touristes qui devaient venir ici décident de rester à la Barbade ou à Sainte-Lucie devant les difficultés que pose l'obtention d'un passage confirmé avec LIAT. Il faut vraiment un réseau régional intégré. Le réseau de transport est la clé du développement des îles.

M. Tannis a expliqué qu'il y a déjà des aéroports internationaux à Trinidad, à la Barbade, a Sainte-Lucie et à Antigua. Tout ce qu'il faut maintenant c'est de les relier avec six points des Etats-Unis et du Canada pour créer une ligne aérienne intégrée capable de transporter les touristes nord-américains vers les Caraïbes orientales et d'acheminer les produits d'exportation de Saint-Vincent vers les marchés. Pour cela, il faudrait améliorer les petits aéroports des Caraïbes orientales, dont Arnos Vale, et offrir un service LIAT plus efficace.

La Grenade a entrepris la construction d'un aéroport international, en grande partie grâce à l'aide de Cuba. Grenade peut fort bien justifier un aéroport international, comme tous ceux qui ont fréquenté l'aéroport Pearls

peuvent en témoigner. On discute depuis près de vingt ans du projet de construire un aéroport à Point Saline, excellent emplacement situé à proximité de la capitale et des splendides attractions touristiques naturelles de Grenade. Le départ de M. Eric Gairy, qui a été remplacé par le régime du premier ministre Bishop, a fait immédiatement démarrer le projet d'aéroport de Grenade. La Banque mondiale et la plupart des pays donateurs traditionnels ont refusé d'aider l'achèvement du nouvel aéroport de Grenade, pour diverses raisons. Tout porte à croire que les Etats-Unis ont exercé de très fortes pressions sur les pays donateurs.

Quant au transport interne, il est évident que le réseau routier doit être amélioré, y compris les routes de raccordement servant à transporter les récoltes au marché. Il est absurde de parler d'aide à l'agriculture sans reconnaître l'importance d'un réseau routier pour le transport des produits agricoles du lieu de production au lieu de consommation ou de vente à l'exportation.

Vient ensuite dans l'ordre d'importance la question de l'énergie. Toutes les petites îles importent de l'énergie. Outre le crédit pétrolier de Trinidad, il faudrait prévoir des mécanismes de prêts, de préférence par l'entremise de l'AMCO, pour aider à financer le pétrole importé. Il est urgent d'évaluer les sources d'énergie renouvelables indigènes, plus particulièrement les sources hydroélectriques et géothermiques. Une fois que celles-ci peuvent justifier une

exploitation économique, une aide technique et des fonds devraient être accordés en fonction des priorités. Dans le cas des projets d'énergie renouvelable, les donateurs devraient aider à organiser le transfert de technologie à coût raisonnable pour les PMD. Ceux-ci ont également besoin de méthodes appropriées de planification de l'énergie, y compris la conservation.

Après l'infrastructure des transports et l'énergie vient ensuite dans l'ordre des priorités le développement des ressources humaines, y compris la formation gestionnelle et professionnelle. Nous avons déjà parlé de l'importance des programmes de formation, et la décision de l'ACDI de relancer ses programmes de formation doit être accueillie avec satisfaction.

Etroitement liée au développement des ressources humaines, on retrouve la priorité accordée à la construction d'institutions, y compris l'aide technique à la planification de la gestion économique et financière, à la comptabilité, à la collecte et au traitement des données et à l'application de la recherche, ainsi que des progrès scientifiques et technologiques adaptés aux PMD.

En ce qui a trait au secteur agricole, les pays du MCCO accordent la priorité à la mise en oeuvre de petits projets. Tous ces pays connaissent bien les inconvénients que posent l'exclusivité des exportations de l'activité

agricole commerciale traditionnelle et les risques connexes de la monoculture attribuables aux fluctuations incontrôlables des conditions du marché mondial en ce qui concerne les produits d'exportations primaires. Dans la mesure où les produits agricoles traditionnels doivent être exportés, ils devraient l'être sous une forme traitée et, de préférence sous forme de spécialité. Il faut prévoir des mécanismes efficaces pour assurer la promotion des produits agricoles et ouvrés sur les marchés d'Amérique du Nord et d'Europe. Le tourisme doit aussi être encouragé, de préférence sur le plan régional.

L'infrastructure du développement social semble avoir moins de priorité que les autres domaines mentionnés, mais Mme Eugenia Charles et M. Henry Forde ont insisté sur la nécessité de consentir au secteur de l'habitation des prêts à des conditions de faveur et de faire l'acquisition de terres afin de stimuler l'emploi. Les logements à la Dominique sont très pauvres et, selon Mme Charles, l'homme doit avoir un but. S'il pouvait entrevoir la possibilité d'obtenir une plus belle maison pour sa famille, il aurait une raison de travailler plus fort, pour se procurer cette maison. "Cela m'ennuie, a-t-elle dit, que les pays donateurs négligent cette réalité." Mme Charles a fait valoir le même argument en ce qui a trait aux fonds consentis à des conditions de faveur pour l'achat de terres. La Dominique est une île montagneuse et elle est caractérisée par la concentration des terres entre les mains de quelques familles locales. Dans ces conditions, un homme travaille fort pour cultiver la terre. Il serait plus

encouragé s'il pouvait posséder sa terre. Il n'existe aucun régime d'assistance qui permette aux pauvres d'acheter des terres. De l'avis de Mme Charles, c'est ce qui ralentit le progres.

Les priorités des pays du MCCO correspondent à la capacité du Canada d'accorder une aide dans un certain nombre de domaines. Nous avons déjà parlé des besoins qui existent en matière d'installations aéroportuaires et d'aviation. En ce qui touche le développement de l'énergie, le Canada dispose d'un savoir-faire reconnu en matière d'hydroélectricité. Malgré la petitesse des installations hydroélectriques qu'il faut aux îles montagneuses des Caraïbes orientales, le Canada devrait être en mesure de leur offrir une aide dans ce secteur. S'il s'avérait sensé de prospecter aux îles pour y découvrir du pétrole au large des côtes, le Canada pourrait offrir les services de développement international de Pétro Canada. Bien que l'aide au développement prenne actuellement surtout une forme agricole et rurale, nous affirmons avec M. Bryan Dare que le Canada n'a pas un grand savoir-faire en matière de programmes sociaux pour les Caraïbes:

> Le Canada n'a pas une grande expertise en matière de programmes sociaux dans les Caraïbes. Pour la poursuite de ces programmes, il faut pouvoir compter sur des institutions et des contreparties locales solides. En ce qui touche l'agriculture, nous ne disposons à Saint-Vincent, à la Dominique et ailleurs que de l'ancienne Association des producteurs de bananes, de noix de coco, de cacao et autres denrées. Il n'existe à toutes fins pratiques pas de secteur privé au sens propre du terme. Il y a des raisons légitimes de mettre en doute la faisabilité d'une agriculture non traditionnelle ou de rechange sur une base commerciale (de cinq à dix

> acres). Quand on accorde de l'aide, c'est pour aider quelqu'un. Mais qui est ce quelqu'un? Ces sociétés n'ont pas vraiment de secteur privé au sens propre. Il n'y a pas d'entrepreneur sauf les commerçants et les restes de l'ancienne "plantocratie" qui s'occupe des exportations traditionnelles de produits agricoles.

M. Dare est fermement convaincu que le Canada doit s'en tenir à ce qu'il connaît bien (les aéroports, les réseaux routiers, l'eau et les écoles) et ne pas se mêler de donner dans l'actuelle mode de l'agriculture et des programmes ruraux de rechange.

Il semblerait que les secteurs clés traditionnels du Canada dans la fourniture d'aide aux projets des PMD correspondent parfaitement aux priorités établies par les pays du MCCO. Une trop forte dépendance à l'égard des fournisseurs canadiens et des méthodes lourdes et trop bureaucratisées qui entraînent des retards frustrants sont à l'origine des principaux reproches adressés à l'aide au développement qu'accorde le Canada. Cet aspect mis à part, le Canada a, par le passé, respecté les priorités des PMD et il y a lieu d'espérer que le rôle que s'est donné le Canada dans le partage des fonctions de coordination du CGCED avec la Banque mondiale dans les Caraïbes orientales n'entraînera pas une réduction de sa sensibilité aux exigences et priorités des pays de cette région. Il faut absolument que les priorités soient clairement définies par les bénéficiaires, qui sont ceux qui ont le plus intérêt à voir se répartir de la façon la plus économique et la plus efficace un montant limité d'aide au développement.

En outre, les gouvernements et la population des PMD paient en fin de compte de prix social et financier des erreurs de conception commises lors de l'élaboration des programmes et des stratégies de développement.

Le rôle du secteur privé

Actuellement les organismes d'aide bilatérale et multilatérale au développement s'orientent vers l'attribution d'une aide directe accrue au secteur privé. Cette tendance a été grandement renforcée par les politiques du gouvernement Reagan face aux problèmes des pays du tiers monde. Pour bien souligner cette tendance, les Etats-Unis ont promis aux rencontres d'Antigua qu'une aide officielle serait accordée à la promotion de la croissance du secteur privé. Nous avons déjà fait état des travaux du comité Rockefeller en Jamaïque et de l'aide officielle accordée au Comité d'action Amérique centrale - Caraïbes et à l'Association de l'industrie et du commerce des Caraïbes (CAIC) par le département d'Etat des Etats-Unis. Le Canada a emboîté le pas en accordant à l'ACAL, l'organisation du secteur privé canadien, un statut semi-officiel de canal spécial pour la distribution de l'aide de l'ACDI. Les programmes de coopération industrielle de l'ACDI s'orientent de même.

Quelles que soient les qualités du secteur privé local des grands pays d'Amérique latine, il est essentiel de comprendre que, dans les Caraïbes, le secteur privé ne compte guère plus que quelques commerçants et négociants,

importateurs, distributeurs de gros et de détail, courtiers et que les détenteurs d'intérêts manufacturiers sont seulement des usines d'assemblage qui en réalité ne font que transformer des produits semi-ouvrés en importations finies. Du côté exportation, on trouve l'ancienne "plantocratie" de monoculture que décrit si bien M. Dare.

M. Rex Nettleford, de l'Université West Indies décrit ainsi le secteur privé de la Jamaïque et d'autres pays des Antilles:

> La Jamaïque, comme la plupart des pays du tiers monde, a hérité de la période coloniale d'un secteur privé qui se compose essentiellement de négociants et non d'entrepreneurs. Il n'existe pas de secteur privé de la libre-entreprise.
>
> Exclusion faite des sociétés qui exploitent la bauxite et de quelques multinationales, il n'y a dans le secteur privé jamaïcain pas de véritable libre-entreprise, pas plus que de tradition d'innovation. Il y en a bien qui jouent les Rockefellers, mais sans pouvoir faire vraiment preuve d'esprit d'innovation en matière de libre-entreprise.
>
> Aux Indes occidentales, c'est le secteur public qui a joué le rôle novateur. C'est là la clé des relations Nord-Sud. Le secteur privé n'est pas suffisamment fort pour mobiliser tout le capital dont on a besoin. Il n'y a pas d'ensemble d'entreprises privées qui puisse recueillir les 700 millions de dollars devant être fournis par le FMI. Le régime Manley avait pris la bonne orientation, mais il s'est montré incroyablement naïf au sujet du secteur privé. La Jamaïque, comme la plupart des pays du tiers monde, a hérité de la période coloniale d'un secteur privé qui se compose essentiellement de négociants et non d'entrepreneurs. Il y a une certaine logique dans l'idéologie américaine: ce qui est bon pour General Motors est bon pour l'Amérique. Mais nous ne possédons pas ici un secteur important et compétent de la libre entreprise. Pour continuer de fonctionner, le secteur privé a besoin de toute une série de garanties et d'encouragements du gouvernement.

> La politique "de la libre entreprise" est une politique impossible. Nous entendons déjà l'Association des exportateurs jamaïcains se plaindre que l'économie de l'offre de M. Seaga nuit aux entreprises de la Jamaïque parce qu'elle nourrit des préjugés favorables aux grandes entreprises qui ont des liens avec les E.-U. Tous les fabricants sont essentiellement des agents rétribués par des commissions.

Un certain scepticisme au sujet d'un modèle de développement qui accorde la priorité au secteur privé s'est également exprimé par la voix du Vice-premier ministre de la Barbade, M. H.B. St. John. En réponse à une question portant sur le modèle proposé aux Caraïbes par M. Seaga, il nous a dit:

> Les Américains ont choisi de proposer la Jamaïque comme modèle aux Caraïbes pour montrer que la voie du développement peut être suivie avec succès avec une intervention gouvernementales minime. Je ne crois pas que cela puisse réussir. Le secteur privé des Caraïbes est traditionnellement une maison d'exportation et d'importation qui s'occupe de produits primaires. Les gouvernements ont un rôle à jouer. Le secteur privé de la Barbade a bien réussi, mais il nous a fallu créer un grand nombre d'institutions pour lui venir en aide.

Aux Caraïbes orientales, le secteur privé est encore plus chancelant qu'à la Jamaïque. Dans les petites îles, il se compose d'une poignée de familles, souvent de grand propriétaires terriens qui contrôlent les exportations agricoles traditionnelles et qui s'enrichissent par le commerce. Ce sont eux qui "contrôlent les factures". Les craintes de M. Dare quant aux programmes qui dépendent de la collaboration avec le secteur privé local sont bien fondées tout comme ses doutes quant à l'accroissement des activités de l'Association de l'industrie

et du commerce des Caraïbes (CAIC).

> Pour ce qui est de la CAIC, nous surveillons la situation avec inquiétude. La CIC, la Corporation d'investissement des Caraïbes, a d'abord été mise sur pied par le CARICOM et peut maintenant être reprise par la CAIC, à qui l'ACDI vient en aide par le moyen de l'ACAL: la Division de la coopération industrielle de l'ACDI transmet des fonds à l'ACAL, qui les redistribue à la CAIC. Nous, à la Barbade, n'avons pratiquement rien à voir là-dedans. Il nous faut attendre pour voir si la CAIC est autre chose qu'une réplique des voies d'acheminement conçues par les Etats-Unis pour la répartition du financement accordé au secteur privé des Caraïbes.

M. Dare ajoute que le personnel de la Banque de développement des Caraïbes ne fait que peu confiance au secteur privé. Il est manifeste que la direction de la Banque de développement des Caraïbes redoute l'initiative du bassin des Caraïbes et craint que les Etats-Unis ne tentent de renforcer le pouvoir du secteur privé local au détriment des institutions actuelles du gouvernement et du secteur public, y compris la BDC. D'où le voeu exprimé selon lequel le Canada doit accroître ses rapports bilatéraux et multilatéraux avec la BDC et le CARICOM. M. Sheahan, haut-commissaire du Canada à la Jamaïque, nous a affirmé qu'en ce qui touche le Canada, le CGCED demeurera l'organisme de coordination des efforts des donateurs. De l'avis du Canada, il n'est nul besoin d'une autre institution, bien qu'un groupe similaire et parallèle de coordination puisse être mis sur pied pour l'Amérique centrale.

M. Pim, l'homme de l'ACDI à la Jamaïque, s'est montré très sceptique quant au rôle du secteur privé local dans la reconstruction de l'économie:

> Les investisseurs ne se précipitent pas; ils observent. D'autre part, les hommes d'affaires qui viennent ici veulent utiliser les fonds jamaïcains pour financer les dépenses qu'ils doivent engager sur place. Les Jamaïcains de la classe moyenne achètent des biens de consommation, de nouvelles voitures, des chaînes stéréo et autres appareils de provenance étrangère en se servant de permis qui écartent les rentrées de fonds.

Il semble que les hauts fonctionnaires canadiens postés aux Caraïbes ne soient pas très enthousiastes au sujet de la nouvelle politique américaine qui touche la région. Ils ne semblent pas partager la foi du gouvernement Reagan en l'aptitude du capitalisme de "libre-entreprise" à résoudre les problèmes complexes du sous-développement économique. Ils ne sont pas follement emballés à l'idée de voir le Canada aspiré par l'initiative du bassin des Caraïbes. En ce qui touche ces questions, les hauts fonctionnaires canadiens de la région semblent partager les vues dominantes de leurs homologues des Caraïbes. Reste à voir dans quelle mesure nos hauts fonctionnaires pourront résister aux pressions commerciales du monde des affaires canadien et aux pressions politiques de Washington.

La Banque de développement des Caraïbes et le CARICOM

La Banque de développement des Caraïbes et le secrétariat du Caricom sont essentiels à l'existence et au développement future des pays des Caraïbes du

Commonwealth. Le nationalisme caraïbe est le ciment ultime de ces institutions régionales. Le régionalisme des Caraïbes du Commonwealth résulte d'un combat entre l'histoire et l'identité culturelle contre la géographie et l'attraction des forces du marché. La motivation essentielle de la Communauté caraïbe n'est pas véritablement économique mais plutôt culturelle, psychologique et en fin de compte politique. A cet égard, elle partage des ressemblances avec le Canada, entité assez imprévisible de la partie septentrionale de l'Amérique du Nord. Les Etats-Unis ont fait savoir qu'ils favoriseront le secteur privé et tenteront d'accroître l'intégration du marché afin d'y inclure les plus grands pays qui ne font pas partie du Commonwealth, notamment la République dominicaine et Haïti. Ces deux pays ont été incités à tenter de se faire admettre à la BDC et au Marché commun. Comme l'a prévu le Groupe d'experts-conseils des Caraïbes, il y aura des résistances contre ce mouvement. M. Henry Forde a été très clair à ce sujet:

> Nous pouvons collaborer avec la République dominicaine, mais pas avec Haïti. M. Rockefeller ferait mieux d'en prendre son parti. Les consommateurs des Caraïbes orientales ne sont pas prêts à acheter des produits fabriqués en Jamaïque et encore moins à Haïti par des entreprises américaines sans l'avantage correspondant d'emplois et d'investissements dans les Caraïbes orientales. Les Américains appuient Haïti dans ses efforts en vue de se joindre au Caricom. Nous nous y opposons pour l'instant à cause des problèmes internes de ce pays. Nos syndicats s'y opposent aussi parce que les salaires sont trop bas à Haïti. Si Haïti est admis au sein du Caricom et que MM. Seaga et Rockefeller se servent de la Jamaïque pour faire entrer des produits américains dans les Caraïbes orientales sans avantages correspondants pour les Caraïbes orientales sur le plan du développement, le Caricom se désintégrera. Nous ne voulons pas que cela se produise. Haïti est toutefois un partenaire indésirable.

> Les salaires sont trop bas dans ce pays, on y viole les droits de la personne et la corruption y est répandue. Nous ne voulons pas qu'Haïti adhère au Caricom ni à la BDC.

La plus grande aide que le Canada puisse fournir à la Banque de développement des Caraïbes et au Caricom est de comprendre et d'appuyer les efforts de ces institutions régionales en vue de résister à la présence et à l'ingérence accrue des Etats-Unis. La politique des Etats-Unis a pour effet de ramener toute divergence sur les stratégies de développement, sur le rôle du secteur privé notamment, à une opposition de guerre froide idéologique entre partisans du "capitalisme" et du "communisme".

Il importe que la Banque de développement des Caraïbes garde son indépendance et ne manque pas de fonds afin qu'elle puisse continuer à aider les pays les plus petits et les plus faibles des Caraïbes orientales. Depuis quelques années, les conditions posées à l'octroi de l'aide multilatérale entravent sérieusement la capacité administrative de la BDC. La Banque de développement des Caraïbes compte maintenant plus de trente fonds spéciaux, tous assortis de conditions spéciales fixées par les pays donateurs. Les conditions de financement de toutes sortes établies par les pays donateurs créent une situation administrative intenable pour le personnel de la BDC. L'an dernier, le Canada a décidé de lier plus étroitement que jamais son aide à l'achat de biens et de services canadiens. Un fonctionnaire de la BDC s'est

plaint du ridicule de certaines conditions commerciales fixées récemment par le Canada et qui exigent même que les achats de papeterie soient faits auprès de fournisseurs canadiens. Selon un autre fonctionnaire de la BDC, les exigences du Canada sont tellement strictes qu'elles peuvent faire avorter tout un projet. Un projet de la BDC financé par des fonds multilatéraux liés étroitement à l'achat de biens canadiens peut ne jamais se concrétiser s'il est impossible de trouver un expert-conseil canadien compétent.

Selon M. Dare, le Canada reconnaît que l'aide offerte ne fait qu'aggraver le problème de la répartition des dépenses si elle s'assortit de conditions trop rigides et qu'il entend donc cesser de lier l'aide qu'il offre à la BDC. M. Dare a expliqué que le Canada proteste de cette façon contre le fait que les gestionnaires de la BDC permettent aux pays donateurs de fixer exagérément leurs propres conditions. Le Canada appuie l'intégration maximale du fonds de développement spécial en vertu duquel la BDC peut consentir des prêts à des conditions de faveur. Le Canada soutient que ce fonds devrait être élargi et qu'on devrait interdire aux pays donateurs de fixer des conditions spéciales de prêt. On nous a assuré que c'était bien la position du Canada, même si "les Etats-Unis s'opposent à cette idée".

On estime, dans la région que la BDC est trop exigeante envers les pays bénéficiaires. Ainsi, les donateurs bilatéraux sont libres d'offrir leur aide

directement aux pays les moins développés, ou indirectement par l'intermédiaire du MCCO en s'entendant sur les conditions de prêt avec les pays bénéficiaires. La BDC est en fait obligée de se montrer au moins aussi exigeante que la Banque mondiale, et peut-être même davantage, afin d'attirer des fonds. Les Etats-Unis sont les plus importants bailleurs de fonds de la Banque de développement des Caraïbes et celle-ci assume les frais de gestion liés à la répartition de l'aide américaine entre les pays les moins développés. M. Forde a fait remarquer que "les Etats-Unis comptent trop sur la BDC. Ils demandent à la BDC de répartir les fonds des prêts accordés à des conditions de faveur et se plaignent ensuite des lenteurs de la Banque. Les Etats-Unis pourraient accroître leur aide bilatérale, ce qui soulagerait la BDC". La solution à ce problème est évidemment de verser au fonds spécial de la BDC des crédits non liés en vue d'accorder des prêts à des conditions de faveur et de négocier avec les pays les moins développés les conditions d'octroi d'une aide bilatérale.

La décision du Canada de porter sa contribution financière à la BDC à 4.3 millions de dollars (can.) en 1981-1982 est un pas dans la bonne direction. On espère également que le Canada cessera totalement de lier son aide au moins en ce qui a trait aux crédits destinés à l'octroi de prêts à des conditions de faveur répartis par l'intermédiaire de la BDC. Le Canada aurait de très bonnes raisons d'accroître de cette façon la proportion de l'aide multilatérale qu'il offre aux pays des Caraïbes membres du Commonwealth. Contrairement à ce qui se

produit pour les contributions versées à la Banque mondiale ou à la Banque interaméricaine de développement, les fonds consentis à la BDC doivent être répartis dans une région géographique bien précise. L'aide fournie par l'intermédiaire de la Banque de développement des Caraïbes coûte moins cher en frais administratifs que l'aide bilatérale et la qualité du projet est apte à se montrer meilleure étant donné les ressources de la BDC. Mais le projet d'accroître l'aide multilatérale par l'intermédiaire de la Banque de développement des Caraïbes rencontre la résistance du ministère de l'Industrie et du Commerce, qui s'intéresse à l'aide au développement uniquement dans la mesure où cette aide favorise le commerce international. On en revient une fois de plus au problème fondamental, c'est-à-dire au conflit entre la philosophie du développement et les impératifs du commerce. Les structures dominantes du pouvoir et de l'influence au Canada favorisent nettement, à l'heure actuelle, le recours à l'aide au développement comme moyen de fournir directement des avantages au monde des affaires et au syndicalisme canadiens. En fin de compte, les objectifs de l'aide au développement et ceux de l'encouragement du commerce diffèrent; ils coïncident seulement lorsque les biens et services canadiens sont concurrentiels par rapport à ce qu'on peut obtenir ailleurs.

Le ministère de l'Industrie et du Commerce s'oppose totalement à la suppression de l'aide liée sous prétexte que les contribuables canadiens n'ont pas à subventionner les ventes du Japon, par exemple, ou de tout autre

fournisseur étranger. En fait, il s'agit plutôt de protéger les industries canadiennes qui ne sont pas concurrentielles dans beaucoup de secteurs. On a calculé que les entreprises canadiennes reçoivent environ 15¢ pour chaque dollar d'aide multilatérale dépensé alors que les entreprises américaines reçoivent $1.50 et les entreprises japonaises $2.50. D'autres pays, pourtant beaucoup plus petits que le Canada, comme la Norvège, la Suède, les Pays-Bas, l'Australie et la Nouvelle-Zélande (voir tableau 17) offrent pourtant une aide au développement non liée ou beaucoup moins liée que la nôtre.

A notre avis, la façon de résoudre le problème c'est de s'assurer que l'aide au développement est aussi efficace que possible sans pour autant réduire sensiblement les profits qu'en tirent les entreprises canadiennes, en établissant une distinction très nette entre l'expansion du commerce et l'aide au développement. L'ACDI pourrait accroître son aide aux pays en développement et réduire du même coup son budget total en augmentant l'aide multilatérale et l'aide visant à permettre à certains pays de redresser leur balance des paiements et en abandonnant le concept de l'aide liée. L'ACDI pourrait réduire ses coûts d'administration et accroître l'efficacité de ses programmes d'aide en dégageant son administration centrale du soin d'effectuer les achats. L'ACDI pourrait ainsi augmenter le nombre de ses représentants à l'étranger et décentraliser les décisions touchant aux projets de petite et de moyenne envergures. Il est évident que cette politique se traduirait par une baisse apparente de l'assistance

publique au développement (APD), ce à quoi les groupes de pression commerciaux et politiques canadiens s'opposeraient.

L'engagement pris par le Canada d'oeuvrer en vue de réduire tant soit peu les inégalités entre le Nord et le Sud devrait pourtant se traduire par des concessions au chapitre de l'administration des programmes d'aide bilatérale. Si le Canada veut que les projets d'aide au développement mis en oeuvre dans les pays des Caraïbes membres du Commonwealth soient un modèle à imiter dans d'autres régions, il faudra modifier les pratiques actuelles afin qu'elles répondent mieux, non aux besoins du Canada, mais à ceux des pays bénéficiaires.

A ce propos, il convient de revoir de toute urgence les activités du Comité économique Canada-Caricom. Le secrétariat du Caricom et la Banque de développement des Caraïbes coordonnent tous les efforts de développement économique et social dans les pays des Caraïbes membres du Commonwealth. Ce n'est que par l'intermédiaire du secrétariat du Caricom qu'il est possible de planifier et de coordonner la rationalisation des activités agricoles et industrielles. Nous avons montré dans ce rapport que l'on juge insatisfaisants les efforts canadiens visant à mettre en oeuvre les accords conclus entre le Canada et le Caricom. Les intérêts spéciaux des entreprises et des experts-conseils canadiens ainsi que les objectifs à court terme du ministère des Affaires extérieures ne devraient pas

influer sur la qualité de l'aide offerte par le Canada dans ce domaine. Nous insistons sur la nécessité de saisir de cette question les plus hautes instances canadiennes.

7. POUR UNE RÉVISION DE LA POLITIQUE HAÏTIENNE DU CANADA

Lorsque les corps de trente-trois Haïtiens ont échoué sur une plage chic de la Floride, en octobre 1981, l'opinion nord-américaine en a été émue. Directement de Hillsborough Beach, les réseaux de télévision ont fait connaître le drame des "boat people" haïtiens à des millions de téléspectateurs. L'exode des pauvres de Haïti n'est pourtant pas un phénomène nouveau. Depuis le début des années soixante-dix, des hommes et des femmes désespérés de Haïti ont risqué leur vie et celle de leurs enfants dans l'espoir incertain de parvenir sur le territoire libre des États-Unis ou à quelque autre endroit où ils pourraient trouver refuge. Personne ne saura jamais combien de Haïtiens se sont noyés ou ont été assassinés et jetés par-dessus bord par des armateurs sans scrupule. Ce que nous savons, c'est qu'il y a aujourd'hui près d'un million de réfugiés et d'autres Haïtiens qui ont émigré, légalement ou illégalement, pour des raisons économiques. Il y en a 300,000 à New York, 300,00 en République dominicaine, 70,000 en Floride, 30,000 à Montréal, 30,000 aux Bahamas et un nombre indéterminé dans de nombreuses colonies établies dans les petites îles des Caraïbes, en Europe, au Mexique et dans de nombreux autres pays de l'Amérique latine.

Cet exode est sans précédent et il s'est intensifié au cours des années soixante-dix. Le problème haïtien s'en est trouvé internationalisé. Les liens fondés sur l'activité missionnaire, sur les migrations et sur la langue qui unissent le Canada et Haïti - sans parler d'importants programmes bilatéraux d'aide - imposent des responsabilités inéluctables au Canada en ce qui concerne le sort des personnes qui fuient Haïti. Qui plus est, le modèle

de développement économique que finance actuellement l'aide étrangère ne peut faire autrement que d'accroître le flux des Haïtiens déracinés que sont prêts à risquer leur vie contre un passage incertain vers une destination inconnue.

L'exode des Haïtiens ne résulte pas d'un désastre naturel ni des ravages de la guerre; il n'est pas même attribuable surtout à la pauvreté. Haïti est très pauvre depuis très longtemps - bien que, il y a deux siècles, la colonie sucrière de Saint Domingue ait été le joyau de l'Empire français, dont elle alimentait les deux tiers du commerce étranger. L'exode à partir d'Haïti, entouré depuis trop longtemps d'un silence officiel, a commencé peu de temps après la prétendue libéralisation du régime, après la mort de François (Papa Doc) Duvalier en 1972 et l'accession de son fils, Jean-Claude, à la présidence à perpétuité. Les États-Unis ont recommencé leurs programmes d'aide à Haïti en 1972 et les années soixante-dix ont été marquées par un afflux important de l'aide étrangère officielle au développement de la part des fournisseurs de l'aide multilatérale et bilatérale, notamment l'Allemagne de l'Ouest, la France, le Canada, Israël et Taiwan. Le programme bilatéral du Canada a commencé en 1973 et il représente jusqu'à présent quelque 40 millions de dollars canadiens.

Qu'une aide économique soit fournie à un gouvernement qui pratique une corruption et une répression systématiques et organisées, c'est un motif

suffisant pour que soit mise en doute l'opportunité du maintien de ces programmes. La crise qui a commencé à sévir à Haïti dépasse pourtant le plan de la corruption et de la répression du régime Duvalier. Ce qui se passe, c'est que le modèle de développement de l'étape Jean-Claude de la dynastie Duvalier, fondé sur la situation privilégiée d'une oligarchie haïtienne rapace et alimenté par une aide extérieure massive, aggrave les inégalités sociales et la misère. La générosité des donateurs détruit l'ordre social et a mis en branle un processus de dépossession des paysans, qui a suscité l'exode rural massif vers les taudis de Port-au-Prince, vers le semi-esclavage des champs de canne à sucre de la République dominicaine ou vers les eaux traitresses de la mer des Caraïbes. Dans la mesure où le Canada et les autres pays donateurs sont indirectement les auteurs d'une transformation par laquelle la pauvreté de subsistance traditionnelle des paysans haïtiens - qui constituent quatre-vingt pour cent de la population - s'est changée en une dépossession pure et simple et en un sentiment de désespoir, le Canada a des responsabilités quant au sort de ceux qui ont été forcés d'abandonner leurs lopins de terre ancestraux et fuient la situation économique toujours plus oppressive qui existe à Haïti.

Nous sommes bien conscients du devoir que possède le Canada d'aider Haïti et sa population puisque Haïti est le pays le plus pauvre de l'hémisphère et que le Canada entretient de puissants liens entre personnes avec ce pays. Ce que nous prétendons, c'est que la situation actuelle d'Haïti empêche que l'aide latérale officielle soit fournie d'une manière qui puisse aider vraiment

les pauvres de ce pays. L'échec récent du programme de développement rural intégré, programme d'une valeur de 20 millions de dollars appliqué par l'ACDI dans la région sud-ouest d'Haïti, en est la preuve la plus convaincante. Ce qui se passe, en réalité, c'est que les principaux bénéficiaires de l'aide étrangère au développement sont les membres de la famille Duvalier et les gens qui, grâce à des relations politiques douteuses, à leur fortune personnelle ou aux liquidités auxquelles ils ont accès, ont la chance d'acquérir des terres dont la valeur immobilière est accrue par la multitude des travaux d'infrastructure réalisés par les fournisseurs d'aide. Nous pensons qu'il est impossible, malgré la meilleure bonne volonté du monde et dans l'hypothèse du système de gestion le plus efficace, que l'aide bilatérale officielle du Canada puisse être fournie efficacement à Haïti de manière à profiter aux pauvres et aux gens sans influence. Il est impossible de venir en aide aux pauvres dans un pays dont la classe dirigeante est une oligarchie de familles puissantes, dont le gouvernement a été décrit avec raison comme une kleptocratie et dont la population est privée du droit d'exprimer quelque opinion que ce soit en vertu d'un mécanisme de répression fort efficace. Le gouvernement actuel d'Haïti ne s'intéresse pas au développement économique et encore moins à un modèle de développement qui raffermirait le pouvoir politique des pauvres et des dépossédés. Tout ce dont une pauvre famille haïtienne puisse rêver, c'est de réunir l'épargne que ses membres ont pu constituer durant toute une vie et de vendre tout ce qu'elle a à vendre afin d'acheter un passage incertain vers une destination incertaine pour la somme de $500. à $2,000.

Le modèle de développement qui a reçu la bénédiction officielle du gouvernement d'Haïti et du gouvernement des États-Unis est une caricature du modèle dit de Porto Rico - c'est-à-dire des encouragements offerts à des investisseurs privés pour qu'ils profitent d'une main-d'oeuvre très bon marché sans liberté d'accès au marché des États-Unis, sans migration illimitée vers les États-Unis et sans la sécurité sociale financée par les États-Unis. C'est le modèle d'un camp de travail fermé et c'est un concept radicalement incompatible avec les droits fondamentaux de la personne. Le maintien de la participation du Canada aux programmes d'aide à Haïti appelle un examen très prudent. Les États-Unis ont proclamé récemment leur intention d'augmenter leur aide à Haïti et le Secrétaire d'État, M. Haig, a affirmé que l'augmentation de l'aide fera partie de l'initiative du bassin des Caraïbes, avec la participation du Venezuela, du Mexique et du Canada.

Nous pensons qu'il importe de réviser sans tarder les programmes d'aide du Canada à Haïti et que les fonds dispensés en vertu du programme de développement rural intégré pourraient être réaffectés à des mesures d'aide devant atténuer la détresse des "boat people" haïtiens; à des mesures d'aide aux pays des Caraïbes du Commonwealth, y compris les Bahamas, qui subissent actuellement le fardeau d'un influx excessif de réfugiés haïtiens; et à des mesures visant à aider les pays des Caraïbes, Belize, par exemple, qui pourrait être en mesure d'absorber une main-d'oeuvre haïtienne à condition de

disposer des fonds permettant le rétablissement des familles. Nous croyons en outre qu'il existe de puissants arguments justifiant le gel de toute l'aide bilatérale à Haïti, cette mesure ayant pour objet de déterminer quels sont les véritables bénéficiaires des programmes d'aide restants du Canada. De toute manière, ces programmes ne visent pas à venir en aide aux pauvres de la campagne ou des villes, ce qui était le cas du programme de développement local intégré. On peut penser que la contribution des fournisseurs d'aide est devenue un élément critique de la survie du régime Duvalier; et qu'il ne peut pas y avoir de développement économique ou social important à Haïti dans la situation politique de l'heure. Si des études plus poussées montrent que la générosité des fournisseurs d'aide aide un régime corrompu, repressif et opposé au développement à se maintenir, l'aide étrangère constitue en réalité une forme d'intervention extérieure aux effets négatifs. Si l'on s'aperçoit que tel est bien le cas, l'aide bilatérale canadienne devrait être réaffectée de manière à adoucir le sort des réfugiés économiques haïtiens jusqu'à ce que les circonstances permettent au Canada de fournir une aide officielle importante à Haïti. Les efforts des organismes bénévoles non gouvernementaux devraient toutefois continuer de recevoir l'aide de l'ACDI et la poursuite de ces efforts devrait être encouragée. Dans les quelques pages qui suivent, nous formulons certaines des raisons qui nous ont amené à ces conclusions. Contrairement à notre étude des relations du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth, qui a fait l'objet de recherches approfondies, nos observations au sujet d'Haïti ne constituent qu'un début et elles visent à encourager le Comité parlementaire

à entreprendre des études plus poussées des relations du Canada avec ce pays. Le problème haïtien est aujourd'hui plus pressant que jamais et le Canada ne saurait échapper à ses responsabilités à cet égard étant donné les relations étroites qui existent déjà entre les deux pays.

Une répression croissante

Parmi tous les pays des Amériques qui reçoivent l'aide bilatérale canadienne, il y en a cinq qu'Amnesty International accuse de violations systématiques et importantes des droits de la personne. Ce sont la Bolivie, la Colombie, le Guatemala, le Salvador et Haïti. Parmi ces cinq pays, seule la Colombie a reçu autant d'aide du Canada que Haïti et les programmes de l'ACDI en Bolivie, au Salvador et au Guatemala sont soumis à un processus de cessation graduelle pour des raisons qui sont essentiellement politiques. Dans le contexte des Caraïbes, où les violations des droits de la personne ont été sporadiques et non pas systématiques, Haïti présente une situation honteuse. Au point de vue des droits de la personne, le maintien de l'aide officielle au Canada au gouvernement d'Haïti appelle une justification. Si la justification est impossible,l'aide devrait être suspendue.

La situation s'est aggravée à compter de 1979 et elle est particulièrement mauvaise depuis l'élection du président Reagan, en novembre 1980. Des groupes faisant partie du mouvement des droits de la personne soutiennent que le gouvernement d'Haïti avait prévu un changement de la politique américaine, après plusieurs années de critique de la part de l'administration Carter.
Il semble que les ralations entre les États-Unis et Haïti n'ont jamais été

aussi cordiales et, en novembre 1981, le Département d'État a annoncé, à l'intention d'Haïti, une nouvelle initiative d'aide dans laquelle il n'était fait aucunement mention des droits de la personne. M. Francisque a dit à un journaliste du New York Times que "pour la première fois de l'histoire, nous avons le sentiment que les États-Unis vont vraiment collaborer avec Haïti". Il ajoutait que "seule l'Amérique peut protéger Haïti contre Moscou" et attribuait aux Haïtiens émigrés aux États-Unis la "mauvaise presse" qui, selon lui, avait tenu les investisseurs à l'écart durant les trois à quatre dernières années. Selon le journal, le ministre des Affaires étrangères d'Haïti avait eu l'impression, après sa rencontre avec le Secrétaire d'État, que M. Haig "comprend Haïti" et que "désormais, nous allons travailler en collaboration étroite. Haïti pourrait être le Hong Kong, le Taiwan, le Singapour des Caraïbes".

Le 28 novembre 1980, à la suite de la victoire de Reagan aux élections à la présidence des États-Unis, la police et les forces militaires d'Haïti procédaient à l'arrestation de plus de cent personnes, accusées d'être "des communistes et des incendiaires". Beaucoup, parmi les personnes arrêtées, étaient des journalistes; d'autres étaient des syndicalistes ou des intellectuels. Parmi les personnes emprisonnées ou déportées se trouvaient Marcus Garcia, chef des nouvelles de Radio Métropole, décrit comme le commentateur de nouvelles le plus populaire d'Haïti; l'éditeur et le rédacteur en chef de l'hebdomadaire Le Petit Samedi Soir, Pierre Clitandre et Jean-Robert Hérard;

le dramaturge Yvens Paul, récemment torturé; le directeur du théâtre national, François Latour; et tout le personnel de Radio Haïti Inter, à l'exception du propriétaire et directeur Jean Dominique, qui a réussi à s'enfuir à l'ambassade du Venezuela, où il a reçu l'asile politique et un sauf-conduit pour Caracas. Les deux seuls partis politiques légaux - tous deux très petits - ont été forcés de suspendre leur activité. Grégoire Eugène, fondateur du parti social chrétien, a été déporté aux États-Unis et Sylvio Claude, fondateur et président du parti démocrate chrétien, a été condamné récemment à 15 ans de travaux forcés. Parmi les autres personnes détenues ou exilées se trouvent le sous-directeur de l'Institut de technologie, Jean-Jacques Honorat; le président de la Ligue des droits de l'homme, Gérard Gourgue; et l'ancien ministre de la Justice, Lamartinière Honorat qui, l'an dernier, a dénoncé la "pseudo-révolution" du duvaliérisme. Les stations de radio et de télévision qui critiquaient le gouvernement ont été fermées ou leur personnel a été remplacé par des fonctionnaires du gouvernement haïtien. Une nouvelle loi de la presse a rendu punissable toute critique contre le président à vie. Malgré une réaction fortement hostile de la presse internationale, la répression se continue. Une nouvelle vague d'arrestations a été annoncé récemment; elle comprend la déportation de l'écrivain et directeur de cinéma Rassoul Labouchin et celle du poète Marie Carmel Lafontant.

Une lettre ouverte rédigée en termes très vigoureux et adressée au président Duvalier a été signée par 1,400 prêtres et religieuses. On y demandait au gouvernement d'accuser, de libérer ou de poursuivre les milliers de personnes

se trouvant dans des prisons haïtiennes qui n'avaient jamais été accusées d'aucun crime ou n'avaient subi aucune forme de procès après avoir passé, dans de nombreux cas, plusieurs années en prison. L'église a rappelé la constitution haïtienne selon laquelle quiconque est arrêté doit être ou bien accusé ou libéré en-deçà de 48 heures. Le gouvernement n'a pas répondu à cette communication, qui était signée, notamment, par l'archevêque François Wolfe Ligondé, cousin de la présidente, Michelle, dont il avait célébré le mariage. Il convient de noter que le catholicisme est la religion officielle d'Haïti et qu'il constitue le lien le plus ancien qui relie Canada et Haïti. On compte plus de 500 missionnaires canadiens dans le pays.

Le sénat du Venezuela a voté à l'unanimité la condamnation du régime Duvalier et le président Luis Herrere Campins, de même que les membres de son parti, le COPEI, ont établi des relations chaleureuses avec la coalition d'exilés haïtiens se trouvant à Caracas, le Rassemblement de démocrates nationaux progressistes d'Haïti, dont le chef est un professeur d'histoire, Leslie Manigat. Le professeur Manigat, dont la coalition forme un éventail s'étendant du centre gauche au centre droit, a exprimé l'espoir que le Canada et la France appuyeront ses efforts visant à renverser le régime Duvalier et que les États-Unis n'interviendront pas pour défendre ce régime. Un rapport récent d'un comité sénatorial des relations étrangères a toutefois conclu qu'il n'existe pas de solution de remplacement viable par rapport au régime Duvalier et que les États-Unis devraient

doubler le montant de leur aide à Haïti, à condition que le gouvernement haïtien puisse entreprendre de mettre fin à l'exode des réfugiés économiques vers les É.-U.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'image laborieusement façonnée du régime "libéral" de Jean-Claude Duvalier a été ternie. Bien que la dictature de Jean-Claude ne soit pas aussi meurtrière que celle de son père François (Papa Doc) Duvalier, qui a coûté la vie à quelque 15,000 personnes en 15 ans, la tendance est à l'intensification de la répression. L'oligarchie mulâtre de riches Haïtiens est encore une fois bien en place, son pouvoir scellé par le mariage du président avec la fille du millionnaire haïtien Ernest Bennett, dont on dit qu'il est devenu encore plus riche à la suite de cette union. Les inégalités scandaleuses de la richesse et du pouvoir, la corruption généralisée du gouvernement, la montée du chômage urbain et la dépossession croissante de la classe rurale sont de nature à intensifier les sentiments de désespoir et de frustation. L'exode des réfugiés en bateau va augmenter, malgré la menace de repousser à la mer ces réfugiés qu'on ne désire pas. Haïti devient une zone de désastre économique et social. Une aide accrue au gouvernement d'Haïti en matière de fiscalité et de balance des paiements ne saurait inverser ce processus ni modérer la tendance à la répression. L'expérience coûteuse qu'a constitué pour le Canada le programme de développement rural intégré prouve assez bien qu'il est impossible de venir en aide aux pauvres dans un pays dont le gouvernement

est systématiquement corrompu et intégré par une espèce de symbiose à une oligarchie de puissantes familles locales d'entrepreneurs. Dans ces conditions, l'aide officielle de l'extérieur peut profiter non pas à ceux qui sont vraiment pauvres, mais à ceux qui sont vraiment cupides.

Une corruption systématique

La corruption de la famille Duvalier est légendaire. On estime à quelque 300 à 500 millions de dollars les sommes volées au public au cours des 24 années du régime Duvalier et déposées dans des comptes bancaires numérotés en Suisse et ailleurs. Le président Jean-Claude est propriétaire d'un yacht évalué à plus d'un million de dollars et son mariage récent à Michelle Bennett, fille d'un éminent oligarque local, a coûté au moins 5 millions de dollars - soit autant que la totalité de l'aide canadienne à Haïti pour l'année 1978.

Selon un rapport de la Banque mondiale, le gouvernement d'Haïti s'est emparé illégalement de 44.5 millions de dollars au cours de l'exercice 1974-1975. Le ministère du Commerce des É.-U. estime que les détournements ont atteint 60 millions de dollars en 1976-1977 et 69 millions de dollars en 1977-1978. Ces sommes égalent presque la totalité de l'aide économique étrangère annuelle à Haïti, qui a été de 68 millions de dollars en 1976 et de 77 millions de dollars en 1978. Dans un rapport au sujet d'un voyage

qu'il a fait à Haïti, M. William Lehmann, membre du congrès des É.-U., a conclu que "cette absence d'imputabilité mine l'effort d'aide étrangère (des É.-U.), qui a pour effet de se substituer aux revenus du gouvernement haïtien, lesquels sont détournés vers ces comptes qui ne figurent pas au budget."

La principale source des articles hors budget qui échappent à toute comptabilité est la Régie de tabac, que le gouvernement de Haïti a été forcé récemment de fiscaliser - bien que la preuve ne soit pas concluante en ce qui concerne l'application des engagements pris envers la FMI et la Banque mondiale à cet effet. La Régie est un monopole d'État à l'égard de la vente commerciale de produits de base tels que les cigarettes, les allumettes, la farine, le sucre, l'huile de cuisson et le ciment. De plus, elle a perçu une taxe d'accise à l'égard de 46 articles essentiels de consommation générale, dont le lait, la morue, les savons et les détergents. Bien qu'elle soit maintenant privée de ces pouvoirs de taxation à l'égard de ces produits, la Régie continue d'imposer des "commissions" à l'égard des six produits mentionnés, qui ont constitué 80 pour cent de ses revenus pour 1979.

Les autres sources de revenus non comptabilisés comprennent les taxes imposées aux producteurs de café et la vente annuelle à la République dominicaine de 15,000 travailleurs haïtiens de la canne à sucre. Le gouvernement a reçu 800 dollars américains par personne, imputés aux dépenses d'"embauche et

transport" jusqu'à la frontière dominicaine - quelques vingtaines de kilomètres. Les coupeurs de canne à sucre haïtiens, vendus chaque année en quasi-esclavage par leur propre gouvernement, reçoivent environ $1.25 par jour dans la République dominicaine, bien que le taux de rémunération officiel soit de $15 par jour. Le total de tous les revenus officiellement désignés comme étant "d'origine indéterminée" apparaît dans l'autre partie du bilan sous la rubrique des "dépenses extrabudgétaires". La Banque mondiale a évalué ces sommes à quelque 60 millions de dollars par année, qui constituent 40 pour cent du total des recettes du gouvernement.

La Régie et les autres sources de revenus non comptabilisés qui sont à la disposition de la famille du président servent à diverses fins, dont la distribution de faveurs aux partisans du régime, qui sont récompensés par des villas, des voitures de luxe et d'autres cadeaux; l'achat de la loyauté des militaires et d'autres notables; les récompenses accordées au silence des "honnêtes citoyens"; la rémunération des "tontons macoutes", de sinistre réputation et d'autres tueurs professionnels divers; l'achat de châteaux et de maisons de grand luxe en Europe et aux États-Unis; et l'alimentation des comptes bancaires privés de la Famille.

Sous la pression constante des pays donateurs, de la Banque mondiale et plus particulièrement du Fonds monétaire international, le gouvernement s'est

engagé plusieurs fois à fiscaliser la Régie. Les progrès ont toutefois été lents, malgré la présence des experts-conseils du FMI à Port-au-Prince et il s'agit, de toute manière, d'une mesure essentiellement symbolique puisque le président demeure le gardien des deniers publics et que personne n'ose s'opposer aux demandes qui émanent du palais présidentiel. Une telle opposition rendrait son auteur vulnérable à l'accusation de crime contre l'État. Malgré les pressions exercées sans relâche par le FMI et les avertissements selon lesquels des mesures "pressantes et radicales" s'imposent pour empêcher un effondrement financier imminent, le régime n'a tenu aucun compte du conseil donné par le FMI d'abandonner trois projets coûteux - une sucrerie de 55 millions de dollars; une usine d'huile végétale de 16 millions de dollars et une flottille de bateaux de pêche de 20 millions de dollars - que le FMI considérait comme peu pratiques et à déconseiller. Les raisons invoquées pour le refus d'abandonner ces projets sont que 15 millions de dollars avaient déjà été perçus en commissions par les Duvaliers et leurs amis. Le scandale le plus récent porte sur le détournement d'achats de pétrole à prix avantageux auprès du Mexique et du Venezuela. Cette question fait actuellement l'objet d'une enquête dans ces deux pays et il appert que le Venezuela a mis fin à ses envois de pétrole à Haïti en vertu de l'accord du Costa Rica. Parmi les personnes qui sont impliquées dans cette fraude se trouve Ernest Bennett, le beau-père millionnaire du président.

Malgré les avertissement du Fonds monétaire international, la corrup-

tion et la fraude se maintiennent. Elles coïncident avec une crise économique causée, en partie, par une baisse de 40 pour cent des prix du café au cours des quatre dernières années et aggravée par les dommages attribuables à l'ouragan Allen. La stratégie de développement économique d'Haïti se fonde actuellement sur l'obtention de sous-contrats pour l'assemblage des biens de fabrication à destination du marché des É.-U. Parmi les 40 000 travailleurs que compte le secteur industriel moderne, 80 pour cent sont à l'emploi des 200 sous-contractants de l'île dans les domaines des textiles, des pièces électroniques, des jouets et des articles de sport. Bien que l'exportation des produits de fabrication assemblés selon le régime des sous-contrats représente près de 30 pour cent des recettes de l'exportation et que cet article l'emporte ainsi sur le café comme principal produit d'exportation, le nouveau secteur de la fabrication enclavée utilise seulement 3 pour cent de la population active. De plus, le taux de croissance de ce secteur, qui était de 7 pour cent ces dernières années tend maintenant vers zéro. La croissance prévue du PNB pour 1981 est négative, l'argent est rare, les prix sont à la hausse et l'on prévoit aussi un grand déficit budgétaire. Le régime Duvalier dépend maintenant plus que jamais de l'aide extérieure en ce qui concerne les fonds permettant de maintenir le gouvernement en existence et d'importer les matières dont ont besoin les entreprises de fabrication à sous-contrat. La remise différée par le FMI d'une tranche d'un retrait de 23 millions de dollars pour l'année 1981 est arrivée juste à temps pour que le gouvernement n'ait pas besoin d'imposer de mesure de contrôle à

l'égard des devises. D'après un rapport de la Banque mondiale de mai 1981, les deux tiers environ des investissements publics sont financés par les prêts et l'aide de l'extérieur alors que les subventions et les prêts de l'extérieur représentent 30 pour cent du total des dépenses publiques. Les réserves en devises extérieurs ont baissé jusqu'à "des niveaux nébligeables" au début de 1981, sous la pression d'une baisse des revenus de l'exportation et des dépenses excessives à l'importation, du fait d'"appropriations extrabudgétaires importantes".

> Les grands déficits budgétaires, attribuables surtout aux dépenses extrabudgétaires, ont créé des dépenses excessives à l'importation. Par ailleurs, le fait que le gouvernement n'a pas atteint les cibles budgétaires a entraîné récemment une perte de la confiance du secteur privé à l'égard de la stratégie économique des autorités et une fuite simultanée des capitaux à court terme. Les pressions des dépenses extrabudgétaires sur le trésor ont également diminué les ressources disponibles pour le financement de contrepartie des projets de développement. Les déboursés à même les emprunts à moyen terme et à long terme se sont donc situés à des niveaux inférieurs aux niveaux prévus.

Le rapport de la Banque mondiale révèle en outre que de mauvaises données statistiques avaient exagéré considérablement la croissance économique prévue pour les années soixante-dix; les taux de croissance moyens du PNB, annoncés précédemment comme étant de 3.6 pour cent par année, ont été en réalité de 2.4 pour cent seulement et la production agricole des années soixante-dix a effectivement baissé au taux de 0.7 pour cent plutôt que de croître de 2.4 pour cent, statistique communiquée précédemment. La croissance estimative révisée du

revenu national pour 1979 a été de - 0,6 pour cent.

Le régime Duvalier a reçu quelque 900 millions de dollars d'aide étrangère depuis 1972. Le niveau des dépenses en aide a atteint 137 millions de dollars en 1980 et quelque 160 millions en 1981. Le gouvernement d'Haïti a demandé des augmentations considérables de l'aide étrangère par rapport au niveau actuel de $228 par année. Les capitaux fuient le pays. Les réfugiés en bateau, embarqués par désespoir, prennent la dimension d'un exode malgré l'avenir très incertain qui les attend en haute mer ou dans les camps d'internement de Porto Rico ou des États-Unis. Rien n'indique que le maintien de l'aide extérieure puisse soulager ceux dont les besoins sont les plus grands. Cette situation appelle une révision immédiate des programmes d'aide du Canada.

Une inégalité et un désespoir croissants

Tout semble indiquer que le modèle de développement fondé sur l'aide extérieure à un gouvernement corrompu qui a partie liée avec une oligarchie locale n'a donné aucun développement économique important et a même aggravé l'inégalité sociale à un point tel que, selon la Banque mondiale, 8,000 familles représentent aujourd'hui 44 pour cent du revenu national d'Haïti alors que 80 pour cent des citoyens gagnent moins de $100 par année. Les 4,000 familles les plus riches ont des revenus annuels qui dépassent $90,000 et qui échappent en très grande partie à l'impôt. Les fortunes se font surtout dans trois secteurs: l'importa-

tion-exportation, l'industrie et l'agriculture; d'après un des hommes d'affaires les plus riches de l'île, il y a moins d'une douzaine de multi-millionnaires haïtiens superriches - Brandt, Madsen, Nadal, Weiner et Mevs. On dit de la famille Brandt que, à elle seule, elle possède 50 millions de dollars de liquidités.

Le contraste avec la pauvreté de la population est effarant. D'après la Banque mondiale, 60 pour cent de la population de Port-au-Prince, 83 pour cent de la population des autres villes et 94 pour cent de la population rurale vivent dans la pauvreté absolue et sont incapables de se payer les niveaux minima en aliments et produits de première nécessité. La sous-alimentation est particulièrement grave chez les enfants; une enquête faite au milieu des années soixante-dix a révélé que seulement 13 pour cent des enfants reçoivent un régime suffisant. Environ 31 pour cent des enfants souffrent de sous-alimentation au premier degré; 38 pour cent au deuxième degré; et 17 pour cent au troixième degré. La baisse rapide du niveau de vie de la grande majorité de la population se constate si l'on compare les résultats d'une enquête semblable menée en 1958 et selon laquelle seulement 21 pour cent des enfants de moins de six ans souffraient alors de sous-alimentation. L'espérance de vie à la naissance à Haïti est de 51 ans, soit une des plus faibles du monde.

La population d'Haïti est rurale à 85 pour cent et le revenu moyen

y était de moins de $100 en 1976. Les 15 pour cent qui restent vivent à Port-au-Prince (7.5 pour cent) et dans les autres villes (7.5 pour cent). Le revenu moyen à Port-au-Prince était de près de $1000 (dix fois le revenu rural moyen!) et celui des villes de province de quelques $500. C'est pourtant à Port-au-Prince que les inégalités du revenu sont les plus flagrantes. C'est là qu'on trouve les gens très riches, qui possèdent des voitures Mercedes climatisées et vivent dans de vastes maisons, en même temps que presque tous les 40,000 travailleurs qui ont la chance d'avoir un emploi à $2.65 par jour, moins encore dans les industries des sous-contractants. Les moins fortunés font partie de la masse croissante des chômeurs urbains. Il ne faut pas espérer que les industries des sous-contractants, à main-d'oeuvre bon marché, offrent la promesse d'un relèvement du niveau de vie pour la masse puisque les 200 usines d'assemblage n'emploient guère plus de 3 pour cent de la population active haïtienne.

Plus de quatre-vingt pour cent de la population continue de se maintenir au niveau de la simple subsistance en exploitant de petits lopins de terre. Quelque 300,000 Haïtiens qui pratiquent la récolte du café sont exploités sans merci et réduits à l'endettement par les "spéculateurs" qui achètent leurs produits et leur fournissent des biens de première nécessité et par le gouvernement, qui perçoit plus de 20 pour cent de la valeur du café en taxe. Le producteur ne peut espérer obtenir guère plus de 50 cents la livre de grains de café, qui se vendent $4.00 la livre en Amérique du Nord.

La pauvreté n'est pas chose nouvelle à Haïti, mais le chômage, l'inflation, la perte des terres, la montée des inégalités des revenus, une corruption généralisée et le triste sort des gens qui veulent fuir en bateau sont des innovations parmi les horreurs de la phase "libérale" Jean-Claude de la dynastie Duvalier. La principale source d'activité économique, depuis sept ou huit ans, a été constituée par l'afflux de l'aide et des prêts étrangers à l'égard de nombreux projets, grands et petits, d'infrastructure. L'influx de 900 millions de dollars dans une économie aussi peu monétarisée a accentué les forces de l'inflation et créé des fortunes pour les spéculateurs et les dignitaires corrompus. Le réseau de grandes routes et de voies d'accès a eu pour résultat la dépossession accrue des paysans, dont les lopins ancestraux sont achetés à des prix par les spéculateurs en valeur immobilière de Port-au-Prince, par les notables locaux et par des Haïtiens membres des professions libérales qui habitent New York et Montréal. Les petits propriétaires sont transformés en travailleurs sans terre qui peuvent se rendre à Port-au-Prince à la recherche du travail ou, s'ils peuvent en payer le prix, vont risquer leur vie pour prendre la mer dans des bateaux surchargés et peu sûrs. Il n'y a pas eu d'augmentation de la production agricole, ce que prouvent les estimations révisées du revenu national publiées récemment. La production agricole a diminué au cours des années soixante-dix et Haïti importe maintenant des aliments des États-Unis en vertu de la Loi PL480 sur l'aide alimentaire. La production industrielle a augmenté, mais les emplois créés sont peu nombreux comparativement au nombre des personnes qui

ont abandonné la vie rurale. L'immigration illégale annuelle vers les États-Unis seulement s'établit à 15,000. On notera que les plus pauvres ne sauraient espérer réunir les sommes qu'il faut pour obtenir une place sur un bateau. Telle est la toile de fond par rapport à laquelle doit être révisée la participation du Canada à l'aide extérieure fournie à Haïti.

L'aide canadienne à Haïti

La présence du Canada à Haïti remonte aux années quarante, où le gouvernement d'Haïti a demandé l'aide des communautés religieuses du Québec pour neutraliser la présence dominante du clergé catholique de France. Jusqu'à la fin des années soixante, les contacts non commerciaux entre Haïti et Canada consistaient surtout dans la présence des missionnaires canadiens-français. Depuis 1978, l'ACDI aide les organismes non gouvernementaux d'Haïti, dont la plupart ont été et demeurent des organismes religieux s'occupant d'éducation et de soins médicaux. Une nouvelle ère a commencé en 1973 lorsque le Canada a signé un accord d'aide bilatérale avec le gouvernement d'Haïti en se joignant aux États-Unis, à l'Allemagne, à Israël, à la France et à Taiwan à titre de pays donateur officiel. Depuis lors, le Canada a déboursé quelque 41 millions de dollars à Haïti, presque exclusivement sous la forme de subventions. De cette somme, 21 millions de dollars ont été consacrés à un programme de développement rural intégré dans la péninsule du Sud-Ouest, près de la ville de Petit Guave. Les pays énumérés plus haut se sont effectivement divisé le territoire haïtien

en région d'influence. La région attribuée au Canada a été de 1700 kilomètres carrés, c'est-à-dire environ un cinquième de la superficie d'Haïti. La population de la région du Sud-Ouest est de 300,000 personnes et elle est rurale à 90 pour cent; son revenu moyen est de moins de $100 par personne. À l'encontre de la péninsule du Nord-Ouest, qui est désolée, la région canadienne était plus prometteuse, dotée qu'elle était de bons moyens d'accès aux marchés urbains pour les surplus agricoles.

Malgré tout le travail utile qui a été fait, malgré l'irrigation de 300 acres, l'adduction d'eau potable à quelque 60,000 personnes, la reconstruction d'une douzaine d'écoles et de six dispensaires, l'élimination d'un demi-million de rats et la construction de routes et de pistes jusqu'au plateau montagneux, le projet de développement rural intégré a échoué dans la réalisation de ses objectifs proclamés: aider la population de la région à accroître la production agricole, améliorer les conditions économiques et sociales et renforcer l'autonomie économique de la population régionale. Mises à part les critiques formulées contre l'ACDI au sujet de frais administratifs s'élevant à 30 pour cent (1.5 million de dollars par année), d'études extrêmement coûteuses confiées à contrat et d'installations d'un luxe gênant en matière de logement et de restauration pour une poignée d'agents de l'ACDI travaillant sur place, les raisons fondamentales de l'échec du projet et de son abandon résident dans la réalité politique et social haïtienne.

Nous pensons qu'il est illusoire d'envisager un développement axé sur l'autonomie dans un pays dont les citoyens ne peuvent s'exprimer librement sans crainte de punition; et que c'est faire preuve de naïveté que de conclure des ententes de gestion conjointe avec un gouvernement d'une corruption notoire sans s'attendre à ce que toutes les occasions de fraude soient saisies. Il était manifeste depuis longtemps que la phase II du projet ne pourrait jamais être réalisée puisque le gouvernement canadien ne pouvait d'aucune manière transférer le contrôle du projet au gouvernement d'Haïti, contrairement à ce qu'on envisageait au départ. À la suite des scandales de 1977, le Canada a été forcé de remplacer l'État haïtien par une bureaucratie salariée constituée de quelque 600 employés haïtiens rémunérés par l'ACDI. Pour éviter de transférer des fonds au gouvernement d'Haïti, le Canada en est venu à s'occuper directement de l'administration de la région, sans pouvoir exercer un contrôle efficace sur le personnel embauché par l'Agence. Comme il fallait s'y attendre, la mafia politique locale a réussi à manipuler le projet à son avantage personnel. C'est ainsi que le programme a employé des tontons macoutes locaux à titre de gardiens de sécurité jusqu'en 1979; qu'il a pris des maisons en location auprès des dirigeants des tontons à des prix exorbitants et qu'il a mis en marche des projets de recherche agricole sur les terres et les lopins appartenant aux notables locaux. Peu à peu, le programme a prix dans la région le visage du gouvernement du fait que les fonctions gouvernementales étaient organisées par le programme et exécutées par du personnel haïtien influent sur le plan politique. Tout cela, en outre,

travail dans les nouvelles usines et le taux de chômage de la capital approche maintenant les 50 pour cent.

Lorsqu'a été annoncé l'abandon du programme du développement intégré, les autorités de l'ACDI et des Affaires extérieures ont insisté pour dire que cette décision n'était pas de nature politique et qu'elle n'était pas liée aux violations des droits de la personne dans ce pays. Les hommes d'affaires canadiens sont opposés aux coupures des programmes d'aide à Haïti. Bien que Haïti ne soit pas un marché particulièrement lucratif pour les fournisseurs canadiens, des sociétés d'experts-conseils du Canada ont obtenu des contrats importants de l'ACDI et de la Banque mondiale et la Banque royale du Canada est la banque la plus importante qui fonctionne à Haïti (où elle représente 20 pour cent de l'activité bancaire). L'entreprise d'experts-conseils montréalaise Lavelin, qui emploie 5,000 personnes dans le monde entier, a la part du lion de la participation de l'ACDI, d'une valeur de 17 millions de dollars, à un projet d'aménagement hydro-électrique qui vaut 70 millions de dollars, par l'intermédiaire de sa filiale Belt. Les principaux financiers de ce projet sont la Communauté économique européenne et la Banque mondiale. Hydro-Québec International, qui joue le rôle d'expert-conseil auprès de l'hydro d'Haïti, a obtenu le principal contrat de la Banque mondiale. Lavelin participe aussi à la surveillance du travail qui se fait sur la coûteuse "route du Sud", construite par une autre entreprise montréalaise, Cintra. Celle-ci est actuellement associée à un des entrepreneurs

était financé par les contribuables canadiens.

Nous pensons qu'une enquête approfondie sur ce programme et sur les raisons de son échec s'impose non seulement parce que 20 millions de dollars y ont été consacrés mais aussi parce qu'il importe de dissiper l'illusion selon laquelle l'aide officielle au développement peut être mise à l'abri de l'activité politique. La conclusion probable d'une telle étude serait qu'il est impossible d'offrir une aide officielle au développement aux pauvres des gens des pays dont les gouvernements ne s'intéressent aucunement au bien-être de leur population. En finançant des fonctions administratives fondamentales, l'ACDI a permis au gouvernement de faire servir à d'autres fins des fonds qu'il aurait dû débourser aux fins convenues. On peut penser que tous les "plans Marshall" du monde ne connaîtront guère plus de succès tant qu'un changement politique interne ne sera pas survenu à Haïti.

Le problème dépasse toutefois le plan de la corruption du gouvernement Duvalier. En réalité, la construction de routes et l'ouverture de territoires qui n'étaient pas accessibles jusque-là n'ont pas permis aux paysans de vendre plus de produits et d'échapper au piège de l'endettement disposé par les "spéculateurs" et les prêteurs, mais cela a permis l'enrichissement d'une bourgeoiserie urbaine d'une cupidité insatiable au moyen de la spéculation sur les terres. Les paysans déplacés ont afflué vers Pont-au-Prince dans l'espoir de trouver du

locaux les plus importants d'Haïti, Marka. L'association facilitera sans doute l'acquisition de nouveaux contrats par des entreprises ayant leur siège au Québec. Il semblerait que le conflit d'intérêts entre les violations des droits de la personne et le désir d'obtenir d'un gouvernement corrompu des contrats intéressants pour des sociétés canadiennes soit en fin de compte une question qui doit se régler au sein de la communauté francophone de Montréal. Les entreprises de génie et de consultation qui profitent actuellement de l'aide de l'ACDI à Haïti sont pour la plupart localisées à Montréal, tout comme la communauté haïtienne du Canada.

Nous somme d'avis que la présence du Canada à Haïti exige dès maintenant une étude plus poussée et que les problèmes humains les plus urgents intéressent l'exode des réfugiés économiques. Le maintien de l'aide extérieure est apte à intensifier plutôt que diminuer le départ des réfugiés par bateau du fait que le modèle de développement adopté par le gouvernement d'Haïti - avec l'encouragement actif du gouvernement des États-Unis - accélère le processus de polarisation, de dislocation sociale, de chômage et d'inégalité flagrante des richesses et des revenus. Nous suggérons, encore une fois, que les fonds prévus au budget à l'intention du programme de développement rural intégré, maintenant abandonné, soient immédiatement réaffectés au soulagement et au rétablissement des réfugiés économiques haïtiens

L'expérience a montré qu'il est impossible d'aider les pauvres au

moyen de programmes bilatéraux officiels de développement rural lorsque le gouvernement local est systématiquement corrompu. Ce fait a été reconnu explicitement par les organismes qui dispensent l'aide à Haïti et ces organismes créent actuellement des institutions de fonctionnaires haïtiens sur lesquelles ils exercent un contrôle direct. C'est précisément la ligne de conduite que l'ACDI a adoptée durant les dernières années du projet de développement rural intégré. Il faut bien comprendre, toutefois, que le résultat final de cette ligne de conduite va être de placer Haïti sous un consortium international de tutelle créé par les donateurs de l'aide multilatérale et bilatérale. Les Canadiens devraient examiner attentivement les incidences d'une participation maintenue aux programmes bilatéraux d'aide à Haïti. Quoi qu'il en soit, il est manifestement souhaitable d'accroître le rôle des organisations non gouvernementales qui travaillent à Haïti et parmi les réfugiés haïtiens, à la fois ceux des camps de détention et ceux qui se maintiennent à la limite de la légalité dans l'un ou l'autre des nombreux pays où ils ont trouvé un refuge temporaire. Les organismes non gouvernementaux devraient être encouragés dans ce sens et recevoir une aide de contrepartie plus généreuse de la part de l'ACDI.

Il serait malheureux que des scandales secondaires tels que le gaspillage et les folles dépenses de la part de la direction de l'ACDI fassent oublier le problème plus important d'un projet considérable de développement rural intégré dans un pays dont le gouvernement local est systématiquement corrompu. Nous croyons que les meilleurs pratiques de gestion possible de la

part d'un organisme d'aide extérieure seraient sans effet dans le genre de situation que l'on trouve à Haïti. Les seuls programmes qui ont des chances d'atteindre "la base" dans les situations de ce genre sont les projets modeste des organisations non gouvernementales à base communautaire. Ces organismes peuvent être vus d'un oeil favorable ou défavorable par le gouvernement du pays qui reçoit l'aide. Lorsque les gouvernements sont corrompus ou intolérants par rapport aux critiques populaires, les ONG possèdent une marge de manoeuvre qui est impossible dans le cas de programmes officiels d'aide bilatérale.

8. CONCLUSION ET RECOMMANDATIONS

Pour reprendre la formulation de notre préface, nous nous sommes attachés surtout, dans le présent rapport, à examiner en profondeur les relations du Canada avec les Caraïbes du Commonwealth. Ce sont des relations qui ont une longue histoire et qui demeurent l'élément le plus important des relations du Canada avec la région caraïbe. Nous avons formulé diverses recommandations détaillées au sujet de l'aide au développement, particulièrement en ce qui concerne les petits pays des Caraïbes orientales. Nous avons aussi présenté des recommandations précises au sujet des relations du Canada avec Cuba et Haïti et, d'une manière plus générale, en ce qui concerne les activités canadiennes de commerce extérieur, d'investissement et d'aide au développement.

Ce serait peu réaliste, pourtant, de ne pas tenir compte du contexte géopolitique général dans lequel les événements se déroulent présentement dans les Caraïbes et en Amérique centrale. Il y a de graves conséquences pour les petits Etats-nations de la région, y compris ceux du Commonwealth - du fait de la reprise des politiques interventionnistes de la part de la super-puissance qui domine l'hémisphère. En fin de compte, il s'agit de choisir entre une zone caraïbe qui sera une zone de paix ou qui sera la mare nostrum des États-Unis d'Amérique. Reconnaîtra-t-on la coexistence dans la région de régimes aux idéologies différentes ou bien la puissance financière et, plus tard, la puissance militaire serviront-elles à imposer la "libre entreprise" à des sociétés qui luttent pour rejeter un héritage constitué par des siècles de négligence coloniale et néocoloniale? La justice sociale et les droits de la personne vont-ils l'emporter sur le privilège et les profits des investisseurs étrangers et des élites locales? Va-t-on respecter la citoyenneté nationale

des pays de faible dimension, à l'économie fragile, ou ces pays devront-ils se remettre ou demeurer éternellement sous la tutelle de puissances extérieures plus grandes? Plus précisément, le Canada doit décider s'il va continuer de fournir son appui moral aux politiques actuelles des États-Unis en maintenant sa participation à l'initiative du bassin des Caraïbes, dont l'orientation politique et économique est maintenant claire et nette.

Dans notre rapport, nous nous sommes intéressés particulièrement aux origines et aux incidences du projet connu à l'origine sous le nom de mini-plan Marshall et qu'on désigne maintenant comme étant l'initiative du bassin des Caraïbes. Les interviews que nous avons réalisées au cours de l'été nous ont grandement aidé à obtenir les vues des chefs politiques et des leaders de l'opinion publique dans les Caraïbes. L'initiative du bassin des Caraïbes est généralement considérée comme un instrument politique américain servant à récompenser d'une manière sélective certains amis et à exclure Grenade, dans les Caraïbes et Nicaragua, en Amérique centrale, d'arrangements régionaux profitables. À la seule exception de la Jamaïque, qui est le seul pays du Caricom qui soit assuré de recevoir une aide financière de l'initiative, les opinions varient entre le scepticisme, le ressentiment (sauf chez les amis) et l'appréhension. On craint que l'initiative ne serve de moyen de division au sein du Caricom et de ses institutions et qu'elle n'ait pour effet de raffermir l'influence politique des organisations régionales du secteur privé et des intérêts étrangers auxquels elles sont intimement liées. On craint aussi que le modèle de développement fondé sur l'entreprise privée que favorisent les Etats-Unis n'intensifie la lutte des classes et la répression et qu'il ne "latino-américanise" les Caraïbes anglophones, ce qui se passe peut-être déjà en Jamaïque.

Tous les pays de l'Amérique centrale et des Caraïbes, à l'exception de Cuba et de Trinidad et Tobago seulement, subissent actuellement la grande influence de forces extérieures qui échappent à leur contrôle. Le fait conjoint du niveau élevé ou de la montée des prix du pétrole et d'autres produits de base importés, du bas niveau ou de la chute des prix ainsi que des marchés peu avantageux qui s'offrent aux exportations de ces pays, les taux d'intérêt élevés à payer à l'égard d'une dette dont l'importance s'accroit, tout cela se traduit par une croissance en déclin ou négative du revenu national réel, par la montée des taux de chômage et par de graves pénuries de devises étrangères. Il importe de toute urgence de maintenir le soutien de la balance des paiements aux pays des Caraïbes et de l'Amérique centrale qui luttent contre les effets d'une récession et d'une inflation mondiales sur leurs économiques fragiles et sous-développées. C'est précisément la nature précaire des finances et des réserves de devises des gouvernements de beaucoup de pays de la région qui donne de la force à l'orientation politique et financière actuelle des É.-U.

Au moment où nous mettons la dernière main à ce rapport, il est devenu manifeste que l'initiative du bassin des Caraïbes doit être l'instrument économique d'une politique qui vise explicitement les intérêts des É.-U. en matière de sécurité. L'initiative est liée intégralement à une vaste conception politico-militaire dont elle est inséparable. Les objectifs comprennent l'appui du régime actuel du Salvador, à n'importe quel prix et sans exclure une intervention militaire non déguisés des forces américaines; la déstabilisation, l'étranglement économique du régime sandiniste du Nicaragua et, d'une manière plus générale, une aide sélective aux amis des

États-Unis qui sont considérés comme les plus essentiels au point de vue des intérêts de la sécurité nationale américaine.

C'est ainsi que le Salvador reçoit, dit-on, 100 millions de dollars des 300 millions que l'administration demande au congrès pour le programme de l'initiative du Caraïbes. Cela s'ajoute à quelque 230 millions de dollars d'une aide militaire et économique américaine déjà attribuée au Salvador pour 1982. Les 200 millions de dollars qui restent du crédit de l'initiative ont été, dit-on, promis au Costa Rica (375 millions de dollars), à la Jamaïque (50 millions de dollars), à la République dominicaine (40 millions de dollars), au Honduras (25 millions de dollars) et à Belize (10 millions de dollars).

On affirme que les États-Unis vont utiliser leur influence pour obtenir des fonds additionnels de 600 millions de dollars sous la forme de prêts multilatéraux et d'investissements privés. Parmi les encouragements qui seront utilisés, mentionnons des avantages commerciaux sous la forme de l'exemption des droits de douane qui concernent l'accès au marché des États-Unis de certaines classes de produits - dont les textiles et les vêtements sont toutefois exclus. On n'a pas encore révélé exactement comment ces privilèges commerciaux et d'autres doivent dépendre des garanties accordées au secteur privé par le gouvernement. Ce qui est clair, c'est que le niveau d'engagement à l'égard du secteur privé doit être un critère important dans le choix des bénéficiaires de l'initiative. À cet égard, il convient de noter qu'une nouvelle organisation régionale a été établie en janvier 1982 sous l'impulsion du ministre des Affaires étrangères du Salvador et de l'organisme du secteur privé, l'Action caraïbe; il s'agit de la Communidad Democratica Centro-americana (CDC), avec laquelle les privilèges régionaux accordés par l'initiative seront négociés en ce qui concerne l'Amérique centrale. Cet organisme doit remplacer

le marché d'Amérique centrale, qui n'existe plus et il doit permettre une "intégration sélective" d'autres pays membres. Le Nicaragua en sera exlu; on explique que l'économie mixte du pays n'accorde pas une importance suffisante au secteur privé. On ne sait pas encore très bien comment des pressions du même genre seront organisées dans les Caraïbes, où le CGCED est bien établi à titre de consortium régional. On ne saurait douter, toutefois, que la sélectivité sera recherchée par les États-Unis, qui s'efforceront d'exclure de l'organisme Grenade et, certes, tous les autres pays des Caraïbes du Commonwealth qui ne se conformeront pas aux nouvelles initiatives régionales des É.-U.

Le Canada, le Mexique et le Venezuela continuent d'être liés à l'initiative du bassin des Caraïbes. Il est maintenant évident que cette initiative ne respecte pas les conditions de l'accord de Nassau en vertu desquelles ces trois pays ont fourni leur appui conditionnel à l'initiative. Les conditions convenues étaient que le plan n'aurait pas d'élément militaire, qu'il ne serait dirigé politiquement ou idéologiquement contre aucun pays et qu'il n'exclurait aucun pays des avantages envisagés. Le Mexique s'est dégagé fonctionnellement, sinon officiellement, de l'initiative lorsqu'il a boycotté les rencontres de Saint-Domingue pour protester contre l'exclusion de Cuba. Le Venezuela reçoit une aide militaire des États-Unis et il a explicitement appuyé les politiques centro-américaines des États-Unis. La position du Canada demeure ambiguë.

Le Canada devra enfin décider si le maintient de sa participation à l'initiative peut servir des fins constructives. Un diplomate des Caraïbes,

qui préfère demeurer anonyme, aurait dit: "Nous aimerions avoir plus de nouvelles du Canada, du Mexique et du Venezuela. Proportionnellement, ces pays nous ont fourni une aide plus généreuse que les États-Unis. Nous voulons qu'ils jouent un rôle plus marqué dans la planification." Mais ce sont effectivement les États-Unis qui ont planifié l'initiative du bassin des Caraïbes et qui ont placé les autres "partenaires" et les bénéficiaires devant un fait accompli.

Les opinions citées dans le présent rapport et les déclarations que les chefs politiques des Caraïbes orientales ont faites par la suite manifestent bien peu d'enthousiasme à l'égard de l'initiative. C'est ainsi que le premier ministre de la Barbade, M. Tom Adams, allié fervent des États-Unis, a déclaré que "les pays des Caraïbes ne devraient pas être tenus de faire d'abord la preuve d'une subversion communiste imminente avant d'être admissibles à un engagement des Etats-Unis pour l'amélioration de leur sort économique et social." Il s'est aussi dit opposé à l'importance prioritaire accordée au commerce et aux investissements par opposition à l'aide officielle au développement: "Qui est-ce qui aurait pu construire nos aéroports internationaux dans les Caraïbes sans une aide officielle au développement?" Le gouvernement de Trinidad et Tobago, qui fournit 2.2 pour cent de son PNB à l'aide au développement, a déploré récemment le recours à l'aide "comme moyen d'affaiblir l'indépendance des Etats et des institutions démocratiquement établies et fonctionnelles qui existe dans ces Etats et entre eux" et il a fait appel à "une aide multilatéralisée fournie par l'intermédiaire des institutions régionales établies". Les dirigeants des Caraïbes et de l'Amérique latine ont été invités par le ministre des Affaires étrangères de Trinidad et Tobago à se montrer "toujours vigilants" afin de ne pas être entraînés dans des stratégies de guerre froide

qui pourraient ramener la région à sa situation du 16e siècle comme enjeu des rivalités entre grandes puissances.

Dans ce cadre, le Canada devrait apparaître comme une plus grande force de stabilité politique et économique dans la région caraïbe. Pays qui possède de grandes ressources économiques, qui n'a jamais été une puissance coloniale, qui possède une économie mixte, une tradition non militariste, le souci des droits de la personne et le désir proclamé de voir les relations Nord-Sud devenir plus équitables, le Canada devrait faire preuve de plus d'initiative indépendante à la recherche de la stabilité et de la justice sociale dans la région caraïbe. Le Canada et le Mexique sont les deux pays nord-américains qui ont tout à gagner en adoptant des politiques saines et constructives qui reconnaissent le droit des peuples à se débarrasser des régimes oppressifs, cruels et corrompus et d'adopter le modèle de développement social qu'ils préfèrent. Plus particulièrement, il est temps que le gouvernement du Canada se joigne au gouvernement du Mexique pour rechercher de toute urgence des solutions négociées à l'égard des interventions dangereuses et de plus en plus nombreuses des États Unis dans les Caraïbes, et tout particulièrement en Amérique centrale.

Le Canada est le pays de l'hémisphère qui entretient les relations les plus étroites avec les États-Unis. Le Canada est aussi un important partenaire occidental dans le commerce extérieur avec Cuba. Le Canada est membre du Commonwealth en ce qui concerne ses institutions et il entretient des relations spéciales avec les Caraïbes du Commonwealth. Pays qui possède ses propres problèmes d'unité nationale, le Canada doit savoir apprécier la primauté des

institutions de la Communauté des Caraïbes pour le développement social et culturel des États qui en sont membres. Le Canada n'a pas appuyé - et ne saurait le faire - l'exclusion de Grenade de la communauté, contrairement au désir du gouvernement des États-Unis. Le Canada n'a pas appuyé - et ne saurait le faire - la déstabilisation du Nicaragua, qui s'est défait il y a si peu de temps d'une dictature monstreuse. Le Canada ne saurait en conscience légitimer la subversion des processus démocratiques par le moyen d'élections truquées, du genre de celles qui se préparent actuellement au Salvador. La Canada entretient Le Canada entretient des liens avec la pupulation d'Haïti et il a toujours bien traité les immigrants de ce pays. Les Canadiens ont fait preuve de générosité à l'égard des personnes déplacées de l'Ouganda et du Vietnam. Avec un peu d'encouragement de la part du gouvernement du Canada, bien des Canadiens accueilleraient l'occasion de venir en aide aux réfugiés d'Amérique centrale et à ceux qui ont fui Haïti par bateau et qui languissent actuellement dans des camps de détention. Rien n'indique que des politiques compatissantes et honnêtes nuiraient aux intérêts commerciaux et économiques du Canada.

La réputation du Canada dans le monde serait embellie par une plus grande indépendance de la politique canadienne à l'égard de l'hémisphère en général et de la région caraïbe en particulier. C'est dans cet esprit que nous présentons les recommandations suivantes.

RELATIONS POLITIQUES CANADA -CARAÏBES

1. Le Canada devrait définir et réaliser sa propre politique en ce qui concerne la sécurité, le commerce extérieur et l'aide au développement, tout comme le Canada poursuit enfin sa propre politique énergétique. Le Canada devrait divorcer sa politique quant à l'hémisphère de ses différends

bilatéraux avec les États-Unis et résister aux pressions qui vont dans le sens de la conformité aux désirs du gouvernement des États-Unis, par exemple dans le cas de l'orientation de l'initiative du bassin des Caraïbes.

2. Le Canada devrait insister sur l'application sans équivoque de l'accord de Nassau au sujet de la non-exclusion de quelque pays que ce soit des Caraïbes en ce qui concerne la participation à l'initiative du bassin des Caraïbes. Si cette décision était jugée inacceptable par l'un ou l'autre des partenaires, le Canada devrait retirer officiellement sa participation à l'entreprise.

3. Le Canada devrait développer ses "relations sociales" avec les Caraïbes du Commonwealth d'une manière qui appuie les institutions régionales de la Communauté des Caraïbes et qui respecte les principes de la souveraineté et de la non-intervention. Le Canada devrait appuyer l'intégrité territoriale de Belize, de la Guyana et de Grenade. Des consultations au niveau le plus élevé entre le Canada et ses partenaires des Caraïbes du Commonwealth s'imposent de toute urgence pour le raffermissement des relations Canada-Caricom.

4. Le Canada devrait consulter le Mexique au sujet des initiatives nouvelles que pourraient prendre ces deux pays de l'Amérique du Nord en vue d'atténuer le danger croissant d'un affrontement entre les États-Unis et Cuba dans la région des Caraïbes. À cet égard, le Canada devrait se dissocier fermement des doctrines courantes de l'administration américaine qui perçoivent les mouvements populaires en faveur de la justice sociale dans les Caraïbes et

l'Amérique centrale comme une atteinte à la sécurité des Nords-Américains.

RELATIONS CANADA-CUBA

1. Le Canada devrait insister sur l'admission de Cuba comme condition du maintien de la participation du Canada à l'initiative du bassin des Caraïbes.

2. Il ne faut rien faire qui envenime les relations officielles du Canada avec la Havane. Le financement par l'ACDI du programme d'aide technique du SUCO devrait être repris comme symbole de bonne volonté car il s'agit d'un programme mutuellement avantageux qui a en outre l'avantage de maintenir un réseau de relations commerciales et professionnelles entre les deux pays. Les échanges sportifs, culturels et académiques devrait être intensifiés.

3. Les relations commerciales entre le Canada et Cuba sont importantes pour les deux pays et le Canada devrait résister fermement aux efforts que déploient les États-Unis pour resserrer le blocus imposé à Cuba par l'exercice d'une juridiction extraterritoriale à l'égard des sociétés canadiennes qui ont des affiliations aux États-Unis.

RELATIONS CANADA-HAÏTI

1. Il y aurait lieu d'entreprendre une enquête au sujet des raisons de l'échec du programme de développement rural intégré de l'ACDI.

2. Tous les projets bilatéraux de l'ACDI qui se poursuivent à Haïti devraient faire l'objet d'un examen indépendant visant à établir quels sont les

véritables bénéficiaires de ces projets. On devrait se demander quelle est la manière, le cas échéant, dont les pauvres d'Haïti profitent des déboursés en deniers publics canadiens. Il semble bien que l'apport des donateurs d'aide soit devenu essentiel à la survie politique du régime Duvalier.

3. Les programmes de développement rural et les autres projets d'infrastructure ont eu pour résultat la commercialisation des lopins de terres des paysans et l'acquisition de ces terres par les spéculateurs. Puisque ces programmes ont contribué à la dépossession rurale et au grossissement du flot des réfugiés économiques, le Canada, conjointement avec les autres donateurs d'aide, est responsable en partie du sort des Haïtiens qui ont voulu fuir leur pays par bateau. Nous proposons que les fonds de l'ACDI mis au budget de la deuxième étape du programme de développement rural intégré servent plutôt à atténuer la misère des réfugiés économiques haïtiens; à financer des mesures d'aide aux pays des Caraïbes du Commonwealth qui subissent le fardeau d'un influx excessif de Haïtiens; à financer enfin des mesures d'aide aux pays des Caraïbes tels que Belize qui pourraient absorber de la main-d'oeuvre haïtienne s'ils recevaient des fonds pour le rétablissement des familles.

4. Le rôle des organismes non gouvernementaux qui oeuvrent à Haïti devrait être élargi le plus rapidement possible et les fonds de contrepartie de l'ACDI devraient être accrus. Un appui analogue devrait être fourni, et accru, aux ONG qui travaillent parmi les réfugiés et immigrants haïtiens.

5. Le Canada devrait se dissocier nettement des politiques américaines qui consistent à appuyer le régime Duvalier à la condition que ce régime coopère avec les autorités américaines pour empêcher physiquement la fuite des réfugiés économiques. Cette politique est inhumaine et inacceptable pour le Canada, dont la population descend en grande partie d'immigrants qui ont fui la misère économique de leurs pays d'origine.

Commerce extérieur, investissement et coopération économique avec les Caraïbes du Commonwealth

1. Des mesures administratives discrétionnaires ont été utilisées pour empêcher l'accès sur les marchés des exportations non traditionnelles des pays du Commonwealth vers le Canada. Il y a lieu de faire enquête sur les allégations voulant que le Canada ne possède pas un code nettement défini de règlements au sujet de l'évaluation douanière des biens de fabrication qui sont importés des Caraïbes du Commonwealth, à l'encontre de ce qui existe dans la CEE ou le Caricom. Parmi les autres obstacles non tarifaires qui s'opposent à l'importation des produits des Indes occidentales, on peut mentionner les politiques d'acquisition des régies provinciales des alcools en ce qui concerne les boissons alcooliques. Le gouvernement fédéral devrait faciliter l'accès du rhum des Indes occidentales aux marchés canadiens en entreprenant à ce sujet des entretiens avec les monopoles provinciaux des alcools.

2. Les exportateurs canadiens qui vendent sur les marchés des Caraïbes ne devraient pas compter sur l'aide au développement mais ils devraient plutôt recevoir l'aide du ministère de l'Industrie et du Commerce pour pouvoir se dégager de cette dépendance et apprendre à faire face à la concurrence

d'une manière plus efficace. Il y a lieu d'accorder divers crédits à l'exportation pour égaler ceux qu'offrent les rivaux du Canada sur les marchés internationaux. Il devrait s'agir de crédits à l'exportation désignés nettement comme tels et à ne pas confondre avec l'aide au développement.

3. Puisque notre étude révèle la vigueur financière et la faiblesse industrielle du Canada, les banques canadiennes qui opèrent dans la région caraïbe devraient être invitées à fournir une aide financière ou autre aux exportateurs et investisseurs canadiens pour les aider à faire face plus efficacement à la concurrence.

4. Le secteur privé a certes un rôle important à jouer pour accroître le commerce extérieur et les investissements dans la région, mais le gros de l'aide au développement devrait - et continuera de le faire - être négocié entre gouvernements. De plus, les entreprises d'État, y compris les initiatives conjointes, jouent un rôle de plus en plus actif dans les pays en développement, tout comme les organismes d'Etat en matière de commerce. Il est certes utile que le secteur privé du Canada appuie des organisations telles que l'ACAL, mais l'ACDI ne devrait pas contribuer au financement de l'ACAL ni d'organismes du secteur privé des Caraïbes tels que le CAIC; l'Agence devrait s'intéresser strictement à l'offre d'une aide au développement par des institutions multilatérales ou bilatérales et par des organismes non gouvernementaux à base communautaire.

L'AIDE AU DÉVELOPPEMENT DES CARAÏBES DU COMMONWEALTH

1. Les relations spéciales, fondées sur le Commonwealth, qui existent entre le Canada et les Caraïbes devraient s'incarner dans un programme d'aide

au développement représentant la "meilleure pratique" dans ce domaine. En d'autres termes, l'ordre prioritaire devrait être déterminé par un processus de consultation avec les bénéficiaires de l'aide et cette aide ne devrait pas être considérée comme un moyen de créer des recettes économiques pour le Canada. Dans la mesure où des entreprises peu efficaces ont besoin de subventions pour affronter la concurrence dans la région caraïbe, ces subventions devraient être explicites et administrées par le ministère de l'Industrie et du Commerce.

2. Les Caraïbes du Commonwealth représentent le meilleur environnement possible dans lequel le Canada puisse réaliser un programme d'aide modèle. Cela est attribuable à l'infrastructure institutionnelle bien développée de la région; au niveau élevé de sa compétence professionnelle; à l'identité de la langue et des institutions; au réseau de relations entre personnes; et à longue tradition des relations en question. À tous ces égard, les Caraïbes du Commonwealth offrent un vif contraste par rapport à ce qui existe à Haïti.

3. La clé d'un rapport d'aide mutuellement satisfaisant est à trouver dans la consultation des pays bénéficiaires et le respect des tâches prioritaires déterminées par ceux-ci. C'est à cet égard que des difficultés ont surgi récemment. Mentionnons aussi le caractère fortement lié de l'aide bilatérale canadienne.

4. Dans le cas de la participation du Canada, avec les États-Unis, le Mexique, et le Venezuela, à l'initiative du bassin des Caraïbes, il y a eu absence totale de consultation. De plus, le groupe des donateurs a exclu un pays des Caraïbes du Commonwealth qui a fourni plus d'aide au développement des

pays du Caricom que le Canada: Trinidad et Tobago n'a pas été invité à participer à cette initiative. Le rôle du Canada dans le plan du bassin des Caraïbes demeure obscur. Il importe de toute urgence que des entretiens se déroulent entre le Canada et les pays du Caricom au sujet des intentions du Canada en ce qui concerne l'IBC. Nous rappelons notre conclusion selon laquelle le Canada devrait se dissocier officiellement de ce plan puisqu'il est maintenant manifeste que les États-Unis violent clairement l'accord conclu à Nassau entre les quatre parties.

5. Si le Comité économique conjoint Canada-Caricom demeure un mécanisme utile en vue d'une collaboration économique plus étroite entre le Canada et la communauté des Caraïbes, il reste une insatisfaction considérable au sujet de la lenteur avec laquelle ce programme est appliqué. L'incident décrit dans notre rapport au sujet des griefs des représentants du Caricom quant au peu de respect des faits qui marque le rapport fourni par un représentant du ministère des Affaires extérieures au Comité parlementaire illustre le sentiment de frustration et d'irritation qu'éprouvent les dignitaires des Caraïbes du Commonwealth. Les hauts commissaires qui représentent les pays du Caricom à Ottawa souhaiteraient que des entretiens aient lieu le plus tôt possible, au niveau politique le plus élevé, avec le gouvernement du Canada.

6. La cohésion et l'unité de la Communauté caraïbe envisagées par le traité de Chaguaramas sont soumises à des pressions sans précédent. La conjonction de facteurs économiques internationaux négatifs et de l'orientation idéologique radicale anticubaine que poursuit l'administration du président

Reagan présentent un défi au nationalisme caraïbe et portent atteinte à la viabilité des institutions régionales des Caraïbes du Commonwealth. À cet égard, il est particulièrement important que le Canada augmente son aide à la Banque de développement des Caraïbes et au secrétariat du Caricom et qu'il résiste fermement aux efforts que déploient les États-Unis pour exercer à la Banque de développement des Caraïbes une influence financière visant à établir des distinctions entre les pays du Caricom d'après les modèles de développement adoptés par leurs gouvernements.

7. Le Canada devrait résister à la tendance à la réduction des prêts multilatéraux, par opposition à l'aide bilatérale au développement, notamment en ce qui concerne les activités de la Banque de développement des Caraïbes. Le Canada devrait continuer de réclamer le déliement de l'aide multilatérale au développement par rapport aux conditions imposées et la création d'un unique fonds spécial ou fonds pour prêts à conditions avantageuses au sein de la BDC.

8. Le caractère fortement lié de l'aide bilatérale canadienne au développement ne se limite pas aux Caraïbes du Commonwealth. Ce caractère convient très mal aux Caraïbes orientales, où la petite dimension des pays en question présente des problèmes particulièrement aigus lorsqu'il s'agit de conformer les besoins des pays aux règlements et méthodes de l'ACDI. Dans ce cas, l'aide devrait être entièrement déliée, même en ce qui concerne les coûts locaux.

9. Il importe de décentraliser de toute urgence les opérations de l'ACDI,

notamment dans les Caraïbes orientales, où l'orientation dans le sens des grands projets est nettement désavantageuse sur le plan pratique.

10. Outre la centralisation excessive et le caractère fortement lié de l'aide, une autre raison de la lenteur du processus d'approbation et de dépense à l'égard des projets de l'ACDI est constituée par les préoccupations relatives du personnel de l'Agence à l'égard du processus des achats.

Nous proposons que les achats ne fassent plus partie des activités de l'ACDI et que l'on encourage et aide les pays bénéficiaires à trouver les sources de biens et de services les moins chers et les plus efficaces. Puisque le bénéficiaire est tenu de rembourser un prêt, si avantageux soit-il, et de défrayer les coûts de fonctionnement des projets, même lorsqu'il s'agit de dons, les bénéficiaires ont grandement intérêt à tirer le maximum d'avantages d'une quantité d'aide donnée. Une telle mesure relâcherait les liens d'influence et de patronage qui unissent les fournissuers et experts-conseils canadiens aux fonctionnaires de l'ACDI et aurait pour effet de réduire le gaspillage des deniers publics.

11. Les projets d'aide bilatéraux du Canada devraient demeurer dans le domaine de l'infrastructure, particulièrement dans ceux où le Canada possède une expérience bien établie, c'est-à-dire, en particulier, les routes, les aéroports, les écoles, l'adduction d'eau et les installations hydro-électriques. En se spécialisant dans ce qu'il fait le mieux, le Canada peut fournir une aide utile aux Caraïbes du Commonwealth tout en déliant son aide, car il sait bien que les fournisseurs et entrepreneurs canadiens pourront présenter des soumissions avec succès dans ces domaines du fait de leur expérience reconnue.

12. Dans les secteurs mis à la mode récemment du développement rural et agricole, il semble bien que les organismes non gouvernementaux à base communautaire ont un rôle très utile à jouer. En général, l'ACDI devrait accroître son appui aux ONG aussi rapidement que ces organisations pourront élaborer des projets utiles.

13. On trouvera des suggestions et des recommandations additionnelles et plus détaillées dans la partie du présent rapport qui traite de l'aide canadienne au développement des Caraïbes du Commonwealth.

Réfugiés, immigrants et droits de la personne

1. Bien que la principale source de réfugiés économiques de la région du bassin des Caraïbes se trouve en Amérique centrale, le problème des "boat people" d'Haïti a atteint les proportions d'une crise. Il importe de redéfinir de toute urgence la notion de "réfugié" de manière à ce que ce terme comprenne les personnes déplacées de leurs pays par des forces sociales et économiques sur lesquelles elles ne peuvent exercer aucun contrôle.

2. Il y aurait lieu de fournir une aide plus généreuse aux organismes communautaires qui travaillent dans les milieux haïtiens et antillais anglophones pour leur permettre de faire face d'une manière plus efficace aux nombreux problèmes que connaissent les immigrants, surtout en matière de discrimination raciale.

3. La situation des Caraïbes du Commonwealth sur le plan des droits de la personne n'est avantageuse que par rapport à la transgression incroyable

de ces droits qui marque plusieurs autres pays des Caraïbes et de l'Amérique centrale. Il serait utile que le Comité parlementaire continue de suivre la situation de près dans les pays des Caraïbes du Commonwealth, notamment en Guyana et aussi en Jamaïque.

TABLEAU 1

PROFIL STATISTIQUE

PAYS DES CARAIBES DU COMMONWEALTH

	Superficie (km^2)	Population (milieu de 1979)	PNB aux prix du marché (1979 en $ US)	PNB par habitant (1979 en $ US)	Taux de croissance (%) PNB par habitant (Dollars constants 1970-1978)
Antigua	280	75,000	84.0	1,150	- 3.1
Barbade	431	253,000	652.0	2,400	2.1
Belize	22,960	138,000	139.0	1,000	5.0
Dominique	750	83,000	45.4	549	- 3.4
Grenade	344	108,000	70.0	630	- 1.8
Guyana	214,970	843,000	480.0	570	- 0.2
Jamaïque	11,424	2,101,000	2,638.0	1,150	- 1.4
Montserrat	102	11,000	15.2	1,250	n.a.
St. Kitts	269	50,000	39.6	750	1.5
Sainte-Lucie	616	124,000	99.2	790	2.3
Saint-Vincent & les Grenadines	388	107,000	50.3	485	- 1.8
Trinidad & Tobago	5,128	1,152,000	3,900.0	3,390	2.4
Bahamas	13,395	231,000	640.0	2,780	n.a.
TOTAL	271,057	5,276,000	8,852.7		

SOURCE: Notes économiques BIRD
Atlas de la Banque mondiale - 1979
Statistiques officielles des pays

TABLEAU 1 (SUITE)

AUTRES PAYS DES CARAIBES

	Superficie (km^2)	Population (milieu de 1979)	PNB aux prix du marché 1979 en $m US)	PNB par habitant (1979 en $ US)	Taux de croissance (%) PNB par habitant (Dollars constants 1970-1978)
Cuba	114,524	9,865,000	13,920.0	1,410	4.7
République dominicaine	48,442	5,286,000	5,220.0	990	4.2
Haïti	27,750	4,963,000	1,280.0	260	2.2
Surinam	163,265	402,000	950.0	2,360	4.7
TOTAL:	353,981	20,516,000	21,370.0		
Dépendances					
Etats-Unis					
Puerto Rico	8,897	3,415,000	10,140.0	2,970	0.3
France					
Guadeloupe	1,779	332,000	1,080.0	3,260	3.1
Guyane française	91,500	69,000	180.0	2,580	0.3
Martinique	1,102	326,000	1,530.0	4,680	6.2
TOTAL:	94,381	727,000	2,790.0		
Caraïbes néerlandaises	993	260,000	920.0	3,540	0.3
Total des autres Caraïbes	458,252	24,918,000	35,220.0		
Total des Caraïbes	729,309	30,194,000	44,072.7		

SOURCE: Notes économiques BIRD
Atlas de la Banque mondiale - 1979
Statistique officielles des pays

TABLEAU 2

Exportation nationale du Canada par région et par pays, 1970 et 1980

Exportation vers:	Millions de dollars canadiens		Pourcentage		Changement en pourcentage
Pays développés					
E.-U. 1	10,652.9	46,854.9	64.7	63.1	339.8
Europe de l'Ouest	3,083.3	11,063.7	18.7	14.9	258.8
Japon	793.1	4,370.5	4.8	5.9	451.1
U.R.S.S. et Europe de l'Est	168.8	2,123.2	1.0	2.9	1,157.8
Afrique du Sud	104.0	201.9	0.6	0.3	94.1
Australie, Etc.	243.5	790.0	1.5	1.1	224.4
Total des pays développés	15,045.6	65,404.2	91.4	88.1	334.7
Pays en développement					
Moyen-Orient	123.8	1,117.1	0.8	1.5	802.3
Afrique 2.	69.2	851.6	0.4	1.1	1,130.6
Asie 3.	481.1	3,077.4	2.9	4.1	539.6
Total	674.1	5,046.1	4.1	6.7	648.6
Mexique	91.7	482.9	0.6	0.6	416.6
Amérique du Sud 4.	351.7	2,229.7	2.1	3.0	534.0
Amérique centrale 5.	25.7	140.6	0.2	0.2	447.1
Total	469.1	2,853.2	2.9	3.8	508.2
CARAIBES DU COMMONWEALTH	123.1	286.4	0.7	0.4	132.6
AUTRES CARAIBES	151.9	637.9	0.9	0.8	319.9
TOTAL des Caraïbes	275.0	924.3	1.6	1.2	236.1
Total des pays en développement	1,418.2	8,823.4	8.6	11.7	522.2
Total de toutes les exportations	16,458.2	74,228.7	100.0	100.0	351.0

NOTES: 1. Comprend le Groenland 2. A l'exclusion de l'Afrique du Sud
3. A l'exclusion de Japon 4. A l'exclusion de la Guyana
5. A l'exclusion de Belize

Source: Statistique Canada - Exportations par pays 65-003 (1970), 65-001 (déc. 1980)

TABLEAU 3

Importations du Canada, par région et par pays, 1970 et 1980

Importation de:	Millions de dollars canadiens		Pourcentage		Changement en pourcentage
Pays développés					
E.-U. 1	9,905.3	48,416.2	71.1	70.2	388.8
Europe de l'Ouest	1,948.2	6,988.8	14.0	10.1	258.7
Japon	581.7	2,792.2	4.2	4.0	380.0
U.R.S.S. et Europe de l'Est	74.8	306.4	0.5	0.4	309.6
Afrique du Sud	45.7	349.9	0.3	0.5	665.6
Australie, etc.	198.7	686.0	1.4	1.0	245.2
Total des pays développés	12,754.4	59,539.5	91.5	86.3	366.8
Pays en développement					
Moyen-Orient	104.3	3,016.5	0.7	4.4	2,792.1
Afrique 2.	106.8	183.8	0.8	0.3	72.1
Asie 3.	283.1	2,232.9	2.0	3.2	688.7
Total	494.2	5,433.2	3.5	7.9	999.4
Mexique	47.3	345.3	0.3	0.5	630.0
Amérique du Sud 4.	442.7	2,935.5	3.2	4.2	563.1
Amérique centrale 5.	43.9	203.9	0.3	0.3	364.5
Total	533.9	3,484.7	3.8	5.0	552.7
CARAIBES DU COMMONWEALTH	77.6	150.9	0.6	0.2	94.4
AUTRES CARAIBES	79.0	370.7	0.6	0.5	369.2
TOTAL DES CARAIBES	156.6	521.6	1.2	0.7	233.1
Total des pays en développement	1,184.7	9,439.5	8.5	13.7	696.8
Total de toutes les importations	13,939.4	68,979.4	100.0	100.0	394.8

NOTES: 1. Comprend le Groenland 2. A l'exclusion de l'Afrique du Sud
3. A l'exclusion du Japon 4. A l'exclusion de la Guyana
5. A l'exclusion de Bélize

Source: Statistique Canada - Importations par pays 65-006 (1970), 65-001 (déc. 1980)

TABLEAU 4

Exportation nationale du Canada vers les Caraïbes du Commonwealth et d'autres pays choisis de l'hémisphère, 1970 et 1980

Exportations vers:	1970	1980	1970-1980 Changement en pourcentage
	Millions de dollars (Can.)		
Caraïbes du Commonwealth			
Guyana	12.2	15.0	+ 23.0
Trinidad et Tobago	21.2	119.6	+ 464.2
Jamaïque	46.5	62.5	+ 34.4
Barbade	11.0	33.4	+ 203.6
Ile-du-Vent et Sous-le-Vent	14.0	28.3	+ 102.1
Bahamas	16.5	23.8	+ 44.2
Belize	1.7	3.8	+ 123.5
Total des Caraïbes du Commonwealth	123.1	286.4	+ 132.6
Autres Caraïbes			
Bermudes	11.1	28.0	+ 152.2
République dominicaine	20.5	51.6	+ 151.7
Porto Rico	48.5	93.7	+ 93.2
Haïti	4.8	26.6	+ 454.2
Cuba	58.9	415.3	+ 605.1
Surinam	1.6	4.8	+ 200.0
Caraïbes néerlandaises	4.7	10.0	+ 112.8
Caraïbes françaises	0.4	5.0	+ 1,150.0
Iles Vierges américaines	1.4	2.9	+ 107.1
Total des autres Caraïbes	151.9	637.9	+ 319.9
Total des Caraïbes			
Brésil	87.4	839.2	+ 860.2
Venezuela	111.4	652.9	+ 486.1

Source: Statistique Canada - Exportations par pays 65-003 (1970), 65-001 (Déc. 1980)

TABLEAU 5

Importation canadienne du Commonwealth et d'autres pays choisis de l'hémisphère, 1970 et 1980

Origine	1970	1980	1970 - 1980
	Millions de dollars (Can.)		Changement en pourcentage
Caraïbes du Commonwealth			
Guyana	28.8	35.7	24.0
Trinidad et Tobago	7.5	11.2	49.3
Jamaïque	27.1	49.9	84.1
Barbade	1.6	11.5	618.9
Ile-du-Vent et Sous-le-Vent	3.2	2.3	- 28.1
Bahamas	6.4	38.5	501.6
Belize	3.0	1.8	- 40.0
Total des Caraïbes du Commonwealth	77.6	150.9	94.4
Autres Caraïbes			
Bermudes	0.2	1.2	500.0
République dominicaine	1.9	17.5	821.0
Porto Rico	7.0	102.9	1,370.0
Haïti	0.8	6.6	725.0
Cuba	9.5	157.3	1,555.8
Surinam	5.4	7.3	35.2
Caraïbes néerlandaises	54.2	77.4	42.8
Caraïbes françaises	-	0.2	-
Iles Vierges américaines	-	0.3	
Total des autres Caraïbes	79.0	370.7	369.2
Total des Caraïbes			
Brésil	49.3	347.8	605.5
Venezuela	339.2	2,190.3	545.7

Source: Statistique Canada - Importations par pays 65-004 (1970), 65-001 (Déc. 1980)

TABLEAU 6

Part du Canada dans le commerce extérieur de pays choisis des Caraibes du Commonwealth, 1959-1979

Pays	Exportations			
	1959	1969	1975	1979
Jamaïque	25.3	15.1	3.6	5.3
Trinidad et Tobago	5.3	3.1	1.1	0.6
Barbade	18.2	5.4	5.9	5.4
Guyane	27.8	19.4	3.2	9.3
Dominique	n.a.	n.a.	0.1	0.9
Grenade	n.a.	n.a.	1.9	1.4

Pays	Importations			
	1959	1969	1975	1979
Jamaïque	11.0	9.5	4.8	5.8
Trinidad et Tobago	6.2	4.5	2.6	6.2
Barbade	11.8	11.8	8.7	7.3
Guyane	8.1	8.3	4.3	3.8
Dominique	n.a.	n.a.	9.8	5.0
Grenade	n.a.	n.a.	9.3	4.4

Sources: Pour 1959: K. Levitt and A. McIntyre Canada-West Indies Economic Relations Centre for Developing Area Studies, McGill University, Montréal, 1967 pp. 152-155. Pour 1969, 1975 et 1979: Fonds monétaire international, Direction of Trade Annual 1969 - 1972 et Direction of Trade Year Book, 1980.

TABLEAU 7

Part des E.-U. dans le commerce extérieur des Caraïbes - 1978

(pourcentage du total du commerce extérieur)

Pays	Exportations	Importations
Barbade	25.1	27.1
République dominicaine	59.0	41.0
Guyana	20.7	22.5
Haïti	24.2	23.7
Jamaïque	50.0	36.0
Trinidad & Tobago	67.1	20.5

TABLEAU 8

Sucre brut importé par le Canada
des Caraïbes et d'autres sources:
Principaux fournisseurs: 1959-1979

	(Millions de dollars can.)			(Pourcentage total)		
	1959	1969	1979	1959	1969	1979
Caraïbes						
Guyana	7.5	3.0	17.1	13.5	4.3	7.2
Jamaïque	9.8	2.0	7.7	17.6	2.8	3.3
Cuba	5.5	5.0	68.8	9.9	7.1	29.1
Autres						
Australie	14.0	14.1	81.0	25.2	20.1	34.3
Fiji	4.8	-	-	8.6	-	-
Maurice	7.6	14.1	3.7	13.7	20.1	1.6
Afrique du Sud	-	17.6	55.3	-	25.1	23.4
Tous les autres[1]	6.4	14.4	2.6	11.5	20.5	1.1
Total	55.6	70.2	236.2	100.0	100.0	100.0

[1] Comprend les autres pays des Caraïbes

TABLEAU 9

Sources de la bauxite et de l'alumine

servant de matières premières à l'industrie canadienne de l'aluminium

Importations canadiennes: 1960 - 1980

Valeur des importations de bauxite - et d'alumine

	1960	1970	1980	1960	1970	1980
	(en millions de dollars - Can.)			(pourcentage)		
Caraïbes du Commonwealth						
Jamaïque	26.5	24.5	38.9	42.1	25.1	11.6
Guyana	27.7	25.4	9.6	44.1	25.9	2.8
Total des Caraïbes du Commonwealth	54.2	49.9	48.5	86.2	51.0	14.4
Surinam	4.0	5.4	7.3	6.4	5.5	2.2
Total des Caraïbes	58.2					
	62.2	55.3	55.8	92.6	56.5	16.6
Autres						
Guinée	2.8	-	39.6	4.4	-	11.8
Brésil	-	-	40.8	-	-	12.1
Australie	0.3	13.4	79.8	0.5	13.7	23.7
Japon	-	-	34.0	-	-	10.1
Etats-Unis	1.2	27.6	77.6	1.9	28.2	23.0
Tous les autres	0.4	1.1	9.0	0.6	1.6	2.7
Total des autres	4.7	42.1	280.8	7.4	43.5	84.4
Total	62.9	97.4	336.6	100.0	100.0	100.0

TABLEAU 10

Volume des importations de bauxite et d'alumine au Canada, 1970 et 1980

Bauxite

	(Millions de tonnes)		(Pourcentage)	
	1970	1980	1970	1980
Caraïbes du Commonwealth				
Jamaïque	-	0.03	-	0.8
Guyana	2.28	0.38	84.1	10.2
Total des Caraïbes du Commonwealth	2.28	0.41	84.1	11.0
Surinam	0.17	0.07	6.3	1.8
Total des Caraïbes	2.45	0.48	90.4	12.8
Autres				
Guinée	-	1.66	-	43.0
Brésil	-	1.62	-	42.0
Australie	0.04	0.05	1.5	1.2
Japon	-	-	-	-
E.-U.	0.01	0.04	0.4	1.0
Tous les autres	0.21	0.01	7.7	-
Total des autres	0.26	3.38	9.6	81.2
Total	2.71	3.86	100.0	100.0

TABLEAU 10 (suite)

Volume des importations de bauxite et d'alumine au Canada

	Alumine			
	(Millions de tonnes)		(Pourcentage)	
	1970	1980	1970	1980
Caraïbes du Commonwealth				
Jamaïque	.35	.14	33.6	13.1
Guyana	.09	-	8.6	-
Total des Caraïbes du Commonwealth	.44	.14	42.2	13.1
Surinam	.03	-	3.2	-
Total des Caraïbes	.47	.14	45.4	13.1
Autres				
Guinée	-	-	-	-
Brésil	-	-	-	-
Australie	.18	.41	17.5	38.0
Japon	-	.19	-	17.4
E.-U.	.39	.31	37.1	28.1
Tous les autres	-	.03	-	03.4
Total des autres	.57	.94	54.6	86.9
Total	1.04	1.08	100.0	100.0

TABLEAU 11

REPARTITION DES INVESTISSEMENTS CANADIENS DANS LES PAYS EN DEVELOPPEMENT (en $ et en %)

	1965	1970	1973	1975	1977
Total de l'investissement direct du Canada dans les pays en développement (millions de dollars)	$555	$1,513	$1,882	$2,456	$3,200
en pourcentage du total mondial des investissements canadiens directs	16.0%	24.3%	24.0%	23.3%	23.8%
Afrique en % du total des pays en développement	7.2	4.1	1.1	1.7	2.3
Asie en % du total des pays en développement	7.9	8.2	8.2	11.4	19.0
Caraïbes en % du total des pays en développement	46.2	30.1	39.4	35.0	26.6
Amérique latine en % du Total des pays en développement.	38.6 99.9****	57.6 100.0	51.3 100.0	51.9 100.0	52.1 100.0

*L'Asie englobe l'Australasie et les pays européens en développement.
** Les Caraïbes englobent la République dominicaine
*** L'Amérique latine englobe Belize, la Guyana, le Surinam et la Guyane française
**** Les totaux peuvent dépasser 100 à cause de l'arrondissement

SOURCE: Statistique Canada

TABLEAU 12

INVESTISSEMENT DIRECT DU CANADA A L'ETRANGER 1977

(millions de dollars)

Etats-Unis	7,027	
Royaume-Uni	1,410	
Autre pays d'Europe	1,250	
Australie	442	
Asie	559	
(dont le) Japon		(61)
Afrique		
(dont l'Afrique du Sud)	198	(123)
Amérique latine et Caraïbes	2,519	
(dont les) Caraïbes		(851)
Bahamas	148	
Bermudes	408	
Jamaïque	112	
Trinidad et Tobago	29	
Autres Caraïbes	154	
(dont l'Amérique latine)		(1668
Mexique	65	
Venezuela	22	
Brésil	1,403	
Argentine	57	
Autres pays d'Amérique latine	121	
Total de tous les pays	13,443	
Total des pays développés	10,243	
Total des pays en développement	3,200	
en % de tous les pays	23.8%	

SOURCE: Statistique Canada, "Bilan canadien des investissements internationaux"

TABLEAU 13

PRINCIPAUX MEMBRES DE L'OCDE AUTEURS DE DONS BILATERAUX DES CARAIBES, 1977

Millions de dollars américains

	Total AOD	Canada	E.-U.	R.-U	France	Allemagne	Pays-Bas	Pourcentage canadien du total de l'AOD bilatérale
Guyana	6.9	1.4	6.0	-	-	0.1	0.1	20.3
Jamaïque	22.5	3.9	9.0	0.9	-	3.4	5.0	17.3
Belize	5.8	1.5	-	4.3	-	-	-	25.9
Iles-du-Vent et Sous-le-Vent	28.2	8.3	-	19.5	-	-	0.4	29.4
Haïti	39.4	4.7	28.0	-	2.0	3.4	0.9	11.9

SOURCE: Rapport annuel de l'ACDI 1979-1980, Ottawa.

TABLEAU 14

EVOLUTION DE LA REPARTITION REGIONALE DES DEBOURSES DE L'AIDE BILATERALE CANADIENNE (Y COMPRIS L'AIDE ALIMENTAIRE BILATERALE)

(Millions de dollars)

	1970-1971	1974-1975	1979-1980
Asie	180	244	235
Afrique:			
Francophone	30	99	148
Commonwealth	25	109	138
Amérique latine	9	21	35
Caraïbes du Commonwealth	19	20	31
Autres programme	-	-	12
TOTAL	263	493	599

Pourcentages

Asie	68.5	49.5	39.3
Afrique:			
Francophone	11.4	20.1	24.7
Commonwealth	9.5	22.1	23.0
Amérique latine	3.4	4.3	5.8
Caraïbes du Commonwealth	7.2	4.0	5.2
Autres programmes	-	-	2.0
TOTAL	100.0	100.0	100.0

SOURCE - ACDI, rapports annuels, diverses années.

TABLEAU 15

DEBOURSES DE L'AIDE BILATERALE CANADIENNE DANS LES AMERIQUES, 1971-1980

Millions de dollars

Exercice terminé en:	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	Total 1971-1980
CARAIBES DU COMMOMWEALTH											
Antigua	1.38	.25	.50	.14	.15	.40	1.01	3.63	2.06	1.90	11.42
Barbade	1.05	.77	1.74	2.93	.77	2.14	1.49	4.62	4.61	2.16	22.28
Belize	.24	.49	.80	.41	1.39	1.46	1.06	2.63	6.19	3.77	18.44
Dominique	1.35	.44	.62	.61	.56	.41	.43	1.75	.34	1.95	8.46
Grenade	.49	.47	.54	.35	.24	1.18	1.82	.59	.29	.07	6.04
Guyana	4.18	2.36	1.54	2.85	4.05	2.33	2.21	1.80	4.83	5.95	32.10
Jamaïque	2.52	3.91	4.74	3.24	3.11	3.43	3.57	13.61	9.34	7.76	55.23
Montserrat	.15	.46	.79	.51	.68	.61	.13	.25	.32	.28	4.18
St. Kitts	.40	.35	.41	.37	.21	.26	.13	.21	.18	1.50	4.02
Sainte-Lucie	1.68	1.72	1.35	1.39	2.93	1.39	1.93	1.25	.39	.24	14.27
Saint-Vincent	.89	.72	.53	.17	.76	1.26	.89	.66	.26	.12	6.26
Trinidad & Tobago	1.72	.63	.65	.90	.57	1.80	.69	(.10)	.47	(.09)	7.24
Turks, Caicos & Caïmans	-	-	-	-	-	-	-	.02	.03	.02	.07
Iles Vierges	-	-	-	-	-	-	-	-	.01	.02	.03
Programmes régionaux	.99	.28	.02	.12	.17	.70	2.66	2.19	1.66	1.76	10.55
Iles-du-Vent et Sous-le-Vent	-	.21	.08	.36	3.31	3.42	4.24	3.73	2.48	3.01	20.84
Université West Indies	1.85	.57	1.19	.99	.73	1.11	.47	.49	.10	.46	7.96
TOTAL:	18.89	13.63	15.50	15.34	19.63	21.90	22.73	37.33	33.56	30.88	229.39

SOURCE: Compilation à partir des rapports annuels de l'ACDI, diverses années.

TABLEAU 15 (SUITE)

AUTRES PAYS DES CARAIBES

Exercice terminé en:	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	Total 1971-1980
Cuba	-	-	.05	.43	.43	3.68	4.26	4.52	1.06	-	14.43
Haïti	-	-	-	.15	1.34	2.90	4.33	6.68	10.97	7.59	33.96
République dominicaine	-	-	-	.16	3.71	1.81	1.62	.09	.03	.34	7.76
TOTAL:	-	-	.05	.74	5.48	8.39	10.21	11.29	12.06	7.93	56.15

AMERIQUE CENTRALE 1

Costa Rica	-	-	-	.05	.15	.14	.04	.20	.16	.17	.91
Salvador	-	-	.07	.11	1.42	2.07	.72	.35	.63	1.37	6.74
Guatemala	-	-	.13	.05	.02	3.32	1.48	1.88	4.61	2.94	14.43
Honduras	-	-	.53	.31	2.19	1.44	.43	1.79	9.88	4.62	21.19
Nicaragua	-	-	.01	1.41	1.02	.13	.57	.40	-	.20	3.74
Région	-	-	.15	.27	.13	.11	.15	.07	-	-	.88
TOTAL:	-	-	.89	2.20	4.93	7.21	3.36	4.69	15.28	9.30	47.89

AMERIQUE DU SUD 2

Bolivie	-	-	-	.56	.99	.21	.05	.09	1.77	1.01	4.68
Brésil	1.28	2.42	3.10	1.13	1.44	2.70	2.78	2.06	2.01	2.39	21.31
Chili	2.36	.75	2.11	2.15	.30	.08	(.14)	(.17)	(.33)	(.25)	6.86
Colombie	4.05	4.36	5.28	3.71	1.74	2.11	4.05	5.77	8.83	7.11	47.01
Equateur	.11	1.33	.57	1.07	3.33	3.35	.88	.53	.45	.30	11.92
Pérou	-	-	-	.66	1.61	2.51	2.90	8.67	4.30	4.02	24.67
Autres	.77	1.56	-	-	-	-	-	-	-	-	2.33
Région	-	-	.33	.55	.80	.42	1.32	1.64	2.91	3.52	11.49
TOTAL:	8.57	10.42	11.39	9.83	10.21	11.38	11.84	18.59	19.94	18.10	130.27
Total de l'hémisphère occidental	27.46	24.05	27.83	28.11	40.25	48.88	48.14	71.90	80.84	66.21	463.70

Source: Compilation à partir des rapports annuels de l'ACDI, diverses années

Notes: 1/ a l'exclusion de 2/ a l'exclusion de Guyana

TABLEAU 16

MECANISME DE DEVELOPPEMENT DES CARAIBES

ENGAGEMENTS PREVUS AVANT OU DURANT LA 4e REUNION DU GROUPE CARAIBE DE LA COOPERATION ET DU DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE (CGCED), 1981)

(Millions de dollars E.-U)

	JAMAIQUE	GUYANA	R.D.	HAITI	BARBADE	GRENADE	SAINT-VINCENT	DOMINIQUE
Banque mondiale	100.0	22.0	-	-	-	-	-	-
BID	20.0	18.0	-	-	-	-	-	-
Mexique	45.0	-	50.0	10.0	3.4	-	-	-
Venezuela	61.0	-	55.0	10.0	3.8	-	-	-
OPEP	20.0	10.0	10.0	4.5	4.0	2.0	2.0	2.0
E.-U.	62.0	5.0	30.0	9.4	4.0	-	-	-
R.-U.	11.0	-	-			-	-	-
Canada	9.6	4.0	-			-	-	-
Allemagne	5.0	-	-			-	-	-
Pays-Bas	4.0	-	-			-	-	-
France	9.0	2.0	-			-	-	-
Norvège	4.0	-	-			-	-	-
Colombie	5.0	-	-			-	-	-
Japon	16.0	2.8	-			-	-	-
CEE	4.0	-	-			-	-	-
Brésil	-	2.5	-			-	-	-
T & T	-		30.0		3.7	(0.6) [1]	(0.6) [1]	(1.1) [1]
	375.6	58.3	175.0	33.9	18.9	2.6	2.6	3.1
Manque minimum	75.0	2.0	-	-	1.1	1.2	-	-
Manque maximum	98.4	41.7	-	6.1	1.4	2.4	3.4	2.9
Besoins minimum	450.6	60.3	-	33.9	20.0	3.8		
Besoins maximum	474.0	100.0	137.4	40.0	20.3	5.0	6.0	6.0

SOURCE: Documentation des réunions du CGCED, Washington, juin 1981

NOTE: 1 dénote d'autres sources non précisées.

TABLEAU 17

SITUATION D'ENSEMBLE DE L'AIDE OFFICIELLE NON LIEE

POUR LE DEVELOPPEMENT 1977 - 1978

DEBOURSES BRUTS

POURCENTAGES

Pays	Aide multilatérale		Aide bilatérale					
		Non liée	Prêts non liés		Subventions non liées		Total de l'aide non liée	
	1977	1978	1977	1978	1977	1978	1977	1978
Australie	100.0	100.0	-	100.0	73.9	68.3	73.9	68.7
Autriche	100.0	100.0	100.0	0.0	0.4	0.9	71.4	0.0
Belgique	33.2	79.8	13.1	12.6	29.0	30.1	26.4	28.3
Canada	84.4	77.8	20.7	20.1	13.4	42.1	16.1	36.0
Danemark	74.8	82.1	10.6	21.5	53.2	88.0	37.2	62.9
Finlande	72.9	85.0	25.0	20.0	21.5	97.7	22.8	77.5
France	32.8	51.1	26.0	35.0	44.9	42.2	42.0	41.1
Allemagne	79.5	88.2	92.6	87.3	53.2	56.3	75.4	74.5
Italie	100.0	75.0	32.5	100.0	66.3	88.1	53.9	90.3
Japon	100.0	100.0	20.2	19.8	0.0	7.2	15.7	17.0
Pays-Bas	70.8	81.6	64.5	16.6	9.8	53.5	39.6	44.2
Nouvelle-Zélande	85.2	83.0	-	-	66.5	100.0	66.5	100.0
Norvège	100.0	100.0	-	-	63.5	68.2	63.5	68.2
Suède	85.4	89.5	100.0	100.0	77.2	86.8	78.2	87.0
Suisse	89.2	89.1	62.1	58.9	71.3	43.9	70.5	45.0
Royaume-Uni	89.6	89.2	39.0	22.3	19.7	13.6	23.1	14.9
Etats-Unis	65.1	80.0	4.5	12.4	21.2	29.2	13.8	21.6
Total des pays du CAD	76.2	84.0	33.4	31.9	37.5	43.1	36.0	39.0

Source: OCDE, Coopération pour le développement. Revue 1978 p. 221 et Revue 1979 p. 231.
De R.D. Bakewell, "Foreign Aid: A Discussion Paper" dans Australian Outlook, avril 1981, Vol. 35, No 1, p. 68.

TABLEAU 18

IMMIGRATION DES CARAIBES AU CANADA

D'APRES LE DERNIER PAYS DE RESIDENCE OFFICIELLE

1971 - 1980

	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	Total 1971-80
Barbade	677	534	800	790	782	554	634	455	293	354	5,873
Guyana	2,384	1,976	4,808	4,030	4,394	3,430	2,472	2,253	2,473	2,272	30,492
Jamaïque	3,903	3,092	9,363	11,286	8,211	7,282	6,291	3,858	3,213	3,148	59,647
Trinidad & Tobago	4,149	2,739	5,138	4,802	3,817	2,359	1,552	1,190	786	953	27,485
Iles-du-Vent et Sous -le-Vent	838	692	1,315	1,554	1,181	1,139	970	814	545	682	9,730
Haïti	989	936	2,178	4,857	3,431	3,061	2,026	1,702	1,268	1,652	22,100
République dominicaine	29	27	39	61	28	35	39	32	28	40	358
Tous les autres	510	385	797	632	640	458	471	318	263	504	5,070
	13,479	10,381	24,438	28,012	22,484	18,318	14,455	10,622	8,869	9,605	160,633

SOURCE: Emploi et Immigration Canada, statistiques de l'immigration de 1971-1980.

TABLEAU 19

PROFESSIONS PREVUES DES IMMIGRANTS DES CARAIBES AU CANADA, 1979

(DERNIER PAYS DE RESIDENCE OFFICIELLE)

	Professions libérales	Commis, ventes et services	Toutes les autres professions	Non travailleurs faisant partie de la famille	Etudiants (18 ans et plus)	Total
Guyana	117	311	425	1,162	458	2,473
Jamaique	174	411	468	1,714	446	3,213
Haïti	27	87	271	673	210	1,268
Tous les autres [1]	153	354	328	779	286	1,900
	473	1,164	1,492	4,328	1,400	8,854

1. A l'exclusion de Belize

SOURCE: Emploi et Immigration Canada: Données statistiques de 1979 sur l'immigration.

Canada Post
Postage paid
Postes Canada
Port payé

Third class
Troisième classe

K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

TORY LIBRARY MATERIAL
Gov... Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 23

Wednesday, June 9, 1982
Thursday, June 10, 1982
Tuesday, June 15, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 23

Le mercredi 9 juin 1982
Le jeudi 10 juin 1982
Le mardi 15 juin 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
JUL 10 1982
UNIVERSITY OF TORONTO

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28885—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. Ken Robinson
(*Etobicoke—Lakeshore*)

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. Ken Robinson
(*Etobicoke—Lakeshore*)

Messrs. — Messieurs

Collenette
Crosbie (*St. John's West*)
Flis
Gimaïel
Hudecki
Irwin
Jewett (Miss)
MacDonald (M^lle^)
McLean
Murta
Ogle
Schroder
Stevens—(15)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JUNE 9, 1982
(65)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 4:10 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Dupras, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Ogle and Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-Committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 4:45 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, JUNE 10, 1982
(66)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:45 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In atendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Reserach Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Phillippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin Amarica and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 10:59 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:10 o'clock a.m., the sitting resumed.

On motion of Miss MacDonald:—*Ordered*,—That the Clerk of the Sub-committee be authorized to purchase 20 copies of the publication "Latin America 1981" by Jon D. Cozean for distribution to the members of the Sub-committee.

At 12:31 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 9 JUIN 1982
(65)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 16h10 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Dupras, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Ogle et Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 16h45, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 10 JUIN 1982
(66)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles, se réunit aujourd'hui à huis clos à 09h45 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, Hudecki, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981, portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 10h59, le Comité suspend ses travaux.

A 11h10, le Comité reprend ses travaux.

Sur motion de M^lle^ MacDonald:—*Il est ordonné*,—Que le greffier du Sous-comité soit autorisé à acheter 20 exemplaires de la publication «Amérique latine 1981» de Jon D. Cozean pour fins de distribution aux membres du Sous-comité.

A 12h31, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

AFTERNOON SITTING
(67)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:55 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Irwin, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 4:45 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, JUNE 10, 1982
(68)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 8:16 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Dupras, Hudecki, Irwin, Mis MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committe resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 9:39 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, JUNE 15, 1982
(69)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:47 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(67)

Le Sous-comité du Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles, se réunit aujourd'hui à huis clos à 15h55 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, Hudecki, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 16h45, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 10 JUIN 1982
(68)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 20h16 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette Dupras, Hudecki, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 21h39, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 15 JUIN 1982
(69)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 09h47 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Irwin, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 11:04 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:14 o'clcok a.m., the sitting resumed.

At 12:31 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(70)

The Sub-committee of the Standing Committee on external Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:47 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Irwin, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Murta Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In atendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 5:06 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, JUNE 15, 1982
(71)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met at 8:11 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, Hudecki, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi le 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 11h04, le Comité suspend ses travaux.

A 11h14, le Comité reprend ses travaux.

A 12h31, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(70)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 15h47 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du mardi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 17h06, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 15 JUIN 1982
(71)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 20h11 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Dupras, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippee Beaulne, Research Assistant.

Witnesses: Colonel Adolfo A. Majano, ex-member of the ruling junta of El Salvador. *From the Human Rights Commission of El Salvador*: Mr. Ivan Escobar and Mr. Ricardo Martinez.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

Colonel Majano made a statement and answered questions.

At 10:05 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 10:37 o'clock p.m., the sitting resumed.

Messrs. Escobar and Martinez made statements and answered questions.

It was agreed,—That the documents submitted by the Human Rights Commission of El Salvador be filed with the Clerk of the Sub-committee as an exhibit. (*Exhibit "MM"*)

At 11:05 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoins: Le colonel Adolfo A. Majano, ancien membre de la junte au pouvoir au Salvador. *De la Commission des droits de la personne au Salvador*: M. Yvan Escobar et M. Ricardo Martinez.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du mardi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le colonel Majano fait une déclaration et répond aux questions.

A 22h05, le Comité suspend ses travaux.

A 22h37, le Comité reprend ses travaux.

MM. Escobar et Martinez font des déclarations et répondent aux questions.

Il est convenu,—Que les documents soumis par la Commission des droits de la personne du Salvador soient déposés auprès du greffier du Sous-comité comme pièces. (*Voir pièce «MM»*)

A 23h05, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Texte*]

Tuesday, June 15, 1982

• 2011

The Chairman: Order, please. The committee will resume consideration of its order of reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

Tonight we are delighted to welcome again Colonel Adolfo Majano who is from El Salvador. I have a short biography that I read once when he appeared before the committee on April 1, 1982. Colonel Adolfo Majano was born in Intipuca in El Salvador in 1938. He began his military career in 1955, and from 1978 until 1979 he was vice-director of the military school for cadets. He was one of the leaders of a coup in October 1979 that overthrew the Romero regime. Designated as representative of the armed forces in the first junta that followed, he was head of state from October 1979 to December 1980. He resigned in 1980 to protest the dissolution of the first junta and the taking over of the government by conservative elements. After an assassination attempt against him and a month in jail, he was exiled.

Some of my colleagues had the pleasure of meeting Colonel Majano in Mexico last February, and we are delighted to have you here again, sir. I understand that you have a presentation, of which you would like to present a summary briefly. I would invite you, Colonel Majano, to make the summary of your presentation.

Colonel Adolfo A. Majano (Ex-member of the ruling junta of El Salvador) (Interpretation): Mr. Chairman and your committee on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean, addressing myself to you on this occasion, I do it with the greatest acknowledgement toward the democratic traditions of Canada that you so honourably represent.

At the beginning of my presentation to this hearing I will refer to the subject of El Salvador after the elections: what will happen? I shall try to make an analysis of their political effects and an evaluation of the present situation. Even more than on the day when the elections were held, I think it is very important to bear in mind the development of the electoral campaign and, even more, the after-effects.

• 2015

The elections, held on March 28, 1982 have produced a change in the general panorama of the country, with the coming into power of those elements that are the most representative of the most intransigent forces that exist in the country. These are the elements that are responsible for the boycotting, from its beginning, of economic reform and also for hindering the efforts toward a democratic approach and political reform—at first intended through its origins on October 15. The turnover at election time was very important, because the people saw, through these elections, a means of

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Traduction*]

Le mardi 15 juin 1982

Le président: A l'ordre. Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique Latine et les Antilles.

Ce soir nous avons le plaisir de recevoir à nouveau le colonel Adolfo Majano, du Salvador. J'ai ici une courte biographie du colonel que je vous avais déjà lue lorsqu'il a comparu devant nous le 1er avril 1982. Le colonel Adolfo Majano est né à Intipuca, au Salvador, en 1938. Il a commencé sa carrière militaire en 1955 et, de 1978 à 1979 il a été vice-directeur de l'école militaire de cadets. Il a été l'un des principaux responsables du coup d'octobre 1979 qui a renversé le régime Romero. Choisi pour représenter les forces armées par la première junte qui a suivi, il a été chef d'État d'octobre 1979 à décembre 1980. Il a démissionné en 1980 pour protester contre la dissolution de la première junte et la prise du gouvernement par des éléments conservateurs. Après avoir été victime d'une tentative d'assassinat et après un mois de prison, il a été exilé.

Certains de mes collègues ont eu le plaisir de rencontrer le colonel Marano au Mexique en février dernier et nous sommes tous très heureux de vous recevoir aujourd'hui. Je crois que vous avez préparé un exposé et que vous avez l'intention de nous le résumer. Colonel Majano, je vous invite maintenant à le faire.

Le colonel Adolfo A. Majano (ancien membre de la junte au pouvoir au Salvador (Interprétation)): Monsieur le président, messieurs les membres du comité chargés d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles, en prenant la parole aujourd'hui devant vous, je suis tout particulièrement conscient des traditions démocratiques du Canada que vous représentez fort honorablement.

L'exposé que je veux vous faire aujourd'hui portera sur le Salvador après les élections: que réserve l'avenir? Je vais essayer d'analyser les répercussions politiques des élections et d'évaluer la situation actuelle. Aujourd'hui, plus encore que le jour des élections, il est particulièrement important de garder présent à l'esprit le développement de la campagne électorale et, encore plus, ses répercussions.

Les élections qui ont eu lieu le 28 mars 1982 ont entraîné beaucoup de changements partout au pays surtout avec la venue au pouvoir des éléments représentant les forces les plus intransigeantes de ce pays. Ce sont là les facteurs à la base du boycottage depuis le départ de la réforme économique et des obstacles qui ont été faits aux efforts vers une approche démocratique et une réforme politique dont les origines remontent au 15 octobre. La participation aux élections a été très importante car la population y a vu un moyen de mettre fin au conflit. Le gouvernement qui a émergé de cette crise, qui a été

[*Text*]

ending the conflict. The government that emerged from the crisis, elected through the elections, has gained a certain legitimacy in view of the votes held by the population and it is valid, inasmuch as the results of these votes are interpreted as an important step toward the final solution of the problem. On the other hand, the new government constitutes a frustration for the people of El Salvador, because among its main leaders of the organization there are a few, but perverted or denaturalized, individuals who have constituted a great obstacle to obtaining the tranquility desired by the masses of the population.

As a consequence, at present in El Salvador, after the elections, the reforms are in the hands of its enemies. This is the factor, the determining political factor, that has resulted from the voting process and this is the actual situation as it exists.

The elections took place as a response at a political level to the proposals for negotiation presented by the left. They met the demands of the right, who asked for these elections to be held after the *coup D'état* of October 1979 in its efforts to regain power. They were promoted by the Christian Democrats, who were trying to become a legal part of a government. Elections were held within three great abnormalities: The electoral campaign was carried out in a climate of violence, which did not allow free access to the candidates to the population and, at the same time, the citizens were subject to pressures and fear.

• 2020

This climate gave free rein of action to the parties that had the most economical resources, such as ARENA and the Christian Democratic Party, and to whoever had in its power its own armed organization, such as ARENA, which on many occasions seized villages with armed personnel, similar to the activities carried out by the guerilla.

It distributed propaganda in armoured vehicles; it used helicopters, etc.

This climate was intimidating for candidates and voters to such an extent that, after the deadline for the registration of candidates, none of the parties wanted to make the names known, because of security reasons.

The second abnormality: Only options of the right were present. True, free election must include all existing political tendencies in order for the people to make a selection. So the development of the elections, by itself, posed negotiations in order to be able to be considered as a political solution.

Third abnormality: There was no electoral list and, therefore, frauds were easily committed, without recourse to detection or confirmation. Voters could vote wherever they wished to do so, and not within their department or area where they resided, as must be the case to elect deputies.

The three abnormalities I have mentioned, and each one by itself, would produce at the end a political deformation of the popular mandate, which in fact is the case.

[*Translation*]

porté au pouvoir à la suite de ces élections a acquis une certaine légitimité compte tenu des résultats électoraux qui ne peuvent qu'être considérés comme valides puisque le résultat des élections sont perçus comme constituant un très grand progrès vers une solution définitive du problème. Par contre, la population d'El Salvador est quelque peu frustrée par le nouveau gouvernement qui compte parmi ses principales têtes de file des personnes assez perverties qui constituent un obstacle considérable à l'instauration du climat de tranquilité que soihaite ardemment la population.

Cela veut dire que, dans la période postélectorale actuelle au Salvador, les programmes de réforme sont entre les mains de l'ennemi. C'est là le facteur politique déterminant qui découle du processus électoral. C'est la situation qui prévaut à l'heure actuelle au Salvador.

Les élections ont été une réponse au niveau politique aux demandes de négociation de la gauche. Elles ont également répondu aux demandes de la droite qui avait demandé que des élections soient tenues après le coup d'État d'octobre 1979 dans une tentative de récupérer le pouvoir. Les chrétiens démocrates les réclamaient également car ils les voyaient comme un moyen de former une partie légitime du gouvernement. Trois grandes anomalies ont caractérisé ces élections: la campagne électorale s'est terminée dans un climat de violence qui a empêché les candidats d'avoir libre accès à la population qui, à son tour, faisait l'objet de pressions et de mesures d'intimidation.

Un tel climat a favorisé la liberté d'action des partis disposant de ressources économiques supérieures telles que ARENA et le parti démocrate chrétien ainsi que de ceux qui disposaient de leur propre armée tel que ARENA, organisme qui à plusieurs reprises s'est emparé de villages grâce à son armée, de façon semblable à ce que faisaient les guérilleros.

Ce groupe a distribué de la propagande en utilisant des blindés; des hélicoptères, etc.

Un tel climat intimidait les candidats et les électeurs à un point tel qu'après la date limite d'inscription comme candidat, aucun des partis ne voulait révéler les noms des candidats pour des raisons de sécurité.

Deuxième anomalie: seules les options de la droite étaient représentées. Il est vrai que des élections libres doivent inclure toutes les tendances politiques présentes afin que les électeurs puissent faire un choix. Le déroulement même des élections sous-entendait donc des négociations afin qu'on puisse les considérer une solution politique.

Troisième anomalie: il n'y avait aucune liste électorale et par conséquent, sans le moindre mécanisme de détection ou de confirmation, il était facile de frauder. Les électeurs pouvaient voter où ils le désiraient et non pas dans leur propre circonscription ou dans la région où ils habitaient comme c'est le cas pour élire les députés.

Les trois anomalies que j'ai mentionnées pourraient ensemble ou individuellement entraîner une déformation politique du mandat populaire, ce qui de fait s'est produit.

[*Texte*]

The right, on this occasion, used a new tactic. The pluralism of the right, presenting different parties in order to get votes. This tactic enabled it to defeat the Christian Democrats. During the development of the campaign, many candidates used frequently insults, personal and family offences, and they did not heed the dispositions of the electoral counsel.

To give a total value to these results would set a negative precedent in the country, stimulating the political forces to use co-action.

• 2025

The population, the element of peace. Through its presence and attitude, the population contributed to the process the ingredient that was missing: the existence of a great mass of forces of intermediate forces, highly conscious, and in a great majority which rejects all kinds of radical or fanatical behaviour.

The armed forces. To deal with the subject of the armed forces has constituted a taboo in El Salvador, but its present situation affects us all and has given rise to a great interest in the outside world.

I consider it necessary to expand on this subject. According to international opinion, the armed forces are responsible for all that is happening in the country. And this is the case, because in foreign countries opinion is formed in a very simple manner: through TV screens. And these reflect almost immediately a series of tragic events that occur even in the farthest region of the country, which in general depict a very simple picture—civilians fighting against military. That is what it all boils down to.

Some gaps persist in this general picture which deserve explanation. It is true that this picture of tragedy impact exists; that it is caused by various factors and not only due to the intervention of the members of the armed forces. Military institutions have been involved in a war they wanted to avoid when they gave the country the opportunity of bringing about a peaceful and democratic revolution through the *coup D'état* of October 1979. On that occasion, there was a call for dialogue and for the participation in the process of several political and social forces in the country.

The social emergence found that its democratic institutions had deteriorated, those that had been called upon to overcome the crisis. Political parties were practically non-existent. It is because of this that other sectors had to intervene, among them the armed institutions. Unfortunately, this opportunity was lost, and the goodwill shown by the armed forces found no response. Economic reforms were carried out through the express decision of the armed forces. They have just started, and right now they have been stopped at their initial stages, suffering the effects of intrigues and boycotts.

[*Traduction*]

La droite, à cette occasion a eu recours à une nouvelle tactique. Dans son pluralisme, la droite a présenté différents partis afin d'obtenir des votes. Cette tactique lui a permis de l'emporter sur les démocrates chrétiens. Au cours du déroulement de la campagne, de nombreux candidats ont fréquemment eu recours à des insultes, des accusations personnelles et sur les familles et n'ont pas respecté les dispositions du conseil électoral.

Si l'on accorde une valeur d'absolu à ces résultats, on crée un précédent négatif au pays, encourageant les forces politiques à agir de concert.

La population, élément de paix. Par sa présence et grâce à son attitude, la population a notamment contribué à l'élément manquant, c'est-àdire une masse de forces intermédiaires, hautement sensibilisées, et qui rejettent en sa vaste majorité tout comportement radical ou fanatique.

Les forces armées. La question des forces armées est tabou au Salvador, bien que sa situation actuelle nous touche tous, et intéresse au plus haut point le reste du monde.

J'estime qu'il est donc nécessaire de dire davantage à ce sujet. D'après l'opinion internationale, ce sont les forces armées qui sont responsables de tout ce qui se passe dans le pays. Si tel est l'opinion à l'étranger, c'est pour la bonne raison qu'elle ne fait que refléter ce qui paraît sur les écrans de la télévision. Or, la télévision renvoie immédiatement les images de ce qui se passe dans les régions les plus reculées du pays, images qui généralement montrent les civils en train de se battre contre les militaires.

Mais il existe certaines lacunes dans cette vue d'ensemble. La tragédie est bien réelle, et elle est causée par divers facteurs et non pas uniquement par l'intervention des forces armées. Les institutions militaires ont été entraînées dans une guerre qu'elles ont essayé d'éviter en permettant au coup d'État d'octobre 1979 de se dérouler afin d'instituer un régime pacifique et démocratique. Un appel au dialogue avait été lancé et on avait préconisé la participation de divers courants politiques et sociaux.

Or, les institutions démocratiques qui devaient permettre de surmonter la crise se sont détérioré et les partis politiques étaient pratiquement inexistants. C'est la raison pour laquelle d'autres secteurs ont été obligés d'intervenir dont l'armée. Malheureusement, l'occasion n'a pas été saisie et la bonne volonté dont l'armée avait fait preuve est restée sans suite. Des réformes économiques ont été entreprises suite à la décision des forces armés. Ces réformes sont récentes et elles ont été paralysé par les effets conjugés de boycottage et des intrigues.

[*Text*]

• 2030

The decision to redistribute the wealth of the country was taken when the officers promoted the movement of the *coup D'état* of October 15, 1979. The first stage of the land reform which involved 270 properties has not yet been consolidated. These lands have not been handed over to the peasants in self-management co-operatives, as had been foreseen but, instead, they continue in the hands of the state.

The same is the case whith the banks, where 79 per cent of their shares should have been sold to the employees and to the private sector. This causes a great danger of failure to the reforms.

One of the objectives of October 15 was the re-organization of the armed forces and of improving them, introducing in a decisive manner the discipline of conviction or of fundamentals, as opposed to the old discipline of form, vertical or authoritarian, within the military characteristics covered by this action. This would allow for a heightened consciousness of each one of its members or of the whole regarding their duties toward the civil population and the respect owned to the democratic role that it has to play within the military institution and within other sectors.

This commitment was not written specifically into the proclamation but it is implicit and latent in this period of the officers. The armed forces feel and understand the needs of the people. Its members come from the people. The improper role imposed upon it by some of its leaders or the discredit caused to it by some of its members through their excesses are the responsibility of the command and not of the institution as a whole.

Any solution given to the problems of the country must necessarily bear in mind the re-organized armed forces. These forces would guarantee that the country would not deviate toward totalitarianism.

Conclusions: The electoral process has not solved the global problem of the country. It has created a more complicated problem than the one we used to have. A stable solution to the problem in the country may be attained through a democratic approach which would re-establish the respect, integrity and dignity of the individual and civil liberty. This would bring about dialogue with the sectors which did not participate in the elections, until attainment of negotiations through political agreement among the various forces. And this would include free elections in a relatively short period of time.

• 2035

I recommend to the Government of Canada that a solution of this type be supported. Before giving you the floor I would like to make some brief comments.

The extreme right tried a *coup D'état* in February and May of 1980 when the country was already on the democratic road. The boycott of land reform has included assassinations of the members of co-operatives, in order to dishearten them. There

[*Translation*]

C'est au moment du coup d'État du 15 octobre 1979 appuyé par les officiers que la décision fut prise de redistribuer les richesses du pays. Mais la première étape de la réforme agraire portant sur 270 propriétés n'a pas encore été consolidée. Alors que ces terres auraient dû être remises aux paysans qui se seraient constitués en coopératives pour les gérer, elles continues à être détenues par l'État.

La même chose est vraie du secteur bancaire où 79 p. 100 des actions auraient dû être en principe cédées aux employés et au secteur privé. Les réformes envisagées ont donc échoué dans une large mesure.

Un des objectifs du coup d'État du 15 octobre c'est la réorganisation et l'amélioration des forces armées et l'implantation d'une discipline basée sur la conviction et les principes par opposition à l'ancienne discipline purement formelle et autoritaire. Tous les membres des forces armées seraient ainsi devenus pleinement conscients de leurs responsabilités vis-à-vis de la population civile et respectueux de la démocratie, aussi bien au sein de l'armée que dans les autres secteurs de la société.

Même si ce principe ne figure pas explicitement dans la proclamation faite par les officiers, il est entendu implicitement. Les forces armées comprennent les besoins du peuple, étant elles-mêmes une émanation du peuple. Le rôle imposé à l'armée par certains de ses chefs et le discrédit dans lequel elle est tombée à cause d'un certain nombre de ses membres, à la suite des excès commis, sont imputables au commandement et non pas à l'institution en tant que telle.

La solution des problèmes auxquels le pays est confronté passe nécessairement par la réorganisation des forces armées, lesquelles verraient à empêcher l'instauration d'un régime totalitaire.

Conclusions: les élections n'ont pas résolu les problèmes du pays. Bien au contraire, ces problèmes sont maintenant plus complexes qu'ils ne l'étaient avant. Ce n'est qu'un régime démocratique qui rétablirait le respect d'intégrité et la dignité des individus ainsi que les libertés civiles et qui serait susceptible de sortir définitivement le pays des difficultés dans lesquelles il se débat. Ceci permettrait d'emtamer un dialogue avec les secteurs de la société qui n'ont pas participé aux élections en attendant qu'un accord soit conclu entre les différentes forces en présence grâce à des négociations débouchant sur un accord politique, processus qui comporterait entre autres des élections libres dans des délais relativement brefs.

Je recommande au gouvernement du Canada d'appuyer une solution de ce genre. Avant de vous donner la parole, j'ai quelques remarques à faire.

L'extrême droite a tenté un «coup d'État» en février en en mai 1980, quand le pays était déjà bien engagé dans la voie démocratique. La réforme agraire a été boycottée notamment par l'assassinat des membres des coopératives, dans le but de

[*Texte*]

has been a very important gap in power, from the elections to the present time. The present government is acting without unity of movement and I know that there is no real direction in the country.

The winning party has been the one of national conciliation, which has the largest number of public posts in the present government. ARENA controls the ministries of reform. In my judgment, the party that had the best theoretical planification was Democratic Action, but in view of the climate they could not defend these in the street. ARENA persists in the most aggressive attitude. It turned out to be organized by the extreme right as a political complement to a terrorist plan and there are proofs thereof. In El Salvadore there is a real guerilla of the right, with its political front and clandestine organizations, which dominate the government, outside of the democratic sectors.

Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much, Colonel Majano.

Before I turn to my colleagues for a few questions, I would like to exercise my privilege of putting a few questions.

I would like to begin by saying that the conflict of the Falkland Islands has shifted the centre of interest of a great number of North Americans and we have not been exposed to much news from El Salvador for the last eight to ten weeks. Nevertheless, in spite of my trying to find out whether the new government had punished those responsible for the assassintation of Bishop Romero, or of the four sisters, or the four newsmen from Holland, and also, not having heard anything of these cases, I still feel that the election was never the beginning of the solution, as the population have been told many times. The climate of violence has been a fact of life as much as it was before the election, and now we see in a few papers that the election numbers were inflated; that the number of people having voted, it seems, according to articles, namely in *The New York Times* and other papers, had been inflated and, finally that the land reform, in the second and third stage would be deleted or abandoned. I would like Colonel Majano to comment on these few points.

• 2040

Col Majano (Interpretation): Yes, in fact, the problem of the Falkland Islands has diminished the focus on El Salvador, but we have noted that the government is in a constant crisis almost since after the elections up to the present time. Even the government is trying to avoid the greater publication of news. Those responsible for the assassinations, such as that of Monsignor Romero, have not been punished, and there is a great deal of proof of who were the ones responsible for the assassination.

According to proofs I was able to establish when I myself was part of the government, there are strong proofs indicating that the present President of the Assembly is one of the intellectual authors of that death. It is because of this that there has been no further investigation of these crimes; that is,

[*Traduction*]

les décourager. Il y a eu une très longue vacance du pouvoir, entre les élections et maintenant. Le gouvernement actuel est éparpillé et je sais que le pays n'est pas vraiment dirigé.

C'est la coalition nationale qui représente le parti vainqueur, c'est-à-dire qu'elle détient le plus grand nombre de charges publiques dans le gouvernement actuel. L'ARENA contrôle les ministères de la réforme. Selon moi, c'est le parti d'action démocratique qui offrait la meilleure planification théorique, mais étant donné le climat, il a refusé de faire valoir ses idées en public. L'ARENA s'entête dans une attitude des plus agressives. Le parti est formé par l'extrême droite et c'est l'aile politique d'un mouvement terroriste. Nous en avons la preuve. Au Salvador, c'est la guérilla de la droite, avec un front politique et des organisations clandestines, et elle a la main-mise sur le gouvernement, violant tous les principes démocratiques.

Merci beaucoup.

Le président: Merci beaucoup, Colonel Majano.

Avant de donner la parole à mes collègues, je voudrais poser quelques questions.

Le conflit aux Îles Malouines a capté l'attention d'un grand nombre de Nord-Américains et nous n'avons pas beaucoup d'informations sur le Salvador depuis huit ou dix semaines. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas pu découvrir si le nouveau gouvernement avait puni les responsables de l'assassinat de l'archevêque Romero, des quatre religieuses, des quatre journalistes hollandais, mais j'ai quand même l'impression que les élections n'ont pas constitué l'amorce d'une solution, comme on avait voulu le faire croire à la population. Le même climat de violence avant les élections persiste et quelques journaux rapportent que le comptage électoral a été faussé. Selon un article du journal *The New York Times*, et selon d'autres quotidiens, on a grossi le nombre des votants et toujours selon ces informations, les deuxième et troisième étapes de la réforme agraire seraient contremandées. J'aimerais recueillir le point de vue du Colonel Majano là-dessus.

Col Majano (interprétation): Il est vrai que le conflit des Iles Malouines a fait passer la question du Salvador à l'arrière plan, mais nous avons pu constater que le gouvernement subit une crise qui dure depuis dès après les élections. Même le gouvernement essaie d'éviter qu'on accorde trop de publicité à la situation. Les responsables des assassinats, de celui de Monseigneur Romero notamment, n'ont pas été punis et il existe des preuves accablantes contre les coupables.

D'après les preuves que j'ai pu obtenir quand j'étais moi-même au gouvernement, l'actuel président de l'Assemblée est un des instigateurs de ce crime. Cela explique pourquoi on a stoppé l'enquête car les fomenteurs se trouvent au sein du gouvernement. Je considère qu'eux-mêmes constituent une

[*Text*]

there are promoters within the government. I even consider that they themselves constitute a threat to the democratic hopes of the people, because several of these people had key positions in the previous government, as well as in the present government.

As to the number of votes, I have no definite answer. There is strong speculation as to their inflation. I know that many people turned out to vote, and I want to emphasize that I believe that through its participation the population wanted to give a mandate of peace.

As to land reforms, I believe that now they are in the hands of the same people who from the beginning have boycotted these projects. The land proclamation or law has been suspended in order to continue later on, and I believe it is the intention of the people who are now in power to stop these projects, although they do not say so in so many words. Even the first stage is in danger because it has not yet been completed.

The Chairman: Thank you. I will turn now to Mr. Stevens, followed by Father Ogle, and Mr. Ken Robinson, for 10 minutes each, please.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

Colonel, we welcome you again. Could you tell the committee, Colonel, when was the last time you were in El Salvador?

Col Majano (Interpretation): The last time I was in El Salvador was in the month of March 1981; that is one year and three months ago.

• 2045

Mr. Stevens: It goes without saying, then, that not only were you not there during the election nor during the campaign, you have not been there for much of the period on which you have been giving us evidence. I was wondering Colonel, if you could tell us, on what do you base your evidence?

Col Majano (Interpretation): My evidence is based on the observations I have made from the outside. I have been as informed as possible of the events occurring in the country. Because the country is now going through a process, in the beginnings of which I participated for a year and a half, I know most of the people who are involved in the situation. I had a vast experience within the government and, inasmuch as is possible, I can give you the benefit of this experience.

Mr. Stevens: But, Mr. Chairman, I am sure the Colonel would agree, his experience is hardly current with the ongoing affairs in El Salvador.

Colonel, you say that you have informed yourself. Could you enlighten us? Do you read papers, like the *New York Times*? Or is there some other source you have for this knowledge? Do you speak to certain of the activists within El Salvador?

Col Majano (Interpretation): I read the newspapers that deal with the problems of El Salvador as much as possible. I

[*Translation*]

menace aux espoirs démocratiques de la population, car dans le gouvernement actuel, on retrouve des gens qui détenaient des postes clés dans le gouvernement précédent.

Pour ce qui est du nombre des votes, je n'ai pas de réponse sûre. On soupçonne fort qu'il a été grossi. Je sais que beaucoup de votants se sont présentés aux urnes, et je tiens à souligner que cette participation de la population traduit un souci de donner au gouvernement un mandat de paix.

Quant aux réformes agraires, elles sont désormais aux mains des gens qui dès le départ ont tout fait pour contrecarrer ces projets. La proclamation agraire, la loi agraire, a été suspendue temporairement, et je pense que les gens qui sont actuellement au pouvoir ont l'intention de stopper ces projets, même s'ils ne le reconnaissent pas ouvertement. Même la première étape est compromise car elle n'est pas encore terminée.

Le président: Merci. M. Stevens, le père Ogle, et M. Ken Robinson, auront la parole, dans cet ordre, pour dix minutes.

M. Stevens: Merci monsieur le président.

Colonel, je vous souhaite la bienvenue. Quand avez-vous quitté le Salvador?

Col Majano (interprétation): La dernière fois que je suis allé au Salvador, c'était en mars 1981. Il y a donc un an et trois mois.

M. Stevens: Il va donc sans dire que non seulement vous n'étiez pas sur place ni pendant l'élection ni pendant la campagne, mais également fort peu de temps pour la préiode sur laquelle porte votre témoignage. Pourriez-vous nous dire , colonel, sur quoi vous fondez votre témoignage?

Col Majano (interprétation): Mon témoignage se fonde sur les observations que j'ai faites de l'extérieur. J'ai été informé autant que possible du déroulement des événements. Ayant participé pendant un an et demi à la nouvelle phase d'évolution de mon pays, je connais la majorité des responsables. Mon expérience du gouvernement est très grande, et, dans la mesure du possible, je peux vous faire bénéficier de cette expérience.

M. Stevens: Oui, monsieur le président, mais je suis certain que le colonel conviendra que son expérience ne peut être en prise avec la réalité de ce qui se passe actuellement au Salvador.

Colonel, vous dites vous êtes vous-même informé. Pourriez-vous nous dire comment? est-ce que vous lisez les journaux, comme le*New York Times*? Ou y a-t-il d'autres sources d'accès à cette information? Êtes-vous en rapport avec certains des activistes du Salvador?

Le colonel Majano (Interprétation): Je lis autant que possible tous les journaux qui traitent des problèmes du Salvador.

[*Texte*]

also try to maintain contact with the elements within the country, mainly those that are related to political activities.

These are the bases of the judgment that I can have. As a Salvadoran, I am especially interested in keeping in touch with and keeping updated information on what happens in the country and in following the evolution of the situation, even though I am far away.

Mr. Stevens: Through you, Mr. Chairman, where do you now live, Colonel?

Col Majano (Interpretation): In Mexico.

Mr. Stevens: Mexico City?

Col Majano (Interpretation): Mexico, in Mexico City.

Mr. Stevens: I understand that there is a public relations office connected with the FMLNFDR in Mexico City. Are you familiar with that?

Col Majano (Interpretation): As to the activities of the FMNL, I do not know what their activities are and where they have their offices but, of course, Mexico has become a focus of information and interchange because of its relations with these countries and because of its proximity.

I maintain an opposite attitude toward the conditions existing in my country, but this does not necessarily mean that I support, or that I am in alliance with, the activities of the FMNL.

• 2050

Mr. Stevens: Through you, Mr. Chairman, Colonel, what would you say is your party affiliation at the present time? Who would you support from a political party standpoint in El Salvador?

Col Majano (Interpretation): I do not have an affiliation with any party because I was appointed to the government through the officers of the armed forces. I still feel as a member of the armed forces, although I support any idea of social justice because there is a lot of poverty in El Salvador. I consider that there should be free democratic play in the country without radicalism or fanaticism. I also believe that in El Salvador there must be a redistribution of wealth and that the private sector should operate in conjunction with the social development, as this has been so established by the constitution of El Salvador. This could be accomplished within several political currents.

Mr. Stevens: Through you, Mr. Chairman. Colonel, as you have mentioned, you were connected with the armed forces. Could you tell us, either from your knowledge of 13 months ago, or if you have informed yourself through other sources, where do the guerillas operate out of? Where actually is the command post or the central direction for the guerilla activities harassing El Salvador, and I will qualify that by saying that when I was in El Salvador it was represented that this operation was being directed out of Nicaragua. Can you tell

[*Traduction*]

J'essaie également de maintenir le contact avec certains éléments du pays, surtout avec ceux qui sont liés aux activités politiques.

C'est sur ces bases que je porte mon jugement. Salvadorien, il m'intéresse tout particulièrement de conserver le contact, m'informer quotidiennement de ce qui se passe dans ce pays et de suivre l'évolution de la situation même si j'en suis éloigné.

M. Stevens: Où habitez-vous maintenant, colonel?

Le colonel Majano (Interprétation): Au Mexique.

M. Stevens: A Mexico?

Le colonel Majano (Interprétation): Au Mexique, à Mexico.

M. Stevens: Je crois qu'il y a un bureau de relations publiques lié au FMLNFDR à Mexico. Le connaissez-vous?

Le colonel Majano (Interprétation): Pour ce qui est des activités du FMNL, je ne sais quelles sont ces activités et où se trouve ces bureaux, mais bien entendu, le Mexique est devenu un centre d'information et d'échanges à cause de ses rapports avec ces pays et à cause de sa proximité.

Je m'oppose aux conditions prévalentes dans mon pays, mais cela ne veut pas dire forcément que je soutienne les activités du FMNL ou que je sois son allié.

M. Stevens: Colonel, quelle serait votre affiliation politique à l'heure actuelle? Pour quel parti politique vous prononceriez-vous au Salvador?

Le Colonel Majano (interprétation): Je ne suis affilié à aucun parti car j'avais été nommé au gouvernement par les officiers des forces armées. Je m'estime toujours membre des forces armées, cependant, je suis en faveur de toute idée de justice sociale, car il y a beaucoup de pauvreté au Salvador. Je considère que les principes démocratiques devraient être respectés dans ce pays sans radicalisme ni fanatisme. Je crois également à la nécessité au Salvador d'une redistribution de la richesse et au fonctionnement du secteur privé en conjonction avec le développement social comme l'établit la constitution du Salvador. Plusieurs courants politiques pourraient le réaliser.

M. Stevens: Colonel, comme vous l'avez mentionné, vous étiez membre des forces armées. Pourriez-vous nous dire, d'après votre connaissance personnelle d'il y a 13 mois, ou d'après vos informations actuelles, où se trouve la base des guérilleros? Où se trouve le poste de commandement ou la direction centrale des guérilleros menant actuellement une campagne d'harcèlement au Salvador, et si je pose la question, c'est parce que lors de ma visite au Salvador, on m'a dit que leur base se trouvait au Nicaragua. Pouvez-vous nous dire,

[*Text*]

us, from your knowledge, where you believe the guerilla activities are being directed from?

Col Majano (Interpretation): I do not know where the command post of the guerilla activity is located. There is a lot of public speculation and I have heard that some of the leaders operate from Nicaragua, as you have mentioned, but personally I have no knowledge or objective proof of the centre of their activities since these activities are carried out in a clandestine manner.

The Chairman: Do you have one more question?

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

Colonel, there have been various references to the election that you have already referred to. I think our chairman referred to certain newspaper reports as to inflated voting and this type of thing. I wonder whether you have had an opportunity to review the report that came out this week from the Chairman of the Electoral Commission in El Salvador in which he refuted what he alleged to be complete untruths that are now being circulated by the left-wing elements in El Salvador, such as the suggestion that there were irregularities; that the vote was inflated and that type of thing. Have you had an opportunity to read the chairman's remarks?

Col Majano (Interpretation): I read the news where Dr. Gutzamandi refuted these accusations of the inflation of votes. Nevertheless I insist that it is more important to pay attention to the after-effects of the elections in the country. It is my opinion that the situation is now even more complicated because within the government we now have people who have been involved in assassinations. This takes away from the legitimacy of the government or of other members of the government.

• 2055

Mr. Stevens: Could I have one short supplementary there, Mr. Chairman?

The Chairman: One short one, yes.

Mr. Stevens: Colonel, what proof can you offer that there are members of the present government who have been involved in assassinations?

Col Majano (Interpretation): When I was a member of the junta I was responsible for the armed forces, and I ordered the capture of a group of conspirators. I did not know who was among them. At that time on the ranch of Sao Luis de Santa Tecla, there were detained in the hands of the military and civilians, 24 people. We got hold of many documents with very clear proof and indication of the implication of these people in assassinations, that is the people who are now presently part of the government of El Salvador.

Also, as chief of state, I had at my disposal very concrete information of the many conspiracies carried out by elements outside of the government. We captured, or we got hold of, the assassination plan for *Monsignor Romero*. We also got hold of an anti-Marxist plan in which were mentioned the directives for the capture and assassination of several private individuals.

[*Translation*]

d'après ce que vous savez, à partir de quel endroit sont dirigées les activités de guérilla?

Col Majano (interprétation): Je ne sais où se trouve le poste de commandement des guérilleros. Les conjectures sont nombreuses et j'ai entendu dire que certains des chefs étaient basés au Nicaragua, comme vous l'avez mentionné, mais personnellement, je n'ai pas de preuve objective quant au centre de leurs activités, étant donné que ces activités sont clandestines.

Le président: Avez-vous encore une question?

M. Stevens: Merci, monsieur le président.

Colonel, vous avez déjà fait plusieurs remarques au sujet de cette élection. Je crois que notre président a parlé de certains articles de journaux rapportant que le nombre de votes avait été gonflé artificiellement, etc. Avez-vous eu l'occasion de lire le rapport publié cette semaine par le président de la commission des élections du Salvador, qui réfute ce qu'il appelle les contrevérités totales diffusées par les éléments gauchistes du Salvador, quant à des prétendues irrégularités et à un gonflement artificiel du nombre de votes? Avez-vous eu l'occasion de lire le rapport du président?

Col Majano (interprétation): J'ai lu l'article dans lequel M. Gutzamandi réfutait ces accusations de gonflement des votes. Néanmoins, je répète qu'il est plus important de prêter attention aux conséquences post-électorales. A mon avis, la situation est maintenant encore plus compliquée du fait qu'il y a maintenant au sein du gouvernement des personnes impliquées dans des assassinats. La légitimité du gouvernement ou d'autres membres du gouvernement s'en trouve diminuée.

M. Stevens: Pourrais-je poser une petite question complémentaire, monsieur le président?

Le président: Une toute petite, oui.

M. Stevens: Colonel, quelle preuve avez-vous que certains membres du gouvernement actuel ont été impliqués dans des assassinats?

Col Majano (interprétation): Lorsque j'étais membre de la junte, j'étais responsable des forces armées et j'ai ordonné la capture d'un groupe de conspirateurs. Je ne savais pas qui en faisait partie. Ces personnes, au nombre de 24, ont été détenues par les militaires et les civils au ranch de Sao Luis de Santa Tecla. Nous avons mis la main sur de nombreux documents prouvant sans aucun doute possible l'implication de ces personnes dans des assassinats, et ce sont ces mêmes personnes qui font maintenant partie du gouvernement du Salvador.

Egalement, en tant que chef de l'État, j'avais à ma disposition des renseignements très concrets sur les nombreuses conspirations dont étaient responsables des éléments externes au gouvernement. Nous avons mis la main sur le plan d'assassinat de Monseigneur Romero. Nous avons également mis la main sur un plan antimarxiste dans lequel étaient mentionnées les

[*Texte*]

We also captured at that time the plan for the formation of the ARENA party. Based on all this information available to me as the chief of state, I have concluded the observations that I have made to you.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you very much and, welcome, Colonel. Would you explain to the committee why it is that you live in Mexico rather than El Salvador?

Col Majano (Interpretation): I was expelled from El Salvador by the previous government, and was asked to remain outside of the country. There was also an assassination attempt against me on several occasions. It is because of this that I am in exile. I now reside in Mexico because previously I had lived there about three years, studying in the advanced school of warfare of that country. I have a great number of colleagues in the Mexican armed forces, who offered me their help in these critical circumstances in which I am living.

• 2100

The government offered me political asylum and it has given me its hospitality.

Mr. Ogle: Could you tell us what you think would happen to you if you returned to El Salvador now?

Col Majano (Interpretation): I would be in danger.

Mr. Ogle: Danger for your life?

Col Majano (Interpretation): Yes, I believe so.

Mr. Ogle: Do you have regular contact with members of the armed forces in El Salvador now by telephone or letter or whatever?

Col Majano (Interpretation): Whenever I have been able to, yes, I have communicated with members of the armed forces. It is on a personal and friendly level. I do not pretend to have cut my ties with the armed forces because I have been raised by the armed forces and I have been educated by the armed forces and even my political opinions have been formed by the armed forces.

Mr. Ogle: Thank you. With the contact that you now have with the armed forces, are you able to determine how the armed forces are looking at the present government set-up?

Col Majano (Interpretation): I have some criteria; I am conscious of the fact that I cannot have very precise information. I consider that the officers, mainly the younger officers, knowing their problems or their uncertainties and also their desire to improve within the armed forces, must feel a certain amount of frustration in view of the orientation that is given to them and in view of the present political situation.

Mr. Ogle: Thank you. Do you feel that the fact that a large number of Salvadoran soldiers and officers have trained recently in the United States will have a great effect on the civil war which seems to be continuing?

[*Traduction*]

directives pour la capture et l'assassinat de plusieurs particuliers. Nous avons également mis la main sur le plan de formation du parti ARENA. C'est sur la base de tous ces renseignements mis à ma disposition en tant que chef de l'État que je suis parvenu aux conclusions que je viens de vous livrer.

M. Stevens: Merci, monsieur le président.

Le président: Père Ogle.

M. Ogle: Merci infiniment, et, bienvenue, Colonel. Voudriez-vous nous expliquer pourquoi vous vivez au Mexique plutôt qu'au Salvador?

Col Majano (interprétation): J'ai été expulsé du Salvador par le gouvernement précédent et on m'a demandé de demeurer à l'extérieur du pays. J'ai également fait l'objet de plusieurs tentatives d'assassinat. C'est à cause de cela que je vis en exil. Je réside maintenant au Mexique car j'y avais déjà vécu environ trois ans comme étudiant à l'Ecole de guerre. J'ai un grand nombre de collègues dans les forces armées mexicaines qui m'ont offert leur aide dans cette période critique de ma vie.

Le gouvernement m'a offert l'asile politique, il m'a offert son hospitalité.

M. Ogle: Pourriez-vous nous dire ce qui vous arriverait si vous retourniez maintenant au Salvador?

Col Majano (interprétation): Je serais en danger.

M. Ogle: Votre vie serait en danger?

Col Majano (interprétation): Oui, je le crois.

M. Ogle: Maintenez-vous des contacts réguliers par téléphone, par lettre ou autre avec des membres des forces armées au Salvador?

Col Majano (interprétation): Chaque fois que je l'ai pu, oui, j'ai communiqué avec des membres des forces armées. Cela se fait sur une base personnelle et amicale. Je ne prétends pas avoir coupé tous liens avec les forces armées car j'ai été élevé par l'armée, j'ai été éduqué par l'armée et j'ai même été formé politiquement par l'armée.

M. Ogle: Merci. Étant en contact avec les forces armées, êtes-vous en mesure de déterminer leur attitude vis-à-vis du gouvernement actuel?

Col. Majano (interprétation): J'ai quelques critères; je suis conscient du fait que mes renseignements ne peuvent être très précis. Je considère que les officiers, surtout les jeunes officiers, connaissant leurs problèmes ou leurs incertitudes, ainsi que leur désir d'amélioration au sein des forces armées, doivent ressentir une certaine frustration face aux directives qui leur sont données et face à la situation politique actuelle.

M. Ogle: Merci. Pensez-vous que le fait qu'un grand nombre de soldats et d'officiers salvadoriens aient été dernièrement formés aux États-Unis aura une grande incidence sur la guerre civile qui semble se poursuivre?

[*Text*]

Col Majano (Interpretation): Of course, from a strictly military point of view, it does have an influence in the civil war because it creates greater force for the government. Technical training is also influencing the situation, and this is what has been carried out in the United States. Nevertheless, I have always thought that any technical training and any increase in arms—but much more important than these is the orientation given to the behaviour of the armed forces.

Mr. Ogle: I will just ask one more question because the time is getting short.

Do you have any idea how General Garcia is relating to the new council of elected deputies?

• 2105

Col Majano (Interpretation): General Garcia knows most of these new members. I do not know exactly what their relations are, but I have been able to notice that on two or three occasions he has influenced, or visited personally, the assembly, or he has called upon the main representatives of the political parties and has exerted pressure so that different decisions be taken from the ones that had been contemplated by this organization.

Mr. Ogle: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Mr. Robinson.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I wonder, Colonel Majano, could you tell us why the guerrillas seem to be so determined to continue fighting and killing and bombing and blowing up factories and water supplies and buses and so on? Why do they continue doing this? The election is over now. You would think they would want to consolidate and work with the government to have a better way of life for the people of El Salvador.

Col Majano (Interpretation): I would not be able to give you an answer to that, as to what are their objectives. I consider that this problem of armed intervention, or armed fighting, has already been experienced in El Salvador for the past 12 years and they have deemed it advisable to continue their struggle. Possibly, they see that there is a crisis situation and that the elections have not solved this global problem and, therefore, they continue in their struggle. In El Salvador, the guerrillas have been persistent and have kept on with this struggle, which has been very difficult to eradicate.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): But is it not obvious that at some time the people have to lay down their arms and get on with building their country and their economy and doing what is necessary for the benefit of the people in the country? I fail to understand why the guerrillas do not now feel it is time to lay down their arms and get with it and do something for their country, instead of trying to destroy their country.

[*Translation*]

Col Majano (interprétation): Bien entendu, d'un point de vue strictement militaire, cela a une influence sur la guerre civile, car cela crée une plus grande force pour le gouvernement. La formation technique influe également sur la situation, et c'est cette formation qui a été dispensée aux États-Unis. Néanmoins, j'ai toujours pensé que toute formation technique et tout accroissement de l'armement . . . mais ce qui importe beaucoup plus, c'est l'orientation du rôle confié aux forces armées.

M. Ogle: Je ne poserai qu'une seule autre question à cause du manque de temps.

Avez-vous une idée des rapports du général Garcia avec le nouveau conseil des députés élus?

Col Majano (interprétation): Le Général Garcia connait la plupart des nouveaux députés. Je ne sais pas exactement quels sont leurs rapports, mais j'ai eu l'occasion de constater, à deux ou trois reprises, qu'il a pu exercer une certaine influence, car il s'est rendu en personne à l'assemblée, et il a d'autre part fait appel aux principaux représentants des partis politiques. Il a justement pu exercer auprès d'eux certaines pressions, de sorte qu'un certain nombre des décisions qui avaient été envisagées n'ont pas été prises en définitive.

M. Ogle: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci.

Monsieur Robinson.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Colonel Majano, pourriez-vous nous dire pourquoi les guérilleros tiennent à poursuivre la lutte, à continuer à tuer, à faire exploser des bombes, à faire sauter des usines, des réservoirs d'eau, des autobus, etc.? Pourquoi continuent-ils à faire cela? Les élections sont terminées maintenant. J'aurais pensé qu'ils auraient voulu travailler en collaboration avec le gouvernement, afin d'assurer un meilleur genre de vie au peuple salvadorien.

Le Colonel Majano (interprétation): Je ne peux pas répondre à votre question, car je ne connais pas leurs objectifs. Ce problème d'intervention armée, ou de combat armé, existe au Salvador depuis 12 ans, et je suppose qu'ils pensent qu'il est préférable qu'ils poursuivent leur lutte. Peut-être qu'ils estiment que la situation est en fait un état de crise, et que les élections n'ont rien fait pour résoudre le problème. C'est peut-être à cause de cela qu'ils poursuivent leur lutte. Au Salvador, les guérilleros ont été très persévérants, ils ont continué à se battre. Nous ne sommes pas encore parvenus à résoudre ce problème.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Mais ne se rendent-ils pas compte qu'il faut à un moment donné déposer les armes, reconstruire le pays et son économie, et faire le nécessaire pour venir en aide au peuple? Je ne comprends pas pourquoi les guérilleros se refusent à déposer les armes et à faire quelque chose pour leur pays, au lieu de faire tout leur possible pour le détruire.

[*Texte*]

Col Majano (Interpretation): That would be an important point of view. From my point of view, I consider that it is necessary to open a dialogue with them, as well as with other sectors, because it is true that they have continued with a very violent and radical struggle. But I believe they were brought about as a political development in the country, therefore, in my opinion, we should carry out a democratic approach and we should establish a dialogue that would include all these factions.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I thought they were carrying out a democratic approach when they held elections and I understand from you, Colonel Majano, that you believe in a negotiated settlement. It would seem to me that the time has come when these people should lay down their arms and say, let us talk about settling up any differences that there are. How can you possibly negotiate a settlement if people are still fighting and bombing and carrying on the way the guerrillas are?

• 2110

Col Majano (Interpretation): I believe the political solution has not been applied to the country. It is not that I am defending the guerrillas through my opinions.

But, in the country, even many elements that have nothing whatsoever to do with the left are being persecuted by the government. I know many elements, which are within the country or outside, are being persecuted by the government, so you can imagine what would happen with these people. I believe the government has not taken the necessary steps in order to solve the problem.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Colonel Majano, you have had a self-imposed exile for a year according to your own words and now you have come out of this self-imposed silence and you are talking across this country, and across the United States and Mexico, about a negotiated settlement between all factions. I say to you, what are you doing to try to bring this about?

Col Majano (Interpretation): First of all, I have tried to explain the situation in a public manner. I have exposed my points of view, and I have also visited some politicians who have influence within certain countries, even chiefs of state. I have been to Costa Rica twice. I spoke to the former President Quiros and the present President Carazo Odio. I was also in Panama, Venezuela, and recently in Germany.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): What you are telling us is that you have been to Mexico, Panama, Costa Rica, and Venezuela, and that they feel that you could act as a go-between in the negotiations. Is that your suggestion? And if that is so, have you been to the United States to speak to them about the same point of view—of acting in the negotiations to bring all of these factions together—and what response did you get from the United States?

[*Traduction*]

Le Colonel Majano (interprétation): Ce que vous dites est intéressant. Je pense pour ma part qu'il est nécessaire d'entamer le dialogue avec eux, comme avec les autres parties concernées, car il est vrai qu'ils ont continué à mener une lutte des plus violentes et des plus radicales. Mais je pense que leur mouvement est né de l'évolution politique du pays et c'est pourquoi, selon moi, nous devrions opter pour une approche démocratique, de façon à établir le dialogue avec toutes ces parties.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je pensais justement qu'on avait opté pour une approche démocratique en décidant de tenir des élections, et je pense, d'après ce que vous venez de dire, colonel Majano, que vous croyez vous-même à la nécessité de négocier un accord pour régler le problème. Il me semble que le moment est venu pour ces gens de déposer les armes et de s'organiser pour régler leurs différends. Comment pouvez-vous espérer négocier un accord si les guérilleros continuent à se battre et à faire exploser des bombes?

Col Majano (interprétation): Je pense qu'on n'a pas appliqué la solution politique au pays dans son ensemble. Mais je ne voudrais pas que vous ayiez l'impression que je défends les guérilleros.

Mais, dans mon pays, le gouvernement est en train de persécuter des tas de groupes qui n'ont rien à voir avec la gauche. Je connais beaucoup de gens, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, qui sont en train d'être persécutés par le gouvernement. Vous vous imaginez bien ce qu'il leur arrive. Et c'est justement pour cette raison que je pense que le gouvernement n'a pas pris les mesures qui s'imposent pour régler le problème.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Colonel Majano, d'après ce que vous nous avez dit, vous vous êtes imposé un exil d'un an. Et vous sortez maintenant de votre silence pour parler un peu partout au Canada, aux États-Unis et au Mexique, au sujet de la négociation d'un accord entre toutes les parties concernées. Ma question est la suivante: qu'avez-vous fait pour favoriser la négociation de pareil accord?

Col Majano (interprétation): Tout d'abord, j'ai essayé d'expliquer publiquement la situation. J'ai expliqué mon point de vue et j'ai également rendu visite à des politiciens qui ont de l'influence dans certains pays, et j'ai même rencontré certains chefs d'État. Je me suis rendu deux fois à Costa Rica. J'ai rencontré l'actuel président Quiros et son prédécesseur, Carazo Odio. Je me suis également rendu à Panama, au Vénézuéla, et tout récemment, en Allemagne.

M. Robinson (Etobicoke-Lakeshore): Vous vous êtes rendu au Mexique, à Panama, à Costa Rica et au Vénézuela, et les dirigeants de ces pays sont d'avis que vous pourriez jouer le rôle d'intermédiaire dans le cadre de ces négociations, n'est-ce pas? Est-ce bien cela que vous proposez? Dans l'affirmative, lorsque vous avez rencontré les autorités américaines, leur avez-vous parlé de cela, c'est-à-dire de la possibilité de jouer un rôle dans le cadre des négociations? Si c'est le cas, quelle a été la réaction des Américains?

[*Text*]

Col Majano (Interpretation): In these visits I have never proposed a mediator role to anyone. Many people have suggested that I might act as such, but my interest has been mainly that of influencing in order for the spirit to arise, a spirit that would lead toward a political solution.

I have mentioned that it is possible to reach an agreement in order to avoid it becoming radicalism or totalitarianism. Generally, these people have been in agreement that there should be great interest and effort toward a political solution, and they have indicated that the greatest obstacles they see are in the positions held by the Salvadoran government.

The Chairman: Your last question, Mr. Robinson.

• 2115

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): All right. You have stated that in your view the United States has been meddling in Salvadoran affairs and this kind of interference, as you call it, just aggravates the situation. You have also stated, I understand, that the United States could be helpful if it took a neutral and impartial stance in all of the areas of Salvadoran politics. I say to you: How do you feel that the United States could actually bring this about? How could they be an influencing factor for good to try to resolve the impasse in El Salvador today and bring peace to that troubled country? Just adding to that, how do you feel that Canada could be helpful in the same kind of situation?

Col Majano (Interpretation): I think this aspect is very interesting. I consider that the U.S. administration has been giving military and economic support to the government, and this help has been translated—although this is not necessarily their objective—within the conditions of the country and it has helped the most intransigent sector in the country. So I believe that an adequate attitude would be to support a political solution for the total problem, which is not necessarily the position taken by the U.S. administration.

I believe that the Canadian government can help very much by supporting a political negotiation.

The Chairman: Thank you, Mr. Robinson.

Col Majano, you listed a number of countries, including West Germany, that you have visited in the last few months. You have not mentioned Cuba or the U.S.S.R. while you were in Germany. Is that an oversight on your part?

Col Majano (Interpretation): I have not been in those countries. I have never been there and I have never been invited to go there. I have been to these other countries whenever I have been invited by some of the people in them. I would also accept invitations from those countries whose political convictions agree with mine.

The Chairman: Mr. Crosbie.

[*Translation*]

Col Majano (interprétation): Dans le cadre de ces visites, je n'ai jamais proposé à quiconque de jouer le rôle de médiateur. Beaucoup de gens ont proposé que je joue moi-même ce rôle, mais moi je me suis toujours surtout attaché à influencer les gens de façon à susciter un esprit qui puisse nous amener vers une solution politique.

J'ai dit tout à l'heure qu'il serait possible de parvenir à un accord de façon à éviter le radicalisme ou le totalitarisme. En général, tous ces gens ont été d'accord pour dire qu'il faudrait essayer de parvenir à une solution politique, mais ils ont également dit que selon eux, le plus gros obstacle, c'est la position qu'a adoptée le gouvernement salvadorien.

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Robinson.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Très bien. Vous avez dit que selon vous, les États-Unis s'étaient mêlés des affaires du Salvador et que ce genre d'intervention, comme vous dites, ne fait qu'aggraver la situation. Vous avez dit d'autre part, si je vous ai bien compris, que les États-Unis feraient oeuvre utile s'ils adoptaient une position neutre et impartiale à l'égard de tous les domaines de la politique salvadorienne. Ma question est la suivante: selon vous, si les États-Unis agissaient de la sorte, que pourraient-ils faire pour vous aider? Comment pourraient-ils exercer certaines pressions pour essayer de faciliter un règlement de l'impasse qui existe au El Salvador à l'heure actuelle, afin que la paix retourne dans ce pays boulversé? Enfin, comment le Canada pourrait-il vous être utile sur ce même plan?

Le Col Majano (Interprétation): Je trouve cet aspect des choses fort intéressant. D'après moi, l'administration américaine fournit au gouvernement de l'aide militaire et économique, et cette aide a amené certaines conditions et elle a en fait aidé les éléments les plus intransigeants du pays, même si ce n'était pas là l'objectif visé par les Américains. Je pense que la bonne attitude, ce serait d'appuyer l'idée d'une solution politique. Mais l'administration américaine n'a pas nécessairement adopté cette position.

Le gouvernement canadien, quant à lui, pourrait nous aider en appuyant le principe d'une négociation politique.

Le président: Merci, monsieur Robinson.

Colonel Majano, vous avez cité un certain nombre de pays, dont l'Allemagne de l'Ouest, que vous avez visités au cours des derniers mois. Vous n'avez pas parlé de Cuba ou de l'Union Soviétique. Est-ce un simple oubli?

Col Majano (interprétation) : Je ne suis pas allé dans ces pays. Je n'y suis jamais allé, et on ne m'y a jamais invité. Si je me suis rendu dans ces autres pays dont je vous ai parlé, c'est parce que quelqu'un m'y avait invité. Je tiens à préciser que j'accepterais l'invitation de tout pays dont les idées politiques correspondent aux miennes.

Le président: Monsieur Crosbie.

[*Texte*]

Mr. Crosbie: Col Majano, you were in the army. At what age did you go into the army?

Col Majano (Interpretation): I joined the army when I was 16 years old.

Mr. Crosbie: And what was your family background? What did your family do?

Col Majano (Interpretation): My family are professors.

Mr. Crosbie: Were they academics in the university or teachers?

Col Majano (Interpretation): They were teachers in primary school. It was outside the capital city.

Mr. Crosbie: Are you married or do you have a family, Colonel, and are they with you in Mexico City?

Col Majano (Interpretation): Yes, I am married. I have a family. They are not with me in Mexico right now.

Mr. Crosbie: Where do they live?

Col Majano (Interpretation): In Canada.

Mr. Crosbie: There is nobody left in El Salvador?

Col Majano (Interpretation): I have other relatives, brothers, but not my closest relatives, my children and my wife.

Mr. Crosbie: You obviously are living in Mexico City and you are travelling a great deal. You have been speaking down in the United States and you have visited other foreign countries. You are visiting Canada. Where do your funds come from? What are you living on now? Who provides you with your expenses and your income to live on?

• 2120

Colonel Majano: I work in Mexico in a fertilizing company, Fertimix. They have given me a position that is well remunerated; they have favoured me economically. That is my source of income. Through their support, whenever I have these invitations to go to foreign countries, they have helped me out with references since I was a chief of state.

Whenever I get these invitations, generally my ticket is bought by the country that invites me, and also my expenses. That is my source of income for the trips.

Mr. Crosbie (St.John's West): This firm; do any of their funds come from the Government of Mexico? Do you receive any income at all from the Government of Mexico?

Colonel Majano (interpretation): This is a quasi state-owned company.

Mr. Crosbie (St.John's West): What we would call a Crown corporation, owned by the Government of Mexico?

Colonel Majano (interpretation): Yes.

[*Traduction*]

M. Crosbie: Colonel Majano, vous étiez dans l'armée. A quel âge vous y êtes-vous enrôlé?

Col Majano (interprétation) : Je me suis engagé dans l'armée lorsque j'avais 16 ans.

M. Crosbie: Et que faisaient les membres de votre famille, vos parents?

Le col. Majano (interprétation): Ils sont professeurs.

M. Crosbie: Professeurs d'université ou d'école primaire ou secondaire?

Col Majano (interprétation) : Instituteurs à l'école primaire. Ils travaillaient à l'extérieur de la capitale.

M. Crosbie: Colonel, êtes-vous marié? Avez-vous une famille? Est-elle avec vous à Mexico?

Col Majano (interprétation) : Oui, je suis marié et j'ai des enfants. Mais ils ne sont pas avec moi à Mexico à l'heure actuelle.

M. Crosbie: Où vivent-ils?

Le Col.Majano (interprétation): Au Canada.

M. Crosbie: Vous n'avez donc plus de famille au Salvador?

Le Col.Majano (interprétation): J'ai encore de la parenté au Salvador, mes frères par exemple; mais ma famille immédiate, c'est-à-dire ma femme et mes enfants, n'y sont plus.

M. Crosbie: Vous vivez donc à Mexico et vous voyagez beaucoup. Vous avez prononcé des discours aux États-Unis et vous vous êtes également rendu dans d'autres pays étrangers. Maintenant, vous êtes ici au Canada. Où trouvez-vous l'argent dont vous avez besoin? De quoi vivez-vous? Qui paie vos dépenses et vous donne de l'argent pour vivre?

Col Majano (interprétation) : Je travaille à Mexico pour une société qui fabrique des engrais, la Fertimix. Cette société m'a offert un poste fort bien rénuméré. Ils m'ont beaucoup aidé. Voilà d'où proviennent mes revenus. D'autre part, chaque fois qu'on m'invitait dans un pays étranger, ces gens m'ont aidé en me donnant des références etc., parce que j'étais chef d'État.

Lorsque je reçois une invitation, mon billet d'avion est généralement acheté par le pays qui m'a invité, et c'est ce même pays qui s'occupe de mes frais. Voilà donc ce qui se passe pour les voyages que je fais.

M. Crosbie (St-John West): Et cette société, reçoit-elle de l'argent du gouvernement du Mexique? Le gouvernement mexicain vous verse-t-il de l'argent?

Le Col. Majano (Interprétation): Cette entreprise est à toutes fins pratiques une société d'État.

M. Crosbie(St-John West): Ce que nous appellerions une société de la Couronne, n'est-ce-pas? puisqu'elle appartient au gouvernement mexicain?

Col Majano (interprétation) : Oui.

[*Text*]

Mr. Crosbie (St.John's West): You are on a trip now to Canada. Who paid for your ticket to come here? Who invited you here?

Colonel Majano (interpretation): I was invited by Germany, through a German institution. They gave me my ticket and my travelling expenses; and passing on my way through New York I came to Canada.

Mr. Crosbie (St.John's West): In El Salvador, do you believe that a democratic solution is possible? What I mean is this. You are living in Mexico City; there is no democracy in Mexico. Mexico is a one-party state. In El Salvador do you expect it is possible to have a solution that is based on democracy, voting, party system, or how do you see this being resolved?

Colonel Majano (interpretation): Even under these circumstances I think that a political solution is possible authentically and truly democratic.

Mr. Crosbie (St.John's West): I want to know why anybody thinks that a political solution is possible because we have one armed group on the right, we have the Marxist-Leninist revolutionaries on the left, we have the army in the middle. Where is the possible political solution with these groups? Unless one group can conquer the others by armed force, how is any political solution possible?

Colonel Majano (interpretation): It is true that there is great polarization in the country, and it is very difficult under these circumstances to build up a democratic system, doing away with these polarized forces or channeling them within a political struggle. I consider that it is necessary to make the effort even though it might be difficult. I consider it necessary to make the effort even though it might be difficult if we want to see in El Salvador a democratic governmentand not a radical government.

• 2125

As this present situation continues, the country, the society and its present institutions are deteriorating more and more although sometimes this is not evident. The problem in education has been that all those elements that have truly democratic or moderate tendencies have not had the thrust to struggle for an improved position within this context; they have allowed themselves to be absorbed by radical elements.

Mr. Crosbie: Let me ask this, the armed revolutionaries, I understand, are all Marxist-Leninists of one kind or another. What makes you think they would agree to some peaceful settlement? How would they get the property owners and the right wing to agree on any settlement that would give them a share of power? I do not see how we can expect these two irreconcilable forces to reach some democratic solution. I would also like your opinion on whether Mr. Unga has any influence or control whatsoever over the various guerrilla groups in El Salvador.

[*Translation*]

M. Crosbie (St.John West): Vous êtes au Canada. Qui vous a payé votre billet? Qui vous a invité à venir ici?

Col Majano (interprétation) : J'y ai été invité par l'Allemagne, par l'intermédiaire d'un organisme allemand. C'est cet organisme qui m'a donné mon billet et qui a payé mes frais de voyage. Je me rendais à New York et j'ai décidé de m'arrêter au Canada.

M. Crosbie (St. John West): Pensez-vous qu'il soit possible de parvenir à une solution démocratique au Salvador? Permettez-moi de m'expliquer. Vous vivez à l'heure actuelle à Mexico. Mais il n'y a pas de démocratie au Mexique. Il y a un seul parti politique au Mexique. Pensez-vous qu'il soit possible, au Salvador, de parvenir à une solution fondée sur la démocratie, sur le suffrage universel, sur un système comportant plusieurs partis? Sinon, quelle genre de solution pourrait-on y envisager?

Col Majano (interprétation) : Même dans ces circonstances, je pense qu'il serait possible de parvenir à une solution politique qui soit véritablement démocratique.

M. Crosbie (St. John West): Comment quelqu'un peut-il croire qu'il soit possible de parvenir à une solution politique lorsqu'il y a un groupe armé à droite, une bande de révolutionnaires marxistes-léninistes à gauche et l'armée au milieu? A moins que l'un de ces groupes n'écrase les autres par la force, je ne vois pas comment on pourrait parvenir à une solution politique.

Col Majano (interprétation) : Il est vrai que le pays est très polarisé et qu'il serait très difficile, dans ces circonstances, de bâtir un système démocratique. Il faudrait tout d'abord se débarrasser de ces forces polarisées, ou alors les diriger sur une même voie politique. Mais selon moi, même si la tâche est difficile, il faut faire un effort. J'estime que cela en vaut la peine, même si c'est encore plus difficile d'essayer d'instaurer un gouvernement démocratique, plutôt qu'un gouvernement radical, au Salvador.

Dans la situation actuelle, le pays et ses institutions se détériorent, même si cela n'est pas toujours évident. Le problème est que tous les groupes à tendance réellement démocratique ou modérée ne peuvent pas renforcer leur propre position dans ce contexte. Ils se sont donc laissés absorbés par des éléments radicaux.

M. Crosbie: Permettez-moi de vous demander s'il est bien vrai que les révolutionnaires armés sont tous des marxistes-léninistes d'une faction ou d'une autre? Qu'est-ce qui vous fait dire qu'ils accepteront un règlement pacifique? Comment vont-ils convaincre les propriétaires fonciers et l'aile droite de conclure un accord qui leur donnerait une part du pouvoir? Je ne vois pas comment ces deux forces irréconciliables pourront s'entendre sur une solution démocratique. J'aimerais également savoir si, selon vous, M. Unga exerce une influence ou un contrôle sur les différents groupes de guérilleros au Salvador.

[*Texte*]

Col Majano (Interpretation): I consider that the forces in the country have a very large political consciousness and support in the improved consciousness of the people. I believe this is a very important guarantee. What is presently evident is a great mass of intermediate or moderate forces—we can call them that—which can constitute a very solid basis, a democratic basis, for a future development.

It is true that the most radical elements would not accept any settlement, but I believe, even though this present polarized situation is very difficult, we must conceive the idea of a solution and do whatever is necessary to achieve it, even though we do not achieve all our objectives. If we continue the way we are, the country would only evolve from one crisis to another and in the hands of arbitrary mentalities it can go from one extreme to the other.

As far as the left is concerned and the influence that may be exerted by Dr. Ungo, I have noticed and I have been aware of the fact that within the left there are Marxist and Leninist elements; they themselves have said so.

• 2130

They are mainly the leaders of the guerilla or the armed elements. In a climate of armed struggle, the political factions have been losing influence.

The Chairman: Your last question, Mr. Crosbie.

Mr. Crosbie: It is the same question. What control does he think Dr. Ungo has in respect to the guerrillas?

Col Majano (Interpretation): I do not really believe that he has any military control over these forces. I have been able to ascertain that he has political activities outside. That is my opinion.

The Chairman: Dr. Schroder.

Mr. Schroder: Thank you, Colonel. The question I would like to ask is whether or not you could clarify from your contacts with El Salvador, what is really happening with agrarian reform. It strikes me that, in the beginning, we had a small number of families that controlled El Salvador; then we had the revolution, the coup, in which the army took over; now we have the government in power. It seems to me that what has been happening is that there has not been any power to the people. The only power I can see which people have is if they can feed themselves and look after themselves. One way they can do this, of course, is to have some land. I guess when you were a part of the government, or at least were in the army, some of the agrarian reform policies were adopted. Now we see the whole thing has gone full-circle again, so that from my reading it looks like the present government is trying to get this stopped so that a few people can have power again because they have control of the land.

[*Traduction*]

Le colonel Majano: J'estime que les principaux groupes du pays ont une conscience politique très développée. C'est très important. A l'heure actuelle, il existe un grand nombre de forces intermédiaires ou modérées, si on peut les appeler ainsi, lesquelles pourraient servir d'assise à une solution démocratique.

Il est vrai que les éléments les plus radicaux n'accepteront jamais ce genre de règlement, mais j'estime que, malgré la grande difficulté que présente une situation aussi polarisée, nous ne devons pas rejeter le principe d'une solution et nous devons faire tout notre possible pour la trouver, même si cela ne nous permet pas d'atteindre tous nos objectifs. Si la situation actuelle se maintient, le pays va passer d'une crise à l'autre et, sous l'emprise d'esprits arbitraires, il peut passer d'un extrême à l'autre.

En ce qui concerne les groupes gauchistes et l'influence qu'exerce sur eux le docteur Ungo, je sais que ces groupes gauchistes comprennent des éléments marxistes et léninistes; ils le reconnaissent eux-mêmes.

Ce sont surtout eux qui dirigent les groupes armés et les groupes de guérilleros. Lorsqu'un pays est en proie à une insurrection armée, les factions politiques tendent à perdre de l'influence.

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Crosbie.

M. Crosbie: Je vais reposer la même. Selon le témoin, quel contrôle le Dr Ungo exerce-t-il sur les guérilleros?

Col. Majano: Je ne pense pas qu'il exerce vraiment un contrôle militaire sur ces groupes-là. Je sais par contre qu'il a des activités politiques en dehors.

Le président: Monsieur Schroder.

M. Schroder: Merci, mon colonel. Selon vos contacts avec le Salvador, pourriez-vous nous dire ce qui se passe vraiment en ce qui concerne la réforme agraire. Ce qui m'étonne c'est que, au début, un très petit nombre de familles contrôlaient le Salvador; ensuite, il y a eu la révolution et le coup d'État, qui ont permis à l'armée de prendre le contrôle du pays; maintenant, nous avons un gouvernement au pouvoir. Or, il me semble que l'on n'a pas donné davantage de pouvoir au peuple. Le seul pouvoir dont il dispose est celui de subvenir à ses propres besoins. L'un des moyens pour y parvenir, c'est d'avoir un peu de terre. Lorsque vous faisiez partie du gouvernement, ou tout au moins lorsque vous étiez encore dans l'armée, ce pays avait adopté certaines politiques dans le cadre d'une réforme agraire globale. J'ai l'impression que nous sommes maintenant revenus à zéro et que le gouvernement actuel essaie de mettre un terme à cette réforme, afin que le pouvoir soit exercé par les quelques familles qui contrôlent ces terres.

[*Text*]

I would just like for you to try to clarify that for me from contacts you have now. Is this a political power takeover? Is it a temporary thing? Have you any ideas on this?

Col Majano (Interpretation): Yes. I consider that in the present government, there are elements which want to stop the reform. This is a reality although, sometimes, they do this in a hidden manner. The land reform has been boycotted in various ways. It has been obstructed in the co-operatives, and the functioning of these cooperatives and, in my opinion, this is a premeditated plan. It is very obvious that some of the elements of the present government who are against the reform want to represent that these reforms have failed, because they have not been operational or effective. Basically what has happened, however, is that they themselves have boycotted the reforms.

It is true that the reaction which has sprung up in the country and within the armed forces themselves has hindered them from stopping totally or from cancelling all the effects of the reforms. They do not advance and the intention to stop them is very evident. I believe this answers your question.

• 2135

Mr. Schroder: Well, I am interested in how they manage to frustrate it in the co-operatives.

Col. Majano (Interpretation): They have assassinated the members of the co-operatives. There has also been a lack of technical orientation and credits are obstructed. I consider that there is a bad intention when even now the first phase of the land reform has not been consolidated.

Many of the former owners believe it is possible for them to get their land back in their hands. They were among the persons who provided the economical support of the ARENA party in order to bring it to power, and in its position in power to be able to control and stop the reforms. It is not a concurrent datum but from my information, the ARENA party spent $2.5 million in the campaign. This represents a huge amount of money for such a small country and the intention or their interest was to stop the land reform.

Mr. Schroder: Has there ever been, along with the idea of land reform, an attempt to support those peasants and farmers who would be eventually taking over the land, from the standpoint of simple technology in farming and the kind of infrastructure that you would require to do these kinds of things?

Mrs. Schultzki (Interpreter): To get land reform?

Mr. Schroder: Yes.

Mrs. Schultzki (Interpreter): Are you referring to the lands, to the infrastructure?

Mr. Schroder: Yes, I am talking about teaching the peasants simple ways of making the best of the land which they have.

[*Translation*]

Est-ce exact? S'agit-il d'une prise de contrôle du pouvoir politique? Est-ce temporaire? Qu'en pensez-vous?

Col. Majano: J'estime que certains éléments du gouvernement actuel veulent mettre un terme à la réforme en cours. C'est un fait réel, mais pas toujours évident. La réforme agraire a été torpillée de plusieurs façons. Elle a suscité des problèmes au niveau du fonctionnement des coopératives et c'était, à mon avis, prémédité. Il est évident que certains éléments du gouvernement actuel, qui sont contre la réforme, cherchent à prouver que cette réforme a échoué, mais en fait, ce sont eux qui l'ont torpillée.

Il est vrai que la réaction que cela a suscitée dans le pays et dans les forces armées les a quelque peu empêchés de mettre un terme à la réforme ou d'en annuler tous les effets. Ils ne progressent guère mais leur intention de mettre un terme à cette réforme est évidente. Je crois que cela répond à votre question.

M. Schroder: J'aimerais savoir comment ils ont réussi à entraver le bon fonctionnement des coopératives.

Col. Majano (interprétation): Ils ont tout simplement assassiné les membres de ces coopératives. Il y a également eu des lacunes sur le plan de l'orientation technique et les crédits nécessaires ont été refusés. Mais lorsqu'on songe que la première phase de la réforme agraire n'est pas encore terminée, on peut douter de leurs bonnes intentions au départ.

La plupart des anciens propriétaires estiment qu'il leur sera possible de reprendre possession de leurs terres. Ce sont eux qui, entre autres, ont aidé financièrement le parti ARENA à prendre le pouvoir et, maintenant qu'ils l'ont, ils peuvent contrôler cette réforme et y mettre un terme. A titre d'information, la campagne électorale du parti ARENA a coûté 2.5 millions de dollars. Cela représente une somme considérable pour un si petit pays, et ceux qui ont contribué à cette campagne avaient bien l'intention de mettre un terme à la réforme agraire.

M. Schroder: Parallèlement à cette réforme agraire, a-t-on jamais envisagé d'aider les paysans et les agriculteurs qui allaient prendre le contrôle de cette terre en leur fournissant la technologie élémentaire et l'infrastructure nécessaires pour exploiter ces terres?

Mme Schultzki (interprète): Pour parachever la réforme agraire?

M. Schroder: Oui.

Mme Schultzki (interprète): Voulez-vous parler de la terre, de l'infrastructure?

M. Schroder: Oui, je veux parler d'une aide qui consisterait à enseigner aux paysans des méthodes simples d'exploitation de la terre qu'on leur confierait.

[*Texte*]

Col Majano (Interpretation): Yes, the first phase included economical support for the work carried out by the provinces, technical assistance and orientation given to the members of the co-operatives, in order for them to understand clearly what the objectives of the reform were. They themselves would feel as participating in this process and the owners of the land. So there was a whole series of factors included in the first phase. These have not been met. It is true that there have been many problems in the government, but in fact there has also been a premeditated plan to boycott them and to take the strength away from the plan. I often heard mentioned in El Salvador that some of the former owners recall the experiences of Portugal. They hope that if the reforms fail, the lands would go back to them.

• 2140

The Chairman: Thank you, Mr. Schroder. In this first round, before I recognize the last questioner, unless Miss Mac Donald has questions for Colonel Majano, I should perhaps indicate to the members that tonight we also have as witnesses, the members of the Human Rights Commission of El Salvador, in the persons of Mr. Ivan Escobar and Mr. Ricardo Martinez. It is my hope that we will be able to have some time with the representatives of the Human Rights Commission of El Salvador before we adjourn.

There is going to be a vote soon, I am told, and we would have to come back, but I do not know what time the vote will take place. In any event, if it is the wish of the members of the committee to pursue the meeting and meet with the members of the Human Rights Commission, we shall come back after the vote, whatever time it happens. Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I was wondering if you can tell us if arrangements have been made for Ambassador Douglas Sirrs to meet with us on Thursday, and if so, at what time?

The Chairman: I thought this was decided and settled this afternoon, that it would be at 9.30 Thursday morning. Mr. McLean.

Mr. McLean: I just have one question, Mr. Chairman. Depending on the time of the vote, might we not receive some testimony from the others before we break for the vote?

In the discussion about some of the possibilities, I am wondering if the Colonel could tell us what his contacts have been with the American administration, with the Congressional and Senate committees, and whether he sees some possibility of political will generating in the United States to the point where they may assist in bringing the sides together.

Colonel Majano (Interpretation): I was able to be, on several occasions, in Washington by invitation of some of the members of Congress. I was there in March and I had a meeting with a committee on foreign affairs from the House of Representatives and also the Senate. I have noticed an increasing interest on their part in the possibilities of bringing about a political settlement. I also believe that this opinion is gaining increasing support in the Senate. I have also been able to talk

[*Traduction*]

Col. Majano (interprétation): Oui, la première phase de la réforme prévoyait l'octroi d'une aide économique aux provinces et d'une aide technique aux membres des coopératives, afin de les aider à bien comprendre les objectifs de cette réforme. Ainsi, ils auraient vraiment eu l'impression de participer à tout le processus et ils se seraient vraiement sentis propriétaires de la terre. La première phase de cette réforme comprenait toute une série de mesures. Or, elles n'ont pas été réalisées. Certes, le gouvernement a eu beaucoup de problèmes, mais en fait, certains membres de ce gouvernement étaient bien décidés à torpiller cette réforme en prouvant son inefficacité. J'ai souvent entendu dire qu'au Salvador, certains anciens propriétaires fonciers espéraient, comme au Portugal, qu'en cas d'échec de la réforme, les terres leur seraient rendues.

Le président: Merci, monsieur Schroder. Avant de donner la parole au dernier député du premier tour, à moins que M^lle^ MacDonald n'ait de questions à poser au colonel Majano, j'aimerais vous rappeler que nous avons également comme témoins, ce soir, les membres de la Commission des droits de la personne du Salvador, à savoir M. Ivan Escobar et M. Ricardo Martinez. J'espère que nous aurons quelques échanges avec ces personnes-là avant de lever la séance.

Il va bientôt y avoir un vote, d'après ce qu'on m'a dit, et nous devrons alors revenir après, mais je ne sais pas à quelle heure exactement. Quoi qu'il en soit, si les membres du Comité désirent poursuivre leur discussion avec les membres de la Commission des droits de la personne, nous pourrons revenir après le vote, quelle que soit l'heure. Monsieur Stevens.

M. Stevens: Monsieur le président, j'aimerais savoir si l'ambassadeur Douglas Sirrs va bien nous rencontrer jeudi et, dans l'affirmative, à quelle heure?

Le président: Je pensais que cela avait été réglé cet après-midi puisque l'ambassadeur Sirrs doit comparaître jeudi matin à 9h30. Monsieur McLean.

M. McLean: Je n'aurai qu'une question à poser, monsieur le président. Selon l'heure à laquelle aura lieu le vote, ne pensez-vous pas que nous devrions écouter ce qu'ont à nous dire les autres témoins avant d'aller voter?

J'aimerais que le colonel nous donne des précisions sur les contacts qu'il a eus avec l'administration américaine, et les comités du Congrès et du Sénat, et nous dise s'il pense que les États-Unis vont s'engager suffisamment pour aider les différentes parties à concilier leurs points de vue?

Col Majano (interprétation): J'ai eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'accepter l'invitation, à Washington, de plusieurs membres du Congrès. J'y suis allé en mars et j'ai rencontré les membres du Comité des affaires extérieures du Congrès et celui du Sénat. J'ai constaté qu'ils s'intéressaient de plus en plus à la possibilité d'un règlement politique. Je pense aussi que cette opinion est partagée par un nombre croissant de sénateurs. J'ai également eu l'occasion de discuter avec deux

[*Text*]

to two of the members of the administration who wanted to listen to me directly, just as an interchange of opinion.

An hon. Member: Who were they?

Colonel Majano (Interpretation): Mr. Robert Lakey and Mr. Michael Ladin who is adviser to the Undersecretary of State. Mr. Ladin told me that the administration itself was considering a political settlement after the elections. The members of Congress with whom I was able to talk told me that they see that a political settlement would be the logical step. They told me that (members of Congress) inasmuch as the political settlement would guarantee a democratic way of life, there should be a transition period within the free elections.

• 2145

Mr. McLean: Did they suggest what actions they would recommend or that the United States should take?

Col Majano (Interpretation): No, we have not gone to a concrete aspect, but I have noted their interest in asking my opinion of how this dialogue could be initiated and even the names of people. That is why I believe the United States government was thinking of giving a thrust to these negotiations after the elections.

Mr. McLean: I have just one other comment, about the role of the church before the elections. There was some suggestion that the church might have a function of mediating between the two forces. Now that the election is over, what is your information about the role and the possibilities of the church's providing some bridging function?

Col Majano (Interpretation): I believe the church in El Salvador has a very important role in the reconciliation process, because it has a great importance and it is very much respected in the country—mainly Monsignor Rivera Y Damas. Recently, I have noticed, through the homilies indicated by the archbishop, that they have requested the government to take the necessary steps for a final solution to the problem. They have even said that the government has not take the necessary steps. The archbishop is sceptical as to the steps taken by the government. They have even publicly denounced many of the atrocities that have been committed recently.

Mr. McLean: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. McLean.

Miss MacDonald.

Miss MacDonald: Thank you, Mr. Chairman. I offer my apologies for having arrived late, but I had to speak at another meeting. It is nice to see you again.

Dr. Majano, when we talked with you before, you left us with the impression that you were well acquainted with a number of the key players on the political scene in El Salvador. I would like to know how you see the situation there now

[*Translation*]

membres de l'administration américaine qui voulaient me voir personnellement.

Une voix: De qui s'agit-il?

Col Majano (interprétation): De M. Robert Lakey et de M. Michael Ladin, qui est conseiller auprès du sous-secrétaire d'État. M. Ladin m'a dit que l'administration américaine envisageait la possibilité d'un règlement politique après les élections. Les membres du Congrès que j'ai rencontrés m'ont dit qu'à leur avis, un règlement politique constituerait une étape tout à fait logique. Ces personnes m'ont dit que dans la mesure où le règlement politique assurerait le respect de la démocracie, il conviendrait de prévoir une période de transition suivie d'élections libres.

M. McLean: Vous ont-elles dit quelles mesures elles recommanderaient, ou quelles mesures les États-Unis devraient prendre?

Col Majano (Interprétation): Non, nous n'avons pas parlé des aspects pratiques du problème, mais elles m'ont demandé de quelle façon ce dialogue pourrait être engagé, et quels pourraient être nos interlocuteurs, et j'ai constaté qu'elles m'écoutaient avec un vif intérêt. C'est pourquoi je crois que le gouvernement des États-Unis envisage de relancer ses négociations après les élections.

M. McLean: Je voudrais faire une autre observation qui porte sur le rôle de l'Eglise avant les élections. Certains nous avaient laissé entendre que l'Eglise pourrait jouer un rôle de médiateur entre les deux forces. A présent que les élections ont eu lieu, pensez-vous que l'Eglise soit en mesure de jouer ce rôle de conciliateur?

Col Majano (Interprétation): Je crois que l'Eglise du Salvador a un rôle très important à jouer dans la réconciliation des parties, parce qu'elle tient une place très importante dans ce pays et jouit d'une grande considération, en particulier dans la personne de Mgr Rivera Y Damas. J'ai remarqué récemment que l'archevêque, dans ses sermons, laissait entendre que l'Eglise avait demandé au gouvernement de prendre les mesures nécessaires pour trouver une solution définitive au problème. Il a même ajouté que le gouvernement n'avait encore rien fait à cet effet. L'archevêque a manifesté son scepticisme, et l'Eglise a même dénoncé publiquement de nombreuses atrocités récemment commises.

M. McLean: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur McLean.

Mademoiselle MacDonald.

Mlle MacDonald: Je vous remercie, monsieur le président. Excusez mon retard, j'avais à prendre la parole dans une autre réunion. Je suis heureuse de me retrouver parmi vous.

Monsieur Majano, dans les précédents entretiens que nous avons eus avec vous, vous nous avez donné à entendre que vous connaissiez bien plusieurs des protagonistes principaux de la scène politique du Salvador. J'aimerais savoir comment la

[*Texte*]

with regard to the power blocs that are emerging. The constituent assembly is a new creation. Could you give me some indication as to what you think is the power of the constituent assembly and the president of the constituent assembly in this year, coming up to the writing of a new constitution, as opposed to, say, the president of the country? Who has the most power and is there a struggle? Where does the military fit into this now? Is there a conflict between the military and the constituent assembly, or parties within the constituent assembly? And finally, what weight or what power, if any, does ex-President Duarte have, or, indeed, is he in any danger from the incumbent administration?

• 2150

Col Majano (Interpretation): This point is very important because, as I mentioned before, I notice a certain disorientation in public opinion. We really do not know who commands El Salvador. There is no unity of direction, and it is obvious that the interpolitical parties or the assembly do not have the total control over the country. That is to say, they do not have the political direction of the country, and within the assembly the ARENA party maintains a very aggressive attitude.

We can now observe three centres of power in El Salvador: the President of the Republic, who, in my judgment, does not have the direction or total control of the government; the assembly where ARENA has a very important role and mainly the president, Roberto D'Aubuisson; and also in the defence. That is what is obvious right now.

The clearest proof thereof is that in this crisis the assembly proposed a candidate and even within the assembly itself they could not reach agreement for one month. Finally, a candidate was appointed who had been named by the defence. This is the situation.

Miss MacDonald: The president of the republic, or the president of the constituent assembly was named by the defence?

Col Majano (Interpretation): The president of the country was nominated through the proposal of the defence.

In the new assembly, only to give you a vague idea, in order to name their present director, since they could not reach an agreement, they held an emergency meeting without taking into consideration the other parties. In order to elect the present directive body, this president is Major D'Aubuisson. They have not yet defined where or how the new constitution would be enacted.

So, from what I can see, there are three centres of power within the government. Recently I learned the government pretends to greater influence within the country, and is trying to take away some of the powers presently held by the assembly. It is because of this that there has been some

[*Traduction*]

situation se présente à vos yeux à présent qu'émergent les lignes de force. L'assemblée constituante est une institution nouvelle; de quelle autorité dispose-t-elle, à votre avis, et quels sont les pouvoirs de son président, en attendant la promulgation de la nouvelle constitution, et par rapport à ceux du président du pays? Quel est le plus puissant des deux, et y a-t-il conflit? Quel rôle jouent les militaires à l'heure actuelle? Peut-on parler d'un conflit entre les militaires et l'assemblée constituante ou entre les parties au sein de l'assemblée constituante? Et finalement, quels pouvoirs détient l'ex-président Napoléon Duarte, compte tenu du fait qu'il ait encore quelque chose à dire; en fait, est-il en danger au sein de sa propre administration?

Col Majano (interprétation): C'est une question importante, parce que comme je l'ai dit avant, j'ai constaté un certain désarroi au sein de l'opinion publique. A vrai dire, nous ne savons plus qui commande au Salvador. Le pays est un peu à la dérive, manque de direction, et il est évident que les différents partis politiques, ou que l'assemblée, ne contrôlent pas complètement le pays. C'est-à-dire que personne n'assure plus vraiment la direction politique du pays et à l'assemblée, l'ARENA a adopté une attitude très agressive.

On remarque qu'il y a au Salvador à l'heure actuelle trois centres de pouvoirs, à savoir le président de la République qui, à mon sens, ne contrôle pas complètement le gouvernement, l'Assemblée où l'ARENA joue un rôle important, surtout le président, M. Roberto D'Aubuisson, et également les militaires. C'est évident à l'heure actuelle.

La preuve la plus manifeste de cet état de fait est que dans la période de crise que nous traversons l'Assemblée avait proposé un candidat et il a fallu pas moins d'un mois pour que l'Assemblée prenne une décision. Finalement, on a nommé l'un des candidats qui avaient été recommandés par les militaires. Voilà la situation.

Mlle MacDonald: Le président de la République, ou le président de l'Assemblée constituante a été imposé par les militaires?

Col Majano (interprétation): Le président du pays a été nommé sur proposition des militaires.

Dans la nouvelle assemblée, pour vous donner une vague idée de ce qui se passe, pour nommer le directeur actuel, étant donné que les membres ne parvenaient pas à se décider, une réunion d'urgence a eu lieu sans prendre en considération ce qu'avaient à dire les autres parties. C'est ce qui s'est passé pour que le major Roberto D'Aubuisson, président de l'Assemblée constituante actuelle, soit élu. Jusqu'à présent, l'assemblée n'a pas précisé où et quand la nouvelle constitution serait promulguée.

D'après ce que je peux voir, il y a donc trois centres de décisions au sein du gouvernement. Dernièrement, j'ai appris que le gouvernement prétend avoir une plus grande influence à l'intérieur du pays, et qu'il essaie de retirer certains des pouvoirs exercés présentement par l'Assemblée. C'est pour cela

[*Text*]

struggle among some of the members and the president. This is my opinion as to the political situation.

• 2155

From my knowledge, President Duarte is presently in the country, but he has no influence over the government. He is protected by very severe security measures; naturally, among the members of the present government there are some leaders who have fought against Duarte. I do not see any immediate danger as to his physical protection, but I have not observed any other kind of threat.

Miss MacDonald: There were a couple of other questions I wanted to ask. You mention there are three centres of influence now operating in the country. Which of these do you think would have been most instrumental in reversing the land reform program? Would the initiative have come from D'Aubuisson and the people he controls in the constituent assembly, or from the president, or from the defence?

Col Majano (Interpretation): Where this intention has been the most obvious is, of course, in the centre of power of the ARENA, which is dominated by D'Aubuisson. I know that in the past the centre of power has had very good relations with the ministry of defence, and has been able to use their protection.

Miss MacDonald: Could the constituent assembly in D'Aubuisson's party have gone ahead with reversing this land reform program without the support of the military?

Col Majano (Interpretation): With difficulty. They have tried to do so, but against this idea has been the reaction of many of the officers and also the reaction of the population. It is because of that I believe they have not dared to do so up to now. But, by their own intention I think they would have already done so. They have been afraid of the political reaction.

Miss MacDonald: I am sorry, I did not understand that—not have done so up until now?

Col Majano (Interpretation): That is to say, up to now they have stopped the advance of the process, and have specifically stated the reforms would not continue. They have not dared to roll back whatever has already been done, but they have recently declared that the banks would go back into the private sector again.

Miss MacDonald: The reports we are getting here is that the section of the land reform program that has to do with the tiller to the land has, indeed, been stopped, and no titles are being issued.

• 2200

Col Majano (Interpretation): Yes, that is true. There has also been a very important change in practice. They have not given out any more titles of property. But, even worse, it has been established that some of the peasants have been pressured so that they would abandon some of the lands that they had already had in their possession. From the information I have

[*Translation*]

qu'il y a eu une lutte entre certains de ces députés et et le président. C'est mon avis sur la situation politique.

A ma connaissance, le président Duarte bien que présent au pays n'exerce aucune influence sur le gouvernement. Il est protégé par des mesures de sécurité très poussées car, bien entendu, parmi les membres du gouvernement actuel, il y en a certains qui l'ont combattu. Je ne crois pas que dans l'immédiat, il soit physiquement en danger, car je n'ai observé aucune autre sorte de menace.

Mlle MacDonald: Je voudrais vous poser quelques autres questions. Vous affirmez qu'il y a maintenant trois centres d'influence au pays. D'après vous, lesquels ont le plus contribué à annuler le programme de réforme agraire? L'initiative de cela vient-elle de D'Aubuisson et de ceux qu'il contrôle à l'Assemblée constituante ou du président ou encore de la Défense?

Le colonel Majano (Interprétation): Bien entendu, cette intention s'est surtout manifestée au sein de l'ARENA, centre du pouvoir dominé par D'Aubuisson. Enfin, je sais que par le passé, ce groupe a entretenu de très bonnes relations avec le ministère de la Défense et a pu obtenir sa protection.

Mme MacDonald: Les membres du parti D'Aubuisson faisant partie de l'Assemblée constituante auraient-ils pu annuler ce programme de réforme agraire sans l'appui des militaires?

Le colonel Majano (Interprétation): Difficilement. Ils ont d'ailleurs essayé de le faire, mais leur idée a suscité une réaction négative de la part de bon nombre d'officiers ainsi que de la population. Je crois que c'est à cause de cela qu'ils n'ont pas osé la concrétiser jusqu'à maintenant. Cependant, je crois qu'ils l'auraient fait depuis longtemps car telle était leur intention. Ils ont cependant eu peur de la réaction politique.

Mlle MacDonald: Excusez-moi, mais je ne comprends pas cela, c'est-à-dire qu'ils ne l'aient pas fait jusqu'à maintenant.

Le colonel Majano (Interprétation): Cela signifie que jusqu'à maintenant, ils ont arrêté la mise en oeuvre de ce processus et ont clairement affirmé que les réformes ne se poursuivraient pas. Ils n'ont cependant pas osé renverser ce qui a déjà été fait, quoique récemment, ils ont déclaré que les banques retourneraient au secteur privé.

Mlle MacDonald: D'après les rapports que nous recevons ici, la partie de la réforme agraire ayant trait à l'agriculteur a bel et bien été abandonnée, et aucun titre de propriété n'est plus accordé.

Col Majano (Interprétation): Oui, c'est vrai. On a aussi apporté une modification concrète très importante, à savoir qu'on n'a plus accordé de titres de propriété. Pire que cela cependant, il a été établi que certains des paysans ont subi des pressions de sorte qu'ils abandonnent certaines des terres qui leur appartenaient déjà. D'après ce que j'ai pu lire dans les

[*Texte*]

been able to read in the newspapers, they have been thrown out of their lands. This is not stated officially, but in practice it does happen. The present Minister of Agriculture was one of the men who fought the most against the land reform. He himself was detained in this *finca* when he himself was participating in a meeting trying to do away with the land reform.

The Chairman: Your last question—one more.

Miss MacDonald: Did the bell start?

The Chairman: No, not yet.

Miss MacDonald: There it is. It has started.

You mentioned these three areas of influence. Do you see this—if there are three areas of influence competing for power in the country, even though there may be others in the countryside that are trying to achieve power—but even among those three which are supposed to be in control, do you see an increasing conflict and a disintegration of their ability to carry out any kind of cohesive program for the country?

Col Majano (Interpretation): Yes, I believe there is an increasing conflict, because there seem to be diverse interests, and there are forces outside of these that have been mentioned which are also trying to gain more influence within the government. Within that struggle for power, it can be considered that the Christian Democrats want to regain power.

Miss MacDonald: What about the power struggle within the army itself? You went through a time when the younger officers in the party, a couple of years ago, had made a major effort to try to bring some kind of reform to the country. Do you see the younger officers in the military having any kind of obvious reaction to what is going on today?

Col Majano (Interpretation): Yes. In fact, I believe that officers are dissatisfied because there is the clear intention of rolling back the reforms and a lack of adequate orientation, even for the institution itself. Although I have been able to observe that this concern that has been previously mentioned when the officers promoted, or gave rise to, the movement of reform, this intention has been diminished by the present officers of command.

• 2205

The Chairman: I must put an end to this meeting, because the bells are ringing and the vote will be taken in a few minutes.

We will suspend this sitting, and after the vote the meeting will resume. It is the intention of the members to adjourn at 11.00 o'clock, so we will hear the members of the Human Rights Commission from El Salvador after the vote has taken place.

Colonel Majano, on behalf of my colleagues, thank you very much for appearing before our committee. It has been most informative.

This committee stands adjourned.

[*Traduction*]

journaux, ils ont été expulsés de leurs terres. On ne l'admet pas officiellement, mais c'est bien ce qui se passe. L'actuel ministre de l'Agriculture est d'ailleurs l'un de ceux qui ont le plus combattu la réforme agraire. Lui-même a été retenu dans une «finca» alors qu'il participait à une réunion où on discutait de la façon d'éliminer la réforme agraire.

Le président: C'est votre dernière question.

Mlle MacDonald: La sonnerie a-t-elle commencé?

Le président: Non, pas encore.

Mlle MacDonald: Là voilà, elle vient de commencer.

Vous avez mentionné trois centres d'influence. Or, si ces trois centres se livrent concurrence pour obtenir le pouvoir, même s'il peut y avoir d'autres groupes dans les régions rurales qui le veulent aussi, d'après vous, y a-t-il davantage de conflits entre ces trois groupes, et leur possibilité de mettre en oeuvre un programme cohérent quelconque dans le pays est-elle sérieusement erronée?

Col Majano (Interprétation): Oui, je crois qu'il y a de plus en plus de conflits, car les intérêts de ce groupe semblent diverger, et aussi il y a d'autres forces à part ces derniers qui tentent aussi d'exercer davantage d'influence au sein du gouvernement. Dans le cadre de cette lutte pour le pouvoir, on peut dire que les démocrates-chrétiens veulent le reconquérir.

Mlle MacDonald: Qu'en est-il maintenant de la lutte pour le pouvoir au sein de l'armée elle-même? Il y a environ deux ans, les plus jeunes officiers au sein du parti avaient fait de sérieux efforts pour mettre en branle une réforme quelconque. Estimez-vous que ces derniers réagissent de façon perceptible à ce qui se passe aujourd'hui?

Col Majano (Interprétation): Oui. De fait, je crois que les officiers sont insatisfaits parce que l'on a clairement signifié l'intention d'annuler les réformes et parce que l'on manque aussi d'une orientation satisfaisante, même au sein de l'institution elle-même. Par conséquent, bien que j'aie pu remarquer les préoccupations déjà mentionnées de la part des officiers lors du démarrage du mouvement de réforme, les officiers actuellement au pouvoir ont atténué cela.

Le président: Je dois mettre fin à notre réunion puisque la sonnerie nous appelle au vote, qui se tiendra dans quelques minutes.

Nous allons donc suspendre nos travaux et les reprendre après le vote. Les députés veulent lever la séance à 23h00, nous entendrons donc les témoignages des représentants de la Commission des droits de la personne du Salvador après cette interruption.

Colonel Majano, au nom de mes collègues, je vous remercie vivement d'avoir comparu devant notre Comité. Votre témoignage nous a été fort utile.

La séance est levée.

[*Text*]

• 2206

• 2237

The Vice-Chairman: I will call the meeting back to order. I see a quorum.

Ladies and gentlemen, the subcommittee will resume consideration of its order of reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

We have this evening, two members of the Salvadorean Human Rights Commission; namely, Mr. Ivan Escobar and Mr. Ricardo Martinez. I understand that Mr. Escobar, who speaks English fairly well, will speak first, and then we will ask Mr. Ricardo Martinez if he will fill in some of the gaps and add to what Mr. Escobar has to say.

Since our time is rather short, we will start right away. We would ask you, Mr. Escobar, to give us your statement, please.

Mr. Ivan Escobar (Member, Salvadorean Human Rights Commission): I want to say thank you for giving us the opportunity to address some words to you and to tell all that we are going to say. We can offer you the opportunity to prove it is valid in El Salvador itself.

I think I would like to begin to make reference to the situation in El Salvador mainly since the elections because the elections, you may agree with me, are a kind of turning point for the situation in our country.

We have to say that elections in El Salvador have had different meanings from elections in other democratic countries. We have been denied electing or having the kind of government we feel we deserve; and, because of that, the people in El Salvador have been looking for different ways to have the kind of government that takes care of the human rights of the people.

As a result of the pressure that the people have been putting on the government, a *coup D'état*, as you know, took place on October 15, 1979. Just to mention it, before that *coup d'état* in El Salvador, some five persons were killed on a weekly basis. For most of them, we considered that the armed forces were responsible for most of these assassinations.

• 2240

What are the figures after the *coup d'état*? According to documents we have in El Salvador, and we have some of them here, in 1979, since October 15 to the end of December, in El Salvador 19 persons were killed daily, which means that in October through December, 1,463 persons were assassinated, most of them because of political reasons.

[*Translation*]

Le vice-président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous allons reprendre nos travaux car il y a quorum.

Mesdames et messieurs, le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 ayant trait aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles.

Comparaissent ce soir deux membres de la Commission des droits de la personne du Salvador; M. Ivan Escobar et M. Ricardo Martinez. Je crois savoir que M. Escobar, qui s'exprime relativement bien en anglais, prendra d'abord la parole, après quoi nous demanderons à M. Ricardo Martinez s'il veut bien ajouter quelque chose aux propos de son collègue.

Puisque nous disposons d'assez peu de temps, nous allons commencer immédiatement. Monsieur Escobar, auriez-vous donc l'obligeance de commencer.

M. Ivan Escobar (membre de la Commission des droits de la personne du Salvador): Je tiens à vous remercier de nous donner l'occasion d'exprimer tout ce que nous voulons devant vous. Quant à nous, nous sommes en mesure de vous prouver que nos propos correspondent à ce qui se passerait au Salvador.

J'aimerais d'abord mentionner ce qui se passe au Salvador depuis les élections, car vous conviendrez avec moi qu'elles ont constitué une nouvelle étape pour notre pays.

Nous devons préciser que les élections tenues au Salvador ont revêtu une signification différente de celle que peuvent prendre des élections tenues dans d'autres pays démocratiques. On nous a empêchés d'élire le genre de gouvernement que nous estimons mériter ou de nous en doter; et à cause de cela, le peuple du Salvador cherche d'autres moyens lui permettant d'obtenir un gouvernement qui se souciera des droits de la personne.

Vous n'ignorez pas qu'à la suite des pressions exercées par la population sur le gouvernement, il y a eu un coup d'État le 15 octobre 1979. Je voudrais simplement vous faire remarquer qu'au Salvador, avant ce coup d'État, une demi-douzaine de personnes étaient assassinées chaque semaine et que dans la plupart des cas, à notre avis, les forces armées étaient les auteurs de ces assassinats.

Comment se présente la situation après le coup d'État? D'après les documents que nous avons au Salvador, et nous en avons apporté certains, on comptait 19 assassinats par jour entre le 15 octobre et la fin de décembre 1979, ce qui fait qu'au Salvador, pendant cette période, 1,463 personnes ont trouvé la mort, la plupart d'entre elles pour des motifs politiques.

[*Texte*]

In 1980, 37 persons were killed on a daily basis, and at the end of the year, 13,320 persons were assassinated in 1980.

In 1981, 45 persons were assassinated on a daily basis, and at the end of the year, 16,500 persons were assassinated.

It was in this context, that elections were announced in El Salvador in the middle of 1981. The electoral campaign was full of accusations among the political parties participating in elections, and we have to say that mainly the most colourful part of the campaign was the presence of bodyguards, together with the weapons they were carrying. We can say that the bodyguards, together with the weapons they were carrying, attracted more attention than even daily speakers who were trying to give a message to the audience at that time.

What is the situation in El Salvador after elections? As is well known, the land reform process has been frozen, has been stopped in some way, because, as it was explained, those that are now the political power in El Salvador have been part of those that have been constraining, have been blockading, the development of these social and economic processes in El Salvador.

We have to say that it is true that after the elections the numbers of assassinations in El Salvador have decreased. Right now in El Salvador, we do not have 37 persons being killed on a daily basis, and since the elections in El Salvador, 9.4 persons are assassinated on a daily basis. At the same time, in El Salvador, 2.25 persons disappear daily in my country, and there are some 535 political prisoners in jail right now, waiting and hoping to know why they are detained in the jails of El Salvador.

We have to say that the armed forces continue to be blamed by those who go to the Human Rights Commission to present their specific cases. They are blaming the armed forces for the assassinations, for the illegal arrests that they are making against the people of El Salvador.

We have here, and we are going to leave it with you, some cases which we consider are enough proof to show the way that the armed forces are participating in the kidnappings or in the assassinations.

Three of the cases were denounced to the Human Rights Commission. We were asking the Supreme Court of Justice to explain, and the security forces in El Salvador, the reason why they detained these three persons. Three days later, they appeared—their bodies appeared—in the countryside in El Salvador. The newspapers in El Salvador announced these assassinations as a result of a confrontation between the armed forces and the ARENA forces, and sometimes they blame civilians for the assassinations. I think one of the results, as I was mentioning, of the elections is that right now it is clearer to us the kind of involvement the United States has in the Salvadorean situation, the kind of involvement that has been shown because of the pressure that the United States is putting on the Salvadorean government to obligate them to give an image of some kind of democratic government in El Salvador. We can feel that the United States government was expecting

[*Traduction*]

En 1980, on comptait 37 assassinats par jour, et à la fin de l'année 1980, 13,320 personnes étaient mortes de mort violente.

En 1981, 45 personnes étaient assassinées par jour, et le total, à la fin de l'année, s'élevait à 16,500 personnes.

C'est sur cette toile de fond que des élections ont été annoncées au milieu de 1981. Les accusations se sont multipliées au cours de la campagne électorale, émanant de tous les partis politiques qui participaient aux élections, et l'élément le plus pittoresque de la campagne fut la présence de gardes du corps, armés de pied en cap, qui sont parvenus à mobiliser l'attention bien plus que les orateurs qui s'efforçaient de communiquer un message à la foule.

Comment la situation se présente-t-elle après les élections? Le processus de la réforme agraire, c'est un fait bien connu, a été arrêté net, a été mis en veilleuse parce que, comme il a été dit, ceux qui sont à présent au pouvoir au Salvador avaient été de ceux qui s'étaient opposés à ces mesures économiques et sociales, ou qui les avaient freinées.

Nous devons toutefois reconnaître que le nombre des assassinats a diminué depuis les élections. Au Salvador, à l'heure actuelle, le nombre de gens assassinés chaque jour a passé de 37 à 9.4. Et le chiffre moyen, pour les disparus, est de 2.25 par jour, et les prisons renferment 535 prisonniers politiques qui y végètent en attendant de connaître la raison pour laquelle ils sont détenus dans les prisons du Salvador.

Les forces armées continuent à être incriminées par ceux qui s'adressent à la Commission des droits de la personne pour y déposer plainte. C'est également aux forces armées que l'on impute les assassinats, les arrestations illégales perpétrées contre le peuple du Salvador.

Nous avons apporté un dossier, que nous allons vous laisser, et qui contient plusieurs cas, prouvant clairement le rôle joué par les forces armées dans les enlèvements ou dans les assassinats.

Trois de ces cas ont été portés devant la Commission des droits de la personne. Nous avons demandé à la Cour suprême et aux forces de sécurité du Salvador d'indiquer la raison pour laquelle ces trois personnes étaient détenues. Les corps de ces personnes ont été retrouvés trois jours plus tard, au Salvador, quelque part dans la campagne. Les journaux salvadoriens ont publié la nouvelle de ces assassinats, en disant qu'ils étaient dus à la confrontation entre les forces armées et les forces de l'ARENA, et il arrive même que ces assassinats soient imputés aux civils. Les élections ont eu pour effet, entre autres—comme je l'ai mentionné—de faire apparaître plus clairement le rôle joué par les États-Unis au Salvador, rôle qui ressort clairement à cause de la pression exercée par les États-Unis sur le gouvernement du Salvador visant à donner à ce gouvernement une apparence de démocratie. Nous sentons que le gouvernement des États-Unis espérait que le parti chrétien-

[*Text*]

that in El Salvador the Christian Democratic party would be the winner of the elections. But, because this did not happen, the United States is getting more involved, more openly involved, in the Salvadorean situation.

• 2245

We have some conclusions as to the situation in El Salvador. After elections, we have to say that the kidnappings, the assassinations in El Salvador continue to be almost at the same level as before the elections. The elections have been useful to the most conservative part of Salvadorean society in order for them to arrive at political power, since they are trying to stop the reforms that had been undertaken in El Salvador in the past two years.

The armed forces continue to be blamed as being responsible for most of the assassinations and kidnappings of Salvadorean people. Again, the elections have allowed the United States to present a new phase of its involvement in the Salvadorean situation. We consider that the armed forces—or some sector of the armed forces—continue to be part of the problem in El Salvador that has to be solved. The Human Rights Commission of El Salvador wants to express a profound conviction, but in El Salvador we have to look for a peaceful solution to the conflict in El Salvador, a peaceful solution that has to try to . . . we do not want to express any kind of negotiation in the Salvadorean conflict, but we have to try to create a government that actually takes care of the human rights of the Salvadoreans. We feel that there are three factors in El Salvador that could be blamed for the situation. One is the lower level of life income that the Salvadoreans have in that country and this is because of the unfair distribution of the wealth in my country and because of the involvement of the armed forces in protecting the interests of the wealthy people.

I think this is all the statement I want to give right now. I want to allow an opportunity to answer questions.

The Vice-Chairman: Does your colleague wish to add anything to what you have said? Make it very short, if you would, because we do not have very much time left.

Mr. Ricardo Martinez (Member, Salvadorean Human Rights Commission (Interpretation)): I would add that the situation in El Salvador has at no moment progressed as far as human rights are concerned. The numbers speak for themselves: Almost 600 political assassinations after the elections in two months. We have already covered the matter of the elections, the results, the changes and the objectives presented by the elections. The purpose of our visit here is to inform you of what is really going on in El Salvador. What is going on is genocide. This has to be stopped, with the support of the international community. That is what we expect from you. That is all.

• 2250

The Vice-Chairman: In view of our shortage of time, I wonder if the members would agree that each member would

[*Translation*]

démocrate gagnerait les élections. Cela n'ayant pas eu lieu, les États-Unis s'engagent davantage et plus ouvertement au Salvador.

Il se dégage certaines conclusions de cette situation. Depuis les élections, on a pu constater une diminution, mais très faible, du nombre des enlèvements et des assassinats. Les élections ont surtout servi, à la tranche la plus conservatrice de la société salvadorienne, de tremplin pour arriver au pouvoir politique, car le pouvoir essaie maintenant de freiner les réformes entreprises au Salvador au cours des deux dernières années.

Les forces armées continuent à être tenues pour responsables de la plupart des assassinats et enlèvements de Salvadoriens. Les élections ont également permis aux États-Unis d'aborder une nouvelle phase de leur intervention dans la situation du pays. Nous considérons que les forces armées—ou tout au moins certains de leurs éléments—continuent à être parties du problème qui doit être résolu au Salvador. La Commission des droits de la personne du Salvador exprime là une opinion profondément ancrée, mais nous devons chercher une solution pacifique à ce conflit, une solution pacifique qui doit s'efforcer de . . . Nous ne voulons préconiser aucun genre particulier de négociation de ce conflit, mais nous devons essayer de mettre sur pied un gouvernement qui ait à coeur de défendre les droits de la personne au Salvador. Nous croyons distinguer trois facteurs auxquels cette situation serait imputable: l'un est la pauvreté que connaît ce pays, le second est la répartition inégale des richesses, et le troisième, qui en découle, est le rôle joué par l'armée dans la protection des intérêts des nantis.

Je crois avoir dit tout ce que j'avais à dire, et voudrais réserver du temps aux questions.

Le vice-président: Est-ce que votre collègue souhaite ajouter quelque chose? Nous vous demandons de bien vouloir être concis, car il ne nous reste pas beaucoup de temps.

M. Ricardo Martinez (membre de la Commission des droits de la personne du Salvador (Interprétation)): Je voudrais dire que l'on n'a pu constater aucune amélioration, au Salvador, en ce qui concerne les droits de la personne. Les chiffres sont suffisamment éloquents: dans les deux mois qui ont suivi les élections, il y a eu environ 600 assassinats politiques. Nous avons déjà parlé des élections, de leurs résultats, des changements et objectifs proposés par les élections. Si nous sommes ici, c'est pour vous informer de ce qui se passe réellement au Salvador, et ce qui se passe en ce moment, c'est un génocide. Il faut y mettre fin, avec l'aide de la communauté internationale, et c'est ce que nous attendons de vous. C'est tout ce que j'avais à dire.

Le vice-président: Puisque nous sommes pressés par le temps, je propose que chaque membre ait le droit de poser

[*Texte*]

have two questions and then, if we have time for another one, we will have one question apiece.

The first one is Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

We welcome you here this evening. I guess the easiest way I could put my first question would be to ask you: Are you familiar with various decrees that have been passed by the new constituent assembly dealing with the land reform? I am referring to the constituent assembly confirmed on April 28, with its decree number 3, the three basic reforms of the previous government, generally known as the junta. On May 18, decree number 6 was passed which carried the reform through still further.

On June 2 and on June 4 and 6, President Magana, accompanied by various senior officials, went through the land and gave 103 definitive titles to 237 beneficiaries—this was the first ever that this was done—and 812 provisional titles. I have various figures here as to how much land was put back to the people after the election compared to before the election, including the land to the Tiller program, the Fenita program.

In short, the information we have, or I have, is that the new constituent assembly has done a considerable amount in trying to make sure the land reform continues and, in fact, for the first time ever, titles have been given in certain cases to beneficiaries as never been seen before. Are you familiar with this?

Mr. Escobar: I am not familiar with this kind of laws or decrees that the assembly has been passing, but I am familiar with the land reform process. I can tell you that I am an agricultural engineer. I have been working with the land reform process in El Salvador since 1976 and I have been involved in land reform process in El Salvador since that time.

Let me tell you that, in El Salvador, my experience, because I have been living there all my life, is what is on the books, on the laws, and what is really going on in my country.

Now, we can say that these decrees you already mentioned are trying to really improve the situation of the peasants in El Salvador but what they are doing is to give a kind of image to the international society to gain some kind of acceptance in that international society. You have to take care of what is really going on in El Salvador and, in that sense, you have to learn from the co-operatives in our country that, at the same time that the assembly is saying they are going to respect the steps undertaken under the first phase of the land reform process, the soldiers in uniforms are going to the farms to take out the peasants who have been living there as a result of the initiation of the land reform process.

The Vice-Chairman: Are you finished? Very short, very short.

Mr. Stevens: All right, a very short question.

The Vice-Chairman: A quick question and a short answer, please.

[*Traduction*]

deux questions pour commencer, et s'il reste ensuite du temps, chacun pourra poser une question supplémentaire.

Je donne d'abord la parole à M. Stevens.

M. Stevens: Je vous remercie, monsieur le président.

Nous vous souhaitons la bienvenue ce soir. Je vais vous poser ma première question sous sa forme la plus simple: connaissez-vous les différents décrets adoptés par la nouvelle assemblée constituante et portant sur la réforme agraire? Je parle de l'Assemblée constituante confirmée le 28 avril, et du décret nº 3, à savoir les trois réformes fondamentales du gouvernement précédent, appelé généralement la junte. Le 18 mai a été promulgué le décret nº 6, qui poussait la réforme encore plus loin.

Les 2, 4 et 6 juin, le président Magana, accompagné de différents hauts fonctionnaires, lors d'un voyage effectué dans le pays, a octroyé 103 titres définitifs à 237 bénéficiaires—c'était la première fois qu'un tel événement se produisait—ainsi que 812 titres provisoires. J'ai sous les yeux différents chiffres sur les superficies de terres restituées aux gens après les élections, mesures intervenues depuis les élections, et comprenant les terres du programme Tiller, du programme Fenita.

Pour résumer, il semblerait donc, d'après l'information dont je dispose, que cette nouvelle assemblée constituante a accompli un travail considérable pour assurer la continuation de la réforme agraire, et c'est la première fois dans l'histoire, en fait, que des titres de propriété ont été accordés en certains cas à des bénéficiaires. Êtes-vous au courant de cela?

M. Escobar: Je ne connais pas ce genre de lois ou de décrets adoptés par cette assemblée, mais je connais le processus de la réforme agraire. Je suis en effet agronome de profession, je m'occupe de la réforme agraire au Salvador depuis 1976, et j'y ai activement travaillé depuis.

J'ai vécu au Salvador toute ma vie, je parle donc d'expérience, et ce qu'on lit dans les livres, ou dans les lois, et la réalité ne font pas toujours un.

On peut certes alléguer que les décrets que vous venez de mentionner visent à améliorer la situation des paysans du Salvador, mais ce qu'ils font en réalité, c'est de projeter une image du Salvador qui rende ce pays acceptable aux yeux des nations du monde. Ce dont il faut tenir compte, c'est ce qui se passe réellement au Salvador et, dans ce sens, ce sont les coopératives de notre pays qui peuvent nous renseigner, car à l'heure même où l'assemblée déclare que la première étape de la réforme agraire est en cours, les soldats en uniforme se rendent dans les fermes pour en expulser les paysans qui s'y étaient installés à la suite des mesures promulguées dans le cadre de cette même réforme agraire.

Le vice-président: Avez-vous terminé? Soyez très, très bref.

M. Stevens: Très bien, une brève question.

Le vice-président: Une brève question et une brève réponse, s'il vous plaît.

[*Text*]

Mr. Stevens: All right. I would like to deal with that eviction question and get more information on that. But let me ask this short question. In all the circumstances, if you were in our shoes in Canada, would you say that we should increase our aid to El Salvador at the present time to help relieve some of these tragedies that you undoubtedly are aware of? In short, should we increase assistance from Canada and, in particular, should we try to establish better trading relationships with the country to try to get some economic prosperity restored?

Mr. Escobar: If I am the one who had to say how Canada has to use its money it is my question that, if you want to use wisely, if you want to help the people with your money, I do not think that, in giving economic aid to El Salvadorean government, you are fulfilling that intention or that sentiment that you can have.

The Vice-Chairman: Okay. Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman, and welcome to our guests.

Could you tell me a little bit about the organization you work with, the Salvadorean Human Rights Commission? Are you a private group or are you sponsored by the church or are you sponsored by the government?

• 2255

Mr. Escobar: No, the human rights commission is a private group working in El Salvador; we have open offices there. We used to have an office in a different place from where we are right now, but we were bombed two times and we have been threatened a number of times. Right now, we are working let us say with the protection of the Catholic church. They have allowed us to exist in one of the Catholic church buildings right now. We do not receive any kind of support from the government or from other local groups in El Salvador.

Mr. Ogle: Your organization then is at the *archbisbado* . . . it is at the bishop's house there. Is that the group?

Mr. Escobar: Yes, that is right.

Mr. Ogle: And everybody is a volunteer who works there?

Mr. Escobar: Sure.

Mr. Ogle: May I have one more question, Mr. Chairman?

The Vice-Chairman: Yes. Your questions have been short. Have one more.

Mr. Ogle: Could you tell us just a little about how the church in El Salvador now speaks about the Archbishop Damas?

Mr. Escobar: Could you repeat the question, please?

[*Translation*]

M. Stevens: Très bien. Je voudrais en savoir davantage sur cette questions des évictions, mais j'aimerais d'abord poser une brève question. Compte tenu de toutes ces circonstances, et si vous vous trouviez à notre place, nous conseilleriez-vous d'augmenter, à l'heure actuelle, notre aide au Salvador pour apporter un soulagement aux situations tragiques que vous n'ignorez certainement pas? Bref, devrions-nous augmenter l'aide du Canada au Salvador, en particulier, en établissant de meilleures relations commerciales avec ce pays afin d'essayer de ressusciter, dans une certaine mesure, sa prospérité économique?

M. Escobar: S'il m'appartenait de décider comment le Canada doit utiliser ses fonds, et si vous voulez savoir comment les utiliser au mieux et comment aider le peuple, je vous répondrai qu'à mon avis, ce n'est pas le bon moyen de s'y prendre que d'accorder une aide économique au gouvernement du Salvador.

Le vice-président: Très bien. Je donne la parole au père Ogle.

M. Ogle: Je vous remercie, monsieur le président, et bienvenue à nos invités.

Pourriez-vous me parler un peu de l'organisation à laquelle vous collaborez, la Commission des droits de la personne du Salvador? Êtes-vous un groupe privé, ou êtes-vous soutenus par l'Église, ou par le gouvernement?

M. Escobar: Non, la Commission des droits de la personne est un groupe privé qui fonctionne au Salvador et nous avons ouvert des bureaux dans ce pays. Nous avions un bureau dans un endroit différent de celui que nous avons aujourd'hui, mais nous avons eu des bombes à deux reprises et nous avons été menacés plusieurs fois. Nous travaillons présentement sous la protection, disons, de l'Église catholique. On nous a permis d'occuper un des édifices de l'Église catholique. Nous ne recevons aucune aide du gouvernement ni d'aucun autre groupe local au Salvador.

M. Ogle: Votre organisation loge donc à l'archevêché. C'est bien cela?

M. Escobar: C'est exact.

M. Ogle: Et tous ceux qui y travaillent sont-ils des bénévoles?

M. Escobar: Certainement.

M. Ogle: Puis-je poser une autre question, monsieur le président?

Le vice-président: Oui. Vos questions étaient courtes; vous pouvez en poser une autre.

M. Ogle: Pouvez-vous nous expliquer un peu la façon dont l'Eglise, au Salvador, parle présentement de l'archevêque Damas?

M. Escobar: Voulez-vous répéter votre question, s'il vous plaît?

[*Texte*]

Mr. Ogle: I am just wondering, could you tell us a little about the church in El Salvador and how it relates to the time after the election?

Mr. Escobar: When talking about the church, really you have to make a distinction between the hierarchy and those who are not the hierarchy. I just want to mention in the case of the hierarchy, as Archbishop Y Damas has expressed, he has some expectations, some hopes about the result of the elections. But in the last conversation that we have had with him, he is saying not only that the situation is worse than before the elections, but he is expecting that the situation is going to get even worse than that after the elections. These are his personal expressions to the human rights commission.

The Vice-Chairman: Thank you, Father Ogle. Miss MacDonald.

Miss MacDonald: Two questions. One has to do with the Green Cross. You will be familiar with that organization, and the fact that it runs a number of refugee camps. We have read in the newspapers reports coming out of El Salvador that the head of Green Cross was kidnapped, and that two other Green Cross workers have been killed. Do you see any move against the work of the Green Cross, whether by the military, the government, or whatever? Is there any threat to this organization which, primarily, is there to help refugees?

Mr. Martinez (Interpreter): The president of the Salvadoran Green Cross was, in fact, kidnapped close to the American Embassy. That is where he lived. We learned that he was captured together with two other people. The ones who captured them were in civil clothes. This person has already been liberated, and we have not yet had confirmed the assassination of the two others.

Nevertheless, this institution is involved with services which deal with refugees, and this is the basic reason why often they are the object of political persecution. Last month, a person was assassinated in the headquarters, or site itself, of the Green Cross in Cuscatlan, a person who worked with the Green and White Cross. They were again plainclothesmen and they were carrying army weapons. This is what happens with these institutions which render services.

• 2300

Miss MacDonald: Is the threat to the Green Cross since the election greater than it was before, and if so who do you see as being responsible for this?

Mr. Martinez: We have always fought against the oppression of the Green Cross through comments or observations from members of the armed forces, themselves. They label most of the members of the Green Cross as living heroes. That has been the reason for the persecution before and after elections.

I have mentioned a fundamental aspect: They take care of refugees. This is reason enough for them to be designated as opposed to the government or for the government to perceive

[*Traduction*]

M. Ogle: Je me demandais simplement si vous pouvez nous parler un peu de l'Eglise, au Salvador; quelle est maintenant sa situation, après les élections?

M. Escobar: Lorsqu'on parle de l'Eglise, il faut établir une distinction entre la hiérarchie et ceux qui ne font pas partie de la hiérarchie. Dans le cas de la hiérarchie, je voulais vous dire que l'archevêque Y Damas avait exprimé une certaine attente, certains espoirs concernant le résultat des élections. Au cours de la dernière conversation que nous avons eue avec lui, il nous a dit que non seulement la situation était pire qu'avant les élections, mais qu'il s'attendait à ce qu'elle empire. C'était là l'opinion personnelle qu'il a exprimée à la commission des droits de la personne.

Le vice-président: Merci, père Ogle. Mademoiselle MacDonald.

Mlle MacDonald: Je voudrais vous poser deux questions. La première a trait à la Croix-Verte. Vous devez connaître cette organisation et le fait qu'elle dirige un certain nombre de camps de réfugiés. Nous avons lu dans des comptes rendus de journaux sur le Salvador que le chef de la Croix-Verte a été enlevé, et que deux travailleurs de cette organisation ont été tués. Est-ce qu'il y a un mouvement contre la Croix-Verte, que ce soit d'origine militaire, gouvernementale, ou autre? Cette organisation, qui s'occupe d'abord d'aider les réfugiés, est-elle menacée?

M. Martinez (interprète): Le président de la Croix-Verte salvadorienne a bien été enlevé, aux abords de l'ambassade des États-Unis. C'est là qu'il vivait. Nous avons appris qu'il a été capturé, de même que deux autres personnes. Ceux qui les ont capturés étaient habillés en civil. La personne dont vous parlez a été libérée, mais nous n'avons pas encore confirmation de l'assassinat des deux autres.

Néanmoins, cette institution offre des services aux réfugiés, et c'est la raison fondamentale pour laquelle, très souvent, elle fait l'objet de persécutions politiques. Le mois dernier, une personne a été assassinée au bureau central, au siège même de la Croix-Verte, à Cuscatlan; cette personne travaillait pour la Croix-Verte et la Croix-Blanche. Il s'agissait de nouveau de personnes habillées en civil, qui portaient des armes appartenant aux forces armées. Voilà ce qui arrive à ces institutions humanitaires.

Mlle MacDonald: La Croix-Verte est-elle davantage menacée depuis les élections qu'elle ne l'était auparavant, et dans l'affirmative, qui en serait responsable, à votre avis?

M. Martinez: Nous avons toujours lutté contre l'oppression de la Croix-Verte par des commentaires ou des observations de membres des forces armées eux-mêmes. Ils étiquetaient la plupart des membres de la Croix-Verte comme étant des héros vivants. C'est la raison pour laquelle on les a persécutés avant et après les élections.

J'ai souligné un aspect fondamental: les membres s'occupent des réfugiés. C'est une raison suffisante pour les désigner comme opposants du gouvernement, ou pour que le gouverne-

[*Text*]

them as being opposed to them. What has happened to the Green Cross can also happen to any other institution that is trying to defend human rights in our country and wants to better the welfare of any person who has been the subject of political struggle.

The Vice-Chairman: Thank you, Miss MacDonald.

Can I ask you this: do you and your colleague live in El Salvador at the present time, and are you at any time in fear of your life for the kind of work that you are carrying on?

Mr. Escobar: Yes. My colleague is living in El Salavador right now. I work for the Human Rights Commission and am doing foreign work to explain the situation of human rights. We know the kind of risk that we are running for working for human rights in El Salvador. We are involved. We continue to be involved in searching, in looking at, in learning about the situation of human rights in El Salvador. At the same time, we have to make it known to the international society that reality in our country. Right now we are afraid that something could happen to my colleague, because, as I say, he is going back to El Salvador next week.

The Vice-Chairman: I assume that you do not live in El Salvador yourself.

Mr. Escobar: Not for awhile.

The Vice-Chairman: I see. My last question is: you gave us figures of 9.4 per day being killed at the present time, and 2.25 disappearing daily. Who is killing the 9.4 per day and who is making the 2.25 disappear?

Mr. Escobar: The information that we are gathering, from people coming to our offices to present their specific cases, in most of the cases, blames the security forces, the army and some civilian-clothed persons, but, at the same time, we have found that in a lot of cases those that are wearing civilian clothes are members of the armed forces. So we can say that most of the assassinations in El Salvador continue to be the responsibility of the armed forces of El Salvador.

The Vice-Chairman: I am sorry that our time is up. We would sure like to have asked more questions, but we thank you for coming. If you have some material that you can leave with us, we would like to have it. You did mention that you had a . . . .

Mr. Escobar: This is for you.

The Vice-Chairman: Thank you very much. We would like to have that.

You confused me a little bit, I think, when you said the armed forces. Do you consider the security forces and the armed forces to be the same thing? Are they different?

Mr. Escobar: I would have to make differentiate between them. The security forces, I would consider the treasury police, the national guard and the national police. The armed forces are those who are supposed to protect the nation against

[*Translation*]

ment les perçoive comme étant opposés à lui. Ce qui est arrivé à la Croix-Verte peut également arriver à d'autres institutions qui essaient de défendre les droits de la personne dans notre pays et qui veulent améliorer le bien-être de toute personne qui mène un combat politique.

Le vice-président: Merci, mademoiselle MacDonald.

Puis-je vous poser une question: votre collègue et vous-même vivez-vous au Salvador présentement, et craingnez-vous pour votre vie à cause du genre de travail que vous faites?

M. Escobar: Oui. Mon collègue vit présentement au Salvador. Je travaille pour la commission des droits de la personne, et je travaille à l'étranger pour expliquer la situation des droits de la personne. Nous savons quels risques nous courons en travaillant pour les droits de la personne au Salvador. Nous sommes engagés. Nous continuons à l'être en cherchant, en étudiant, en nous mettant au courant de la situation des droits de la personne au Salvador. En même temps, nous devons mettre la société internationale au courant de la réalité dans notre pays. Nous craignons présentement qu'il n'arrive quelque chose à mon collègue, parce que, je le répète, il retourne au Salvador la semaine prochaine.

Le vice-président: Je présume que vous ne vivez pas vous-même au Salvador.

M. Escobar: Pas depuis quelque temps.

Le vice-président: Je vois. Ma dernière question est la suivante: vous nous avez donné des chiffres: 9.4 personnes sont tuées tous les jours présentement, et 2.25 disparaissent quotidiennement. Qui les tue, qui les fait disparaître?

M. Escobar: D'après les renseignements que nous recevons des personnes qui viennent à nos bureaux pour présenter des exemples précis, dans la plupart des cas, on accuse les forces de sécurité, l'armée et des personnes en civil, mais en même temps, nous nous sommes rendu compte que dans bien des cas, ces personnes qui portent des habits civils font partie des forces armées. Nous pouvons donc dire que la plupart des assassinats, au Salvador, continuent d'être la responsabilité des forces armées du Salvador.

Le vice-président: Je regrette que le temps soit écoulé. Nous aurions certainement aimé vous poser d'autres questions; toutefois, nous vous remercions d'être venus. Si vous avez des documents à nous laisser, nous les accepterons avec plaisir. Vous avez mentionné que vous aviez . . .

M. Escobar: Ceci est pour vous.

Le vice-président: Merci beaucoup. Cela nous sera certainement utile.

Vous m'avez un peu dérouté lorsque vous avez dit que les forces armées étaient responsables. Croyez-vous que les forces de sécurité et les forces armées, sont une seule et même chose? Sont-elles différentes?

M. Escobar: Il me faudrait faire cette différence. Les forces de sécurité, je les considère comme étant la police des finances, la garde nationale et la police nationale. Les forces armées se composent de ceux qui sont censés protéger la nation contre

[*Texte*]

foreign attacks, and they are involved in suppression in the El Salvador right now.

• 2305

The Vice-Chairman: Thank you very much for coming. The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

toute attaque étrangère, et elles participent à la répression au Salvador, présentement.

Le vice-président: Je vous remercie beaucoup d'être venus. La séance est levée.

Canada Post
Postage paid
Postes Canada
Port payé

Third class
Troisième classe

K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

Colonel Adolfo A. Majano, Ex-member of the ruling junta of El Salvador.

From the Human Rights Commission of El Salvador:

Mr. Ivan Escobar;

Mr. Ricardo Martinez.

Colonel Adolfo A. Majano, ancien membre de la junte au pouvoir au El Salvador.

De la Commission des droits de la personne au El Salvador:

M. Ivan Escobar;

M. Ricardo Martinez.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Gov. Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 24

Thursday, June 17, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 24

Le jeudi 17 juin 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
JUL 10
UNIVERSITY OF TORONTO

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28893—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. Ken Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*)

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. Ken Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*)

Messrs. — Messieurs

Collenette
Crosbie (*St. John's West*)
Flis
Gimaïel
Hudecki
Irwin
Jewett (Miss)
MacDonald (M^lle^)
McLean
Murta
Ogle
Schroder
Stevens—(15)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 17, 1982
(72)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Carabbean met at 9:46 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witness: *From the Department of External Affairs*: Mr. R. Douglas Sirrs, Canadian Ambassador to Costa Rica, Nicaragua, El Salvador, Honduras and Panama.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

Ambassador Sirrs made a statement and answered questions.

The Vice-Chairman assumed the Chair.

At 12:46 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 17 JUIN 1982
(72)

[*Traduction*]

Le sous-comité du Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 9h46 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Dupras, Hudecki, M[lles] Jewett, MacDonald, MM. McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoin: *Du ministère des Affaires extérieures*: M. R. Douglas Sirrs, ambassadeur du Canada au Costa Rica, au Nicaragua, au Savador, au Honduras et à Panama.

Le sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

L'ambassadeur Sirrs fait une déclaration et répond aux questions.

Le vice-président assume la présidence.

A 12h46, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Text*]

Thursday, June 17, 1982

• 0946

The Chairman: Order please. The committee will resume consideration of its terms of reference, dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

As you know, the subcommittee has been engaged for the last two weeks in drafting a report to be produced at the end of the month, covering the two regions we visited last spring, namely, the Caribbean and Central America.

In order to have as much knowledge and information as it is possible to have on Central America and the Caribbean, we have reserved the right to invite back people or witnesses we have already received, before we produce that report, in order to update our information.

This morning, we are delighted to have the Ambassador of Canada in Costa Rica, covering Nicaragua, Honduras, El Salvador and Panama. Before I invite Ambassador Sirrs to say a few words of introduction, on behalf of my colleagues I would like to welcome the Ambassador to El Salvador to Canada, Senor Reyes. We are delighted to have you, sir, and your colleagues. We also express our delight to Ambassador Sirrs that he could make it. We understood from your first communication, when you said that because of your leaving Costa Rica toward the end of July you had all sorts of engagements, and preparations for the Canada Day celebration took a lot of your time, that nevertheless you managed over the last weekend to reverse your decision and make preparations to come to Canada and appear before the committee. We are delighted and grateful that you could be with us. So I would invite you, if you want, to make your introduction.

Mr. R. Douglas Sirrs (Canadian Ambassador to Costa Rica, Nicaragua, El Salvador, Honduras and Panama): Thank you, Mr. Chairman, and members of the committee, ladies and gentlemen. It is certainly a pleasure for me to be here.

As indicated by the chairman, I was very much involved in a number of things in Costa Rica, and in the area, and found it difficult to break loose. But since we are all very used to making adjustments at the last minute, as we have a very complex and demanding area, we can adjust priorities and have done so in accordance with a request that was made. I am delighted to have this opportunity to speak to you about the area under my jurisdiction.

I might say at the outset that I will attempt to reflect views that come to our attention—factual circumstances—to the extent possible on developments in the area which pertain to our concerns and pertaining to whatever steps or moves we might be contemplating in the future.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Translation*]

Le jeudi 17 juin 1982

Le président: A l'ordre, je vous prie. Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi daté du mardi 24 mars 1981 et se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles.

Comme vous le savez, depuis deux semaines, le Sous-comité a entrepris la rédaction d'un rapport qui doit être publié à la fin du mois et qui porte sur les deux régions que nous avons vues au printemps dernier, je veux parler des Antilles et de l'Amérique centrale.

Pour rassembler le plus d'information possible sur l'Amérique centrale et les Antilles, nous nous étions réservés le droit de réinviter un certain nombre de témoins avant de publier ce rapport pour mettre à jour nos informations.

Ce matin, nous avons le plaisir de recevoir l'ambassadeur du Canada au Costa Rica; il s'occupe également du Nicaragua, du Honduras, du Salvador et de Panama. Avant d'inviter l'ambassadeur Sirrs à nous dire quelques mots en guise d'introduction, je tiens à souhaiter la bienvenue, au nom de mes collègues, à l'ambassadeur du Salvador au Canada, le senor Reyes, qui se trouve parmi nous. Monsieur, c'est un plaisir de vous recevoir ainsi que vos collègues. Nous sommes également particulièrement reconnaissants à l'ambassadeur Sirrs qu'il ait pu se libérer. Au début, vous nous aviez prévenus que comme vous deviez quitter le Costa Rica vers la fin de juillet, vous alliez être excessivement occupé, sans compter les préparations de la fête du Canada qui devaient prendre beaucoup de temps. Toutefois, depuis la fin de semaine dernière, vous avez réussi à vous libérer et vous êtes venu au Canada, c'est la raison pour laquelle nous avons le plaisir de vous recevoir. Maintenant, si vous le voulez bien, je vous invite à faire votre déclaration.

M. R. Douglas Sirrs (ambassadeur du Canada au Costa Rica, au Nicaragua, au Salvador, au Honduras et à Panama): Merci, monsieur le président, messieurs les membres du Comité, mesdames et messieurs. C'est un très grand plaisir pour moi que d'être parmi vous aujourd'hui.

Comme votre président l'a observé, j'ai été très occupé au Costa Rica et dans la région, et j'ai eu un peu de mal à me libérer. Mais nous savons tous ce que c'est que de faire des concessions de dernière minute; notre travail à tous est aussi complexe qu'absorbant et, lorsque cela est possible, nous repensons nos priorités lorsqu'on a de bonnes raisons de nous demander de le faire. Je suis enchanté de cette occasion que vous m'offrez de vous parler de la région dont je m'occupe.

Dès le départ, je précise que les opinions dont je vous ferai part seront, dans la mesure du possible, fondées sur des faits; je veux vous parler des circonstances et des événements auxquels j'ai assisté et qui vous intéressent, bref, le genre de chose qui peut vous aider à nous orienter pour l'avenir.

[*Texte*]

Obviously, since I am accredited to these countries, I am not in a position to cast critical, personal comments on any of the governments in the area. Nevertheless, I think it is important to reflect some of the elements that come to our attention as they are portrayed to us, in view of our multiple connections and involvement with the senior officials throughout the area, and others who are concerned.

In so doing, I attempt—we all attempt—to extricate the facts in terms of the Central American perception, the perception that seems to prevail amongst the people of that area or in the various countries in the area. Their multiple perceptions, obviously known, have exactly the same view of any given situation, but there is certainly a consistency in the viewpoint that is forthcoming from the multiple contacts that we have. And for that reason, I would project some of these views. You can draw your own conclusions as to how valid they may be, or how relevant, in these circumstances.

• 0950

I also might add, since I have lived in Latin America for 25 years, ranging from the southernmost country, Argentina, to the northernmost, Mexico, with a lot of turmoil in between—I am referring, of course, to the Central American sector—that I am particularly sensitized to the interests and needs of people in this area. And sometimes I feel, because of our affinities and involvement with Europe, which is a traditional area for us, that we do not always relate to the direct interests or are as fully conscious of the concerns of people in that part of the world. I think it is important to really know them very thoroughly as a means of getting to understand their problems and their aspirations. And I guess, essentially, one is thinking of the well-being of the people of the area, what the people want, and what they seek.

There are extraneous groups, foreign, who attempt to wield influence both from the eastern side and the western side. They are opposed to any kind of interference in their affairs. Certainly they are also opposed to the question of establishing an autocratic form of government. They like to be masters of their own destiny. Consequently, they are interested in moving ahead. A democratic outlook, of course, seems to prevail in the area, and I think that everyone, given an appropriate opportunity, would choose that course as a means of realizing the optimum benefits of any government or society which is established.

Since you were in Costa Rica, Nicaragua, and El Salvador, where I had occasion to be with you, there have been several developments within that four-month timeframe which are significant. Although you still have turmoil— there is still guerrilla warfare; there are still a lot of problems to be resolved—on balance I think there is a positive element emerging from developments in the sector.

In the first place, we have had two elections during that period and three inaugurations of government. We have had elections in El Salvador and Costa Rica, and subsequently there has been an inauguration of the government. It is an interim form of government in the case of El Salvador, and a permanent form in the case of Costa Rica, of course—it is an ongoing process.

[*Traduction*]

Maintenant, puisque je suis accrédité auprès de ces pays, vous comprendrez que je ne puisse me permettre de faire des observations critiques ou personnelles sur les gouvernements de la région. Toutefois, puisque nous avons des contacts multiples et fréquents avec les membres les plus importants de ces gouvernements, entre autres, nous pouvons vous faire part de certains éléments tels qu'ils nous ont été rapportés.

Ce faisant, je vais essayer—c'est ce que nous faisons tous—de démêler les faits proprement dits de la perception qu'en ont les populations des divers pays de la région. Ces perceptions sont multiples face à une situation donnée, mais on observe également une certaine uniformité parmi les nombreux contacts que nous avons. C'est pour cette raison que je tiens à vous faire part de ces opinions: à vous d'en tirer vos propres conclusions, de décider dans quelle mesure c'est valable ou significatif dans ces circonstances.

Cela dit, j'ai habité l'Amérique latine pendant 25 ans; j'ai été en poste du pays le plus au sud, l'Argentine, au pays le plus septentrional, le Mexique, avec beaucoup d'agitation entre les deux, et je pense évidemment à l'Amérique centrale, tout cela pour vous dire que je suis particulièrement sensible aux intérêts et aux besoins des populations de cette région. Il m'arrive même parfois de penser que nos affinités naturelles et nos échanges avec l'Europe qui sont traditionnels, nous font oublier les intérêts ou les préoccupations des populations de cette partie-là du monde. Il est important de les connaître le mieux possible pour comprendre leurs problèmes et leurs aspirations. Cela est essentiel si nous voulons nous intéresser au bien-être des gens de la région, à ce qu'ils veulent, à ce qu'ils recherchent.

Des intérêts étrangers cherchent souvent à exercer une influence, à la fois de l'Est et de l'Ouest. Ils s'opposent à toute ingérence dans leurs affaires privées. Ils s'opposent avant tout à la possibilité de créer un gouvernement de type autocrate. Ils préfèrent être les maîtres de leur destinée et c'est pourquoi ils se veulent dynamiques. Evidemment, il semble que dans toute la région les gens penchent vers une solution démocratique et je crois que quiconque en a la chance choisira ce chemin-là pour tirer le plus d'avantages possible d'un gouvernement ou d'une société nouvelle.

Depuis que vous êtes allés au Costa Rica, au Nicaragua et au Salvador, où j'ai eu le plaisir de vous accompagner, depuis quatre mois, donc, nous avons assisté à plusieurs événements significatifs. Bien que les troubles ne soient pas terminés, bien que la guérilla se poursuive, bien qu'il reste beaucoup de problèmes à résoudre, je pense que dans l'ensemble on commence à déceler certains indices positifs dans le secteur.

Pour commencer, pendant cette période, nous avons eu deux élections, et trois nouveaux gouvernements ont été instaurés. Il y a eu les élections au Salvador et au Costa Rica, à la suite de quoi un nouveau gouvernement s'est installé. Dans le cas du Salvador, il s'agit d'un gouvernement à titre intérimaire, mais dans le cas du Costa Rica, c'est un gouvernement permanent; quoi qu'il en soit, le processus est continu.

[*Text*]

We have also had the inauguration of the Government of Honduras. It was elected, of course, in November. And the election of a government in Honduras and El Salvador are perhaps the two most significant developments, since they are newly created democratic systems. In the El Salvadoran case, there are still problems to be resolved, which we will discuss later. In the case of Honduras, we have a more stable environment socially and politically, but nevertheless there are some concerns in the area about terrorism, which is beginning to be felt in certain sectors of their society, and they have articulated on this and hope that it will not go beyond the point it is at at present.

I think these are the three developments we must focus on. In the case of Honduras, it also gave rise to another perception, reflecting the need on the part of Central America, which may not be fully appreciated beyond the confines of Central America, or not appreciated to the same degree as it is appreciated in that part of the world, and that is the creation of the Central American democratic community.

Now, there is not much in the way of teeth in that organization. It is an organization that has inspired action in Honduras. At a meeting of the foreign ministers that took place at the time of, or shortly after, the inauguration of the Honduran government—a concern over the threats to the area, from outside and from inside, in terms of upsetting the democratic process—they wanted to make sure that they can reaffirm and establish the democratic process on a permanent basis and also provide a catalyst and the inspiration for a continuing process in the case of El Salvador and, hopefully, in other countries in the area. It is a group that, I think, at least must provide an indication of the interest of the Central American people. It is certainly a point of view which is articulated, even outside the group, in terms of the aspirations of the people in that area.

• 0955

We have also, during the period under review, of course, established a bilateral aid program. New countries have been incorporated into it, in the case of Nicaragua and Costa Rica. In the case of Honduras, it is an ongoing process. It is a core country, a country of concentration. I think this has been positive step as well, because we are always attempting to cast a constructive thrust into the area. We have done so to the fullest extent possible as a basis perhaps for an escalated aid involvement in future.

It is to be hoped that we can likewise extend this aid to other countries in the area, El Salvador and Panama. El Salvador is a much more needy area than Panama at present. Panama is the most buoyant, economically, that we have to cope with. Consequently, it is the area in which our trade efforts are being emphasized.

Each of the countries presents a slightly differing scenario. As I indicated earlier, in the case of Nicaragua we have cast an aid program. We have indicated that this aid is extended, and we are assuming that the basic principles of pluralism, mixed economy, and non-interventionism would be adhered to.

[*Translation*]

Un nouveau gouvernement s'est également installé au Honduras. Evidemment, il avait été élu en novembre. Les élections de gouvernement au Honduras et au Salvador sont peut-être les événements les plus significatifs puisqu'ils instaurent un nouvel ordre démocratique. Dans le cas du Salvador, il reste des problèmes à résoudre, et nous y reviendrons tout à l'heure. Dans le cas du Honduras, l'environnement social et politique est plus stable, mais le terrorisme est toujours une source de préoccupation dans le pays; il commence à se faire sentir dans certains secteurs de la société et l'on espère que le problème ne prendra pas plus de gravité qu'à l'heure actuelle.

Voilà donc les trois événements qui méritent qu'on s'y arrête. Dans le cas du Honduras, il y a un nouveau principe qui émerge, qui témoigne d'un besoin ressenti en Amérique centrale et qui n'est probablement pas bien compris à l'extérieur de l'Amérique centrale, je veux parler de la création d'une communauté démocratique centro-américaine.

Evidemment, c'est une organisation qui n'a pas grands pouvoirs. Elle a tout de même joué un certain rôle au Honduras; elle s'est manifestée à l'occasion d'une réunion des ministres étrangers peu de temps après l'entrée au pouvoir du gouvernement du Honduras; elle voulait s'assurer que le régime démocratique qui s'installait allait être permanent et voulait également servir de catalyseur pour l'avenir du mouvement au Salvador, et peut-être également, espérons-le, dans d'autres pays de la région. Je pense que ce groupe doit au moins nous donner une idée assez juste des intérêts des populations d'Amérique centrale. Il exprime des opinions réfléchies, même à l'extérieur du groupe, sur les aspirations de la population.

D'autre part, pendant cette même période, nous avons évidemment mis en place un programme d'aide bilatérale. De nouveaux pays, le Nicaragua et le Costa Rica, adhèrent maintenant au programme. Le Honduras en bénéficie de façon permanente. C'est un pays cible, un pays auquel nous accordons une aide concentrée. A mon sens, cela est très positif car nous cherchons toujours à agir de la façon la plus constructive possible dans la région. C'est ce que nous avons fait jusqu'à présent dans toute la mesure du possible, et peut-être cela servira-t-il de base à des programmes d'aide futurs.

Il faut espérer que cette aide atteigne d'autres pays de la région, le Salvador et Panama. Le Salvador en a actuellement beaucoup plus besoin que Panama. De tous ces pays, Panama est celui dont l'économie se porte le mieux. Par conséquent, c'est là que nous concentrons nos efforts commerciaux.

Le scénario diffère quelque peu d'un pays à l'autre. Comme je l'ai déjà dit, au Nicaragua, nous avons mis en place un programme d'aide. Nous avons fait connaître l'existence de cette aide et nous tenons pour acquis que les principes fonda-

[*Texte*]

We have also expressed some concern about the plight of Miskitos. We have had occasion to visit the encampments in both countries, both Honduras and Nicaragua.

With this perspective in mind—and these were the principles that were advocated by the revolutionary government, and were certainly supported by a cross-section of the population . . . .

Unfortunately, some elements of the moderate opposition—as, in Central America, they tend to refer to the people that were not part of the inner Sandinista group, but part of the group that opposed Somoza and supported the democratic solution to the country's problems—have left the country.

I suppose the most dramatic example of this has been Eden Pastora, who is perhaps the most charismatic leader of the Sandinista group. He has made some rather scathing accusations. His views have been echoed by a number of others, including Alfonso Robelo, who is the prime leader of the opposition group, the MBN, which has has a socialist orientation but does not fit the same mould as the Sandinista party.

There have been many others. There have been several military officers as well—Commander Montes Aranda and Bernardo Rappacciolli. All these individuals, of course, have made statements which have created some concern outside of Nicaragua as to the true course and ultimate aims of the revolutionary government.

Although we still cling to the hope that in the process, as we indicated earlier, the basic principles would be adhered to.

The press, likewise, has suffered under *un jeu de crise* which imposed a degree of censorship, and now that the state of emergency is in effect, of course, there are other controls.

The state of emergency was imposed on the assumption of a threat from outside, perhaps more of a perceived threat, following the exodus of Eden Pastora, who has attempted to mobilize an opposition group that might intervene in that country.

Eden Pastora has been asked to leave Costa Rica in the past month because of his involvement in counter-revolutionary activities, or at least the suspicion that he was involved. That, hopefully, will, to some degree, stabilize the relationship between Costa Rica and Nicaragua. There was some concern on that front as well.

Indeed, President Monge, in his inaugural address, has emphasized the need for security against any form of aggression and has asked for OAS guarantees of that security, since Costa Rica cannot afford to establish the kind of force that is necessary to protect itself—certainly not under today's conditions.

[*Traduction*]

mentaux du pluralisme, de l'économie mixte et du non-interventionnisme seront respectés.

Nous nous sommes également intéressés au sort des Miskitos. Nous avons eu l'occasion de visiter les camps dans les deux pays, au Honduras et au Nicaragua.

Cela étant dit, je précise que ces principes ont été prônés par le gouvernement révolutionnaire et également par une bonne proportion de la population . . .

Malheureusement, certains éléments de l'opposition modérée ont quitté le pays. En effet, comme dans le reste de l'Amérique centrale, les gens qui ne faisaient pas partie de l'élite sandiniste, mais une partie du groupe qui s'opposait à Somoza et préférait une solution démocratique aux problèmes du pays . . .

L'exemple le plus frappant est probablement celui d'Eden Pastora, le dirigeant qui est peut-être le plus fameux du groupe sandiniste. Il a porté des accusations passablement virulentes. Ses opinions ont été reprises par un certain nombre de personnes, dont Alfonso Robelo, le principal chef du groupe de l'opposition, MBN, dont l'orientation est socialiste mais qui n'est pas conforme au moule du parti sandiniste.

Il y en a eu beaucoup d'autres. Plusieurs officiers de l'armée également, le commandant Montes Aranda et Bernardo Rappacciolli. Tous ces gens-là ont, bien sûr, fait des déclarations qui ont provoqué une certaine inquiétude à l'extérieur du Nicaragua où on s'est demandé quels étaient les véritables objectifs du gouvernement révolutionnaire.

Pourtant, nous n'avons pas tout à fait abandonné l'espoir de voir le nouveau système fonctionner, les principes fondamentaux respecter.

De son côté, la presse a souffert d'une certaine censure et, maintenant que l'état d'urgence a été déclaré, il y a bien sûr d'autres contrôles.

On a déclaré l'état d'urgence sous prétexte de menace de l'extérieur, menace peut-être plus imaginée que réelle, après le bannissement d'Eden Pastora qui a essayé de gagner à sa cause un groupe d'opposition dans l'espoir qu'il pourrait agir dans ce pays.

On a demandé à Eden Pastora de quitter le Costa Rica le mois dernier à cause de ses activités contre-révolutionnaires, ou du moins parce qu'on le soupçonnait de telles activités. Espérons que cela réussira à stabiliser les relations entre le Costa Rica et le Nicaragua. Là aussi, certaines inquiétudes persistent.

D'ailleurs, le président Monge, dans son discours d'inauguration, a insisté sur la nécessité de se protéger de toute forme d'agression et demandé à l'OEA de lui garantir cette sécurité puisque le Costa Rica n'a pas les moyens d'entretenir une armée nécessaire à sa protection, en tout cas pas dans les circonstances actuelles.

[*Text*]

• 1000

I might add—I did not indicate it earlier—that economic circumstances throughout the area are particularly difficult. I guess there is no country in a more difficult situation, in some respects, than Costa Rica, which has a total debt of about $4 billion. They cannot afford the kind of security other countries seem to have been able to acquire in terms of armed forces, and consequently they are asking for some form of guarantee. This has not been forthcoming. It is just an idea he floated, along with the emphasis he placed during his inaugural speech on some of the motherhood concepts, such as production, social justice, democracy, and the re-establishment of ethical values among government personnel. These are the basic thrusts of his new government.

The government itself is, of course, having to cope with an incredible economic problem—the need to negotiate with the IMF as a means of establishing a basis for loans and credits necessary to revitalize the economy, because right now they are not considered very creditworthy. The kinds of adjustments that would have to be made are going to have a social impact that is going to affect individuals within the country. It is going to have a social impact, certainly, and consequently it is difficult for the government. I cannot imagine a more difficult period for that government to assume office. It has to cope with these difficulties, which I do not think can be resolved within the four-year timeframe of the existing government. Nevertheless, a start has to be made. If they proceed and are successful in getting it moving, I am sure that kind of credit will be cast onto the government.

Unfortunately, in the case of Costa Rica, as in the case of Honduras, we have had a number of terrorist incidents, which is very, very unusual—in fact, unheard of in the case of Costa Rica. We have had about four fairly serious ones in the course of the last year. Again, the country is conscious of this, and is attempting to ensure it does not get out of hand.

In the case of El Salvador, we have, I guess, three major developments there. First of all is the election. I, along with one of the members of the subcommittee, had the good fortune of being present at the elections in an unofficial capacity. We have also been exposed to others who participated in or observed the process. I think that without exception, everyone is impressed with the way it was carried out.

Nothing was perfect. Sure, there were rough edges. Nevertheless, the process was undertaken, we think, in a very open manner. It was certainly observed by up to 200 people, individuals from 28 different countries and organizations. I think 21 of the 28 you could consider as being from democratically inclined countries. When I say that, I do not refer primarily to observers in the official capacity, but unofficial observers from countries such as France and Mexico and Spain and others who actually served the purpose of observing. If you can accept their credibility, as I am sure you can, what they had to say will be taken into account in making any judgment on the process itself. They were positive. I am not conscious of a single observation that was made of any serious nature that could suggest that the electoral process was

[*Translation*]

Je n'en ai pas parlé plus tôt, mais la situation économique de toute la région est assez mauvaise. Le Costa Rica est, à certains égards, le pays qui traverse la période la plus difficile, ayant accumulé une dette de quelque 4 milliards de dollars. Ce pays n'a pas les moyens de se payer le même genre de sécurité que les autres, eu égard aux forces armées et c'est pourquoi il demande une certaine forme de garantie. Mais aucune garantie ne lui a encore été offerte. C'est une simple idée que le président a lancée en même temps qu'il a mis l'accent dans son discours inaugural sur certains principes de base, comme la production, la justice sociale, la démocratie et le rétablissement de la conscience professionnelle chez les fonctionnaires. Ce sont là les grands objectifs de son nouveau gouvernement.

Le gouvernement doit, évidemment, faire face à un problème économique de très grande envergure. Il devra négocier avec le FMI pour établir la base de prêts et de crédits nécessaire pour relancer l'économie, parce que, à l'heure actuelle, ce pays n'a pas une très bonne réputation de solvabilité. Les ajustements qui devront être faits auront une incidence sociale sur la population du pays, ce qui rendra la tâche très difficile au gouvernement. Je ne peux pas imaginer un moment plus difficile pour un gouvernement d'assumer le pouvoir. Il devra faire face à ces difficultés qu'il pourra difficilement, à mon avis, régler pendant son mandat de quatre ans. Mais il faut commencer quelque part. S'il réussit à mettre la machine en marche, je suis certain qu'il en récoltera les fruits.

Malheureusement, dans le cas du Costa Rica, comme au Honduras d'ailleurs, il y a eu un certain nombre d'actes de terrorisme, ce qui est très rare et même rarissime surtout au Costa Rica. Il y en a eu quatre assez graves l'année dernière. Le pays est conscient de ce problème et essaie de le résoudre avant qu'il ne prenne trop d'ampleur.

Trois événements majeurs se sont produits au Salvador. Il y a d'abord eu les élections. J'ai eu la chance d'assister à ces élections, avec un membre du Sous-comité, à titre officieux. Nous avons également communiqué avec d'autres personnes qui avaient participé au processus ou l'avaient observé. Tous ceux avec qui nous avons parlé ont été, sans exception, très impressionnés par la manière dont ce processus s'est déroulé.

Mais rien n'est parfait et il y a eu quelques petits problèmes. Néanmoins, le processus s'est déroulé, à notre avis, très librement. Quelque 200 personnes originaires de 28 pays et organisations différents ont observé les élections. Et des 28 pays qui ont envoyé des observateurs, 21 sont considérés comme des pays à tendance démocratique. Je ne veux pas surtout parler d'observateurs officiels, mais d'observateurs officieux de pays comme la France, le Mexique et l'Espagne, et d'autres qui sont allés simplement observer le processus électoral. Ces personnes à mon avis sont très fiables et l'on devrait tenir compte de leur apport avant de porter un jugement quelconque sur le déroulement du processus en soi. Ils ont fait des rapports très positifs. Je ne suis au courant d'aucune observation sérieuse qui pourrait porter à croire que des actes frauduleux ont été commis ou

[*Texte*]

fraudulent or was not in keeping with an open process; this is certainly very desperately desired by Dr. Bustamente, who more or less established his life-long goal in achieving an election one could look back on as being a mammoth achievement.

So this really creates a new era for El Salvador. Of course, there are many obstacles; there are many challenges and problems ahead. Nevertheless, it provides a basis for that country to establish itself in a democratic framework.

Whereas there has been concern recorded as to how the government succeeds and how the agrarian reform develops and how the people are taken care of, one basic factor has to be taken into account, and that is the fact that this is an elected government that has to be held accountable to the people. The people who were voting were not oppressive landlords; they were peasants, for the most part, and they were all equally concerned with bringing about this kind of democratic solution and, hopefully, a better way of life for themselves in the long run.

• 1005

The economy suffers. Of course, it suffers, perhaps in some respects more than the others, because much of its economic infrastructure was damaged as a result of the rural warfare that has been going on for at least three years—and earlier than that.

When the terrorism was directed towards industries in the country, many of these industries had to close up. Kidnappings and assassinations resulted in the closure of companies. As a result, 50 per cent of industrial production came to a halt. Of course that has had a negative effect on the ability of the economy to generate income and to support itself. So this has to be revived; confidence has to be re-established; the country has to be pacified to the point where the people can move ahead in that area.

Agrarian reform is a very important sector, but at the utmost it would account for 40 per cent of the livelihood of the people in the workforce who would be involved in that country. The rest has to come out of the industrial or other sectors. Therefore, it is very important actually to provide the wherewithal for development on the industrial side. This is very much a factor which has been taken into account by the members of the government today.

I might add that, somewhat unusually—although I think very pragmatically—the government has succeeded in harmonizing its establishment, even though, of course, it lacks the involvement of the leftist element, a lack which some members have criticized.

They do have a balanced structure within the groups that participated in the elections. At one point it was feared that maybe the Christian Democrats would be excluded. However, they revamped the legislation establishing one vice-president, and they were able to establish three—one from each of the

[*Traduction*]

que les élections n'ont pas été entièrement libres. C'était certainement la grande ambition du docteur Bustamente que de voir se dérouler dans son pays des élections libres, ce qu'il considère comme une grande réalisation.

C'est donc l'aube d'une ère nouvelle au Salvador. Il reste encore bien des obstacles, bien entendu, bien des défis et bien des problèmes. Cependant, ces élections serviront de base à l'établissement d'une structure démocratique dans ce pays.

Certains s'inquiètent de la structure du gouvernement, des progrès de la réforme agraire et de la manière dont la population est servie. Mais il y a une chose qu'il ne faut pas perdre de vue et c'est le fait qu'il y a là un gouvernement élu responsable devant la population. Ce ne sont pas les propriétaires tyranniques qui ont voté; ce sont pour la plupart des paysans qui partageaient la même préoccupation, à savoir arriver à une solution démocratique pour leur pays dans l'espoir d'améliorer leur qualité de vie.

L'économie souffre. Il y a des secteurs qui souffrent plus que d'autres parce que l'infrastructure économique a été gravement endommagée à la suite des guerres rurales qui se livrent depuis au moins trois ans, sinon plus.

Lorsque le terrorisme était dirigé contre les industries du pays, un grand nombre d'entre elles ont dû fermer leurs portes. Les kidnappings et les assassinats ont entraîné beaucoup de fermetures d'entreprises. Par conséquent, quelque 50 p. 100 de la production industrielle s'est arrêté. Cela a, bien entendu, eu une incidence négative sur la capacité de l'économie de créer des revenus et de subvenir à ses besoins. Il faut donc rétablir l'infrastructure économique, rétablir la confiance. Il faudra rétablir la paix dans le pays si l'on veut réaliser des progrès en ce sens.

La réforme agraire est un secteur très important mais qui ne peut faire vivre que quelque 40 p. 100 des travailleurs du pays. Le reste doit venir des secteurs industriels ou des autres secteurs. Il est donc très important de promouvoir l'expansion industrielle. C'est un facteur dont les députés tiennent compte.

Il convient d'ajouter ici qu'il s'est produit quelque chose d'assez inhabituel, bien que je pense que ce soit des plus raisonnables, en ce sens que le gouvernement a réussi à réunir les différents secteurs de la société bien qu'il n'ait pas pu rejoindre l'élément gauchiste, une lacune que certains ont critiquée.

Il y a un certain équilibre entre les divers groupes qui ont pris part aux élections. On a craint à un moment donné que les démocrates-chrétiens ne soient exclus. Toutefois, la loi a été modifiée de manière à créer trois postes de vice-présidents, un pour chaque parti. Qui plus est, on a réparti les portefeuilles de

[*Text*]

parties. Not only that, they also went beyond that and divided up the portfolios pertaining to the various ministers and pertaining to each of the parties, the major parties, under consideration. So here we have a situation where they are trying to accommodate all political segments. They have even left the door open for the guerrilla forces, should they choose to participate in an electoral process. I guess the next competition will take place next year when a permanent president will be elected.

But for the time being, they have established this working arrangement, and it is, I think, laudable that they have been able to do this, because the political feeling and the political aspirations in that part of the world—in all of Latin America—tends to be at times volatile, and it tends to express itself in very dogmatic terms. There is not always consideration for the next man's party. But in this case they have been able to establish a working relationship. It may not be all sweetness and light, but nevertheless it is a relationship which seems at least to reflect the views of those who participated in the elections. Hopefully, this would also extend to the population at large.

So, I think this is a positive accomplishment which places them in a category of warranting more support, because they need the support to maintain this process and to give impetus to the electoral solution which they so ardently seek. The sympathies for that approach are borne by most countries in the area, certainly by those with established democratic governments. I think this is a factor which must be borne in mind in making any judgments on the situation in El Salvador.

In the case of Panama, which is the last member of our group, since we are so heavily involved in the problem areas, perhaps we do not have to worry so much about, because Panama seems to fit to some degree outside of that sector. It is not directly involved in the line of fire, if I could use that expression. They have an economy which is still in a debt situation but, nevertheless, is more buoyant.

The U.S. dollar currency prevails, of course, and they assist them in any balance of payment problems that may develop. They look at the development in the area in a very pragmatic sense, and they have talked to us in terms of major co-operative endeavours in a number of sectors which pertain to all all of the countries in Central America, namely railways, ports, telecommunications, and agricultural development. All of these sectors are necessary for development purposes, and Canada offers an expertise that can make a potential contribution to their realization. And Panama is perhaps one example of where it can be established initially more easily, because it does not have quite the same economic difficulties that are faced in the rest of the area.

• 1010

In the case of the other countries, I think aid is going to be very, very important in terms of providing the assistance that is necessary for development and later the wherewithal, the

[*Translation*]

divers ministres appartenant à chacun des partis, des principaux partis impliqués dans les élections. Le gouvernement essaie donc de partager le pouvoir entre les divers secteurs politiques. Ils ont même laissé la porte ouverte aux forces de la guérilla pour le cas où ils décideraient de participer au processus électoral. J'espère que les prochaines élections auront lieu l'année prochaine lorsqu'un président permanent sera élu.

Mais pour le moment, ils sont arrivés à cette entente de travail et je pense qu'il est tout à fait louable qu'ils aient réussi à le faire parce que les sentiments et les attentes politiques dans cette région du monde, dans toute l'Amérique latine, sont une question fort délicate qui se manifeste souvent en termes dogmatiques. On n'accorde pas toujours la considération qu'il mérite au parti du voisin. Mais dans le cas qui nous occupe, on semble avoir réussi à établir des relations de travail. Ce n'est peut-être pas toujours facile, mais c'est une relation qui semble au moins refléter les opinions de ceux qui ont pris part aux élections. Il est à espérer que cela se transmette à la population dans son ensemble.

C'est donc à mon avis une réalisation positive qui justifie une recrudescence de l'appui que nous donnons à ce pays, en partie parce qu'ils ont besoin d'appui pour maintenir ce processus et donner de l'ampleur à la solution électorale pour laquelle ils déploient tellement d'efforts. Cette approche est considérée d'un oeil très favorable par la majorité des pays de cette région, surtout ceux qui ont des gouvernements démocratiques établis. Je pense que nous devons tenir compte de ce facteur avant de rendre un jugement sur la situation au Salvador.

Dans le cas de Panama qui est le dernier membre de notre groupe, comme nous sommes tellement impliqués dans les secteurs problèmes, nous n'avons pas beaucoup à nous inquiéter car ce pays peut être considéré, à certains égards, comme étant à l'extérieur de ce secteur. Il n'est pas directement impliqué dans la ligne de feu, si vous me permettez l'expression. L'économie panaméenne est toujours déficitaire mais néanmoins stable.

Le dollar américain prédomine, bien entendu: les États-s-Unis aident Panama quand celui-ci a des problèmes de balance des paiements. Ils ont une approche très réaliste au développement de cette région et ils nous ont parlé de grandes entreprises coopératives dans un certain nombre de secteurs qui intéressent tous les pays de l'Amérique centrale, à savoir les chemins de fer, les ports, les télécommunications et le développement agricole. Tous ces secteurs sont indispensables au développement et le Canada a les experts nécessaires qui permettraient d'y apporter une contribution. Panama pourrait peut-être constituer un point de départ facile d'accès car ce pays ne semble pas faire face aux mêmes difficultés économiques que le reste de la région.

Dans le cas des autres pays, l'aide au développement sera cruciale car elle est indispensable à l'autosuffisance qui donnera lieu à des rapports commerciaux florissants et fiables.

[*Texte*]

self-sufficiency, that would give rise to a reliable and buoyant trade relationship.

I think that is basically what I would like to say, in a very general sense, about the area.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Ambassador.

Before I put a question to Ambassador Sirrs, I would like to have the agreement of the members of the committee as to the time of adjournment. Can I propose 12 noon for this sitting? Would this be agreeable? This would give everybody a chance to put questions to the ambassador.

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Mr. Sirrs, you have served as a Canadian representative and in other capacities, and you have lived in Latin America and Central America for many years; more, sir, than any one of us here has. You have witnessed the evolution of societies, and you have witnessed this irreversible movement towards the rejection of most of the old régimes in the isthmus of Central America. Would you as an observer, as an expert in fact, because you represent your country, say that one would have to be a Marxist-Leninist to even attempt to overthrow régimes like the Somoza régime?

Ambassador Sirrs: No, I do not think so. I think indeed that was the effort that was made in the case of Nicaragua. The Sandinista element, which has been accused of being Marxist-Leninist in its basic structure and the terms of the major element that supports it, allied itself with a number of individuals who live in that country. It certainly was not confined to one group versus another. There were a number of groups in Nicaragua that opposed the Somoza government, who wanted to change it. They wanted to change the whole structure of society, and it was not in terms of establishing another feudal system, so to speak, it was an attempt to really democratize the society and establish a democratic system, an avenue by which the people could express their interests and their desires.

I think that same process continues throughout the whole area, basically. I think the people themselves are seeking that kind of solution. And to the extent that that kind of solution is denied, you develop potential conflicts, or dissident elements that tend to break away. This is the kind of problem that one faces. Perhaps in all of Latin America you have that kind of problem.

You see attempts being made to liberalize the system—to provide greater opportunities for the well-being of the people and to provide them opportunities of expression, politically. They are very political animals in Latin America. They play at politics in a sometimes very aggressive way, certainly with a considerable amount of interest. I feel that even in the case of Salvador—I happened to be there on April 28 during the national assembly meeting when it was decided to create these three vice-presidencies. Certainly the euphoria rubbed off in the assembly in terms of the yelling and screaming and people expressing themselves perhaps much more vociferously than

[*Traduction*]

Voilà ce que j'avais à dire en général au sujet de cette région.

Le président: Merci beaucoup, monsieur l'ambassadeur.

Avant de passer aux questions, je voudrais que les membres du Comité s'entendent sur l'heure à laquelle nous lèverons la séance. Je propose que nous la levions à midi. Êtes-vous d'accord? Cela donnera largement le temps à chacun d'entre vous de poser ses questions.

Une voix: D'accord.

Le président: Monsieur Sirrs, vous avez occupé diverses fonctions, notamment celle de représentant du Canada. Vous avez vécu en Amérique latine et en Amérique centrale pendant de nombreuses années. Vous avez donc beaucoup plus d'expérience que nous à cet égard. Vous avez pu suivre l'évolution des sociétés et le mouvement inéluctable qui a conduit au rejet de la plupart des vieux régimes dans l'isthme de l'Amérique centrale. A titre d'observateur, à titre d'expert, parce que vous représentez votre pays, faut-il absolument être marxiste-léniniste pour essayer de renverser des régimes comme celui de Somoza par exemple?

M. Sirrs: Non, je ne pense pas. De fait, c'est ce que l'on a pu constater au Nicaragua. Le groupe sandiniste, qui a été étiqueté marxiste-léniniste à cause de sa structure fondamentale et des appuis qu'il a reçus, a rallié beaucoup de gens dans ce pays. Il ne s'agit certainement pas d'un groupe homogène car il y avait au Nicaragua divers groupes qui s'opposaient au gouvernement Somoza et voulaient en changer. Ces groupes voulaient changer toute la structure de la société, non pas pour la remplacer par un autre régime féodal, pour ainsi dire, mais plutôt pour la remplacer par un régime démocratique permettant à la population d'exprimer ses intérêts et ses souhaits.

Je pense que le même processus se poursuit dans toute la région. La population elle-même aspire à cette solution et c'est quand elle est brimée que les conflits potentiels surgissent et les éléments dissidents se manifestent. Voilà le genre de problème auquel on se heurte. Ce problème est peut-être universel dans toute l'Amérique latine.

On essaie de libéraliser le régime, d'offrir à la population un mieux-être et la possibilité de s'exprimer du point de vue politique. En Amérique latine, la population est très politisée et cela se manifeste parfois d'une façon agressive, et l'intérêt pour les questions politiques est très vif. Je me trouvais au Salvador le 28 avril quand l'Assemblée nationale a décidé de nommer trois vice-présidents. L'euphorie était à son comble à l'Assemblée, les gens s'exprimant de façon beaucoup plus tumultueuse qu'au Canada, mais cela témoignait d'un intérêt très vif pour ce qui se passait. A mon avis, c'est très bon signe, car les gens s'expriment. Les choses ne vont pas bien, mais au

[*Text*]

they would in Canada, but nevertheless it noted a tremendous interest in what was going on. I think that is a healthy sign in itself, these people being able to express themselves. Things may not be going well, but at least people can express their opinions and consequently, hopefully, ultimately it will result in something that reflects what people want.

The Chairman: So you would say, then, that it is a little simplistic and unfair to brand all the new movements as being Marxist-Leninist inspired, and unless you are one of those, you should be happy with the régimes, be they régimes like the Somoza régime?

Ambassador Sirrs: No, no. Any number of groups— the people at large can seek that kind of solution. Even though they are repressed momentarily, this would be an ultimate objective they would seek to implement.

The Chairman: Yesterday, we received, as a witness, Colonel Majano from El Salvador. He indicated to us that he had been away from his country since March or April of 1981, and he told us why he was living in Mexico. He also told us that he had visited a good number of countries, but in answer to my question in regard to whether it was an oversight on his part not to say that he had been in Cuba, the U.S.S.R or eastern European countries, he said, no, he do not go to these countries, they do not influence him at all.

• 1015

We keep hearing people branding movements against the regime in El Salvador as being Marxist-Leninist inspired and yet one of the leaders of the movements confessed yesterday, in fact admitted that they had no communication whatsoever with these countries. One person we met in El Salvador said that he had yet to see a Cuban, dead or alive, in El Salvador, and he had been a keen observer of the situation in El Salvador.

But since you are a resident, almost, of El Salvador and can claim that you have followed the evolution more closely than we have, you must have served during Mr. White's tenure, the former U.S. ambassador. I do not know what kind of person Mr. White is or was—I have never met him—but he had very interesting comments to make about the now president of the assembly. I know that Congress has just unanimously adopted the . . . This is from my notes, and refers to last Wednesday:

> An angry house committee, Wednesday, ordered the State Department to furnish information on controversial El Salvadoran right-wing politician Roberto D'Aubuisson. The House Foreign Affairs Committee, without dissent, approved the resolution of inquiry regarding the visa status and political views and activities of the man who is now the President of El Salvador's newly elected Constituent Assembly.

I ask you this, Mr. Ambassador, because some people associate the Major with the assassination of Bishop Romero, and this is a very serious accusation aimed at one of the most important political leaders of an emerging country, an emerg-

[*Translation*]

moins les gens peuvent exprimer leur opinion et en conséquence, c'est à espérer, les mesures qui seront prises refléteront leurs souhaits.

Le président: Vous diriez donc qu'il est un peu simpliste et injuste de qualifier tous les nouveaux mouvements d'inspiration marxiste-léniniste, et que toute la population, sauf ceux qui se réclament de cette appartenance idéologique, devrait se contenter de régimes comme celui de Somoza.

M. Sirrs: Pas du tout. Il y a beaucoup de groupes . . . La population en général peut revendiquer ce genre de solution. Même s'il y a répression pour l'instant, c'est quand même l'objectif ultime qu'on recherche.

Le président: Hier, nous avons entendu le témoignage du colonel Majano du Salvador. Il nous a dit qu'il avait quitté le Salvador en mars ou avril 1981, et qu'il vivait au Mexique. Il nous a également dit qu'il s'était rendu dans un certain nombre de pays, mais lorsque je lui ai demandé si c'était par négligence qu'il avait omis de dire qu'il était allé à Cuba, en Russie et en Europe de l'Est, il m'a répondu que non, qu'il n'allait pas dans ces pays, que ceux-ci ne l'influençaient pas du tout.

Il y a toujours des gens qui disent que les mouvements qui luttent contre le régime au Salvador sont des mouvements marxistes-léninistes alors que l'on sait qu'un des chefs de ces mouvements a avoué hier, a en fait admis qu'il n'avait aucun lien avec ces pays. Nous avons vu nous-mêmes au Salvador quelqu'un qui nous a dit qu'il n'avait jamais vu de Cubains, morts ou vifs, au Salvador et qu'il observait pourtant très attentivement la situation au Salvador.

Étant donné que vous êtes presque résident du Salvador, vous pouvez prétendre avoir suivi l'évolution de beaucoup plus près que nous n'avons pu le faire, vous deviez être là-bas du temps de M. White, ancien ambassadeur des États-Unis, qu'en dites-vous? Je ne sais qui était ou qui est M. White, je ne l'ai jamais vu, mais il a fait des observations très intéressantes sur le président actuel de l'Assemblée. Je sais que le Congrès vient d'adopter à l'unanimité le . . . Cela vient de mes notes et c'était mercredi dernier:

> Mercredi, un comité de la Chambre furieux a ordonné au département d'État de fournir des renseignements sur un homme politique de la droite salvadorienne controversée, Roberto D'Aubuisson. Le Comité des affaires étrangères de la Chambre a approuvé à l'unanimité la résolution demandant que l'on fasse enquête sur le statut et les opinions et activités politiques de l'homme qui est maintenant président de la nouvelle assemblée constituante du Salvador.

Si je vous pose la question, monsieur l'ambassadeur, c'est que certains disent que le major serait lié à l'assassinat de l'évêque Romero, et il est évident que c'est une accusation très grave surtout lorsqu'il s'agit d'un des chefs politiques les plus

[*Texte*]

ing new society. I wonder if you have recently discussed this Mr. Hinton, your colleague, as to whether D'Aubuisson is the same person now as he was when Mr. White was in El Salvador.

Ambassador Sirrs: Yes, I have raised the question with Ambassador Hinton, but of course he does not wish to discuss a colleague, or an ex-colleague, and he choses to defer any discussions on that particular question.

As for D'Aubuisson, again, he is a government official. I think I have heard the same stories and the same accusations. I cannot comment on the validity of those accusations. I do not suppose any of them have been proven. There are suspicions. But I think that the important thing to bear in mind is that the individual has been elected. He does not represent the majority; he just represents a segment of the population, a fairly significant segment. They must have reasons for electing him. If it is found that he is guilty of the crimes of which he is accused and would ultimately be tried, I do not know. This is something that has to be borne out. But for the time being, he is President of the General Assembly.

The person who has taken over as president, Magana— just to give you an idea of the divergent colouration of the government and the different points of view—anyone who might call Magana rightist stooge, as I think I have heard said by some of the groups that try to discredit the government, should bear in mind that ARENA, D'Aubuisson's party, consider him a communist. In fact, I have heard Redaelli, the Secretary General of the ARENA party, state that he has no confidence at all in this man because of his ultra-socialist views. So you have different perceptions and different ways of seeing it. But there are different elements in the government so D'Aubuisson is not the prime force. He is one of the elements within that government.

I still think that the Christian Democrats have a very distinct say in what happens in that government. I still think that Duarte himself, although he is on the sidelines and philosophizing about the future and what he is going to do about the election, is still a factor. He is still an individual who has some say in what goes on. Their views have been felt. In fact, they would not even be in there had they not had that kind of influence and I suppose you must say also, the United States is very concerned of making sure they have that kind of influence or at least being part of the government to represent a broad spectrum of society. But D'Aubuisson—there are a lot of reservations being expressed about him. I cannot comment on these personally. I feel you would have to look at the political situation in its entirety, in terms of all the components within that government, and one tends to counterbalance the other or tends to moderate the other. I do not think any one group can assert itself to the exclusion of the interests of the other. I think all these interests have to be taken into account, they have to arrive at some understanding or some degree of compromise.

[*Traduction*]

importants d'un nouveau pays, d'une nouvelle société. Avez-vous récemment discuté de cela, avec votre collègue monsieur Hinton? M. D'Aubuisson est-il ce qu'il était lorsque M. White était au Salvador.

M. Sirrs: Oui, j'ai soulevé la question avec l'ambassadeur Hinton, mais il n'avait évidemment pas discuté d'un collègue ou d'un ex-collègue et n'a donc pas répondu précisément.

Pour ce qui est de D'Aubuisson, il fait partie du gouvernement. Je crois avoir entendu déjà ce même genre d'accusations, je ne puis vous dire si elles sont valides ou non. Je ne pense pas qu'elles aient jamais été prouvées. Ce sont des soupçons. Ce qu'il ne faut toutefois pas oublier, c'est que l'individu a été élu. Il ne représente pas la majorité, mais un segment de la population assez important. Il doit bien devoir son élection à quelque chose. Si l'on s'aperçoit qu'il est coupable des crimes dont il est accusé et qu'il doit finalement être jugé, je ne sais pas. C'est quelque chose qu'il faudra voir. Pour le moment toutefois, il est président de l'assemblée générale.

La personne qui est devenue président, Magana, pour vous donner une idée des différentes tendances et des différents points de vue du gouvernement, a été traitée par certains groupes qui essaient de discréditer le gouvernement de comparse de la droite, mais il faut bien se souvenir que le parti de D'Aubuisson, ARENA, le considère comme un communiste. En fait, j'ai entendu Redaelli, le secrétaire général du parti ARENA, déclarer qu'il n'avait aucune confiance en cet homme à cause de ses idées ultra-socialistes. Les choses sont donc perçues différemment selon le point de vue d'où on se place. Or, il y a différents éléments dans le gouvernement qui font que D'Aubuisson n'est pas la seule et unique force. Il est un des éléments qui composent ce gouvernement.

Je pense que les démocrates-chrétiens ont vraiment leur mot à dire dans ce qui se passe au sein de ce gouvernement. Je pense également que Duarte lui-même, même s'il se trouve un peu en marge et s'il théorise sur l'avenir et sur ce qu'il fera, reste un facteur. Il continue à dire son mot sur ce qui se passe. Son point de vue n'est pas négligé. En fait, il ne serait même pas là sans ce genre d'influence et je suppose que l'on peut également dire que les États-Unis s'inquiètent beaucoup de s'assurer qu'ils ont ce genre d'influence ou du moins que le gouvernement représente un large éventail de la société. On a beaucoup de réserves vis-à-vis de D'Aubuisson. Je ne puis vous dire ce que j'en pense personnellement. Je pense qu'il vous faut envisager la situation politique dans son ensemble, en considérant tous les éléments du gouvernement qui, finalement, s'équilibrent et se modèrent mutuellement. Je ne pense pas qu'un groupe puisse s'affirmer à l'exclusion des intérêts de l'autre. Je crois que tous ces intérêts doivent être pris en considération pour que l'on arrive à une entente ou à un genre de compromis.

[*Text*]

• 1020

The Chairman: I know that the transitional government, the big task ahead is to establish a certain credibility in the international theatre, the global theatre, and it is not going to be easy. It is not going to be made easier if some of the crimes that have occurred since the election have not been resolved. Three or four mayors, Christian Democrats, have been assassinated since the election. In the minds of the people—they sort of expected that the election would be the beginning of the solution and then everything would be rosy and nice and peaceful in El Salvador after the election. I do not think this has happened. I would like to have your comments on the assassination of the Christian Democrat mayors.

And also, before I turn to someone else, I would like, for the record, to establish that when you mentioned that Costa Rica has no army, it is not because of its economic situation. They have not had armies for a long time, much before the economy of Costa Rica, like economies of other countries, became a problem.

So, would you tell us what effort the government is making to establish that credibility that it is absolutely necessary on the international scene and what they will do to solve the problems of the assassinations that have not been resolved yet.

Ambassador Sirrs: I have not heard any recent developments on that particular case. It is an ongoing case and we are told that the investigations are continuing. It is one of many problems which the government faces, obviously. I do not know how they establish their priorities, whether that happens to be a very prominent priority or not. They certainly have problems in establishing or maintaining or ensuring that the political process continues on a viable basis. They certainly have problems in asserting or stimulating the economy so they can provide more livelihood for the people. They certainly have problems in terms of making reality out of agrarian reform in a tangible and acceptable manner.

So these are all things that the government is coping with. I do not know how many they can cope with at once and whether they feel it is necessary at this stage in time to give priority to the issue you raised. I assume this is an ongoing concern of theirs. They have indicated to us and indicated to others that it is, but we have not seen any results. I do not really know if it is a question of not being able to get enough evidence to convict given people or whether there is some other reason that delays the proceedings. But that is certainly one of the problems, and it is one of many which the government is facing presently.

In the case of the Costa Rican situation that you mentioned on the army side —they have not had an army since 1948, since the last revolt—but recently they have been talking about the need for an army because of many border incursions and many skirmishes they have had. They had two denunciations, this was by the Minister of Foreign Affairs last week, and so they feel they cannot control their own border. They had four border guards, and they were not enough to do the

[*Translation*]

Le président: Je sais que le gouvernement transitoire a pour grande tâche de se donner une certaine crédibilité sur la scène internationale et que ce ne sera pas facile. Ce sera encore moins facile si certains des crimes qui ont eu lieu depuis les élections ne sont pas éclaircis. Trois ou quatre maires démocrates-chrétiens ont été assassinés depuis les élections. La population s'attendait un peu à ce que les élections soient le début de la solution et espérait que tout serait calme au Salvador après les élections. Je ne pense pas que ce soit exactement cela. J'aimerais avoir vos commentaires sur l'assassinat des maires démocrates-chrétiens.

J'aimerais d'autre part, avant de passer à quelqu'un d'autre, établir que lorsque vous avez dit que le Costa Rica n'avait pas d'armée, ce n'était pas du fait de sa situation économique. Il y a en effet très longtemps que ce pays n'a pas d'armée et bien avant que l'économie de Costa Rica, comme celle des autres pays, ne soit en difficulté.

Pourriez-vous nous dire quel effort fait le gouvernement pour établir cette crédibilité qui est absolument essentielle sur la scène internationale et comment il entend résoudre les problèmes posés par les assassinats qui n'ont toujours pas été éclaircis?

L'ambassadeur Sirrs: Je n'ai pas entendu de nouvelles récentes sur ce cas particulier. On nous dit que les enquêtes se poursuivent. C'est un des nombreux problèmes auxquels fait face aujourd'hui le gouvernement. Je ne sais pas comment il établit ses priorités, si c'est pour eux une grande priorité ou non. Il a certainement des difficultés à établir ou à maintenir ou encore à assurer le maintien du processus politique. Il a également des problèmes pour stimuler l'économie afin de donner aux gens de quoi vivre. Il y a certainement des problèmes dans l'application d'une réforme agraire concrète et acceptable.

Ce sont donc les problèmes auxquels doit faire face le gouvernement. Je ne sais pas combien il pourra en résoudre immédiatement et s'il estime qu'il est nécessaire maintenant de donner la priorité aux problèmes que vous avez soulevés. Je suppose que c'est quelque chose qui ne peut se régler immédiatement. On nous a dit que c'est la situation, mais je n'ai encore vu aucun résultat. Je ne sais vraiment pas si c'est parce qu'ils ne réussissent pas à trouver suffisamment de preuves pour condamner certains suspects ou s'il y a d'autres raisons qui peuvent expliquer ces retards. C'est évidemment là un des problèmes, mais ce n'est certainement pas le seul.

Dans le cas du Costa Rica, ce pays n'a pas d'armée depuis 1948, depuis la dernière révolte, mais récemment il s'est interrogé sur la nécessité de se doter d'une armée devant les nombreux problèmes de frontières qu'il a rencontrés et les nombreux conflits qui le frappent. Il y a eu deux dénonciations par le ministre des Affaires étrangères la semaine dernière et ils estiment donc qu'ils ne sont pas en mesure de surveiller leurs propres frontières. Ils avaient aux frontières quatre

[*Texte*]

job. So they talked in those terms and consequently feel that, rather than pursue that route, they would like to pursue a guaranteed route, but presumably through the OAS or some similar organization.

The Chairman: I would like to be able to come back and put more questions to you, Mr. Ambassador, but there are 15 minutes allowed to each member on the first round. So, I will recognize the person who is the initiator of your coming to this committee, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. We welcome you here, Mr. Ambassador. I wonder if I could ask you to take a little further your comment about the land reform in El Salvador and to what degree it is being halted or suspended or carried forward. I ask this because we have heard conflicting reports in the committee. Some have used the term that it has been halted. We do have evidence, though, that various decrees have been passed by the constituent assembly which generally are continuing with the land reform program. I am referring to decree no. 3, and decree no. 3, I understand, basically confirmed the three basic reforms of the previous government. That was passed on April 28. On May 18 there was decree No. 6, which allowed the renting of land for cotton and various other activities. I think it would be helpful if you could explain to the committee what your understanding is of the present government's attitude towards the land reform program.

• 1025

Ambassador Sirrs: Yes. The present government's attitude to the land reform program, to the extent that I can make it out in my conversations not only with the government but with members of the previous government, individuals who were responsible for developing the program, is essentially positive. I have talked to a number of people about this, because the concern has been registered with us on a number of occasions, as a result of inquiries made in Canada by a number of interested groups as well as in other parts of the world—obviously, it has become an active issue. It was Morales Erlich; Morales Erlich is considered the architect of agrarian reform. He is a confidante of Duarte, formerly a vice-presidential candidate and one of the members of the junta. Morales Erlich was quite doctrinaire about the agrarian reform program. Indeed, prior to this new government, he was being assailed by the private sector in terms of how terrible this was and how it would not provide the kind of stimulus that was necessary to develop agriculture, et cetera. But Morales Erlich said he was quite happy with the framework that was being established and with the government intent, certainly as reflected by Majano and others—there may be, obviously, people within the government who are not happy with the process; presumably, when you talk about the ARENA Party, they have distinct reservations about the program. But even they have said they go along with the basic aspect of it.

What they are concerned about, and what they are trying to adjust, is the Tiller program that goes beyond May 18. May

[*Traduction*]

gardes qui ne réussissaient pas à tout faire. C'est donc ainsi qu'ils se sont exprimés et qu'ils ont déclaré qu'ils seraient probablement mieux d'envisager quelque chose de plus sûr, probablement par l'intermédiaire de l'Organisation des États américains ou d'un autre organisme similaire.

Le président: J'aimerais vous poser d'autres questions, monsieur l'ambassadeur, mais on donne 15 minutes seulement à chaque député pour le premier tour. Je donnerai donc maintenant la parole à celui qui a suggéré de vous inviter ici, M. Stevens.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Bienvenue, monsieur l'ambassadeur. Pourrais-je vous demander de développer un peu votre pensée sur la réforme agraire au Salvador et sur la mesure dans laquelle elle a pu être interrompue ou suspendue? Si je pose la question, c'est parce que nous avons entendu des points de vue divergents à ce sujet. Certains ont dit que la réforme avait été interrompue. Nous avons toutefois la preuve que divers décrets ont été adoptés par l'Assemblée constituante en vue de poursuivre de façon générale le programme de réforme agraire. Je fais allusion au décret nº 3 qui, si je ne m'abuse, confirme essentiellement les trois réformes fondamentales du gouvernement précédent. Cette mesure fut adoptée le 28 avril. Le décret numéro 6, adopté le 18 mai, autorise la location de terres pour la culture du coton et d'autres activités. Pourriez-vous nous dire quelle est l'attitude actuelle du gouvernement en ce qui concerne la réforme agraire.

M. Sirrs: D'après mes entretiens à ce sujet non seulement avec des membres du gouvernement actuel mais également avec ceux du gouvernement précédent, l'attitude de l'actuel gouvernement vis-à-vis de la réforme agraire est en principe positive. J'ai soulevé cette question à plusieurs reprises vu l'intérêt qu'elle suscite non seulement au Canada mais dans le reste du monde. Morales Erlich, le père de la réforme agraire était un homme de confiance de Duarte; il avait été un des candidats à la vice-présidence et fait maintenant partie de la junte. Il avait une position très en flèche en ce qui concerne la réforme agraire, à tel point qu'avant la venue au pouvoir de l'actuel gouvernement, il avait été vivement critiqué à ce sujet par des représentants du secteur privé qui faisaient valoir que la réforme agraire n'offrirait pas le stimulant nécessaire au développement de l'agriculture. Morales Erlich semble tout à fait satisfait de l'orientation du gouvernement à ce sujet, du moins de celle adoptée par Majano et d'autres. Il existe sans doute des groupes au sein du gouvernement qui sont moins enthousiastes et certains membres du parti ARENA, tout en exprimant de sérieuses réserves qui concernent la réforme agraire, se sont néanmoins en principe prononcés pour.

Leur principal objet actuellement est de modifier le programme Tiller pour lequel la date limite a été fixée au 18 mai.

[*Text*]

18 is the cut-off date. The reason, they argue, why they are doing this is to provide the kind of stimulus that is necessary for crop development, because otherwise there would be no incentives for the landlord or the land-owner to cultivate this land and he would not even be able to get the money to obtain the seed that is necessary to do the job. So they have suspended it on an interim basis for this part of the program and it will be reviewed at the end of the crop cycle.

The main thrust of the agrarian reform program, the 500 hectares and over, has already been taken away. There is no thought or intent of ever giving it back. This has already been established into co-operatives. Only a week ago, I do not suppose it received much publicity, but Majano, the president himself, issued 800 titles to land. I think they are sincere in wanting to see this through. I do not deny that there are elements within the government that obviously would have different viewpoints, but this is the beauty— and I am sure we appreciate it as much as anyone else—of a democratic system, that various points of view can be expressed. Ultimately, what emerges from this process is, hopefully, a solution that is going to benefit the peasants, in this case, and benefit society at large.

The land to the Tiller program, I am told, is already accommodating 100,000 peasants. There may have been— there have been reports and, again, I am not there to witness the actual event—there have been suggestions that some landowners have come in and thrown peasants off the land. This may have been true, it is quite plausible. But there, again, the government has moved in to try to rectify the situation. Whatever anomalies arise are corrected, or at least an effort is made, we understand, to correct these. Essentially what the government wants to do is to proceed with the agrarian reform program. It is perhaps not entirely the way, or at the pace, that Duarte would see it implemented, but it takes into account other elements who are part of this electoral process and I guess it must reflect, to some degree, the will of the people to do it in this way instead of in a more melodramatic and a more abrupt manner, which might cause disruption of production that the country, presumably, can ill afford at the present time.

Mr. Stevens: Through you, Mr. Chairman. In view of the fact, Mr. Ambassador, that you have given us a rather encouraging view as to how events have developed in El Salvador, I wonder if you could tell us what, in your opinion, would be the most helpful thing for Canada to do in relation to that country now. As you know, in this subcommittee's report last December, at page 32, it was stated that due to violence and destruction

> ... bilateral aid and development projects should remain suspended.

That was referring to El Salvador.

• 1030

From what you have seen transpire over the last half-year, for instance, would you say that should still be the committee's

[*Translation*]

Il s'agit notamment de fournir des incitations suffisantes pour assurer l'exploitation des terres faute de quoi les propriétaires terriens n'auraient pas intérêt à travailler le sol et ne pourraient même pas obtenir l'argent nécessaire pour acheter les semences. Cette partie de la réforme a donc été provisoirement suspendue et la question sera réexaminée à la fin de la campagne agricole.

Les domaines de plus de 500 hectares ont déjà été distribués et il n'est pas question de les reprendre, ces terres ayant été constituées en coopératives. On n'en a sans doute pas beaucoup parlé, mais il y a à peine une semaine le président Majano a fait distribuer 800 titres de propriété. Je pense qu'ils sont sincères quand ils parlent de poursuivre la réforme agraire. Certains membres du gouvernement ont sans aucun doute un point de vue opposé à ce sujet mais heureusement dans un système démocratique, les points de vue divergents peuvent être exprimés. Il faut donc espérer que la solution qui sera retenue sera avantageuse aussi bien pour la paysannerie que pour la société dans son ensemble.

Cent mille paysans se sont déjà vus attribuer des parcelles de terre dans le cadre de la réforme agraire. Il paraîtrait que certains propriétaires fonciers ont expulsé des paysans de ces terres, ce qui est tout à fait possible. Mais le gouvernement a aussitôt pris les mesures qui s'imposent. Donc il semblerait qu'à tout le moins le gouvernement fasse un effort car en principe il tient à appliquer la réforme agraire. Les modalités d'application diffèrent sans doute de ce qu'elles auraient été sous Duarte; mais je pense qu'ainsi on tient davantage compte de la volonté exprimée par les électeurs en procédant notamment de façon moins brusque afin de minimiser les pertes de production que le pays ne peut pas se permettre en ce moment.

M. Stevens: Monsieur le président ... Comme vous nous avez donné une image plutôt rassurante quant à l'évolution de la situation au Salvador, qu'est-ce que le Canada devrait faire à votre avis pour venir en aide à ce pays. À la page 32 du rapport du sous-comité publié en décembre dernier, il est précisé qu'en raison de la violence et de la destruction

> ... aide bilatérale et projets de développement devraient rester suspendus.

Il s'agissait bien entendu du Salvador.

D'après ce que vous avez pu voir au cours des six derniers mois, pensez-vous que ce point de vue soit toujours valable?

[*Texte*]

attitude? Or would you recommend that we, in turn, recommend that Canada open up more aid and general assistance for El Salvador; I mean in a similar way perhaps to what is being given to some other Latin American countries like Nicaragua?

Ambassador Sirrs: I think this is a matter that has to be studied at the point in time when we decide to extend aid to that country. There are so many needs that it would be very difficult at this stage in time to pinpoint any specific ones. In the agricultural sector alone, which is an area I guess one can get involved in, knowing that one is being of assistance to the peasant who is seeking to improve his way of life, there is a number of areas in which we could help them as we seek to do in other countries.

Certainly, aid with any of the infrastructure needs could be considered where we have expertise in our supply of power; there have been a lot of disruptions to the power facilities as a result of this guerilla conflict. Also, transportation in general is an area of interest and concern. Perhaps the more basic concern might be in agriculture, except I do not know. I am just speaking out loud. There are so many areas which would have to be discussed with the government. For instance, we have had some indication that they are interested in support for refugee resettlement, and this may be a logical area for us to be involved in. However, again it is an area that has to be considered.

Could I digress just a minute and finish what I said earlier about agrarian reform. The second element of the position that was made by Morales Erlich was that, while he was happy with the basic thrust and the framework being established by the government, he was apprehensive about its implementation. In other words, I think Duarte has the same view that it must be monitored very carefully. I think this is fair in order to make sure that they comply with what they are saying. In other words, there is a "big brother" looking over their shoulders to make sure that the program goes ahead being part of what we call the democratic process.

Mr. Stevens: Mr. Ambassador, on this question of aid, let me put it this way: Assuming that the government has funds it would like to put into Central America, do you see any particular reason why they should say ,just out of hand, that such funds should not go into El Salvador? Presuming they are available and that there is some worthwhile project in mind, is there any sort of out-of-hand reason why you feel El Salvador should not benefit from Canadian assistance?

Ambassador Sirrs: I cannot say I do.

Mr. Stevens: I was wondering if you could help us with the guerilla question. From what you have said, I would find it of assistance if you could tell us more about this guerilla movement. For example, how many is it estimated are active in the guerilla movement? What international connections have they? From where do the guerillas get direction? As has been represented, is there any staging coming out of Nicaragua? Is it correct that there is a public relations office openly functioning on behalf of the guerillas in Mexico City? In short, if you could give us a better insight, as you understand it, as to where

[*Traduction*]

Estimez-vous au contraire que nous devrions recommander d'accroître notre aide au Salvador dans des proportions analogues à celles que nous accordons à d'autres pays d'Amérique Latine tel le Nicaragua.

L'Ambassadeur Sirrs: Ce n'est qu'au moment où on décide d'accorder de l'aide qu'il y a moyen de préciser en quoi elle devrait consister. En effet les besoins sont à tel point nombreux qu'il m'est difficile de vous dire par où commencer. Ainsi on pourrait commencer par le secteur agricole de façon à aider les paysans à relever leur niveau de vie comme nous le faisons dans d'autres pays.

On pourrait également envisager de les aider dans les travaux de reconstruction du réseau électric gravement endommagé par la guérilla. Le secteur de transport serait sans doute aussi un secteur valable. Mais je pense qu'on devrait peut-être commencer par l'agriculture. Il faudrait en discuter avec le gouvernement lequel, à ce qu'il paraît, a besoin d'aide pour permettre aux réfugiés de s'établir à nouveau.

Si vous me le permettez je voudrais vous dire encore quelques mots au sujet de la réforme agraire. Mowles Erlich tout en se disant satisfait de l'orientation générale du gouvernement a toutefois exprimé quelques réserves quant à la mise en oeuvre de la réforme agraire. Duarte lui aussi estimait que la réforme doit être suivie de très près afin que la réalité soit conforme aux principes. Il faudrait donc s'assurer que la réforme est bien appliquée selon les principes démocratiques.

M. Stevens: Si l'on part du principe que le gouvernement dispose de certains fonds destinés à l'aide à l'Amérique centrale, existe-t-il à votre avis des motifs valables pour en exclure le Salvador? A condition bien entendu que l'argent soit disponible et qu'il puisse être valablement utilisé, existe-t-il à votre avis des raisons pour lesquelles nous devrions refuser cette aide au Salvador.

L'Ambassadeur Sirrs: Non je n'en vois pas.

M. Stevens: Pourriez-vous maintenant nous donner un peu plus de détails au sujet de la guérilla. Ainsi pourriez-vous nous dire combien d'hommes participent activement à la guérilla, quels sont ses liens au plan international, par qui le mouvement est-il dirigé? Est-ce vrai comme certains le prétendent qu'elle est dirigée à partir du Nicaragua? Est-ce vrai que la guérilla possède un bureau officiel dans la ville de Mexico? Pourriez-vous en un mot nous donner plus de renseignements au sujet de la guérilla laquelle a provoqué tellement de dégâts dans le pays. A votre connaissance existe-t-il des liens entre la

[*Text*]

this activity comes from which has been so devastating in the country, it would be appreciated. In particular, perhaps you could tell us if you are aware of any connection with 113 the socialst international group and, also in particular, what they passed in September 1981 at their meeting in Paris endorsing the guerilla activity.

Ambassador Sirrs: In view of the rather sensitive element of the question, particularly in relation to the source of aid, I would reserve my comment on that and allow you to draw your own conclusions.

• 1035

It is quite obvious they are getting aid, assistance, from outside. The active guerrilla force perhaps does not number more than 5,000 to 6,000. There are perhaps another 4,000 part-time guerrillas, sympathizers, who work during the day and go off on weekends or what have you. There is no really clear-cut estimate. I think these are just estimations that are made. It is hard to say exactly how many are operating at a given time, but this is a kind of figure one hears about.

Socialist International has been supportive in a mild sense. I do not know if they have been supportive to a greater degree than that. They certainly articulated their position fairly strongly on behalf of the guerrilla movement, but I would not say this is a uniform support. The Social Democratic Party of Costa Rica, for instance, long ago, after the first meeting in 1980, made a very clear declaration of support for the democratic process in Salvador, and not for the guerrillas. We certainly have heard other views by other members, perhaps not always publicly, but sometimes privately, which indicate their support for a democratic solution.

I do not think it is a uniform element of support. In the case of the Venezuelan Social Democratic Party, there has likewise been some shift in their position vis-à-vis Nicaragua and also Salvador. So it is not a monolithic view.

The free labour organizations, I noticed in a pamphlet I received recently on a meeting held in Amsterdam, echoed a view which I have seen reflected in the press in Costa Rica at frequent intervals, to the effect that they could not understand why Socialists International took a position in support of regimes which were not democratic, or systems or movements that were not democratic, when they took a different viewpoint with regard to developments in their own area, in Europe. That was a reflection from a labour group that met in Amsterdam last year, and the culmination of their comments on the area. It was the International Confederation of Free Trade Unions, the committee for the defence of human and trade union rights in Latin America.

I think it is a fluid situation, and one that is adjusting in accordance with given countries' involvement.

Mr. Stevens: Mr. Ambassador, if I could direct your attention to Nicaragua. We had a group meet with members of this committee on behalf of the Sandinista National Liberation Front, and they left a little paper with us called *Barricada*, if that is the correct pronunciation.

[*Translation*]

guérilla et l'international socialiste qui lors de ces assises à Paris en septembre 1981 s'est prononcée en faveur de la guérilla.

L'Ambassadeur Sirrs: C'est une question terriblement épineuse et je préférerais donc m'abstenir d'en parler surtout en ce qui concerne l'origine de l'aide fournie à la guérilla.

Il est tout à fait certain qu'ils obtiennent de l'aide de l'extérieur. Le nombre de guerilleros actifs ne dépasse guère 5,000 à 6,000 hommes. Le nombre de sympathisants et de guerilleros à «temps partiel» doit s'élever à 4,000 hommes. Mais il s'agit d'une estimation plutôt vague. Il est difficile de vous donner des chiffres plus précis.

Il est vrai que l'Internation socialiste s'est prononcée fermement en faveur de la guerrila, mais je crois que son aide s'est bornée à cette déclaration de soutien. D'ailleurs ce soutien n'a pas été tout à fait unanime. Ainsi le parti social démocrate du Costa Rica a fait savoir en 1980 qu'il appuyait la démocratie au Salvador et non pas la guérilla. D'autres membres de l'International socialiste se sont prononcés, en privée il est vrai, en faveur d'une solution démocratique.

La position du parti social démocrate vénézuelien vis-à-vis du Nicaragua et du Salvador a évolué. On ne peut donc guère parler d'unanimité au sein de l'Internationale socialiste.

J'ai reçu récemment une brochure consacrée au congrès de syndicat libre organisé à Amsterdam; ce faisant l'écho de nombreux articles parus dans la presse du Costa Rica, les auteurs de la brochure faisaient valoir qu'ils n'arrivaient pas à comprendre pourquoi l'Internationale socialiste avait décidé d'appuyer des régimes non démocratiques, ce qui était diamètralement opposé à sa position en ce qui concerne l'Europe. Il s'agit notamment de la position adoptée par le comité pour la défense des droits de l'homme et des droits syndicaux en Amérique latine de Confédération internationale des syndicats libres réunis à Amsterdam l'an dernier.

On ne peut donc absolument pas parler d'une position uniforme.

M. Stevens: Parlons maintenant du Nicaragua, un groupe de témoins venu plaider la cause du front de libération sandiniste nous a remis une brochure intitulée «Barricada».

[*Texte*]

In it, most of the copy is devoted to describing various aids they have received from countries such as East Germany, Bulgaria, the Soviet Union, North Korea and Cub. They are very laudatory of this assistance. In the case of the Soviet Union, they point out that there is over $1 million in value that is being accepted by Nicaragua from the Soviet Union, and they have other comments about the aid that is coming from some of those countries.

I wonder if you could give us the benefit of your perspective of what is really happening in Nicaragua in this relationship we keep hearing may be developing between the Iron Curtain countries, the non-free countries of the world, and Nicaragua. In particular, could you tell us about the military build-up in Nicaragua at the present time? How many men have they under arms? What type of training do they appear to be following? Is it a Soviet-inspired type of training? In short, any perspective you could give us with respect to this Soviet-Cuban involvement in Nicaragua would be helpful.

• 1040

Ambassador Sirrs: This again is a rather sensitive question. The Nicaraguan government, of course, professes to seek and maintain relations with all countries, and they have extended themselves to the Soviet bloc. Certainly, the Soviet embassy was established in Nicaragua at the very conclusion of the armed phase of the revolt back in 1979. They have fortified relations with a number of East bloc countries. They also maintain, of course, relations with western countries, including our own, which they seek to fortify. They do not have that good a relationship with the United States at present, but I guess ultimately they hope to likewise develop relations with them.

The question of arms and the size of the armed force again I cannot comment on personally. I have seen many, many reports on the subject, many reports emerging from Commander Montelegre, the head of the transport squadron, and Commander Montes Aranda, another one who defected recently, Eden Pastora, amongst others. Of course, they indicate that they come from eastern bloc countries. Whether this is true or not is a question they raise and one of the reasons, they claim, why they have defected: they did not like the involvement by the Soviet bloc in their own country. That was the rationale that they were advancing.

The army is a secret. No one really knows what the true figure is. Like you, I have heard the figure 50,000. I have also heard 100,000 in the militia, and Tomas Rourke at one time indicated he was aiming for 300,000 as a means of galvanizing the people into defending their society against outside aggression. This is the reported objective.

So there is a very strong armed element. Certainly, Costa Rican government officials at the highest levels, and also the Honduran government officials, are very concerned about it. They have echoed this concern. It is one of the reasons, they claim, why they are advocating a Central American democratic community to try to provide a cohesive bulwark against any

[*Traduction*]

La brochure parle élogieusement de l'aide reçue de l'Allemagne de l'est, de la Bulgarie, de l'Union soviétique, de la Corée du nord et de Cuba. L'Union soviétique notamment aurait fourni plus de $1 million d'aide au Nicaragua.

Que savez-vous au juste au sujet des liens entre le Nicaragua et les pays du bloc de l'Est? Je voudrais notamment avoir certains détails concernant le renforcement du potentiel militaire du Nicaragua; combien y a-t-il d'hommes sous les drapeaux; la formation militaire est-elle de type soviétique? Pourriez-vous nous donner plus de détails au sujet des activités de l'Union soviétique et du Cuba au Nicaragua.

M. Sirrs: C'est également une question assez épineuse. Le gouvernement du Nicaragua prétend évidemment vouloir établir et conserver des relations avec tous les pays, même avec l'Union soviétique. Une ambassade soviétique a été ouverte au Nicaragua à la fin même de la période armée de la révolte en 1979. Le Nicaragua a renforcé ses relations avec un certain nombre de pays du bloc de l'Est. Il entretient aussi évidemment des relations avec les pays de l'Ouest, y compris le nôtre, relations qu'il cherche à renforcer. Il n'entretient pas, pour le moment, de très bonnes relations avec les États-Unis, mais je suppose qu'il espère pouvoir les améliorer avec le temps.

Pour ce qui est de la question des armes et de l'importance des forces armées, là encore je ne puis me prononcer personnellement. J'ai lu de très nombreux rapports à ce sujet, des rapports provenant du commandant Montelegre, le chef des transports, et du commandant Montes Aranda, un autre parmi d'autres qui a fait défection récemment, Eden Pastora. Ils soulignent évidemment qu'ils viennent de pays du bloc de l'Est. Que ce soit vrai ou non, la question reste soulevée et ils prétendent que c'est une des raisons pour lesquelles ils ont fait défection: ils n'aimaient pas la participation du bloc soviétique dans leur propre pays. C'est la justification qu'ils donnent.

Pour ce qui est de l'armée, cela reste secret. Personne ne sait vraiment quels sont ses effectifs. Comme vous, j'ai entendu dire qu'ils étaient de 50,000. J'ai également entendu parler de 100,000 pour la milice, et Tomas Rourke a même une fois mentionné qu'ils visaient à atteindre 300,000 afin de forcer les gens à défendre leur société contre toute agression extérieure. C'est l'objectif qu'on nous a rapporté.

Par conséquent, l'élément armée est très fort. Les hauts fonctionnaire du gouvernement costa ricain, au plus haut niveau, et également ceux du gouvernement hondurien, sont certainement très inquiets de cette situation. Ils l'ont mentionné. C'est une des raisons prétendent-ils pour lesquelles ils préconisent une communauté démocratique centreaméricaine

[*Text*]

possibility of surreptitious or direct aggression. These are the arguments they raise.

So I am echoing the kind of feeling that one is subjected to living in the area.

The training, again, is being suggested as coming—the Cuban training—some elements within the army. I have seen the army on one occasion—the first anniversary of the revolution—march, and they certainly marched Soviet style. That is the style or the pattern they choose to adopt.

But this is an area which is obviously guarded and sensitive; and it is subject, as I say, to the comments made by a number of people—but these are people, I guess, one has to listen to because they happen to be the most senior officials in the governments to which I am also accredited. They are also concerned about the situation in Central America because no one country stands by itself; they are all interrelated and they want to work together ultimately, and anything that threatens to disrupt this objective is of concern. This is one of the factors that they have suggested might be disruptive.

The Chairman: Thank you. Miss Jewett.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

When you said, Mr. Ambassador, that there was, in your view, nothing really to preclude Canadian aid to El Salvador, you were taking a position that is even more supportive of El Salvador than the American one. At least the president has to certify that there have been no human rights violations. Is that not true? Do you, then, think Canada should not be concerned about human rights violations—I am talking about fairly large human rights violations—when it is considering aid for a country?

Ambassador Sirrs: No. I think that is a good point. Obviously, we would be concerned. All I was saying, and perhaps I stated it on too broad a basis, was that under existing conditions, in terms of our assessment of the orientation of this government at present, I cannot see any reason for withholding it. It would certainly provide the venue for discussing and considering the implementation of aid. If the situation deteriorated, if there was the kind of problem you suggest arising in a definable sense, then obviously the situation would have to be reconsidered.

Miss Jewett: Are you aware of any human rights violations in recent months?

• 1045

Ambassador Sirrs: I think the country is fraught with human rights violations, but I think the human rights violations are a by-product of a guerrilla struggle, essentially. I think the main thrust results from this interplay of contesting forces. Violence begets violence, in a sense. I think there are violations committed on both sides.

Miss Jewett: But you would not see Canada pursuing a certification policy comparable to the American one?

[*Translation*]

afin de constituer une force cohésive contre toute agression directe ou indirecte possible.

Je me fais donc l'écho du sentiment que l'on éprouve en vivant dans cette région.

On dit que certains éléments au sein de l'armée reçoivent une formation, une formation de Cuba. J'ai eu l'occasion de voir l'armée en une occasion, il s'agissait du premier anniversaire de la révolution, et l'armée défile certainement sur le modèle soviétique. C'est le style où la tendance qu'ils ont choisi d'adopter.

Toutefois, il s'agit d'un domaine qui est bien gardé évidemment et sensible, et il fait l'objet, je le répète, de nombreux commentaires qu'il faut écouter parce qu'ils émanent des plus hauts fonctionnaires des gouvernements auprès de qui je suis également accrédités. Ces personnes s'inquiètent également de la situation en Amérique centrale, parce qu'aucun pays ne peut vivre seul. Tous les pays sont liés et veulent finir par travailler ensemble, et tout ce qui menace cet objectif les préoccupe. C'est l'un des facteurs, disent-ils, qui pourrait semer la confusion.

Le président: Merci. Mademoiselle Jewett.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président.

Monsieur l'ambassadeur, lorsque vous dites qu'à votre avis il n'y a pas vraiment rien qui empêche le Canada d'aider le Salvador, vous adoptez une position qui vise à aider davantage le Salvador que la position américaine. Du moins le président doit s'assurer qu'il n'y a pas violation des droits de la personne. Est-ce ou n'est-ce pas exact? Croyez-vous donc que le Canada ne devrait pas se préoccuper des violations des droits de la personne, et je songe à des violations vraiment importantes, lorsqu'il prévoit une aide pour ce pays?

M. Sirrs: Non. C'est une bonne question. Il est évident que la question nous préoccupe. Tout ce que j'ai dit, et je l'ai peut-être dit de façon trop générale, c'est que dans les conditions actuelles, pour ce qui est de notre évaluation de l'orientation du gouvernement maintenant, je ne vois pas pourquoi il faudrait s'y refuser. Cela nous permet certainement de discuter de l'aide et de ses modalités. Si la situation se détériorait, si un problème comme celui que vous avez mentionné se posait vraiment, il est évident qu'il nous faudrait revoir la situation.

Mlle Jewett: Savez-vous s'il y a eu des violations des droits de la personne au cours des derniers mois?

M. Sirrs: A mon avis, il y a énormément de violation des droits de la personne dans ce pays, mais je crois que ces violations sont un sous-produit de la guerrilla. Cette poussée résulte surtout des effets des forces qui s'opposent. Dans un sens, la violence appelle la violence. Il y a à mon avis des violations des deux côtés.

Mlle Jewett: Vous ne verriez pas le Canada poursuivre une politique de certification comparable à celle des États-Unis?

[*Texte*]

Ambassador Sirrs: I do not know if we have undertaken our aid program on that basis, but maybe this would have to be considered. This would be something that would have to be discussed on a policy level, as to how we would implement it. I think it would be a factor of concern—definitely of concern—but I do not know to what extent we would basing our aid on a clear-cut understanding that certain norms would be followed, because we have not really done that.

Miss Jewett: You also mentioned non-interventionism as an important principle to be followed in Central America, as indeed elsewhere. Do you consider that the United States has followed the principle of non-interventionism in Salvador, Nicaragua and other countries?

Ambassador Sirrs: That is a judgment one would have to make. We are dealing with the definition of interventionism, whether it is interventionism in the sense of a group that is inclined to undermine and overthrow an existing government, or interventionism in the sense of supporting a de facto government, which I think is what the Americans are generally involved in.

Miss Jewett: You would generally think that if you are supporting an existing government, regardless of the coloration of the government, that is okay?

Ambassador Sirrs: No, not regardless of the coloration of the government. I do not think that we are in a position to judge whether we should be supporting one government or another. That is a judgment for the Americans to make. I would think the predisposition or the inclination of this government seems to have very positive overtones. Aside from some of the implementation difficulties we mentioned earlier in getting this agrarian reform in place, et cetera, I think the basic thrust is positive, from what we can see at the present time.

Miss Jewett: The military interventionism of the United States does not concern you?

Ambassador Sirrs: The military interventionism is essentially aimed at curtailing a threat from an armed group seeking to overthrow the government by force. That, to me, is something any country might be concerned with.

Miss Jewett: It is okay, therefore, to—

Ambassador Sirrs: I am not going to cast judgments on whether it is or not.

Miss Jewett: But you would agree—

Ambassador Sirrs: I think that whatever can be done to stabilize the country under a democratic system has to have merit. Whatever is done to try to disrupt that democratic system is something one could question. But I am not going to make a judgment on whether the Americans should be there or not. That is . . . .

Miss Jewett: But you would generally agree with the principle of non-interventionism?

Ambassador Sirrs: Yes, in seeking to overthrow an established de facto government, in that sense. The American

[*Traduction*]

M. Sirrs: Je ne sais pas si nous avons entrepris notre programme d'aide sur cette base, mais il faudrait peut-être que la chose soit examinée. Il faudra en discuter au niveau politique, pour savoir comment l'appliquer. Ce serait à étudier . . . certainement . . . mais je ne sais pas dans quelle mesure nous doserions notre aide sur l'entente précise que certaines normes seraient respectées, parce que nous ne l'avons pas vraiment fait.

Mlle Jewett: Vous avez également mentionné la non-intervention comme étant un principe important à suivre en Amérique centrale, et certainement ailleurs. Croyez-vous que les États-Unis aient suivi ce principe au Salvador, au Nicaragua ou dans d'autres pays?

M. Sirrs: Il faudrait se faire une opinion à ce sujet. Nous traitons de la définition de l'intervention, que ce soit l'intervention dans le sens qu'un groupe serait porté à miner ou à renverser un gouvernement existant, ou l'intervention dans le sens qu'on appuie de facto un gouvernement, ce que les Américains font en général, à mon avis.

Mlle Jewett: Vous croyez donc qu'en général si on appuie un gouvernement existant, quelle que soit sa nature, c'est bien?

M. Sirrs: Non, pas quelle que soit sa nature. Je ne crois pas que nous soyons en mesure de juger si nous pouvons appuyer un gouvernement ou un autre. C'est aux Américains d'en décider. Je serais porté à crois que la prédisposition ou l'inclination de ce gouvernement semble avoir des aspects très positifs. En plus des difficultés de mise en vigueur, dont nous avons parlé plus tôt au sujet de la réforme agraire, entre autres, je crois que l'effort fondamental est positif, d'après ce que nous pouvons voir en ce moment-ci.

Mlle Jewett: L'intervention militaire des États-Unis ne vous préoccupe pas?

M. Sirrs: L'intervention militaire vise essentiellement à réduire la menace d'un groupe armé qui cherche à renverser le gouvernement par la force. C'est à mon avis quelque chose dont tout le pays peut s'inquiéter.

Mlle Jewett: C'est donc bien, par conséquent, de . . .

M. Sirrs: Je ne juge pas si c'est bien ou non.

Mlle Jewett: Mais vous seriez d'accord . . .

M. Sirrs: Tout ce qu'on peut faire pour stabiliser un pays dont le système est démocratique a un certain mérite. Tout ce qui sera fait pour tenter de bouleverser un système démocratique doit nous amener à nous poser des questions. Cependant, je n'ai pas à donner d'opinion sur le bien fondé de la présence des Américains. C'est . . .

Mlle Jewett: Mais vous seriez en général d'accord quant au principe de la non-intervention?

M. Sirrs: Oui, pour chercher à renverser un gouvernement établi de facto, dans ce sens. L'intervention américaine apporte

[*Text*]

interventionism is supportive of the government. If the government were protesting that form of interventionism—

Miss Jewett: Well, it was supportive of Somoza, too.

I wondered if you had looked on the literacy crusade in Nicaragua and could tell us a bit about its accomplishments. Many of us felt that Nicaragua's literacy crusade was perhaps one of the outstanding achievements in Central America.

Ambassador Sirrs: The literacy crusade has been touted as such. Hopefully in terms of developing a kind of a literacy response, it might be such. I do not know. I do not know what the results have been. I do not know if they have been measured with any degree of accuracy. They have indicated it is one of the most favourable—if not the most favourable—experiment in history. Again, some elements of the moderate opposition have had some concerns about it. They thought that it was an attempt to solidify the Sandinista government, that it was more of a political exercise. But if you look at from the literary element, I think that can be positive.

Miss Jewett: Yes. You have made a fairly close study of it, I would assume, since it is quite unusual?

Ambassador Sirrs: Well, to a degree. Not as closely as I would have liked, but I have observed some of the textbook material and talked to people who have been concerned about it.

Miss Jewett: I realize you have to cover an awful lot of ground.

Ambassador Sirrs: I have not been on the ground seeing it in practice in cities.

Miss Jewett: I would have thought that was pretty major and something you would have given close attention to.

• 1050

May I just ask for a moment, I know we are not discussing Guatemala particularly but I have been very concerned and we have all been very concerned. The countryside is apparently being razed town by town, army massacres of civilians. The best information we can get is that 2,000 to 3,000 civilians have been massacred in the countryside since the coup. Do you have any information about this? And indeed, where do you get your information?

Ambassador Sirrs: Well Guatemala is beyond our terms of reference. We do not cover Guatemala. My border ends at El Salvador.

Miss Jewett: So that you yourself do not have any information about it then.

Ambassador Sirrs: Second-hand information, but I would not want to venture an opinion which might be not in accordance with our man on the spot.

[*Translation*]

un appui au gouvernement. Si le gouvernement protestait contre cette forme d'intervention . . .

Mlle Jewett: Il appuyait également Somoza.

Je me demande si vous avez examiné la croisade d'alphabétisation au Nicaragua et si vous pourriez nous parler un peu de ses réalisations. Beaucoup d'entre nous croyons que cette croisade d'alphabétisation a été peut-être la réalisation la plus remarquable en Amérique centrale.

M. Sirrs: La croisade d'alphabétisation a été qualifiée ainsi. Sur le plan réponse, on espère que ce sera le cas. Je ne sais pas. Je ne sais pas quels ont été les résultats. Je ne sais pas si on les a mesurés avec exactitude. On a dit que c'était une des expériences les meilleures . . . sinon la meilleure . . . de l'histoire. Là encore, certains éléments de l'opposition modérée s'inquiètent un peu. Ils ont cru qu'il s'agissait là d'une tentative de raffermir le gouvernement sandiniste, qu'il s'agissait davantage d'un exercice politique. Si on considère l'élément alphabétisation, ce peut être positif à mon avis.

Mlle Jewett: Oui. Étant donné que ce n'était pas tellement habituel, vous avez, je crois, étudié la chose d'assez près n'est-ce pas?

M. Sirrs: Jusqu'à un certain point, peut-être pas d'aussi près que je l'aurais voulu, mais j'ai examiné certains manuels et j'ai discuté avec des personnes qui sont intéressées à la question.

Mlle Jewett: Je me rends compte qu'il s'agit d'une tâche très considérable.

M. Sirrs: Je ne me suis pas rendu sur place, pour voir comment la chose fonctionnait en pratique dans les villes.

Mlle Jewett: J'aurais cru que la chose était très importante et que vous y auriez apporté une attention particulière.

Pourrais-je vous interrompre un instant; je sais que nous ne discutons pas du Guatemala mais la situation me préoccupe comme nous tous. L'armée procède à une véritable razzia dans les campagnes tuant des milliers de civils. D'après les informations que nous avons recueillies, environ 2,000 à 3,000 civils ont été massacrés dans les campagnes depuis le coup d'État. Avez-vous d'autres renseignements à ce sujet? Et d'ailleurs, d'où tirez-vous vos renseignements?

M. Sirrs: Oui, mais le Guatemala ne dépend pas de mon secteur qui s'arrête au Salvador.

Mlle Jewett: Vous ne pouvez pas nous dire donc ce qui s'y passe.

M. Sirrs: Je ne peux que vous donner des renseignements obtenus d'ailleurs, mais je ne voudrais pas me risquer à vous donner une opinion qui ne correspond peut-être pas à celle de notre ambassadeur là-bas.

[*Texte*]

Miss Jewett: But a lot of your information, even in the areas you represent, is second-hand.

Ambassador Sirrs: Yes, but we have enough trouble focusing on five countries without paying attention to Guatemala. The actual change of government, I might say, in our area, in Costa Rica, if we might use that as the sort of central model, the most democratic country perhaps in Latin America, was very positive. They thought that this gave rise to a more hopeful scenario for the future, that the new government would put into place more humanitarian concerns and provide the basis for a new democratic government. Consequently they are going to try and support them in those objectives, again drawing them into the Central American democratic community as a process of moving them ahead.

But I think it is too early for anyone to make any judgments on whether this has been effective or not. I think the whole process is just beginning. Whether they are going to succeed in making it happen or not, I do not know. I think it is anyone's guess. I think one would have to reserve judgment until several months go by to recognize what is going to happen. There is still a lot of violence. I am sure that is true. No one disputes it. Again, the final solution or the final result still has to be seen.

Miss Jewett: If I may, Mr. Chairman, ask a few questions, since I was not one of the ones who was able to travel in Central America. I am interested to know your relations with the NGOs in the area, the people on the ground from, say, the Interfaith Committee on Human Rights in Latin America, which is a very strong body. Could you tell me a bit about your contacts with them, using some of the people from Canada that are on the ground, meeting them, having visiting Canadians meet them and learning from them what is happening in different countries? You obviously cannot learn directly yourself about everything.

Ambassador Sirrs: In the first place, we are quite happy and anxious and willing to deal with anyone from Canada who is involved in the area, including the NGOs, naturally. We deal with them daily in terms of the kind of projects that are being proposed that we have to obviously comment on. Again taking into account our resources, we do not . . . I certainly do not have time to cover all the ground thoroughly in that sense. I am available to see them. I meet some of them, the CUSO people in Costa Rica, but they themselves would presumably make an approach as well if we are around and we are visiting the area.

Miss Jewett: I am sorry, I did not understand you.

Ambassador Sirrs: They would then be expected to approach us as well. We are available to them if any problem arises or any point of discussion arises. Our officers who are travelling in the area see them during their visits. I am not the sole person making trips. We have a number of officers. That is a responsibility which is normally delegated to the aid officer. Unfortunately we do not have an aid officer, so our problem is compounded.

[*Traduction*]

Mlle Jewett: Mais, même dans les secteurs que vous représentez, les renseignements que vous obtenez le sont indirectement.

M. Sirrs: Oui, mais nous avons assez de mal à nous concentrer sur cinq pays sans avoir à nous occuper du Guatemala. Dans notre région, le changement de gouvernement au Costa Rica, si nous pouvons prendre comme modèle ce pays qui est peut-être le plus démocratique en Amérique latine, a été très positif. Ils pensent de bonne augure pour l'avenir, que le nouveau gouvernement soit plus humanitaire et pose les jalons d'une nouvelle forme de démocratie. Par conséquent, ils vont essayer de les aider à atteindre ces objectifs en tentant de les attirer dans la communauté démocratique de l'Amérique centrale en vue de les faire avancer dans cette voie.

Mais je crois qu'il est trop tôt pour dire si cela a réussi ou pas. Je crois que tout ceci ne fait que commencer. Je ne sais pas s'ils vont réussir à atteindre leurs objectifs. On ne peut vraiment pas le dire. A mon avis, on ne pourra juger de ce qui se passe que dans plusieurs mois. La violence est toujours présente. Je suis sûr que c'est la réalité et d'ailleurs personne ne le conteste. Une fois de plus, il faut attendre pour juger du résultat final.

Mlle Jewett: Permettez-moi, monsieur le président, de poser quelques questions étant donné que je n'ai pas pu me rendre en Amérique centrale. Je voudrais savoir quelles relations vous entretenez avec les responsables des organismes non gouvernementaux dans la région, avec les gens sur place comme le comité interconfessionnel des droits de l'homme en Amérique latine, organisme très puissant. Pourriez-vous me dire quels rapports vous entretenez avec eux, en recourant aux services de Canadiens qui sont sur place, en les rencontrant, en leur faisant rencontrer des Canadiens de passage et en essayant de savoir ce qui se passe dans différents pays? De toute évidence, vous ne pouvez pas savoir directement ce qui se passe partout.

M. Sirrs: Tout d'abord, c'est avec plaisir que nous nous entretenons avec les représentants du Canada sur place, y compris les organismes non gouvernementaux, naturellement. Nous nous entretenons journellement avec eux puisque nous discutons des projets proposés, projets sur lesquels nous avons notre mot à dire. Compte tenu de nos ressources, nous ne pouvons . . . Je n'ai pas le temps de vous dire ce qui se passe en détail. Je m'entretiens avec eux. J'en rencontre certains, comme les représentants du SUCO au Costa Rica, mais il est probable qu'ils chercheront à avoir des entretiens avec nous si nous sommes dans la région.

Mlle Jewett: Excusez-moi, mais je ne vous ai pas compris.

M. Sirrs: Ils chercheront alors à nous rencontrer aussi. Nous sommes à leur disposition en cas de difficulté ou s'il faut discuter. Nos agents qui se rendent dans la région s'entretiennent avec eux. Je ne suis pas le seul à me rendre sur place. Nous avons un certain nombre d'agents. C'est une responsabilité qui relève normalement de l'agent chargé de l'aide internationale. Malheureusement, nous n'en avons pas, si bien que nos problèmes se multiplient.

[*Text*]

Miss Jewett: There is no aid officer?

Ambassador Sirrs: Not really. We deal with a local employee who is not in a position to travel yet. We are hoping this summer to change the situation with the first aid officer to arrive in our post, and I would hope that would maintain the continuity because I am dealing in the spectrum of high level officials in one area and, you know, there is a limit to what one can do. One has to establish a priority in terms of the optimum response and need, and other officers are delegated other responsibilities. But since we have been short on the ground, and indeed we have been short two officers for six months of this year, that has compounded the problem; until the officers who left last May were replaced, it has been very difficult to undertake that kind of coverage. I am hoping to rectify that. In fact, next week we have an aid mission going into Nicaragua, and I am sending one of the officers along to make the kinds of calls you suggest. But we just have not had the kind of time available to us.

• 1055

Miss Jewett: Yes. I think it is because you are, and have been, sharp on the ground that I would have thought you would have sought out those who, like the interface committee—

Ambassador Sirrs: Yes, but we are dealing with a government. I am accredited to governments, and I think my prime need is to communicate effectively with the governments to which I am accredited.

Miss Jewett: Finally, do you have a mission-administered fund?

Ambassador Sirrs: Yes.

Miss Jewett: How much is it?

Ambassador Sirrs: I think the totality is close to a million dollars with all countries.

Miss Jewett: For all those countries? How has it been distributed in the past year?

Ambassador Sirrs: Well, we have been able to utilize it fully. Nicaragua has had a very sizeable component.

Miss Jewett: Can you give me a rough breakdown?

Ambassador Sirrs: I would hesitate to even venture. It is about $300,000 in each case.

Miss Jewett: $300,000 to—

Ambassador Sirrs: To each of those countries.

Miss Jewett: $300,000 to each? And that has all been disbursed?

Ambassador Sirrs: I believe it has. In fact, we usually over-disburse; we end up with more money to spend, and waiting and anticipating the next commitment, so that we can carry on with the program.

Miss Jewett: But about a million dollars has been disbursed over the past year?

[*Translation*]

Mlle Jewett: Il n'existe pas d'agent chargé de l'aide?

M. Sirrs: Pas vraiment. Nous avons affaire avec un employé local qui n'est pas encore en mesure de se déplacer. Nous espérons que la situation va changer cet été lorsque notre premier agent chargé de l'aide arrivera et j'espère que cela assurera la continuité car je m'entretiens régulièrement avec de hauts responsables d'une région et, comme vous le savez, il y a une limite à ce qu'on peut faire. Il faut établir une certaine priorité en fonction des besoins et les autres responsabilités incombent à d'autres agents. Mais étant donné que nous n'avons pas suffisamment de personnel et qu'il nous manque deux agents depuis six mois, les problèmes ne manquent pas; tant que ceux qui sont partis en mai dernier ne seront pas remplacés, il sera très difficile de faire face à la tâche. J'espère redresser la situation. En fait, la semaine prochaine, une mission se rend au Nicaragua et j'ai l'intention d'y envoyer un de nos agents pour y effectuer les démarches que vous proposez. Mais jusqu'à présent nous n'avons pas eu le temps.

Mlle Jewett: Oui. Je crois que c'est parce que vous avez su implanter votre marque que j'ai pensé que vous auriez eu des contacts avec ceux, qui, comme le comité interconfessionnel . . .

M. Sirrs: Oui, mais il s'agit d'un gouvernement. Je suis accrédité auprès du gouvernement et mon objectif principal est de communiquer de la façon la plus efficace possible avec les gouvernements auprès desquels je suis détaché.

Mlle Jewett: Pour terminer, disposez-vous d'un fonds pour ces missions?

M. Sirrs: Oui.

Mlle Jewett: Qu'elle en est l'importance?

M. Sirrs: Je pense que l'ensemble se chiffre à environ un million de dollars pour tous les pays.

Mlle Jewett: Pour tous ces pays? Comment cet argent a-t-il été réparti l'année dernière?

M. Sirrs: Bien, nous avons pu l'utiliser complètement. Le Nicaragua en a largement bénéficié.

Mlle Jewett: Pouvez-vous me dire qu'elle en a été la répartition approximative?

M. Sirrs: J'hésiterai même à m'y aventurer. Il s'agit d'environ $300,000 dans chaque cas.

Mlle Jewett: $300,000 à . . .

M. Sirrs: A chacun de ces pays.

Mlle Jewett: $300,000 pour chacun? Et tout cet argent a été déboursé?

M. Sirrs: Je le crois. En fait, nous en déboursons trop en général car à la fin, nous en manquons . . . nous attendons l'engagement suivant pour poursuivre le programme.

Mlle Jewett: Mais environ un million de dollars a été déboursé l'année dernière?

[*Texte*]

Ambassador Sirrs: I cannot swear to the actual figure which has been disbursed, because there are so many different projects. An ongoing tabulation is kept by one of the officers in the mission but, usually, do not have any trouble using up that money; in fact, we have been asking for more. The only impediment has been the lack of personnel to administer it.

The basic administration is becoming very difficult, because of the increase in program. The program when it first started off was something like $50,000. Well, we have multiplied it times 6 and, consequently, the more demands on that individual who is handling the job. But I think, as of this summer, with CIDA personnel in place in Costa Rica, we can cover off the area, and then we may be in a better position to follow through on the contact needs you suggest, as well as the monitoring and the development of that program.

Miss Jewett: Thank you.

The Chairman: Miss MacDonald.

Miss MacDonald: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Ambassador, following up on comments you made earlier this morning, admittedly in response to a question from. Mr. Stevens, do you consider that the socialists international body which encompasses such governments as that of West Germany and France which are our NATO allies, and Mexico with which we have very strong connections, to be a subversive influence?

Ambassador Sirrs: No. All I am doing is echoing some of the . . . you know, I do not think—

Miss MacDonald: The criticism that you were using of others then is not your own criticism?

Ambassador Sirrs: The viewpoint expressed by this free workers group has various ramifications throughout Latin America, and is one I also see echoed, as I indicated earlier in the press, in that they seem to establish two basic thrusts—those being the home-based thrust and the Central American thrust. That is what they are saying.

It is not a rigid organization. I have seen them adjust their position enough. The Friedrich Ebert Foundation, for instance, whose representative left Nicaragua a few weeks ago and was there for three-and-a-half years, you know, has varying views which may differ from what the group is saying officially to some degree. I think the West Germans have indicated some change in their posture in the Social Democratic Party element. Some of it is done for matters of cohesiveness. I suspect they have to maintain some common approach, common line, even though they may have some divergent views within the organization. But there has been this question raised by officials and by the press. I have seen it echoed in this particular document about why—they are asking the question why do they pursue one approach in one area and another approach in another but that view came out two years ago and it is a view which may have been modified since. I do not see any more recent declarations. This goes back seven months.

Miss MacDonald: Well, the question that I am basically asking is whether it is the Socialist International which directs

[*Traduction*]

M. Sirrs: Je ne peux pas vous dire quel en a été le chiffre précis en raison de la diversité et du nombre des projets. Un des agents de la mission en fait un calcul mis constamment à jour, mais en général nous n'avons pas de difficulté à dépenser cet argent; en fait, nous en demandons plus. Le seul obstacle est qu'il nous manque du personnel pour l'administrer.

L'administration devient de plus en plus difficile en raison de l'augmentation des programmes. Lorsqu'il a débuté, il avoisinnait les $50,000. Ce programme a été multiplié par 6 et par conséquent, une pression accrue est exercée sur l'agent responsable. Mais d'ici cet été, le personnel de l'ACDI étant en place au Costa Rica, nous pourrons couvrir toute la région et nous serons peut-être alors mieux en mesure de donner suite aux contacts que vous suggérez tout en surveillant et en perfectionnant ce programme.

Mlle Jewett: Merci.

Le président: Mademoiselle MacDonald.

Mlle MacDonald: Merci, monsieur le président. Monsieur l'Ambassadeur, pour revenir aux observations que vous avez faites tout à l'heure en réponse à une question de M. Stevens, pensez-vous que l'Internationale socialiste dont font partie des gouvernements tel que celui de l'Allemagne fédérale et de la France qui font partie de l'Otan et du Mexique avec lequel nous avons des rapports très étroits, soit d'une influence néfaste?

M. Sirrs: Non. Je ne fais que reprendre ce qui a été . . . vous savez, je ne pense pas . . .

Mlle MacDonald: Les critiques dont vous vous faisiez l'écho ne correspondent donc pas à votre point de vue?

M. Sirrs: Le point de vue exprimé par ce groupe de travailleurs indépendants a plusieurs ramifications en Amérique latine et c'est un point de vue dont j'entends parler, comme je l'ai indiqué plus tôt à la presse, car il semble y avoir deux objectifs principaux: l'objectif interne et l'objectif Amérique centrale. C'est ce qu'ils disent.

Il ne s'agit pas d'une organisation rigide. Ils rajustent de temps à autre leur tir. La fondation Friedrich Ebert, par exemple, dont le représentant a quitté le Nicaragua il y a quelques semaines et qui y était restée trois ans et demi, a adopté un point de vue qui s'écarte parfois de ce que le groupe exprime officiellement. Je crois que les Allemands de l'ouest ont modifié également quelque peu leur position au sein du parti social démocrate pour des raisons de simple cohérence. Je suppose qu'ils doivent conserver une attitude commune même si les opinions divergent quelque peu au sein de cette organisation. Mais cette question a été posée par les responsables et par la presse. Elle est reprise dans ce document sur . . . ils se demandent pourquoi ils ont une certaine optique dans un domaine et une autre dans un autre mais le point de vue a été exprimé il y a 2 ans et a peut-être été modifié depuis lors. Je ne connais aucune déclaration plus récente. Celle-ci date de 7 mois.

Mlle MacDonald: En fait, je me demande si c'est l'Internationale socialiste qui attire leur attention sur le sort des

[*Text*]

their attention to the concerns of the people who are oppressed in the country, or is it the intercouncil Churches organizations which direct their attention primarily to the needs of the poverty-stricken people of the regions. A great many people categorize these efforts as being subversive, as trying to undermine governments, whether those governments happen to be the kind of oppressive régime that we have seen in many Latin American countries or not.

• 1100

Ambassador Sirrs: I think basically their orientation is humane. I think they want to help the people. I think most of the organizations that are working in the area are aimed in that direction. The kinds of concerns that arise are those concerns which relate to the supply of direct aid in the form of arms, equipment, sustenance to groups that are seeking the overthrow of the government. These are the kinds of concerns . . . . This is not their intention, certainly not the Socialist International. Even though they have been supportive of these groups, I think their intentions have been well founded—

Miss MacDonald: I just wanted to clear that up in case it had been left in any way that there seemed to be that implication.

Ambassador Sirrs: No.

Miss MacDonald: Mr. Ambassador, there has been a major catastrophe in Nicaragua in the last few weeks as a result of the tremendous flooding that has taken place there. You have not mentioned that in your comments this morning.

Ambassador Sirrs: I intended to.

Miss MacDonald: Have you visited the scene?

Ambassador Sirrs: No, I have not visited the particular area, again for the reasons I mentioned earlier.

Miss MacDonald: But in a major—

Ambassador Sirrs: There have been several reasons for it. One is the question of allocation of time. Secondly, the availability of information to us: We have direct contact with the Nicaraguans in terms of obtaining information on the extent of the damage and on the needs, which we have reported back to Ottawa, which in turn has established some support through the International Red Cross. Thirdly, I have already organized this trip to Nicaragua next week which is going to take into account this particular element. We cannot do things immediately in all cases. We can delay such a trip; if we can get information through an alternative route which is going to be equally effective in obtaining the basic data required to pursue the case, then we have to do this. In this case, there was not any crying need to be on the spot to get the kind of basic data that we needed to provide a recommendation for aid, which is now being extended through the International Red Cross.

[*Translation*]

opprimés de ce pays ou si ce sont les organismes ecclésiastiques qui cherchent à attirer l'attention sur les besoins des pauvres du pays. Beaucoup de gens taxent ces efforts de subversifs, en tant qu'ils visent à saper les gouvernements, que ces derniers soient oppresseurs comme c'est le cas de nombreux pays de l'Amérique latine ou non.

M. Sirrs: Je pense que le but visé est humanitaire et qu'elles tiennent à venir en aide aux gens. Je pense que c'est là l'objectif de la plupart des organisations qui travaillent dans la région. Les craintes qui se font jour portent sur l'offre d'une aide directe sous la forme d'armes, de matériel, de vivres aux groupes qui essaient de renverser le régime. Voilà quelles sont les craintes . . . Ce n'est pas là leur intention et certainement pas celle de l'International socialiste. Bien qu'elles aient accordé leur appui à ces groupes, je crois que leurs intentions sont honnêtes . . .

Mlle MacDonald: Je voulais simplement que vous nous précisiez ce point au cas où l'on aurait pu le penser.

M. Sirrs: Non.

Mlle MacDonald: Monsieur l'ambassadeur, le Nicaragua connaît une grande catastrophe depuis quelques semaines en raison des inondations qui ont dévasté le pays. Vous n'en avez pas parlé dans les observations que vous avez faites ce matin.

M. Sirrs: J'en avais l'intention.

Mlle MacDonald: Vous êtes-vous rendu sur place?

M. Sirrs: Non, je ne m'y suis pas rendu pour les raisons que j'ai déjà exprimées.

Mlle MacDonald: Mais compte tenu de la situation . . .

M. Sirrs: Il y a à cela plusieurs raisons. La première est la question de temps. La deuxième porte sur les renseignements que nous avons pu recueillir: nous sommes en liaison directe avec le gouvernement du Nicaragua pour essayer d'obtenir le plus de renseignements possibles sur l'étendue des dégâts et sur les besoins, que nous avons communiqués à Ottawa qui a accordé une certaine aide par l'intermédiaire de la Croix-Rouge internationale. Troisièmement, j'ai déjà prévu de me rendre au Nicaragua la semaine prochaine, voyage au cours duquel j'en tiendrai compte. Nous ne pouvons pas tout faire immédiatement dans tous les cas. Nous pouvons reporter un déplacement de ce genre; si nous pouvons obtenir des renseignements par une voie différente et qui nous permettra tout autant de recueillir les informations désirés pour étudier la situation, alors nous devons le faire. Dans ce cas, nous n'avions pas à nous rendre sur place de façon urgente pour obtenir le genre de renseignements dont nous avons besoin pour recommander qu'une aide soit accordée, ce qui a été fait grâce à la Crois-Rouge internationale.

[*Texte*]

Miss MacDonald: Comments we heard the other day from people who had been there and seen the devastation would lead us to believe that the need is immediate.

Ambassador Sirrs: Yes.

Miss MacDonald: And one of the things that I would just mention is that at the time of the overthrow of the Somoza régime an effort had been made by the government to work with organizations here in Canada to provide for transport of food, medical supplies, equipment, tents and so on to get them into the areas most in need. I wonder if you are considering making that recommendation to the government?

Ambassador Sirrs: Well, yes, we would, very definitely. This is what we have been attempting to formulate in conjunction with the Nicaraguan authorities of the UN office and the International Red Cross.

The need for aid is self-evident, and we have recommended that it be extended to the extent that is possible. Of course, CIDA is playing a part in this as well.

Miss MacDonald: Yes. What I am trying to stress is the immediacy of it, I think, and the need; every day that goes by it becomes more critical.

Ambassador Sirrs: The International Red Cross portion of the aid has already been extended. What follows, I think, will come out of our meetings next week. When we have had a chance to be on the spot and talk to the officials and, as you suggest, visit some of the areas of devastation, we will perhaps be able to dramatize the need more effectively and make the case for its extension.

Miss MacDonald: Another area I want to go back to is the question of the land reform measures in El Salvador. In your comments this morning you have said that they are essentially positive, that the government is sincere in wanting to see this through, that it will benefit the peasants. These were some of the comments that you made.

• 1105

Naturally, we had not the opportunity to talk to people directly, and so therefore we rely on reports coming out of El Salvador. One such report said that Duarte, the former president, has sharply criticized the new government's handling of the country's land redistribution program. The report went on to say:

> Mr. Duarte, in an interview . . . , said that two of the three phases of the land program had been stopped and that the peasant cooperatives were likely to "die".
>
> "You've heard all this propaganda, including yesterday the speech by Mr. Magana that the reforms continue", Mr. Duarte said, referring to the provisional president, ... "But the truth is that the law has stopped the reforms."

[*Traduction*]

Mlle MacDonald: Les observations faites par ceux qui s'y sont rendus et qui ont vu l'étendue des dégâts nous donneraient à croire que ce besoin est immédiat.

M. Sirrs: Oui.

Mlle MacDonald: Et ce que je voudrais dire c'est qu'à l'époque du renversement du régime de Somoza, un effort avait été déployé par le gouvernement pour essayer de travailler en collaboration avec des organismes canadiens pour assurer le transport de denrées alimentaires, de fournitures médicales, de matériel, de tentes, etc. dans les régions les plus dévastées. Je me demande si vous envisagez de faire cette recommandation au gouvernement?

M. Sirrs: Absolument. C'est ce que nous avons essayé de faire en collaboration avec les autorités du Nicaragua auprès des Nations Unies et de la Croix-Rouge internationale.

Il est évident qu'une aide doit être apportée à ce pays et nous avons recommandé qu'elle soit prolongée dans la mesure du possible. Je dois dire que l'ACDI y joue un rôle également.

Mlle MacDonald: Oui. J'essaie de vous démontrer qu'il y a urgence; plus les jours passent, plus la situation devient critique.

M. Sirrs: L'aide offerte par l'intermédiaire de la Croix-Rouge internationale a été déjà accordée. Nous déciderons de la suite lors de nos entretiens de la semaine prochaine. Lorsque nous aurons pu nous rendre sur place et parler aux responsables et, comme vous le dites, visiter certaines des régions dévastées, nous pourrons alors peut-être mettre davantage l'accent sur les besoins réels du pays et demander que l'aide soit prolongée.

Mlle MacDonald: Je voudrais également reVenir sur la question de la réforme agraire au Salvador. Dans vos propos de ce matin, vous avez dit que cette réforme était positive dans l'ensemble, que le gouvernement entend sincèrement l'appliquer et qu'elle profitera aux paysans. Voilà ce que vous avez dit ce matin.

Bien sûr, nous n'avons pas eu la possibilité d'avoir des contacts directs avec la population, et nous en sommes donc réduits à lire les rapports venant du Salvador. Selon l'un de ces rapports, l'ancien président Duarte a critiqué violemment la politique du nouveau gouvernement en ce qui concerne le programme de réforme agraire. Toujours d'après ce rapport:

> M. Duarte, dans un interview . . . a dit que deux des trois phases de la mise en place du programme agraire avaient été arrêtées, et que les coopératives paysannes étaient vouées à leur plus belle «mort».
>
> «Vous avez pu entendre tous ces discours de propagande, y compris celui prononcé hier par M. Magana, et d'après lequel les réformes se poursuivent», a déclaré M. Duarte, faisant ainsi mention du président provisoire . . . «Mais la vérité est que les réformes ont été légalement arrêtées».

[*Text*]

Then, in another comment, because you referred to this man:

> Bolstered by the rightist victory, landowners, sometimes with the help of local military commanders, have evicted some 5,000 peasants from their small plots since the elections, according to José Antonio Morales Erlich, a member of the former junta who was in charge of the land redistribution program until the new Government took over.

So that is the comment that we have of Erlich, as opposed to the comments that you had given us.

Then finally, Tom Enders, who is the Assistant Secretary of State for Inter-American Affairs in the U.S. administration, and who heretofore had been very supportive of what was going on in El Salvador, has pointed out that a key part of the land reform program has been suspended by the constituent assembly and that this land redistribution program which has been suspended, he says, allows 125,000 to 150,000 families who have been working as sharecroppers or tenant farmers to apply for up to 17 acres of land. Now, Enders may have been misinformed by his ambassador.

Ambassador Sirrs: When did Enders make the statement?

Miss MacDonald: This statement is reported in *The New York Times* of May 27.

Now, the point that I want to make is that all of these comments, whether they are coming out of people like Erlich, or Duarte in El Salvador, or Enders as Assistant Secretary of State, have been made or referred to subsequently before the United States Senate Foreign Relations Committee. The result of this evidence coming before the United States Senate Foreign Relations Committee is that the committee has suspended $100 million in aid to El Salvador; that it has been cut back to its original $66 million. I would like to ask you, do you feel that the United States Senate Foreign Relations Committee is wrong in what they have done? In other words, that their assessment of what is happening to the land reform program is not, as you have said, essentially—you have said that it was essentially positive and that the government is sincere in wanting the program to go ahead; that somehow the United States Senate Foreign Relations Committee have been seriously misled by someone, either their own officials or officials who have been involved with the land reform program in El Salvador.

Ambassador Sirrs: I believe the U.S. Senate Foreign Relations Committee response was based in large measure on a report submitted by the AFL-CIO group that were in there and witnessed some of the shortcomings they had seen. The indications I get from the U.S. embassy there is that there was certainly a gross over-reaction or they were not aware of all the facts of this situation.

The first point I would make is that when you get these comments from Duarte, or from Morales Erlich, or from any other people in the country, initially, I would have to say that

[*Translation*]

Dans une autre citation, et puisque vous avez parlé de ce monsieur:

> Selon José Antonio Morales Erlich, un membre de l'ancienne junte, chargé du programme de réforme agraire jusqu'à l'avènement du nouveau gouvernement, les propriétaires fonciers, encouragés par la victoire de la droite, et aidés en cela parfois par les commandants militaires locaux, ont chassé quelque 5,000 paysans de leurs terres depuis les élections.

Voilà donc une déclaration de M. Erlich, qui est en contradiction avec certaines de vos propres déclarations.

Finalement, M. Tom Enders, secrétaire adjoint aux Affaires interaméricaines du gouvernement des États-Unis, et qui de par sa position a été très en faveur de ce qui se passait au Salvador, a fait remarquer qu'une part essentielle du programme de réforme agraire a été suspendue par l'Assemblée constituante et que le programme de redistribution qui a été suspendu, permet à quelque 125,000 à 150,000 familles de fermiers ou de métayers de demander jusqu'à 17 acres. Il se pourrait évidemment que M. Enders ait été mal informé par son ambassadeur.

M. Sirrs: A quand remonte cette déclaration de M. Enders?

Mlle MacDonald: On peut la lire dans le *New York Times* du 27 mai.

Maintenant, ce à quoi je veux vraiment en venir, c'est que toutes ces déclarations, qu'il s'agisse de celle de M. Erlich, ou de Duarte au Salvador, ou même de M. Enders, adjoint du secrétaire d'État, ont été faites ou transmises à la Commission des affaires étrangères du Sénat américain. Par suite, la Commission a décidé de suspendre une aide de 100 millions de dollars au Salvador; celle-ci a été ramenée au chiffre initial de 66 millions de dollars. Pensez-vous que par cette décision, la Commission sénatoriale des affaires étrangères des États-Unis se soit fourvoyée? Autrement dit, cette commission s'est-elle faite une idée fausse du programme de réforme agraire, bien que vous nous ayez dit que cette réforme était essentiellement positive, et que le gouvernement était réellement désireux d'appliquer; c'est-à-dire que cette commission aurait été sérieusement induite en erreur par quelqu'un, que ce soit par ses propres représentants, ou par certaines des personalités impliquées dans le programme de réforme agraire au Salvador même.

M. Sirrs: Je pense que la réaction de la commission sénatoriale tenait essentiellement à un rapport soumis par le groupe AFL-CIO, qui s'était rendu sur place et qui a pu témoigner de certaines erreurs qu'il aurait pu constater. D'après ce que j'entends dire par l'Ambassade américaine, la réaction a été certainement exagérée, ou il y a eu simplement méconnaissance de certains éléments de la situation.

En ce qui concerne les déclarations de Duarte, de Morales Erlich, ou de toute autre personne du pays, j'aimerais dire qu'il est extrêmement bon que ces déclarations aient eu lieu; cela montre qu'il n'y a pas de répression.

[*Texte*]

it is healthy that these comments are being made; that it is not a suppressed society.

Miss MacDonald: They were a contradiction to the ones you made.

Ambassador Sirrs: Yes, I know, but people are able to speak freely and able to criticize and ventilate their views. That, in itself, I think is a a healthy element within that particular government, because in other governments you do not have that privilege or right to express yourself.

I have not spoken to Duarte on this particular subject, but I have seen the reports that you refer to.

• 1110

I would have to speak to them at greater length to make a judgment on his particular position and whether he is primarily concerned with the fact that the program he had set up is now being switched around a little bit, and he wants it in place as it was, but certainly I spoke to Morales Erlich and he did not give me that kind of impression.

Now when the 5,000 people were taken off the land—again, I do not know whether that figure is accurate—I suspect perhaps that some peasants were taken off the land because a lot of people would misread this government intention, deliberately or otherwise, thinking, this gives us the opportunity to get the peasants off the land and it will no longer then be eligible under this program, because the cut-off date was May 18, and if they can be off the land and we can push them off and pretend they were not there, then perhaps we can move ahead on the basis of the new program. That could have happened and I suspect it may have happened, although I do not have any concrete documented evidence. That is perhaps what he is referring to. Now for that reason, as I indicated earlier, Morales Erlich made it very clear to me that he was going to monitor the situation very carefully because not only was he concerned with the implementation of what the government said they were going to do, because this is what we are talking about is implementation as opposed to the basic structure which has been set up and which, hopefully, we are told, and as it is laid down in accordance with the new decree, makes it possible to proceed with the program, with the exception of this first cycle, year cycle, of the land to the Tiller program, which will hopefully again be revived at the end of that cycle. But that has to be seen.

He also said that he was worried about the perceptions of the peasants towards his program. He is worried that, because of their relatively ignorant status, they will not quite understand the implications of this program. They may misread it; they may sense that they are going to be threatened when they are not. So these are several concerns of his, that some people would take advantage of it and, as you suggest, move people off the land, and on the other hand, that the peasants themselves may misinterpret it and may get very excited over what is happening.

[*Traduction*]

Mlle MacDonald: Elles sont en contradiction avec les vôtres.

M. Sirrs: Oui, je sais, mais cela montre que les gens peuvent s'exprimer librement, critiquer, et faire connaître leurs points de vue. En soi c'est un élément positif, propre à ce gouvernement, alors que sous d'autres gouvernements, vous n'avez pas toujours ce privilège de la liberté d'expression.

Je ne me suis pas entretenu avec M. Duarte à ce sujet, mais j'ai pris connaissance des rapports auxquels vous faites allusion.

Il faudrait que je leur parle plus longuement pour pouvoir me former un jugement; et notamment en ce qui concerne la position de M. Duarte: se fit-il du souci parce que le programme qu'il avait mis sur pied est légèrement modifié, et qu'il aimerait le voir appliqué plus à la lettre; à la suite de mes discussions avec M. Morales Erlich, ce n'est en tout cas pas mon impression.

Lorsque l'on a privé ces 5,000 paysans de leurs terres—je répète que je ne suis pas certain que ce chiffre soit exact—je pense que cette spoliation a été le résultat d'une mauvaise interprétation des directives gouvernementales, certaines personnes pensant qu'elles avaient là l'occasion de se débarrasser des paysans, qui ensuite ne pourraient plus faire de demande au titre du programme, en raison de la date limite du 18 mai, puisque alors les paysans ne se trouvant plus sur la terre, on pourrait toujours remodeler la situation sans eux. Je pense que cela a pu se produire, bien que je n'en ai aucune preuve matérielle. C'est peut-être ce dont il parle. C'est pour cette raison, comme je l'ai dit tout à l'heure, que M. Morales Erlich m'a dit très clairement qu'il allait suivre la situation de très près, non seulement en raison de ses craintes quant à l'application des directives gouvernementales, puisque c'est bien ce dont il s'agit en ce moment: l'application par opposition à la structure de base qui a été mise en place, conformément au nouveau décret, et dont on nous dit qu'elle permettra—souhaitons-le—d'aller de l'avant, et d'appliquer le nouveau programme de l'accession du laboureur à la propriété, à l'exception de premier cycle de l'année. Mais tout cela reste bien sûr à voir.

Il se fait également du souci en ce qui concerne l'image du programme auprès de la population agricole, dont l'ignorance relative risque de conduire à des mauvaises interprétations. Ils peuvent mal lire les dispositions du programme; et voir une menace là où il n'y en a pas. Ils craignent donc que certaines personnes n'abusent de la situation, comme vous l'avez fait remarquer, et privent une certaine population paysanne de la terre, et que d'autre part les paysans eux-mêmes soient victimes de malentendus, et ne commencent à s'inquiéter.

[*Text*]

Now the U.S. position . . . Chavez Mena, the foreign minister, who is also a Christian Democrat and a very close follower of Duarte's, has been in the States, I believe, in the last week, trying to provide a realistic scenario on what the government is attempting to accomplish and to try to dispel some of the concerns expressed by the U.S. Senate Foreign Relations Committee. It is a fluid situation in the sense that they have to make a decision based on the inputs they get. I am told that the inputs they have received have been exaggerated and I think a lot depends on how this program is actually implemented, whether these 5,000 you talk about—whether it is 5,000 or 1,000 or 2,000—whether, in fact, if they have been evicted, they were ever returned to the land, because I have been told that this is going to happen, that the government was going to rectify whatever anomalies existed or whatever travesties of justice were committed in this process.

The Chairman: Your last question, Miss MacDonald.

Miss MacDonald: You have said that you think that . . . obviously you have a point of view about the land reform program; you have led us to believe that the steps that are being taken are, as you say, essentially positive and that the government is sincere in wanting to see the land reform measures through. Now obviously you are basing your findings on something different than most of those, including ex-president Duarte, or Erlich, who has made this comment, or even the president, because the president, in an interview on Wednesday—and this is dated from *The New York Times* of Friday, June 11—said:

> In an interview Wednesday, Mr. Magana acknowledged that one phase of the country's land redistribution program had been suspended.

That is Phase II, the Land to the Tiller phase.

> In Washington on Monday, the United States Ambassador to El Salvador, Deane R. Hinton, described as "inaccurate" press reports that a part of the land redistribution program had been suspended.

But Mr. Magana, asked if Decree 207 had been suspended, said, "Yes, definitely."

Ambassador Stirrs: Magana, did you say?

Miss MacDonald: Yes, the interim one. I mean, we have a lot of . . . .

Ambassador Stirrs: Well, the views that I say about being positive do reflect my conversations with Morales Erlich. I mean, he, in effect, used those words himself. What he said subsequently, which you are quoting from, reflects exactly the same concerns he mentioned to me about implementation, which would have to be observed. But the fact that the individuals were removed from the land does not mean they will not be re-established, if that act has been committed.

[*Translation*]

La position américaine maintenant . . . M. Chavez Mena, ministre des Affaires étrangères, démocrate chrétien très proche de Duarte, est allé, je crois, la semaine dernière aux États-Unis pour présenter de façon réaliste le programme de son gouvernement, et chercher en même temps à dissiper certaines craintes de la commission sénatoriale des Affaires étrangères. Voilà une situation très mobile, dans la mesure où ils doivent prendre une décision à partir des renseignements qu'ils obtiennent. On m'a dit que cette information était exagérée dans un sens, et je crois que beaucoup de choses dépendent de l'application de ce programme, du retour éventuel de ces 5,000 paysans sur leurs terres—qu'il s'agisse de 5,000, de 1,000 ou de 2,000—étant donné que le gouvernement a promis de rectifier toutes les erreurs, ou toutes les entorses à la justice qui pourraient être commises dans le cours de la mise en place du programme.

Le président: Votre dernière question, mademoiselle MacDonald.

Mlle MacDonald: Vous nous avez dit que d'après vous . . . de toute évidence vous avez une idée faite en ce qui concerne le programme de réforme agraire; vous nous avez amenés à penser que des mesures sont prises, qu'elles sont positives et que le gouvernement est sincèrement désireux de voir appliquer ces réformes. Or, de toute évidence, vous vous appuyez sur une information qui est différente de la plupart des déclarations, sont celles de l'ex-président Duarte, ou de M. Erlich, ou même du président, puisqu'il a déclaré dans une interview de mercredi—je l'emprunte au *New York Times* du vendredi 11 juin—

> Dans une interview de mercredi, M. Magana a reconnu que l'une des phases d'application de la redistribution des terres avait été suspendue.

Il s'agit de la Phase II, intitulée «La terre au laboureur».

> À Washington, lundi, l'ambassadeur des États-Unis au Salvador, Deane R. Hinton, a déclaré que les dépêches de presse selon lesquelles une partie du programme de redistribution agraire avait été suspendue, étaient «inexactes».

Mais M. Magana, auquel on demandait si le décret 207 avait été suspendu, a répondu: «Oui, absolument.»

M. Stirrs: Vous parlez de M. Magana?

Mlle MacDonald: Oui, qui est là à titre provisoire. Nous avons beaucoup de . . .

M. Stirrs: Lorsque je parle de l'attitude positive du gouvernement, je pense à mes discussions avec Morales Erlich. C'est lui-même d'ailleurs qui a employé ces termes. Le reste de ses déclarations, auxquelles vous empruntez d'ailleurs vos citations, reflètent exactement ses craintes dont il s'est ouvert à moi en matière d'application du programme. Le fait que certains paysans aient dû quitter leurs terres, ne signifie qu'ils ne puissent y revenir, lorsque c'est bien le cas.

[*Texte*]

• 1115

Miss MacDonald: But you consider that it is essentially positive if certain phases of the land reform are suspended.

Ambassador Sirrs: Positive in the sense in which they have laid it out; positive in the sense of the framework which is being established which allows for the 500 hectares and all work to be carried on as originally established. They argue that merely suspends the land to the Tiller program as of May 18. Again, any peasants on the land prior to May 18 should be allowed to remain on that land. If they have been removed then they should be returned. This is the assurance we have received. This is what Erlich is concerned about, and if something has happened, he is attempting to get the government to place them back where they should belong.

But the suspension of the program according to the information we have been receiving is that this is the only means of enabling fallow land to be made productive. It is the only way that land will be put into production, unless it is allowed to remain in the hands of the original owners for the next crop cycle. We must consider the next phase.

The ARENA Party, of course, probably initially at least, and I do not know but what their position now has changed because of the influences of other elements within the government, but they probably would have been inclined really to do away with the program. They have more concern with having a private sector orientation, leaving the landowner on the land. But that has not happened. I think that has been positive in the sense that they have moved away from that position, and moved towards a compromise situation with the original Duarte philosophy of establishing a grand form and proceeding with it with the exception for economic and production development purposes of leaving that land out for the next crop cycle.

That is all they are saying: to leave one segment aside because of a practical necessity; not because, they claim, it has anything to do with, essentially, depriving the peasant. There may be elements of that in it. I could not judge on that. The landowners are quite happy to have their land retained for that reason. But there is no inclination to produce on that land unless it is left within that adjusted process. The country is so destitute and they are so short of resources, they argue that they must do everything possible to get every means of production into place.

Miss MacDonald: That is very contrary to President Duarte's analysis of the situation.

Ambassador Sirrs: As I say, whatever is being reported on Duarte would be something that I would like to talk to him about. Certainly Morales Erlich I suspect would echo Duarte's line on it. Duarte has had an ongoing battle with the private sector in El Salvador, who, as you know, consider him to be too extreme in some of his reforms. They have felt that these reforms would detract from the development of the country, which has been an entrepreneurial environment industrially.

[*Traduction*]

Mlle MacDonald: Mais vous considérez comme une chose essentiellement positive que certaines phases de la réforme agraire soient suspendues.

Ambassadeur Sirrs: C'est quelque chose de positif si l'on regarde la manière dont elle est présentée, le cadre qui est établi, qui fixe une limite de 500 hectares et qui permet la poursuite de tous les travaux prévus à l'origine. Le gouvernement avance que cela ne fait que suspendre la remise des terres aux laboureurs jusqu'au 18 mai. Encore une fois, tous les paysans qui étaient présents sur ces terres avant le 18 mai seront autorisés à y rester. S'ils ont été déplacés, ils auront le droit d'y revenir, voilà l'assurance qui nous a été donnée. C'est ce point qui préoccupait Erlich et dans les cas où les paysans ont été déplacés, il essaie d'amener le gouvernement à les ramener là où ils étaient auparavant.

D'après les informations qui nous ont été communiquées, la suspension du programme vise uniquement à mettre en valeur les terres incultes. C'est le seul moyen de mettre ces terres en valeur, à moins qu'on ne les laisse aux mains des propriétaires d'origine durant le prochain cycle de récolte. Il faut tenir compte de la phase suivante.

Le parti ARENA, bien évidemment, aura eu tendance au début à supprimer le programme et je ne sais pas dans quelle mesure sa position a maintenant changé sous l'influence des autres membres de la coalition. Il est davantage favorable à la propriété privée et enclin à laisser les terres aux mains de leurs anciens propriétaires. Pourtant, ce n'est pas ce qui est arrivé et je considère comme positif que l'on soit arrivé à ce compromis par rapport au plan original de Duarte et que l'on aille de l'avant avec ce programme, à l'exception des terres qui devront rester en jachère pour des raisons techniques et économiques.

Tout ce que le gouvernement demande, c'est de laisser de côté une partie des terres pour des raisons de nécessité pratique et non pas pour essayer d'en priver les paysans. Il y a peut-être un peu de cela, je ne suis pas en mesure d'en juger et les propriétaires concernés ne sont pas mécontents de conserver leurs terres pour cette raison. De toute façon, ces terres ne seront pas cultivées à moins qu'on ne leur applique ce processus d'ajustement. Le pays est si pauvre et manque tellement de ressources que le gouvernement avance qu'il faut tout faire pour exploiter absolument tous les moyens de production.

Mlle MacDonald: C'est tout à fait contraire à l'analyse de la situation que fait le président Duarte.

Ambassadeur Sirrs: Il faudrait vérifier directement auprès de Duarte tout ce que l'on dit de lui. Je tiens pour à peu près acquis que Morales Erlich défend la position de Duarte à ce sujet. Celui-ci mène depuis longtemps une bataille contre le secteur privé au Salvador qui considère certaines de ces réformes comme trop extrémistes et comme susceptibles de nuire au développement du pays, qui s'est déroulé jusqu'à présent dans un cadre de libre marché. Le Salvador a connu un essor

[*Text*]

They have had some very successful industrial developments in El Salvador and to a greater degree than other country in Central America. They felt that, because of these reforms, this incentive would be lacking and, consequently, the economy would be held back; one cannot count just on agrarian reform; you must count on other things as well. So there has been that kind of confrontation.

In fact, they have taken a very extreme view of Duarte. They have referred to him as an ultra radical, in fact. So the fact that, today, we have some accommodation between the Christian Democrats and other members of the political system in place is, I think, a revelation and some encouraging development in trying to incorporate the various leaders.

Some elements of it may also conceivably be positive as well in terms of stimulating development within the country. They recognize that you can develop the most ambitious, the optimum, agrarian reform program, but the peasant is not going to be provided with a viable livelihood unless you develop other facets of the economy. And the facets of the economy most able to be developed, the most which can provide well-being to the greatest degree to the peasant, or the worker, in the country is the industrial sector. That has been shown in years gone by and prior to the current conflict when El Salvador was referred to as a rural essential market. But that has come to almost a halt. The work ethic of the Salvadoran is very high. The sense of dedication to the job; the quality of the product that was produced is high; the export earning potential of the companies that were established was good; all of this would have a very positive impact on the development of the economy. So they are taking into consideration the incentive factor as well as the need for social reform. It is a balancing act that has been established to try to get the economy back on its feet. One can argue that this is wrong or right or that the government is taking the wrong posture, but the fact is that the government is making these decisions, and as long as they are accountable and responsible to the people, one must assume that they have to rise and fall on what they do. If they do not do it properly, they will be turfed out.

• 1120

As long as the process continues, which is the kind of debate we are talking about, hopefully, the end result will be positive. I did not say anything is perfect. The kinds of concerns you raise are quite valid. I would want to talk to Duarte further before I would make any comment on what he said, but I know what Morales Ehrlich said. Morales Ehrlich was going to see me in Costa Rica, on his trip, but I came here,so, obviously, I am not able to see him at this time. But we were going to discuss this very issue further when he arrived.

If it turns sour then it is something that the government is not accountable for and consequently one would be guided accordingly. But the question that is now raised is, should they not be given a chance to prove themselves and see this process through? They are going through growing pains. Agrarian reforms are not always an easy policy to implement, especially in that kind of society where the landlord has been rigidly

[*Translation*]

industriel assez considérable, bien supérieur à celui des autres pays d'Amérique centrale. Le patronat considère que ces réformes nuiraient à cet esprit d'entreprise et que l'économie en souffrirait. On ne peut pas compter uniquement sur la réforme agraire, il faut compter également sur les autres secteurs. Cette confrontation existe donc.

En fait, le patronat a adopté une vue très extrémiste de Duarte, le qualifiant d'ultra-radical, etc. Le fait que l'on parvienne aujourd'hui à certains compromis entre les démocrates-chrétiens et les autres membres du système politique constitue une révélation et un fait très encourageant pour l'avenir.

Certains éléments du programme peuvent également être considérés comme positifs dans la mesure où ils stimuleront le développement du pays. On reconnaît en effet qu'il ne suffit pas de mettre en oeuvre une réforme agraire ambitieuse et optimale mais qu'il faudra développer également les autres secteurs de l'économie si l'on veut donner aux paysans un moyen de subsistance viable. Et le secteur qui présente le meilleur potentiel de développement, celui qui apportera le plus aux paysans ou aux travailleurs, est le secteur industriel. Cela a été démontré par le passé et avant le conflit actuel, lorsqu'on qualifiait le Salvador de marché essentiellement rural. Mais l'expansion du secteur rural a pratiquement connu un coup d'arrêt. Le Salvadorien est un excellent travailleur. Le Salvadorien est un travailleur consciencieux, soucieux de qualité et les entreprises du pays remportaient un succès considérable à l'exportation; tous ces facteurs auraient un impact très positif sur le développement de l'économie et il convient de préserver un climat favorable à l'entreprise tout en procédant à la réforme sociale. C'est un travail d'équilibriste auquel il faut procéder pour remettre en marche l'économie du pays. Évidemment, on peut être pour ou contre ce que fait le gouvernement, mais c'est lui qui prend les décisions et aussi longtemps qu'il en assume la responsabilité devant le pays, c'est à ce dernier qu'il appartiendra de juger. S'il fait mal son travail, le gouvernement ne restera pas au pouvoir longtemps.

Aussi longtemps que le processus se poursuit, que le débat se déroule, on peut en espérer un résultat positif. Je n'ai pas dit que tout est parfait et les inquiétudes que vous exprimez sont parfaitement valides. Il faudrait que je parle à Duarte avant de donner mon avis sur ce qu'il a dit, mais je sais ce que Morales Erlich a dit. Je devais le rencontrer lors de son voyage à Costa Rica et je n'ai pas pu le voir puisque je suis venu ici, mais nous devions discuter précisément de cette question.

Si les choses tournent mal, alors le gouvernement devra en prendre la responsabilité et pourra être jugé en conséquence. Pour le moment en tout cas, je pense qu'il faut attendre qu'il fasse ses preuves et voir les résultats. Il connaît actuellement une crise de croissance car ce n'est pas une chose facile que de procéder à une réforme agraire, surtout dans un pays où le propriétaire terrien a toujours été tout-puissant. Le système est

[*Texte*]

entrenched. Now this system is changing. There has probably been more change, even with the disposal of the land of 500 hectares and over which they have got to learn to live with, than there has been in most other societies in Central America. In Nicaragua, we still have large land holdings that have not been passed on to peasants.

The Chairman: We will get back to that shortly.

Dr. Hudecki.

Mr. Hudecki: Mr. Ambassador, one of the aspects in El Salvador, which has been very abhorrent to the world at large and is manifesting itself in Guatemala and so on, is the so-called death squads, and I know that there is a certain degree of vagueness about the whole question. No matter whom you ask, various people are blamed: landowners, the right wing of the government or the army. I thought that perhaps after the election this would disappear, but apparently it is manifesting itself again. There must be some knowledgeable people in the government who really have some insight into this and yet it does not reflect itself in any of the statements that come out. I wonder if you have any information because it reflects on the newly elected government, that this is allowed to continue.

Ambassador Sirrs: The question of death squads is a very difficult one to pin down. Any given crime can be attributed to any number of sources, and it is almost impossible, with a few exceptions, to precisely determine who is responsible. "EDM—Escuadron de la Muerte" was the slogan they used to tatoo on people's chests when they killed them and even there, there has always been the suggestion that the opposition group did it, just to implicate the other group. So I do not know how one determines whether this group is active or whether these crimes are being committed by other groups involved in the current struggle. I have not heard of anything that suggests to me that the death squad, as we originally knew it, is any more active today than it was then. In fact, I thought that it was less active.

The killings continue, we know that. There is still guerrilla warfare and there are still people being killed. Some Christian Democrats were killed, a number of them recently. Sixty mayors were killed previous to the election and so on. But the culprit is something that is difficult to pin down.

Mr. Hudecki: Is it not incumbent on the government though to have some statements on what is going on in order to give itself credibility, to show what results it has been able to achieve in investigating these? For example, what has come out of the trial that has taken place in studying the deaths of the four American nuns?

Ambassador Sirrs: That was a question raised earlier and nothing has happened, to my knowledge, other than they have gone through the process of . . . . I assume the police—

Mr. Hudecki: Are there no official reports coming out of the government accounting for what happened or what direction or what trend . . . ?

[*Traduction*]

en train d'évoluer et la mutation en cours est probablement plus profonde que tout ce qu'on a vu dans les autres pays d'Amérique centrale, même si la réforme est limitée aux propriétés de plus de 500 hectares. Au Nicaragua, il existe toujours des propriétés immenses qui n'ont pas été distribuées aux paysans.

Le président: Nous reviendrons là-dessus prochainement.

Monsieur Hudecki.

M. Hudecki: Monsieur l'ambassadeur, l'un des éléments du conflit du Salvador qui fait horreur au reste du monde et qui se manifeste également au Guatemala, est l'existence de ce que l'on appelle les escouades de la mort et je sais qu'il y a beaucoup de flou dans toute cette affaire. Selon la personne qui vous parle, on accuse les propriétaires terriens, l'aile droite du gouvernement ou l'armée. Je pensais que ce phénomène disparaîtrait après les élections mais il semble qu'il soit en train de ressurgir. Il doit bien y avoir des gens informés au sein du gouvernement mais rien ne transpire dans les déclarations officielles. Posséderiez-vous des indications à ce sujet, car le fait que cette situation persiste nuit à la crédibilité du nouveau gouvernement?

L'ambassadeur Sirrs: Il est très difficile de savoir quoi que ce soit de précis sur les escouades de la mort. On peut toujours imputer un crime à toute une série d'auteurs et il est pratiquement impossible, sauf dans de très rares exceptions, de déterminer avec précision qui est responsable. Les lettres «EDM—Escuadron de la Muerte» étaient le slogan que l'on trouvait tatoué sur la poitrine des gens assassinés et même alors on a souvent affirmé que le groupe d'opposition en était l'auteur, uniquement pour impliquer l'autre groupe. Je ne sais donc pas comment on pourrait déterminer si ce groupe est toujours actif ou bien si ces crimes ne sont pas commis par d'autres groupes participant à la lutte actuelle. Je n'ai rien entendu qui permette de conclure que l'escouade de la mort, tel qu'elle se manifestait à l'origine, est plus active aujourd'hui que par le passé. En fait, je pense qu'elle est plutôt moins active.

Les tueries se poursuivent, nous le savons. La guérilla se poursuit et il continue à y avoir des morts. Un certain nombre de démocrates chrétiens ont été tués récemment et 60 maires ont été tués avant les élections, etc. Mais il est très difficile de désigner un coupable.

M. Hudecki: Mais n'incombe-t-il pas au gouvernement de dire publiquement ce qui se passe, et d'indiquer quel résultat il a obtenu dans son enquête afin d'asseoir sa crédibilité? Par exemple, à quoi a abouti le procès qui s'est déroulé concernant la mort des 4 nonnes américaines?

L'ambassadeur Sirrs: C'est une question qui a été posée précédemment et, à ma connaissance, il n'en est rien sorti sinon qu'il y a eu une enquête menée par la police, j'imagine . . .

M. Hudecki: N'y a-t-il aucune déclaration officielle du gouvernement rendant compte de ce qui s'est passé, ou bien de l'orientation ou de la tendance . . . ?

[*Text*]

• 1125

Ambassador Sirrs: There is a feeling, I think, as well. They feel, or suggested, it was probably, they assume, the police, but they have not pinpointed any culprit. The ones they have arrested—they say there is a lack of evidence to proceed with the case further. I cannot judge the credibility of that particular declaration; there are competing arguments on it.

Mr. Hudecki: Another question. We, in some way, are being judged that we follow the lead by the United States in many of the decisions made in the Caribbean and in El Salvador and so on, as a government. Do you use any of their particular embassies or their particular offices for information gathering or for conferences, or is there any way—

Ambassador Sirrs: To a limited degree. Our contacts with the officials concerned are such that we—if we are talking about Central America as a whole— relate directly to the government people. I find that information is more relevant and it is easy to acquire. There is no problem in communicating with them. We develop a rapport.

Because the American position is perhaps particularly significant in the case of Salvador—obviously, because they are providing support for the government in various ways—it is more relevant, perhaps, to contact them and find out what they are doing and what is happening. It is one of the sources, one of several.

Mr. Hudecki: On the subject of Nicaragua, my own impression after being there, my perception of it, is that the country is in a developing stage, that at the moment there is evidence leading impartial observers to feel that there is a very strong element leaning towards a sort of local model of communism, and you have evidence that they are doing their best to become a social democratic country. I wonder what we, at this stage, could do to help to lead them to more of a democratic approach, rather than that they could swing more into being another Cuba. I think the two possibilities are really possible. I think this country requires assistance. It is very difficult to project what the future holds for it, and I feel that we, as Canadians, should do everything we can to direct it into a more democratic form of government. From your observations, is there any advice that you could give?

Ambassador Sirrs: There is not too much that we can do as a country. I do not suppose we would want to be involved in a situation where we are coercing any given government to doing any given thing. We do not have that kind of approach.

I think in the case of Nicaragua the approach that we have been advocating and supporting for many years is the question of aid, the question of extending aid to that country and providing them with the support they need, in the first case, for economic development and, secondly, providing them with an indication of our concern and interest in what is happening in the country. Our suggestions of the kind of democratic process, to which you refer and are concerned about, have been articulated in fairly subtle terms, but I think fairly direct and forthright terms, in the sense that we recognize that they are masters of their own destiny and they are going to do their

[*Translation*]

L'ambassadeur Sirrs: Certaines impressions se dégagent, mais la police n'a pas désigné de coupable. Ceux qui ont été arrêtés ont été relâchés pour manque de preuves. Je ne suis pas en mesure de juger de la véracité de cette déclaration car on entend des arguments contradictoires.

M. Hudecki: On nous accuse, d'une certaine façon, de suivre les Américains dans les décisions que notre gouvernement prend dans les Caraibes et au Salvador. Faites-vous appel aux ambassades américaines ou à leur autres représentations pour obtenir des renseignements ou pour nouer des contacts ou bien . . .

L'ambassadeur Sirrs: De façon limitée. De façon générale, en Amérique centrale, nous contactons directement les autorités nationales. C'est une source d'informations plus directe et plus commode. Nous n'avons pas de problème de communication avec les gouvernements de ces pays car nous avons pu établir avec eux des rapports cordaux.

Étant donné que les États-Unis exercent une influence tellement considérable au Salvador, c'est évident, car ils appuient le gouvernement de diverses manières, il est parfois plus facile de contacter les Américains pour savoir ce qu'ils font et ce qui se passe, mais ils ne constituent qu'une source d'information parmi beaucoup d'autres.

M. Hudecki: En ce qui concerne le Nicaragua, l'impression que j'ai retirée de ma visite est que ce pays se trouve dans une phase de mutation. Certaines indications amènent des observateurs impartiaux à conclure qu'une fraction très forte penche vers un modèle local de communisme et vous-même considérez que le pays fait de son mieux pour instaurer un système social-démocrate. Je me demande ce que nous pourrions faire pour l'encourager davantage à suivre la voie démocratique, plutôt que de devenir un nouveau Cuba. Les deux possibilités me paraissent très réelles et je pense que ce pays a besoin d'aide. Il est très difficile de prévoir ce que l'avenir lui réserve et je trouve que nous, les Canadiens, devrions faire tout ce que nous pouvons pour l'encourager dans la voie de la démocratie. A la lumière de votre expérience, y a-t-il des conseils que nous pourrions lui donner?

L'ambassadeur Sirrs: Il n'y a pas grand-chose que le Canada puisse faire. Nous ne voudrions certainement pas agir par la contrainte, ce n'est pas notre manière de procéder.

Dans le cas du Nicaragua, l'approche que nous suivons depuis de nombreuses années est, d'une part, de lui apporter notre aide et notre soutien sur le plan du développement économique et, d'autre part, de lui faire part de notre intérêt et de notre préoccupation pour ce qui s'y passe. Nous avons énoncé notre position vis-à-vis de la forme de gouvernement de manière assez subtile mais néanmoins relativement directe et franche dans la mesure où nous reconnaissons que le Nicaragua est maître de son destin, mais que nous espérons qu'il saura préserver le précepte originel de la révolution et les principes fondamentaux énoncés antérieurement. D'autres

[*Texte*]

own thing, but at the same time we hope that they will continue with the original precepts of the revolution and the basic principles enunciated earlier. Other countries would appear to be doing the same thing to some degree. I think the West Germans, likewise, have talked along these lines. I think generally the Socialist International talks along these lines.

Mr. Hudecki: One company that seems to have made good inroads in that country is the Bata shoe company. Are they particularly sensitive to the needs of the country and able to meet their needs? Are they a model that is worth studying and considering for future industrial inroads into the government . . . ?

• 1130

Ambassador Sirrs: Yes. It is one of the companies that is maintaining its position. Unfortunately, the private sector is not in a very healthy state, as you can well imagine. The economy is in a very difficult situation. They are not getting too much encouragement. A lot of companies have been taken over for de-capitalization, a word which is used very loosely. Of course, we all know about the arrest of members of the head of the private sector, which has not provided them with too much incentive. There is certainly not too much incentive to the outside entrepreneur to move into the country to establish an investment. They are concerned about these developments. So it needs stimulus. The government has to, at some stage, develop some kind of program which is going to provide the stimulus necessary to get the private sector, so to speak, moving.

I think the experience with the companies that have been taken over has not been very satisfactory. I think those companies do not have the administrative talent. They do not flourish; they become a drain on the government. There again, as in the case of Salvador—the different problems, the different circumstances—they have to face up to the need to do something about it.

Mr. Hudecki: Are there companies other than Bata which have been successful in Nicaragua?

Ambassador Sirrs: I do not know of any offhand. I do not think there are any that are glowing success stories. Under these conditions it would be hard to visualize.

There is also the problem of moving merchandise from one country in Central America to another because of the shortage of exchange. The internal problems in each country add to the problems of each one because of their inter-relationship in the past, and their inability to work together on this. They cannot pay their bills. Consequently there has been a virtual rupture in the Central American trade pattern.

Mr. Hudecki: You probably feel maybe our best help would be through the NGOs.

Ambassador Sirrs: Yes. During that CIDA mission—and I guess you have already had a report from Mr. Massé—there has been some consideration of a dairy-farm project. These are

[*Traduction*]

pays me paraissent adopter une attitude similaire, notamment l'Allemagne de l'Ouest et je pense que l'International socialiste, de façon générale, agit de la même façon.

M. Hudecki: Une entreprise qui semble très bien implantée dans ce pays est la société Bata. Se montre-t-elle particulièrement sensible aux besoins de ce pays et capable de satisfaire ses exigences? Constitue-t-elle un modèle possible que l'on pourrait envisager pour une éventuelle participation de l'industrie au gouvernement?

M. Sirrs: En effet. Elle est l'une des sociétés qui ont conservé leur position. Malheureusement, comme vous pouvez facilement l'imaginer, le secteur privé n'est pas très florissant. L'économie est dans une situation très difficile et ces sociétés ne reçoivent pas beaucoup d'encouragement. Beaucoup de sociétés ont été dépossédées au nom de la décapitalisation, expression que l'on utilise à toutes les sauces. Bien entendu, nous savons tous que des directeurs de sociétés ont été arrêtés, et cela ne contribue certainement à créer un climat encourageant. Les entrepreneurs étrangers ne sont donc guère tentés de s'y établir ou d'y investir. Les événements les inquiètent, et le secteur privé a donc grand besoin de stimulants. Le gouvernement doit, tôt ou tard, offrir un programme qui permettra de susciter les encouragements nécessaires pour relancer le secteur privé.

La prise de contrôle des sociétés ne s'est pas révélée une mesure concluante. Il y a des lacunes du côté de l'administration et ces sociétés ne prospèrent pas. Elles deviennent donc à la charge du gouvernement. La encore, tout comme au Salvador, le pays fait face aux différentes circonstances, aux différents problèmes, qu'il lui faut résoudre.

M. Hudecki: Y a-t-il d'autres sociétés que Bata qui aient prospéré au Nicaragua?

M. Sirrs: Je ne sais pas. Je ne pense pas que l'on puisse citer d'autres succès retentissants. Étant donné la situation, ce serait difficile.

Il y a également le problème de l'écoulement des marchandises d'un pays d'Amérique centrale vers un autre, à cause de la pénurie de devises étrangères. Les problèmes internes de chacun de ces pays ajoute à ceux des autres à cause des rapports passés entre ces pays, et à cause de leur incapacité à trouver une solution commune. Ces pays ne peuvent pas payer leurs factures si bien que la tradition commerciale en Amérique centrale a été rompue.

M. Hudecki: Vous pensez peut-être que la meilleure façon d'aider serait par l'intermédiaire des organismes non gouvernementaux.

M. Sirrs: En effet. M. Massé vous a certainement fait rapport de la mission de l'ACDI, qui a étudié un projet d'élevage laitier. A mon avis, il existe des entreprises viables et

[*Text*]

I think very viable and worthwhile ventures which provide assistance to the individual in Nicaragua, who certainly needs it. It is the kind of thing we can do well because of our own expertise.

Mr. Hudecki: One of the evidences that I felt indicated that there was help to the guerrillas in El Salvador was seeing a recruiting sign asking for volunteers to join the forces in El Salvador. Have you been familiar with any recruiting program?

Ambassador Sirrs: Where was this recruiting sign?

Mr. Hudecki: In Nicaragua. It was recruiting soldiers for—

Ambassador Sirrs: These are the charges that are being made by people like Eden Pastora. This is what he claims is the reason he left the government and is seeking to organize a counterforce. Those are some of the accusations that are being levied. I would not want to comment personally on it, but that is what we hear from—

Mr. Hudecki: Could you comment then on the conflicting report between Gonzales and the member of the human rights in the government itself in Nicaragua? Both of them gave very conflicting information that seemed to be difficult to—

Ambassador Sirrs: The human rights group of course has been closely linked to and supportive of some of these opposition groups. I suspect they have to make their own case for their own purposes.

Mr. Hudecki: Which is the one that is giving the most valid assessment of the situation?

Ambassador Sirrs: I would leave that to you to be the judge.

Mr. Hudecki: When it comes to Costa Rica, I think we were very impressed with the UN refugee camp that we had an opportunity to visit. I thought it really fulfilled the need of the people quite adequately. I was wondering, have any steps be taken to have similar refugee camps set up in Honduras or in Nicaragua?

Ambassador Sirrs: For Salvadoran refugees?

Mr. Hudecki: Yes.

Ambassador Sirrs: There are camps now.

Mr. Hudecki: But are they under the supervision of the United Nations? Of the ones that we saw, I was very favourably impressed with the planning and the facilities, with the educational components and the housing in it. I thought it was very well done and there is very little information being given on that project. We hear about the horrible conditions in other camps and I am just wondering why steps are not being taken to have the United Nations—

• 1135

Ambassador Sirrs: The United Nations, of course, are circumscribed to the extent that the host country must accept

[*Translation*]

prometteuses qui pourraient aider les Nicaraguayens, qui en ont grand besoin. Nous pourrions certainement offrir un apport fructueux étant donné les compétences que nous possédons dans le domaine.

M. Hudecki: Ce qui me porte à croire qu'on aide les guérilleros au Salvador, c'est que j'ai vu une affiche demandant des volontaires pour cette cause. Êtes-vous au courant de l'existence d'un tel programme de recrutement?

M. Sirrs: Ou avez-vous vu ces affiches?

M. Hudecki: Au Nicaragua. Il s'agissait de recruter des soldats pour . . .

M. Sirrs: Des gens comme Eden Pastora avancent ce genre d'allégations. C'est pour cela qu'il prétend avoir quitté le gouvernement pour organiser une force de contre-attaque. On entend ce genre d'accusations mais pour ma part, je m'abstiendrai de faire des remarques.

M. Hudecki: Pouvez-vous nous dire quelque chose quant aux rapports contradictoires donné par Gonzales et par le défenseur des droits de la personne qui est au gouvernement nicaraguayen même? En effet, les renseignements qu'ils offrent sont contradictoires et il est difficile de . . .

M. Sirrs: Le groupe des droits de la personne a été intimement lié à certains groupes d'opposition. Je suppose qu'il leur faut défendre leur propre cause.

M. Hudecki: Qui croire dans un tel cas?

M. Sirrs: C'est à vous d'en juger.

M. Hudecki: Pour ce qui est du Costa Rica, le camp de réfugiés des Nations unies que nous avons eu l'occasion de visiter m'a fait une vive impression. En effet, je pense qu'il correspond aux besoins de la population et c'est pourquoi je me demande si l'on a pris des mesures pour établir des camps semblables au Honduras et au Nicaragua?

M. Sirrs: A l'intention des réfugiés salvadoriens?

M. Hudecki: Oui.

M. Sirrs: Il y a déjà des camps pour eux.

M. Hudecki: Sont-ils sous la surveillance des Nations unies? En effet, dans ceux que j'ai visités, j'ai été très impressionné par la planification et les installations, le logement et l'enseignement. Je pense que c'était très bien fait mais qu'on est très peu renseigné là-dessus. On entend parler des conditions effroyables qui existent dans d'autres cas et je me demande pourquoi on n'a pas pris les mesures nécessaires pour que les Nations Unies . . .

M. Sirrs: L'action des Nations Unies est limitée dans la mesure où il faut que le pays hôte accepte qu'elles y jouent ce rôle en particulier. Je pense que c'est là le seul obstacle.

[*Texte*]

them in that particular role. I think is the only inhibiting factor.

Mr. Hudecki: Costa Rica is the only country that—

Ambassador Sirrs: Openly. They perform a role in Honduras, but they have an Honduran government agency involved with the process. The Honduran government may have its own reasons for this but essentially the United Nations does not have too much authority to move in beyond it. They can make a case for it and I think they have tried, in the case of Hunduras, but I do not think it is being successful.

Mr. Hudecki: Have the cases been presented to the United Nations properly to get that type of support?

Ambassador Sirrs: I do not think so. I am not aware of it.

Mr. Hudecki: Our last question. Costa Rica with its financial problems and yet being such a democratic country which is almost completely without spending money on the military; in what way can we help them to get back on and become a more economically viable? Are there any steps being taken between our government and the Costa Rican government?

Ambassador Sirrs: Yes, we have already told them of the dual parameters of an aid program which they are very happy with. This is the first bilateral aid program they will be exposed to. The CIDA mission which is going into Nicaragua next week, is going to Costa Rica subsequently. We set up meetings with the Ministry of Planning to discuss the specifics to be covered under a line of credit which we are establishing with that country. We are responsive. We are not telling them what they should have; they are going to tell us what they need and we then try to respond to the extent we can.

The Chairman: Your last question, Mr. Hudecki.

Mr. Hudecki: Is there an opening for trade with them, particularly, say, in various fruits tropical fruits of any kind?

Ambassador Sirrs: We have attempted, we have resorted to various means of assisting people. We have to use our ingenuity at times. In the case of Costa Rica we assisted them in bringing in Air Canada chartered flights which went to Venezuela with car parts to go through Costa Rica to pick up foreign produce, what we call soul food—yuccas and yams and this type of thing—which were brought into Toronto and sold on the Canadian market. It was possible to arrange this kind of shipment because the plane flew back empty anyway and by rerouting it through Costa Rica, Air Canada could offer a very very low rate, a rate which is well below the normal air rate. So, the Costa Ricans were then able to move melons and yuccas and yams. Unfortunately, there was not enough merchandise being acquired to make it profitable and so the service was suspended, hopefully temporarily, but they are now trying to get beef into the aircraft.

I was looking at ways of helping these countries as well as helping ourselves. We have had a sort of a trade interest in

[*Traduction*]

M. Hudecki: Costa Rica est le seul pays qui . . .

M. Sirrs: Ouvertement, oui. Au Honduras, les Nations Unies interviennent mais il y a également la participation d'un organisme du gouvernement hondurien. Le gouvernement hondurien a peut-être de bonnes raisons de procéder ainsi mais cela limite essentiellement le pouvoir des Nations Unies. L'organisation a essayé de faire des démarches, mais au Honduras, elle n'y a pas réussi.

M. Hudecki: A-t-on essayé d'obtenir l'appui des Nations Unies, par les voies normales?

M. Sirrs: A ma connaissance, non.

M. Hudecki: Une dernière question. Le Costa Rica, malgré ses problèmes financiers, n'en est pas moins un pays démocratique dont les dépenses militaires sont presque nulles. Comment pourrait-on favoriser un rétablissement qui lui permettrait d'être viable du point de vue économique? Est-ce que notre gouvernement intervient auprès du gouvernement de Costa Rica?

M. Sirrs: En effet. Nous avons déjà mis ce gouvernement au courant du double critère d'un programme d'aide, et il en est très satisfait. Il s'agit du premier programme d'aide bilatérale dont bénéficie ce pays. La mission de l'ACDI qui doit se rendre au Nicaragua, la semaine prochaine, se rendra ensuite à Costa Rica. Nous organisons des réunions avec le ministère de la Planification pour discuter des détails prévus dans la marge de crédit que nous lui octroyons. Nous sommes très ouverts. En effet, ce n'est pas nous qui allons dire au gouvernement quoi faire, mais nous attendrons qu'ils nous exposent leurs besoins et nous essaierons d'aider dans la mesure du possible.

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Hudecki.

M. Hudecki: Y a-t-il des possibilités d'échanges commerciaux, par exemple l'importation de fruits tropicaux?

M. Sirrs: Nous essayons de trouver le meilleur moyen d'aider, mais il faut parfois de l'imagination. Dans le cas du Costa Rica, nous avons aidé à organiser des vols nolisés d'Air Canada qui, en route pour le Venezuela avec des pièces de voiture à bord, s'arrêtaient à Costa Rica pour charger des denrées, ce que l'on appelle de la nourriture «soul», comme le yucca et les ignames, qui était ramenée à Toronto et vendue au Canada. Il a été possible d'organiser cela parce que l'avion rentrait à vide de toute façon et Air Canada offrait, pour le crochet par Costa Rica, un tarif très très bas, beaucoup plus bas que le tarif normal. C'est ainsi que nous avons pu importer du Costa Rica des melons, des yuccas, et des ignames. Malheureusement, les quantités importées n'étaient pas suffisantes pour que l'entreprise soit rentable et le service a été interrompu. J'espère que c'est temporaire car on essaie maintenant de se servir de l'appareil pour le transport du boeuf.

Il s'agissait là de trouver un moyen d'aider ces pays tout en nous aidant nous-mêmes. Quant à nous, il nous intéresse de

[*Text*]

exporting and selling, and even there it is in terms of assistance insofar as we help develop their infrastructure. But in this case, we are also trying to accommodate them in marketing their products. The Nicaraguans, likewise, have been trying to sell beef in Canada. Unfortunately their herds have dropped below the level that existed prior to the revolution, so they have to build up those herds. That is an area in which we may play a productive role. It is not an area that we have discussed directly with them because we have discussed the dairy side but I could foresee the possibility of assisting them on the beef side, which Nicaragua is very good at—it has a very good reputation—and generating more income on the basis of that kind of trade.

The Chairman: Thank you. Mr. McLean.

Mr. McLean: Thank you, Mr. Chairman. I join in welcoming the Ambassador again.

Just one comment of update, we have had some extensive discussion on El Salvador and I wonder whether the Ambassador could report to us whether the other parties which were proscribed under edict from participating in the recent elections will be able to participate in the elections forecast for next year?

Ambassador Sirrs: My understanding is that they would be, yes. In fact, I think they would be anxious to have them participate as they hoped they would participate in the last election.

• 1140

Mr. McLean: If that is to come about, what mechanisms do you see permitting a dialogue that would allow them to feel some security in participating?

Ambassador Sirrs: I think the first thing they would want to have happen is a cease fire. They are talking about an amnesty program, some means of getting this conflict wound down. I know there was a lot of concern expressed by the leftist opposition forces. They said that for a number of reasons they could not participate, but the government was anxious to talk to them about what would be convenient or satisfactory in terms of becoming involved: how they could vote by proxy; how they could get equal time on TV; that they could have their own clips put on TV, et cetera; that there were means of participating without exposing themselves to any particular violence. Again, the parties, the UDN and the MNR, are reasonably well known in themselves; they promote themselves, in a sense, if they are on the ticket.

I think it is a fluid situation. The government will say, okay, let us have a dialogue and discuss how you want to participate. The only thing they are not prepared to dialogue is the negotiation of power. In other words . . .

Mr. McLean: What I hear you saying is that a cease fire is really essential to have a meaningful election.

[*Translation*]

vendre et d'exporter mais, cela peut très bien être envisagé comme de l'aide dans la mesure où nous participons au développement de l'infrastructure de ces pays. Dans ce cas précis, nous aidons également à la commercialisation des produits du Costa Rica. Les Nicaraguayens, pour leur part, essaient de vendre du boeuf au Canada. Malheureusement, les troupeaux sont beaucoup moins nombreux qu'avant la révolution, et il faut donc qu'il y ait reprise de ce côté-là avant d'aller plus loin. Voilà donc un secteur où nous pouvons jouer un rôle productif, et nous n'en avons pas encore parlé directement avec eux, car c'est la question des élevages laitiers qui a tenu l'avant de la scène jusqu'à présent. On peut donc envisager pour l'avenir de les aider pour ce qui est de l'exportation du boeuf, car le boeuf du Nicaragua a très bonne réputation et pourrait donc être une très bonne source de revenu pour le pays.

Le président: Merci. Monsieur McLean.

M. McLean: Merci, monsieur le président. À mon tour, je souhaite la bienvenue à l'ambassadeur.

Quelques mises au point pour commencer. Nous avons beaucoup parlé du Salvador et je me demande si l'ambassadeur pourrait nous dire si les autres partis à qui l'on a interdit de participer aux dernières élections pourront participer aux élections prévues pour l'année prochaine?

M. Sirrs: Je crois comprendre que oui. En fait, on souhaite intensément qu'ils participent comme on le souhaitait lors des dernières élections.

M. McLean: Le cas échéant, quel mécanisme antipez-vous afin qu'il y ait un dialogue de sorte qu'ils se sentent quelque peu rassurés d'y participer?

L'ambassadeur Sirrs: Je pense que la première chose qu'ils désireraient voir se produire c'est un cessez-le-feu. Il est question de programmes d'amnistie, d'un certain moyen visant à appaiser ce conflit. Je sais que les forces d'opposition gauchistes ont exprimé beaucoup d'inquiétude. Ils ont dit ne pouvoir participer pour de nombreuses raisons, toutefois le gouvernement était anxieux de les entretenir de ce qui pourrait favoriser leur participation: la façon dont ils pourraient voter par procuration; comment ils pourraient obtenir un temps d'antenne égal; comment ils pourraient faire passer leurs propres messages à la télévision et ainsi de suite; qu'il y avait de façon de participer sans s'exposer eux-mêmes à quelque violence que ce soit. Je le répète, les parties, l'UDN et le MNR, sont assez bien connues en soi; dans un sens ils font leur propre motion, s'ils ont des candidats en lice.

A mon avis, c'est une situation fluide. Le gouvernement dira, très bien, dialoguons et discutons de la façon dont vous voulez participer. Mais une chose sur laquelle ils ne sont pas prêts à dialoguer c'est la négociation du pouvoir. Autrement dit . . .

M. McLean: Ce que vous dites c'est qu'un cessez-le-feu est vraiment essentiel pour qu'il y ait une élection valable.

[*Texte*]

Ambassador Sirrs: Well, they had an election in spite of the absence of a cease fire the last time around. I do not say that it is essential, but certainly if these people are going to participate in an election then I would think that would be one of the elements.

Mr. McLean: Could you clarify a bit? If the election was really meaningful last time, with people excluded, why would there now be pressure to make it more meaningful? I hear you saying that it really needs these groups to be meaningful.

Ambassador Sirrs: The feeling one gets is that these grous do not have that much popular support to start with, and the argument is that they did not participate because they did not feel they would be elected. The response to this last election in itself I think shows how the people felt. If there was a feeling that there was massive support for the leftist opposition forces, I do not think you would have had that turnout. I think you would have had a negative turnout. It would have been a very meagre turnout or voided ballots.

Mr. McLean: There may be others, Mr. Chairman, who want to pursue the matter of the validity of the election. We could spend time going into the questions that have been raised in that whole area about the meaning of that election, but I think the point I wanted to stress is that I am interested to hear you say there is a perceived sense of political will to include those parties in order to give some validity and remove the cloud of suspicion.

Ambassador Sirrs: That is my understanding.

Mr. McLean: I would like, if I may, to just turn to one or two other areas. One is the whole question of Argentina and its relations to Central America, which has been very much in the news. You reminded us earlier of your time spent in Argentina.

This committee is now faced with a review of a number of presuppositions which were based on American foreign policy in Central America, which seems to us to have been thrown into a cocked hat by the events in the South Atlantic. I appreciate your comments of a few moments ago when, for example, you were alluding to suspicions with regard to Nicaragua by its fellow nations in Central America. Nicaragua and its neighbours were in solidarity behind Argentina, as we understand it. The question of the divisions you have alluded to and the questions of conspiracy regarding the events in Nicaragua do not seem to jibe with the sense of collegiality with regard to Argentina. I wonder if you could help us a little bit in our thinking on that.

Ambassador Sirrs: I think there are certainly differences in the thrust by each of those countries toward that particular issue. Essentially, initially it was an emotional reaction, I think an attempt at Latin American solidarity. Even the countries that perhaps had some reservations about the Argentine position—maybe Chile and Columbia which have other reasons

[*Traduction*]

L'ambassadeur Sirrs: Bien, la dernière fois il y eut une élection même s'il n'y avait pas de cessez-le-feu. Je ne dis pas que c'est essentiel, toutefois si ces gens doivent participer alors je pense que c'est l'un des éléments déterminants.

M. McLean: Pourriez-vous préciser? Si l'élection était vraiment valable la dernière fois, en dépit de ceux qui en furent exclus, pourquoi insisterait-on maintenant pour qu'elle soit plus valable? Vous dites que ces groupes sont vraiment nécessaires pour que ce soit valable.

L'ambassadeur Sirrs: L'impression que l'on a c'est que ces groupes n'avaient pas vraiment d'appui populaire au départ et on prétend qu'ils n'ont pas participé parce qu'ils craignaient de ne pas être élus. La réaction à cette dernière élection démontre, selon moi, le sentiment populaire. S'il y avait eu un sentiment populaire massif favorable aux forces d'opposition gauchistes, je ne pense pas qu'on aurait eu cette participation. Je pense que la participation aurait été négative. Le nombre de votants aurait été peu important ou les votes auraient été annulés.

M. McLean: Monsieur le président, il y en a peut-être d'autres qui veulent donner suite à cette question de la validité de l'élection. Nous pourrions passer énormément de temps sur les questions soulevées sur l'ensemble de ce sujet touchant la validité de cette élection, mais le point sur lequel je voulais insister c'est que je suis intéressé de vous entendre dire que l'on perçoit une volonté politique d'inclure ces parties afin que l'élection ait une certaine validité et pour balayer ce nuage des doutes.

L'ambassadeur Sirrs: C'est la façon dont je le comprends.

M. McLean: Puis-je passer à un ou deux autres domaines. Il y a d'abord la question de l'Argentine et de ses rapports avec l'Amérique centrale, qui a fait l'objet de bien des manchettes. Tout à l'heure vous nous avez rappelé le temps que vous avez passé en Argentine.

Ce Comité doit maintenant réexaminer bon nombre de suppositions qui étaient basées sur la politique étrangère américaine en Amérique centrale, lequel semble avoir été démoli par les événements dans l'Atlantique du Sud. Je comprends vos commentaires de tout à l'heure, par exemple, lorsque vous avez fait allusion à la méfiance des autres pays d'Amérique centrale vis-à-vis le Nicaragua. Si nous avions bien compris, le Nicaragua et ses voisins étaient solidaires de l'Argentine. Les divisions auxquelles vous avez fait allusion et les questions de conspiration touchant les événements au Nicaragua ne semblent pas correspondre au sens de collaboration en ce qui touche l'Argentine. Je me demande si vous pourriez nous éclairer un peu en nous faisant part de vos opinions sur la question.

L'ambassadeur Sirrs: A mon avis il y a certainement des différences dans l'attitude de chacun de ces pays vis-à-vis cette question en particulier. Au départ, ce fut essentiellement une réaction émotive, un genre de tentative de solidarité de l'Amérique latine. Même des pays qui ont certaines réserves vis-à-vis la position de l'Argentine . . . peut-être le Chili ou la Colombie

[*Text*]

not to be very enthusiastic—they would go along with it just to maintain the sort of Latin American solidarity. In our area the two most ardent supporters have been Nicaragua and Panama. I think Panama took the issue before the United Nations.

Well, one can read a lot into the approach. There is a certain degree of opportunism in this, setting precedents which would favour their own particular position. I suspect in the case of Panama, of course, there is always the question of the canal uppermost in their minds.

• 1145

In the case of Nicaragua, there is a question of their claim on San Andrés—the islands that are held by Colombia, consequently the Colombians are equally concerned in not supporting the Argentine position for fear that that would jeopardize their own position. They do not like the precedent. But, basically, there was support, because it was a Latin American issue and they interpreted it as a threat from outside the area.

In the case of Costa Rica, Costa Rica's position has been articulated in the sense: We oppose the aggression committed by the Argentine, but we support them on the question of sovereignty. They made that kind of declaration. I think all the nations coincide, in Latin America, on the question of sovereignty. That is my impression. I have not seen the position articulated as much by El Salvador, although El Salvador was receiving, I understand, some benefits from the Argentine before, so you might expect that they would. I think they were a bit more ambidexterous, perhaps, because of their concern and interest in the United States as well. The same factor would apply to these other countries. I think all countries, ultimately, recognize that they cannot isolate themselves from the United States; they have to have a working relationship.

Now that the euphoria has worn off, you do not have the same spirit, the support, that was evident a few weeks ago. I suspect that they will modify their position quite a bit, certainly Costa Rica. Nicaragua has perhaps no reason to, they are not going to derive any particular benefits by backing off at this stage. But I would think Costa Rica, Honduras and certainly El Salvador would be very much concerned about their ongoing relationship with the United States and the kind of support they can get economically, et cetera. They would not choose to push the issue too far—although, behind it all, they still maintain and will probably maintain without pushing it strongly, that sovereignty is in Argentine hands. That seems to be a common thread.

In other elements, in terms of the aggression that was committed, there were different views on that. The Nicaraguans have not questioned the Argentine act. They justify it. They say they are fully justified in moving in and taking over what was rightfully theirs. Costa Rica has not said that. Costa Rica said that that was aggression and it should not be accepted, but that they are sovereign.

[*Translation*]

qui ont d'autres raisons de ne pas être très enthousiastes . . . l'accepteraient simplement pour maintenir un genre de solidarité en Amérique latine. Dans notre région les deux partisans les plus fervants ont été le Nicaragua et le Panama. Je pense que le Panama a soulevé la question devant les Nations Unies.

Mais, on peut déceler beaucoup de choses dans cette attitude. Il y a évidemment un certain degré d'opportunisme, on établit des précédents qui pourraient favoriser leur propre situation. Dans le cas du Panama, bien sûr, je présume qu'ils ont toujours présent à l'esprit la question du canal.

Dans le cas du Nicaragua, il y a la question de leur réclamation sur San Andrés . . . les îles détenues par la Colombie, conséquemment les Colombiens craignent également de mettre en danger leur position en n'appuyant pas la position argentine. Ils n'aiment pas le précédent. Fondamentalement l'appui est venu du fait qu'il s'agissait d'une question d'Amérique latine interprétée comme une menace provenant de l'extérieur de la région.

Pour ce qui est du Costa Rica l'opposition fut plus articulée dans le sens où ils ont dit: nous nous opposons à l'agression argentine, mais nous appuyons l'aspect souveraineté. C'est le genre de déclaration qu'ils ont fait. En Amérique latine je pense que tous les pays s'entendent sur la question de souveraineté. C'est là mon impression. Je ne suis pas au courant de la position adoptée par le Salvador, mais je crois qu'auparavant ce pays recevait certains avantages de l'Argentine, donc on peut s'attendre à ce qu'ils y soient favorables. Je pense qu'ils étaient un peu plus ambivalents étant donné leurs liens et leurs intérêts avec les États-Unis. Les mêmes facteurs joueraient pour ces autres pays. Je pense qu'en fin de compte tous reconnaissent qu'ils ne peuvent s'isoler des États-Unis; ils doivent maintenir une relation de travail.

Maintenant que l'euphorie est passée, le sentiment n'est plus le même l'appui n'est pas aussi évident qu'il y a quelques semaines. Je m'attends à ce qu'ils modifient sensiblement leur position, certainement le Costa Rica. Le Nicaragua n'a pas de raisons de le faire, à ce moment-ci il n'aurait aucun avantage particulier à revenir sur sa position. Toutefois je pense que le Costa Rica, le Honduras et certainement le Salvador sont très soucieux de leurs rapports avec les États-Unis et du genre d'aide qu'ils peuvent obtenir sur le plan économique et ainsi de suite. Ils ne choisiraient pas de pousser la question trop loin . . . quoique, derrière tout cela, ils maintiennent et maintiendront probablement sans trop insister que la souveraineté appartient à l'Argentine. Cela semble être un dénomateur commun.

Les opinions sont différentes sur les autres éléments en ce qui a trait à l'agression commise: les Nicaraguiayen n'ont pas remis en question les gestes posés par l'Argentine. Ils les justifient. Ils disent qu'ils sont plainement justifiés d'avoir agi de la sorte et pris ce qui leur appartient de droit. Costa Rica ne l'a pas dit. Ils ont dit que c'était une agression et que c'était inaceptable, mais que toutefois ils ont des droits souverains.

[*Texte*]

Mr. MacLean: In relation to the strategy in that area .... When we were visiting it was at the time of the announcement of the Central American Democratic Community and we had the anomaly of El Salvador and Honduras and Costa Rica excluding three of their neighbours. You mentioned, a few moments ago, that there were no teeth in it as you have observed it to this moment. At the time we were there we asked about the future of it and were told that we really should be asking Mr. Thomas Enders as to how it was going to develop, since they had had no funding and no capacity to move and all three countries involved were about to go into elections. American credibility in terms of that community and these recent developments is a question in my mind. Secondly, what relationships about drawing the other three countries into that community exist? Is it still just a static matter of three countries?

Ambassador Sirrs: No, actually the group was extended to include Venezuela and Colombia, although they are outside the area. The other countries have been invited to participate, but one of the basic criteria they insist on is a democratic orientation. If they can live with it, or if they can accept that basis, they are free to link up. I think they have made that quite clear.

Mr. McLean: Thank you. I wonder if I could just move on, Mr. Chairman? Do I have another five minutes?

The Chairman: You have five more minutes.

Mr. McLean: I wonder if I could move our thinking a bit to Nicaragua and the allusions and comments that are in the air about the forces at play there. There is a fact-finding visit to Central America on the matter of the refugee situation and there have been some questions raised as to the whole matter of Nicaragua and the dealing with refugees and its role in support of and in relationship to its neighbouring countries.

• 1150

This report, which I believe, Mr. Chairman, was tabled, dated March 14 to 24, has a paragraph on page 4 which I think was circulated to the committee and it reads in part:

> Nicaragua is becoming the most favoured destination for new refugees from El Salvador and Guatemala . . .

It goes on to suggest that:

> This impoverished country, itself in the throes of reconstruction, can offer little more than effective reception facilities.

and the report suggests there are effective reception facilities and a relatively tranquil environment.

It goes on to talk about one small-scale agricultural resettlement project that has been launched.

> Educated people were not comfortable with Nicaragua and as a destination of first asylum tend to try to make their way to Mexico. Immigration personnel do not currently visit Nicaragua and the need for Canadian assistance is probably

[*Traduction*]

M. McLean: Relativement à la stratégie dans cette région . . . Au moment de notre visite c'était lorsqu'on a annoncé la communauté démocratique d'Amérique centrale il y avait cette anomalie où le El Salvador, le Honduras et le Costa Rica ont exclu trois de leurs voisins. Il y a quelques instants vous avez dit avoir constaté que jusqu'ici cela n'avait pas vraiment de force. A l'époque nous avons posé des questions quant à son avenir et on nous a dit que nous devrions poser la question à M. Thomas Enders sur ce qui allait suivre, puisqu'ils ne disposaient d'aucun financement et d'aucune capacité d'action, et que les trois pays visés étaient à la veille d'élections. Une question que je me pose c'est la crédibilité des Américains face à ce regroupement et aux récents développements. Deuxièmement quelles sont les relations visant à ramener les trois autres pays dans cette communauté? Est-ce tout simplement une question statique de ces trois pays?

M. Sirrs: Non, en fait le groupe a été élargi pour inclure le Venezuela et la Colombie, quoiqu'ils sont à l'extérieur de la région. D'autres pays ont été invités à participer, mais on insiste sur un critère de base soit l'orientation démocratique. S'ils peuvent s'en accommoder ou l'accepter sur cette base, ils sont libres d'y participer. Je pense qu'ils l'ont dit très clairement.

M. McLean: Merci. Puis-je poursuivre, monsieur le président? Est-ce qu'il me reste cinq minutes?

Le président: Vous avez encore cinq minutes.

M. McLean: Si nous pouvions nous concentrer sur le Nicaragua et sur les allusions et commentaires que l'on entend au sujet des forces en jeu là-bas. Il y a une visite factuelle en Amérique centrale touchant la question des réfugiés et certaines questions ont été soulevées sur toute cette question du Nicaragua, du traitement des réfugiés, et de son rôle d'appui à ces pays voisins et de ses rapports avec ces derniers.

Ce rapport, qui, je crois, monsieur le président, a été déposé, portant la date du 14 au 24 mars, contient un paragraphe à la page 4 qui, sauf erreur, a été distribué aux membres du Comité et où on peut lire:

> Le Nicaragua est devenu le havre de prédilection pour les nouveaux réfugiés venant du Salvador et du Guatemala . . .

Puis, un peu plus loin:

> Ce pays pauvre, lui-même en pleine reconstruction, ne peut offrir grand chose de plus que de bonnes installations d'accueil.

Selon ce rapport, ces installations d'accueil sont bonnes et l'environnement est relativement paisible.

Ce rapport parle encore de l'existence d'un projet, à petite échelle, d'établissement agricole.

> Les personnes éduquées ne sont pas attirées par le Nicaragua et elles ont tendance à choisir comme première terre d'asile le Mexique, quand elles peuvent. Actuellement, il n'y a pas de représentants du ministère de l'Immigration au

[*Text*]

more emphatic on the aid side, rather than on the resettlement side.

That is the statement. Would you concur with that statement? Would you endorse that?

Ambassador Sirrs: I am aware of the fact that a lot of Salvadorans are in Nicaragua as refugees at refugee camps. Some of our immigration people, I think, have been in them, but it is not the easiest place to get access to.

I could not say much more than that.

Mr. McLean: We have had reports that Nicaraguan refugee camps are some of the best in the area. Would that be your . . . ?

Ambassador Sirrs: I would not be able to comment whether they are any better than or not as good as the others.

Mr. McLean: One other issue which was raised, and I would welcome your observations on, is the whole matter of the literacy program and its effectiveness. We have been told that part of the reason why people encountering the literacy program meet Cubans who are there as teachers and from time to time find them using literature that has been brought by Cuban teachers is that after the revolution the authorities approached the United States to send 1,000 Hispanic-speaking teachers to assist with the literacy program and that was refused by the American State Department at the same time they began to put sanctions on credits through the Inter-American Development Agency, or the bank, in terms of financial sanctions on them.

When we visited Nicaraguan village areas doing the literacy program, it was their report that we found—and I found—them reading materials which in fact came with the teachers who had come because when the United States refused to provide Spanish-speaking teachers the only other area where there were teachers available was Cuba. But I found them reading two things: one, there were some reports that some of the material was brought from Cuba; the other thing they were reading were the Scriptures, coming out of the church communities there.

Now, to me, that makes an explanation as to part of the reason why they have Cuban teachers there and part of the reason there are accusations that there are reading materials which have come out of a Cuban base.

Would you care to comment on that explanation which I have had and I think other members of the committee have had about why that has taken place?

Ambassador Sirrs: It is the first I have heard of that request for U.S. teachers. I certainly was not aware of that demand. I know that the Cubans responded very, very quickly—in fact, instantaneously—to this need or requirement, and I suspect they had something to do with formulating the program because the teachers' guidebook certainly coincides with their approach.

[*Translation*]

Nicaragua et si l'assistance du Canada est réclamée c'est certainement plus au niveau de l'aide directe qu'à celui de l'immigration.

Êtes-vous d'accord avec ces conclusions? Y souscrivez-vous?

M. Sirrs: Je sais qu'il y a beaucoup de réfugiés salvadoriens dans des camps au Nicaragua. Je crois que certains de nos agents d'immigration s'y sont rendus, mais y accéder n'est pas chose aisée.

Je ne pourrais pas en dire plus.

M. McLean: D'après certains rapports, les camps de réfugiés du Nicaragua sont parmi les meilleurs de la région. Est-ce que vous-même . . . ?

M. Sirrs: Il m'est impossible de dire s'ils sont meilleurs ou moins bons que les autres.

M. McLean: On nous a également parlé du programme d'alphabétisation et de son efficacité, et j'aimerais savoir ce que vous en pensez. On nous a dit que si nombre des enseignants et des manuels utilisés dans le programme d'alphabétisation étaient cubains c'est parce qu'après la révolution la demande par les autorités de 1,000 enseignants hispanophones auprès des États-Unis pour le programme d'alphabétisation a été rejeté par le département d'État au même moment où les Américains ont commencé à imposer des sanctions financières en réduisant les crédits offerts par l'Agence de développement inter-américain.

Lorsque nous avons visité des villages nicaraguayens où le programme d'alphabétisation était en cours, nous avons constaté, j'ai constaté, que les lectures de la population étaient d'origine cubaine, pour la bonne raison que les États-Unis ayant refusé de prêter des enseignants hispanophones la seule source d'enseignants devenait Cuba. J'ai constaté que d'une part leurs lectures étaient d'origine cubaine, mais que d'autre part ils lisaient également les écritures saintes que les communautés religieuses locales leur avaient distribuées.

Cela explique en partie la raison de la présence d'enseignants cubains et en partie la raison de la présence de lectures d'origine cubaine.

Que pensez-vous de cette explication qu'on m'a donnée et qu'on a donnée, je pense, à d'autres membres du Comité?

M. Sirrs: C'est la première fois que j'entends parler de cette demande d'enseignants américains. Je n'étais certainement pas au courant. Je sais que les Cubains ont répondu très rapidement, en fait, instantanément, à cette demande, et je pense qu'ils ont une certaine responsabilité dans l'élaboration du programme car les manuels des enseignants correspondent tout à fait à leur phylosophie.

[*Texte*]

Mr. McLean: Just on a point of order, Mr. Chairman. That information was given to us by Ortega in our meeting there. I just wonder: In your meetings and discussions about the literacy program that matter of the American refusal of support for the literacy program and credit has never been raised?

Ambassador Sirrs: It has never been raised. In fact, I know that in the case of Costa Rica the Costa Ricans offered teachers and there was a problem; they were not being accepted. They said they were too old and would not be able to face up to the rigours of the demands placed upon them in the interior of the country. But Costa Rica also tried in that particular instance. As for the United States, I was not aware of it. In fact, I think there might be a conflict in terms of—

Mr. McLean: When we were there there were Costa Rican teachers there, we were told, as well as Cubans.

Ambassador Sirrs: There probably were subsequently, but initially there was a resistance.

• 1155

The Chairman: I put the question to Mrs. Casco in Nicaragua in regard to a response from neighbouring states or neighbouring countries, and Mrs. Casco indicated that Costa Rica never answered their demand.

Ambassador Sirrs: That is not the story we get in Costa Rica. It was front line—16

The Chairman: I should say that Mrs. Casco was the person in charge of this program seeking assistance from the neighbouring countries. It is worth looking into. Mr. Murta.

Mr. Murta: Thank you, Mr. Chairman. I must apologize for arriving late, Mr. Ambassador, and I do not know whether you have touched on the points that I am going to be asking you, in your opening statement. Would you give your assessment of Cuba's involvement in the region? One hears charges and countercharges, and we have spent some time, as you very well know, with Cuban officials and with Castro himself in fact. But throughout that whole region, what is Cuba's involvement, in your opinion, in the whole question of El Salvador recently? Also, in Nicaragua. What do you see in terms of the expansionist attitude or aspect of Cuba's role in that region? Just where do you see it going?

Ambassador Sirrs: No. That is a question I am afraid, because of my accreditation in these various countries, I cannot answer. It is too sensitive a question. Not for providing personal views on, but it is a question certainly which is uppermost in the minds of many in the area, in the countries concerned, in Honduras, El Salvador, Costa Rica.

Certainly it is a question which has been raised by the various, what we may call "dissident", elements out of Nicaragua, including Eden Pastora, who is one of the original leaders of the revolution. He is still very much a revolutionary but now proposing to launch a counter-revolution which would bring into power a group which is going to pursue the basic princi-

[*Traduction*]

M. McLean: Une simple précision, monsieur le président. Ces renseignements nous ont été fournis par Ortega lors de notre réunion là-bas. Au cours de vos réunions et de vos discussions au sujet du programme d'alphabétisation, cette question du refus d'assistance américaine pour le programme d'alphabétisation n'a jamais été évoquée?

M. Sirrs: Elle n'a jamais été évoquée. D'ailleurs, les Costa Ricains ont offert des enseignants et leur offre a été rejetée. Ils ont dit que ces enseignants étaient trop âgés et qu'ils ne pourraient faire face à l'énorme demande à l'intérieur du pays. Le Costa Rica a donc fait également ces offres de services. Pour ce qui est des États-Unis, je n'étais pas au courant. Il est possible qu'il y ait eu un conflit au niveau . . .

M. McLean: Lors de notre visite, on nous a dit qu'il y avait en plus des Cubains des enseignants Costa Ricains.

M. Sirrs: Ils sont probablement venus par la suite, mais au début ils n'étaient pas les bienvenus.

Le président: J'ai demandé à M^me^ Casco au Nicaragua quelle avait été la réponse des pays voisins et selon elle le Costa Rica n'a jamais répondu à leur demande.

M. Sirrs: Ce n'est pas ce qu'on nous a dit au Costa Rica.

Le président: Je devrais ajouter que M^me^ Casco était la responsable de ce programme de demande d'aide auprès des pays voisins. Cette question devrait être approfondie. Monsieur Murta.

M. Murta: Merci, monsieur le président. Je m'excuse d'être arrivé en retard, monsieur l'ambassadeur, et je ne sais si vous avez abordé dans votre déclaration préliminaire les questions que je vais vous poser. Selon vous, quel est le degré d'intervention de Cuba dans cette région? Les accusations et les contre-accusations se multiplient, et comme vous le savez très bien, nous avons été reçus par les responsables cubains et même par Castro lui-même. Dans toute cette région, à votre avis, quel est le degré d'intervention de Cuba au Salvador? Ainsi qu'au Nicaragua. Quel est le rôle de Cuba dans cette région et ses dirigeants ont-ils des visées expansionnistes? Que voyez-vous se dessiner à l'horizon?

M. Sirrs: A cause de ma position dans ces divers pays, j'ai peur de ne pouvoir répondre. C'est une question trop délicate. Je ne peux vous donner de réponse personnelle, mais il est certain que cette question hante l'esprit de beaucoup dans cette région, dans les pays concernés, au Honduras, au Salvador et au Costa Rica.

C'est une question qui, certes, a été soulevée par de nombreux éléments, nous dirons «dissidents» du Nicaragua, y compris Eden Pastora un des anciens dirigeants de la révolution. Ses théories sont toujours très révolutionnaires mais il propose maintenant de lancer une contre-révolution qui mènerait au pouvoir un groupe dont l'objectif serait les principes de

[*Text*]

ples which he claims are not being adhered to. He claims, of course, that the Cubans virtually run the country. So does Archbishop Obando who was traumatized a short while ago. And of course that same contention has been made by many of these people, in fact virtually all of them. That may be one of the reasons they left. That is one of the reasons they claim for having left.

There is tremendous influence on their part and that, you know, Nicaragua is not running its own show, and they think it is high time they had an opportunity to run their own affairs. They are also claiming that there is a new nomenclature, a new elite, being developed in the country which is headed, or directed, by the nine members of FSLN, the central directorate, and a few others which, in effect derive the benefits out of this new revolution, and the people are not getting the benefits which they originally thought they were going to get. Likewise the editor of *La Prensa* claims he has done a survey which indicates the people are not very happy with this kind of situation.

So these are the kinds of inputs one gets from a number of sources. You know one has to attempt to evaluate the situation on the basis of all these inputs and, at the same time, try to construct some kind of positive course. You know, you never want to close the door. That is one of the reasons I guess why we tend to give them the benefit of the doubt and try to cast it in terms of being helpful to them. Hopefully, this will result in the kind of rapport which will help to bring about the process that they have been advocating—at least professed to advocate at the inception of the revolution.

The other element of course, the armed forces, is formidable. I am sure it is formidable. By their own accounts, they admit there is an army; they need it for their own defence against presumed aggression from a variety of sources, including the United States. They have made this contention, and the armed forces are there. Others look at it somewhat differently. Costa Ricans see it as a threat to themselves. There have been any number of border incursions, and in the case of Honduras as well. But, in the case of Honduras, Honduras has an army. Costa Rica does not, and they claim that they are powerless. Just before I left, the Costa Rican foreign minister made two denunciations of Sandinista soldiers who were interfering in traffic on this San Juan River which Costa Ricans have access to as an international waterway. So these are all concerns, echoed by the Salvadorans.

• 1200

Mr. Murta: In the case of Nicaragua, there are some people abroad who certainly have the view that Nicaraguans are being almost driven by default into the arms of Cuba because of the actions of some countries, specifically or primarily, I suppose, the Americans, that help was being restricted. The International Monetary Fund loan, for example, has been cited, I suppose, to many, many people by the government officials.

[*Translation*]

base qui selon lui ne sont plus appliqués. Bien entendu, il prétend que les Cubains mènent pratiquement le pays. L'archevêque Obando qui a été traumatisé il y a peu de temps, pense de même. Nombre de ces gens, en fait pratiquement tous, affirment, bien entendu, la même chose. C'est peut-être une des raisons de leur départ. C'est une des raisons de leur départ, selon eux.

Ils affirment que le Nicaragua ne mène pas sa propre barque, et ils estiment qu'il est grand temps qu'ils aient la possibilité de diriger leur propre pays. Ils prétendent également qu'une nouvelle élite est en train de se développer, élite dirigée par les neuf membres du FSLN, le directoire central, et quelques autres qui, en fait, tirent les bénéfices de cette nouvelle révolution alors que la population ne tire pas les bénéfices qu'elle pensait pouvoir en tirer au départ. De manière similaire, le rédacteur de *La Prensa* prétend avoir procédé à un sondage indiquant que la population n'est pas très satisfaite de la situation actuelle.

Ces informations nous parviennent de diverses sources. Il nous faut évaluer la situation sur la base de ces informations et, simultanément, essayer d'agir de manière positive. Nous ne voulons jamais fermer la porte. C'est une des raisons pour lesquelles, je crois, nous avons tendance à leur donner le bénéfice du doute car notre objectif est de les aider. Nous espérons que cela aboutira à l'établissement du genre de rapports qui permettra de mettre en place le système qu'ils préconisent, tout du moins qu'ils professent depuis le début de la révolution.

Bien entendu, l'autre élément, les forces armées, est redoutable. Je suis certain qu'il est redoutable. Ils reconnaissent eux-mêmes avoir une armée; ils en ont besoin pour se défendre contre nombre d'agresseurs éventuels, selon eux, y compris les États-Unis. C'est ce qu'ils affirment, et cette armée existe bel et bien. D'autres considèrent la chose différemment. Les Costa Ricains considèrent cette armée comme une menace. Il y a eu un certain nombre d'incursions frontalières, et la chose s'est produite également pour le Honduras. Cependant, dans le cas du Honduras, le Honduras a une armée. Le Costa Rica n'en a pas, et il crie son impuissance. Juste avant que je ne parte, le ministre des Affaires étrangères du Costa Rica a dénoncé par deux fois la perturbation par des soldats sandinistes du trafic fluvial sur la rivière San Juan considérée comme une voie d'eau internationale a laquelle les Costa Ricains ont accès. Toutes ces réclamations sont reprises en coeur par les Salvadoriens.

M. Murta: Dans le cas du Nicaragua, certaines personnes à l'étranger sont persuadées que les gestes posés par certains pays, plus particulièrement ou principalement je suppose les États-Unis qui limitent leur aide et poussent quasiment par défaut les Nicaraguayens dans les bras de Cuba. Les responsables gouvernementaux ont parlé à de nombreuses personnes, je suppose, du prêt du fonds monétaire international.

[*Texte*]

In your discussions with various people throughout the region, if you want to phrase it that way rather than be specific .... Do you hold to that view yourself, given a more open policy by the administration at the present time, that a lot of the trade and the dialogue with the Cubans would be lessened?

Ambassador Sirrs: Well, the cynics in the area, including some of the ones that I mentioned, of course, indicate that the Nicaraguans want the aid and they want to carry on with the ideological connections and benefits that they have established with the Cuban-Soviet bloc. That is what they say.

I think right from the very beginning, we disputed it in the sense that we would hope that .... I think Socialists International, the support groups primarily from Sweden, Holland, tended to think that we had to ... even the Americans at that point in time, I recall, was very much in favour of giving the benefit of the doubt.

That aid was quite extensive, in terms of the total economic aid that was recorded. In fact, the majority came from Western sources. Then others, become disenchanted with the process—and I guess it starts with Robelo who left after six months, and others who followed. It was a wasted cause, in their view. They still entrench in themselves that they had the opportunity to develop on a more pluralistic basis, but since they are not doing this, they are making it difficult for the parties to participate and to operate. Therefore, whatever aid is being given is not having much of an influence. That is their view. Since they are not Somozistas—they are certainly revolutionaries in their own right—they subscribe to a concept that was advocated at the inception of the revolution, and they say they are having trouble.

I do not think that anything is static in this world. You still have to take a positive thrust and be supportive. You cannot just say that the die is cast in the final sense. But the concerns that are echoed by these people obviously are something one has to listen to since it is part of the process of evaluating the situation internally.

Mr. Murta: Is it your opinion, for example, that we should have a greater presence through another embassy or another facility in the region?

Ambassador Sirrs: Ideally, I think we should have embassies in all of the countries, but I think it is a question of budget—the government's priorities have to be established, that is right. I think you can do the job much more effectively if you are on the ground.

Mr. Murta: Excuse me. Ideally, it would be great to have one in every country, I agree with you. If we were going to put one more embassy in that region, where would it go in your opinion?

Ambassador Sirrs: I hesitate to give a decision in that. There are a number of countries that have subscribed to it. The most vocal country is probably Panama. They have been advocating an embassy for years. In fact, it almost got out of hand at one point.

[*Traduction*]

Lors de vos entretiens avec diverses personnes dans la région, si vous voulez vous en tenir à ce point de vue plutôt que de parler précisément—êtes-vous d'avis vous-même, que si l'administration actuelle adoptait une politique plus ouverte, que le commerce et le dialogue avec les Cubains s'en trouveraient diminués?

M. Sirrs: A vrai dire, les cyniques dans la région, y compris certains dont j'ai parlé, précisent évidemment que les Nicaraguayens veulent l'aide et veulent maintenir les liens et les avantages idéologiques qu'ils ont établis avec le bloc cubano-soviétique. C'est ce qu'on prétend.

Je crois que dès le début, nous avons contesté cette affirmation en ce sens que nous espérions que—je crois que l'International soviétique, les groupes d'appui constitués principalement par la Suède, la Hollande, avaient tendance à penser que nous devions—même les Américains, à l'époque, je m'en souviens, étaient tout à fait favorables à leur accorder le bénéfice du doute.

L'aide était très considérable, dans le contexte global de l'aide économique obtenue. En fait, la majorité de cette aide provenait de sources occidentales. Par la suite, les autres sont devenus désenchantés du processus—je crois que cela a commencé par le départ de Robelo après 6 mois, suivi par d'autres. La cause était perdue, à leur avis. Ils maintenaient néanmoins qu'ils avaient l'occasion d'évoluer dans un sens plus pluraliste, mais puisqu'ils ne le font pas, il devient très difficile pour les partis de participer et de fonctionner. Par conséquent, l'aide versée n'a pas une grande influence. C'est leur opinion. Puisqu'ils ne sont pas Somozistes—ils sont certainement des révolutionnaires de plein droit—ils souscrivent à l'idée préconisée au début de la révolution et ils maintiennent qu'ils éprouvent des difficultés.

A mon avis, rien n'est statique en ce monde. Il vous faut adopter une position positive et offrir un appui. On ne peut pas simplement dire que les dés en sont jetés définitivement. Néanmoins, les préoccupations exprimées par ces personnes doivent évidemment être écoutées puisque cela fait partie de l'évaluation de la situation à l'intérieur du pays.

M. Murta: Êtes-vous d'avis, par exemple, que nous devrions maintenir une plus grande présence en ouvrant une autre ambassade ou une autre installation dans la région?

M. Sirrs: L'idéaI serait d'avoir des ambassades dans tous les pays, mais je crois que c'est une question de budget—il faut fixer les priorités gouvernementales, c'est certain. Néanmoins je crois que le travail peut se faire d'une façon beaucoup plus efficace si on est sur le terrain.

M. Murta: Excusez-moi. L'idéal serait d'en avoir une dans chaque pays, j'en conviens. Néanmoins, si nous devions ouvrir une ambassade de plus dans la région, où faudrait-il l'installer, à votre avis?

M. Sirrs: J'hésite à me prononcer. Plusieurs pays en réclament une. C'est probablement le Panama qui crie le plus fort. Ce pays préconise une ambassade depuis des années. En fait, la situation a failli mal tourner un certain moment.

[*Text*]

There are different needs and one has to relate to these different needs in each of these areas. It is very hard to say. I think the countries are fairly evenly balanced. Honduras has the biggest aid program. Obviously, you could make an argument there. Panama—you can make an argument in favour of infrastructure and trade development, which is particularly strong and important to us now when our economy is suffering. These are priorities which the government would have to enunciate. All we can provide is some of the basic inputs in terms of the needs of the areas and the kind of role that could be performed by the embassy. But the government ultimately has to decide which are more important in terms of the Canadian way.

Mr. Murta: Yes.

Ambassador Sirrs: We have a situation, I guess, which is unique with us because in most embassies, you have an ambassador in the country and the rest are peripheral islands which are not as important as the continent. In our case, we are dealing with five countries that are essentially more or less equal in terms of value, so you have to portion your load evenly amongst them. It is a very difficult decision to make. It is a Solomon-type decision; you favour one versus another. They are so evenly balanced that it is . . . it would have to be given, at the time when we were considering such a move, on the basis of Canadian needs at that particular moment.

• 1205

Mr. Murta: I see.

One other question, in terms of Nicaragua—I suppose it is a bit of crystal-ball gazing: Based on what you have said in terms of the process that is taking place within the country at the present time, what do you think the chances are of having elections in 1985 in that country?

Ambassador Sirrs: The chances, I think, are perhaps reasonably good. They have indicated that they would happen. There is not very much talk about it lately, but it has been indicated that they would take place. The concerns expressed by the opposition elements are that these elections are all very well and good, but there is not much hope for them in that particular process because unless you participate within the Sandinista mainstream, there is not much scope. That is primarily the reason advanced by Robelo and others who have left the country. I guess it was also echoed in Costa Rica, when the Humberto Ortega, the Minister of Defence, made a speech in conjunction with President Carazo as far back as, I think, August 1980, in which he stated: We will not have elections in the Costa Rican style; this is not representative of the people and is not representative of the revolution that we represent. So from that statement, and from others, the assumption is made, by these people who have left, that there is not too much hope for them. But, again, as I indicated earlier, I still think it is not a static situation. Conceivably this could change. Certainly the kind of rapport and the dialogue or communication one establishes gives rise to the idea that this is supportive.

[*Translation*]

Il existe des besoins différents et il faut en prendre connaissance dans chacune des ces régions. Il est difficile de se prononcer. Je crois que les pays sont assez bien équilibrés. C'est le Honduras qui a le plus grave problème d'aide. Évidemment, cela pourrait plaider en sa faveur. Le Panama—on peut faire valoir la nécessité d'infrastructure et d'une amélioration du commerce, facteur particulièrement important pour nous à l'heure où notre économie est en difficulté. C'est au gouvernement qu'il revient d'énoncer ses priorités. Tout ce que nous pouvons faire, c'est fournir les données de base sur les besoins des régions et le genre de rôle que pourrait remplir l'ambassade. Néanmoins, en dernière analyse, c'est au gouvernement de décider quels sont les éléments les plus importants du point de vue de la tradition canadienne.

M. Murta: Oui.

M. Sirrs: Nous voyons une situation, je suppose qui nous est unique, puisque dans la plupart des ambassades, vous avez un ambassadeur dans le pays et le reste de son mandat porte sur des îles périphériques qui ne sont pas aussi importantes que le continent. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit de 5 pays essentiellement plus ou moins égaux en termes de valeur et donc il nous faut répartir la charge équitablement entre eux. C'est une décision très difficile à prendre. Il faut une décisoion à la Salomon; en favoriser un aux dépens de l'autre. Ils sont si bien équilibrés les uns par rapport aux autres que c'est . . . il faudrait accorder une ambassade, selon le moment où nous examinons la décision en nous fondant sur les besoins du Canada à ce moment particulier.

M. Murta: Je vois.

Encore une question, au sujet du Nicaragua—c'est un peu je suppose comme vous demander de lire dans une boule de cristal: en vous fondant sur ce que vous avez dit au sujet de ce qui se passe actuellement dans le pays, quelles sont à votre avis, les chances qu'il y ait des élections là-bas en 1985?

M. Sirrs: Les chances je crois, sont assez bonnes. Les dirigeants ont déclaré qu'il y en aurait. On n'en parle pas beaucoup ces temps-ci, mais il a été dit qu'elles auraient lieu. Les éléments de l'oppositions s'inquiètent que ces élections sont peut-être très bien, mais qu'il n'y a pas grand espoir pour eux dans ce processus particulier puisqu'à moins de faire partie du courant Sandinista, il n'y a pas grand champ de manoeuvre. C'est là la raison principale mise de l'avant par Robelo et d'autres qui ont quitté le pays. Nous en avons également je suppose entendu parler à Costa Rica, lorsque Humberto Ortega, le ministre de la Défense, a prononcé un discours en conjonction avec le président Carazo déjà je crois au mois d'août 1980, dans lequel il déclarait: nous ne tiendrons pas d'élections dans le style Costa Rica; ce ne serait pas représentatif du peuple et ce ne serait pas représentatif de la révolution dont nous sommes le symbole. A partir de cette déclaration et d'autres, ceux qui ont quitté le pays en viennent à supposer qu'il n'y a pas grand espoir pour eux. Néanmoins, comme je l'ai dit précédemment, je maintiens que la situation n'est pas statique. On peut concevoir qu'il y aurait des changements. Il est certain que le genre de rapport, de dialogue ou de commu-

[*Texte*]

They are supportive of this kind of approach towards an open electoral process, which I think the other western countries are advocating as well who have a relationship with Nicaragua. That is another reason, perhaps, why it is important to maintain some kind of presence.

Mr. Murta: I have one last question, Mr. Chairman. The decisions that are made by governments are always trade-offs as to what one's view is, I guess, as compared with something else. In terms of our role in that region, not being specific in any country, where do you feel we should be placing our emphasis at the present time? We are writing a report; hopefully, we are going to incorporate some of your thinking and that when we met with you previously into that report. Is it trade for the most part? Is it the whole question of human rights, the humanitarianism aspect? Should we be looking at closer links between trade and the question of human rights in the area? Or the political positions, even, of some of these countries?

Ambassador Sirrs: Trade was essentially, I think, our prime objective—at least that is the objective that seemed to be outlined at the time I went to Costa Rica three years ago. I think it would be very naive and fallacious thinking to think we can proceed on a trade basis in the existing situation if it is to make any sense.

I think the prime objective is to do what is necessary, first of all, to assist in the process of development and to assist in establishing a stable environment. When you have a stable environment and the country has become more self-supportive, then you can talk more positively about trade. I think trade is going to be a logical spin-off from the kind of efforts we undertake in that area in future. Aid, in a sense, is a prelude to trade; our aid assists these countries to get on their feet—not thinking directly in terms of trade, we are thinking in terms of helping these countries support themselves. Once we have gone through that process we are going to benefit, obviously. We are identified with helping them out. We are identified with providing certain types of equipment. When needs arise because they are insolvent, they will turn to us, or at least look at us reasonably favourably, in terms of supplying that equipment. I think that is a natural benefit. But the stability in the area must be an uppermost consideration, in my view. The human rights aspect is part of that. The democratic process is part of that. The needs of those people, what do they want essentially? I mean, a lot of people have lots of ideas of what they should have, but what do they want in the final analysis? And how better to project that need than through a democratic process, to the extent that it can be established.

• 1210

Perhaps Latin America has not had the best record of democracy; I mean you have so many military governments

[*Traduction*]

nication qu'on établit porte à penser qu'il y a là un appui. Le gouvernement appuie ce genre d'approche en vue d'une élection libre, ce que préconisent, je crois, les autres pays occidentaux qui ont des relations avec le Nicaragua. C'est une autre raison, je crois, qui explique pourquoi il est peut-être important de maintenir une quelconque présence.

M. Murta: Il me reste encore une question, monsieur le président. Les décisions que prennent les gouvernements sont toujours des compromis selon le point de vue où on se place par rapport à autre chose. Du point de vue de notre rôle dans cette région, et non pas dans un pays précis, où croyez-vous que nous devons accuentuer notre attention à l'heure actuelle? Nous rédigeons un rapport; il est à espérer que nous allons y incorporer certaines de vos idées ainsi que ce que vous nous avez dit précédemment. Faut-il mettre l'accent surtout sur le commerce? Faut-il s'arrêter à toute la question des droits de la personne et à l'aspect humanitaire? Devrions-nous songer à des liens plus étroits entre le commerce et la question des droits de la personne dans la région? Devons-nous plutôt nous arrêter à la position politique de certains de ces pays?

M. Sirrs: Je crois que notre objectif principal était essentiellement le commerce—du moins c'était l'objectif qui semblait ressortir à l'époque où je suis allé au Costa Rica, il y a 3 ans. Je crois qu'il serait très naïf et faux de penser que nous pouvons favoriser le commerce d'une façon réaliste dans la situation actuelle.

J'estime que l'objectif premier doit consister à faire le nécessaire, tout d'abord, afin de favoriser le processus de développement et d'aider à mettre en place un milieu stable. Une fois un milieu stable en place et une fois le pays plus autonome, alors on peut aborder d'une façon plus positive le commerce. Je crois que le commerce découlera tout logiquement des efforts que nous effectuerons dans la région à l'avenir. L'aide, d'une certaine façon, constitue un prélude au commerce; c'est grâce à elle qu'on aide les pays à se mettre sur pied—sans songer directement au commerce, mais en songeant à aider ces pays à s'aider eux-mêmes. Une fois ces étapes franchies, manifestement, nous en bénéficierons. Nous aurons la réputation de les avoir aidés. Nous aurons la réputation de fournir de l'équipement de certains types. Lorsque leur insolvabilité donnera suite à des besoins, ils se tourneront vers nous, ou tout au moins songeront à nous d'une façon assez favorable pour leur fournir cet équipement. C'est-là un bénéfice tout à fait naturel. Toutefois, à mon avis, la première considération dans la région, c'est la stabilité. Les droits de la personne font partie de cette question. Le processus démocratique en fait partie. Les besoins des resssortissants de ces pays, que veulent-ils essentiellement? J'entends par là que nombreux sont ceux qui ont beaucoup d'idées sur ce que les habitants devraient avoir, mais en dernière analyse, que veulent-ils vraiment? Et quel meilleur moyen de faire connaître ce besoin que le processus démocratique, du moins si on peut le mettre en place.

L'Amérique latine n'a peut-être pas les meilleurs antécédents démocratiques; après tout, on y trouve un grand nombre

[*Text*]

and autocratic governments. Looking at it from that perspective, I think it is rather encouraging to see at least a start in that direction, and hopefully this will continue if we can nourish it and nurture it. And for that reason, in spite of all the reservations that may be expressed about El Salvador, I think that assisting them at this stage provides at least a firmer foundation for building in that particular type of orientation.

The Chairman: As Mr. Murta was indicating, and as we are preparing a report on the two regions, the Caribbean and Central America, the members of this committee, like the international community, are watching closely— and elsewhere also in the region, but of course El Salvador, because of the election last March— what effort will be made by the new Government of El Salvador to establish its credibility and honourability, I might say, and even legitimacy. I wonder why I detect from you in view of this, and the need for the government to establish that, if they are going to have any social stability that will promote economic recovery, that you are more optimistic for El Salvador than you are for Nicaragua, in spite of the fact that there is no open conflict in Nicaragua and human rights are more respected there it seems than in El Salvador. I wonder why you are more optimistic about El Salvador than Nicaragua.

Ambassador Sirrs: It has not gone through an electoral process yet.

The Chairman: I know you say that.

Ambassador Sirrs: That is one of the criteria one might use. We hope they will. I mean, this is still an open question. But we are still in fact doing more for Nicaragua than we are for El Salvador on the aid front. We have an aid program for Nicaragua; we do not have one for El Salvador. I think the point has been made earlier by another member of the committee that in the case of El Salvador you have at least the start of a positive process. I mean, I subscribed to a thesis of 200 people who were there and who feel that that was an open electoral process and that we should probably be nurturing it and helping it to develop.

If we stay out of the situation, and the country becomes more embroiled in economic and social difficulties, because of its lack of funding, it is giving rise to the possibility of greater violence, greater conflict. I think if you can support that process, support a government that seems to be moving in that direction, it is for the good of the area, not only El Salvador, because a stable country has a spin-off effect on other countries in the particular area.

The Chairman: I thought the process started in October 1979, when the Romero's regime was deposed.

Ambassador Sirrs: Yes, there was a lot of—

The Chairman: That is right. Stage one was the two juntas, and now they have gone into a process of an election. Based on this and the reaction since the election, I cannot understand

[*Translation*]

de gouvernements militaires et de gouvernements autocratiques. De ce point de vue, je crois qu'il est assez encourageant de voir tout au moins un début dans ce sens, lequel continuera, peut-on l'espérer, si nous le nourrissons et l'encourageons. Et c'est pourquoi, malgré toutes les réserves qu'on a pu exprimer au sujet du Salvador, je crois qu'en aidant ce pays maintenant, on favorise au moins une fondation plus ferme à une orientation de ce type particulier.

Le président: Comme l'a dit M. Murta, nous préparons un rapport sur Ies deux régions, les Antilles et l'Amérique centrale, et les membres du présent comité, tout comme la Communauté internationale, surveillent de très près—un peu partout dans la région, mais évidemment le Salvador, à cause des élections du mois de mars dernier—quels efforts le nouveau gouvernement du Salvador exercera afin de faire la preuve de sa bonne foi et de son honorabilité, je dirais même peut-être de sa légalité. Je me demande donc pourquoi, si c'est le cas et vu la nécessité pour le gouvernement d'en faire la preuve, s'il souhaite la moindre stabilité sociale qui puisse promouvoir une reprise économique, pourquoi vous êtes plus optimiste en ce qui concerne l'avenir du Salvador que celui du Nicaragua, alors qu'il n'y aucun conflit déclaré au Nicaragua et qu'on semble y accorder plus de respect aux droits de la personne qu'au Salvador. Je me demande pourquoi vous êtes plus optimistes à l'égard du Salvador que du Nicaragua.

M. Sirrs: C'est que ce pays n'a pas encore tenu d'élections.

Le président: Je sais que vous le dites.

M. Sirrs: C'est l'un des critères dont on peut se servir. Nous espérons qu'ils en tiendront. Après tout, la question n'est toujours pas réglée. Toutefois, en réalité, nous faisons plus pour le Nicaragua en matière d'aide que pour le Salvador. Nous avons un programme d'aide à l'intention du Nicaragua; nous n'en n'avons pas pour le Salvador. Je crois qu'un autre membre du comité a fait valoir précédemment que dans le cas du Salvador, il y avait au moins le début d'un processus positif. J'entends par là que je souscris à la thèse des 200 témoins qui estiment qu'il y a eu des élections libres et que nous devrions probablement encourager et favoriser son évolution.

Si nous restons à l'écart de la situation, si le pays s'embourbe dans des difficultés économiques et sociales vu son manque d'argent, cela ne saurait qu'entraîner le risque de plus de violence et de conflits plus graves. Je crois que si vous pouvez appuyer ce processus, appuyer un gouvernement qui semble se diriger dans cette voie, ce sera pour le plus grand bien de la région et non seulement du Salvador, puisqu'un pays stable a des répercussions sur les autres pays de cette région particulière.

Le président: Je croyais que le processus avait commencé au mois d'octobre 1979 lorsque le régime Romero a été renversé.

M. Sirrs: Oui, il y a eu beaucoup de . . .

Le président: En effet. A la première étape, il y avait deux juntes, et maintenant, on en est à des élections. En se fondant sur ce fait et la réaction depuis les élections, je n'arrive pas à

[*Texte*]

why you are more optimistic for El Salvador than you are for Nicaragua. I do not understand that at all.

Ambassador Sirrs: I just think it is a matter of—

The Chairman: Personal opinion.

Ambassador Sirrs: No. If we are using a criteria of democratic accomplishment, I mean if you are using that criteria alone, and I recognize that the vibes and the signals coming out of Nicaragua, why they may be ominous in the views of some, still, hopefully, they will give rise to a sort of a solution that will give the people what they want, essentially through a democratic process; but in the case of El Salvador, you already have had this, in effect. I mean, it is not perfect, but at least you have had the beginning; you have had the people manifest their choice. They have gone through that process. So, it is a difference between one that has reached that stage and that the other one is still aiming for that stage, or, hopefully, will reach that stage.

• 1215

The Chairman: Nevertheless, we have to admit that in Nicaragua the junta seems to be enjoying the support the great majority of the population because there is no insurrection.

Ambassador Sirrs: I would not go as far to say that. The fact that you have the dissidents of the magnitude and of the prominence of Eden Pastora may say something in that direction. There are skirmishes going on in Nicaragua at present. When we met with Jamie Wheelock about four weeks ago, he indicated that there were 15,000 opposition people, and that was very little compared to the totality of the population. But I assume that by that he may have been inferring that these are people who are actively fighting the government, either some internally or some from other bases, or planning against them. But if you establish any validity to the report submitted by *La Presa*, their own poll, they claim that 30 per cent of the people support the government. This is what Pedro Chamorro says. You can use statistics from a variety of sources. If that is true, and granted that is a very positive factor, but it can probably only be established if you have an electoral process which allows the people to make this decision. Then they can take any kind of government they like. If the people are with it, and accept it, that is their business and that should not involve any form of outside intrusion. It should be their own decision to make. But this is the point being made by the people who leave the country: they want the opportunity to develop and choose their own particular form of government.

The Chairman: I think one could say that the junta in Nicaragua brought more freedom and more liberty, freedom of the press and so on, than elections in some countries have brought to their people. Would that be fair to say?

[*Traduction*]

comprendre pourquoi vous êtes plus optimiste en ce qui concerne le Salvador que le Nicaragua. Je n'arrive pas du tout à le comprendre.

M. Sirrs: Je crois que c'est simplement une question de . . .

Le président: D'opinion personnelle.

M. Sirrs: Non. Si nous utilisons comme critère une réalisation démocratique, et si on s'en reporte uniquement à ce critère, alors j'admets que les sons de cloches qui sortent du Nicaragua, présage sinistre d'après certains, laissent néanmoins espérer qu'on en arrivera à une solution qui donnera au peuple ce qu'il veut essentiellement d'une façon démocratique. Par contre, dans le cas du Salvador, ce processsus électoral a déjà eu lieu. Ce n'est pas parfait, c'est vrai, mais au moins il y a un début; le peuple a manifesté son choix. Le processus a eu lieu. Il s'agit donc de la différence entre un pays qui est parvenu à cette étape et un autre dont c'est toujours l'objectif et qui, peut-on l'espérer, y parviendra.

Le président: Nous devons malgré tout reconnaître qu'au Nicaragua la junte militaire semble jouir de l'appui de la vaste majorité de la population, car il n'y a pas d'insurrection.

M. Sirrs: Je n'irais pas jusqu'à dire cela. Il suffit de songer à certains dissidents très importants qui exercent beaucoup d'influence, comme par exemple Eden Pastora, pour constater qu'il n'en est rien. Il y a sans cesse des accrochages au Nicaragua à l'heure actuelle. Lorsque nous avons rencontré Jamie Wheelock il y a environ 4 semaines, il nous a dit qu'il y avait environ 15,000 opposants, ce qui n'est pas grand chose par rapport à l'ensemble de la population. Mais j'imagine que les personnes auxquelles il se référait luttent activement contre le gouvernement, soit depuis l'intérieur, soit à partir d'autres organismes, ou alors ils complotent contre ces derniers. Mais si vous accordez une certaine validité à l'enquête menée par *La Pressa* et au rapport préparé par cette dernière, environ 30 p. 100 de la population appuient le gouvernement. C'est du moins ce que prétend Pedro Chamorro. Mais il est possible de puiser des statistiques de diverses sources. Si ces estimations sont réalistes, c'est un facteur très positif. Mais rien ne pourra être fait tant qu'il n'y a pas en place un processus électoral qui permette aux gens de manifester leurs désirs. Grâce à pareil système, le peuple pourrait choisir le gouvernement qui lui plaît. Si à ce moment-là les gens étaient d'accord et acceptaient les mesures prises par le gouvernement qu'ils auraient élu, alors cela ne regarderait personne d'autre, il ne faudrait pas qu'il y ait d'intervention en provenance de l'extérieur. C'est à eux que revient cette décision. Mais d'après ce que disent les gens qui ont réussi à quitter le pays, ce que le peuple réclame c'est la possibilité de choisir et d'élaborer son propre système gouvernemental.

Le président: Il me semble qu'au Nicaragua la junte militaire a accordé davantage de droits et de liberté, par exemple la liberté de la presse, que n'ont accordé les gouvernements

[*Text*]

Ambassador Sirrs: I would not want to discuss the degree of liberties as one verus the other. I think in the final analysis you have to break it down to the question of having the people choose, decide whether they are in favour of this process or not in favour of this process and who they favour as their government. This is essentially what they are after and what they seek.

The Chairman: Given the political environment of each country, I know that we in Canada attach a lot of importance to elections, because the day after an election it is a new regime and people and the press peacefully get behind it and life goes on. Elsewhere it is quite different because of differences in the political environment. This is not perceived by the majority of the people, the difference of the political environment in some of the Latin American countries.

Ambassador Sirrs: There is a difference in political environment, but I do not think the Nicaraguans, the Salvadorans, the Costa Ricans or the Panamanians are much different in terms of their aspirations as individuals, in terms of what they want out of life or in terms of the opportunity to have some control of their destiny.

The Chairman: A better wealth distribution.

Ambassador Sirrs: If the Sandanistas— in the eyes of any individual observer, dispassionate observer, if you may—are obviously the chosen group, that is fine. That is the choice. The point being made by the people who leave that country—and some of them are involved in obvius opposition groups; Costa Ricans even reports 2,000 of them, though I do not know how true that is because it is a random report—is that they feel this has to be a choice, it has to lead to that kind of an election in 1985. They are hoping it is going to take place sooner than that; they say 1985 is too far down the road and then there will not be very many people left.

The Chairman: All right. For a second round I will recognize Mr. Stevens and Miss Jewett, for five minutes.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Ambassador, if I could just perhaps follow a bit along the line of what our chairman was saying, it seems to be very clear that between El Salvador and Nicaragua you have four rather similar situations. You have the question of, as I think you would agree, a fair attempt being made to go the electoral route in El Salvador. So far in Nicaragua there has been no attempt made to go the electoral route. We have a suggestion that the land reform program in El Salvador is not progressing quickly enough and may even be halted, whereas you have told us that in Nicaragua it has not been taken to its ultimate. There are large tracts of lands still held by some vested interests there.

[*Translation*]

élus d'un certain nombre d'autre pays. Êtes-vous d'accord avec moi là-dessus?

M. Sirrs: Je ne voudrais pas comparer les différents degrés de liberté. Je pense qu'en dernière analyse il faut ramener cela à un principe fondamental: le peuple doit choisir, il doit décider s'il est d'accord ou non avec tel ou tel processus, il doit pouvoir choisir lui-même son gouvernement. Voilà en gros ce que recherchent ces gens.

Le président: Il faut tenir compte de l'environnement politique de chacun de ces pays. Je sais qu'au Canada nous attachons beaucoup d'importance aux élections, car le lendemain d'une élection, le nouveau gouvernement est en place et le peuple et la presse l'appuient, sans qu'il y ait de remous. Ailleurs, la situation est différente, à cause de l'environnement politique. Mais il y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas les différences qui peuvent exister sur le plan de l'environnement politique d'un pays d'Amérique latine à un autre.

M. Sirrs: Il y a en effet certaines différences au niveau de l'environnement politique, mais je ne pense pas que les Nicaraguayens, les Salvadoriens, les Costa Ricains ou la Panamaniens soient très différents les uns des autres pour ce qui est de leurs aspirations en tant qu'individus et de leurs désirs de contrôler leur destin.

Le président: Ils veulent une meilleure distribution des richesses.

M. Sirrs: Si les Sandinistas sont aux yeux des observateurs impartiaux, si vous voulez, les élus, alors tout cela est très bien. Il s'agit d'un choix. Mais ce que disent bon nombre de personnes qui quittent le pays (et certaines d'entre elles ont participé à des groupes d'oppostion; les Costa Ricains disent qu'ils sont au nombre de 2,000, mais je ne sais pas si cette estimation est exacte) c'est qu'ils sont convaincus qu'il doit s'agir d'un choix, que cela doit aboutir à des élections en 1985. Certains disent d'ailleurs qu'il va falloir que quelque chose soit fait avant cela, qu'ils ne peuvent pas attendre 1985, car à cette époque, il ne restera plus grand monde.

Le président: Très bien. Nous allons maintenant passer au deuxième tour. M. Stevens et M[lle] Jewett disposeront chacun de cinq minutes.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Monsieur l'ambassadeur, j'aimerais revenir un peu sur ce que disait le président. Il semble assez clair qu'il y a 4 situations plutôt semblables au Salvador et au Nicaragua. Il me semble, et je pense que vous en conviendrez, qu'on est en train de faire de très sérieux efforts au Salvador pour opter pour la voie électorale. Mais au Nicaragua rien de tel n'a encore été fait. On nous a dit par ailleurs que le programme de réforme agraire au Salvador ne progresse pas assez rapidement et qu'il sera même peut-être interrompu, tandis qu'au Nicaragua ce programme n'a pas été mené jusqu'au bout. Il y a encore dans ces pays un certain nombre d'importants propriétaires qui détiennent d'immenses parcelles de terre.

[*Texte*]

• 1220

We know that there are human rights violations in El Salvador, and we have heard horrible descriptions of human rights violations in Nicaragua, especially with the Miskitos and this type of thing. We have been told that in the two countries we have, if you like, groups, presumably fairly small, that would like to rebel or are active in some type of guerrilla activities. As you function as an ambassador, what can you tell us about the concern expressed by the world? It strikes me that we hear tremendous discussion and pressure concerning the El Salvador situation, but for the same situations in Nicaragua there is almost, if you like, a no-comment attitude. It is glossed over. People do not seem to like to talk about it.

Now, I would like you to tell the committee: Do you in fact hear much more about the problems in El Salvador than you do about possibly similar problems in Nicaragua; and, if you do, what do you think is the reason for this? Why do these world groups, such as the Socialist International and certain other groups, choose to make such an issue about these problems in El Salvador but close a blind eye to the similar problems in Nicaragua? It would strike me that if there is a benefit of the doubt to be given, surely the country that has at least tried to go the electoral route should get the benefit of the doubt, as opposed to the country that is continuing a totalitarian approach to governing.

I can remember when we were both in San Salvador that Jessie Freedman of the American Federation of Labour said how strange he found it that there we were, as he said, learning the truth and yet, if we express the truth as we see it, people will either not believe it or they will throw tomatoes at us for saying it because it is coming from El Salvador. Why has this attitude developed?

Ambassador Sirrs: You have raised a very pertinent but a very loaded question with a lot of international ramifications to it. I think essentially you are dealing with an organized structure, an organization, which, as you say, rightly, is very much directed towards promoting a cause—in the case of Salvador, the cause of the revolution—in trying to discredit anything that moves against the prospects of implementation of the revolutionary government. The strategy varies in accordance with the need, I think, as indicated by the strategy paper which was uncovered last year in Salvador suggesting that we must dialogue in order to get a foothold in the government and then move in.

The ramifications of this organization and the funding—I do not know where it comes from; it is not coming from the peasant of Salvador, quite obviously—must be enormous because, as you know, we sense the instant response to given circumstances in the area from a number of countries simultaneously. Sometimes we get it from Canada and Holland and Britain and the United States. Even the revolutionary bulletin I got in Nicaragua last year at the university: the lead article is on 150 support groups in Canada, written by the guerrillas.

[*Traduction*]

Nous savons qu'il y a au Salvador de nombreux cas de violations des droits de la personne, et on nous a raconté des histoires épouvantables au sujet de cas semblables au Nicaragua. Je songe notamment au Miskitos, etc. On nous a d'autre part dit qu'il existe dans ces deux pays des groupes relativement peu nombreux qui veulent se rebeller ou qui mènent des activités de guérilla d'un genre ou d'un autre. A titre d'ambassadeur, que pouvez-vous nous dire au sujet des inquiétudes manifestées par les autres pays du monde? Il me semble qu'on entend beaucoup parler de la situation au Salvador, et que des tas de gens font pression à ce sujet. Or, on ne dit pas grand chose au sujet du Nicaragua, et pourtant, les problèmes sont les mêmes. Les gens semblent vouloir ignorer ce qui s'y passe; ils n'en parlent pas.

Pourriez-vous dire au Comité si vous entendez parler plus souvent des problèmes qui existent au Salvador que de ceux du Nicaragua? Dans l'affirmative, à quoi imputez-vous cela? Pourquoi ces groupes, comme par exemple l'Internationale socialiste, choisissent-ils de faire tant état des problèmes qui existent au Salvador, en ignorant ce qui se passe au Nicaragua? S'il faut donner le bénéfice du doute à quelqu'un, il me semble que c'est le pays qui a au moins essayé d'opter pour la voie démocratique, qui devrait bénéficier de notre générosité, et non le pays qui continue à maintenir un style de gouvernement totalitaire.

Je me souviens que, lorsque nous étions tous deux au Salvador, Jessie Freedman de l'*American Federation of Labour*, m'avait dit combien il trouvait étrange la situation: nous étions en train d'apprendre la vérité, mais si nous l'avions exposée en tant que telle, les gens ne nous auraient pas crus, ou alors ils nous auraient jeté des tomates parce que nous leur faisions parvenir le message à partir du Salvador. Pourquoi cette attitude s'est-elle développée?

M. Sirrs: Vous avez soulevé une question fort pertinente, mais également très complexe, compte tenu de toutes les ramifications internationales qu'elle comporte. Je pense qu'en gros on a affaire à une structure organisée qui, comme Vous l'avez dit, a pour objet de promouvoir une cause (au Salvador, cette cause est la révolution), en discréditant tout ce qui va à l'encontre des buts fixés par le gouvernement révolutionnaire. La stratégie varie en fonction du besoin, je pense, comme l'explique le document que nous avons découvert l'an dernier au Salvador, document qui dit qu'il faut assurer un dialogue afin d'avoir une certaine prise sur le gouvernement, pour ensuite le balayer.

Les ramifications de cet organisme et le financement (je ne sais d'où provient ce dernier; ce n'est certainement pas le paysan salvadorien qui cotise) doivent être énormes, car, comme vous le savez, dès que surviennent certaines circonstances dans la région, il y a tout de suite et simultanément dans plusieurs pays. On en est parfois tout de suite avertis par le Canada, la Hollande, la Grande-Bretagne et les États-Unis, et tout cela en même temps. Tenez: il suffit de prendre le bulletin révolutionnaire qu'on m'a donné l'an dernier à l'uni-

[*Text*]

They attempt to establish their links and provide their information and provide their thrust and their perception of things and try to influence public opinion. It is part of the battle, part of the struggle. It is not only on the armed front; it is a psychological struggle which is ongoing.

I do not think the other side is in the same position of projecting its own particular viewpoint. It does not have the same resources or capability; and, of course, it is probably tarnished, to some extent, by the old image of the repressiveness of previous governments and consequently has trouble dispelling this particular concept.

The Chairman: Before I recognize Miss Jewett, I would like to have the ambassador excuse me. I have a commitment at 12.15. I know I will be late, but I would like to express my appreciation for having accepted our invitation—

• 1225

Ambassador Sirrs: Thank you very much.

The Chairman: —to appear before the committee in our search for more information on what is really taking place in Central America and the Caribbean. I thank you very much.

Ambassador Sirrs: Thank you.

The Vice-Chairman: Fine. Miss Jewett.

Miss Jewett: I am reluctant to have to say this, but I have a very strong impression that the ambassador is uninformed as well as unsympathetic to aspects of developments in Nicaragua which are positive. He focuses entirely on the electoral route as if that, alone, were the solution to a country's problems. I dearly wish it were. I hope it will be, but I doubt it very much in El Salvador.

You see, I find it amazing that, in response to Mr. Stevens, you would substantiate the point he was making that people do not like to talk about Nicaragua. I would like your comment on this, but the reason why many Canadians have talked more about El Salvador is because there have been, over the last couple of years, over 30,000 people murdered—many of whom were actually innocent. That has not happened in Nicaragua. And all of the best information you can get from the report to the United Nations is that roughly 80 per cent of these murders were committed by right-wing forces: death squads, the military, or the para-military. And that has not happened in Nicaragua. There have been, I think, about 500,000 Salvadorans, who have fled the country in fear, in terror for their lives. They could not vote; they were not in the country. And that has not happened in Nicaragua.

So naturally, our focus is on such a huge element of a society which has had to flee. The fact that you have not even visited the refugee camps in Nicaragua; the fact that you know nothing practically about the literacy crusade—except to suggest that it may be "commie", I find absolutely shocking. No other country has attempted a literacy crusade!

[*Translation*]

versité au Nicaragua. L'article principal du bulletin avait été écrit par des guérilleros et il traitait de 150 groupes d'appui qui existent au Canada. Ils essaient d'établir des liens, de fournir des renseignements, et d'influencer l'opinion publique. Cela fait partie de la lutte. Il s'agit non seulement d'un conflit armé, mais également d'un conflit psychologique.

Mais je ne pense pas que l'autre parti soit aussi bien en mesure d'exposer son point de vue. Il ne dispose pas des mêmes ressources ou des mêmes capacités. De surcroît, il a été dans une certaine mesure stimagtisé par la politique de répression qu'ont pratiquée les gouvernements qui l'ont précédé. Il éprouve d'ailleurs beaucoup de difficulté à dissiper cette image que les gens ont de lui.

Le président: J'aimerais m'excuser auprès de l'ambassadeur avant de céder la parole à M^lle^ Jewett. J'ai un engagement à 12h15. Je sais que je serai en retard, mais je tenais à vous dire combien je vous suis reconnaissant d'avoir accepté notre invitation . . .

M. Sirrs: Merci beaucoup.

Le président: Merci, donc, d'avoir accepté de comparaître devant le Comité pour l'aider à mieux comprendre ce qui se passe en Amérique centrale et dans la région des Caraibes.

M. Sirrs: Merci.

Le vice-président: Mademoiselle Jewett.

Mlle Jewett: Je regrette d'avoir à le dire, mais je pense que l'ambassadeur est mal informé et mal disposé à l'égard d'événements qui se sont produits au Nicaragua et qui sont positifs. Il s'attache uniquement à la solution électorale comme si c'était la seule qui pouvait résoudre les problèmes d'un pays. Je souhaiterais que ce soit le cas, même si j'en doute beaucoup pour ce qui est du Salvador.

Par ailleurs, j'ai trouvé curieux qu'en réponse à M. Stevens, vous ayez confirmé son point de vue voulant que les gens n'aiment pas beaucoup parler du Nicaragua. J'aimerais que vous reveniez sur ce sujet précis. Auparavant, je voudrais vous dire que la raison pour laquelle tant de Canadiens ont parlé du Salvador est qu'il y a eu au cours des dernières années plus de 30,000 personnes assassinées, dont beaucoup étaient innocentes. Il n'y a rien eu de tel au Nicaragua. En outre, selon les renseignements les plus fiables émanant des Nations unies, environ 80 p. 100 de ces assassinats ont été commis par les forces de droite: les escadrons de la mort, les militaires et les paramilitaires. Ce n'est pas ce qu'on a vu au Nicaragua. On a vu aussi environ 500,000 Salvadoriens fuire leur pays parce qu'ils craignaient pour leur vie. Ils ne pouvaient voter puisqu'ils n'étaient pas dans leur pays. Une telle chose ne s'est pas produite au Nicaragua.

Donc, il est tout à fait naturel que notre attention se tourne vers un large secteur de la population de ce pays qui a dû fuir. Par ailleurs, je trouve absolument scandaleux que vous n'ayez pas visité les camps de réfugiés au Nicaragua, que vous ne sachiez presque rien de la campagne d'alphabétisation qui s'y déroule. Tout ce que vous avez pu en dire, c'est que vous

[*Texte*]

There is the fact that you do not look at what Nicaragua had to face after the overthrow of Somoza. Somoza and his family held I think 60 per cent of the land, and was a fact that had to be dealt with by Nicaragua. Those enormous private landholdings in the hands of Somoza presented an incredible problem to have to deal with. In spite of it, there has been, according to the best information we get, not only a literacy crusade, but fairly substantial social and economic reform. So these aspects of the developments in Nicaragua to many of us seem at least worth mentioning. The fact that the National Guard, many of whom are now in Costa Rica, hope to re-invade Nicaragua would concern us.

So, I think I want almost to query you as to why you focus almost entirely on the electoral route—improper though it is—and do not talk about the very substantial problems Nicaragua has had to face, including the mass of refugees. Take the incredible murders and human rights violations in El Salvador; there is nothing to compare with that in Nicaragua. Nothing. So I just want to know why your own emphasis is so completely on what you see as positive things in El Salvador, without ever mentioning the negative; and on the negative things in Nicaragua.

• 1230

Ambassador Sirrs: I think there are a lot of things that one cannot discuss in an open forum that obviously play a part in this. But I do not agree with that figure of the mass of the killings in Salvador being committed by the government. I think that is the kind of perception that—

Miss Jewett: I did not say government; I said—

Ambassador Sirrs: Well, by government forces. I think in talking to y Damas, who is perhaps as balanced as one may find in that system, he indicates it is more or less evenly divided.

I think the struggle in Salvador— you have a situation where violence begets violence. I abhor it; I think it is obviously something that one should reject. But under these conditions you are trying to extricate yourself from a very difficult situation.

The bottom line in any of these kinds of calculations or assessments is the electoral process, in my view. I think there is one element that one can focus on which will yield the kind of favourable results, without going into ancient history as to who killed who and why, that will end up with a system that has its checks and balances which will help to stabilize the situation. I think the case in Salvador is on the way. If we can neutralize the guerrilla element in bringing about some form of workable democratic system, so much the better.

[*Traduction*]

soupçonniez qu'elle soit «rouge». Je vous signale qu'aucun autre pays n'a tenté de mener une campagne d'alphabétisation.

Vous ne semblez pas vouloir tenir compte des problèmes auxquels le Nicaragua a dû faire face après le renversement de Somoza. Somoza et sa famille détenaient 60 p. 100 des terres du pays. Ces immences domaines privés aux mains de Somoza présentaient un problème de taille pour le Nicaragua. Malgré tout, selon des informations les plus fiables dont nous disposons, non seulement ce pays a pu mener une campagne d'alphabétisation, mais encore il a pu mettre de l'avant une réforme sociale économique importante. Ces aspects du développement du Nicaragua méritent d'être mentionnés. Le fait que la garde nationale, dont plusieurs des membres se trouvent actuellement à Costa Rica, puisse envahir de nouveau le Nicaragua nous préoccupe.

Donc, je vous demande pourquoi vous avez décidé de faire porter toute votre attention sur le processus électoral, aussi imparfait qu'il puisse être, et d'ignorer les problèmes très graves auxquels le Nicaragua a eu à faire face, y compris l'afflux de réfugiés. Regardez le nombre incroyable d'assassinats et d'atteintes aux droits de la personne au Salvador. La situation n'est nullement comparable au Nicaragua. Je suis donc très curieuse de savoir pourquoi vous n'avez évoqué que les événements positifs du Salvador et que les événements négatifs du Nicaragua.

M. Sirrs: Il y a bien des questions qui entrent en ligne de compte et qui, de toute évidence, ne peuvent pas être discutées sur une tribune publique comme celle-ci. Cependant, je dois dire que je ne suis pas d'accord sur le nombre des assassinats qui ont été commis par le gouvernement au Salvador. C'est le genre de perception qui . . .

Mlle Jewett: Je n'ai pas dit que c'était le gouvernement . . .

M. Sirrs: Disons les forces gouvernementales. Selon y Damas, qui est probablement l'une des sources les plus objectives dans cette situation, la responsabilité est plus ou moins égale de part et d'autre.

Ce qui se passe au Salvador, c'est que la violence engendre la violence. Je l'ai en horreur. Je pense qu'il faut la condamner. Il n'en demeure pas moins qu'il est très difficile de sortir de ce cercle vicieux maintenant.

A mon avis, il n'y a qu'une chose qui compte dans ce genre de situation, c'est le processus électoral. C'est le seul système qui permette d'espérer des résultats favorables, qui évite de répartir les gens entre coupables et victimes, qui introduise des contrôles en vue de stabiliser la situation. Je pense que la situation au Salvador s'améliore. J'estime que si les guérillos peuvent être neutralisés par l'instauration sous une forme ou une autre d'un système démocratique réaliste, c'est tant mieux.

[*Text*]

In the case of Nicaragua, we have been very supportive. I think the aged element was very much uppermost in our mind. We wanted this to happen, and we have been arguing about it for some time. It is finally being realized.

The question of atrocities: I suppose we have received reports by the human rights co-ordinator in Nicaragua. I think the committee heard his points of view that he referred to at Washington. I do not think there has been any response to it. Whether they are valid or not, they are submitted. I am not saying these are my views; these are views of others. But this is an individual who also worked against Somoza for eight years and was in jail, et cetera.

We are not talking about the national guard. The national guard is not a concern. They are out. We are talking about revolutionaries who perceived a certain route, and they say that the route is not being followed.

Miss Jewett: I am sorry; what do you mean by "the national guard is out"? Of course they are out of the country.

Ambassador Sirrs: Well, we are not considering them as a factor in this analysis.

Miss Jewett: Why?

Ambassador Sirrs: Because they are not part of this so-called group of dissidents which is proposing to support or champion a democratic solution.

Miss Jewett: Then why are they in Costa Rica preparing to re-enter Nicaragua?

Ambassador Sirrs: The national guard may be in Honduras, but I doubt if you will find many in Costa Rica.

Miss Jewett: Well, the reports are that they are there.

Ambassador Sirrs: And you will find—

Miss Jewett: I read one just now.

Ambassador Sirrs: The ones I am referring to are not national guards. The ones I have mentioned are members of the armed forces, the Sandinista armed forces. The leader of the Sandinistas is Eden Pastora— these are people who articulate views which one, I think, must listen to.

Miss Jewett: You say there are no former members of the national guard?

Ambassador Sirrs: Well, there probably are, but they are not a visible or a contentious factor.

The Vice-Chairman: Thank you, Miss Jewett.

For the benefit of the staff, I want them to know that we will be adjourning the meeting shortly. I know it has been a long morning for them, and they have been very patient.

I just want to make a few comments, a few questions, and then I think we will adjourn the meeting until 3.30 this afternoon.

[*Translation*]

En ce qui concerne le Nicaragua, nous avons été d'accord avec certaines mesures. Nous avions longtemps souhaité une réforme. Elle est finalement en voie de réalisation.

Pour ce qui est des atrocités, nous avons reçu des rapports du coordonnateur des droits de la personne au Nicaragua. Je pense que le Comité a eu l'occasion de prendre connaissance des vues qu'il a exprimées à Washington. Que je sache, il n'y a pas eu de réplique. Il n'est pas dit si ces rapports sont fondés ou non; ils ont simplement été présentés. Des gens ont fait remarquer que ce coordonnateur a lutté contre Somoza pendant huit ans et a déjà été emprisonné.

Pour ce qui est de la garde nationale, elle ne nous inquiète pas. Elle n'est plus un facteur. Nous parlons de révolutionnaires qui s'étaient tracés une certaine ligne de conduite et qui disent aujourd'hui que cette ligne de conduite n'est pas suivie.

Mlle Jewett: Que voulez-vous dire lorsque vous affirmez que la garde nationale n'est plus un facteur? Elle est simplement en-dehors du pays.

M. Sirrs: Elle n'est pas un facteur aux fins de cette analyse.

Mlle Jewett: Pourquoi?

M. Sirrs: Elle n'a rien à voir avec ce prétendu groupe de dissidents qui se proposent d'appuyer et de promouvoir une solution démocratique.

Mlle Jewett: Pourquoi la garde nationale se trouve-t-elle au Costa Rica prêt à envahir de nouveau le Nicaragua?

M. Sirrs: La garde nationale pourrait se trouver au Honduras, mais je doute qu'il y ait beaucoup de ses membres au Costa Rica.

Mlle Jewett: Selon les rapports, elle s'y trouve.

M. Sirrs: Vous verrez . . .

Mlle Jewett: Je viens de vous faire part d'un de ces rapports.

M. Sirrs: Les gens dont je parle n'appartiennent pas à la garde nationale. Ils sont membres des forces armées, des forces armées sandinistes. Le chef des Sandinistes est Eden Pastora . . . Ces gens ont des points de vue dont nous devons tenir compte.

Mlle Jewett: Vous dites qu'il n'y a pas d'anciens membres de la garde nationale?

M. Sirrs: Il y en a probablement, mais ils ne se font pas remarquer ou ils n'ont pas d'influence particulière.

Le vice-président: Merci, mademoiselle Jewett.

Je signale, à l'intention du personnel, que le Comité s'ajournera très bientôt. Je sais que la matinée a été longue pour les membres du personnel. Ils se sont montrés très patients.

Donc, après ces quelques observations ou questions, j'ai l'intention de lever la séance. Le Comité reprendra ses travaux à 15h30 cet après-midi.

[*Texte*]

Mr. Ambassador, there was a statement made by the Minister of External Affairs on Central America and on Canadian Foreign Policy on March 31, 1982. I want to read this to you. He says:

> In many parts of Central America, and particularly in El Salvador, we see with shock and horror widespread violations of elementary human rights, atrocities, torture, massacres and murder, on an appalling scale. These crimes against humanity are perpetrated by forces on both extremes of the political spectrum. The Canadian government continues to protest against this wave of violence.

Is this a fair statement, as you see it today? Is it the same today, that the forces of both extremes are the ones involved in the atrocities and massacres?

Ambassador Sirrs: Yes, I think so. I do not know to what degree—how you divide it up—at this particular stage in time. The armed forces are taking precautions to avoid the kinds of atrocities that have been committed in the past: you have to take that at face value; undoubtedly, we read about atrocities being committed daily. I suspect that as long as you have a guerrilla-type operation this is very difficult to eradicate.

The Vice-Chairman: So what you are saying, then, is that it is the guerrilla movement on the left and certain right-wing elements on the right, and it is not necessarily, or maybe not at all, the army?

Ambassador Sirrs: It could be the army as well, certainly, I think, since you have the same people in the country who are responding to given situations.

• 1235

The argument given, I suppose, by the Italian ambassador in Costa Rica is that the army is responsive to a situation and overreacts whereas the guerrilla side is more deliberate in the kinds of assassinations they commit. But I think it obviously applies on both sides, and I think we would be spending a lot of time futilely beating around the bush trying to pin down who is responsible for what and what the proportions are on either side.

The Vice-Chairman: I have several unrelated questions that I wanted to ask. Unfortunately, I had to attend another meeting part way through the morning here, so if any of the questions that I ask you have already been answered, just say so and there will be no need to answer them further.

You made a point of saying that about 50 per cent of the production came to a halt because of the guerrilla warfare. Was this all attributable to the guerrillas?

Ambassador Sirrs: A lot of it was, yes. The malaise that set in, the whole environment that was created as a result of this— the firms that had their executives kidnapped, in some cases assassinated, were closing down, and others followed suit because of the fear that they would also be victimized.

[*Traduction*]

Monsieur l'ambassadeur, le ministre des Affaires extérieures a fait une déclaration sur l'Amérique centrale et la politique étrangère du Canada de façon générale le 31 mars 1982. Je vous en cite un passage:

> Dans plusieurs pays d'Amérique centrale, en particulier au Salvador, nous voyons avec surprise et horreur se commettre de nombreuses violations aux droits de la personne les plus élémentaires, des atrocités, des actes de torture, des massacres, des assassinats sur une grande échelle. Ces crimes contre l'humanité sont perpétrés par les forces situées aux deux extrêmes de la gamme politique. Le gouvernement canadien continue de protester contre ce déferlement de violence.

Selon vous, c'est la même chose aujourd'hui, les forces extrémistes des deux côtés sont responsables des atrocités, des massacres?

M. Sirrs: Je le crois. Je ne sais pas quelle est la répartition à ce moment-ci. Les forces armées prennent des mesures afin d'éviter le genre d'atrocités qui se sont produites par le passé. On peut en penser ce qu'on veut. Presque tous les jours, des comptes rendus font état d'atrocités. Je suppose que tant que la guerre prend la forme d'une guérilla, il est difficile d'éviter ce genre de situation.

Le vice-président: Selon vous, donc, c'est la guérilla de gauche et l'action de groupes de la droite qui sont responsables et pas nécessairement ou pas du tout l'armée.

M. Sirrs: L'armée peut être impliquée également puisque les acteurs sont toujours les mêmes.

L'argument avancé par l'ambassadeur Italien au Costa Rica est que l'armée réagit devant une situation et même qu'elle réagit de façon exagérée, alors que la guerilla est plus réfléchie dans le genre d'assassinats qu'elle commet. Je pense que cela s'applique aux deux côtés, et je crois que nous gaspillerions beaucoup de temps inutilement à tenter de déterminer qui est responsable de quoi et quelle proportion se trouve d'un côté comme de l'autre.

Le vice-président: J'ai plusieurs questions à vous poser qui ne se rattachent pas à celle-là. Malheureusement, j'ai dû assister à une autre réunion au cours de la matinée, et si je vous pose une question à laquelle vous avez déjà répondu, vous n'avez qu'à le dire et il n'y aura pas lieu d'y répondre une seconde fois.

Vous avez fait remarquer qu'environ 50 p. 100 de la production avaient cessé à cause de la guerre de guerilla. Est-ce que cela était entièrement imputable aux guerillos?

M. Sirrs: Une bonne partie, oui. Le malaise qui s'est instauré, tout le climat qui a été créé par suite de cette . . . les entreprises dont les directeurs étaient enlevés et, dans certains cas, assassinés fermaient leurs portes, et d'autres ont fait la même chose par crainte d'être victimes, elles aussi.

[*Text*]

The Vice-Chairman: So in effect what the guerrillas are determined to do is to destroy their own country?

Ambassador Sirrs: I do not know if it is to destroy their own country. I suppose it is more in terms of acquiring leverage which would enable them to move into a position of power.

The Vice-Chairman: Dealing with the elections, in our interim report there is a statement on page 48 at the top, and it says:

> Prospects for holding of meaningful elections must be viewed in light of a series of government decrees relating to the jurisdiction of military courts and civil and political rights.

These decrees are added as an appendix to the report itself. Do you feel that these decrees in any way inhibited the holding of the election, having a free election? Do you feel that anybody was deterred from being involved in the electoral process because of these decrees?

Ambassador Sirrs: No. I think there was a deterrent effort sought after by the guerrillas who threatened the voters with assassination and injury, but this did not deter them from appearing at the polls.

The Vice-Chairman: Are these decrees still in effect, even though the election has been held?

Ambassador Sirrs: I am not sure.

The Vice-Chairman: You do not know. All right.

There is a publication that is being widely circularized in Canada called *Salpress*. Do you know of this publication?

Ambassador Sirrs: No.

The Vice-Chairman: You do not know. It seems to be a rather profound propaganda campaign from some group. I do not know where they are funded from in producing this paper—I suppose you would call it more of a paper than a magazine. Well, if you know nothing about it, I will ask no further questions on that.

Dealing with Nicaragua, there is some suggestion that the Miskito Indians wish to separate from Nicaragua and set up their own enclave or country. Do you know anything about this?

Ambassador Sirrs: Well, no. It happens that half the Miskitos are in Honduras and the other half are in Nicaragua, having been assigned camps by the Nicaraguan government. I do not think anyone has taken any reading of their orientation or their interest in moving away. Obviously, it created a human rights problem in the division of families; parts of families are in Honduras and the other parts are in Nicaragua. It created certain problems in being uprooted from the traditional area along the river and now being re-established in another site 80 miles from the original one. It is an adjustment problem, and I think the Nicaraguans will admit that as well.

[*Translation*]

Le vice-président: Alors, ce que vise la guerilla en fait, c'est de détruire son propre pays?

M. Sirrs: Je ne sais pas si elle vise à détruire son propre pays. Je dirai que c'est plus une question de se donner les leviers voulus pour atteindre une position de pouvoir.

Le vice-président: Au sujet des élections, dans notre rapport provisoire, on dit au haut de la page 48 du texte anglais

> L'éventualité de la tenue d'une élection significative doit être considérée à la lumière d'une série de décrets du gouvernement portant sur la compétence des cours martials et civiles et sur les droits politiques.

Ces décrets sont ajoutés en annexe au rapport lui-même. Pensez-vous qu'ils ont nui à la tenue des élections, à la tenue d'une élection libre? Pensez-vous que quelqu'un aurait pu être dissuadé de participer au processus électoral à cause de ces décrets?

M. Sirrs: Non. Je pense qu'il y a eu un effort de dissuasion du côté de la guerilla, qui a menacé les votants d'assassinat et de blessure, mais cela ne les a pas empêchés de se rendre aux bureaux de scrutin.

Le vice-président: Ces décrets sont-ils toujours en vigueur, même si les élections ont eu lieu?

M. Sirrs: Je ne suis pas sûr.

Le vice-président: Vous ne savez pas. Très bien.

Il y a une publication qui est assez répandue au Canada et qui s'appelle «Salpress». La connaissez-vous?

M. Sirrs: Non.

Le vice-président: Vous ne savez pas. Cela semble une campagne de propagande assez intense pour un groupe quelconque. Je ne sais pas d'où vient le financement pour la publication de ce journal—je pense que vous le considéreriez davantage comme un journal que comme un magazine. Eh bien, si vous n'en savez rien, je ne vous poserai plus d'autres questions là-dessus.

Au sujet du Nicaragua, il semble que les Indiens Miskito voudraient se séparer du Nicaragua et s'établir leur propre territoire ou pays. En savez-vous quelque chose?

M. Sirrs: Eh bien, non. La moitié des Miskitos sont au Honduras et l'autre moitié, au Nicaragua, après avoir été envoyés dans des camps par le gouvernement nicaraguarien. Je ne crois pas que l'on ait tenté de connaître leur orientation ou leurs intérêts lorsqu'ils ont déménagé. Evidemment, cela a créé un problème de droit de la personne lorsque les familles ont été désunies; des parties de famille se trouvent au Honduras et les autres au Nicaragua. Cela a occasionné certains problèmes du fait qu'on a fait déménager des gens habitués à vivre le long de la rivière et on les a forcés à s'installer dans un autre endroit situé à 80 milles de leur région natale. C'est un problème d'adaptation, et je pense que les Nicaraguariens seront prêts à l'admettre.

[*Texte*]

The Vice-Chairman: I understand that the homes and crops of the Miskitos were destroyed, and it would appear that they were destroyed by the Nicaraguan army. They claim, as I understand it, that they were afraid invading forces would come into that area and therefore they have destroyed their homes and crops and moved the Miskitos to other locations.

Ambassador Sirrs: That is right. That is corroborated by the Nicaraguans themselves. They argue that it had to be done because some Somozistas on the other side were posing a threat and they did it for their own good in effect, that they were moving them away from that kind of threat and that the individuals who were killed on Red Christmas, which I think was December 28, were killed by the Somozistas. Of course, the other side argues that they were killed by the Sandinistas. But what they do state is that they had to move them out in a hurry, on four hours' notice, because otherwise the Samozistas would take advantage of the situation. One might presume at the moment, on the occasion when they were moving these people out, there might have been some kind of conflict and some, at that point in time, fled across the river and that is why you have tbis divided family situation.

• 1240

The Vice-Chairman: Would it not be fair to say, Mr. Sirrs, that one of the reasons why they were being divested of their lands was because they had some of the best agricultural land in Nicaragua and the Nicaraguans wanted it for themselves and to send the Indians away to some poorer land?

Ambassador Sirrs: I have never heard that particular argument about the agricultural . . . . There has been an argument about the military potential, or the military significance of the area. That is one of them. There is also the argument that the Miskitos from the other side of the border were making it very difficult for the Nicaraguans to integrate these people into their community—there was resistance to integration, of course, because of the language barrier and the customs barrier and a number of other things—and therefore they had to cope with that problem in that way. There is an area now, which is virtually a no man's land, along the border. Sixteen villages have been destroyed. I think it is patrolled by the army, but I do not believe many people—certainly there are no people in the area, no civilians.

The Vice-Chairman: Just two further questions: Do you consider that Commandante Cero is a threat to the Nicaraguan government?

Ambassador Sirrs: I think the Nicaraguans think he is a threat. I think his position of influence, the following he had in Nicaragua, is something they would be concerned about. I do not know how effective he could be. That is a moot point. The Costa Ricans do not want him to do anything in Costa Rica, therefore they have asked him to leave. He is going around the world making a lot of noise about the situation in Nicaragua and he is doing a lot of talking. I do not know where this will end, how it will be manifested ultimately. Probably, of all the

[*Traduction*]

Le vice-président: Il semble que les maisons et les récoltes des Miskitos auraient été détruites, et cela par l'armée nicaraguarienne. Celle-ci prétend qu'elle craignait une invasion et que c'est pour cela qu'elle a détruit les maisons et les récoltes et forcé les Miskitos à s'installer ailleurs.

M. Sirrs: C'est exact. Cela a été corroboré par les Nicaraguayens eux-mêmes. Ils disent qu'il fallait agir ainsi parce que certains Somozistes de l'autre côté constituaient une menace et qu'iIs l'ont fait pour leur propre bien, ils se sont écartés de ce genre de menace et les personnes qui ont été tuées le jour du Noël rouge, le 28 décembre, je pense, ont été tuées par des Somozistes. Evidemment, les autres disent qu'elles ont été tuées par les Sandinistes. Mais ce que les autres disent, c'est qu'ils ont dû quitter la région à la hâte, sur préavis de quatre heures, sinon les Somozistes auraient pris avantage de la situation. Donc on peut croire que dans l'évacuation de ces personnes-là, il y a peut-être eu un conflit quelconque et à ce moment-là, certains ont traversé la rivière, ce qui expliquerait pourquoi les familles sont divisées.

Le vice-président: Ne serait-il pas juste de dire, monsieur Sirrs, que l'une des raisons pour lesquelles ils ont été évincés de leur terre, c'est que celles-ci étaient parmi les meilleures terres agricoles du Nicaragua et que les Nicaraguariens les convoitaient, et cela explique pourquoi on a repoussé les Indiens vers des terres moins fertiles?

M. Sirrs: Je n'ai jamais entendu cet argument au sujet des terres agricoles . . . on a déjà parlé de potentiel militaire, ou de l'importance de la région sur le plan militaire. Cela a été avancé comme raison. Il y a aussi l'argument selon lequel les Miskitos, de l'autre côté de la frontière, rendaient leur intégration difficile aux communautés nicaraguariennes—ils s'opposaient à l'intégration, évidemment à cause de la langue, des coutumes et d'un certain nombre d'autres considérations—et c'est ainsi qu'on a dû réagir devant la situation. Il y a une région le long de la frontière qui n'est presque pas habitée. Seize villages ont été détruits. Je pense que la région est surveillée par l'armée, mais je ne crois pas que bien des gens . . . il n'y a certainement personne dans la région, aucun civil.

Le vice-président: Deux autres questions seulement: Pensez-vous que le commandant Cero soit une menace pour le gouvernement du Nicaragua?

M. Sirrs: Je pense que les Nicaraguariens le considèrent comme une menace. Je pense que son influence, les gens qui le suivaient au Nicaragua sont matière à inquiétude. Je ne sais pas dans quelle mesure il pourrait être efficace. C'est une question à débattre. Les habitants du Costa Rica ne veulent pas qu'il fasse quoi que ce soit à Costa Rica, alors on lui a demandé de quitter le pays. Il voyage autour du monde en faisant beaucoup de bruit au sujet de la situation au Nicaragua, et il fait énormément de discours. Je ne sais pas comment

[*Text*]

individuals who fled the country, he would be the one who stands out as the most imminent threat.

The Vice-Chairman: He did play quite a broad role in the revolution itself, as I understand it, and he does have a rather large following, not only outside the country, in exile groups, but also within the country itself. Do you know of any influence he has within the Nicaraguan army?

Ambassador Sirrs: He had a very considerable influence in the Nicaraguan army amongst the soldiers. He is a very popular figure. He is gregarious, likeable, loyal— he is the kind of person to whom, I think, a soldier would relate. He had quite a lot of charisma. He was always touted as sort of the hero of the revolution. That is what makes him, I suppose, particularly significant in terms of any assessment of any potential threat in the eyes, I am sure, of the Nicaraguans, although they are trying to minimize that by downplaying the significance of his role in the revolution, et cetera.

The Vice-Chairman: My last question: It is my understanding that Eden Pastora and Alphonso Robelo are working together to consider, I suppose, a takeover of Nicaragua. I think you suggested, or alleged, that the reason why the Nicaraguans were building up their army was because they have a threat not only from the United States, I assume, but also from outside their borders from Somozistas and also the forces of Pastora and Robelo. Can you tell us if, in any way, you feel that Robelo and Pastora are in league with the Somozistas?

Ambassador Sirrs: I do not know offhand, but they say they are not, they are not going to deal with them. They are opposed; they were enemies at the start. Although Robelo may not call himself a Sandinista, Pastora still does, he still calls himself a revolutionary. But they would not in any way, shape, or form, I think, ever be involved, knowledgeably, with the Somozistas.

• 1245

The Vice-Chairman: There was another one I wanted to ask that had to do with the elections proposed for 1985 in Nicaragua. Do you feel that these elections will take place? Would there be any opposition parties or would there be just one party at that time?

Ambassador Sirrs: We, of course, hope that they will take place. I cannot presume what will take place.

On the question of parties, again, that was the perception, that was the idea, that was the proposal, those were the commitments that were made at the time of the revolution, so hopefully that would also take place.

As I indicated earlier, some of the members of these parties have left the country, including Robelo—who, I understand, is not going back—and they feel somewhat under strength, I guess. If they leave the country, they are not participating in the process. I do not know what kind of ultimate line-up you are going to have, because we still have a few years down the road. That is the way it was cast.

[*Translation*]

cela va finir. Parmi tous ceux qui ont quitté le pays, il est probablement celui qui constitue la plus grande menace.

Le vice-président: Il a joué un rôle assez important dans la révolution comme telle, et il a assez de personnes qui le suivent, non seulement en dehors du pays, dans des groupes en exil, mais aussi à l'intérieur du pays même. Savez-vous s'il a de l'influence auprès de l'armée nicaraguayenne?

M. Sirrs: Il avait une influence très considérable dans l'armée du Nicaragua auprès des soldats. Il est très populaire. Il aime se trouver en groupe, il est aimable, loyal . . . il est le genre de personne avec laquelle, je pense, un soldat n'hésiterait pas à communiquer. Il a beaucoup de charisme. Il a toujours été considéré comme un genre de héros de la révolution. Je dirais que c'est ce qui fait de lui quelqu'un de particulièrement menaçant éventuellement pour les Nicaraguayens, j'en suis sûr, bien que l'on essaie de ne pas trop lui accorder d'importance en minimisant le rôle qu'il a joué dans la révolution, etc.

Le vice-président: Ma dernière question: il semble que Eden Pastora et Alphonso Robelo travaillent ensemble pour étudier, probablement, la possibilité de prendre le pouvoir au Nicaragua. Je pense que vous avez dit ou laissé entendre que les Nicaraguayens renforcaient leur force militaire à cause de menaces venant non seulement des États-Unis, mais aussi de l'autre côté de leurs propres frontières, des Somozistes et aussi des forces de Pastora et Robelo. Pouvez-vous nous dire si d'une façon ou d'une autre Robelo et Pastora travaillent avec les Somozistes?

M. Sirrs: Je ne pourrais pas vous le dire sans réflexion, mais ils prétendent que ce n'est pas le cas, qu'ils ne vont pas travailler avec eux. Ils s'opposent; ils étaient ennemis au début. Bien que Robelo ne se dise pas sandiniste, Pastora le dit encore, il s'appelle toujours un révolutionnaire. Mais je ne crois pas qu'ils pourraient travailler de quelque façon que ce soit avec les Somozistes.

Le vice-président: Je voulais poser une autre question concernant les élections proposées pour 1985 au Nicaragua. Quand auront-elles lieu selon vous? Y aurait-il alors des parties d'opposition ou seulement un parti?

M. Sirrs: Naturellement, nous espérons qu'elles auront lieu, mais je ne peux présumer ce qui se passera.

Au sujet des partis, encore une fois, c'était l'impression, l'idée, la proposition, et les engagements qui avaient été pris au moment de la révolution, et il faut donc espérer qu'il y aura aussi plusieurs partis.

Comme je l'ai déjà dit, certains membres de ces partis ont quitté le pays, y compris Robelo . . . dont j'ai cru comprendre qu'il n'allait pas revenir . . . et ils doivent se sentir assez affaiblis pour le moment. S'ils quittent le pays, ils ne participent pas au processus. Je ne sais pas ce qui va se passer en fin de compte, parce que les élections ne vont pas avoir lieu avant quelques années. C'est ce qui avait été prévu.

[*Texte*]

The Vice-Chairman: Ambassador Sirrs, I want to thank you for appearing before the committee, leaving your arduous duties in Central America and coming before this committee when we are at the time of preparing our report.

The meeting is now adjourned until 3.30 p.m., when we will be continuing the preparation of our report.

[*Traduction*]

Le vice-président: Monsieur Sirrs, je voudrais vous remercier d'avoir comparu devant le Comité, d'avoir quitté vos fonctions en Amérique centrale pour pouvoir comparaître devant notre comité, au moment où nous élaborons notre rapport.

La séance est maintenant levée jusqu'à 15h30, et nous reprendrons la préparation de notre rapport.

Canada Post Postage paid
Postes Canada Port payé
Third class
Troisième classe
K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS—TÉMOIN

From the Department of External Affairs:

Mr. R. Douglas Sirrs, Canadian Ambassador to Costa Rica, Nicaragua, El Salvador, Honduras and Panama.

Du Ministère des Affaires extérieures:

M. R. Douglas Sirrs, Ambassadeur canadien du Costa Rica, Nicaragua, El Salvador, Honduras et Panama.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

CANADA. PARLIAMENT

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 25

Thursday, June 17, 1982
Monday, June 21, 1982
Tuesday, June 22, 1982
Tuesday, June 29, 1982
Tuesday, July 6, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 25

Le jeudi 17 juin 1982
Le lundi 21 juin 1982
Le mardi 22 juin 1982
Le mardi 29 juin 1982
Le mardi 6 juillet 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

MINUTES . .

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

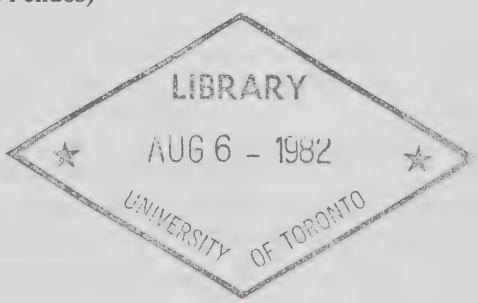
Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28919—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. David Collenette

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. David Collenette

Messrs. — Messieurs

Allmand	Hudecki	MacDonald (M[lle])	Ogle
Crosbie (*St. John's West*)	Irwin	McLean	Schroder
Deniger	Jewett (Miss)	Murta	Stevens—(15)
Gimaïel			

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Pursuant to S.O. 65(4)(*b*)

On Wednesday, June 23, 1982:
Mr. Allmand replaced Mr. Flis;
Mr. Deniger replaced Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

Conformément à l'article 65(4)*b*) du Règlement

Le mercredi 23 juin 1982:
M. Allmand remplace M. Flis;
M. Deniger remplace M. Robinson (*Eticoke—Lakeshore*).

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 17, 1982
(73)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:48 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 6:01 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

EVENING SITTING
(74)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 8:24 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 12:22 o'clock a.m., on Friday, June 18, 1982 the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

MONDAY, JUNE 21, 1982
(75)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 7:15 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Irwin, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta and Stevens.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 17 JUIN 1982
(73)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 15h48 sour la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett, MacDonald, MM. McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 18h01, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DU SOIR
(74)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 20h24 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett, MacDonald, MM. McLean, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 0:22, le vendredi 18 juin 1982, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE LUNDI 21 JUIN 1982
(75)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 19h15 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Irwin, M^lles^ Jewett, MacDonald, MM. McLean, Murta et Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1982, relating to Canada's Relations with Latin America and the Carribean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

Mr. Irwin moved,—That the wording of the last sentence of paragraph 13 of the second draft be adopted.

After debate thereon, the question being put on the motion, it was, by a show of hands, agreed to: Yeas: 5; Nays: 4.

At 9:48 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, JUNE 22, 1982
(76)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:34 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Irwin, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

At 11:15 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:21 o'clock a.m., the sitting resumed.

Mr. Collenette moved,—That all sections of the draft report be considered and adopted by 12:30 o'clock p.m. this day.

By unanimous consent, the motion was withdrawn.

At 12:40 o'clock p.m., the Sub-comittee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, JUNE 29, 1982
(77)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:58 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

M. Irwin propose,—Que la rédaction de la dernière phrase du paragraphe 13 du deuxième projet soit adoptée.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée par un vote à mains levées par 5 voix contre 4.

A 21h48, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 22 JUIN 1982
(76)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h34 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Irwin, M[lles] Jewett, MacDonald, MM. McLean, Murta, Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, Adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

A 11h15, le Sous-comité suspend ses travaux.

A 11h21, le Sous-comité reprend ses travaux.

M. Collenette propose,—Que tous les paragraphes du projet de rapport soient étudiés et adoptés avant 12h30 aujourd'hui.

Du consentement unanime, la motion est retirée.

A 12h40, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 29 JUIN 1982
(77)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h58 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Schroder and Stevens.

Other Member present: Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

It was moved by Mr. Ogle, seconded by Mr. Schroder,—That Mr. Collenette be elected Vice-Chairman of the Sub-committee.

The question being put on the motion, it was agreed to.

It was agreed,—That the draft report on the Caribbean and Central America be concurred in.

At 11:59 o'clock a.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

EVENING SITTING
(78)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 8:44 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Irwin, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. Ogle, Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relting to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on the Caribbean and Central America.

Moved by Mr. Collenette,—That the text of recommendation number 2 in the Summary of Recommendation of the report be adopted as written with deletion of the words "and Nicaragua".

After debate thereon, the question being put on the motion, it was, by a show of hands agreed to: Yeas: 5; Nays: 2.

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, M[lles] Jewett, MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Schroder et Stevens.

Autre député présent: M. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

M. Ogle propose, appuyé par M. Schroder,—Que M. Collenette soit élu vice-président du Sous-comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est convenu,—Que le projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale soit adopté.

A 11h59, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DU SOIR
(78)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 20h44 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Irwin, M[lles] Jewett, MacDonald, MM. Ogle, Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale.

M. Collenette propose,—Que le texte de la recommandation no 2 figurant au résumé de la recommandation du rapport soit adopté tel qu'écrit, en supprimant les mots "et du Nicaragua".

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée par un vote à mains levées par 5 voix contre 2.

It was agreed,—That the Summary of Recommendations of the draft report on the Caribbean and Central America be concurred in.

At 9:45 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, JULY 6, 1982
(79)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:45 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. Murta, Ogle and Schroder.

Other Member present: Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witnesses: *From the Department of External Affairs*: Mr. Martin Collacott, Director, Latin American Division; Mr. Richard Belliveau, Deputy Director; Mr. Keith Christie (Brazil, Argentina); Ms. Marcelle Dumoulin (Colombia Peru, Ecuador, Chile) and Mr. John Groves, Director, Energy Policy Division. *From the Canadian International Development Agency*: Mr. Keith Bezanson, Director General of the Americas and Mr. Pierre Beemans, Director, Programming and Operations, Americas Division.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

Mr. Collacott made a statement and, with the witnesses from the Department of External Affairs, answered questions.

At 11:03 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:10 o'clock a.m., the sitting resumed.

Mr. Bezanson made a statement and, with Mr. Beemans, answered questions.

At 12:40 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(80)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:44 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Dupras, Hudecki, Irwin, Miss MacDonald, Messrs. Murta, Ogle, Schroder and Stevens.

Il est convenu,—Que le résumé des recommandations du projet de rapport sur les Antilles et l'Amérique centrale soit adopté.

A 21h45, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 6 JUILLET 1982
(79)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h45 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett, MacDonald, MM. Murta, Ogle et Schroder.

Autre député présent: M. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoins: *Du ministère des Affaires extérieures*: M. Martin Collacott, directeur des Affaires de l'Amérique latine; M. Richard Belliveau, directeur adjoint; M. Keith Christie (Brésil, Argentine); M^me^ Marcelle Dumoulin (Colombie, Pérou, Equateur, Chili) et M. John Groves, directeur de la Politique de l'énergie. *De l'Agence canadienne de développement international (ACDI)*: M. Keith Bezanson, directeur général des Amériques et M. Pierre Beemans, directeur, Programmation et opérations, Direction des Amériques.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

M. Collacott fait une déclaration puis, avec les témoins du ministère des Affaires extérieures, répond aux questions.

A 11h03, le Sous-comité suspend ses travaux.

A 11h10, le Sous-comité reprend ses travaux.

M. Bezanson fait une déclaration puis, avec M. Beemans, répond aux questions.

A 12h40, le Sous-comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(80)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 15h44 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Dupras, Hudecki, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. Murta, Ogle, Schroder et Stevens.

Other Member present: Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witnesses: *From the Department of External Affairs (International Trade)*: Mr. J.A. Elliott, Assistant Under-Secretary, International Trade, Bureau of Latin American and Caribbean Affairs. *From Export Development Corporation*: Mr. J.R. Paquette, Assistant Vice-President, South America Division.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

Mr. Elliott made a statement and answered questions.

Mr. Paquette made a statement and answered questions.

At 5:30 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

EVENING SITTING
(81)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met at 8:14 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Ogle and Schroder.

Other Member present: Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witnesses: *From Carleton University*: Mr. David H. Pollock, Paterson Professor of International Affairs. *From the Centre for Research on Latin America and the Caribbean*: Dr. Edgar Dosman, Associate Professor of Political Science, York University.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 9:50 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

Autre député présent: M. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoins: *Du ministère des Affaires extérieures (Commerce international)*: M. J.A. Elliott, sous-secrétaire d'État adjoint, Commerce international, Bureau des Affaires de l'Amérique latine et des Antilles. *De la Société pour l'expansion des exportations*: M. J.R. Paquette, vice-président adjoint, Division de l'Amérique du Sud.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

M. Elliott fait une déclaration et répond aux questions.

M. Paquette fait une déclaration et répond aux questions.

A 17h30, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DU SOIR
(81)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 20h14 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett, MacDonald, MM. McLean, Ogle et Schroder.

Autre député présent: M. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoins: *De l'Université Carleton*: M. David H. Pollock, professeur en Affaires internationales de l'École Paterson. *Du Centre de recherches sur l'Amérique latine et les Antilles*: M. Edgar Dosman, professeur associé des sciences politiques, Université York.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 21h50, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Text*]

Tuesday, 6 July, 1982

• 2012

The Chairman: Order, please. The subcommittee will resume consideration of its order of reference dated March 24, 1981, relating to Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

In pursuit of our briefing sessions and in view of our future trips to South America, we are extremely happy to welcome tonight David Pollock who is a frequent visitor to our subcommittee. David is a long-time official with the U.N. Economic Commission for Latin America. He is also now a professor in the Norman Paterson School of International Affairs at Carleton University. Dr. Pollock, we are delighted to have you again at our committee.

With Dr. Pollock is Mr. Ed Dosman, a professor at the Centre for Research on Latin America and the Caribbean, CERLAC, at York University. He and Liisa North, and David Pollock, I would remind members, have prepared a paper covering a study for the subcommittee. That was a very important inspiration and guide for our members in preparing the interim report which is about to be made public next week. Welcome, Mr. Dosman. We are delighted to have you here.

Tonight we will have to adjourn at precisely 9.45 p.m. because there is a vote. This is the fourth day of the debate on the budget. So I will now invite first, Dr. Pollock to address the committee and, then, Mr. Dosman, after which we will have questions. Dr. Pollock, please.

• 2015

Mr. David Pollock (U.N. Economic Commissioner, Latin America): Thank you, Mr. Chairman. It is a pleasure and an honour for me to appear again to give testimony to this important committee. I would like to begin by my congratulations on the calibre of your interim report which I thought was a very good beginning on a very important task.

I was asked if I would speak for five or ten minutes. I do not have a prepared statement so I will make a few informal comments.

First, I was led to understand that one of the functions of tonight's hearing is a briefing on countries. I would like to tell you that in my 30 years of experience in the United Nations on Latin American matters I did not work as a country desk officer and therefore I may well have to say I do not know on specific questions about specific countries. My background was rather more of a general analyst and general policy formulator.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Translation*]

Le mardi 6 juillet 1982

Le président: A l'ordre, je vous prie. Le sous-comité reprend son mandat en date du 24 mars 1981 relatif aux relations du Canada avec les pays d'Amérique latine et des Antilles.

Dans le cadre de nos séances d'information et dans l'éventualité de nos prochains voyages en Amérique du sud, nous avons beaucoup de plaisir à accueillir ce soir parmi nous David Pollock, l'un de nos visiteurs les plus assidus. David travaille depuis longtemps pour la Commission économique des Nations unies pour l'Amérique latine. Il enseigne également à l'école Norman Paterson du département des affaires internationales de l'université Carleton. Monsieur Pollock, nous sommes extrêmement heureux de vous revoir ce soir.

Au côté de M. Pollock, M. Ed Dosman, professeur au Centre de recherche sur l'Amérique latine et les Antilles, le CERLAC, de l'université York. Je rappelle aux membres du Comité que c'est M. Dosman, conjointement avec Liisa North et David Pollock, qui est l'auteur d'un document d'étude destiné au sous-comité, document qui nous a été extrêmement précieux pour la rédaction de notre rapport provisoire qui va être publié la semaine prochaine. Bienvenue à vous, monsieur Dosman. Nous sommes ravis de vous voir ici.

Nous allons devoir lever la séance à 21h45 précises, ce soir, en raison d'un vote à la Chambre. Il s'agit en effet du quatrième jour du débat sur le budget. Je vais dès lors inviter, pour commencer, M. Pollock à prendre la parole; il sera suivi par M. Dosman, après quoi nous aurons, comme de coutume, notre période de questions. Monsieur Pollock, la parole est à vous.

M. David Pollock (Commissaire économique près les Nations Unies, pour l'Amérique latine): Merci, monsieur le président. C'est pour moi un honneur doublé d'un plaisir de comparaître à nouveau devant votre important Comité. J'aimerais commencer en vous félicitant pour la qualité de votre rapport provisoire, ce qui, dirais-je, est un excellent point de départ pour une mission extrêmement importante.

On m'a demandé de vous entretenir pendant cinq ou dix minutes; je n'ai pas préparé d'exposé, et je vais donc me limiter à quelques commentaires spontanés.

En premier lieu, on m'a laissé entendre que la séance de ce soir avait notamment pour objectif de vous informer sur les divers pays. J'aimerais vous rappeler qu'au cours des trente années que j'ai travaillé aux Nations Unies dans le domaine latino-américain, je n'ai jamais été affecté à un pays spécifique, et je me dois dès lors de vous dire que je ne suis pas expert à ce niveau de détails. J'ai plutôt travaillé dans le domaine de l'analyse générale et de la formulation des grandes politiques.

[*Texte*]

When I gave testimony one year and one month ago I made the following short comments, and I would like to repeat them today because I think they are fully as relevant now or probably more relevant now than they were 13 months ago.

One is the importance of, if not a definition, a clear understanding of what the word development should mean to those who formulate and implement policy of Canada to Latin America. By Latin America I assume the Caribbean, Central America and South America. The need for an operational definition of the word development.

The second point I made was that growth has always been a component of an understanding of the word development, but that there are two subpoints that should constantly be kept in mind when one asks how can Canada or a Latin country promote development. Those two subpoints are, first, internal equity, and second, the need to minimize external vulnerability. I am afraid that both of those subcomponents seem to have got fuzzy, if not lost, in many cases in the search for development within Latin America and by those who seek to help it.

Third, Latin America needs to be disaggregated; there is no such thing as Latin America. But in any event, talking in macro terms as I am, at least one would have to make a distinction between the middle income countries and the lower income countries of the region.

Fourth, there is a very high degree of sensitivity or of dependence of Latin America's internal parameters to the external economic scenario, and we see this oddity that is occurring. From 1950 to 1980 Latin America grew continuously and very substantially, so that economic growth, growth in GNP, was enormous, it was over 5 per cent per year in real terms. It averaged out 5.5 per cent year in and year out for 30 years. Latin America's GNP doubled and then doubled again. Today it is five times what it was at the end of World War II. There is a new Latin America in that sense.

Today the annual increase in GNP is greater than the entire GNP of Latin America at the end of World War II, so it has grown. But, during the period of high growth it did not trickle down, so that internal disparities, both of income and of wealth, widened. Growth was positive, growth was dynamic, but the distribution of the fruits of the growth was not. This is a great paradox and a great sorrow for those who look upon Latin America with interest.

[*Traduction*]

Lorsque j'ai témoigné devant vous, il y a treize mois, j'ai fait quelques observations assez brèves que j'aimerais vous répéter ce soir, dans la mesure où, à mon avis, elles sont tout aussi valables, sinon plus, qu'il y a un peu plus d'un an.

En premier lieu, il importe que tous ceux qui sont appelés à formuler et à mettre en oeuvre les politiques du Canada à l'égard de l'Amérique latine puissent avoir, sinon une définition, du moins une parfaite compréhension de la signification du terme développement. En parlant de l'Amérique latine, je sous-tend les Antilles , l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud. Il importe, dès lors, de pouvoir disposer d'une définition opérationnelle du terme «développement».

En second lieu, j'avais dit que la croissance avait toujours été fonction de cette acception du terme développement, mais qu'en l'occurrence, il y avait deux éléments auxiliaires qu'il fallait à tout prix prendre en ligne de compte lorsqu'on se posait la question de savoir comment le Canada, ou un pays d'Amérique latine, pouvait oeuvrer de manière à favoriser le développement. Ces deux sous-éléments sont, en premier lieu, la justice interne, et en second lieu, la nécessité de réduire au minimum la vulnérabilité du pays aux forces extérieures. Je crains que ces deux sous-éléments vous semblent quelque peu confus, voire totalement négligés, dans bien des cas d'activités axées sur le développement au sein des pays d'Amérique latine, de même que dans l'esprit de tous ceux qui cherchent à favoriser ce même développement.

En troisième lieu, l'Amérique latine doit absolument être différenciée, car il n'existe, à proprement parler, qu'une entité répondant à ce concept. Quoi qu'il en soit, puisque je fais de la macroanalyse, il importe au moins de faire une distinction entre les pays à revenu moyen et les pays à faible revenu faisant partie de cette région du monde.

En quatrième lieu, il faut se rappeler que les paramètres internes de l'Amérique latine sont extrêmement vulnérables ou dépendants de la conjoncture économique extérieure, et nous pouvons d'ailleurs parfaitement constater à cet égard une bizarrerie: de 1950 à 1980, l'Amérique latine a connu une croissance régulière et très marquée, de sorte que le PNB de ces pays a connu une expansion considérable, soit plus de 5 p. 100 par an en termes réels. Cette croissance a atteint en moyenne 5.5 p. 100 par an pendant 30 ans. Le PNB de l'Amérique latine a doublé, et doublé encore. A l'heure actuelle, il est cinq fois plus élevé que ce qu'il était à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et à cet égard, on peut dès lors dire qu'il s'agit d'une Amérique latine tout à fait différente de celle que nous connaissions.

A l'heure actuelle, l'augmentation annuelle du PNB est supérieure à ce qu'était le PNB de l'Amérique latine tout entier à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, ce qui vous prouve à quel point il a augmenté. Toutefois, pendant toute cette période de forte croissance, cette augmentation n'a pas eu des retombées égales, de sorte que les disparités internes, au niveau des revenus comme des richesses, n'ont fait que s'accroître. La croissance a bien sûr été positive, elle a été dynamique, mais la répartition de son produit ne l'a pas été. Il s'agit là d'un paradoxe non négligeable, qui chagrine énormément tous ceux qui s'intéressent à l'Amérique latine.

[*Text*]

• 2020

What concerns me now is that I wonder whether one can anticipate that even that positive element of a high rate of growth may be changing in Latin America. The year 1981 was very bad in aggregative terms. Latin American GNP plummeted to the lowest growth rate in 47 years. Inflation was high and endemic. Balance-of-payments deficits were the biggest they have ever been. Debt was at astronomical levels. The year 1981 was the worst year in macro terms since 1945.

So, what preoccupies me is the following: If in the 30-year period of external boom, that external boom helps Latin America grow, and during the period when Latin America is growing, internal disparities are widening, what will happen when the external economic environment contracts and inflates? And that it is doing, as we know so much to our sorrow, in North America and in Europe. When the external sector is "stagflating"—stagnating and inflating—if that in turn causes Latin America's economic growth to be constrained, what will that do to internal disparities?

You get a sequence of events that could be like this: sociopolitical volatility would be adversely affected by growing balance-of-payments disequilibrium which, in turn, are being adversely affected by the international economic scenario. All this suggests to me a period of great political volatility in Latin America, of which we have seen so many symptoms and which you have treated in your early report. I am sure you are continuing to look at flash points in Central America, in the Caribbean, and in the southern cone.

In my prior testimony I made a brief reference to the importance of institutional mechanisms as a source of possible interest to this committee. It was not a point to which I was subject to question, but it is a point that I think might be worthy of consideration today; that is, the importance of intergovernmental institutions.

The final point was that, despite this relatively bleak international and domestic environment, I do not feel that one has to paint a catastrophic scenario. The ingredients are there, yes. But it does not necessarily follow that there is going to be a crisis. What I would very much like to feel is that Canada could play a role in fomenting the development of Latin America; it would help Canada, too, in the process but, anyhow, it would focus on development. I mean a role which could be imagined at two levels—a bilateral role, country by country or with certain countries and groups of countries, and, second, a multilateral role. Now I use the phrase a "global compact", and I would like to remind you that I used the phrase 13 months ago because, in this era of the early 1980s when people are very concerned by bleak economic, social and political phenomena throughout the world and, certainly, in

[*Translation*]

Je me demande donc avec inquiétude s'il est possible de prévoir une éventuelle modification de cet élément positif qu'est le taux de croissance élevé en Amérique latine. Dans l'ensemble, l'année 1981 a été très mauvaise. Le PNB latino-américain est brusquement tombé à son taux de croissance le plus faible depuis 47 ans. L'inflation est restée élevée et latente. Les déficits des balances de paiements n'ont jamais été aussi considérables. Le taux d'endettement a atteint des niveaux astronomiques. L'année 1981 a donc été, en macroanalyse, la pire année depuis 1945.

Je m'inquiète dès lors des éléments suivants: si, pendant ces 30 années de très forte croissance extérieure, cette croissance extérieure a entraîné l'Amérique latine dans son sillage, et si, durant cette période de croissance de l'Amérique latine, les disparités internes n'ont fait que s'accroître, que se passera-t-il lorsque la conjoncture économique extérieure sera victime de variations très amples? Et c'est précisément ce qui se produit pour l'instant, comme nous nous en rendons compte à notre grand dam, en Amérique du Nord et en Europe. Lorsque le secteur extérieur est victime d'une stagflation, une stagnation et une inflation simultanées, et si cette stagflation circonscrit à son tour la croissance économique de l'Amérique latine, que deviendra-t-il des disparités internes?

Il y a dès lors une série de phénomènes qu'on peut résumer de la façon suivante: la volatilité socio-politique est exacerbée par la croissance du déséquilibre de la balance des paiements qui, à son tour, est exacerbée par la conjoncture économique internationale. Tout cela me porte à conclure que nous connaissons actuellement, en Amérique latine, une période d'instabilité politique extrême, dont nous avons d'ailleurs pu constater plusieurs symptômes, dont vous avez fait état dans votre premier rapport. Je ne doute pas que vous continuez à vous intéresser aux points chauds en Amérique centrale, aux Antilles et à la pointe sud du continent.

Lors de mon premier témoignage, j'avais rapidement évoqué l'importance possible, pour votre Comité, des dispositifs institutionnels. Je n'ai pas été interrogé à ce sujet, mais il n'en reste pas moins que cette question reste d'actualité et mériterait d'être approfondie aujourd'hui; je veux parler de l'importance des institutions intergouvernementales.

Enfin, j'avais dit qu'en dépit d'une conjoncture internationale et intérieure relativement morose, je ne pensais pas qu'il faille conclure à la catastrophe. Bien sûr, tous les éléments sont présents. Toutefois, il n'est pas forcé qu'une crise doive se produire. J'aimerais avoir le sentiment que le Canada est à même de jouer un rôle significatif de catalyseur du développement latino-américain; ce rôle aiderait d'ailleurs également le Canada. Quoi qu'il en soit, il s'agirait de s'axer sur le développement. J'entends par là un rôle qu'on pourrait concevoir à deux paliers, un palier bilatéral, de pays à pays, ou avec certains pays et groupes de pays, de même qu'un rôle multilatéral. J'utilise ici l'expression «ensemble global», et j'aimerais vous rappeler que j'ai utilisé cette même expression il y a 13 mois, car, à l'époque, il s'agissait du début des années 80, les gens s'inquiétaient beaucoup d'une conjoncture économique,

[*Texte*]

this hemisphere, I believe we should be thinking about the possibility of international co-operation for development in this hemisphere. And while Canada does not have the power, in terms of financial, commercial and technological resources that the United States has, perhaps Canada's ideas on a global compact could be unusually important in the sense of acting as a fulcrum, as a catalyst, at a time when I am afraid ideas of a positive nature are conspicuous by their absence. Thank you Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you Dr. Pollock. No doubt members are all anxious to put questions to you, in view of the very great experience you have in South America—Latin America, but particularly so in South America.

• 2025

Mr. Dosman, do you have a presentation you want to make first, before we put questions to you?

Mr. Edgar Dosman (Associate Professor of Political Science, York University): Mr. Chairman, I have a few comments—they are very brief—but I do not have a prepared statement. In view of the need to begin the question period, I will speak just for a few moments around two points; namely, I would like to comment on geostrategic factors that may be of interest to the committee; and secondly, to raise the question of development versus security in the hemisphere.

But before that, I would like to add to and underline Professor Pollock's congratulations to the subcommittee for your work, which has been a model of parliamentary behaviour, and which has been noted not only in Canada but abroad. It shows that the system really can work, and it was gratifying, as a Canadian, to see the seriousness of this group working in so important an area.

Briefly, on the issue of geostrategic factors, I would like to suggest that there is a new dynamism in the hemisphere in this respect, and that this dynamism is affecting fundamentally the structure of inter-American relations that developed in the aftermath of World War II. Normally one can note three strategic areas: the Caribbean basin, the South Atlantic, and the Pacific coast. Your report has dealt extensively with economic developments in the Caribbean basin. It is certainly the case that this area is one in which the U.S. has articulated for 100 years a direct security interest; and currently, in the aftermath of the Nicaraguan revolution particularly, and recent developments in Cuba, the question of security in the Caribbean basin has taken on a new urgency.

But beyond the Caribbean basin—and a great deal has been written and certainly read by members of this subcommittee on it—I would like really to underline a number of points.

[*Traduction*]

sociale et politique assez sombre dans le monde entier, ou du moins dans l'hémisphère qui nous occupe, et j'estimais dès lors que nous devrions envisager la possibilité d'arriver à une coopération internationale axée sur le développement de l'hémisphère en question. Et même si le Canada n'a pas les ressources financières, commerciales et technologiques des États-Unis, il n'en reste pas moins que les idées avancées par le Canada en matière d'ensemble global pourraient jouer un rôle d'une importance peu commune en servant en quelque sorte de catalyseur, à une époque où, je le crains fort, les idées à caractère positif auraient plutôt tendance à briller par leur absence. Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Pollock. Je ne doute pas un seul instant que tous les membres ont hâte de vous poser leurs questions, compte tenu de votre énorme expérience pour tout ce qui touche à l'Amérique du Sud, à l'Amérique latine aussi, mais à l'Amérique du Sud en particulier.

Monsieur Dosman, auriez-vous un exposé à nous faire avant que nous vous posions nos questions?

M. Edgar Dosman (professeur adjoint de sciences politiques, Université York): J'aurais quelques observations à vous signaler, monsieur le président, et je serai très bref, mais je n'ai pas préparé d'exposé en tant que tel. Je vous entretiendrai quelques instants seulement, vu l'importance de la période des questions, et je m'étendrai seulement sur deux éléments: en premier lieu, les facteurs géostratégiques susceptibles de vous intéresser et, en second lieu, l'antagonisme développement-sécurité dans l'hémisphère sud.

Avant d'en parler, toutefois, j'aimerais me joindre à mon collègue et féliciter le sous-comité pour l'excellence de son travail, un véritable modèle de travail parlementaire, modèle qui a été remarqué non seulement au Canada, mais également à l'étranger. Votre travail montre que le système peut effectivement porter fruits, et il est tout à fait encourageant pour un Canadien de constater avec quel sérieux votre groupe s'est attelé à une tâche aussi importante.

En quelques mots, à propos des facteurs géostratégiques, j'aimerais vous préciser qu'à cet égard, un nouveau dynamisme s'est fait jour dans l'hémisphère, et que ce dynamisme a une incidence fondamentale sur la structure des rapports interaméricains qui se sont créés à la suite de la Deuxième Guerre mondiale. Normalement, on peut identifier trois zones stratégiques: le bassin caraïbe, l'Atlantique Sud et le littoral du Pacifique. Votre rapport a abondamment traité du développement économique du bassin caraïbe. Il est incontestable que cette région a fait l'objet, de la part des États-Unis, depuis une centaine d'années, d'une très nette formulation de politiques en matière de sécurité; à l'heure actuelle, suite surtout à la révolution au Nicaragua et à la situation plus récente encore à Cuba, la question de la sécurité dans le bassin caraïbe a pris une tournure beaucoup plus pressante.

Toutefois, exception faite du bassin caraïbe, et les membres du Comité ont sans nul doute lu et écrit beaucoup à ce sujet, j'aimerais mettre en exergue un certain nombre d'éléments. En

[*Text*]

First, the South Atlantic issue has served to focus in the context of the Malvinas-Falklands dispute a number of underlying tendencies that were already present for some years. In the dispute itself Britain emerged with a military victory over Argentina. But in the course of that conflict it became apparent that first, Latin American countries have distinctive and divergent foreign policies from that of the U.S.; that they are developing capabilities which are considerable; and that these capabilities may well in the 1980s, but particularly in the 1990s, foreshadow the emergence of a new geostrategic reality in the South Atlantic, in which that area would emerge as an independent centre of foreign policy.

Such a development would have striking implications for NATO and for Canadian foreign policy. In the event of a nuclear capability, such a major new foreign policy area would be one that would create a major challenge for U.S. foreign policy as well.

• 2030

As regards the second issue that I would like to bring up, if for no other reason than to underline its significance, the question of reconciling development and security may well prove to be the decisive challenge for the hemisphere and particularly the extremely vulnerable countries of the Caribbean basin in the 1980s. Of course one operates here on the basis of hypothesis, but the development security issue raises, for all major countries, the test of being able to cope with economic and political change in an area that the U.S. has defined as its primary security zone.

This will involve, for Canada and like-minded countries, a clear assessment of Canada's national interest that must accept the future growth and potential of the major economies of Latin America and it will require in Canada much greater attention to the political, defence and economic evolution of this important region.

Mr. Chairman, I will not offer any more comments, hoping that in the course of the evening we can explore matters and questions that may relate to these or to other issues.

The Chairman: Thank you, Mr. Dosman.

The first question that comes to my mind, of course, is this one, the lasting effect that the south Atlantic conflict might have on the whole of South America, I should say on the whole of the southern hemisphere—that would include Central America and the Caribbean. I put this question because a distinguished South American told me at the height of the conflict, about six or seven weeks ago, that the support of most of the Latin American countries to Argentina was more or less based on romanticism, instead of real solidarity for Argentina.

[*Translation*]

premier lieu, la question de l'Atlantique Sud, suite au conflit des Malouines-Falklands, a permis de mobiliser l'attention sur un certain nombre de tendances latentes qui existaient déjà depuis plusieurs années. Donc, en ce qui concerne le conflit armé lui-même, la Grande-Bretagne a, militairement parlant, remporté la victoire sur l'Argentine, mais, dans le courant de ce conflit, il est devenu évident, en premier lieu, que les pays latino-américains avaient des politiques étrangères très différentes, divergentes même, de celle des États-Unis; que ces pays étaient en passe de mettre en oeuvre des potentiels militaires non négligeables, et que ces potentiels pourraient fort bien, dans les années 80, mais surtout dans les années 90, être le signe avant-coureur de l'émergence d'une nouvelle réalité géostratégique dans l'Atlantique Sud, auquel cas cette région du monde pourrait devenir un centre de politique étrangère tout à fait indépendant.

Une telle conjoncture aurait des incidences extrêmement graves au niveau de l'OTAN et de la politique étrangère du Canada. Au cas où l'un ou l'autre de ces pays acquerrait une force de frappe nucléaire, l'apparition de ce nouveau secteur de politique étrangère d'une importance toute particulière constituerait également pour la politique étrangère des États-Unis un nouvel élément non négligeable.

En ce qui concerne le deuxième point que je voudrais soulever, si ce n'est que pour en souligner l'importance, l'harmonisation du développement et de la sécurité pourrait très bien devenir le défi le plus important auquel ait à faire face l'hémisphère, en particulier les pays extrêmement vulnérables du bassin des Antilles, au cours des années 80. Il ne s'agit évidemment que d'une hypothèse, mais cette question permettra de se rendre compte si tous les pays importants pourront venir à bout des changements économiques et politiques qui surviendront dans une région qui constitue, pour les États-Unis, leur principale zone de sécurité.

Le Canada et les autres pays de la même mouvance devront clairement établir quel est leur intérêt national, en tenant compte de la croissance et du potentiel des principales économies des pays d'Amérique latine; le Canada devra en outre accorder davantage d'attention à l'évolution politique, militaire et économique de cette région importante.

Monsieur le président, je ne voudrais pas m'attarder plus longtemps, mais j'espère que nous pourrons, au cours de la soirée, discuter de questions qui portent peut-être sur ces problèmes très importants.

Le président: Merci, monsieur Dosman.

La première question qui me vient à l'esprit porte évidemment sur les conséquences durables que le conflit de l'Atlantique Sud pourrait avoir sur l'ensemble du continent sud-américain, et même peut-être sur l'ensemble de l'hémisphère sud, c'est-à-dire l'Amérique centrale et les Antilles. Je vous pose cette question, car une personnalité sud-américaine m'a dit, alors que le conflit battait son plein, il y a environ six ou sept semaines, que l'appui manifesté par la plupart des pays d'Amérique latine envers l'Argentine était plus ou moins teinté

[*Texte*]

He said that it would take a Latin to understand that. I wonder if Dr. Pollock, who spends some time in Latin America, would explain this to me and reflect on this?

Mr. Pollock: I am not sure that I am sufficiently Latin to respond to that very challenging question, but let me start. What are some of the implications of the Falkland or Malvinas incident?

First of all, I think an answer to the question is that while Latin support for Argentina was perhaps, in your words, a bit more romantic than real, in the sense that there was a great deal of rhetorical support rather than resource support, I also think the Malvinas incident has strengthened Latin American internal unity. Very often the U.S. serves as a focal point to stimulate Latin unity. When the Latins are opposed to something the U.S. has said or done, they unite for the purpose of challenging the U.S. or exerting countervailing pressure on the U.S. I believe one spin-off of the Falkland issue is that the Latins will look to themselves to a greater degree in the future than in the past.

• 2035

I think this will be true not only in the sense of political configurations but in the sense of economic configurations. I think Argentina has already begun to ask SELA, the *Systema Economica Latina Americana*, and ECLA to provide opportunities for Argentina to increase its economic links with Latin America in the thesis that Argentina's strength lies in Latin America; its support lies in Latin America and not in Europe and in the United States.

I believe that this has an implication for the so-called *apertura* policies. The southern countries were extending their economic systems abroad; they were opening themselves up to the rest of the world. It was an economically interdependent policy, outward looking. Well, when there is a boycott by the community or a cut-off of financial resources from abroad, they have to ask themselves to what extent they will increase their economic vulnerability, which can be challenged by a political act.

So, in answer to your question, while it is true that Latin American support so far perhaps was based on romanticism—I think that was your word— I believe that one of the longer-term spin-offs of the Falkland or Malvina issue is a heightened degree of Latin America's reliance on Latin America.

If I may just add a supplemental comment, Mr. Chairman—and this I do not intend as a digression, but I would like to say it; it relates to the English-speaking Commonwealth Caribbean. For a long time after the war, the English-speaking Commonwealth Caribbean were asking: Where is our external area of interest? For a while they looked at Europe, especially the United Kingdom, but also the LOMAY countries, then the United States and Canada, and then Latin America, and bridges were being built between the Caribbean countries and

[*Traduction*]

de romantisme, et non pas de solidarité réelle pour l'Argentine. Il a dit qu'il faudrait être latin pour comprendre cela. Je me demande si M. Pollock, qui séjourne de temps à autre en Amérique latine, pourrait nous dire ce qu'il en pense.

M. Pollock: Je ne suis pas sûr d'être suffisamment latin pour répondre à cette question fort intéressante. Quelles pourraient être certaines des conséquences du conflit des Malouines?

Tout d'abord, alors que l'appui manifesté par les pays d'Amérique latine envers l'Argentine était peut-être, pour reprendre Votre propre terme, plus romantique que réel, dans la mesure où l'appui était plutôt verbal que réel, je pense également que le conflit des Malouines a renforcé l'unité interne latino-américaine. Les États-Unis servent très souvent de point de mire, en vue de stimuler l'unité latino-américaine. Lorsque les Latino-Américains s'opposent à des propos ou à des mesures américaines, ils s'unissent en vue de contrecarrer les États-Unis, ou d'exercer des pressions sur les États-Unis. Je crois qu'une des conséquences du conflit des Malouines est que les Latino-Américains se tourneront davantage vers eux-mêmes à l'avenir.

Je crois que cela Vaut non seulement pour tout ce qui touche aux politiques, mais également à l'économique. Je crois que l'Argentine a déjà commencé à demander au SELA (Système économique latino-américain) et à la Commission économique de l'Amérique latine de lui permettre d'accroître ses liens économiques avec le reste du continent latino-américain, en proclamant que sa force réside en Amérique latine; l'appui que l'Argentine peut obtenir réside en Amérique latine, et non pas en Europe, ni aux États-Unis.

Je pense que cela aura des conséquences sur les politiques dites d'ouverture. Les pays latino-américains essayaient de vendre leurs systèmes économiques à l'étranger; ils s'ouvraient au reste du monde. Leur politique était économiquement interdépendante et ouverte vers l'extérieur. Vous voyez, lorsqu'il y a boycottage par la communauté, ou suppression de ressources financières de l'étranger, ils doivent se demander jusqu'où ils pourront augmenter leur vulnérabilité économique, qui ne peut être défiée que par un acte politique.

Donc, pour répondre à Votre question, même s'il est vrai que l'appui des pays de l'Amérique latine envers l'Argentine était, jusqu'à présent, fort teinté de romantisme—je crois que c'est là le terme que vous avez utilisé—je pense qu'une des conséquences à long terme du conflit des Malouines est que les pays d'Amérique latine dépendront davantage d'eux-mêmes.

Si je puis me permettre d'ajouter une observation supplémentaire, monsieur le président, et il ne s'agit pas là d'une digression, mais je voudrais simplement exprimer ce que je pense; cela porte sur les pays des Antilles faisant partie du Commonwealth. Pendant longtemps après la guerre, les pays des Antilles du Commonwealth se demandaient: où se trouve notre zone d'intérêt? Pendant un certain temps, ils se sont tournés Vers l'Europe, en particulier vers le Royaume-Uni, mais également vers les pays de LOMAY, puis vers les

[*Text*]

Latin America. Well, another spin-off that one does not think about is, I think, that bridge is going to be suspended for a little while because the English-speaking Caribbean countries did not take the same position as the rest of Latin America. So that is an exception to my statement about increasing unity.

The Chairman: Do you want to make some comments on this?

Mr. Dosman: I have three additional comments that are supplementary to Professor Pollock's. One of the areas of fall-out of the Malvinas-Falklands dispute may well be the permanent crisis—that is perhaps putting it the wrong way, but it may mean the practical end of the effectiveness of the OAS. There certainly has been in the aftermath of the war a great deal of discussion about the continuation of the OAS under the prevailing assumptions of 1947. Whether that would lead to the emergence of a Latin-only political or military alliance, whether the husk of the OAS would remain, is perhaps less significant than that the dispute revealed that the OAS was an ineffective organization. In other words, all of the difficulties of the OAS were suddenly magnified and the OAS was revealed for what it was.

Secondly, one possible—and I say possible—effect, and a serious effect, of the war may be a militarization of the region. Unlike the Mideast or Africa, Latin America has been, relatively speaking, spared a regional arms race. The purchase by Venezuela of F-16s, and in general the one lesson of the war—that is, capabilities ensure that you either win or lose—may mean that these countries may begin serious heavy purchasing of sophisticated weapons from many sources. The diversification of those sources of supply may involve Canada with some questions that we should be prepared to answer.

• 2040

Finally, the reaction of the OECD towards Argentina may have further stimulated south-south linkages, particularly with Africa, in an attempt to reduce the vulnerability of the region to the OECD countries.

The Chairman: Thank you. There we have matters for all of us to think about.

The first I will recognize is Warren Allmand.

Mr. Allmand: Professor Pollock, in your opening remarks you put forward a potential or possible definition of "development", which it appeared one could say is "good development" as opposed to "bad development". Is there any model in Latin America that would approach your definition; any example of a type of developing situation that you would consider to be good or appropriate, according to your definition?

Mr. Pollock: No.

Mr. Allmand: Is there one in the developing world?

[*Translation*]

États-Unis et le Canada, et enfin, vers l'Amérique latine, et des ponts ont été établis entre les Antilles et l'Amérique latine. Et une autre des conséquences de ce conflit, c'est que ce pont va être levé pendant un certain temps, car les pays antillais anglophones n'ont pas adopté la même position que le reste de l'Amérique latine. Cela constitue donc une exception à ce que j'ai dit à propos de l'unité croissante de cette zone.

Le président: Avez-vous à dire à ce propos?

M. Dosman: Je voudrais faire trois commentaires suite à ce qu'a dit M. Pollock. Une des conséquences du conflit des Malouines pourrait très bien être l'instauration d'une crise permanente—cela est peut-être mal dit, mais cela signifie peut-être la fin de l'efficacité de l'Organisation des États américains. Après la guerre, de nombreuses discussions ont eu lieu pour savoir si la charte de 1947 créant l'Organisation des États américains était toujours valide. Il est peut-être moins important de savoir si cela entraînerait l'émergence d'une alliance militaire ou politique uniquement latino-américaine, si l'Organisation des États américains doit rester telle quelle, que de constater que ce conflit a révélé que cette organisation était inefficace. En d'autres termes, toutes les difficultés éprouvées par cette organisation ont été soudainement amplifiées, révélant ainsi le véritable caractère de cette organisation.

Deuxièmement, une des conséquences possibles, et je dis bien «possibles», et même graves, de ce conflit risque d'être la militarisation de la région. Contrairement au Moyen-Orient ou à l'Afrique, l'Amérique latine n'a pas connu, relativement parlant, de course aux armements. L'achat par le Venezuela, d'avions F-16, et la seule leçon à tirer de la guerre, c'est-à-dire que les armes vous permettent soit de gagner soit de perdre, pourraient signifier que ces pays pourraient bien commencer à acheter des armes perfectionnées de tous les azimuts. Ces pays pourraient très bien s'approvisionner en armes au Canada, et notre pays devra peut-être se préparer à répondre à certaines questions.

Enfin, la réaction des pays de l'OCDE envers l'Argentine pourrait très bien avoir stimulé les liens Sud-Sud, en particulier avec l'Afrique, en vue de réduire la vulnérabilité de la région envers les pays de l'OCDE.

Le président: Merci. Voilà de quoi réfléchir.

Je vais maintenant donner la parole à M. Warren Allmand.

M. Allmand: Monsieur Pollock, dans votre introduction, vous nous avez donné une définition possible du mot «développement», et l'on pourrait ainsi comparer ce qu'est un «bon développement,» par rapport à un «mauvais développement». Existe-t-il un modèle, en Amérique latine, qui se rapprocherait de votre définition? Existe-t-il un type de développement qui, à votre avis, est bon, selon votre définition?

M. Pollock: Non.

M. Allmand: Y en a-t-il un dans les pays en voie de développement?

[*Texte*]

Mr. Pollock: No.

That does not invalidate my theoretical point. That is to say, I am concerned by a model that is moving in a way that runs counter to my own concepts of development. Whether there would ever be a perfect society, of course, is another matter; and I would not pretend to assume there could be.

But I do see serious deficiencies in the existing model. I singled out two points that struck me as serious deficiencies. One is the lack of equity in the face of substantial growth and the other is the continued sensitivity or vulnerability to, or dependency on, the external sector. I do not think anyone will ever find a model that will achieve all three crtieria simultaneously; but I think they should be aimed at.

Mr. Allmand: I see. But what I was getting at was you do not see any situation in Latin America where there is an approach to the type of development you would prefer to see. Is it all negative?

Mr. Pollock: No, no. Many countries have some components of each: some growth, some equity, some reduction of vulnerability; but not sufficiently mixed yet, in my judgment, to merit a high grade, if you want to put it that way, for the development process. But I think Mexico for a long time was able to combine growth with a certain amount of distributional equity—by no means enough. Costa Rica, perhaps to the best of all worlds, was able to combine distributional equity and political participation, but certainly not to minimize its vulnerability. Cuba has had growth with a cessation of vulnerability to one part of the world at the expense of vulnerability to the other. No one yet has found a way of merging the three.

The only thing that disturbs me is that the shortcomings in internal equity during a boom period probably will become even worse during a period of what could be stagnation. So I am worried about the political consequences of the decade of the 1980s.

Mr. Allmand: On that very point, you said that with the economic downturn it is very possible we will have greater political volatility. Can we take from that that you think the movement to more democratic governments in Latin America will be put off; that we will be more likely to see more extremes on both sides, totalitarian states?

Mr. Pollock: I am disturbed at that possibility, yes. If you were to ask me whether I think democratization is more likely in a period of contraction than in a period of expansion, I would say yes, I believe that is the case. So I am concerned about the extent to which the democratization process will be pushed farther back unless the sharp slowdown in 1981 can be turned around.

• 2045

Mr. Allmand: This is my last question, Mr. Chairman. Professor Dosman, you spoke of a possible independent centre

[*Traduction*]

M. Pollock: Non.

Cela ne rend pas ce que je disais nul et non avenu. En fait, je suis préoccupé par un modèle qui irait dans un sens contraire à mes propres idées sur le développement. Qu'il y ait un jour une société parfaite est une tout autre affaire; je ne voudrais pas prétendre que cela pourrait être le cas.

Mais il existe de très graves lacunes dans le modèle existant. J'en ai mentionné deux qui sont, à mon avis, de très graves lacunes. L'une est l'absence d'égalité, alors que les taux de croissance de ces pays ne cessent d'augmenter, et l'autre est la vulnérabilité ou la dépendance de ces pays envers l'étranger. Je ne pense pas que quiconque puisse trouver un jour un modèle qui puisse répondre à ces trois critères simultanément; mais je pense qu'il faudrait s'en rapprocher.

M. Allmand: Je vois. Mais ce que je voulais vous demander, c'est que vous ne voyez aucun pays de l'Amérique latine qui se rapproche du type de développement que vous préconisez. Tout est-il négatif?

M. Pollock: Non, non. De nombreux pays en possèdent certains éléments: certains ont un taux de croissance honorable, d'autres ont supprimé certaines inégalités et d'autres ont pu réduire leur vulnérabilité envers l'étranger; mais tout ceci n'est pas suffisamment important pour que, à mon avis, l'on puisse leur décerner un prix d'honneur, si vous me permettez de le dire ainsi, au titre du développement. Mais je crois que le Mexique, pendant longtemps a pu associer un taux de croissance honorable à une certaine répartition des revenus, mais ce n'est pas suffisant. Le Costa Rica, par exemple, a pu associer une certaine répartition des revenus à une participation politique, mais n'a certainement pas pu réduire sa vulnérabilité. Le taux de croissance de Cuba est important, mais sa vulnérabilité envers une partie du monde est importante. Aucun pays n'a encore pu associer ces trois éléments de développement.

Ce qui me préoccupe, c'est que l'inaptitude de ces pays à réduire les inégalités internes, alors que leur taux de croissance était important, se renforcera en période de stagnation. Je suis donc préoccupé par les conséquences politiques des années 80.

M. Allmand: Sur ce point, vous avez dit que la crise économique s'accompagnera sans doute d'une plus grande volatilité politique. Pensez-vous alors que la démocratisation des gouvernements latino-américains va cesser, que des États totalitaires verront le jour?

M. Pollock: Effectivement, cela me préoccupe. Si vous devez me demander si je pense que la démocratisation de ces pays est plus susceptible de survenir en période de crise qu'en période d'expansion, je vous dirais que oui, je crois que c'est le cas. Donc, je suis préoccupé par la mesure dans laquelle la démocratisation de ces pays sera freinée, à moins que la situation puisse être renversée.

M. Allmand: Ce sera ma dernière question, monsieur le président. Professeur Dosman, vous avez mentionné qu'un

[*Text*]

developing in Latin America. Do you think that growing independence, the coalition of independents, will coalesce around an ideology such as Marxism or around a nationalism like the Latin spirit which was talked about? Do you see it as sort of an independent region in Latin America? I mean, such as we have seen in the last few years with the Arab and the Muslim states becoming more nationalistic and more aggressive. All still in an underdeveloped stage one might say, but showing and flexing their muscles. Is it this kind of a development that you foresee perhaps in South America?

Professor Dosman: The development I foresee has less to do with a particular ideology, right or left, than with the potential, particularly of Brazil and the southern cone, to project internationally a very substantial international economic and political capability. The foreign policy of Brazil is a very careful one; it will probably remain very careful so long as it is as financially dependent on the western money markets as it is. But Brazil and the southern cone offer a potential superpower ranking. Whatever the ideology and, particularly with a nuclear capability developed or near, it would mean that the security issues confronting the Atlantic powers and the South Atlantic would be very different from those we face currently. Until very recently, the South Atlantic was very much neglected by defence planners.

So in answer to your question specifically, I see it as a function of foreign policies which do not coincide with those of the U.S., in a region that is growing powerful economically. At a certain point that great economic power will be projected in an independent foreign policy, and that foreign policy will have international status as opposed to regional status.

Mr. Allmand: Thank you.

The Chairman: Interesting. Miss Jewett.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman. I wish just to pick up on this, which is a point I am also interested in, because I get a kind of conflicting message. Welcome to the committee again. On the one hand, Professor Pollock, seemed to suggest—and I am sorry, I was late arriving—that the economic future, at least the immediate economic future was not very pleasant for any of the countries in South America. But on the other hand, Professor Dosman is saying that Brazil and the southern cone are, I take it in your view anyway, the countries most likely to come out of the present situation and become really quite economically powerful. Is that agreed?

Mr.Dosman: Perhaps if I could answer, Mr. Chairman, I would say that, in a sense, one speaks hypothetically in these economic times. The assumption I am using is that countries with the potential of Brazil may well revive and, perhaps at a slightly lower growth rate, continue the rapid economic development they have achieved after the Second World War. I

[*Translation*]

centre indépendant verrait peut-être le jour en Amérique latine. Croyez-vous qu'un mouvement d'indépendance croissant, une coalition de l'indépendance, se rallierait autour d'une idéologie comme le marxisme, ou autour d'un nationalisme, comme l'esprit latin dont nous avons parlé? Est-ce que ce serait en quelque sorte une région indépendante en Amérique latine? Autrement dit, un peu comme nous l'avons vu, au cours des dernières années, dans les États arabes et musulmans, qui deviennent plus nationalistes et plus agressifs. Ils sont toujours à l'étape du développement, pourrait-on dire, mais ils commencent à se faire valoir. Est-ce le genre de développement que vous prévoyez peut-être en Amérique du Sud?

Le professeur Dosman: Le développement que je prévois a moins à voir avec une idéologie particulière, de droite ou de gauche, qu'avec cette possibilité, surtout au Brésil et dans le cône sud, de projeter sur le plan international une capacité internationale très importante économiquement et politiquement. La politique étrangère du Brésil est une politique très prudente, elle le demeurera tant qu'elle dépendra financièrement des marchés monétaires de l'Ouest, comme c'est le cas présentement. Cependant, le Brésil et le cône sud ont la possibilité de se ranger parmi les superpuissances. Quelle que soit l'idéologie, et à cause surtout d'une capacité nucléaire presque au point, cela signifierait que les questions de sécurité auxquelles font face les puissances de l'Atlantique et l'Atlantique Sud seraient très différentes de celles que nous affrontons présentement. Jusqu'à récemment, les planificateurs de la défense ont beaucoup négligé l'Atlantique Sud.

Par conséquent, pour répondre à votre question de façon précise, je vois cela comme étant une fonction des politiques étrangères qui ne coïncident pas avec celle des États-Unis, dans une région qui devient de plus en plus forte sur le plan économique. A un moment donné, cette puissance économique importante se traduira par une politique étrangère indépendante, et cette politique étrangère occupera une position internationale, plutôt que régionale.

M. Allmand: Merci.

Le président: C'est intéressant. Mademoiselle Jewett.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président. Je voudrais simplement revenir sur cette question, qui m'intéresse également, car il me semble entendre des témoignages contradictoires. Nous vous souhaitons de nouveau la bienvenue au Comité. D'une part, le professeur Pollock semblait vouloir dire—et je voudrais m'excuser, je suis arrivée en retard—que l'avenir économique, du moins l'avenir économique immédiat, n'était pas très agréable pour aucun des pays de l'Amérique du Sud. Par ailleurs, professeur Dosman, vous prétendez que le Brésil et le cône sud, si je vous ai bien compris, sont des pays qui sortiront probablement de la situation actuelle pour devenir très puissants économiquement. Êtes-vous d'accord?

M. Dosman: Si vous me permettez de répondre, monsieur le président, je dirais que, dans un sens, on parle de façon hypothétique pendant cette ère économique. L'hypothèse que je soulève, c'est que des pays qui ont le potentiel du Brésil peuvent très bien renaître et, à un taux de croissance légèrement moindre, poursuivre le développement économique rapide

[*Texte*]

am suggesting that, by the 1990s or late 1980s, that will be a very significant power indeed. But it does rest on the assumption which is, after all, no more than that.

Miss Jewett: Will their power economically as contrasted with Canada, say, rest upon their large domestic market? I am leading into a further question you both raise which is: What region do they belong to? One of Canada's problems basically is that we do not have a region; we just have the United States kind of as a regional partner. Well, we have other countries, but, let us face it, that has been our heaviest dependency relationship.

• 2050

I guess I want you to tell me whether you see a country like Brazil developing an independence, quite apart from any regional association, because I do not really see the south-south links, much as I would like to, becoming viable for a very long time. Or do you see a country like Brazil becoming terribly powerful because of its domestic markets or because of its power vis-à-vis other Latin American countries, especially South American, or in fact is it not the case that the relationship with the United States will continue to be the paramount one? In other words, what is its interdependent future?

Mr. Dosman: Perhaps I could start what is a fascinating question. I can only offer a number of comments, but perhaps Professor Pollock can add more incisive comments.

Brazil, as long ago as 10 years, began a very explicit program of encouraging linkages with Africa and beyond, and it is my understanding that these linkages have been by no means unsuccessful. In other words, one can see across a relatively narrow portion of the south Atlantic a south-south link that would be meaningful in trade, in technical assistance, in the development of a large export arms sector. Brazil currently is the largest Third World exporter of weapons. And those actions in the external sector all add up to influence.

As regards the question of the internal or domestic market and the strengthening of economic relations with the rest of Latin America, I see that very much still as one of those questions one cannot answer fully. But my own feeling is that Brazil will try to strengthen regional linkages within South America and may well be forced into or encourage the growth of a larger domestic market coincidental with a political opening.

Miss Jewett: A larger domestic market, are you speaking of all of South America or just Brazil?

Mr. Dosman: When I speak of domestic market, I am speaking of Brazil.

But I also think that the effect of the war and the effect of international trade barriers in general in the OECD countries is contributing to a growing sentiment in all South American

[*Traduction*]

qu'ils ont connu après la Seconde Guerre mondiale. Je prétends que dans les années 90, ou vers la fin des années 80, ce sera certainement une puissance importante. Cependant, tout cela repose sur une hypothèse; après tout, ce n'est qu'une hypothèse.

Mlle Jewett: Est-ce que leur pouvoir économique, contrairement à celui du Canada, reposera sur leur grand marché intérieur? Je veux en venir à une autre question que vous évoquez tous les deux: à quelle région appartient le Brésil? L'un des problèmes du Canada est qu'il n'est intégré dans aucune région car le seul partenaire régional que nous ayons sont les États-Unis. Si, bien sûr, il y a d'autres pays mais nos relations se font essentiellement avec les États-Unis.

Voyez-vous un pays comme le Brésil asseoir une plus grande indépendance, à l'écart de toute association régionale, car je ne peux pas vraiment visualiser de liens Sud-Sud qui soient viables avant bien longtemps, et je le regrette. Ou bien pensez-vous qu'un pays comme le Brésil pourra devenir très puissant grâce à son marché intérieur ou grâce à son influence sur d'autres pays d'Amérique latine, et surtout d'Amérique du Sud, ou bien est-ce que ce ne seront pas ces liens avec les États-Unis qui continueront à l'emporter de très loin? Autrement dit, quel est l'avenir de son interdépendance?

M. Dosman: Je vais essayer de répondre à cette question fascinante. Je n'ai que des choses assez générales à dire mais peut-être M. Pollock pourra-t-il donner une réponse plus incisive.

Le Brésil, depuis déjà dix ans, encourage de façon très explicite les liens avec l'Afrique et même au-delà, et je crois que cet effort n'est nullement un échec. Autrement dit, on constate aujourd'hui des liens Sud-Sud qui enjambent l'Atlantique et qui ne sont nullement négligeables sur le plan du commerce, de l'aide technique, de l'exportation d'armements. Le Brésil est actuellement le plus gros exportateur d'armements du tiers monde et toute cette activité extérieure lui vaut de l'influence.

En ce qui concerne son marché intérieur et le renforcement des liens économiques avec le reste de l'Amérique latine, il est bien difficile de dire ce qui va se passer. J'ai cependant l'impression que le Brésil va chercher à renforcer ses liens régionaux avec l'Amérique du Sud et je pense qu'il sera peut-être forcée de stimuler son marché intérieur et de procéder en même temps à une ouverture politique.

Mlle Jewett: Lorsque vous parlez de stimulation du marché intérieur, voulez-vous parler de toute l'Amérique du Sud ou uniquement du Brésil?

M. Dosman: Lorsque je parle du marché intérieur, cela s'applique uniquement au Brésil.

Mais je pense que les conséquences de la guerre et des barrières tarifaires internationales érigées de façon générale par les pays de l'OCDE entraînent une prise de conscience

[*Text*]

and Latin American countries that they have to depend more on each other.

Miss Jewett: And you see Brazil as the dominant power within that interdependent group?

Mr. Dosman: As with Mexico in the very northern part of Latin America, I see Brazil as the dominant country in South America. Whether Brazil will take the lead in that trend is another question, and I am not in a position to evaluate right at this moment what specific decisions Brazil will be making with regard to strengthening these linkages.

The Chairman: Dr. Pollock.

Mr. Pollock: To eliminate, Miss Jewett, any possibility that there is disparity between Professor Dosman's and my comments, I would like to put it this way. My point was that Latin America will continue from now until the end of the century to seek economic growth. That has been a central goal of policy since 1945, and extraordinarily successfull until last year, 1981, which was a very bad year by any economic measurement. They will continue to seek growth. They will now, because of the Malvinas, on the one hand, and, much more importantly, because of stagflation in the north, ask themselves to what extent they can reduce vulnerability to what had been an engine for their growth. They are concerned, it seems to me, about looking to the northern locomotive for two reasons: One is that the locomotive is slowing down and exuding vast quantities of inflationary steam, so it is not serving their purposes to be as interlinked with the north for economic reasons. Secondly, because of the Falklands they have seen how sensitive they are to edicts, to decisions by fiat that can affect their trade, by boycott, and their access to foreign capital.

• 2055

So, for both reasons— the first one being an economic reason, the second one being a geopolitical reason— I believe Latin America will seek growth but will increasingly look at what they call collective self-reliance, or south-south co-operation, including import substitution at a regional and at a Third World level, not only within their own national boundary, because too many of them are too small—there is only one Brazil and one Mexico. I am suggesting that they will seek growth. I am not so sure that they will find it as easily as they did in the last 30 years, although I by no means eliminate it, but they will pursue growth as a foremost focal point of policy, attempting to reduce external vulnerability by a new south-south co-operation. The one thing that really troubles me is that internal equity is, as always, the bottom point of the equation.

Miss Jewett: My final question, Mr. Chairman: There is a second thing that would trouble me, although I would be extremely troubled by the first, and that is that the enormous emphasis on the development of armaments, and military developments generally, in many of the countries of South America I do not think will assist growth at all. I do not think

[*Translation*]

croissante dans tous les pays d'Amérique du Sud et d'Amérique latine de la nécessité de resserrer leurs liens.

Mlle Jewett: Et vous pensez que le Brésil sera la puissance dominante au sein de ce groupement régional?

M. Dosman: Je pense que le Brésil sera le pays dominant en Amérique du Sud, de même que le Mexique l'est en Amérique centrale. Je ne sais pas si le Brésil voudra devenir le chef de file de cette tendance et je ne suis pas en mesure de prédire quelles décisions précises le Brésil prendra vis-à-vis du renforcement de ces liens.

Le président: Monsieur Pollock.

M. Pollock: J'aimerais exposer les choses de la façon suivante, pour éliminer tout risque de divergence entre mon propos et celui de M. Dosman. J'ai dit que l'Amérique latine continuera à rechercher la croissance économique jusqu'à la fin du siècle. Tous ses efforts depuis 1945 tournent autour de cet objectif, efforts qui ont été couronnés d'un extraordinaire succès jusqu'en 1981, année très mauvaise sur tous les plans. Elle continuera à viser la croissance. Après l'épisode des Malouines, d'une part, et surtout à cause de la récession dans le Nord, elle va se demander comment réduire sa dépendance vis-à-vis de ce qui était jusqu'à présent le moteur de sa croissance. Cette dépendance, me semble-t-il, l'inquiète pour deux raisons: la première est que cette locomotive aujourd'hui ralentit et émet de grosses quantités de vapeur inflationniste, si bien que l'avantage économique de cette inter-relation s'estompe. En deuxième lieu, l'épisode des Malouines lui a montré à quel point elle est vulnérable aux décisions qui lui sont imposées et qui affectent son commerce et son accès aux capitaux étrangers.

Donc, pour ces deux raisons—la première d'ordre économique et la deuxième d'ordre géopolitique, je crois que l'Amérique latine va continuer à rechercher la croissance mais visera de plus en plus ce qu'elle appelle l'autosuffisance collective, c'est-à-dire la collaboration Sud-Sud, c'est-à-dire qu'elle cherchera à substituer des produits en provenance de la région et du tiers monde à ceux importés du Nord, et ce non selon seulement dans le cadre national mais également régional car il n'existe qu'un seul Brésil et qu'un seul Mexique. Je pense que l'objectif de croissance sera maintenu mais je ne suis pas certain qu'elle se fera aussi facilement que durant les 30 dernières années. Elle n'est cependant nullement impossible et je pense qu'elle restera l'objectif principal de ces pays qui chercheront en même temps à réduire leur vulnérabilité extérieure au moyen d'une nouvelle collaboration Sud-Sud. Ce qui me préoccupe le plus est que la justice intérieure vient, comme toujours, au dernier rang des priorités.

Mlle Jewett: Ma dernière question, monsieur le président: il y a une deuxième chose qui me trouble beaucoup et qui vient s'ajouter à ma première crainte: les efforts énormes qui sont consentis en faveur de l'armement et du développement militaire en général ne pourront que nuire à la croissance d'un grand nombre des pays d'Amérique latine. Je ne pense pas que

[*Texte*]

they are assisting in some countries that are spending such vast amounts of moneys on arms. I would like you to comment on that. How many countries and which countries do you see, first of all, developing very sophisticated conventional arms—certainly Argentina has obviously bought those . . . what were they called?

Mr. Pollock: Exocets.

Miss Jewett: Yes . . . which I guess could be also nuclear warheads, but they obviously were a sophisticated plane. In any event, the first question really is, is either of your estimates on—

An hon. Member: Missile, not plane.

Miss Jewett: —missile, sorry. The question is on your estimate as to which countries are going to spend, how much, and with what consequences to this emphasis that they are otherwise having on economic growth.

Related to that, there is the whole question of nuclear capability. I have read that it has been argued that Argentina feels very strongly that, had she already had a nuclear capability, Britain would not have been so confident— not that the nuclear capability might have been used, but the nuclear blackmail—if Argentina had had the capacity for some nuclear blackmail, the Malvinas-Falklands would not have happened.

My related question is, again, the countries that you think are really going to move very rapidly towards a nuclear capability, and the further consequences than the ones you have so far discussed for geopolitical and geostrategic scenarios, which are quite different from the present ones.

Mr. Dosman: I will try very briefly to make a few comments. I think if there is a sudden burst of spending on armaments it certainly would be a tragedy, because it might very well be that this could hamper growth. But, beyond that, it could spark and intensify all kinds of regional disputes that are abundant in the area. I think, though, in looking at capabilities, that is what you have, it is also very important to look at intentions. If one looks at the three securities, the primary security areas, it is very important to keep that distinction in mind—intentions and capabilities.

The countries that are most likely to have the capability of developing nuclear weapons are Argentina and Brazil, but there are all kinds of possibilities. They might, for example, develop the kind of nuclear capability of, say, South Africa or Israel, in which there is a general understanding that these countries could put one together very quickly but technically they may not be nuclear powers in the sense of the existing great power arsenals. Or you could simply have these countries agreeing to develop nuclear technology for peaceful uses and not going that way.

• 2100

It is very much a guess what will happen. There is a treaty which most countries have ratified concerning a nuclear-free zone in Latin America. There has been a suggestion that,

[*Traduction*]

cela facilite le développement des pays qui consacrent des sommes aussi folles à leur armement. Qu'en pensez-vous? Combien de pays, et lesquels, vont se doter à votre avis d'armements conventionnels très sophistiqués—l'Argentine avait certainement acheté ses missiles, comment les appelle-t-on déjà?

M. Pollock: Exocets.

Mlle Jewett: Oui . . . qui pourraient également être dotés d'ogives nucléaires et ce sont de toute façon des avions très sophistiqués. Quoi qu'il en soit, ma première question est de savoir si vous considérez que . . .

Une voix: Ce sont des missiles, pas des avions.

Mlle Jewett: . . . oui, je vous demande pardon. Quels pays vont dépenser combien sur le plan militaire et quelles conséquences cela aurait-il sur leur croissance économique?

A tout cela vient s'ajouter la question de la capacité nucléaire. On affirme que l'Argentine est convaincue que si elle aVait disposé d'une capacité nucléaire, la Grande-Bretagne aurait bien davantage hésité—non pas que cette capacité nucléaire aurait nécessairement été utilisée mais si l'Argentine avait eu ce moyen de chantage, l'épisode des Malouines ne se serait pas produit.

Ma question est donc de savoir quels sont les pays qui risquent de vouloir acquérir très rapidement une capacité nucléaire et quelles conséquences cela aurait sur la situation géopolitique et géostratégique.

M. Dosman: Je vais essayer de répondre très brièvement. S'il devait y avoir tout d'un coup une explosion des dépenses nucléaires, ce serait certainement une tragédie car cela nuirait à la croissance. Et de plus cela pourrait déclencher et intensifier toutes sortes de conflits régionaux qui abondent dans ce continent. Il n'y a cependant pas que la capacité militaire qui compte; il faut voir aussi quelles sont les intentions. Il ne faut jamais oublier la distinction entre l'intention et la capacité.

Les pays qui sont le plus susceptibles de se doter de l'arme nucléaire sont l'Argentine et le Brésil mais on peut envisager toutes sortes de possibilités. Ils pourraient par exemple, se doter d'une capacité nucléaire du type de celle de l'Afrique du Sud ou d'Israël dont on s'accorde à dire qu'ils pourraient fabriquer une bombe nucléaire très rapidement mais qu'ils ne disposent pas encore d'un arsenal nucléaire véritable. Ces pays pourraient également convenir de se doter de technologie nucléaire non militaire et ne pas s'engager dans la voie de la bombe.

Tout peut arriver. La plupart des pays ont ratifié le traité de dénucléarisation de l'Amérique latine. Certains en Argentine pensent qu'une capacité nucléaire lui donnerait des moyens de

[*Text*]

depending on what happens politically in Argentina, a nuclear capability might add to political bargaining internationally; and it might very well.

Going to the conventional arms, I am very worried about Venezuela, because Venezuela has quite an active shopping list of disputes on its hands. If it does go ahead with the purchase of the most advanced F-16, that will put it way ahead of Colombia, needless to say Guyana; and that might very well serve to put pressure on other countries to get something as advanced as that. This issue of the F-16 raises a very specific question about Washington's policy on arms shipments to Latin America. I think it is an important one to follow up.

Of course the other countries that have exhibited an interest in arms, apart from Argentina, are Peru, less so Brazil. Brazil has tended to build from the bottom. But of course the country that has armed very much in the last year is Cuba; and the issues that are raised with this concern U.S. foreign policy. The U.S. Navy is currently undertaking a major study of the implications of U.S.S.R. submarine traffic in the Caribbean and the implications for this submarine traffic in a conflict situation, since much of its POL, petroleum supplies, come out of the Gulf. That issue of Cuba becoming a strong power in conventional terms, however, is also related to their perception of U.S. foreign policy. It is not an easy one to work out.

At a much lower level the issue of Nicaraguan arms purchases, although minuscule by the scale of the other, larger countries, has at least in Washington created concern for destabilization among the isthmus countries.

So this is a smorgasbord answer to a very difficult question. I will not continue unless you have a more specific thrust.

Miss Jewett: As well, I wondered particularly about the implications for western Europe and the NATO alliance and the United States involvement in that and how that would also affect Central and South America's moving themselves further away from the United States as they become militarily more significant themselves.

Mr. Dosman: The short answer is that the South American countries, whether or not they enter into a major arms spiral, will tend to diversify arms purchases; and that coincides with Professor Pollock's comments at the economic level, about reducing vulnerability in any one country or group of countries in the event of conflict.

The Chairman: Miss MacDonald.

Miss MacDonald: Thank you.

I am sorry I was a bit late arriving. It is nice to see you again.

• 2105

Professor Pollock, you may have covered this—and, if so, I will go back and get briefed by someone else—but I remember early on one of the injunctions you gave at least some of us was

[*Translation*]

pression au niveau international, ce qui est bien possible. Tout cela dépend évidemment de l'évolution politique de l'Argentine.

Pour en revenir aux armements conventionnels, je m'inquiète beaucoup du Venezuela car ce pays est engagé dans de nombreux conflits. S'il procède effectivement à l'achat des avions de combat F-16 qui sont très modernes, il aura beaucoup d'avance sur la Colombie et très certainement sur la Guyane; cela pourrait inciter les autres pays à se doter du même genre d'appareils. La question des F-16 soulève toute la question de la politique de Washington en matière de livraisons d'armements à l'Amérique latine et il faudra suivre cette affaire de très près.

Les autres pays qui, autre l'Argentine, poussent leurs armements sont le Pérou et, dans une moindre mesure, le Brésil. Ce dernier a tendance à construire sa propre industrie d'armements. Le pays qui s'est le plus armé l'année dernière est évidemment Cuba, ce qui ne laisse pas d'inquiéter les États-Unis. La Marine américaine entreprend actuellement une vaste étude de la signification de la présence des sous-marins soviétiques dans les Caraïbes et de ces conséquences en cas de conflit étant donné que la plupart de son approvisionnement en pétrole vient du Golfe. Evidemment, c'est sa perception de la politique étrangère américaine qui pousse Cuba à se doter d'un armement conventionnel aussi puissant. C'est une situation complexe.

Sur un plan très inférieur, les achats d'armes du Nicaragua, bien qu'insignifiants par comparaison à ceux des pays plus grands, inquiètent Washington qui craint la déstabilisation des pays de l'isthme.

Voilà donc la réponse, très superficielle, que je peux donner à cette difficile question. Je m'en tiendrai là à moins que vous ne me demandiez de développer un point en particulier.

Mlle Jewett: J'aurais également voulu savoir quelles en sont les conséquences pour l'Europe occidentale et l'OTAN, et le rôle des États-Unis dans tout cela et dans quelles mesures le renforcement de la puissance militaire des pays d'Amérique du Sud ne les incitera pas à s'éloigner davantage des États-Unis.

M. Dosman: Les pays d'Amérique du Sud, qu'ils se lancent ou non dans une course aux armements, chercheront à diversifier leurs achats; cela coïncide avec ce que disait le professeur Pollock de la politique économique qui visera à réduire la vulnérabilité de l'un ou l'autre de ces pays ou groupes de pays dans l'éventualité d'un conflit.

Le président: Mademoiselle MacDonald.

Mlle MacDonald: Je vous remercie.

Je vous prie d'excuser mon retard. Cela me fait plaisir de vous revoir.

Professeur Pollock, il est possible que vous en ayez déjà parlé e., dans l'affirmative, je demanderai des renseignements ailleurs, mais je me souviens qu'un des premiers avertissements

[*Texte*]

that what would be important for this committee to tackle was to try to devise either a policy or recommendations to the government that would result in a distinctive Canadian foreign policy in this area of Latin America. Do you consider the chances for that to have been improved as a result of the Falklands crisis, or pushed into the background? Has there been a perception of Canada tagging along with Great Britain or being part of the whole northern complex which will make it more difficult for us to achieve any kind of a distinctive policy?

Professor Pollock: I am going to answer that in a very personal way, but I think it is an excellent and provocative question. I think it has strengthened the potential of Canada to provide intellectual leadership—not power, because we do not have power in either economic or military terms compared with other countries in the hemisphere and outside. But I would like to think this committee could make recommendations that would be simultaneously beneficial to Canada, however defined, and to the development of Latin America by countries or for the region as a whole. That sounds very grandiose, but let us split it into two parts.

Country by country, you will develop your own views as you visit countries. What can Canada do with small or middle- or large-sized Latin American countries that would be good for Canada and good for the development of those countries? That is a rather practical and short-term thing which I believe you have to approach case by case. But I am obsessed by the need for some kind of international co-operation for development, some kind of collective economic management with a philosophic bent that is Canadian, that is supportable by our own governments, regardless of the political party concerned. Canada does look upon growth, but it also looks very heavily upon equity. Part of our whole culture is to provide compensation for disadvantaged from those who are more advantaged—sometime, some years, some parties more in one direction than the other, but we do feel very powerfully in Canada that internal equity, reduction of internal disparities, are fundamental.

Now, I do not see why we cannot project that— I will not call it an image—same policy on the international level. Sooner or later the world will find that certain goals can be obtained by collective governments that cannot be done bilaterally. The United States, to my sorrow, has never seen that—now less than ever before. I am afraid the magic of the market makes a mockery of what I am saying, but I do not think that approach to international co-operation for development will be with us forever.

[*Traduction*]

que vous nous aviez donnés, portait sur le fait qu'il serait important pour nous d'essayer de concevoir une manière de politique ou encore des recommandations destinées au gouvernement qui déboucheraient sur une politique étrangère distincte du Canada dans cette région de l'Amérique latine. Estimez-vous que cela puisse être davantage du domaine du possible depuis la crise des Falklands, ou qu'au contraire cette possibilité ait été rejetée à l'arrière-plan? Le Canada a-t-il été perçu comme faisant front avec la Grande-Bretagne, comme faisant partie de tout le front commun septentrional, avec pour résultat qu'il nous serait désormais plus difficile de formuler une politique propre à cet égard?

Le professeur Pollock: Je vais répondre à cette question sous un angle très personnel, mais je dirais d'emblée que cette question est à la fois excellente et impertinente à la fois. La crise a, je crois, eu pour effet de renforcer les chances qu'aurait le Canada de se faire le chef de file intellectuel, non pas matériel puisque nous n'avons ni la puissance économique, ni la puissance militaire d'autres pays de l'hémisphère et d'ailleurs, mais je suis porté à penser que votre comité pourrait formuler des recommandations qui, tout en étant utiles pour le Canada, quelle que soit la définition qu'on puisse donner, pourraient l'être également pour le développement latino-américain, qu'il s'agisse de pays distincts ou de la région tout entière. Voilà une déclaration qui ne manque pas de grandeur, mais permettez-moi de la scinder en deux parties.

Au niveau des pays proprement dits, vous allez être en mesure de vous faire votre propre idée à mesure que vous les visiterez. Que pourrait faire le Canada, pour les pays latino-américains quelle que soit leur taille, qui ait des retombées positives pour le Canada et pour le développement des pays en question? Voilà une question éminemment pratique et importante à court terme à laquelle vous devrez je crois répondre cas par cas. Je ne laisse toutefois pas d'être obsédé par la nécessité qu'il y a d'arriver à un genre de coopération internationale en matière de développement, à un genre de gestion économique collective à connotation philosophique foncièrement canadienne, et qui puisse être appuyé par nos propres gouvernements, indépendamment de toute allégeance politique. Le Canada s'intéresse à la croissance, mais aussi et avant tout à la justice. Toute notre culture est en partie axée sur l'indemnisation des moins nantis par les nantis, une orientation qui varie selon les années et selon les partis, mais quoi qu'il en soit nous partons au Canada du principe très ferme que la justice interne, l'amoindrissement des disparités internes, est un élément tout à fait fondamental.

Cela dit, je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas projeter cette même politique, que je ne qualifierai pas d'image, sur la scène internationale. Tôt ou tard, le monde découvrira que certains objectifs ne peuvent être atteints que par une intervention gouvernementale collective par opposition à une intervention bilatérale. A mon grand regret, les États-Unis ne l'ont jamais compris, aujourd'hui encore moins que jadis. J'ai bien peur que la magie de l'économie de marché tourne un peu mes propos en dérision, mais je ne pense pas que cette façon d'envisager la coopération internationale dans le domaine du développement soit éternelle.

[*Text*]

There was a previous period with Mr. Eisenhower when the reaction was a very strong one by Kennedy towards a collective approach to development. It did not last very long because he was assassinated and there were Vietnam and other problems. But there was such a revulsion from the Eisenhower magic of the market that the Latins and the U.S. did respond for what was a noble plan. It was a global compact. It even had machinery.

So what I am suggesting is that I see two different approaches to this committee in this order of importance. One is bilateral. We are not yet a powerful country strategically or economically, although we are not a small power either. We are a middle power. But, in addition, our voice can be heard in the councils of OECD and in the post-Cancun meetings, if there are to be post-Cancun meetings, in which we talk about issues. That is what I meant by a global compact in June of 1981. I do not know of another country—well, Holland perhaps, but not in this hemisphere; Scandinavia, yes, but not in this hemisphere.

• 2110

So despite this short-term fact that Canada did what everyone knew it had to do—and I spent six weeks in the home of an Argentinian in Santiago, Chile, beginning the 2nd. of April, when I was doing some consulting work for the United Nations, and they understood that Canada did what it did. It did not tarnish our image. On the contrary, I think Latins look to Canada—I do not want to sound presumptuous here—to offset the U.S. withdrawal from any approach to collective international co-operation for development.

So the short answer to the question is I think it has substantially enhanced our intellectual ability to influence global policy; although not for the next two or three or four years.

Miss MacDonald: Thank you.

A couple of other questions, to Professor Dosman.

The question you raised about stimulating south-south relationships— and then you went on to describe the linkages that already have developed between Brazil and countries of Africa. Could you take into the context the position of South Africa vis-à-vis Argentina? I wonder just how much cohesion there is to any kind of south-south relationships. There was discussion at the time of the war that indeed, South Africa may have been helping out Argentina. I cannot imagine, somehow, if any major ties are made with South Africa, that

[*Translation*]

Il y a eu la période Eisenhower, puis une très vive réaction de la part de Kennedy qui était plus enclin à adopter une formule collective d'aide au développement. Toutefois, cette position n'a pas duré très longtemps en raison de l'assassinat de Kennedy, de la guerre du Vietnam et des autres problèmes qui se sont posés à l'époque. Toutefois, il y a bel et bien eu un revirement d'attitude par rapport à la période Eisenhower qui avait mis en exergue la magie de l'économie de marché, les pays latino-américains et les États-Unis ayant réagi à un plan qui somme toute était fort noble. Il s'agissait d'un ensemble global. Il y avait même les dispositifs auxiliaires nécessaires.

Ce que je veux donc dire, c'est qu'à mes yeux le comité pourrait envisager deux formules différentes. La première est une formule bilatérale. Sur le plan stratégique et économique, nous ne sommes pas encore un pays très puissant, même si on ne peut guère nous qualifier de puissance mineure. Nous sommes une puissance intermédiaire. Toutefois, nous avons également voix au chapitre aux conseils de l'OCDE ainsi qu'aux rencontres post-Cancun, pour autant qu'il y en ait, et à ces occasions nous pouvons évoquer tous ces problèmes. Voilà ce que j'entendais par l'expression ensemble global en juin 1981. Je ne connais aucun autre pays au monde, si ce n'est peut-être la Hollande, ou la Scandinavie, aucun pays du moins dans notre hémisphère qui ait cette possibilité.

Dès lors, malgré cet élément à court terme, c'est-à-dire que le Canada a fait ce que, de l'avis de tous, il devait faire . . . et, depuis le 2 avril, j'ai passé six semaines chez un Argentin vivant à Santiago du Chili, je faisais à l'époque fonction d'expert-conseil pour les Nations Unies, et tout le monde a parfaitement compris ce qu'avait fait le Canada. Cela n'a nullement nui à notre image. Bien au contraire, j'imagine que les Latino-américains considèrent le Canada—et je ne veux pas me montrer trop présomptueux— comme ayant pris la relève depuis que les États-Unis ont abandonné le concept d'une coopération internationale collective dans le domaine du développement.

En deux mots donc, pour répondre à votre question, je dirais que cette situation a considérablement renforcé notre position, c'est-à-dire la possibilité que nous avons d'influencer sur le plan intellectuel la politique mondiale, même si ce ne devrait pas être le cas avant trois ou quatre ans.

Mlle MacDonald: Je vous remercie.

J'aimerais poser maintenant quelques questions au professeur Dosman.

Lorsque vous avez parlé de l'encouragement des rapports Sud-Sud, vous avez enchaîné en parlant des liens qui se sont déjà créés entre le Brésil et certains pays africains. Pourriez-vous faire un parallèle avec la position de l'Afrique du Sud par rapport à l'Argentine? Je me demande dans quelle mesure un rapport Sud-Sud quel qu'il soit peut avoir une certaine cohésion. Bien sûr, on en avait fait état au moment du conflit en ce sens que l'Afrique du Sud avait peut-être aidé l'Argentine. Toutefois, au cas où certains liens puissants viendraient à se

[*Texte*]

that will permit any kind of real south-south exchange with other countries of Africa.

Mr. Dosman: Those comments and the news reports of interactions between Argentina and South Africa were of the military kind. To my knowledge, further data will be required to see how much there is.

I think the specific south-south relationship that does have a cultural as well as, if one will, strategic substance, is between Brazil and Nigeria and the black African countries. Those are already quite well established, and it is not difficult to see, even geographically, why they would develop. The distance between South Africa and Argentina, on the other hand, is really enormous; and there the relationship between South Africa and black Africa does make linkages rather complex.

Miss MacDonald: I am sorry, what did you mean when you said the distance between Argentina and South Africa is enormous? I realize you are not talking about it in the sense of miles.

Mr. Dosman: Well, I was, in fact. Geostrategic planners are rather grandiose in the way they look at areas of the world, and for some now, the South Atlantic has become the biggest thing in town, since the Falklands-Malvinas dispute. Any number of conferences are going on among military planners. There is a concept, mistaken in my opinion, of the South Atlantic forming a basin. Well, if it is a basin, it is an enormous basin. Rather, if one looks at the geography of the South Atlantic, the point of nearest approach is very much Brazil and Nigeria. Nigeria fulfils very much the same role in black Africa as Brazil economically in South America. So you do have some substance there. As well, I would have thought rather than South Africa, there would be many commonalities between the other rapidly developing countries in the south—the so-called NICs and Brazil and Mexico—than the so-called South Atlantic basin countries.

I just make that point because I do think it is important to take military planners critically.

• 2115

Miss MacDonald: One final question then. I can see the emergence of Brazil and the contacts it might have, but I am not sure that I can see very far beyond that, with the countries of South America expanding relationships and with Argentina in particular, because of its ideology and because of its contacts in the past. Have you commented this evening on what the present relationships are like between Argentina and Brazil? There was no great outpouring from Brazil of support for Argentina in this last number of weeks. Of course, a few

[*Traduction*]

créer avec l'Afrique du Sud, je ne parviens pas à concevoir que ces liens puissent déboucher sur de véritables échanges Sud-Sud avec d'autres pays d'Afrique.

M. Dosman: Ce que vous venez de dire, tout comme d'ailleurs les communiqués de presse faisant état des rapports réciproques entre l'Argentine et l'Afrique du Sud, a une connotation militaire. Autant que je sache, il nous faudra attendre d'en savoir plus long avant de pouvoir conclure.

Un exemple précis de rapports Sud-Sud à caractère culturel autant que stratégique est celui des liens entre le Brésil et le Nigéria et d'autres pays d'Afrique noire. Ces liens ne sont toutefois pas encore très solides et, même d'un point de vue géographique, il est difficile de comprendre pourquoi ils pourraient être amenés à se créer. La distance entre l'Afrique du Sud et l'Argentine d'autre part est parfaitement considérable, outre toute la question des rapports entre l'Afrique du Sud et les pays d'Afrique noire qui rendent encore plus complexe l'établissement de tout lien de ce genre.

Mlle MacDonald: Excusez-moi, lorsque vous parlez de la distance entre l'Argentine et l'Afrique du Sud, qu'entendez-vous exactement? Vous ne parlez pas de distance géographique, j'imagine?

M. Dosman: Si. Aucun planificateur géostratégique n'a peur des échelles de grandeur lorsqu'il étudie les régions du monde, et certains de ces planificateurs estiment d'ores et déjà que l'Atlantique Sud est devenu, depuis le conflit des Falklands-Malouines, le secteur important. Les conférences de planificateurs militaires se multiplient. Il y a cette conception, erronée à mon sens, selon laquelle l'Atlantique Sud constitue un bassin. Si c'est le cas, ses dimensions sont colossales. En revanche, si on se penche sur la géographie de l'Atlantique Sud, on se rend compte que le point de convergence le plus vraisemblable est la ligne Brésil-Nigéria. Le Nigéria a en effet en Afrique noire un rôle très semblable au rôle économique du Brésil en Amérique du Sud. Cela représente dès lors une amorce de fondement. En outre, au lieu de prendre le cas de l'Afrique du Sud, je serais enclin à conclure à la présence de nombreux traits communs entre les autres pays en voie de développement rapide de l'hémisphère Sud—ceux que l'on appelle les PNI, ainsi que le Brésil et le Mexique—beaucoup plus d'ailleurs qu'entre les pays de ce que l'on appelle le bassin de l'Atlantique Sud.

Si je le signale, c'est parce qu'à mes yeux cette question revêt une importance critique pour les planificateurs militaires.

Mlle MacDonald: Une dernière question si vous voulez bien. Je perçois parfaitement l'émergence du Brésil et de ses contacts possibles, mais je ne suis pas vraiment convaincue de pouvoir beaucoup les transcender, compte tenu du fait que des pays d'Amérique du Sud sont en train d'élargir leurs rapports, la chose étant particulièrement manifeste pour l'Argentine avec l'idéologie et les contacts historiques qui lui sont propres. Avez-vous parlé ce soir des rapports qui unissent actuellement l'Argentine et le Brésil? Le Brésil ne s'est guère porté à la

[*Text*]

years back, there was a great deal of rivalry and a great deal of reaction in Argentina, for instance, at the time that West Germany gave Brazil the whole nuclear process, over whether or not Brazil might achieve a nuclear capability before Argentina. Is that now a much easier relationship?

Mr. Dosman: There are two questions. The first concerns the relationship between ideology and the external sector. The second is the impact of recent developments in intra-American solidarity, if one may call it that. On the first level, I think it is very important to underscore that South America has been trying to diversify its external sector activities away from the excessive, in its opinion, concentration on trade relations with the U.S. after 1945. For example, Argentina and Brazil have shown really no compunction, ideologically, in their trade policies. It is quite the opposite. In Argentina the wheat sales to the Soviet Union and, in Brazil, the soybean sales, have consistently thwarted the U.S. in its policies towards Russia. So there, I do not think one has a barrier. I think they are very pragmatic. Economic growth is significant. Trading partners are significant, whatever the nature of the regime.

As regards the impact of the Malvinas-Falklands dispute on the Argentine-Brazil relationship, it may be too early to know. I am not in a position to say. I have not visited those countries since the war. So my comments are simply these, and are general: they will help to convince Argentinians that they must interact more with Brazil and the neighbours. The Brazilian reaction to the crisis was extremely careful. They came out of it very well. Extremely careful. Among all the divisions among the Latin American countries as a result of the Malvinas-Falklands dispute, probably Brazil, from a diplomatic perspective, had the best, the most successful. I do not think it angered Argentina excessively.

Miss MacDonald: Thank you.

The Chairman: Mr. Collenette.

Mr. Collenette: Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to just return briefly to something that Professor Pollack said in response to Miss MacDonald. This was the lesson that Canada has for some of these countries in South America. We talked about the notion of equity and the redistribution of wealth. I want to talk about it in the context of the political culture of Argentina. I have long been interested in Argentina; long before the recent war, and long before Tim Rice and Andrew Lloyd Weber romanticized the political wheelings and dealings of that country. I would like to know from our witnesses whether or not they think with the final discrediting of the army faction in Argentina, this will act almost as a catalyst to restore some kind of stability, some

[*Translation*]

défense de l'Argentine ces dernières semaines. Bien sûr, il y quelques années, ces deux pays étaient à couteaux tirés et, par exemple, à l'époque où l'Allemagne occidentale avait vendu sa filiale nucléaire au Brésil, l'Argentive avait violemment réagi, craignant que le Brésil ne se crée une force de frappe nucléaire avant l'Argentine. Les rapports se sont-ils améliorés depuis lors?

M. Dosman: Il y a essentiellement ici deux éléments. En premier lieu, celui des rapports entre l'idéologie et le secteur extérieur. En second lieu, l'incidence des récents événenents au niveau de la solidarité intra-américaine, si vous me passez le terme. Dans le premier cas, il importe, dirais-je, de souligner que l'Amérique du Sud s'est efforcée de diversifier ses activités à l'échelon externe en réduisant l'ampleur, excessive selon elle, des relations commerciales qui unissaient ces pays aux États-Unis depuis 1945. Ainsi, d'un point de vue idéologique, l'Argentine et le Brésil n'ont guère de scrupules au niveau de leurs politiques commerciales. Bien au contraire. L'Argentine vend son blé à l'Union soviétique et les ventes de soya brésilien ont de longue date contrecarré les politiques américaines à l'endroit de la Russie. Je dirais qu'à ce niveau il n'y a donc aucun obstacle. Les politiques poursuivies par ces pays sont extrêmement pragmatiques. En effet, la croissance économique est le souci premier. Tous les partenaires commerciaux ont leur importance, indépendemment de leur idéologie.

En ce qui concerne maintenant l'incidence du conflit Malouines/Falklands sur les rapports entre l'Argentine et le Brésil, il est peut-être un peu trop tôt pour conclure. Personnellement, je n'en sais rien. Je ne me suis rendu dans aucun de ces deux pays depuis la guerre. Je me bornerai donc tout simplement à dire, de façon très générale, que les Argentins vont mieux comprendre qu'ils ont intérêt à étoffer leurs rapports avec le Brésil et avec leurs autres voisins. Les Brésiliens ont réagi avec énormément de prudence à la crise, et ils s'en sont sortis avec les honneurs. Ils ont été extrêmement prudents. Au nombre de tous les antagonismes qui opposent les pays latino-américains à la suite de la crise des Falklands, d'un point de vue diplomatique c'est probablement le Brésil qui a le mieux tiré son épingle du jeu car, à mon avis, il ne s'est pas vraiment aliéné l'Argentine.

Mlle MacDonald: Je vous remercie.

Le président: Monsieur Collenette.

M. Collenette: Merci, monsieur le président. J'aimerais revenir quelques instants à la réponse du professeur Pollack à l'une des questions de M[lle] MacDonald. Il s'agit en l'occurrence de l'enseignement que le Canada veut donner à certains de ces pays d'Amérique du Sud. Nous avons parlé du concept de la justice et de la redistribution des richesses. J'aimerais en dire quelques mots sous l'angle de la culture politique de l'Argentine. Je m'intéresse depuis longtemps à l'Argentine, mon intérêt à l'égard de ce pays est de loin antérieur à la guerre, de loin antérieur aussi aux visions romancées de Time Rice et d'Andrew Lloyd à propos de ce pays. J'aimerais savoir, si de l'avis de nos témoins, le fait que la faction militaire argentine a enfin été discréditée, ne pourrait pas être le

[*Texte*]

kind of what we consider normal democratic standards to Argentina.

This is a country with incredible wealth; it is a country that, in some sense, has parallels with Canada. I hate to make a reverse argument as perhaps my political opponents would want to seize on that, but we have something to be gained from the lessons of Argentina in our present constitutional and political disputes. I would not want to go that far.

• 2120

I just wonder, first of all, whether or not this war, with the final discrediting of the army, will perhaps make it easier for a return to democracy, although democracy has not been well based in that country. Then Argentina perhaps could become a bit more civilized along our standards. Secondly, could our witnesses expand upon that eventuality, if that is indeed a possibility, could they expand upon Canada's role.

A lot of Canadians look at South America strictly in crass, opportunistic terms. They see it as an untapped market for capitalism and we can see with the relative development of Western societies, whether it is western Europe or even in North America, that capitalism is being constrained and here you have a reason where there is still great promise for unfettered growth and it is very attractive certainly for Canadian businessmen. I am interested in that, yes, but I think that we should also look at it from a point of view of perhaps proselytizing, I guess, our concept of democracy, our view of civilization—I think it is being awfully arrogant.

Certainly in the context of human rights, that is indeed what we are doing in South America. That is indeed what this committee was doing and other Canadian politicians, NGOs, what they have been doing, they have been trying to, in a sense, influence standards of morality and behaviour and democracy and civility in Latin America. Certainly that is my prime reason for being on this committee and wanting to go to South America.

Anyway, in the context of Argentina, do you think that we can help this country which does have a great potential? It could, if the optimum comes about, become a very stable society in South America and, along with Brazil, could help the weaker elements in Latin America in terms of overcoming disparity and that type of thing. There are a number of different ideas I have sort of garbled up in the one thought, but Professor Pollock did touch on this and I wonder if both our witnesses would like to comment.

[*Traduction*]

cataliseur du rétablissement d'une certaine stabilité, du rétablissement en Argentine de ce que nous considérons être les normes de la démocratie.

L'Argentine est un pays extrêmement riche, un pays qui, dans une certaine mesure, n'est pas sans ressembler au Canada. Je répugne à me faire l'avocat du diable dans la mesure où les adversaires politiques n'hésiteraient pas à en faire état, mais il n'empêche que le cas de l'Argentine pourrait être pour nous une leçon applicable à nos différents constitutionnels et politiques. Mais je n'irai pas jusque là.

J'aimerais savoir en premier lieu si cette guerre et le fait que l'armée a fini par être discréditée ne pourraient pas faciliter un retour à la démocratie, même si la démocratie n'a jamais eu des fondements très solides dans ce pays. Peut-être l'Argentine pourrait-elle devenir un petit peu plus civilisée selon nos normes. En second lieu, le témoin pourrait-il s'étendre quelque peu sur cette possibilité, si possibilité il y a, et pourrait-il nous dire quelques mots du rôle du Canada à cet égard?

Bon nombre de Canadiens considèrent l'Amérique du Sud sous un angle parfaitement opportuniste. Ils considèrent ce continent comme une corne d'abondance pour le marché capitaliste, et nous pourrons facilement nous rendre compte, avec le développement relatif des sociétés occidentales, en Eurpoe occidentale comme en Amérique du Nord, que le capitalisme y est de plus circonscrit, ce qui vient encore corroborer le fait que le continent sud-américain est extrêmement prometteur pour l'entreprise canadienne. Oui, la question m'intéresse, mais il n'empêche que nous devrions peut-être envisager les choses sous l'angle, mettons du prosélytisme sous l'angle du concept que nous nous faisons de la démocratie, sous l'angle de notre propre optique de la civilisation, même si en disant cela, je me rends compte que je fais montre d'une arrogance épouvantable.

Il ne fait aucun doute que dans le cadre des droits de la personne, c'est exactement ce que nous faisons en Amérique du Sud. C'est ce qu'a fait notre comité, c'est ce qu'ont fait d'autres personnalités canadiennes, c'est ce qu'ont fait les organismes non gouvernementaux, lorsqu'ils s'efforçaient dans une certaine mesure de peser sur les normes de moralité, sur les normes sociales, sur la démocratie et sur les droits civils en Amérique latine. Voilà en tout cas la raison première de ma présence au comité et de mon désir de me rendre en Amérique du Sud.

Quoi qu'il en soit, pour ce qui est de l'Argentine, pensez-vous que nous puissions aider ce pays qui présente un énorme potentiel? Si tout se passe bien, la société argentine pourrait devenir extrêmement stable et, tout comme le Brésil d'ailleurs, l'Argentine pourrait aider les éléments plus faibles de ce continent en leur permettant de réduire les disparités dont ils sont victimes. Voilà donc toute une série d'idées que j'ai en quelque sorte semées à tout vent en une seule intervention, mais le professeur Pollock en a lui-même parlé et peut-être nos deux témoins pourraient-ils s'étendre un peu plus longtemps sur le sujet.

[*Text*]

The Chairman: Professor Pollock.

Mr. Pollock: Well, I do not think Canada can or should speak to Argentina as directly as your question may indicate, but I think Canada could play a leadership role in suggesting, through policies of international co-operation for development, that the external sector could be more supportive, by making an effort of difficulty for the north, to those countries that in turn make greater efforts concerned with internal equity and political participation. That is not such a complicated formula and it is not a form of intervention, because in no way would the external sector be telling the country what it should do in the sense of redistribution or participation. It would simply establish a policy framework in which external resources, in great scarcity these days and in the thesis I have presented probably continuing to be in great scarcity in the eighties and in the sixties or fifties, that those resources would be more forthcoming to nations that in their own way would indicate that they are prepared to undertake internal policies aimed at—I do not like the word democratization, I would rather say political participation, because democratization suggests our model and everyone can develop its own model of political participation. But they would seek to promote internal participation and internal equity.

That was the thesis of the CIAP, of the Inter-American Committee for the Alliance for Progress. I believe there is a potentiality there that is not being considered these days, and so I feel that through the intellectual efforts I had suggested earlier that, yes, Canada could play a role in bringing about a new approach to the economic and political models of Argentina.

• 2125

And even in the most remote grasping for generalities, as one is in these kinds of questions, I think one of the very few positive aspects of the Malvinas-Falklands issue is that it would be the beginning of the end of support internally and internationally for the kind of junta that Galtieri headed. That kind of governance neither served the best interests of its populace in economic or geopolitical terms, nor of those outside of Argentina who support it.

So, grasping at straws as we may be, one of the few positive implications could be that there is an opportunity now to be grasped.

The Chairman: Professor Dosman.

Mr. Dosman: Just to add to that, there may very well be the further attention by the committee to some of the political and institutional prerequisites of this bridge-building role to assist in general terms this process.

I think it very important, for example, that Canada's role be a developmental role. In other words, in the security development issue we take a development perspective and, therefore, that we not, for example, become full member of the OAS and, secondly, that we do not engage in political initiatives that

[*Translation*]

Le président: Professeur Pollock.

M. Pollock: Je ne pense pas que le Canada puisse ou doive intervenir auprès de l'Argentine d'une façon aussi directe que vous avez semblé suggérer, mais je dirais que le Canada pourrait jouer un rôle de chef de file en laissant entendre, par le biais de certaines politiques de coopération internationale pour le développement, que le secteur extérieur pourrait intensifier son appui en s'efforçant d'aider les pays qui eux-mêmes consentent davantage d'efforts pour arriver à une plus grande justice interne et à une plus grande participation politique. La formule n'est guère compliquée, il ne s'agit pas non plus d'une véritable intervention, en ce sens que le secteur extérieur ne dicterait pas à ces pays ce qu'ils devraient faire pour assurer cette redistribution ou cette participation. Il s'agirait simplement de créer un cadre politique permettant aux ressources extérieures, qui se font de plus en plus rares, et d'ailleurs je soutiens dans ma thèse qu'elles iront encore en se raréfiant dans les années 80, comme ce fut le cas dans les années 60 ou 50, de venir en aide aux pays qui se seraient déclaré disposés à adapter des politiques interne axées sur la participation politique, car je n'aime guère le mot démocratisation parce qu'il sous-entend notre modèle et que n'importe quel pays peut élaborer son propre modèle de participation politique. Quoi qu'il en soit, il s'agirait d'encourager la participation interne et la justice interne.

Voilà quelle était la thèse avancée par le comité interaméricain de l'alliance pour le progrès. Je crois qu'il est en effet possible que l'on n'en tienne pas compte à l'heure actuelle si bien que par les efforts intellectuels dont je parlais tout à l'heure j'ai l'impression que le Canada pourrait jouer un rôle et offrir de nouvelles solutions économiques et politiques à l'Argentine.

D'ailleurs, pour continuer sur des généralités, puisque c'est tout ce que l'on peut faire dans ce domaine, je crois qu'un des très rares aspects positifs du problème des Malouines-Falklands est qu'il a peut-être marqué le début de la fin de l'appui interne et international apporté aux genre de junte que présidait Galtieri. Un tel gouvernement n'a pas servi l'intérêt de la population du point de vue économique ou géopolitique ni celui de ses supporteurs à l'étranger.

Essayant donc de se rattraper à ce que l'on peut, on peut dire qu'une des rares implications positives serait la possibilité de saisir maintenant une telle occasion.

Le président: Professeur Dosman.

M. Dosman: J'ajouterais que le Comité pourrait peut-être envisager ultérieurement d'étudier les conditions politiques et institutionnelles prérequises à un tel rôle de rapprochement.

Il est par exemple à mon avis très important que le rôle du Canada se concentre sur le développement. Autrement dit, lorsque l'on parle du développement de la sécurité, c'est la perspective de développement sur laquelle il faut insister et c'est pourquoi il ne faudrait pas par exemple devenir membre à

[*Texte*]

are exclusive, that exclude countries that have taken a particular political direction.

I think this bridge-building role is one that we can perform, and there is a great deal of support in Latin America, in my opinion, for Canada in this role. But we should be attentive to the institutional requirements of it as well as the intellectual requirements.

The Chairman: Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. Welcome back, gentlemen. We appreciate having you here tonight.

In continuation of that question, what developed in 1964, with the revolution in Brazil and the following connected sort of military takeovers in Chile and and Argentina and Uruguay and so on, was a doctrine of national security, which was sort of what that whole thing was called, which gave the stability that brought about this rapid growth, but also because I think it really did favour the richer class, or it was instituted and kept by them. Really they became military powers to keep the poor people down in a sense, because anybody that said that was not a good way to do it was a communist, and that language I know was common.

The question I would like to ask again, and it is all supposition, it is so difficult to say, but maybe you have part of the answer to it: Do you feel that the doctrine of national security is waning, or with this rearmament now growing . . . ? I think it is really key in a sense, because as long as that doctrine remains and the military has the power, I do not see this kind of development you speak about taking place. I see growth maybe continuing, but I do not see development.

Mr. Pollock: Governments seek legitimization; military governments have sought their legitimization through the concept of national security. They have found an alliance with an upper class by maintaining a low level of real wages, which is another way of saying what you have said.

What I am wondering is, is there not an opportunity now for the military to have lost part of the legitimization? Certainly I think that is happening or has happened in Argentina, and I believe it could happen elsewhere as economic adversity becomes more prevalent in the 1980s than in the 1970s or 1960s or 1950s. So I actually see an opportunity, because of growing economic adversity, to have the legitimacy of the juntas challenged.

• 2130

Mr. Ogle: Can I just throw another quick question in there? Is a popular revolution possible now in those countries in which they were stamped out by military force?

Mr. Pollock: I do not know. You are asking whether I can see a revolution—I do not know. I simply know that in Central

[*Traduction*]

part entière de l'Organisation des États américains. Deuxièmement, il ne faudrait pas nous lancer dans des initiatives politiques qui excluent certains pays qui ont choisi une orientation politique particulière.

Je crois que ce rôle de rapprochement peut être assumé par le Canada à la satisfaction de beaucoup de pays d'Amérique latine. Il nous faut néanmoins prendre garde aux exigences institutionnelles et intellectuelles que cela comporte.

Le président: Père Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président. Bienvenue à nouveau, messieurs. Nous sommes heureux de vous avoir avec nous ce soir.

Pour poursuivre sur ce sujet, ce que l'on a commencé à voir en 1964, avec la révolution au Brésil et le genre de prises de contrôle militaire qui ont suivi au Chili, en Argentine, en Uruguay etc., c'était une doctrine de sécurité nationale, du moins c'est à peu près ainsi qu'on l'appelait, qui a apporté la stabilité voulue pour cette croissance rapide. C'était aussi parce que, à mon avis, cela favorisait les classes les plus riches ou parce que c'était elles qui maintenaient de tels systèmes. C'est en fait devenu des puissances militaires qui mataient dans un certain sens les pauvres car quiconque s'opposait à leurs initiatives était immédiatement qualifié de communiste, c'est bien connu.

J'aurais donc une question à vous poser à nouveau et il est bien évident que l'on ne peut ici que supposer les choses mais vous avez peut-être déjà certains éléments de réponse. Estimez-vous que la doctrine de sécurité nationale faiblit ou croît au contraire avec le réarmement . . . ? Je crois que c'est essentiel car tant que la doctrine demeure et que les militaires ont le pouvoir, je ne vois pas comment on peut envisager ce genre d'évolution dont vous parlez. Peut-être la croissance peut-elle être poursuivie mais je ne peux songer au développement.

M. Pollock: Les gouvernements cherchent à se faire légitimer; les gouvernements militaires l'ont recherché en parlant de sécurité nationale. Ils ont réussi à s'allier à une classe supérieure en maintenant des salaires réels très faibles ce qui revient à dire ce que vous disiez tout à l'heure.

Je me demande donc s'il n'est pas maintenant possible de penser que les militaires ont perdu une partie de ce sentiment de légitimité? Je crois en effet que c'est ce qui arrive ou ce qui est arrivé en Argentine et que cela pourrait arriver ailleurs du fait de la crise économique qui est plus grave dans les années 80 que dans les années 70, 60 ou 50. Je crois donc qu'il y a là une chance que les juntes voient la légitimité dont elles pensent jouir remise en question.

M. Ogle: Puis-je encore poser une question rapide? Pourrait-il y avoir une révolution populaire actuellement dans ces pays qui ont été écrasés par la force militaire?

M. Pollock: Je ne sais pas. Vous me demandez si je pense qu'une révolution est possible et je n'en sais rien. Je sais

[*Text*]

America it happened and is happening. It had happened, is happening, and will continue to happen that the legitimization of juntas is challenged by spontaneous reaction against economic adversity. That is why I said earlier that political volatility is exacerbated by economic adversity. Oddly enough it is, I think, an opportunity to face that it could, at one and the same time, be a way of increasing participation or democratization, if you prefer, and of increasing internal equity. I see actually a positive challenge in the 1980s precisely because there is a squeeze on the external sector. This is my whole point. And I think if this committee or any other Canadian entity looking at Latin America could say that, it would have a very significant impact in Latin America for those forces which are, I believe, waiting for an opportunity to reassert the parts of a definition of development that I prize.

Mr. Dosman: I think it is a fundamentally important question. It is a difficult one to answer. There seem to be really two large zones, if one will; and it may be worth while to indicate the differences in each.

In South America itself the U.S. has very much lost influence since 1945. But in the Caribbean basin, and particularly in these extremely weak and vulnerable economies of Central America and the Caribbean, the U.S. administration has, if anything, become more rigid; that is, it defines U.S. security in terms of "friendly régimes". A great deal will depend on what Washington does in the next years in being able to accept political change. Here I think the outcome of events in, first, negotiations with Cuba, and secondly, the situation in Nicaragua and El Salvador, will be really fundamental to the evolution of the Caribbean basin in the 1980s. My own view about the Caribbean basin, based on U.S. policy, is not particularly hopeful.

Mr. Ogle: I have many questions, but I will pass, because we are running out of time.

The Chairman: Stan?

Mr. Hudecki: On an entirely different approach, the thing that impressed me on our trip to the Caribbean and Central America is the poverty in those countries. No matter what country you went to outside of Trinidad, it was on the verge of bankruptcy and wanted funds. If you project the same vision across most of the world, outside of Japan and outside of possibly west Germany and maybe Saudi Arabia, all the countries are finding themselves in the same position.

It is very difficult for me to understand where all this money and these funds are gravitating. Obviously they must be into international banking systems or the private banking systems of some kind. Do you feel there is some form of a conspiracy, some overall plan to keep these countries poor? I think that is a sort of basic common denominator everywhere we go, and there must be some fundamental cause for it. It just does not make sense that everywhere we have countries going into such stress positions.

[*Translation*]

simplement qu'en Amérique centrale il se trouve que la légitimité supposée des juntes est spontanément remise en question du fait de la situation économique. C'est pourquoi je disais tout à l'heure que l'instabilité politique était exacerbée par les difficultés économiques. Je crois donc que l'on peut penser, même si cela peut paraître étrange, qu'il y a peut-être là un moyen d'accroître la participation ou la démocratisation et l'équité interne, si vous voulez. J'ai l'impression que les années 80 lancent un défi positif à l'Amérique latine car les perspectives extérieures semblent moins bonnes. C'est tout ce que je disais. Je pense d'autre part que si votre Comité ou tout autre groupe canadien qui étudie l'Amérique latine pouvait le dire, cela aurait une incidence très importante en Amérique latine car je crois que ces forces attendent l'occasion de réaffirmer certains éléments de développement très louables à mon avis.

M. Dosman: Je crois que c'est une question fondamentale. Elle est très difficile. Il semble qu'il y ait vraiment deux grandes zones, si l'on veut, et qu'il serait peut-être bon de préciser les éléments qui les distinguent.

En Amérique du Sud, les États-Unis ont perdu beaucoup d'influence depuis 1945. Par contre, dans le bassin des Caraïbes, et particulièrement dans les pays d'Amérique centrale et aux Antilles où les économies sont extrêmement faibles et vulnérables, le gouvernement américain a fait preuve davantage de rigidité; aussi définit-il la sécurité américaine en termes de «régimes amis». Beaucoup dépendra de ce que fera Washington dans les prochaines années. Il faut voir si les États-Unis accepteront l'évolution politique. Il faut attendre les résultats des négociations, tout d'abord avec Cuba, puis l'évolution de la situation au Nicaragua et au Salvador si l'on veut avoir une idée de ce que deviendra le bassin des Caraïbes dans les années 80. Personnellement, je dirais à ce sujet qu'étant donné la politique américaine, je ne nourris pas de grands espoirs.

M. Ogle: J'ai des tas de questions mais je laisserai la parole à d'autres car nous n'avons pas beaucoup de temps.

Le président: Stan?

M. Hudecki: Je change totalement de sujet pour dire que ce qui m'a vraiment impressionné lorsque nous sommes allés aux Antilles et en Amérique centrale, c'est la pauvreté de ces pays. Quel que soit le pays que vous visitiez, à l'exception de la Trinité, il était au bord de la faillite et réclamait des fonds. Si vous avez à peu près la même vision pour le reste du monde, à l'exception du Japon et peut-être de l'Allemagne fédérale et de l'Arabie Saoudite, tous les pays se retrouvent dans la même situation.

Il m'est donc très difficile de comprendre où se trouve tout cet argent. Il est évident qu'il doit y en avoir dans les systèmes bancaires internationaux ou dans les banques privées. Estimez-vous qu'il y a une sorte de conspiration générale pour maintenir la pauvreté dans ces pays? Je crois que c'est pratiquement un dénominateur commun de tous les pays que nous visitons et il doit bien exister une cause fondamentale. Il semble absurde que partout les pays se retrouvent devant de telles difficultés.

[*Texte*]

• 2135

Mr. Pollock: Two Latins have written on this: Orlando Le Tellier, who was assassinated in Washington, who applied that theory to Chile, that the explicit policy of the junta would be to facilitate such disparities of income and wealth that there would be, in fact, the ownership of Chile by a very small group of financial interests, which are known as the Pallanias. This is a thesis that he had published before he was assassinated.

Dr. Prevish has just recently written a book in which he says that the workings of the model throughout most of Latin America are such that the surplus gravitates increasingly to what he refers to as the upper-income strata, which forces, eventually, a crisis of the system. In his opinion, the model, as it is functioning in most of Latin America, is inexorably designed to explode, because of an increasing concentration of income and wealth in the hands of the upper strata through what he calls the expropriation of the surplus.

So there have been people thinking and writing about the point you are making, Mr. Hudecki. Whether it is a conspiracy or whether it is a natural consequence of a certain model of an economic system, I would not like to say, but certainly many people are studying that very question.

Mr. Hudecki: Would you like to comment on that?

Mr. Dosman: I concur entirely with my colleague.

Mr. Hudecki: The only point is that I was wondering .... There seems to be a model that was very successful after the Second World War—I know it does not apply, but it should be studied—and that was the Marshall Plan. It was generally based on security, because nobody could really fight the United States at that time, and then funds were available. Somehow or other, if the funds, wherever they are now, could properly be utilized and there were some sense of security offered at that time, you would have a return to prosperity.

Certainly the Marshall Plan was effective and those were the two principles used. Whether this is applicable ... the NATO alliance has the power and wherever the money is that money could be recirculated again and we would have an answer. These are no theoretical considerations, there is some basis in fact, based on the experiences following the Second World War. That, again, is perhaps dreaming, but it would somehow affect the chronic shortage of funds in every nation of the world.

Mr. Pollock: The concept underlying the so-called global round of negotiations, which has been in the air, as you know, since 1980, since the special session of the General Assembly, and which emerged in the communiqué in Ottawa last year of the summit and emerged again, of course, in the Cancun meeting, was for a massive resource transfer—it was to be matched by a reinterpretation of international trade policies, but a massive resource transfer. It was the Netherlands and the Scandinavian countries that were pushing that concept of reinvigorating a global economic model that is contracting and inflating; it was based upon massive resource transfers. At that time, it sought the co-operation of OPEC and the OECD countries simultaneously.

[*Traduction*]

M. Pollock: Deux spécialistes de l'Amérique latine m'ont écrit à ce sujet, dont Orlando Le Tellier qui fut assassiné à Washington. Dans une thèse publiée avant son assassinat, il expliquait que la junte cherchait justement à encourager des inégalités de richesse et de revenu, si bien que les biens du Chili finiraient par tomber sous la coupe d'un petit groupe connu sous le nom de Pallanias.

Dans un livre publié récemment, M. Prevish affirme que, dans la plupart des pays d'Amérique latine, la richesse tend à se concentrer entre les mains des nantis, ce qui à terme provoque des crises. D'après lui ce système provoquera nécessairement une explosion à cause de la concentration de plus en plus marquée de la richesse entre les mains des classes les plus favorisées.

On a donc déjà écrit au sujet de la question que venait de soulever M. Hudecki. Je ne sais pas si on peut attribuer ce phénomène à une conspiration ou à l'évolution inévitable du système économique existant dans ces pays.

M. Hudecki: Qu'avez-vous à dire à ce sujet?

M. Dosman: Je suis tout à fait d'accord avec mon collègue.

M. Hudecki: Le plan Marshall avait très bien marché après la Deuxième guerre mondiale et je crois qu'il devrait être examiné de plus près même s'il ne s'applique pas directement en l'occurence. Le plan Marshall était fondé sur la notion de sécurité, personne n'étant à même de se mesurer aux États-Unis. S'il y avait moyen de trouver l'argent nécessaire tout en assurant la sécurité, je crois qu'on pourrait retrouver une période de prospérité.

Le plan Marshall a bien marché selon ses deux principes. La question de savoir s'il y aurait moyen d'appliquer ce principe. Ce qui est certain c'est que l'alliance atlantique est puissante, il reste donc à trouver l'argent nécessaire. Ce ne sont pas là que de bonnes paroles; cela a bien marché après la Deuxième guerre mondiale. Qu'en pensez-vous?

M. Pollock: Le principe qui sous-tend les négociations de la session spéciale de l'assemblée générale en 1980 et repris l'an dernier lors de la conférence d'Ottawa ainsi qu'à celle de Cancun est celui d'un transfert massif de fonds assorti d'une réinterprétation des principes régissant le commerce international. Ce sont les Pays-Bas et les pays scandinaVes en particulier qui préconisent la relance de l'économie mondiale grâce à un transfert massif des richesses, effectué avec la coopération conjointe des pays de l'OPEP et de l'OCDE.

[*Text*]

It has come to nothing for two reasons: The short term economic outlook is so bleak and the ideology of today is simply not in conformity with that thesis. But I believe it is within our powers to have new approaches to financial and trade policy that would invigorate the world system and would give us an opportunity to put into effect the kinds of ideas that I think must come.

Mr. Hudecki: Just a last question: Is the International Monetary Fund, or the World Bank, the instrument through which this could be done?

Mr. Pollock: I would think they would be involved, but I would not put it quite that way, as "the" instrument. Really the big struggle that is going on in the global round is whether the specialized agencies, in particular the Bank and the Fund and the GATT, should make these decisions for global development, or whether it should be the General Assembly, or some other kind of machinery, in which the developing countries have votes that are not based on capital participation.

• 2140

I certainly feel these agencies would have a role. They are there; they are powerful; you cannot ignore them; and they have their costs and benefits. But if you were to ask me whether they would be the architects of the new thoughts that I have on the global compact, I would say no; much more would have to be added.

The Chairman: Thank you. Mr. Robinson.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I want to thank Dr. Pollock and Professor Dosman for appearing before us again. They did so before, and we appreciated their comments and their counsel and wisdom, and we do so again. I have been very impressed by the comments they have made this evening.

Dr. Pollock, you referred initially to the growth being a component of development and you broke it down into two subpoints, internal equity and external vulnerability. I wonder if you would try to tie these together just so we will really see what you are driving at. I am not just clear on that.

Mr. Pollock: Sure. Development is what we are trying to foment in Latin America. Development has too long been understood to have been defined as an increase in real income per capita: if the real income per capita grows by a certain number, then you say that country is developing. Well, I do not think that is so at all, and my whole point is that despite a substantial growth in real income per capita in Latin America over the last 30 years the region has not been developing as I understand the word, and the reason it has not has been the lack of attention paid to other components in the model. One is what to do with the expansion of income. Expansion for whom? For a small sector of society? That, in effect, is what has happened.

Secondly, in the course of growing, the Latin American countries have become so linked with an international system that now that that international system is contracting and inflating they are facing serious problems that they did not face before, added to which they now see that in the case of

[*Translation*]

Les propositions ont échoué essentiellement à cause de la très mauvaise conjoncture économique que nous connaissons depuis quelques années. J'estime néanmoins que nous pourrions mettre en oeuvre des idées nouvelles dans le domaine des finances et du commerce de façon à relancer le commerce international.

M. Hudecki: Est-ce que cela se ferait par le Fonds monétaire international ou la Banque mondiale?

M. Pollock: Ces deux institutions participeraient certainement et il y en aurait d'autres. L'enjeu des négociations est de savoir si des décisions doivent être prises par les agences spécialisées tels la Banque mondiale, le Fonds monétaire international et le GATT, ou si la décision devrait au contraire appartenir à l'Assemblée générale au sein de laquelle le pouvoir de décision ne dépend pas exclusivement de la participation financière des pays intéressés.

J'estime pour ma part que ces institutions devraient avoir leur mot à dire car elles sont puissantes et elles auraient une contribution valable à faire. Mais je ne pense pas qu'elles puissent à elles seules élaborer une nouvelle approche du problème.

Le président: Merci. M. Robinson.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je tiens tout d'abord à remercier M. Pollock et le professeur Dosman d'avoir accepté de comparaître devant nous à nouveau. Ce qu'ils ont à nous dire ce soir est fort intéressant. Ce fut le cas d'ailleurs lors de notre dernière réunion.

Vous disiez que le développement sous-entend la croissance, laquelle sous-entend à son tour des investissements intérieurs et une vulnérabilité extérieure. Pourriez-vous me préciser votre pensée.

M. Pollock: Certainement. Nous cherchons à promouvoir le développement en Amérique latine. Or très longtemps on a entendu par développement l'accroissement du revenu par habitant. Or ce n'est pas exact car en dépit d'une amélioration très sensible du revenu par habitant en Amérique latine au cours des 30 dernières années, il n'y a pas eu de développement en Amérique latine, faute d'avoir pris en considération les autres facteurs nécessaires. Il fallait en effet également répondre à la question de savoir à qui l'expansion devait bénéficier.

D'autre part, au cours de leur croissance, les pays d'Amérique latine se sont étroitement intégrés au système international, ce qu'il leur vaut actuellement de grosses difficultés dues à la mauvaise conjoncture internationale. Il y a en outre la question des mesures politiques auxquelles certains pays

[*Texte*]

geopolitical problems they may face acts such as trade boycotts, which Argentina faced, or cessation of loans. So they are trying to reduce their vulnerability upon the north, and that is why both Professor Dosman and I have mentioned this so-called relinking process that they are looking at so hard.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You indicated to us that the gross national product in the area had increased over a period of some 30 years by about 5.5 per cent per year, which is substantially over 150 per cent over that period of time.

Mr. Pollock: Far more than that compounded.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Yes, probably upwards of 200 per cent. But when they started very low, 5.5 per cent on something that is very low is still not very much, and we were told this morning by some of the people concerned about population that every time the gross national product goes up 1 per cent the population seems to increase to compensate for the increased growth in the gross national product. We had this kind of correlation.

Do you feel that at least in South America there is a real population explosion and a real population problem that is not being controlled at present, that they absolutely have no control over whatsoever?

Mr. Pollock: There are two things, I think, one would have to consider. One is that income per capita has grown by 2.5 per cent per year over the last 30 years. It has significantly exceeded: population has grown by 3 per cent and GNP by 5.5 per cent, so the GNP has risen significantly faster than the population. Secondly, the rate of growth of Latin America's population is slowing down. It has been slowing down over the last 15 years.

So whether one feels that that is a central problem or not, it certainly is a problem. I think it is being acted upon, which was not the case for the first 20 years after World War II. It was an extraordinarily sensitive problem for reasons of religion and otherwise. It is now being acted upon.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Dr. Pollock, you have mentioned that Canada's ideas are important and conspicuous by their absence. Now, what do you really expect? Are you expecting . . . ? Well, that is what you said. What are you expecting from this committee? Do you expect something in a report that is going to orchestrate this to come to grips with this or come up with some recommendations or something that is really going to turn on South America?

Mr. Pollock: I had not remembered myself saying conspicuous by their absence. If so, there may be a misunderstanding. What I was saying is that I think the world needs ideas that have been notoriously conspicuous by their absence, and Canada could play a role, in my opinion, in saying some of the things that need to be said, even though the ideas cannot be implemented in the next one or two or three years.

[*Traduction*]

d'Amérique latine ont à faire face, tels le boycottage décrété contre l'Argentine, la cessation des prêts. C'est pourquoi les pays d'Amérique latine cherchent actuellement à réduire leur dépendance vis-à-vis du Nord en essayant d'établir d'autres liens.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous disiez que le produit national brut de la région avait augmenté de 5.5 p. 100 par an au cours de 30 ans, ce qui revient à plus de 150 p. 100 au cours de cette période.

M. Pollock: Beaucoup plus que cela si l'on tient compte de l'effet cumulatif.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Oui sans doute plus de 200 p. 100. Cette augmentation de 5.5 p. 100 n'est pas grand-chose si l'on commence avec très peu. Or on nous a expliqué ce matin que chaque augmentation du produit national brut était largement compensée par l'expansion démographique.

Estimez-vous qu'il y a actuellement en Amérique latine une explosion démographique qui échappe totalement aux autorités?

M. Pollock: Il faut tenir compte de deux facteurs. D'une part, le produit national brut des pays d'Amérique latine augmente de 5,5 p. 100 par an au cours des 30 dernières années alors que la population n'a augmenté que de 3 p. 100 par an. Donc le produit national brut a augmenté bien plus rapidement que la population. Par ailleurs, la croissance démographique de l'Amérique latine a ralenti depuis une quinzaine d'années.

Le problème démographique contribue donc certainement au problème. Quoique les autorités aient maintenant décidé de prendre des mesures, ce n'était pas le cas pendant les 20 années qui ont suivi la deuxième Guerre mondiale. C'est un problème très épineux dans cette région, surtout à cause de la religion. Mais maintenant certaines mesures ont été prises.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): D'après M. Pollock, le Canada brillait essentiellement par son absence. Que proposeriez-Vous que le comité fasse pour essayer d'améliorer la situation de l'Amérique latine?

M. Pollock: Je ne me souviens pas d'avoir dit que le Canada avait brillé par son absence. Il doit y avoir eu un malentendu. Je voulais dire que le monde a besoin d'idées, lesquelles brillent pas leur absence. Or le Canada aurait un rôle à jouer, même si les idées nouvelles ne pourraient pas être mises en oeuvre immédiatement.

[*Text*]

• 2145

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I see.

The time is short, so I will end with two questions. First, I think somebody mentioned POL. As I understand it, those are petrol, oil, and lubricants that come out of the gulf. The concern is that the United States is trying to protect this kind of thing; it is trying to protect this against all comers. Do you see this as a real problem for South America: the fact that the United States is trying to do this?

Mr. Dosman: It means the U.S. will continue to define it as their security zone. In broad terms, they will demand the same kind of total security that, say, the Soviet Union demands in eastern Europe. The protection of the sea lanes through the Caribbean archipelago is fundamental to U.S. security, and there has never been any hint of the U.S. permitting the denial to it of those sea lanes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You threw in gratuitously, I suppose, the fact that Nicaragua's arms purchases are quite large for a small country. I wondered in what context you are making that—are you thinking of that in terms of its being large for Central America, or does this in any way, in your view, affect South America?

Mr. Dosman: Oh, absolutely not, no. I put it in only to say that the U.S. has perceived this arms build-up, limited though it may be, as going beyond the needs of its own defence. That is not the perception of Nicaraguan defence planners, however.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): My last question—I will leave a question or two for Mr. McLean—you mentioned NATO and the South Atlantic. I wondered if you were trying to suggest that maybe NATO would have to expand to the South Atlantic because of what has been happening in the Malvinas or the Falklands, call them what you like. Do you think there is any possibility of the terms of reference for NATO being considered for expansion into the South Atlantic as well as the North Atlantic?

Mr. Dosman: I think there are certain implications for NATO. The ones most normally talked about these days in Washington refer to the U.S. having to put increased resources in the South Atlantic area and calling upon its allies to undertake additional tasks in the North Atlantic. In that sense Canada would definitely be involved, yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: One quick question, Miss MacDonald.

Miss MacDonald: Yes, it is just a follow-up to something which you had said, Dr. Pollock. You were commenting on either U.S. foreign policy or U.S. overtures toward Latin America, and the words you used were that, about the future, you did not see this as being particularly hopeful. Is that a long-term view you have, or does it have to do with the present administration or the new Secretary of State or the removal of the former Secretary of State? What do you base that on?

Mr. Pollock: I will answer that very briefly, Miss MacDonald. I respect the role the market should play. But I think

[*Translation*]

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je vois.

Je voudrais vous poser encore deux questions. La première concerne le fait que les États-Unis cherchent à se prémunir contre toute déstabilisation des pays du Golfe producteurs de l'essence, du pétrole et des lubrifiants. Estimez-vous que cela soit un problème pour les pays d'Amérique latine?

M. Dosman: Pour les États-Unis, les pays du Golfe font partie de leur zone de sécurité tout comme l'Europe de l'Est fait partie de la zone de sécurité de l'Union soviétique. La protection des voies maritimes à travers l'archipel des Antilles est essentielle à la sécurité américaine; aussi bien il n'est pas question que les États-Unis acceptent de se voir interdire l'utilisation de ces voies maritimes.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous avez mentionné que les achats d'armes effectués par le Nicaragua étaient fort importantes pour un si petit pays. Est-ce que vous pensiez du point de vue de l'Amérique centrale ou bien cela aurait-il des répercussions pour toute l'Amérique du Sud?

M. Dosman: Non, je voulais simplement dire que du point de vue des États-Unis, ces achats d'armes dépassent les besoins de défense du Nicaragua. Ce n'est pas ainsi bien entendu que les autorités du Nicaragua voient le problème.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): J'en arrive maintenant à ma dernière question. Vous avez évoqué l'OTAN et l'Atlantique Sud. Est-ce que vous vouliez dire que l'OTAN devrait englober l'Atlantique Sud à cause des récents évènements aux Malouines? Est-ce que ce serait possible à votre avis?

M. Dosman: Les évènements des Malouines ont sans aucun doute eu des retombées au niveau de l'OTAN. Il y a pour commencer le fait que les États-Unis ont été obligés d'accroître leur rôle dans l'Atlantique Sud et d'inviter leurs alliés à entreprendre de nouvelles tâches dans cette région. Le Canada serait certainement du nombre.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Merci, monsieur le président.

Le président: Brève question, madame MacDonald.

Mme MacDonald: Vous disiez tantôt, monsieur Pollock, qu'à votre avis, les démarches entreprises par les États-Unis auprès des pays d'Amérique latine ne seraient pas couronnées de succès. S'agit-il de votre part d'un jugement à long terme ou s'applique-t-il uniquement à l'actuelle administration américaine ou au fait que l'ancien Secrétaire d'État ait été remplacé par un nouveau titulaire?

M. Pollock: Les forces du marché ont certainement un rôle à jouer dans le développement, mais elles ne seraient toutefois

[*Texte*]

the present administration thinks only the market should play a role in development; and I cannot see that as a basis for development. There must be some judicial intervention by the state, because the market, with all its efficiency, has certain defects. It tends to have a short-term and not a long-term time horizon, and it does not really focus on issues of social welfare as much as it does on issues of efficiency.

So I feel there is a powerful ideological component in the present administration, and as long as that administration remains, or that ideology remains, in the White House, to that same degree whatever I have said today has no chance of being implemented. But I do not see it remaining that long.

The Chairman: Thank you very much. It is with much regret that I put an end to this very stimulating meeting. I would have loved to have put more questions to you both, but I see the bell is ringing and they are waiting for us.

• 2150

Miss MacDonald: The chairman and his colleagues can stay here and we will carry on.

The Chairman: This committee stands adjourned so I can go and vote and protect the government.

[*Traduction*]

constituées de l'unique facteur de développement comme l'estime l'actuelle administration américaine. L'État doit intervenir judicieusement pour compenser les lacunes du marché, lequel a tendance à prendre en compte le court terme et non pas le long terme et à négliger les questions de bien-être social pour s'intéresser uniquement à la rentabilité.

C'est pourquoi j'estime que tant que l'actuelle administration dirigera la Maison Blanche, ce que je préconise n'a aucune chance d'être mis en oeuvre. Mais les administrations changent.

Le président: Merci beaucoup. C'est à mon vif regret que je dois mettre fin à cette très intéressante réunion. J'aurais beaucoup aimé pouvoir vous poser d'autres questions, mais malheureusement, les cloches sonnent et on nous attend.

Mlle MacDonald: Le président et ses collègues peuvent rester ici et nous poursuivrons.

Le président: Le Comité suspend ses travaux afin que nous puissions aller voter pour protéger le gouvernement.

From Carleton University:

Mr. David H. Pollock, Paterson Professor of International Affairs, Norman Paterson School of International Affairs.

From the Centre for Research on Latin America and the Caribbean:

Dr. Edgar Dosman, Associate Professor of Political Science, York University.

De l'Université Carleton:

M. David H. Pollock, professeur en Affaires internationales de l'École Paterson, École Norman Paterson des affaires internationales.

Du Centre de recherche sur l'Amérique latine et les Antilles:

M. Edgar Dosman, professeur associé de science politique, Université York.

Canada Post Postage paid
Postes Canada Port payé
Third class
Troisième classe
K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of External Affairs:

Mr. Martin Collacott, Director, Latin American Division;

Mr. Richard Belliveau, Deputy Director;

Mr. Keith Christie, (Brazil, Argentina);

Ms. Marcelle Dumoulin, (Colombia, Peru, Ecuador, Chile);

Mr. John Groves, Director, Energy Policy Division.

From the Canadian International Development Agency (CIDA):

Mr. Keith Bezanson, Director General of the Americas;

Mr. Pierre Beemans, Director, Programming and Operations, Americas Division.

From the Department of External Affairs (International Trade):

Mr. J.A. Elliott, Assistant Under-Secretary, International Trade, Bureau of Latin American and Caribbean Affairs.

From Export Development Corporation:

Mr. J.R. Paquette, Assistant Vice-President, South America Division.

Du ministère des Affaires extérieures:

M. Martin Collacott, directeur des affaires de l'Amérique latine;

M. Richard Belliveau, directeur adjoint;

M. Keith Christie, (Brézil, Argentine);

M^me^ Marcelle Dumoulin, (Colombie, Pérou, Equateur, Chili);

M. John Groves, directeur de la politique de l'énergie.

De l'Agence canadienne de développement international (ACDI):

M. Keith Bezanson, directeur général des Amériques;

M. Pierre Beemans, directeur, Programmation et Opérations, Direction des Amériques.

Du ministère des Affaires extérieures (Expansion du Commerce):

M. J.A. Elliott, sous-secrétaire d'État adjoint, Expansion du Commerce, Bureau des affaires de l'Amérique latine et des Antilles.

De la Société pour l'expansion des exportations:

M. J.R. Paquette, vice-président adjoint, Division de l'Amérique du Sud.

(*Continued on the previous page*)

(*Suite à la page précédente*)

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

CANADA. PARLIAMENT

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 26

Wednesday, July 7, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 26

Le mercredi 7 juillet 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
AUG 6 - 1982
UNIVERSITY OF TORONTO

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28922—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. David Collenette

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. David Collenette

Messrs. — Messieurs

Allmand	Hudecki	MacDonald (M^lle^)	Ogle
Crosbie (*St. John's West*)	Irwin	McLean	Schroder
Deniger	Jewett (Miss)	Murta	Stevens—(15)
Gimaïel			

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JULY 7, 1982
(82)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met at 3:47 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Dupras, Hudecki, Irwin and Ogle.

Other Member present: Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witness: Mr. Michael Lubbock, Founding Member of CALA.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The witness made a statement and answered questions.

At 5:15 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 7 JUILLET 1982
(82)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 15h47 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Dupras, Hudecki, Irwin et Ogle.

Autre député présent: M. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoin: M. Michael Lubbock, membre fondateur de ACAL.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

A 17h15, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Text*]

Wednesday, July 7, 1982

• 1547

The Chairman: Order, please. *A l'ordre, s'il vous plaît.*

The committee will resume consideration of its order of reference issued March 24, 1981, relating to Canada's relations with Latin America and the Caribbean.

This afternoon we are very happy to welcome again a friend of the subcommittee, Mr. Michael Lubbock, who is well known to all of us. He is a founding member of CALA. He has been involved in South America for years.

I will not cite to the members all his activities, but let me say that he is the author of the project, Canadian Overseas Investment Agency. He is the first one, to my knowledge, to have ever mentioned the creation of such an agency to involve the private sector in joint ventures in Latin America.

Mr. Lubbock, we are most delighted that you could meet with the members this afternoon. As you know, we are preparing to go to South America to complete our study into our relations with Latin America and the Caribbean. Some of us will be travelling to South America, the east coast and the west coast, in order to complete our consideration of the regions, and then we will attempt to draft a final report in September. So, we are most anxious to hear you.

I understand you have an opening statement to make to put us on track, if I may say that, and that after that you are willing to entertain questions until 5.15 or 5.30 p.m. Mr. Lubbock.

Mr. Michael Lubbock (Founding Member of CALA): Thank you, Mr. Chairman.

You have mentioned COIA, and in fact that is the thing I would like to say a few words about—to explain why it came about, why I felt it was necessary.

Excluding Brazil, Mexico, and, to a very small extent, Argentina, indigenous industries are almost by definition medium and small. The big ones are just about always either subsidiaries of the multinational corporations or at least partnerships between big foreign companies and the few rich investors in most of the countries.

But, of course, the development of the country, and I am speaking, Mr. Chairman, particularly of Peru . . . . I have been a great deal to all the countries, but Peru is the country I lived in for some years, and it is not a bad example because it is one of those half-way countries between the very poor and the very rich. There the development of the country as a whole depended far more on the widening, the greater sophistication, the greater success of the small industry than these huge ones.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Translation*]

Le mercredi 7 juillet 1982

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. *Order please.*

Le comité reprendra l'étude de son ordre de renvoi du 24 mars 1981 se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles.

Cet après-midi nous avons le plaisir d'accueillir de nouveau un ami du sous-comité, M. Michael Lubbock, que nous connaissons tous. Il est un membre fondateur de l'ACAL et s'intéresse à l'Amérique du sud depuis de nombreuses années.

Je ne vais pas vous rappeler toutes ses activités, mais je tiens à vous signaler qu'il est l'auteur du projet de l'Agence canadienne d'investissements à l'étranger. A ma connaissance, il est le premier à parler de la création d'un tel organisme visant à faire intervenir le secteur privé dans des entreprises de co-participation en Amérique latine.

Monsieur Lubbock, nous sommes très heureux que vous puissiez rencontrer les membres du Comité cet après-midi. Comme vous le savez, nous sommes en train de nous préparer en vue d'un voyage en Amérique du Sud pour terminer notre étude des relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. Certains d'entre nous se rendront en Amérique du Sud, sur la côte est et sur la côte ouest, afin de terminer notre étude des régions, ensuite nous tenterons de rédiger un rapport final en septembre. Nous sommes donc très impatients de vous écouter.

Je pense que vous avez une déclaration préliminaire pour nous mettre sur la bonne voie, si je puis m'exprimer ainsi, après quoi vous serez à notre disposition jusqu'à 17h15 ou 17h30 pour répondre à nos questions.

M. Michael Lubbock (membre fondateur de l'ACAL): Merci, monsieur le président.

Vous avez parlé de l'ACIE; c'est effectivement là-dessus que je voudrais dire quelques mots—pour vous expliquer pourquoi elle a été créée et pourquoi j'estimais qu'elle était nécessaire.

A l'exception du Brésil, du Mexique et dans une très faible mesure de l'Argentine, les industries des pays d'Amérique latine sont presque toutes, par définition, d'envergure moyenne et petite. Les grandes entreprises sont presque toujours des filiales des multi-nationales ou du moins des sociétés faisant intervenir de grandes compagnies étrangères et les quelques riches investisseurs de la plupart de ces pays.

Mais, évidemment, le développement du pays, et je parle là, monsieur le président, particulièrement du Pérou . . . J'ai passé beaucoup de temps dans tous ces pays, mais le Pérou est celui dans lequel j'ai vécu pendant quelques années, et il n'est pas un si mauvais exemple, étant l'un de ces pays ni très pauvre ni très riche. Dans ce pays là, le développement en général dépendait beaucoup plus de l'expansion, de l'améliora-

[*Texte*]

• 1550

The reasons are not hard to seek. The huge ones tend to be, understandably, in the big cities. This leaves the rest of the country untouched, and untouched in almost every way, because so many of these big industries produce goods a great majority of the population cannot buy.

To get a uniform development of these countries, you want industries all over the place. They can only be so, in present state of their development, by being, obviously, rather elementary sometimes, but certainly smaller than medium. They need help. They do not need help so much for money, because my experience as a banker is that, if a project is viable, you can always find the money for it. What they need help on mostly is technique, technology, and particularly administration and management.

Now, it struck me, being out in Peru and seeing a good deal of Canada at the same time, that there was an ideal potential partnership between these small industries and Canadian small industries. Certainly, all my experience in my seven years in CALA showed me that this was, I thought, very true; there are many Canadian small and medium industries that are concerned with the same sort of production as are the Latin American industries of which I am thinking, and that themselves need wider markets. So many of them had really explored the Canadian market almost as far as they could go.

The idea of COIA was to bring the two together with help, because even some of the larger, and certainly the smaller, Canadian companies are very, very uninformed about Latin America. There are not only uninformed, but they are misinformed. They have what I used to call the mythology of Latin America: that they never pay their dues; that they are all dishonest; that they do not know anything about business; and so on. So first of all you have to inform them.

Then you have to help them to explore. They are terrified, and I use the word advisedly. I found that some of them were terrified of going abroad, of going into these entirely unknown regions. So you have to help them to go and explore.

Then they need help in making feasibility studies, which they probably never had to do in that sort of context. They certainly need help with financial structures, organization and, particularly, legal and taxation problems, which are apt to be quite complex in most Latin American countries.

So they need somebody to hold their hand. The first side of COIA I stress is that it would be an organization that could give them all these varying sorts of help and guidance, without which I do not think they will venture into the unknown.

[*Traduction*]

tion technique et du grand succès de la petite entreprise que des grandes.

Cela s'explique assez facilement. Les grandes entreprises ont tendance à s'installer dans les grandes villes. Donc le reste du pays reste intact, et ce, presque de toutes les façons imaginables, parce qu'un très grand nombre de ces grandes industries produisent des biens que la grande majorité de la population ne peut acheter.

Pour qu'il y ait un développement uniforme dans ces pays, il faut que les industries s'installent dans toutes les régions. Compte tenu de la situation actuelle du développement, ces industries doivent être parfois rudimentaires et, certes, plus petites que moyennes. Elles ont besoin d'aide. Elles n'ont pas besoin autant d'argent, parce que mon expérience en tant que banquier me dit que si un projet est viable, il est toujours possible de trouver des fonds pour le lancer. Ce dont on a besoin surtout, c'est de l'aide technique, de la technologie et particulièrement des services administratifs et de gestion.

Maintenant, n'étant plus au Pérou et ayant visité une bonne partie du Canada, il m'est apparu qu'il y a un potentiel idéal de co-participation entre ces petites industries et les petites industries canadiennes. Mes sept années d'expérience au sein de l'ACAL m'ont montré que cela était très vrai; il y a de nombreuses petites et moyennes entreprises canadiennes qui s'intéressent au même genre de production que les industries latino-américaines dont je parle et qui ont aussi besoin de marchés plus grands. Alors, bon nombre de ces industries ont vraiment exploré le marché canadien presque au maximum.

L'idée de l'ACIE était de rapprocher les deux marchés en leur donnant de l'aide, parce que même certaines grandes entreprises canadiennes et certainement les petites connaissent très peu l'Amérique latine. Non seulement elles ne la connaissent pas, mais elles sont aussi mal informées. On croit encore à ce que j'appelle le mythe de l'Amérique latine, lequel veut que ces pays ne paient pas leurs dettes, qu'ils sont tous malhonnêtes, qu'ils ne connaissent rien aux affaires et ainsi de suite. Alors il faut tout d'abord informer l'industrie canadienne.

Alors il faut aider l'industrie à explorer les marchés. L'industrie est terrifiée et j'utilise le mot à bon escient. J'ai constaté que certaines industries ont une vive crainte d'aller à l'étranger, de se rendre dans ces régions complètement inconnues. Il faut donc les aider à s'y rendre et à faire de l'exploration.

Ensuite, il faut aider l'industrie à faire des études de faisabilité, ce qu'elles n'ont probablement jamais eu à faire dans ce genre de contexte. Elles ont certainement besoin d'aide dans le domaine des structures financières, de l'organisation et, particulièrement, en ce qui concerne les problèmes juridiques et de fiscalité, lesquels sont susceptibles d'être très compliqués dans la plupart des pays d'Amérique latine.

Elles ont donc besoin de quelqu'un pour les guider. L'ACIE doit être d'abord et avant tout un organisme qui offre toute cette gamme de services d'aide et d'orientation, sans lesquels je ne crois pas qu'on s'aventure dans des entreprises de co-participation.

[*Text*]

But then one must add a feature of COIA, which is by no means original, but which I think is the key to the whole thing: This larger, more powerful institution should then take a very small equity participation in the joint project. When I say small, I mean something in the order of 10 to 15 per cent. Now, the point of that is that a Canadian investor going into a joint project might know that he could come to his bank here in Canada, or to IT&C or External, for advice; but, to get advice from somebody not concerned is not the same as having a partner who is himself involved. There is the feeling, which I think has been proved by experience, that, if you feel that "big brother is with you, and then if you get into some difficulty with the host government or in some other way, you have a really powerful ally who is involved, not on the sidelines, but right in the company.

I suppose that I perhaps learnt what I call this key aspect of COIA by knowing something about the International Finance Corporation, which works on really the same principle—on a bigger scale, but the same principle of taking a small equity participation and being involved—and, more particularly, something about another body, the very big, private, Latin American investment institution called ADELA. I do not know whether it has been brought to your attention. ADELA is an acronym. I can never remember what it originally stood for, but it is always known now as the ADELA Investment Corporation. I might draw to your attention, Mr. Chairman, that its headquarters are in Lima, and I think you would find it of great interest to talk to whoever is now the managing director. I do not know—I used to know the founding director very well, but there are bound to be some admirable people there. They would, I think, reinforce what I am saying about COIA, again on a much bigger scale. They go and look for projects. They find a foreign partner. They help them to work out the whole project—the structure, the financing, et cetera, and then they take their participation. They argue, as IFC has argued, and as I have mentioned, that that is a much more powerful psychological support, I think, factual support, than being an onlooker who can give advice when the time comes.

• 1555

I will not go into the other details of COIA. There are some various, I think, quite interesting points: that it would need some government help in paying its working expenses to start with, but it must be run by businessmen, because there is only one sort of man who can ever judge a project and that is somebody who has been doing it for 20 or 30 years. It is a flair. You look at cash flows and you look at this, that and the other, but in the end you trust your nose, your experience.

I venture to put that forward as, I think, a very important aspect of Canadian-Latin American relations, not only the big investor, not only the multinational corporation, but the smaller Canadians, who have probably a very good product, some admirable technology, some good management, who could go

[*Translation*]

Mais là s'ajoute une autre caractéristique de l'ACIE qui n'est pas tellement originale mais qui constitue quand même la clé de toute la chose—cette institution plus grande et plus puissante devrait prendre une très petite part participation aux projets de co-participation. Quand je dis petite, je veux dire quelque chose de l'ordre de 10 à 15 p. 100. Maintenant, l'investisseur canadien désireux de se lancer dans un projet en co-participation sait qu'il peut s'adresser à sa banque ici au Canada ou au ministère de l'Industrie et du Commerce ou aux Affaires extérieures pour des conseils, mais ce n'est pas la même chose que d'obtenir l'aide d'un partenaire qui est lui-même engagé dans l'affaire. On a l'impression et je pense que l'expérience l'a démontré, que, si le grand frère est là lorsqu'on éprouve des difficultés avec le gouvernement hôte ou toute autre sorte de problèmes, on a un allié très puissant qui est engagé dans les affaires, directement dans la compagnie.

J'ai probablement pris connaissance de cet élément clé de l'ACIE en me renseignant au sujet de la Société internationale de financement qui fonctionne selon le même principe—quoique à plus grande échelle—de participation à l'entreprise, et plus particulièrement, en me renseignant au sujet d'un autre organisme, la très grande institution d'investissements latino-américaine, une institution privée appellée ADELA. Je ne sais pas si vous en avez entendu parler. ADELA est un acronyme. Je ne me souviens jamais de ce qu'il représente, mais on en parle toujours comme de la société d'investissement ADELA. Je pourrais peut-être vous signaler, monsieur le président, que son siège social est à Lima, et je pense qu'il serait très intéressant de discuter avec le directeur administratif en place. Je ne sais pas ... je connaissais très bien le directeur fondateur, mais vous allez sûrement y trouver des gens très bien. Je pense qu'ils vont confirmer ce que je disais au sujet de l'ACIE, bien que leurs opérations s'effectuent sur une beaucoup plus grande échelle. ADELA cherche des projets. Elle trouve des sociétés étrangères. Elle les aide à élaborer tout le projet ... la structure, le financement, et cetera, ensuite elle prend sa part d'intérêts. Comme la société internationale de financement l'a dit, et comme je l'ai mentionné, ADELA dira qu'elle constitue un appui beaucoup plus psychologique, je pense, du fait qu'elle participe directement aux projets et qu'elle peut donner des conseils en temps opportun.

Je ne vais pas donner plus de détails au sujet de l'ACIE. Il y a divers points assez intéressants, je pense: elle aurait besoin d'aide gouvernementale pour défrayer ses coûts d'exploitation au début, mais l'agence doit être dirigée par des hommes d'affaires, parce que les seules personnes capables de juger d'un projet, ce sont les personnes qui travaillent dans le domaine depuis 20 ou 30 ans. C'est une question de flair. Vous étudiez les liquidités et examinez autre chose, ensuite vous vous en remettez à votre intuition, à votre expérience.

Je pense que cela est un aspect très important des relations entre le Canada et l'Amérique latine ... ce ne sont pas seulement les grands investisseurs, les grandes sociétés multinationales, mais aussi les petites entreprises canadiennes qui ont probablement un très bon produit, une technologie bien

[*Texte*]

and be partners with approximately the same sort of sized companies in Latin America, always remembering that they must be minority partners. In some countries, by law, you cannot have more than 50 per cent, but you are very wise if, whether there is a law or not, you do not attempt to. If one may mention one Canadian company that has been a pioneer in that, there is Canada Wire and Cable, who started doing this getting on to 20 years ago. They have never had more than 34 per cent in any of their joint ventures, all of which have been highly successful. Emphasizing a point that again, perhaps, might be of interest to you as you look at the scene in Latin America, they say it takes about two years to make up your mind on your partner, whether he is trustworthy, efficient, and so on, and once you have made up your mind, we hope successfully—that he is a trustworthy partner—then you will have nothing to fear about being a minority shareholder and this is, I think, another key.

If I could mention one other thing, so that I do not forget it, because I hope some of the questions will come back to regionalization, the importance of regionalization, there are principally four regional groupings in Latin America: There is LAFTA, the Latin American Free Trade Area, with headquarters in Montevideo, which really has not been much of a success; it is much too big and it has been hampered by rivalry, particularly between Brazil and Argentina, and it really has not accomplished very much. There is the Caribbean, CARIFTA, which has been not unsuccessful; and the Central American Common Market, which was very successful 25 or 30 years ago and now has got caught up in all the political troubles.

But then there is the Andean Community, which I knew very well because I, of course, was in touch with it daily, almost, in Peru. It has been lucky enough to have some outstandingly intelligent and efficient Latin Americans running it and has been, up to the time I knew it, three or four years ago, a model, a paragon, of sticking to its timetable and arriving at agreements on time, and so on, and it arrived at some very difficult agreements, such as on petrochemicals and automobiles. Its headquarters are in Peru, as you probably know, and the secretary general, who is a very old friend of mine, I do commend to you particularly. He has been their ambassador in Russia, he has been their economic director in external affairs, Pepe de la Puente. You will find him a most delightful, as well as intelligent, man who speaks faultless English, and I think you would find his comments of great interest to you.

• 1600

The Chairman: Thank you very much, Mr. Lubbock. I believe Bob Miller has noted the name of the now president of MDN, is that it?

Mr. Lubbock: There is a commission of three, and the Secretary-General.

[*Traduction*]

avancée et une gestion efficace qui pourraient participer avec des sociétés d'à peu près la même envergure en Amérique latine, en n'oubliant pas qu'elles doivent toujours être des partenaires minoritaires. Dans certains pays, par la loi, vous ne pouvez posséder plus de 50 p. 100, mais si vous êtes très sage, qu'il existe une loi ou non, vous n'essaierez pas d'en avoir davantage. Une société canadienne a fait oeuvre de pionnier dans ce secteur, il s'agit de la *Canada Wire and Cable*, qui s'est lancée dans cette entreprise il y a déjà 20 ans. Elle n'a jamais possédé plus de 34 p. 100 de toutes ces entreprises en co-participation, qui ont toutes très bien réussi. Je voudrais vous parler d'une chose qui est susceptible de vous intéresser dans vos travaux sur l'Amérique latine: on dit qu'il faut mettre environ deux ans pour vous faire votre opinion sur votre associé, pour savoir s'il est digne de confiance, efficace et ainsi de suite, et après que vous avez choisi un partenaire digne de confiance, vous n'aurez plus rien à craindre du fait d'être actionnaire minoritaire, et cela, je pense, est un autre élément clé.

J'aimerais mentionner une autre chose, avant de l'oublier, car j'espère avoir des questions sur la régionalisation, c'est l'importance de ce phénomène; il existe principalement quatre régions en Amérique latine: il y a la LAFTA, soit la région de libre échange de l'Amérique latine dont le siège social se trouve à Montevideo et qui n'a pas eu tellement de succès; elle est beaucoup trop grande et est aux prises avec une grande rivalité particulièrement entre le Brésil et l'Argentine, et elle n'a pas réussi à accomplir grand-chose. Ensuite il y a les Caraibes, CARIFTA qui n'a pas été sans succès, et le marché commun d'Amérique centrale, qui a eu beaucoup de succès il y a 25 ou 30 ans déjà et qui maintenant est aux prises avec des problèmes politiques.

Ensuite il y a la communauté andine, que j'ai très bien connue évidemment pour avoir été en contact presque quotidien avec elle au Pérou. Elle a eu le bonheur d'être dirigée par des latino-américains très intelligents et très efficaces et jusqu'au moment où j'ai quitté le pays il y a trois ou quatre ans, elle constituait un modèle, un exemple d'institution qui respecte les délais et qui parvient à arriver à des ententes en temps opportun, et ainsi de suite, et qui a conclu des accords très difficiles dans le domaine des produits pétro-chimiques et de l'automobile. Le siège social se trouve au Pérou, comme vous le savez probablement; je vous recommanderai particulièrement de rencontrer le secrétaire général, qui est un très vieil ami à moi. Il a été ambassadeur de la communauté andine en Russie et directeur des affaires économiques aux Affaires extérieures, il s'agit de Pepe de la Puente. Vous allez trouver en lui un homme des plus agréables et des plus intelligents, qui parle un anglais impeccable, et je pense qu'il aurait des choses très intéressantes à vous dire.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Lubbock. Je pense que Bob Miller a pris en note le nom du président actuel, est-ce exact?

M. Lubbock: Il s'agit d'une commission composée de trois membres et du secrétaire général.

[*Text*]

The Chairman: Well, we will make a point of meeting with him. The last time we met, Mr. Lubbock, I think you used the word "paranoia" in describing the feelings of the U.S.A. towards communism and marxism, but since then quite a few events have happened and changed the picture some. On the one hand, the conflict of South Atlantic and,on the other hand, the project to build a pipeline from Siberia to the heart of Western Europe and the ban the Americans are trying to impose on some of the material used. I wonder whether this is not all so blindly led that it is going to erode the credibilty and the prestige of the U.S.A. in the world by these positions, which are not tuned to reality, which lack sensitivity regarding movements of countries of Central America towards building new kinds and new models of society for themselves. Is this not going to hurt the U.S.A. a great deal in terms of their credibility and prestige?

Mr. Lubbock: Well, I would not presume to know anything more about the U.S.A. and Latin America today than the newspaper readout, but going back to previous experience I would say it probably would.

You see, answering your question a little indirectly, one of the tremendous advantages which I have always found in Latin America is being a Canadian and not an American. I have seen cases of a Canadian walking in on a minister or businessman not having explained or the man having been briefed exactly who he was. The Latin American taking the accent to be generally North American, assumed he was American, but the moment he put a Maple Leaf up, which we always advise them to do, the whole atmosphere changed, and that is not an exaggeration. I think the reason is, again, very simple; however much they look for American money and technology and investments and so on, they are always terrified of being overwhelmed or taken over. They are not frightened of Canada because they know we could not even if we wanted to. They also know, and this was always to me very apparent, Canada is in the strange position of being a highly developed but still developing country. Therefore they feel that Canada has, or ought to have at any rate, but has up to a certain extent, some sympathy with their development problems. I remember meeting in Mexico at a CALA meeting with our Mexican counterparts. Somebody in the forestry, pulp and paper industry—no in the fisheries it was, had some problem, and somebody said to him, well surely you have been to your friends in the States and he said: No, no; they are so far advanced that they have forgotten what a problem like ours is, but we found somebody in British Columbia who has only fairly recently solved this particular problem and therefore is suitable to . . .

In that case, in that sense, in those two senses, I think the U.S.A probably will suffer for these moves and will be the more suspect and, in a sort of back to front way, that may again leave a better position for Canada.

[*Translation*]

Le président: Eh bien, nous allons nous arranger pour le rencontrer. La dernière fois que nous vous avons vu, monsieur Lubbock, je pense que vous avez employé le mot «paranoia» pour décrire le sentiment qu'éprouvent les USA à l'égard du communisme et du maxisme, mais depuis ce temps-là, plusieurs événements se sont produits et la situation a changé. Il y a eu, d'une part, le conflit dans l' Atlantique Sud et, d'autre part, le projet d'aménagement d'un pipeline de la Sibérie au coeur de l'Europe occidentale et l'interdiction qu'essaient d'imposer les Américains sur certains matériaux. Je me demande si ces prises de position ne vont pas miner la crédibilité et le prestige des États-Unis dans le monde, position qui ne reflète pas bien la réalité et qui ne tient pas bien compte des efforts de pays de l'Amérique centrale pour se donner un nouveau genre ou un nouveu modèle de société. Est-ce que cela ne va pas nuire beaucoup à la crédibilité et au prestige des États-Unis?

M. Lubbock: Eh bien, je ne prétends pas en connaître plus que les journaux au sujet des États-Unis et de l'Amérique latine d'aujourd'hui, mais selon l'expérience du passé, je dirais que oui, la crédibilité et le prestige des Américains vont probablement en souffrir.

Voyez-vous, pour répondre indirectement à votre question, j'ai toujours trouvé que le fait d'être Canadien et non Américain constituait un énorme avantage en Amérique latine. J'ai vu des exemples où un Canadien n'ayant pas bien expliqué qui il était au ministre ou à l'homme d'affaires qu'il visitait, était accueilli froidement par son hôte latino-américain qui le prenait pour un nord-américain, jusqu'à ce que le Canadien dise qu'il venait du Canada, comme on lui conseille toujours de le faire, et voie l'atmosphère changer complètement, et je n'exagère pas. Je pense que la raison est très simple: pour autant qu'on cherche à obtenir des fonds, de la technologie et des investissements américains et ainsi de suite, on craint toujours de se faire écraser ou de se faire prendre ses affaires. On ne craint pas le Canada parce qu'on sait qu'il n'en serait pas capable même s'il le voulait. On sait également, et cela m'a toujours paru manifeste, que le Canada se trouve dans une situation étrange: il est à la fois un pays très industrialisé, mais aussi toujours en développement. On estime donc que le Canada a ou devrait du moins avoir dans une certaine mesure une certaine sensibilité à l'égard des problèmes de développement. Je me souviens d'une rencontre au Mexique lors d'une réunion de LACAL avec nos homologues mexicains. Quelqu'un du domaine de l'industrie forestière et des pâtes et papier—non, c'était quelqu'un des pêches—avait un problème et on lui avait dit: «Eh bien, vous avez sûrement communiqué avec nos amis américains», et il a répondu: «non, non, ils sont trop avancés et ils ont oublié le genre de problèmes que nous pouvions avoir, mais nous avons trouvé quelqu'un en Colombie-Britannique qui venait tout juste de résoudre ce problème particulier et qui était donc tout désigné pour . . .»

Dans ce cas, sous ces deux rapports, je pense que les États-Unis vont probablement payer les positions qu'ils ont adoptées et susciter encore plus de méfiance; par voie de conséquences, cela va peut-être favoriser davantage le Canada.

[*Texte*]

The Chairman: Yes. I could agree with this, but it will also compromise the whole project of the Caribbean basin. It seems that we hear very little of it. Of course focus was put on the South Atlantic, but I am sure that this basin plan was inspired by your projects, the Canadian overseas investment agency, but it does not seem to be taking off rapidly. We hear very little of it and I wonder whether it does not become now the responsibility of Canada to take the initiative and push this project if it deserves to be pushed, if it has any chances of succeeding and if it responds to the needs of the countries of the region.

Mr. Lubbock: Yes, again I can not pretend to be particularly well informed on this Caribbean venture. The little I have seen makes me a little suspicious of it. The way the Americans started it, it seemed to me much more for their—well, perhaps that is unfair—as much for their benefit as for the people in the Caribbean. But certainly nothing that I have seen about it, and I may be misinformed, brings it anything like COIA. I have not read anything which makes me suggest that it covers the points in a direct personal way which COIA would. I cannot say, from what I have seen, I have a great deal of faith in it.

• 1605

And why I come back to COIA, another perhaps interesting comment on it, is that in 1976, just after I had left CALA, the then president of CIDA organized quite a big and very effective conference with some very leading Latin Americans—a most interesting lot—and during the discussion, the Peruvian, who is an old friend of mine but without any collaboration with me, got up and said, what we really need in Canada and then he pretty well described COIA. There was no collusion, I can promise you.

At that time, Mr. Gérin-Lajoie was quite interested in COIA but it rather fell apart. But that was a bit of evidence that from the receiver's end, this was exactly what they were looking for.

The Chairman: Mr. Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman.

I am very happy that our guest, Dr. Lubbock, is with us again today.

Have you been in Latin American recently, yourself? Have you visited there recently?

Mr. Lubbock: No, and I should make that very clear. I am here under rather false pretences. I bave not been in Latin America for four-and-a-half years. I am really speaking from the experience of up to that point firsthand. I try to keep in touch, but one thing that I have learned in my long life is that standing at a distance is of very little value. You have to be in the thing and smell it and live it. And so, I will confess, I am not immediately up to date, though I think the basic things I am talking about have not changed.

[*Traduction*]

Le président: Oui. Je suis d'accord sur ce point, mais cela ne va-t-il pas compromettre aussi tout le projet du bassin des Caraibes. On semble en entendre parler très peu. Evidemment, on a mis l'accent sur l'Atlantique Sud, mais je suis convaincu que ce projet a été provoqué par vos projets de l'Agence canadienne d'investissements à l'étranger, mais il ne semble pas avancer rapidement. Nous en entendons parler très peu et je me demande s'il n'appartient pas maintenant au Canada de prendre l'initiative et de le faire avancer s'il est valable, s'il a des chances de réussir et s'il répond aux besoins des pays de la région.

M. Lubbock: Oui, encore là, je ne peux prétendre en connaître plus que vous sur ce projet des Caraïbes. Le peu que j'en sais suscite certains doutes chez moi. La façon dont les Américains ont commencé le projet, il me semble que c'était beaucoup plus pour leurs . . . ce n'est peut-être pas juste . . . mais autant pour leurs propres profits que pour celui des habitants des Antilles. Mais, d'après ce que j'en ai vu, et je suis peut-être mal renseigné, ils ne font rien par rapport à ce que l'ACIE pourrait faire. Je n'ai rien lu qui me permette de croire qu'ils interviennent directement de façon personnelle comme le ferait l'ACIE. Je ne peux pas dire, d'après ce que j'ai vu, que j'ai beaucoup confiance.

La raison pour laquelle je reviens à l'ACIE—autre commentaire intéressant là-dessus—c'est qu'en 1976, juste après que j'ai quitté l'ACAL, le président de l'ACDI de l'époque avait organisé une grande conférence très efficace avec certains dirigeants latino-américains—un groupe des plus intéressants—et au cours des discussions, le Péruvien, un vieil ami à moi, a déclaré, sans que je lui en aie soufflé mot, que ce dont le Canada avait besoin c'était un organisme comme . . . et il s'est mis à décrire l'ACIE. Il n'y avait pas eu de collusion, je vous l'assure.

A ce moment-là, M. Gérin-Lajoie s'intéressait beaucoup à l'ACIE, mais rien ne s'est matérialisé. Cela montrait ce qu'on attendait du côté de l'Amérique latine.

Le président: Monsieur Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président.

Je suis très heureux que notre invité, M. Lubbock, soit avec nous aujourd'hui.

Êtes-vous allé en Amérique latine dernièrement? Avez-vous fait une visite récente là-bas?

M. Lubbock: Non, et je tiens à ce que cela soit très clair. Ma présence ici tient à des prétextes plutôt faux. Je ne suis pas allé en Amérique latine depuis quatre ans et demi. Je parle de mon expérience antérieure. J'essaye de me tenir au courant, mais une chose que j'ai apprise au cours de ma longue vie, c'est que cela vous apporte très peu d'être éloigné. Il faut que vous soyez dans le bain pour vraiment comprendre. Alors je vous l'avoue, je ne suis pas tout à fait à jour, mais je pense que les choses dont je vous parle n'ont pas vraiment changé.

[*Text*]

Mr. Ogle: The reason why I was asking was because I do think there have been quite serious political changes in the last four or five years in Latin America—Central America, in particular—all over Latin America. I think the witnesses we had yesterday, in their opinion, because it is opinions, thought that the Falkland/Malvina incident has, in a sense, changed Latins quite profoundly, in their way of looking at the United States, for instance, or looking at outsiders almost. That is the reason why I asked if you had had any personal experience there recently.

Mr. Lubbock: No, not immediately. Obviously, I have been very much interested in what would be the effect of the Falklands affair—the deplorable Falklands affair—on our relationship with Latin America.

I think there are two ways of looking at it, as several friends of mine who know Latin America well have said. Argentina has never been very popular, to put it mildly. In fact, it has been rather the odd-boy out and I suspect, and it is only a suspicion, that there were quite a lot of Latin Americans who were quite glad to see Argentina brought to heel a bit. I do not think in that sense that it is going to harm the relationship between my country, Great Britain, and Latin America, but I do think that it is going to harm even more the relationship with the U.S.A.

Understandably—I was going to say unreasonably—but I think understandably, they were supposed to be a part of the Rio Pact, that everybody stood together when one country of the OAS was in trouble and instead of that, they sided with somebody outside, on the other side. I think Argentina, certainly, will take a long time to forgive that. I rather think some of the other Latin American countries may not have liked it very much, in principle. That is apart from their feelings about Argentina itself. But I would think that the relationship with the U.S.A. may be definitely harmed.

Mr. Ogle: Yes, that is fine. that is an interesting opinion and one I think is shared by a lot of people today who are observing the situation.

A question with regard to CALA. This is going to sound a bit theoretical, but CALA has been working more or less in countries that have decided to sort of follow a capitalistic route to development—

Mr. Lubbock: No, sir.

Mr. Ogle: Not necessarily?

• 1610

Mr. Lubbock: No sir. I can say that rather categorically because I created the thing; it was my idea from the first, and then I got one or two big businesses to back me.

No, it was to cover the whole of Latin America and the Caribbean indiscriminately wherever we thought we could do

[*Translation*]

M. Ogle: La raison pour laquelle je vous le demandais, c'est que, à mon avis, il s'est produit des changements politiques assez sérieux au cours des quatre ou cinq dernières années en Amérique latine—en Amérique centrale en particulier—et partout en Amérique latine. Je pense que nos témoins hier ont exprimé l'opinion, et c'est vraiment une opinion, que l'incident des Malouines, a dans un certain sens, changé assez profondément l'attitude des Latino-Américains à l'égard des États-Unis, entre autres, ou à l'égard de presque tous les étrangers. C'est la raison pour laquelle je vous ai demandé si vous aviez passé quelque temps là-bas dernièrement.

M. Lubbock: Non, pas dernièrement. Evidemment, je me suis beaucoup intéressé aux effets de l'affaire des Malouines, de la triste affaire des Malouines, sur nos relations avec l'Amérique latine.

Je pense qu'il y a deux façons d'aborder la question, comme plusieurs de mes amis qui connaissent l'Amérique latine l'ont dit. L'Argentine n'a jamais été très populaire et c'est un euphémisme. En fait, l'Argentine a toujours été un peu à part et je soupçonne, sans en être certain, qu'un assez grand nombre de Latino-Américains sont bien contents de voir l'Argentine se faire mettre au pas. En ce sens, je ne crois pas que cela va nuire aux relations entre mon pays, la Grande-Bretagne, et l'Amérique latine, mais je pense que cela va nuire davantage aux relations avec les États-Unis.

Il est compréhensible—j'allais dire raisonnable—mais je pense que c'est compréhensible que, les États-Unis étant soi-disant partie au Pacte de Rio, tout le monde se tienne ensemble lorsqu'un pays de l'OEA est en difficulté, mais c'est le contraire qui s'est produit, les Américains se sont rangés de l'autre côté. Je pense que l'Argentine va certainement mettre beaucoup de temps avant d'oublier cela. Je serais porté à croire que d'autres pays de l'Amérique latine n'ont pas tellement prisé cette prise de position, en principe. Cela est différent de l'attitude envers l'Argentine comme telle. Mais je pense que les relations avec les États-Unis sont définitivement compromises.

M. Ogle: Très bien. C'est une opinion intéressante partagée, je pense, par un grand nombre de personnes qui observent la situation aujourd'hui.

Une question au sujet de l'ACAL. Cela va peut-être sembler un peu théorique, mais l'ACAL traVaille ni plus ni moins avec des pays qui ont opté pour les voies capitalistes du développement . . .

M. Lubbock: Non, monsieur.

M. Ogle: Pas nécessairement?

M. Lubbock: Non, monsieur. Je puis répondre plutôt catégoriquement, car c'est moi qui ai créé cela, c'est moi qui en ai eu l'idée avant qu'une ou deux grosses entreprises viennent m'appuyer.

Non, il s'agissait de couvrir l'ensemble de l'Amérique latine et des Antilles afin d'améliorer les relations entre le Canada et

[*Texte*]

good to Canada-Latin America relations. We did in fact. I travelled to all countries; we had representatives of all countries at our conferences; and we did not draw any distinction at all between the type of government or anything.

Perhaps I should say to start with that the reason I first wanted to start CALA was simply because, living in Latin America and being deeply interested in Canada where I had lived before, I was so depressed by the lack of Canadian interest in Latin America. The first idea, as I put it forward to Grant Glassco, was simply that we should fly the Latin American flag and get people to rally round who were interested, be a focal point. This was a general information campaign, you might say—as I say, to destroy what I called the mythology.

Of course, we had to concentrate on the business aspect because we were supported by business companies. They were our members; they provided our income apart from one or two smallish grants from the government, from External and CIDA. So naturally, as I say, we concentrated more on the business aspects of the relationship, though I had always hoped that CALA could grow to a point where it could also touch the cultural, educational and other aspects of the relationship. But we drew no distinction between the countries.

Mr. Ogle: But in actual fact now—were you in Cuba, for instance? Did CALA operate in Cuba?

Mr. Lubbock: In Cuba?

Mr. Ogle: Yes.

Mr. Lubbock: Well, essentially it operated everywhere. We invited Cubans to our meetings and they came. I would see the Cuban ambassador as often as I would see any other Latin American ambassador. As I say, they sent quite high-up representatives to most of our conferences. I could not tell you how much business that presented. In fact, I could not tell you that of any country because we did not know the indirect results of what we were doing. But certainly we dealt with Cuba on the same basis.

Mr. Ogle: I guess I may be misunderstanding a little the direction it took in the early stages. It was more of a kind of a ferment, was it?

Mr. Lubbock: A what?

Mr. Ogle: Was it a kind of a ferment, a yeast, to make the combinations?

Mr. Lubbock: Yes. It was a source of information, a stimulus, an encouragement. It was a prodding. It was trying to open Canadians' eyes to the immense possibilities in Latin America.

Mr. Ogle: I do not know many people in it personally except I generally get invited every year to their meeting here. I had a feeling it was so strongly business oriented that I just could not get any other feeling.

[*Traduction*]

l'Amérique latine. C'est ce qui s'est passé. Je suis allé dans tous les pays; nous avons eu des représentants de tous les pays à nos colloques; nous n'avons fait aucune distinction entre les gouvernements d'un type ou d'un autre.

Peut-être devrais-je dire tout d'abord que, si j'ai voulu mettre sur pied cette association, c'était tout simplement parce que, vivant en Amérique latine et m'intéressant beaucoup au Canada où j'avais vécu auparavant, j'étais très malheureux de voir que le Canada ne s'intéressait pas plus à l'Amérique latine. Comme je le précisais à Grant Glassco, l'idée était simplement d'arborer le drapeau latino-américain qui pourrait être le point de ralliement des gens désireux de s'intéresser à la question. Il s'agissait essentiellement d'une campagne d'information visant à détruire certains mythes.

Il est certain qu'il nous a fallu nous concentrer sur des questions commerciales, étant donné que nous étions appuyés dans cette initiative par des sociétés commerciales. Elles étaient nos membres, elles nous fournissaient des revenus nécessaires, à l'exception d'une ou deux petites subventions reçues du gouvernement, des Affaires extérieures et de l'ACDI. Donc, naturellement, nous nous sommes davantage occupés des relations commerciales, même si j'ai toujours espéré que cette association deviendrait également active dans les domaines culturels, éducatifs et autres. Néanmoins, nous n'avons fait aucune distinction entre les différents pays.

M. Ogle: Mais avez-vous vraiment eu des activités à Cuba, par exemple? Votre association a-t-elle agi à Cuba?

M. Lubbock: A Cuba?

M. Ogle: Oui.

M. Lubbock: Nous sommes intervenus à peu près partout. Nous avons invité les Cubains à nos réunions et ils sont venus. Je voyais l'ambassadeur cubain aussi souvent que tout autre ambassadeur latino-américain. Je répète qu'ils ont envoyé des représentants assez haut placés à la plupart de nos colloques. Je ne puis vous dire ce que cela a donné sur le plan commercial. Je ne puis d'ailleurs vous le dire pour aucun de ces pays, car nous ne connaissions pas les résultats indirects de notre action. Il est toutefois évident que nous avons traité avec Cuba comme avec tout autre pays.

M. Ogle: Peut-être que je ne comprends pas très bien l'orientation prise au tout début. Il s'agissait plutôt d'une espèce de ferment, n'est-ce pas?

M. Lubbock: Pardon?

M. Ogle: Était-ce une sorte de ferment, de catalyseur?

M. Lubbock: Oui. C'était une source d'informations, un stimulant, un encouragement. Il s'agissait de provoquer certains contacts. D'essayer d'ouvrir les Canadiens aux immenses possibilités qui existent en Amérique latine.

M. Ogle: Je ne connais pas personnellement beaucoup de monde là-dedans sinon que l'on m'invite en général tous les ans à la réunion qui a lieu ici. J'avais l'impression que c'était

[*Text*]

Mr. Lubbock: Oh, it was, as I say. It was necessarily so because we depended entirely on business subscriptions for our income, and clearly the companies were not interested in culture and education and art and I do not know what else. Oh, yes, it had to concentrate on business, very much so, although I did try to make it a source of information for anybody. For instance, I covered Canada two years running to a great number of Canadian clubs and rotaries. So it was, again, trying to spread an awareness of Latin America, but our conferences, our missions, our bilateral business committees, which we had with three or four countries, of course were all on business.

Mr. Ogle: That is why I was wondering. I would have a feeling that they would direct themselves to places where the development was taking place in the model that would best suit that kind of business interest coming. For instance, today I would take Nicaragua or someplace, a country like that that is sort of taking a different model than, say, Brazil or Peru or Chile 20 years ago.

Mr. Lubbock: Yes. Of course, in my time I was not facing that sort of position in Central America. But whether it was more or less military government, more or less right- or left-wing, I do not think made, really, any difference. Of course, it made a difference in this sense—and this is not a political sense so much as an economic sense: you did not find people as keen to go to Paraguay or Haiti or Bolivia as to Chile, Peru, Colombia, Venezuela and of course Mexico, Brazil, Argentina. But that was more because there simply were not such business opportunities. I mean a country like Paraguay was jolly nearly impossible to do business in. And Haiti, too. We never had a mission there, and I do not remember that we ever had people to our conferences. So people tended obviously to go where they saw the opportunities.

• 1615

I think the only emphasis I can say that we gave, or that I tried to give, was the Andean community, which had begun about three years before I started CALA. I did that because, not only were the countries of the Andean community, Chile, Peru, Equador, Colombia, Venezuela, promising places for business but, also because, once you were in one of the Andean community countries, you had advantages with the other four or five. You see, it had a common external tally. Once you were inside the net, you had certain advantages. So it is true; I did encourage as much as I could the interest in ANCOM for that reason, but not to exclude other countries.

Mr. Ogle: I have just one little question on the future of CALA in Latin America. Many of the countries are running at such high inflation rates now, and have such heavy external debts, that the business climate, I would say, is a little touchy

[*Translation*]

tellement orienté sur le monde des affaires que cela ne pouvait rien faire d'autre.

M. Lubbock: En un sens, vous avez raison, je vous le disais bien. Cela ne pouvait être autrement, étant donné que financièrement, nous dépendions entièrement des entreprises et qu'il est certain que ce n'est pas la culture, l'éducation et les arts, etc., qui les intéressaient. Il fallait certes que nous nous concentrions sur les affaires, même si j'ai essayé d'en faire une source d'information pour quiconque cela pourrait éventuellement intéresser. Par exemple, j'ai pendant deux ans parcouru le Canada en passant par de très nombreux clubs et clubs rotariens canadiens. Là encore, il s'agissait d'essayer de sensibiliser la population aux problèmes de l'Amérique latine, mais nos conférences, nos missions, nos comités bilatéraux d'entreprise, mis sur pied avec trois ou quatre pays, étaient évidemment tous orientés sur les affaires.

M. Ogle: C'est pourquoi je me posais la question. J'avais bien l'impression qu'ils se seraient orientés là où il y avait des possibilités de développement qui intéressaient spécialement leurs affaires. Par exemple, je prendrai aujourd'hui le Nicaragua ou un autre pays comme cela, qui choisit un modèle différent du Brésil, par exemple, du Pérou, ou encore du Chili il y a 20 ans.

M. Lubbock: En effet. Il est évident qu'à mon époque je ne me trouvais pas dans ce genre de situation en Amérique centrale. Mais qu'il s'agisse plus ou moins d'un gouvernement militaire, d'un gouvernement de droite ou de gauche, cela ne faisait pas de grande différence. Il est certain que la différence était plus économique que politique: il était plus difficile de trouver des gens pour aller au Paraguay ou en Haïti, ou encore en Bolivie qu'au Chili, au Pérou, en Colombie, ou au Vénézuela et, bien sûr, au Mexique, au Brésil ou en Argentine. Mais c'était plutôt parce qu'il n'y avait pas autant de possibilités de commerce. Je veux dire qu'un pays comme le Paraguay était presque impossible. Haïti également. Nous n'avons jamais eu de mission là-bas et je ne me souviens pas que nous ayons jamais eu des gens de ces pays à nos conférences. Il est donc évident que les gens avaient tendance à aller où ils pensaient avoir quelques possibilités.

Si l'on insiste sur quelque chose, si j'ai essayé d'insister sur quelque chose, c'est bien sur la communauté andine et cela, déjà trois ans avant que je ne fonde l'Association. Il y avait en effet non seulement les pays de la communauté andine, le Chili, le Pérou, l'Equateur, la Colombie, le Venezuela, qui étaient très prometteurs pour les affaires, mais c'est aussi que vous trouvant dans un de ces pays, vous bénéficiez d'avantage auprès des quatre ou cinq autres pays. Il y avait donc vis-à-vis de l'extérieur un dénominateur commun. Une fois entré, vous pouviez en profiter quelque peu. C'est donc vrai; j'ai encouragé autant que possible nos membres à s'intéresser à la communauté andine sans toutefois exclure les autres pays.

M. Ogle: J'aurais simplement une question rapide sur l'avenir de l'Association en Amérique latine. Beaucoup de ces pays ont maintenant des taux d'inflation tels et des dettes extérieures telles que le climat des affaires est pour le moins très

[*Texte*]

if nothing more. How do you look upon the future with the information you have in hand now?

Mr. Lubbock: I think my answer would be again that I would put my main faith in the Andean community countries. Argentina, we know, is in a frightful mess. Brazil has had its difficulties both debt-wise and inflation-wise and, while again I may not be fully informed, I have yet to see what I would call a proper interest, by those who are running the country in the rural areas, the small communities and small business. They have always been run ever since the days of the death of Roberto Campos on that iniquitous trickle-down theory: make all your wealth in the centre and, one day when they are all dead, it will get out to the poor. So in the sense of true development and going into small businesses, it is not impossible. But it is not, I think, one of the most promising places; whereas the Andean countries are. And some of the Caribbean countries, too, but particularly at ANCOM.

Mexico? Yes. Up to a point; a more limited point, I think. And those Andean community countries, are all in difficulties; of course, they are. Debts are high; interest rates are high; inflation is nothing like what it used to be in most of them and I would not despair at all of doing business still in those countries.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Lubbock, would you say after these years that CALA has fulfilled its initial objective and do you think it would be time now to go into other fields? I think my colleague, Father Ogle was perhaps proposing that CALA be more active in the promotion of cultural activities and other social activities.

Mr. Lubbock: I am the wrong person to ask that because, obviously I think CALA has been a startling success.

The Chairman: Oh, yes, we can give CALA credit for having made Latin America better known in Canada.

Mr. Lubbock: Right. That being my first objective, one must not claim too much. It is true that CALA started at exactly the same time as the government itself started to take a much more active interest in Latin America. It was all rather fortuitous. So I must not claim too much for CALA, but I do think we have made a tremendous contribution to opening Canadaian eyes to Latin America.

But to come back to your question: Of course I, personally, would love to see it. It was always my hope and prayer that we would. But money always has been the limiting factor.

I was talking to one of my colleagues on the telephone only today because she rang me up for some background information. It seems there has been a slight decline in membership

[*Traduction*]

délicat. Comment envisagez-vous l'avenir avec les renseignements dont vous disposez aujourd'hui?

M. Lubbock: Je crois que là encore je nourris le plus d'espoir pour les pays de la communauté andine. L'Argentine, nous le savons bien, se trouve dans une situation effrayante. Le Brésil a connu des difficultés tant du point de vue de la dette que du point de vue de l'inflation et, si je n'ai peut-être pas tous les renseignements nécessaires, je ne pense pas que ceux qui dirigent le pays s'intéressent vraiment aux régions rurales, aux petites collectivités et aux petites entreprises. Depuis la mort de Roberto Campos, tout est toujours fondé sur la théorie unique qui consiste à réaliser le plus de richesses possible au centre en attendant pour s'occuper des pauvres qu'ils soient tous morts. Donc, pour le développement et les petites entreprises, ce n'est pas impossible, mais je ne pense pas que ce soit un des endroits les plus prometteurs, alors que les pays andins me semblent l'être. Certains des pays antillais sont dans le même cas, mais c'est surtout vraie de la communauté andine.

Le Mexique? Oui. Dans une certaine mesure. C'est peut-être un peu plus limité, toutefois. Ces pays de la communauté andine connaissent tous de graves difficultés, cela ne fait aucun doute. Les dettes sont élevées, les taux d'intérêt également; l'inflation n'est plus du tout ce qu'elle était et je ne désespère pas du tout de pouvoir continuer à traiter dans ces pays.

M. Ogle: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Lubbock, pourriez-vous dire après ces quelques années que l'Association a atteint son objectif initial et pensez-vous qu'il serait maintenant bon de se lancer dans d'autres domaines? Je crois que mon collègue, le père Ogle, essayait de suggérer que l'Association devienne plus active dans la promotion des activités culturelles et d'autres activités sociales.

M. Lubbock: Ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela, car il est évident que j'estime que l'Association a été une grosse réussite.

Le président: Bien sûr, et nous pouvons la féliciter d'avoir mieux fait connaître l'Amérique latine au Canada.

M. Lubbock: C'est vrai. C'était mon premier objectif et il ne faut pas trop demander. Il est évident que l'Association a commencé exactement au moment où le gouvernement lui-même s'est mis à s'intéresser plus activement à l'Amérique latine. C'était assez fortuit. Je ne dois donc pas prétendre que l'Association a tout fait, mais je suis certain que nous avons beaucoup aidé les Canadiens à ouvrir les yeux sur l'Amérique latine.

Pour revenir maintenant à votre question: il est évident que personnellement, c'est ce que je souhaiterais. J'ai toujours espéré que l'on en arriverait là. Il y a malheureusement toujours eu un problème de fond.

Je parlais tout à l'heure à une de mes collègues qui me téléphonait pour me demander certains renseignements. Il semble que dans les six derniers mois, le nombre de nos

[*Text*]

over the last six months; understandably, in the present circumstances.

• 1620

We do get, or CALA does get—got a substantial grant from CIDA, from the Industrial Co-operation Division there, I think quite rightly asking CALA to do things which they wanted done but which can be better done by the private sector than by a government official. But apart from that it is simply business subscriptions; and from what I know— and I do not keep very closely in touch with CALA—they are having to watch their pennies now just as much as I ever had to.

So I do not, I am afraid, see the possibilities of widening that scope as I would myself greatly hope to see. I did for three years get a small grant out of External, really on that plea that we could not expand unless somebody got us off dead centre. But that grant was lost some six years ago and has not been renewed.

Naturally my wish and hope is the government would slap a great deal of money into it, because I think they have an ideal instrument. That is the thing we have created: an instrument. Somebody told me not very long ago that at a meeting which was considering the development of relations with the far east, people were saying let us have another CALA. So I think the example has been shown; the instrument has been created: pump funds into it.

The Chairman: On this, we all agree.

Dr. Hudecki.

Mr. Hudecki: Mr. Lubbock, I think my office contacted you, and we have been talking about how the problem or an obstacle that impairs trade with South America is the double taxation; that there is no reciprocal trade agreement or taxing agreement between these various countries and therefore people involved in business pay both Canadian and Latin American taxes. Would you like to comment on that?

Mr. Lubbock: I am afraid there is no comment, except to say it is deplorable. We argued for it. I started in the third year of CALA a thing which still goes on. CALA's executive committee and others have regular meetings with a lot of government officials, and this point was on the agenda year after year, to try to get these double-taxation agreements.

You are quite right. It is a considerable disadvantage to Canadians going abroad. They do not want to, because they get hit twice. But for reasons I certainly cannot explain, it seems almost impossible. We were very near to one with Mexico, even in my day; but I think it never came off. That I could not say now. But I quite agree with you. It is one of the most important small measures to encourage Canadians.

[*Translation*]

membres ait quelque peu décliné; c'est compréhensible dans les circonstances actuelles.

Nous recevons, ou plutôt l'Association reçoit en effet une subvention importante de l'ACDI, de la division de la coopération industrielle pour faire des choses qu'ils veulent voir réalisées, mais qui peuvent l'être beaucoup mieux par le secteur privé que par des fonctionnaires. A part cela, il s'agit essentiellement de cotisations d'entreprises et d'après ce que je sais, même si je ne suis pas en contact très étroit avec l'Association, il faut encore aujourd'hui faire très attention aux questions financières.

Je ne vois donc malheureusement pas comment on pourrait élargir beaucoup l'envergure de l'action de l'association. J'ai pendant trois ans obtenu une petite subvention des Affaires extérieures, car j'avais fait valoir que nous ne pouvions nous développer si personne ne nous aidait. Cette subvention a toutefois disparu il y a quelques six ans et n'a jamais été renouvelée.

Naturellement, je souhaite que le gouvernement donne beaucoup d'argent à cette société—et j'espère qu'il le fera—car je crois que c'est un instrument idéal. Ce que nous avons créé est en effet un instrument. Quelqu'un me disait il n'y a pas longtemps qu'à une réunion où on étudiait le développement des relations avec l'Extrême Orient, certains suggéraient de fonder une association similaire à la nôtre. C'est donc un exemple qui semble retenir l'attention, c'est un instrument que nous avons créé et qui exige des fonds.

Le président: Nous sommes tous d'accord là-dessus.

Docteur Hudecki.

M. Hudecki: Monsieur Lubbock, je crois que mon bureau vous a contacté pour parler d'un problème ou d'un obstacle qui gène le commerce avec l'Amérique du sud et qui est la double imposition, le fait qu'il n'existe pas d'accords commerciaux réciproques ou d'accords fiscaux entre ces pays et le Canada et qu'ainsi les gens qui ont des intérêts commerciaux là-bas paient à la fois les impôts canadiens et les impôts latino-américains. Pouvez-vous nous éclairer là-dessus?

M. Lubbock: Je ne le pense pas sinon pour vous dire que c'est déplorable. NOus nous sommes beaucoup battus à ce sujet. Trois ans après la fondation de cette association, j'ai mis sur pied un comité directeur qui, comme d'autres comités, a des réunions régulières avec beaucoup de fonctionnaires et l'on parle de cette question tous les ans pour essayer de parvenir à obtenir des accords sur la double imposition.

Vous avez tout à fait raison. Cela désavantage beaucoup les Canadiens qui vont à l'étranger. Ils ne veulent pas aller travailler là-bas, car ils sont imposés deux fois. Pour des raisons que je ne puis expliquer, il semble presque impossible de parvenir à des accords. Nous y étions presque arrivés avec le Mexique, déjà de mon temps, mais je ne pense pas que cela ait jamais abouti. Je ne puis vous dire exactement où nous en sommes. Je suis tout à fait d'accord avec vous, c'est une des

[*Texte*]

Mr. Hudecki: I posed the question to the Minister of Finance, and his answer was that it is such a complicated and involved procedure that he found it probably almost impossible to resolve. Whether that is due to changing governments in that country, or whether there are some other technical problems in the way—

Mr. Lubbock: Yes, that I cannot explain, except that there are after all a great number of double-taxation agreements between Canada and a great many countries, and if it can be done with one, I personally cannot on the surface see why it cannot be done with others. But of course there may be complications on the Latin American side.

Mr. Hudecki: CALA does promote trade in small business articles or items. We already are having considerable difficulty with exporting our shoe wear. It is hard to reconcile how we can promote trade in articles such as that with South America without making it difficult for our own businessmen and our own exporters. Are there certain items you feel we would be better advised to try to trade or export than others, from your experience?

Mr. Lubbock: I think I would have to take some time to give you anything like a list. I think my answer to that would be perhaps a very controversial answer; but I do believe in it. It seems to me that in due course we must come to the common-sense view that developing countries, with their lesser technology and their appalling unemployment, should be engaged in the labour-intensive industries, and countries like Canada should concentrate on the capital-intensive industries.

• 1625

I fully recognize that would mean a very major re-adjustment in our own country, a re-deployment of labour and so on. I still believe it has to come, and I think it would be to everybody's benefit if we could tackle this, I admit, terrifying problem, because it is so big.

You see, there is another side to this, though, too. It is no good us going on telling the Latin Americans and other developing countries that they have to stand on their own feet and develop their industry as well as their raw materials, and then refusing to accept their products. And if it is a product like textiles or boots and shoes, but particularly textiles, which is labour intensive and does not demand the highest technology, and they do develop it, and most of them grow some cotton, and then we refuse to take their products, it does not seem to me to make any sense at all. It seems to me quite contradictory to what we say. How can they stand on their own feet if we do not buy what we urge them to produce?

Of course, it is also true, which is not, I am afraid, quite on your question but it does bear on it . . . . I do not think I know any Latin American country, or certainly did not know any Latin American country, which had ever properly developed its own agriculture. The so-called land reform schemes in

[*Traduction*]

plus importantes petites mesures qui pourraient encourager les Canadiens.

M. Hudecki: J'ai posé la question au ministre des Finances, qui m'a répondu que la procédure était tellement complexe qu'il lui semblait presque impossible de résoudre le problème. Que cela soit dû aux gouvernements qui se succèdent dans ce pays ou à d'autres problèmes techniques . . . ..

M. Lubbock: Je ne puis l'expliquer non plus sinon qu'après tout il existe beaucoup d'accords sur la double imposition entre le Canada et des tas de pays, et j'estime que si on peut le faire avec un pays, ce devrait être possible avec d'autres. Il est évident toutefois qu'il y a peut-être des complications sur la scène latino-américaine.

M. Hudecki: L'Association fait la promotion commerciale des articles des petites entreprises. Nous avons déjà beaucoup de difficultés à exporter nos chaussures. Il est difficile de concilier la promotion d'articles semblables et les difficultés qu'oppose l'Amérique du sud à nos entreprises et à nos exportateurs. Existe-t-il certains articles qui, à votre avis, devraient être commercialisés ou exportés de préférence à d'autres?

M. Lubbock: Je crois que je ne puis vous fournir une liste comme cela à brûle-pourpoint. Ma réponse risquerait d'être source de controverses, mais je pense qu'il nous faut user de bon sens et comprendre que dans les pays en développement qui n'ont pas une technologie aussi avancée et qui connaissent un chômage effrayant, il faut promouvoir des industries à forte concentration de main-d'oeuvre, alors que dans des pays comme le Canada, il faut se concentrer sur les industries à forte concentration de capitaux.

Je comprends très bien que cela exigerait des transformations considérables dans notre propre pays, un redéploiement, entre autres de la main-d'oeuvre. J'estime néanmoins que cela devra se faire et que cela profiterait à tout le monde, car c'est un problème terrifiant.

Il y a toutefois un autre côté à cette question. À quoi sert de dire aux Latino-américains et à d'autres pays en développement qu'il leur faut se débrouiller tout seuls, créer un secteur industriel et exploiter leurs matières premières, si nous refusons d'accepter leurs produits. S'il s'agit de produits comme le textile, les bottes ou les chaussures, mais surtout les textiles, qui exigent beaucoup de main-d'oeuvre et peu de technologie, produits qu'ils fabriquent—car beaucoup de ces pays font la culture du coton—il ne faudrait pas qu'ensuite nous refusions d'acheter leurs produits, c'est absolument ridicule. Je crois que c'est tout à fait contradictoire. Comment peut-on s'attendre à ce qu'ils se débrouillent si nous n'achetons pas ce qu'on leur suggère de produire.

Il est évident qu'il est vrai aussi qu'aucun pays d'Amérique latine n'a à ma connaissance convenablement développé sa propre agriculture. Ce n'est peut-être pas tout à fait votre question, mais je pense que cela est lié. Les programmes de réforme foncière d'Amérique latine sont dans la plupart des

[*Text*]

Latin America are—I was going to say they are jokes almost, they are so ineffective in most cases. I have seen it in Peru so often—the president going out to some small town, and with tremendous panoply and bugles and flags and things handing over beads to a number of peasants, and then going away. And the peasant says, what am I to do? He is totally ignorant of agriculture. He has no implements. He is quite ineffectually advised, and it really does not do any good, well practically no good, to the country at all, except when you have co-operatives.

In my view, and this I think is probably still true, they go for the political fanfare of giving the land back to the peasants, but they do not do the things which will really bring those peasants prosperity; and I will give you one example. I know of no single land reform scheme in any Latin American country which mentions the word marketing. And I think anybody who has dealt with agriculture knows that marketing, if you separate the various elements of better seeds, better fertilizers, better tools and so on, and marketing .... I have heard great agricultural experts say that marketing alone can make more difference than all the others put together. I give that as an example of where I do not think these countries have seriously tackled their agricultural problem.

I remember just before I left Peru, 10 or 12 years ago, I was talking to the Minister of Agriculture, and at that time—heaven knows what the figure is now— Peru was importing about $150 million worth of food a year. It must be infinitely more now. I said to the minister, would you guess, and it was only a guess between us, that with proper marketing and proper encouragement for the small producer, we could save a hundred millions of that; and he said, more, much more; we have the land. There is enough fertile land to produce certainly more than two-thirds of that, if we gave them the right encouragement.

Excuse me if I am straying a little bit from your question, but I think this is an interesting side to Latin America. I was worried that one of my railways, the central railway, was not carrying enough agricultural produce from the areas it went through, and so we did a very big investigation and we found that the whole of the buying and distribution of oranges and fruit and vegetables and so on was in the hands of a small mafia— it was known as the mafia—and they were paying a miserable price to the producer and charging us an exorbitant price in Peru. We worked out a scheme by which we tried to start a marketing company, which would help reduce the price to the consumer by half and double the price to the producer, and which would have worked.

• 1630

We discovered from that—and this is in round figures, of course—that it would take 20 times as much capital investment to increase a given amount of exports as to save a given

[*Translation*]

cas, j'allais dire des plaisanteries, mais du moins des exemples d'inefficacité. J'ai souvent vu ce que cela donnait au Pérou, le président qui va dans une petite ville et qui avec toute une panoplie de drapeaux et de banderolles vient annoncer de grandes réformes à la population avant de s'en retourner, laissant le paysan à ses questions, car il ne connaît absolument rien à l'agriculture. Il n'a aucun outil. Il est mal conseillé et cela n'apporte rien de bon, ou pratiquement rien de bon au pays, à moins qu'il y ait des coopératives.

A mon avis, et je crois que cela demeure vrai, on choisit la grandiloquence politique, qui consiste à rendre la terre aux paysans, mais on ne fait pas ce qui leur permettrait de devenir prospères. Je vous donnerai un exemple. Je ne connais aucun programme de réforme foncière en Amérique latine qui parle de commercialisation. Or, je pense que quiconque s'est occupé d'agriculture sait que la mise en marché est extrêmement importante. Quand on prévoit les graines, les engrais, les outils, etc, on n'oublie jamais la commercialisation .... J'ai entendu de grands experts agronomes déclarer que la commercialisation à elle seule peut avoir plus d'influence sur la situation de l'agriculture que tous les autres éléments. C'est un exemple qui me permet de dire que ces pays n'ont pas véritablement encore envisagé leurs problèmes agricoles.

Je me souviens que justement avant de quitter le Pérou, il y a dix ou douze ans, je parlais au ministre de l'Agriculture, et à l'époque—je ne sais pas ce qu'il en est actuellement—le Pérou importait environ $150 millions d'aliments par an. Ce doit être beaucoup plus aujourd'hui. J'avais donc demandé au ministre s'il pensait, et c'était simplement entre nous, qu'avec des techniques de commercialisation et d'incitation des petits producteurs appropriées, on pourrait économiser des centaines de millions; il m'avait répondu qu'on économiserait beaucoup, beaucoup plus, étant donné que l'on avait la terre. Il y avait suffisamment de terre fertile pour produire beaucoup plus des deux tiers de la demande si on donnait les incitations voulues aux producteurs.

Vous m'excuserez de m'écarter un peu de votre question, mais je pense que c'est un aspect intéressant des problèmes latino-américains. Je m'inquiétais qu'un de mes chemins de fer, le chemin de fer Central, ne transporte pas suffisamment de produits agricoles des régions qu'il traversait; c'est pourquoi nous avons effectué une grande enquête pour nous apercevoir que tous les achats et toute la distribution des oranges, des fruits et légumes, etc, était entre les mains d'une petite mafia, que l'on appelait ainsi, qui payait un tarif de misère aux producteurs et nous demandait des prix exhorbitants. Nous avons mis sur pied un système, grâce auquel nous avons essayé de mettre sur pied une société de commercialisation qui permettrait de diminuer les prix à la consommation de moitié tout en doublant les prix payés aux producteurs. Cela aurait marché.

Nous avons alors découvert—et c'est évidemment des chiffres arrondis—qu'il faudrait vingt fois plus d'investissement pour accroître les exportations que pour éviter les importations

[*Texte*]

amount of food imports, that all you needed to save the imports was better marketing, better storage, better organization, fair prices, and so on; whereas obviously, if you are going to increase your exports, you have got to invest in your industries. And this . . . I am afraid I have strayed very far from your question, but . . . .

Mr. Hudecki: Well, do you feel that is due to sort of lack of education or to overpopulation, or why do you think that application to agricultural techniques is lacking?

Mr. Lubbock: Because it has got no sex appeal to the politician.

Mr. Hudecki: You need a swimming pool.

Mr. Lubbock: I think more generally perhaps one must say—and this is highly critical of Latin Americans—I am afraid that it is true. Again, very generalizing and there are honourable exceptions, and I think it has improved in the last 10 or 15 years— certainly in the last 30 years since I first went to Latin America—the rich élite pay no attention to the peasants out in the backwoods at all, and not only pay no attention . . . . I remember a remark made by one of the richest Peruvian businessmen who had huge sugar estates but he also had banks and industry and so on. He was being talked to by a young communist, a New Zealander from the World Bank, and the New Zealander in this pleasant conversation said: But do you not think something should be done about educating the Indians in the interior? And the Peruvian said: Why? They are only animals. And the New Zealander said to me afterwards that it was not that he used the word, it was the tone of voice in which he used it.

Now that is an extreme case, and do not think that I am labelling all Latin Americans as extreme as that because they certainly are not, but it is generally true that they really have not paid what I think you and I would call proper attention to the rural areas and the true development of those areas and, therefore, the improvement of agriculture.

Mr. Hudecki: One other question. I did make a short survey of some of the industrialists in Hamilton and area—that is, bigger business, Stelco and Dofasco and people like that—and they do not have that kind of confidence in carrying out private business in South America that you are suggesting. I know you consider that lack of paying, lack of meeting their due dates and so on seem to be quite common, and they were not prepared to send out marketing teams or to be negotiating with these countries.

Mr. Lubbock: Well, I am surprised, I must say, to hear you say that Stelco said that because I remember my friends in Stelco, when they were on my executive committee, took my view that there was this mythology, that this was undeserved criticism. In fact, I remember one year—I forget which year but sometime in the '70s—I asked EDC their opinion on the trustworthiness of Latin Americans by their experience of giving loans, and they said at that time that on purely commercial failures or defaults, as opposed to political defaults, Latin America had a better record than the U.S.A.

[*Traduction*]

que tout ce qu'il fallait pour économiser sur les importations, c'était améliorer la mise en marché, l'entreprosage, l'organisation, les prix, etc., alors, que, bien sûr, si l'on voulait augmenter les exportations, il fallait investir dans les industries. Je crois m'être beaucoup éloigné de votre question, mais . . .

M. Hudecki: Estimez-vous que cela est dû à un manque d'éducation ou à une surpopulation, ou pourquoi pensez-vous que les techniques agricoles sont tellement désuètes?

M. Lubbock: Parce que cela ne séduit pas du tout les hommes politiques.

M. Hudecki: Il faudrait qu'il y ait une piscine.

M. Lubbock: C'est beaucoup critiquer les latino-américains, mais je crois que c'est la vérité. Là encore, et je généralise énormément, car il y a certaines exceptions tout à fait honorables, et je pense que la situation s'est améliorée dans les 10 ou 15 dernières années, et en tout cas, dans les 30 dernières années, mais l'élite riche ne s'occupe absolument pas des paysans de l'arrière pays, et qui plus est, je me rappelle une remarque d'un des hommes d'affaire péruviens les plus riches, qui avait d'énormes plantations de sucre, ainsi que des banques, industries, etc., et qui répondait à un jeune communiste de Nouvelle-Zélande, représentant la Banque internationale, qui lui demandait si l'on ne devrait pas faire quelque chose pour éduquer les Indiens de l'intérieur, que ces gens-là n'étaient que des animaux et que cela ne servirait à rien. Le Néo-zélandais a ajouté en me racontant l'histoire que ce qui l'avait particulièrement choqué n'était pas le terme utilisé, mais le ton sur lequel il avait été utilisé.

C'est évidemment un cas extrême et je ne pense pas que tous les latino-américains soient comme cela, mais il est en général vrai qu'ils n'ont pas tenu suffisamment compte des régions rurales et du développement de telles régions, si bien qu'ils ne se sont pas inquiétés d'améliorer l'agriculture.

M. Hudecki: Encore une question. J'ai fait un sondage rapide auprès de certains industriels d'Hamilton et de la région, des gros industriels, comme Stelco, Dofasco, etc., et ils m'ont répondu qu'ils ne croyaient pas à l'entreprise privée en Amérique du Sud comme vous en parlez. Je sais que vous considérez tout à fait normal que l'on ne paye pas, que l'on ne respecte pas les échéances, etc., mais ces industriels ne sont pas absolument pas disposés à envoyer là-bas des équipes de commercialisation ni à négocier avec ces pays.

M. Lubbock: Je suis surpris de vous entendre dire que Stelco vous a fait ce genre de remarques, car je me souviens que, lorsque j'avais des amis de Stelco au sein de mon comité exécutif, ils convenaient avec moi, que tout cela était des mythes et que la critique n'était pas fondée. En fait, je me souviens qu'une année, je ne sais plus très bien quand, mais c'était dans les années 1970, j'avais demandé à la Société de développement des exportations son avis sur la fiabilité des latino-américains pour l'octroi de prêts et celle-ci m'avait répondu que, pour ce qui est des faillites ou du non-respect des engagements commerciaux, par opposition au non-respect des

[*Text*]

The Chairman: They still have.

Mr. Lubbock: Is that so?

The Chairman: Yes.

Mr. Lubbock: I think there is another point that perhaps comes into this. Again, you will forgive me . . . this is speaking of many years ago and I may be quite wrong now, but I think there are probably nowadays more dangers for the big steel company, the oil company, the petrochemical company, than there are for the small people who go and make widgets or boots or pots and pans. They have got a much steadier market.

You see, if you get a small industry in an outlying area in a country like Peru, that industry, if it is making something like boots or pots and pans or tiles for houses or mud bricks or what-have-you, is serving that area. It is not an area which is going to go up and down in prosperity much. It is really hardly touched by the outside world, by inflation and so on. It is an almost self-contained area, and my guess would be that there is more stability in that sort of market than when you are a huge steel company and you are dealing with national pride, inter-country agreements, world supplies and so on.

• 1635

Mr. Hudecki: My last question has to do with Brazilian Traction, a mammoth Canadian organization which eventually pretty well sold out everything. What kind of an impression are they left with of Canadians? We hear a variety of rumours, such as they exploited them, they took advantage of cheap labour, and so on, and then backed out. Did they leave the country honourably? Could we discuss Brazilian Traction with the people of Brazil?

Mr. Lubbock: I do not think we could answer that. I knew Brazilian Traction well, of course, because they were one of our members when they were still heavily involved in Brazil, but their pullout has been since my time. I do not think I could have any opinion on that.

Mr. Hudecki: Thank you very much.

The Chairman: Mr. Robinson.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Thank you, Mr. Chairman.

You indicated, Mr. Lubbock, that it is not money that is necessary for a small or medium business to take hold, but it is the lack of technology, administration, and management. It would seem to me that unless they had proper management and proper administration, they would not be likely to get a loan in the first instance.

Mr. Lubbock: Well, that is perfectly true, with limitations. For instance, again I speak of Peru as my example. There is a thing there called the *Banco Industrial*, which is a government bank that gives small loans to small businesses. How shall I put it? I think perhaps sometimes their criterion of what is

[*Translation*]

engagements politiques, l'Amérique latine affichait de meilleurs résultats que les États-Unis.

Le président: C'est encore vrai.

M. Lubbock: Oui?

Le président: Oui.

M. Lubbock: Je crois qu'il y a un autre point. Là encore, vous me pardonnerez . . . je parle d'il y a bien longtemps, et j'ai peut-être tout à fait tort aujourd'hui, mais j'estime qu'il existe davantage de dangers aujourd'hui pour les grandes industries sidérurgiques, les sociétés pétrolières, les sociétés pétrochimiques, que pour les petites entreprises qui peuvent vendre des bricoles, des bottes ou des casseroles. Le marché est beaucoup plus stable.

Vous comprenez que si vous avez une petite industrie dans une région éloignée, dans un pays comme le Pérou, si elle fait des bottes ou des casseroles ou encore des tuiles, ou des briques, etc., c'est pour la région en question. Ce n'est pas une région dont la prospérité va varier énormément. Elle est à peine touchée par le monde extérieur, par l'inflation, etc., C'est presque une région autonome. Je crois donc qu'il y a plus de stabilité sur un marché semblable que lorsqu'il s'agit d'une grosse compagnie sidérurgique, où la fierté nationale est en jeu, où il y a des accords entre différents pays, où il faut tenir compte de l'offre internationale.

M. Hudecki: Ma dernière question concerne *Brazilian Traction*, un organisme canadien énorme, qui a pour ainsi dire tout bradé. Quel genre d'impression a-t-il laissé des Canadiens? Nous avons eu connaissance de diverses rumeurs, disons qu'on a exploité, qu'on a profité d'une main-d'oeuvre à bon marché etc pour ensuite se retirer. Cet organisme a-t-il quitté le pays de façon honorable? Est-ce que l'on pourrait en parler avec les Brésiliens?

M. Lubbock: Je ne pense pas que l'on puisse répondre à votre question. Je connaissais bien *Brezilian Traction*, évidemment, puisque c'était un de nos membres à l'époque où il était très engagé au Brésil, mais son départ a eu lieu après moi. Je ne peux donc pas vous en parler.

M. Hudecki: Merci beaucoup.

Le président: Monsieur Robinson.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Merci, monsieur le président.

Monsieur Lubbock, vous nous avez dit que ce n'était pas tellement les fonds qui importaient pour les moyennes et petites entreprises, mais plutôt les moyens technologiques, administratifs et la gestion. J'ai pourtant l'impression qu'elles ne peuvent de toute façon pas obtenir de prêts si leur gestion et leur administration ne semblent pas satisfaisantes.

M. Lubbock: C'est tout à fait vrai, avec quelques réserves. Prenons, par exemple, le cas du Pérou. Il y a un organisme qui s'appelle*Banco Industrial*, qui est une banque étatisée, auprès de laquelle les petites entreprises peuvent obtenir des prêts. Comment dire? Je pense que ses critères en matière de gestion

[*Texte*]

good management and good administration is not quite the same as ours.

I do not say they made a lot of bad loans, because I used to be in very close touch with them at one time, and I am not aware that they had big losses. Let me put it this way: the sort of small industry I am thinking about gets to a certain point under its own steam and with its own skills, but it cannot go further. You set up a workshop; you can probably manage three or four people in a small town, but if you want to become something with 50 and 100 people, with better machines and so on, then you need the help of some more sophisticated management financial structure.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Do you see Canada, through organizations such as CALA, providing expertise in administration and management?

Mr. Lubbock: No, sir, I do not. CALA was never intended to do that, and I do not think ever should. It is not that sort of animal.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): What about COIA?

Mr. Lubbock: That is exactly what I mean. COIA is exactly what I designed it for. There was a suggestion at one time among my colleagues that CALA should, so to speak, take over COIA or make it an offshoot. I fought against that, because CALA, I think, must keep its nature of being the smallish—I wish it were bigger—centre of stimulation, information, prodding, flying the flag, leadership. It must not, I think, get into an operational aspect. But COIA is exactly designed to do that.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Where do you see COIA going now? Is there any support for it? Is there any possibility of getting financial support, business support? How could this help, say, Canada's trade position by supporting an organization like this?

Mr. Lubbock: Oh, to the extent that it was successful, it would get many more Canadian companies investing in joint projects.

You may well say, does that only mean that there would be a transfer of business from Canada to say Peru, that there would only be a question of dividends flowing in? Again, if you were to talk to Canada Wire and Cable, you would find the answer to that.

I remember having this question put to me in rather a hostile way once at a CALA conference. I got hold of my friends in Canada Wire and Cable and they gave me absolutely chapter and verse of two projects which they had lately gone into and how much business it had brought into Canada—designers designing machinery, spare parts and technology exported from Canada to the joint projects, and so on. So it is mainly to get Canadians investing abroad and widening the

[*Traduction*]

et d'administration ne sont pas tout à fait les mêmes que les nôtres.

Je ne pense pas qu'il lui soit souvent arrivé de consentir des prêts non remboursés, j'ai eu des contacts étroits avec elle à une certaine époque et je n'ai pas eu connaissance de pertes importantes. Disons que les petites entreprises auxquelles je pense atteignent un certain point de développement grâce à leurs propres moyens et leurs propres talents, mais n'arrivent pas à dépasser un certain niveau. supposons que vous montiez un atelier, il n'est pas difficile d'avoir trois ou quatre employés dans une petite ville, mais si vous voulez attendre les 50 ou 100 employés avec des machines plus perfectionnées, vous avez besoin d'une structure de gestion et d'une structure financière plus faussées.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Pensez-vous que le Canada, grâce à des organismes tels que l'ACAL, puisse fournir les experts nécessaires à l'administration et à la gestion?

M. Lubbock: Non, je ne le pense pas. L'ACAL n'a jamais eu ce type d'objectif et je ne pense pas qu'il doive y songer. Ce n'est pas du tout dans ses cordes.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Et que pensez-vous de l'ACIE?

M. Lubbock: C'est exactement ce que je veux dire. Cette agence a exactement été conçue pour cela. Une proposition a été faite parmi mes collègues à une époque, pour que l'ACAL absorbe l'ACIE, ou en fasse une espèce de filiale. Je m'y suis opposé, étant donné que l'ACAL à mon avis, doit conserver sa vocation de petit centre—même si j'aimerais le voir un peu grandir—chargé de stimuler, d'informer, de pousser à la roue, de défendre la cause et de donner des orientations. Mais cet organisme n'a pas pour but de participer à des opérations concrètes. C'est exactement ce à quoi répond l'ACIE.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Comment voyez-vous maintenant l'avenir de l'ACIE? Est-ce qu'elle arrive à trouver des appuis? Dans les milieux financiers et les milieux des affaires? En quoi pourrait-on s'en servir pour améliorer la position commerciale du Canada?

M. Lubbock: Je pense que dans la mesure où elle a du succès, elle peut également inciter les entreprises canadiennes à participer à des projets mixtes.

Vous demandez—vous si cela se traduirait que par des transferts d'entreprises du Canada au Pérou, et par une rentrée de dividendes? Je pense que vous auriez une réponse en posant la question à *Canada Wire and Cable.*

Je me souviens que l'on m'a posé la question de façon agressive à une conférence de l'ACAL. J'ai alors contacté mes amis de *Canada Wire and Cable* qui m'ont donné tous les détails de deux projets auxquels ils avaient participé, et qui s'étaient traduits par un volume d'affaires important pour le Canada—dessin industriel, exportation de pièces détachées et de technologie à partir du Canada pour ces projets mixtes. Il s'agit donc essentiellement d'amener les Canadiens à investir à

[*Text*]

market for their skills and products. But it can, in many if not most cases, actually bring business to Canada.

• 1640

The Chairman: Mr. Lubbock, as you may know, we have received tonnes of reading material ever since we started this work, and we have received from you a document on that proposal. I wish to remind my colleagues that they should perhaps take advantage of this document and go over it again and again. I have it before me, and it is most interesting.

I see that Mr. Robinson has not had a look at his recently. But it is in our hands. We have received it, and we circulated copies of the document to all of our members.

Mr. Lubbock: I could just add to Mr. Robinson's inquiry the history of it. We presented it to the government, to the Minister of IT&C and the Secretary of State for External Affairs and the President of CIDA, in 1974. I discussed it with a great number of officials in both External and IT&C and found, I think, a good deal of sympathy for it. The difficulty, or the difficulty as they saw it, was in how to set it up; who would provide what. You will find in COIA that it suggests that the government must pay the running expenses, which would be very modest, for a number of years, because the scale of its business would not allow the fees it could charge to cover that; that the equity capital should come from private industry; and that in addition to that, which is not essential but could be useful, it would be useful if there were some source of loan funds, either provided by the government, EDC for instance, or by the banks under government guarantee—but that is an addendum.

Nothing happened, alas, until there was a meeting between Mr. Gérin-Lajoie and about 14 business leaders, if I recollect right, at the beginning of 1977. He kindly showed me the minutes of that, and there was a great deal of support from people such as chairmen of banks and presidents of companies. But again it came to nothing.

But I must add that a great deal towards this idea has now been accomplished by the Industrial Co-operation Division of CIDA. The director of that, who I think has just now left but who has been running it for three or four years, caught onto COIA the first time I showed it to him and has been gradually advancing that way. As you know, they give money for feasibility studies, for exploration, and so on. He was hoping, I know, at one time, to get permission, or authority, to put in this little bit of equity capital. But I do not think that has happened. So it is in limbo. Nobody has quite caught onto it. I hope you will.

[*Translation*]

l'étranger pour élargir leur marché, en matière de compétence aussi bien que de produits. Mais dans de nombreux cas, sinon dans la plupart, cela peut également se traduire par une augmentation du volume d'affaires traitées au Canada.

Le président: Monsieur Lubbock, comme vous le savez peut-être, nous avons reçu des tonnes de documents imprimés, depuis que nous avons commencé ce travail, et nous avons reçu de vous-même un document concernant cette proposition. J'aimerais rappeler à mes collègues qu'ils devraient peut-être en profiter pour le lire et même le relire plusieurs fois. Je l'ai ici, et il me semble du plus haut intérêt.

Je vois que M. Robinson ne s'y est pas reporté, du moins récemment. Mais nous l'avons ici. Nous l'avons reçu et en avons distribué des copies à tous les membres.

M. Lubbock: Pour répondre aux questions de M. Robinson, je pourrais en faire ici l'historique. Nous l'avons présenté au gouvernement, au ministre de l'Industrie et du Commerce et au secrétaire d'État aux Affaires extérieures, ainsi qu'au président de l'ACDI en 1974. J'en ai discuté avec plusieurs hauts fonctionnaires aux Affaires extérieures et à Industrie et Commerce, et constaté qu'il avait suscité des réactions très positives. La difficulté, ou disons la difficulté qu'ils voyaient, était dans la façon de mettre la chose sur pied; c'est-à-dire, qui financerait quoi. A propos de l'ACIE, vous verrez que le gouvernement doit se charger des dépenses de fonctionnement, qui seraient très modestes, pendant plusieurs années, étant donné que par ailleurs les dimensions de ces opérations ne permettraient pas aux honoraires de couvrir ces frais; le capital-actions viendrait de l'industrie privée; et de plus, ce qui ne serait pas essentiel mais pourrait être utile, on pourrait recourir à des prêts, soit du gouvernement, de la SEE par exemple, ou des banques avec garantie de l'État—cela simplement en passant.

Rien ne s'est passé, malheureusement, jusqu'à une réunion qui a permis à M. Gérin-Lajoie et 14 chefs d'entreprises de se rencontrer, si mes souvenirs sont exacts au début de 1977. Ce monsieur a eu l'amabilité de me montrer les comptes rendus, et j'ai pu constater que des présidents de banques, des présidents de sociétés étaient très favorables à l'idée. Mais, je le répète, ça ne s'est toujours traduit par rien de concret.

Je dois toutefois ajouter que la Division de coopération industrielle de l'ACDI a beaucoup fait dans le sens de ce projet. Le directeur de cette Division, qui vient de la quitter mais qui en a été responsable pendant trois ou quatre ans, a été très favorablement impressionné par cette idée de l'ACIE, la première fois que je lui en ai parlé, et cette impression s'est confirmée progressivement depuis. Comme vous le savez, il distribue des fonds pour des études de faisabilité, de prospection, etc. Il espérait, à une époque, obtenir l'autorisation de pouvoir participer à ce petit capital-actions. Je ne pense pas qu'il ait obtenu une réponse positive. La chose sommeille. Pour le moment personne ne s'y est véritablement intéressé. J'espère que vous, vous vous y intéresserez.

[*Texte*]

The Chairman: Hopefully the committee can become a sort of promoter of the agency.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You indicated, Mr. Lubbock, that you were in effect advocating a form of partnership. I suppose you consider your partnership is a joint venture. Do you use these terms interchangeably?

Mr. Lubbock: Yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You do. Do you see this as joint ventures or partnerships—a company in Canada with a company in Peru, say?

Mr. Lubbock: Yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Or do you also see it with a company in Canada and a government, as well?

Mr. Lubbock: It could happen. It does happen in the case of MNCs. If I remember, when Massey-Ferguson established their factory in Peru there was government participation in the capital. But in this small stuff, no. It would be in my view simpler between a Canadian company and a Latin American company; with the Canadian, I repeat, holding the smaller part of the capital.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): As I understand it, in Latin America we really talk about the Andean community, then there is the Coñe group, and Brazil by itself; and the rest really does not amount to very much. Is that pretty well the way you look at it?

Mr. Lubbock: As I said earlier, there is this thing called LAFTA, the Latin American Free Trade Area, which purports to bring about inter-country agreements on all sorts of things: on production and tariffs and so forth.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Is that not only Andean?

Mr. Lubbock: No, no. LAFTA is the whole of Latin America.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I see.

Mr. Lubbock: I think partly because it is the whole and so big, and partly because of the rivalry between the giants, as far as I know, and certainly in my day, it accomplished practically nothing.

• 1645

The Central American Common Market, as I also said, did accomplish quite a lot in the spreading and the rationalization of industry until these political troubles took over, and then, I think, it has faded out. But ANCOM has accomplished a great deal in that field, ensuring that everybody does not have the same automobile production and the same petrochemical plant.

Its first agreement was the most interesting. It was called light industry, and it allocated the making of scissors or

[*Traduction*]

Le président: Espérons que le Comité pourra faire progresser l'idée de cette agence.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous avez indiqué, monsieur Lubbock, que vous étiez favorable à l'idée des entreprises mixtes. Vous pensez sans doute à votre participation à des co-entreprises. Utilisez-vous ces termes l'un pour l'autre?

M. Lubbock: Oui.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Très bien. Est-ce que ces co-entreprises, ou ces associations—vous pensez à une société canadienne s'associant à une société péruvienne, par exemple?

M. Lubbock: Oui.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Imaginez-vous également des accords entre une société canadienne et un gouvernement?

M. Lubbock: Cela pourrait se faire. Cela ne se fait pas dans le cas des multinationales, toutefois. Mais si mes souvenirs sont exacts, lorsque Massey-Ferguson s'est installé au Pérou, il y a eu une prise de participation de la part de l'État. Mais pour les petites entreprises, non. Je pense qu'il serait plus simple qu'il y ait des accords entre les entreprises canadiennes et latino-américaines; l'entreprise canadienne détenant la minorité des actions, je le répète.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Lorsque nous parlons de l'Amérique latine, nous parlons en fait de la communauté andine, avec, à part, le groupe du Cône, et le Brésil; le reste ne compte pas véritablement. Êtes-vous d'accord avec moi?

M. Lubbock: Comme je l'ai déjà dit, il y a cette organisation de la zone de libre-échange de l'Amérique latine, qui cherche à favoriser les accords d'un pays à l'autre, dans les domaines les plus divers: la production, les tarifs, etc.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Est-ce que cela concerne uniquement les Andes?

M. Lubbock: Non, non. Cette zone de libre-échange recouvre toute l'Amérique latine.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je vois.

M. Lubbock: Et sans doute parce que c'est si vaste, et également en raison des rivalités entre les grandes puissances, que je sache, cette zone de libre-échange n'a pratiquement rien réalisé sur le terrain.

Ce marché commun de l'Amérique centrale, comme je l'ai également dit, a beaucoup fait pour le déploiement et la rationalisation de l'industrie, jusqu'à ce que ces troubles politiques l'emportent, amenant un certain déclin avec eux. Mais la communauté andine a beaucoup accompli dans ce domaine, assurant entre autres une diversification, qu'il s'agisse de la production automobile ou de la pétrochimie.

Le premier accord qui a été signé était le plus intéressant. Il visait l'industrie légère, et l'accord organisa la fabrication de

[*Text*]

compasses or pots and pans in a most successful way between the countries, and then went on to the really difficult ones: automobiles, petrochemicals and other things.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): So what really happens is that they make agreements among themselves that one country will, say, produce automobiles and another country is going to produce petrochemicals and so on?

Mr. Lubbock: Yes sir.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I see. Then they shared the expertise and they share the product?

Mr. Lubbock: That is right, with a common external tariff and free trade in almost all cases within the area.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): So there is a preferential given to all the countries belonging?

Mr. Lubbock: Very much so. That is why I used to encourage Canadians to get into ANCOM, inside the boundary, and then they would have these advantages.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Would it make it difficult for Canadians to get involved in trade because they do not have that preference?

Mr. Lubbock: It makes it no more difficult than for anybody else from outside ANCOM. They would face whatever tariffs there are, like any European country or any other exporter, but they would have the advantage within that area of being freed of those intercountry tariffs.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Would you be prepared to make a statement to the effect that the Andean Community is so successful because all the countries, I think, but one are democracies, or do you think that has anything to do with it?

Mr. Lubbock: No sir, I do not. I do not think that, honestly, has anything to do with it at all. I think it is because they are much more homogeneous than any other grouping; and they have been, I think, extraordinarily wise and, I must say, I think, very generous that Peru, Venezuela and Colombia—and Chile, when it was in ANCOM—made considerable concessions to Bolivia and Ecuador because those two countries were much less developed. I think it was one of the great merit marks of ANCOM that they could see that. But, with that distinction between those two and the other three or four, as I say, they were much more homogeneous. It was much easier to share and divide than it was when you took the whole of Latin America.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You made the statement that Canada is known in Latin America as being highly developed but still developing. I wonder how you can classify the countries of Latin America in terms of the stage of

[*Translation*]

ciseaux ou de compas, de casseroles ou de pots entre les pays d'une façon qui donna de très bons résultats, et alla ensuite jusqu'aux productions plus complexes: automobiles, pétrochimie, etc.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Cela consiste donc à réaliser des accords entre les pays pour la répartition des unités de production: automobiles d'un côté, pétrochimie de l'autre, etc.?

M. Lubbock: Oui.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je vois. Il y a ensuite mise en commun des compétences et de la production?

M. Lubbock: Exactement, et un seul tarif douanier pour les échanges avec l'extérieur, tandis que dans presque tous les cas la zone bénéficie du libre-échange.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Cela donne donc un statut préférentiel aux pays de cette zone?

M. Lubbock: Tout à fait. Voilà pourquoi j'encourageais les Canadiens à s'intéresser à la communauté andine, à participer à l'intérieur de ses frontières, puisqu'ils profiteraient alors eux-mêmes de ces avantages.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Serait-il difficile aux Canadiens de participer à des échanges commerciaux puisque nous ne pouvons bénéficier de ces avantages?

M. Lubbock: Cela ne serait pas plus difficile pour le Canada que pour tout autre pays de l'extérieur. Nous aurions simplement à nous acquitter des tarifs tels qu'ils sont, comme n'importe quel autre pays européen ou n'importe quel exportateur, mais une fois à l'intérieur de la zone, on est libéré de toute barrière douanière.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Seriez-vous prêt à attribuer les succès de la communauté andine au fait que tous les pays, sauf un, sont des démocraties? Pensez-vous que ce soit un élément qui joue?

M. Lubbock: Non, je ne le pense pas. Honnêtement, je ne pense pas que cela joue un rôle. Je pense qu'il s'agit tout simplement d'un groupe beaucoup plus homogène que n'importe quel autre; et je pense qu'ils ont fait preuve de beaucoup d'intelligence lorsque le Pérou, le Venezuela et la Colombie—et le Chili à l'époque où il participait à cette organisation—firent des concessions importantes en faveur de la Bolivie et de l'Equateur qui étaient des pays beaucoup moins développés. C'était également très généreux. Voilà donc certainement un des grands mérites de la communauté Andine. Mais à part cette différence entre les deux pays les moins riches et les trois ou quatre autres, je pense que c'est un groupe beaucoup plus homogène. Cela a permis des opérations de division et de répartition beaucoup plus facilement que dans le cas de l'Amérique latine tout entière.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous avez dit que le Canada faisait figure en Amérique latine de pays hautement développé, dont le développement se poursuit. Comment pourriez-vous classer les pays d'Amérique latine par rapport à leur

[*Texte*]

development they are at in comparison to Canada's development. Are they all away behind us?

Mr. Lubbock: They are all behind us, some more than others. Roughly speaking, I suppose I would pick out Paraguay, Bolivia, Haiti and perhaps the Dominican Republic as the least developed—and Honduras, up to a point, would come into that category with me. Then you have the middle ground: the Andean Community, pretty well; and, as it used to be, some of the Central American countries— not, alas, any more now, I think. Then you have the giants, Mexico, Brazil and Argentina.

Now, Brazil and Mexico are highly developed technically, technologically. They have some very large, very successful big industries. But neither of them have tackled the poor, the rural areas. As it used to be—I hope it is not any more now—when one read that half the workers in Sao Paulo, the biggest industrial centre in Brazil and the most prosperous, were living on the minimum wage—and, in the year I am thinking of, which was 1976, that minimum wage was less in real buying power than it had been six years before—and then you add the 25 million to 30 million people in the northeast who are desperately poor . . . .

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): You mentioned that there was no development of the rural areas in most of these countries. In Canada we have a program of regional economic development so we try to build up some of the far-flung areas and not have all the concentrations in the large cities. I suppose that, because of this lack of development, they are having tremendous urbanization. We were told yesterday, I think it was, that roughly 70 per cent of the population is living in the big cities; in one country, I think, it is up to 80 per cent.

• 1650

Do you really feel that Canada could play any role in trying to help them develop in the outer urban areas, smaller towns and cities, with our smaller companies?

Mr. Lubbock: Yes, I do; I believe it in many ways. One, I believe what I have now said more than once: Helping the smaller indigenous industry tends to spread development in the outlying areas. Obviously, there are some in the big towns, but there are also some in the much smaller towns and the rural areas. The more we can help even the small workshop to get set up in a rural area, the more we shall be helping real regional development.

One must also mention the work done by the NGOs. In my humble opinion, one of the very best things CIDA has done is constantly to increase the money they give to the NGOs, who can go in and do things directly. Well, they have got to get the permission of the authorities, but they do not have to deal with the authorities. They can go and do things CIDA cannot do and, I think, many companies could not do and would not do.

[*Traduction*]

développement, et dans une comparaison avec le Canada. Sont-ils vraiment très en retard sur nous?

M. Lubbock: Ils sont tous à classer derrière nous, certains plus que d'autres. En gros, je pense que le Paraguay, la Bolivie, Haïti et peut-être la République dominicaine sont les moins développés—et peut-être, jusqu'à un certain point, le Honduras; voilà pour une première catégorie. Ensuite vient le groupe médian: la communauté Andine, en gros; à cela venaient s'ajouter les pays d'Amérique centrale—hélas ce n'est plus le cas. Ensuite, viennent les grandes puissances, le Mexique, le Brésil et l'Argentine.

Le Brésil et le Mexique sont des pays de haute technologie. Ils ont de grandes industries qui sont extrêmement développées et qui remportent des succès considérables. Mais ni l'un ni l'autre n'ont réussi à s'attaquer au problème de la pauvreté dans les zones rurales. Dans le passé—j'espère que cela a changé—on lisait que la moitié des ouvriers de Sao Paulo, le centre industriel le plus important du Brésil et le plus prospère, vivaient du salaire minimum—et je crois que c'était en 1976, ce salaire minimum était d'un pouvoir d'achat inférieur à ce qu'il était 6 ans auparavant—ajoutez à cela les 25 ou 30 millions du nord-est qui vivent dans un état de pauvreté désespéré . . .

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Vous avez mentionné le manque de développement des zones rurales dans la plupart de ces pays. Au Canada, grâce au programme de développement économique régional, nous pouvons promouvoir le développement de certaines zones isolées afin que tout ne se concentre pas dans les grandes villes. Je suppose que cette absence de développement rural se traduit précisément par une urbanisation à outrance. On nous a dit hier qu'environ 70 p. 100 de la population vit dans les grandes villes; je crois que dans un de ces pays, c'est même 80 p. 100.

Pensez-vous que le Canada pourrait jouer un rôle de soutien au développement des zones extra-urbaines, des petites villes et des villages, grâce à l'implantation de petites compagnies de chez nous?

M. Lubbock: Oui, je le pense; je pense que cela pourrait se faire de plusieurs façons. D'une part, ce que j'ai dit plus d'une fois, on pourrait aider la petite industrie locale à se développer et à se déployer dans les zones périphériques. De toute évidence, cette petite industrie existe dans les grandes villes, mais elle existe aussi dans les petites villes et dans les zones rurales. Plus nous pourrons aider même les petits ateliers à se développer dans les zones rurales, plus nous contribuerons de façon réelle au développement régional.

Il faut ici signaler le travail accompli par les ONG. A mon humble avis, l'une des meilleures interventions de l'ACDI a été d'accroître de façon constante les fonds alloués aux ONG, qui peuvent ensuite aller sur place et faire les choses directement. Une fois que l'administration a donné son autorisation, on peut traiter directement. Ces organisations non gouvernementales peuvent donc faire des choses que l'ACDI ne peut pas faire, et

[*Text*]

They, I believe, have made a very remarkable contribution to the poorest and most undeveloped areas.

I suppose you can say that it is a question of influence. If Canada really made .... I would include CIDA here; I do not think CIDA does nearly enough for the poorest areas. In the days when I knew CIDA work intimately, they certainly did not. I think that under Mr. Massé the emphasis has changed a very great deal. But, if CIDA and small industries could do more in the rural, really poor areas, it would be, in a sense, an influence on those running those countries. It would give them a push; it would make them open their eyes, I think, a little more to what could be done.

I hasten to add that, whenever I have talked on this subject in public, I have always tried to say that we must not accept all the guilt that we have not done enough, that we have not given enough. The attitude of the rich and the authorities in these countries has to change materially before we can do anything. But we can make our contribution to it, I do really believe.

I would just make one other comment on an interesting point you made. This over-urbanization I look upon as one of the most dangerous phenomena in Latin America. The first president of the Inter-American Development Bank was a very old friend of mine; I had known him when he was Minister of Finance in Chile, and so on. We used to have many a strong argument on this. He would be saying that we must give more money to solve the problems of urban sprawl, and I would say that I wished that money could be given to stopping the urban sprawl; if you gave more money to the rural areas, you would not get this terrible immigration.

The figures you gave, I believe, are absolutely true. I know that, even six years, ago over 74 per cent of all Venezuelans lived in towns of over 15,000, I think it was; it must be up to 86 per cent now. This is destroying the country. I am sure you would agree that you cannot have a healthy country without a healthy rural structure.

Lima went up from 1.25 million to 3 million in about 12 years, with these awful shanty towns around it, because the wretched .... I have also often said that I think the most revolutionary item in modern life is the transistor radio, because it gets into even the smallest village, and they begin to know that there is something better than their own miserable life; so they come trekking down into Lima and Arequipa and so on, with disastrous results.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Do you see CIDA playing a role in the basics of living, such as the water projects,

[*Translation*]

également que de nombreuses entreprises ne pourraient pas faire. Je pense que ces organisations ont pu contribuer de façon remarquable au développement des zones les plus pauvres et les plus arriérées.

C'est sans doute une question d'influence. Si le Canada ... et là je pense aussi à l'ACDI; je ne pense pas que l'ACDI fasse suffisamment pour le développement des zones pauvres. En tout cas, à l'époque où je connaissais de très près le travail de l'ACDI, ce n'était pas le cas. Je pense que depuis la nomination de M. Massé, les choses ont beaucoup changé. Mais si l'ACDI et la petite entreprise faisaient plus en faveur des zones rurales véritablement pauvres, je pense que ce serait un moyen d'influencer les dirigeants de ces pays. Cela leur imprimerait un élan, leur ouvrirait les yeux, et ils verraient un peu mieux ce qui peut être fait.

Je m'empresse d'ailleurs d'ajouter que j'ai toujours expliqué en public, lorsqu'il fallait que j'en parle, à quel point nous devons nous débarrasser d'un sentiment de culpabilité pour n'avoir pas fait assez, ou n'avoir pas donné assez. L'attitude du riche et des responsables de ces pays doit changer concrètement avant que nous ne puissions intervenir. Mais je pense que nous pouvons contribuer à ce que ce changement d'attitude s'opère, j'en suis convaincu.

Je ferais une remarque à propos d'un point très intéressant que vous avez soulevé. Je considère cette urbanisation à outrance comme un des phénomènes les plus graves menaçant l'Amérique latine. Le premier président de la Banque interaméricaine de développement était un de mes vieux amis; je le connaissais à l'époque où il était ministre des Finances du Chili. Nous avons eu de vives discussions à ce sujet. D'après lui, il fallait consacrer des crédits plus importants à une solution des problèmes de croissance urbaine, et je lui répondais que cet argent devrait être utilisé pour arrêter la croissance des villes; en consacrant plus d'argent au développement des zones rurales, on éviterait ces mouvements catastrophiques de migration vers la ville.

Je crois que vos chiffres sont tout à fait justes. Je me rappelle qu'il y a 6 ans, plus de 74 p. 100 des habitants du Venezuela habitaient dans des villes de plus de 15,000 habitants; ce chiffre doit être maintenant à 86 p. 100. Voilà qui détruit l'équilibre du pays. Vous serez d'accord avec moi pour dire que le bon équilibre d'un pays dépend aussi d'une infrastructure rurale saine.

Lima est passé de 1.25 million à 3 millions d'habitants en près de 12 ans, en même temps que ces villes satellites horribles se développaient sur son pourtour, étant donné que ... J'ai souvent dit que l'objet le plus révolutionnaire du monde moderne était le poste transistor, que l'on retrouve même dans les villages les plus petits, ce qui leur permet de savoir qu'il y a une vie meilleure possible en dehors de leur misère. C'est ce qui les amène à Lima ou à Arequipa, etc., avec les résultats catastrophiques que l'on sait.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Pensez-vous que l'ACDI puisse jouer un rôle en matière d'équipements de base

[*Texte*]

hydro development, sewage-disposal plants and this kind of thing in the rural areas?

Mr. Lubbock: Yes, I would. I am sorry if I seem to answer questions a bit indirectly. I would say it all depends on that principle of appropriate technology. The author of that marvellous concept, Fritz Schumacher, the author of *Small is Beautiful*, was always sorry that he chose the name "intermediate technology" for his group. It is really appropriate technology, and that does not mean that you never have big projects like, for instance, a hydroelectric scheme or a big irrigation scheme. Appropriate, in his view, and the way I use the word, means, does it directly or indirectly benefit the poorest in the rural areas. A big hydroelectric scheme may. What is quite certain is that a great number of these very big projects in developing countries have not brought any benefit to the rural areas and the poorest at all. So that, yes, water is very important, good water, simply for health, and disease is rampant from having undrinkable water. That, plus undernourishment are perhaps .... It results in a life expectancy of something under 40 for the poorest people. Sewerage, yes. Roads, if there are roads which will enable the producers to make contact with outside markets. Some of the roads that were built I do not think have done much good, but there are some which have done a great deal of good.

• 1655

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Certainly in a place like Nepal, where the Chinese road and the Indian road were both built, it certainly has been a boon to that country.

Mr. Lubbock: Yes. Oh, it can indeed. But there are other aspects of what they can do for the poorest. For instance, again this is a personal opinion, but I think greater experts and I would agree, the encouragement of co-operatives. If, when you hand over little parcels of land to a number of persons who are totally uneducated and have no sense of machines at all .... There are many provable cases of a peasant being given a tractor, and when one nut fell off or mud guard or something, he threw the whole thing away. He had no concept of repair. So you have to help them at every stage. I do believe the most successful land improvement or land reform schemes have led to or have been based on co-operatives, so that you can pool advice and help. Now, there is a field I wish we could do more to help and we have great experience in Canada.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): We visited El Salvador, and they have a land reform in being, and hopefully they are going to proceed with it. I think it would probably be the one exception to what you stated; none of them seem to work. This possibly could work because they have indicated that not only is there the land reform system, but there are reforms in the business and financial areas as well, and also co-ops would be involved. So, it seems to cover all of the bases you are talking about. I just hope that it will work and come into being.

[*Traduction*]

tels que les projets d'adduction d'eau, les projets hydro-électriques, les stations d'épuration des eaux, etc., dans les zones rurales?

M. Lubbock: Oui, je le pense. Excusez-moi si je réponds de façon un peu indirecte. Tout dépend de l'état de la technologie. La personne qui a répandu ce concept merveilleux «Small is Beautiful» (Ce qui est petit est beau), Fritz Schumacher, a toujours regretté d'avoir choisi le terme de «technologie intermédiaire» pour désigner ces équipements. Il s'agit de disposer d'un équipement approprié, ce qui ne signifie pas que vous n'ayez jamais de grands projets comme des barrages hydro-électriques ou des projets d'irrigation par exemple. De son point de vue, et du mien, ce terme approprié veut dire qu'il s'agit d'en faire profiter directement ou indirectement la population rurale la plus pauvre. On pourrait l'attendre par exemple d'un projet hydro-électrique. Ce qui est certain, c'est qu'un grand nombre de ces grands projets des pays en voie de développement n'ont pas profité aux zones rurales et aux plus pauvres. C'est ainsi que l'approvisionnement en eau, en eau potable, est également très important pour des raisons de santé, étant donné que l'eau qui n'est pas potable est toujours un agent de contagion. Cela, ajouté à la malnutrition, est peut-être ... On en arrive à une espérance de vie de moins de quarante ans pour les plus pauvres. Parlons aussi de systèmes d'égout. De routes, pour que les producteurs puissent entrer en relation avec les marchés extérieurs. Les bénéfices que l'on a pu retirer de ces aménagements routiers varient d'un cas à l'autre.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Dans un cas comme celui du Népal, on ne peut nier que la construction des routes chinoise et indienne ait été extrêmement positive.

M. Lubbock: Oui. Cela peut être le cas. Il faut également voir ce que l'on peut faire pour les plus pauvres. Par exemple, c'est une opinion personnelle mais qui rejoint le point de vue de certains experts, en encourageant les coopératives. Si vous distribuez des petites parcelles de terre à des paysans qui n'ont aucune connaissance des machines agricoles, etc ... il s'est souvent produit que l'on donne un tracteur à un paysan qui le mettait au rebut dès qu'une vis ou un simple garde-boue se défaisait. Les meilleures réformes agraires conduisent toujours à l'établissement de coopératives, ou en découlent, coopératives qui permettent de partager les connaissances, les conseils et l'assistance technique. Étant donné l'expérience dont dispose le Canada dans ce domaine, je pense qu'il serait souhaitable que l'on puisse accroître notre assistance.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Nous avons visité le Salvador, et il y a une réforme agraire en cours, espérons qu'elle va aller de l'avant. Ce serait sans doute d'ailleurs l'exception, étant donné que ces réformes n'ont jamais l'air de marcher. Celle-ci pourrait aboutir puisqu'il y a non seulement une réforme agraire planifiée, mais également une réforme du commerce et de la finance, avec également création de coopératives. Cela couvrirait donc tous les secteurs dont vous parliez. J'espère simplement que celle-ci va voir le jour et fonctionnera.

[*Text*]

My last question, if I may, Mr. Chairman. You indicated that there appeared to be, what might be considered petty jealousies among a number of the Latin American countries. Could you indicate to what extent you feel that they inhibit, in any way, the development or working together? What is the extent of the petty jealousies that there seem to be among some of the Latin American countries?

Mr. Lubbock: Between Latin American countries?

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Yes.

Mr. Lubbock: There you have to sort out the countries, as I was saying. For instance, Argentina has never quite been regarded as part of Latin America; it is almost a bit of Europe. Deservedly or undeservedly, a lot of Latin American countries do not much like the Argentines.

I think there is a lot of fear of being dominated by Brazil. For instance, there is a huge hydroelectric project, perhaps the biggest in the world, down between Paraguay and Brazil. I know there was tremendous feeling in Paraguay that they were going to be swamped; they were going to have all the benefits going to Brazil and not to themselves. There is a natural apprehension of a country as big and powerful and rich as Brazil.

Again, the Central American common market, it was very curious in its early days—there was of course a lot of in-fighting. But, as I say, I always thought there was a surprising amount of success in doing things together really because in their heart of hearts they knew it was get together or sink. They were too small to make much by themselves. And until all these political troubles arose, they made some progress, some real progress in spite of local jealousies, I suppose.

• 1700

I come back I come back to my Andean community, which has shown a remarkable sense of the common interests, the interests of the neighbours as well as itself. I would not have thought, perhaps excluding Chile, there were any dangerous inter-country jealousies in that group, to judge by their success.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Well, Chile is not in the Andean group, is it?

Mr. Lubbock: I beg your pardon?

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Do you consider Chile as in the Andean group?

Mr. Lubbock: It was, and it backed out. I do not know whether it has come back or not. I do not think it has. When Pinochet came in, it backed out, but it was originally. Originally it was without Venezuela. Venezuela came in a little later, and I think Chile is out.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): And Bolivia became one.

Mr. Lubbock: Bolivia is in, yes. Bolivia, Peru, Ecuador, Colombia, and Venezuela.

[*Translation*]

Ma dernière question, si vous le permettez, monsieur le président. Vous avez indiqué l'existence de ce que l'on pourrait appeler des jalousies mesquines entre certains pays d'Amérique latine. Pourriez-vous me dire dans quelle mesure cela fait obstacle au développement ou à la collaboration? Quelle est l'importance de ces rivalités?

M. Lubbock: Entre les pays d'Amérique latine?

M. Robinson (Etobicoke-Lakeshore): Oui.

M. Lubbock: Il y a deux sortes de pays, comme je le disais. D'un côté, l'Argentine n'a jamais été considérée comme faisant partie de l'Amérique latine; c'est presque un morceau de l'Europe. A tort ou à raison, de nombreux pays de l'Amérique latine n'aiment pas beaucoup les Argentins.

Je crois qu'il y a également une crainte que le Brésil ne domine. Il y a par exemple un projet hydro-électrique géant, peut-être le plus important du monde, entre le Paraguay et le Brésil. Je sais que le Paraguay avait terriblement peur d'être victime d'un marché de dupes; il craignait que le Brésil ne soit le seul à profiter de ce projet. Un pays aussi puissant, aussi grand et aussi riche que le Brésil, suscite tout naturellement une certaine appréhension.

Quant au marché commun d'Amérique centrale, à ses débuts, il a donné lieu à de nombreuses luttes intestines. Mais, comme je le disais, ils ont toujours su qu'ils avaient tout à gagner d'une collaboration, et au fond de leur coeur, ils savaient que c'était le succès ou la faillite collective. Chacun des pays était beaucoup trop petit pour s'en tirer tout seul. Et, en dépit des jalousies régionales, ils ont réussi à faire des progrès réels, avant que n'interviennent les dissensions politiques.

J'en reviens à la communauté andine qui a bien su défendre les intérêts communs et ceux des pays voisins. Je ne pense pas, sauf peut-être pour ce qui est du Chili, qu'il y ait eu des sentiments dangereux de jalousie nationale dans ce groupe, si on en juge par ses succès.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Mais le Chili ne fait pas partie de ce groupe?

M. Lubbock: Je m'excuse?

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Le Chili fait-il partie du groupe andin?

M. Lubbock: Il en faisait partie, mais il s'est retiré. Je ne sais pas s'il a été admis à nouveau dans le groupe. Je ne le pense pas cependant. Lorsque Pinochet a pris le pouvoir, le Chili s'est retiré du groupe. Par ailleurs, à sa naissance, ce groupe ne comprenait pas le Venezuela qui n'est entré qu'un peu plus tard; je pense que le Chili n'en fait plus partie.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Et la Bolovie a également été admise.

M. Lubbock: Oui, la Bolivie en fait partie tout comme le Pérou, l'Equateur, la Colombie et le Venezuela.

[*Texte*]

The Chairman: Thank you, Mr. Lubbock.

Mr. Miller.

Mr. Miller (Researcher for the Committee): Mr. Chairman, Mr. Lubbock has talked some already about one area of possible co-operation between the Canadian aid program and the promotion of business ties, commercial ties, with Latin America.

I wonder if he would comment on the broader question, drawing on his experience in CALA and generally, on the effect and effectiveness of aid tying as an instrument for promoting closer commercial relations between Canada and these countries. In particular, we were informed yesterday by officials that in the case of Colombia, because of Colombian law requiring that all projects be tendered, that Canadian aid funds were being used to fund the sale of Canadian goods and services that had already been signed on a commercial basis. In other words, it was not arranged initially through aid channels. A Canadian business had made a sale, and then Canadian aid funds were coming in after the fact and being used to fund this.

Do you see this as an appropriate and effective way of using Canadian aid funds? In general, what comments would you have about tying as a device for promoting Canadian commercial interests?

Mr. Lubbock: As a device for promoting Canadian industrial interests, or course it is a very effective weapon. Because I do not believe that the aid program should have as its objective helping Canadian industry—I think it should think entirely about helping the developing country—I think there should be no tied aid at all. I quite see that would be very difficult to put across. I quite see that it is a powerful argument with the business sector of Canada, in supporting aid in general, that it does bring it benefits. I am not unaware of the political and other difficulties of suddenly saying there should be no tied aid. I do not know what the proportion is now—I once knew it many years ago—but I believe a good deal of the aid we give is unnecessarily expensive to the recipient country. If it was truly thrown open to the world, they would get it cheaper.

A small group of us—I do not want to get into anything too personal—who have all had a great deal of experience in aid have been studying this together privately for two or three years, and we have written two or three letters to the government, and had interviews with Mr. Massé and others. We have argued, as I have said, that aid should be principally for the recipient and not for Canadian industry, that we should therefore throw the thing open and untie it, particularly as the CIDA 1975-1980 strategies specifically spoke of giving preference to developing countries' products. That is to say that if something from Peru could be bought at a reasonable price to give under an aid program to Bolivia, or vice versa, that we

[*Traduction*]

Le président: Merci, monsieur Lubbock.

Monsieur Miller.

M. Miller (recherchiste du Comité): Monsieur le président, M. Lubbock a déjà fait état des possibilités de collaboration entre le Programme d'aide du Canada et la promotion des relations commerciales avec les pays de l'Amérique latine.

J'aimerais qu'il nous brosse un tableau d'ensemble, en se basant sur son expérience dans l'ACAL notamment, de l'utilité de lier l'aide à la promotion des relations commerciales plus suivies entre le Canada et ces pays. Par exemple, des fonctionnaires nous ont dit hier qu'en Colombie, à cause de la loi obligeant l'adjudication par appel d'offres de tous les projets, les crédits d'aide du Canada servaient à financer la vente de biens et services canadiens pour lesquels des contrats commerciaux avaient déjà été signés. Autrement dit, on n'est pas passé par les mécanismes habituels d'aide. Une entreprise canadienne avait vendu un produit et ensuite les crédits d'aide canadiens servaient à financer cette vente.

Pensez-vous qu'il s'agit là d'une façon appropriée et rentable d'utiliser les crédits d'aide du Canada? En règle générale, que pensez-vous du mécanisme de lier l'aide au développement pour promouvoir les intérêts commerciaux du Canada?

M. Lubbock: Comme instrument de promotion des intérêts industriels du Canada, il est bien évident que cette façon de procéder est très efficace. Or, comme je ne crois pas que le programme d'aide devrait avoir comme objectif de favoriser l'industrie canadienne mais plutôt qu'il devrait servir au développement du pays, je pense que cette pratique de lier l'aide ne devrait pas exister. Je comprends bien les difficultés qu'il y aurait à faire accepter cela. Je comprends bien que cette question de l'aide liée contribue puissamment à convaincre le monde des affaires du Canada que le programme d'aide doit être appuyé parce qu'il apporte des retombées économiques. Je peux prévoir les problèmes politiques et autres auxquels devrait faire face le gouvernement si jamais il décidait que l'aide n'est plus liée. Je pense qu'une bonne partie des crédits d'aide que nous donnons aux pays en voie de développement leur coûtent beaucoup trop cher; je n'ai pas les chiffres, je ne les connais pas, je les savais auparavant. Si nous donnions réellement ces crédits d'aide, les pays destinataires en profiteraient beaucoup mieux.

Un petit nombre d'entre nous, je ne veux pas donner de noms, qui ont beaucoup d'expérience dans l'aide aux pays en voie de développement, ont étudié toute cette question depuis deux ou trois ans; nous avons écrit à deux ou trois reprises au gouvernement et nous avons rencontré notamment M. Massé. Comme je le disais précédemment, nous faisons valoir que l'aide devrait profiter avant tout aux pays destinataires et non pas à l'industrie canadienne; nous disons qu'en conséquence, il faudrait ouvrir le programme d'aide et ne plus avoir d'aide liée, d'autant plus que dans le programme quinquennal 1975-1980 de l'ACDI, on veut précisément favoriser les produits venant des pays en voie de développement. En clair, cela

[*Text*]

should go to them, regardless of what percentage it resulted in for Canada. So even if giving preference to a number of developing countries to get the aid goods we would give brought it down to 20 or 30 per cent Canadian content, we should not worry. Moreover—and this always seems to embarrass officials when we talk to them—it said that, when goods were demonstrably cheaper from another developed country, the bid should be accepted. We said this in a letter to external affairs, and we got a rather sharp reply, signed by the minister saying, could you really expect Canadian industry and the taxpayer to use its money to back up German industry? To which our answer was, well, this government paper says so. So I cannot see why it should not be done. I do not believe—as I say I know this is very controversial and I know there are lots of arguments against it—there should be tied aid at all. But, given the way you put your final question, of course, the answer must be, yes, tied aid is a very effective way of helping Canadian industry.

• 1705

The Chairman: It allows us simply to give more. The donor country can give more because it is tied.

Mr. Lubbock: That is right.

Mr. Miller: Could I just ask a supplementary on another instrument which we have heard a good deal about, and trade officials yesterday spoke about this: the importance of financial terms in promoting trade. This is something that has attracted a great deal of attention and has become an international issue—the use of concessional financial terms and so on. Again, in your experience, how important a factor is that; was that so during your period, and is it becoming a more critical factor in remaining competitive in developing markets, particularly in Latin America?

Mr. Lubbock: Well, one very important element in any bid is what your loan rate is. Every developed country, as far as I know, has got an agency like EDC; ECGD in England and the equivalent in Germany and France, and they are all there to give concessional financial rates. They are, nominally at any rate—I do not know how effectually—governed by the Berne Union, which tries to stop too much competition in cutting rates. How far they abide by that, I have no idea. But certainly, concessional finance is almost always a very important factor in the big projects, not so much in the small ones. If you are going to build steel mills and subways and big hydro electric works and so on, then yes, when the money gets big.

[*Translation*]

signifie que si le Canada peut acheter quelque chose au Pérou à un prix raisonnable pour le remettre en Bolivie en vertu d'un programme d'aide, ou l'inverse, nous devrions acheter ce produit peu importe les conséquences au Canada. Alors même si nous donnons préférence à un certain nombre de pays en voie de développement pour ce qui est des marchandises achetées en vertu du programme d'aide, même si la teneur canadienne du projet tombe à 20 ou 30 p. 100, nous ne devrions pas nous en préoccuper. En outre, dans ce document, et cela gêne toujours les fonctionnaires lorsque nous en parlons, on peut lire que lorsque les marchandises coûtent réellement moins cher dans un autre pays développé, l'offre devrait être acceptée. Nous avons repris toute cette argumentation dans une lettre que nous avons envoyée au ministère des Affaires extérieures, et le ministre nous a répondu plutôt sèchement qu'on ne pouvait pas vraiment s'attendre à ce que l'industrie et le contribuable canadiens acceptent de donner de l'argent pour faire tourner une industrie allemande. Nous nous sommes contentés de répondre que le document gouvernemental prévoit justement cela. Donc, je ne vois pas pourquoi on ne le fait pas. Je sais qu'il s'agit là d'une question très controversée et on peut en débattre longuement, mais je ne pense pas que les programmes d'aide doivent être oubliés. Cependant, pour répondre à votre question, il faut dire que oui, l'aide liée constitue un excellent moyen d'aider l'industrie canadienne.

Le président: Cela nous permet tout simplement de donner plus d'argent. Le pays d'origine peut donner plus d'argent parce que l'aide est liée.

M. Lubbock: En effet.

M. Miller: J'aimerais poser une question supplémentaire sur un autre sujet dont nous avons discuté longuement, notamment avec les délégués commerciaux hier. Je veux parler de l'importance des conditions de financement dans la promotion du commerce. Cette question suscite de plus en plus d'intérêt et c'est maintenant un problème international. Je parle notamment des conditions de faveur. Encore une fois, selon votre expérience, quelle importance ce facteur peut-il avoir? Qu'en était-il auparavant et pensez-vous que ce facteur devient de plus en plus essentiel pour faire face à la concurrence des marchés des pays en voie de développement, notamment en Amérique latine?

M. Lubbock: Eh bien, le taux d'intérêt fixé à l'emprunt est un élément très important dans une soumission. Pour autant que je sache, tous les pays développés ont un organisme semblable à la SEE. L'Angleterre en a un, l'Allemagne et la France aussi, et tous ces organismes peuvent accorder des conditions de faveur pour le financement. En théorie, ces organismes doivent se plier aux directives de l'Union de Berne qui cherche justement à assouplir la concurrence au niveau des taux; je ne sais pas dans quelle mesure cet organisme réussit réellement. Je ne saurais vous dire dans quelle mesure les organismes nationaux de financement respectent les directives. Il est évident que les conditions de financement jouent toujours un rôle très important dans la majorité des grands projets, mais ce rôle perd de sa valeur dans les petits projets. Lorsque

[*Texte*]

Perhaps I may add to that, Mr. Chairman, another thing I perhaps should not talk about, but I think ought to be faced. I think there is a lot of insincere, priggish nonsense about bribes. I used to try to explain to some of my more moralistic, foreign friends that bribes in Latin America are not bribes, they are fees. And just as you pay a fee to an estate agent to sell your house, so you pay a fee to certain officials to get business done. And in one country, which I will not name, I did once see a typed list of X per cent to the president, X per cent to the head of the house of deputies, X per cent to the minister of whatever, and everybody knew that when they came there, this was the fee they had to pay. It may not be our way of doing it.

I remember the case in Peru where a gentleman, who happened to be a cousin of the president—in fact, he was a doctor—was the agent in arranging the purchase of 12 ships from Europe and he took a very, very large fee from the European company and his colleagues, his Peruvian friends, did not criticise that he had taken a fee, only that he had taken much too big a fee. When I heard this conversation, I thought, well this is very different from what one knows; no, this was going a little too far; he should not have . . . .

Mr. Hudecki: We have such things as finders' fees, do we not, in our business circles?

Mr. Lubbock: Yes. Well . . .

The Chairman: Well, we made one important sale to Argentina, as you remember, a few years back, of a CANDU system and there was a fee to an agent of over $15 million and it was considered by some of the people here, a little high. But unless we agree to go into this, it seems that it is becoming more and more difficult to do business with Latin American countries. Jim Elliott told us yesterday that it is not something that we Canadians want to want to go into. Maybe we are playing the boy scout too much. But if we are hoping to do any further business with Latin American countries, we will have to accept the way they do business.

• 1710

Mr. Lubbock: Yes.

The Chairman: And you say that you recommend that we accept this notion that fees are paid.

Mr. Lubbock: I think you have to. I mean, there is, as I say, a reasonable-unreasonable fee, even admitted by them themselves.

Mr. Ogle: Right. That is right. It is a cultural value that they all understand. I think this was an exorbitant fee. It was outside the norms there, as well as outside the norms here.

[*Traduction*]

le financement est élevé, pour la construction d'acieries, de métros et de barrages hydro-électriques, eh bien oui, ces conditions de faveur sont très importantes.

J'aimerais, monsieur le président, faire une autre intervention sur un sujet dont nous ne devrions peut-être pas parler, mais auquel nous devons faire face. On jette beaucoup trop de hauts cris au sujet des pots-de-vin. Il fût un temps où j'essayai d'expliquer à certains de mes amis étrangers moralisateurs que les pots-de-vin en Amérique latine ne sont pas des pots-de-vin mais plutôt des honoraires. Tout comme on verse des honoraires à un agent immobilier qui vend notre maison, on verse des honoraires à certains fonctionnaires pour que le travail se fasse. J'ai déjà vu dans un pays que je ne nommerai pas une liste dactylographiée énumérant les pourcentages à verser au président, au chef de la Chambre des communes, au ministre; ainsi, toute personne intéressée à faire des affaires dans ce pays connaissait les honoraires à verser. Nous ne fonctionnons peut-être pas comme cela.

Je me rappelle d'une histoire au Pérou où le cousin du président qui était également docteur a servi d'intermédiaire pour l'achat de 12 navires en Europe; cette personne a réclamé des honoraires très élevés de l'entreprise européenne et ses collègues péruviens l'ont attaqué non pas parce qu'il avait accepté des honoraires mais bien parce que ceux-ci étaient trop élevés. Lorsqu'on m'a raconté cette histoire, j'ai pensé que c'était très différent de ce que nous faisons; cependant, on reprochait à cet homme d'être allé un peu trop loin; il n'aurait pas dû . . . .

M. Hudecki: Mais dans nos cercles ici, nous avons bien des honoraires versés aux personnes qui trouvent des contrats, n'est-ce pas?

M. Lubbock: Oui. Eh bien . . .

Le président: Vous vous rappellerez qu'il y a quelques années nous avons fait une vente importante en Argentine, nous avons vendu un réacteur CANDU, et qu'on a versé des honoraires légèrement supérieurs à 15 millions de dollars à un intermédiaire; certains ici on trouvé qu'ils étaient un peu trop élevés. Il me semble cependant que si nous refusons de verser ces honoraires, il sera de plus en plus difficile de faire des affaires avec les pays de l'Amérique latine. M. Jim Elliott nous a dit hier que le Canada ne veut pas des affaires de cette façon. Nous sommes peut-être un peu trop purs. Si nous voulons continuer à faire des affaires avec les pays de l'Amérique latine, nous devrons accepter leurs pratiques.

M. Lubbock: Oui.

Le président: Et vous nous recommandez d'accepter cette notion d'honoraires versés.

M. Lubbock: Je crois qu'il le faut. Il y a, et les Sud-Américains le reconnaissent eux-mêmes, cependant des limites.

M. Ogle: D'accord. C'est une valeur culturelle qu'ils comprennent tous. Je pense que ces honoraires étaient un peu trop élevés. Ils n'étaient pas conformes aux pratiques tant là-bas

[*Text*]

And it would be looked upon as unjust there, as it was here, because it was the wrong fee, just as you suggested in your other story.

Mr. Lubbock: I think I must share with you my favorite story about this. It is a little naughty.

But the Minister of Industry in Peru at one time was the most charming crook I had ever met. A delightful chap, very witty. He had been a miner in Alaska and Australia and up in the mountains and so on. He was well-known for taking rather large fees.

A Frenchman came out to do a big contract, and he soon found that he had to produce $100 thousand in local currency notes, in *Soles* notes.

Well, some weeks later, a mutual friend, who told me this story, met the Frenchman in a seething rage and he asked him why he was getting so excited about it, since he had known he had to pay the fee.

He said:

Yes, but I gave it to the minister in a brand new Peruvian crocodile pocketbook. Damn him, he kept the pocketbook!

And you think that was beyond the norm.

The Chairman: Well, we all laugh at this, but I think it may be sad. After all, in our environment, it is quite strange to have to do that. But it is common practice in a good part of the world—and not limited to South America and Central America, but elsewhere too—Korea, and other places that we will not name.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Could I have a supplementary to that?

The Chairman: On this subject? Yes.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Just on that. My understanding is that it is illegal in Canada to pay what we call bribes or something in order to get contracts outside the country.

How do you see us getting around this? Or how do you see this becoming an accepted practice? I mean, I cannot see us passing a law saying it is okay for you to give somebody in South America a bribe to get a contract.

Mr. Hudecki: I would do away with the opposition.

Mr. Lubbock: I did not know that was an actual rule or law. I do not know what the answer to that is, if it is a law.

The Chairman: I think the answer, Mr. Lubbock, is that we need new talents to develop ways of doing it without being too—being seen as doing it. But it is one of the difficulties that Canadian businessmen have to face. So, if we Canadians had to do this—the government, that is—when we sold the CANDU system to Argentina, then the members of CALA are familiar with that practice.

Mr. Lubbock: I would not know. I did not ask.

[*Translation*]

qu'ici. Et là-bas, on a pensé que c'était injuste, comme on l'a pensé ici, parce que les honoraires étaient trop élevés comme dans l'histoire que vous nous avez racontée.

M. Lubbock: Je dois vous raconter mon histoire favorite à ce sujet, elle est un peu extrême.

L'escroc le plus charmant que j'ai rencontré est un ancien ministre de l'Industrie péruvien. C'est un homme plein d'esprit et de bonne compagnie. Il avait travaillé comme mineur en Alaska, en Australie, dans les montagnes et partout. Il était réputé pour accepter des honoraires plutôt élevés.

Un Français s'est présenté pour remplir un contrat et il a appris rapidement qu'il devait donner $100,000 en monnaie locale, en *Soles*.

Quelques semaines plus tard, un ami à moi qui m'a raconté l'histoire a rencontré le Français en question qui était fou de rage; mon ami lui a demandé pourquoi il était tellement fâché car après tout il savait qu'il devait verser des honoraires.

Le Français a répondu:

Oui, mais je lui ai donné l'argent dans un portefeuille tout neuf en crocodile et bon Dieu, il a gardé le portefeuille!

Et on pense que c'est aller un peu trop loin.

Le président: Eh bien, nous rions tous de cette histoire mais la pratique est peut-être déplorable. Après tout, au Canada, il est plutôt étrange qu'on ait recours à ces pratiques. Cependant, il s'agit d'une pratique courante dans une bonne partie du monde; cela n'est pas limitée à l'Amérique du Sud et à l'Amérique centrale; on le retrouve ailleurs, notamment en Corée et dans d'autres pays que je ne veux pas nommer.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Pourrais-je poser une question supplémentaire à ce sujet?

Le président: A ce sujet? Oui.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je m'en tiendrai à ce sujet. Je crois savoir qu'il est illégal au Canada de verser ce que nous appelons des pots-de-vin pour obtenir des contrats à l'étranger.

Comment allons-nous faire? Pensez-vous que cette façon de procéder sera acceptée? Je nous imagine mal adoptant une loi autorisant le versement d'un pot-de-vin à un Sud-Américain pour obtenir un contrat.

M. Hudecki: Je laisserais tomber l'opposition.

M. Lubbock: Je ne savais pas qu'il y avait une loi. S'il y a une loi, je ne sais pas quoi répondre.

Le président: En réponse à cette question, monsieur Lubbock, je crois que nous avons besoin de talents nouveaux qui nous permettront de le faire sans être trop . . . sans que cela soit perçu. C'est un des problèmes auxquels les hommes d'affaires canadiens doivent faire face. Donc, si les Canadiens ont dû verser des pots-de-vin, c'est-à-dire si le gouvernement a dû le faire lorsque nous avons vendu le réacteur CANDU à l'Argentine, eh bien les membres de l'ACAL doivent le savoir.

M. Lubbock: Je ne le sais pas, je n'ai pas demandé.

[*Texte*]

The Chairman: You did not ask. We will not ask either.

I think it has been a very interesting meeting, Mr. Lubbock. On behalf of my colleagues, I wish to thank you very much for your comments and your views.

Again, I invite my colleagues to look at the document that we circulated to them last March, I think, with regard to the proposal prepared by Mr. Lubbock. It is called *Canadian Overseas Investment Agency*. It is very interesting, and I hope that in our final report we will have a recommendation looking to the possibility of the government's talking to you about this project, or having this project included in some of our agencies. Maybe CIDA could—

Mr. Lubbock: If you did, Mr. Chairman, I would think the subcommittee had done a fine job.

The Chairman: Thank you very much for coming.

The meeting stands adjourned.

[*Traduction*]

Le président: Vous n'avez pas demandé et nous ne le demanderons pas non plus.

Nous avons eu, monsieur Lubbock, une séance très intéressante. Au nom de mes collègues, je tiens à vous remercier d'être venu témoigner ici.

Encore une fois, j'invite mes collègues à lire le document qui a été distribué en mars dernier portant sur la proposition de M. Lubbock. Le titre anglais de ce document est *Canadian Overseas Investment Agency*. C'est un document passionnant et j'espère que dans notre rapport final, nous recommanderons au gouvernement de discuter avec votre association de ce projet ou même d'intégrer ce projet au mandat de certains organismes. L'ACDI pourrait peut-être . . .

M. Lubbock: Auquel cas, monsieur le président, je penserai que le Sous-comité a fait un excellent travail.

Le président: Merci beaucoup d'être venu.

La séance est levée.

Canada Post
Postage paid
Postes Canada
Port payé

Third class
Troisième classe

K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS—TÉMOIN

Mr. Michael Lubbock, Founding Member of CALA.

M. Michael Lubbock, membre fondateur de CALA.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

CANADA. PARLIAMENT

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 27

Thursday, July 8, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 27

Le jeudi 8 juillet 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28926—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. David Collenette

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. David Collenette

Messrs. — Messieurs

Allmand	Hudecki	MacDonald (M[lle])	Ogle
Crosbie (*St. John's West*)	Irwin	McLean	Schroder
Deniger	Jewett (Miss)	Murta	Stevens—(15)
Gimaïel			

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JULY 8, 1982
(83)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met at 9:42 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, Miss MacDonald, Messrs. Ogle, Schroder and Stevens.

Other Member present: Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witnesses: *From Amnesty International*: Ms. Sue Hill, Co-ordinator for Chile; Ms. Mev Porter, Co-ordinator for Argentina; Mr. John Jones, Co-ordinator for the Northern Andean Region.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The witnesses made statements and answered questions.

At 11:03 o'clock a.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, JULY 8, 1982
(84)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 11:13 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Dupras, Hudecki, Irwin, Miss MacDonald, Messrs. Ogle, Schroder and Stevens.

Other Member present: Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witnesses: *From the Department of External Affairs*: Mr. Martin Collacott, Director, Latin American Division; Mr. Keith Christie (Brazil, Argentina). *From the Canadian International Development Agency*: Mr. Keith Bezanson, Director General of the Americas; Mr. Pierre Beemans, Director, Programming and Operations, Americas Division.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 8 JUILLET 1982
(83)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 9h42 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, M^lle^ MacDonald, MM. Ogle, Schroder et Stevens.

Autre député présent: M. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoins: *De Amnistie Internationale*: M^me^ Sue Hill, coordonnatrice pour le Chili; M^me^ Mev Porter, coordonnatrice pour l'Argentine; M. John Jones, coordonnateur pour la région des Andes du Nord.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 11h03, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 8 JUILLET 1982
(84)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 11h13 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Dupras, Hudecki, Irwin, M^lle^ MacDonald, MM. Ogle, Schroder et Stevens.

Autre député présent: M. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*).

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherches; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoins: *Du ministère des Affaires extérieures*: M. Martin Collacott, directeur, Division de l'Amérique latine; M. Keith Christie (Brésil, Argentine). *De l'Agence canadienne de développement international*: M. Keith Bezanson, directeur général des Amériques; M. Pierre Beemans, directeur, Programmation et opérations, Direction des Amériques.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The witnesses made statements and answered questions.

At 12:50 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 12h50, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Texte*]

Thursday, July 8, 1982

• 0943

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît! Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981, se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. Ce matin, nous avons l'honneur d'accueillir des représentants d'Amnestie Internationale,

in the persons of Miss Sue Hill, Co-ordinator for Chile for Amnesty International in Canada; Mr. Yev Porter, Co-ordinator for Argentina for Amnesty International in Canada; and Mr. John Jones, Co-ordinator for Northern Andean regions, Columbia, Equador, Peru and Venezuela.

Mr. Jones intends to speak mainly about the human rights situation in Columbia and Peru. I know that you have opening remarks on a few countries, Mr. Jones, but is each of you going to make an opening statement? Each of you. All right.

This committee will have to adjourn at 11 o'clock precisely, because of having other witnesses to appear before the committee, so if you want to leave us some time to put questions to you, it would be appreciated. Miss Hill.

Ms Sue Hill (Co-ordinator for Chile, Amnesty International (Canada)): Mr. Chairman, we understand that the subcommittee will be visiting Venezuela, Guyana, Brazil, Argentina, Chile, Peru, Equador and Columbia, and we intend to speak briefly about all these countries, some of them perhaps a little bit more because we have more knowledge about them, and underline the concerns of Amnesty in each particular country. Then we would welcome questions from the committee, particularly on countries you may be interested in.

• 0945

In Guyana, Amnesty has been particularly concerned about the legal proceedings taken against various opposition members. Amnesty, in December 1980, sent an observer to a trial of two opposition members, but the trial has been adjourned several times and the final hearings have not been held. There is some question about how the statements were obtained from the defendants, and, in fact, the magistrate who heard the case ruled that the statements were inadmissible. This sort of activity by the police is, of course, always of concern to Amnesty. That is our major concern in Guyana: the whole question of how dissent and the opposition is treated.

In Venezuela, on the whole, Amnesty has been particularly concerned about some police activity—brutality, and there have been allegations of torture. Two people have disappeared. The government has offered to investigate this, but the proceedings have not been made public yet. There is no satisfactory explanation, and Amnesty is concerned about these disap-

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Traduction*]

Le jeudi 8 juillet 1982

The Chairman: Order, please! The subcommittee will resume consideration of its terms of reference dated March 24, 1981, concerning Canada's relations with Latin America and the Caribbean. This morning, we have the honour of greeting representatives from Amnesty International,

. . . dans la personne de M^lle^ Sue Hill, coordinatrice d'Aministie Internationale au Canada pour le Chili; M. Yev Porter, coordinateur pour Amnistie Internationale au Canada pour l'Argentine; M. John Jones, coordonnateur pour les régions du nord des Andes, la Colombie, l'Equateur, le Pérou et le Vénézuela.

M. Jones entend surtout parler de la situation des droits de la personne en Colombie et au Pérou. Je sais que vous avez quelques mots à nous dire sur quelques-uns des pays, monsieur Jones, mais chacun de vous a-t-il une déclaration liminaire? Chacun d'entre vous. Parfait.

Le comité devra lever la séance à 11h précise car nous avons d'autres témoins qui comparaissent mais nous aimerions bien avoir un certain temps à notre disposition pour vous poser des questions. Mademoiselle Hill.

Mlle Sue Hill (coordinatrice pour le Chili, Amnistie Internationale (Canada)): Monsieur le président, nous croyons savoir que le sous-comité visitera le Vénézuela, la Guyane, le Brésil, l'Argentine, le Chili, le Pérou, l'Equateur et la Colombie et nous entendons dire quelques mots à propos de tous ces pays en prêtant peut-être un peu plus d'attention à certains d'entre eux car nous les connaissons mieux, tout en soulignant les préoccupations d'Amnistie dans chacun de ces pays. Nous serons ensuite prêts à répondre à toutes les questions que vous voudrez nous poser, surtout à propos de ces pays qui pourraient vous intéresser plus particulièrement.

En Guyane, Amnistie s'est plus particulièrement préoccupée des poursuites judiciaires entreprises contre divers membres de l'opposition. Amnistie, en décembre 1980, a envoyé un observateur au procès de deux membres de l'opposition, mais le procès a été remis plusieurs fois et l'audience finale n'a jamais eu lieu. On se demande exactement comment les déclarations ont été obtenues des accusés et, à vrai dire, le magistrat saisi du cas a décidé que les déclarations étaient irrecevables. Ce genre d'activités policières, évidemment, préoccupe toujours Amnistie. C'est notre souci premier en Guyane: comment l'opposition et les dissidents sont traités.

Au Venezuela, en gros, Amnistie se préoccupe surtout de certaines activités policières: la brutalité, sans oublier certaines allégations de torture. Deux personnes ont disparues. Le gouvernement a offert d'enquêter, mais rien n'a encore été rendu public. Il n'y a pas d'explication satisfaisante et Amnistie se préoccupe des disparitions et des mauvais traitements allégués.

[*Text*]

pearances and these allegations of mistreatment. The Venezuelan authorities have made very strong statements to say that this is in no way an official policy of the government and that these questions will be investigated.

In the case of Brazil, Brazil is of course a very large and complex country. We have had in the past considerable concern about torture and the treatment of dissenters in Brazil. This continues to a certain extent, particularly people who are trade unionists and people who oppose the government even by peaceful means. I am sure that most of the committee is familiar with the trade union leader, Lula, who has been active in organizing the auto workers.

The latest word we have had on Brazil is an urgent action which came out less than a month ago, on June 28. It is a case which involves two French priests who were working in Brazil. They were arrested on August 31 in 1981 and were tried by a military court in Belém towards the end of this June. They were charged with inciting collective disobedience of the laws, and following a one-day trial, one civilian and four military judges found Father Gouriou and Father Camio guilty. Father Gouriou received a sentence of 10 years imprisonment, and Father Camio a sentence of 15 years imprisonment. The prosecution claimed that the priests had incited a group of 13 peasants to commit violence and that this had led during the course of a land dispute to a shooting incident in which one man was killed and six were wounded.

One of the main pieces of evidence presented against the priest was a sermon delivered by Father Camio in August of last year at a mass. An Amnesty International observer at the trial studied the transcription of Father Camio's sermon and concluded it did not amount to incitement to violence. Although Father Gouriou attended the mass, he did not address the congregation. Both priests had only once visited the area before. Of the 13 peasants, only two had attended the mass.

According to available information, none of the other peasants had ever spoken to either of the priests. Before the trial there were allegations that some of the peasants had been ill treated and coerced into testifying against the two priests.

• 0950

Many witnesses have stated that the two priests never encouraged violence, and the prosecution presented as evidence against the priest was admitted in court to be inaccurate Portuguese translations of the document written in French for a meeting held in Paris of the Catholic missionary order to which both priests belong.

Amnesty International considers both of these gentlemen to be prisoners of conscience. Our major concern is the legal proceedings, in particular. They are long sentences in the absence of very conclusive proof as to their guilt.

Also Amnesty International is concerned about the mistreatment and intimidation of witnesses; many church organizations have protested this as well. This is the kind of story that is very common in Latin America. The basis of the argument is land dispute, and the authorities bring in various accusations

[*Translation*]

Les autorités du Venezuela ont très fermement déclaré qu'il ne s'agit pas là d'une politique officielle du gouvernement et qu'il y aura enquête à ce propos.

Dans le cas du Brésil, il s'agit évidemment d'un pays énorme et très complexe. Dans le passé, nous nous sommes beaucoup préoccupés des tortures et mauvais traitements infligés aux dissidents au Brésil. Cela continue jusqu'à un certain point, particulièrement chez les syndicalistes et chez les opposants au gouvernement, même en se servant de moyens pacifiques. Je suis sûr que la plupart des gens du Comité connaissent le chef syndical Lula qui s'est beaucoup occupé d'organiser les travailleurs de l'automobile.

Le dernier mot qui nous vienne du Brésil fait état d'un cas d'urgence et nous est parvenu il y a moins d'un mois, le 28 juin. C'est le cas de deux prêtres français qui travaillaient au Brésil. On les a arrêtés le 31 août 1981 et traduits devant une cour militaire au Belém vers la fin du mois de juin de cette année. On les a accusés d'avoir incité à la désobéissance collective aux lois et, après un procès d'un jour, un juge civil et quatre juges militaires ont déclaré les pères Gouriou et Camio coupables. Le père Gouriou a été condamné à dix ans d'emprisonnement et le père Camio à 15 ans. La poursuite a allégué que les prêtres avaient incité un groupe de 13 paysans à commettre des actes de violence qui, dans le cours d'une contestation concernant les terres, avait mené à un incident où des coups de feu avaient été tirés, un homme tué et six blessés.

L'une des principales pièces à conviction contre le prêtre était un sermon prononcé par le père Camio au mois d'août l'an dernier lors de la messe. Un observateur d'Amnistie Internationale au procès a étudié le texte du sermon du père Camio et en est venu à la conclusion qu'il n'incitait pas à la violence. Même si le père Gouriou était présent pendant la messe, il n'a pas adressé la parole à l'assistance. Les deux prêtres n'avaient visité la région qu'une fois auparavant. Des 13 paysans, seulement deux étaient présents à la messe.

D'après les renseignements disponibles, aucun autre des paysans n'avait jamais adressé la parole à aucun des deux prêtres. Avant le procès et selon certaines allégations quelques-uns des paysans aient été maltraités et forcés de témoigner contre les deux prêtres.

Beaucoup de témoins ont déclaré que les deux prêtres n'ont jamais encouragé la violence et on a reconnu, en Cour, que la preuve présentée par l'accusation contre le prêtre était une traduction portugaise infidèle du document rédigé en français lors d'une réunion, à Paris, de la société missionnaire catholique à laquelle appartiennent les deux prêtres.

D'après Amnistie internationale, ces deux hommes sont prisonniers de conscience. Ce qui nous préoccupe surtout, c'est la procédure judiciaire. Ce sont de longues sentences vue l'absence de preuves concluant à leur culpabilité.

Amnistie internationale s'oppose aussi à l'intimidation des témoins et au mauvais traitement qu'on leur a infligé; bien des organisations religieuses ont aussi protesté. C'est le genre d'histoires qu'on retrouve partout en Amérique latine. Le point central de cette contestation est une querelle foncière et les

[*Texte*]

against parties who are in the neighbourhood, sometimes to cloud the issue. The whole situation is rather unclear as to exactly what has gone on, but these priests seem to be useful scapegoats.

So our major concerns in Brazil are the legal proceedings and the coercion of prisoners, particularly people who are involved either with church work, with trade union work, or work with peasants and indigenous peoples.

The Chairman: Thank you, Miss Hill.

I believe Miss Porter will be next. Miss Porter.

Ms Yev Porter (Co-ordinator for Argentina Amnesty International (Canada)): I am going to speak about the current situation in Argentina and Amnesty International's concerns in that country. I will be referring to the points in the written submission that I have given to the members as testimony to the subcommittee on Latin America and the Caribbean.

I wish to discuss four major points of concern in Argentina. The first is the more than 500 persons still held at the disposition of the executive. These are called PEN prisoners, or *poder Ejecutivo Nacional*. Two: the continued practice of causing people to disappear by abducting them and then secreting them away in illegal prisons. Three: the approximately 200 civilians who are currently being charged under military courts. Four: the continued and systematic use of torture.

Point 1. In Argentina at present there are about 500 people who are being held at the disposition of the executive power. According to article 23 of the Argentine constitution, the executive may arrest people during times of internal unrest and may transfer them to different parts of the country, but the executive may not sentence and may not impose any conditions upon these persons that would be seen as a real punishment.

Many of the people we are talking about have been in prison since 1975 or 1976—some of them even before the military take-over of March 1976. It is now the middle of 1982, and Amnesty International is arguing that these people are in fact being punished by being kept in prison for this length of time and under very rigid prison conditions. In several of the prisons they are not allowed access to newspapers or other written material, and they have to walk with their hands behind their backs and their heads down. Some of these people have now been in this condition since 1976 without any charges being brought against them, or they have perhaps been charged and their sentences have expired. Many of the prisoners have chosen what is called the option to leave the country. Under Article 23 of the Argentine constitution, a person who is detained during periods of internal unrest is allowed to choose to leave the country rather than remain in detention, but the military government of Videla changed the rules governing option so that the president can at any time, veto a person's option to leave the country. That person then has to wait six

[*Traduction*]

autorités portent diverses accusations contre les parties qui se trouvent dans les environs, parfois pour brouiller les pistes. Ce qui s'est passé au juste n'est pas très clair, mais ces prêtres semblent être d'utiles boucs émissaires.

Nos préoccupations principales au Brésil, donc, sont les procédures juridiques et l'exercice de la coercition envers les prisonniers et plus particulièrement ceux qui se sont engagés dans des mouvements de l'Église, du syndicalisme ou du travail auprès des paysans ou des autochtones.

Le président: Merci, madamoiselle Hill.

Je crois que M^lle^ Porter sera notre prochain témoin. Mademoiselle Porter.

Mlle Yev Porter (coordinatrice pour l'Argentine, Amnistie internationale (Canada)): Je vais vous parler de la situation actuelle en Argentine et des inquiétudes d'Amnistie internationale vis-à-vis de ce pays. Je vais m'en tenir aux questions soulevées dans le document écrit que j'ai remis aux membres du Sous-comité sur l'Amérique latine et les Antilles.

J'aimerais vous parler de quatre questions importantes pour l'Argentine. Tout d'abord, il y a plus de 500 personnes qui sont toujours tenues à la disposition de l'exécutif. On les appelle les prisonniers PEN pour *poder Ejecutivo Nacional*. Deuxièmement: cette pratique, qui continue toujours, c'est-à-dire causant la disparition des gens enlevés pour les tenir au secret dans des prisons illégales. Troisièmement: les 200 civils, environ, qui doivent comparaître devant des tribunaux militaires. Quatrièmement: l'usage continu et systématique de la torture.

Point n° 1. En Argentine, à l'heure actuelle, environ 500 personnes sont tenues à la disposition du pouvoir exécutif. D'après l'article 23 de la Constitution de l'Argentine, l'exécutif peut ordonner l'arrestation de gens pendant des périodes d'agitation et les transférer en diverses parties du pays, mais ne peut ni imposer des sentences ni rien qui sembleraient constituer une véritable peine.

Bien des gens dont nous parlons sont en prison depuis 1975 ou 1976, quelques-uns d'entre eux, même, depuis avant le coup d'état militaire du mois de mars 1976. C'est maintenant presque la deuxième moitié de 1982 et Amnistie internationale soutient qu'une si longue détention, dans des conditions si pénibles, constitue une peine. Dans certaines prisons, on refuse journaux et autres imprimés aux prisonniers qui doivent marcher les mains derrière le dos et la tête baissée. Certaines de ces personnes sont ainsi détenues depuis 1976 sans qu'on n'ait jamais porté d'accusation contre elles ou peut-être leur a-t-on imposé une sentence qui, depuis, a expiré. Beaucoup de prisonniers ont choisi ce qu'il est convenu d'appeler l'option de quitter le pays. En vertu de l'article 23 de la constitution de l'Argentine, une personne détenue pendant une période de conflit interne a le droit de choisir de quitter le pays plutôt que de rester incarcérée, mais le gouvernement militaire de Videla a changé les règles à ce propos et le président, peut, n'importe quand, opposer son veto à ce choix. Cette personne doit ensuite attendre six mois avant de pouvoir faire une nouvelle demande.

[*Text*]

months in order to apply again. Of the petitions, less than 5 per cent have been granted over the last five years.

• 0955

Generally, when prisoners "under PEN", as it is called, are released, they are released into what is called *libertad vigilada*. This is a state somewhat like city arrest where they must remain in a certain municipality, they must not associate with more than two or three people at any time, they often have to report to the police every three days to one week, and police or other authorities are permitted to come into their home at any time and search, ask questions about them. In fact, they can be picked up at any time by the police and taken back into detention.

So this is very much a case of restricted liberty. They are still considered "under pen" even when they are released from prison.

Amnesty is arguing that all such people, those who are in prison without charge and those who are now released but who are in *libertad vigilada*, should be given unconditional release.

The second point that I wish to speak to is the practice of disappearances. I refer to a book called *Disappearances Workbook* which is a publication of Amnesty International U.S.A. In Argentina, disappearances refers to the abduction of persons by members of the police force or armed squads or members of the security forces. These persons are often abducted in broad daylight near their homes or near their places of work and then they simple "disappear". Of course, in fact, nobody disappears. Amnesty has evidence which points to the fact that there are illegal prisons, sometimes called concentration camps—that is a misnomer— where persons are held for questioning and then in many cases are killed. There have been a handful of escapes or releases from such prisons, but Amnesty estimates that 10,000 to 15,000 have "disappeared" out of which we only know of approximately 50 people who have ever reappeared.

The most recent disappearances I think will give you a very good illustration of the fact that the machinery and apparatus for repression of its citizens is still very much in place in Argentina. In February, a young woman, Anna Maria Martinez, disappeared from her home and she was found on February 17th in a suburb of Buenos Aires with her body showing clear marks of torture and bearing gunshot wounds. She was three months pregnant at the time she was abducted. As you may know, it is not at all uncommon for a pregnant woman or for even children to be abducted with their parents and to then "disappear".

• 1000

Amnesty is, at present, launching a campaign concerning 67 children who disappeared over the last five years either with their parents or who were born in captivity and simply never heard from again.

[*Translation*]

On a donné suite à moins de 5 p. 100 de ces demandes pendant les cinq dernières années.

En général, quand les prisonniers «PEN» comme on l'appelle, sont relâchés, c'est sous ce qu'il est convenu d'appeler *libertad vigilado*. C'est un peu comme une interdiction de circuler: ils doivent rester dans une certaine municipalité, n'ont pas le droit de se réunir avec plus de deux ou trois personnes à la fois, doivent souvent se présenter à la police, tous les trois jours ou une fois par semaine et la police ou tout autre personne qui pourrait relever de l'autorité a le droit d'entrer dans leur demeure à tout moment pour perquisitionner et les interroger. A vrai dire, la police peut les arrêter et les incarcérer à sa guise.

Donc, c'est vraiment un cas de restriction apportée à la liberté. On les considère toujours «PEN» même après qu'ils soient sortis de prison.

Amnistie soutient que toutes ces personnes, celles qui se trouvent en prison sans acte d'accusation et celles qui sont maintenant relaxées mais en *libertad Virilada* devraient être remises en liberté sans condition.

La deuxième question que je veux aborder est celle des disparitions. Je parle d'un livre intitulé *Disappearances Workbook* publié par Aministie internationale U.S.A. En Argentine, lorsqu'on parle de disparition, il s'agit de l'enlèvement de personnes par des membres des forces policières, des escadrons armés ou des forces de sécurité. Ces personnes sont souvent enlevées en plein jour, près de leur demeure ou de leur lieu de travail, pour ensuite tout simplement «disparaître». En vérité, personne ne disparaît, évidemment. Amnistie a des preuves indiquant l'existence de prisons illégales qu'on appelle parfois camp de concentration, quoi que ce soit une fausse appellation, où l'on détient les gens pour les questionner, dans bien des cas, les tuer ensuite. Très peu de gens ont échappé à ces prisons ou en ont été relâchées, mais Amnistie croit qu'environ 10,000 à 15,000 personnes ont disparu et nous n'en connaissons qu'environ 50 qui aient jamais réapparu par la suite.

Les disparitions les plus récentes vous montreront fort bien, du moins je le crois, que les mécanismes et appareils de répression des citoyens de l'Argentine sont toujours très bien en place. En février, une jeune femme, Anna Maria Martinez, a disparu de son domicile et on l'a retrouvée le 17 février dans un faubourg de Buenos Ayres, son cadavre portant des traces très claires de torture et criblé de balles. Elle était enceinte de trois mois lorsqu'elle a été enlevée. Comme vous le savez peut-être, les «disparitions» de femmes enceintes, voire d'enfants enlevés avec leurs parents, sont courantes.

Amnistie lance à l'heure actuelle une campagne pour retrouver la trace de 67 enfants disparus au cours des 5 dernières années, soit qu'ils aient été enlevés avec leurs parents, soit nés en captivité, et dont on n'a plus jamais entendu parler.

[*Texte*]

The most recent two cases of disappearances indicate a little more hopeful message in that they show the effectiveness of public protest. On June 27, a man by the name of Cassani was abducted in Buenos Aires and in Cordoba, a man by the name of Delpla was abducted. On June 28th, the human rights groups in Buenos Aires had planned a large demonstration calling for the release of all "PEN" prisoners and as part of this demonstration they presented a petition calling for the reappearance of these two persons. This is the first time in Argentina that there has been a massive public outcry immediately after the disappearance of a person. On June 29, one day later, both Mr. Cassani's and Mr. Del Pla's detentions were acknowledged.

While, as I said, this does show that public protest is effective, particularly when it occurs right in front of the presidential palace, it also shows that there is continuing official complicity in the whole machinery which allows for disappearances. Mr. Cassani is being held by the federal police. Mr. Del Pla is being held by the security wing of the third army corp in Cordoba, and he is still incommunicato so that both of these people are being held by official members of the armed forces.

Point three: trials of civilians by military tribunals. One of the first acts of the military government which took over in 1976, was to institute military tribunals for the trial of certain civilian cases. This is a fairly complex subject in terms of its legal and historical background in Argentina. The military tribunal may try civilians who have been involved in actions related to military installations or barracks. That is to say, the person must be shown to have been in an armed confrontation with the military. Needless to say, most of the civilians who are being charged are not being charged under charges of armed confrontation with the military. They are being charged under the broad heading of subversion which can include anything from carrying a book that the military does not like to having a bomb in your house.

I am giving a document on this to the research department, but there are four points that we want to look at here. First of all, there is the question of trying civilians by military judges. Second, there is the fact that all the personnel concerned in the military tribunal are members of the military including the defence counsel; also, the military, of course, is the executive power, therefore you have a confounding of judicial and executive responsibilities.

• 1005

The third point is that the trials are conducted in a secret and summary fashion. Often the trial is organized and carried out within two to three hours. In fact, there is a proscription against a trial being any longer than one hour. The accused does not choose freely his, or her, own defence counsel. They have a list of three military people. The defence counsel does not even have to have formal legal training. They simply need to accept this position as part of their military service.

[*Traduction*]

Dans les deux cas de disparition les plus récents, on croit pouvoir discerner une lueur d'espoir, dans la mesure où les protestations publiques semblent porter des fruits. Le 27 juin, un homme du nom de Cassani a été enlevé à Buenos Aires; un autre, du nom de Del Pla, a été enlevé à Cordoba. Le 28 juin, les groupes de Buenos Aires pour les droits de la personne organisaient une grande manifestation réclamant la libération de tous les prisonniers «PEN» et présentaient, dans le cadre de cette manifestation, une pétition réclamant que ces deux personnes soient remises en liberté. C'est la première fois en Argentine qu'une grande manifestation publique suit immédiatement la disparition d'une personne. Le 29 juin, soit le lendemain, les arrestations de M. Cassani et de M. Del Pla étaient confirmées.

Si l'on peut voir là une preuve de les protestations publiques ont une utilité certaine, en particulier lorsqu'elles se déroulent en face du palais même du président, on peut également y voir la preuve de la complicité permanente des autorités avec tout le dispositif d'organisation de ces disparitions. M. Cassani est détenu par le police fédérale, M. Del Pla par le Bureau de sécurité du Troisième Corps d'armée de Cordoba, ce dernier étant toujours encore au secret, de sorte que ces deux personnes sont aux mains des membres officiels des Forces armées.

Troisième aspect de la question, le procès de civils par des tribunaux militaires. Lorsque le gouvernement militaire a pris le pouvoir en 1976, l'une des premières lois promulguée a été l'institution des tribunaux militaires pour certains procès civils. C'est là un sujet assez complexe, compte tenu des ramifications légales et historiques d'une telle loi en Argentine. Le tribunal militaire est habilité à juger des civils accusés d'avoir pris part à des actions en relation avec les casernes ou avec des installations militaires; autrement dit, il faut prouver que la personne a une confrontation armée avec les militaires. Bien entendu, la plupart des civils inculpés ne sont pas accusés de confrontation armée avec les militaires, mais sont poursuivis pour subvertion, terme vague qui peut englober aussi bien le fait d'avoir sur soi un livre qui n'est pas du goût des militaires que de détenir des explosifs.

J'ai préparé un document sur ce sujet, que je remettrai à la section des recherches, mais il y a quatre points que je voudrais examiner. Tout d'abord, les procès de civils par des juges militaires; deuxièmement, le fait que tous les membres du tribunal militaire sont membres de l'armée, y compris l'avocat de la défense; les militaires détenant également le pouvoir exécutif, il y a là confusion du judiciaire et de l'exécutif.

Le troisième point, c'est que les procès se déroulent à huis clos, et selon une procédure sommaire; le procès tout entier est parfois expédié en deux ou trois heures, et il existe même une interdiction de le faire durer plus d'une heure. L'accusé n'a le choix qu'entre trois avocats, tous trois militaires, et dont il n'est même pas exigé une formation juridique, mais qui prennent ce poste dans le cadre de leur service militaire.

[*Text*]

Appeals are limited to 48 hours. So, if you disagree with the judgment, you must appeal within 48 hours. Of course, as I have said, the defence counsel is part of the military, and they are constrained not to do anything which is acting against the military authorities, and that limits their right to appeal.

Then fourth, the accused has no access to documents, to witnesses, to any material which would allow them to prepare their case prior to the trial itself.

Amnesty is planning a campaign regarding military tribunals. That was postponed during the Falkland crisis.

Point four has to do with torture. The Bar Association of Buenos Aires published a document in March of this year which details the use of torture for questioning, for obtaining information in criminal cases and in political cases, since the 1930s. The bar association is saying that the Argentine constitution and the judiciary itself is degraded by this practice because they have no rights to overrule or to overview even, the practices of the executive power.

Torture is routine in political arrests in Argentina. Almost all the prisoners that we have in Argentina have been tortured. At the moment the Canadian Amnesty section has two adopted "pen" prisoners—Jorge Miller and David Lanuscou. Both these people have been tortured and have been imprisoned since 1976. They are held only under "PEN".

I think what comes out of all this is that there is a number of repressive practices in Argentina which are not as frequent now as they were four or five years ago, but the machinery for their recurrence is very much in place. And the fact that torture continues; that disappearances continue; that arrests and detention without trial continue; that trial of civilians by military courts continue, even on a limited basis; argues that Argentina is a country in which Amnesty must have grave human rights concerns. Thank you.

The Chairman: Thank you, Miss Porter. Mr. Jones. Jones.

Mr. John Jones (Co-ordinator for Northern Andean Region, Amnesty International (Canada)): Thank you., Mr. Chairman. I will speak about the two countries of Colombia and Peru. The first thing to say about these two countries is that the general public, I think, is not generally very well informed about them through the media, particularly Colombia.

Colombia has a long history of unrest. It had a very severe civil war, which went from 1948 until 1959. About 200,000 people died during that war. It was a war on the bands of liberals and conservatives. These are the two traditional governing parties in Colombia. Afterward, the two parties decided to settle their differences; they formed a kind of national front, in which they agreed to share power. This has continued, on and off, up to the present time.

[*Translation*]

L'accusé a 48 heures pour faire appel, s'il conteste la sentence. L'avocat de la défense, comme je l'ai dis, est un militaire, obligé de ne rien faire qui aille à l'encontre des autorités militaires, ce qui limite le droit d'appel.

Enfin, quatrième point, l'accusé n'a accès ni aux documents, ni aux témoins, ni à tout autre moyen lui permettant de préparer sa défense avant le procès.

Amnistie était en train de préparer une campagne portant sur les tribunaux militaires lorsque la crise des Malouines a éclaté, et cette campagne a dû être reportée.

Le quatrième point porte sur la torture. En mars de cette année, l'Association du Barreau de Buesnos Aires a publié un document qui expose en détail comment la torture est utilisée, depuis les années 30, pour l'obtention d'informations dans les procès militaires et politiques. L'Association du Barreau déclare que la constitution de l'Argentine, et le corps judiciaire lui-même sont avilis par cette pratique, tout droit d'annulation, voire d'intervention, leur étant retiré.

En Argentine, dans les arrestations politiques, la torture est entrée dans les moeurs, et presque tous les prisonniers l'ont subi. La section canadienne d'Aministie a adopté, à l'heure actuelle, deux prisonniers «PEN», Juarte Miller et Davide Lanousco; tous deux, en prison depuis 1976, ont été torturés et sont incarcérés uniquement au titre du statut «PEN».

Ce qui ressort, je crois, c'est que l'Argentine connaît un certain nombre de pratiques de répression qui, bien que moins fréquentes qu'il y a quatre ou cinq ans, n'en sont pas moins en place. Le fait est que les tortures sont perpétrées, que des être humains disparaissent, que des gens sont arrêtés et détenus sans procès, que les civils continuent d'être jugés par des tribunaux militaires, même sur une moindre échelle, et que tous ces faits montrent à quel point les graves inquiétudes d'Amnistie pour les droits de la personne sont justifiées dans le cas de l'Argentine. Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie, mademoiselle Porter. Je donne la parole à M. John Jones.

M. John Jones (coordinateur pour la région des Andes septentrionales, Amnistie internationale (Canada)): Je vous remercie, monsieur le président. Je vais parler de deux pays, la Colombie et le Pérou. La première observation que je voudrais faire, c'est que l'information donnée par les media sur ces deux pays est généralement lacunaire, en particulier dans le cas de la Colombie.

La Colombie a une histoire particulièrement agitée; une guerre civile particulièrement cruelle y a sévi de 1948 à 1959, et a fait environ 200,000 victimes. C'est une guerre entre libéraux et conservateurs, qui sont les deux partis traditionnels de la Colombie. Ces deux partis ont ensuite décidé de se réconcilier et de former une sorte de front national pour se partager le pouvoir, situation qui, avec certains aléas, s'est maintenue à ce jour.

[*Texte*]

• 1010

However, as a result of this unrest, Colombia has been under a more or less continuous state of siege since about 1948. Most constitutional guarantees have been suspended. After 1978, when the new president, Terpi Ayalla, was elected, there were several foci of unrest in the country, with armed opposition groups who were attacking the army. There are armed opposition groups in Colombia. I will come to more about that soon.

At the same time, there is a major problem throughout the entire Andean country region, even stretching from Bolivia northwards to Colombia, with the drug mafia. This is an extraordinarily powerful body and therefore Terpi Ayalla, with his new government, introduced what was called the Special Security Statute, which reinforced the provisions of the State of Siege.

What happened was that, early in 1979, the M-19 guerilla organization raided a military barracks just outside Bogota and stole a very large number of weapons. As a result of this, there was an enormous—let us call it—crack-down, in which very large numbers of people were arrested. They rounded up thousands of people, ranging across the whole social spectrum. The pattern was a pattern of dawn raids, followed by a smashing up of the household. People were then taken away for 10 days to military centres and there they were tortured. They were held incommunicado.

In 1980, Amnesty sent a mission to Colombia, a three-man mission, in January, and they discovered that there appeared to be 35 identifiable torture centres within Colombia. Also, people arrested were judged by military tribunals and the judgments were not following the normal procedures of civil law.

The situation gradually, in some ways, shall we say, "improved" during the year 1980 through to 1981. Torture continues to occur within Colombia, but in relation to the very large number of arrests that occurred earlier, there were not so many, and many people who had been detained have been released. However, there was one exception to this. In Colombia there are several foci of armed insurrection, on really quite a major scale, which most people, I think, have never heard of. In Cacota, the latest figure I heard— this is an Amazonian region of Colombia—there are 10,000 Colombian troops in armed confrontation with various armed opposition groups, the M-19, the FARC, the Revolutionary Armed Forces of Colombia, the ELNMAO—but principally the M-19 and the FARC.

As the result of the activity of these groups, large areas of the countryside, rural areas, have been militarized. They are under direct military administration. As a result of this, the army has almost unlimited powers. Amnesty has been picking up large numbers of reports of ordinary people, ordinary civilians, *campesinos*, who have been arrested, students who have been arrested. These people have been tortured; some have been killed. What happens is that the army seems to suspect everybody of being a collaborator with the guerillas,

[*Traduction*]

Mais les troubles politiques de la Colombie l'ont fait vivre plus ou moins en état de siège depuis 1948. La plupart des garanties constitutionnelles ont été suspendues. Pendant la campagne électorale de 1978, à l'issue de laquelle le nouveau président, Terpi Ayalla, a été élu, il y a eu plusieurs foyers de trouble dans le pays, et des groupes d'opposition ont pris les armes contre l'armée. Il y a des groupes d'opposition armés en Colombie, et je reviendrai bientôt là-dessus.

En même temps, toute la région des Andes, qui part de la Bolivie jusqu'au nord, à la Colombie, est sous l'emprise d'une mafia de la drogue. Il s'agit d'un groupe extraordinairement puissant, et c'est pourquoi Terpi Ayalla, avec son nouveau gouvernement, a promulgué ce qu'on appelle le statut de sécurité spécial, qui renforce les dispositions de l'état de siège.

Au début de 1979, l'organisation de guérilla M-19 a attaqué une caserne dans les environs de Bogota, et s'est emparé d'une grande quantité d'armes. Le gouvernement a réagi violemment, un grand nombre de gens ont été arrêtés, par milliers, appartenant à toutes les classes sociales. Les arrestations se faisaient généralement à l'aube, les maisons étaient dévastées, les gens arrêtés puis emmenés pendant dix jours dans ces centres militaires, où ils étaient torturés, et tenus au secret.

En janvier 1980, Amnistie a envoyé une mission de trois hommes en Colombie, mission qui a localisé 35 centres de torture. Les gens arrêtés étaient jugés par des tribunaux militaires et les procès ne se déroulaient pas selon la procédure civile normale.

Une certaine «amélioration», dirais-je, a pu être constatée entre 1980 et 1981; on a continué à torturer, certes, mais moins fréquemment, compte tenu du très grand nombre d'arrestations qui avaient eu lieu, et un grand nombre de détenus ont été relâchés. Il y a toutefois eu une exception; il existe plusieurs foyers d'insurrection armée en Colombie, qui opèrent sur une grande échelle et dont la plupart des gens, je crois, n'ont jamais entendu parler. Dans la région amazonienne de Cacota, on m'a cité le chiffre de 10,000 soldats colombiens qui se battent contre différents groupes armés d'opposition, le M-19, le FARC, les Forces armées révolutionnaires de Colombie, l'ELNMAO, le M-19 et le FARC étant les principaux.

A la suite de l'activité de ces groupes, de vastes régions rurales ont été militarisées et se trouvent directement sous administration militaire. Il en résulte que l'armée y a des pouvoirs quasi illimités. Il a été rapporté à Amnistie que de nombreux civils, des gens ordinaires, des *campesinos*, des étudiants ont été arrêtés. Ces gens ont été torturés, certains tués. L'armée semble soupçonner tout le monde de collaborer avec les guérilleros, que ces soupçons soient fondés ou non. Cette situation a gravement empirée dans les régions militari-

[*Text*]

whether in fact they are or are not. This has lead to a major problem in the militarized areas and this continues even up to the present time. It is still continuing.

Another problem that has recently started in Colombia is the problem of disappearances. Disappearances, as we know, have been widespread in Argentina in the past. It appears that, very recently, disappearances have started in Colombia. We now have on our list four students who cannot be accounted for. Whether or not these disappearances are linked to the recently formed death squad .... There is a newly formed death squad in Colombia called the MAS—death to kidnappers, *meurte a los secuestradores*. The MAS is believed to be linked to the drug mafia, although one cannot establish this for any certainty. Earlier this year, a prominent defence lawyer in Bogota who defended political prisoners was murdered by the death squads.

• 1015

Prominent human rights activists have received threats. What happens is that people receive threats, they receive phone messages which are threats. Their relatives and friends receive messages of condolence concerning the person's death, when in fact a death has not yet occurred but it seems that the death will occur. There is some evidence presented by Amnesty that the death squads in fact are linked directly to the Colombian army. There is some evidence of this.

There is also a problem—and this happens in this whole region—of land disputes between indigenous people and landowners, which often lead in fact to people being badly beaten, people being murdered, particularly the leaders of indigenous organizations. For example, in the Cauca region of Colombia there is CRIC, the regional indigenous council to Cauca. Over a dozen of its leaders over the last few years have been murdered. Some have been taken to prison, put in prison by the army, and some have been tortured.

This is the continuing situation in Colombia, except for the fact that the situation is always very confusing, and it is confusing in this way.

There has recently been a new government elected in Colombia. And the latest information I had was that the state of siege had been lifted. It is very difficult to predict what is going to happen. Certainly the armed conflict is not going to go away quickly. There seems no reason to expect this. The death squads are going to be very hard to control. The problem with the mafia is overwhelming. The illegal earnings of Colombia have been reported to be apparently greater than the actual legal earnings of Colombia, and the power of corruption of the mafia is unpredictable. It certainly exists, and it is unpredictable—exactly what it is doing. It is the joker in the pack, if you like.

Coming to Peru—in Peru there was a very major problem of mass arrests of trade unionists and all kinds of social activists at the end of the military government which ended in 1980. Now, there were many thousands of people arrested during this period, and torture was very widespread. People were

[*Translation*]

sées, sans que l'on puisse constater une amélioration à l'heure actuelle.

La Colombie connaît également depuis peu un nouveau problème, celui des disparitions. Les disparitions, monnaie courante en Argentine depuis longtemps, deviennent également communes en Colombie. Nous avons les noms de quatre étudiants dont on n'a pu trouver trace, et l'on ne sait si ces disparitions sont l'oeuvre de l'escadron de la mort, formé récemment ... Il existe en Colombie un escadron de la mort récemment formé, appelé le MAS, pour *muerte a los secuestradores* ... mort aux ravisseurs. On pense, sans qu'il soit possible d'en être certain, que le MAS a des liens avec la mafia de la drogue. Au début de cette année, un éminent avocat de Bogota, qui défendait des prisonniers politiques, a été assassiné par des membres de l'escadron de la mort.

Des gens qui militaient activement pour la défense des droits de la personne ont été menacés souvent par téléphone; leurs parents et amis ont reçu des messages de condoléances pour leur décès, alors qu'eux-mêmes étaient encore en vie, mais savaient ce qui les attendait. Amnistie a recueilli certains témoignages donnant à penser que les escadrons de la mort sont des prolongements directs de l'armée colombienne, et certains faits semblent le confirmer.

Là-dessus se greffe un problème de contestations agraires—commun dans toute cette région—entre les indigènes et les propriétaires, contestations qui entraînent souvent des sévices et des assassinats, en particulier de chefs d'organisations indigènes. C'est ainsi que plus d'une douzaine des chefs du CRIC (Conseil régional indigène du Cauca) ont été assassinés au cours des dernières années; certains de ses membres ont été emprisonnés par l'armée, certains torturés.

Telle est donc la situation en Colombie, situation qui est loin d'être claire.

Un nouveau gouvernement a récemment été élu en Colombie et, aux dernières nouvelles, l'état de siège a été levé. Mais il est très difficile de savoir ce qui va se passer, et nous n'avons nulle raison de penser que le conflit armé se résoudra de lui-même. Il sera difficile de maîtriser les escadrons de la mort, la mafia pose un problème insurmontable, les revenus illicites des Colombiens dépassent les revenus licites, et l'on ne sait jusqu'où s'étend la corruption de la mafia. Mais on sait qu'elle est présente, et on n'en connaît pas les dessous; c'est la grande inconnue de l'équation, si vous voulez.

Quant au Pérou, pendant la dernière période du gouvernement militaire, qui a pris fin en 1980, on a vu des arrestations massives de syndicalistes et de toutes sortes d'activistes de gauche. Des milliers de personnes ont été arrêtées pendant cette période, et la torture sévissait, pratiquée par la PIP

[*Texte*]

tortured by the PIP, the Peruvian investigative police, the Sinchi battalion, which is a special sort of rather tough acting segment of the "Guardia Civil," people who were tortured by the army.

At the same time there was an enormous prison population, and as a result of this, the prison conditions in Colombia are absolutely deplorable. Unfortunately, some Canadians have found themselves inside these prisons.

The Chairman: Colombia or Peru?

Mr. Jones: In Peru. There were about 30 of them, and in fact I have a letter which came from one Canadian MP which had been smuggled out of Peru. And the conditions were absolutely deplorable. First of all, there was no light. The cells were unlighted, six square feet per prisoner. You had to pay to use the washroom. You had to pay to get sleeping space. There was a continuing epidemic of hepatitis and tuberculosis. Fifty per cent of the inmates at any particular time had this. Gross overcrowding by a factor of 10 to 1, relative to what the prisons were built for, and within the prisons there were gangs who terrorized everybody. There were frequent riots and there were no medicines. The medical doctors had no drugs; they had no way to treat anybody.

What concerns me is that some of the Canadian people who got involved there, of course most of them were on drug charges, were innocent. It seems that after being detained for up to two years under these appalling conditions, there is evidence that some were innocent, which does not seem .... And it seems to me that there is missing somewhere an institutional structure to deal with this problem.

I think the people down in the Canadian embassy were doing what they could. But the fact was that the problem was too big and it is very complicated. They are dealing with a foreign state. If there are still Canadians in this position in Peru—and I do not know if there are still, because I know certainly some were released—I think it ought to be investigated because I think it is a major morale problem, and it is a Canadian concern.

• 1020

Now, after President Belaunde was elected, and this was the first democracy since 1968, there then began a new problem, a sudden outbreak of large numbers of dynamite explosions. There were about a thousand dynamite explosions in six months. Nobody seemed to know who was responsible for them and apparently they had done around $10 million worth of damage. Not many people had been killed or injured, but they had done a lot of property damage. It is suspected that the people responsible, initially at any rate, were the Sendero Luminoso, which means "illuminous path through evolution". They are an extreme radical group, shall we say, and they believe in using this violent means to destabilize the present Peruvian government.

However, there is evidence that other organizations are also involved in this. There are other people, apart from people of this extreme radical faction, who also would perhaps like to see

[*Traduction*]

(police péruvienne de renseignements), par le bataillon Sinchi, qui constitue l'aile particulièrement dure de la «Guardia Civil», et par l'armée.

Les prisons étaient surpeuplées à l'époque, et les conditions de vie étaient lamentables dans les prisons de Colombie. Certains Canadiens, malheureusement, se sont trouvés dans ces prisons.

Le président: De Colombie ou du Pérou?

M. Jones: Du Pérou. Il y en avait une trentaine, et j'ai une lettre d'un député canadien qui a été envoyée clandestinement. Les conditions y étaient absolument déplorables: les cellules n'étaient pas éclairées, et chaque prisonnier ne disposait que de six pieds carrés. Il fallait payer pour aller à la toilette, payer pour avoir de la place pour se coucher. L'hépatite et la tuberculose sévissaient, et 50 p. 100 des prisonniers en étaient atteints. Ces prisons contenaient dix fois plus de prisonniers qu'il n'avait été prévu lors de leur construction, et dans les prisons mêmes, des groupes s'étaient formés qui terrorisaient les autres. Des bagarres éclataient fréquemment, et il n'y avait pas de médicaments. Les médecins, sans médicament, ne pouvaient soigner personne.

La plupart des Canadiens incarcérés étaient accusés de trafic de drogue, mais le plus grave, c'est que certains d'entre étaient innocents. C'est ce qui a été prouvé pour certains, après un séjour allant jusqu'à deux ans dans ces conditions lamentables, ce qui ne semble pas ... Ce qui me paraît faire défaut, c'est une institution à même de s'occuper de problèmes de ce genre.

Le personnel de l'ambassade du Canada me semble avoir fait de son mieux, mais se trouvait aux prises avec un problème trop vaste et trop complexe, et avait affaire à un État étranger. S'il se trouve encore des Canadiens au Pérou dans ces conditions—et je n'en sais rien, mais je sais que certains ont été libérés—il faudrait faire une enquête, car c'est un grave problème moral qui devrait nous préoccuper.

Après l'élection du président Belaunde—c'est la première fois, depuis 1968, que le pays connaît un gouvernement démocratique—un nouveau problème a surgi, à savoir une série d'explosions à la dynamite. En six mois, on en a compté un millier. Nul ne semblait savoir qui en était responsable, et elles ont causé environ 10 millions de dollars de dégâts. Le nombre de gens tués ou blessés n'était pas considérable, mais les dégâts matériels l'étaient. Ceux que l'on soupçonne d'en être responsables, au début tout au moins, étaient les *Sendero Luminoso* ce qui signifie «le sentier lumineux qui passe par l'évolution». Il s'agit d'un groupe radical extrémiste, dirons-nous, qui a recours à la violence pour déstabiliser le gouvernement actuel du Pérou.

Mais il semblerait toutefois que cette organisation n'est pas seule en cause: il y a d'autres groupes que cette faction radicale extrémiste qui voudraient peut-être voir le retour au

[*Text*]

the military government return. Nobody knows who is really responsible. It is also suspected that the drug mafia is again setting up explosions to distract the police from their illegal activities. Anyway, this is a very confusing situation. Nobody in Peru seems to know who is responsible. In fact, one minister said that these explosions have neither paternity nor maternity, they just happen.

As a result of this in Peru they passed a new law, a law against terrorism. They passed a law against terrorism because terrorism was occurring. However, it is the application of the law which Amnesty is rather concerned about. It seems that there are cases where people are being arrested and the real motivation of their arrests has some political connotation and yet a person is charged with an offence under the law against terrorism. There are a number of such cases right now which Amnesty is investigating. The number of arrests at the present time do not appear to be as large as they were under the military government, but there is still concern.

Another major area of concern is widespread conflict occurring in certain areas of the country, particularly between indigenous people, the campesinos, who were awarded land during the time of the land reform under the early part of the military government. There was a land reform in which land was distributed from private landowners back to campesinos and to indigenous people. What has been happening is that the landowners have been illegally trying to take back the land. The police have been called in, the Sinchi battalion, and there have been many violent confrontations. There have been reports of people being killed, people being tortured, and sometimes it gets mixed up with the law against terrorism where in fact it is really a land conflict. This problem of land conflicts with indigenous peoples is very much a problem in Peru and it is difficult to predict how it is going to evolve.

In Amazonas there is a major project for development. This will inevitably lead to some conflict of interest with the indigenous people who are living there. Amnesty is watching the situation and it is presently intensively studying Peru. It is a very confusing country. It is not a very easy country to understand. There are so many divergent elements which do not form a coherent pattern.

Colombia is perhaps easier to understand, but there are major problems there. One does not hear about them but I think that one should be aware of the joker in the pack, as I referred to it, the influence of the drug mafia. In Colombia, they appear to be linked to the death squads. In Bolivia, next door, for example, they appear to have been responsible for the military coup which overthrew the original democratic government which existed. This was the military coup of July 1980—Luis Arce Gomez. There has now been a change of government; I think it is a sort of "palace coup" within the same military government in Bolivia. But I think one should be aware of this imponderable element, the drug mafia. One should be particularly aware of disputes between indigenous people and landowners and to what extent justice is really

[*Translation*]

pouvoir du gouvernement militaire. Nul ne sait qui est réellement responsable, et l'on a même pensé que c'était la mafia de la drogue qui voulait ainsi détourner l'attention de la police de ses activités illégales. Quoi qu'il en soit, la situation est très confuse, et nul, au Pérou, ne semble savoir qui en est responsable. L'un des ministres est même allé jusqu'à dire que ces explosions n'avaient pas d'auteurs, qu'elles étaient simplement spontanées.

Cette situation a eu pour effet la promulgation d'une nouvelle loi contre le terrorisme, puisque le terrorisme s'est manifesté. Mais c'est l'application de cette loi qui préoccupe Amnistie. On nous a rapporté des cas de gens arrêtés pour des motifs qui étaient en réalité politiques, alors que le chef d'accusation était une contravention à la Loi contre le terrorisme. Amnistie mène une enquête sur un certain nombre de cas de ce genre, et bien que le nombre de ces arrestations ne soit pas aussi élevé qu'il l'était sous le gouvernement militaire, la situation reste préoccupante.

Un autre sujet de préoccupation est le conflit, très répandu dans certaines régions, entre les indigènes, les campesinos, auxquels on avait octroyé des terres pendant la réforme agraire, lorsque le gouvernement militaire venait de prendre le pouvoir. Dans l'une de ces réformes, des terres avaient été enlevées aux propriétaires privés pour être redistribuées aux campesinos et aux indigènes, et les anciens propriétaires ont ensuite essayé de recouvrer illégalement leurs terres. La police—le bataillon Sinchi—a dû intervenir, et il y a eu de nombreux accrochages. On m'a signalé des morts, des cas de torture, et l'on prend souvent pour escarmouches antiterroristes ce qui est en réalité des conflits de propriété de terres. Ces conflits de propriété sont particulièrement fréquents au Pérou, avec les indigènes et il est difficile d'en prévoir le cours.

En Amazonie, il y a un grand projet de développement, qui aura pour effet inéluctable d'entraîner des conflits d'intérêt avec les peuples indigènes qui vivent dans cette région. Amnistie suit la situation de près, et étudie la question au Pérou. C'est un pays où les problèmes ne sont pas d'une approche facile, et paraissent inextricables, à cause de la multiplicité d'éléments qui ne forment pas un tout cohérent.

La Colombie ne présente peut-être pas les mêmes difficultés, mais elle n'en a pas moins de grands problèmes. On n'en entend pas tellement parler, mais il conviendrait de ne pas ignorer la «grande inconnue», dont je parlais tout à l'heure, à savoir la mafia de la drogue. En Colombie, cette dernière semble avoir partie liée avec les bataillons de la mort. C'est ainsi que dans le pays voisin, en Bolivie, elle a joué le rôle principal dans le coup d'État militaire de juillet 1980 qui a renversé le gouvernement démocratique de Luis Arce Gomez. Il y a maintenant eu un changement de gouvernement, c'était une «révolution de palais», au sein du même gouvernement militaire bolivien mais il ne faudrait pas ignorer la main invisible de la mafia dans cette affaire. Ce qu'il nous faut savoir, c'est que des conflits opposent indigènes et propriétaires

[*Texte*]

being applied there. One should be concerned with the existence of torture, which is certainly occurring in both countries.

• 1025

Again, I would like to say there is this problem about Canadians in Peru. If anybody is going to Peru, any MP here, I think it would be good if he would investigate the situation and see if this problem has been resolved. It is quite obvious to me that there is no institutional structure; some of these Canadians have been detained under absolutely appalling conditions, and I really think this ought to be investigated.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Jones. It is precisely the intention of some of us who will go to Peru to look into the conditions under which some of our fellow Canadians have been detained. One of them comes from a well-known family in Canada, and was released.

I wonder if you could tell me how sensitive the government of Peru would be to representations by members of Parliament for the release of other Canadians who might be still detained in Peru for unknown reasons, or who have not been tried and have been in jail for months and months?

Mr. Jones: I think you have to be careful.

One woman went with a letter from me to the Canadian Embassy in Lima, and she was told that they had to proceed with great caution. It was a very delicate situation. When you are involved with a foreign state I think you should ask advice from the ambassador and I think you should proceed with caution. Do not offend the Peruvians in any way so as to make the situation worse. The people who are suffering in this way are not Canadians only, they are also Peruvians. The only thing is that this is a direct Canadian concern. Certainly proceed with caution.

The Chairman: Some of us already have some connections or friends in Peru. I have.

Mr. Jones: Yes.

The Chairman: I have met some of the medical doctors of Peru, and they offered, whenever I went to Peru, to assist me in getting some of the Canadians released.

Mr. Jones: I see.

The Chairman: They seem to have friends in the .... But I am wondering how sensitive the government is to appeals by Canadians or others for the release of their fellow citizens?

Mr. Jones: I think they would be most sensitive to appeals from high-ranking Canadians in the political hierarchy. I think you have more clout.

Ms Hill: I think we probably should say that this whole question is not strictly within the Amnesty International mandate. All three of us have been appealed to many times on matters which are not covered in the Amnesty International mandate, but they do not seem to be covered in anybody else's mandate either. In desperation, people come to us with situa-

[*Traduction*]

terriens et dans quelle mesure la justice y est respectée. On devrait aussi s'inquiéter de l'existence incontestable de la torture dans ces deux pays.

Je tiens à souligner l'importance du problème des Canadiens détenus au Pérou. Je crois qu'il serait bon que les députés canadiens se rendant au Pérou fassent enquête sur la situation pour déterminer si on y a apporté une solution. Il me semble évident qu'il n'existe aucune structure pénitentiaire; certains de ces Canadiens ont été détenus dans des conditions épouvantables et je crois qu'il faut faire une enquête là-dessus.

Le président: Merci, monsieur Jones. C'est précisément l'intention de ceux d'entre nous qui iront au Pérou de voir dans quelle condition certains de nos concitoyens ont été incarcérés. L'un d'entre eux, qui vient d'une famille bien connue au Canada, a été libéré.

Pourriez-vous me dire dans quelle mesure le gouvernement du Pérou réagirait favorablement aux instances de députés canadiens pour la libération de citoyens canadiens détenus dans le pays pour des raisons inconnues ou n'ayant pas subi un procès après des mois et des mois d'incarcération?

M. Jones: Je crois que vous devriez faire attention.

Une femme est allée à l'ambassade du Canada à Lima avec une lettre de ma part et on l'a informée que l'ambassade devait faire preuve d'une grande prudence dans une situation aussi délicate. Quand il s'agit d'un État étranger, je crois qu'il faut demander des conseils à l'ambassadeur et procéder avec prudence. On doit se garder d'offenser les Péruviens pour ne pas empirer la situation. Ce ne sont pas seulement des Canadiens qui souffrent dans des conditions pareilles, mais aussi des Péruviens. Mais c'est une question qui intéresse directement le Canada. Je vous recommande la plus grande circonspection.

Le président: Certains d'entre nous ont déjà des relations ou des amis au Pérou, comme moi.

M. Jones: Oui.

Le président: J'ai rencontré certains médecins péruviens qui m'ont offert leur aide pour la libération de Canadiens lors de mes visites.

M. Jones: Oui.

Le président: Ils semblent avoir des amis qui se trouvent ... Mais je me demande quel accueil le gouvernement réservera à des appels de la part de Canadiens ou d'autres en faveur de la libération de leurs concitoyens?

M. Jones: Je crois qu'il réagirait très favorablement aux appels de la part de Canadiens qui sont haut placés dans la hiérarchie politique. Je crois que vous avez une influence plus appréciable.

Mme Hill: Nous devrions probablement vous indiquer que toute cette question ne relève pas strictement du mandat d'Amnistie Internationale. Nous avons tous les trois reçu des appels à plusieurs reprises concernant des questions qui ne relèvent pas du mandat d'Amnistie Internationale mais elles ne semblent pas relever d'autres organismes non plus. Les gens

[*Text*]

tions of real suffering, and we do the best we can within the limits we have. Certainly prison conditions are a concern of Amnesty International.

I wonder if I could just say something very briefly about Chile. I am sure you are very well aware of the human rights violations in Chile. We have in Canada, I think, something over 7,000 Chileans, many of whom came after the 1973 coup. I will just speak briefly about what is going on very recently.

I think probably the major concern of Amnesty International is the institutionalization of torture. Torture is a more or less normal proceeding. Under the constitution and under the security laws, Chileans can be held up to 20 days incommunicado—that is, people who are suspected of some subversive activity, but that can cover quite a wide ground. Many people are held for those 20 days and tortured, then at the close of that they are released or they are not charged in any way.

Many of the people who have been arrested recently have been lawyers, human rights workers, church workers, people who are assisting the families of the disappeared—anyone who is involved politically. But then it is very difficult to say who is and who is not. Many people are accused of being involved with violent movements.

• 1030

The latest urgent action is about six young men who were arrested at the end of May and the beginning of June. They were held for 15, 17, 20 days. They are accused of belonging to the revolutionary movement of the left and in all these cases there are allegations of torture. When I say allegations of torture, I am not talking about someone saying, well, I have been tortured. One of them is in hospital receiving medical treatment for his questioning. That is perhaps the most delicate way of putting it.

Amnesty is concerned about some of the articles of the new constitution. We are concerned about the question of internal and external exile. We are concerned about the many arrests and I think also about the lack of response to enquiries about disappearances. Chile was the first place where a lot of publicity was given about disappearances. You may have seen that film *Missing*. I do not know if you have or not.

The Chairman: Some of us have.

Ms Hill: Yes. That film is a story of an American who disappeared, and his family, when they went home after two months, they knew what had happened to him and eventually his body came back to them. But many, many families in Chile do not yet know what has happened to their loved ones. The bodies have never appeared. In a few cases where bodies have disappeared and where legal action has been taken, it has been stopped by the government. It is sucked into the military legal system and then it is stopped right there. So there is no relief for the people who would like to know who was responsible for

[*Translation*]

confrontés à des situations très pénibles s'adressent à nous en désespoir de cause et nous faisons tout notre possible. Il est certain que les conditions carcérales intéressent Amnistie Internationale.

Je voudrais parler brièvement du Chili. Vous connaissez sans doute très bien les violations des droits de la personne commises dans ce pays. Le Canada compte plus de 7,000 Chiliens, dont beaucoup sont venus après le coup d'État de 1973. Je vais vous parler très brièvement d'incidents récents dans ce pays.

Je crois que c'est probablement la torture institutionnalisée qui constitue la préoccupation principale d'Amnistie Internationale. La torture est presque quelque chose de courant. Aux termes de la Constitution et des lois sur la sécurité, il est possible au Chili de tenir au secret jusqu'à 20 jours les personnes soupçonnées d'activités subversives, catégorie qui regroupe beaucoup de monde. Beaucoup de personnes sont détenues pendant 20 jours, elles sont torturées et ensuite libérées sans aucune inculpation.

Parmi ceux qui ont été arrêtés récemment, se trouvent beaucoup d'avocats, de défenseurs des droits de la personne, de laïcs qui travaillent pour l'église, de personnes qui aident les familles de disparus . . . n'importe qui ayant une activité politique. Il est très difficile de savoir qui est politiquement engagé et qui ne l'est pas. Beaucoup de personnes sont accusées d'appartenir à des mouvements violents.

La mesure d'urgence la plus récente concerne six jeunes gens arrêtés à la fin de mai et au début de juin. On les a détenus pendant 15, 17 et 20 jours. On les accuse d'appartenir à un mouvement révolutionnaire de la gauche et dans chaque cas il y aurait eu torture. Il ne s'agit pas de simples allégations de torture, une de ces personnes se trouve à l'hôpital pour recevoir des soins après l'interrogatoire.

Amnistie internationale est préoccupée par certains articles de la nouvelle Constitution et de la question de l'exil à l'intérieur et à l'étranger. Il y a eu beaucoup d'arrestations et très peu de réponses aux enquêtes concernant les disparitions. Le Chili est le premier pays où les disparitions ont reçu beaucoup de publicité. Vous avez peut-être vu le film *Porté disparu*.

Le président: Certains d'entre nous.

Mme Hill: Oui. Le film raconte la disparition d'un Américain dont la famille apprend le sort après deux mois; on finit par renvoyer son corps aux États-Unis. Mais il y a de très nombreuses familles au Chili qui n'ont pas encore appris ce que sont devenus les leurs. On n'a jamais découvert les corps. Dans certains cas où l'on a trouvé les corps et intenté une action, elle a été arrêtée par le gouvernement. Tout est pris en charge par l'appareil judiciaire des forces armées, après quoi il ne se passe rien. Donc il n'y a aucun recours pour les familles qui veulent savoir qui a été responsable de la mort de leurs

[*Texte*]

the death of the members of their family. But above all, the whole question of torture and the very common routine use of torture by the Chilean forces is very serious.

Now I think that as a whole from all our testimony you will see that there are certain common threats. One of them is the question of torture. There is a question of disappearances. In some cases disappearances have . . . the numbers have dropped now but, as Mev Porter has said, the apparatus is still there. The practice is spreading throughout Latin America and indeed throughout the world. There is the whole question of the military power. I think it is difficult for us—coming from a democratic country— to realize exactly how the legal system works, particularly under security laws. Almost all of these countries have stringent anti-terrorism laws which are used an an umbrella to pull in all sorts of opposition people.

There is particular concern for the indigenous people of the area who are often persecuted. Anyone who belongs to an indigenous people's co-operative, for example, may be a target. The Mapuche in Chile, the Indians in Colombia and Peru, the Indians in Brazil, all have very serious problems, and these are problems that underlie the whole social and economic structure. The violations of human rights that we see as part of Amnesty are symptoms of something that underlies the whole structure that we have to be aware of. Thank you.

The Chairman: Thank you.

Mr. Jones, would you give us some information as to the many kidnappings in Colombia from year to year? Are they committed by M-19 people or others? They are not from the security forces because I am speaking of kidnappings—

Mr. Jones: Yes, the M-19. I am not too sure of . . . .

The Chairman: —of businessmen and diplomats and politicians.

Mr. Jones: Yes. The M-19 and other groups, particularly the M-19, kidnap people. There has been a fair number of them. I am not too sure of the exact number but certainly . . . .

The Chairman: Hundreds.

Mr. Jones: I beg your pardon?

The Chairman: In the hundreds over a year.

Mr. Jones: You have heard that figure?

The Chairman: Oh, yes.

Mr. Jones: I see. I was not aware it was as large as that. Okay. And they hold people for ransom, and certainly within Colombia the M-19 are a major problem. I mean, there are human rights violations being committed by the M-19.

The Chairman: Oh, yes.

• 1035

Mr. Jones: They are killing people. They are certainly in armed confrontation with the army, and this is producing widows. How is one to pass judgment on—say this side is okay, this side is not okay? All you can say is that both—

[*Traduction*]

membres disparus. Toute cette question de la torture et de son utilisation courante au Chili est très grave.

Vous verrez dans nos témoignages certains éléments communs. Il y a d'abord la question de la torture. Ensuite celle des disparitions. Comme l'a dit Mev Porter, le chiffre n'est pas aussi important mais l'appareil reste en place. La pratique se répand à travers l'Amérique latine et partout dans le monde. Il y a toute cette question du pouvoir militaire. Il nous est très difficile dans un pays démocratique de comprendre la nature du système judiciaire, surtout sous le régime des lois de la sécurité. Presque tous ces pays ont des lois très strictes contre le terrorisme, qui servent de prétexte pour arrêter les opposants de tous les bords.

La population indigène est souvent persécutée. Tous ceux qui sont associés à des coopératives indigènes, par exemple, peuvent devenir une cible. Les Mapuche au Chili, les Indiens en Colombie, au Pérou et au Brésil ont tous de graves difficultés qui sous-tendent la structure économique et sociale. Les cas de violation des droits de la personne qui sont signalés l'Amnistie internationale sont des symptômes de problèmes inhérents à cette structure.

Le président: Merci.

Monsieur Jones, pouvez-vous nous dire combien il y a d'enlèvements chaque année en Colombie? Est-ce le fait du M-19 ou d'autres? Ils ne sont pas commis par les forces de la sécurité, car je parle d'enlèvements . . .

M. Jones: Oui, le M-19. Je ne suis pas sûr de . . .

Le président: . . . d'hommes d'affaires, de diplomates et de politiciens.

M. Jones: Oui. Le M-19 et d'autres groupes font des enlèvements, il y en a eu pas mal. Je ne connais pas exactement le chiffre mais certainement . . .

Le président: Des centaines.

M. Jones: Pardon?

Le président: Des centaines en l'espace d'un an.

M. Jones: On vous a parlé de ce chiffre?

Le président: Oui.

M. Jones: Je ne savais pas que c'était aussi important. Les victimes sont rançonnées. Le M-19 constitue incontestablement un problème majeur en Colombie. Je veux dire qu'il y a des violations des droits de la personne commises par ce groupe M-19.

Le président: Oui.

M. Jones: Ils tuent des gens. Ils participent à des confrontations armées avec les militaires et il en résulte des veuVes. Mais comment porter jugement sur un groupe et pas sur l'autre? On peut simplement dire que les deux . . .

[*Text*]

The Chairman: There was a case where a great number of diplomats were held hostage for hours.

Mr. Jones: That is right. It was in the Dominican embassy.

The Chairman: Right. In Bogota, for days.

Mr. Jones: That is right.

Ms Hill: I think this is always a problem for Amnesty. We realize that human rights violations are committed by—

The Chairman: Both sides.

Ms Hill: Well, let us not—there is a recognized offical government, which has a certain kind of international authority, which provides international diplomatic recognition; and there are, obviously, very strong unofficial organizations, often who control great areas of countries and who are commiting violations of human rights. But the question is, if you negotiate with them, or you write to them, you are giving them a form of official recognition. So it is a delicate area, but certainly we are very much aware of that problem.

The Chairman: Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. I am very happy our guests are with us this morning.

In the month of March Mr. Dupras and I were in Brazil with the Minister of External Affairs and we had an opportunity—this is just a little bit of information because I do not think I have seen you since that time—we met the President of the Human Rights Association of Brazil, who also is the President of the Lawyers' Association of Brazil. I cannot remember his name right now. Anyway, he had been a congressman in Brazil at the time of the coup in 1964 and he had been *asard*, as they say, and lost all his political rights and so on. So he was a person who had lived through the whole question itself.

He did say there had been a great improvement in the situation in Brazil, which I think I can relate to myself, having lived there during the time when it was really bad. This situation—the two priests—now, you know, has become a national Brazilian story. Everybody in Brazil knows about them. I would have known literally hundreds of cases of that in the 1960s that nobody knew about. It was totally under.

So there has been a little change there that is positive. I think we have to be recognizing the positive side of that.

I would like to ask if it is possible to speak a little more about the mafia connection. Are you able to speak? This is not really Amnesty International's work—to check out who the mafia connection is. But much of the problem seems to be now in the drug trade. Is that not true? Is not a lot of the political instability in the north part—

Ms Hill: One of the problems is that as it is an indefinable force, certainly in Bolivia and Peru, it tends to be dragged in, and you never know whether it is a real force or not.

[*Translation*]

Le président: Il y a eu un cas où beaucoup de diplomates ont été gardés en ôtage pendant des heures.

M. Jones: Oui, cela s'est passé à l'ambassade de la République dominicaine.

Le président: Oui. C'était à Bogota et cela a duré plusieurs jours.

M. Jones: Oui.

Mme Hill: C'est toujours un problème pour l'Association Amnistie internationale. Nous savons que des violations des droits de la personne sont commises par . . .

Le président: Par les deux côtés.

Mme Hill: Eh bien, il y a un gouvernement officiel reconnu qui jouit d'une certaine autorité internationale sur le plan diplomatique et il y a aussi de très forts mouvements non officiels qui détiennent le pouvoir dans d'importantes régions de certains pays et qui sont responsables de violations des droits de la personne. Mais si on négocie avec eux ou qu'on leur écrit, cela constitue une certaine reconnaissance officielle. C'est une question délicate mais nous sommes très conscients du problème.

Le président: Père Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président. Je suis heureux d'accueillir nos témoins ce matin.

En mars, M. Dupras et moi-même étions au Brésil avec le secrétaire d'État aux Affaires extérieures et nous avons eu l'occasion de rencontrer le président de l'Association des droits de la personne du Brésil qui est également le président de l'Association des avocats du pays. Je ne me souviens pas de son nom. Quoi qu'il en soit, il était député au moment du coup de 1964 et il a été dépouillé de ses droits politiques etc. C'est donc une personne qui a fait l'expérience de ce genre de répression.

Il nous a indiqué que la situation s'était beaucoup améliorée et j'ai pu le constater moi-même, ayant vécu au Brésil pendant une très mauvaise période. Le cas des deux prêtres est devenu un incident national et tout le monde au Brésil est au courant. Dans les années 60, je connaissais des centaines des cas du genre qui étaient complètement inconnus de la population.

Donc, il y a eu un changement positif et je crois qu'il faut le reconnaître.

Pourriez-vous nous parler un peu plus de la filière de la mafia? Je sais que ce n'est pas le travail d'Amnistie internationale. Mais beaucoup des difficultés maintenant semblent être reliées au commerce de la drogue, n'est-ce pas? N'est-ce pas vrai que beaucoup de l'instabilité politique de la région du nord . . .

Mme Hill: L'ennui, c'est qu'on n'arrive pas à se faire une idée juste de son importance, certainement en Bolivie et au Pérou, et on ne sait pas si elle a un vrai pouvoir ou non.

[*Texte*]

This is a good example of that.

Mr. Jones: This is Peru—20 peasants accused of murder in Ayacucho; 20 peasants from the community of Palco in Cangallo, Department of Ayacucho, are being held in prison accused of the murder of a local large land-owner, Apancio Medina. The body of Apancio Medina appeared on 24 December 1980 in the neighborhood church. In all, 60 campesinos were supposedly involved in the murder, and 20 of them are at present detained. The campesinos themselves affirmed that Apancio Medina had been involved in drug trafficking, and on the day of his death four foreigners who looked like North Americans had been seen crossing the river going towards Medina's house.

The campesinos of the community have been involved in a land dispute with the Medina family since 1965. One of the accused, Nicanor Castillo, is 85 years old. The prosecuting attorney has asked for a sentence for him of not less than 25 years' imprisonment.

• 1040

Another is Maximo Gamboa Castillo. According to our information, he was arrested on January 6, 1981, when a troop from the Sinchi batallion of the civil guard led by Carlos Medina, the son of the dead man, Apancio Madina, who was accusing the campesinos of the community of murdering his father, burst into Gamboa's house. Maximo Gamboa's 15-year-old daughter Georgina was raped. Then Maximo Gamboa, his wife and daughter were taken into custody. When it became clear that Georgina was pregnant following the rape, she was freed and in October 1981 gave birth. Her mother was also later released but Maximo Gamboa remains in detention. There are 10 other younger children in the family.

Confusion you see, but—

Ms Hill: Who knows what happened?

Mr. Jones: —who knows what is going on?

Mr. Ogle: I was just wondering if you have more information, though. Is it the American mafia? Are the drugs all going into North America?

Mr. Jones: I can tell you what I have read. This is not Amnesty material. May I just tell you what I have heard.

Mr. Ogle: Yes.

Mr. Jones: Okay.

Mr. Ogle: Yes.

Mr. Jones: I understand that most of the cocaine is being grown in Peru and in Bolivia in the deep valleys which run down towards Amazonas. It is then, by peasants, processed to a certain level. It is then flown or somehow taken mostly to Colombia where there is a very large mafia. Outside most Colombian cities there are laboratories which process this material and refine it further and thereby increase its value further.

[*Traduction*]

Voici un bon exemple.

M. Jones: Au Pérou, 20 paysans du village de Palco dans le Cangallo, Département d'Ayacucho, sont détenus en prison et accusés su meurtre d'un grand propriétaire terrien de la région, Apancio Medina. On a trouvé le corps de cet homme le 24 décembre 1980 dans l'église du village. On prétend que 60 paysans étaient impliqués dans cet assassinat et 20 d'entre eux sont actuellement détenus. Les paysans affirment qu'Apancio Medina participait au trafic de la drogue et, le jour de sa mort on avait vu quatre étrangers qui avaient l'air de Nord-Américains traverser la rivière direction de la maison de Medina.

Les paysans du village disputent des terres à la famille Medina depuis 1965. L'un des accusés, Nicanor Castillo a 85 ans et le procureur public réclame qu'on lui impose au moins 25 ans d'emprisonnement.

Il y a aussi le cas de Maximo Camboa Castille. D'après nos renseignements, il a été arrêté le 6 janvier 1981 lorsqu'ont fait irruption dans sa maison des troupes du bataillon Cinchi de la garde civile menées par Carlos Medina, fils d'Apancio Medina et qui accusait les pays du village d'avoir assassiné son père. La fille de Maximo, Georgina, âgée de 15 ans, a été violée. On a ensuite arrêté Maximo Camboa, sa femme et sa fille. La fille est devenue enceinte après le viol, elle a été libérée et elle a donné naissance en octobre 1981. Sa mère a été libérée plus tard mais Maximo Camboa est toujours détenu. Il y a 10 enfants plus jeunes dans la famille.

C'est la confusion, comme vous voyez mais . . .

Mme Hill: Qui sait ce qui s'est passé?

M. Jones: . . . mais qui sait ce qui se passe?

M. Ogle: Mais savez-vous si c'est la mafia américaine? Les drogues sont-elles toutes destinées à l'Amérique du Nord?

M. Jones: Je peux vous dire ce que j'ai lu. Il ne s'agit pas de document d'Amnistie internationale. Puis-je vous dire ce que j'ai entendu?

M. Ogle: Oui.

M. Jones: Très bien.

M. Ogle: Oui.

M. Jones: Apparemment la plus grande partie de la cocaïne est cultivée au Pérou et en Bolivie dans la région du Diungas, les vallées profondes qui vont vers l'Amazone. Les paysans font le traitement jusqu'à un certain point et on l'envoie ensuite surtout en Colombie où il y a une mafia très importante. Aux abords de la plupart des villes colombiennes existent des laboratoires qui raffinent davantage le produit et augmentent sa valeur.

[*Text*]

The Colombians apparently, receive their instructions from North America, namely the U.S. The mafia connection runs from Bolivia up to Colombia, up to Miami in the U.S. and beyond. And there is an enormous smuggling operation, particularly going from the Bahira Peninsula of Colombia up to Miami.

Journalists have investigated this but who knows? If somebody wanted to do a research project on this it would be interesting.

Ms Hill: And dangerous.

Mr. Jones: And dangerous. Interestingly hazardous.

Mr. Ogle: I think we all have been petitioned here in the House of Commons by the prisoners of conscience in Uruguay. Now in our trip we do not plan to go to Uruguay, but I know that we were told that the Red Cross has offices in Buenos Aires. Are you aware of that? Is there a way that we—

Ms Hill: Yes.

Mr. Ogle: —could make this kind of a contact?

Ms Hill: Yes, I was asked by the Uruguayan co-ordinator to say that she regretted very much the fact that you were not going to Uruguay because for one thing we have quite a large number of people, ex-prisoners of conscience, who live in Canada. Although there has been a long-term interest in prisoners in Uruguay, my own local adoption group has been exceedingly active on behalf of a young man, a leader in the primary-school teachers' union, who was severely tortured.

Although it may seem that the sorts of power that you have may seem to be very limited, I think international attention and questions from people from other countries is very important. It is important first of all to focus attention on the government. They realize that you know what is going on in the country, and certainly the people who are suffering are aware of your interest. You may not make public announcements but they become aware that people who visit the country are asking questions about their plight and it is a great support and encouragement to them.

Mr. Ogle: Would there be a practical way in which we could make a contact in Buenos Aires?

Ms Porter: I would suggest, if you wish to speak to the concerns of the Uruguayans in Buenos Aires, that you bring that up with Naiomi who is a member of the SELA organization. They have good contacts with the Uruguayan human-rights group and could pass on that sort of information very easily.

Mr. Ogle: Thank you.

• 1045

The Chairman: On this point then, Mr. Collenette.

Mr. Collenette: On this particular point it was suggested the other day by a witness that it would not be useful if we made a

[*Translation*]

Il semble que les Colombiens reçoivent leurs instructions des États-Unis. La filière de la mafia commence en Bolivie, passe par la Colombie jusqu'à Miami et plus loin. Il y a énormément de contrebande, surtout à partir de la péninsule Bahira de la Colombie en direction de Miami.

Les journalistes ont fait des enquêtes, mais qui sait? Ce serait intéressant de faire des recherches là-dessus.

Mme Hill: Et dangereux.

M. Jones: Intéressant et dangereux.

M. Ogle: Je crois que nous avons tous reçu à la Chambre des communes des pétitions pour les prisonniers de conscience de l'Uruguay. Nous n'avons pas prévu de visite à l'Uruguay mais on nous dit que la Croix-Rouge a des bureaux à Buenos Aires. Êtes-vous au courant de cela? Y a-t-il une façon pour nous . . .

Mme Hill: Oui.

M. Ogle: . . . d'établir un contact?

Mme Hill: Oui, le coordonnateur responsable de l'Uruguay m'a demandé de vous dire combien elle regrettait le fait que vous n'alliez pas en Uruguay parce que nous avons, entre autres, beaucoup de prisonniers de conscience qui habitent maintenant le Canada. Même si l'on s'intéresse depuis longtemps au sort des prisonnies uruguayens, mon groupe local a beaucoup fait pour aider un jeune homme, chef du Syndicat des instituteurs du niveau primaire, qui a subi de graves tortures.

Bien que nos moyens soient limités, je crois que l'attention internationale et les questions émanant de pays étrangers sont très importantes. Il faut porter surtout son attention sur le gouvernement. Il sait que vous êtes au courant de ce qui se passe dans le pays et les victimes elles-mêmes connaissent votre intérêt. Même si vous n'en parlez pas publiquement, on sait que les visiteurs au pays posent des questions concernant leur sort et cela les encourage beaucoup.

M. Ogle: Serait-il possible d'établir un contact à Buenos Aires?

Mme Porter: Si vous voulez vous mettre au courant de la situation uruguayenne à Buenos Aires, je vous suggère de communiquer avec Naiomi ou Rojestercam qui sont des membres de la cellule. Ils ont de bons contacts avec les groupes de défense des droits de la personne en Uruguay et pourraient vous renseigner très facilement.

M. Ogle: Merci.

Le président: Eh bien, à ce même sujet, monsieur Collenette.

M. Collenette: A ce sujet, un témoin nous a dit l'autre jour que nous n'aurions pas tellement avantage à faire un voyage

[*Texte*]

fleeting trip to Montevideo in the whole context of human rights and I would like you to perhaps corroborate that particular point.

Ms Porter: Did you say that it would not be useful?

Mr. Collenette: Yes, I forget who made it. It is not very far from Buenos Aires but—

Miss MacDonald: About 45 minutes.

Mr. Collenette: —if we went there, say, for the day or a couple of the delegation went there for the day, it was deemed that it would be not a good use of time. You would need a longer period of time there to make any impact. Do you agree with this assessment?

Ms Porter: Well, I would have to say that I do not know what they mean by a longer period of time. Obviously on any short trip to Latin America you are limited in what impact you can make. I would say that the difference between a 24-hour trip to Montevideo and a one-month trip to Montevideo is self-evident, but if you are talking about the difference between 24 hours and perhaps a week, I do not see any particular difference in that. I do not know who gave you these facts.

Mr. Collenette: This came from our department.

Ms Porter: Oh I see. I think perhaps the problem might be that you would have trouble making contact with people who might be affected. This is why I am suggesting that you speak to the South people who have ongoing and very long-term contacts with the Uruguaians and would be able to do that for you during the next month or so.

Mr. Collenette: Well, I assume that our movements would be heavily monitored. We are an official group.

Ms Porter: Yes.

Mr. Collenette: Even if we made contacts ahead of time, how free will our association be if we went for the day or overnight?

Ms Porter: Yes.

Ms Hill: Well, I do not know whether it is possible or whether you would be allowed to see an official in the government. I think if you have a limited time, then what you have to do is to focus attention on a particular issue. Certainly there are individuals who are in very poor health who are in prisons in Uruguay, people who have some connection with Canada. If you simply were able to make an official inquiry about these people, that would be exceedingly valuable for them.

The Chairman: Miss MacDonald, on the same point.

Miss MacDonald: I am sorry to be late. I just wanted to ask if you yourselves had any kind of contacts in Uruguay itself.

Ms Hill: I do not, but I can arrange for you to speak with someone who does.

Miss MacDonald: You see I do not think that waiting until one gets to Argentina is really the best use of time. Therefore

[*Traduction*]

rapide à MonteVideo pour y observer tout le contexte des droits de l'homme et j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Mme Porter: Vous avez dit que cela ne serait pas utile?

M. Collenette: Oui, je ne me souviens plus qui nous a dit cela. Ce n'est pas très loin de Buenos Aires mais . . .

Mlle MacDonald: Environ 45 minutes.

M. Collenette: . . . on nous a dit que la délégation perdrait son temps si elle s'y rendait pour un ou deux jours. Apparemment, pour nous rendre compte, il faudrait plus de temps. Êtes-vous d'accord?

Mme Porter: Eh bien pour commencer, je ne sais pas ce qu'on entend par plus de temps. Il est évident que plus votre voyage est rapide, plus vous êtes limités. Il me semble que la différence entre un séjour de 24 heures à Montevideo et un séjour d'un mois est évidente, mais si vous parlez de la différence d'un séjour de 24 heures et un séjour d'une semaine, personnellement, je ne vois pas tellement de différence. D'un autre côté, je ne sais pas qui vous a dit cela.

M. Collenette: Notre ministère.

Mme Porter: Je vois. Peut-être ont-ils pensé que vous auriez du mal à contacter les gens directement intéressés. C'est pour cette raison que je vous ai suggéré de prendre contact avec des gens qui ont un contact permanent avec les Uruguayens et qui pourront au cours du prochain mois organiser d'avance des contacts pour vous.

M. Collenette: De toute façon, j'imagine que tous nos déplacements seront terriblement surveillés. Nous sommes un groupe officiel.

Mme Porter: Oui.

M. Collenette: Même si nous prenions des contacts d'avance, dans quelle mesure notre association pourra-t-elle faire ce qu'elle désire dans l'espace d'une journée ou de 24 heures?

Mme Porter: Oui.

Mme Hill: Je ne sais pas si c'est possible, je ne sais pas non plus si on vous autorisera à voir un représentant officiel du gouvernement. Si vous êtes limités par le temps, vous allez devoir vous limiter à certaines questions précises. En tous cas, il y a en Uruguay des prisonniers qui sont en très mauvaise santé, des gens qui ont des liens avec le Canada. S'il vous était possible, simplement de poser des questions à propos de ces gens-là, cela leur rendrait déjà un énorme service.

Le président: Mademoiselle MacDonald, à ce même sujet.

Mlle MacDonald: Je suis désolée d'être en retard. Je voulais seulement vous demander si vous aviez des contacts personnels en Uruguay.

Mme Hill: Non, mais je pourrai par contre vous mettre en contact des gens qui en ont.

Mlle MacDonald: Parce que vous comprenez, je ne suis pas du tout convaincue que la meilleure solution soit d'attendre

[*Text*]

it would be a question of trying to arrange this ahead of time. As Mr. Collenette mentioned, the idea that a couple of us might be able to go over for even a limited number of hours, seems to me would be worthwhile if we could arrange beforehand the people to meet and to talk to.

Ms Hill: We have a co-ordinator for Uruguay and Paraguay and she would be very happy to meet with you and give you all the necessary information.

Miss MacDonald: Thank you.

The Chairman: Perhaps this person could meet with either Mr. Miller or Mr. Dennison Moore or Mr. Beaulne. This is something we should look into and whatever possibilities there are.

Ms Hill: She would be exceedingly glad to do that.

The Chairman: Yes.

Dr. Hudecki.

Mr. Hudecki: I think my first interest was, what is the role of the press in these various countries? Are they given relative freedom? The members that will be accompanying our group—what access will they have to information?

Mr. Jones: May I answer for Colombia?

The Chairman: Mr. Jones, yes.

Mr. Jones: Thank you.

In Colombia there is effectively freedom of the press. There is also freedom of speech. There is, however, a certain hazard in exercising both of these freedoms. Members of the press have been kidnapped. They have been arrested. So there is a bit of a problem. On the other hand, Colombia is a very confusing country because in any particular town you will find that the different elements that make up the opposing parts of the mosaic seem to be socially familiar with each other. The opposing sides know each other very well. They have known each other all their lives.

• 1050

Certainly, I think you could get around in Colombia with press people. I do not think they would be under any particular special risk. But press people, certainly, and media people are under risk in Colombia. In Peru it is possible, too. I think probably less. The press was nationalized; it is decontrolled now. I have not heard of specific problems with press people in Peru, but in Colombia, yes, certainly I have.

Ms Hill: Are you talking about the press people who might be going with you?

Mr. Hudecki: That is right.

Ms Hill: Oh, well, I do not think they would have any problems.

Mr. Jones: They would have no problems.

Ms Hill: No.

[*Translation*]

d'être sur place en Argentine. Il me semble que nous devons essayer d'organiser les choses d'avance. Comme M. Collenette l'a dit, si un ou deux d'entre nous pouvaient faire un saut sur place pour quelques heures, cela pourrait s'avérer utile, à condition d'avoir pris des rendez-vous d'avance.

Mme Hill: Nous avons un coordonnateur en Uruguay et au Paraguay qui se ferait un plaisir de vous rencontrer et de vous donner toutes les informations nécessaires.

Mlle MacDonald: Merci.

Le président: Cette personne pourrait peut-être rencontrer M. Miller, M. Dennison Moore ou M. Bowen. Nous devons étudier toutes les possibilités.

Mme Hill: Elle serait enchantée de les rencontrer.

Le président: Oui.

Monsieur Hudecki.

M. Hudecki: Pour commencer, je veux vous poser des questions sur le rôle de la presse dans tous ces pays-là. Est-ce que la presse jouit d'une liberté relative? Les députés qui constitueront notre groupe, dans quelle mesure auront-ils accès à des informations?

M. Jones: Vous me permettez de parler de la Colombie?

Le président: Monsieur Jones, oui.

M. Jones: Merci.

En Colombie, la presse jouit d'une mesure certaine de liberté. Il y a également la liberté de parole. Toutefois, l'exercise de ces deux libertés comporte certains dangers. Des journalistes ont été enlevés. Leur arrestation crée un problème. Mais il est très difficile de se retrouver en Colombie, car les différents groupes qui constituent l'ensemble se connaissent fort bien, s'étant fréquentés toute leur vie.

Vous pourriez vous joindre sans trop de risques à des reporters, bien que ceux-ci courent certains risques en Colombie. Au Pérou, ce ne serait pas si simple, car la presse y a été nationalisée, même si, actuellement, les contrôles ont été levés. Les journalistes n'ont pas de problèmes en ce moment au Pérou, à ma connaissance, mais en Colombie, il y a eu des difficultés.

Mme Hill: Vous parlez des journalistes qui vous accompagneront?

M. Hudecki: Oui.

Mme Hill: Je ne crois pas qu'ils auraient des problèmes.

M. Jones: Absolument pas.

Mme Hill: Non.

[*Texte*]

The Chairman: I would like to get to this very point. We are planning to invite again Canadian members of the press to accompany the groups.

Ms Hill: Oh, excellent.

The Chairman: I know. I wonder if their lives would be in danger.

Mr. Jones: No. If you were asking Latin American journalists to accompany you, there is a possibility. There is a risk factor—I think not a very high one, but it is there. For Canadians I would say it was just about zero.

Mr. Hudecki: What about the Argentine and Brazil and—

Ms Porter: I was just going to bring that up. As I am sure many of you know, during the Falklands crisis in Argentina a number of journalists were harassed and a few beaten. It would depend on what the journalists were saying. If it touched on issues of national pride, that is when they would be more in danger, I think. The human-rights issues actually are less sensitive for a foreign journalist.

Mr. Hudecki: Another question: Do you have any lists of Canadians who are either imprisoned or have disappeared that we should perhaps have with us?

Ms Porter: I know that in terms of Argentina we do not.

Ms Hill: Yes, but there are people who have been given visas under the Argentine prisoner program. If they were allowed out of the country, they . . . . And those people—

Ms Porter: I can give you a list of the people who have been accepted for immigration to Canada, have Canadian visas and are not being allowed out of prison. These are people without any charges against them who are still sitting in jail, and there are several of those cases that you might wish to bring up.

Ms Hill: That original program was called, I think, a 100-prisoner program, and that was instituted in 1978. Up until now, what is the total? Is is 13?

Ms Porter: No, it is now 18.

Ms Hill: It is 18 people in five years out of more than 100 people who have been interviewed.

Mr. Hudecki: There is also an association of doctors with the Canadian Medical Association who are particularly either treating or researching people who have been tortured. Are you familiar with their work? Would any of their work be helpful to us or could we be of help to them in this coming trip—probably just mostly with treatment, as there probably are no real political implications?

Ms Hill: When you have any number of Amnesty missions making inquiries specifically about torture and bringing the whole question of torture before the government, we are concerned about the treatment and recovery of people who have been tortured.

Mr. Hudecki: The last question is: What is your mandate in a country? Are you given permission to go anywhere in any of

[*Traduction*]

Le président: Nous allons inviter des journalistes canadiens à nous accompagner.

Mme Hill: Parfait.

Le président: Et je me demandais si cela représenterait un danger quelconque pour eux.

M. Jones: Non. Ce serait plus risqué si vous vous faisiez accompagner par des journalistes d'Amérique latine. Par contre, c'est tout à fait sans danger pour des journalistes canadiens.

M. Hudecki: Qu'est-ce qui arriverait en Argentine et au Brésil . . .

Mme Porter: J'allais justement en parler. Comme vous le savez, au cours de la guerre des Malouines, plusieurs journalistes ont eu maille à partir avec les autorités, en Argentine, et certains ont même été battus. Tout dépendra donc de ce que les journalistes diront. Pour les questions touchant à la fierté nationale, il y aurait un risque. Par contre, les questions des droits de l'homme sont moins risquées pour les journalistes étrangers.

M. Hudecki: Existe-t-il des listes de Canadiens emprisonnés ou disparus que nous pourrions prendre avec nous?

Mme Porter: Nous n'en avons pas pour l'Argentine.

Mme Hill: Certaines personnes ont obtenu des visas au titre du programme pour prisonniers de l'Argentine. Si on les a laissées sortir du pays . . .

Mme Porter: Je puis vous remettre une liste des personnes qui, bien qu'elles aient obtenu des visas canadiens, sont toujours en prison. Ces personnes sont détenues sans qu'on les ait accusées de quoi que ce soit. Vous pourriez soulever leurs cas auprès des autorités.

Mme Hill: Il s'agit d'un programme lancé en 1978, qui s'était fixé pour but 100 prisonniers. Jusqu'à présent, on en est à 13, n'est-ce pas?

Mme Porter: Dix-huit.

Mme Hill: Dix-huit personnes sur 100 ont jusqu'à présent été interviewées en cinq ans.

M. Hudecki: Il y a également un groupe de médecins faisant partie de l'Association médicale canadienne qui s'intéressent au cas des personnes qui ont été torturées. Êtes-vous au courant de leurs travaux? Pensez-vous que leurs travaux pourraient nous être utiles au cours de ce voyage, davantage sur le plan des soins que sur le plan des problèmes politiques?

Mme Hill: C'est justement parce que le traitement et la guérison des personnes torturées nous préoccupent, car Amnistie internationale soulève le problème de la torture avec différents gouvernements.

M. Hudecki: Êtes-vous libres de vous déplacer comme vous l'entendez dans ces pays, ou bien devez-vous au préalable

[*Text*]

these countries, or do certain countries select you or accept you? I am trying to understand how you get your information and how factual it is at this hour.

Ms Porter: We have official missions—I think this is the question you are asking—which go into certain countries, always with the permission of the government beforehand. We publish documents on the country, such as this mission to Nicaragua. The copy is always sent to the government of that country before it is published so that they may make comments or criticisms on the document. That is the official mission.

• 1055

Are you now asking how we know about human-rights violations?

Mr. Hudecki: That is right. First of all, you are accepted by the government, do they give you freedom to investigate any aspects of—

Ms Porter: These are two very separate questions. During an official mission, three or four Amnesty representatives would go around the country meeting with as many people as possible; of course, government officials, if possible, visiting prisons, if possible, talking to relatives of people who have disappeared; to human-rights groups within the country. Of course, the amount of movement of the mission and the amount accomplished really depends on the conditions in the country and the willingness of the government to co-operate with the purpose of the mission.

Mr. Hudecki: So you are actually not free to do your own investigative work other than by sort of secondhand information—

Ms Porter: During an official mission, no, we do not.

Mr. Hudecki: What is a non-official mission, then?

Ms Porter: Well, we do not have unofficial missions. Well, it is collection of information.

Mr. Hudecki: Thank you.

The Chairman: Mr. Collenette and Mr. Stevens, two quick questions because we must adjourn at 11 o'clock.

Mr. Jones, did you want to add something to the answer already given by Ms Porter?

Mr. Jones: There is one Canadian doctor in Toronto, Dr. Frederico Allodi, who accompanied the mission to Colombia. He examined a large number of prisoners who had reported to be tortured; and he is in fact a person who is a resource person on this, and he lives in Toronto.

Another person who has examined people is Dr. Maria Wawer. There is another doctor who has been on missions and his name is Dr. Fercira, also in Toronto.

There all doctors who work with Amnesty and have been on missions, and who are experts on torture.

[*Translation*]

demander l'autorisation des gouvernements? Je me demande à quel point les renseignements que vous obtenez sont conformes à la réalité.

Mme Porter: Les missions officielles que nous envoyons dans différents pays obtiennent toujours l'autorisation préalable pour s'y rendre. Nous publions des documents sur le pays, comme cette mission au Nicaragua. Et nous adressons toujours un exemplaire du rapport, avant sa publication, au gouvernement du pays en question, afin que celui-ci puisse faire des commentaires ou des critiques sur le rapport. C'est ce que fait une mission officielle.

Est-ce que vous me demandez comment nous sommes mis au courant des violations des droits de la personne?

M. Hudecki: Oui, c'est bien cela. Lorsque le gouvernement a donné son contentement, vous permet-on de mener une enquête sur les aspects de . . .

Mme Porter: Ce sont deux questions bien distinctes. Au cours d'une mission officielle, trois ou quatre représentants d'Amnistie voyagent dans le pays, pour rencontrer le plus grand nombre de gens possible, des fonctionnaires gouvernementaux, bien entendu, si possible, pour visiter des prisons, s'entretenir avec les parents de ceux qui sont disparus, et avec les groupes de défense des droits de la personne de ce pays. Les déplacements de la mission et le travail qu'elle peut accomplir dépendent, bien entendu, de la situation et des conditions du pays en question, ainsi que de la bonne volonté du gouvernement de collaborer avec la mission.

M. Hudecki: Il ne vous est donc pas possible, en fait, de procéder à votre enquête, sinon par une information de seconde main . . .

Mme Porter: Non, pas pendant une mission officielle.

M. Hudecki: Qu'est-ce alors qu'une mission non officielle?

Mme Porter: Il n'y a pas de mission non officielle. Il s'agit de recueillir des informations.

M. Hudecki: Je vous remercie.

Le président: Monsieur Collenette, puis M. Stevens, deux brèves questions, car nous devons lever la séance à 11 heures.

Monsieur Jones, est-ce que vous vouliez ajouter quelque chose à la réponse donnée par M^me^ Porter?

M. Jones: Un médecin canadien de Toronto, le docteur Frederico Ajioti, a accompagné la mission en Colombie. Il a examiné un grand nombre de prisonniers qui s'étaient plaints d'avoir été torturés. C'est une personne bien informée sur ce sujet, et il vit à Toronto.

Une autre personne, le docteur Mario Viva, a également examiné des gens, et un autre médecin, le docteur Ferera, qui est également de Toronto, a participé à des missions.

Ce sont tous des médecins qui collaborent avec Amnistie, qui ont été en mission, et qui sont particulièrement au courant des questions relatives à la torture.

[*Texte*]

Within Colombia, by the way, the mission would somehow escape from official control. The officials tried to control them but they escaped from the control, and they went more or less where they wanted to.

The Chairman: Mr. Collenette.

Mr. Collenette: The thing that concerns me about this whole matter is how widely institutionalized it is. It seems, certainly from the report we heard from the bar association in Argentina, that this is almost ingrained in the psyche. I am talking about torture and abduction and political—whatever you want to call it—denigration of rights. It seems to be almost a tenet of life, in the same way as perhaps we accept the franchise or freedom of speech here.

I see one of the witnesses shaking her head. I just want to know if you are changing leadership, if, by some miracle in Argentina, you get some new civilian rulers who have a bit of imagination, a bit of humanity, are they going to be able to change the system, or is this so institutionalized, so widespread, that it is beyond the control of the leaders of the country?

Ms Porter: First of all, I think we have to make a very clear distinction between the members of the armed forces or the federal police who may be engaging in torture, and the acceptance of this practice by the population of Argentina. It is not accepted. It is not talked about in public, only because people are afraid.

To answer your question in terms of civilian government and changes that could be made, I am going to go outside of Amnesty; I am not talking out of Amnesty's material now.

Elections have been promised for 1984. There has just been a new president installed who is a retired general. Very interestingly, he appeared in civilian clothes for his inauguration. I feel that there probably will be elections in 1984. The political parties are already gearing up.

Now, what all of the different areas of the military are trying to get them to do is to say, in exchange for allowing you people to come back into the political process, we will demand you do not ask for a review of our tactics during the dirty war. In other words, no accounting for what has happened to the disappeared; no calling for the end of torture; no investigation of illegal prisons. This kind of thing.

• 1100

What my understanding is, from talking to people and from reading, that I feel this will not be acceptable to the population. I think matters have come to a point in Argentina where all the structures imposed by the military—not just the political but the economic and the social—are in such a crisis, in such chaos, that the civilian population is now crying out for a complete change. Simply the fact that you have thousands of

[*Traduction*]

Je voudrais vous signaler, à ce propos, que la mission de Colombie a su échapper à la surveillance officielle et à ceux qui étaient chargés de l'accompagner, et que ses membres ont pu aller plus ou moins où ils voulaient.

Le président: Monsieur Collenette.

M. Collenette: Ce qui m'inquiète le plus à propos de toute cette question, c'est combien la torture est devenue une institution. À en juger d'après le rapport que nous avons entendu de l'Association du barreau d'Argentine, c'est comme si elle s'était déjà infiltrée dans les esprits. Je parle là de la torture, des enlèvements et de la négation de tous les droits, faute de meilleures expressions. Cette situation semble presque aller de soi, de la même façon que nous tenons pour acquis la liberté d'expression ou de mouvement, ou le droit de vote, dans nos pays.

Je vois que l'un des témoins hoche la tête. J'aimerais savoir si, en cas de changement de gouvernement, si un nouveau gouvernement civil, doté d'un brin d'imagination, d'un peu d'humanité, venait par miracle au pouvoir, serait-il en état de changer le système, ou ce chancre est-il tellement ancré dans les institutions, et si répandu, qu'aucun gouvernement ne saurait plus le maîtriser?

Mme Porter: Nous devons bien faire la distinction, avant tout, entre les membres des forces armées ou de la police fédérale qui se livrent à la torture, et ce que pense de cette pratique la population de l'Argentine. Les gens n'approuvent pas cette pratique, et s'ils n'en parlent pas en public, c'est parce qu'ils ont peur.

Quant à votre question concernant les changements que pourrait effectuer un gouvernement civil, je ne vous répondrai pas en tant que représentant d'Amnistie, et ne me baserai donc pas sur nos documents.

Des élections ont été promises pour 1984, et un général à la retraite vient d'être nommé président. Il est intéressant de remarquer qu'il était en habit civil lors de la célébration officielle de sa venue au pouvoir. J'ai l'impression qu'il y aura effectivement des élections en 1984, et que les partis politiques sont déjà en train de fourbir leurs armes.

Ce que les différentes factions militaires essaient maintenant d'obtenir des partis politiques, c'est de ne pas rouvrir le dossier de la guerre et de ses ténébreuses machinations, en échange de quoi on les autorisera à entrer de nouveau dans l'arène politique. Autrement dit, pas de rapport sur ce qu'il est advenu des personnes disparues, pas d'exigence pour qu'on mette fin à la torture, pas d'enquête sur les prisons illégales. Ce genre de choses.

D'après ce que j'ai compris, à partir de mes lectures et des discussions que j'ai eues avec des gens, cela ne serait pas acceptable à la population. Les choses en sont arrivées à un point, en Argentine, où toutes les structures imposées par les militaires, et pas seulement les structures politiques, mais également les structures économiques et sociales, sont dans une telle situation de crise, dans un tel chaos, que la population

[*Text*]

people in the streets calling out publicly for the reappearance of these two fellows at the end of June who disappeared, I think is a sign that people are beginning to get out and say they want this out in the open.

I have no idea how the military would come to terms with the disappeared, but I do think there will be substantial changes. And in terms of bringing the press with you, I think Argentina is a country where good reporting of what you are doing in Argentina and the concerns that you have would be very effective at this point. I think you have a very sensitive system.

The Chairman: Thank you. Mr. Stevens, one short question.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I am sorry I was late arriving.

I think something that would be helpful, for the committee, if you can do this, would be to give us your comments on these eight countries which we will be visiting in relative terms; that is, insofar as freedoms and respect for rights are concerned. I am not sure whether your organization does that.

Ms Hill: I am sorry. We have been asked by this committee when we appeared before you in the past to provide some sort of ranking system, some sort of relative system, and Amnesty does not do that. It is against our whole philosophy.

Ms Porter: Part of the reason why we do not do that is, for example, just consider countries such as Brazil or Argentina which we have been discussing today. Okay, there are fewer disappearances; there is less torture; but the fact is that the apparatus that this gentleman was asking me about is still very much in place. So how can we rank any country when, at any time, things may switch round again and there may be more in this country and less in that country? It is not feasible.

The Chairman: Ms Hill, Ms Porter, Mr. Jones, on behalf of my colleagues, I wish to thank you very much for having agreed to appear before our subcommittee, especially for the second time. We may meet yet again before this is all over. Thank you very much.

This meeting stands adjourned.

[*Translation*]

civile revendique un changement le plus complet. Le simple fait que des milliers de personnes crient dans la rue pour que réapparaissent ces deux personnes disparues à la fin du mois de juin est un signe, selon moi, que les gens commencent à sortir et à dire qu'ils veulent que les choses soient plus ouvertes.

Je n'ai aucune idée de ce que les militaires pourraient faire relativement aux disparus, mais je pense qu'il y aura d'importants changements. Pour ce qui est de vous faire accompagner par des journalistes, je pense que l'Argentine est un pays où de beaux rapports sur ce que vous faites en Argentine, et sur vos préoccupations, seraient des plus efficaces. Je pense que vous avez un système très sensible.

Le président: Merci. Monsieur Stevens, une toute petite question.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Je m'excuse de mon retard.

Ce qui serait utile à notre Comité, si cela vous était possible, ce serait de nous fournir vos commentaires au sujet des huit pays que nous allons visiter, en les comparant les uns aux autres sur le plan des droits et des libertés. Mais je ne sais pas si votre organisme fait ce genre de choses.

Mme Hill: Je regrette. Lors de comparutions précédentes devant le Comité, on nous a demandé de fournir un genre de classement, mais Amnistie ne fait pas ce genre de chose. Cela va à l'encontre de notre philosophie.

Mme Porter: Pour comprendre pourquoi nous ne le faisons pas, il suffit de prendre, à titre d'exemples, des pays comme le Brésil ou l'Argentine, dont nous avons parlé aujourd'hui. Il est vrai que dans ces pays, il y a moins de disparitions et moins de torture, mais il n'en demeure pas moins que le système au sujet duquel vous nous posez des questions est bien en place. Comment peut-on classer des pays lorsque, à tout moment, la situation peut changer, et qu'il peut y avoir moins de problèmes dans un pays et plus dans un autre? Ce n'est pas faisable.

Le président: Mesdames Hill et Porter et M. Jones, je tiens, au nom de tous mes collègues, à vous remercier d'avoir accepté notre invitation à venir comparaître une deuxième fois devant notre sous-comité. Il se peut d'ailleurs que nous nous retrouvions encore une fois ensemble, ici, avant que tout soit fini. Merci beaucoup.

La séance est levée.

Canada Post Postage paid
Postes Canada Port payé
Third class
Troisième classe
K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacre-Coeur,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

From Amnesty International:

Ms. Sue Hill, Co-ordinator for Chile;

Ms. Mev Porter, Co-ordinator for Argentina;

Mr. John Jones, Co-ordinator for the Northern Andean Region.

From the Department of External Affairs:

Mr. Martin Collacott, Director, Latin American Division;

Mr. Keith Christie, (Brazil, Argentina).

From the Canadian International Development Agency (CIDA):

Mr. Keith Bezanson, Director General of the Americas;

Mr. Pierre Beemans, Director, Programming and Operations, Americas Division.

De Amnistie Internationale:

M^me^ Sue Hill, coordonnatrice pour le Chili;

M^me^ Mev Porter, coordonnatrice pour l'Argentine;

M. John Jones, coordonnateur pour la région des Andes du Nord.

Du ministère des Affaires extérieures:

M. Martin Collacott, directeur des affaires de l'Amérique latine;

M. Keith Christie, (Brésil, Argentine).

De l'Agence canadienne de développement international:

M. Keith Bezanson, directeur général des Amériques;

M. Pierre Beemans, directeur, Programmation et Opérations, Direction des Amériques.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 28

Thursday, July 29, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 28

Le jeudi 29 juillet 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
AUG 26 1982
UNIVERSITY OF TORONTO

First Session of the Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

28957—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. David Collenette

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. David Collenette

Messrs. — Messieurs

Allmand	Hudecki	MacDonald (M^lle^)	Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*)
Crosbie (*St. John's West*)	Irwin	McLean	Schroder
Gimaïel	Jewett (Miss)	Murta	Stevens—(15)
		Ogle	

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Pursuant to S.O. 65(4)(*b*)

On Tuesday, July 13, 1982:
Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) replaced Mr. Deniger.

Conformément à l'article 65(4)*b*)du Règlement

Le mardi 13 juillet 1982:
M. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) remplace M. Deniger.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JULY 29, 1982
(85)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met at 11:27 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Dupras, Hudecki, Irwin, McLean and Schroder.

Witness: Professor Marcel Roussin.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's relation with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1*).

The witness made a statement and answered questions.

At 12:32 o'clock p.m, the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 29 JUILLET 1982
(85)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 11h27 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Dupras, Hudecki, Irwin, McLean et Schroder.

Témoin: Le professeur Marcel Roussin.

Le Sous-comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1*).

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

A 12h32, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

[*Text*]

Thursday, July 29, 2982

• 1127

The Chairman: *A l'ordre, s'il vous plaît*! Order, please.

The subcommittee will resume consideration of its order of reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean.

Ce matin nous sommes particulièrement heureux d'accueillir M. Marcel Roussin qui possède une longue carrière diplomatique et une longue carrière universitaire, qui a eu l'occasion de longuement réfléchir sur tous les aspects de nos relations avec les pays de l'Amérique latine, et a travaillé et a été impliqué dans l'évolution sociale et démocratique de l'Amérique latine.

Avec votre permission, je l'accueille, et sa visite s'inscrit dans le cadre de nos séances d'information précédant notre voyage, pour certains d'entre nous, en Amérique du Sud, à compter du 15 août prochain.

M. Roussin est diplômé de l'Université de Montréal, en Droit, en Sciences sociales, économiques et politiques. Il détient des diplômes semblables de l'Université d'Ottawa et de l'*American University History of the Americas, of Washington-D.C. He also has papers from the Universidade National of Rio De Janeiro, History of the Americas*. Pendant 38 ans il a une carrière à la Fonction publique du Canada, au Conseil national de recherches, comme traducteur juridique; il a été greffier de comités et organisateur à la Chambre des communes; directeur du Service d'enregistrement et de transcription; directeur du Service français de l'Index; et enfin conseiller en bilinguisme au ministère des Affaires extérieures.

• 1130

En ce qui concerne sa carrière universitaire, il a sa maîtrise en Sciences politiques, une licence et un doctorat et est diplômé de l'Organisation des États américains en Droit international interaméricain, il a enseigné à l'université d'Ottawa, chargé de cours sur le système interaméricain, il a enseigné à l'université d'Antigonish et encore une fois comme je l'indiquais précédemment, à *The American University, in Washington, in the Rio Piedras in Porto Rico.*

Il a participé à des conférences, à Lake Couchiching, Vancouver, Halifax et Montréal, et naturellement dans bien d'autres endroits.

The reason I have insisted that Mr. Roussin should meet with members of the committee is because of his long reflection on Canada's participation in belonging to the Organization of American States. I know that Mr. Roussin will have opening remarks to make. I invited him to do so for about 10 or 15 minutes, and then we will proceed with questions. I would like also to ask Mr. Roussin to understand that there is considerable pressure on members of the subcommittee with work that we have to do before leaving for South America, and this is one reason some of us are missing this morning. But

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

[*Translation*]

Le jeudi 29 juillet 1982

Le président: *Order, please*! A l'ordre, s'il vous plaît.

Le comité reprend l'étude de son ordre de renvoi en date du mardi 24 mars, 1981, concernant les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles.

This morning, we are most pleased to welcome Mr. Marcel Roussin, who has had a long career as a diplomat and an academic, and who has had the opportunity to study, at length, every aspect of our relations with the countries of Latin America, and who has worked for and contributed to the social and democratic evolution of Latin America.

I welcome him on your behalf. Mr. Roussin is here to brief those of us who shall be travelling in South America as of August 15.

Mr. Roussin is a graduate of the University of Montreal in law, in social, economic and political sciences. He also has similar degrees from the University of Ottawa, and the History of the Americas from the American University of Washington, D.C. He also has papers from the Universidade Nacional of Rio de Janeiro. *History of the Americas*. He has devoted 38 years to the Public Service of Canada, as a legal translator for the National Research Council; as a clerk of committees and organizer for the House of Commons; as Director of the Recording and Transcription Services; as Director of the French Index Service; and finally adviser on bilingualism to the Department of External Affairs.

Mr. Roussin holds a masters degree, a diploma and a doctorate in political science as well as a diploma from the Organization of American States in interamerican international law. He was assistant lecturer on the interamerican system at the University of Ottawa, and has taught at the University of Antigonish, and as I mentioned earlier, at the American University in Washington, and at Rio, Piedras in Puerto Rico.

He has participated in conferences at Lake Couchchiching, Vancouver, Halifax and Montreal as well as in many other places.

J'ai insisté pour que M. Roussin rencontre les membres du comité car il a beaucoup réfléchi à la participation canadienne à l'Organisation des États Américains. M. Roussin voudra faire une déclaration préliminaire. Je lui ai donc accordé 10 ou 15 minutes, et ensuite nous pourrons lui poser des questions. Je tiens aussi signaler à M. Roussin qu'étant donné leurs nombreuses obligations avant notre départ pour l'Amérique du Sud, plusieurs députés du sous-comité devaient s'absenter ce matin. Toutefois, je suis heureux de pouvoir vous recevoir ce

[*Texte*]

nevertheless, I am delighted that we could proceed with this meeting, and I know that my colleagues will be enriched by the information you are going to share with us.

Mr. Marcel Roussin.

M. Roussin: Merci, monsieur le président.

Je vous avoue que c'est avec une certaine émotion que je me retrouve dans cette salle où jadis je travaillais comme greffier de comité avant d'organiser le Service d'enregistrement et de transcription, que j'ai eu l'honneur de diriger pendant quelques années. Il me fait grand plaisir de revenir, surtout.., et je pensais à cette chose en m'en venant.., je me revoyais justement dans la pièce 308 où j'ai beaucoup travaillé . . . Dans ce temps-là il n'était pas beaucoup question de l'Organisation des États américains. S'il y avait une question qui était posée au cours de l'année par quelques députés qui semblaient être, eux, en dehors de l'ordre normal des choses, c'était beau; il n'y avait pas souvent de questions sur ce sujet, je vous l'avoue.

Pour rentrer tout de suite dans le vif du sujet, je connais bien la pression à laquelle vous êtes soumis en cette fin de session, je voudrais simplement avec vous, réfléchir à haute voix sur les éléments touchant le système interaméricain et la participation du Canada à ce système.

En réalité vous avez mentionné l'Organisation des États américains et vous savez aussi bien que moi, je ne vous ferai pas l'injure de vous donner l'historique de l'O.E.A., mais vous savez comme moi que l'O.E.A. est au centre du système; mais le système lui-même si je peux me permettre une définition un peu vaste, ce serait une formule de coopération et de coordination visant à développer l'harmonie, la paix, l'aisance et le bien-être des peuples d'Amérique en s'inspirant des principes de solidarité continentale et de sécurité collective.

Cela, c'est le système interaméricain tel qu'il avait été envisagé avant le concept, si vous voulez, il y a déjà longtemps, puisque, encore une fois je ne vous ferai pas d'historique, mais je place les événements dans leur contexte véritable. Déjà en 1799 on parlait de sécurité collective ce qui est très à la mode par le temps qui cours, les événements des mois de mars et avril, dans le sud du continent nous ont rappelé l'importance de cet élément.., la sécurité collective était déjà à la mode à ce moment-là parce que le libérateur d'Haïti Toussaint Louverture avait signé un traité de défense réciproque avec le général Maitland qui était le commandant des troupes britanniques dans les Caraïbes. Il y avait un traité de réciprocité avec la Grande-Bretagne. Cela valait ce que cela valait!

• 1135

Et ensuite, il y a eu, vous le savez, la fameuse conférence, le Congrès de Panama, convoquée par Simon Bolivar, avec sa lettre restée mémorable, sa lettre de la Jamaïque, où il voulait organiser les pays latins, les pays d'Amérique latine, si vous voulez, pour faire face aux circonstances surtout au lendemain des révolutions d'indépendance.

Alors, ce sont des principes qui sont encore absolument très vivants à l'intérieur du système interaméricain et qui remonte, comme vous le voyez, à plus de 150 ans.

[*Traduction*]

matin, et je sais que mes collègues sauront profiter des renseignements que vous nous donnerez.

M. Marcel Roussin.

Mr. Roussin: Thank you, Mr. Chairman.

I must say it is with a certain nostalgia that I return to this room where I had worked as a clerk of committees before organizing the recording and transcription services, which I directed for several years. I am most happy to return, particularly—and I was thinking of this coming in—I was seeing myself once again in Room 30- where I worked very often. In those days, the Organization of American States was not a pressing question. In the course of a year, there was rarely more than one question asked by some member or other, the subject being quite removed from the usual concerns.

Now I shall go directly to the heart of the matter, because I understand the pressure that is upon you at the end of a session. I shall touch upon some of the elements concerning the inter-American system, and Canada's participation.

You did in fact refer to the Organization of American States and you know as well as I do, so I shall not bore you with the history of the OAS, that that organization is the very core of the system. That system, if I may give rather a broad definition, consists of finding a formula of co-operation and co-ordination in order to develop harmony, peace, comfort and well being among the American nations through the principles of continental solidarity and collective security.

That was the original concept of the inter-American system which, as you may know, was established a very long time ago, but I just want to put the events in their true context. As early as 1799, there was mention of collective security, which is very much in the news today, as the events of March and April, in the southern portion of the continent have underlined. Indeed, at that time, the liberator of Haiti, Toussaint Louverture, had signed a reciprocal defence treaty with General Maitland, commandant of the British troops in the Caribbean. Thus a reciprocal treaty with Great Britain did exist, for what it was worth!

And then, as you know, there was the famous conference, the Congress of Panama, called by Simon Bolivar in his memorable letter from Jamaica, in an attempt to organize the Latin American countries so that they could better face the situation which prevailed following the revolutions of independence.

These then are the principles which remain very active within the inter-American system, and which as you see, go back 150 years.

[*Text*]

Ceci étant dit, vous vous rappelez également un autre élément important qui était la doctrine de Monroe. En réalité, vous savez également que le président Monroe n'avait à peu près rien à faire avec cette doctrine qui avait été inspirée par John Quincy Adams, son secrétaire, et c'est devenu en décembre 1823 une espèce de bible pour certains pays d'Amérique qui, selon les circonstances, trouvaient sage de se tenir éloignés des puissances continentales d'Europe, et qui par voie de réciprocité s'engageaient à ne pas se mêler des affaires de l'Europe. L'histoire nous a prouvé que c'était autrement.

Alors.., cela c'était le fond de scène, si je puis dire, pour l'exposé que je veux vous faire.

En ce qui a trait à l'O.E.A., vous avez, je crois, visité l'édifice là-bas, et vous avez constaté qu'il y a dans .., et je crois que le mot est français, qu'il y a dans cette frise, dis-je, faisant le tour du patio, l'écusson du Canada. Vous avez constaté également qu'il y a un tableau représentant le débarquement de Champlain à Québec en 1608, et vous avez constaté aussi qu'il y a une hampe dans laquelle on devrait un jour planter un drapeau du Canada. Et plus que cela, il y a eu cette fameuse—

—empty chair. This chair with the coat of arms of Canada. In fact, I think, none of our delegates ever sat there, because it is not used anymore, but the case of the empty chair has been mentioned so often in the past that we cannot overlook its existence.

In fact, the participation of Canada in the inter-American system, whether it was under the Pan American Union or the OAS as such since 1948, has been discussed at times. It is more or less like a toothache, you know; it goes and comes back all the time. Like a toothache also, many people do not want to stress too much the importance of seeing the real doctor.

So there are many reasons for or against the closer co-operation of Canada with the inter-American system. In fact, I think it is not a true statement to say that Canada should or should not join the OAS. Canada is already in the OAS with the presence of its ambassador, who is an observer to the debates, and also, and more so, with the long participation of Canada in some of the agencies of the OAS like the Statistical Bureau, the Pan American Sanitary Bureau, the Institute for Study in Geography and the Institute for Telecommunication Sciences.

Le Canada est depuis plusieurs années membre d'agences ou d'organisations typiquement interaméricaines, et personne n'en a jamais fait de cas, personne ne s'est jamais élevé contre ou pour cette participation. Même, au tout début, vous le savez sans doute, dans le cas de l'Institut interaméricain des statistiques, c'était à titre personnel parce qu'on avait beaucoup d'admiration pour les statisticiens du Canada, qu'on a été invités à se se joindre à cela. Dans le cas de l'Institut panaméricain de santé, c'était la même chose, on avait beaucoup de sympathie pour certains dirigeants ici, puis on leur a dit joignez-vous à nous, on a besoin de vous. Alors, c'est comme cela que cela s'est produit. Mais c'est un peu selon la tradition

[*Translation*]

We should also recall another imporant element, the Munroe Doctrine. In fact, you probably know that President Munroe had very little to do with this doctrine, inspired by his secretary John Quincy Adams, and which in December 1823 became more or less the bible for certain American countries, which, in the circumstances, thought it wise to shun the orbit of the contintental powers of Europe and which reciprocally promised not to interfere in European affairs. Of course history has proved otherwise.

That then constitutes the background for my exposé.

With respect to the OAS, you have no doubt visited the headquarters building, and have seen the Canadian coat-of-arms in the frieze decorating the patio. You have also no doubt noticed a painting showing the landing of Champlain at Quebec in 1608. And you have no doubt noticed the flagpole on which eventually should fly the flag of Canada. There is also the famous empty chair.

Ce fauteuil sur lequel on voit les armoiries du Canada. En fait, aucun de nos délégués ne s'en est servi, et ce fauteuil ne sert plus. Ce fauteuil vide a été mentionné si souvent dans le passé qu'il faut le signaler.

En fait, la participation du Canada au système inter-américain, soit au sein de l'union pan-américaine, ou comme membre de l'OEA depuis 1948, est discutée de temps en temps. C'est comme un mal de dents, cela part et cela revient régulièrement. Et comme un mal de dents aussi, beaucoup de gens refusent de comprendre l'importance de trouver un remède définitf.

En fait, il n'est pas juste de dire que le Canada devrait ou ne devrait pas participer à l'OEA. La présence canadienne à l'OEA est déjà assurée par la présence de son ambassadeur, observateur des débats, et qui plus est, par sa longue participation au sein de certains organismes de l'OAS, comme l'Institut inter-américain des statistiques, l'Institut sur les études géographiques, et l'Institut sur les sciences de télécommunication.

Canada has now been for many years a member of typically-inter-American agencies and organizations without anyone ever raising an eyebrow or pleading for or against its participation. Even at the very beginning, as you no doubt know, certain Canadian statisticians were personally invited to work in the statistical bureau, out of admiration for their experience and competence. It was the same in the case of the Pan-American Sanitary Bureau, whose members were acquainted with certain Canadian officials and asked them to join because they were needed. So that is how it came about, in keeping with the British tradition of enacting laws after a situation has come into existence. It is a matter of joining what pleases us!

[*Texte*]

britannique, je crois, le fait précède le droit. Alors, une chose fait notre affaire, et puis on s'y associe.., et ça va!

• 1140

Maintenant, puisque nous discutons des raisons pour ou contre la participation, il y a eu pendant un certain temps des objections d'ordre juridique. On prétendait qu'un pays membre du Commonwealth . . .

It was said for quite a while that a member of the British commonwealth of nations could not become a member of the Organization of American States. I know that very well because, in 1954, friends of mine and I, at the Caracas Conference prepared a statement meant to be read by one of the delegations there, but the objection was that, with Canada being a member of the commonwealth, it could not become the other. In fact, however, it is not true. Already you have states like Trinidad, Tobago and Jamaica, which are members of the commonwealth, yet belong to the Organization of American States also. In fact, it has never been true, although that was the policy at the time.

In 1941, when Mr. Mackenzie King, the Prime Minister at the time, suggested that Canada could join the Pan American Union, he was well aware that Canada was a member of the commonwealth. However, he suggested to President Roosevelt that if it was necessary, on account of the wartime situation, to help the United States, Canada could become a member of the Pan American Union. In fact, from the information I have, I understand that came as a result of a conversation between the President of the United States and the Prime Minister of Canada—a conversation held a few months earlier when the President was visiting Canada.

However, as you know, it turned out to be completely rejected by the United States. I do not know if it was the White House or the State Department, but it was rejected because they said, no, we do not want a member of the commonwealth to sit on the Pan American Union; that might represent the influence of Great Britain, the United Kingdom, in internal American affairs.

I do not know who had that idea, but it was false. However, it was also in the tradition and the attitude of the United States, which had objected to Canadian participation back in a conference of 1923, 1928, 1933, 1938. The United States objected not only to the participation of Canada in the Pan American Union, but even to the discussion of the subject.

I understand that the situation has changed, and that the United States would favour the participation of Canada under certain conditions. That is the information I have. I have no way of checking its accuracy but it is what I had been told.

Cette attitude négative de la part des États-Unis est compréhensible, et un changement d'attitude est également compréhensible, parce que vous n'êtes pas sans savoir que le gouvernement des États-Unis paye 66 p. 100 du budget de l'Organisation des États américains. Et on m'a dit carrément il n'y a pas tellement longtemps, à Washington, ce n'était pas

[*Traduction*]

Now, with respect to reasons for or against our participation, for a while there were some legal objections. Some contended that a country which was a member of the commonwealth . . .

Pendant longtemps, on a prétendu qu'un pays membre du Commonwealth britannique ne pouvait être membre de l'organisation des états américains. J'en sais quelque chose, car en 1954, j'ai préparé avec certains amis une déclaration qui devait être lue par une des délégations à la Conférence de Caracas; toutefois, on s'y est opposé, en disant que le Canada, qui était membre du Commonwealth, ne pouvait être membre d'une autre organisation. En fait, c'était faux. Voilà qu'aujourd'hui, des états comme le Trinidad, le Tobago et la Jamaique, qui sont aussi pays membres du Commonwealth sont aussi membres de l'Organisation des états américains. En fait, cela n'a jamais été le cas, c'était la politique à ce moment-là.

En 1941, M. Mackenzie King, alors Premier ministre, a proposé que le Canada adhère à l'Union pan-américaine, sachant très bien que le Canada était un pays membre du Commonwealth. Toutefois, il avait proposé au président Roosevelt, que si à cause de la guerre le Canada devait aider aux États-Unis, alors il deviendrait membre de l'Union pan-américaine. Selon mes renseignements, cette proposition était le résultat d'une conversation entre le premier ministre du Canada et le président des États-Unis, lors de la visite de ce dernier au Canada quelques mois plus tôt.

Toutefois, comme vous le savez, la proposition a été rejetée d'office par les États-Unis. Je ne sais pas si la décision émanait de la Maison blanc, ou du Secrétariat d'État, mais elle a été rejetée prétendant qu'un pays membre du Commonwealth ne pouvait participer à l'Union pan-américaine; autrement, on pourrait croire à l'influence de la Grande-Bretagne, du Royaume Uni dans les affaires internes des Amériques.

Je ne sais pas qui a eu cette idée, mais elle était erronée. Toutefois, cette décision reflétait la tradition et l'attitude des Américains qui s'étaient opposés à la participation canadienne aux conférences de 1923, 1928, 1933 et 1938. Non seulement les États-Unis s'opposaient à la participation du Canada à l'Union pan-américaine, mais ils refusaient même d'en discuter.

Depuis bien sûr la situation a changé, et les États-Unis accepteraient la participation du Canada sous certaines conditions. Je me fie aux renseignements que j'ai eus, car je n'ai aucun moyen de vérifier si c'est vrai.

This rather negative attitude of the United States is quite understandable, and a change in this attitude is also understandable since you no doubt know that the Government of the United States pays some 66 per cent of the total budget of the Organization of American States. And in Washington, although it was not an official statement, of course, but during

[*Text*]

une déclaration officielle évidemment, mais on cause entre gens qui nous intéressons à ce sujet, on m'a dit carrément que les États-Unis ne seraient pas fâchés du tout d'avoir quelqu'un pour aider à partager le budget et à partager certaines responsabilités à l'intérieur de l'O.E.A. Vous prenez cela pour ce que ça vaut, ce n'est pas le président qui me l'a dit mais je crois que cela se défend, parce que ça a été dit en public dans plusieurs circonstances. Maintenant ... on disait également que le Canada ne pouvait pas appartenir à l'O.E.A., parce que c'est une union de républiques. C'est faux, on a pris la peine de changer de nom à la conférence de Bogotα en 1948 pour que cela devienne une association des États américains et puis, il y avait aussi cette question de cette objection qui était la participation officielle au Traité de défense de Rio en 1947. Depuis la modification apportée à la Charte de l'O.E.A., il n'est plus nécessaire de signer le Traité de Rio pour appartenir à l'O.E.A. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que ça n'ait jamais été nécessaire parce que les dispositions ... Voyez-vous le Traité de Rio existait avant la Charte de l'O.E.A., et il n'y a rien dans cette Charte qui dit qu'on est lié par le Traité de Rio. On dit: «les instruments de défense existant à l'époque.» Les renseignement que j'ai sont que cela n'a jamais été obligatoire; je laisse cela aux experts en droit.

[*Translation*]

a conversation with interested parties, I was told then very straightforwardly that the United States would certainly not object to have someone to share the costs and certain responsibilities of the OAS. You can take it for what it is worth, it was not the president that told me so, but the statement has some value, since it has been discussed publicly in certain instances. It was also said that Canada could not participate in the OAS because it was a union of republics. That is not true. Indeed, the name of the organization was changed at the Bogota conference in 1948, so that it would be an Association of American States. Moreover, there was also an objection raised by official participation in the Rio Defence Treaty of 1947. Following certain changes to the OAS cbarter, it is no longer necessary to ratify the Rio Treaty in order to belong to the OAS. Indeed, I am not sure that it was ever necessary, since—and one must remember that the Rio Treaty existed before the OAS charter—nothing in the charter required ratification of the Rio Treaty. Reference is made to "the instruments of defence existing at that period". According to my information, it was never mandatory: but I will leave that to the legal experts.

• 1145

Il y avait d'autre raisons pour et contre qui pouvaient militer ou infirmer la participation du Canada, des raisons économiques. La raison économique principale c'était que le Canada pourrait participer aux organismes déjà existants et collaborer avec les pays d'Amérique latine ou les États-Unis au développement économique de notre continent. C'est exact. Et, on a l'exemple des Nations Unies; on a l'exemple de l'OTAN et c'est exact. Si nous pouvons siéger avec les gens des autres pays, c'est plus facile de nous comprendre, de saisir leurs besoins, les corrections qu'il peuvent y apporter et peut-être d'apprendre un peu et peut-être aussi de leur communiquer de notre compétence, si je puis dire, de notre technologie, de notre habilité à certaines solutions. C'est exact.

There were other reasons for and against Canada's participation and they were economic. The main economic reason was that Canada could be part of organizations which already existed and cooperate with the Latin American countries or the United States to develop the economy of our continent. That is correct. And we have the example of the United Nations and NATO and that is all right. If we can sit down at a table with the peoples of other countries it is easier to understand one another and their needs and know what correctives should be brought and perhaps learn a Iittle and also share our competence with them, if I may say so, our expertise or technology or skills for certain solutions.

Le côté négatif de cette histoire-là c'est que le Canada favorise d'habitude une politique bilatérale, surtout vis-à-vis de l'Amérique latine. Nous préférons traiter directement avec les pays un par un au lieu de nous embarquer dans une grande machine multinationale, multilatérale. Ce n'est pas à moi de décider le pour et le contre de cela.

The negative side of the coin is that Canada usually favours bilateral policies especially as far as Latin America is concerned. We prefer dealing directly with the countries one by one instead of getting into some huge multinational, multilateral machine. It is not up to me to decide the pros and cons of that.

Il y avait des raisons militaires aussi qui étaient pour et contre la participation du Canada; il y avait cette obligation fausse, je crois, de signer le Traité de Rio. Nous pouvons très bien signer le Traité de Rio ou ne pas le signer, cela ne change rien à notre participation à l'O.E.A., parce qu'il n'a pas été fait pour nous même si la zone originelle englobe le Canada. Il n'a pas été fait pour nous et j'ai l'impression que nous n'avons jamais été consultés. D'ailleurs, cela remonte loin. Parce que même en 1942, lors de la Conférence de Rio, la première, au début de janvier 1942, on avait dessiné une zone de défense autour des Amériques après Pearl Harbor, et le Canada y était. Le Canada était inclus dans cette zone-là. Nous n'avons jamais été consultés, si ma mémoire est fidèle. Mais, je crois

There were also military reasons for and against Canada's participation; there was that obligation, which seems a false one to me, of signing the Rio Treaty. We can very well sign, the Rio Treaty or not sign it, that changes nothing in our participation in the OAS because it was not written out for us even if Canada was included in the original area. It was not made for us and I get the impression we were never consulted. Anyway, it goes quite far back in time. Because even in 1942, during the Rio Conference, the first one in January, 1942, they drew up a defence zone around the Americas after Pearl Harbour and Canada was in it. Canada was included in that zone. We were never consulted if my memory serves me right.

[*Texte*]

que le Canada a été inclus dans cette zone du premier Traité de Rio.

Des raisons politiques, des raisons sentimentales... Il y a deux raisons principales qui pourraient militer en faveur de la participation du Canada; et comprenez bien que je ne viens pas vous dire quoi faire. Ce n'est pas mon rôle: moi je suis un observateur pur et simple de ce qui se passe depuis peut-être 40 ans. Je vous dis tout simplement mon opinion à titre de citoyen canadien. La décision, c'est à vous de la recommander, c'est au gouvernement de la prendre. Ce n'est pas à moi à faire cela. J'ai mon idée à ce sujet-là; je vous donne mon opinion. La décision, c'est à vous de la prendre.

Je pense, par exemple, au cas de... Il y a deux raisons principales qui ont motivé la création et le fonctionnement du système interaméricain, c'est la solidarité continentale d'une part et la sécurité collective. La solidarité continentale est très bien comprise dans la Charte de Bogotα et l'Acte final de Bogotα et les autres conférences avant et après Bogotα. Il y a une question de solidarité qui remonte, comme je vous le dis, à Bolivar, en 1826.

Ensuite, il y a une question de sécurité collective. Nous avons nous déjà, avec les États-Unis, le pacte ou le traité... l'entente en tout cas d'Ogdensburg qui a été signée le 17 août 1940 avec les États-Unis, question de sécurité du Continent nord-américain. Alors, nous faisons notre part, nous jouons notre rôle dans cette question de sécurité. Nous avons également la Commission mixte de la défense; est-ce que la participation, la signature au Traité de Rio changerait quelque chose? Il y a des militaires qui pourront vous renseigner mieux que moi à ce sujet. Je n'ai pas cette prétention.

Il y a, et je n'irai pas tellement plus loin dans ce cas, je vois que le temps passe, monsieur le président, il y a également des options qui se présentent. Le Canada n'était pas satisfait de la façon dont fonctionne l'O.E.A. Ne vous en faites pas, les membres de l'O.E.A. ne sont pas satisfaits non plus surtout après la crise du mois d'avril. Les gens ne sont pas satisfaits. Ou le Canada fait connaître ses*desiderata* et dit: nous entrerons à l'O.E.A. quand vous aurez fait certaines réformes; c'est une possibilité. L'autre possibilité c'est d'attendre que les réformes soient faites à l'intérieur de l'O.E.A. pour que le Canada présente sa demande d'admission et signe la Charte.

• 1150

Alors, ce sont là deux possibilités. Il y a une autre possibilité qui serait de refondre, de repenser complètement le système interaméricain, M. le président y a déjà fait allusion en Chambre, je crois, et ce serait une autre organisation qui pourrait embrasser l'étendue du continent. Cela, c'est une autre affaire; il faudrait beaucoup plus de temps pour pouvoir l'envisager. Alors, ce sont ces choses-là.

Maintenant, les décisions qui doivent être prises de la part du Canada et peut-être les recommandations que vous voudrez formuler s'inspirent évidemment de la politique étrangère du

[*Traduction*]

However, I believe that Canada was included in that first zone of the Rio Treaty.

Political reasons, sentimental reasons... there are two main reasons that might speak in favour of Canada's participation; and please understand that I have not come here to tell you what to do. That is not my role; I am a pure and simple observer of what has been going on in the last 40 years or so. I am simply giving you my opinion as a Canadian citizen. You will have recommendations to make and the decision is up to the government. I have nothing to decide. I do have my ideas on that subject; I am giving you my opinion. The decision is yours.

For example, I am thinking about the case of... there are two main reasons behind the creation and operation of the inter-American system and those were, on the one hand, continental solidarity and, on the other, common security. Continental solidarity is found very clearly in the Bogota charter and in the final Bogota agreement and the other conferences that took place before and after Bogota. There is a question of solidarity which, as I said, goes back to Bolivar in 1826.

Then there is the question of the common or collective security. With the United States, we have already gotten into the pact or the treaty... anyhow, the Ogdensburg agreement which was signed on 17 August 1940, with the United States concerning the security of the North American continent. So we are doing our part and playing our role as far as security is concerned. We also have the joint defence commission: would our participation or signing of the Rio Treaty change anything in that? There are military people who could give you better information than I on that subject. I do not pretend to have that knowledge.

I see that time is flying, Mr. Chairman, so I will not delve much deeper into that, but there are also options to be looked at. Canada was not satisfied with the way the OAS works. Do not be mistaken, the members of the OAS themselves are not satisfied especially after the April crisis. The people are not satisfied. Canada can make known its conditions and say: we will join the OAS after you have made certain reforms; that is one possibility. The other is to wait for the changes to be made inside the OAS before Canada requests admission and signs the charter.

So those are two possibilities. There is another one which would be reorganizing and completely rethinking the inter-American system, and I believe the chairman has already spoken of that in the House and another organization could take in the whole continent. That is a horse of another colour; we would need a lot more time to look at that. So much for that.

Now the decisions that Canada must make and perhaps the recommendations that you will want to come up with will be of course based on Canada's foreign policy in general, foreign

[*Text*]

Canada de façon générale, politique étrangère ou politique extérieure, selon le cas. Le Canada préfère conserver des relations bilatérales avec les pays de l'Amérique latine et les États-Unis ou le Canada préfère des relations multilatérales au sein d'organismes internationaux, comme les Nations Unies, l'OTAN, l'O.E.A. Cela, ce n'est pas à moi de prendre cette décision, Dieu merci! Nous avons un ministère et nous avons un cabinet qui s'occupent de ces choses-là; alors, encore une fois, j'ai mon idée à ce sujet, mais je ne peux pas aller plus loin que de vous dire que ce sont les éléments qui se présentent.

Maintenant, je constate que l'O.E.A. n'a jamais été la première préoccupation des autorités canadiennes. Je remarquais, en faisant des recherches récemment, que dans cette collection de brochures qui s'intitule *La politique étrangère du Canada* publiée, je crois, en 1979, résultat des travaux d'un groupe de travail auquel j'ai participé, sur 185 pages de ces cinq brochures, il y en a 32 qui sont consacrées à l'Amérique latine et il y a à peine 4 pages qui touchent le Canada et l'O.E.A.; et dans ces 4 pages, eh bien mon Dieu! on ressasse des choses qui sont déjà connues et puis on ne va pas plus loin que de faire des recommandations. Je ne vous ferai pas l'injure de vous lire les recommandations, vous avez certainement ce document-là dans vos dossiers. Et qu'est-ce qu'on recommande finalement? C'est toujours la même attitude d'attentisme, on dit: le Canada étudie sérieusement l'affaire, il interviendra, il prendra une décision lorsque les circonstances le nécessiteront. Alors, c'était l'attitude à ce moment-là. Je ne suis pas sûr qu'elle ait tellement changé et cela c'est un élément.

Maintenant, il y a un autre élément, et je termine par cela, monsieur le président, qui peut avoir un certain intérêt. Je ne sais pas si vous, les membres du Comité, êtes au courant ou avez déjà pris connaissance d'un document qui s'intitule *Application of the Totem State for Membership in the Organization of American States*; je dis bien *Totem State*, le totem. Et cette demande qui est envoyée à l'O.E.A. le 4 juin 1958 contient un paragraphe que je vous lis dans le texte:

> ... being a member of the Organization of American States that refer to the Totem State, would not abrogate, rescind or alter in any way, any treaty or any section of any treaty ratified by the British government and ourselves.

Et il y a une note en appendice, l'alinéa 5 qui dit:

> ... the Totem State as now constituted, has met all requirements necessary to become a member of the OAS. The Totem State, by joining, shall bring Canada within the orbit of the organization.

Ce document était signé par un chef indien, à titre honorifique, qui s'appelait Wapanatak, son nom c'est Roger Smith, un ingénieur; comme question de fait, le père de Roger Smith apparaît sur une photo historique lors de la finition des travaux de la ligne du Canadien Pacifique *The Last Spike*. Alors, Roger Smith, qui porte aussi le titre de chef indien, a mené une campagne, j'ai le dossier ici, qui a duré une quinzaine d'années auprès de l'O.E.A. pour devenir membre de l'O.E.A. Cela vaut ce que ça vaut.

[*Translation*]

policy or external policy as the case may be. Canada prefers keeping its bilateral relations with the Latin American countries and the United States or Canada prefers multilaternal relations within the framework of international organizations such as the United Nations, NATO, the OAS. It is not up to me to make that decision, thank God! We have a department and a cabinet to take care of those things; so, once more, I do have my own ideas on the subject but I do not want to go any further than to say those are some of the elements that exist.

Now, let us not forget that the OAS has not always been at the forefront of the Canadian authorities' concerns. In doing some research recently, I noticed that in a collection of brochures entitled *Canada's Foreign Policy* published, I think, in 1979 and a result of work done by a task force that I sat with, out of 185 pages in those 5 brochures, there are 32 about Latin America and hardly 4 pages about Canada and the OAS: and in those 4 pages, well, good grief! You have a lot of things that are already known and they go no further than making some recommendations. I will not insult you with reading those recommendations as you certainly have that document in your dossier. What did we finally recommend? It is always the same wait and see attitude, and we say: Canada is studying the question very seriously and will intervene and make a decision when the circumstances make it necessary. So that was the attitude at that point, and I am not sure that things have changed all that much and that is another element.

Now, Mr. Chairman, another last element which might prove to be interesting and I will close on that. I do not know if the members of this committee knew about a document titled *Application of the Totem State for Membership in the Organization of American States*; as I said, *Totem State*, as in totem pole, and this request was sent to the OAS on 4 June, 1958 containing a paragraph that I will read to you here:

> ... étant membre de l'OEA en qualité de l'*État du Totem* n'abrogerions, ne rescindrions ni ne changerions d'aucune façon tout traité ou partie de traité ratifié par le gouvernement britannique et nous-mêmes.

And there is a note in annex, sub 5 that says:

> ... l'*État du Totem*, tel qu'il existe maintenant, répond à toutes les exigences nécessaires pour devenir membre du OEA. L'*État du Totem*, en devenant membre, amènera avec lui le Canada dans l'orbite de l'organisation.

This document was signed by an Indian Chief, an honourary one, called Wapanatak and his real name is Roger Smith and he is an engineer; as a matter of fact, Roger Smith's father appears on a historical photo taken when they drove the last spike of the Canadian Pacific line. So Roger Smith, who also bears the title of Indian Chief had a campaign going with the OAS for about 15 years to become a member of the OAS. Simply as a point of interest.

[*Texte*]

• 1155

Je vous le signale simplement à titre historique. Mais, si à ce moment-là, il fallait prendre ce document de demande d'admission, disons, avec un grain de sel, je pense qu'aujourd'hui, à la lecture du dossier et dans le contexte actuel, c'est toute une salière qu'il nous faudrait. Mais c'est un fait intéressant et je vous le signale pour ce que cela vaut, encore une fois. Je ne crois pas que le Canada ait été ébranlé par cette demande. La réponse de l'O.E.A., que ce soit Roberto Lleras ou Carlos Davila, eh bien, sous la plume de M. Fenwick, directeur des affaires juridiques, cela avait été: faites-vous reconnaître d'abord comme État et ensuite présentez votre demande à l'O.E.A. Et si ma mémoire est bonne, le chef indien avait même envoyé un chèque pour sa contribution à la première souscription de l'O.E.A. Alors voilà.

Maintenant, pour terminer sur un ton plus léger et avec une bouchée d'air pur, en pensant à cette intégration du Canada au système interaméricain, nous pouvons peut-être en parodiant le poète Paul Fort nous dire: si tous les Américains du monde voulaient se donner la main, cela ferait une ronde, une ronde sans fin.

Sur ces paroles, monsieur le président, je vous remets . . .

Le président: Merci, monsieur Roussin—

—for your words of wisdom in enlightening the members of the subcommittee on the pros and cons of considering seriously whether our status would be changed at the OAS. There is no doubt about that, and I would agree with Paul Fort when he said if America were to join in. But I wonder if all South American countries consider themselves as South American as others. I think, for instance, of Argentina. I think Argentine considers itself at times more European than South American. Have they not in many instances indicated their coolness to the Latin collectivity of South America?

Mr. Roussin: Yes, Mr. Chairman, I think you are right, up to a certain point. I think it is a false term to use, Latin America, because as far as I am concerned there is no Latin America as such. You have people in Argentina, as you say, Spanish-speaking; you have Portuguese-speaking people in Brazil; you have French-speaking people in Haiti, English-speaking people in Trinidad and Tobago, and these are the American states as such, with, behind it, the American nations composed of descendants of the Spanish, Portuguese, French, Dutch or German, and these people are not Latins; they are either Argentinians, Brazilians, Ecudorians and Bolivians. You will go to Bolivia very soon, and if you look at the people there I do not think you will find many who look like Latins. Compare them to the people in Buenos Aires, Uruguay or Bogata and you will find that these people are much more Indian or a mixture of black whites, and these people are not Latins. I do not think the expression "Latin" America is clear and exact.

[*Traduction*]

I am just noting that in passing as a point of historical interest. However, if at that time this request for admission was to be taken with a grain of salt, I believe that today, reading that dossier and in the present context, you would need a whole salt-shaker. But it is an interesting fact and I am noting that in passing once more. I do not believe that Canada was in any way shattered by that request. The OAS whether Roberto Lleras or Carlos Davila, simply answered, through Mr. Fenwick, Director of Legal Affairs, that they should first get themselves recognized as a state and then present their request to the OAS. If my memory serves me right, the Indian Chief had even sent a cheque as his contribution to the first OAS subscription. So there.

Now, to end on a lighter note and with a breath of fresh air, while thinking of Canada's integration in the inter-American system we could perhaps parody the poet Paul Fort and say: if all the Americans in the world were to hold hands you would have one huge square dance.

On those words, Mr. Chairman, I will . . .

The Chairman: Thank you, Mr. Roussin . . .

. . . pour vos paroles de sagesse et pour avoir éclairé les membres du sous-comité sur les pour et les contre de notre changement de statut vis-à-vis l'OEA. Il n'y a aucun doute à ce propos et je serais d'accord avec Paul Fort lorsqu'il dit que cela ferait une ronde sans fin si l'Amérique devait y participer. Mais je me demande si tous les pays de l'Amérique du Sud se croient aussi sud-américains que les autres. Par exemple, je songe à l'Argentine et je crois que ce pays se croit parfois plus européen que sud-américain. N'a-t-il pas, dans bien des cas, manifesté sa froideur envers la collectivité latine de l'Amérique du Sud?

M. Roussin: Oui, monsieur le président, je crois que vous avez raison jusqu'à un certain point. Je crois qu'il est faux de se servir de l'expression amérique latine parce que, pour ma part, je ne crois pas qu'ily ait d'Amérique latine comme telle. Vous avez des gens en Argentine qui parlent l'espagnol; des gens qui parlent le portugais au Brésil; des gens qui parlent français en Haiti. On parle anglais en Trinidad et Tobago et ce sont tous des états américains comme tels, sans oublier les nations américaines composées des descendants des Espagnols, des Portugais, des Français, des Hollandais ou des Allemands et ces gens ne sont pas des latins; ils sont, soit Argentiniens, Brésiliens, Equadoriens ou Boliviens. Vous irez bientôt en Bolivie et, si vous y regardiez bien les gens, je ne crois pas que vous en trouviez beaucoup qui ressemblent à des Latins. Comparez-les aux citoyens de Buenos Aires, de l'Uruguay ou de Bogota et vous verrez que ces gens ont beaucoup plus de sang indien ou noir ou métissé de noir et de blanc et que ce ne sont pas du tout des Latins. Je ne crois pas que l'expression américo-«latine» soit ni claire, ni exacte.

[*Text*]

The Chairman: In our travels, Bolivia is not a country we are going to be visiting; nevertheless it is a country of great interest to all our members.

But I would like to get back to whether Canada would find advantages in joining as a full member in the OAS. I hate to think of how the conflict of the Falklands would have gone had we been involved as a full member. Would you reflect on this?

Mr. Roussin: Do you mean what would have been the attitude of Canada if we had been members?

• 1200

The Chairman: The attitude and the obligation of Canada had we been members; had we signed the Rio Treaty, for instance, assuring our participation in the territorial defence of members of the OAS.

Mr. Roussin: It is a very touchy subject, and if you do not mind I will switch to French because it is easier to give the nuance, which I intend to stress.

Le cas des îles Falkland a mis en évidence à la fois une faiblesse et une force du système interaméricain. La force c'est que les États signataires du Traité de Rio, puisque c'est le Traité de Rio, je crois, que l'Argentine a invoqué devant l'O.E.A., le Traité de Rio est clair, il y a une obligation de défense collective et également il y a une mise au ban de l'humanité américaine, si je puis dire, d'un agresseur. On dit, la force ne crée pas de droit, et on dit, une agression contre un État américain est une agression contre tous les États américains; et il s'ensuit l'application des mesures prévues par le traité. Cela c'est la force du traité. La faiblesse du traité a été qu'on ne s'en est peut-être pas suffisamment préoccupé; et un des membres importants de l'O.E.A., comme vous le savez, s'est complètement dissocié de la portée du Traité de Rio et le représentant de ce pays a dit carrément qu'il ne s'agissait pas de l'application du Traité de Rio, mais de la Charte des Nations Unies. Ce n'est pas entièrement faux et ce n'est pas entièrement vrai, à mon sens. Je n'ai pas la prétention de me mesurer à ces éminents diplomates, mais il existe quand même des principes; et le principe qui s'était appliqué et qui avait fonctionné admirablement depuis 1947, c'était justement le Traité de Rio et la sécurité collective.

Now, in the case of the Falkland Islands again, what would have been the attitude of Canada, I do not know. It depends entirely on whether we think our first loyalty is to the member of the Commonwealth who was involved, or whether it would be under the charter or the Rio Treaty, if we had been in it; being faithful to our obligations under those two documents—the charter and the treaty. I do not know what would have been the attitude of Canada. Frankly, I do not know. I have an idea what I would have suggested if I had been in a position to make suggestions; but I do not know what it would be. I think it is a very difficult situation, because the attack was either made by an American country against a non-European, rather

[*Translation*]

Le président: Nous n'irons pas en Bolivie pendant nos voyages: néanmoins, c'est un pays qui intéresse énormément tous nos membres.

J'aimerais cependant revenir à cette fameuse question, soit si le Canada trouverait son avantage à devenir membre à part entière de l'OEA. Je n'aime pas penser à ce qui serait passé pendant le conflit des Malouines si nous avions été membres à part entière. Pourriez-vous nous toucher un mot de cela?

M. Roussin: C'est-à-dire quelle aurait été l'attitude du Canada si nous avions été membres?

Le président: L'attitude et l'obligation du Canada, si nous avions été membres: si nous avions signé le traité de Rio, par exemple, garantissant notre participation à la défense territoriale des membres de l'organisation des états américains.

M. Roussin: C'est une question très délicate, et si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je vais maintenant parler en français, car il m'est plus facile de faire ressortir les nuances dans ma langue maternelle.

The Falkland Islands case brought to light both the weakness and the strength of the inter-American system. The strength of the system is that the signatory states of the Treaty of Rio—it is the Treaty of Rio, I believe, which Argentina invoked before the OAS—have an obligation—and the Treaty of Rio is clear on this point—to ensure collective defence and to outlaw an aggressor from American society, if you will. The idea is that might is not right, and an aggression against an American state is considered to be an aggression against all American states: the logical result is therefore the enforcement of the measures provided for in the treaty. That is the strength of the treaty. Its weakness is that it has not generated enough concern; and as you know, one of the most important members of the OAS disassociated itself completely from the Treaty of Rio and the representative of this country stated frankly that it was not a question of enforcing the Treaty of Rio but, rather, of the United Nations' charter. As I see it, this is neither completely false nor completely true. I do not pretend to put myself on the same plane with these eminent diplomats, but certain principles do exist all the same: and the principle which has been enforced and which has worked admirably well since 1947 is, in fact, the one entrenched in the Treaty of Rio regarding collective security.

Maintenant, pour reprendre le cas des îles Malouines, je ne peux pas vous dire quelle aurait été l'attitude du Canada. En fait, cela dépend de si nous considérions que notre première loyauté est envers le membre du Commonwealth qui était impliqué dans cette affaire, ou si nous estimions que nous devions d'abord et avant tout respecter les termes de la Charte ou du Traité de Rio, en supposant que notre pays en avait été signataire. Je ne sais vraiment pas quelle aurait été l'attitude du Canada. En toute sincérité, je ne peux pas vous le dire. J'ai une idée de ce que j'aurais suggéré si j'avais été bien placé pour faire des suggestions, mais je ne peux pas vous préciser quelle aurait été l'attitude du Canada. Je crois qu'il s'agit

[*Texte*]

an American territory, which is one side of the story; or is the attack against an American territory, because it is within the zone established by the Rio Treaty and then considered as American territory under non-American trusteeship. Then the attack would have been considered as coming from a non-American country—which is in the Rio Treaty—and then the American state would have been completely in order to use the instruments under the Rio Treaty and the charter. It depends entirely on how you consider the position of the territory involved at the time. Is it foreign territory in the Americas, or is it American territory supervised by a non-American power? That is left, I think, to the very learned considerations of the jurists and the people who are competent in that field.

• 1205

Le président: Monsieur Roussin, je ne sais pas si vous avez, dans votre réponse, indiqué le statut des îles Falkland par rapport à l'organisation des États Américains. Je ne crois pas que les îles Falkland ou Malouines étaient membres ou sont membres de l'organisation . . .

M. Roussin: Non.

Le président: Elles sont plutôt membres d'une organisation qui s'appelle *The Triangle of Antarctica* et cette institution n'a pas exercé d'influence quant à l'obtention d'un règlement aux îles Falkland, et peut-être que je fais erreur, mais pas plus que l'Organisation des États américains a fait des propositions intéressantes depuis la fin du conflit. Est-ce que l'organisation a proposé des solutions qui pourraient être acceptables pour les deux parties, par l'Argentine et la Grande-Bretagne, quant à l'avenir des îles Malouines ou des îles Falkland? Est-ce que l'Organisation des États américains a sugguré des propositions ou si cela est encore laissé aux Nations Unies?

M. Roussin: Dans le cas de votre première question touchant le Triangle de l'Antarctique, il y a quelques centaines de milles entre les Falkland et Malvinas et le Triangle de l'Antarctique comme tel; et il est heureux, je crois, que la dispute n'ait pas éclaté dans le Triangle de l'Antarctique, parce que vous avez là plusieurs pays qui ont des intérêts et qui ont des bases. Je crois qu'il y a la Grande-Bretagne et le Chili et l'Argentine; il y a, je pense, la Norvège et il y a l'Australie; et je crois qu'il y a une base mixte, États-Unis—Union soviétique, une base pour des recherches atmosphériques. Evidemment, sous le couvert de recherches, on peut mettre bien des choses. Alors, si le conflit avait éclaté, à mon sens, dans le Triangle de l'Antarctique, les répercussions auraient pu être extrêmement graves, parce qu'il y avait plusieurs pays intéressés et qui ont des intérêts très considérables dans cette région du monde. Et j'ai oublié de mentionner l'Argentine tout à l'heure, il y a l'Argentine et le Chili également qui ont des bases et qui ont des revendications sur ce Triangle de l'Antarctique.

Et je ne serais pas surpris, monsieur le président, que d'ici quelque temps on voit des difficultés de ce côté-là aussi; parce que les Falkland, quelle qu'en ait été la solution . . . D'abord,

[*Traduction*]

d'une situation très difficile, car on peut se demander s'il s'est agi d'une attaque faite par un pays américain contre un non-européen, ou plutôt un territoire américain, ou encore d'une attaque contre un territoire américain, du fait que le lieu du conflit est dans les limites de la zone établie par le Traité de Rio et doit donc être considéré comme un territoire américain administré par un pouvoir non-américain. Si c'était le cas, on aurait considéré que l'attaque a été faite par un pays non américain . . . situation d'ailleurs prévue dans le Traité de Rio . . . et cet état américain aurait été en droit d'invoquer les conditions prévues dans le Traité de Rio et la charte. Cela dépend entièrement de votre façon de voir la position du territoire impliqué. S'agit-il d'un territoire étranger en Amérique, ou, plutôt, d'un territoire américain administré par un pouvoir non-américain? Il me semble que c'est aux juristes et aux spécialistes du domaine de trancher la question.

The Chairman: Mr. Roussin, I do not know whether you indicated the status of the Falkland Islands in relation to the Organization of American States in your reply. I do not believe that the Falkland Islands were or are members of the OAS . . . .

Mr. Roussin: No.

The Chairman: They are members of an organization called "The Triangle of Antarctica" and, if I am not mistaken, this institution has exercised no influence with respect to a settlement in the Falkland Islands, just as the Organization of American States has made no interesting proposals since the end of the conflict. Has the organization proposed any solutions which might be acceptable to both parties, that is both Argentina and Great Britain, regarding the future of the Falkland Islands? Has the Organization of American States made proposals or has this task been entrusted to the United Nations?

Mr. Roussin: With respect to your first question on the "Triangle of Antarctica", there are a few hundred miles between the Falkland Islands and the "Triangle of Antarctica" as such—and indeed, it is fortunate that the dispute did not break out in the Triangle of Antarctica, because several countries have specific interests and military bases there, including Great Britain, Chile, Argentina, Norway, I believe, and Australia. I think there is also a joint U.S.—U.S.S.R. base for atmospheric research. Obviously, under the cover of research work, one can do a lot of things. So as I see it, if the conflict had broken out in the Triangle of Antarctica, the repercussions would have been extremely grave, as a number of countries have very considerable interests invested in this area of the world. I forgot to mention Argentina earlier—Argentina and Chile both have bases on and claims to the Triangle of Antarctica.

And, Mr. Chairman, I would not be surprised if problems arose soon in this area, because whatever the solution to the Falkland Islands problem was . . . . Indeed, as far as I am

[*Text*]

il n'y a pas de solution actuellement, à mon sens, dans les Falkland; la guerre est terminée ou suspendue, si vous voulez, mais il n'y a pas de solution permanente. Et vous savez que l'Argentine continue de présenter des réclamations pour la souveraineté des Malvinas. Alors, le côté militaire est peut-être réglé temporairement, mais le côté politique n'est certainement pas réglé. Espérons que cela ne s'étendra pas, justement, au Triangle de l'Antarctique, parce que là, cela pourrait être pas mal moins joli et cela pourrait être joliment compliqué pour le Canada également puisque l'Australie a des réclamations au sujet de ce triangle et la Grande-Bretagne également. Et, évidemment, il y a les États-Unis et les autres pays que je vous ai mentionnés. Cela pourrait compliquer les affaires.

Votre deuxième question: quelle a été l'attitude de l'O.E.A. depuis la fin du conflit armé? Je pense que l'O.E.A. n'a pas encore commencé à se remettre de ses émotions causées par la brisure à l'intérieur de son groupe lors des discussions touchant les Falkland ou Malvinas. Vous savez qu'il y a deux ou trois mois, on mentionnait la possibilité que l'O.E.A. déménage son siège dans un autre pays; vous savez également que des membres de l'O.E.A. ont dit, eh bien, nous allons former notre organisation à nous, typiquement les Latino-américains, et nous ne nous fierons pas à d'autres pays qui, au moment où nous en avons besoin, nous font faux bond. Tout cela, ça existe. Dieu merci! il n'y a pas eu trop de pertes de vies dans ce conflit; il y en a eu beaucoup . . . et c'est triste. Et on ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs, c'est entendu.

• 1210

Mais c'est triste quand même . . . Et, quant à l'O.E.A., elle est secouée évidemment dans ses bases les plus sacrées qui sont d'une part, encore une fois, la solidarité continentale, solidarité de tous les états, et aussi, d'autre part, la sécurité collective. Et là, l'O.E.A. a été mise en face d'une situation difficile, pénible et pour laquelle on n'avait pas prévu de solution. On a imaginé des solutions pour à peu près n'importe quoi sous l'empire de la Charte ou du Traité.., pour à peu près n'importe quelle circonstance. D'ailleurs, ils ont apporté une correction quand le réseau anglais C.B.C . . .

During the Falklands affair, one correspondent of the CBC, somewhere, I think in Washington—I do not remember—mentioned that the Rio Treaty had been invoked because it was a way of bringing a solution to the conflict; that it was only the second time it was invoked and it had been invoked before by the United States. It is completely false because the Rio Treaty has been invoked many, many times, maybe—I do not know—20 times now. Every time, it has worked very, very well in the solution of conflict and it has worked very well for an excellent reason. It is that, once the organ of consultation is meeting in Washington, the first thing to be done is to ask the two opposite parties to come to a status quoante bellum and cease the hostilities.

If one of the two parties does not cease the hostilities, he or she is automatically declared the agressor and then, following Section 6 or 7 of the old treaty, the sanctions are implemented.

[*Translation*]

concerned, there is no real solution, as yet, to the Falkland Islands problem; the war is over or suspended, if you like, but no permanent solution has been found. And you know that Argentina continues to claim sovereinty over the Falkland Islands. So, although the military aspect of the problem has been temporarily settled, the political aspect is far from being settled. Let us hope that the conflict will not extend to the Triangle of Antarctica, because things could be far worse if this were to occur and, certainly, Canada would find itself in a very difficult position as both Great Britain and Australia have claims to this triangle. And, of course, there are the United States and the other countries which I mentioned earlier. That would only complicate things further.

I believe your second question was: what has the attitude of the OAS been since the end of armed conflict? I think that the OAS has not yet begun to recover from the rather strong emotions brought to the fore when a split occurred during the discussions on the Falkland Islands. As you know, two or three months ago, there was some possibility that the OAS might move its head office to another country. You probably also know that some members of the OAS—typically, the Latin Americans—said: well, then we will form our own organization, and we will not depend on other countries which decide to withdraw their support at the time when we need it most. Those are facts. Fortunately, there was not too great a loss of life in this conflict. It is true that many lives were lost, and that is very sad. But as we all know, you cannot make an omelet without breaking eggs.

But it is very sad all the same . . . and, of course, at stake here are the most sacred foundations of the OAS, namely continental solidarity among all states, and collective security. And here the OAS had to face a very difficult and painful situation for which no solution had been anticipated. They thought of solutions for practically every possible scenario which might come up under the charter or the treaty. In fact, a correction was made when the CBC network . . .

Au cours du conflit dans les îles Malouines, un journaliste du réseau anglais de Radio-Canda, à Washington, je crois—mais je ne me souviens pas bien maintenant—a mentionné que le Traité de Rio avait été invoqué parce qu'il permettait de trouver une solution au conflit, et qu'il ne s'agissait que de la deuxième fois qu'on invoquait le traité, les États-Unis ayant été les premiers à l'invoquer. Mais cela est tout à fait faux, car on a invoqué maintes fois—peut-être 20 fois—le Traité de Rio. Et chaque fois il a permis sans difficulté de trouver une solution au conflit. D'ailleurs, la raison pour laquelle il a été si efficace, c'est qu'une fois que l'organe de consultation se réunit à Washington, la première chose à faire est de demander aux deux parties de rétablir le statu quo existant avant le commencement du conflit et de mettre fin aux hostilités.

Si l'une des deux parties ne met pas fin immédiatement aux hostilités, celle-ci est automatiquement déclarée l'agresseur et les sanctions sont donc mises en vigueur, conformément à

[*Texte*]

That, I think, is very, very important.I It was a wrong statement- I do not say, false—by the CBC commentator to the effect that it had been invoked only twice or three times before; it had been invoked many times and it has always worked, except in that case.

So I do not know what the OAS is thinking now but I know there is quite a *remue-ménage* at the OAS for the time being because they have been *pris par surprise*, frankly, and they are thinking now of the possibility of avoiding a repetition of such a crisis.

Now, what will happen to the OAS I do not know. That leads to the reason we are meeting here. Is it the right time for Canada to ask for membership in the OAS? I have no comment to make on that. It might not be the right time, but some time Canada will have to make a real solid decision. We have an observer now. An observer is better than nothing but it is not a full membership. I do not know what the solution could be, but I hope Canada will take a decision, one way or the other, and that it will take it soon, because the people from Spanish- or Portuguese-speaking America are really wondering where Canada stands. I think there might be people even in Canada who are asking the same question.

Now, it is not a thing of tremendous importance under the circumstances but I think they have been discussing it for years and years and years. You know that Canada had been invited to the very first Pan American Conference in 1889. The invitation was sent to the British ambassador, I think, at the time in Washington and the United Kingdom declined the invitation. They said the colony would not be presented there at the meeting a century ago. So it has been in the air for a long, long time.

The Chairman: Mr. McLean.

Mr. McLean: Thank you, Mr. Chairman. I welcome our distinguished guest's reflections on the implications for Canadian-American relations, of our full membership. I have to say that as we started to study this matter I began to feel that now was the time that Canada ought to be giving some leadership. I am not much for team players who stay in the dug-out and do not come on the field—observe the game and make their comments but do not come in.

• 1215

As we travelled and questioned delegations I have gone back into neutral from being pro, and part of the comment that has come back to me has really to do with Canadian-American relations. Being forced to take positions on many of the issues which are central in the hemisphere would seem to put Canada into a clearly confrontational position with the United States and thereby to limit our effectiveness in some way.

[*Traduction*]

l'article 6 ou 7 de l'ancien Traité. C'est un point très important, à mon avis. Le journaliste de Radio-Canada s'est donc trompé en disant que le Traité n'avait été invoqué que deux ou trois fois dans le passé. En fait, il avait été invoqué maintes fois et avait toujours très bien fonctionné, jusqu'au moment du conflit dans les îles Malouines.

Alors, je ne sais pas à quoi pense l'OEA en ce moment, mais je sais qu'il y a du remue-ménage dans cette organisation en ce moment parce qu'on l'a prise par surprise. Alors elle essaie maintenant de trouver le moyen d'éviter que ce genre de crise ne se reproduise.

Maintenant, je ne sais vraiment pas ce qui deviendra l'OEA. Cela nous mène justement à la raison-d'être de notre réunion aujourd'hui. Est-ce que le moment est venu pour le Canada de demander d'adhérer à l'OEA? Je n'ai pas de commentaire à faire à ce sujet. Ce n'est peut-être pas le moment approprié, mais un de ces jours, le Canada devra prendre une décision ferme sur cette question. A l'heure actuelle, nous y participons à titre d'observateurs. C'est mieux que rien, évidemment, mais ce n'est pas la même chose que d'être membre avec plein droit. Je ne sais pas ce que peut être la solution, mais j'espère que le Canada prendra une décision bientôt, car les habitants des pays américains de langue espagnole ou portugaise se demandent vraiment quelle est la position du Canada. Je pense qu'il y a même des Canadiens qui se posent la même question.

Certes, ce n'est pas une question d'importance primordiale dans les circonstances actuelles, mais je pense qu'on en parle depuis des années et des années. Vous savez que le Canada a été invité à la toute première conférence pan-américaine en 1889. Je crois que l'invitation a été envoyée à l'ambassadeur britannique de l'époque à Washington, je crois, et la Grande-Bretagne a refusé l'invitation. Le représentant de celle-ci a dit que la colonie ne serait pas représentée à la réunion qui a eu lieu il y a un siècle. Alors, cette question est en suspens depuis très longtemps.

Le président: Monsieur McLean.

M. McLean: Merci, monsieur le président. Je suis très heureux d'entendre les réflexions de notre invité distingué au sujet de l'incidence sur les relations canado-américaines de notre participation à titre de membre avec plein droit. Je dois reconnaître que plus nous avons étudié cette affaire, plus je me suis dit que le Canada avait un rôle tout particulier à jouer. Je n'aime pas tellement les gens qui restent confortablement dans leur trou, qui regardent les autres agir et se contentent de faire des commentaires.

Pendant nos voyages, nous avons interrogé des délégations et j'ai fini par réviser mes opinions; en particulier, j'ai appris bien des choses à propos des relations canado-américaines. Forcé de prendre position face à de nombreux problèmes de son hémisphère, le Canada se trouve forcément confronté aux États-Unis, ce qui limite, d'une certaine façon, son efficacité.

[*Text*]

Part of the comments we have had in visiting the OAS, and Washington, and others, is that we really have an important contribution that we are presently making, and the political downside of this would not make the step appropriate at this time. We have been counselled by people who are very anxious that we play a full role that we can play a more effective role by not putting ourselves into a situation where we are confronting the Americans, particularly at this time, given the ideology of the present administration.

This leads me into a second question, which I might also invite your reflection on. It is on the question of the effectiveness of the OAS when the major financier—you mentioned 66 per cent was financed by the United States—really does not have a foreign policy which permits a type of pluralistic approach towards the Americas. Therefore, it takes on the position of isolating Cuba instead of having them into a dialogue situation.

Maybe I will be helped by your reflections on those comments.

Mr. Roussin: Mr. Chairman, in the case of the last country you mentioned, Cuba, as you remember, there was a mistake made at the very beginning of this policy during the two San José conferences where Cuba was discussed. They were thinking of isolating the nation of Cuba, the people of Cuba. They finally realized that it is not the people of Cuba who are members of the OAS, it is the government, the state of Cuba. And the isolation was directed, at second thought, to the government of the Republic of Cuba. That was quite a change; and already they were becoming lukewarm about the affair of Cuba. And you know the recent developments; it seems the U.S. is thinking of a new policy towards Cuba. That is just a comment *en passant*.

I would like to come back to your first question. We might have different views from those of the United States in the OAS and take different positions. I am sure that will happen; it has happened in other circumstances. It has happened at the UN. It has happened at NATO. In many international bodies under the UN, whether UNESCO or WHO, it probably has happened many times. I do not see anything wrong with that. It is proof of the international personality of Canada and the fact that the Canadian authorities decide in view of Canadian interests and responsibility. I think that is very important. I hope it will continue that way.

Whether we have a different view on certain problems— the Falklands or Cuba or San Salvador—is completely immaterial to the system itself, because the Inter-American System and the OAS are two entities where people meet to discuss and to take decisions, not to follow a leader and follow the flag. It is not the idea at all. People meet and discuss, and they take the decision which they think.... Brazil might be completely opposite to a decision made by the United States, and Brazil might be right; we have to think of that.

[*Translation*]

A Washington, au siège de l'OEA, et ailleurs, on nous a dit que le Canada avait une contribution très importante à faire mais que son action actuelle risquait d'avoir des répercussions politiques telles qu'il valait mieux s'abstenir pour l'instant. Les gens à qui nous avons parlé tiennent à ce que nous jouions un rôle significatif et craignent de nous voir nous enfoncer dans une situation où la confrontation avec les Américains serait inévitable, surtout à l'heure actuelle, compte tenu de l'idéologie de l'administration américaine.

Et cela m'amène à un deuxième sujet sur lequel j'aimerais bien connaître votre opinion. Il s'agit de l'efficacité de l'OEA qui est financée en grande partie... vous avez dit à 66 p. 100... par les États-Unis. Cette situation l'empêcherait d'avoir une politique étrangère pluraliste face aux deux Amériques. Par conséquent, cet organisme choisit d'isoler Cuba au lieu d'engager un dialogue avec lui.

J'aimerais beaucoup savoir ce que vous en pensez.

M. Roussin: Monsieur le président, vous venez de parler de Cuba; vous vous souviendrez qu'une erreur fut commise dès le départ, lors des deux conférences de San José quand on discutait de la situation de Cuba. A l'époque, il était question d'isoler Cuba, la population de Cuba. Finalement, on se rendit compte que ce n'était pas la population de Cuba qui appartenait à l'OEA, mais son gouvernement, l'État de Cuba. Finalement, à la réflection, on décida d'isoler le gouvernement de la république de Cuba. Cela constituait un changement d'orientation majeur et déjà Cuba ne suscitait plus le même intérêt. Vous connaissez les événements récents: apparemment, les États-Unis sont en train de repenser leurs politiques à l'égard de Cuba. C'était une simple observation en passant.

Je reviens maintenant à votre première question. Nous ne sommes peut-être pas d'accord avec les États-Unis à l'OEA, mais ce n'est pas la première fois que nous ne sommes pas d'accord avec les États-Unis et ce ne sera sûrement pas la dernière. Il nous est arrivé de ne pas être d'accord aux Nations Unies, cela s'est produit à l'OTAN également. Dans beaucoup d'organismes internationaux qui dépendent des Nations Unies, qu'il s'agisse de l'UNESCO ou de l'OMS, cela s'est sans doute produit à de nombreuses reprises. Je ne vois pas ce que cela aurait d'inquiétant. Cela prouve simplement que la personalité internationale du Canada est bien distincte et que les autorités canadiennes tiennent à défendre les intérêts et les responsabilités canadiennes. Cela me semble terriblement important et j'espère que nous maintiendrons cette attitude.

Maintenant, quant aux opinions divergentes que nous pourrions avoir sur certains problèmes, qu'il s'agisse des îles Malouines, de Cuba ou du Salvador, cela n'a rien à voir avec le système proprement dit parce que l'appareil inter-américain et l'OEA sont deux entités où les gens se réunissent pour discuter et prendre des décisions et non pas pour suivre un drapeau ou un chef. Ces organismes ne sont pas là pour cela. Les gens se rencontrent et ils discutent puis ils prennent les décisions qui leur semblent bonnes... Il se peut que le Brésil s'oppose à une

[*Texte*]

• 1220

If you remember the trouble in the Dominican Republic about 20 years ago when it was really serious and the American marines landed in the Dominican Republic, it was received with very different opinions in what we call Latin America, because they have bad souvenirs of the marines in other places.

I am not criticizing the United States at all. On the contrary, they have made an immense contribution in Latin America, and they are still doing it; and they have saved a situation in the OAS many, many times. There is no doubt about that. But I think it is a question of international responsibility and national pride and decency to take the decision that is according to our own views. That is the way I see it.

Now whether in the OAS we are not .... The fact that we do not agree with the United States—you mentioned the United States—does not mean that we are against the United States; it means that we have different views. We can disagree with Germany at the United Nations and it does not mean that we are against Germany or the United Kingdom.

Mr. McLean: Let me just ask the question. As I focus my mind on this, we may hear some different views in this next stage, but I do not find pressure on Canada to become a full member.

Mr. Roussin: No.

Mr. McLean: Very few people. When we raise the question, they say, well, why do you not? Or that it is a good thing; or, well, maybe on balance you are doing things and you do not have to get into conflict.

As a politician in recommending to the government that they change the existing policy, if we were to make that recommendation, we would want to say, first, that we are hearing from a number of people that it would definitely move us forward, other than the fact of the perception that we have this strange formula. What I am hearing is that there seem to be some advantages to having this role which allows us not to meet head on politically, and with the present administration in Washington that might be an advantage.

Mr. Roussin: I have met with the same attitude during the 14 years I have been interested in inter-American affairs. Some people in Latin America have told me many times, I remember, and are still telling us, oh, come and join the OAS; it is very, very important, because you will counterbalance the influence of the big state to the north. Join us and we will be able to count on you to explain to the United States our situation. That is one attitude, which is partly true, I agree.

[*Traduction*]

décision des États-Unis et il ne faudrait pas oublier que le Brésil pourrait fort bien avoir raison.

Vous vous souviendrez des troubles dans la République dominicaine il y a une vingtaine d'années; la situation était très grave et les Marines américains avaient débarqué dans la République Dominicaine. Cette action fut accueillie très différemment dans les différents pays de ce que nous appelons l'Amérique latine parce qu'il y a certains endroits où on garde un très mauvais souvenir des Marines.

N'allez pas croire que je critique les États-Unis; au contraire, je suis convaincu qu'ils ont beaucoup apporté à l'Amérique latine et qu'ils continuent aujourd'hui. Ils sont très souvent venus à la rescousse de l'OEA, cela ne fait pas de doute. Mais ce qui est en cause ici, c'est la responsabilité internationale et la fierté nationale, un sentiment de décence, qui nous poussent à prendre des décisions conformes à nos convictions. Voilà comment je vois les choses.

Maintenant, quant à savoir si au sein de l'OEA nous ne sommes pas ... Vous avez parlé des États-Unis, ce n'est parce que nous ne sommes pas d'accord avec les États-Unis que nous sommes contre les États-Unis: cela signifie simplement que nous ne sommes pas du même avis. Nous pouvons n'être pas d'accord avec l'Allemagne aux Nations unies: nous n'en sommes pas pour autant contre l'Allemagne ou contre le Royaume-Uni.

M. McLean: Permettez-moi de vous poser une question. Si je réfléchis là-dessus, il est possible que nous ne soyons pas d'accord. Mais personnellement, j'ai l'impression qu'on ne tient pas à ce que le Canada devienne membre à part entière.

M. Roussin: Non.

M. McLean: Très peu de gens. Lorsque nous posons la question, on nous répond: eh bien, pourquoi ne le faites-vous pas? Ou alors on nous répond que ce serait une bonne chose, ou peut-être encore qu'en fin de compte en ne nous impliquant pas directement, nous conservons une plus grande marge de manoeuvre.

En notre qualité d'hommes politiques, si nous devions recommander à notre gouvernement des modifications à la politique actuelle, il faudrait dire pour commencer qu'on nous assure assez positivement que cela représenterait un progrès et que les gens n'y verraient pas l'application de quelque étrange formule. Or, d'après ce que j'entends, nous aurions avantage à rester dans ce rôle qui nous évite les confrontations politiques directes, surtout dans la situation actuelle, compte tenu de l'administration qui est en place à Washington.

M. Roussin: Depuis 14 ans que je m'intéresse aux affaires inter-américaines, j'ai souvent rencontré cette même attitude. En Amérique latine, les gens m'ont souvent dit, ils le répètent encore: joignez-vous aux rangs de l'OEA, c'est extrêmement important, car vous compenserez l'influence de cette grande puissance du Nord. Venez avec vous et nous pourrons compter sur vous pour expliquer notre situation aux États-Unis. Cela,

[*Text*]

Then you have their neighbour who will say, keep out of it; keep far away from it; do not join, because it is dominated by the United States; or, I do not know— United Fruit; do not come, because you cannot help us. We prefer that you stay neutral and then we can go to you in bilateral relations. And there is something true in that also.

You see, the Bureau of American Republics, which became the Pan American Union, and later the Organization of American States .... By the way, just to mention, it is the only international organization that has existed for such a long time—the OAS—it goes back a century ago, almost. This organization was meant for the solidarity of the people of the continent at the turn of the century, but after the wars of independence, 50 years after, and at the time after the American north and south war, they were facing the necessity of having solidarity not only in the United States but in the rest of the Americas.

• 1225

That was at the time of the Panama Canal, but it did not work at that time, if you remember the solidarity. But it was at the turn of the century. Marti, in Cuba, was preaching for continental solidarity. You had had Juan Manuel Rosas before in Argentina, and Artigas, and the same thing years before. People came to the point where they felt there was a need for an organization with the American states, putting nations together; not against Europe; not against Asia—but together. They would have something in common. That was at the time when they built the railways in Latin America, as well as in the United States. So there was a need at the time.

But what is not sure today is whether there is a need now for such an organization. Or should we all go under the UN? That is the old question: a regional organization or an international body? I do not know. There is need, at least, for a study.

So in the case of the United States, Latin America, and Canada, I believe we have to think very, very seriously about any possible Canadian intention to join the OAS. We are already in the OAS as an observer, but I mean full membership, with all the things that go with it. If Canada intended to do that, I think we would have to make sure that we are wanted by the OAS as an organization; that we are wanted by the members—which is different from the organization. We would need to make sure of that. We would have to make sure that it is also the interest and the will of the Canadian people to join the OAS.

Those are three elements. Are we wanted by the OAS? Do we have anything to do there, anything to contribute, more than what we do now? We are, I think, in five, six or maybe seven different organizations or agencies, and I think we are doing pretty good work.

[*Translation*]

c'est une attitude, qui est d'ailleurs en partie justifiée, j'en conviens.

A côté de cela, vous avez des gens qui vous disent: tenez-vous à l'écart, nettement à l'écart, n'entrez pas dans l'organisation car elle est dominée par les États-Unis ou, que sais-je, *United Fruit*. Ne venez pas car vous auriez les mains liées; il vaut beaucoup mieux que vous restiez neutres et alors, nous pourrons faire appel à vous bilatéralement. Il y a du vrai aussi dans cette position là.

Vous voyez, le bureau des Républiques américaines qui est devenu plus tard l'Union pan-américaine et, enfin, l'Organisation des états américains ... Soit dit en passant, l'OEA est le seul organisme international qui ait survécu aussi longtemps, presque un siècle, À l'origine, au début du siècle, il devait traduire la solidarité des populations du continent mais après les guerres d'indépendance, 50 ans plus tard, et, après la guerre civile américaine, il devint nécessaire d'étendre cette solidarité pas seulement aux États-Unis, mais au reste des Amériques.

A l'époque, il était question du Canal de Panama, mais la solidarité n'avait pas pris racine. Il fallut attendre le début du siècle. A Cuba, Marti exhortait la région à la solidarité. Il convient également de signaler la contribution, quelques années auparavant, de Juan Manuel Rosas de l'Argentine et d'Artigas. Les gens ont enfin compris qu'il y avait lieu d'organiser les états américains, non pas pour confronter l'Europe ou l'Asie, mais pour assurer leur unité. Ces états auraient quelque chose en commun. A cette époque, on a construit les chemins de fer tant en Amérique latine qu'aux États-Unis. Il fallait donc en arriver à une certaine solidarité.

Par contre, de nos jours, la question se pose de savoir si une telle organisation est nécessaire. Ne devrions-nous pas plutôt tous nous contenter de l'ONU? L'ancienne question refait surface: faut-il une organisation régionale ou un organisme international? Je ne sais pas. Le moins que l'on puisse dire est qu'il y a lieu de faire une étude à ce sujet.

Je crois que le Canada doit étudier de façon très sérieuse toute proposition éventuelle de participation à l'OEA. Notre pays participe déjà à cette organisation à titre d'observateur. Mais il est question ici d'une participation entière, avec toutes les responsabilités qu'elle pourrait comporter. Si le Canada préférait cela, il devrait s'assurer que l'OEA proprement dite, j'entends, par là, les membres de l'Organisation, le souhaite aussi. Nous devons nous assurer de cela. En outre, nous devons nous assurer que les Canadiens veulent devenir membres de l'Organisation des États Américains et ont intérêt à le faire.

Voilà trois points dont il faut tenir compte. Notre participation est-elle souhaitée par l'OEA? Avons-nous une plus grande contribution à faire? Notre pays participe à cinq, six ou même sept organisations ou organismes différents; je crois que nous y faisons déjà une contribution valable.

[*Texte*]

Mr. McLean: That is important, you see.

Mr. Roussin: I remember a few years ago, about the Canadian delegate to the Pan American Senate Review, or something like that. He was a rather young Canadian diplomat, very brilliant, and he was chairman of the meeting. He did an excellent job and they had confidence in him. I attended some of the meetings. They had confidence in him because we had no special interest in Latin America. We are not a colonial power or anything like that. He was a wonderful chairman. That is one man. And I know of other circumstances where the contribution of Canada has been very well received. So it may be that we are needed by the OAS. Maybe they will let us know that we are needed. But maybe some of the members of other areas do not. We cannot decide to join an organization where we will not be welcome.

So that is one aspect of it. The other aspect is whether or not it is in our interests. Do we have anything to contribute more than we do now? But if not this year, maybe five years from now? Ten years? I do not know. There is no rush for that. But I hope sometime a decision will be made.

The Chairman: Dr. Hudecki, for one brief question.

Mr. Hudecki: A quick question.

I am interested in your work as an historian. Is your book still available on the history of the Americas?

Mr. Roussin: My book was published in 1957 by the *Presse l'Université d'Ottawa*, University of Ottawa. It was called in French *Le Canada et le système interaméricain*, *Canada and the Inter-American System*. It was up to date as far as that time. I had the last things in the last edition.

I made a survey at the time of the interventions by members of the House of Commons. I have a list. It is interesting to know how many people have been interested in that. Just to answer the question, it goes back to August 6, 1904. The member for the constituency Montreal—Ste—Jacques, Monsieur Honoré Gervais, made a very clear suggestion about the contribution of Canada to the rest of the continent. It goes back to 1904.

• 1230

It came back in 1910. Then you have other members such as M. Bourrassa, Mr. Coldwell, Jean Richard, Miss MacPhail and Mr. Lacroix; also James McKinnon, who went to Latin America in 1941, on a mission, and made a very brilliant speech when he came back. There are also C.D. Howe, Mr. Hanson, Miss MacInnes and Mr. Claxton; evidently Mr. King, Paul Martin and Mr. Diefenbaker more than once. Sydney Smith, if you will remember, unfortunately died almost right after his return from Latin America, and he had very good ideas about the inter-American system. I remember having met with Mr. Smith at the time.

[*Traduction*]

M. McLean: Il est important de le faire.

M. Roussin: Je me souviens de la contribution, il y a quelques années, d'un délégué canadien à la *Pan American Senate Review* ou à un organisme de ce genre. Il s'agissait d'un diplomate canadien plutôt jeune, très brillant qui présidait la réunion. Il a fait un excellent travail et les délégués avaient confiance en lui. J'ai participé à certaines de ces réunions. Les délégués avaient confiance en lui car les intérêts de l'Amérique latine ne touchaient pas directement le Canada. Nous ne sommes pas une puissance colonialiste. Ce canadien s'est très bien acquitté de ses responsabilirés de président. Voilà un exemple. J'en connais d'autres qui illustrent l'accueil que l'on a réservé à la contribution du Canada. Il se peut donc que le Canada ait une contribution à faire à l'OEA. Il se peut que l'organisation nous laisse savoir qu'elle a besion de nous. Par contre, certains autres membres d'autres régions n'ont peut-être pas besoin de nous. On ne peut pas participer à une organisation qui ne veut pas de nous.

Voilà un aspect de la question. Reste à savoir si cela servirait nos intérêts. Que pourrait-on offrir de plus è l'organisation dès maintenant, dans cinq ans ou dans dix ans? Je ne sais pas. Il n'y a pas lieu de se précipiter pour prendre une décision. Mais j'espère qu'une décision sera prise à un moment donné.

Le président: Monsieur Hudecki, une brève question.

M. Hudecki: Elle sera courte.

Je m'intéresse à votre travail d'historien. Peut-on encore se procurer votre livre sur l'histoire des Amériques?

M. Roussin: Ce livre a été publié en 1957 par les Presses de l'Université d'Ottawa. Voici le titre français: *Le Canada et le Système interaméricain*. Au moment de son impression, il était à jour. La dernière édition a aussi été remise à jour.

J'ai fait une étude des interventions des députés à la Chambre. J'en ai dressé une liste. Le nombre de personnes que la question intéresse est révélateur. Pour répondre à votre question, cela remonte au 6 août 1904. Le député de Montréal St-Jacques, M. Honoré Gervais, avait des idées bien arrêtées sur la contribution que le Canada pourrait faire relativement au reste du continent. La question remonte à 1904.

La question a été soulevée à nouveau en 1910. D'autres députés ont également manifesté leur intérêt, notamment M. Bourassa, M. Coldwell, Jean Richard, M^lle^ PacPhail et M. Lacroix; en outre, James McKinnon a été envoyé en Amérique latine en 1941 et, à son retour, il a prononcé un brillant discours. Il importe également de signaler la contribution d'autres personnes, notamment, C.D. Howe, M. Hanson, M^lle^ MacInnes et M. Claxton; M. King, Paul Martin et M. Diefenbaker ont bien sûr abordé la question plus d'une fois. Vous vous souviendrez que, malheureusement, Sydney Smith est mort juste après son retour de l'Amérique latine; ce dernier

[*Text*]

The Chairman: Unfortunately, I have to put an end to this very interesting meeting. I do not know if you have satisfied Dr. Hudecki in regard to his question as to whether or not the book is available now.

Mr. Roussin: I think so.

The Chairman: You have quoted some of our predecessors who have spent time in South America and addressed themselves to the question of whether Canada should be more involved. You quoted Henri Bourassa. He is one of my predecessors in the riding I represent and I would certainly be interested in knowing the year he was involved. Do you have that?

Mr. Roussin: No, but I can get it to you by calling your office.

The Chairman: On behalf of my colleagues, I wish to express our appreciation for your having accepted to appear before the committee.

This is a question that is no doubt going to be difficult to deal with, because of the desire of Canadians to be more and more involved in Latin America, and also the consideration of whether it will be advantageous to Canada and to the present members of the OAS, taking into consideration the fact that we belong to none of their agencies and that we already bring a valuable contribution to the OAS. Whatever decision we make, it is not sure that we would be welcome and that it would be advantageous to us.

Et c'est la question que l'on devra se poser sérieusement dans cette dernière étape de notre entreprise, soit ce voyage qui va nous mener en Amérique du sud.

Au nom de mes collègues, monsieur Roussin, je veux vous remercier infiniment pour avoir accepté de nous rencontrer.

La séance est levée.

[*Translation*]

avait de très bonnes idées au sujet du système inter-américain. Je me souviens d'avoir rencontré M. Smith dès son retour.

Le président: Malheureusement, je dois mettre fin à la réunion qui a été des plus intéressante. Je ne sais pas si M. Hudecki est satisfait de votre réponse: il vous demandait s'il était encore possible de se procurer un exemplaire de votre livre.

M. Roussin: Je crois que oui.

Le président: Vous avez cité certains de nos prédécesseurs qui se sont rendus en Amérique du Sud et qui se demandaient si le Canada devait s'y intéresser de plus près. Vous avez cité Henri Bourassa. Il représentait la même circonscription que moi et j'aimerais savoir à quel moment il s'intéressait à cette question. Connaissez-vous l'année?

M. Roussin: Non, mais je pourrais vous le dire plus tard en vous appelant à votre bureau.

Le président: Au nom de mes collègues, je vous remercie d'avoir consenti à comparaître devant le comité.

Il s'agit de toute évidence d'une question complexe car les Canadiens souhaitent une plus grande participation dans les affaires de l'Amérique latine; d'autre part, il reste à déterminer si une plus grande participation de la part du Canada serait avantageuse pour nous et pour les membres actuels de l'OEA, étant donné que, sans être représentés au sein de leurs organismes, nous faisons déjà une contribution valable à l'organisation. Quelle que soit la décision qui sera prise, nous ne savons pas si notre participation serait favorablement accueillie; ou si elle servirait nos intérêts.

That is the question we will seriously have to ask ourselves in the last phase of our work, the trip which will take us to South America.

Mr. Roussin, on behalf of my colleagues, I wish to thank you for having accepted to appear before us.

The meeting is adjourned.

Canada Post
Postage paid
Postes Canada
Port payé

Third class
Troisième classe

K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS—TÉMOIN

Professor Marcel Roussin.

Professeur Marcel Roussin.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

CANADA. PARLIAMENT

Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 29

Thursday, August 12, 1982
Wednesday, September 15, 1982
Thursday, September 16, 1982
Tuesday, September 28, 1982
Tuesday, October 12, 1982
Wednesday, October 13, 1982
Thursday, October 14, 1982
Thursday, October 28, 1982
Tuesday, November 2, 1982
Wednesday, November 3, 1982
Thursday, November 4, 1982
Monday, November 8, 1982
Tuesday, November 9, 1982

Chairman: Mr. Maurice Dupras

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 29

Le jeudi 12 août 1982
Le mercredi 15 septembre 1982
Le jeudi 16 septembre 1982
Le mardi 28 septembre 1982
Le mardi 12 octobre 1982
Le mercredi 13 octobre 1982
Le jeudi 14 octobre 1982
Le jeudi 28 octobre 1982
Le mardi 2 novembre 1982
Le mercredi 3 novembre 1982
Le jeudi 4 novembre 1982
Le lundi 8 novembre 1982
Le mardi 9 novembre 1982

Président: M. Maurice Dupras

Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on

MINUTES OF PROCEEDINGS

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier

Les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

---

RESPECTING:

Order of Reference pertaining to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

INCLUDING:

The Fifth, Sixth and Seventh Reports to the Standing Committee on External Affairs and National Defence

CONCERNANT:

Ordre de renvoi se rapportant aux relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles

Y COMPRIS:

Le cinquième, sixième et septième rapports au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

LIBRARY
JAN 12 1983
UNIVERSITY OF TORONTO

29154—1

SUB-COMMITTEE OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE ON CANADA'S RELATIONS WITH LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Vice-Chairman: Mr. David Collenette

SOUS-COMITÉ DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE CHARGÉ D'ÉTUDIER LES RELATIONS DU CANADA AVEC L'AMÉRIQUE LATINE ET LES ANTILLES

Président: M. Maurice Dupras

Vice-président: M. David Collenette

Messrs. — Messieurs

Allmand
Crosbie (*St. John's West*)
Gimaïel
Hudecki
Jewett (Miss)
Lapierre
MacDonald (M^lle^)
McLean
Murta
Ogle
Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*)
Schroder
Stevens—(15)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Pursuant to S.O. 65(4)(*b*)

Tuesday, October 26, 1982:
Mr. Lapierre for Mr. Irwin.

Thursday, October 28, 1982:
Mr. Corbett for Mr. Crosbie (*St. John's West*).

Monday, November 1, 1982:
Mr. Crosbie (*St. John's West*) for Mr. Corbett.

Tuesday, November 2, 1982:
Mr. Irwin for Mr. Gimaïel;
Mr. Gimaïel for Mr. Irwin.

Thursday, November 4, 1982:
Mr. Laniel for Mr. Hudecki;
Mr. Hudecki for Mr. Laniel.

Conformément à l'article 65(4)*b*)du Règlement

Le mardi 26 octobre 1982:
M. Lapierre pour M. Irwin.

Le jeudi 28 octobre 1982:
M. Corbett pour M. Crosbie (*Saint Jean Ouest*).

Le lundi 1^er^ novembre 1982:
M. Crosbie (*Saint Jean Ouest*) pour M. Corbett.

Le mardi 2 novembre 1982:
M. Irwin pour M. Gimaïel;
M. Gimaïel pour M. Irwin.

Le jeudi 4 novembre 1982:
M. Laniel pour M. Hudecki;
M. Hudecki pour M. Laniel.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

ORDER OF REFERENCE

Friday, October 29, 1982

ORDERED,—That, in relation to its Order of Reference dated Wednesday, March 24, 1981, the deadline for submitting the final report of the Sub-committee on Canada' Relations with Latin America and the Caribbean be extended to November 9, 1982.

ATTEST

ORDRE DE RENVOI

Le vendredi 29 octobre 1982

IL EST ORDONNÉ,—Que, relativement à son Ordre de renvoi du mercredi 24 mars 1981, la présentation du rapport final du Sous-comité sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles soit reportée au 9 novembre 1982.

ATTESTÉ:

Le Greffier du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

ROBERT VAIVE

The Clerk of the Standing Committee on External Affairs and National Defence

REPORTS TO THE COMMITTEE

Thursday, October 28, 1982

FIFTH REPORT

In accordance with the Order of Reference of Wednesday, March 18, 1981 to the Standing Committee on External Affairs and National Defence and the subsequent Order of Reference from that Committee of Tuesday, March 24, 1981, your Sub-committee has examined Canada's relations with Latin America and the Caribbean and has completed two reports, the last of which was tabled in the House on Thursday, July 29, 1982.

Since that time, your Sub-committee has travelled to eight countries of South America and has embarked upon the preparation of a final report. The members of the Sub-committee believe that the undertaking to which they have devoted their efforts for many months is of special importance to Canada.

In view of the complexity and scope of its mandate, your Sub-committee therefore recommends that the Committee request the House to extend its Order of Reference from October 27, 1982 to November 10, 1982.

Respectfully submitted,

Le président

Maurice Dupras

Chairman

RAPPORTS AU COMITÉ

Le jeudi 28 octobre 1982

CINQUIÈME RAPPORT

Conformément à l'ordre de renvoi confié le mercredi 18 mars 1981 au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale, et à l'ordre de renvoi reçu de ce Comité le mardi 24 mars 1981, votre Sous-comité a étudié les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles, et a préparé deux rapports sur le sujet, dont le dernier a été déposé à la Chambre le jeudi 29 juillet 1982.

Depuis ce temps, votre Sous-comité s'est rendu dans huit pays d'Amérique du Sud et a entrepris la rédaction de son rapport final. Les membres du Sous-comité estiment que l'entreprise à laquelle ils se sont voués depuis plusieurs mois revêt un caractère particulier pour le Canada.

En raison de la complexité et de l'envergure de leur mandat, votre Sous-comité recommande par conséquent que le Comité demande à la Chambre, de prolonger son ordre de renvoi, qui devrait se terminer le 27 octobre 1982, jusqu'au 10 novembre 1982.

Respectueusement soumis,

Tuesday, November 9, 1982

SIXTH REPORT TO THE COMMITTEE

On Tuesday, November 9, 1982, the Sub-committee on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean presented its Sixth Report to the Standing Committee on External Affairs and National Defence which was adopted without amendment by the Committee as its Thirteenth Report to the House.

The Standing Committee on External Affairs and National Defence presented its Thirteenth Report to the House of Commons on Tuesday, November 30, 1982.

(*For the text of the Report to the House see Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on External Affairs and National Defence, Tuesday, November 23, 1982, Issue No. 78.*)

Tuesday, November 9, 1982

SEVENTH REPORT TO THE COMMITTEE

On Tuesday, November 9, 1982, the Sub-committee on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean presented its Seventh Report to the Standing Committee on External Affairs and National Defence which was adopted without amendment by the Committee as its Fourteenth Report to the House.

Le mardi 9 novembre 1982

SIXIÈME RAPPORT AU COMITÉ

Le mardi 9 novembre 1982, le Sous-comité chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles a présenté son sixième rapport au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale et qui fut adopté sans amendements par le Comité comme son treizième rapport à la Chambre.

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale a présenté son treizième rapport à la Chambre des communes le mardi 30 novembre 1982.

(*Quant au texte du rapport à la Chambre, voir le procès-verbal et témoignages du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale du mardi 23 novembre 1982, fascicule nº 78.*)

Le mardi 9 novembre 1982

SEPTIÈME RAPPORT AU COMITÉ

Le mardi 9 novembre 1982, le Sous-comité chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles a présenté son septième rapport au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale et qui fut adopté sans amendement par le Comité comme son quatorzième rapport à la Chambre.

The Standing Committee on External Affairs and National Defence presented its Fourteenth Report to the House of Commons on Tuesday, November 30, 1982.

(*For the text of the Report to the House see Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on External Affairs and National Defence, Tuesday, November 23, 1982, Issue No. 78.*)

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale a présenté son quatorzième rapport à la Chambre des communes le mardi 30 novembre 1982.

(*Quant au texte du rapport à la Chambre, voir le procès-verbal et témoignages du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale du mardi 23 novembre 1982, fascicule nº 78.*)

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, AUGUST 12, 1982
(86)

[*Text*]

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:47 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Dupras, Hudecki, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

Witnesses: *From the Department of External Affairs*: Mr. Glen Buick, Director, Latin American Division and Mr. Keith Christie, Brazil Desk Officer.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

Mr. Buick made a statement and with Mr. Christie answered questions.

At 12:39 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, SEPTEMBER 15, 1982
(87)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 10:17 o'clock a.m., the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee began consideration of general guidelines for the drafting of a final report.

At 12:40 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 12 AOÛT 1982
(86)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h47 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Dupras, Hudecki, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Témoins: *Du ministère des Affaires extérieures*: M. Glen Buick, directeur, Division de l'Amérique latine et M. Keith Christie, responsable de la Division du Brésil.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule n° 1.*)

M. Buick fait une déclaration puis, avec M. Christie, répond aux questions.

A 12h39, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 15 SEPTEMBRE 1982
(87)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 10h17 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, M^lle^ Jewett, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité entreprend l'étude des directives générales ayant trait à la rédaction d'un rapport final.

A 12h40, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

AFTERNOON SITTING
(88)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 2:22 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Committee resumed consideration of general guidelines for the drafting of the final report.

At 4:58 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, SEPTEMBER 16, 1982
(89)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 10:07 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller Research Adviser; Mr. Dennison Moore, Research Assistant and Mr. Philippe Beaulne, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of the general guidelines for the drafting of a final report.

At 12:03 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(90)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 2:12 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Schroder.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(88)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 14h22 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, M^lle^ Jewett, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présent: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule n° 1.*)

Le Comité reprend l'étude des directives générales concernant la rédaction du rapport final.

A 16h58, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 16 SEPTEMBRE 1982
(89)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 10h07 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Dupras, Hudecki, M^lle^ Jewett, M^lle^ MacDonnald, MM. Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche; M. Dennison Moore, adjoint à la recherche et M. Philippe Beaulne, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude des directives générales concernant la rédaction du rapport final.

A 12h03, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(90)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 14h12 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett, MacDonald, MM. Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), et Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

Witnesses: *From the Taskforce on Churches and Corporate Responsibility*: Rev. Brian Fraser, Chairman; Ms Bonnie Greene, Human Rights & International Affairs Officer, United Church of Canada; Dr. Tony Clarke, Director, (Anglophone) Social Affairs Commission, Canadian Catholic Conference of Bishops; Ms Renate Pratt, Co-ordinator, Taskforce on the Churches & Corporate Responsibility. *From the Canadian International Development Agency*: Mr. Marcel Massé, President and Mr. Keith Bezanson, Director General-Americas.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Reverend Fraser made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 3:40 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 3:45 o'clock p.m., the sitting resumed.

Mr. Massé made a statement and, with Mr. Bezanson, answered questions.

At 5:20 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, SEPTEMBER 28, 1982
(91)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 11:27 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Dupras, Hudecki, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser.

Witnesses: *From the Department of Finance*: Mr. Yves L. Fortin, Assistant Director, International Finance Division; Mr. David B. Iwaasa, Group Leader, Multilateral Banks, International Programmes Division.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The witnesses answered questions.

At 12:50 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(92)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Témoins: *Du Groupe de travail des églises sur la responsabilité des corporations*: Rév. Brian Fraser, président; M^me^ Bonnie Greene, agent des droits de la personne et des affaires internationales, Eglise Unie du Canada; M. Tony Clarke, directeur (anglophone), Commission des affaires sociales, Conférence catholique canadienne des évêques; M^me^ Renate Pratt, coordonnatrice, Groupe de travail des églises sur la responsabilité des corporations. *De l'Agence canadienne de développement international*: M. Marcel Massé, président et M. Keith Bezanson, directeur général—Amériques.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le révérend Fraser fait une déclaration puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

A 15h40, le comité suspend ses travaux.

A 15h45 le Comité reprend ses travaux.

M. Massé fait une déclaration puis, avec M. Bezanson, répond aux questions.

A 17h20, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 28 SEPTEMBRE 1982
(91)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 11h27 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Dupras, Hudecki, Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Stevens.

Aussi présent: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche.

Témoins: *Du ministère des Finances*: M. Yves L. Fortin, directeur adjoint, Division des finances internationales; M. David W. Iwaasa, chef de groupe, Banques multilatérales, Division des programmes internationaux.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Les témoins répondent aux questions.

A 12h50, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(92)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du

Latin America and the Caribbean met *in camera* at 2:26 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Dupras, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

Witnesses: *From the Department of External Affairs*: Mr. Glen Buick, Director, Latin America Division; Ambassador Kenneth Williamson, Permanent Observer to the OAS.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The witnesses made statements and answered questions.

At 5:12 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, OCTOBER 12, 1982
(93)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:55 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee began consideration of a draft final report.

At 11:48 o'clock a.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(94)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 2:18 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à 14h26 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Dupras, Hudecki, M^lle^ Jewett, MM. Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Témoins: *Du ministère des Affaires extérieures*: M. Glen Buick, directeur, Division de l'Amérique latine; l'ambassadeur Kenneth Williamson, observateur permanent à l'OEA.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 17h12, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 12 OCTOBRE 1982
(93)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h55 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité entreprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 11h48, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(94)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 14h18 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Crosbie (St. John's West), Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

At 4:15 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, OCTOBER 13, 1982
(95)

The Sub-Committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:57 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

Other Member present: Mr. Prud'homme.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

At 12:36 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(96)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 2:40 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 16h15, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 13 OCTOBRE 1982
(95)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h57 sous la présidence de M. Maurice Dupras(président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint Jean Ouest*), Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Autre député présent: M. Prud'homme.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 12h36, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(96)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 14h40 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint Jean Ouest*), Dupras, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule nº 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

Mr. McLean moved,—That the Sub-committee report to the Standing Committee on External Affairs and National Defence requesting that they seek from the House an extension to its Order of Reference to November 10, 1982.

After debate, the question being put on the motion, it was, by a show of hands, agreed to: Yeas: 6; Nays: 1.

At 4:48 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, OCTOBER 14, 1982
(97)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 2:40 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

At 5:32 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, OCTOBER 28, 1982
(98)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:54 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

M. McLean propose,—Que le Sous-comité fasse rapport au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale lui demandant d'obtenir de la Chambre un prolongement de son ordre de renvoi jusqu'au 10 novembre 1982.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée par un vote à main levée par 6 voix contre 1.

A 16h48, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 14 OCTOBRE 1982
(97)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 14h40 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Crosbie (*Saint Jean Ouest*), Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 17h32, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 28 OCTOBRE 1982
(98)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h54 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi su mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

At 10:58 o'clock a.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(99)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:54 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Mr. Dupras, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

At 6:07 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, NOVEMBER 2, 1982
(100)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:50 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

At 12:12 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(101)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:45 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

A 10h58, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(99)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 15h54 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: M. Dupras, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 18h07, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 2 NOVEMBRE 1982
(100)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h50 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint Jean Ouest*), Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 12h12, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(101)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 15h45 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Gimaïel, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of a draft report on South America.

Moved by Mr. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*),—That the draft report on South America be concurred in.

After debate, the question being put on the motion, it was by a show of hands, agreed to: Yeas: 9; Nays: 1.

At 5:41 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, NOVEMBER 3, 1982
(102)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:51 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Hudecki, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

At 5:18 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, NOVEMBER 4, 1982
(103)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 9:52 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Miss MacDonald, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean.

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Crosbie (*Saint Jean Ouest*), Dupras, Gimaïel, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport sur l'Amérique du Sud.

M. Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) propose,—Que le projet de rapport sur l'Amérique du Sud soit adopté.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée par un vote à main levée par 9 voix contre 1.

A 17h41, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 3 NOVEMBRE 1982
(102)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 15h51 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint Jean Ouest*), Dupras, Hudecki, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 17h18, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 4 NOVEMBRE 1982
(103)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 9h52 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Crosbie (*Saint Jean Ouest*), Dupras, M^lle^ MacDonald, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec

(*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

At 12:00 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(104)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:55 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Miss Jewett, Messrs. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

At 5:00 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

MONDAY, NOVEMBER 8, 1982
(105)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 3:53 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Dupras, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. Murta and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

At 4:45 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

EVENING SITTING
(106)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with

(*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 12 heures, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(104)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 15h55 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Collenette, Crosbie (*Saint Jean Ouest*), Dupras, M^lle^ Jewett, MM. McLean, Murta, Ogle, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*) et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 17 heures, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE LUNDI 8 NOVEMBRE 1982
(105)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 15h53 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Dupras, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. Murta et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

A 16h45, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DU SOIR
(106)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du

Latin America and the Caribbean met *in camera* at 8:25 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Dupras, Miss Jewett, Mr. Laniel, Miss MacDonald, Messrs. Murta and Schroder.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

On motion of Mr. Collenette, it was agreed,—That, no later than twelve noon on Tuesday, November 9, 1982, all questions relating to the Final report: New Directions for Canadian Foreign Policy be put forthwith without further debate.

At 10:40 o'clock p.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, NOVEMBER 9, 1982
(107)

The Sub-committee of the Standing Committee on External Affairs and National Defence on Canada's Relations with Latin America and the Caribbean met *in camera* at 10:05 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Maurice Dupras, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Allmand, Collenette, Crosbie (*St. John's West*), Dupras, Misses Jewett, MacDonald, Messrs. Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Stevens.

In attendance: *From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade*: Mr. Bob Miller, Research Adviser and Mr. Dennison Moore, Research Assistant.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, March 24, 1981, relating to Canada's Relations with Latin America and the Caribbean. (*See Minutes of Proceedings, Monday, June 8, 1981, Issue No. 1.*)

The Sub-committee resumed consideration of a draft final report.

Moved by Mr. Crosbie (*St. John's West*),—That the final report of the Sub-committee be concurred in.

The question being put on the motion, it was agreed to on the following division:

YEAS

Messrs.

Collenette
Crosbie (*St. John's West*)
Jewett (Miss)
MacDonald (Miss)
Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*)
Schroder—6

Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 20h25 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Dupras, M^lle^ Jewett, M. Laniel, M^lle^ MacDonald, MM. Murta et Schroder.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

Sur motion de M. Collenette, il est convenu,—Qu'au plus tard le mardi 9 novembre 1982, à 12 heures, toutes les questions pertinentes au dernier rapport: nouvelles directives concernant la politique étrangère canadienne, soient immédiatement mises aux voix sans autre débat.

A 22h40, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 9 NOVEMBRE 1982
(107)

Le Sous-comité du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale chargé d'étudier les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles se réunit aujourd'hui à huis clos à 10h05 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Allmand, Collenette, Crosbie (*Saint Jean Ouest*), Dupras, M^lles^ Jewett et MacDonald, MM. Murta, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Stevens.

Aussi présents: *Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur*: M. Bob Miller, conseiller en recherche et M. Dennison Moore, adjoint à la recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 24 mars 1981 portant sur les relations du Canada avec l'Amérique latine et les Antilles. (*Voir procès-verbal du lundi 8 juin 1981, fascicule no 1.*)

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport final.

M. Crosbie (*Saint Jean Ouest*) propose,—Que le rapport final du Sous-comité soit adopté.

La motion, mise aux voix, est adoptée de la façon suivante:

POUR

Messieurs

Collenette
Crosbie (*Saint Jean Ouest*)
Jewett (M^lle^)
MacDonald (M^lle^)
Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*)
Schroder—6

NAYS

Messrs.

Stevens—1

At 11:47 o'clock a.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

CONTRE

Messieurs

Stevens—1

A 11h47, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

Canada Post Postage paid
Postes Canada Port payé
Third class
Troisième classe
K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of External Affairs:

Mr. Glen Buick, Director, Latin American Division;

Mr. Keith Christie, Brazil Desk Oficer;

Ambassador Kenneth Williamson, Permanent Observer to the OAS.

From the Taskforce on Churches and Corporate Responsibility:

Rev. Brian Fraser, Chairman;

Ms. Bonnie Greene, Human Rights & International Affairs Officer, United Church of Canada;

Dr. Tony Clarke, Director (anglophone), Social Affairs Commission, Canadian Catholic Conference of Bishops;

Ms. Renate Pratt, Co-ordinator.

From the Canadian International Development Agency (CIDA):

Mr. Marcel Massé, President;

Mr. Keith Bezanson, Director General-Americas.

From the Department of Finance:

Mr. Yves L. Fortin, Assistant Director, International Finance Division;

Mr. David B. Iwaasa, Group Leader, Multilateral Banks, International Programmes Division.

Du ministère des Affaires extérieures:

M. Glen Buick, directeur, Division de l'Amérique latine;

M. Keith Christie, responsable du Brésil;

Ambassadeur Kenneth Williamson, observateur permanent à l'OAS.

Du groupe de travail des Églises sur la responsabilité des corporations:

Le Révérend Brian Fraser, président;

M^me^ Bonnie Greene, agent des droits de la personne et des affaires internationales, Église Unie du Canada;

M. Tony Clarke, Directeur (anglophone), Commission des affaires sociales, Conférence catholique canadienne des évêques;

M^me^ Renate Pratt, coordonatrice.

De l'Agence canadienne de développement International:

M. Marcel Massé, président;

M. Keith Bezanson, directeur général des Amériques.

Du ministère des Finances:

M. Yves L. Fortin, directeur adjoint, Division des finances internationales;

M. David B. Iwaasa, chef de groupe, Banques multilatérales, Division des programmes internationaux.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

ITORY LIBRARY MATERIAL

Publications

CANADA

INDEX

SUBCOMMITTEE ON

Canada's Relations with Latin America and the Caribbean

OF STANDING COMMITTEE ON
EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

HOUSE OF COMMONS

LIBRARY
FEB 8 1983
UNIVERSITY OF

Issues 1-29 • 1981-1982 • 1st Session • 32nd Parliament

Chairman: Mr. Maurice Dupras

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Canadian Government Publishing Center, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

INDEX

HOUSE OF COMMONS COMMITTEES—OFFICIAL REPORT

FIRST SESSION—THIRTY-SECOND PARLIAMENT

Abbreviations: A.=Appendices. Amdt.=amendment. M.=motion. S.O.=standing order.

DATES AND ISSUES

—1981—

May: 12th, 1.

June: 8th, 1; 9th, 2; 10th, 3; 11th, 4; 16th, 5; 18th, 6.

July: 7th, 7; 8th, 8; 9th, 9; 14th, 10; 15th, 11; 16th, 12.

October: 15th, 13; 22nd, 29th, 14.

November: 3rd, 9th, 10th, 16th, 17th, 19th, 23rd, 24th, 14.

—1982—

January: 11th, 14.

February: 9th, 14; 10th, 15; 11th, 16; 16th, 17.

April: 1st, 18; 6th, 22nd, 19; 27th, 20; 29th, 21.

May: 11th, 13th, 18th, 22.

June: 8th, 22; 9th, 10th, 15th, 23; 17th, 24, 25; 21st, 22nd, 29th, 25.

July: 6th, 25; 7th, 26; 8th, 27; 29th, 28.

August: 12th, 29.

September: 15th, 16th, 28th, 29.

October: 12th, 13th, 14th, 28th, 29.

November: 2nd, 3rd, 4th, 8th, 9th, 29.

ADELA Investment Corporation, financing projects, 26:6

ANCOM, *see* Andean Community

Aero Peru, development, Air Canada assistance/aircraft maintenance, 5:7

Agriculture, *see* Exports—Latin America; Inter-American Institute for Co-operation in Agriculture; Latin America; West Indies/Caribbean

Air Canada
Latin America passenger/cargo service, 5:7, 15-6, 19-20
Mexico passenger service, 5:23-4
Passengers, outside Canada, emergency situations/illnesses, return contingency provisions, etc., 5:24-6
Venezuela passenger service, bilateral agreement unsuccessful, 5:16, 19
West Indies/Caribbean passenger/cargo service, etc., 5:5-15, 19-22
See also Aero Peru; Air Jamaica; Latin America—CIDA; Leeward Islands Air Transport Ltd.; Organizations/individuals appearing and briefs submitted; Trinidad and Tobago Airlines; Venezuela; Visitors; West Indies/Caribbean—CIDA

Air Jamaica, development, Air Canada assistance/aircraft maintenance, 5:7, 20; 6:32

Aircraft, *see* Brazil

Airlines, *see* Aero Peru; Aerolinas Argentinas; Air Canada; Air Jamaica; CP Air; Latin America; Leeward Islands Air Transport Ltd.; Trinidad and Tobago Airlines; Varig S.A. Airlines

Alcan Aluminium Ltd. (Montreal)
Argentina operations, 16:40-1
Brazil operations, 4:22-3; 12:28, 31, 39, 42; 16:38-40
Guyana operations, 6:26-8, 44; 16:42-3, 48-9
Jamaica operations, 6:30, 44; 11:29; 16:42-51
Latin America and West Indies/Caribbean operations, 16:34-8, 41-2, 47-8; 16A:1-48
Mexico operations, 16:40
See also Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Allmand, Hon. Warren (L—Notre-Dame-de-Grâce-Lachine East)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 14:24-8, 32-4, 37; 20:20; 25:14-6

Aluminium industry, *see* Alcan Aluminium Ltd.

Amnesty International
Adoption groups, 10:35-7, 41-3
Human rights movement, objectives, mandate, 10:34-6; 27:23-5
Latin America operations, 10:36-8, 43-9
International Association of Criminologists relations, 10:45
International Commission of Jurists relations, 10:45
See also External affairs policy—Latin America; Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Andean Community (ANCOM)
Industrial strategy, trade, Canada involvement, 26:22
Participants, 26:26

Andean Pact countries (Venezuela, Colombia, Ecuador, Peru, Bolivia)
CIDA assistance, 1:17; 5:70
Economic conditions, 5:72
Socio-economic/political development, 2:7, 22
See also Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Trade

Angola, Cuban intervention, 16:63-5
See also Cuba—CIDA

Appendices
Alcan Aluminium Ltd., Latin America and West Indies/Caribbean operations, 16A:1-48
El Salvador, Mar. 28/82 elections, 20A:1-25
External affairs policy
Central America, 22A:1-77
Latin America, 22A:1-77
West Indies/Caribbean, Commonwealth Caribbean, 22A:78-328
Inter-American System, Canada membership, 2A:3-4
Latin America and West Indies/Caribbean
Agricultural development, 7A:4-5
Canada embassies, 2A:1
CIDA development assistance, 7A:2-3
Water projects, 7A:6
Royal Bank of Canada, subsidiaries/affiliates, 7A:7-8

Arbour, Mrs. Frances (Co-ordinator, Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 9:10-3, 23, 26-7, 30-1, 35-7

Argentina
Atomic energy, heavy water reactors, 10:10-1, 14, 17-8, 31-2
Atomic weapons, development capability, etc., 10:19-25; 25:19-20
Brazil relations, 12:38
Canadians detained, prisoner exchange agreement, 3:6
Chile, border dispute, 2:7
Economic conditions, inflation/hyperinflation, 6:71; 7:14-5
Human rights violations, political prisoners, "disappearances", etc., 6:61; 9:10-1, 37; 10:41-5; 12:35, 38; 27:7-10, 25
Betrias, Edith, 10:40-1
Military tribunals, 27:9-10
Torture, political arrests, 27:10, 25-6
Ottawa embassy, *Argentina and terrorism* film, Subcommittee members attending, 10:34, 60-5
Press/media, foreign, censorship, 12:43
Press/media, freedom of, 12:33
Socio-economic/political development, Canada role, etc., 25:24-7
Subcommittee
Visiting, list of detained Canadians, availability, 27:23
See also above Ottawa
Tourist industry, 5:40-1, 44-5
See also Alcan Aluminium Ltd.; Atomic energy—CANDU reactors; Atomic weapons; Canada-Argentina Economic, Industrial Co-operation Agreement; Falkland Islands; Immigration; South-south relations; Trade

Arms, *see* Latin America

Association of Universities and Colleges of Canada, *see* Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Atomic energy
CANDU reactors, sales
Agents, intermediaries, 10:28-9
Argentina, 4:43; 8:9; 10:11, 28, 31-2
Plutonium extraction, atomic weapon development, AECL position, 10:21-5
Political regime/human rights violations affecting, 10:22-5; 12:35-9, 57-8
Safeguard agreements, 10:14-6, 24
$130 million cost overrun, 10:13-6
Brazil, 1:30-1
Commercial risks, 10:16
Competitive aspects, 10:16-7
Discontinuance, domestic use/research and development, effects, 10:29-30
Dominican Republic, 12:54
Government approval prerequisite, 10:25-8

Atomic energy—*Cont.*
CANDU reactors, sales—*Cont.*
Israel, 10:28
Latin America, 1:30
Mexico, safeguard agreements, technology transfers, etc., 1:16, 30; 2:17, 35; 10:12, 27, 30-3; 12:58
Policy, political regimes/human rights policies of receiving countries affecting, 10:25-6
Safeguard code, international agreements, effects, 10:16-7, 21-2
Development, supplying future energy demands, 10:18-9
Nuclear reactors, countries possessing, U.N. Non-Proliferation Treaty signatories, 10:13, 17
Safeguards, 10:18-9
See also Developing countries
See also Argentina; Brazil; Developing countries; Latin America; Mexico; Venezuela; West Indies/Caribbean

Atomic Energy of Canada Limited (Ottawa), *see* Atomic energy—CANDU reactors; Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Atomic weapons
United Nations Non-Proliferation Treaty
Argentina non-signatory, 10:24
Mexico signatory, 10:27
See also Atomic energy—Nuclear reactors
See also Argentina; Atomic energy—CANDU reactors; Brazil; Latin America

Auditor General, *see* Haiti

Automotive industry, *see* Brazil; Venezuela

Babcock & Wilcox Canada Ltd. (Cambridge, Ont.), steam power plant equipment, exports, Latin America, 11:8, 19

Balance of international payments, *see* Barbados; Brazil; Jamaica; Latin America; West Indies/Caribbean

Bank of Nova Scotia, Latin America and West Indies/Caribbean operations, 7:12

Banks and banking
Latin America, 2:46-7; 4:28, 42
Loans, Bolivia, 9:21, 25
Loans, general/business, Export Development Corporation involvement, 4:41-2
West Indies/Caribbean, 4:27-8, 42
Commonwealth Caribbean, 6:45
See also Bank of Nova Scotia; Canadian Imperial Bank of Commerce; Orion Bank Limited; Royal Bank of Canada; United States

Barbados
Balance of payments, CIDA assistance, 1:38-9
Developing country status, CARICOM relationship affecting, 1:37-8
Water project, CIDA assistance, 2:99-100
See also External aid

Bartleman, Mr. J.K. (Director, Caribbean Division, Latin American and Caribbean Affairs Bureau, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:38; 2:12-5, 27-8, 56-8, 62-4, 70-5

Bata Limited
Footwear industry, Latin America and West Indies/Caribbean operations, 14:41-49, 52-7; 24:45-6
See also Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Bata, Mr. Thomas (President, Bata Limited)
Canada's relations with Latin America and the Caribben, 14:40-58

Belize, Sept. 21/81 independence, Britain/Guatemala Mar. 11/81 settlement, Honduras land claim, etc., 1:24; 2:27-8, 56; 6:46, 64-5

Best, Mr. J.C. (Executive Director, Immigration and Demographic Policy, Employment and Immigration Commission/Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 3:4-30

Bezanson, Mr. Keith (Director General of the Americas, Canadian International Development Agency)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:99-100, 107; 17:6, 10-2, 15-8, 21-8, 31-5

Bissett, Mr. J.B. (Director General, Immigration Affairs Bureau, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 3:7-8, 13-5, 20, 28-30

Bolivia
Drug mafia, influence, etc., 27:14, 18-20
Government, cocaine trade operators/paramilitary organizations takeover, international community/Canada position, etc., 5:68, 73, 76; 9:10, 17, 29, 32
Human rights violations, 9:37
See also Andean Pact countries; Banks and banking

Bombardier-MLW Ltd. (Montreal), *see* Mexico

Border disputes, *see* Argentina—Chile; Belize; Ecuador; Venezuela

Brazil
Aircraft, STOL (short takeoff and landing), DASH 7 development, 12:28
Atomic energy, 10:10
Atomic weapons, 25:19-20
Automotive industry, 4:13
Balance of payments, CIDA assistance, 2:91-2; 12:58
Brazilian Traction, operations, 26:18
Cattle industry, 4:13-4
CIDA/NGO's aid programs, 4:12
Communications/telecommunications industry, Canada technical assistance, 12:6-9, 14-5
Fisheries, IDRC assistance, 4:12
Foreign policy, 25:16
Forest industry, reforestation program, 16:40
Human rights policy, 10:45-7
Human rights violations, political prisoners, etc., 27:6-7
French priests Fathers Gouriou and Camio imprisonment, 27:6, 18
Industrial relations, 4:11-3
Industrial strategy, 12:29, 56
Itaipu hydroelectric project, Canada involvement, 2:33-4; 4:9
Merchant marine, 12:29, 56
National identity, Canada comparison, 12:29, 54-7
Press/media, freedom of, 12:33
Socio-economic/political development, 6:77-9; 11:33; 25:17
Tourist industry, 5:16-7
Trade, 25:17-8
Wages, income distribution, 7:21
Water projects, 4:12
See also Alcan Aluminium Ltd.; Argentina; Atomic energy—CANDU reactors; CP Air; External affairs policy; Grain; INCO Ltd.; Investment, Canadian; Missionary services; Oil and oil products; Royal Bank of Canada; South-south relations; Trade; Universities and colleges

Brazil-Canada Chamber of Commerce, *see* Canadian Association of Latin America and the Caribbean

Britain, *see* Belize; El Salvador; West Indies/Caribbean

British West Indies Airlines (BWIA), *see* Trinidad and Tobago Airlines

Brownstone, Dr. Meyer (Chairman, OXFAM CANADA)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 14:17-23, 29-30, 33-5

CALAC, *see* Canadian Association of Latin America and the Caribbean

CANDU reactors, *see* Atomic energy

CARICOM, *see* Caribbean Common Market

CICYP, *see* Inter-American Council for Commerce and Production

CIDA, *see* Canadian International Development Agency

CIEC, *see* Conference on International Economic Co-operation

CITEL, *see* Inter-American Telecommunications Conference

COIA, *see* Canadian Overseas Investment Agency

CP Air
Brazil passenger service, bilateral agreement negotiations, 5:29-33, 38-9, 44
Latin America passenger/cargo service, etc., 5:16, 19, 28-34, 41-6
Mexico, charter operations, 5:37-8, 43
Mexico, 1976 flight attendants strike, scheduled service suspending, etc., 4:25; 5:23-4, 28-9, 35-8, 43-4
Peru passenger service, 5:39-40
See also Latin America—Airlines; Organizations/individuals appearing and briefs submitted; Visitors

CTV network, *W5, see* Haiti

CUSO, *see* Canadian University Service Overseas

Cabinet, *see* External affairs policy—Latin America

Caccia, Mr. C.L. (L—Davenport; Minister of Labour)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:49-50, 93-5; 6:74-8, 81-2, 90; 12:45-51, 93-4

Campbell, Mr. Eric (Honorary Member and former Vice Chairman, CALAC Board of Governors, Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Chairman, Barbados Light and Power Company)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 11:11-2, 18-9, 23-5

Canada-Argentina Economic, Industrial Co-operation Agreement, 1:17; 2:21, 32; 8:9

Canada-CARICOM Joint Trade and Economic Committee meetings (1979, 1981), 2:72-3

Canada-CARICOM Trade and Economic Co-operation Agreement, 2:32, 73; 11:10

Canada-Mexico Industrial, Energy and Economic Co-operation Agreement, 1:15; 2:16-7, 32, 51; 4:27; 11:10

Canada-United States relations, Mexico, tri-lateral North American Consultative Council, establishing, 1:16, 31-6; 5:57

Canadian Association of Latin America and the Caribbean (CALAC)
Andean Pact countries, opportunities, 26:12-3
Bilateral committees, 11:5, 17
Brazil-Canada Chamber of Commerce relations, 11:5, 16-7
CIDA relations, 11:6, 36, 41-2; 14:56; 26:14
Cuba, operations, 26:11

Canadian Association of Latin America and the...—*Cont.*
Financing, grants, etc., 26:14
Membership, 11:5, 41-2
Mexico, opportunities, 26:13
Objectives, promoting trade contacts between Canada/Latin America and West Indies/Caribbean, maintaining apolitical position, etc., 11:5-6, 10, 14-6, 22-3, 28, 35-41; 26:10-4, 27
Provinces participation, 11:13-4
See also Exports—Promotion programs; Latin America—Cultural exchanges; Organization of American States; Organizations/individuals appearing and briefs submitted; Trade—Latin America, Trade missions—West Indies/Caribbean, Trade missions; West Indies/Caribbean—Cultural exchanges

Canadian Broadcasting Corporation, *see* Radio Canada International

Canadian Conference of Catholic Bishops, 8:31-2, 38
See also Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Canadian Hunger Foundation, *see* Dominican Republic; External aid—Latin America

Canadian Imperial Bank of Commerce, Latin America and West Indies/Caribbean operations, 7:12

Canadian International Development Agency (CIDA)
Accountability, financial/management controls, 16:17-8; 17:15-7
Aid programs
External affairs policy affecting, 2:90, 112-3
Objectives, Industry, Trade and Commerce Department comparison, 2:101-2, 112-3; 4:26-7
Private sector involvement, 11:36
Public awareness, education programs, using foreign students, 2:87, 111, 115
Universities involvement, 12:62-3
World Bank/IMF/other aid groups involvement, 2:105
See also Brazil; Chile; Cuba; Dominican Republic; El Salvador; Grenada; Nicaragua; Peru
Development assistance
Evaluation/assessment, 17:14-8
See also Andean Pact countries; Barbados; Brazil; Central America; Haiti; Honduras
Export Development Corporation relationship, 4:40
Industrial co-operation programs, 11:37, 42
Industry, Trade and Commerce Department involvement, 4:26-7
See also Canada-Argentina Economic, Industrial Co-operation Agreement; Canada-Mexico Industrial, Energy and Economic Co-operation Agreement; Trade—Latin America—West Indies/Caribbean; West Indies/Caribbean—Caribbean Common Market
Interdepartmental committee on economic relations with developing countries, Industry, Trade and Commerce Department involvement, 4:27
Loans, *see* Jamaica
Staff ratio overseas, 16:18; 17:28-9
See also Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Canadian Overseas Investment Agency; Guyana; Latin America; Leeward Islands Air Transport Ltd.; Organizations/individuals appearing and briefs submitted; Universities and colleges; West Indies/Caribbean

Canadian Overseas Investment Agency (COIA)
CIDA involvement, 26:20
Mandate, 26:19-20
See also Latin America—Industrial development

Canadian University Service Overseas (CUSO), *see* External aid—Latin America, Canadian Hunger Foundation

Caribbean Common Market (CARICOM), *see* West Indies/Caribbean

Caribbean Development Bank, Canada membership, 12:89

Catley-Carlson, Mrs. M. (Assistant Under Secretary (Trade, Development and General Economic Relations), External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 12:87-93, 97-100, 104

Cattle industry, *see* Brazil

Censorship, *see* Press/media

Central America
Canada embassies, 2:63-4; 15:4-5; 24:45-6
CIDA assistance, 5:70; 17:29-30, 33
Communication, information cumulation, 24:34
Human rights policies, Canada position, 8:10, 23, 39-40; 10:41-2
Manufacturing industry, trade, difficulties, 24:35
Non-government organizations, Canada relationship, 24:23-4
Revolutionary ideologies, 16:60-1
Roman Catholic Church, 8:24-5
Socialist International influence, 24:25-6, 35, 45
Socio-economic/political development, 2:14; 5:58-65; 7:31-3; 15:21-4; 24:5
Intervention, U.S. policy, 24:21
Marxist-Leninist movement, 24:11-2, 19-20
Mexico role, 9:26-7
Nassau meeting discussing, 12:46, 51-2, 60, 83-7
See also Cuba; External affairs policy; External aid; Immigration; Trade; United States—External affairs policy

Chairman and Vice Chairman, *see* Procedure and decisions of the Chair

Children, *see* Developing countries

Chile
CIDA/NGO's aid programs, 2:90
Economic conditions, inflation/hyperinflation, 6:72, 82-3; 7:14-5
Economic conditions, multinational corporations affecting, 8:33-5
Human rights violations, political prisoners, missing persons, Canada/U.N. positions, etc., 1:26-8, 39-40; 5:62-3; 6:61; 9:7, 10, 37; 10:43-4, 51-5; 12:33-5; 27:16-7
Fuentes, Umberto, 10:48
Publicity with film, *Missing,* 27:16
Zuletta, Bernardo Araya, 10:42-3
Labour unions, 14:49-50
Mining industry, Noranda Mines Limited involvement, 4:17; 9:22
Press/media, foreign, censorship, 12:42-3
Roman Catholic Church, 8:25-6
Socio-economic/political development, 6:83, 90
See also Argentina; External affairs policy; Immigration; Trade

Chitnis, Rt. Hon. Lord
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 21:5-56

Chodos, Mr. Robert (Journalist)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 6:25-41

Cloutier, Mr. Sylvain (Chairman of the Board and President, Export Development Corporation)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 4:29-51

Coal, *see* Shipping

Cocaine, *see* Bolivia; Colombia

Collacott, Mr. M. (Director, Latin American Division, Latin American and Caribbean Affairs Bureau, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:16-23, 65

Collenette, Mr. David (L—York East; Parliamentary Secretary to President of Queen's Privy Council; Vice Chairman)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 18:14-6; 25:24-5; 27:20-1, 25
Subcommittee, travel, 27:20-1

Colombia
Communications/telecommunications industry, Canada technical assistance, 12:6-7, 14-5
Drug mafia, operations, power over government, 5:73; 27:11-4, 19
Drug mafia, U.S. connection, 27:20
Freedom of press, 27:22
Human rights violations, political prisoners, missing persons, torture centres, etc., 27:11-2, 17-8
Militarization, 27:11-2
Political background, 27:10-1
See also Andean Pact countries

Commodities, *see* Latin America—Exports

Common Market, *see* European Economic Community

Commonwealth, *see* Organization of American States; West Indies/Caribbean

Communications, *see* Central America

Communications Department, *see* Organizations/individuals appearing and briefs submitted; Television

Communications/telecommunications industry
Exports, Latin America, tariff protection/competitive export financing, costs, offset benefits, etc., 12:7-8, 20-3
External affairs policy affecting, 12:24-5
International situation, new world information and communication order, 12:12-3
Rio de Janeiro November 1981 conference, 12:10
See also Radio
See also Brazil; Colombia; Latin America; Mexico; Venezuela; West Indies/Caribbean

Communism, *see* El Salvador; Guatemala; West Indies/Caribbean

Conference on International Economic Co-operation (CIEC), *see* North-south relations, disparities, etc.

Connor, Mr. R.J. (Regional Director, Sales and Services, Pacific and Latin America, CP Air)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 5:28-46

Corporations, multinational, *see* Chile; Developing countries; Latin America—Economic conditions; Mexico; Trade—World product mandate

Costa Rica
Socio-economic/political development, 5:63-4; 11:18; 24:5-8, 23, 37
Terrorist incidents, 24:8, 14-5
See also External aid; Nicaragua—Literacy program

Credit and credit cards, *see* Latin America

Crosbie, Hon. John C. (PC—St. John's West)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 21:19-25; 23:19-21

Cuba
CIDA/NGO's aid programs, cutbacks, involvement in Angola affecting, 2:90; 6:53
Export Development Corporation loans, 4:44-5
External affairs policy, Latin America and West Indies/Caribbean, 16:61-2; 20:39
External aid policy, Central America and West Indies/Caribbean, Nassau meeting discussing, 12:91-2, 108
Human rights violations, 10:51
National identity, 12:55-7
Nationalization policy, Canadian companies, effects, 15:5-7; 16:63
Press/media, foreign, censorship, 12:43
Roman Catholic Church, 8:25
Socio-economic/political development, 2:7; 5:55; 6:6, 81-2, 90
Soviet Union relationship, influence, etc., 16:52-63
Sugar industry, 6:40
Tourist industry, 6:36; 12:42
United States military intervention, Soviet military intervention in Poland affecting, 16:52-4
See also Angola; Canadian Association of Latin America and the Caribbean; El Salvador; External affairs policy; Grenada; Immigration; Mexico; Nicaragua—Literacy program—Socio-economic; Trade; United States—External affairs policy; West Indies/Caribbean—Commonwealth Caribbean—United States

Curlook, Dr. Walter (President, INCO Metals Company)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 13:5-28, 35-44

Curran, Mr. A. (Assistant Deputy Minister (Space Program), Communications Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 12:11-2, 18-23

Customs tariff, *see* Communications/telecommunications industry; Trade—Latin America

DRIPP, *see* Développement Régional Intégré de Petit-Goâve à Petit-Trou-de-Nippe

Dawson, Mr. David (President, INCO ElectroEnergy Corporation)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 13:29-34, 40-2

Defence, *see* Guyana; West Indies/Caribbean—Commonwealth Caribbean

de Souza, Mr. C.P. (Vice President and General Manager, Latin America and Caribbean, Royal Bank of Canada)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 7:5-34

Developing countries (third world)
Atomic energy, safeguards, 10:18-9
Children, multinational food corporations infant formula, Canada position, 9:19
Health services, 17:30-1
Newly industrialized countries
Export Development Corporation assistance, credit-worthiness factor, 4:34
See also External aid; West Indies/Caribbean—Commonwealth Caribbean, Britain
Research and development, 6:23
Tourist industry, socio-economic effects, 5:16-7
See also Barbados; Bata Limited; External affairs policy; External aid; Latin America; North-south relations, disparities, etc.; Oil and oil products; Trade; West Indies/Caribbean

Développement Régional Intégré de Petit-Goâve à Petit-Trou-de-Nippe, *see* Haiti

Diplomatic service, foreign service officers, generalist education approach, 5:56-7

Discrimination/racism, *see* Immigrants—West Indies/Caribbean; West Indies/Caribbean

Domestics, *see* Labour force—Offshore/foreign

Dominican Republic
Canada embassy, 12:30, 34
Canadian Hunger Foundation projects, 12:30-1, 54
CIDA/NGO's aid programs, 12:30-1
Oil exploration, Canada Superior Oil Co. assistance, 12:30
Tourist industry, 12:41
See also Atomic energy—CANDU reactors; Falconbridge Nickel Mines Ltd.; Missionary services; Royal Bank of Canada; Trade

Donnelly, Mr. James (President, Atomic Energy of Canada Limited)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 10:10-33

Dosman, Dr. Edgar (Associate Professor of Political Science, York University)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 5:59-60, 63-77; 25:11-20, 23-9, 32

Double taxation, *see* Income tax

Drug mafia, *see* Bolivia; Colombia; Peru

Duclos, Mr. Louis (L—Montmorency; Parliamentary Secretary to Minister of External Affairs)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 5:71-3, 77; 6:58-62; 8:41-2; 9:30, 35

Dufresne, Mr. Bernard (Co-Director, Social Affairs Office, Canadian Conference of Catholic Bishops)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 8:15-7, 26-7, 33-4; 9:15-8, 31

Dupras, Mr. Maurice (L—Labelle; Chairman)
Argentina, Ottawa embassy, *Argentina and terrorism* film, Subcommittee members attending, 10:61-2, 65
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:8, 65, 76-8; 3:12, 25-6; 4:23-4, 38-9, 42, 45, 49; 5:13-4, 18, 23-4, 30, 41, 44-5; 6:23-4, 34-5, 77; 7:10-1, 14-5; 8:32-5; 9:31, 34-6; 10:8-9, 13, 45, 61-6; 11:13-4, 38; 12:15, 18, 42, 85-6, 99; 13:18, 24, 34-5; 14:17, 44-5; 15:5-6; 16:6-8, 21-6, 47-9, 54-9, 66-7; 17:4-6, 32; 18:7-8, 17-8; 19:13-4; 20:4, 16-21; 21:10-2, 18, 38, 45-7, 53; 23:11, 18; 24:11-4, 48-50; 25:8, 12-3; 26:4, 7-9, 13, 20-1, 28; 27:5, 13-7; 28:4-5, 11-3, 20
Election as Chairman, 1:8
Organization meeting, 1:8-11

ECLA, *see* Economic Commission for Latin America

EDC, *see* Export Development Corporation

EXMIBAL, *see* Exploraciones y Explotaciones Mineras Izabal, S.A.

Eastern Europe, *see* Latin America—Export Development Corporation

Economic Commission for Latin America (ECLA), Canada membership/observer status, 4:21; 6:71, 88-9

Economic conditions
New international economic order, *see* North-south relations, disparities, etc.; West Indies/Caribbean—Economic conditions
See also Andean Pact countries; Argentina; Chile; Jamaica; Latin America; Trade—Latin America; West Indies/Caribbean

Ecuador
Canada embassy, established, 1:17; 2:25, 41-2

Ecuador—*Cont.*
Peru, border dispute, 2:7
See also Andean Pact countries; Trade; Universities and colleges

Edelstein, Ms. Verona (Director, United Nations Social and Humanitarian Affairs Division, United Nations Affairs Bureau, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:27; 2:74, 79

Electricity, hydroelectric, *see* Brazil; Paraguay

El Salvador
Britain relations, 21:23
CIDA/NGO's aid programs, 2:113-4
Junta/paramilitary organizations, U.S./Soviet bloc military assistance, human rights violations, U.N. condemning, Canada position, etc., 1:18, 40-3; 2:62-3, 66-9; 5:54-6, 59-67, 75-6; 6:42-3, 48, 57-8, 61-2; 8:27-9; 9:11, 14-6, 21, 32-7; 11:18, 21-3; 12:46, 51-2; 16:53-4, 59; 18:5-6, 10-4; 19:13; 20:25, 38-9; 24:20, 55
Archbishop Oscar Romero Mar. 24/80 assassination, 8:10, 28-30; 20:18; 21:44; 23:11-2
Assassinations, missing persons, 23:11, 14, 28-30, 34; 24:14, 33-4
Commonwealth Caribbean position, 6:56-7
Communism *vs* democracy struggle, 14:24-5, 32-4; 15:13; 16:60; 21:21-2, 38, 55-6; 23:20-1; 24:12
Cuba position, 16:54; 24:43
Guerilla activities, command post, 23:13-4; 24:17-8, 55-6
Information flow reliability, official/public variances, 8:21-4, 30-1; 9:38; 20:8, 14-5, 18-21, 24, 35-41; 21:42-3
Land reform, 23:10-2, 21-3, 26-7, 31; 26:25
Mexico/Venezuela positions, 6:61-2; 9:27-8; 11:21; 12:52, 107; 18:13-4
Nassau meeting discussing, 12:91, 95-7, 106-7
Orphans, Canada adopting, 20:10, 33-4
Refugees, 5:67, 74-5; 9:39-40; 14:28-9; 20:20; 24:36-7
Green Cross oppression, 23:33-4
Roman Catholic Church position, 8:10, 18-21, 25-6, 30-1, 36-8; 21:39; 23:24, 32-3
Settlement, negotiations, U.S. involvement, 23:17-8, 23-4, 29-30
Mar. 28/82 elections, Canada observer role, electoral process/results, etc., 14:20, 23-4, 32-3; 15:21-3, 31-4; 18:7-8, 11-23; 21:6-19, 23-4, 28-35, 39-42, 47-9, 53-6; 24:5, 8-10, 56
Armed forces position, 23:9-10, 15-6, 29, 34-5
Christian Democrats (Duarte)/ARENA (D'Aubuisson), coalition government, etc., 18:7-17; 20:8-9, 13, 29-30; 21:14-6, 21, 41-2; 23:8-11, 26-7; 24:12-4
General Garcia position, 23:16
Guerilla violence continuing, 23:16-7
Industrial production, 24:9, 32
International observers, 20:4-6, 11, 16, 22, 42-3; 21:5-6, 11, 17-20, 25-7, 35-6, 43-50, 53
Land reform, 24:9, 15-7, 27-33
Leftists guerillas, participation/disruption, 18:11, 14-6, 20; 20:6, 9, 13-8, 25-7, 32-4; 21:21-3, 28, 34-5, 38, 42, 48, 54-5; 24:38-9
Political parties, candidatures/campaigns, 20:8-9, 12-8, 27-30; 21:6-7, 11-4, 27-8, 36-8, 43-5, 50-3; 24:38-9, 56
Subcommittee interim report, recommendations, etc., 20:11-21, 24, 31-2, 35-9; 21:13, 16-7, 41-2, 45-6, 50
Validity/invalidity, 20:5-6, 9-12, 15-6, 23-4, 29-32; 36-7, 41; 21:6-10, 16, 20-3, 26-7, 30, 37, 41, 56; 24:39, 48-9
Voting statistics inflated, 23:11-4
Wenman/Stevens observers, report, etc., 20:5-27, 31-2, 36-7, 40-3; 20A:1-25; 21:50
Zimbabwe elections comparisons, 20:21-6; 21:8, 20, 46-50
Socio-economic development, economic reform program, 18:6-8; 20:34; 21:17, 44

El Salvador—*Cont.*
Subcommittee visiting, 14:36-7; 15:18-23, 30
United States
Assistance, 24:28-30
See also above Junta/paramilitary organizations
See also External aid; Honduras; Immigration; Nicaragua—And El Salvador

El Salvador Human Rights Commission
Operations, 23:32
See also Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Embassies and consulates
Foreign, in Canada, *see* Argentina
See also Central America; Dominican Republic; Ecuador; Guatemala; Latin America; West Indies/Caribbean

Emigration, 3:12
See also Latin America; Universities and colleges—Latin America; West Indies/Caribbean

Employment and Immigration Commission/Department, *see* North-south relations, disparities, etc.; Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Energy policy, *see* Mexico

Energy resources, *see* Shipping

Escobar, Mr. Ivan (Human Rights Commission of El Salvador)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 23:28-35

Espionage, *see* Satellites

Europe
European Parliament, external affairs policy, Latin America, 9:38-9
See also Eastern Europe

European Economic Community (Common Market), *see* West Indies/Caribbean—Commonwealth Caribbean, Britain

Exhibits, 2:4; 9:3-4; 10:6-7; 12:3-4

Exploraciones y Explotaciones Mineras Izabal, S.A. (EXMIBAL), *see* INCO Ltd.; Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Export Development Corporation
"Canada account" loans, 4:50-1
Loans, income/funding, lines of credit, etc., 4:39, 45-8; 15:19-20
See also Cuba; INCO Ltd.; Jamaica; Latin America
Objectives, providing insurance/financial aid to Canadian exporters, job creation, etc., 4:29-32, 36, 42, 49; 11:28-9
See also Atomic energy; Banks and banking; Canadian International Development Agency; Developing countries; Industry, Trade and Commerce Department; Inter-American Development Bank; International Bank for Reconstruction and Development; International Monetary Fund; Latin America; Latin American Economic System; Organizations/individuals appearing and briefs submitted; Pan-American Railway Congress Association; Trade—Latin America; West Indies/Caribbean

Exports
Financing, international agreement, 4:48-9
See also Communications/telecommunications industry
Latin America and West Indies/Caribbean, 2:29-30; 4:8; 11:7-9
Agricultural products, 4:22
Manufactured goods, 4:22-3; 6:74; 11:7-8
Natural resources, 4:22-3

Exports—*Cont.*
Latin America and West Indies/Caribbean—*Cont.*
Products, preferable, 26:15
See also Babcock & Wilcox Canada Ltd.; Communications/telecommunications industry
Program for export market development (PEMD), 2:31, 40-1; 4:8
Promotion programs, credit terms (credit-mixte program), foreign governments, Canadian firms matching, 2:31; 4:33-4, 46-7
CALAC position, 11:28-9
See also Communications/telecommunications industry; Fisheries; Grain; Latin America; Trade; Trade Fairs and Missions Program; West Indies/Caribbean

External affairs, Canadians detained in foreign prisons, *see* Argentina; Latin America; Peru; United Nations; West Indies/Caribbean

External Affairs Department
Industry, Trade and Commerce Department relationship, 4:16-7
See also Organizations/individuals appearing and briefs submitted

External affairs policy
Brazil, 2:19-20; 12:39
Central America, 1:24; 2:62-3, 86; 6:57; 15:5, 9-10, 15, 18, 22-5; 22A:1-77
Chile, 2:21
Cuba, U.S. external affairs policy affecting, etc., 6:52-3; 12:36, 59; 15:15-6, 22; 16:62-3
Developing countries, 12:31-2; 26:27-8
Press/media affecting, 9:38-9
Strategy for 1980s, 6:33-4
Haiti, 16:15-7
Latin America, 1:15-7, 22-3; 2:11-2; 5:48-9, 53, 60, 65-6, 69; 8:9-10, 17; 9:15-8; 12:27, 48-9; 20:7-8; 22A:1-77; 25:9-12, 21
Amnesty International influencing, 10:47-8
And West Indies/Caribbean, cabinet decision before Subcommittee report, 13:4-5
Falkland Island crisis, effects, 25:21
Historical background, Ogelsby *Gringos from the far north* references, 2:8-11, 80
Political affinities, 2:24
United States external affairs policy affecting, 5:53; 9:15-6, 22-3; 12:27
Universities role, 12:61-2, 65-6
1970 policy review, 2:80
Mexico, 1:22-3; 2:17-8
Paraguay, 2:22
Reviews, effects, 6:30-1, 39
Uruguay, 2:21
West Indies/Caribbean, 1:23; 2:14; 5:60, 65-6, 69; 6:10, 39; 15:18; 20:7-8
Commonwealth Caribbean, 2:9, 12; 6:25, 29-34, 43, 46-9, 62-3; 12:27; 22A:78-328
"Pluralism" concept, 6:51-6, 60
Lack, 6:29
Political affinities, 2:24
United States external affairs policy affecting, 6:52-3, 58-9
Universities role, 12:61-2, 65-6
See also Canadian International Development Agency; Communications/telecommunications industry; Organization of American States; United States

External aid
Barbados, 1:38; 2:75-6
Central America, 24:6, 10-1, 23-4
Funds, disbursal, 24:24-5
Concentrating on few or poorest countries, 6:26-7
Costa Rica, 24:37-8
Developing countries, political status affecting, 6:23-4, 41; 8:39

External aid—*Cont.*
El Salvador
Human rights violations affecting, etc., 9:30; 14:34-5; 20:9-10, 33-4; 23:32; 24:16-7, 20-1
See also below Nicaragua
Guatemala, human rights violations affecting, 9:30-1; 19:17-8
Haiti, 6:10-1; 12:30-1; 16:14-7
Human rights policies of recipient countries affecting, 2:109-10; 9:17, 25, 30-1; 11:39-40; 12:34-5
Review committee evaluating, 9:31
International situation, socio-economic/political effects, 2:93-5
Jamaica, 1:23-6
Latin America, 1:23; 2:84; 12:49
Canadian Hunger Foundation/CUSO projects, 12:53-4
Non-government organizations involvement, 15:27-9
Political/economic conditions affecting, 6:79-80
Royal Bank of Canada assistance, 7:9
Least developed countries, future dependencies, variables affecting, 2:94-5
Middle-income countries, future dependencies, variables affecting, 2:94-5
Newly industrialized countries, future dependencies, variables affecting, 2:93-5
Nicaragua, 24:6-7, 26-7
And El Salvador, comparison, 24:48-9
Official development assistance program, expenditures, increasing to 0.57% of GNP by 1985, North-South Relations (Special) Committee recommendation, 2:92-3
Policy, public awareness, 6:31
Technological expertise, 15:19-21, 28
Tied aid, *see below* West Indies/Caribbean, Commonwealth Caribbean
Trinidad and Tobago, 2:75-6; 16:14
West Indies/Caribbean, 1:23; 2:85; 12:92-3, 100, 104
Commonwealth Caribbean, tied aid, etc., 6:27, 40, 43-5, 50-2, 67; 12:60, 83, 88, 94, 104; 15:24
Human rights policies affecting, 6:51-2
Nassau meeting affecting, 12:92
Royal Bank of Canada assistance, 7:9
See also Canadian International Development Agency; Cuba; United States

Falconbridge Nickel Mines Ltd. (Toronto), Dominican Republic operations, 12:30, 39

Falkland Island, Apr. 2/82 invasion by Argentina, Latin American countries, positions, 24:39-41; 25:12-4, 18, 24; 26:10; 28:13-4
United States-Argentina relations, 26:10
See also External affairs policy—Latin America; Organization of American States—Defence mandate

Farm labour, offshore/foreign, temporary/seasonal Caribbean/Mexican workers, etc., 3:6-7, 12-5, 23-4; 6:84

Farm machinery and equipment, *see* Trade—Latin America

Federal-provincial relations, *see* Immigration—Policy

Fisheries
Exports, 4:9
See also Brazil; Latin America; Law of the Sea Conference

Flis, Mr. Jesse (L—Parkdale-High Park)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 14:17, 34-7, 57; 16:15-20; 17:23-30, 34
Subcommittee, interim report, concurrence, M., 14:14

Food aid, Latin America and West Indies/Caribbean, 2:105

Footwear industry
Imports, quotas, tariff protection, 14:50-1
See also Bata Limited

Forest industry, *see* Brazil; Haiti; Honduras; Peru

Forrestall, Mr. J.M. (PC—Dartmouth-Halifax East)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:13, 37-9; 2:50-2, 71-6, 96-9, 109; 4:24-5; 10:26-7, 65; 11:26-8; 12:10-1, 15
Organization meeting, 1:10-1
Subcommittee, staff, Ms., 1:10-1

Foster, Dr. John (Chairperson, Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 9:6-10, 13-5, 18-40

Fournier, Mr. J.T. (Senior Assistant Deputy Minister (Policy), Communications Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 12:6-11, 14-7, 20-5

Gagnon, Mr. Jacques (Senior Executive Vice President, Alcan Aluminium Company of Canada)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 16:42-51

Gas pipeline, *see* Soviet Union

Gautrin, Mr. Henri (Chairman of the CALAC Board of Governors, Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Chief Executive Officer, *A. Janin & Cie Ltee Montreal)*
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 11:13, 24-32, 36-41

Gimaïel, Mr. Pierre (L—Lac-St.-Jean)
Organization meeting, 1:8

Gorham, Mr. R.V. (Assistant Under Secretary, Latin American and Caribbean Affairs Bureau, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:31; 2:6-12, 24-7, 56-69, 72-80; 12:83-109; 15:4-11, 14-20, 23-34

Grain, exports
Brazil, 2:44; 4:9
Latin America, 4:9, 22

Grenada, political development, Cuba involvement, human rights policy, CIDA aid programs, etc., 1:37; 2:8; 6:15, 43, 52-6
Nassau meeting discussing, 12:96

Grier, Mr. David (Assistant General Manager and Chief Adviser, Public Affairs Planning, Royal Bank of Canada)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 7:17-8, 24-30

Grondin, Mr. Gilles (Deputy Director and Head, Assistance to Canadians Abroad, Consular Services Bureau, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:77-8

Gross National Product (GNP), *see* External aid—Official development assistance program; Latin America—Economic conditions

Guatemala
Canada embassy, establishing, 19:16-7
Canada missionary Raoul-Joseph Léger death, 19:12, 17
Indians, 19:20-1
Inter-American Development Bank loan, Canada position, 15:11

Guatemala—*Cont.*
Political instability, human rights violations, Canada position, etc., 1:18; 2:62-7; 5:63-4; 6:43, 58; 8:10; 9:11-3, 16-7, 21, 32, 37-8; 10:41-2; 11:18; 13:22-4, 27-8, 37; 24:22
Commonwealth Caribbean position, 6:56-7
Communism, 19:11-4
Historical background, 19:6-14
Mexico position, 9:28
Nassau meeting discussing, 12:91, 96, 106-7
Political prisoners, Father Pellecer, 10:55
Roman Catholic Church position, 8:26-7; 19:22
United States military aid, 19:14-5
Mar. 23/82 coup, General Rios Montt ousting General Lucas Garcia, 19:6, 12-7
Socio-economic/political development, 13:41-2; 19:9-12, 17-20
See also Belize; External aid; Honduras; INCO Ltd.; Mexico; United States—External affairs policy

Guedon, Miss Marie-Chantal (Group Affairs Secretary (Francophone Branch), Amnesty International, Canadian Section)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 10:40-1

Gulf of Mexico, *see* Latin America—Oil

Guyana
Canada military training assistance, 2:70-1
Human rights violation, 27:5
Press/media, government controlling, Canada withholding sale of newsprint, 12:36
Socio-economic/political development, 6:43; 15:22, 25-6
University of Guyana, CIDA assistance, 12:65, 72
See also Immigration; Royal Bank of Canada; Venezuela

Haiti
CIDA assistance, human rights violations affecting, etc., 2:100; 6:11-3, 22, 59-60; 9:31, 37; 16:30-2
W5 Jan. 17/82 program allegations, 16:6-8, 15-6, 19, 23-4; 17:23-5
CIDA assistance, $21 million DRIPP project suspension, accountability, etc., 16:5-13, 16-22, 25-30; 17:4-14, 18-28, 32
Auditor General auditing, 17:18
Forest industry, reforestation program, CIDA assistance, 15:7-9; 16:17; 17:32-5
Health services, 16:31-2; 17:30-2
Non-government organizations involvement, 16:30-2
Socio-economic/political development, 6:10-2; 15:7-8, 26-8; 16:14-5
Tourist industry, 6:18-9
See also External affairs policy; External aid; Immigration; Missionary services; Trade

Harbron, Mr. John D. (Journalist, Thomson Newspapers Ltd.)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 12:26-60

Harquail, Mr. Maurice (L—Restigouche; Parliamentary Secretary to Minister of Regional Economic Expansion)
Organization meeting, 1:9

Health services, *see* Developing countries; Haiti

Heap, Mr. Dan (NDP—Spadina)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 14:25-7, 30-1, 35-6, 39

Hector, Dr. Cary (Chairman, Department of Political Science, University of Quebec (Montreal))
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 6:6-24

Hill, Mrs. Sue (Co-ordinator for Argentina/Chile (Anglophone Branch), Amnesty International, Canadian Section)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 10:34-6, 39-60; 27:5-7, 15-23, 26

Honduras
El Salvador refugees, 14:19-31, 38
Forest industry, CIDA assistance, 2:100; 14:38
Guatemala refugees, 14:28
Human rights violations, political prisoners, 14:19-23, 31
Nicaragua refugees, Miskito Indians, 14:38-9; 20:7, 35; 24:56-7
Political development, November 1981 election, 24:5-6
See also Belize

Housing, *see* Latin America

Hudecki, Mr. Stan (L—Hamilton West)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:39-40; 2:105-6; 5:24-6, 51-2, 66-9; 6:82-4; 8:30-2; 14:52-6; 16:31-2, 61-2; 17:30-2; 20:42; 21:38-41; 24:33-8; 25:28-30; 26:14-8, 29-30; 27:22-4; 28:19

Human rights
Public awareness, educational programs, 9:18-22
World conditions, non-government organizations affecting, 2:110-1
See also Amnesty International; Argentina; Atomic energy—CANDU reactors; Bolivia; Brazil; Central America; Chile; Colombia; Cuba; El Salvador; External aid—Policy—West Indies/Caribbean; Grenada; Guatemala; Guyana; Haiti; Honduras; Latin America; Nicaragua; Paraguay; Peru; United States; Uruguay; Venezuela; West Indies/Caribbean

Hunnings, Mr. Glenn (Assistant Vice President, Public Affairs, CP Air)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 5:32-4, 37-9, 44-5

IDRC, *see* International Development Research Centre

IMF, *see* International Monetary Fund

Immigrants, Latin America and West Indies/Caribbean
Discrimination, 3:17-9; 6:28, 45
Settlement/adaptation program, 3:16-8, 22
Settlement, lower unemployment areas, incentives, 3:21-2
See also Labour force; Visitors

Immigration
Argentina, refugees, political prisoners with Canadian visas, etc., 3:6, 19-21, 27-8
Central America, refugees, 3:10; 10:49-50
Chile, refugees, 3:5-6, 10; 10:50
Cuba, refugees, 3:11
El Salvador, refugees, 3:6, 11; 14:26-8, 35-7
Guyana, 3:56; 6:21
Haiti, refugees, 3:6, 11; 6:59-60
Immigration officers abroad, 3:28-9
Latin America, 3:4-6
Applications, 3:30
Refugees, 3:10; 10:49-50; 14:26-7, 35-6
Levels, quotas, consultation with provinces, 3:22-3, 28-9
Paraguay, refugees, 3:6
Policy, federal-provincial agreements, 3:22, 29-30
Refugees, quota, policy, etc., 3:6, 10-1; 9:39-40
Uruguay, refugees, 3:6
West Indies/Caribbean, 3:4-6, 12-3; 5:12-3; 6:8, 21
Applications, 3:30
Commonwealth Caribbean, 6:27-8, 45, 66
Family reunification *vs* independents, 3:8-10, 30
Refugees, 3:10
See also Latin America

Imports
Latin America and West Indies/Caribbean, 2:29-30, 50-1; 6:74
See also Footwear industry; Oil and oil products; Trade

INCO Ltd. (Toronto)
Corporate structure, 13:5-7
Export Development Corporation loans, 13:18, 43
Exports, Mexico, Brazil, 13:21-2
Indonesia operations, 13:7, 39
Latin America and West Indies/Caribbean operations, 13:5-7, 29-35
Guatemala, EXMIBAL operations, socio-economic developments, benefits, etc., 2:15; 8:33; 9:22; 13:5-19, 24-7, 36-43
Guatemala, political instability, effects, 13:38-9; 19:9
Sudbuy, Ont. and Thompson, Man. ore bodies, development, 13:5-8, 20, 36, 44
See also Law of the Sea Conference; Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Income, distribution, *see* Brazil—Wages; Latin America—Wages

Income tax, double taxation, avoidance, agreements and conventions with Latin America and West Indies/Caribbean, 11:10, 26-7; 26:14-5

India, *see* Visitors

Indians, *see* Latin America—Minorities; Panama

Indonesia, *see* INCO Ltd.

Industrial co-operation programs, *see* Canadian International Development Agency

Industrial relations, *see* Brazil

Industrial strategy, *see* Brazil

Industry
Large/small, marketing differences, 26:17-8
See also Andean Community; Trade—Latin America, Strengthening—West Indies/Caribbean, Strengthening

Industry, Trade and Commerce Department
Export Development Corporation relationship, 4:40
See also Canadian International Development Agency; External Affairs Department; Organizations/individuals appearing and briefs submitted; Trade—Latin America

Inflation, *see* Argentina; Chile; Latin America—Economic conditions; Trade—Latin America, Economic conditions; West Indies/Caribbean—Economic conditions

Inter-American Committee for the Alliance of Progress, *see* Latin America—Balance of payments

Inter-American Council for Commerce and Production (CICYP), promoting private sector in Latin America, Canada participation, 11:11-2

Inter-American Development Bank (IDB)
Canada membership/observer status, 2:22; 4:20-2; 12:32, 53, 89
Export Development Corporation involvement, co-ordinating financial arrangements, 4:40-1
See also Guatemala; Nicaragua

Inter-American Indian Institute (IAII), Canada membership/observer status, 4:21

Inter-American Institute for Co-operation in Agriculture (IICA), Canada membership/observer status, 4:21

Inter-American System, Pan-American/Inter-American regional organizations, 2:8; 2A:3-4
Latin America countries, membership, 4:20-1
See also Economic Commission for Latin America; Inter-American Development Bank; Inter-American Indian Institute; Inter-

Inter-American System,...—*Cont.*
See also—*Cont.*
American Institute for Co-operation in Agriculture; Inter-American Telecommunications Conference; Latin American Economic System; Pan-American Health Organization; Pan-American Institute of Geography and History; Pan-American Railway Congress Association; Postal Unions of the Americas and Spain

Inter-American Telecommunications Conference (CITEL), Canada membership/observer status, 2:22; 4:21; 12:6-7, 14-5

Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America, 8:38-40
Membership, 9:6-7
See also Latin America; Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Interdepartmental committee on economic relations with developing countries, *see* Canadian International Development Agency

Interest rates, *see* Trade—Latin America

International Association of Criminologists, *see* Amnesty International

International Bank for Reconstruction and Development (World Bank)
Export Development Corporation relationship, 4:40
See also Canadian International Development Agency—Aid programs; Latin America; West Indies/Caribbean

International Commission of Jurists, *see* Amnesty International

International conferences, *see* Communications/telecommunications industry; Conference on International Economic Co-operation; Law of the Sea Conference; United States; West Indies/Caribbean—United States

International Development Research Centre (IDRC), *see* Brazil—Fisheries; Latin America; Universities and colleges; West Indies/Caribbean

International Monetary Fund (IMF)
Export Development Corporation relationship, 4:40
See also Canadian International Development Agency—Aid programs; Jamaica; Latin America; West Indies/Caribbean

Investment, Canadian, outside Canada
Brazil, Brascan, 4:18-9; 5:51
Latin America and West Indies/Caribbean, encouraging, employment benefits, etc., 4:18-9; 7:7; 8:8-9; 11:7-10, 15, 20, 24-6, 31-6; 16:33
Commonwealth Caribbean, political support, etc., 6:25-8, 44-5
Criteria (socio-economic/political stability), 11:29-33
Revenues, 11:37-8, 41
Tax measures, 11:26-7

Investment, foreign
Latin America and West Indies/Caribbean, 2:57; 5:47-9
Private sector loans, 7:30

Israel, *see* Atomic energy—CANDU reactors

Jamaica
Economic conditions, balance of payments, CIDA/Export Development Corporation loans, IMF/Royal Bank of Canada involvement, etc., 2:92, 96; 4:43-4; 7:19, 23; 11:32-3; 14:44-8
Social-political development, Manley/Seaga comparisons, 6:16, 33, 43, 47-8, 55-7; 7:8; 14:46-7
Tourist industry, 12:41
See also External aid

Janssen, Mr. J. Gerard (Senior International Executive for Latin America, Bata Limited)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 14:45, 52-4

Japan, *see* Shipping; Trade—Latin America

Jewett, Miss Pauline (NDP—New Westminster-Coquitlam)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 3:27-30; 4:26-8, 35-8, 48-9; 5:21-3, 33-6, 55-7, 63-6, 76-7; 6:32-4, 56-8, 78-81, 88-9; 8:21-3; 10:27-30, 58-60; 11:24-6; 13:4-5, 24-7, 43-4; 20:27-31; 24:20-5, 52-4; 25:16-20
Organization meeting, 1:10

Jones, Mr. John (Co-ordinator for the Northern Andean Region, Amnesty International)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 27:10-25

Juneau, Mr. J.P. (Deputy Director, Latin American Division, Latin American and Caribbean Affairs Bureau, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:21-2

Justice, Administration of, *see* Latin America

LAFTA, *see* Latin American Free Trade Area

Labour force
Immigrants, West Indies/Caribbean, 3:30; 6:84-5
Offshore/foreign
Domestics, entering Canada *via* Canadians of Caribbean origin, 3:15-6
Domestics, West Indies/Caribbean, employment authorizations, 3:24-6
See also Farm labour

Labour unions, *see* Chile

Laine, Mr. H.A. (President, Exploraciones y Explotaciones Mineras Izabal, S.A. (EXMIBAL))
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 13:25-6, 37-8

Larose, Mrs. Gail (Acting Director, International Relations Division, Association of Universities and Colleges of Canada)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 12:69-71

Latin America
Agricultural development, Canada encouraging, 6:23; 7A:4-5; 15:28-30; 26:15-7
Canadian universities assistance, 12:67-8
Co-operatives, 26:25
Royal Bank of Canada assistance, 7:21-2
Airlines, CP Air maintenance services/pilot training, 5:30
Arms procurement, international relations, implications, 25:20, 32
Atomic energy, 10:12
Atomic weapons, countries developing, 25:19-20
Balance of payments, 6:72-4
CIDA assistance, 2:91-2
Inter-American Committee for the Alliance of Progress (1960s) assistance, 6:76-8, 92; 9:34
World Bank/IMF positions, Royal Bank of Canada assistance, 7:22-4; 8:8
Canada embassies, information officers, political reporting, 10:58-60
Canada embassies, staff, 2:8, 24-5; 2A:1
Canadians detained, prisoner exchange agreements, 3:15
CIDA
Development assistance, eligibility criteria, etc., 2:43, 81-9, 99, 112; 5:70; 12:66; 17:28-30
Air Canada transportation services, 5:14
Bilateral expenditures, 7A:2

Latin America—*Cont.*
CIDA—*Cont.*
Development assistance, eligibility criteria, etc.—*Cont.*
Cost overruns, 2:102-4; 7A:3
Effectiveness, reviewing, cutbacks, etc., 2:86-8, 102-3
Rural development, 26:24-5
See also above Balance of payments and *see also below* Communications/telecommunications industry
Communications/telecommunications industry
Canada technical assistance, CIDA funds, 12:8-9, 13-4, 23
See also below Culture and arts policy; Human rights policies
Credit and credit cards, Visa (Chargex), 7:11
Cultural exchanges with Canada, CALAC involvement, 11:13-4
Culture and arts policy, communications/telecommunications industry affecting, 12:10-2
Developing countries, extent of development, 26:22-3
Developing countries, trade relations, 6:89
Economic conditions, 2:7; 5:58; 7:30-1; 25:16-8
Development policies, basing on western development model, effects, 8:8-10, 18, 36; 11:19-20
Development policies, equity, growth rate, external constraints affecting, etc., 6:68-71, 80-1, 85-94; 11:7, 20, 33-4; 25:14-5
Gross National Product, 25:9-10, 31
Inflation, 6:71-2, 82; 7:8-9
International assistance, need, 6:77-8
Multinational corporations affecting, 8:6-9, 17, 32-5, 39
Political volatility, effects, 25:10
See also Trade
Emigration to Canada, reasons, political/economic stability, 3:25-7
Export Development Corporation operations, 4:29, 32-4, 37-40
Credit insurance, 4:30, 36
Credit-worthiness factor, 4:31, 34-5
Eastern Europe comparisons, 4:36-7
Foreign investment insurance, 4:30-1
Loans, 4:7, 30-1
Political/economic conditions affecting, 4:35, 48-50
Exports, commodities, 6:87-8
Fisheries, 2:44
Housing situation, 15:17-9, 27
Human rights policies
Canada position, annual reviews, etc., 1:18-21, 32, 36-7; 2:79; 8:9-10, 17; 9:13-7, 21-2; 10:57; 20:8
Communications/telecommunications industry affecting, 12:23-4
Historical background, 8:5-7
Inter-Church Committee on Human Rights monitoring, 9:7, 10
International diplomatic recognition, effects, 27:18
Political prisoners/prisoners of conscience, torture, long-term imprisonments/"disappearances", etc., 10:37-46, 52-6
Roman Catholic Church position, 8:7-8; 9:8-9
Marxism comparison, 8:26-7
See also Trade and *see also below* Socio-economic/political development
Immigration, policies, 5:68
Industrial development, administrative/managerial assistance, COIA role, etc., 26:4-6, 9, 18-21
Industrial development, Canada assistance, 11:6-10; 26:6-7
Inter-country conflicts, 26:26
International Development Research Centre projects, funding, 12:66
Judicial systems, 5:68
Military governments, rearmament, national security, U.S. role, 25:27-8
Minorities, Indians, 8:15
National security states, military dictatorships, 9:10-1, 16, 25-9
Canada withdrawing diplomatic recognition, 9:32
Non-government organizations, contribution, 26:23-4
Oil industry, exploration, 5:69

Latin America—*Cont.*
Oil, transporting in Gulf of Mexico, U.S. security zones, policy, etc., 25:20, 32
Population growth problems, economic development, effects, 2:104; 7:8
Roman Catholic Church position, 8:29-30
Poverty, conspiracy theories, 25:28-9
Press/media, foreign, censorship, 12:42-3
Press/media, foreign, Toronto *Globe and Mail* bureau, 12:44-5
Prosthetic services, 2:105-6
Roman Catholic Church
Definition, differing interpretations, 8:36-8
High clergy/lower order divisiveness, 8:41-2
Role, 4:17; 8:4-7, 25, 36-8
See also above Human rights policies—Population growth problems
Self-sufficiency programs, effects, 6:89-91
Service industries, Canada involvement, 2:46-7
Socio-economic/political development, 2:7; 5:52, 55-63; 6:74-82, 90; 7:8-9, 31-3; 8:8, 14; 13:40-1
Canadian universities involvement, 12:63-5, 71-2, 80
Human rights policies affecting, 9:9-10
Information lacking, 12:32-3
Internal/external activities, 25:24, 30-1
International assistance, strategy, Canada role, 25:21-2, 31
Nationalism, effects, 25:16
South Africa relations, South Atlantic Treaty Organization, U.S. involvement, 9:27-9
Subcommittee visiting, 8:17, 40-1
Term "Latin", inaccurate, 28:11
Tourist industry, socio-economic effects, 4:25-6; 5:40-1; 12:41, 49
Trade missions in Canada, 4:24-5
Trade organizations, 26:7
Trade, *see above* Developing countries
United States/Canada relations, 26:10
United States relations, 2:8, 60; 19:18
See also above Military governments; South Africa relations
Urban/rural development, 23-4
Wages, income distributions, 7:21
Water projects, 2:105-6; 7A:6
West Indies/Caribbean, socio-economic/political differences, 1:20; 2:6-7, 81-2
World Bank/IMF financial policies, effects, 6:91-3; 7:9
Royal Bank of Canada involvement, 7:18
See also above Balance of payments
See also Air Canada; Alcan Aluminium Ltd.; Amnesty International; Atomic energy—CANDU reactors; Bank of Nova Scotia; Banks and banking; CP Air; Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Canadian Imperial Bank of Commerce; Cuba; Europe; Exports; External affairs policy; External aid; Food aid; Grain; Immigrants; Immigration; Imports; INCO Ltd.; Inter-American Council for Commerce and Production; Inter-American System; Investment, Canadian; Investment, foreign; Oil and oil products; Radio; Radio Canada International; Royal Bank of Canada; Satellites; Shipping; Tourist industry; United States; Universities and colleges; Visitors

Latin American Economic System (SELA)
Canada membership/observer status, 4:21
Export Development Corporation involvement, 4:41

Latin American Free Trade Area (LAFTA), role, 26:21

Law of the Sea Conference
Caracas 1981 meeting, U.S. position, 6:84
Seabed resources, mining, nodules, etc., INCO Ltd. policy, 13:20-1, 35-6, 44

Law of the Sea Conference—*Cont.*
200-mile economic/fishing zones, *see* West Indies/Caribbean—Economic conditions

Leeward Islands Air Transport Ltd. (LIAT), Air Canada/CIDA assistance, 5:21

Lévesque, Mr. Jacques (Political Science Professor, University of Quebec (Montreal))
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 16:52-66

Levitt, Dr. Kari (Economics Professor, McGill University)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 6:42-67

Lovell, Dr. W. George (Geography Professor, Queen's University)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 19:6-23

Lubbock, Mr. Michael (Founding Member of CALA)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 26:4-31

Lumley, Hon. Ed (L—Stormont-Dundas; Minister of State for Trade)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:28-55

MacDonald, Hon. Flora (PC—Kingston and the Islands)
Argentina, Ottawa embassy, *Argentina and terrorism* film, Subcommittee members attending, 10:64
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:13, 21-4; 2:12, 23-7, 34-6, 56-8, 106-9; 3:8-11, 25; 4:15-7, 43-5; 5:10-3, 26, 42-4, 60-3; 6:13-6, 26, 29-31, 62-5, 84-8; 9:18-22; 10:13-6, 26, 32-3, 48-51, 64-7; 11:14-6, 32-4; 12:87-90, 102-4; 13:17, 21-3, 42-3; 14:28-30, 36-9, 45-8; 15:7-9, 13; 16:9-12, 28-31, 39, 45-7; 17:6-12, 32-3; 20:21-7; 21:13-5, 43-5; 23:24-7, 33; 24:25-31; 25:20-4, 32-3; 27:21-2
Organization meeting, 1:11
Points of order
Exhibit, filing with Clerk, M., 2:33
Reports to Committee, third, M., 19:4
Witnesses, appearance before Subcommittee, requesting, M., 10:65-7
Subcommittee, travel, 27:21-2

MacGuigan, Hon. Mark (L—Windsor-Walkerville; Secretary of State for External Affairs)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:14-43

MacKay, Hon. Elmer (PC—Central Nova)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 16:49-50

Maione, Mr. Romeo (Director General, Non-Governmental Organizations Division, Canadian International Development Agency)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:106

Majano, Colonel Adolfo A. (Ex-member, El Salvador ruling junta)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 18:5-23; 23:7-27

Malone, Mr. A. (Director, Caribbean Division, Latin American and Caribbean Affairs Bureau)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 15:8, 20-1, 26, 29-30, 33-4

Manufacturing industry, *see* Central America; Exports—Latin America

Martin, Mr. François (Director General (Francophone Branch), Amnesty International, Canadian Section)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 10:36-7, 46-50, 59-60

Martinez, Mr. Ricardo (Human Rights Commission of El Salvador)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 23:30, 33-4

Marxism, *see* Latin America—Human rights policies, Roman Catholic Church position

Marxist-Leninist movement, *see* Central America—Socio-economic

Massé, Mr. Marcel (President, Canadian International Development Agency)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:81-105, 108-15; 17:4-9, 12-5, 18-21, 24-5, 28-34

McLean, Mr. Walter (PC—Waterloo)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:40-3; 2:53, 66-71, 112-5; 4:25; 5:73-5; 7:25-9; 8:38-40; 9:36-9; 10:30-2, 55, 64; 11:21, 39-41; 12:23-4, 51-3; 13:38-40; 15:21-2; 16:62-3; 19:21-2; 20:35-8, 41; 21:41-3; 23:23-4; 24:38-43; 28:15-9

Media, *see* Press

Merchant marine, *see* Brazil

Mexico
Atomic energy, 10:12
Communications/telecommunications industry, Canada technical assistance, 12:6-9, 14
Corporations, multinational, 12:27
Cuba relations, 12:52
Energy policy, 12:27-9
Guatemala refugees, 19:20-1
Mexico City, Bombardier-MLW Ltd. rapid transit contract, 2:31, 34; 4:16
Press/media, foreign, Toronto *Globe and Mail* bureau, 12:44-5
Tourist industry, 5:40
See also Air Canada; Alcan Aluminium Ltd.; Atomic energy—CANDU reactors; Atomic weapons; CP Air; Canada-Mexico Industrial, Energy and Economic Co-operation Agreement; Canada-United States relations; Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Central America; El Salvador; External affairs policy; External aid; Farm labour; Guatemala; INCO Ltd.; Nicaragua; North-south relations, disparities, etc.; Oil and oil products; Shipping; Trade; Universities and colleges; West Indies/Caribbean—United States

Military dictatorships, *see* Latin America—National security states

Miller, Mr. Bob (Research Adviser, Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 6:91; 7:21-3; 11:28, 41; 12:20-2, 58-9, 80-2, 100-2, 107-8; 15:30; 20:40; 26:27-8

Milroy, Mr. Michael (Vice President, Canadian Association of Latin America and the Caribbean)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 11:13-4, 18, 37-42

Mining industry, *see* Chile; Falconbridge Nickel Mines Ltd.; INCO Ltd.; Law of the Sea Conference; Noranda Mines Limited; Panama

Minorities, *see* Latin America

Miskito Indians, *see* Nicaragua

Missionary services
Brazil, 4:12
Dominican Republic, 12:40
Haiti, 2:15, 84; 6:17-8
Latin America, 5:46-9; 8:5
See also Guatemala

Munro, Mr. Donald (PC—Esquimalt-Saanich)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 14:54-8

Murta, Mr. Jack (PC—Lisgar)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:45-8, 102-5; 3:20-6; 4:34-5, 49-51; 5:15, 19-21, 30-3, 38, 52-4, 69-70, 77; 6:22, 36-7, 71-4, 81-2; 7:11-5, 30-2; 8:27-9; 9:24; 10:9, 19-22, 63-6; 12:53-5, 67-70; 13:40-1; 16:18-26; 17:18-22; 18:11-3; 19:15-8; 24:43-7

NATO, *see* North Atlantic Treaty Organization

Nassau meeting, *see* West Indies/Caribbean—United States

Nationalization, *see* Cuba; Nicaragua

Natural resources, *see* Exports—Latin America

Newspapers, *see* Press/media

Nicaragua
And El Salvador, publicity *re* electoral reform/political activity/human rights, comparison, 24:50-4
Eden Pastora/Alphonso Robelo forces, government takeover, 24:58
Elections, impending, 1985, government support/opposition, 24:46-50, 58
Literacy program, Cuban, Costa Rican teachers, 24:42-3
Miskito Indians, *see* Honduras
Refugee camps, 24:41-2
Socio-economic/political development, human rights violations, Somoza/Sandanista regimes, Canada position, CIDA aid programs, etc., 1:18, 33-4; 2:7, 61-3, 66-7, 89-90; 5:64-5; 6:6-7, 43, 48, 52, 60-1; 8:10-4, 31; 9:11; 12:46; 15:9-13, 17, 27, 30; 17:33; 19:13; 20:7, 27; 24:7, 11-2, 22, 34-6
Commandante Cero, influence, 24:57-8
Commonwealth Caribbean position, 6:56-7
Cuba involvement, 12:46-7, 108; 24:43-5
Inter-American Development Bank loan, Canada position, 15:9-11
Mexico aid programs, 12:52, 107
Nassau meeting discussing, 12:105-7
Nationalization policy, Canadian companies, effects, 15:5-6
Soviet Union relationship, influence, etc., 16:54-9, 66; 24:18-9
See also External aid; Honduras; Trade

Nigeria, *see* South-south relations

Non-government organizations (NGO's)
Profit/non-profit organizations, 2:100-1
See also Brazil; Central America; Chile; Cuba; Dominican Republic; El Salvador; External aid—Latin America; Haiti; Human rights; Latin America

Non-Proliferation Treaty, *see* United Nations

Noranda Mines Limited (Toronto), *see* Chile

North American Consultative Council, *see* Canada-United States relations

North Atlantic Treaty Organization (NATO)
South Atlantic expansion, 25:32
See also West Indies/Caribbean

North, Dr. Liisa (Associate Professor of Political Science, York University; Acting Director of the Centre for Research on Latin America and the Caribbean)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 5:58-76

North-south relations, disparities, etc.
Conference on International Economic Co-operation, Mexico Oct. 22-23/81, 1:15
"North" countries positions, Canada influencing, 1:35

North-south relations, disparities, etc.—*Cont.*
Conference on International Economic Co-operation,...—*Cont.*
Public awareness, media affecting, 12:31-4, 40-1, 50
Development assistance, technological transfers, trade, etc., Canada position, 2:36-8, 46; 4:14; 25:29-30
Employment and Immigration Department position, 3:16
New international economic order, 6:41
OPEC aid, recycling surplus funds, 6:72-3, 91
Trudeau position, 12:31-4, 40, 50

North-South Relations (Special) Committee, *see* External aid—Official development assistance program

Nuclear energy, *see* Atomic energy

OAS, *see* Organization of American States

OPEC, *see* Organization of Petroleum Exporting Countries

O'Brien, Mr. K.J. (Assistant Vice President, North and Central America Division, Export Development Corporation)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 4:36-7, 40

O'Connor, Mr. Brian (Chief of Post Operations, Western Hemisphere Division, Immigration Affairs Bureau, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 3:27

Official development assistance (ODA), *see* External aid

Ogelsby, Dr. J.C.M. (History Professor, University of Western Ontario)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 5:46-57
Gringos from the far north, see External affairs policy—Latin America

Ogle, Mr. Bob (NDP—Saskatoon East)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:13, 24-8; 2:36-40, 58, 61-3, 89-92; 3:12-6; 4:10-4, 45-8; 5:14-9, 41-2, 49-51; 6:16-8, 37-40; 7:16-20; 8:35-8; 9:26-7; 10:18-9, 45-8; 11:18-9, 29-33; 12:15-7, 39-42, 71-3, 91-3; 13:18-21; 14:32-3, 48-51; 15:11-4, 33; 16:13-4, 57-8; 18:9-10; 21:16-9, 33, 47-9, 55-6; 23:15-6, 32-3; 25:27-8; 26:9-13, 29-30; 27:18-20
Subcommittee, seating arrangements, 1:13
Subcommittee, travel, 27:20

Oil and gas exploration, *see* Dominican Republic

Oil and oil products
Imports
Latin America, 2:43
Mexico, agreement, May 27/80, providing 50,000 bbls. per day, 2:16; 12:32
Venezuela, 1:16-7, 23; 2:23; 5:47
Price increases, OPEC increases
Brazil effects, 4:14
Developing countries effects, 2:91; 12:54
Latin America and West Indies/Caribbean, 2:13; 7:16-7

Oil industry, *see* Latin America; Venezuela

Oliver, Dr. Michael (Director, International Development Office, Association of Universities and Colleges of Canada)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 12:62-82

Orders of reference, 1:3; 10:3; 14:3-4; 18:3; 22:3; 29:3

Organization of American States (OAS)
CALAC position, 11:23-4

Organization of American States (OAS)—*Cont.*
Canada external affairs policy affecting permanent observer status *vs* membership, 2:8, 22, 58-61, 64-6; 5:54-5, 71-4; 12:51-3; 15:27-9; 28:9-10
Commonwealth countries, membership, 28:7
Defence mandate, Treaty of Rio, 28:8, 12
Falkland Island crisis, effects, 28:11-5
Mandate, background, 28:5-6
United States/Canada positions, 28:6-12, 15-20

Organization of Petroleum Exporting Countries (OPEC), *see* North-south relations, disparities, etc.; Oil and oil products

Organizations/individuals appearing and briefs submitted
Air Canada, 5:5-26, 34
Alcan Aluminium Ltd., 16:33-51; 16A:1-48
Amnesty International, 10:34-60; 27:5-26
Association of Universities and Colleges of Canada, 12:62-82
Atomic Energy of Canada Limited, 10:10-33
Bata Limited, 14:40-58
CP Air, 5:28-46
CALA, 26:4-31
Canadian Association of Latin America and the Caribbean, 11:4-42
Canadian Conference of Catholic Bishops, 8:4-42
Chitnis, Rt. Hon. Lord, 21:5-56
Chodos, Mr. Robert, 6:25-41
CIDA, 2:81-115; 17:4-35
Communications Department, 12:6-25
Dosman, Dr. Edgar, 5:59-60, 63-77; 22A:1-77; 25:11-20, 23-9, 32
El Salvador Human Rights Commission, 23:28-35
Employment and Immigration Commission/Department, 3:4-30
Exploraciones y Explotaciones Mineras Izabal, S.A., 13:25-6, 37-8
Export Development Corporation, 4:29-51
External Affairs Department, 1:27, 31, 38; 2:6-28, 56-80; 3:7-8, 13-5, 20, 27-30; 12:83-109; 15:4-11, 14-34
Harbron, Mr. John D. 12:26-60
Hector, Dr. Cary, 6:6-24
INCO Ltd., 13:5-37, 40-4
Industry, Trade and Commerce Department, 2:28-55; 4:5-28
Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America, 9:6-40
Lévesque, Mr. Jacques, 16:52-66
Levitt, Dr. Kari, 6:42-67; 22A:78-328
Lovell, Dr. W. George, 19:6-23
Majano, Colonel Adolfo A., 18:5-23; 23:7-27
North, Dr. Liisa, 5:58-76; 22A:1-77
Ogelsby, Dr. J.C.M., 5:46-57
OXFAM CANADA, 14:17-39
Pollock, Mr. David, 6:68-94; 22A:1-77; 25:8-15, 18-22, 26-33
Rocha, Ms. Cecilia, 22A:1-77
Roussin, Mr. Marcel, 28:5-20
Royal Bank of Canada, 7:5-34
Templeman, Mr. John Frederic, 16:5-32

Orion Bank Limited, *see* Royal Bank of Canada

OXFAM CANADA, *see* Organizations/individuals appearing and briefs submitted

PEMD, *see* Program for Export Market Development

Panama
Cerro Colorado mining project, Canada involvement, socio-economic impact, native Guaymi Indian population, effects, etc., 8:15-7
Economic development, 24:10
See also Trade

Pan-American Health Organization (PAHO), Canada membership/observer status, 2:22; 4:20-1

Pan-American Institute of Geography and History (PAIGH), Canada membership/observer status, 4:21

Pan-American Railway Congress Association (PARCA)
Canada membership/observer status, 4:21
Export Development Corporation involvement, 4:41

Pan-American Union, Canada, membership, 28:7

Paquette, Mr. J.R. (Assistant Vice President, South America Division, Export Development Corporation)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 4:34, 37-45, 51

Paraguay
Human rights violations, political prisoners, Bareiro Riveros, etc., 9:37; 10:38
Yacireta hydroelectric project, Canada involvement, 2:33, 39
See also External affairs policy; Immigration

Payne, Mr. Julian (Regional Director, Caribbean Region, Canadian International Development Agency)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:100

Peru
Canadians detained, human rights violations
RCMP involvement, 5:76
Release process, 27:13-5
Canadians detained, prisoner exchange agreement, negotiations, 2:76-8
CIDA aid programs, 2:85, 90
Drug mafia, influence, etc., 27:18-9
Forest industry, CIDA assistance, 2:43-4
Human rights violations
Political prisoners, torture, etc., 27:12-4
See also above Canadians detained
Land reform program, disputes, violence, etc., 27:14, 19
Political situation, terrorist activities, 27:13-4
Tourist industry, 5:39-40, 44
See also Andean Pact countries; CP Air; Ecuador

Poland, government/labour crisis, Warsaw Pact intervening, martial law declaration, etc., 16:52-4
See also Cuba

Political prisoners
In Canada, 10:46
See also Argentina—Human rights violations; Chile—Human rights violations; Guatemala; Honduras; Latin America—Human rights policies; Paraguay; United Nations

Pollock, Mr. David (Professor of International Affairs, Norman Paterson School of International Affairs, Carleton University)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 6:68-94; 25:8-15, 18-22, 26-33

Population, *see* Latin America; West Indies/Caribbean

Porter, Ms. Mev (Co-ordinator for Argentina, Amnesty International)
Canada's Relations with Latin America and the Caribbean, 27:7-10, 21-6

Postal Unions of the Americas and Spain (PUAS), Canada membership/observer status, 2:22; 4:21

Power, Mr. N. (Vice President, Bilateral Programs Branch, Canadian International Development Agency)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:106, 109, 112-4

Press/media
Freedom of, censorship, etc., *see* Argentina; Brazil; Chile; Colombia; Cuba; External affairs policy—Developing countries; Guyana; Latin America; Mexico; North-south relations, disparities, etc.; West Indies/Caribbean
See also Subcommittee—Travel

Procedure and decisions of the Chair
Agenda and procedure subcommittee, establishing, M. (Mr. Prud'homme), 1:9, agreed to
Agenda and procedure subcommittee, reports, first, M. (Miss MacDonald), 1:12-3, agreed to, 7; second, M. (Mr. Murta), 10:8-9, agreed to; third, 14:7-8; fourth, 14:8; fifth, M. (Mr. Schroder), 14:11, agreed to; sixth, 22:5-7
Documents
Appending to minutes and evidence, 7:15, agreed to; 16:47, agreed to, 3; 20:4, agreed to; 22:7
Purchasing, M. (Miss MacDonald), 23:3, agreed to
Reading, value, 26:20
Election of Chairman and Vice Chairman, Ms. (Mr. Prud'homme; Mr. Gimaïel), 1:8, agreed to
Election of Vice Chairman, M. (Mr. Ogle), 25:5, agreed to
Exhibits, filing with Clerk, 9:6, agreed to; 12:26, agreed to; 23:6
M. (Miss MacDonald), 2:33, agreed to, 4
In camera meetings, 5:9, 27; 10:9; 14:6-15; 19:4; 22:4-7; 23:3-5; 25:3-6; 27:3; 29:6-15
Members' staff, entitled to attend, 22:4
Meetings, adjourning, division bells ringing, 23:27
Meetings, seating arrangements, 1:12-3; 10:9
Motions, Chairman refusing to accept, 10:62-3
Printing, minutes and evidence, M. (Mr. Harquail), 1:9, agreed to, 4
Quorum, meeting and printing evidence without, M. (Mr. Prud'homme), 1:9-10, agreed to
Reports to Committee, first, 14:4; second, 14:4; third, M. (Miss MacDonald), 19:4, agreed to
Final
Adopting, M. (Mr. Crosbie), 29:15-6, agreed to on recorded division
Deadline, extension, M. (Mr. McLean), 29:11, agreed to
Deadline, M. (Mr. Collenette), 29:15, agreed to
Draft report, adopting, M. (Mr. K. Robinson), 29:13, agreed to
See also External Affairs and National Defence Committee, fourteenth report
Witnesses
Appearance before Subcommittee, requesting, M. (Mr. Roche), 10:61-5, negatived
Appearance before Subcommittee, requesting, M. (Miss MacDonald), 10:65-7, agreed to
Expenses, Subcommittee paying, 21:38
M. (Mr. K. Robinson), 1:10, agreed to

Program for Export Market Development (PEMD), *see* Exports

Prosthetic services, *see* Latin America; West Indies/Caribbean

Proulx, Bishop A. (Co-Chairman, Human Rights Committee, Canadian Conference of Catholic Bishops)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 8:4-10, 15-42

Provinces, *see* Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Immigration—Levels

Prud'homme, Mr. Marcel (L—St.-Denis)
Organization meeting, 1:8-11

RCMP, *see* Royal Canadian Mounted Police

Racism, *see* Discrimination

Radio, AM dial positions, kilohertz spacing, Latin America/Canada positions, Rio de Janeiro communications/telecommunications conference discussing, etc., 12:9-10, 16-7

Radio Canada International, shortwave broadcasts to Latin America, 12:17-8

Refugees, *see* El Salvador; Immigration; Visitors

Reid, Mr. J. (PC—St. Catharines)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 14:23-4, 31, 37-8

Reports to Committee, 14:4; 19:3; 29:4-5

Research and development, *see* Atomic energy—CANDU reactors; Developing countries

Roach, Mr. Hugh (Public Affairs Advisor, Alcan Aluminium Limited; Chairman of the CALAC Executive Committee, Canadian Association of Latin America and the Caribbean)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 11:4-40; 16:33-6, 46-8

Robinson, Mr. Ken (L—Etobicoke-Lakeshore; Parliamentary Secretary to Minister of Justice and Attorney General and Minister of State for Social Development; Vice Chairman)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:28-32; 2:23-4, 41-5, 80, 99-102; 4:18-24, 39-42; 5:54-5, 77; 6:19-22, 40-1, 65-7, 93-4; 7:24-5, 31-3; 8:23-7, 40; 9:30-4; 10:16-7, 52-5, 63; 11:16-7, 36-8; 12:13-4, 43-5; 14:28, 34-6; 15:17-9, 33; 16:59-61; 19:19-20; 20:10, 31-5; 21:25-32, 54-6; 23:16-8, 34; 24:55-8; 25:30-2; 26:18-26, 30
Election as Vice Chairman, 1:8
Organization meeting, 1:8-10
Point of order, witnesses, expenses, Subcommittee paying, M., 1:10

Rocha, Ms. Cecilia (Centre for Research on Latin America and the Caribbean, York University), *see* Organizations/individuals appearing and briefs submitted

Roche, Mr. Douglas (PC—Edmonton South)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 1:12-3, 32-5; 2:83-7; 3:16-20; 4:31-4; 5:36-41; 6:51-5; 8:17-21; 10:22-6, 56-7, 60-5; 12:34-7, 57-8, 77-80, 95-8, 105-7; 13:27-8
Points of order, meetings, seating arrangements, 1:12-3
Points of order, witnesses, appearance before Subcommittee, requesting, M., 10:61-5

Roman Catholic Church, *see* Canadian Conference of Catholic Bishops; Central America; Chile; Cuba; El Salvador; Guatemala; Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America; Latin America; West Indies/Caribbean—Population growth problems

Roussin, Professor Marcel
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 28:5-20

Royal Bank of Canada
Assets, profits
International/domestic comparison, 7:25-6
See also below Latin America and West Indies/Caribbean operations
Brazil operations, 7:19
Dominican Republic operations, Banco Popular Dominicano relationship, 7:14; 12:30
Guyana operations, 7:14-6, 22
Latin America and West Indies/Caribbean operations, 7:5-7, 12, 16; 8:39
Assets, profits, etc., re-investing profits locally, 7:11-2, 19, 24-31; 9:35-6
Development assistance, 7:21, 33

Royal Bank of Canada—*Cont.*
Latin America and West Indies/Caribbean operations—*Cont.*
Federal government role, 7:31
Financial transactions, loans, etc., 7:9-15, 24-8, 31
Political positions affecting, 7:19, 29-30
Subsidiaries/affiliates, 7:17, 28; 7A:7-8
Orion Bank Limited, 7:17-8
Venezuela operations, name changed to Banco Royal Venezolano C.A., 7:10-1
See also External aid—Latin America—West Indies/Caribbean; Jamaica; Latin America—Agricultural development—World Bank; Trade—Chile—Latin America—West Indies/Caribbean; West Indies/Caribbean—Agricultural development—Economic conditions—World Bank

Royal Canadian Mounted Police (RCMP), *see* Peru—Canadians detained

SATO, *see* South Atlantic Treaty Organization

SELA, *see* Latin American Economic System

Satellites
Anik D program, Telesat Canada developing, 12:7
Sensing satellites, spying over Latin America, U.N. Committee on the Peaceful Uses of Outer Space study, 12:18-20

Schroder, Mr. Jim (L—Guelph)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:109-11; 11:23; 12:74-7, 98-9; 13:35-7; 15:26-8; 16:27-8, 65; 17:14-7; 23:21-2
Point of order, agenda and procedure subcommittee, report, fifth, M., 14:11

Schultz, Mr. Manly (Assistant to Executive Vice President and Officer for Latin America, Alcan Aluminium Limited)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 16:36-41

Service industries, *see* Latin America

Shipping
Canada-Latin America direct service, 4:25
Canadian bottoms carrying energy resources, coal to Japan, oil from Mexico/Venezuela, 2:51-2

Sirrs, Ambassador R. Douglas (Canadian Ambassador to Costa Rica, Nicaragua, El Salvador, Honduras and Panama, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 24:4-58

Slivitzky, Mr. V.S. (Senior Director, Government and Industry Affairs, Air Canada)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 5:5-26, 34

Small business, *see* Trade—Latin America

Socialist International, *see* Central America

South Africa, *see* Latin America; South-south relations; West Indies/Caribbean—Commonwealth Caribbean

South Atlantic Treaty Organization (SATO), *see* Latin America—South Africa relations

South-South relations, Argentina/South Africa, Brazil/Nigeria, interactions, 25:22-3

Soviet Union
External affairs policy, expansionist, 16:57-8, 61, 65-6
Gas pipeline, Western Europe dependency factors, 16:55
See also Cuba; El Salvador; Nicaragua; West Indies/Caribbean—Socio-economic/political development

Steers, Mr. B.C. (Assistant Deputy Minister, Trade Commissioner Service and International Marketing, Industry, Trade and Commerce Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:55; 4:5-28

Stevens, Hon. Sinclair (PC—York-Peel)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 18:19-23; 20:4, 11-6, 19-22, 26-31, 38-44; 21:32-8, 49-53, 56; 23:12-5, 23, 31-2; 24:15-20, 50-1; 27:26
References, *see* El Salvador—Mar. 28/82 elections

Stiles, Miss N. (Deputy Director, Caribbean Division, Latin American and Caribbean Affairs Bureau, External Affairs Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 2:73-4

Students, *see* Universities and colleges

Subcommittee
Interim report
Concurrence, M. (Mr. Flis), 14:14
See also El Salvador—Mar. 28/82 elections
Staff, additional, M. (Mr. Forrestall), 1:10, agreed to
Travel, 27:5, 20-2
Inside/outside Canada, 8:40; 10:9; 14:4
Press accompanying, 27:22-3
See also Argentina; El Salvador; External affairs policy—Latin America; Latin America

Sudbury, Ont., *see* INCO Ltd.

Sugar industry, *see* Cuba

Superior Oil Co., *see* Dominican Republic

Talbot, Mr. J.K. (Assistant General Manager, Wholesale Banking, Latin America and the Caribbean, Royal Bank of Canada)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 7:18-9, 23-5, 30-1

Taxation, *see* Double taxation; Income tax; Investment, Canadian

Telecommunications, *see* Communications/telecommunications industry

Telesat Canada, *see* Satellites

Television
CTV *W5, see* Haiti
Telidon (two-way TV, information retrieval, developed by Communications Department), Venezuela purchase agreement, etc., 12:8, 11, 15

Templeman, Mr. John Frederic (Private Citizen)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 16:5-32

Thompson, Man., *see* INCO Ltd.

Tillett, Mrs. Elizabeth (Co-ordinator for Uruguay and Paraguay Consultant (Anglophone Branch), Amnesty International, Canadian Section)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 10:36-9, 46-7, 54, 59

Toronto, *Globe and Mail, see* Latin America—Press/media; Mexico—Press/media

Tourist industry, *see* Argentina; Brazil; Cuba; Developing countries; Dominican Republic; Haiti; Jamaica; Latin America; Mexico; Peru; West Indies/Caribbean

Trade
Andean Pact countries, 1:17; 2:22

Trade—*Cont.*
Argentina, 2:86
Human rights policies affecting, 9:17; 10:57; 12:37-9
Brazil, 1:14-6; 2:18-20, 47, 85-6; 4:6, 9, 12; 8:9
CARICOM, 2:72-3
Central America, 2:15; 11:17-8
Chile, 1:14, 17; 8:9
Human rights policies affecting, 8:23; 9:17
Royal Bank of Canada involvement, 7:19-20
Cuba, U.S. external affairs policy affecting, 6:48-9, 52-3; 15:15-6, 22, 30-1
Developing countries, 6:23
Dominican Republic, 1:18; 12:28-9
Ecuador, 2:85-6
Financial terms, importance, 26:28-30
Free trade, *see below* Latin America
Haiti, 1:18; 2:15, 84-6
Latin America, 1:23, 36; 2:21, 33, 40, 47-8, 84; 4:9-10; 5:49, 59-60, 66, 69-71; 6:74; 7:7; 12:27-8, 48-9; 15:18-20
Barriers, non-tariff barriers, import quotas, etc., 2:45-6; 25:17-8
Bilateral (government-to-government), private sector involvement, 2:48-9
Economic conditions, inflation, debt, etc., affecting, 2:38-9
Economic regional integration, common markets, effects, 5:71-2
Farm machinery and equipment, 2:44
Free trade, 6:22-3
Historical background, 2:29; 4:5-8; 5:46-8
Human rights policies affecting, 2:36; 5:62-3, 71, 75-6; 8:9, 22-3, 39-40; 9:14-6, 21, 24-6, 30; 10:57-8; 11:21-2; 12:34-8; 14:48; 15:22, 25-6; 24:47-8
Industrial co-operation programs, 2:86-7; 11:10, 42
Industry, Trade and Commerce Department/private sector involvement, 2:34-5
Interest rates affecting, 2:53-5
Japan comparison, 4:15-6
Language knowledge, importance, 4:23-4
Ministerial trade missions, 1:28-9; 2:9-11, 19-21, 31, 52
Private sector, Canadian content/ownership policy, Export Development Corporation assistance, etc., 4:31-3, 37-8, 46-8
Promotion programs, priorities, 2:33; 4:8
Royal Bank of Canada involvement, 7:6-9, 12-3, 24
Small business involvement, Export Development Corporation assistance, 4:32-3
Strengthening, Canadian industry/economy benefitting, 1:15; 11:9-11, 20, 38; 14:43-4, 57
Trade missions, trade commissioners, private sector/CALAC involvement, etc., 2:31-2, 41-5, 53-4; 4:8; 11:5-6
United States affecting, 5:46-7
Mexico, 1:15-6; 2:18-9, 33-5, 47; 4:15-6; 11:8
Nicaragua, 24:38
Panama, 11:17-8
Venezuela, 1:14-7; 2:23, 47
West Indies/Caribbean, 1:14-5; 2:47; 5:60, 66, 69-71; 6:74; 7:7; 15:18-20
Commonwealth Caribbean, 6:25, 28-9, 43-5, 51
Historical background, 2:29
Human rights policies affecting, 2:36
Industrial co-operation programs, 11:10, 42
Ministerial trade missions, 1:28-9; 2:9-11, 31, 52
Promotion programs, 2:33
Royal Bank of Canada involvement, 7:6-9, 12-3, 24
Strengthening, Canadian industry/economy benefitting, 1:15; 11:9-11, 20, 38; 14:57
Trade missions, trade commissioners, private sector/CALAC involvement, etc., 2:31-2, 41-5, 53-4; 11:5-6

Trade—*Cont.*
World product mandate, multinational corporations, 2:49-50
See also Andean Community; Brazil; Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Central America—Manufacturing industry; Latin America; North-south relations, disparities, etc.; West Indies/Caribbean—Developing countries

Trade Fairs and Missions Program, 2:31

Transportation, *see* Latin America—Oil

Treleavan, Mr. John (Chief, Latin America Division, Latin American and Caribbean Affairs Bureau, Industry, Trade and Commerce Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 4:19-27

Trinidad and Tobago, *see* External aid

Trinidad and Tobago Airlines (formerly BWIA), development, Air Canada assistance/aircraft maintenance, etc., 5:7-8

Trudeau, Rt. Hon. P.E., references, *see* North-south relations, disparities, etc.

United Nations
Committee on the Peaceful Uses of Outer Space, *see* Satellites
Congress on the Prevention of Crime and Treatment of Offenders, Caracas September 1981 meeting, Canada position, 2:79
Non-Proliferation Treaty, *see* Atomic energy—Nuclear reactors; Atomic weapons
See also Chile; El Salvador

United States
Banks and banking, Latin America and West Indies/Caribbean operations, 7:12
External affairs policy
Administration changes affecting, 1:36
Central America, military assistance, Nassau meeting discussing, Canada position, etc., 9:33-4; 12:46, 83-6, 91, 100-2, 105-7; 16:61
Cuba, 12:59-60; 15:14-8; 16:54-7
Guatemala, 9:20
Latin America, 5:59, 74; 9:33-4; 12:45-6; 14:33; 25:32-3
West Indies/Caribbean, 2:8; 6:48; 12:45-7, 59, 101-2
See also External affairs policy—Cuba—Latin America—West Indies/Caribbean; Trade—Cuba; West Indies/Caribbean—Commonwealth Caribbean, Cuba—Security
External aid policy, West Indies/Caribbean, financial commitments, etc., 12:90, 93-5, 99-100, 105
Human rights policy, 6:61; 9:20
See also Canada-United States relations; Central America—Socio-economic; Colombia—Drug mafia; Cuba; El Salvador; External aid—West Indies/Caribbean; Falkland Islands; Guatemala; Latin America; Law of the Sea Conference; Organization of American States; Trade—Latin America; Universities and colleges—Latin America; West Indies/Caribbean—Commonwealth Caribbean—United States

Universities and colleges
Brazil universities, inter-institutional relations, CIDA funds, etc., 2:53-5, 115; 4:6, 13, 19; 12:36, 72-3
Ecuador universities, inter-institutional relations, 12:63
Latin America and West Indies/Caribbean study centres, resource-based funding, increasing, 12:66-7, 82
Latin America and West Indies/Caribbean study centres, U.S. academics influencing ideology, etc., 5:65; 12:26-7, 33, 78-9
Latin America and West Indies/Caribbean universities
Facilities comparison, 12:75-6
Inter-institutional relations, exchange programs, etc., 12:62-9, 78
Community colleges involvement, 12:75-6

Note: See page 1 for Dates and Issues

Universities and colleges—*Cont.*
Latin America and West Indies/Caribbean universities—*Cont.*
Inter-institutional relations, exchange programs,...—*Cont.*
Concentrating on fewer countries, 12:74-5
Federal funding, CIDA, etc., 12:81-2
Institutional staff development program, 12:76
International Development Research Centre assistance, 12:63
Other countries comparisons, 12:64-5
Student emigration to Canada, "brain drain", 3:12-3, 25; 12:73-4
Mexico universities, inter-institutional relations, 12:64, 69-70
Students, foreign
High tuition fees, 2:115; 12:81
Latin America, 4:19-20; 5:52; 12:77, 80
Venezuela, 12:64
See also Canadian International Development Agency—Aid programs
See also Association of Universities and Colleges of Canada; Canadian International Development Agency—Aid programs; External affairs policy—Latin America—West Indies/Caribbean; Guyana; Latin America—Agricultural development —Socio-economic/political development; University of West Indies; West Indies/Caribbean—Socio-economic/political development

University of West Indies, management school establishment, Canada assistance, etc., 6:27-30; 12:36, 65

Urban transportation, *see* Mexico; Venezuela

Uruguay
Human rights violations, 9:37; 10:53; 12:35, 48; 27:20
Socio-economic/political development, 12:47-8
See also External affairs policy; Immigration

Vallée, Fr. André, p.m.é. (General Secretary of the Conference, Canadian Conference of Catholic Bishops)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 8:10-5, 15-35

Venezuela
Atomic energy, 10:12
Automotive industry, Air Canada cargo service, 5:18-9, 22-3
Communications/telecommunications industry, Canada technical assistance, 12:6, 14-5
Guyana, border dispute, 2:7; 6:45
Human rights violations, police brutality, missing persons, 27:5-6
Oil industry, 5:69
Urban transportation, Canada assistance, 4:16
See also Air Canada; Andean Pact countries; El Salvador; Oil and oil products; Royal Bank of Canada; Shipping; Television; Trade; Universities and colleges—Students; West Indies/Caribbean—United States

Visa (Chargex), *see* Latin America—Credit and credit cards

Visitors, non-immigrants
India, refugees, 5:18
Latin America *via* CP Air, landed immigrant/refugee status rejection, deportation, CP Air responsibility, etc., 5:34-5
West Indies/Caribbean *via* Air Canada, landed immigrant/refugee status rejection, deportation, Air Canada responsibility, etc., 5:17-8

Vourvoulias, Mr. Jason (Senior Vice President, INCO ElectroEnergy Corporation)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 13:34-7, 41

Wakeham, Rev. Fred (Member of the Governing Council, Scarboro Foreign Mission Society, Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 9:8-9

Warren, Mr. G.I. (Director General, International Relations Branch, Communications Department)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 12:12-20, 24

Water projects, *see* Barbados; Brazil; Latin America; West Indies/Caribbean

Wenman, Mr. Robert L. (PC—Fraser Valley West)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 20:4-11, 16-26, 29-36, 40-3
References, *see* El Salvador—Mar. 28/82 elections

West Indies/Caribbean
Agricultural development, Canada encouraging, 6:35-40; 7A:4-5
Royal Bank of Canada assistance, 7:21-2
Atomic energy, 10:12
Balance of payments, 6:72-4
World Bank/IMF positions, Royal Bank of Canada assistance, 7:22-4
See also below Caribbean Common Market
Canada embassies, staff, 2:8, 24-5; 2A:1
Canadians detained, prisoner exchange agreements, 3:15
Caribbean Common Market (CARICOM)
Balance of payment, CIDA assistance, 2:96-8
Canada relations with, industrial co-operation programs, 2:72-6
See also Barbados; Canada-CARICOM Trade and Economic Co-operation Agreement; Trade
CIDA
Development assistance, eligibility criteria, etc., 2:75-6, 81-7, 98-100, 109; 12:66; 17:28-30
Air Canada transportation services, 5:14
Bilateral expenditures, 7A:2
Cost overruns, 2:102-4; 7A:3
Effectiveness, reviewing, cutbacks, etc., 2:102-3
Social *vs* economic programs, 2:106-7
See also above Caribbean Common Market and *see also below* Commonwealth Caribbean—Communications/telecommunications industry
Commonwealth Caribbean
Britain/Common Market/newly industrialized countries relations, 6:45-6
Britain relinquishing ties, effects, 2:26-7; 6:62-4
Canada military aid, 2:70-1
CIDA aid programs, employing Canadians of Caribbean origin, 6:49-50
CIDA decentralization program, 2:71-2, 98
Cuba relations, U.S. external affairs policy affecting, etc., 6:46-9, 56
Economic/cultural relations with Canada, strengthening, 1:18; 2:14, 70; 6:30-2
Socio-economic/political development, 2:8, 14; 6:15-6, 43, 47-8
South Africa relations, 6:46
United States relations, 6:45, 54
See also Banks and banking; El Salvador; External affairs policy; Guatemala; Immigration; Imports; Investment, Canadian; Nicaragua; Trade
Communications/telecommunications industry, Canada technical assistance, CIDA funds, 12:8-9, 13-4, 23
Communist subversive activity, U.S. combatting, military aid, 1:24-5
Cultural exchanges with Canada, CALAC involvement, 11:13-4
Developing countries
Comparisons, 6:46, 58

We Indies/Caribbean—*Cont.*
De eloping countries—*Cont.*
Trade relations, 6:89
See also below Small island developing countries
Economic conditions, 2:7; 6:8-9, 21; 7:30-1
Development policies, basing on western development model, effects, 11:19-20
Development policies, equity, growth rate, external constraints affecting, etc., 6:68-71, 80-1, 85-94; 11:7, 20, 33-4
Inflation, 6:71-2, 82; 7:8-9
International assistance, need, 6:77-8
Law of the Sea Conference, 200-mile economic zones, effects, 6:83-4
McGill International economic studies, Royal Bank of Canada financing, 7:8, 33
New international economic order, 6:41
Economic regional integration, 6:20
Emigration to Canada, reasons, political/economic stability, 3:25-7
Export Development Corporation operations, 4:40
Credit insurance, 4:36
Credit-worthiness factor, 4:34-5
Political/economic conditions affecting, 4:35, 48-50
Exports, 2:13
Human rights policies
Canada position, 1:18-21; 2:13; 20:8
See also Trade
Industrial development, Canada assistance, 11:6-10
International Development Research Centre projects, funding, 12:66
Political regional integration, 6:56
Population growth problems, economic development, effects, 2:104; 6:8, 21-2, 65-7; 7:8
Roman Catholic Church position, 8:29-30
Press/media, foreign, censorship, 12:43
Prosthetic services, 2:105-6
Racism, 6:9
Security, U.S. foreign policy, effects, 25:11-2
Self-sufficiency programs, effects, 6:27, 33-5, 89-91
Small island developing countries, 2:14-5; 6:63-4, 85
Socio-economic/political development, 2:13-4; 6:6-10, 42, 74-82, 90; 7:8-9, 31-3
Canadian universities involvement, 12:63-5, 71-2, 80
East-west relations affecting, 6:7, 13-5; 12:90

West Indies/Caribbean—*Cont.*
Socio-economic/political development—*Cont.*
Historical background, 6:7-8
Information lacking, 12:32-3
NATO intervention, Canada/U.S. positions, 2:25-7
Soviet intervention, multi-national security force countering, Canada involvement, etc., 2:56-8, 70; 6:56; 12:46; 16:59, 62
Tourist industry, socio-economic effects, 6:18-20, 32-8
United States/Canada/Mexico/Venezuela socio-economic assistance program, 1:16-7, 24-6; 2:56-8, 84, 107-8; 6:16-7, 38-9; 9:21-3; 12:51-2, 58-60; 14:44-5; 15:21-5; 20:33
Cuba involvement, 12:107-8
Nassau July 11/81 meeting, recommendations, 12:46, 51-2, 60, 83-91, 94-109
See also Central America; Cuba—External aid policy; El Salvador; External aid—West Indies/Caribbean; Grenada; Guatemala; Nicaragua
Water projects, 2:105-6; 7A:6
World Bank/IMF financial policies, effects, 6:91-3; 7:9
Royal Bank of Canada involvement, 7:18
See also above Balance of payments
See also Air Canada; Alcan Aluminium Ltd.; Bank of Nova Scotia; Banks and banking; Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Canadian Imperial Bank of Commerce; Cuba; Exports; External affairs policy; External aid; Food aid; Immigrants; Immigration; Imports; INCO Ltd.; Investment, Canadian; Investment, foreign; Labour force; Latin America; Oil and oil products; Royal Bank of Canada; Trade; United States; Universities and colleges; Visitors

Wilson, Mr. John (Member, CALAC Executive Committee, Canadian Association of Latin America and the Caribbean; Vice President, Canadian General Electric International)
Canada's relations with Latin America and the Caribbean, 11:12

World Bank, *see* International Bank for Reconstruction and Development

World conditions, *see* Human rights

Zimbabwe, *see* El Salvador

Canada Post Postage paid
Postes Canada Port payé
Third class
Troisième classe
K1A 0S7
HULL

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

BINDING SECT. SEP 2 0 1984